401 .ARE

poiston ; ce qui les empêchait de s’en servir comme  
d’un remede, si ce n’est dans les occasions que Galien  
a marquées. « On les mêloit avec des emplâtres ap-  
» propriées pour faire tomber les ongles des malades ;  
» la poudre de cantharides entroit encore dans les mé-  
» dicamens contre la lepre & la galle, & dans ceux  
» qui sont faits pour consiimer & pourrir les chairs.  
*» On se fervoit encore* intérieurement de cantharides  
» pour faire uriner , en prenant les précautions nécesi-  
» saires, foit à l’égard de la quantité, soit à l’égard de  
» la maniere de les préparer, pour empêcher qu’elles  
» ne nuisissent d’ailleurs. »

*Aretée* proposie dans l’épilepsie les frictions de la tête  
avec les cantharides ; & lorfqu’il traite de la douleur  
de tête , il fait aussi mention des remedes qui font ve-  
nir des vessies fur la peau, quoiqu’on cet endroit il ne  
fpécifie pas les cantharides : mais comme Archigene  
les emploie dans le même cas, il est fort probable  
*Osu Aretée* s’en servait aussi.

« Nous nous fervons , dit Archigene dans Aétius , du  
» cataplasine où entrent les cantharides, qui fait de  
» grands effets, pourvu que les petits ulceres qu’il ex-  
» cite demeurent long-tems ouverts , ou fluent long-  
» tems : mais il faut en même-tems garantir la vessie  
» par l’ufage du lait, tant intérieurement, qu’extérieu-  
» rement. »

*Aretée* n’avoit pas moins de modestie que de savoir,  
comme il paroît par ce qu’il dit au sistet d’une efpece  
d’hydropisie fort particuliere,dont les autres Medecins  
n’ont point parlé.

« Il y a, dit-il, une forte d’hydropisie formée par un  
» grand nombre de vessies pleines d’eau, qui *se* trou-  
» vent dans le lieu où l’hydropisie afcite a fon *siégé,*» c’est-à-dire, dans le bas-ventre, chacune de ces vé-  
» sicules est sort remplie : & si l’on perce le bas-ventre  
» avec un instrument propre pour cela, la premiere  
» qu’on rencontre répand d’abord sim eau, mais elle  
» se resserre ensilite ; & si l’on veut avoir davantage  
» d’eau, il saut pousser l’instrument plus avant, pour  
» percer d’autres vessies. Quelques-uns, ajoute-t-il,  
» disient que ces vessies viennent des intestins, mais je  
» ne l’ai pas vu, & je n’en puis rien dire. »

Cette maladie qui est des plus rares, me fait fouvenir  
d’une autre qui ne l’est pas moins, & qui est aussi rap-  
portéepar notre Auteur. « Il y a, dit-il, une efpece  
» de manie où l’on voit ceux qui en sont atteints *se*» déchirer le corps, ou *se* faire des incisions dans les  
» chairs, poussés par une pietsse fantaisie; comme s’ils  
» se rendoient par ce moyen plus agréables aux Dieux  
» qu’ils fervent, & que ces Dieux exigeassent cela  
» deux. Cette espece de fureur ne les tient que par  
» rapport à cette opinion ou là ce fentiment de reli-  
» gion. Ils font d’ailleurs bien sensés. On les réVeille,  
» ou on les fait revenir à eux par le fon de la flûte , &  
» par d’autres divertissemens, ou en les enivrant, ou  
» en leur lassant des remontrances. Cette fureur est  
» une fureur divine, & quand ces gens en font déli-  
» vrés , ils font gais & de bonne humeur , fe croyant  
» initiés au fervice du Dieu. Au reste , ils font pâles  
» & maigres, &leur corps demeure long-tems affaibli  
» des blessures qu’ils fe font faites. »

Comme ce n’est pas ici le lieu d’entrer dans le détail de  
l’Anatomie *d’Aretée t* je me contenterai de remarquer  
qu’il a accoutumé de commencer Chaque Chapitre par  
une petite defcription Anatomique de la partie dont il  
veut rapporter les maladies.

Au reste, si l’on compare les fentimens *d’Aretée* touchant  
lescaufes des maladies avec fa maniere de pratiquer,  
on ne trouvera pas que les fentimens particuliers qu’il  
avoit par rapport à la théorie aient beaucoup influé  
fur sii pratique qui approchait de celle de quelques-  
uns des plus anciens Medecins , tant dogmatiques ,  
qu’empiriques, & quelque peu de celle des méthodi-  
ques.

Il ne nous reste qu’à dire un mot du tems auquel il a vé-  
*Tome II,*

ARE 402

cu, ce que personne, que je sache, n’a encore bien  
éclairci. Quelques Auteurs veulent *qu’Aretée ne* sent  
venu qu’après Calien; d’autres le font beaucoup plus  
ancien. Le fentiment des premiers est fondé fur ce que  
Galien ne cite point *Aretée.* Mais outre que nous n’a-  
vons pas tous les écrits de Galien, on peut répondre  
qu’il n’est pas possible que ce dernier ait cité tout ce  
qu’il y a eu de Medecins avant lui. Il fuffit qu’il ait  
parlé des principaux de chaque fecte, & qu’il fe foit  
attaché , par exemple , à Athenée & à Archigene, qui  
ont fait le plus de bruit, ou qui ont été les premiers  
des Pneumatiques, fans qu’il fût obligé de faire men-  
tion *d’Aretée.* D’ailleurs il se peut que Galien ne l’ait  
pas cité, parce qu’ils pouvoicnt avoir vécu tous deux  
dans le même tems ; enforte que l’argument qu’on tire  
du silence de Galien n’a pas assez de force, ou ne fait  
rien ni pour ni contre.

Vossius , qui est du nombre de ceux qui croyent *Aretée*beaucoup plus ancien , appuie uniquement fa conjectu-  
re fur ce que ce Medecin a écrit en langage Ionique,  
qui, à ce que prétend ce favant Critique, n’étoit plus  
en ufage, non plus que le Dorique , long-tems avant  
les Cesars ; ces deux langages ou dialectes n’ayant eu  
de cours que pendant que la Grcce étoit florissante.  
Mais il s’est trompé, à ce dernier égard, comme M.  
Menage le prouve par l’un des Livres d’Arrian , inti-  
tulé *Indica,* qui est écrit en langue Ionique ; & deux  
autres Livres écrits en la même langue; le premier par  
un certain Cef halio ou Cephalo , qui vivoit flous A-  
drien, aussi-bien qu’Arrian, & qui est cité par Suidas ;  
le second, par un Dionysius Milesius, contemporain  
de Philostrate qui vivoit sious Severe, & qui est enco-  
re cité par le même Auteur.

Il n’y a rien à dire contre cela, & il ne faut d’ailleurs  
que confulter *Aretée* lui-même, pour voir qu’il n’est  
pas si ancien ; ce que Vossius n’a pas fait avec assez d’at-  
tention ou de loisir. S’il l’avoit confulté, il eût vûque  
ce Medecin, bien loin d’avoir vécu avant les Cesars,  
n’a pu vivre, pour le plutôt que fous l’Empire de Ne-  
ron. Il ne falloir pour cela que jetter les yeux fur les  
endroitsoùil parle, *de Curat. Diuturnor. L.L. I. cap,  
5. et ibid. L:b. II. cap.* de l’antidote des viperes ou  
faitavec lesviperes; puisqu’on fait certainement que  
cet antidote est de l'invention d’un Medecin de Ne-  
ron , nommé Andromachus. *Aretée* fait aussi mention  
au même endroit de l’antidote de Mithridate, par où  
il est clair qu’il a vécu après ce Roi, & par conséquent  
qu’il ne doit pas avoir précédé les premiers Empe-  
reurs,cequi fuffiroit feul pour détruire la conjecture  
de Vossius. Je ne parle pas des compositions de Phi-  
lon , de Bystinus , & de Symphon , qu’^méc recom-  
mande aussi, parce que l’âge de ces Medecins est incer-  
tain.

Concluons de tout ceci, que l'on ne peut pas savoir pré-  
cisément en quel tems *Aretée* a vécu, quoique la con-  
noissance que l’on a de fa Secte prouve qu’il n’a pu vi-  
vre qu’après Athenée, que l'on a fupposé être contem-  
porain de Pline qui vivoit fous Vefpasien. On fait  
d’ailleurs *sustAretée* a écrit avant Paul Eginete& Aé-  
tius, parce que ces deux Auteurs le citent. Mais on n’en  
peut point tirer de conséquence , qui marque au juste  
le tems auquel il vivoit, parce que les deux Auteurs  
dont on vient de parler , ne font venus que plus de  
deux siecles après Pline. On ne peut point savoir non  
plus lequel *d’Aretée* ou de Galien a écrit le premier ou  
le dernier. Ce qu’il y a de certain , c’est qu’ils ont tous  
deux vécu dans l’intervalle qu’il y a eu entre Pline, &  
les deux Auteurs que l’on a dit qui citent *Aretée* : mais  
cet intervalle est trop étendu. Il n’est pas impossible,  
comme on l’a remarqué au commencement, *Osu Are-  
tée* & Galien aient été contemporains, & il fe peut  
aussi que l’un ait suivi l’autre de plusieurs années.

Nous avons rapporté jufqu’ici le fentiment de le Clerc :  
mais Wigan prétend *aseAretée* vivoit au commence-  
ment du regne de Ncron, & avant celui de Domi-  
tien.

Cc

403 ARE

*Editions d’Aretée,*

Junius-Paul Crasses , a publié une traduction latine *d’A-  
retée, in-asi.* à Venise 1552.

Jacques Goupilus a donné le premier *Aretée* en Grec, &  
y a joint cinq chapitres qui manquoient dans la tra-  
duction de Crassus. Cette édition qui a été faite à Pa-  
ris en 1554. iz?-8°. par Turnebe , est tres-exacte &  
très-correcte.

C. Morel & J. Puteanus, réimprimerent à Paris en 15 54.  
la traduction de Crassus avec des notes, & les cinq cha-  
pitres qu’on avoir omis dans la premiere traduction ,  
par un Auteur anonyme que l’on prétend être Gou-  
pilus.

H. Etienne publia en 1567. la même traduction avec les  
*Principes Medicae Artis.*

Pierre Perna publia la traduction de Crassus avec les cinq  
Livres qu’il avoit d’abord oubliés. Basil. 1581. *inasi.*

George Henyfchius a donné une édition *d’Aretée* en grec  
& en latin à Ausbourg 1603.

Jean Wigan a donné une magnifique & exacte édition du  
même Auteur, *in-sol.* Oxsort. 1723.

Menage, le Clerc & Wigan font mention dlun Com-  
mentaire que M. Petit Medecin de Paris, avoit fait fur  
*Aretée -, &* femblent être fâchés de ce qu’il n’a pas été  
rendtl public.

Il paroît par la Préface que Boerhaave a mis à la tête de  
l’édition *d’Aretée* qui a été faite à Leide, qu’il a trou-  
vé le moyen d’avoir le manufcrit de ces Commentai-  
res & de l’insérer dans l'édition qu’on vient de citer &  
qui a pour titre ,

*Aretaei Cappadocis de Causis et signis acutorum et diutur-  
norum Morborum libri quatuor s de Curatione acuto-  
rum et diuturnorum morborum libri quatuor, cum Com-  
mentariis integris Petri Petiti Medici Parisiensis, atque  
clarissimi Joannis IVigani doctis et laboriosis notis, et  
celeberrimi Mattairii Opuseuli in eundem , tandemque  
eruditissimi atque celebratissimi Danielis IVilhelmi  
Trilleri observationibus et emendatis. Editionem curavit  
Hermanniis Boerhaave, Litgd.Bat.* 1735.

ARETE, Ἀρετὴ, force de corps ou fermeté d’esprit, ἀρετὴ  
σωματος, dans Hippocrate, *Prorrh.* 2. force naturelle  
du corps.

AREUS. Nom d’tm pessaire décrit dans Paul Eginete,  
*L. VII. c.* 24. d’après Antyllus.

A R F

ARFAR, ARSAG, *Arsenic.* **RULAND. JollusoN.**

A R G

ARGÆUS MONS , *Mont Argée,* montagne de la Cap-  
padoce qui produit des pierres lithontriptiques. PaUL  
Εοινετε , *Lib. VII. cap.* 3.

ARGEMON, ARGEMA, Άργεμον, ἄργεμα, *d’frase ς,  
blanc.* Erotien interprétant Hippocrate, rend ἄργεμον  
par πάθος τὸ περὶ τοὑς ὀφθαλμου'ς λευκοματῶδες *ο* δἐ ἐν-  
τὴς παρεπομένης λευκότατος ω’νομάιθ-η ; « affection des  
σι yeux qui prend fon nom de la couleur blanche des  
» yeux lorfqu’ils en scmt attaqués. » C’est par la même  
raison que les Latins l’appellent *albugo*, taye blanche.  
Voyez *Albugo.*

ARGEMONÉ. Voyez *Papaver.*

ARGEMON IA , nom d’une plante que Marcellus Em-  
piricus , dans lequel on trouve ce nom, dit être la mê-  
me que celle que les Grecs appellent*sarcocolla.* Si on  
la broye verte , ou si on la macere dans de Peau chau-  
de, pour pouvoir la broyer plus aisément lorsqu’elle  
est sache ; & si on en frotte les yeux , elle dissipera  
promptement la lividité & les meurtrissures.

ARGENTINA ou POTENTIEL A. Voyez *Poten-  
tilla.*

A R *G* 404

ARGENTUM , Offic. Mer. Pin. 208. Fabr. 6. Alclovsu  
Muf. Metall. 72. Charl. Foss. 45. Worm. 11 5. Schrod.  
373. Schw. 366. Cale. Muf. 439. Keptm. 59. *Argent  
tum, Inna ,* Mont. Exot. 13. *Argent.*

*L’argent* est dlun ufage beaucoup plus important dans le  
commerce que dans la Medecine. Ce métal précieux a  
beaucoup exercé les Chymistes: mais ce n’étoit point  
la découverte de quelques remedes nouveaux , incon-  
nus, qui les animoit dans leurs opérations. Ils en ont  
trouvé cependant; en courant après la transformation  
des métaux, ils ont rencontré fur la route des compo-  
sitions assez énergiques : enfortc qu’on peut dire que  
l’amour des richesses entre une infinité de mauvais  
effets , en a cependant produit un bon par occasion.

Tels font les caracteres de *F argent.*

1. Dans la liste des métaux considérés relativement au  
poids , il occupe le rang immédiatement après le  
plomb.

2. Il est très-simple,&,examiné par les opérations commu-  
nes, c’est celui en qui l’on remarque le moins de par-  
ties hétérogenes.

3. Lorsqu’il est pur, à peine le feu dans lequel on le fixe,  
lui enleve-t’il une partie fensible de fon poids. Tenu  
en fusion pendant deux mois entiers, il perd à peine la  
douzieme partie de fa masse ; encore lorfqu’on a fait  
cette expérience, y avoit-il lieu de douter qu’il eût été  
bien purifié.

4. Il est malleable & ductile ; le feu lui donne cette der-  
niere qualité.

5. Il rougit & fond en même tems.

*6.* Il fe dissout dans l’eau-forte.

7. On le purifie avec le plomb qui ne l’altere point &  
le laisse pur dans la coupelle.

8. L’antimoine le réduit en scories & le volatilife.

On trouve de *F argent* dans plusieurs contrées & dans  
plusieurs mines. Lorfqulon l’en tire, il est ordinaire-  
ment mêlé avec une petite quantité d’or.

La mine *d’argent* a ordinairement encore avec elle un  
foufre bitumineux corrosif qui dévore *i’argent,* le vo-  
latilife, le dissipe lorfqu’on le met fur le féu , & mê-  
me le convertit en fcories , qui tiennent de la nature  
du verre, au grand dommage du propriétaire.

Ni les sels', ni le plomb n’ont pu empêcher cette dissipa-  
tion de *F argent',* pour la prévenir ,- il a fallu recourir  
au mercure. Et voici comment on s’enfert; on cuit la  
mine, on la réduit en poudre; on y ajoute du mercu-  
re; on les agite enfemble jufqu’à ce que *F argent* &le  
mercure soient bien unis & amalgamés, & on les sé-  
pare ensilite par la distilation. *Chymie de Boerhaave.*

*Solution de l’argent pur dans l’esprit de nitre ou Peauu  
ferte , tirée de* **BOERHAAVE.**

1. *Prenez* une once *T argent* rafiné avec dix fols autant  
de plomb, fur la coupelle à rafiner. Faites fon-  
dre cet *argent* dans un creufet propre.

Versez-le ensilite perpendiculairement dans de belle eau  
fraîche contenue dans un vaisseau cylindrique.

Versez de huit pouces de haut.

*L.argent* fera du bruit en touchant la surface de Peau &  
*s’y* divifera en petits grains.

On l’appelle alors de *F argent* en grains.

*Mettez* une once de cet *argent* dans un vaisseau de verre  
propre. Prenez enfuite deux onces d’eau-forte,  
dans laquelle vous jetterez un grain de votre *ar~  
gent* rafiné. S’il est promptement & parfaitement  
dissous, enforte que la liqueur foit limpide com-  
me auparavant, c’est une marque que votre eau-  
forte est bonne , & propre pour l'opération pré-  
fente. Mais si ce grain *d’argent* ne *se* diffout pas,

405 A R G

ou si la liqueur paroît trouble, l’eau-forte n’est  
pas naturelle & ne peut fervir dans l’opération  
préfente.

Versez deux onces de cette eau-forte éprouvée fur une  
once *dé argent* en grains, contenu dans le vaisseau de  
verre.

La liqueur commencera sur le champ à s’agiter , il s’en  
élevera des bulles, elle s’échauffera, il fe fera du bruit  
& de la fumée autour de la furface de *F argent* ; enfin  
elle deviendra d’elle-même fort chaude , violemment  
agitée ; elle enverra des fumées rouges & diffoudra  
*Vargent* si parfaitement, qu’on ceffera de l’appercevoir.

On aura une liqueur tranfparente, fans couleur, excessi-  
vement acre, amere & caustique au gout.

Il s’amaffera toujours au fond du vaiffeau un peu de pou-  
dre fort noire. Cette poudre sera de l’or pur qui ad-  
héroit à *i’argent* ou qui a été produit, comme le pré-  
tend M. Homberg, par le plomb dans le feu.

Cet or ne pouvant être diffous dans l’eau-forte , est pré-  
cipité au fond du vafe dans la solution de *Vargent.*

Verfez cette liqueur limpide dans un vaiffeau propre &  
vous aurez la solution *dé argent.*

2. Si vous vous servez d’efprit de nitre au lieu d’eau-for-  
te , la folution se fera plus promptement & plus vive-  
ment; mais du reste, de la même maniere, car l’eau-  
forte & l’esprit de nitre préparé avec le bol ou l'huile  
de vitriol, ne different que par le plus ou le moins  
d’acidité.

Mais si la moindre particule de fel commun ou de fel  
ammoniac venoit à Ee mêler avec l’esprit de nitre ou  
avec l’eau-forte dans la distilation, ou à tomber de-  
dans après la distilation , *F argent* ne *se* diffoudroit  
plus,

*R E MA R QUE S.*

Si la solution est limpide , *F argent* étoit pur. Si elle est  
verdâtre, *F argent* contenoit quelque portion de cui-  
vre , & n’étoit pas propre pour les expériences suivan-  
tes. *L’argent* dans ce procédé s’unit avec l’acide de  
l’efprit de nitre & demeure par ce moyen stsspendu  
dans l’eau. Une goutte de cette liqueur appliquée silr  
quelque partie du corps douce & chaude, la brûle &  
la ronge silr le champ. D’où il suit qu’il n’en faut que  
toucher les bords d’un ulcere, pour en emporter les  
callosités & les parties dures : elle sépare les parties  
corrompues des autres. Elle dissipe les signes & les ta-  
ches ; elle enleve les verues & guérit les petits chan-  
cres. On peut la délayer dans de Peau fans qu’elle de-  
vienne épaiffe ou qu’elle précipite. Mais si cette eau  
contenoit la moindre matiere sialine , tout deviendroit  
trouble sur le champ. Cette solution affoiblie par  
Peau, est extremement détersive. Les endroits de la  
peau qu’on en aura touchés, seront teints en noir; cette  
tache ne s’en ira qu’avec la peau tachée. Nous voyons  
par-là que *Vargent* tout pesiint qu’il est, peut être sou-  
tenu dans un fluide tranfparent & léger : mais rien ne  
nous en convainc davantage que la flaveur excessive-  
ment amere qu’il donne à ce fluide.

*Vitriol d’argent.*

*«. Jetiez* dans la solution préparée dans l’Article précé-  
dent, des grains *d’argent* pur , les uns après les  
autres, autant qu’elle en pourra diffoudre. Lors-  
que vous en serez venu à un grain qui demeure-  
ra entier dans la solution ; c’est une marque qtl’el-  
le sera chargée d’autant *d’argent* qu’elle en peut  
porter. Mettez cette seconde diffolution dans un  
lieu frais. Bien-tôt il s’y formera de petites cou-  
ches blanches, claires & légeres, posées les unes  
si-ir les autres , & comme composées d’aiguilles  
triangulaires comme le nitre. Si o# les sépare de  
la liqueur, on aura des crystaux, ou le fel, otl le  
vitriol *d’argent,* qu’on peut faire sécher ; mais

A R G 406  
ïes pointes de ces aiguilles font si aiguës qu’il  
est difficile d’y toucher impunément.

2. Si lapremiere folution n’est pas chargée de plus *d’ar<  
gent* qu’elle en portoit, mais seulement un peu épaissie,  
comme si on lui avoit ôté un dixieme , & si on la met  
ensi.iite reposer à l'écart pendant quelqtie tems , il *se*fera une concrétion de *F argent* qui s’amaffera au fond  
du vafe en forme folide, en crystaux blancs, fembla-  
bles du reste aux crystaux qu’on eût eu par la premie-  
re opération, mais beaucoup plus aigus , étant char-  
gés dans ce fecond cas de beaucoup plus d’acide. Ils  
auront aussi la vertu caustique dans un degré fort fu-  
périeur.

*R E M A R QU E S.*

L’attraction mutuelle & particuliere de *Fargent &* de  
l’acide du nitre fe sait ici remarquer bien sensiblement.  
Il n’y a preEque aucun autre acide avec lequel *F argent*s’unifie. Ce vitriol *d’argent* est un des caustiques les  
plus violens que nous connaissions; il tache la peau,  
& la noirceur qu’il y imprime, quelque légerement  
qu’il en approche, ne s’en va qu’avec la peau même.

*Caustique de lune.*

1. *Prenez* de la terre glaise bien travaillée & qui ne soit  
point trop humide. Faites-en un cube solide. Per-  
cez en la surface supérieure en y enfonçant un  
morceau de bois ou de fer conique, prefque jusi  
qu’à la bafe inférieure. Que la furface intérieure  
de ces cones ou de ces cavités coniques soit unie  
de peur que la matiere qli’on y versera ne pren-  
ne une surface raboteufe. Quand on aura fait de  
ces trous , autant qu’il est néceffaire, pratiquez  
en appuyant avec le doigt dans la partie supé-  
rieure Eur cette terre molle, une rigole, afin que  
vous puissiez y vecter j^a matiere plus commode-  
ment.

2. *Prenez* ensi.iite un petit vaisseau de verre, mettez-y  
les crystaux *d’argent* que vous a donnés le pre-  
mier procédé : exposez ce vaisseau Eur les char-  
bons & ne craignez point qu’il *se* brise. Les crysi  
taux rendront une fumée onctueufe , qui cessera  
de s’élever lorfque les crystaux Eeront en fusion ;  
versiez cette matiere fluide dans les cavités coni-  
ques que vous aurez pratiquées. Elle fera du bruit  
en y entrant. S’il arrivoit que la matiere conte-  
nue dans le petit vaisseau de verre vint à s’épaise  
sir, remettez-là fur le feu & verfez-là enfuite  
dans les moules creux.

3. Aussi-tôt que la. matiere que vous aurez versée dans  
vos moules fera devenue solide , brisez votre cu-  
be & tirez-en les cones *d’argent.* Enveloppez-les  
dans du papier chaud & faites-les bien sécher de-  
dans. Frotez ensuite leur surface avec une pate de  
lievre chaude & feche & enfermez-les tout de fuite  
dans un vaEe deverre que vqus boucherez bien avec  
du linge, & vous aurez un caustique excellent  
dans plusieurs occasions Chirurgicales, & qui con-  
lessivera *sa* force pendant plusieurs années.

*R E M A R QU E S.*

L’acide de l’esprit de nitre perd dans le vase mis sur le seu  
fon phlegme qui s’évapore en fumée, de même que  
cette partie de fon acide que la quantité *d’argent* dont  
on s’étoit Eervi nesiIssisoit pas pour retenir : mais Par-  
*gent* ne *se* départ pas de tout l’acide , il en conserve  
une partie, qui ne s’en va point en fumée & qu’il fi-  
xe même tandis que le teste est en fusion fur le feu.  
Cet acide engagé dans le Corps de *i’argent* pur, sor-  
me une masse folide dans laquelle il est peut-être le  
plus fort & le plus pur qu’il soit possible de le prépa-  
Ccij

407 A R G

rer. Quand cet acide adhérent à *F argent* en forme so-  
lide , est exposé à l'air , il en attire l’humidité & *se*diffout. Ce caustique même *se* diffout en entier dans  
de l’eau ; d’où l’on peut retirer par le moyen du cui-  
vre tout *Vargent* qui y étoit engagé ; cet *argent* fera  
insipide, sians odeur, inactif, fans acidité , fans être  
corrosif, mais pur, métallique & fans aucune altéra-  
tion. Cependant il est étonnant que l’acide ait adhéré  
si long-tems à la surface des principes de *\’argent* fans  
les altérer ; ensorte que la nature du métal se retrou-  
ve la même que s’il *n’y* avoit eu aucune adhésion de  
cette espece. Ce caustique est très-puissant; il ne faut  
que l’approcher pour brûler les parties d’un corps vi-  
vant , pour y faire une efcarre que l’inflammation fui-  
vra, & la partie après qu’il y aura eu séparation des  
parties brûlées des autres , paroîtra pure , nette & vi-  
ve ; enforte qu’en approchant ce caustique à plusieurs  
reprifes de tous les ulceres superficiels & fongueux &  
des chancres de la même nature, on les guérira parfai-  
tement.

Aussi les habiles Chirurgiens sont-ils grand cas de cette  
Pierre ; & elle est pour les Medecins la matiere d’une  
obfervation importante fur les effets prodigieux d’tm  
acide , lorsqu’il est ramassé & fixé.

Si on en fait prendre intérieurement fous cette forme,c’est  
unposson corrosif qui agit fur le champ; aussi ne doit-  
elle jamais être employée de cette maniere. Je me  
suis apperçu qu’elle nussoit aux Artistes qui la pré-  
paroient.

*'Les pilules* d'argent sseBoYLE *ou* à’ANGELUS SaLâ.

ï. *Prenez* une once de nitre pur, & le dissolvez dans l’eau  
pure distilée.

*T renez* une once de crystaux purs *d’argent,* préparez com-  
me nous l’avons enseigné ci-dessus.

*Faites* dissoudre ces crystfux dans trois fois leur poids  
d’eau claire & pure, enforte que la liqueur fiait  
après la dissolution des crystaux fort limpide.

*Mèlez* enfemble les deux folutions, elles compoferont  
une liqueur homogene, uniforme & simple en ap-  
parence, où il n’y aura aucune précipitation *d’ar-  
gents* mais où ce métal au contraire fera parfai-  
tement uni avec le nitre.

*Mettez* cette liqueur pure dans un plat de verre, & expo-  
Eez ce vaisseau silr le feu dans un endroit où il  
n’y ait point de poussiere : laissez-le fur le feu ,  
jufqu’à ce que Peau , qui, avec ces précautions  
peut être fupposée pure, s’exhale & s’évapore  
jusqu’à pellicule.

*Mettez* alors le vaisseau dans un endroit frais; couvrez-le  
bien J afin qu’il *n’y* ait aucun accès pour la pouf-  
siere, & il fe formera des crystaux pareils au ni-  
tre. Verfez le restant de la liqueur. Faites exhaler  
comme ci-devant. *L’argent* & le nitre réunis de  
cette maniere, auront la forme simple de crystaux.

*Faites* sécher doucement & peu à peu cette masse.

2. *Ayez* à portée le fond d’un matras de verre , dans le-  
quel vous mettrez les crystaux denit e & *d’argent*que vous aurez eu la précaution de faire sécher  
auparavant dans du papier.

*Mettez* ce vaisseau fur le feu, de façon que la matiere  
ne foit point exposée à s’enfuir, ou par l’excès de  
la chaleur, ou par fon trop de proximité ; que le  
feu ou l'approximation du feu foit telle , que la  
matiere puisse sécher seulement ou fumer. Tenez-  
la perpétuellement en agitation en la remuant  
avec une fpatule de verre, enforte quelle *se* trou-

A R G 408

ve exposée en tout sens à un feu vif ; mais de fa-  
çon qu’elle ne fonde point, qu’elle fe seche &  
qu’elle se délivre de l’acide aigu adhérent à la  
masse, & qui la rendoit caustique. S’il arrivo.it  
que la matiere ste fondît , l’acide s’unissant alors  
plus étroitement avec elle, y fixeroit la vertu cor-  
rosive, que cette calcination douce en séparera.

*Procédez* à cette calcination avec circonspection ; ne  
plaignez pas le tems ; tenez la matiere fur le feu ,  
& continuez de la remuer jusqu’à ce qu’il ne s’en  
éleve plus de fumée, quoique le feu foit très-fort  
& prefque fuffifant pour la mettre en fusion.

Alors la chaleur aura si parfaitement dégagé de la masse  
tout acide, qu’il n’y aura plus de danger de la  
mettre en fusion ; tout l’acide étant dissipé , il n’y  
a plus d’incorporation à craindre de fa part.

Vous aurez un *argent* purgatif, d’une faveur extreme-  
ment amere : vous garderez cet *argent* pour l’u-  
sage dans un vaisseau sec & bien fermé.

*R E MA R QU E S.*

L’art d’unir *Vargent* avec le nitre est un des plus beaux &:  
des plus surprenans fecrets de la Chymie.

Par ce moyen , les Alchymiste^peuvent cacher *F argent*dans le nitre , & cela en quantité considérable ; la quan-  
tité du premier peut être la dixieme partie de l. autre.  
Ce nitre projetté enfuite en égale quantité sur le plomb  
fondu , augmentera le tout d’un dixieme, & ce dixie-  
me fera de *F argent* ; ce dixieme *d’argent se* retrouve-  
ra ensuite sur la coupelle ; & l’ignorant, aux yeux du-  
quel cette opération Ee fera , fe tiendra pour convain-  
cu que la dixieme partie de plomb a été convertie eti  
*argent.* La maniere de découvrir la fourberie, c’est de  
disioudre la masse de nitre & *d’argent* dans dix fois sa  
quantité d’eau de pluie distilée, & de jetter enfuite une  
plaque polie de cuivre dans la liqueur; alors chaque  
particule *d’argent se* précipitera immédiatement sisr le  
cuivre & au fond du vaisseau, & *se* séparera parfaite-  
ment pure du nitre. Si l’on vous préfente donc quelque  
fel qu’on prétende être propre à faire de *F argent s.* ne  
manquèz pas de l’examiner de la maniere que je viens  
d’indiquer.

*Prenez* cette masse séchée, composée de fels *d’argent &*de nitre ; réduifez-la en poudre très-fine, elle au-  
ra un gout extremement amer : mais elle fera  
beaucoup moins caustique qu’elle ne l’étoit. Si  
vous l’appliquez à des ulceres, elle agira comme  
le caustique de lune , mais d’une maniere plus  
douce. Si l’on en prend deux grains & qu’on les  
broye avec six grains de stucre dans un mortier de  
verre, & qu’on mêle le tout essuite avec dix grains  
de mie de pain , on aura de quoi faire neuf pilu-  
les. On ordonnera ces pilules à jeun ; & fur ces pi-  
lules, quatre ou six onces d’eau chaude adoucie  
avec du miel : elles purgeront doucement, & elles  
chasseront une eau si fluide, que le malade la ren- ’  
dra quelquefois fans s’en appercevoir. Elles tue-  
ront les vers; elles guériront des ulceres invété-  
rés & d’autres maladies de la même nature. On  
s’en trouvera soulagé dans les hydropisies. Elles  
ne donneront point de tranchées. Mais cependant  
il n’en faut point faire un ufage trop fréquent, ni  
les prendre en trop forte dofe ; car elles fiant tou-  
jours corrosives ; elles affoiblissent les parties,  
surtout l’estomac. On remédiera à cet inconvé-  
nient avec le rob de genievre.

*Argent Inflammable.*»

*prenez* de la tourbe enflammée , comme on en brûle en  
Hollande : lorsqu’elle cessera de fumer, placez-la

409 A R G

fur sa surface plate parallele à l’horison. Prati-  
quez une petite cavité dans le milieu de cette fur-  
face , & mettez-y une dragme de caustique de lune  
fec. Il fe fondra fur le champ , il bouillonnera,  
s’enflammera , fera du bruit, & brillera de tous  
côtés presque avec le même éclat que le nitre.  
Lorsque la flamme fera ceffée, on trouvera *s ar-  
gent* pur dans la cavité qu’on avoit pratiquée,  
preEque dans la même quantité qu’on avoit em-  
ployée en faisant le caustique de lune, & on le ti-  
rera de cette cavité avec une pince, fans qu’il ait  
prestque perdu de fon poids.

*R E M A R QUE S.*

Cette expérience démontre la maniere physique dont sie  
fait & l’adhésion superficielle des acides à *F argent, &*l’opération de ces mêmes acides, lorsqu’unis aux mé-  
taux, & environnant leurs maffes en tous fens, ils ar-  
mentcesmaffes d’aiguilles. Elle prouve l’immutabilité  
de *Ϊ’argent* diffous dans un acide, & elle indique les dif-  
férentes façons de ledéguifer, sans lui ôter son effence  
& fon action. Elle constitue encore une grande diffé-  
rence entre *Ϊ’argent* potable, tandis qu’il existe fous  
une forme faline en vertu d’un acide adhérent, de cet  
*argent* potable des adeptes , où les principes de ce mé-  
tal, font sclpposés convertis en un fluide capable de fle  
mêler avec les sucs des corps fans revenir à fla premie-  
re forme. On voit de plus, & c’est proprement là le  
but de cette expérience, que l’esprit acide du nitre en-  
gagé en masse solide dans *F argent,* n’est pas moins in-  
flammable par un corps combustible , que le nitre mê-  
me. Au reste, tout cela femble particulier à l’*argent*qui est inaltérable par l’esprit de nitre. Elle nous don-  
ne une maniere de séparer *l’argent des* matieresaux-  
quellesil adhere, & de l’obtenir pur par la seule com-  
bustion, L’acide n’agit ici ni sur la partie mercurielle  
de *F argent*, ni stur sim soufre fixant.

*Séparation de l’argent disseus dans P esprit de nitre.*

*IDisselvez* une once *d’argent* pur dans l’esprit de nitre.  
Délayez cette dissolution avec vingt fois fon  
poids d’eau de pluie distilée. Faites chauffer la  
folution dans un vaiffeau cylindrique de verre.  
Mettez dedans des plaques de cuivre polies, leurs  
si-irsaces commenceront à fe teindre par-tout d’u-  
ne couleur grife, & vous les verrez enfuite comme  
couvertes de duvet, La liqueur qui étoit aupara-  
vant aqueuEe & fans couleur , deviendra sclccessi-  
vement de plus en plus verte, & cet accroiffement  
fera proportionnel à la génération du duvet sclr  
les plaques de cuivre. Si l’on prend une de ces  
plaques, & si on la siecoue, le duvet s’en sépare-  
ra, tombera au fond duvafe, & d’autre duvet  
pareil au premier, la couvrira derechef. Cepen-  
dant la liqueur devient plus verte & les plaques  
moins épaiffes. Il fe forme une nouvelle couche  
de duvet qu’8n peut encore séparer de la plaque ;  
& cette opération continuera , jufqu’à ce qu’enfin  
le cuivre ne se dissolve plus. Alors laissez reposer  
le vase pendant six heures.

*Citez* enfuite tout le duvet verdâtre que vous trouverez  
attaché aux plaques ; versiez, filtrez, & vous aurez  
une liqueur d’un très-beau verd, & qui ne fiera  
chargée que de particules de cuivre. Les plaques  
auront beaucoup perdu de leur épaisseur & de  
leur poids.

*Lavez* dans plusieurs eaux chaudes la matiere que vous  
trouverez au fond du vaisseau,

*Pditesela* sécher fur le feu, & vous aurez une poudre  
*T argent* très brillante. Le poids de cette poudre  
fera prefque sans aucune diminution de celui de

A R G 410

*Vargent* que vous aviez employé : elle fera pure,  
douce, inipide, sans aucune marque d’acidité p& il n’y aura pas le moindre alliage de cuivre.

*R E M A R QU E S.*

Voilà la maniere de réduire *Vargent* en une poudre si me\*  
nue, qu’il n’y a peut-être point d’autre moyen de l’a-  
voir telle. Cette poudre broyée avec le mercure, don-  
ne presique fans difficulté un amalgame, qu’on auroit  
bien de la peine à obtenir autrement ; & si cela *se* fai-  
soit, ce ne feroit pas fans une grande perte de visu

*, argent.*

Si l’on fait fondre cette poudre dans un creufet, elle rend  
à peu près tout *F argent* qu’on avoit employé. Il s’en-  
fuit de-là que l’acide du nitre adhere tses-si.lperficielle-  
ment à *Vargent,* puisque le cuivre l’en détache si par\*  
faitement, qu’il n’en reste point. Si l’on examine dans  
cette opération la liqueur avec un microscope, enverra  
distinctement que les petites particules *d’argent* sont  
poussées avec violence,avec l’acide du nitre,vers les pla-  
ques de cuivre de tous les points de la solution : mais  
lorEque les petites aiguilles font parvenues à la fursace  
unie des plaques,elles *se* détachent de l'zzrge/u,s’unissent  
au cuivre ; & l’*argent* dont elles fiant séparées, demeu-  
rant sims action , *se* repose fur la surface de la plaque.  
C’est ainsi qu’une multitude infinie de particules s’ap-  
prochant du cuivre successivement, & le cuivre les dé-  
poussant toutes de l’acide , elles forment ce duvet  
qu’on apperçoit. L’attraction *se* fait dans ce procédé  
d’une façon si parfaite, qu’il ne reste dans la solution  
pas la moindre particule *d’argent* ; d’où nous pouvons  
conclurre que le cuivre attire plus puissamment l’acide  
du nitre que ne fait *F argent-,* puisque *F argent* en est  
dépouillé ; & qu’après en avoir été spolié, cet acide  
s’infere dans le cuivre, & laisse fur fa furface extérieu-  
re *F argent* fans action , & incapable de le fuivre. Le  
microfcope n’offre peut-être pas un plus beau specta-  
cle que celui là , en quelque autre occasion que ce foit.  
Mais *sels argent* n’est point altéré par l’acide du nitre ,  
réciproquement l’acide du nitre ne souffre aucune alté-  
ration de sim adhésion à *F argent* ; & on peut le tirer du  
cuivre, où il séjourne à la fin de ce procédé, & l’avoir  
aussi pur qu’on l’avoit employé.

*Lune cornée,*

ι, *LaissesutOrrfficr* goutte à goutte dans uhgrand vaisseau  
fur la solution *dé argent* pur faite avec l’efprit de  
nitre de la maniere que nous avons dit ci-dessus,  
& délayée avec quatre fois fa quantité d’eau pure,  
une petite quantité d’une folution forte & chaude  
de fel marin dans de l’eau. A mefure que les gout-  
tes tomberont , toute la liqueur deviendra blan-  
che, laiteufe & singulierement épaisse , fans la  
moindre effervefcence. ,

*Continuez* de faire tomber des gouttes ; agitez le vaisseàiï  
jufqu’à ce que la liqueur cesse d’crre trouble. Alors  
laissez-la repofer , elle déposera au fond duvaise  
Eeau une grande quantité d’une matiere blanche &  
grossiere. Verfez doucement la liqueur limpide  
qui surnagera, &laissez-y tomberderechefunpeu  
de solution chaude de Eel marin : si cette liqueur  
ne s’épaissit plus , l’opération est faite: si elles’é-  
paississoit, au contraire ce feroit une preuve qu’el-  
le seroit encore chargée de particules *d’argent,*qu’il en faudroit séparer.

*Versez* de Peau pure & chaude sur la matiere blanche  
précipitée, & lavez-la jusqu’à ce qu’elle foit de-  
venue parfaitement insipide. Verfez dessus un peu  
d’eau claire , & la faites bouillir. Agitez le tout ;  
filtrez à travers un papier gris, l’eau passera : mais  
elle laissera fur le papier la matiere blanche dont  
nous avons fait mention. On fera sécher cette

4H A R G

matiere sur un feu modéré, & on la gardera. C’est  
une chaux fubtile *d’argent* précipité avec le fel  
marin , de l’esprit de nitre ou de l’eau forte. Cette  
chaux pefera plus que *F argent* qulon avoit em-  
ployé ; cet excès de poids fiera près d’un cinquie-  
me, & il proviendra des fels qui font demeurés  
attachés à *F argent.*

2. *Mettez* cette chaux *d’argent* dans un creufetbien pro-  
pre. Mettez ce creufet fur un feu de fusion , juse  
qu’à ce que la chaux fe fonde, ce qu’elle ne tarde-  
rapas de faire. Lorsqu’elle fera fondue, verfez-la  
dans un mortier de marbre, vous aurez une masse  
pefante, brillante, opaque, brune , qui *se* cassera  
& qui paroîtra avoir quelque viscosité.

C’est de cette derniere qualité , qui lui est commune avec  
la corne, qu’on l'a appellée *Cornea.* Elle contiendra  
tout *F argent* qu’on avoit emploVé; &avec *cot argent,*l’acide du nitre & le fel marin si fortement unis, qu’on  
ne peut les séparer; car si l’on tente de chafler par un  
feu violent l’efprit, (ce dont on vient à bout si facile-  
ment dans le caustique de lune ) la plus grande partie  
du mélange fe volatilise dans le cas préfent, & l'on  
a beaucoup de peine à réduire le reste en *argent* ; il  
demeure altéré par un alliage de fels qui lui l'ont si in-  
timementunis& fixés, qu’ils ne fie manifestent pas me-  
me par quelques propriétés salines. Si l'on mêle une  
partie *de argent* pur calciné, comme nous l’avons presi  
critci-dessus , aveo deux parties de mercure sublimé,  
& que l'on distile dans une retorte de verre à un feu de  
fable violent, on trouvera au fond de la retorte la lune  
cornée dans un degré aussi parfait que par le procédé  
précédent.

Si au lieu de fel on avoit ajouté à la solution de *\’ar-  
gent* l’esprit de fel marin, la lune cornée auroit été  
exactement la même.

M. Boyle dit , que *F argent* précipité de l’eisprit de nitre  
avec l'huile de vitriol, lavé & mis en fusion, devient  
une vraie lune cornée.

*R E M A R QU E S.*

On peut tirer de grands avantages de cette expérience.  
Elle fait voir quelle différence prodigieufe naît dans  
les êtres produits physiquement , à l'occasion de la  
plus petite différence dans les circonstances physiques.  
*L’argent* mêlé avec l’eau régale , ne s’unit point à son  
acide. Mais si l'on ajoute *as argent* dissous par l’efprit  
de nitre, du fel marin, quoique cela ne fasse qu’une  
eau régale , cependant il slenfuivra une union intime  
de l’acide de l'eau régale avec *\’argent, &* d’autres ef-  
fets furprenans. Si l'on broye bien & qu’on distile deux  
parties de chaux précipitée *d’argent* avec une partie de  
régule d’antimoine, il viendra un vrai heure d’anti-  
moine, égal en poids à l’antimoine employé , tandis  
que *Fargent* demeurant au fond , donne toujours de  
véritable or dans fa réduction. Nous siivons par-làque  
l’accroissement de poids de la chaux *d’argent ,* pro-  
vient de l'eau régale qui y est fixée : elle s’unit ici à la  
partie mercurielle de l'antimoine. Il n’est pas étonnant  
queBecher, Boyle, Homberg & Stahl, ces célebres  
Chymistes, aient fiait tant d’attention dans cette expé-  
rience au principe arsénical naturellement caché dans  
les métaux & dans les fiels.

Qui auroit jamais pu s’imaginer qu’un corps aussi insipi-  
de que la lune cornée eût été chargé de l'acide excessi-  
vernent corrosif de l’eau régale r & qu’il en eût conte-  
nu une cinquieme partie ? Nous pouvons inférer de-là  
que le fel marin a une énergie bien singuliere stur les  
métaux; qu’il s’unit bien intimement avec eux, & qu’il  
est bien difficile de le dépouiller de stes propriétés,  
puisqu’on Vient à bout de l’en séparer sans le dé-  
truire.

La même expérience nous montre combien les métaux  
peuvent être déguisés, & comment il est possible de

ARC 412

tirer de l’or , de matieres ou les plus habiles Essayeurs  
n’auroient jamais soupçonné qu’il y en eût. Voilà ce qui  
a fait dire aux Adeptes , que le fel & l’or étoient les  
feuls êtres parfaits qui sussent fortis tels des mains de  
la nature. Elle nous apprendra à nous mettre en gar-  
de contre les pratiques frauduleuses de ces Charlatans  
qui mêlent adroitement la chaux *d’argent* avec le su-  
tre , ou qui la jettent seulement si.ir le plomb fondu, &  
qui prétendent qu’il en provient un accroissement dans  
l’or, ou dans *Vargent.* Mais ce n’est point là l’ufage  
que nous nous sommes proposé d’en faire quant à  
présent. Il est certain que l’industrieux M. Homberg  
a tiré par le tartre , la chaux vive , le fel ammoniac &  
le blanc d’œufs, d’une demie-livre *d’argent* , trois  
dragmes cinquante grains de mercure coulant.

Nous n’en dirons pas davantage ici fur la nature de licr-  
*gent.* La lune cornée ne fe dissout ni dans l’eau rega-  
le, ni dans l’eau forte , ni au feu. BoERkaavE , *Chym.  
Tom. II.*

ARGES. Voyez'Hippocrate Lise *V. Epid.* Il paroît que  
c’est un ferpent qui fe glissa dans la bouche d’un jeune  
homme, qui s’étoit endormi la bouche ouverte, cou-  
chéfur le dos , après une débauche de vin. Aussi - tôt  
que le jeune homme fentit le ferpent dans sa bouche;  
on lit dans l’Auteur, que ne pouvant ni parler, ni crier,  
il Eerra les dents, avala le Eerpent, & fut incontinent  
faisi de douleurs cruelles. Il étendoit sies bras, comme  
quelqu’un qu’on étouffe ou qu’on étrangle ; il *se* rou-  
loit par terre, & il mourut enfin en convulsions.

ARGESTES ou CIRCIUS, *Nord-ouest,* vent qui siouf-  
fle entre le Nord & l’Ouest. A e τ ι υ s, *Tetrab. I,  
Serm.* 3. *cap.* 163.

ARGILLA , Offic. Mer. Pin. 219. Charlt. Foss. Worm.  
Muf 2. Schw. Foss 365. Aldrov. Musi Metall. 227.  
*Argilla nostrasflgulina,* Ind. Med. 14. *Argille.*

Les *argiles* de toute espece passent pour dissicatives , as-  
tringentes & abstergentes. DaLE.

*L’argile,* dont on parle ici est une terre pestante, dense,  
graffe , gluante & glissante : quand on la tient dans la  
bouche, il semble qu’elle est composée de stavon ou de  
silif. Lorsqu’il y a peu de tems qu’e lle est tirée de la  
terre , elle est molle , & comme de la cire ; elle est siAse  
ceptible de toute sorte de figure : quand on la fait cui-  
re au feu , elle devient une fubstance pierreufe.

Il y a une infinité de fortes *d’argiles.* Les unes sirnt blan-  
ches & reflèmblent très-bien à du silif, comme celle  
quife trouve à la fource des eaux savonetsses de Plom-  
bieres en Lorraine. Les autres par leurs différentes  
couleurs imitent exactement le porphyre, disterentes  
Portes de marbre; mais elles n’en ont pas la dureté ;  
telles sirnt celles que l'on nous apporte de Boheme.  
Les autres l'ont de couleur de cen dre , rouffes ou noi-  
resoude quelqsslautre couleur. Mais parmi les diffé-  
rcntes especes *d’argiles ,* celles qui fiant en tssage dans  
la Medecine, font la terre de Lemnos, la terre de  
Malte, & plusieurs autres terres sigillées dleAllema-  
**gne. GE0FFR0Y. e**

Les *argiles* , dont on siait usage dans la Medecine, sont  
connues dans les boutiques fous le nom de terres, dont  
les principales sirnt :

La craie blanche,

La craie rouge,  
La terre de Chio ,  
La terre d’Eretrie,  
La terre de Lemnos , blanche,  
La terre de Lemnos, rouge ,  
*Terra Noceriana?* l’ocre.  
*Terra Pnigites s*La terre de Portugal,  
La terre de Samos ,

La terre sigillée blanche & rougeaLa terre sigillée de Livonie ,  
La terre de Silesie,

413 À R G

La terre de Turquie,  
La terre vitriolique.

On parlera de toutes ces différentes terres à mesure que  
l’occasion s’en présentera.

ARGISTATA, *Incerata-,* **enduits de cire. RULAND.  
JOHNSON.**

ARGOS ,Ἀργὸς d’a privatif & de ἔργον, *ouvrages* travail,  
comme qui diroit ἄεργὸς ; non travaillé. Ainsi ἀργὸς  
ἄργυῤὸς, c’est de l’argent qui n’est pas travaillé, ἀργοὶ  
ποροὶ, c’est dans Hippocrate περὶ ἀρχαιης *liste,* du fro-  
ment cru, qui n’est ni moulu, ni préparé, mais tel  
qu’il est au fortir de la gerbe. *Argos* signifie aussi oisif,  
pareffeux, fainéant. Erotien rend en commentant Hip-  
pocrate ἀργὰ par ἀγύμναστα ἢ λέυκὰ ; non ouvrables ,  
jours de fête ou jours fêtés ; car λευκὴν ύμέραν διάγειν ,  
c’est passer le jour en amufemens & en plaisirs ; c’est  
dans le même fens qu’il faut entendre la fin du vers  
fuivant : *de Silius Italicus.*

*Albofque dies, horas.queserenas.*

ARGYRITIS TERRA , Ἀργυρίτις γῆ, d’floYUpoç , *ar-  
gent* , espece de terre qu’on tire des mines d’argent,  
qui brille d’une infinité de petits points brillans &  
blancs, comme ce métal. GaLIEN, *Des.*

ARGYRITIs a encore une autre signification. Cemotest  
quelquefois fynonyme à *spuma argenti.* C’est alors une  
espece de litharge. Voyez *Spuma argenti.*

ARGYROCOME , Ἀργυροκόμη , d’floYUpoç , *argent , Se*de κόμη , *chevelure ,* espece de *gnaphalium. Noyez  
Gnaphalium.* **BLANCARD.**

ARGYRODAMAS, Ἀργυροδάμας , d’a’pYUpoç , *argent,*& de δαμάω , *dompter,* espece de talc , de la couleur  
de l’argent, qui résiste au feu le plus violent. Les pail-  
lettes de ce talc s’attachent à l’estomac , à la gorge,  
à Pœsiophage, & font capables de casser une inflam-  
mation à ces parties , lorsqu’on a eu le malheur d’en  
avaler.

ARGYROGONIA , Ἀργυρογονία, d’ἄpγυpος, *argent, &*de γίνομαι, *être fait.* Semence propre à engendrer de  
l’argent, obtenue d’une solution d’argent , après une  
digestion parfaite. On dit *argyrogonia,* fernence d’ar-  
gent, de même & dans le même fens que *chrysegonia,*fernence dlor. Voyez *Chrysegonia.* CasTELLI.

ARGYROPHORA , Ἀργυροφορἀ, d’ἄpγυpος, *argent, 8e*de φέρω , *porter.* C’est dans MyrepsiIs le nom d’un an-  
tidote, ainsi nommé parce qu’il est extremement pré-  
cieux.

ARGYROPOEIA , Ἀργυροποιἵά., d’floyUp©, *argent, &*de ποιέω *suaire s* l’art de convertir les métaux & les  
minéraux les plus imparfaits en argent par le moyen  
de la pierre Philosophale ou du mercure des Philofo-  
phes,ou de la semence argentifique dont nous avons  
parlé plus haut, fous l’article *Argyrogonia. Noyez  
Argyrogonia.* CasTELLI,

ARGYRUS, Ἀργυρος, *argentum -, argent.*

ARGYROTROPHEMA , Ἀργυροτρόφημα ; d^pYUp© ,  
*argent,* & de τροφὴ, nourriture, aliment. Efpece d’a-  
liment fait avec du lait, & bon pour calmer la chaleur  
du corps & humecter les parties. GaLIEN , *de Suc.*

ARH

ARHEUMATISTOS , Ἀρευμάτιστος , d’a privatif, &  
de ρ'εῦμα , *fluxion s* épithete qu’on donne aux parties  
extérieures du corps, & furtout aux articulations ,  
pendant qu’elles ne scmt attaquées d’aucune humeur  
goutesse. CasTELLI.

A R I

ARIA, Ossic. *Aria' Theophrasti ,* Ger. 1146. Emac.  
1327. *Aria abel effigie, folio laniato major ,* Jonsi  
Dendr. 69. *Sorbus Alpina*, J. Β. ι. 65. Raii Hist. 2.  
1459. *Sorbus Sylvestris, aria Theophrasti* dicta, Parla  
Thcat. 1421. *Mespilus almi lanato folio -> masor*, Hcrm.

A R I 414

Cat. Hort. Lugd. Bat. 424. Mespilus *aI.nifolio subtus  
Incano, aria Theophrasti dicta s* Raii Synop. 3. 453.  
*Mespilus Alpina Spolio alni lanato, major,* Rupp. Flor.  
Jen. 110. *Crataegus Alpinus, alni solio incano,* Ejusil.  
*Mespilus alni effigie elanatosolio , major,* C. B. Pin. 451.

Cette plante croît dans les bois, fur les montagnes rem-  
plies de rochers, & fleurit au mois d’Avril. On l’esti-  
me propre pour appail.er la toux, & pour faciliter l’ex-  
pectoration. DaLE,

ARICYMON , Ἀρικύμον, de la particule augmentativé  
ἄρι, & du verbe κυέω, *concevoir* ; qui conçoit aisément.  
On lit dans Hippocrate *Lib. TPesi* ἐπικυήσιος, ce mot ,  
& Galien le rend dans fon *Exeg.* par ὴ ταχέως ἐγκύμων  
*yivopelv»,* qui conçoit aisément. Άρικυμων, est fyno-  
nyme felon Heiychius , a ἐυσύλληπΐος, qui a la con-  
ception prompte & facile.

ARIDA MEDICAMENTA , Ξηρὰ φάρμακα, médi-  
dicamens secs, tels que les poudres. Aétius a fait dans  
fon *Tetrab. II. Serrn.* 3. un long chapitre entierement  
cossacré aux collyres fecs pour les yeux.

ARIDITAS CORPORIS, *fécheresse du corps. Noyez  
Marasmus.*

La superficie cotonesse de la sommité des cheveux, lorse  
qu’ils sont dans cet état où on les prendrait pour pou-  
drés, s’appelle par les Latins *ariditas, Gal.*

*Des. Med.* Il y a encore une occasion où l’on emploie  
le mot *ariditas.* On dit *ariditas linguae s* sécheresse de  
langue; symptôme commun à toutes les fievres.

ARIDUM , Ξηρὸν, *ou ficcumasec. Noyez Siccum.*ARIDURA , consomption totale des parties du corps.

*Aridura* est quelquefois iynonyme à *fyderaelo.* 10-  
LAND.JÔHNSON.

ARIES, *Belier.* La chair du belier est plus rance, &plus  
indigeste que celle du mouton, de la brebis & du veau.  
Voyez *Ovis.*

ARIGEOS , Ἀριγέως , d’a privatif, & de ῥὶγος , *froid ,  
fans froid.* C’est en ce fens qu’Hippocrate a employé  
*arigeos* dans le Traité *de Rat. Vict. in Morb. acut.* Il  
est dans cet Ouvrage en opposition à ἀθὰλπέως, qui  
vient d’a privatif, & de τάλπος , *chaleurrsans cha-  
leur.*

ARILLA, Γίγαρτον, ou *g’garton. Noyez Gigarton.*

ARIOBARZANIUM EMPLASTRUM, sorte dssem-  
plâtre dont on peut voir la composition à l’article *Abso  
cesseus.* Emplâtre d’ariobarzane.

ARIS ,Ἀρις, est rendu par Galien dans fon *Exeg.* par ὀυ  
μονον το ὸργανον , αλλὰ καὶ *βοβανυ* τὶς ὓτως όνομαζομένη ,  
σι instrument & plante » Quant à la plante, il y en a qui  
prétendent que c’est *Farifarum* ou une espece *d’ari-  
starum.*

ARISARUM, Offic. *Asamtm angustefolium Dios.coridis  
sorte ,* C. B. Pin. 196. Boerh. Ind. A. 2. 73. Hist.  
Oxon. 3. 545. *Arifarum angustifolium -,* Ger. 686.  
Emac. 835. J. B. 2. Parla Theat. 375. *Arum humile  
angustifolium, pistillo longissimo ternel inflexo mucronatos*Herm, Cat. Hort. Lugd. Bat. 60. *Arum Scorzonerae,  
solio,* Elem.Bot, 130. Toum. Inst. 160.

Cette plante croît en Italie, & dans la Dalmatie.

C’est, suivant Diofcoride, une petite plante dont la ra-  
cine ressemble à celle de l’olivier, plus acre que le pié  
de veau, & qui empêche le progrès des ulceres corro-  
sifs lorsqu’on l'applique en forme de cataplasine. On  
fait aussi des collyres avec cette racine qui font très-  
efficaces dans la cure des fistules. Par le mot de Colly-  
res, Diofcoride entend des tentes. Cette racine cor-  
rompt les parties naturelles de quelque animal que ce  
fiait lorsqu’on l’y introduit. DISCORIDE , *Lib. II. cap^*198.

Elle est chaude, dessicative, incisive, apéritive, détersive,  
& digestive. Dale , d’après *Galien.*

ARI.STA , c’est cette barbe pointue dont les épics de  
blé sont hérissés. MILLER Zltct,

415 ARI

ARISTALTHÆA , Ἀρισταλθαία, d’sta^'ç , *excellent ,*& de ἀλθαία, *guimauve.* Nom qu’on a donné à la gui-  
mauve, à caufe de fes propriétés.

ARISTARCHI ANTIDOTUS PAULINA , *Anti-  
dote d’Aristarque*, appelle *Paidina.* On trouvera dans  
Aétius *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap. 6y.* la préparation de  
cet antidote.

ARISTEAS , Medecin de Rhodes, Auteur de ces anti-  
dotes dont Myrepsils a fait mention fous le nom dic-  
*charisti.* Voyez la raison de cette dénomination à l’ar-  
tlele *Achariston.*

AR1STI EMPLASTRUM NIG R U M, *Emplâtre  
noire d’Aristus ,* fameux Chirurgien dont Scribonius  
Largus a fait mention , c. 80. Cette emplâtre est la  
même que celle que les Latins nomment *Tetraphar-  
macum,*

ARISTIONIS MACHINAMENTUM, Instrument  
inventé par *Aristion* pour la réduction des luxations ;  
il paroît que cett.e machine d'étoit autre chofe que le  
*glossecomum* de Nymphiodore, corrigé. ORIBASE,àc  
*Machin.*

ARISTOGENIS MALAGMA , Malagme inventé  
par Aristogene pour les nerfs & les os. On en trouvera  
la composition dans Celfe , *L. V. c.* 18.

ARISTOLOCHIA , *Aristoloche.* Il y a plusieurs especes  
de cette plante, dont ceux qui ont écrit de la Botani-  
que ont fait mention.

*Aristolochia longa,* Offic. & Dod. Lob. J. B. *Longa vera*C. B. ParK. *Altera radice pollicis crassitudine.* Cæfaip.  
Ἀριστολοχία μακρὰ , Diofc. *Aristolochia longa Italica si-  
ve maseitla.*

Les racines de cette *aristoloche* font larges & rondes ,  
quelquefois de la grosseur du poignet & d’un pié de  
long, Eans atlcunes fibres, si ce n’est à leurs extrémités :  
elles poussent plusieurs tiges quarrées à la hauteur de  
deux piés & davantage, revétues d’espace en esipace ou  
alternativement de feuilles presique rondes, d’un verd  
jaunâtre, à peu près femblables à celles du liere ou plu-  
tôt de la bryoine: il sort des aisselles des feuilles des  
fleurs faites en tuyaux fermés embas, ouverts & évasés  
en haut; coupés en forme de languettes, de couleur  
purpurine si foncée qu’elle approche du noir; elles font  
placées silr des pédicules presique d’un pouce de long  
& elles font place à un fruit rond , à peu près de la  
forme d’une poire, de la grosseur environ d’une noix,  
rempli de semences applaties, minces, noires, & posées  
les unes silr les autres.

Elle croît en Italie,en Espagne & dans les contrées méri-  
dionales de la France. Elle fleurit au mois de Mai.

On appelle cette plante *aristoloche,* parce qu’on estime  
*sa* racine excellente pour hâter les vuidanges, *lochia ,*ou cette évacuation qui *se* fait dans une femme, après  
qu’elle est accouchée & déllurée.

On trouve Γ*aristoloche* en Sicile, en Efpagne, aux envi-  
rons de Narbonne en France ; on la cultive dans les  
jardins, en Allemagne. La meilleure est celle dont la  
racine est d’un tissu fort ferré, dure, intacte aux vers ,  
grise à l’extérieur & jaunâtre au dedans.

*Aristolochia vera rotunda et major s* Offic. *Rotunda ,*Matth. Dod. Lob. J. B. *Vera* , Trag. Cam. *Prima,*Cæsalp. *Rotunda vulgatior,* Parla *Rotunda flore ex pur-  
pura nigro* , C. B. *Malum terrae.* Gaz. & Larg. *Aristo-  
lochium,* Hipp. *Arist, rotunda Italicasivefoemina.*

Paracesse l’appelle la grande racine semblable à la matri-  
ce, parce qu’elle ressemble beaucoup à cette partie.  
On prétend d’ailleurs que sa fleur a aussi la même *res-*semblance.

La racine de cette *aristoloche* est épaisse & ronde, dure &  
tubereuse, d’une couleur noirâtre au dehors & jaunâ-  
tre au dedans, d’une flaveur extremement amere. Ses  
tiges flont quarrées, foibles & croissent à la hauteur des  
tiges de la premiere eEpece. Ses seuilles font un peu

A R I 416

plus rondes & croissent *sur* des pédicules fort courts,  
mais qui femblent embrasser les branches. Ses fleurs  
font semblables aux fleurs de la précédente , excepté  
qu’au dedans elles flont d’une couleur purpurine enco-  
re plus foncée. Son fruit est aussi à peu près de la mê-  
me grosseur, mais un peu plus rond. Elle croît dans  
les mêmes contrées chaudes & fleurit à peu près dans  
le même tems.

*Aristolochia adulterina sive rotunda vulgaris ,* Offic. &  
Trag. Cam. *Radix cavâ major.* Dod. Clusi *Cava her-  
bariorum.* Lola *Fumaria altera* , Matth. *Tuberosa sive  
bulbosa, radice cava, major,* C. B. *Radice cava nflorc  
purpuraseente,* J. B. *Radice cavâ major, flore carneo ->*Park. *Bulbosaspuria flore , purpurea et alba , radice  
cavâ,* J. G. Volkham. Flor. *Pseudofumaria bulbosa\*  
A. Q* Rivin. *Pistolochia concava,* Fuchf. *Capnos phrag-  
mites.* Plin, καπνὸς χελιδονίας. *Capnos chelidonia.* Lo-  
nicer. *Capnos bulbosa, capnicium chelidoniun, capnos la-'  
tifolia esesoudaristolochia rpes gallinaceus.*

Cette *aristoloche* croît naturellement dans les lieux humi-  
des & couverts ; on la trouve dans les haies, les vignes  
& les forêts épaisses. On la cueille aussi fur certaines  
montagnes d’où on la transporte dans les jardins. Sa  
racine est extremement grisâtre au dehors & d’un jau-  
ne fiancé au dedans, tout-à-fait creuse & amere au gout.

*Aristolochia longua nostras ,* Offic. *Tenuis,* Koker. Cat.  
Hort. Med. fiarmel. *Longa.* Trag. Matth. *Tonga vujo  
garis, Cam. Saracenica.* Ger. Dod. *Clematitis recta s*C. B. *Clematitis vulgaris,* J. B. Arist. *Altera radice  
tenui,* Cæsalp. Ἀριστολοχία κληματίτις. Diof.

Cette plante ressemble à la vraie *aristoloche* longue en  
tout, excepté que sa fleur est jaune ou d’un jaune flon-  
cé. On la trouve en beaucoup d’endroits, soit en Al-  
lemagne, soit en Espagne ou en France. Elle est flau-  
vage en Allemagne : on la trouve dans la campagne,  
d’où on la transplante dans les jardins, mais on ne s’en  
flert point.

La racine de cette *aristoloche* est plus petite & plus foi-  
ble que celle de la premiere espece *d’aristoloche* : elle  
s’étend & fe répand beaucoup plus dans la terre. Ses  
tiges fiant plus fermes & viennent plus droites, & au  
lieu que les deux premieres especes n’ont qu’une fleur  
à chaque pédicule, celle-ci en a trois ou quatre ; plus  
petites chacune que la fleur des deux précédentes,  
mais de la même couleur. Leur fruit est pareillement  
plus gros & leurs feuilles plus étendues & plus larges.

On a toujours fait beaucoup de cas de P*aristoloche.* Apu-  
lée, *L. deVirt. Herb. cap.* 19. & Oribase *de Herbam  
et simpli, virt. L. I. c.* ont dit qu’il étoit impossible à

un Medecin de pratiquer fon art avec sisccès, sans le  
secours de *F aristoloche.*

Celles dont on fait principalement ufage dans les bouti-  
ques d’Apothicaires sont *F aristolochia longa et roture  
da.* Toutes les especes de cette plante sont chaudes >  
dessiccatives , apéritives , subtiles, pénétrantes, mon-  
dificatives & consolidantes. On s’en sert particuliere-  
ment dans les maladies de la tête, des poumons , du  
foie & de la matrice. Elles dessechent & purgent le  
cervelet des humeurs froides; elles font d’une effica-  
cité singuliere dans les épilepsies qui proviennent d’u-  
ne affection de la matrice. SaM. 5οηονβοεν. *Man.  
Med. Pract.*

Elles sirnt salutaires dans les paralysies & dans les cram-  
pes. Elles font évacuer les humeurs grossieres logées  
dans la poitrine & dans les poumons : mais elles fou-  
lagent furtout ceux qui sont attaqués aux poumons ,  
Arnaud de Villeneuve , *L. II. Brev. Pract. Joan. Fer-  
nel, L. V. Meth. Med.* Les asthmatiques s’en trouvent  
bien , *Hier. Reus.ner. Observ. Med.* 151. Dans les asth-  
mes accompagnés de scorbut & dans les toux violentes,  
on *se* trouvera bien de leur tssage. Elles fortifient lles-  
tomac, tuent les vers, levent les obstructions du foie &  
de

417 ARI

de la rate, dissolvent le seing coagulé, & emportent  
les fievres éphémeres. *Joan. Steph. Strobelberg. Rcmed.  
Singe pro Cur. Feb. Introd.* Elles guérissent de l’hydro-  
pisie & de la cachexie , elles font revenir les regles  
stsspendues, elles chassent le fœtus hors de la matrice  
& llarriere-faix. Si on attache à la cuisse d’une femme  
la racine *d’aristoloche* longue , elle aura, dit-on , la  
vertu de hâter fa délivrance , *Lad. Me.rc. L. III. de mu-  
lier. Affect, cap.* 8. *et LAV. cap.* 3. On s'en fert utile-  
ment pour exciter les évacuations nécessaires de la ma-  
trice après l'accouchement. Elles calment les douleurs  
excessives que les femmes nouvellement accouchées  
fentent à la matrice. Elles nettoyent & guérissent les  
ulceres internes, les ulceres & les écoulemens invé-  
térés, furtout de la matrice. Elles enlevent les excroisi  
sances fongueufesqui se forment aux levres des plaies.  
Les poudres *d’aristoloches* rongent & emportent les  
chairs mortifiées, foit dans les ulceres , foit dans'les  
fistules. *Gab. Fallop. L. II. Secret. P. M.* 214. *P. Bayr,  
L.* 16. *Pr. C. 5. Adr. Toll. Comment, ad Prax. Aur.  
Jo. Stocker H. I. c.* 16. *Simon Pauli,* avec la feule pou-  
dre *T aristoloche* longue, bouillie dans Peau de bétoine  
de Paul & appliquée siir un linge, a consolidé dans  
l’espace de quelques jours, un ulcere malin qu’un Chi-  
rurcien avoit traité fans aucun Euccès pendant un an  
entier. Elles purifient la peau , dissipent la gale 8^ les  
pustules, attirent les matieres p- ccantes des ulcerès &  
des plaies ; & pour cela, il ne faut qu’en appliquer  
les poudres ou les siics.

L’*aristoloche* longue a particulierement la vertu de pur-  
ger les oreilles, de les nettoyer d’ordures & de forti-  
fier l'ouie. *Matth. Grad. Prat. P. I.* <. 34. Elle fait en-  
core percer les abfcès internes : elle est bonne contre  
les poisims & les morsures d’animaux venimeux. *Cicer,  
de Divinat, cap.* 10. Elle est salutaire dans la peste &  
elle résiste à la putréfaction , aVec autant de force que  
la myrrhe , *Joan. Vochf de Colon. Tr.* 1. *de peste, cap.*14. M. *Unz. Antidot. Pefloelent. L. II.* C’est par cette  
rasson qu’on fait entrer les *aristoloches* dans la théria-  
q.æ. On ordonnera aVec fuccès la poudre *d’aristoloche*ronde dans les cardialgies & dans les maladies de  
l’estomac & du cœur. Il faut alors l’apprêter aVec du  
lucre rofat, ou la faire prendre dans un œuf poché,  
ou dans quelqu’autre Véhicule conV nable. *Joan. Ca-  
me.r. in Hort. Med.* p. 21. « car , dit il. *Ta* racine est très-  
» amie de l’estomac ; elle y restitue la faculté ferrnen-  
» tatiVe,elle aide la coction,& elle dissiq e avec promp-  
» titude la malignité des humeurs.*dL.aristoloche* longue  
est aussi très-énergique contre les maux d’estomac  
*Gualt. Bruel. in Prax. Med. G. H. Velsclo. Phil.* 1.  
*Exot. Curat a et Observ.* 439. *L’aristoloche* ronde felon  
Sennert, *L. V. Inst. Med. P.* Z. S. 1. P. Z V. *et J. Heurn.  
L. II. Meth. ad Prax. c.* 8. fait percer les abfcès inter-  
nes. Dans l’épilepsie & dans l’apoplexie, *sa* racine  
peut entrer dans un clystere. L’eau *d’aristoloche* lon-  
gue distilée, est bonne dans la goute & pour les cram-  
pes ; elle calme les tranchées, elle guérit les hydro-  
pisies naissantes, la jaunisse , les pâles couleurs , les  
bosseurs de rhumatilmes & les ficVres. Ou peut l’em-  
plover aVec Euccès dans la fistule à l'anus & dans tou-  
tes les maladies qui attaquent les parties de la généra-  
tion, tant dans les hommes que dans les femmes.  
L’extrait de la racine *T aristoloche* ronde est excellent  
dans les Oppressions de poitrine & dans toutes les ma-  
ladies des poumons. Dans ces cas on ordonnera les  
pilules suivantes.

Prenez *de la meilleure gomme ammoniaque rédielte en  
poudre, une dragme,*

*des fleurs de soufre bien préparées t un scrupule.*

Mêlez le tout avec une quantité siiffifante d’extrait de  
1’*aristolochia rotunda vera* , & faites-en foixante - six  
pilules que vous agiterez dans un vaisseau convena-  
ble, avec de la poudre de racine d’iris de Florence.

A R I 418

Le malade en prendra fept à chaque fois; ou

Prenez *de la meilleure gomme ammoniaque réduite en pou-  
dre , une dragme et demie,*

*de la racine d’aristoloche vraies rondes rédielte en  
poudres une demi-dragme ,*

*des fleurs defoufre, un demi-scrupule ;*

Mêlez le tout avec une quantité fussifante d’extrait de ra-  
cincs d’aunée & *T aristoloche* vraie, ronde, dissous dans  
l’esprit de cuillerée;

Faites-en foixante-six pilules , que vous agiterez dans un.  
vaisseau avec la meilleure poudre de racine de réglisse.

On en donnera fept le matin à jeun,

*L.Aristoloche* écarte & détruit aussi efficacement que le  
pourroit faire l’angélique, toute corruption & putré-  
faction, *Jo.Dan. Mylius, LAV. Antidotar. c.* 3. dans  
les toux fcorbutiques, la décoction *d’aristoloche* ronde,  
vraie, est d’un très bon tssage. Fernel ordonne. *Dispen-  
sat. etMeth. Med.L. VII. p.M.* 1246. les pilules fai-  
tcs avec la racine *T aristoloche,* dans les épilepsies, dans  
les affections qui privent un membre de sies fonctions ,  
dans les maladies de poitrine & des poumons , dans les  
toux invétérées, les obstructions du foie & de la rate,  
les maladies des reins , les suppressions des regles,  
pour l'expulsion dti fœtus mort & de l’arriere-faix. On  
en recommande l’huile distilée pour faciliter l’accou-  
chement, *Ephem. N.C Dec.* 2. *An.* 3. *Obscrv. 2Oy.*Un bouquet *d’aristoloche* provoque les regles : il pro-  
voque aussi la fortiedu fœtus & de l’arriere-faix,/./*er-  
nel. L. VI. Meth. M. C.* 9. *L.Aristolochia longa vulga-  
ris* , est une racine merveilleufe pour les hémorrhoïdes  
aveugles , si on la mêle avec le populéuni, *Joh. Wit-  
tich. Vademecurn. P.M.* 341. L’*aristoloche* réduite en  
cendres & appliquée aux hémorrhoïdes, en fuspend  
l’écoulement, 7. *Matth. Grad. Pract. c. ι.ρ.* 20. La  
quintessence *d’aristoloche* ronde, guérit toutes les plaies  
simples dans l'efpace de vingt-quatre heures , & en  
moins de tems encore. Dans ce cas fes effets font si  
prodigieux , qu’ils femblent furpaffer les forces de la  
nature. Elle guérit de meme les plaies profondes &  
compliquées si promptement, qu’on prendroit la guéri-  
risim plutôt pour un miracle que pour une cure. On  
l'ordonne avec fuccès à ceux qui font tombés d’tme  
hauteur considérable , ou qui siont dans un état de lan-  
gueur, de même qu’aux persionnes qui ont quelques  
plaies internes. Elle est discussive , & elle réfout les  
concrétions grumeleuses de Eang dans l'estomac, oti  
dans quelque autre partie du corps que ce soit *BarthoI.  
Zorn. Botanolog.*

On trouve dans Apulée une recette bien extravagante  
pour defenchanter ceux à qui on a noué l'éguillette, 0«  
qu’on a rendus impuissans. Elle consiste en plusieurs  
cérémonies superstitieuses , & à laver l’enforcelé avec  
une décoction de ce qu’il appelle *Léonelpodan,* & à le  
fumiger ensilite avec de *F aristoloche.*

La Serpentaire de Virginie est aussi une espece *d’aristo-  
loche,* Voyez *Serpentaria Vourghelanai*

*Ls’arifloloche* donne, par l'analyfe chymique, beaucoup  
de liqueur acide, de l'huile , de la terre, un peu d’eso  
prit urineux & du fel concret non volatil. Ses fel.s fixes  
ne teignent point en jaune la folution du sublimé cor-  
rosif ; d’où nous pouvons conjecturer que les sels de  
l’*aristoloche* ferôient à peu près les mêmes que le le! de  
corail, si on verfoit dessus un peu plus d’acide que le co-  
rail n’en peut prendre.

On trouve aussi que le fel *d’aristoloche* contient unepetite  
quantité de fel ammoniac, enVeloppé dans une grande  
quantité de foufre. TOURNEFORT.

1AR1STON,’Αριστον, *dîner*, ἀρισταν, *dîner.* Ce terme se  
prend dans Hippocrate par opposition à μονοσιτέειν,  
manger une fois par jour ; c’est-à-dire , *Lib.* πε,ὶ ἀρχ.  
»»Tp. *souper.* Ceux qui font deux repas pat jour, prçn-

419 ARI

nent leur *ariston, qvl dîner,* trois heures après le lever  
du Soleil.

ARISTON MAGNUM ET PARVUM; ce sont des  
remedes contre la phtysie, les douleurs de ventre , ac-  
compagnées de fievre, &c. selon Avicene.

ARISTÔPHANEION, Ἀριστοφάνει^. C’est le nom  
d’une emplâtre émolliente composée de quatre livres  
de poix, de deux livres *d’apochyma,* (Voyez *Zopissea)*d’une livre de cire, d’une once d’opopanax, & d’une  
demi-pinte de vinaigre. G 0 R r Æ υ s, d’après *Paul  
Eginete, Lib. VII. cap:IJ.*

RT T H M O S, Ἀριθμὸς, *nombre.* Hippocrate en-  
tend , *Lib. de Rat. Vict. in Myrb. acitt.* par ἀριθμοὶ  
τῶν νουσημάτων, les différences numériques des ma-  
ladies dans un individu ; différences numériques  
dont les Cnidiens *se* fiervoient pour nombrer & distin-  
guer les maladies. Voici le passage en entier : Τνιοι δἐ  
ἀριθμους ἐκάστου τῶν νουσημάτων σάφα *edlrovsisç* φρὰζειν ουκ  
ὀρθως ἔγραψαν; « Quelques-uns fie font efforcés de nous  
» donner des idées claires des nombres, ou desdiffé-  
» rences numériques des maladies : mais ils se font  
*x* lourdement trompés. » Cet endroit affez obsitur par  
lui-même, me paroît avoir été bien entendu par Ero-  
tien : il prétend que dans cet endroit d’Hippocrate,  
ἀριθμου'ς, est fÿnonyme à ὀνόματα; c’est-à-dire , que les  
différences numériques ou les noms des maladies, c’est  
la même chose. En effet, si on considere attentivement  
le passage que nous venons de citer, si on le rapproche  
de quelques autres du même Auteur, surtout si on  
vient à le conférer avec ce qu’Hippocrate ajoute enfui-  
te, on ne pourra gueres *se* dispenser d’approuver l’in-  
terprétation d’Erotien. Immédiatement après le passa-  
ge cité , Hippocrate ajoute : μήτ’ ώυτὸ δε' νύσημα δο-  
κέειν ειναι ἢνμήτ’ώυτὸ *ovotaea. ’esiei :* « ne prenez point une  
» maladie pour la même qu’une autre , à moins qu’el-  
» les n’aient l’une & l’autre le même nom.

A R L

ARLADA, ARLADAR , *Réalgal brulé ou calciné.*CasTELLI.

ARLES CRUDUM; ce mot signifie dans Paracelsie des  
gouttes qui tombent au mois de Juin , surtout pen-  
dant la nuit, qu’il appelle autrement *hy datis.* PaRa-  
CELSE , *de Gr ad. et Comp.*

ARM

ARMALA , ou HARMALA, ou HARMELA, dans  
Paul Eginete , *L. VII.* rue fauvage. Voyez *Harmela.*

ARMARIUM UN GUENTUM, Όπλόχρισμα. Voyez  
*Hoplochrisma.*

ARMATURA ; en Arabe, *Abges s* en Grec, *Amnios.*Voyez *Amnios.* CasTELLI.

ARME ὰἈρμη, d^poo, *adapter , conselider.* Ce terme sig-  
nifie en général, consolidation st’u.ne blessure. Mais  
Galien l'applique par métaphore dans fon *Exeg.* aux  
futures de la tête. Ἀρμη signifie, sielon Hèfychius, la  
réunion , l’arrangement mécanique des parties du  
corps.

ARMENA , Τὰ ἄρμενα; ce sont dans Hippocrate tous  
les instrumens avec tout le reste de l'appareil nécessai-  
re pour une opération de Chirurgie. Dans le Traité,  
*de Rat. Vict. in Morse Acut.* τὰ ἄρμενα, c’est l'appa-1reil nécessaire pour prendre les bains. Et Hesychius  
rend τὰ ἄρμενα en général par τὰ πρὸς τι ὑποκειμένον  
πρᾶγμα ἐπιτήδεια : « tout ce qu’il est nécessaire de pré-  
parer pour l’exécution de quoi que ce l'oit que nous  
nous proposions.

ARMENA BOLUS. Voyez *Bolus.*

ARMENIACA MALUS, *Praecocia,* Offic. *Armenia-  
ca malus major*,Ger. 1260. Emac. 1448. *Armeniaca,  
malus Armeniaca ,* Mont. 37. *Malus Armeniaca ma-  
jor,* Parla Parad. 579. Jonsi. Dendr. 74. *Armeniaca  
mala majora,* C.B. Pin. 442. J.B. 1. 167. Raii Hist.  
2. 1514. *Mala Armeniaca,* Chah. 11. *Armeniaca*

A R M 420

*fructu maiori-, nucleo amaro ,* Tourn. Inst. 623. Elem.  
Bot. 49 5. *Armeniaca malus, fructu majori ex luteo* ru-  
*beseente,* Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 59. Boerh. Ind.  
A. 2. 242. *Abricotier.*

Cet arbre est trop connu pour qu’il foit nécessaire d’en  
donner une description fort étendue. Ses feuilles font  
larges , rondes & pointues ; fes fleurs plus grandes que  
celles du prunier, & d’une couleur blanche. Il porte un  
fruit rond, un peu applati fur les côtés, sillonné dans  
sa longueur, de couleur jaune mêlée de quelque peu de  
rouge : ilfc détache aisément lorfqu’il est mûr de *son*noyau qui est lisse, de même que celui de la prune, ap-  
plati, avec trois filets durs & raboteux d’un côté, dans  
lequel on trouve une amande un peu amere. Il fleurit au  
mois de Mars & d’Avril, & S011 fruit n’est mûr que vers  
le milieu de l'été.

On sait peu d’ufage des *abricots* dans la Medecine : mais  
on les mange de même que les autres fruits d’été. Leur  
chair est tendre & fort agréable au gout. On les confit  
pour l’ordinaire , & l’on fait avec leurs amandes,  
qu’on met infufer dans l’eau-de-vie , le célebre cordial  
qu’on appelle Ratafia. MILLER , *Bot. Offic.*

Il y a trois fortes *d’abricots ,* à ce que prétend Lemery.  
Les premiers fiant charnus, prefque ronds , croissans à  
la grosseur d’une petite pêche , applatis Pur les côtés;  
dlun côté rougeâtres , & de l’autre jaunâtres. Leur  
chair est tendre , agréable & d’une bonne odeur ; elle  
renferme un noyau assez dur & applati, dans lequel on  
trouve une amande amerè.

Les feconds ne different des premiers qu’cn ce qu’ils ont  
une couleur un peu plus blanche, & que l'amande de  
leur noyau est douce.

Les troisiemes enfin semt«plus petits que les autres,  
moins agréables au gout & d’une couleur jaunâtre. Ces  
derniers naiffentfiur un arbre qui n’a point été cultivé  
comme celui des autres *abricots.* On doit choisir les  
*abricots* charnus , gros , colorés & d’un bon gout.

Ils humectent, excitent l’appétit, pouffent par les urines;  
ils l'ont cordiaux , pénétrans, & facilitent l’expectora-  
tion. L’infusion des *abricots* est estimée propre pour  
appasser les ardeurs de la fievre. On dit aussi que l’a-  
mande du noyau *d’abricot toc* les vers.

Les *abricots* remplissent l’estomac de vents , & s’y cor-  
rompent aiséçsent ; c’est pourquoi on en doit ufer S0-  
brement.

Ils contiennent une médiocre quantité d’huile & de fel  
effentiel, & beaucoup de phlegme.

Ils conviennent dans les tejps chauds aux jeunes gens qui  
ont un bon estomac , & qui font d’un tempérament bi-  
lieux& sanguin.

Les *abricots* font des fruits fort agréables au gout, &  
dont on fe fert plutôt pour le plaisir que pour la santé.  
Ils humectent & rafraîchiffent, parce qu’ils contien-  
nent beaucoup de phlegme, chargé d’un fel acide pro-  
pre à calmer le mouvement violent des liqueurs. Les  
*abricots* excitent encore l’appétit, à causie de ce fel  
acide qui picote légerement les parois de l’estomac.

On doit cependant sie défier de cet aliment; car il con-  
tient un siuc visiqueux & épais , qui causie quelquefois  
dans les premieres voies, des vents & des crudités.

On confit les *abricots* pour les rendre plus agréables, &  
pour les conferver plus long-tems. Ils produisent de  
cette maniere moins de mauvais effets , parce que le  
fucre & la coction ont raréfié leur phlegme visqueux.  
Ils siont aussi plus pectoraux que les *abricots* crus, par-  
ce qu’outre les parties huileufes & embarrassantes qu’ils  
contiennent déja naturellement, le sucre dans lequel  
ils semt confits leur en fournit encore d’autres propres  
à adoucir les acretés de la poitrine.

On peut tirer par expression de l'amande du noyau de *i’a-  
britcot* une huile qui est propre pour les tintemens d’o-  
reille , la furdité, & pour adoucir les hémorrhoïdes.  
LsmERY , *Traité des alimens.*

Les fruits d’été font extremement pernicieux lorsqu’ils  
ne fiant pas murs & qu’on les mange crus , & font ca-  
pables de causer différentes maladies ; rien au contrai-

421 ARM,

re n’est plus salutaire ou médicinal lorsqu’ils sont par-  
faitement mûrs ; car ils contiennent un fuc savoneux  
capable de détruire les obstructions. Comme il est rare  
dans notre climat qu’ils acquierent une parfaite matu-  
rité, il est plus prudent de les faire bouillir , de les  
cuire au four ou de les confire ; car la chaleur augmen-  
te leur maturité & détruit l’élasticité de Pair qu’ils con-  
tiennent, lequel est quelquefois nuisible à l’estomac.

ARMENUS LAP1S, *pierre dé Armenie.*

*Lapis Armenus* , Offic. Calc. Muf. 468. Geoff. Prælect.  
76. Schrod. 346. Worm. 66. Charlt. Foss. 27. *Lapis  
Armrnus Officinarum ,* Woodw. Att. Tom. I. p. 195.  
n°. 26. *Lapis Armenus* , Boet. 292. Matth. 1352. *Ar-  
menium ,* sctrw. 366. Aldrov. Muf. Metall. 351. *Azu-  
tum asive caeruleumscissile,* Mer. Pin. 218.

La *pierre d’Armenie* est une pierre opaque qui a des ta- I  
ches vertes, bleues & brunes ; elle est polie, semée de  
petits points d’or, comme la pierre d’azur dont elle  
differe un peu , en ce qu’elle *se* met aisément en pou-  
dre. On les trouve souvent dans la même terre , c’est  
pourquoi quelques-uns *se servent* indifféremment de  
l’une ou de l’autre.

Elle a les mêmes vertus que la pierre d’azur, si ce n’est  
qu’elle purge plus fortement par haut & par bas ; c’est  
pourquoi on la recommande dans les mêmes maladies.  
La dosie est depuis six grains jufqu’à un scrupule. Ex- '  
térieurement elle déterge avec une légere acrimonie &  
un peu d’astriction. On s’en sert rarement en Mede-  
cine.

Les Peintres ont coutume d’en préparer une très-belle  
couleur bleue , tirant sijr un verd agréable. GEOFROY.

Alexandre de Trustes présure *lapierre d’Armenie* à l’hel-  
lebore blanc , en qualité de purgatif dans les maladies  
de mélancolie.

ARMER IA, *Lychnis flore ladniato,* Mont, Ind, 37. *Ar-  
merius pratensis*, Gcr. 480. Emac. 600. *Armerius sol-  
ve stri s ,* Merc. Bot. I. 21. Phyt. Brit. 10.*Armor aria  
pratensis mas ,* Mer. Pin. 11. *Lychnis plumaria fylvese  
tris simplex ,* Park. Parad. 253. Raii. Hist. 2. 1000.  
Synop. 3. 338. *Lychnis pratensis flore laelrniato simplici,*Hist. Oxon. 2. 537. Tourn, Inst, 336. Elem. Bot. 281.  
Boerh. Ind. A. 213. Dill. Cat. Giss 69. Rupp. Flor.  
Jen. 92. Buxb. 200. *Caryophyllus Pratensis s laciniato  
flore simplici rsive flos Cuculi,* C. B. Pin. 210. *Flos Cu-  
culi , Odontis quibus.dam,* J. B. 3. 347. *Flos Cuculi,  
Odontitis Plinii,* Chab. 445. *Attrape-mouches.*

Elle croît dans les lieux humides, & fleurit au mois de  
Mai ; on employe fes fleurs dans la Medecine. On  
l’estime propre contre les morfures & plquures des bê-  
tes venimeufes & contre le poison. DaLE.

ARMILLA , *ligament du poignet.* C’est ce ligament cir-  
culaire qui embraffe en formant un cercle dans la *ré-  
gion* du carpe , toute la multitude des tendons qui fer-  
vent à la main. Comme il est affez facile de le divifer  
en plusieurs autres ; il y a des Auteurs qui le distribuent  
en deux, l’un qui environne le dedans du carpe ; qui  
est fort large, & qui rapproche tous les tendons deè  
mufcles fléchiffeurs ; l’autre qui est placé fur la partie  
supérieure du carpe, & qu’on divife en six autres plus  
petits attachés les uns aux autres, & entortillés autour  
des mufcles extenseurs, siir lesquels ils sirnt arrangés,  
comme autant de bagues. CasTELLI.

ARMONIACUM ou AMMONIACUM. Voyez *Am-  
moniacum.*

ARMORACIA , Offic. Schrod. *Raphanus seylvestris*Ger. 185. Emac. 240. *Rapistrum album articulatum*Park. Theat. 863. Raii. Hist. 1. 805. *Rapistrum flore  
albo nsiliqteâ articulata,* C. B. Pin. 95. *Rapistrum flore  
albo,* Mer. Pin. 103. *Rapistrum flore erucaejoliis,* Mer *O.*Bot. I. 64. Phyt. Brit. 103. *Rapistrumflorealbostriato,*Chab. 273. *Raphanistrum flore albo striato,sielquâar-*

ARN 4^1

*ticulatâ , striata minores* Hist. Oxon. 2. 266. Tourn.  
Inst. 230. Elem. Bot. 197. Boerh. Ind. A. 2.M. Dill.

Cat. Giss 116. *Raphanistrum filiquâ arelculatâ glabrâs  
majore et minore ,* Raii Synop. 3. 296. *Raifort sau-  
vage.*

Cette plante croît dans les blés & fleurit en Juin. On su  
stcrt de *sa* racine ; elle échauffe & deffeche ; elle divife  
les concrétions mucilagineuses & tartareuses. Elle at-  
ténue, elle résout, elle love les obstructions des vifce-  
res; elle est diurétique, lithontriptlque , & antiscor-  
butique. DaLE , *d’après Schroder.*

ARMORUM PUGNA , *combat des armes.* Partie de la  
Gymnastique. Cette sorte d’exercice , dit Oribafe d’a-  
près Antyllus, n’étoit point en usilge chez les Anciens,  
comme un remede; mais les Romains l'inventerent à  
dessein de perfectionner parmi eux Part militaire ; & il

. fait maintenant partie de la Gymnastique.

Celui qu’on supposie se préparer à combattre, prend *ses*armes, s’habille en guerrier, & *se* met aux prifes avec  
un adversaire, ou *se* bat contre un pilier.

Cet exercice est propre à rendre le corps plus souple & à  
augmenter l’embompoint. Il tend à donner de la lége-  
reté , & à relâcher les chairs ; il fait mal à la tête , qui  
doit souffrir d’être toujours enfermée fous un casque,  
dont la pefanteur ne peut manquer de lui être incom-  
mode. Quels autres avantages en peut-on encore atten-  
dre ? La liberté & l’étendue de la respiration, & la fer-  
meté du corps & de la fanté ; car on remarque que  
ceux qui font accoutumés à cet exercice, fuffifent à ceux  
qui demandent le plus d’haleine & de force. OstIBAsE,

I *Med. Coll. Lib. 6. cap.* 36.

ARMUTHEUS LAPIS , par corruption, pour *Arme-  
nius lapis ,* par *Nechepsas.* Αε’τιυε, *Tetrab, I, Serm.* 2.  
*cap. qsp.* Voyez *Armenius lapis.*

ARN

ARNABO ou ZEDOARIA. Voyez *Zedoaria.*

ARNACIS ,’Ἀρνακις. On lit ce mot dans Hippocrate ,’  
περὶ ἐπικυήσιος ; c’est la peau d’un agneau avec la laine.

ARNAUD JA, c’est le nom d’tme maladie longue, ma-  
ligne & chronique , accompagnée ordinairement d’a-  
poplexie ; d’où l’on pourrait conjecturer que c’est une  
efpece de maladie vénérienne; elle étoit jadis fort com-  
mune en Angleterre. BcaNCARD.

ARNICA , efpece de Doronicum. Voyez *Dororncum.*ARNOGLOSSUM , Άρνόγλωσσον , d’âsa, *agneau , &*de γλῶσσα , *langue ; Langue d’agneau* ou *Plantains*Voyez *Plantago.*

L A R O

AROEIRA, espece de Lentisque. Voyez *Lentiscus.*AROHOT, *mercure.* **RULAND.**

AROMA , ἀρωμα ; en général tout ce qui est odorant &  
d’un gout un peu acre ; mais il signifie quelquefois la  
myrrhe.

I AROMATICA , Ἀρωματικὰ , d’apw(ua , *aromatiques »*épithete que l’on donne à tout ce qui est odorant &  
acre ; foit épices , foit herbes , fleurs, femences , gra -  
nes ou racines. On remarquera que les aromates, o 1  
épices préfervent les si-ibstances animales de la putré-  
faction ; & que la Providence en a pourvu abondam-  
ment toutes les contrées chaudes , où les habitans en  
font un grand tssage , pour remedier apparemment à  
cette tendance spontanée à la putréfaction qui provient  
de l’excessive chaleur.

*Poudre de roses aromatique’*

423 ARO

Mêlez le tout & faites-en une poudre felon Part.

On se sert de ce remede dans les cas où l’estomac êst sur-  
chargé de matieres aqueuses. Il contribue à la coction  
des alimens , il prévient la putréfaction , il remet les  
fibres relâchées de l’estomac dans leur ton naturel, il  
dissipe la foiblesse de ce vifcere ; il rend l’appétit, il  
fortifie le bas-ventre, &les organes qui fervent à la di-  
gestion. Si l’estomac est distendu par des flatulences ,  
il les dissipe ; il chasse les nausées ; en un mot ceux qui  
ont l’estomac dérangé s’en servent avec beaucoup de  
fuccès ; il réveille les convalescens , & tous ceux qui  
ont été tourmentés de quelque longue maladie , lorf-  
que cette maladie vient enfin de cesser. ZwELFER, *Not.  
in Pharrnac. August.*

\* On donne le nom générique *d’aromates* aux végétaux  
qui fiont pourvus d’une huile & d’un sel acre qui par  
leur union forment une fubstance savoneuse qui est le  
principe de l’odeur & du gout acre , stimulant &  
échauffant qu’on y découvre. Tels font le cardamome,  
le clou.de girofle, la canelle, le poivre , le gingembre,  
1e macis, &c. si dans les cas où la bile a perdu *sa* force  
& fon énergie , où les fibres dé l’estomoc font relâ-  
chées , les *aromates* semt d’un grand secours ; ils sirnt  
aussi très-nuisibles dans les dispositions contraires , par  
l’impétuosité du mouvement qu’ils occasionnent dans  
les humeurs qui en ont déja un trop violent ; dans  
l’hydropisie l’absinthe en facilitant l’écoulement des  
eaux , en relevant le ton & le ressort des vaisseaux af-  
foiblis, en divisant & incifant les humeurs muqueufes,  
est un excellent remede : mais dans les fievres inflam-  
matoires , elle feroit certainement beaucoup de mal en  
augmentant le mouvement , le dessechement & l’acri-  
monie des humeurs.

AROMATITIS,Ἀρωματίτις, *aromaelte',* pierre précieu-  
fe d’une substance bitumineuse , fort ressemblante par  
la couleur & l’odeur à la myrrhe , qui lui donne fon  
nom. On la trouve en Egypte & en Arabie. GoRRÆUs.

AROMATOPOLA , Ἀρωματοπώλης, d’floiofeic , *épice ,*& de πωλεω , *vendre ; Droguiste s Epicier.* BLANCARD.

ARON joApov. Voyez *Arum.*

ARONIA , *Mespilus Aronia* , Offic. *Mespilus Armi a.,  
Azarolus,* Mont. Ind, 48. Mespilus *Aroma,* Ger. 1265.  
Emac. 1454- *Mespilus folio laciniato rspinosafructu ma-  
jori esculento ,* Raii Hist, 2. 1458. Mespilus *Aroma ve-  
terum ,* J. B. 1. 67. Chab. 3. *Mespilus Aroma sive Nea-  
politana ,* Park. Theat. 1423. *Mespilus apii solio lad-  
niato,* C. B. Pin.453. Jonf. Dendr. 44. Boerh. Ind. A.  
2. 256. Tourn. Inst. 641. Elem. Bot. 503. *espece de  
Nesslier.*

Les Curieux & les Fleuristes le fement en Mai dans leurs  
Jardins. On fe sert de sim fruit. Il resserre modérément.  
DaiE.

AROPH *de Paracelse* Ce font des fleurs préparées avec  
beaucoup d’art, d’une maniere chymique , par la Eu-  
blimation de la pierre hématite, & du sel ammoniac ,  
en parties égales ; ou ce mot ne signifie autre chosie que  
du fiafran & du pain humectés de vin, & renfermés  
dans un vaisseau bien exactement fermé, pour être dise  
tilés après avoir' séjourné quelques jours dans de la  
fiente de cheval. Paracelfe parle encore ailleurs de fon  
*aroph,* comme d’une chose préparée par la distilation,  
& qui avoit la vertu d’anéantir les fonctions des reins.  
*De Vir. Memb. Lib. II cap.* 10. Ce mot est iÿnonyme  
a *Mandragore,* Ruland. Johnfon. D’autres prétendent

A R S 424

que c’est un terme d’art inventé par Paracelfe , poursignifier une espece de remede lithontriptique, auquel  
ils donnent encore le nom *d’aroma PhilosophorumelcluIr*μοντ, *deLielelasi. cap.* 7. lV°. 14.

A R Q

ARQUAT A, nom d’un oiseau dont Aldrovandi sait  
mention. Oppian lui donne le nom de τροχϊλὸς, *le roi-  
telet.*

ARQUATUS MORBUS ou ICTERUS. Voy. *Icterus.*ARQUEBUSADE (eaud’) *aqua sclopetaria.* Voyez

*Aqua.*

A R R

ARRAPHON, Ἀῤῥαφον , d’a privatif, & de ρ'άπτα, *cou-  
dre s fans future.* On donne cette épithete au crane,  
lorfqu’il est naturellement fans siIture. Il arrive ordi-  
nairement aux personnes qui ont la tête ainsi confor-  
mée, d’être tourmentées d’un mal de tête incurable &  
continuel.

ARRHEN, ARSEN/Ἀῤῥnv , ἄρσην, *mâle.*

ARRHOEA, Ἀῤῥοια, Ἀῤῥοιη, d’a privatif, & de ἐνω, flouer,  
*couler* ; cessation d’un flux ou d’un écoulement. Hip-  
pocrate applique ce mot à la suppression des regles.  
Ἀῤῥοία est synonyme *dawsFExegesis* de Galien àinoxn'  
ἐμμήνων, suppression de l’écoulement menstruel.

ARRHOSTLA , Ἀῤῥώστημα, Ἀῤῥαστία , d’a privatif, &  
de ῥωννυμι, être en bonne fanté ; *inflrmtté ,foeblesse :* il  
signifie quelquefois aussi maladie , comme dans les  
*Aphoris.* 2. 31. et 3. 5.

ARRHYTHMUS ,Ἀῤῥυθμος. Voyez*Arythmus.*

A R S

ARSACUM ou ACRAI. Voyez *Acrai.*

ARSALTOS ou ASPHALTOS. Voyez *Asphaltes:*ARSANEK, *Arsépelcsublimé.* JoHNsoN.

ARSATUM ou ACRAI. Voyez *Acrai,*

ARSENICUM, *Arsenic.* Il y a de trois fortes *d’ar\*»  
fenic :*

*Arsenicum album,* Offic. Ind. Med, 15. *Arsenicumfactel  
tium album,* Aldrov. Musi Metall. 354. *Arsenicumt*Mont. Exot. 12. *Arsenicum album sou crystallinam,*Schrod. 3. 498. *Arsenicum album , Risagallum-, qufa  
bufdam Realgar i* Worm. Musi 29. Charl. Foss. 13.  
*Arsépelc blanc.*

*Arsenicum flavum* , Offic. *Arsenicum factitium flavum ,*Aldrov. Musi Metall. 358. *Arsenicum citrhnumfeufla-  
vum,* Schrod. 3. 498. *Arsenicum citrinum > Pharma-  
copolis. Arsenic jaune.*

*Arsenicum rubrumfactitium,* Offic. Woodw. Att. 2. P.  
I. p. 50. *Arsenic rouge.* DaLE.

*L’arsenic*, proprement dit, est une substance que l’on re-  
tire d’une certaine mine de Saxe, que l’on appelle Co-  
bolt. Il y a de trois siartes *d’arsenic,* le crystallin, le  
jaune &le rouge. Comme l’origine de *ï’arfenic, & la*maniere de le faire d'est connue que de peu de per-  
scmnes, il ne fera pas hors de propos dlexposter ici ce  
que c’est que le Cobolt, comment on retire *s arsenic &*les autres substances qui sirnt cachées dans cette mine,  
& qu’elles sirnt les eEpeces *d’arsenic* factice.

Le Cobolt, *Cobaltum,* Off German. *Cadmia Metallica,  
agricolae s* est un corps que l’on retire de la terre, pe-  
fant, dur ; prefque de couleur noire , fort ressemblant  
à l’antimoine & à quelques Pyrites ; qui répand une  
odeur desejufre , puante , lorfqu’on l’allume parmi les  
charbons ; qui participe très-souvent du cuivre, & quel-  
quefois de l’argent. On en retire abondamment en Sa-  
xe assez près de Goflar, & dans les mines de Schna-  
berg; en Boheme dans les mines de la Vallée de Joa-  
chim; & en Angleterre , dans les montagnes Men-  
dsp-hills. Sa vertu eft si corrosive que souvent il ulcere

425 ARS

les mains & les piés des Mineurs qui n’ont pas foin de  
les couvrir. C’est un poisim mortel pour toute Eorte  
d’animaux.

On retire de ce Cobolt *i’arsépic* crystallin , le jaune & le  
rouge. On en fait aussi une drogue appellée *zaffera>*qui sert aux Potiers pour donner une couleur bleue à  
leurs vaisseaux de terre ; & un émail bleu que l’on  
appelle*fmaltum s* dont les Peintres & les femmes fe  
*servent* beaucoup avec de l’amydon pour préparer leurs  
toiles. Kunckel exposte de la maniere fuivante la fa-  
çon de faire ces préparations,dans sonTraité de faire du  
verre. On place le Cobolt dans un fourneau de rever-  
bere fait exprès pour la calcination, de maniere que la  
flamme puisse passer légerement dessus la mine & l’al-  
lumer. Quand elle est allumée il s’éleve une flamme  
bleue, avec une abondante fumée blanche , qui est re-  
çue à la voute du fourneau, & qui passe dans un tuyau  
fort grand & fort large, fait de planches & long de  
plus de cent brasses ; à l’extrémité duquel elle fort de-  
hors. La plus grande partie de cette fumée s’attache  
aux planches du tuyau fous la forme d’une fuie blan-  
che. Tous les six mois des Ouvriers entrent dans ce  
canal, ils le balayent, & ramassent cette suie , dont  
ils font enfuite *i’arsépic* crystallin , le jaune & le  
rouge,

*L’arsenic* crystallin fe fait feulement avec la fuie que  
l’on Eublime dans des vaisseaux de fer, en une fubf-  
tance qui est tantôt crystalline & transparente , tantôt  
blanche, opaque & brillante comme l’émail blanc , &  
même quelquefois parfemée de veines d’un rouge pâ-  
le, & de veines crystallines, felon le différent degré  
du feu.

L’*arsenic* jaune fe fait avec la même fuie que l’on siibli-  
me avec du soufre commun, dont on mêle dix livres  
.avec cent livl^s de cette fuie. Il *se* forme de petites  
masses jaunes comme du foufre, pefantes, brillantes,  
qui ne l'ont pas tout-à-fait opaques, fragiles, & nulle-  
ment friables. On distingue facilement *Farsenic* jaune  
de l’orpiment qui est formé en masses de couleur d’or,  
brillantes, qui fe fendent aisément , qui font comme  
du talc , & très-friables. D’ailleurs l’orpiment s’allu-  
me & s’enflamme fur les charbons ardens; ce qui n’ar-  
rive point à l’ursouzsojaune. *L’arsenic* rouge fe fait avec  
le même mélange de foufre & de fuie, que l’on fubli-  
me avec une petite partie d’un certain minéral de cui-  
vre, que l’on appelle écume de cuivre. Il fe forme des  
masses pefantes, de couleur de cinabre, lussantes, mais  
opaques.

Quand on a calciné le Cobolt, & que l’on en a fait éva-  
porer la fuie *arsenicale ,* on le pile & on le calcine de-  
rechef: on le pile encore une fois, & on le calcine en-  
cote; ce que l’on répete plusieurs fois, jufqu’à ce qu’il  
soit parfaitement calciné. Alo s on le réduit en une  
poussière très fine, & on le mêle avec deux ou trois  
fois autant de cailloux ou de pierres blanches bienpul-  
vérisées : on l’humecte avec un peu d’eau, & on le met  
dans des tonneaux, où il forme une masse compacte &  
dure en très-peu de tems. C’est ce que l'on appelle  
*zaffera,* dont fe fervent les Potiers , les Vitriers, &  
les Emailleurs.

Si l’on fait fondre enfemble deux parties de Cobolt cal-  
ciné fur une partie de cendres gravelées, & trois ou  
quatre de fable , il Ee forme une masse de verre opa\*-  
qued’un bleu obfcur, que l’on.réduit en unepousi-  
siere bleue très-fine, par le moyen d’tme meule.  
C’est-là ce que l’on appelle l’émail bleu, dont *se ser-  
vent* les Peintres & les femmes avec de.l’amydon ,  
pour préparer leur linge.

*L’arsenic* est composé d’un fel acide, d’une certaine fubse  
tance mercurielle ou métallique, & d’une petite par-  
tie de foufre. Son gout corrosif montre assez qu’il y a un  
fel acide; & d’ailleurs une portion de *i’arsenic se* dise  
fout dans l’eau. La substance métallique qui est dissou-  
te & cachée dans *F arsenic* devient manifeste, si on le

A R S 426

mêle avec du savon , du suif, de l’huile, ou quelqu’au-  
tre corps gras ; & si on le distile enfuite, il *se* Eublime  
par la force du feu au col de la cornue, comme l’anti-  
moine, sous une forme métallique. La portion fulphu-  
reuse de *F arsenic* est si petite qu’elle ne s’enflamme pas  
fur les charbons ardens. Le Cobolt contient à la *véri-  
té* beaucoup de foufre; mais par la déflagration & la  
calcination, il a été séparé des parties *arsenicales , 8e*s’est dissipé presque entierement dans l’air. On conjec-  
ture feulement par l’odeur, qu’il reste un peu defou-  
fre dans *i’arsépic. .*

*L’arsenic* est très-volatil, il l’est tellement que si l’on en  
met un morceau dans un creusiet fur les charbons, il *se*résout très-promptement en une fumée blanche, de  
forte qu’il ne reste plus rien dans le cretsset. Si on le  
fond avec du cuivre, ou que l’on en fasse la cémentation  
ou la stratification, il lui donne la couleur de l’argent,  
& il le rend moins ductile; c’est pourquoi cette cou-  
leur n’étant que passagere, cette préparation est inu-  
tile.

*L’arsenic* est un très puissant corrosif, & on le place par-  
mi les plus violens poifons. Pris intérieurement, il *ex-  
cite* différens fymptomes, foitcommuns à tous les au-  
tres poisims corrosifs, comme l’anxiété, la lipothymie,  
la palpitation, un abbatement fubit, la perte des sor-  
ces, la stupidité , le délire , les mouvemens convulsifs,  
la paralysie, l’ardeur, & l’érosion de la gorge, la foif,  
la fievre, le vomissement, les tranchées dans le ventre ,  
les fueurs froides; foit des iymptomes propres & par-  
ticuliers , comme ceux de l’estomac, qui n’est pas tant  
rongé qu’il est rendu mince : de forte qpe ses mcmbra-  
nesen beaucoup d’endroits paroissent à peine silrpasser  
en épaisseur les feuilles de pavot, tandis que les intes-  
tins *se* trouvent rongés & percés : le,corps s’enfle tout à  
coup, & il est sphacélé, après la mort il est pourri  
promptement, & surtout les parties de la génération  
dans les hommes. Mais si la mort ne vient pas tout à  
coup, il furvient des fievres hectiques,. la phthisie, la  
paralysie, le tremblement, & quelquefois l’aliénation  
de l’esprit. Quelques-uns vantent le crystal de roche  
bien pulvérisé & alkoholisé, comme un contrepoifon  
spécifique contre *i’arsenic* ; mais la boisson abondante  
& fréquente de lait, d’htiile, de bouillon, me paroît  
plus fure, tandis que le poifon est encore dans les pre-  
mieres voies ; mais s’il a passé dans le fang, alors la thé-  
riaque, l’orviétan, la pierre de bezoard , la poudre de  
vipere , la racine de contrayerva , & les autres reme-  
des confortatifs & alexiteres , & enfin la dietedelait,  
font les remdes qu’il faut employer. -

Quoique *i’arsenic* foit un puissant poison pour les hom-  
mes & pour les animaux ; cependant quelques-uns le  
vantent pour guérir les fievres intermittentes; mais de  
quelque maniere qu’on le prépare , on diminue feu-  
lement sa vertu nuisible ; mais on ne la détruit pas en-  
tierement. Au lieu d’être un remede puissant, il de-  
vient un poifon lent, preEque toujours Euivi de funese  
tes Eymptomes , dès que l’on en a fait ufage. Nous *re-  
gardons* donc *i’arsenic* comme un remede pire que la  
fievre inte rnitente elle-même que l'on veut guérir.  
De toutes ces préparations tant vantées chez les Au-  
teurs, nous n’en reconnoissons qu’une d’utile pour l'ex-  
térieur. La voici :

Réduifez-les en poudre , & mettez-les dans une cucurbi-  
te de verre.

Faltes-les fondre à un feu de sable bien doux, comme de  
la poix : alors retirez le feu , laissez refrnidir, il fe foi-  
me une masse d’un rouge obfcur. Gardez-la pour l’u-»  
sage.

Ce remede qui ne s’emploie qu’à l’extérieur, est un cause

427 ARS

tique doux. On le croit capable d’attirer le venin du  
centre à la circonférence, comme l'aimant fait le fer,  
ce qui lui a fait donner 1e nom *d’Aman arsépical.* On  
l’emploie dans les bubons vénériens, avec l’emplâtre  
appellée le *grand diachylon.* On l’emploie aussi dans  
l’emplâtre magnétique d’Angelus Sala, & on le recom-  
mande pour faire mûrir & ouvrir les bubons pestilen-  
tiels : on croit qu’il attire le virus pestilentiel du cen-  
tre à la circonférence. Il est aussi fort bon pour les  
éCrouelles : il les ouvre, les mondifie , & les ferme ,  
Eans qu’il soit nécessaire de Ee servir d’aucun autre on-  
guent. GEOFFR0Y.

Après avoir rapporté l’opinion de Geoffroy silr l’usage  
interne de *Vars.erelc,* il n’est pas besoin que j’avertisse  
les jeunes Medecins de *se* méfier du conseil de Pit-  
cairn, qui veut qu’on donne *sarscnic* intérieurement  
dans la dyssenterie , & de celui de Zacutus Lusitanus  
qui en ordonne l'usiage dans les lavemens pour la mê-  
me maladie.

\* Non-seulement l’usage interne de *i’arsenic* doit être  
absolument banni de la Medecine : mais je crois mê-  
me qu’on ne l'emploie gueres quoiqu’extérieurement  
avec impunité. Il en est presque toujours repris une  
portion par les vaisseaux abforbans , qui étant portée  
dans la masse des humeurs ne peut manquer , quelque  
petite qu’elle soit, de *se* manifester bien-tôt par fes  
fâcheux effets. Des obfervations trop souvent réitérées  
confirment ce sentiment. On peut lire dans Degner ,  
*Dyffent. p.* 214. l’exemple qu’il cite de detlx Soldats ,  
qui s’étant frottés le corps avec une décoction où il en-  
troit de *ï’arsonic* pour dissiper une gale dont ils étoient  
attaqués, furent tourmentés par m^Îfievre ardente ac-  
compagnée de l’inflammation des parties delagénéra-  
tion, que la gangrene sitivit de près , & dont ils ne fe  
rechapperent qu’avec des peines & des foins infinis.

Le realgal est encore appelle *arsenic &c* fiandaraque. Voy.  
*Realgar.*

ARSIORA, *Cérasee.* JoNHsoN.

ART

ARTABA , Ἀρτα'βη, mesture Egyptienne des Eubstan-  
ces solides. Elle contenoit à peu près un boisseau & un  
quart de boisseau.

ARTANECK, ARTANECH, *Arsenic,* RU LAND.  
ARTEMISIA, *Armoise,* est une plante célebre dont  
voici les différentes especes.

*Artemisia,* Offic. Chab. 375. *Artemisia vulgaris,* J. B.  
3. 184. RaiiHist. I. 372.Synop.4. 190. Parla 90. *Ar-  
temisia vulgaris major, O.* B. Pin. 137. *Artemisia la-  
tifolia vulgaris major,* Hist. Oxon. 3. 5. *Artemisia  
vulgaris major, caule et flore purpurascentibus, et al-  
bicante* , Tourn. Inst. 460. Boerh. Ind. A. 127. *Arte-  
misia mater herbarum,* Ger. 945. Emac. 1103. DaLE.

Elle est encore appellée *mater herbarum* par Lobel, &  
*partherelum* par Apulée.

On l’appelle aussi *cingulum sancti Joannis,* parce qu’uné  
grande partie du peuple s’imagine follement que lorf-  
qulon la porte en forme de couronne la veille de Saint  
Jean & qu’on la jette dans le feu en marmotant quel-  
ques vers, on est exempt pendant plusieurs années de  
l’apparition des spectres , de maladies & de malheur.  
Elle est appellée par d’autres *herba Regia, Toxitesia ,  
anactorium,sanguis hominis -,* ou *raptum.* La fameufe  
Reine Artemife fe servoit de cette herbe pour guérir  
plusieurs maladies , ce qui a fait croire à Pline , *Lib.  
XXV. cap.* 7. que c’étoit d’elle qu’elle a reçu fon nom.  
Mais d’autres veulent que le nom *T artemisia* lui vien-  
ne *d’Artemis* ou Diane, que les anciens croyoient  
présider aux maladies des femmes , que cette herbe  
Peule suivant eux est capable de guérir. Les Prêtres  
payens, à ce que rapporte Apulée, *Herb. cap.* 10.  
l’appelloient *bubasteocordium ,* c’est-à-dire, le cœur  
de *Bubaste.* Il est bon de savoir que *Bubaste* est le nom

ART 428

d’une ville d’Egypte où l'on rendoit un culte particulier  
à Diane & aux chiens, suivant Herodote,Eutcrp. *L. II.*à quoi repond parfaitement 1’ἀρτεμισία , c’est-à-dire ,  
le *Dianaea* des Crecs, car Αρτεμις est le même que Dia-  
ne. Il importe fort peu de favoir si les vertus de cette  
plante ont d’abord été découvertes par les chiens, qui  
l'aiment passionnément, & qui au rapport d’Antonius  
Mufa , s’en fervent comme d’un remede contre les  
maladies auxquelles ils sirnt siljets, ou si c’est Diane  
qui les découvrit la première. Voyez *Athan. Kircbem  
(Edip. Ægipt. Tom. III. pag.* 72.

Les feuilles de *Varmelisc* font larges & nombreufes, dé-  
coupées jufqu’à la côte, d’un verd foncé en dessus ,  
blanchâtres en dessus , elles rendent une odeur trè^-  
forte étant froissées entre les doigts. Ses tiges font hau-  
tes de deux ou trois piés, cannelées, un peu velues &  
verdâtres dans quelques plantes, de couleur de pour-  
pre dans d’autres, remplies d’une moelle blanchâtre ,  
garnies de petites feuilles placées alternativement. Scs  
fleurs font petites , composées de plusieurs fleurons  
d’un jaune tirant tant foit peu sur le pourpre, dispo-  
‘sées en épi de même que celles de l’absinthe. Sa raci-  
ne est dure & grêle, elle s’étend en travers dans la ter-  
re & elle pousse un grand nombre de fibres blanchâtres.  
Cette plante croît dans les haies & dans les lieux qui  
ne font point cultivés , & fleurit au mois de Juin.

Cette plante est connue de tout le monde, c’est la vrai  
*mere herbe* on herbe pour la matrice, pour la froideur  
de laquelle elle est un remede admirable. Elle purifie,  
échauffe & fortifie; elle appaife les douleurs de matri-  
ce, guérit les pâles-couleurs, excite les regles , chasse  
le fœtus qui est mort dans la matrice aussi-bien que les  
vuidanges, étant employée extérieurement oti intérieu-  
rement. Van-Helmont prétend que les sommités de  
*Farmoisc* coupées par morceauxarrêtênt les regles, au  
lieu que *ses* parties inférieures les excitent étant em-  
ployées de la même maniere. Quoiqu’il en foit,on peut  
guérir avec cette feule plante toutes les maladies des  
femmes qui viennent de la matrice & de la suppression  
des regles. Elle facilite l’accouchement & est un excel-  
lent remede contre les maladies auxquelles les fem-  
mes font sujettes , *Joh. Mich. Fher. de Scorzoner. pag.*12. Elle guérit encore les obstructions du foie, chaste  
la gravelle des reins, excite l'urine, guérit la strangu-  
rie & appaife les maux de ventre. Elle résiste au poi-  
Bon & détruit la qualité pestilentielle de l’air, *Arnbr.  
Paraetis, Chir. L. XXI. de peste, c.* 25. *Gasp. Schwenks.  
L. I. Catal. Selrp. Sises.* Si on en fait bouillir une ôu.  
deux onces dans du vin ou dans de Peau & qu’on  
en prenne pendant quarante jours de fuite tous les ma-  
tins à jeun , elle guérit Phydropisie & la jauniffe. C.  
Rayger prétend avoir vu un hydropique entierement  
guéri en buvant de *Farmoisc* rouge infusée dans du  
vin. *Obs. Med. ’irrin Schol.* Son fuc pris dans du vin  
blanc ou dans de l’eau de capilaire, guérit la jaunisse.  
*Jo. Matth. Grad. Pract.p.* 2. c. 8. Elle est bonne aussi  
pour les blessures, & on la met au rang des autres her-  
bes vulnéraires, contre la morsture des Eerpens & des  
Ecorpions, silrtout étant prise dans du vin , ou appli-  
lquée immédiatement silr la plaie. On l’estime bonne  
contre les blessures des armes à feu, dans ce cas on la  
cueille fraîche, on la pile avec du vin blanc , & après  
en avoir exprimé le suc, on en donne deux cuillerées  
deux fois par jour au malade, & l’on en verfe en mê-  
me tems quelques gouttes dans la plaie. Elle appaife  
aussi les douleurs occasionnées par la chaleur de la pou-  
dre. Lorsiqu’on ne peut point avoir cette plante fraîche  
on la prend feche & on la fait bouillir dans une égale  
quantité d’eau & de vin qu’on fait boire foir & matin  
au malade & dont on lave la plaie. Th. Tabernæmon-  
tanus acquit une grande réputation au siéged’Oketz&  
dans plusieurs autres occasions , par l’ufage de ce re-  
mede , dont il prétend avoir toujours éprouvé les *ef-  
fets.* Ceux qui fiant attaqués de la goute & qui veulent  
en être soulagés en peu de tems, n’ont qu’à manger de  
la racine de cette plante. *Abraham Scilcrus , ConsiI.*

*(*

429 ART

*inter Cratoniana,* 235. nous assure que plusieurs per-  
sonnes ont été guéries de la goute par l’usage feul des  
racines *d’armoise* qu’ils saifoient bouillir avec leurs  
alimens au lieu des racines de persil. On peut encore  
voir *Arn. Weckard-, Thes. Pharmaceut, L. III. cap. 2.*L’*armoise* battue avec du fai.n-doux & du vinaigre ap-  
paise les douleurs que l’on sent dans les eusses étant  
appliquée dessins. *P. Bayr. L. XVIII. Pr. c.* 1. *et 6. C.*V. *Schneider. Lib. de Catarrh.specialisse Tr. de Arthrit,  
et Podagr. p.* 848. Quelques autres, comme *Gr a ton,  
L. II. Cons. 26. Scbencc L. V. Obs. Med. Solenander,  
Cons. Med.* 24. S. 4. conseillent pour dissiper les dou-  
leurs des piés de les fomenter avec une décoction  
*d’armoise. Ant. Mizaldus, Cent.* 5. *Mentor. Aph. peso*recommande aussi l’huile *d’armasse* pour le même ef-  
fet. *Simon Pauli , in Qtadr. Bot. Classe* 3. rapporte  
qu’une vieille femme fut entierement délivrée des tu-  
meurs œdémateuses quelleavoit aux genoux en y ap-  
pliquant feulement un linge parfumé avec de *ï’armel-  
s.e.* Cette plante lorfqu’on la Eait bouillir dans du vin  
avec des fieurs de camomile, de sauge & de romarin,  
fortifie & rétablit les membres mutilés & refroidis que  
l’on fomente avec cette décoction. On prétend que  
ceux qui voyagent à pié & qui mettent quelques feuil-  
les de cette plante dans leurs souliers, ne font pas si-  
tôt fatigués que les autres , ou ne le font pas même  
du tout à ce que prétend *Pline 3 N. H. L. XX VI. c.*15. et P. *Bayr. L. XXIV.* c. 13. lorsqu’ils ont soin de  
porter de cette plante avec eux. Je permets à chacun  
d’ajouter foi à ce conte, dit Matthiole, pour moi je  
n’en crois rien. *Theodor. Tabernaemontanus* dit qu’il ne  
doute point de cette vertu pourvu qu’on n’ait pas grand ’  
chemin à faire. *Casp. Hesseman , L. II. de Med. Offic.  
cap. 22.sect.* 4. regarde tout cela comme une fupersti-  
tion & dit ingénieufement qu’il ne doute point qu’on  
ne fiait exempt des fatigués d’un voyage, pourvu qu’on  
ait avec foi de *Farmoise* que les Allemands appellent  
*beysus,* qui signifie un autre pié, c’est-à-dire, ajoute-  
t’il, les quatre piés d’un bon cheval. Mais quoique ce  
fentiment tienne de la superstition, on ne peut cepen-  
dant nier qu’un bain *d’armoise* ne repare les forces de  
ceux qui font affaiblis par les satiguesdlem voyage. Voy.  
*Gorop. Becan; Hermathen. Lib. VII. p.* 135. *David  
Frohch. Viator. Ρ.Ι. L. II. c. y Honorat. Tabem de Plan-  
tis. Tr.* 1. *L. II. Chr. F. Paulin. Part. I. yzo. Simon  
Paul, Quasi. Botan. L.* C. Avicene assure que cette  
plante, à laquelle il attribue une qualité froide,est très-  
efficace contre la lassitude. *Philaelaemon s L. de Fuga  
Isidis,* prétend qu’Isis *se* servit de cette plante contre  
la lassitude lorsqu’elle parcourut l’Egypte pour cher-  
cher le corps d’Osiris. Quelques personnes fupersti-  
tieuses cueillent cette plante en certains tems & à cer-  
taine heure, particulierementla veille de Saint Jean-  
Baptiste , l’attachent à leur cou & employeur sim char-  
bon contre la fievre, la peste , l’épilepsie, les fortilé-  
ges & plusieurs autres accidens. La Pharmacopée de  
Wirtemperg assure *p.* 22. que si l’on creusie la Veille  
de Saint Jean-Baptiste aVant le leVer du foleil autour  
d’un Vieux tronc *d’armoise* rouge , on y trouVe un  
charbon, qui étant porté au cou, est bon contre le  
haut-mal. *Joan. Chemnitius , Ind. Plantam Bruns.vic.  
pag.* 17. dit qu’on le Vend chez quelques Apothicai-  
res comme un amulete propre à guérir les fieVrcs.  
*Tragus,* au contraire, *Part. II. Hebr. C. 11^. et Jo.  
Bauhin, Hist- Plant. Unive s. L. XXVI. c,* 78. appel-  
lent ces charbons les pierres des fous, parce qu’il n’y a  
que des fous & des perfonnes qui ont llefprit foible qui  
les cherchent : mais *Mielo. Etmuller , Comment, in  
Schrod. Pharm.sect. i.etin Ludovic. Pharmac. tit.* 14.  
*et in College Practic. C. de Epileps. P- M.* 887. prétend  
qu’il n’y a rien de fabuleux ni de superstitieux dans ce  
qu’on rapporte de ce charbon, & qu’il est un remede  
infaillible contre l’épilepsie, comme une femme de  
Leipsic l’a Vérifié fur-fon propre fils. *Christoph. Hel  
wig, inConsil. Medic. de Peste, p.* 1539. dit qu’il regarde  
cette pierre comme quelque chofe de miraculeux.

ART 430

Quoiqu’il en foit, il me conViendroit d’autant moins  
de réVoquer en doute les effets de ce charbon , qu’un  
grand nombre de personnes, qu’on ne sauroit taxer de  
snlie , en ont été témoins. Fernel, qui certainement  
n’a jamais paffé pour fou , conseille, *in Cons. pro Epilep-  
tico praeseript.* de porter cette pierre pendue au cou  
comme un préferVatif contre l’épilepsie. Voyez encore  
*Anton. Mzald. Cent.* 3. *Mem.Aph.* 10. *Casp. Bauhin.  
in MateleloI.p.* 619. *Ephern. N. C. Dec.* 3. *An.* 9. et 10.  
*Obs.* 128. *Osm. Gabelkbover, P. M.* 24. *H. Petraei Dise  
sert. H arm. LT. Disse6.s.ect.* 53. *Frjoel, Oper. Med.L.  
I.sect.* 3. *de Epilepsia. Fr. Decker, Not. ad Prax. Med.  
Pauli Barbett Æ.I.c.* 1. *Th. Mayern. Prax. Med. L. I.  
e.asi. H. Velseh. Chil.* 1. *Exoa Cur. 505. etHecatost,*2. *Obs. Med.* 40.

*( \* Cette foule d’autorités ne donnera pas plus de poids â  
l’efficacité de ce remede contre I épilepsie : il faudr oit  
montrer quelque rapport entre cet amtilete et l’effet  
qu’on lui attribue , et il n’y en a aucun. Un premier  
Auteur a avancé ce fait qu’il a cru de bonne foi, et il a  
été copié par tous les autres. )*

La racine *d’armoise* fe consente plusieurs années.

On trouVe dans quelques Pharmacopées de Peau que l’on  
tire de cette plante par distilation , du sirop, de la con-  
serve, de l’extrait & du sel *d’armoise.* La premiere de  
ces drogues facilite l'accouchement & la fortie du fœ-  
tus mort ou yluant, & de Parriere-faix. Elle excite les  
regles, nettoie les reins & les passages urinaires , exci-  
te l’tirine & chaste le calcul, guérit la jaunisse & l’hy-  
dropisie. On emploie le sirop & la consente *d’armoise*dans toutes les maladies de la matrice , pour exciter  
les regles & faciliter l’accouchement L’extrait d’aer-  
*moise* diffout le calcul & guérit la suppression d’urine,  
*Andr. Zelgler, Pharm. Spag. p.* 87. Sa consente est  
bonne pour purifier '& fortifier la matrice , & contre  
let pâles-couleurs. *Z acutus Lusitanus L. II. Obs. yy.  
Prax. Adm.* guérit une jaunisse de dix ans aVec cette  
plante. Son fel est un excellent préserVatif contre la  
peste. *Ambros. Paraetts, L. XXI. Char.* c. 25. *Conrad.  
Khunrah Med’alh Destell. p.* 2. c. 7. *Joh. de Cuba s in.  
Hort. San.* font mention de *F armoise,* & prétendent  
que le diable ne fauroit faire de mal à ceux qui font  
munis de cette 4 lante, & qu’aucun malheur ne peut ar-  
rÎVer à une maifon au dessus de la porte de laquelle on  
a mis un morceau *d’armoise.* VOyez *Dioscorièl. L.III.  
c. I2y. Joh. Wier. de praest. Daemon. LM.* 21. L’zzr-  
*moise* placée à l’entrée d’une maifon, la met à couvert  
des sortiléges, *P. Bayr. L. XVI. Cr. c.* 3.

Fernel rapporte après Pline. V. 77.L. *XXV. c.* 10. que  
*Farmose* gardée dans les mains, chasse les bêtes sauva-  
ges aussi-bien que le diable. Le duvet de *Farmelle* est  
le *moxa* des Allemands, *Ephem. N. C. Dec. 2. son.* 1.  
*Obs. 6. [*

Ce que je viens de rapporter des vertus qu’on prétend  
qu’a *Ϊ’armoise* de chaffer le diable , les spectres & les  
sortiléges , n’a été que pour montrer la grande vénéra-  
tion que le Peuple a pour cette plante, & qui va même  
jusipila la silperstition.

*L’armoise* a un gout tant sisit peu Ealé , & donne une cou-  
leur rouge au papier bleu. Il y a toute apparence que le  
sel que contient cette plante, est le même que le *sel*ammoniac : mais il est mêlé avec une grande quantité  
de soufre & de terre ; car l’on tire de *Ϊ’armoise* dans  
l’Analyfechymique , outre plusieurs liqueurs acides,  
quelque peu de fel concret, volatil, fi e & lixiviel.  
Tous ces principes rendent cette plante extremement  
apéritive & très propre à exciter les regles. MaRTIN  
ToURNEfoRT.

Dioscoride fait mention d’une autre efpece *d’armoise,*qu’il appelle λεπτόφυλλος , qui n’est autre là ce que je  
crois *opwsArtemisia ternelselia ,* ou l’*Abrotanumcam-  
peJre.* Voyez *Abrotanum.*

Il croît à la Chine une autre eEpece *d’armoise* d’où l’on ti-  
re le *moxa,* dont M. Guillaume Temple fait tant de  
cas. Après avoir fait sécher les feuilles, on en ôte les

431 ART

grosses fibres, & on les froisse dans les mains jufqu’à ce  
qu’il ne reste que celles qui font lanugineuses. Dale ap-  
pelle cette plante *Artemisia:*

*Artemisia Chinensis, cujus mollugo Mox a dicitur,* Phlk.  
Phytôg.Tab. ^ÆAlmag. 50. Hist. Oxon. 3. 5. *Arte-  
misia Orientalis vulgaris facie,* Act. Philofoph. Lond.  
N°. 276. p. 1020. *Musia pattre ,* Malab. *Moxa,*Kemps. Ed. Angl. App. 27. Amanit. Exot. 589. 600.  
*An Ytzecuinpatli,* Hern. *Armoise de la Chine.*

ARTEMISION ; nom d’un mois chez les Macédo-  
niens , au commencement duquel arrivoit l'équinoxe  
du Printems. GaLIEN , *Com. I. in Lib. I. Epid.*

ARTEMIUS DIANIO. L’inventeur d’un dentifrice  
contre l’agacement des dents. Il consistoit en pain  
blanc, dur & *sec* assez pour grater, avec du fel, du pol-  
vre, de la feuille Indienne , du costus, de la corne de  
cerf, le tout en parties égales & réduit en poudre très-  
fine. **MARCELLUS EMPIRICUS,** *cap.* 13.

ΑΗΤΕΜΟΝΙΟΜ,Ἀρτεμώνιον; nom d’un collyre , dont  
on trouve la defcriptïon dans Galien, *Lib. IV. de C.  
Μ. S. L. C* 7.

ARTENNA ; nom d’un oifeau aquatique , qui a lepié  
comme le canard, qu’on appellpit jadis *diomedea,* par-  
ce qu’on le trouvoit dans les Ifles Diomédéennes , que  
nous appellons aujourd’hui *Tremiti.* CasTELLI,

ARTERIA ,Ἀρτηρία ; *artere.*

Ἀρτηρίη, *arteria* signifie ordinairement dans Hippocrate  
, ce que nous appellons âpre-artere, *aspera arteria,* c’est-  
à-dire , ce tuyau qui conduit Pair dans les poumons.  
Quoique cet Auteur ait entierement ignoré la vérita-  
ble origine & l’usage des *arteres* qu’il confond avec les  
veines , il ne fera pas hors de propos pour la parfaite  
intelligence de cet ouvrage, d’examiner quelles étoient  
fes connoissances fur les vaisseaux fanguins.

Hippocrate reconnoît en un endroit, *Lib. de alimento ,*que les veines viennent du foie, qui en est l’origine &  
la racine, comme le cœur est celle dcs *arteres.* Ail-  
leurs il foutient que les veines & les *arteres* viennent  
également du cœur, *Lib. de Carnibus.* H y a, dit-il,  
deux veines-caves ou cretsses. qui sortent du cœur,  
dont l'une s’appelle *artere &* l’autre veine-cave. En ce  
tems là l’on appelloit indifféremment du nom de veine  
tous les vaiffeaux qui contiennent du samg , & le mot  
*artere* marquoit proprement (Ἀρτηρίη, ἀπὸ τοῦ τὸν  
ἄερα τηρέὶν, à caisse qu’elle renferme de Pair ) l’âpre-  
*artere,* ou la canne du poumon. Hippocrate donne  
encore le nom de veines aux ureteres, & il femble  
même le donner aussi aux nerfs. Il y a d’ailleurs peu  
d’endroits où il distingue formellement les *arteres* des  
veines , & où il les nomme du nom *d’arteres -,* ce qui  
pourroit rendre sisspects les livres, ou du moins les paf-  
sages où cette distinction fe trouve.

*η-L’arteres,* ajoute-t’il immédiatement après, renferme  
» plus de chaleur que la veine-cave, & *i’artere* est le  
» réservoir de llesprit. 11 y a encore d’autres veines  
» dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu’on a  
» dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au  
» cœur, elle traverse tout le ventre & le diaphragme ,  
*σι & se* partage à l’un & l’autre rein vers les lombes.  
» De même au-dessus du cœur cette veine *se* divife à  
» droit & à gauche ; & montant à la tête, *se* distribue à  
» chaque tempe. On peut joindre d’autres veines à  
» celles-ci, qui sont aussi fort grandes : mais pourle di-  
σι re en un mot, toutes les veines qui font difpersées  
σιpartout le corps, viennent de la veine-cave & de  
3o *Fartere. \**

Voilà déja deux fentimens fur l’origine des veines & des  
*arteres.* On en trouve un troisieme en trois autres en-  
droits des œuvres du même Hippocrate, foit à l’égard  
de l’origine des veines, foit à l’égard de leur distribu-  
tion, *Lise, de Oissium natura, Lib. de Natura humana ,  
et Libtde Loris in homine.* « Les plus grossies veines ,  
» dit-il. qui foient dans le corps, font difiposées de cette  
» maniere. Il y en a quatre paires en tout. La premiere  
» pairefortde derrierelatête , & defcendantpar la par-  
si tie extérieure delà nuque, de chaque côté de l’épihe.

ART 432

» vient à la hanche & aux eusses, & de-là passant par les  
» jambes, aux chevilles externes & à chaque pié. C’est  
» par cette rasson que dans les douleurs du dos & de la  
»hanche,la faignée de la veine du jarret & de la cheville  
» externe foulage beaucoup. La seconde paire Venant  
» aussi de la tête , descend d’auprès des oreilles le long  
»du cou. On lui donne le nom de jugulaire.& elle Fuit  
» l.lépine en *sa* partie intérieure jusipllà ce qu’elle arri-  
» ve aux lombes, où elle se partage de côté & d’autre  
» vers les testicules, les cuisses & le dedans du jarret,  
» allant de-là parles chevilles internes au-dedans des  
»piés. C’est pourquoi dans les douleurs des testicules  
» & des lombes, la Eaignée des veines du jarret & des  
» chevilles internes est fort utile.La troisieme paire fort  
» des tempes, & passant du cou vers les épaules , s’eti  
» vient au poumon ; & de-là croifant d’un côté, de la  
» droite à la gauche, va fe rendre fous les mamelles, à  
» la rate & aux reins ; & de l’autre côté passant de la  
» gauche à la droite, vient aussi par-dessous les ma-  
» melles jusqu’au foie & aux reins ; & ces deux bran-  
» ches fe vont enfin terminer au boyau rectum. La  
» quatrieme paire fortant du devant de la tête & des  
» yeux , passe fous le poumon & les clavicules, & de-là  
» par la partie supérieure des bras, vient *se* rendre au  
» pli du coude, aux mains & aux doigts ; & derechef  
» elle revient des doigts par la paume de la main, par le  
» coude & par-dessous les bras, pour aller *se* rendre aux  
» aisselles; &par la partie supérieurie dcs côtes, d’un  
» côté à la rate, & de l’autre au foie. Ces deux rameaux  
» passant par-dessus le ventre, se terminent enfin aux  
» parties naturelles. »

On peut dire pour fiauver la contradiction qu’il y a entre  
ce passage & les précédons , que le Livre de la nature  
des os d’où il est tiré , d'est pas d’Hippocrate , mais de  
Polybe sim gendre. Ni Galien , ni Erotien n’ont fait  
mention de ce Livre parmi ceux d’Hippocrate ; ils  
n’en ont du moins pas reconnu le titre , quoiqu’ils pa-  
roissent avoir expliqué de certains mots qui se trouvent  
dàns ce même Livre. Il y a aussi un passage d’Aristote ὰ  
*de Generat. Animal. Lib. III. cap.* 3. dans lequel ce  
Philofophe parlant de l’origine & de la distribution  
des veines, & rapportant sim ce sistet le sentiment de  
divers Medecins, cite les propres paroles qu’on trou-  
ve dans le Livre de la nature des os que nous avons  
traduites, & les cite comme étant de Polybe. Cette  
preuve paroîtroit suffisante, mais cela n’ôte pas toute  
la difficulté, parce qu’on lit les mêmes paroles dans  
le Livre de la nature humaine, que Galien soutient  
fortement être d’Hippocrate., prétendant le prouver  
par l’autorité de Platon, qui, à ce qu’il dit, en a cité  
quelques passages, comme étant d’Hippocrate, quoi-  
que d’autres aient attribué ce Livre à Démocrite. Ce-  
pendant le même Galien , *de Hippocratis et Platonis  
decretis , Lib. V.I. cap.* 3. nie que ce dernier fenti-  
ment-touchant l’origine & la division des veines foit  
d’Hippocrate ou même de Polybe , & il assure que ce-  
la doit avoir été ajouté au texte; ce qui n’est pas pro-  
bable, puifqu’on trouve encore ce sentiment dans le  
Livre *de Locis in homine.*

Il y a une autre difficulté à l’égard du Livre des chairs  
ou des principes d’où l’on a tiré ce que l’on a dit en  
premier lieu, « que les veines & les *arteres* flattent du  
» cœur. » Aristote dans le même endroit qu’on vient  
de citer, apres avoir remarqué , « que presque tous les  
» Medecins s’accordent avec Polybe à faire venir les  
» veines de la tête, conclut qu’ils fe trompoient tous,  
» ne fachant pas que c’est du cœur & non de la tête  
» qu’elles viennent. » Si Hippocrate est PAuteur du  
Livre des chairs , où ce sentiment d’Aristote est clai-  
rement établi, quelle apparence que ce Philosophe ne  
Peut pas soi ? Et pourquoi n’auroit-il pas lu les écrits  
d’Hippocrate , aussi-bien que ceux de Polybe? On  
pourroit inférer de ceci, que ce dernier Livre n’est pas  
mieux d’Hippocrate que celui de la nature des os.  
Mais il fe peut faire qu’Aristote ait plutôt cité en cet  
endroit Polybe,ou même un Syennesis de Chypre 8c un  
Diogene

433 ARI

Diogene d’Apollonie , Medecins de peu de réputa-  
tion au prix d’Hippocrate; qu’il n’a cité Hippocrate  
lui-même , dont on ne trouve le nom qu’en un seul en-  
droit de ses écrits ; ( *Poli tic or. Lib. VII. cap.* 4. ) il *se*peut, dis-je, qu’il ne l’ait point cité par malignité ou  
par envie, quoiqu’il semble en parler avantageusement  
dans le passage qu’on a indiqué. Platon en a usé avec  
plus d’honnêteté envers cet ancien Medecin , l’ayant  
nommé avec des marques d’estime en plus d’un en-  
droit. Il *se* peut aussi que le Livre en question ne soit  
pas d’Hippocrate. On n’en trouve du moins pas le ti-  
tre dans la liste de ses Ouvrages que donne Erotien.  
**LE CLERC.**

Les *artères* fiant des vaisseaux de figure conique qui re-  
çoivent le fiang du cœur & le distribuent à toutes les  
parties du corps.

Chaque *artere* est composée de trois tuniques, dont la  
premiere parcît être un tissu de vaisseaux sanguins &  
de nerfs très-déliés qui fervent à nourrir les tuniques  
*dos artere.* La seconde est composée de fibres circulai-  
res ou plutôt spirales, dont le nombre est plus otl moins  
grand fuivantla grosseur de *F artere.* Ces fibres *se* con-  
tractent par leur élasticité qui est très-grande,lorfique la  
force qui les obligeoit à fe dilater vient à cesser. La  
troisieme tunique qui est la plus intérieure est une  
membrane déliée, épaisse & transparente qüi retient  
dans les vaisseaux le siangqui ncmanqueroit pas de *sé-  
parer* les fibres les unes \*des autres lorsque *F artere*vient à *se* dilater. Comme les *arteres* deviennent tou-  
jours plus petites ,de même l’épaisseur de ces tuniques  
diminue de plus en.plus, & les tuniques des veines ne  
semblent être qu’une continuation des tuniques des *ar-  
teres* capillaires.

La structure des *arteres* étant une fois connue, il n’est  
pas difficile de rendre raifon de leur battement. Lorse  
que le ventricule gauche du cœur vient à se contracter  
& à pousser le simg dans la grande *artere,* celle-ci *se*dilate à mefure que le setng *se* porte vers sim extrémité,  
car les fluides étant mis en mouvement pressent de tous  
côtés les vaisseaux dans lesquels ils sont enfermés, &  
leur effort est toujours perpendiculaire aux côtés de  
ces mêmes vaisseaux ; comme le moindre effort est ca-  
pable de dilater les tuniques des *artères ->* il arrive que  
le cœur venant à fe contracter oblige le fang qui est  
renfermé dans le ventricule gauche à pouffer celui qui  
est dans *\’artere 8>c* à dilater fes parois. Lorsque l’action  
du sang vient à ceffer, c’est-à-dire, lorsque la contrac-  
tion du ventricule ceffe , les fibres spirales de *F artere*se remettent dans leur premier état par une élasticité  
qui leur est naturelle , & contractent le tuyau de *Far-  
tere* jusqu’à ce qu’il se dilate de nouveau au moyen de  
la Eystole du cœur. Le diastole de *\’artere* est ce qui  
forme fon battement, & le tems que les fibres spirales  
employent à *se* remettre dans leur premier état, for-  
me l’intervalle qu’on remarque entre deux battemens.  
Ce battement *se* sait dans toutes les *arteres* du corps  
en même tems ; car le fiang qui paffe du cœur dans *Var-  
tere* venant à la remplir , il faut néceffairement qu’il  
fe mette en mouvement dans toutes les *arteres* en mê-  
me tems; & comme les *arteres* ont une figure conique  
& que le fang Ee meut de. la bafe du cone vers fon  
sommet., il faut néceffairement qu’il agiffe contre les  
parois des vaiffeaux, que chaque point de *Vartere* fe  
dilate dès le moment que le fang est pouffé hors du  
ventricule gauche du cœur, & que les *arteres se* con-  
\* tractent de nouveau dès que l’élasticité des fibres Epi-  
rales vient à surmonter l’impétuosité du seing. Il y a  
donc deux causies qui concourent alternativement à  
tenir le siang dans un mouvement continuel, savoir,  
l’action du cœur & celle des fibres des *arteres :* mais  
comme l’une a plus de force que l’autre , il arrive lorf-  
que *Ϊ’artere* est ouverte que le sang paroît fe mouvoir  
*per saltum,* par jet, quoiqu’il soit dans un mouvement  
continuel. Κειε *, Anatomie.*

*Tome II.*

ART 434

*Distribution des arteres,scelvant M. IVinflow.*

Le cœur pousse le sang dans deux *arteres* générales, dont  
l’une est appellée aorte ou grande *artere,* & l’autre  
pulmonaire.

L’aorte distribue le sang à toutes les parties du corps  
pour la nutrition de *ses* parties, & pour la sécrétion  
de différentes liqueurs particulicres.

*L. artere* pulmonaire ne fait que conduire le sang véneux  
par toutes les filieres des vaifl'eaux capillaires du pou-  
mon.

L’une & l’autre de ces deux *artères* générales font divi-  
sées en plusieurs branches & en quantité de ramifica-  
tions. Je renvoie la distribution de *Fartere* pulmo-  
naire à l’histoire particuliere du poumon, & je si.liVrai  
ici celle de l’aorte.

*L’aorte.*

Labasiedu cœur étant fort inclinée vers le côté droit, &  
un peu tournée en arriere , l’aorte en fort d’abord di-  
rectement, environ vis-à vis la quatrieme vertebre du  
dos. Elle en sort directement par rapport au cœur :  
mais par rapport à tout le corps de l’homme elle mon-  
te obliquement de gauche à droite, & de devant en  
arriere.

Aussi-tôt après elle Ee courbe obliquement de droite à  
gauche, & de devant en arriere, jufqu’à la hauteur de  
la deuxieme vertebre du dos , plus ou moins, d’où elle  
redescend dans le même sens en faisant une arcade  
oblique. Le milieu de cette arcade *fe* trouve environ  
vis-à-vis le bord ou côté droit de la portion supérieure  
du sternum , & comme vis-à-vis l’intervalle des extré-  
mités cartilagineuses ou articulations sternales des  
deux premieres côtes.

EnsiIÎte elle va directement embas le long & un peu  
vers le côté gauche de la partie antérieure des verte-  
bres jusqu’à l’os seicrum. Ici l’aorte se termine par une  
bifurcation ou division de fon tronc général en deux  
troncs subalternes ou collatéraux appelles *arteres* ilia-  
ques. *Pl. V. Fig.* 53.

L’aorte est communément divisée par les Anatomistes  
en aorte astcendante & en aorte descendante, quoique  
ce ne soit qu’un même trone. On lui donne le nom  
d’aorte aEcendante depuis *sa* sortie de la base du cœur  
jtssqu’à la fin de sa grande courbure ou arcade. Le *res-  
te* du même tronc depuis cette arcade jusqu’à l’os *sa-  
crum ,* ou jufqu’à *sa* bifurcation dont je viens de par-  
ler , est appellée aorte defcendante. *Pl. V. Fig.* 28.

On fait encore une fubdivision de l’aorte descendante en  
portion supérieure & en portion inférieure, en nom-  
mant portion supérieure de l’aorte descendante ce qui  
s’en trouve au-dessils du diaphragme ; & portion infé-  
rieure ce qui s’ensuit depuis le diaphragme juEqula  
la bifurcation.

L’aorte afcendante fe distribue principalement à une par-  
tie du thorax , à la tête & aux extrémités supérieures.  
La portion supérieure de l’aorte descendante fournit  
au reste du thorax. La portion inférieure fe dispecte  
principalement au bas-ventre & aux extrémités infé-  
rieures.

Tout le tronc général de l.laorte produit immédiatement  
de toute sa longueur plusieurs branches ou *artères,* qui  
enfuite *se* ramifient différemment. Ces branches peu-  
vent être regardées comme les troncs particuliers d’au-  
tres différentes ramifications. Et plusieurs de ces ra-  
mifications peuvent de même être considérées comme  
de petits troncs d’autres ramifications plus petites.

Les branches qui sortent immédiatément de tout le tronc  
de l’aorte peuvent être appellées primitives ou capita-  
les, dont quelques-unes sont plus ou moins grosses,  
& les autres semt petites ou menues.

Les groffes branches capitales de 1 aorte sont celles-ci :  
deux *arteres* souclavieres , deux *artères* carotides, une  
*artere* cœliaque, une *artere* InTenteriquesupérieure,  
deux *arteres* rénales, anciennement dites *arteres* émula  
Ee

4îi ART

gentes , une *artere* mésentcrlque inférieure & deux  
*artères* iliaques.

Les petites font principalement les *arteres* coronaires du  
cœur, les *arteres* bronchiales, les *arteres* œfophagien-  
nes, les *arteres* intercostales, les *arteres* diaphragma-  
tiques inférieures, les *arteres* spermatiques, les *arte-  
res* lombaires & les *arteres* facrées.

Ces *arteres* ou brandies capitales font pour la plupart  
paires. Il n’y a pour l’ordinaire que *F artere* cœliaque ,  
les deux *arteres* méfenteriques, quelques *arteres œfo-*phagiennes , *F artere* bronchiale, & quelquefois *s artè-  
re* sacrée , qui font impaires.

Les ramifications de chaque branche capitale font im-  
paires par rapport à leur tronc particulier : mais el-  
les sont paires avec les ramifications des pareilles  
branches capitales de l’autre côté. Parmi les bran-  
ches impaires, il n’y a que *F artere* facree, quand elle  
est folitaire, & des *arteres* œsophagiennes , dont on  
trouve quelquefois des ramifications paires.

Avant que d’entrer dans le détail de toutes ées *arteres*particulieres , dont plusieurs ont des noms propres, il  
est fort à propos, & même très-nécessaire de donner un  
abrégé de l’arrangement & de la distribution des prm-  
cipales branches *artérielles s* afin qu’on ait un plan gé-  
néral , auquel on puisse rapporter toutes les particula-  
rités de leur distribution : car j’ai trouvé que la mé-  
thode ordinaire de détailler la route de toutes les *ra-  
mifications* de ces vaisseaux , fans avoir auparavant  
donné une idée générale des principales branches, a  
fait beaucoup de peine aux commençans.

L’aorte donne dès fa naissance deux petites *arteres* qui  
vont au cœur & à Ees oreillettes. On les appelle *arte-  
res* coronaires du cœur. L’tme *se* distribue antérieure-  
ment, & l’autre postérieurement. Quelquefois il y en  
e trois.

L’aorte produit de la partie fupérieure de fon arcade ou  
courbure , pour l'ordinaire trois, quelquefois quatre  
grosses branches capitales qui fe salivent de fort près.  
Quand il y en a quatre , les deux mitoyennes s’appel-  
lent *arteres* carotides, l'une droite & l'autre gauche ,  
& les deux éloignées font nommées *arteres* foucla-  
vieres, l'une droite & l'autre gauche.

Quand il n’y a que trois branches , comme il arrive le  
plus fouvent, la premiere est un tronc commun très-  
court de *V artere* souclaviere droite & de *F artere* ca-  
rotide droite ; la Eeconde est la carotide gauche , & la  
troisieme *Fartere* souclaviere gauche. Rarement y a-  
t’il deux troncs communs de ces quatre *arteres.*

La naissance de la souclaviere gauche termine l'aorte  
aEcendante. J’ai vu quatre branches , dont les trois  
premieres étoient les ordinaires, & la quatrieme étoit  
un tronc particulier de *F artere* vertébrale gauche.

Il faut obferver que ces grosses branches , qui montent  
de l’arcade ou courbure de l’aorte, simt arrangées obli-  
quement, de forte que la premiere , qui est à droite ,  
est plus en devant que les autres , & la derniere , qui  
est à gauche, est plus en arrierc. La premiere & la Ee-  
conde, ou moyenne, sirnt ordinairement soir le milieu  
de l’arcade, & la derniere est la plus basse des trois.  
C’est quelquefois la premiere qui fort du milieu de  
la courbure. Cet arrangement dépend de l’obliquité de  
l’arcade.

Les *arteres* carotides montent droit vers la tête, & cha-  
cune avant que d’y arriver, fe divife en deux ; l’tme ex-  
terne, & l’autre interne. L’externe va principalement  
aux parties externes de la tête, & à la dure-mere, ou  
premiere enveloppe du cerveau. L’interne entre dans  
le crane par le canal osseux de l’os pierreux, & fe dise  
tribue par un grand nombre de ramifications .dans le  
cerveau.

Les *arteres* fouclavieres s’écartent latéralement & prese  
que tranfiverfalement, chacune de sim côté , derriere &  
fous les claVicules.'c’est ce qui leur a fait donner le nom  
de fouclavieres. La gauche paroît plus courte , & va  
plqs obliquement que la droite.

*L .artere* souclaviere de chaque côté se termine fur le bord

ART 436

. supérieur de la premiere côte, entre les attaches infé-  
rieures du premier mtssde fcalene, où elle prend le  
nom *d’artere* axillaire en sortant de la poitrine.

Dans tout ce trajet de *\’artere* fouclaviere, en compre-  
nant le tronc commun de celle du côté droit, naissent  
la mammaire interne, la médiastine, la péricardine , la  
petite diaphragmatique supérieure, la thymique & la  
trachéale.

La thymique & la trachéale de l’un & de l’autre côté, ne  
semt dans quelques fujets que des branches d’un petit  
tronc commun , qui naît dtl tronc commun de la fou-  
claviere droite & de la carotide droite.

Ce font pour la plupart de petites *arteres*, qui viennent  
tantôt séparément, tantôt en partie séparément, en  
partie conjointement.

*L’artere* fouclaviere donne encore la mammaire interne,  
la vertébrale, les cervicales, & quelquefois des inter-’  
costales supérieures.

*L.artere* axillaire , qui n’est que la continuation de la *sou-  
claviere ,* depuis l'a sortie jliEqu’à l’aisselle, jette princi-  
palement la mammaire externe, ou thorachique silpé-  
rieure, la thorachique inférieure, les fcapulaires exter-  
nes, la scapulaire interne, & l’humérale ou musculai-  
re , &c. Enfuite elle va se continuer par différentes ra-  
mifications , & fous différens noms, Eur tout le bras juse  
qu’au bout des doigts.

La portion supérieure de l’aorte descendante, donne les  
*arteres* bronchiales, qui naiffentou par un petit tronc  
commun , ou séparément, & quelquefois ne viennent  
pas immédiatement de l’aorte ; enfuite elle produit les  
œsophagiennes qui peuvent être regardées comme des  
médiastines postérieures; & enfin elle donne postérieu-  
rement les intercostales, quelquefois toutes, quelque-  
fois les inférieures au nombre de huit ou neuf.

Les petites *artérioles* antérieures que je viens de nom-  
mer, font pour l’ordinaire, d’abord simples & impai-  
res, mais aussi-tôt après leur naissance elles fe divifent  
à droite & à gauche.

La portion inférieure de l’aorte défcendante, en traver-  
fant le diaphragme , donne les *arteres* dlaphragmati-  
qucs inférieures ou phréniques , qui, quelquefois , ne  
viennent pas immédiatement du diaphragme. Enfuite  
elle jette plusieurs branches antérieurement, postérieu-  
rement & latéralement.

Les branches antérieures fontsurtm cœliaque, quifour-  
nit à l’estomac, au foie , à la rate, au pancréas, &c. la  
méfentérique fupérieure, qui va principalement au mé-,  
Eentere, à presque tous les intestins grêles, & à la por-  
tion des gros intestins qui est dans le côté droit; la mé-  
sentériquc inférieure, qui donne aux gros intestins du  
côté gauche , & produit *sartere* hémorrhoïdale inter-  
ne ; & enfin les *arteres* fpermatiques, l’une à droite, &  
l’autre à gauche.

Les branches postérieures font les *arteres* lombaires ό  
dont il y a plusieurs paires; & les facrées : celles-ci ne  
viennent pas toujours du tronc de l'aorte.

Les branches latérales semt les *arteres* capsulaires & les  
adipetsses, dont la naissance varie souvent ; les *arteres*rénales, autrefois nommées *arteres*émulgentes; & en-  
fin les *arteres* iliaques, qui terminent le tronc de l’aor-  
te & font la bifurcation.

*L’artere* iliaque de chaque côté, est communément di-  
visée en externe ou antérieure , & interne ou posté-  
rieure.

L’iliaque interne est encore appellée *artere* hypogastri-  
que. Elle distribue fes ramifications aux vifceres con-  
tenus dans le bassin, & aux parties voisines tant inter-  
nes qu’externes.

L’iliaque externe , qui est la vraie continuation du tronc  
iliaque & mérite feule ce nom, va gagner Paine pour  
fortir dtl bas-ventre Eous le ligament tendineux de Fal-  
lope. Elle donne auparavant *Fartere* épigastrique, qui  
va au muEcle droit du bas-ventre. Etant sortie elle  
prend le nom *d’artere* crurale, descend star la cuisse, &  
*sè* distribue par plusieurs branches & ramifications à  
toute l’extrémité inférieure jusiqu’au bout duple-

437 ART

Après cet abrégé, je vais reprendre toutes les branches  
capitales ou primitives de l’aorte , depuis leur naissan-  
ce jusqu’à leur entrée, & l’entree de leurs .ramifica-  
tions dans toutes les parties du corps & dans les disse-  
rens vssceres & organes.

*Les arteres cardiaques ou coronaires du cœur.*

Les *arteres* coronaires du cœur, qu’on peut aussi appel-  
ler *arteres* cardiaques*, PI. VÆig.z.* 2. naissent de l’aor-\*  
te immédiatement après set sortie du cœur. Elles fiant  
deux, dont l'une est plus supérieure qu’antérieure , &  
l’autre plus inférieure que postérieure, felon la situa-  
tion naturelle du cœur dans l’homme.

Elles sortent vers les deux côtés du tronc de *Fartere* pul-  
monaire qu’elles embrassent d’abord ; & après avoir  
ensiIite rampé autour de la base du cœur comme une  
espece de couronne, d’où on les nomme coronaires ,  
chacune d’elles s’avance sifr les traces superficielles de  
l’union des ventricules du cœur, depuis sa bafe jufqu’à  
*sa* pointe.

Elles se donnent mutuellement des branches de commu-  
nication , qui se plongent essuite dans la substance du  
cœur, comme ofi peut voir plus amplement dans la  
description particuliere de cet organe.

On en trouve quelquefois une troisieme, qui naît plus en  
arriere du tronc de l’aorte , & qui se distribue fur la  
face postérieure ou inférieure du cœur.

*Les arteres carotides.*

Ces *arteres Hl.V. Fig.* 5. *5.* ne font ordinairement dé-  
montrées qu’après les fouclavieres. J’en fais exprès la  
defcription d’abord, pour ne pas trop interrompre cel-  
le des *arteres* de la poitrine, qui naissent en partie des  
souclavieres, & en partie de l’aorte descendante.

Elles font au nombre de deux, dont l’une est appellée  
carotide droite, l'autre carotide gauche. Elles naissent  
l’une auprès de l'autre de la courbure ou arcade de  
l’aorte ; la gauche immédiatement, & la droite pour  
l’ordinaire du tronc de la sejuclaviere du même côté ,  
comme il est déja dit ci-dessus.

L’une & l'autre montent à côté de la *trachée-artere, en-  
tre* elle & la veine jugulaire interne , environ jul'qu’à  
la hauteur du larynx, sims aucune ramification. Juse  
ques-làon les peut nommer les troncs des carotides,  
ou carotides générales, communes, primitives. Enfiui-  
te chacun de ces troncs se ramifie de la maniere l'ui-  
vante.

La carotide commune étant arrivée environ à la hauteur  
du larynx , *se* divifie en deux grosses branches ou en  
deux carotides particulieres, dont on appelle l'une ca-  
rotide externe, l'autre carotide interne , parce que la  
premiere va principalement aux parties externes de la  
tête, & l’autre entre dans le crane, où elle *se* distribue  
au cerveau.

La carotide externe est antérieure, & l'interne postérieu-  
re. L’externe est même plus en dedans & plus proche  
du larynx que l'interne, qui en est plus écartée & plus  
en dehors. Cela n’empêche pas leur nom ordinaire,  
qui fie rapporte à leur distribution.

*L’artere carotide externe.*

La carotide externe est la moins grosse, & paroît par fia  
direction comme la continuation du tronc des caroti-  
des. Elles *se* porte insensiblement en dehors , entre  
l’angle externe de la mâchoire inférieure & la glande  
parotide, à laquelle elle fournit en passant. Enfui-  
te elle monte devant l’oreille, & fe termine fur la  
tempe.

Dans ce trajet elle donne plusieurs branches, que l'on  
peut assez commodément diviferen antérieures ouin-  
ternes, & en postérieures ou externes. Les principa-  
les de ces branches de la carotide font celles-ci :

La premiere branche antérieure ou interne fort de la naif-

ART 438

sance même de cette carotide, du côté interne. Elle  
sait d’abord un petit contour, & après avoir donne des  
rameaux aux glandes jugulaires voisines , à la graisse  
& à la peau, elle fe porte tranfverfalement, & fe dis-  
tribue aux glandes thyroïdiennes, auxmusdes , & aux  
autres parties du larynx. Je l'appelle *artere* laryngée  
ou gutturale supérieure. Elle donne aussi quelques ra-  
meaux au pharynx & aux muscles hyoïdiens.

La seconde branche antérieure ou interne passe si.ir la  
corne voisine de l’os hyoïde, va aux musicles hyoï-  
diens & glossiens, aux glandes sublinguales , passe en-  
suite devant la corne de l’os hyoïde, & *se* plonge dans  
la langue, d’où elle reçoit le nom *d’artere* sublingua-  
le. On l’appelle aussi *artere* ranine.

La troisieme branche ou *artere* maxillaire inférieure va  
à la glande maxillaire , aux mufcles styloïdiens, au  
mufcle mastoïdien , à la glande parotide & même aux  
glandes fublinguales, aux musitles du pharynx, & aux  
petits fléchisseurs de la tête.

La quatrieme branche interne, que j’appelle *artere* ma-  
xillaire externe , passe antérieurement fin\* le muflcle  
masseter & sim le milieu de la mâchoire inférieure à  
côté du menton, ce qui lui fait donner le nom *d’artere*mentonniere. Enfuite elle *se* glisse fous la pointe du  
mufcle triangulaire des levres, & lui fournit, aussi-  
bien qu’au mufcle buccinateur & au musde quarré du  
menton.

Elle produit un rameau particulier fort tortueux, qui se  
divise à la commissure angulaire des deux levres , en  
ferpentant le long de la portion supérieure & de la por-  
tion inférieure du mufcle orbiculaire , & en communi-  
quant en dessus & en dessous avec la pareille *artere* de  
l’autre côté, d’où il résistte une efpece *d’artere* coro-  
naire des levres.

Ensuite elle monte à côté des narines, où elle se distri-  
bue aux mtsscles, aux cartilages, & aux autres parties  
du nez , d’où elle envoie encore embas quelques ra-  
meaux qui communiquent avec *Fartere* coronaire des  
levres. Elle va enfin gagner le grand angle de l’œil &  
*se* ramifie au muficle orluculaire des paupieres, au musc  
cle sourcilier , & au musde frontal où elle fe perd.  
On l’appelle dans ce trajet *artere* angulaire.

La cinquieme branche naît vis-à-vis le condyle de la mâ-  
choire inférieure Elle est très-considérable ; je l’appel-  
le *artere* maxillaire interne ; elle passe derriere le con-  
dyle , & après avoir envoyé un rameau particulier en-  
tre les mufcles pterygoïdiens , elle *se* partage princi-  
paiement en trois rameaüx plus étendus.

Le premier de ces trois rameaux va par la fente orbitaire  
inférieure, ou fente fpheno-maxillaire à l'orbite, après  
avoir fourni aux mufcles peristaphylins , & à la mem-  
brane glanduleuse des narines postérieures par le trou  
spheno-palatin. J’appelle ce rameau *artere* spheno-ma-  
xillaire.

Ce rameau *se* distribue inférieurement & latéralement  
aux parties contenues dans l'orbite, & renvoie un pe-  
tit rameau subalterne par l'extrémité de la fente orbi-  
taire supérieure ou fente sphenoidale , lequel entre  
dans le crane , fe distribue à la dure-mere, & y commu-  
nique avec l’autre *artere* de la dure-mere qui entre par  
le trou épineux de l’os sphenoïde.

11 jette encore un autre rameau subalterne qui passe par  
l'embouchure postérieure du canal orbitaire, & apr's  
avoir fourni au sinus maxillaire & aux dents , fort par  
le trou orbiculaire inférieur , & communique fur la  
joue avec *Fartere* angulaire.

Le second rameau de la cinquieme branche se glisse dans  
le canal de la mâchoire inférieure, & fe distribue aux  
alveoles & aux dents. Il en fort par le trou mentonnier,  
*& se* perd dans les mufcles voisins, en communiquant  
avec les rameaux de *Partere* maxillaire externe.

Le troisieme rameau de la maxillaire interne monte entré  
la carotide externe & la carotide interne , passe par le  
trou épineux de l’os sphénoïde, & *se* distribue à la dure-  
mere par plusieurs ramifications qui vont en devant ,  
en haut & en arriere, & dènt les supérieures communi-

E e ij

439 ART

quent avec celles de l’autre coté , par-dessus le sinus  
longitudinal de la dure-mere.

Cette *artere* de la dure-mere , que l'on peut appeller *ar-  
tere* spheno - l'pinale , pour la distinguer de celles qui  
viennent d’autre part à la durqgpaere , naît quelquefois  
de la tige de la carotide externe derriere l’origine de  
*Vartere* laryngée ou gutturale supérieure , & quelque-  
fois elle vient du premier des trois rameaux de la ma-  
xillaire interne , immédiatement avant qu’il passe dans  
la fente fpheno-maxillaire.

La sixieme branche antérieure ou interne, est petite, &  
va dans le musela masseter.

La premiere des branches externes ou postérieures est  
nommée*artere* occipitale , *Planche V..* Fig. 11.11. Elle  
passe obliquement sur la veine jugulaire interne , &  
ayant donné au mufcle stylo-hyoïdien , au stylo-glosse,  
& au digastrique , elle fe glisse entre l’apophyfe sty-  
loïde & l’apophyfe mastoïde le long de la rainure maso  
toïdienne, & va aux mufcles & aux tégumens qui cou-  
vrent l’occiput , en montant en arriere par plusieurs  
tours ondoyans.

Elle communique par un rameau descendant avec *Farte-  
re* vertébrale & avec la cervicale , comme on l'a déja  
dit. Elle communique aussi vers le sommet de la tête  
avec les branches postérieures de *Fartere* temporale,  
elle donne pu rameau au trou mastoïdien.

La feconde branche externe *se* répand d’abord si.lt l’oreille  
externe par beaucoup de petits rameaux de côté & d’au-  
tre , dont plusieurs percent aü-dedans & fournissent aux  
cartilages , au conduit, à la peau du tambour , & à Po-  
reille interne.

La tige de la carotide externe monte enfuite par-dessus le  
zygoma entre l’angle de la mâchoire inférieure & la  
glande parotide, & va former *F artere* temporale, la-  
quelle fe divife en rameaux antérieurs , moyens & pose  
térieurs.

Le rameau antérieur de *Vartere* temporale va au mufcle  
frontal voisin , communique avec *Fartere* angulaire &  
donne quelquefois une artériole qui perce l’apophyfe  
interne de l’os de la pomette, jufques dans l’orbite.  
Le rameau moyen va en partie au mufcle frontal , en  
partie au mufcle occipital. Le postérieur va à l’occi-  
put, & communique avec *Ϊ’artere* occipitale. Ces ra-  
meaux donnent aussi aux tégumens. Ces rameaux de la  
carotide externe l.ont en quelque sorte represtentés dans  
*la Planche V. Fig.* 8. 9. IO. 11. 12.

*L’artere carotide Interne,*

La carotide interne en sortant du tronc de la carotide gé-  
nérale ou commune , fait d’abord une petite courbure,  
comme si elle feule étoit la branche de ce tronc, ou un  
rameau de la tige de la carotide externe. Elle fait quel-  
quefois la courbure un peu en dehors , fe recourbe en-  
fuite plus ou moins en dedans, & passe derriere la ca-  
rotide externe voisine. *Plane. V.* 13. 13.

Elle est située un peu plus en arriere que cette même caro-  
tide externe . & monte fans aucune ramification ordi-  
naire jusqu’à l’orifice inférieur du grand canal de l’a-  
pophyse pierreufe de l’os des tempes ; elle y entre  
d’abord directement de bas en haut, & s’y coude aussi-  
tôt fuivant la conformation du canal, dont elle traver-  
fele reste horifontalement, y étant revetue d’une pro-  
duction de la dure-mere.

Au bout de ce canal, elle fe courbe de rechef de bas en  
haut en montant pour entrer dans le crane par une  
échancrure de l’os sphenoïde ; & y étant entrée, elle fe  
courbe de derriere en devant, & fait un troisieme cou-  
de à côté de la felle sphénoïde, & fe recourbe aussi-tôt  
après par un quatrieme coude fous l’apophyfe clinoïde  
antérieure de la selle sphenoïde. *Plane. V. Fig.* 14. 14.  
En quittant le canal osseux pour entrer dans le crane, elle  
envoye d’abord un rameau par la fente sphenoidale à  
l’orbite & à l’œil. Elle en envoye encore un autre un  
peu après par le trou optique ; & par-là elle commu-  
nique avec la carotide exÀne. *PI. V..* lett. *D, D.*

ART 440

A la fin la carotide interne va fous la bafe du cerveau ga-  
gner le côté de l’entonnoir, à peu de distance de la pa-  
reille carotide interne dtl côté opposé ; & là elle Ee di-  
vife pour l’ordinaire en deux grandes branches princi-  
pales, une antérieure & une postérieure.

La branche antérieure fe porte vers le devant foes le cer-  
veau, en s’écartant d’abord un peu de celle de l’autre  
côté ; elle s’en approche aussi-tôt après en s’y unissant  
par une anastomofe ou communication dans l’intersti-  
ce des nerfs olfactifs. Enfuite ayant donné quelques  
artérioles qui accompagnent ces nerfs , elle quitte fa  
pareille , & fe partage en deux ou trois rameaux.

Le premier de ces rameaux va ati lobe antérieur du cer-  
veau ; l.lautre qui est quelquefois double , fe renverfe  
fur le corps calleux qui en reçoit les ramifications, de  
même que la faulx de la dure-mere & le lobe moyen  
du cerveau. Le troisieme, dans les uns, est un ra-  
meau particulier, & dans les autres n’est que le ju-  
meau du fecond , s’étend au lobe postérieur du cerveau.  
On pourroit le regarder comme une troisieme branche  
principale , & qui alors feroit la moyenne des trois  
principales.

La branche postérieure communique d’abord avec *F ar-  
tère* vertébrale dti même côté , & enfuite se partage  
en plusieurs rameaux qui sie glissent entre les circonvo-  
lutions superficielles du cerveau , fie ramifient en divers  
siens sclr ces circonvolutions , & entre elles jusqu’au  
fond de tous les sillons.

Ces ramifications font toutes revêtues de la pie-mere, en- .  
tre la duplicature de laquelle elles fe distribuent & for-  
ment quantité de réseaux capilaires ; après quoi elles  
s’insinuent, & pour ainsi dire sie perdent dans la si-ibse  
tance interne du cerveau. La branche principale anté-  
rieure, de même que la moyenne produit aussi de pa-  
reilles ramifications ; & cette branche antérieure jette  
en particulier un rameau siur le corps calleux. Les ra-  
mifications de la carotide interne fiant represientées en-  
tre les deux Figures 18. 18. de la *Pl.* V.

*Les arteres souclavieresi*

Les *arteres* fouclavieres, *Plane. V.* 4. 4. font ainsi nom-  
mées parce qu’elles font derriere les clavicules , & en  
Fuivent à peu près la direction tranfversale. Il y en a  
deux , l’une droite , l’autre gauche, & elles naissent de  
l’arcade ou courbure de l’aorte à chaque côté de la ca-  
rotide gauche qui est au milieu d’elles pour l'ordinaire;  
car les deux cafotides sortent quelquefois séparément  
de cette courbure ; & alors la fouclaviere droite naît à  
côté de la carotide droite, & lafouclaviere gauche à  
côté de la carotide gauche. Elles fe terminent, ou plu-  
tôt elles changent de nom au-dessus du milieu de l’une  
& de l’autre premiere vraie côte, entre les attaches an-  
térieures du mufcle fcalene.

La fouclaviere droite est plus grosse dans fon origine que  
la gauche, quand elle produit la carotide droite , &  
elle est toujours plus antérieure & plus supérieure dans  
Ea naissance que la gauche, à caufe de l’obliquité de  
l’arcade de l’aorte ; ce qui fait aussi que la fouclaviere  
gauche est plus courte que la droite , & qu’elle va plus  
obliquement. Au reste, elles *se* distribuent toutes deux  
à peu près d’une même maniere , & la description de  
l’une est semblable à celle de l’autre.

La souclaviere droite , qui est la plus longue des deux ,  
présente d’abord de petites *arteres -,* pour le mediastin ,  
pour le thymus , pour le péricarde , & pour le larynx ,  
&c. fous les noms *d’arteres* médiastines , thymiques,  
péricardines , & trachéales. Ces petites *arteres* sortent  
l'ouvent de la souclaviere même, & cela tantôt sépâré-  
ment , tantôt par de petits troncs communs. Quelque-  
fois elles font des rameaux de la mammaire interne,  
principalement de la médiastine.

Enfuite la souclaviere droite , environ à un bon travers de  
doigt de distance de sta naissance, produit souvent la  
carotide commune du même côté. Après quoi, envi-  
ron à un petit traVérs de doigt de distance de cette caro-

44 I ART

tide , elle donne ordinairement quatre branches plus  
considérables , qui font *Vartere* mammaire interne ,  
*Vartere* cervicale , *Vartere* vertébrale ; & quelquefois  
elle produit encore séparément une *artere* intercostale  
aux premieres vraies côtes , laquelle on nomme *artere*Intercostale supérieure.

*Artere Thymique,*

*L’artere* thymique communique avec la mammaire inter-  
ne, & on la voit quelquefois naître de la partie anté-  
rieure moyenne du tronc commun de la fouclaviere &  
de la carotide. Le thymus reçoit aussi des rameaux de  
la mammaire interne & de l’intercostale supérieure. Ce  
qui *se* remarque aussi à, l’égard de la médiastine & de  
la péricardine.

*Les arter es du péricarde.*

L’*artere* péricardine naît à peu près comme la thymique,  
& desi:end sur le péricarde jusqu’au diaphragme , qui  
en reçoit même de petites ramifications.

*Les arteres du médiasitn.*

*L. artere* médiastine naît quelquefois immédiatement  
' après la thymique , & fe distribue principalement au  
médiastin.

*L’artere Trachéale.*

*Dartere* trachéale qu’on peut aussi appeller gutturale in-  
férieure monte de la fouclaviere en serpentant le long  
de la *trachée-aruere* jusqu’aux glandes thyroïdiennes  
& au larynx. Elle jette des artérioles de côté & d’au-  
tte, dont une va gagner le dessus de l’omoplate.

*L’arure Mammaire interne.*

Elle vient antérieurement & un peu inférieurement de la  
souclaviere , auprès de la partie moyenne de la clavi-  
cule , & desitend à coté du sternum environ un travers  
de doigt de distance de cct os derriere les extrémités  
des portions cartilagineuses des vraies côtes.

Elle donne des rameaux en passant au thymus , au mé-  
diastin, au péricarde , à la pleure,& aux mufcles inter-  
costaux. Elle envoie au travers de ces mufcles , entre  
les cartilages des côtes , au grand pectoral , aux por-  
tions musculaires voisines, à la mamelle , à la graisse  
ou corps graisseux, & à la peau.

Elle communique ou s’anastomose par plusieurs de ses ra-  
meaux avec la mammaire externe & d’autres *arteres*thorachiques , surtout dans l’épaisseur du grand pecto-  
raU & même avec les *arteres* intercostales. Enfin elle  
fort de la poitrine à côté de l’épiphyse xiphoïde , & fie  
perd dans le mtsscle droit du bas-ventre, un peu au-  
dessous de la partie supérieure decemusde. Elle corn-  
munique très-réellement en cet endroit par plusieurs  
petites ramifications avec *Fartere* éjBgastrique. Elle  
donne des rameaux en passant au péritoine , & aux par-  
iles antérieures des mufcles obliques & des trassverses  
du bas-ventre.

*L’artere Cervicale.*

L’*artere* cervicale naît supérieurement de la fouclaviere  
*& se* divise d’abord en deux, lesquelles viennent quel-  
quefois séparément, quelquefois par un petit trou com-  
mun. L’une de ces *arteres* est antérieure , & elle est la  
plus grandes des deux. L’autre est postérieure. Voyez  
la *Planche* V. Fig. 19.

La cenicale antérieure fe glisse derriere la carotide du  
même côté, & *se* distribue aux misscles coraco-hyoï-  
dien, mastoïdien, peaussier, sterno-hyoïdien , sterno-  
thyroïdien , aux glandes jugulaires, à la *trachée-artère,*aux muEcles du pharynx , aux bronches , à l’œsopha-  
ge , & aux autres mtsscles antérieurs de ceux qui

ART 442

meuvent le cou & la tête. On l’a vu aussi donner Pin-  
tercostale supérieure.

La cervicale postérieure naît quelquefois un peu après la  
vertébrale, & quelquefois de la vertébrale même. Elle  
passe sous l'lapophyfe transeerfe de la derniere vertebre  
du cou , & quelquefois par un trou particulier de cet-  
te apophyfe. Elle monte en arriere fur les mufcles  
vertébraux du cou par plusieurs contours sierpentans ,  
& revient par de pareils contours.

Elle communique avec un rameau descendant de *i’artere*occipitale, & avec un autre du contour de *Fartere*vertébrale au-dessus de la seconde vertebre. Elle se  
distribue aux mtsscles Ecalenes , au mtsscle angulaire de  
l’omoplate, au trapeze, aux glandes jugulaires & auït  
tégumens.

*L’Artere vertébrale.*

*L.artere* vertébrale sort postérieurement & un peu fùpé-  
rieurement de la souclaviere , preEque à l’opposite de  
la mammaire interne & de la cervicale. Elle monte en  
perçant tous les trous transversaires des vertebres du  
cou, & jette dans ce trajet de petits rameaux par les  
échancrures latérales des mê™ s vertebres à la moelle  
de l’épine & à ses enveloppes : elle en donne aussi  
aux musiles vertébraux, & à d’autres mtsscles voisins.

En traversant le trou transivcrsaire de la seconde vertebre,  
elle fait pour l’ordinaire une courbure conforme à l’o-  
bliquité particuliere de ce trou. Ayant traversé ce trou,  
& avant que de passer par le trou tranfverfaire de lapre-  
miere vertebre , elle fait encore une courbure plus  
grande & à contre-fens de la premiere. Enfin, après  
avoir traversé le trou tranfverfaire de la premiere ver-  
tebre, elle fait une troisieme courbure , qui est un  
contour considérable de devant en arriere , en passant  
par l.léchancrure supérieure & postérieure de cette pre-  
miere vertebre.

Elle donne à ce dernier contour une petite branche qui se  
ramifie Eur les parties externes postérieures de l’occi-  
put, & communique avec *F artere* cervicale & avec  
*Vartere* occipitale.Êtant arrivée au grand trou occipital,  
elle entre dans le crane en perçant la dure-mere. On la  
peut appeller *artere* occipitale postérieure , pour la  
distinguer de l’autre qui est latérale.

A sim entrée dans le crané , elle donne à la partie posté-  
rieure de la moelle allongée, aux corps olivaires , &  
aux corps pyramidaux, plusieurs petites ramifications  
qui fie distribuent aussi Eur les côtés postérieurs du qua-  
trieme ventricule du cerveau, & produisent le lacis-  
choroïde du cervelet.

Ensuite elle s’avance si-ir l’apophyEe basilaire de l’os occi-  
pital, & *se* tourne peu à peu vers’ la vertébrale llssqu’à  
l’extrémité de cette apophysie, où les *arteres* vertébra-  
les s’abouchent de l’autre côté par un tronc commun,  
qu’on peut appeller *artere* basilaire, ou le tronc uni des  
deux vertébrales. e

*Artere basilaire.*

*L’artere* basilaire sie glisse en avant sious la grosse protubé-  
rance transversale de la moelle allongée, en donnant  
des ramifications à cette protubérance & aux parties  
voisines de la moelle allongée. Elle se divisie quelq.i >  
fois de nouveau vers l’extrémité de l’apophyfe basilai-  
re en deux branches latérales, dont chacune commu-  
nique avec la branche postérieure de la carotide inter-  
ne voisine, & fe perd dans le lobe postérieur du cen-  
veau.

*L’Artere spinale\**

Les *arteres* spinales fiant deux, l’une antérieure , Pautrë  
postérieure, & toutes deux produites par les deux ver-  
tébrales, dont chacune, aussi-tôt après sim entrée dans  
le crane,jette un petit rameau. Les deux petits rameaux  
*se* rencontrent, & par leur union forment *Fartere* spi-  
nale postérieure. Les mêmes vertébrales en s’avançant

443 ART

Fous l’apophyse basilaire ou l’allongement de l’os oc-  
cipital , renvoyent en arriere encore un petit rameau.  
Ces deux autres petits rameaux sie rencontrent aussi, &  
produisent par leur union *s artere* spinale antérieure.  
Les deux *arteres* spinales descendent le long de la partie  
antérieure & de la partie postérieure de la moelle de  
l’épine , & par de petites ramifications transversales,  
communiquent avec celles que les *arteres* intercostales  
& lombaires y envoyent.

*L’Artcre auditive interne.*

*Uartere* auditive interne part de chaque côté de ce tronc  
réuni, que l’on peut appeller *artere* basilaire. Elle va  
à l’organe de Poule & accompagne le nerf auditif,  
après avoir fourni plusieurs petits rameaux à la mem-  
brane arachnoïde.

*L.artere postérieure de la meninge ou dure-mere.*

*Uartere* meningée postérieure en naît encore, qui va à la  
dure-mere en arriére fur l’os occipital & fur l’os pier-  
reux : elle donne ausijpux lobes voisins du cerveau.

*L’artere intercostale supérieure.*

Quand cette *artere* ne vient pas du tronc de l’aorte dese  
cendante, elle naît pour l'ordinaire inférieurement de  
la fouclaviere, & defcend fur la faee interne des deux,  
trois ou quatre supérieures des vraies côtes, proche de  
leurs têtes , & jette Eous chacune des côtes une bran-  
che qui sie glisse tout le long de leur bord inférieur, &  
arrofe les mufcles intercostaux & la partie voisine de la  
pleure.

Ces branches ou *arteres* intercostales particulieres com-  
muniquene entre elles d’espace en espace par de petits  
rameaux qui montent & descendent de l’une à llautre  
sim des musicles intercostaux.

Ces mêmes *arteres* intercostales donnent encore des ra-  
maux au mufcle sterno-hyoïdien, aux souclaviers , au  
sternal, aux muselas vertébraux & aux corps des verte-  
brcs. Elles envoyent aussi des rameaux au grand &p,e-  
tit pectoral, &c. en perçant les musicles intercostaux;  
& enfin elle fournit par les échancrures des quatre  
premieres vertebrcs, à la moelle épineufe & à fes enve-  
loppes.

Quelquefois *Fartere* intercostale supérieure commune,  
au lieu de partir immédiatement de la souclaviere,  
Vient de la cervicale. Quelquefois elle part de l'aorte  
defcendante , tantôt par artérioles séparées , tantôt par  
un petit tronc commun qui *se* divsse en montant obli-  
quement si-lr les côtes. Enfin ces *arteres* intercostales  
supérieures naissent quelquefois de *i’artere* bronchia-  
le voisine, & quelquefois de plusieurs *arteres* bron-  
chiales.

*Le canal ou ligament artériel.*

Le canal artériel ne se trouve pour l'ordinaire que dans le  
fœtus & dans les petits enfans, & naît de l'aorte def-  
cendante immédiatement après la fouclaviere gauche.  
Il est ordinairement sort rétréci & tout-à-fait bouché  
dans les adultes, & ne paroît que comme une espece de  
ligament fort court, qui tient par un bout à l'aorte, &  
par l'autre à *Fartere* pulmonaire ; de forte qu’il nemé-  
rite que le nom de ligament artériel.

*L’artere bronchiale.*

Les *arteres* bronchiales viennent quelquefois de la partie  
antérieure de l’aorte defcendante supérieure, quelque-  
fois de la premiere artere intercostale, & quelquefois  
d’une *artere* œfophagienne. Elles viennent quelque-  
fois séparément de côté & d’autre pour chaque pou-  
mon ; quelquefoIs elles naissent solitairement, ou par  
un petit tronc commun qui sie partage à droit & àgau-  
che vers la bifurcation de la *trachée-artere*, pour aller

ART 444

fuivre les ramifications des bronches.

*L’artere* bronciale du côté gauche vient assez souvent de  
l’aorte , pendant que celle du côté droit naît de l’inter-  
costale supérieure du même côté , à cause de la situa-  
tion de l’aorte. Il s’en trouve aussi une qui siort posté-  
rieurement de l’aorte proche de *\ artere* intercostale  
supérieure, & plus haut que la bronchiale antérieure.

L’an 1719. j’ai observé une communication très- manifeste  
entre des rameaux de la veine pulmonaire gauche , &  
des rameaux d’une *artere* œsophagienne qui venoitde  
lapremiere *artere* intercostale gauche, conjointement  
avec une bronchiale du même côté.

La bronchiale jette silr l’oreillette voisine du cœur, une  
petite branche qui communique avec *s artere* coro-  
naire.

J’ai trouvé Pan 1719. ou 1720. une communication de  
*Fartere* bronchiale gauche avec la veine azygos. J’ai  
encore vtl l’an 1721. au mois d’avril, un rameau de  
*Vartere* bronchiale gauche s’anastomoser dans le corps  
de cette veine.

*Les Arteres ces.ophagiennes.*

Ordinairement elles sirnt au nombre de deux ou trois, &  
quelquefois on n’en trouve qu’une. Elles viennent an-  
térieurement de l'aorte defcendante, & si? distribuent  
Eur l'oesophage, &c. Quelquefois la supérieure de ces  
*arteres* produit une des *arteres* bronchiales.

*Les Arteres Intercostales inférieures\**

Les intercostales inférieures , Pl.V.*flg.* 31.31. sont ordi-  
nairement fept ou huit de chaque côté. Quelquefois  
elles passent *ce* nombre jufqu’à dix decl.aquecôté , ce  
qui arrive quand les supérieures naissent aussi de l’aorte  
descendante : & pour lors les supérieures montent obli-  
quement en haut, comme je viens de dire à l'occasion  
des intercostales supérieures.

Elles naissent le long de la partie postérieure de l'aorte  
descendante par paires jusqu’au diaphragme, & *se* por-  
tent de côté & d’autre transue salement Eur le corps  
des vertebres. Celles du côté droit passent derriere la  
veine appellée Azygos. Les unes & les autres vont  
ensuite aux mufcles intercostaux . tout le long du bord  
inférieur des côtes, jusques vers le sternum.

Elle jettent des rameaux à la pleure, aux mufcles verté-  
braux , à ceux qui couvrent extérieurement les côtes,  
& aux portions supérieures des musisses du bas-ventre.  
Elles communiquent avec les *arteres* épigastriques &  
avec les lombaires.

Quelquefois au lieu de partir immédiatement de l’aorte  
par paires, il en fort de petits troncs communs, qui  
enfuite *sc* divisent ou Ee bifurquent pour donner chacun  
des intercostales aux côtes voisines.

Avant que d’aller le long des côtes , elles jettent cha-  
cune entre les apophysies transverses de côté & d’autre  
un rameau auxlDusilcs vertébraux, & un autre qui va  
dans le can^de l’épine du dos. Chaque rameau qui y  
entre , *se* divise pour le moins en deux artérioles, dont  
l’une cotoye transversiilementla concavité de la partie  
antérieure du canal, & l'autre celle de la partie posté-  
rieure. L’une & l’autre s’abouchent & s’anastomosent  
avec les pareilles artérioles du côté opposé ; de sorte  
qu’il en résulte comme des anneaux artériels, qui com-  
muniquent encore ensemble par d’autres petites rami-  
fications. Les artereslombaires font àpeu près la même  
chofe.

Ensuite chaque *artere* intercostale particuliere étant arri-  
vée vers le milieti de la côte ou plus avant, *se* divise  
en deux branches principales , dont l’une est interne,  
& l’autre perce en-dehors. Celles qui accompagnent:  
les fausses côtes, s’en détournent un peu après, en se  
courbant cmbas l’une après l’autre comme par degrés,  
& fe répandant sur les muscles du bas-ventre. Elles *se*distribuent encore à d’autres mufcles voisins , meme  
à ceux du diaphragme, à peu près comme les phrénle

445 ART

ques ordinaires.Elles communiquent aussi avec les lom-  
baires, & quelquefois avec des rameaux des hypogaf-  
triques. .

*Les Arteres axillaires.*

*Téartere* souclaviere étant fortiede la poitrine immédia-  
tement au-dcffus de la premiere côte par l’écartement  
du muscle fcalene , reçoit le nom d’axillaire, à raifon de  
fon passage sous l’aisselle.

Dans ce pafla-ge elle donne d’abord de *sa* partie interne  
une petite branche à la face interne de la premiere *co-  
te.* Enfuite elle jette quatre ou cinq branches principa-  
les, silvoir, la thorachique supérieure ou mammaire  
externe , la thorachique inférieure, la mufculaire ou  
la fcapulaire externe, la fcapulaire interne & Phu-  
mérale.

*L’Artere thorachique supérieure.*

*Uartere* thorachique supérieure ou mammaire externe ,  
*Pl. V.sig-* 21. 21. desitend fur les parties latérales du  
thorax, en iserpentant & *se* croisent avec les côtes. Elle  
donne des rameaux aux deux mtsscles pectoraux & à la  
mamelle, au muscle souda vier, au grand dentelé, au  
grand dorfal, aux portions supérieures du coraco-bra-  
chial& du biceps.

Ces rameaux viennent quelquefois en partie séparément;  
& il y en a un qui defcend entre le mufcle deltoïde &  
le grand pectoral, avec la veine céphalique, à laquelle  
il est comme collé , & même s’insinue par fon ex-  
trémité dans la tunique de cette veine, comme s’il y  
avoit une anastomofe entre eux. Quelquefois il y en a  
un qui defcend entre le mufcle brachial & Panconé  
interne , & qui Pe joint à une branche de *F artere* ra-  
diale.

*L’Artere thorachique inférieure.*

*L.artere* thorachique inférieure va le long de la côte  
inférieure de l’omoplate gagner le mufcle fous-fca-  
pulaire , le grand rond, le petit rond , le sous-épineux,  
le grand dorfaU le grand dentelé, & les interCostaux  
voisins. Elle communique avec les fcapulaires.

*Les arteres scapulaires.*

*Uartere* fcapulaire externe paffe par l’échancrure de la  
côte supérieure de l’omoplate pour aller aux musisses  
fus-épineux & sous-épineux, au grand rond & au petit  
rond , & à l’articulation de l’omoplate avec l’os du  
bras.

*IL.artere* sitapulaire interne naît de l’axillaire versl’aiffel-  
le , & se jette en arriere pour se distribuer au muselc  
stous-scapulaire, en donnant des rameaux au grand  
dentelé , aux glandes axillaires & au grand rond,  
filr lesquels elle *se* ramifie diversement. Elle donne  
aussi au Eous-épineux & aux portions supérieures des  
mufcles ancon és.

*L’artere humérale.*

*Isiartere* humérale naît d’abord inférieurement & un peu  
antérieurement du tronc de l’axillaire. Elle fe jette  
de devant en arriere entre la tête de l’os du bras ou hu-  
mérus, & le grand rond, pour embraffer l’articulation  
& gagner la partie postérieure dumufcle deltoïde, au-  
quel elle *se* distribue.

Dans ce contour elle donne plusieurs rameaux auxpor-  
tions supérieures des muEcles anconés, au ligament  
qui environne l’articulation de la tête de l’humérus ,  
& à llos même par plusieurs trous immédiatement au-  
dessous de la grande tubérosité de cette tête. Elle com-  
munique avec *\’artere* scapulaire.

Vis-à-vis la naissance de cette *artere* humérale, l’axillai-  
re en jette une autre petite qui va en siens contraire, &  
Ee glisse entre la tête de l’os , & la sommité commune  
du biceps & du coraco-brachial. Elle donne en passant

ART 446

des rameaux à la gaine & à la gouttiere du biceps au  
périoste , & va *se* rencontrer avec la précédente ou  
grande humérale.

*L’artere brachiale. Voyez la Planche V. Fig.* 23. 24.  
25. 26. 27.

Après ces branches *Ϊ’artere* axillaire passe imédiatement  
au-devant du tendon du grand pectoral. Là on en  
change le nom , & on lui donne celui *déartere* brachia-  
le. Elle del.cend le long de la partie interne du bras  
si.lr les musitles coraco-brachial & Panconé interne,  
le long du bord interne du biceps, derriere la veine  
basilique , donnant de petits rameaux de côté & d’au-  
tre aux musicles voisins, au périoste & à l’os.

Elle n’est couverte que de la graisse & de la peau, de..  
puis l’aisselle jusqu’au milieu du bras, après quoi elle  
se cache sous le mtsscle biceps, & s’avance sur le. de-  
vant à mesure qu’elle desitend, en s’éloignant un peu  
du condyle interne , sans néantmoins aller jusqu’au  
milieu du pli du bras.

En descendant depuis l’aisselle jusques-là, elle jette plu-  
sieurs rameaux au mtsscle sous-épineux, au grand rond,  
au petit rond , au sous-sc:apulaire , au grand dossal &  
au grand dentelé , aux mtsscles voisins, aux tégumens ,  
& même aux nerfs. Au-dessous de ce pli du coude ou  
intervalle des deux condyles , elle fe divife en deux  
branches principales , dont l’une est appellée *artere*cubitale, & l’autre *artere* radiale.

De fa partie supérieure interne elle produit un rameau  
particulier , qui desitend en contournant en arriere, &  
traverEe les musedes anconés pour revenir sur le de-  
vant vers le condyle externe , où elle communique  
avec un rameau de l’*artere* radiale.

Immédiatement au-dessous de l’attache du grand rond ,  
elle donne un autre rameau qui *se* jette aussi de de-  
dans en dehors, & de derriere en dedans autour de l’os  
du bras, desisend obliquement de derriere sur le de-  
vant entre le mtsscle brachial & l’anconé externe, aux-  
quels il *se* distribue en passant, & ensuite va gagner  
le condyle externe, où il s’unit avec le rameau *précé-  
dent,* & communique aussi avec un rameau *des arteres*de l’avant-bras , de sorte qu’il en résillte une triple  
anastomose.

Environ un travers de doigt au-dessous de ce second ra-  
meau, *Fartere* brachiale en jette un troisieme qui dese  
cend vers le condyle interne , & communique avec  
d’autres branches *artérielles* de l’avant-bras, comme  
on verra ci-après.

Sur le milieu du bras, & même un peu plus bas , à l’ën-  
droit où *Vartere* brachiale commence à s’enfoncer &  
à devenir couverte du biceps, elle jette un rameau qui  
*fe* distribue au périoste , & s’enfonce dans l’os du bras,  
entre le mufcle brachial & Panconé interne.

Environ un pouce plus bas elle donne un rameau, qui  
après avoir fourni des ramifications au mufcle anconé  
interne, deEcend silr le condyle interne , & communli  
que aussi avec d’autres rameaux de l’avant-bras.

*F? artere* brachiale ayant passé la partie moyenne du bras,  
jette encore un rameau particulier qui va derriere le  
condyle interne avec un nerf considérable, & ayant  
traversé les mufcles attachés à ce condyle , va Corn-  
muniquer avec un rameau de *Fartere* cubitale qui em-  
brasse le pli du bras.

Quclquefols elle produit un peu plus bas encore un ra-  
meau particulier , qui passe au-devant de ce même  
condyle, & va aussi communiquer avec un rameau qui  
remonte de *Fartere* cubitale. Ôn donne à ces trois ra-  
meaux particuliers qui communiquent ainsi au bras ,  
le fiom *d’arteres* collatérales.

Le tronc commun de *Fartere* brachiale étant parvenu  
au pli dtl bras , sie glisse avec une veine & un nerf im-  
médiatement fous l’aponévrofe du mufcle biceps, &  
passe siaus la veine médiane, en donnant des rameaux  
de côté & d’autre aux mufcles voisins.

Ayant fait environ un bon travers de doigt de chemin au

447 ART

de-là de ce pli , elle fe divife par une bifurcation en  
deux branches principales, dont l'une est appellée, *ar-  
tere* cubitale , & l'autre *artere* radiale , comme on l'a  
déja dit. La cubitale est intérieure ou postérieure, &  
la radiale est externe ou antérieure.

De cette bifurcation la brachiale jette de côté & d’autre  
des rameaux au mufcle fupinateur long, au pronateur  
rond, à la graisse & à la peau. Il arrivé rarement qu’au  
lieu de cette bifurcation *Ϊ’artere* brachiale fe divife  
dès *sa naissance* en deux grosses branches qui desisen-  
dent le long du bras , & par leur communication star  
l’avant-bras, forment la cubitale & la radiale.

*L’artere cubitale.*

L’*artere* cubitale s’enfonce entre l’os du coude & les par-  
ties supérieures des mufcles pronateur rond, sublime,  
palmaire & radial interne. Essuite elle quitte l’os &  
se glisse tout le long entre le musde sublime & le muf-  
cle cubital interne jusqu’au poignet, pour aller gagner  
le ligament transversiil interne , ou gros ligament du  
carpe. Dans ce trajet elle fait plusieurs contours enfer-  
pentant, & donne plusieurs branches.

Elle en produit d’abord une petite quife jette en dedans  
pour aller gagner le condyle interne , où elle remonte  
comme une espece de récurrent" , pour communiquer  
par plusieurs petits rameaux avec les *arteres* colleté-  
rales du bras , dont il est parlé ci dessus , principale-  
ment avec la troisieme de ces collatérales. Un peu plus  
bas elle en jette une autre petite qui remonte un peu ,  
& ayant prefque environné l'articulation , communi-  
que avec la feconde des mêmes collatérales, entre lso-  
lecrane & le condyle interne.

Ensuite *\’artere* cubitale va entre les têtes de Pos du cou-  
de & de l’os du rayon gagner le ligament interosseux,  
où elle donne deux branches principales, que j’appel-  
le *arteres* interosseisses de l'avant-bras , l’une interne  
& l’autre externe.

*T’artere* interofieuPe externe perce d’abord le ligament  
interosseux environ trois travers de doigts au-dessous  
de l’articulation. Elle jette aussi-tôt après un rameau  
qui remonte, comme un récurrent vers le condyle ex-  
terne du bras fous le musitle cubital externe & le petit  
anconée en s’y distribuant, & au court supinateur. Ce  
rameau va communiquer avec les *arteres* collatérales  
du bras du même côté.

Après cela *Fartere* interosseuse externe destcend le long  
de la face externe du ligament, & ste distribue au muse  
cle cubital externe, à l’extenseur commun des doigts  
& aux extenseurs propres du pouce, de l’index & du  
doigt annulaire. Dans ce trajet eIle communique avec  
quelques rameaux internes de Pinterossetlx interne.

Enfin étant parvenue à l’extrémité inférieure de l’os du  
coude , elle s’unit à une branche de l’interosseux inter-  
ne, qui dans cet endroit s’est glissée de dedans en de-  
hors , & avec elle fe distribue fur la convexité dti car-  
pe & ftlr le dos de la main , en communiquant avec  
*Fartere* radiale & avec des rameaux d’une branche in-  
terne de *Vartere* cubitale, dont il sera parlé ci-après.

Par ces communications *F artere* interossetsse externe for-  
me une espece d’arcade irréguliere , dont il part des  
rameaux pour les mufcles interosseux externes, & pour  
les parties latérales externes des doigts.

*IJartere* interossetsse interne deEcend collée silr le liga-  
ment interosseux jusqu’au-dessous du mtsscle pronateur  
rond, entre lequel & le pronateur quarré, elle perce  
le ligament & gagne la partie externe ou convexe du  
poignet & le' dos de la main , où elle communique  
avec l’interosseuse externe, la radiale & les branches  
internes de la cubitale, comme je viens de dire.

Après la naissance des interosseisses, *V artere* cubitale des-  
cend entre les muscles sublime , profond & cubital in-  
terne le long du cubitus, en fe ramifiant fur les parties  
voisines. Elle jette quelquefois au-dessous de Finterof-  
Feufe interne un rameau , qui descend entre le mufele  
fléchisseur du pouce, le mufcle radial interne & le sel-

ART 448

blime , en s’y distribuant jusqu’au poignet, où elle se  
glisse fous le gros ligament annulaire ou ligament transe  
versill interne , & va dans la main communiquer avec  
des rameaux de *Fartere* radiale.

*Uartere* ctlbitale passe essuite par-dessus le ligament  
transVersill interne du poignet, à côté de l’os pisifor-  
me, donne à la peau, au muscla palmaire, aumusde  
métacarpien , & enfin se glisse ficus Paponevrose pal-  
maire. Elle donne en cet endroit un rameau à l’hypo-  
thenar du petit doigt, & un autre qui s’avance vers le  
potlce entre les tendons des fléchisseurs des doigts &  
les bafes des os du métacarpe.

Elle produit encore un rameau qui *se* glisse entre le troi-  
sieme & quatrieme os du métacarpe , & perce jusqu’au  
dos de la main, où il communique avec *Fartere* inte-  
rossesse externe ; & enfin après avoir fourni aux muf-  
cles interosseux , il communique avec la radiale & fait  
avec elle une arcade *artérielle* dans le creux de la main,  
& cela de la maniere fuivante.

La cubitale ayant passé environ deux petits travers de  
doigt au-delà du ligament tranfverfal interne du poi-  
gnet , ferme une arcade , dont la convexité regarde  
les doigts. Cette arcade palmaire jette ordinairement  
de fa convexité trois ou quatre rameaux. La premiere  
va à la partie latérale interne postérieure du petit  
doigt jusqu’à fon extrémité. Ce rameau est quelque-  
fois la continuation ou une branche de celui qui va à  
l’hypothenar.

Les trois autres rameaux de l’arcade palmaire vont vers  
les interstices des quatre os du métacarpe, vers les têtes  
defquelles chacun fe partage en deux rameaux qui paf-  
sent tout le long des deux parties latérales internes de  
chaque doigt, depuis le côté antérieur du petit doigt  
jusqu’au côté postérieur de l’index inclusivement. Ces  
*arteres* digitales *se* communiquent par leur rencontre  
ou union aux bouts des doigts.

Quelquefois l’arcade palmaire de *Fartere* cubitale se ter-  
mine par un rameau antérieur du grand doigt; &pour  
lors elle fait une communication particuliere avec la  
radiale qui fupplée à ce défaut.

Cette arcade donne aussi de fa partie concave, vers la *se-  
conde* phalange du pouce, un rameau pour la partie  
latérale interne de ce même doigt, & ensuite elle *se*termine vers la tête du premier os du métacarpe, en  
communiquant avec *F artere* radiale, après avoir don-  
né un rameau au coté antérieur de l’index, & un au  
côté voisin du pouce , lesquels rameaux communi-  
quent aux bouts de ces doigts avec les pareils rameaux  
voisins, comme ceux des autres doigts.

L’arcade palmaire donne encore en passant de petits ra-  
meatlx aux musicles interosseux, aux lombricaux, au  
palmaire, aux parties voisines & aux tégumens.

*L’artere radiale.*

*L’artere* radiale jettte d’abord un petit rameau qui re-  
monte en maniere de récurrent vers le pli du bras , &  
fe tourne autour du condyle externe en arriere, où il  
communique avec des rameaux voisins du tronc de  
*Fartere* brachiale , principalement avec la premiere  
collatérale de ce côté.

Elle desicend le long de la partie interne du rayon, &  
glisse entre le supinateur long &' le pronateur rond,  
& les tégumens, en donnant des rameaux à ces musc  
des , au musde si-lblime, au profond, & aufupinateur  
court. De-là elle *se* glisse vers l’extrémité du rayon en  
serpentant, & donne aussi aux fléchisseurs du pouce &  
au pronateur quarré.

Elle va après cela à l’extrémité même du rayon, où elle  
s’approche de la peau, principalement vers le bord an-  
térieur de l’os, & fait *Fartere* que l’on tâte ordinaire-  
ment en examinant le pouls.

A l’extrémité du rayon elle jette un rameau qui va au  
mufcle thenar, & après avoir communiqué avec Par-  
cade palmaire de *Fartere* cubitale, & produit quel-  
ques rameaux cutanés au creux de la main, elle en  
jette

449 ART

jette un tout le long de la partie latérale interne du  
pouce.

Après avoir donné ce rameau , la radiale *se* glisse entre  
la premiere phalange du pouce & les tendons du mê-  
me doigt, pour gagner l’interstice des bafes de lapre-  
miere phalange du pouce & du premier os du méta-  
carpe, où elle se contourne vers le creux de la main.  
De ce contour elle donne d’abord une branche à la par-  
tie latérale externe du pouce, laquelle étant parvenue  
jusqu’à l’extrémité du pouce , y communique par une  
petite arcade de rencontre avec la branche qui va à la  
partie latérale interne du même doigt.

Elle jette en passant des branches en dehors, qui *se* glif-  
sent plus ou moins transversalement entre les deux  
premiers os du métacarpe & les deux tendons du mus-  
cle radial externe , & communique avec une branche  
opposée de la cubitale, en fournissant avec elle aux  
mufcles interosseux externes, aux tégumens de la con-  
vexité de la main & à ceux du poignet.

Enfin la radiale *se* termine en traversant le muscle demi-  
interosseux de l’index vers la bafe du premier os du  
métacarpe , & en fie glissant fous les tendons du fié-  
chisseur des doigts, où elle s’abouche ou s’anastomo-  
*se avec* l’arcade palmaire de la cubitale.

Elle donne une autre branche qui coule le long de la  
partie antérieure du premier os du métacarpe, & ga-  
gne la convexité de l’index, où elle fe perd dans les  
tégumens.

Elle donne en ce trajet un rameau à la partie latérale in-  
terne de l’index > qui au bout du même doigt, *se* ren-  
contre avec le rameau opposé proVenant de l’arcade.  
Elle en donne enfin un petit qui crosse avec les muse  
des interosseux internes , & forme quelquefois une  
espece de petite arcade irréguliere, qui jette des ar-  
térioles de communication à la grande arcade pal-  
maire.

Il arrive que l’arcade palmaire de la cubitale aboutît au  
grand doigt; alors la radiale fe termine en *fe* glissant  
le long de la partie interne ou concave du premier os  
du métacarpe; & étant parvenue jufqu’à la tête de cet  
os, élle*se divife* en deux rameaux.

L’un de ces rameaux coule le long de la partie latérale  
interne antérieure de l’index. L’autre se glisse entre les  
tendons fléchisseurs de ce doigt & l’os du métacarpe ,  
& ayant communiqué avec le rameau cubital du grand  
doigt, passe le long de la partie latérale postérieure de  
l’index ; & à sim extrémité fle rencontre & s’unit avec  
le premier rameau.

*Les arteres diaphragmati que s.*

La diaphragmatique gauche vient ordinairement du tronc  
de l'aorte défendante, dans sim trajet entre les jam-  
bes du petit musela ou mu sic le inférieur du diaphrag-  
me. La diaphragmatique droite vient quelquefois de  
*s artere* lombaire voisine, mais le plus fouvent de *F ar-  
tère* cœliaque. Quelquefois & la droite & la gauche  
partent toutes deux d’un petit tronc commun qui  
naît de l’aorte. On appelle aussi ces *arteres* phrénle  
ques.

Elles paroissent prefque toujours par plusieurs ramifica-  
tions à la concavité ou face inférieure du diaphragme ,  
& rarement à la convexité ou face supérieure. Elles  
donnent de petits rameaux aux glandes sijr-rénales,  
communément appellées capsides atrabilaires ; lesquels  
rameaux s’anastomosent quelquefois avec les *arteres*capsulaires qui viennent d’ailleurs.

Elles donnent aussi de petits rameaux à la graisse qui  
couvre les reins, & qu’on appelle membrane adipeu-  
fe ; c’est pourquoi on nomme ces petits rameaux *anc-  
res adipcoscs.* Les adipeufes viennent aussi immédiate-  
ment du tronc de l’aorte à côté de *Ϊ’artere* mésentéri-  
que supérieure.

Outre ces diaphragmatiques primitives ou capitales , il  
y en a de secondaires qui viennent des intercostales ,  
des mammaires internes, des médiastines, des péricar-  
*Tome II.*

A R T 450  
dînes , &de la cœliaque , comme on voit dans l’exposi  
tion des *arteres* que je viens de nommer.

*L.artere cœliaque.*

*\* -*

Les ramifications de cette *artere* ne semt point représen-  
tées dans la planche avec autant d’exactitude que M»  
Winsiow les a décrites.

Elle provient antérieurement & un peu à gauche de l’aor-  
te dést:endante, immédiatement après sim trajet par le  
petit muEcle ou mtsscle inférieur du diaphragme , en-  
viron vis-à-vis le cartilage qui est entre la derniere ver-  
tébre du dos & la premiere des lombes. Le tronc de la  
cœliaque est fort court. Elle produit d’abord après sa  
naissance du côté droit deux petites *arteres* diaphrag-  
matiques , dont il n’y en a quelquefois qu’une qui fe  
trouve à droite , & fe distribue enfuite vers les deux  
côtés. Elles communiquent avec les autres diaphrag-  
matiques qui viennent des mammaires & des intercos-  
tales. La gauche donne des rameaux à l’orifice fiupé-  
rieur de l’estomac & à la capsule ou glande fiurréna-  
le voisine. Celle qui est à droite fournit à la capside de  
fon côté & au pylore.

Aussi-tôt après elle donne une branche médiocre qu’on ap-  
pelle communément*artere*stomachique coronaire , aer-  
*tere* gastrique, ou *artere* gastrique supérieure ; & incon-  
tinent après elle *se* divise en deux grosses branches, l’u-  
ne à droite , nommée *artere* hépatique, & l’autre à gau-  
che , appellée *artere* splénique, qui en paroît la plus  
considérable.

Quelquefois la cœliaque fe divife tout à coup à très-peu  
de distance de son origine en ces trois branches, à peu  
près en maniere de trépié. Le tronc de la cœliaque sort  
presque directement de l’aorte, & ces trois branches  
dès leur naissance s’écartent fort angulairement fur ce  
tronc court, comme trois rayons sur un pivot. C’est ce  
qui a donné lieu d’appeller ce tronc court le pivot de -  
la cœliaque.

*L’artere stomachique coronaire.*

Elle va d’abord à la portion gauche de l'estomac un peu  
au-delà de fon orifice supérieur, & jette des rameaux  
autour de cet orifice & de tous côtés fur l’estomac ;  
lesquels rameaux vont communiquer avec ceux qui  
viennent tout le long du fond de l’estomac jusques vers  
le pylore.

Enfuite elle va au côté droit du même orifice, passe le  
long de la petite courbure de l’estomac prefique vers le  
pylore, où elle communique avec *Fartere* pylorique,  
& fie contourne vers le lobule du foie, en lui donnant  
quelques petits rameaux.

Après cela elle s’avance fur le canal ou ligament veineux,  
& va gagner le lobe gauche dtl foie, où elle fe plonge  
près le commencement dudit canal. Elle donne en pase  
fiant quelques petits rameaux aux parties voisines du  
diaphragme & de l’épiploon.

*L’artere hépatique.*

Dès sa sortie de la cœliaque, elle va à la partie supérieur >  
interne du pylore accompagner la veine-porte, en jet-  
tant deux rameaux particuliers, un petit appelle *artere*pylorique, & un grand nommé *artere* gastrique droite  
ou grande gastrique.

*L’artere* pylorique *se* ramifie fiur le pylore, ce qui lui a  
fait donner le nom de pylorique. Ses rameaux fe dise  
tribuent fur les parties voisines de llestnmac, & com-  
muniquent avec ceux de la gastrique droite. La pylori-  
que fe termine en s’abouchant fur le pylore avec la co-  
ronaire stomachique.

La gastrique droite ayant passé au-delà & derrière le py-  
lore , jette d’abord un rameau considérable appelle *ar\_  
tere* duodénale, ou *artere* intestinale, dont il *sera* parlé  
ci-après, & quelquefois vient du tronc même de Phé-  
patique. La gastrique droite rampe le long de la por.\*

45ΐ ART

tion droite de la grande courbure de l’estomae, en jet-  
tant des rameaux aux deux côtés de la portion voisine  
de l’estomac.

Ces rameaux communiquent avec ceux de la pylorique,  
avec ceux de la coronaire stomachique , & avec d’au-  
tres qui *se* répandent si.ir la portion voisine de l’épi-  
ploon , appellées *artères* gastro - épiploïques droites ,  
lesquelles communiquent avec *i’artere* mésentérique  
fupérieure. Après quoi la gastrique droite aboutit à la  
gastrique gauche, qui est une branche de *Ϊ’artere spié-*nique.

*Dartere* düodénale ou intestinale va le long du duode-  
num du côté du pancréas , en fournissant à l’un & à  
l’autre des rameaux, de même qu’à la portion voisine  
de l’estomac. Quelquefois cette gastrique sort de *i’ar-  
tere* méfentérlque fupérieure, & quelquefois elle est  
double.

*T’artere* hépatique ayant fourni la pylorique & la gastri-  
que droite , s’avance derriere le conduit hépatique vers  
la vésicule du fiel, & lui donne principalement deux  
rameaux appelles *arteres* cystiques , & un autre appellé  
*artere* biliaire, qui fe plonge dans le grand lobe du  
foie.

Enfin , *Fartere* hépatique entre dans la fissure du foie ,  
& s’associe à la veine-porte. Elle s’insinue avec cette  
veine dans une gaine membraneufe, appellée capfûle  
de Glisson, & l’accompagne partout dans le soie par au-  
tant de,ramifications , lefquelles on peut appeller *ar-  
teres* hépatiques propres.

Avant fon entrée dans le soie, elle donne de petits ra-  
meaux à la membrane externe de ce viEcere, & à la cap-  
sllle même. Les *arteres* gastriques aussi-bien que les hé-  
patiqucs propres viennent quelquefois de *F artere* mé-  
sentérique fupérieure au défaut des ramifications or-  
dinaires.

*L.artere splénique.*

Aussi-tôt qu’elle naît de la cœliaque, elle fe porte à gau-  
che fijus l’estomac & Eous le pancréas , & va gagner la  
rate. Elle est collée le long du pancréas à la partie pose  
térieure de la face inférieure de cette glande, & lui  
donne plusieurs rameaux nommés *arteres* pancréati-  
ques.

Vers l’extrémité du pancréas , fous la portion gauche de  
l’estomac, *Vartere* splénique jette une branche princi-  
pale appellée *artere* gastrique gauche ou petite gastri-  
que. Cette gastrique rampe de gauche à droite le long  
de la portion gauche de la grande courbure de l’esto-  
mac , en jettant fur les deux côtés de cette portion de  
l’estomac des rameaux qui communiquent avec ceux  
de la coronaire stomachique.

La même gastrique jette encore à l’extrémité du pancréas,  
un rameau pour le moins , qui communique avec les  
autres *arteres* pancréatiques. Elle en donne aussi à Pé-  
piploon sous le ncm *d’arteres* gastro-épiploïques gau-  
ches. Enfuite elle s’abouche & communique avec la  
gastrique droite, & ces deux gastriques produisent par  
leur rencontre les gastro-épiploïques moyennes.

On voit par tout ceci que *Vartere* coronaire stomachi-  
que, la pylorique , l’intestinale, les deux gastriques ,  
les gastro-épiploïques , les épiploïques, & par consé-  
quent l’hépatique & la splénique , & même la nlésen-  
térique, communiquent toutes ensemble.

*L’artere* splénique s’avance après cela vers la rate, en fai-  
Eant un contour tortueux, tantôt plus, tantôt moins;  
& avant que d’y arriver donne à la grosse extrémité ou  
au grand cul-de-sac de l’estomac deux ou trois ra-  
meaux , que l’on appelle communément vaisseaux  
courts, *vasa-brevia,* & un à l’épiploon, appellé épi-  
ploïque.

La Eplénique étant arrivée à la rate, *se* divise en quatre  
ou cinq rameaux qui *sc* plongent dans ce vsscere, après  
en avoir donné quelques petits aux parties voisines de  
l’estomac & de l’épiploon.

ART 452

*L’artere mésentériquefupérieure.*

*Téartere* mésentérique supérieure, *Pl. V. sig.* 43. naît an-  
térieurement de l’aorte défendante inférieure,très-peu  
au-dessous de la cœliaque. Elle en vient un peu à droite  
& fe recourbe aussi-tôt à gauche.

Elle donne dès fa naissance une petite branche, qui se  
distribue par une petite bifurcation à la face inférieu-  
re de la tête du pancréas, & à la partie voisine de l’in-  
testin duodenum, en communiquant avec *F artere* duo-  
dénale par de petites arcades & aréoles ou mailles.

Elle passe après par-dessus le duodenum , entre cet intei-  
tin & la grande veine mefaraïque ; fe glisse entre les  
deux lames du méfentere, & en fe courbant par un tra-  
jet obliqué de gauche à droite & de haut en bas, peu à  
peu & par degrés, elle s’avance vers l’extrémité de  
Fintestin ileum. Par cette courbure elle forme une esc  
pece d’arc assez long qui produit quantité de rameaux  
de sa convexité ou grande courbure.

Les branches de la convexité de cet arc de *Fartere* mé-  
fentérique font au nombre de feize ou dix-huilaplus ou  
moins, & elles font prefque toutes employées aux in-  
testins grêles depuis le dernier tiers du duodenum. Les  
premieres branches semt très-courtes, & la longueur  
des autres augmente de plus en plus & à proportion  
jusqu’à celles du milieu de l’arc. Les branches qui sont  
après ce milieu, diminuent de longueur peu à peu, juf-  
qu’aux dernieres.

Toutes ces branches en s’approchant des intestins se com-  
muniquent d’abord par des arcades réciproques, & en-  
fuite par des lozanges, aréoles ou mailles de toutes  
sortes de figures, d’où il part une infinité de petits ra-  
meaux qui embrassent le canal intestinal partout, com-  
me un réseau annullaire.

Ces arcades & ces lozanges ou mailles *se* multiplient à  
mesi-lre que les branches deviennent longues, & elles  
diminuent en grandeur ou étendue à mefure qu’elles  
approchent du canal intestinal.

Les premieres branches de la convexité de l’arc sont très-  
courtes. Elles fournissent au pancréas & au meseco-  
lon , & communiquent avec la duodenale. Laderniere  
de toutes donne à l’appendice vermiforme, & jette une  
portion d’arcade à la tête du colon.

Les branches de la concavité de Parc ne sont souvent que  
deux ou trois considérables, rarement plus. Avant ces  
branches il en part d’abord un petit rameau qui va au  
duodenum , & jette quelques artérioles au pancréas.

La premiere branche principale de la concavité de Parc  
*se* porte dans le mefocolon vers la portion droite du  
colon. Avant d’y arriver elle fe partage en deux ra-  
meaux, dont le plus grand monte tout le long de la  
partie supérieure du colon , où il fe forme la fameufe  
communication avec la mésentérique inférieure. On  
pourroit nommer ce rameau *artere* colique supérieure.  
L’autre rameau de cette premiere branche descend le  
long de la portion droite du colon.

La Eeconde branche principale de la concavité de l’arc  
ayant fait quelque chemin par le méfentere, se divise  
en trois rameaux, dont le premier va à la partie infé-  
rieure de la portion droite du colon , où il communi-  
que avec lefecond rameau de la premiere branche. Le  
fecondrameau va au commencement du colon, où il  
communique avec le précédent, & à la tête de cet in-  
testin appellé cœcum.

Le troisieme rameau de la seconde branche principale  
après avoir communiqué avec le rameau précédent, en  
donne aussi un petit ’au cœcum, à l’appendice vermi-  
forme , & à l’extrémité de Pileum. Il communique en-  
Faite avec l’extrémité de. l’arc ou du tronc courbé de  
*Fartere* méPentérique supérieure.

Toutes ces communications *se* font par arcades & par  
mailles, comme dans la distribution des branches de  
la convexité de l’arc. En général le tronc & toutes les  
branches de *Fartere* méfentérique scipérieure *se* ran-  
gent felon les plis du mésentere, & felon les circonvo-

45 3 ART

lotions des intestins, & donnent en passant des rameaux  
aux lames du méfentere, à Ea substance cellulaire &  
aux glandes mésentériques.

»

*L’artere mésentérique inférieure.*

*L. artere* mésentérique inférieure , *Planch. V. Fig.* 45.  
fort antérieurement de l’aorte descendante inférieure,  
environ îm travers de doigt ou plus, au-dessus de sa bi-  
furcation & au-dessous des *arteres*fpermatiques. Ayant  
fait environ deux travers de doigt de chemin ou plus ,  
elle fe divsse en trois & quelquefois en quatre bran-  
ches , qui s’écartent très-considérablement à mefure  
qu’elles avancent.

La branche supérieure ou premiere, après avoir fait en-  
viron un pouce de chemin fans se ramifier, se divife en  
deux rameaux principaux dont le premier monte le  
long de la portion gauche du colon , & fiorme la com-  
munication des deux *arteres* mésentériques, dont il est  
qparlé ci-dessus. On peut nommer ce rameau *artere* co-  
lique gauche. Le second rameau, après avoir commu-  
niqué avec le premier , descend fur la même portion '  
du colon.

La branche moyenne ne fait pas moins de chemin toute  
unie, & se partage enfuite en deux rameaux ; l'un re-  
monte Eur l’extrémité du colon, en communiquant par  
arcade avec le second rameau de la branche supérieure ,  
& l’autre desitend Eur la même extrémité de cet intestin.

Quand il y a encore une autre branche moyenne , elle  
va au premier contour de la double courbure du colon  
par une distribution pareille, & une pareille commu.  
nication de haut en bas.

La branche inférieure va aufecond contour du colon , ou  
à tous les deux contours au défaut d’une des branches  
moyennes, & jette aussi un rameau en haut,quicom-  
munique avec le précédent.

Elle jette un autre rameau embas, qui est très-considéra-  
ble , appelle *artere* hémorrhoïdale interne, qui defcend  
derriere l’intestin rectum, s’y distribue par plusieurs ra-  
mifications , & communique avec les *arteres* hypogas-  
triques.

*Les arteres Rénales.*

Les *arteres* renales , appellées communément *arteres*émulgentes , font pour l’ordinaire deux, & sortent la-  
téralement de l’aorte descendante inférieure immédia-  
temcnt au-dessous de l’ancrcméfentérique supérieure,  
l’une à droite & l’autre à gauche; celle du côté droit est  
plus en arriere & plus longue que celle du côté gauche,  
à caisse de la veine-cave , qui fe trouve à droite entre  
l’aorte & le rein.

Elles vont ordinairement toutes unies, & par un chemin  
presque horisontal, gagner les reins dans lesquels elles  
se plongent par plusieurs rameaux, qui étant entrés par  
les enfoncemens des reins, font des arcades dans la sises  
tance interne des reins.

Il fort de ces arcades quantité d’autres petits rameaux vers  
la circonférence ou furface externe des reins. Quelque-  
fois il y en a plus d’une à chaque côté ; quelquefois  
cette augmentation n’est que d’un côté. Ces rameaux  
surnuméraires viennent souvent immédiatement de  
l’aorte, & entrent dans la partie supérieure ou inférieu-  
re du rein.

Ordinairement *Partere* rénale droite passe derriere la vei-  
ne-cave & la veine rénale de l’autïe côté. *Téartere* gau-  
che passe d’abord derriere la veine associée , & enfuite  
par-devant. Quelquefois elles jettent des rameaux aux  
capfules rénales & à la graisse des reins & même au dia-  
phragme.

*Arteres capsulaires.*

Les *arteres* des capfules sisr-renales, qu’on peut appeller  
*arteres* capEulaires , naissent quelquefois de l’aorte au-  
dessus des *arteres* rénales , & fournissent les *arteres*adipeufes , qui vont à la graisse des reins. Quelquefois  
elles naissent du tronc de la cœliaque. Celle du côté

ART 454

droit Vient le plus somment de *Fartere* rénale du même  
côté, assez près de sa naissance. La gauche part ordinale  
rement de l’aorte même au-dessus de la rénale.

1

*Les arteres spermatiques.*

Les *arteres* spermatiques , *Planch. V. Fig.* 51. 51. font  
ordinairement au nombre de deux , quelquefois plus.  
Elles font fort déliées & fortent antérieurement de  
l’aorte defcendante inférieure, l’une près de l’autre,  
enViron un traVers de doigt au-dessous dfes *arteres ré-  
nales ,* tantôt plus haut, tantôt plus bas, entre les deux  
méfentériques ; en un mot, entre les rénales & les mé-  
sentériques inférieures.Quelquefois l’une est plus haute  
ou plus latéralement que l’autre.

Elles jettent d’abord à la membrane commune des reins  
de petits rameaux nommés *arteres* adipeufes. Essui-  
te elles descendent sur les musisses psiaas pardeVant les  
urétetes , entre les deux lames ou feuillets du péri-  
toine.

Elles donnent plusieurs rameaux assez considérables de  
coté & d’autre au péritoine, principalement aux par-  
ties Voisines du méfentere, & elles communiquent aVec  
les *arteres*méfentériques, de même qu’avec lesadipeu-  
fes. Elles donnent aussi des artérioles aux uréteres.

Enfuite elles passent dans les hommes par les ouVertures  
aponéVrotiques des misscles du bas-Ventre dans la gaine  
du péritoine , & Vont se distribuer aux testicules & aux  
épididymes , où elles communiquent aVec un rameau  
de *Fartere* iliaque externe.

Dans les femmes elles ne fortent pas hors du bas - ventre,  
mais elles s’ydistribuent aux ovaires & à l’fltérus,& com-  
muniquent avec des rameaux de *Fartere* hypogastrique  
vers les extrémités frangées des trompes de Fallope.

*Arteres Lombaires.*

Les *arteres* lombaires sortent postérieurement de l’aorte  
descendante inférieure , au nombre de cinq ou six pai-  
res & plus, à peu près comme les intercostales.

On les peut distinguer en supérieures & en inférieures.  
Les supérieures donnent de petits rameaux aux parties  
voisines du diaphragme & des misscles intercostaux,  
& même tiennent lieu de demi-intercostales. Quelque-  
fois les paires viennent d’un petit tronc commun , &  
non pas séparément.

Elles fe distribuent de côté & d’autre aux muscles psoas ,  
aux quarrés ou triangulaires , aux traissverses & aux  
obliques du bas - ventre. Elles percent ces derniers &  
deviennent hypogastriques externes. Elles vont aux  
msscles vertébraux, au corps des vertèbres , & entrent  
dans le canal de l’épine par les échancrures latérales  
desvertebres pour les membranes, &c. & y forment  
des anneaux à peu près comme les intercostales. Elles  
donnent aussi des artérioles aux nerfs.

*Les arteres Sacrées.*

Les *artères* sacrées , *Plan.* V. Fig. 52. viennent ordinal-  
nairement de la partie postérieure de l’extrémité de  
l’aorte defcendante inférieure , où plutôt de fa bifur-  
cation. Souvent elles en fortent plus haut, ondes lom-  
baires ; quelquefois plus bas , ou des iliaques. Elles  
semt au nombre de deux , trois ou quatre ; quelquefois  
il n’y en a qu’une. Elles se ramifient silr l’os fiacrum,  
& aux parties voisines du péritoine , de l'intestin rec-  
tum , de la graisse , &c. & entrent par les trotssi anté-  
rieurs de l’os siacrum dans le canal de cet os, ou elles  
*sc* distribuent de côté & d’autre. Elles donnent aussi  
des artérioles aux gros cordons des nerfs qui y font  
renfermés , & qui en fortent par les mêmes trous. El-  
les s’insinuent aussi dans le tissu interieur de l’os *sa-  
crum.*

*Les arteres Iliaques.* Planche V. Fig. 53. 53.

L’aorte descendante inférieure *se* termine vis-à-vis la  
derniere vertebre des lombes, & quelquefois plus haut,  
Ffij

455 ART

où elle fait une bifurcation & fe divife latéralement  
en deux grosses branches, l’une à droite, l’autre à gau-  
che , appellées *arteres* iliaques. Elles font chacune les  
troncs communs de deux autres *arteres* de même nom.  
Cette bifurcation est. placée au-devant & à gauche  
d’une pareille bifurcation de la veine-cave.

Les *arteres*iliaques communes ou primitives s’écartent  
à mefure qu’elles defcendent, & elles s’avancent obli-  
quement vers la partie antérieure inférieure des os des  
îles,.fans aucune ramification considérable dans l'ef-  
pace d’environ trois travers de doigt , excepté quel-  
ques artérioles qui vont à l’os facrum , & dont quel-  
ques-unes entrent par les trous supérieurs de cetos, &  
s’y distribuent comme les sacrées; d’autres traversent  
même, & sortent par les trous postérieurs aux muscles  
voisins , &c. Elles donnent encore en passant de petites  
artérioles au péritoine , aux tuniques des veines , à la  
graisse , aux uréteres , derriere lesquels ces iliaques  
communes passent.

L’iliaque primitive droite passe d’abord par-devant la  
naissance de la veine iliaque gauche pour accompagner  
la veine iliaque droite, pardevant laquelle elle desiccnd  
jusiques vers la sortie du bas-ventre , où cette *artere*devient plus interne. L’iliaque primitive gauche def-  
ccnd par-devant la veine du même nom , & se .place  
aussi vers le côté interne de cette veine en sortant du  
bas-ventre.

Chacune de ces iliaques primitives a trois travers de  
doigt ou environ , de sim origine , *se* divise en deux  
fecondaires , l’une externe , *Plan. V. Fig.* 54. 54. &  
antérieure, l'autre interne, *Pl. V. Fig.* 55. 55. &posté-  
rieure. On appelle la premiere *sartere* iliaque externe.  
L’externe n’a point de nonfparticulier. L’interne est  
aussi appellée hypogastrique , laquelle souvent ne pa-  
roît qu’une branche de l’autre dans les adultes & après  
la jeunesse ; car dans les petits enfans , & surtout dans  
le fœtus, Phypogastrique paroît le tronc,& l’autre com-  
me si c’en étoit une branche.

L’iliaque particuliere externe , *Planche* V. *Fig.* 54. 54.  
dc l’un & de l’autre côté, defcend obliquement fur le  
musde iliaque jusqu’au ligament tendineux de Fallo-  
pe , sims lequel elle sort du bas - ventre. Elle ne don-  
ne en chemin qu’un petit nombre d’artérioles jtssques  
vers la sortie du bas-ventre , savoir au péritoine & aux  
parties les plus voisines. En allant sious le ligament  
tendineux, & étant silr le point de sortir du bas-ventre,  
chacune d’elles jette deux rameaux considérables , l’un  
interne & l’autre externe.

Le rameau interne est appelle *artere* épigastrique, *Plan.  
V. Fig. Fsu* il sort antérieurement de l’extrémité de  
l’iliaque externe , immédiatement avant sim passage  
fous le ligament tendineux ; de-là il remonte ohlique-  
ment à travers de l’aponévrose du musde transvecte  
vers la partie postérieure du mtsscle droit du bas-ven-,  
tre, qu’il gagne environ deux ou trois travers de doigt  
au-dessus de l’os pubis.

*IL.artere* épigastrique monte ensuite en haut le long de  
la face postérieure ou interne de ce mufcle , en fe ra-  
mifiant si-lr les aponévroses des muscles voisins, &c. &  
à la fin fie perd en s’anastomosant réellement par plu-  
sieurs petites ramifications avec la mammaire interne.  
Elle communique aussi avec les intercostales inférieu-  
res , qui fe répandent sur les mtsscles du bas-ventre.

Cette *artere* épigastrique donne aussi quelquefois deux  
rameaux particuliers , dont l’un passe par le trou ova-  
laire du bassin avec un nerf particulier, & va aux muse  
cle triceps , &c. l’autre rameau defcend avec *Fartere*spermatique jusqu’aux testicules , où il s’anastomose  
avec elle.

Le rameau externe de l’iliaque externe , *Planche V. Fig.*58. 58. stOrt latéralement du côté externe de cette*arte-  
re* fous le ligament de Fallope , va à la levre interne  
de l’os des îles , où il fe partage communément en  
deux, & ste ramifie pour le muficle transversi? & sim  
l’oblique du bas-ventre , & communique avec *Fartere*lombaire voisine,

ART 456

Outre ces deux rameaux, l’iliaque externe en donne en-  
core du côté interne , finis le ligament tendineux , un  
petit qui va gagner la gaine du cordon des vaisseaux  
spermatiques ,& quelquefois il en jette un autre petit  
dtl côté externe , qui fe porte à l’os des îles.

*L’artere* iliaque interne ou hypogastrique , *PI. V.Fig-  
55.* 55. ayant fait environ un grand travers de doigt  
de cnemin en dedans & en arriere , fe recourbe peu. à  
peu obliquement de derriere en devant, & un peu vers  
le côté externe ; après quoi elle *se* rétrécit & fe tcrmle  
ne Eous le nom *Tartere* ombilicale, *Planche V. Fig-*56. 56. que l’on peut regarder comme la vraie conti-  
nuationdu tronc de *Vartere* hypogastrique.

*L’artere* ombilicale remonte à côté de la vessie , & après  
lui avoir donné , de même qu’aux parties voisines du  
péritoine , &c. de petits rameaux, elle *se* rétrécit & se  
trouve tout-à-fait bouchée dans les adultes , au-desius  
de la partie moyenne de la veflîe , comme on le voit  
dans la *Fig. su.* de la *Planche V.* à laquelle elle donne  
des rameaux. Elle en donne à la matrice & aux parues  
voisines de llun & l’autre siexe. De-là elle monte com-  
me une espece de ligament jusqu’au nombril , où elle  
*se* joint à *Vartere* ombilicale de l'autre côté. Ce nom  
lui vient de *son* tssage dans le fœtus.

La courbure de *Fartere* hypogastrique produit ordinaire-  
ment de fa convexité quatre ou cinq branches princi-  
pales assez près les unes des autres : quelquefois elles  
en naissent séparément ; quelquefois il y en a qui en  
viennent par un petit tronc commun , & quelquefois  
celle qui est la premiere dans un fujet, en est dans un  
autre le rameau d’une branche principale ; tant le nom-  
bre , l’arrangement, l’origine & la distribution deces  
branches renferment de variété dans les difiérens su-  
jets .' C’est pourquoi je les distingue par des noms par-  
ticuliers , en petite iliaque, en féffiere , en fciatique ,  
en honteufe commune,ouhonteufe hypogastrique,&  
en obturatrice.

La petite iliaque ou la plus postérieure de ces branches,  
qui n’est fouvent qu’un rameau de la branche fessiere,  
passe entre les deux derniers nerfs lombaires & se divi-  
se en deux rameaux, dont l’un entre dans le canal de  
l’os facrum par les derniers de ses grands troncs inter-  
nes ou antérieurs ; l’autre rameau passe derriêre le muse  
cle psisas, auquel il donne des rameaux, & derriere le  
nerf crural, & va se distribuer dans le musde iliaque  
& sur la partie interne moyenne de l’os des îles, où il  
entre dans l’os même par un trou particuliere & quel-  
quefois par plusieurs.

*L’artere* feflîere est pour l’ordinaire très-considérable, &  
quelquefois la plus grosse des branches hypogastri-  
ques. Elle produit quelquefois dès fon commencement  
la petite iliaque, & quelquefois le petit rameau qui en  
part pour l’os facrum & pour les parties attachées à cet  
os. Après cela le tronc de *sartere* fessiere fort du baf-  
sin avec le nerf fciatique par la partie supérieure de la  
grande échancrure de l’os innominé, au-destbus du  
mtsscle pyrisorme, pour *se* distribuer en maniere de  
rayons au mtsscle grand fessier & au moyen.

En passant elle donne quelques rameaux à l’os Eacrum,  
au coccyx, au musde pyrisorme, aux mtsscles de Fa-  
nus , aux parties voisines de l’intestin rectum , en for-  
mant une hémorrho'ïdale interne particuliere. Elle  
donne même à la vessie & aux parties voisines , & en-  
fin un assez long rameau qui accompagne le nerf fcia-  
tique embas.

*L’artere* fciatique donne d’abord des rameaux au musela  
pyrisorme, aux quadrijumeaux, à l’os sacrum & même  
à la face interne & au tissu interne de l’os ifchion. Elle  
jette encore fous le musde quarré un rameau qui va à  
l’articulation du femur.

Elle traverfe obliquement le nerf fciatique, passe aVec  
lui par la grande échancrure postérieure de l’os des  
îles, en lui donnant des artérioles qui se distribuent  
au-dedans de ce nerf. Elle remonte enfin fur la faee ex-  
terne de l’os des îles comme par rayons, & *se* distribue  
au tissu interne de cet os, & aux muscles fessiers, prin-

457 ART

cipalement au moyen & au petit.

L’honteufe commune ou *artere* honteuse hypogastrique,  
que l’on appelle vulgairement honteufe interne , naît  
quelquefois par un tronc commun avec la fessiere. El-  
le produit deux principaux rameaux. Le premier fort  
avec la fessiere & la fciatique par la grande échancrure  
de l'os ilion, & fe divife d’abord en deux autres ra-  
meaux subalternes.

Le premier rameau principal va derriere l’épine de Pif-  
chion, se glisse entre les deux ligamens qui fiant atta-  
chés à l’os isithion & à l’os silcrum , & passe par la face  
interne de la tubérosité dé Pos ifchion, jufqu’à la nais-  
sance du Corps caVerneux du même côté. Là il Pe di-  
vsse en plusieurs dont ufi vlliau siphincter de l’anus, &  
prend le nom *d’artere* héseorrhoïdale externe.

Les autres petits rameaux arrosent les tégumens voisins ,  
la tête caverneusie ou bulbe de l’urétere &’le corps ca-  
verneux. Le dernier ou plutôt Pextrémité du premier  
rameau passe de derrière en deVant par-dessus le col du  
scmur, & communique avec une branche de *Ϊ’artere*crurale.

Le second rameau principal appelle communément *ar-  
tere* honteisse externe, fe jette dans l'union de la vessie  
& du rectum , va dans l’homme aux vésicules sémina-  
les, au col de la vessie , aux prostates & aux parties voi-  
sines du rectum.

Enfuite il passe sejus Pos pubis à côté d’une veine considé-  
rable qui est directement flous la fymphyse de cet os,  
& coule le long du penis entre cette veine & un nerf,  
en fe distribuant en chemin aux corps caverneux, &  
en communiquant avec la petite honteufe qui vient  
de *artere* crurale.

Ce fecond rameau de la grande honteuse fort quelque-  
fois séparement de l'hypogastrique, principalement  
dans les femmes,où elle fe distribue par plusieurs rami-  
ficaticns aux côtés de l’utérus, & communique avec les  
*arteres* spermatiques vers les franges de la trompe  
de Fallope , & aux parties voisines du vagin.

*IL.art re* obturatrice perce les mufcles obturateurs, ce  
qui lui a fait donner ce nom, & fort du bassin par la  
partie supérieure du ligament qui occuppe le grand  
trou ovalaire de l’os innominé. Avant que de fortir el-  
le jette un petit rameau qui passe par-dessus la Iymphy-  
fe de l'os des îles aVec l’es pubis, pour aller aux glan-  
des inguinales & aux tégumens.

En passant par les mtsscles elle *se* diVsse & *sc* distribue  
au mtsscle pectiné & au triceps. Elle jette encore un  
rameau qui communique avec le rameau de *Fartere*fciatique qui va à l’articulation du femur , & jette des  
artérioles dans les trous du col de cet os.

Enfuite *F artere* hypogastrique ste termine par *Fartere*ombilicale, comme on l’a dit ci-devant.

*Les arteres crurales.* Planche V. Fig. 69.

L’iliaque stort du bas-ventre entre le ligament tendineux  
de Fallope & le tendon du mufcle psiaas star l'union de  
Pos des îles avec Pos pubis, où elle change de nom &  
prend celui *d’artere* crurale.

Elle donne d’abord trois petits rameaux. Le premier est  
appelle petite honteufe externe , qui va flous la veine  
crurale à la peau & au ligament du pénis , aux glandes  
inguinales, & communique avec la honteuste interne.  
Le Pecond va au msscle pectiné. Le troisieme va à la  
partie supérieure du musitle couturier. Ces rameaux  
donnent aussi aux tégumens antérieurs voisins.

Ensiute *Vartere* crurale desicend silr la tête du femur, fait  
un coutour fur la veine crurale, & fe place au côté in-  
tcrne de cette veine , environ trois travers de doigt de  
fa fortie du bas-ventre. Depuis sim origine jusqu’ici  
elle est seulement couverte de la graisse & de la peau ,  
y étant couchée sim le mufcle pectiné & sifr la premie-  
re portion du triceps.

A l'endroit de sim déplacement ou contour , elle jette  
& produit trois branches considérables , une externe ,  
une moyenne & une interne. Ces trois branches vien-

ART 458

nént plus ou moins postérieurement, quelquefois d’u-  
ne feule origine, c’est-à-dire, d’un tronc commun sort  
court, quelquefois de deux, &c.

La branche externe va extérieurement ou fupérieure-  
ment aux mufcles crural, vaste externe, grêle anté-  
rieur, à celui du fascia lata & au moyen fessier. Elle  
jette un rameau en haut vers la pointe du grand tro-  
chanter, lequel rameau communique avec le premier  
rameau principal de la grande honteufe & la Eclati-  
que , comme on l’a déja dit.

La branche moyenne desicend si.it la partie interne de la  
cuisse entre les nasscles du triceps , en leur donnant  
des rameaux, dont un petce le second de ces mtsscles  
*& se* distribue à la partie inférieure du mufcle grand  
fessier, aux musisses demi-nerveux,demi membraneux,  
au biceps & aux tégumens voisins.

La branche interne va en arriere sclr les quadrijumeaux  
vers le grand trochanter, & après avoir donné un ra-  
meau qui entre dans l’articulation du femur, elle des-  
cend & jette aux mufcles qui couvrent cet os en arrie-  
re, plusieurs rameaux , dont l’un entre dans l’os mê-  
me à côté de la ligne âpre.

*L’artere* crurale après avoir donné ces trois branchés,  
desicend entre le couturier, le vaste interne & le tri-  
ceps , en jettant des rameaux aux environs. Elle est  
couverte par le couturier jusqu’à la partie inférieure de  
la cuisse, où elle *fe* tourne en arriere au bas & au tra-  
vers-du dernier triceps, un peu au-dessus du condyle  
voisin. Enfuite elle reçoit le nom *d’artere* poplitée,  
& deEcend le long du creux du jarret, accompagnée de  
la veine du même nom.

*L’artere* poplitée n’est couverte que des tégumens dans  
le creux du jarret. Elle jette de part & d’autre des bran-  
ches qui remontent sim les condyles en communiquant  
ensemble avec les ramifications inférieures de *Fartere*crurale.

Elle donne à l’articulation du genou des rameaux, dont  
un au moins passe entre les ligamens croisés. En dese  
cendant elle jette des branches aux mufcles grands  
jumeaux ou gastrocnémiens & au musde poplité.Etant  
parvenue derriere la tête du tibia , elle jette deux ra-  
meaux ,' un de chaque côté.

Le premier ou interne de ces rameaux descend &em-  
brasse la tête du tibia en devant, passe entre le ligament  
latéral interne de l'os, & après plusieurs ramifications  
‘ donne une petite branche , laquelle monte &. corn-  
münique avec les *arteres* qui embrassent les condyles  
du femur.

Le fecond rameau ou l’externe , passe par-dessus la tête  
du peroné , & *se* glisse entre la tête du tibia & le liga-  
ment latéral externe du genou. Il embrasse l’articula-  
tion jtssqulaux ligamens de la rotule , en communi-  
quant avec les branches qui embrassent les condyles du  
femur, & avec une branche du premier rameau ou ra-  
meau interne.

Immédiatement après la naissance de ces deux rameaux &  
avant que de fe terminer, la poplitée jette une *artério-  
le* embas fur la face postérieure du ligament interose  
feux, attenant le tibia, dans lequel elle s’insinue par un  
trou particulier un peu au-dessus de la partie moyen-  
ne de l'os.

La poplitée fe termine en fe divisant d’abord en deux  
branches principales , dont l’une fe jette entre les tê-  
tes du tibia & du peroné, passe de derriere en devant  
à travers , ou plutôt par-dessus le ligament interosseux  
& reçoit le nom *d’artere* tibiale antérieure. L’autre  
branche fe divife principalement en deux autres , l’une  
interne qui est la plus grande appellée *artere* tibiale  
postérieure, l’autre externe & la plus petite , nommée  
*artere* péroniere postérieure.

*L’artere* tibiale antérieure après avoir passé entre la tête  
du tibia & la tête du péroné , jette de petites branches  
en haut aux côtés. Celles d’en haut Communiquent avec  
les latérales de la poplitée qui embrassent[l’articulation.  
Celles des côtés vont aux parties voisines. Ensiiite *Far-  
tere* tibiale antérieure defcend le long de la face an-

459 ART

térieure du ligament interosseux vers le côté externe  
du tibia, entre le mufcle jambier antérieur & le musc  
cle extenseur du pouce.

Ayant parcouru environ les deux tiers du côté du tibia ,  
elle *se* jette antérieurement silr le tibia , sous le liga-  
ment annulaire commun & sous le mufcle extenseur  
du pouce, & va gagner l'articulation du pié. Elledon-  
ne en chemin à droite & à gauche des rameaux qui  
communiquent latéralement avec *Fartere* tibiale pol'-  
térieure & la péroniere postérieure; de sorte que ces  
deux os en sont environnés.

Etant parvenue à l'articulation du pié; elle produit des  
branches qui l'e glissent entre Pastragal & le calcaneum  
*& se* distribuent à l’articulation du pié & aux os du  
talsse. Il *se* trouve tout autour d’ici des communications  
fréquentes en tout fens.

Ayant passé le pli du pié, elle a encore de part & d’autre  
des rameaux qtfi communiquent avec les branches la-  
térales de la tibiale postérieure & avec la péroniere  
postérieure; de forte que toutes ces ramifications font  
comme des cercles qui environnent le tarfe. Après ce-  
la *Vartere* tibiale antérieure s’avance le long de la con-  
vexité du pié jufqu’à l’interstice du premier & du *se-  
cond Os* du métatarse, entre les têtes desquels elle jet-  
te un gros rameau qui perce les muscles interosseux Eu-  
périeurs en dessous, & va s’aboucher avec l'extrémi-  
té de la tibiale postérieure , faisant avec elle fous la  
plante du pié un arcade *artérielle* nommée arcade  
plantaire.

Elle jette encore par-dessus les autres os du métatarEe  
deux ou trois rameaux considérables , qui vont aux  
musicles interosseux & aux tégumens. Ces rameaux  
communiquent mutuellement les uns avec les autres.

Enfin *Fartere* tibiale antérieure *se* termine principale-  
ment par deux rameaux, dont l'un donne au muEcle  
thenar & au côté interne du pouce ; l'autre *se* parta-  
ge pour le côté externe du pouce, & pour le côté in-  
terne du second orteil.

*U artere* tibiale postérieure qulon nomme aussi *artere su-*rale , destcend entre les mtsscles soléaires, le jambier  
postérieur, le long fléchisseur commun des orteils , &  
le fléchisseur propre du pouce, en donnant à ces musa  
des, au tibia, & même à la moelle de cet os par une  
espece de canal osseux dans fa partie postérieure &  
preEque supérieure.

Elle va ensifite derrierela malléole interne, en commu-  
niquant avec la tibiale antérieure, embrassée par les  
veines voisines, & passe fous la plante du pié entre la  
face concave du calcaneum & le mufcle thenar , où  
elle *sc* divisie en deux rameaux, un grand ou externe,  
& un petit ou interne.

Le grand rameau ou *Fartere* plantaire externe, passe par  
la face concave du calcanéum obliquement fous la plan-  
te du pié, jtssqu’à la baEe du cinquieme os du méta-  
*tarse, 8c* de-là fait une espece d’arcade jusques vers le  
pouce. Elle communique ici avec la tibiale antérieu-  
re , qui a percé les musitles interosseux supérieurs dans  
l’interstice du premier & du second des os du méta-  
tarfe, comme on l’a dit.

La convexité de cette arcade fournit aux deux côtés de  
chacun des trois derniers orteils, & au côté externe du  
fecond orteil, en faifant de petites arcades de commu-  
nication au bout & quelquefois fur le milieu de cha-  
que doigt, comme dans la main. La concavité de Par-  
cade donne aux parties voisines.

Le petit Rameau ou *Fartere* plantaire interne , étant  
parvenu par-delà le milieu de la plante au pié, fe di-  
vife encore en deux, dont l’un va au pouce, & corn-  
mimique avec le rameau de la tibiale antérieure ; l’au-  
tre Ee distribue aux premieres phalartges des autres or-  
teils sijivans, & communique avec les ramifications  
que ces orteils reçoivent de l’arcade plantaire.

*L’artere* péroniere deficend le long de la face postérieure  
du péroné , entre le mufcle soléaire & le nasscle flé-  
chisseur du pouce , auxquels elle donnedes rameaux en  
chemin & aux portions voisines.

ART 460

Etant parvenue au-delà des deux tiers du péroné, elle  
jette un rameau considérable , qui *sc* plonge embas en-  
tre le tibia & le péroné, passe entre leurs extrémités  
de derriereen devant , au travers ou au-dessous du li-  
gament intérosseux, & *se* distribue silr le tasse en don-  
nant aux tégumens.

Enfin *\’artere* péroniere continue S011 chemin , & destcend  
sur la partie postérieure du péroné jusqu’au calcaneum ,  
où elle forme entre Pastragal & le tendon d’Achille ,  
une arcade de communication avec *sartere* tibiale pose  
térieure.

Après cela elle fe jette en dehors , & communique un  
peu au-dessous de la malléole externe avec *Fartere*tibiale antérieure par une arcade , dont il part plusieurs  
petites ramifications aux parties voisines.

Je ne parle pas ici des anastomofes cutanées qui fe trou-  
vent par-tout, & qui font d’une grande beauté dans le  
fœtus. Je n’y fais pas non plus le détail de lacommu-  
nication très-fréquente & très-considérable d’artério-  
les autour du périoste , laquelle communication re-  
préfente un réfeau très-fin, & une espece de *Rete mi-  
rabile.*

\* M. Bcrtin , Docteur en Medecine de la Faculté de  
Paris, & de l’Académie des Sciences, doit bien-tôt  
donner au Public un traité des *arteres* orné de plan-  
ches colorées , dans lesquelles le cours des *arteres* pa-  
roîtra comme si elles étoient injectées. La grande con-  
noissance que PAuteur a des matieres anatomiques,  
assure à cet Ouvrage l’exactitude & la vérité ; quali-  
tés que l'on doit spécialement souhaiter dans les Ou-  
vrages *d’anatomie.*

EXPLICATION

*de la cinquième Planche qui repréfente les* **arteres** *disséquées^  
d’après* D **R AKE.**

PLANCHE V,

1. L’aorte ou la grande *artere* coupée dans sim origine à  
l’orifice du ventricule gauche du cœur.

A. Les trois valvules demi-circulaires de l’aorte,corn-  
me elles paraissent lorsqu’elles empêehent le sang de  
retourner dans le ventricule gauche pendant *sa diaf-*tole.

2. 2. Le tronc des *arteres* coronaires du cœur sortant du  
commencement de l’aorte.

3. Le ligament artériel qui n’est pas exactement re-  
présenté.

4.4. Les *ameres* souclavieres sortant de la grande *artere,*dont les *arteres* axillaires & celles des bras 23.23. sont  
une continuation.

5. 5. Les deux *arteres* carotides, dont la droite Eort de la  
fouclaviere & la gauche de l’aorte.

6.6. Les deux *arteres* vertébrales sortant de lasouclavie-  
re, elles passent par les apophyses transuerses des ver-  
tebres du cou, d’où elles entrent dans le crane par le  
grand, trou occipital.

7. 7. Les *arteres* qui conduisent le seing dans la partie in-  
férieure de la face, la langue, les mufcles adjacens & les  
glandes.

8. 8. Les troncs des *arteres* temporales sortant des caro-  
tides , & donnant des rameaux aux glandes parotides &  
aux

9. 9. Mtsscles, voisins au péricrane & au-devant, de la tête.

10. 10. Troncs qui envoyent le sang dans la cavité du  
nez, & particulierement aux glandes de sia membrane  
musiqueisse.

11. II. Les *arteres* occipitales dont les troncs passent siur  
les apophysies mastoïdes & *se* distribuent à la partie pose  
térieure du péricrane, où elles s’anastomosent avec les  
branches des *arteres* temporales.

12.12. *Arteres* qui portent le sang au pharynx, à la luesu  
te & à *ses* muEcles.

B. B. Petite portion de la base du crane percée par *Farte-*

46i ART

*re* de la dure-mere qui est ici représentée avec une por-  
tion de la dure-mere.

13.13. Contours que font les *arteres* carotides avant que  
de fe rendre au cerveau par la bafe du crane.

14.14. Parties *dcs arteres* carotides qui passent de chaque  
côté de la selle sphénoïde, où elles fournissent plusieurs  
petits rameaux qui fervent à former le *Rete mirabile,*qui est beaucoup plus apparent dans les quadrupedes  
que dans l’homme.

*\* Nota.* Les *arteres* du cervelet font confondues avec cel-  
les du prétendu *Rete mirabile.*

C. La glande pituitaire hors de la fclle sphénoïde, pla-  
cée entre les deux troncs tortueux des *arteres* carotides,

I4-I4.

D. D. *Arteres* ophtalmiques fortant des carotides avant  
qu’elles s’insinuent dans la pie-mere.

15. Contours que font les *arteres* vertébrales en passant  
par les apophyses transeerfes de la premiere vertebre  
du cou, vers le grand trou de l’os occipital. On a aver-  
ti plus d’une fois que les cavités de ces *artères* font  
beaucoup plus larges dans l’endroit où elles fe replient  
que leurs troncs inférieurs; ce qui sert à diminuer l’im-  
pétuosité du fang conjointement avec leur contour.  
Dans les quadrupedes, les angles des inflexions ou des  
contours des *arteres* du cerveau font plus aigus, & fer-  
vent par conséquent à diminuer davantage l’impétuosi-  
té du sang qui s’y porte avec siorce, à cause delaposi-  
tion horizontale de leurs troncs.

16. Les deux troncs de *Ϊ’artere* vertébrale qui passe siir la  
moelle allongée.

17. Les rameaux par lesquels les *arteres* carotides cervi-  
cales communiquent.

18. 18. Les ramifications des *arteres* au-dedans du crane,  
dont les troncs les plus grands fiant situés entre les lobes  
du cerveau & dans *ses* circonvolutions. Les veines du  
cerveau partent des extrémités de ces *artères.* Leurs  
troncs ont une position fort différente de celle des *ar-  
teres* ; car celles-ci pénetrentdans le cerveau par faba-  
fe, & se distribuent de la maniere qu’on l’a dit ci-  
dessus, au lieu que les troncs des veines s’étendent fur  
Ia furface du cerveau, & déchargent le fang dans le sinus  
longitudinal. Ces veines n’accompagnent pas les *arte-  
res a* leur entrée , de même que dans les autres parties,  
comme le font les *arteres 8c* les veines de la dure-mere,  
qui passent enfemble par le même trou dans la bafe du  
crane B. B.

E. Ε. Les *arteres*du cervelet.

19.19. Les *arteres* du larynx , des glandes thyroïdiennes,  
des mufcles & des parties contiguës qui sortent des *ar-  
teres* souclavieres.

20. 20. Autres *arteres* qui ont leur origine auprès des pre-  
mieres, 19.19. & qui conduisent le sang dans les muse  
des du cou & de l’omoplate.

21.21 . Les mammaires qui sortent des *arteres* souclavie-  
res & descendent intérieurement sous les cartilages  
des vraies côtes, à un demi-pouce environ de distance  
de chaque côté du sternum. Quelques-uns de leurs ra-  
meaux passent par les mustcles pectoral & intercostal. &  
donnent du sang aux mamelles, où ils *se* joignent avec  
quelques rameaux des *arteres* intercostales avec lesquels  
ils s’anastomosent.

Ces *arteres* mammaires s’unissent encore avec les gran-  
des branches des épigastriques, 57. 57. ce qui augmen-  
te le mouvement du fang dans les tégumens du bas-  
ventre.

*( \* Nota.* On peut à la faveur de cette anastomosi; expli-  
quer le rapport qui se trouve entre la matrice & les ma-  
melles, & les affections sympathiques de ces deux par-  
ties. )

Les extrémités des *arteres* lombaires & intercostales s’a-  
nastomosent avec elles, de même que les précédentes.

22. 22. Les *arteres* des mufdes du bras, & quelques-unes  
de ceux de l’omoplate.

23. 2 3.Partie du grand tronc de *Fartere* du bras , que l’on  
slexposte à blesser en ouvrant la ei ne basilique, ou la

ART 462

plus interne des trois veines de l’avant-bras.

24. 24. Divisions de *Fartere* bracchiale au-dessous de la  
courbure du coude.

25. 25. Branche de communication d’une *artere Osa* siort  
du tronc de *Fartere* bracchiale au-dessus de *sa* courbure  
dans le pli de l’avant-bras, qui s’anastomose un peu  
plus bas avec les *arteres* de Pavant-bras. On trouve  
dans quelques Pujets au lieu de cette branche,plusieurs  
autres petits rameaux qui en tiennent lieu. Au moyen  
de ces rameaux qui communiquent de la partie *supé-  
rieure* de *Vartere* bracchiale avec celles de l’avant-bras,  
le cours du siang n’est point interrompu , quoique le  
tronc 23. soit fortement sterré ; ce que l’on fait en liant  
cette *artere* lorsqu’elle est blessée dans le cas d’un  
anevrysine : il est nécessaire de lier le tronc de *Fartere*au-dessus & au-dessous de l’endroit où elle est blessée,  
de peur que le *sang,* qui passe dans le tronc inférieur  
par les rameaux de communication, ne fe fasse un  
passage par l’ouverture *dei’artere* en rétrogradant.

26. *Artere* extérieure de l’avant-bras qui forme le pouls  
auprès du carpe. *Artere* radiale.

27. 27. *Arteredcs* mains & des doigts.

28. 28. Tronc descendant de la grande *artere* , ou de  
l’aorte.

29. *Artere* bronchiale sortant de l’une des *arteres* inter-  
costales : elle sort quelquefois immédiatement du  
tronc defcendant de l’aorte , & quelquefois de *Fartere*intercostale supérieure qui sort de la souclaviere. Ces  
*arteres* bronchiales s’anastomosent avec *Fartere* pul-  
monaire. *Vid. Ruys.ch. Epist. Anastom. oesig- c. c. c.*

30. Petite *artere* sortant de la partie antérieure de l’aorte  
descendante pour *se* rendre à l’œsophage. Ruysdi fait  
mention *d’arteres* qui sortent de l’intercostale fupé-  
rieure , & qui aboutissent à l’œfophage.

31. 31. *Arteres* intercostales de chaque côté de l’aorte  
descendante.

N. B. La représentation de ces *arteres élans* cette Planche  
depuis la*flg.* 32. jufqu’à lasug.42. est différente de ce  
qu’on découvre ordinairement dans les sujets. Les ren-  
vois ne s’accordent point non plus avec les figures.

\* On trouve quelquefois de semblables variétés ; ainsi on  
n’en doit pas blâmer l’Auteur qui a fait graver ce qu’il  
a trouvé dans le sistet qu’il examinoit.'

32. Tronc de *s artere* cœliaque, d’où sortent,

33. 33.33- Ees *arteres* hépatiques, &

34. Llartcrc cystique danslavesicule du fiel.

35. *L’artere* coronaire stomachique inférieure.

36. La pylorique.

37. l’épiploïque droite, gauche & moyenne fiortantdela  
coronaire.

38. Ramifications de *Ϊ’artere* coronaire qui embraffent le  
fond de l’estomac.

39. *Artere* coronaire supérieure du ventricule.

40. 40. *Arteres* phréniques, ou les deux *arteres* du dia-  
phragme:celle du côté gauche fart du tronc de la grande  
*artere, 8e* la droite de la cœliaque.

41. Le tronc de *\’artere* splénique sortant de la cœliaque,  
& formant un contour.

42. Deux petites *arteres* qui aboutiffent à la partie anté-  
rieuredu duodénum & du pancréas ; les autres *arteres*de ce dernier fortent de *Fartere* fplénique à mefure  
qu’elle passe dans la rate.

43. Tronc de *Ϊ’artere* mésentérique supérieure, tourné  
vers le côté droit.

44. 44. Rameaux de *Fartere* mésentérique superieure sé-  
parés des petits intestins. On peut observer ici les diffé-  
rentes anastomoses que les rameaux de cette *artere*forment dans le méfentere avant que de fe rendre aux  
intestins.

45. *L’artere* méfentérique inférieure fortant de la grande  
*artere.*

46. 46. 46. Anastomoses remarquables des *arteres* mé«  
sentériques.

463 ART

47.47. Rameaux de *Vartere* mésentérique inférieure pas-  
sant dans l’intestin colon.

48. Ceux du rectum.

49.49 . Les *arteres* émulgentes des reins.

50. Les *arteres* vertébrales des lombes.

51. 51. *Arteres* fpermatiques qui descendent aux tcsticu-  
les, &qui sont si petites qu’elles échapent à la vue, à  
moins qtIlon ne les injecte.

52. *L’artere* siacrée.

53. 53. Les *arteres* iliaques.

54. 54. Les rameaux iliaques externes.

55- 55. Iliaques internes qui font beaucoup plus grands  
dans le fœtus que dans les adultes, à caufe de leur union  
avec les deux *arteres* ombilicales.

56. 56. Les deux *arteres* ombilicales coupées. Celle du  
côté droit est telle qu’on la trouve dans le fœtus, &  
celle du côté gauche, femblable à celle qu’on découvre  
'dans les adultes.

57. 57. Les *arteres* épigastriques qui montent fous les  
mtsscles droits de l’abdomen , & s’anastomosent avec  
les mammaires , comme on l’a remarqué ci-dessus.

58. 58. Rameaux des *arteres* iliaques externes qui pase  
fent entre les deux mufcles obliques du bas-ventre.

59. 59. Rameaux des *arteres* iliaques internes qui condui-  
sent le Eang aux muscles extenseurs & obturateurs des  
cuisses.

60. 60. Tronc des *arteres* qui aboutissent au pénis.

61. 61. *Artere* de la vessie urinaire.

62.62 . *Arteres* internes des parties naturelles qui forment  
avec celles du pénis qu’on voit ici représentées les *ar~  
teres* hypogastriques chez les femmes.Les *arteres OxtOr-*nes des parties naturelles naissent de la partie supérieure  
de *F artere* crurale qui est immédiatement au-dessous  
des épigastriques.

63. Le penis enflé & desséché.

64. Le gland du pénis.

65. La partie supérieure ou dos du pénis retranchée du  
corps du pénis «fin de pouvoir découvrir les corps ca-  
verneux.

,66. 66. Les corps caverneux du pénis séparés des ospu-  
bis , enflés & desséchés.

67. Les deux *arteres* du pénis comme elles paroissent  
après qu’on les a injectées avec de la cire fiur chaque  
corps caverneux du pénis.

68. La cloison qui sépare les corps caverneux.

69. Les *arteres* crurales.

70. 70. Les *arteres* qui passent dans les musides des cuise  
Ees & de la jambe.

71. Partie de *Fartere* crurale qui passe dans le jarret.

72. Les trois grands troncs des *arteres* de la jambe.

73. Les *arteres* du pié avec leurs rameaux qui communi-  
quent de leur tronc supérieur à leur tronc inférieur,  
aussi - bien que leur communication à l’extrémité de  
chaque orteil qui est la même que celle des doigts.  
*Anatomie de* DRakE.

*\* Nota.* Cette planche a de la nouveauté & est très - cu-  
rieuse.

ARTERIACA, Ἀρτεριακὰ ; remedes dont onfe sert dans  
les maladies de la trachée-artere & dans les affections  
de la voix. Ce mot vient de *aspera arteria,* trachée-  
artere. **BtANCARD.**

\* On donne ce nom aux remedes qui dissipent l’atonie  
ou les autres maladies qui proviennent de la trop gran-  
de aridité de la trachée-artere ou du larynx, en leur  
rendant l’humidité qui leur manque. On peut ranger  
dans ce nombre, 1°. les huiles tirées par expression, ou  
les émulsions préparées avec les amandes douces, les sie-  
mences de pavot blanc, les quatre siemences froides,&c.  
ou les loochs &les sirops qu’on peut préparer avec ces  
fubstances. 2°. Les vapeurs qui s’élevent des décoc-  
tions de plantes émollientes ou farineuses, si on les di-  
rige vers la partie affectée. 3°. Lesopiates.

ARTERIOTOMIA, *arteriotomie s Saignée suite a l’ar-  
tere.*

ART 464

Les Anciens fassoient affez communément cette opéra-  
tion ; elle est actuellement affez en ufage chez quel-  
ques Nations éloignées. Les Européens y ont rare-  
ment recours. Oribafe en a sait mention d’après Ga-.  
lien & Antyllus. Paul Eginete en parle comme d’une  
opération fort ordinaire ; & Profper Alpin nous ap-  
prend qu’elle sic sait sort communément en Egypte.  
C’est de ces Auteurs & d’Heister que je tirerai tout ce  
que je dirai dans cet article de *F artériotomie.*

Les Medecins coupoient les arteres temporales dans les  
fluxions d’humeurs chaudes & flatueufes *sur* les yeux ,  
& les arteres situées derriere les oreilles , aux perfon-  
nes sujettes au vertige, surtout si elles avoient été tour-  
mentées pendant longtems par des matix de tête pro-  
venant de chaleur & de vents, ou de quelques autres  
maladies chroniques dont cette partie peut être af-  
fectée.

Si c’étoit une autre partie que la tête qui fût affectée, quel-  
le que fût cette partie , ils n’ouvroient point les arte-  
res; quoiqu’il y eût d’autres maladies que celles de la  
tête dans lefquelles ce remede pût être avantageux, (car  
on peut dire en général, que toutes les fois qu’il y aura  
amas d’humeurs chaudes & flatueufes dans les arteres ,  
l’*artériotomie sera* salutaire ) cependant ilspréféroient  
l’ouverture des veines à celle des arteres.

Comme il est très-difficile d’arrêter le fang qui coule  
d’une artere , & comme il fe forme ordinairement un  
anevryfme , lorsque la bleffure d’une artere commence  
à fe cicatriser, les Medecins ont été très-réfervés par  
ces importantes raifons à piquer les arteres considéra-  
bles. Quant aux petites arteres, ils y ordonnent rare-  
ment la saignée, parce qu’ils ne l’estiment pas fort  
avantageufe.

Je ne sai d’où leur vient ce préjugé ; car il est consi-  
tant qu’on s’est fort bien trouvé d’avoir ouvert les pe-  
tites arteres, & que la bleffure a cicatrisé fans qu’il se  
fît d’anevrylme. Il y a plus, on a même ouvert des ar-  
teres considérables, & elles ont cicatrisé , fans qu’on  
ait encouru cette fâcheufe fuite. Et je ne fais aucune  
difficulté d’avancer qu’on peut réitérer l’opération avec  
le même fuccès. J’entens qu’il nes’enfuivra point d’a-  
nevryfme & que l’hémorrhagie fera beaucoup moins  
dangereufe, si l’on a l'attention non de piquer, mais  
de couper entierement Partere par laquelle on veut  
procurer une évacuation : car on Paît que si l’on ouvre  
Partere sans la couper, & qu’on y faste feulement, com-  
meen tout autre cas , une incision traniyerfale ; alors  
les parties divisées venant à fe retirer , les unes ten-  
dront en haut & les autres en bas. Quant à moi, ayant  
pris pour un avertissement du Ciel, un rêve assez  
clair que j’eus fur cette opération, je me coupai à moi-  
même Partere qui est entre le pouce & le premier doigt,  
& je laissai couler le fang jufqu’à ce qu’il s’arrêtât de lui-  
même ; car telle étoit la circonstance de mon rêve; & iI  
en sortit un peu moins d’une livre.Cette opération dissi-  
pa silbitement une douleur invétérée qui affectoit prin-  
cipalement la partie où le foie s’approche du diaphrag-  
me. Une autre perfonne avoit été blessée à la cheville  
du pié;il y avoit eu une artere d’oflènsée par le coup;&  
le fang ne cessa d’en couler depuis le moment de la blese  
Pure reçue, jufqssa mon arrivée. J’examinai le malade ;  
& j’achevai de couper Partere : enfuite j’appliquai à  
l’endroit un remede composé d’aloès, d’encens, & de  
blancs d’œufs, étendus fur une peau\* molle de lievre.  
La blessure cicatrifa, il ne s’ensuivit point d’anevryf-  
me; les orifices de Partere s’incarnerent parfaitement,  
& le malade fe trouva guéri pour toujours d’une dou-  
leur qui fe faifoit fentir à fa hanche depuis quatre ans,  
non perpétuellement , mais de tems en fems.Ces fuccès  
m’ontencouragé àtenter *F artériotomie* aux articulations  
des extrémités supérieures & à la tête même., toutes  
les fois que j’ai conjecturé que la maladie provenoit  
d’une matiere chaude & flatueuse ; mais particuliere-  
ment , quand une membrane étoit affectée d’une dou-  
leur poignante qui s’étendoit comme par rayons , au  
centre defquels la fenfation la plus incommode sem-  
blait

*éfoHy* ART

bloit être fixée, tandis que les parties adjacentes étofent  
en grande tension. ORIBASE , *Med. Coll. L- V.II. cap-*13. d’après *Galien.*

Nous coupons Partere qui est située au-desseus du sommet  
de la tête, vers l’occiput, entre les tendons , ou celle  
qu’on remarque derriere les oreilles, ou les arteres qui  
batent de l’un & de l'autre coté de la tête, sur le devant ;  
parce qu’elles vont aux siatures moyennes & corona-  
les. Nous ne travaillons point Pur les arteres qui vont  
des tempes au-devant de la tête, parçe qu’elles Pont si-  
tuées contre un misscle. On pc^toutefols ne les point  
excepter, si l’on a affaire à un malade silr la doellité  
duquel on puisse compter ; car on les pourra couper  
sans rien risquer, si le malade a si)in pendant l’opéra-  
tion de mettre ses joues en distension ; car il est évi-  
dent que tous les musscles des tempes partageront fensi-  
blement ce mouvement dans toute leur étendue ; alors  
laissant intactes toutes les parties du devant de la tête,  
où l’on remarquera du mouvement, on fera la fection  
dans cet endroit qui aura paru demeurer en repos. Il  
ne faut pas s’attendre que le fang coule bien rapide-  
ment ni en grande quantité de ces arteres ; elles font  
trop petites pour cela ; ni qu’il s’en échappe beaucoup  
d’esprits , par la rasson qu’elles approchent trop de la  
nature des Veines. Les arteres situées derriere les oreil-  
les, à l’origine desmufcles des mâchoires, font fortes  
& fermes ; mais il y a toujours du danger à les couper,  
à cause de leur proximité des mufcles & des convolu-  
tions delà membrane qui tapisse ces endroits. Dans llo-  
pération de *s artériotomie* à l’occiput, il faudra couper  
l’artere tout contre l’os , qu’il faudra, pour ainsi dire,  
dépouiller pour donner lieu à la chair de fe reproduire  
& d’embraiTer les bouches de l’artere coupée. Lors-  
qu’on aura coupé une artere, la meilleure méthode de  
traiter la blessure est celle que l’on fuit dans le cas des  
varices ; c’est de la faisir avec une pince, ou quelqu’au-  
tre instrument pareil, & de ne pas faire une grande in-  
cision, mais d’en faire plusieurs petites. Lors donc que  
vous aurez tiré une quantité de sang fuffifante , vous  
prendrez le vaisseau avec des pinces , & vous le coupe-  
rez entierement; carpar ce moyen vous en préviendrez  
la réunion, conséquemment tous les dangers d’une hé-  
morrhagie ; car les bouches de l’artere ne manqueront  
pas de rentrer dans les chairs. ORIBASE, *Med. Coll. L.  
VII. c.* 14. d’après *Antyllus.*

Nous avons coutume de couper les arteres situées der-  
riere les oreilles dans les fluxions opiniâtres aux yeux,  
& dans le vertige. Pour en venir à cette opération, il  
faut commencer par rafler le derriere de la tête ; & tâ-  
ter avec les doigts ; car il est très-aisé de s’instruire par  
le pouls de la situation de l’artere dans ces endroits.  
Après quoi on coupera l’artere jusiqu’à l’os , fassant une  
incision de la longueur de deux doigts ; on aura foin  
de la tracer auparavant avec de l’encre. Si nous ne sen-  
îonspas l’artere, nous nous écarterons de la distance  
de trois doigts au-delà de l’oreille, & nous acheverons  
l’opération ; coupant transeersalement les arteres , &  
continuant l’incision jtssqu’à ce que nous appercevions  
couler le siang avec pussation, & notre instrtiment tou-  
cher l’os. Lorsque nous aurons laissé sortir une quan-  
lité de semg suffisante , nous diviserons le péricrane,  
afin qu’il n’y ait point de distension, & qu’il ne s’y fasse  
jjoint d’inflammation. Après avoir râclé l’os , nous  
mettrons une tente dans la blessure , & nous travaille-  
rons à la faire cicatrifer avec des compresses convena-  
bles. Si l’os demeure toujours nu , on recommencera  
ale râcler. PaUL Εοινετε , *Lib. VI. cap.* 4.

*JJ artériotomie* ou la pratique dlquVrir les arteres pour  
procurer une évacuation de fang, étoit très-commune  
chez les Egyptiens, & on n’y voyoit pas plus de dan-  
ger qu’à la phlébotomie. Ils ouvroient l’artere dans  
différentes occasions, & ils regardoient cette opération  
comme un remede divin, & ccmme le moyen le plus  
sûr de guérir des inflammations d’yeux longues & in-  
vétérées ; les maux de tête obstinés & des douleurs opi-  
niâtres aux vifceres.

*Tome II.*

ART 466

Dans les siecles sifivans , quelques Medecins s’aviseront  
de *se* déclarer contre elle & appuyerent leur sentimefit  
d’un passage de Galien, qu’on lit, *L. de Curat, per  
Sang. Misse.* « L’artere intérieure du coude ayant été  
» malheureusement ouverte à quelques malades, ils en  
» fiant morts, dit Galien. J’en ai vu d’autres en qui la  
» gangrene a succédé presque immédiatement à l’ap-  
σι plication du bandage par lequel on *se proposioit* d’ar-  
» rêter l’hémorrhagie; quelques-uns ont expiré dans  
» l’opération de Panevrysine. » Ces Medecins s’étoient  
imaginés qu’il étoit impossible qu’une artere ouverte  
cicatrisât, & que l’anevrysine & la mort étoient defix  
si.iites nécessaires de *F artériotomie.* Mais en raisonnant  
ainsi, ils sembloiertt avoir oublié ce que Galien leur  
Maître , dont ils objectoient l’autorité , avoit dit dans  
le Chapitre cinquieme de sia *Meth. Med.* Voici cossi-  
ment il s’exprime dans cet endroit. « Il y en a qui assu-  
erent qu’une des membranes des arteres est dure &  
» cartilagineuse, & qu’il n’est pas possible qu’une lusisp  
» tance de cette nature reprenne, s’agglutine , & cicà-  
» triste ; car il n’y a , ajoutent-ils , que les scibstances  
» molles & douces qui aient quelques dispositions à *se*» réunir : pour tirer une comparaison des corps exté-  
» rieurs applicable au cas présent ; comme nous ne  
» voyons point, par exemple, qu’une pierre s’unisse  
» avec celle qui lui est voisine, ni une écaille avec une  
» écaille ; il en est de même des - cartilages de notre  
» corps; un cartilage ne Ee joint point avec un cartilage,  
» ni un os avec un os. Car vous remarquerez , conti-  
» nue-t-il, qu’un os rompu ne reprend point avec un  
» os, par voie d’union; cela si? fait par un çal gluti -  
» neux que les Grecs ont nommé πόρσς. Il faut conve-  
» nir, repond Galien, que l’artere est d’une nature à  
» rendre l’agglutination de sa membrane dure , assez  
» difficile. Mais il faut bien fe garder de traiter cette  
» difficulté d’insi.lrmontable; car l’artere n’est ni aussi  
» steche ni aussi dure qu’un os ou un cartilage ; elle est  
» beaucoup plus molle & d’une constitution plus char-  
» nue que l’une ou l’autre de ces parties. Enfin, nous  
» aurions d’autant moins de raison de désespérer de  
» l’agglutination de l’orifice d’une artere, que cette  
» artere seroit petite & que le malade seroit d’un tem-  
» pérament plus charnu & d’une chair plus douce.  
» L’expérience ne vient-elle pas ici au fiecours de la rai-  
» sem ? J’ai vu des arteres agglutinées dans des enfans  
» & des femmes, dont les corps font, comme on fait,  
» tendres & humides ? J’ai vu le même effet produit  
» furtout dans un jeune homme qui s’étoit ouvert lé-  
» gerement une artere. Quoique l’ouverture d’une ar-  
» tere *se* referme beaucoup plus difficilement que celle  
» d’une veine ; cependant les remedes dont on ufe dans  
» l’un & l’autre cas font à peu près les mêmes ; l’artere  
» demande des ingrédiens un petl plus dessiccatifs que  
» la veine : mais si l’on fepropofoit dans l’un deces cas  
» de reproduire des chairs autour de l’ouverture, quelle  
» qu’elle fût ; il faudroit fe servir des mêmes remedes  
» que dans l’autre càs. » Deux choEes concourent à  
rendre l’agglutination des arteres & la cure des ulceres  
qui s’y forment , d’une assez grande difficulté. Car de  
même que le mouvement continuel des poumons rend  
la cure des ulceres qui y surviennent, Eort diffieile ;  
ainsi, comme Galien l’a fort fensément remarqué ,  
la pulfation & le mouvement des arteres forment un  
grand obstacle à l’agglutination des blessures faites  
à ces parties. Cet obstacle est encore augmenté par  
la dureté de leur fubstance. On sisspendra le mau-  
vais effet de la pulsation, si l’on applique silr l’artere  
une plaque de cuivre polie, ronde & forte , après  
avoir rapproché convenablement les levres de la blef-  
sere-

De toutes les arteres qu’on remarque à la tête, il n’y eii  
avoit aucune que les Egyptiens n’ouvrissent dans les  
maux de tête violens , furtout lorsqu’ils etoient accom -  
pagnés de pulsation, & dans totites les inflammations  
qui survenaient à cette partie; dans ce dernier cas , ils  
copoient les arteres placées derriere les oreilles. Cet-\*

ssiscr ART

te opération leur réussissent en quelqu’endroit de la te-  
te qu’ils la fissent; mais ils choisissoient communément  
les arteres du devant de la tête, furtout lorsqu’il y avoit  
inflammation aux yeux ; moi-même pendant mon *sé-  
jour* au Grand Caire, j’ai vu des persimnes guéries par-  
faitement, comme par enchantement, de maux de tê-  
te invétérés & d’inflammations d’yeux très-opiniâtres;  
une évacuation de sang fondasse procurée par l’artere'  
emportoit brusquement ces, maladies. Cette pratique  
étoit, flans contredit connue de Galien. On lit dans le  
quatorziemc Livre de *sa Meth. AIedic. »* que pour faire  
» l’opération de *s artériotoasie >* il faut rafer la tête &  
» tâter foigneufement le pouls des arteres situées aux  
» environs des oreilles & celles qui sont derriere , de  
» même que de celles qui sont au front & aux tempec;  
» qu’il faut ouvrir celles où l’on trouvera plus de cha-  
» leur & la pulsation plus forte ; que quant à celles qui  
χ> font fort petites & qu’on apperçoit fous la peau ; il  
\*» faut les' traiter comme dans les varices aux jambes».

Cette pratique est très - commune en Egypte , & le  
choix qu’ils font des arteres qui leur paraissent les plus  
chaudes est très - raifonné ; car elles doivent consé-  
quemment contenir une plus grande quantité de fang  
chaud mêlé avec une espece de matiere flatueuse.

» Entre les différentes arteres de la tête , on brûle quel-  
» quefois les temporales. Le but de cette opération est  
» de prévenir la chute de certaines humeurs fubtiles  
» fur les yeux : quant aux deux atteres situées derriere  
» les oreilles, on les ouvre dans des opthalmies , dcs  
fluxions d’humeurs aquetsses, dans les *nyctalopes &* dans  
les douleurs invétérées au soie : mais cette opération re  
*» se* fait jamais fans danger , & ces arteres font long-  
' » tems à fe consolider.

J’avouerai n’avoir jamais vu aucun Medecin Egyptien ,  
couper entierement une artere, mais je les ai vus les  
ouvrir plusieurs sois comme nous ouvrons une veine.  
Pour prévenir des fluxions scir les yeux, ils brûlent assez  
souvent les arteres temporales. C’est par cette raison  
qu’on voit dans ces contrées un grand nombre de per-  
sonnes qui ont les tempes brûlées. Ils tiennent des  
Ethyopiens. cette pratique de brûler les arteres tempo-  
rales ; car elle étoit fuivie par plusieurs Abyssiniens &  
Ethyopiens , aVant que de parvenir, en Egypte. Je ne  
me siouviens point d’avoir jamais vu opérer dans ces  
contrées , sclr les arteres situées derriere les oreilles ,  
dans les maladies des yeux & du foie : lorfque le soie  
étoit affecté , ils ouvroient Partere d’entre le pouce &  
le premier doigt, pratique fcélée de l’approbation de  
Galien, comme on peut voir dans sim Traité *de Curat,  
per fa'ng- misse* Les Medecins Egyptiens me dirent  
qu’ils ouvroient encore les arteres de la gorge, lorsque  
les malades étoient en langer d’être suffoqués : mais  
je n’ai jamais eu aucune occasion de leur voir faire cet-  
te opération.

Lorfqssil y a douleurs & inflammations aux viflceres , ils  
ouvrent celle d’entre le pouce & le premier doigt; &  
voici la maniere dont ils s’y prennent. L’opérateur  
commence par appliquer une ligature sur la partie où  
il doit ouvrir une artere , & cette ligature s’appli-  
que comme dans la phlébotomie II lasse Partere s’en-  
fler & s’emplir de fang ; alors il y fait une incision obli-  
que avec une lancette extremement aiguë, ou avec un  
bistouri à incision. Ils observent de faire une ouverture  
très-petite ; parce que le fang contenu dans les arteres  
est très-fluide & qu’une grande ouverture *se* consolide-  
roit plus difficilement qu’une petite, L’artere étant ou-  
verte , ils en laissent sortir autant de seing qu’ils le ju-  
gent à propos. Quant à la quantité de sang à tirer , la  
plupart d’entre eux n’ont d’autre regle que de le laisser  
couler jusqu’à ce qu’il s’arrête de lui-même. Lorsque  
la Eaignée est assez copieuse, ils rapprochent avec leurs  
doigts les levres de la petite blessure qssils ont faite à  
Partere, précisément comme nous faisons dans le cas  
de la faignée ordinaire. Ils appliquent ensi-lite un peu  
de coton à l’orifice de Partere ; Pur ce coton ils posent  
une large plaque de cuivre , qu’ils appellent *follara ; !*

ART 468

ils tiennent cette plaque si-ir l’artere ouverte pendant  
trois jours; au bout de ce tems , ils ôtent cette plaqua  
& la ligature sans uEer d’aucune autre précaution avant  
l’opération ni après. Je n’ai jamais vu faire *s artérioto-  
mie saOs* succès; j’ai obfervé pendant tout le tems que  
j’ai vécu en Egypte, que tous ceux à qui on a ouvert  
l’artere s’en font bien trouvés : il y en a qui avant que  
d’appliquer le coton & de bander la plaie , rapprochent  
les levres & les tiennent unies avec un peu d’encens  
qu’ils font fondre à la chandelle. Ils mettent le coton  
siar cet encens & la *ra* fur le coton. Il y a donc dans  
la maniere dont les Egyptiens font *Vartériotomie s* deux  
chofes à considérer. La premiere, qu’ils ouvrent Partere  
avec un instrument extremement pointu & qu’ils en  
sont l’ouverture très-petite & oblique. La feconde ,  
c’est que la fermeté & la fraîcheur de *iasollara* anéan-  
tissent si parfaitement la pulfation de l’artere , que la  
blessure qu’on y a faite reprend fans peine. ERosPER  
ALPINUS , *AIedic. Egyptiorum.*

*L’artériotomie effi,* selon l'étymologie du mot, cette opé-  
ration chirurgicale par laquelle on procure une évacua-  
tion de seing salutaire à un malade , en lui ouvrant une  
artere , comme on ouvre une veine dans la phléboto-  
mie. Quoique cette opération ne soit pas à beaucoup  
près si commune de notre tems qu’elle l’étoit jadis ;  
( car nous craignons d’occasionner une trop grande ef-  
fusion de fang & qu’il ne s’ensuive un anevrysine ) ce-  
pendant si on la fait avec circonspection, elle n’aura  
point de suchetsses sentes; elles procurera un soulage-  
ment considérable au malade ; & elle aura l’approba-  
tion des plus grands Praticiens.

Nous lisions que les anciens Medecins ne *se* fassoient au-  
cun scrupule d’ouvrir les arteres à différentes parties du  
corps, comme au front, aux tempes, derriere les oreil-  
‘les , à l’occiput ; entre le pouce & le premier doigt,&  
partout ou la pulfation *se* faisoit sentir au tact.

Les Medecins d’aujourd’hui ssent à peine ouvrir d’autres  
arteres que celles dcs tempes ; par la raison qu’étant  
très-exposées au tact , il est d’autant plus facile de les  
ouvrir , & qu’étant couchées sur des os & pouvant par  
conséquent être bien comprimées, il n’y a ni anevryse  
me ni hémorrhagie à craindre. Il faudroit être dépour-  
vu de bon fens pour nier qu’il lie foit presque toujours  
plus difficile d’ouvrir les arteres que les veines; carles  
premieres ne semt point exposées à nos yeux, & il  
en faut conjecturer la situation fur la pulsation qui s’en  
fait fentir au toucher. Mais pour ne point fatiguer le  
Lecteur des méthodes usitées des Anciens dans cette  
opération ; je passe à la maniere dont quelques Chi-  
rurgiens modernes ont pratiqué P*artériotomie.*

La premiere chofe qu’on ait à faire , c’est de placer le  
malade dans une chaife ou fur un lit, & de lui incli-  
ner la tête du côté opposé à celui où l’on veut faire  
l’ouverture de l’artere. Le Chirurgien examinera en-  
fuite le plus soigneusement qu’il lui *sera* possible *, 8e*s’assurera par le tact , de la situation de l’artere qu’il  
veut ouvrir. Après avoir découvert Partere à la pulfa-  
tion qu’il fentira en appliquant *sa* main Pur la tempe,  
& s’être assuré de *sa* position; il la fixera en la tenant  
entre Pes deux premiers doigts , qu’il tiendra écartés  
l’un de l’autre, de maniere que la lancette puisse ai-  
sément parvenir à la cavité de J’artere, en passant  
dans l’intervalle qu’ils laisseront. Il faudra pour l'ordi-  
naire beaucoup plus enfoncer la lancette dans cette  
opération que dans la phlébotomie ; on l’élevera transe  
versalement en la retirant ; ce mouvement conduira  
plus furement à l’artere que tout autre ; il faut le faire  
avec d’autant plus d’assurance que , quand on viendroit  
à couper entierement l’artere, il n’y aurait aucun dan-  
ger. L’incision faite, si nous voyons fortir un fang rou-  
ge & fleuri dont le jet marque par *ses* élancemens les  
différentes pulsations de Partere , nous ferons affurés  
d’avoir ouvert une artere & d’avoir bien fait l’opéra-  
tion. Mais si les chofes font autrement, il faut donner  
un second coup de lancette plus profond que le pre-  
mier , jufqu’à ce que les signes que nous venons do

469 ART

décrire ne nous laissent point douter qu’il n’y ait une  
artere ouverte ou coupée. Mais comme la pointe d’une  
lancette ordinaire est foible & pourroit se rompre aisé-  
ment dans cette opération , contre les os de la tête ;  
l’expérience m’a appris qu’il n’y avoit point d’instru-  
ment dont on pût ste servir plus commodément , sur-  
tout lorsqu’il étoit question de faire l’incision de haut  
en bas, & non pas de bas en haut , dans l’opération  
de *F artériotomie ,* qUe le bistouri court à incision, re-  
préfenté *Planche II.* à la lettre *G.* mais pour que  
cette opération sent très-avantageuse , il faudra laisser  
sortir de l’artere une grande quantité de fang, comme  
une livre, ou s’il y avoit pléthore, une livre & demie,  
autrement on n’en aura pas tiré grand avantagemous ne  
devons pas être siurpris de la pratique des Anciens qui  
laissoient couler le fang dans ce cas , ainsi que dans les  
autres, jusqu’à ce que le malade tombât en défaillance.  
Si l’artere que l’on veut ouvrir est située derriere l’o-  
reille, à l’occiput, ou en quelque autre partie du corps,  
il faudra toujours s’assujettir à la même méthode, j’en-  
tens autant que les differentes situations des parties &  
d’autres circonstances le comporteront.

Lorfqu’il y aura autant de sang tiré que le Medecin Pau-  
ra jugé à propos; on appliquera sur le champ le ban-  
dage ; pour cela on aura la précaution de fe pourvoir  
de trois compresses quarrées de différentes grandeurs.  
On pohera la plus petite la premiere , immédiatement  
fur la blessure , la moyenne sur la premiere, & la plus  
grande silr celle-ci. Il seroit affez à propos, dans ce cas,  
d’appliquer une piece d’argent ou une petite plaque  
de cuivre sur la compresse moyenne , ou de mettre à  
l’orifice même de l’artere un peu de papier mâché &  
les compreffes par-là-dessus. Par ces moyens, non-fieu-  
lement on facilitera la fufpension de l’effusion de fang ,  
mais on empêchera plus efficacement l’artere de fe rou-  
vrir : afin que tout cela fioit plus fermement fixé fiir la  
partie , on fe serVÎra du bandage à nœuds ou de quel-  
que autre bandage qu’on tiendra assez serré & qu’on ne  
relâchera point de huit jours ; c’est une précaution qui  
n’est point superflue , tant contre l'hémorrhagie que  
contre l’anevrysine : s’il venoit par hasard àfle relâcher  
de lui-même, il ne faudroit pas manquer de le resserrer,  
& ordonner au malade de le conferver en cet état, juf-  
qu’à ce que la blessûre fut entierement agglutinée.

Quant aux avantages de *F artériotomie* ; il y en a tant &  
de si considérables qu’il y a des Medecins qui préten-  
dent que les maladies les plus opiniâtres de la tête &  
des yeux, pourvu qu’elles proviennent d’une trop gran-  
de quantité de sang , sieront emportées ou du moins  
considérablement affaiblies par ce remede, euffent-elles  
invinciblement résisté à tout autre. Une obfervation  
que tous les Medecins ont faite,c’est qu’elle estllalutai-  
re dans les vertiges , les maux de tête opiniâtres , les  
épilepsies, les fluxions & les inflammations des yeux, &  
autres maladies femblables,lorfqu’elles ont pour caufe la  
trop grande abondance de sang. Catherwood, Ecrivain  
moderne Anglois , s’est efforcé de démontrer dans un  
Ouvrage intitulé, *Méthode nouvelle de traiter l’apeplé-  
xie,* que cette maladie devoir céder soudainement à  
*l’artériotomie* : mais l'intérêt de la vérité me contraint  
d’aVouer qu’ayant fait cette opération à deux malades,  
l’un jeune , l'autre Vieux , tout au commencement de  
l’attaque, ils moururent tous les deux prefque *sur le*champ , quoique j’euffe apptlyé ce remede de ceux  
dont on ufe en pareil cas ; d’où il faut conclurre que  
*F artériotomie* n’est point aussi efficace dans les apople-  
xies , que l’a pensé l’Auteur Anglois. Mais puisqu’il y  
asdes cas dans lefquels on a obfervé que *F artériotomie*étoit plus avantageuse que la phlébotomie, & puifqu’il  
est toujours possible d’en prévenir les fuites fâcheuEes  
par les compreffes & les bandages convenables , nous  
flammes maintenant en état de porter un jugement  
éclairé de l’opinion de ceux qui prétendent qu’elle d'est  
pas plus efficace que la phlébotomie,& que l’opération  
en est dangereuse : malgré cela je ne peux me dispen-  
fer de confeiller aux Medecins, de consulter l’état des

ART 47°

malades, de ne point expoEer leur réputation, d’essayer  
tous les autres remedes, & de n’en venir à *Vartériotor  
mie que* lorsque le malade *sera* évidemment en danger  
de perdre la vie. Mais si l’on veut qu’elle produisie des  
effets salutaires , il Eaut y venir promptement & faire  
la Eaignée copieuse; il paroît qu’il faut y ajouter le *ré-  
gime* & d’autres remedes qui tendent à détruire la  
maladie qui avoit exigé l’ouverture de l’artere. Heis-  
TER , *Inst. Chirurg.*

ARTETISCIUS, ARTETISCOS, qui a souffert la  
perte d’un membre. RuLAND.

ÀRTHANITA, *Pain de pourceau.* Dalc dit qu’il y en  
a de deux sortes,

La premiere est,

*L’artseanita, Offic.Cyclamen*, Schrod. L. 4. p. *κ,ρ. Cycla-  
men orbiculato folio -,* Ger. 694. Emac. 843. *Cyclamen  
orbiculato folio infernè purpurascente,* C. B. Pin. Tourn.  
Inst. 154. Elem. Bot. 158. Boerh. Ind. A. 2. 150. Hissa  
Oxon. 3. 552. *Cyclamen vulgare, folio rotundo,* Parla  
Parad. 198. *Cyclamelnusfolio rotundiore vulgatior ->* J.  
B. 2. 551. Raii Hist. 2. 1205. *Cyclamen, panis porcs,  
nus s* Chàb. 510.

La racine *du pain deporceau.,* est grosse, large, ronde ou  
orbiculaire, de couleur obsiture en dehors , blanche en  
dedans, garnie de fibres noirâtres. Elle pousse desfeuil-  
les prefque rondes , larges, de couleur verte, brune,  
marbrées, d’un blanc en dessus , purpurines èn dessous,  
portées fiur des queues , en un mot, assez semblables à  
celles de l’aseirabacca. Ils’éleve d’entre elles despédi-  
cules longs , tendres qui soutiennent de petites fleurs  
purpurines d’un odeur agréable. Elles n’ont qu’une ?  
feuille pendante, dÎVisée en cinq fegmens pointus. El-  
lesfe tournent ordinairement vers la terre, lorfqtllel-  
les font entierement ouvertes ; & quand elles sont pas-  
sées , il leur silccede un fruit fphérique & membra-  
neux qui s’ouvre en plusieurs parties ; alors la tige s’en-  
tortille autour du fruit, & s’approche de la terre, où  
elle est comme un petit ferpent. Le fruit renferme des  
femences anguletsses..

Le *pain de pourceau* croît dans nos Jardins. Il vient na-  
turellement dans les Alpes, & fiir les montagnes de  
l’Autriche , & de la Styrie. Il fleurit en Septembre &  
en Octobre.

Sa racine est incisive, atténuante , détersive , apéritiye ;  
propre pour faire forcir Parriere-faix, pour dissoudre  
les glandes , lever les obstructions, résoudre les tu-  
meurs. On en recommande le fisc dans le vertige. On  
l’emploie extérieurement & intérieurement. On en fait  
entrer dans les errhines. Elle est bonne dans certaines  
éruptions cutanées. *Bot. Offic. Miller.*

Dale avertit de n’en ufer intérieurement qu’avec circonse  
pection.

L’atltre espece est,

Le *cyclamen arthanita, Offic. Cyclamen hederae folio,* Ger.  
694. Emac. 843.Raii Hist. 2. 1206. C. B. 308. Tourn.  
Inst. 155. Boerh. Ind. A. 2. 151. Hist. Oxon. 3. 552.  
*Cyclamen solio hederae , autumnale,* Parle. Parad. *2y a.*

Cette espece a les mêmes vertus que la précédente : &  
c’est celle qu’on nous distribué chez nos Herboristes.  
DaLE.

ARTHETICA, ou ARTHRETICA , *Ine Mos.cba-  
tei,* elle tire scm nom d’floTpov, *jointure-* Elle est bon-  
ne dans les maladies qui attaquent les jointures. BLAN-

**CARI).**

ARTHOICUM, c’est une huile rouge extraite de ra-  
cines de plantes digérée felon l'art dans du fumier  
avec du pain. R.ULAND. Ιοηνξον.

Il faudroit mieux écrire *artoicrum,* Pelon la remarque de  
Castelli, car ce mot vient d’àsaoç, *pain.*

47ι ART

Ruland fait *arthoicum* ou *artoicum* synonyme à *pamno- <  
nium.*

ARTHREMBOLUS, Ἀρτρέμβολος , *d’èfrrgev, jointure ,*& de ἐμβαλλω, repousser, faire rentrer avec force. Inse  
trument qu’on employoit à remettre les membres dise  
loqués dans leur place. CasTELLI , d’après *Spon.*

ARTHRITICA, Ἀρθριτικὴ ou *arthritis.* V oyez *Ar-  
thritis.*

ARTHRITIS, *Goute,* d”jopôpov, *jointure ,* comme qui  
diroit maladie ou mal des jointures.

Tantd’Auteurs de tous les siecles ont écrit fur cette ma-  
ladie; il y a eu tant de frivoles théories à ce fujet,  
qu’il faudroit un grand nombre de volumes unique-  
ment pour l’extrait de ce qui a été dit fur cette abon- ï  
dante matiere. Aussi ne dirai-je mot de la plupart de -  
ces fystemes , & le Lecteur n’y perdra guere , parce  
que le fuccès dans la pratique , qui est la feule chose  
qui puisse donner du poids à une théorie , n’a encore  
justifié les spéculations d’aucun Auteur ; de maniere  
que cette maladie est toujours demeurée radicalement  
incurable, nonobstant les fiystemes des spéculatifs, &  
les promesses des empiriques.

La méthode que je vais suivre fera d’expofer en premier  
lieu les fentimens de deux Auteurs anciens feulement  
qui sirnt Aretée & Cœlius Aurelianus.

2,°. L’histoire de la *goute,* de Sydenham.

3°. L’histoire de la *goute* anomale ou irréguliere, & de fa  
cure, par Mustgrave.

Et enfin , je hafiarderai quelques remarques au si-ljet de  
cette opiniâtre maladie.

*D’Aretée*

Le mot *arthritis* est commun à la maladie qui affecte  
spécialement les jointures, telles jointures que ce foit :  
mais les noms qui la caractérisent font, *podagra*, si elle  
est au pié ;*fdaelca,* si elle est à la cuisse, & *chiragra,*si elle est aux mains. Or voilà comme elle prend : ou  
elle est formée tout d’un coup, par quelque caufe su-  
bitc ; ou bien la matiere de ce mal après être resté long-  
tems dormante, vient à former un paroxyfme à la plus  
légere occasion. Si la maladie devient univerfelle elle  
affecte tout le fysteme nerveux. La douleur attaque  
d’abord les nerfs, les ligamens des jointures & toutes  
les parties qui couvrent des os & y aboutissent. Et une  
chofe fort étonnante en fait de *goute,* c’est que les os  
qui dans toute autre maladie, font totalement infensi-  
bles, lorfqulon les coupe ou qu’on les casse, sirnt assec-  
tés dans celle-ci d’un sentiment si douloureux, que des  
coups de barre de fer, des cordes qui les ferreroient  
fortement , des coups d’épée , des brûlures leur fe-  
soient moins de mal ; de forte même que le malade ai-  
meroit mieux tous ces maux que celui qu’il éprouve ,  
& les regarderoit comme un soulagement. S’il étoit  
question de lui amputer les os affectés, la douleur de  
l’amputation ne lui paroîtroit rien en comparaison de  
ce qu’il souffre, & si on la faisoit en effet, iltrouve-  
roit doux d’être délivré, même à ce prix, des douleurs  
qu’il enduroit. Il en est en cela des douleurs des os  
comme de celles des dents.

La catsse certaine de ce mal n’est connue que de Dieu :  
mais cela n’empêche pas que les hommes ne puissent  
hasiarder sclr ce sel jet quelques conjectures probables ,  
& c’est ce que je vais faire en peu de mots. Les corps  
- d’une fubstance extremement denste ne sentent pas  
quand on les touche ou qu’on les blesse, & par consé-  
quent n’en éprouvent pas de Tentimens douloureux ;  
car la douleur est une sensation de déchirement : or  
une si-ibstance denste n’est pas sijjetteà être déchirée &  
irritée, & conséquemment n’est pas susceptible de dou-  
leur. Celle au contraire dont le tissu n’esit point serré a  
des iénfations vives, & ressent un sentiment de déchi-

ART 472

rement lorsqu’on la blesse. Mais comme les fubstances  
denEes ne laissent pas d’être animées par leur chaleur  
naturelle, c’est aussi par le moyen de cette même cha-  
leur que s’exercent leurs senfations. Quoiqu’il y ait  
alors une catsse matérielle vulnérante, comme un coup  
d’épée, un coup de pierre, la substance du corps qui  
en souffre n’en Reçoit point de sensation douloureuse,  
à cause de *sa* densité naturelle. Mais si le juste tempé-  
rament de la chaleur naturelle est altéré, la sensation»  
en est dépravée, & la chaleur de ces substances étant  
excitée par l’impulsion interne de la faculté sensitive,  
causie pour lors une douleur d’un genre particulier, la-  
quelle procede du regorgement, & de l’augmentation  
de la chaleur naturelle.

La *goute se* déclare d’une maniere ou d’une autre, selon  
les différentes articulations qu’elle attaque. Quelque-  
fois elle vient à la hanche , & en empêche les mouve-  
mens; mais elle est plus benigne aux autres membres,  
& spécialement aux plus petits comme le pié ou la main.  
Car si elle sie fixe siur un gros membre où elle foit logée  
à Passe, elle ne va pas plus loin, au lieu que si elle  
commence sur un petit, elle gagne plus avant imper-  
ceptiblemcnt, & fans qu’on s’y soicattendu. La siciati-  
que commence à la partie postérieure de la cuisse , du  
jarret ou du tibia ; d’autres fois la douleur prend à la  
cavité des os innominés qui reçoit la tête de Pos fé-  
mur; alors elle attaque les fesses ou les reins , & on ne  
s’imagineroit pas que ce fût la fciatiquè. Voici lepro-  
grès qu’elle fait quand elle attaque les extrémités du  
corps. D’abord la douleur fe fait sentir au gros orteil ;  
après quoi elle avance fur le cou de pié, & gagne de là  
dans la cavité voisine de cette partie, & ensuite à la  
cheville du pié. Souvent les personnes qui en sirnt atta-  
quées l’imputent à des caisses tout autres que la vérita-  
ble : les uns s’en prennent à leurs siouliers neufs, qu’ils  
croyent les avoir trop ferrés ; d’autres croyent que ce  
mal leur est venu pour avoir trop marché, ou pour  
avoir reçti un coup à cette partie , ou pour s’être fait  
une détecte : mais aucuns ne s’avisent de penser qu’il  
faille s’en prendre à une caufe interne, ni ne veulent  
croire ceux qui leur indiquent, la véritable. Cela fait  
que la maladie devient incurable , parce que cette sécu-  
rité empêche qu’on ne s’adresse à un Medecin, qui en  
empêcheroit le progrès dans les commencemens : mais  
lorsqu’elle a acquis de la force avec le tems, tous les  
foins & toutes les mefures qu’on prendra pour y remé-  
dier feront inutiles. Il y a des gouteux qui gardent la  
*goute* aux piés toute la vie; dans d’autres elle court &  
s’étend par tout le corps : mais fort fouvent elle re-  
monte des piés aux mains. C’est à peu près la même  
chofe qu’elle sent aux piés ou aux mains, ces différen-  
tes parties étant également minces & peu charnues,  
pareillement exposées au froid du dehors, & éloignées  
de la chaleur interne. De-là elle monte aux coudes, &  
aux genoux, & gagne jusqu’aux cavités des os innomi-  
nés qui reçoivent l’os de la cuisse, ou changeant de  
route &fe détournant un peu, elle s’introduit dans les  
mufcles du dos & du thorax. Le mal s’étend d’une ma-  
niere incroyable, s’empare des vertebres du cou & de  
l’épine du dos, & va se placer à l’extrémité de l’os *sa-  
crum , 8c* en même-tems que toutes les parties du corps  
fouffrent la douleur qui leur est commune à toutes ;  
elles en souffrent outre cela chacune une qui leur est  
particuliere ; les tendons, les glandes, & les musisses,  
ont chacuns leur part de la douleur & de la tension,  
d’abord les muscles de la mâchoire & des tempes, en-  
suite ceux des reins & de la vessie ; & ce qui est encore  
bien plus étonnant, c’est que le nez, les oreilles, &  
les levres en sont aussi affectées , par la rai sim qu’il *se*trouve des nerfs & des mufcles dans chacune de ces  
parties, *(a)*

*( a* ) Ici Μ. Petit ncus fait part de 1 étonnement ού il est qu’A- qui eft que l’humeur de *la goute,* fur la fin , affecte quelquefois

retee, fi exaâ dailleurs , & si etendu dans ses Deicriptlons , l’iris même.

ait omis une particularité qu’Actius a eu foin dlobseryerdepuis,

473 ART

Parmi les personnes attaquées de *ia goute,* il y en a qui  
*se* plaignent de douleurs aux sutures de la tête , & qui  
sans savoir comment font faites ces futures, les décri-  
vent néantmoins telles qn’elles sont, ou obliques ou  
droites ou transeersales, fur le devant ou le derriere  
de la tête, & se plaignent d’une douleur sourde dans  
ces os; car l’humeur de *ia goute se fixe* sur les scltures  
aussi bien que fiur les jointures des piés & des mains.  
Les articulations sont de plus embarrassées par des cal-  
losités, qui clans le commencement ressemblent à un  
absitès, mais qui se condensant de plus en plus, empê-  
chent à la fin le fléchissement de la partie, si ce n’est  
avec beaucoup de douleur ; la matiere qui étoit aupa-  
ravant humide s’étant épaissie par la concrétion. A la  
fin cette même matiere devient blanche , solide , cré-  
tacée, & donne naissance à de petits tubercules sem-  
blables aux boutons qui viennent au viEage, si ce n’est  
qu’ils sont quelquefois plus gros, lefquelsfe répandent  
fur toute la partie. L’humeur elle-même devient blan-  
che, épaisse , & d’une substance semblable à de la grê-  
le : & en effet ce mal semble répandre naturellement  
fur le corps un froid semblable à celui de la grêle. On  
diroit en quelque sorte que cette maladie est différente  
& provient également du froid & du chaud, parce que  
quelques-uns de ceux qui en font attaqués semt foula-  
gés par la chaleur, d’autres par le froid. Mais pour  
moi, je penfe que l’effence & la caufe de cette maladie  
est unique, & que cette cause est un froid inné. Cepen-  
dant si la *goute* tourmente vivement & que tous les  
iÿmptomes qui paroistent foient des signes de chaleur,  
il faudra bien employer des rafraîchiffans pour en cal-  
mer & en adoucir la violence , & on appellera cette  
sorte de*goute,* une*goute* chaude. Si au contraire, tant  
que la douleur interne des nerfs continue, l’articula-  
tion est froide fans qu’il y ait d’enflure; c’est une *goute*froide; & alors il faudra pour rétablir la chaleur dans  
la partie , employer des médicamens échaustans, &  
pour l’ordinaire les médicamens qu’il faut préférer en  
ce cas , font ceux dans lesquels domine l’acrimonie ,  
afin que par leur qualité stimulante ils pussent gonfler  
les parties affaissées , & rappeller la chaleur interne à  
la superficie ; après il faudra peut-être ufer de rafraî-  
chissans, comme on peut fe le persilader , si l’on fait  
attention qu’il n’est pas à propos dans toutes les cir-  
constances de tenir la même conduite avec le même  
malade ; car fouvent ce qui est salutaire dans un tems  
devient nuisible dans un autre : pour tout dire, en un  
mot, il faut, de la chaleur au commencement, & du  
froid à la fin. La *goute* aux piés est rarement perpétuel-  
le ; elle lasse quelquefois du relâche pendant long-  
tems , parce qu’il arrive à la matiere qui l’occasionne  
de fe raréfier. Un gouteux, pendant un intervalle que  
lui lassa *sagoute*, remporta le prix de la courfie à pié  
aux jeux Olympiques.

Les hommes sont plus fiujets à cette maladie que lesfem-  
mes, mais ils la supportent mieux : car les femmes  
qui en font plus rarement attaquées , fouffrent aussi  
bien davantage quand elles le font ; & cela vient de  
leur conformation bien différente de la nôtre. L’âge  
où l’on commence à être fujet à la *goute,* c’est celui de  
trente-cinq ans : mais on peut l’avoir plutôt ou plus tard  
felon le tempérament dont on est, ou le régime qu’on a  
tenu. Il faut avouer que les douleurs de la *goute* font  
grandes : mais les fymptomes qui les accompagnent  
sont encore plus à craindre; tels sont la lipothymie à  
l’occasion du moindre froiffement de la partie fouf-  
frante, l’incapacité de fe mouvoir , le dégout , la finf  
& l’insomnie. Lorsque *lus gouteux* guérissent, comme  
s’ils étoient par-là affranchis d’une rechute, ils repren-  
nent un train de vie moins gênant, *se* livrent à l'intem-  
pérance, la joie & les plaisirs, ne sie privent de rien &  
tiennent un régime siensi-lel & délicat, & comme s’ils  
étoient sûrs de s’en tirer une seconde fois comme la  
premiere, ils ne fongent qu’à jouir du préfent fans s’em-  
harrasser des fuites. Souvent la *goute* dégénere en hy-  
dropisie, quelquefois aussi en asthme, auxquels cas la

À R T 474

mort ne manquera pas de s’enfuivre. Αεετε’ε, περὶ  
^T. καὶ σημ. χρον. παθ. *L. II. c.* 12.

Entre autres alimens qui leurs font propres , les *gouteux*feront bien de manger fouvent des raves , & d’avoir en-  
suite recours à l’hellébore. La diete doit être pour la  
*goute* à peu près la même que pour les autres maladies  
chroniques. Quant aux remedes , quelques-uns des  
plus ordinaires sirnt de faire au malade des fomenta-  
tions onctueuses & de le baigner à froid dans l’eau de  
la mer. L’hellébore est un bon médicament à employer  
lors des premieres attaques de *goute :* mais quand le  
mal est invétéré ou qu’on le tient de fes peres,on legar-  
de jusqu’au tombeau.

Voici comme il est à propos de *se* conduire lors d’une  
attaque *de goute :* enveloppez la partie affectée d’un  
morceau de laine graffe & y faites des embrocations  
avec du vin & de l’huile rofat. On peut encore foula-  
ger le malade en lui appliquant au lieu de laine une  
éponge trempée dans de l’oxycrat ; après cela vous y  
mettrez un cataplasine de mie de pain & de rafraî-  
chiffans, tels que les courges d’une espece ou d’une  
autre, du plantain & des feuilles de rofes. On peut fai-  
fe aussi un lénitif avec la plante appellée *sideritis,* avec  
du pain , de la mousse, de la racine de confonde, de la  
quinte-souille , du marrube , dont on employera les  
plus petites feuilles ; du tout on pourra aussi faire une  
décoction , qui prife en boiffon, calmera la douleur;  
& de la plante *sideritis* avec de la mie de pain & de la  
fleur d’orge , on fera un cataplasine. Un autre remede  
encore fort bon , c’est de prendre la partie du citron  
qui n’est pas bonne à manger, avec du *polenta,* ou bien  
des figues & des amandes feches avec de la farine d’or-  
ge ou de froment. Ces remedes font de la claffe des ré-  
frigérans, dont quelques-uns ont donné dans des cas  
particuliers du soulagement au malade, & ont même  
quelquefois tout-à fait emporté la douleur ,

Il faut d’autres fois pour la *goute* des remedes échauffans;  
lefquels sont bons en différens cas pour des raisons  
disterentes aussi. Ceux qui silivent paffent communé-  
ment pour d’excellens lénitifs. Faites manger de l’iris  
à une chevre tant qu’elle voudra , & après lui avoir  
lassé un tems fuffifant pour la digestion ; tuez-là en-  
Fuite : vous ferez mettre au malade fes piés dans le  
ventre de l’animal ouvert parmi les excrémens. Il y a  
des milliers de remedes pour la *goute.* Cette maladie  
met souvent ceux qui ont le malheur d’en être attaqués,  
dans le cas d’être leurs Medecins à eux-mêmes. ARE-  
τε’ε , περὶ θεραπ. χρὸν. παθ. *L. II. c.* 12.

Quant à la théorie d’Aretée , elle s’accorde affez avec  
celle des modernes.

Comme il n’apprend pas tout ce qu’il faudroit favoir  
au scljet de la cure, je vais rapporter ce qui manque  
pour être instruit des méthodes des anciens à cet égard.

*De Cœlius Aurelianus.*

Si le malade qui est attaqué de la *goute* est constipé , il  
faudra lui donner un simple clystere; & quand la ma-  
ladie est arrivee à fon plus haut période & que les par-\*  
ties paroistent gonflées & tuméfiées , il faut employer  
la fcarification ; &, si la situation de la partie le per-  
met, y appliquer des ventouses ou des sangsues. Mais  
la scarification fans ventoufies est une methode plus  
douce, parce qu’elle n’endommage point les parues,  
comme le fait néceffairement celle que l'on fuit en  
employant des ventouses. Les morEures des sangsiies  
d’un autre côté excitent une douleur si siensible que cela  
le que causie la simple scarification, est encore plus to-  
lérable. On met aussi en ufage la douche faite avec des  
éponges, ou des fomentations d’eau & dsouile chau-  
de , ou d’eau chaude simplement, ou de décoction de  
fœnugrec, de graine de lin & de guimauve. On peut  
faire usage alors de cataplasine : ma-s il ne Pauroit pas  
fallu auparavant, parce qu’il ne faut rien mettre fur  
des parties enflées qui les charge , ou qui pefe dessus.  
Pour cet effet, il faut fe servir de pain bien amolli,

475 ART

ou seul, ou mêlé avec les racines bouillies de confou-  
de, que les Grecs appellent σύμφυτος, ou de la racine  
de guimauve ou de toute autre chofe qu’on jugera pro-  
pre à cet effet. Mais quand il est certain & manifeste  
que la maladie va en diminuant , c’est alors qu’on  
peut prestcrire les bains & les alimens, tant solides que  
liquides , qu’on jugera les plus convenables ; & pour  
foulager la douleur, on pourra toujours tsscr de cérats  
faits d’huile douce ou d’huile de Chypre , ou de ces  
fortes de médicamens graisseux , que les Grecs appel-  
lent διάστεάτων, ensi-ûte un malagme de diachylum ,  
ou celui de Mnasée, ou celui qu’on appelle commu-  
nément *diateleos* ou *dioxeleum s* ou *diathalassestum.*

Il faut fortifier le malade petit à petit en le saifant pro-  
mener avec des souliers aisés; il faut qu’il s’abstienne  
de tout ce qui pourroit lui faire mal, de tous excès ,  
Furtout du vin & des femmes , & de tout ce qui peut  
lui caufer des indigestions. Il est bon aussi de donner  
auxgputcu.x de la cire molle à paîtrir entre leurs doigts,  
oti de leur faire tenir & remuer dans les mains cer-  
tains instrumens que les danfeurs publics appelloient  
*halteres :* or ces instrumens doivent être d’abord de ci-  
re ou de bois avec du plomb au milieu ; enfuite on  
leur donne à tenir quelque chose de plus lourd à mefu-  
re que la cure avance. Et même quand la maladie traî-  
neroiten longueur,il ne faudroitpaslaifferdlobserverce  
que je viens de prescrire pendant les paroxylmes : mais  
pendant l’intervalle d’un paroxysine à l’autre , il faut  
songer à rétablir & à fortifier le corps. Pour cet eflct,  
il faudra promener le malade en voiturç, choisissant  
celle qu’il peut fupporter, ou le faire marcher à pié,  
fur un terrein garni de gason, le faire parler d’un ton  
élevé, & lui oindre le corps; car dans ce cas, comme  
dans toutes les autres incommodités de longue durée ,  
le malade faute d’un exercice fuffssant devient gros &  
replet , au moyen de quoi les articulations foustrent  
davantage & les nerfs s’affoibliffent. Il faut aussi bai-  
gner *lus gouteux* dans de certains tems & leur donnet  
différens alimens d’une qualité neutre entre le froid  
& le chaud. Ce n’est pas même un mal de leur donner  
un peu de vin , observant seulement que ce ne foit  
pas un vin trop spiritueux , & cela à la fin du repas.  
On fe fervira enfuite de *dropax* & de *paroptesc* pour  
exciter la silcur , ou on l’excitera par la chaleur du  
feu ou du soleil, ou en appliquant sur le malade des  
peaux chaudes ou du silble de mer chaud ; apr s quoi  
on lui sera des douches , que les Grecs appellent συμ-  
*arL.soa.aa ,* avec du nitre, cette écume saline qui s’at-  
taehe aux plantes marines,& de l’euphorbe. On lui ap-  
pliquera ensuite des onguens & médicamens propres  
à dissiper la lassitude & la douleur, qui sirnt ceux que  
les Grecs appellent ἄκοπα , lesquels sirnt composés de  
squilles, de concombres sauvages, d’euphorbe & dss-  
*darce*, ( cette écume sidée qui fe trouve silr les plan-  
tes qui croissent dans la mer. ) On pourra enfuite *se*- servir d’un malagme qu’on appelle *diahalon* ou *diada-  
plrnidon,* ou *diadarce,* ou d’une lessive de *diastacte* ou  
de toute autre chose de pareille nature. Il faut aussi  
procurer la rubéfaction de la peau, que les Grecs ap-  
pcllent φοινιγμὸς, en y appliquant de la moutarde. Il  
sera bon aussi d’employer le régime des fubstances  
acres, qui est ce que les Grecs appellent δριμυφαγία,  
& celui du cycle métafyncritlque, ou bien encore des  
vomitifs faits de racines émétiques , l’hellébore , les  
bains, en la maniere qu’on le pratique pour ceux qui  
font affligés de la fciatiqtie. On peut encore faire des  
fomentations avec de la décoction d’armosse ou de  
l’eau de mer chaude. Le malade fera bien, s’il peut,  
de fe baigner lui-même, sent dans Peau chaude, Poit  
dans Peau froide. H y a même des eaux naturelles que  
*lus gouteux* peuvent prendre pour boiffon , foit chau-  
des, foit froides, telles que celles dtl Tybre & du lac  
Gontigliano en Italie. Il ne faut point fe lasser d’ufer  
des remedes que je viens d’indiquer; car s’ils ne pro-  
duisent pas une guérisim parfaite , ils rendront du  
moins les paroxyltnes moins fréquens.

ART 476

Quelques anciens prescrivoient pour cette maladie des  
boissons qu’il falloir prendre pendant un an , telles que  
celles qu’ils appelloient *diacentaurion 8e diascordeon.* Il  
ne falloir pas difcontinuer pendant toute l’année,  
moyennant quoi aussi la maladie ne duroit pas long-  
tems, pourvu toutefois qu’on n’en fût pas attaqué de-  
puis plus de cinq ans : or avant d’entrer dans ce cours  
de remedes, ils voulaient que le corps du malade y fût  
disposé par des évacuations préalables. Si on avoit in-  
terrompu ces remedes dans le courant de l’année, il  
falloir remplacer le nombre de jours pendant lefquela  
ou les avoit difcontinués par un même nombre de  
jours après l’an revolu , quelque intervalle qu’il y eût  
eu. Quant à moi, je pense avec Soranus que ce long  
ufage de médicamens pouvoit être très-dangereux  
dans fes conséquences, parce que le malade pendant  
tout le tems qu’il en ufoit, étoit obligé de s’abstenir  
des alimens auxquels il étoit accoutumé auparavant,  
quoique très-bons & très Tains en eux mêmes. Aussi  
lifons-nous dans quelques anciens que *desgouteux* font  
tombés dans des maladies aiguës pour avoir été très-  
constans dans l’usage de ces remedes ; que d’autres sont  
morts d’apoplexie, de pleurésie & de péripneumonie ;  
& que d’autres enfin ont été attaqués d’une difficulté  
de respirer, que les Grecs appellent ύώσπνοια. Ceux  
qui afl'urent qu’ils *se* sont trouvés bien de ces medica-  
mens ne prennent pas garde que l’avantage qu’ils en  
ont retiré consistoit soins doute, en ce que le régime  
léger qu’ils observoient pendant Fustige de ces reme-  
des , leur a facilité la digestion ; & comme leurs hu-  
meurs peccantes fe trouvoient considérablement dimi-  
nuées, & qu’ils continuoient de fe bien porter ,-üs ont  
craint de quitter l’usage de ces médicamens, tellement  
prévenus pour ce genre de traitement, qu’ils n’imagi-  
noientpas fe pouvoir procurer ou conferver autrement  
la santé.

Quelques-uns conseillent de brûler les tubercules formés  
par l’humeur *gouteusc 8e* les parties voisines infectées  
de la même humeur. Mais je n'approuve pas cette pra-  
tique, parce que cette ustion peut attirer la matiere  
des parties voisines & caufer par-là des tumeurs.

D’autres Eont d’avis de tenter différens moyens, & presi-  
crivent siIccessiverpent des onguens & des cataplasines  
de qualités fort différentes , jufqu’à ce qu’après plu-  
sieurs tentatives ils aient trouvé quelque médicament  
qui soulage le malade ; car telles choses font bonnes à  
un malade , qui ne le seront pas à un autre ; & disse-  
rens remedes pourront Eur différens malades produire  
le même effet, c’est-à-dire, calmer *sa* douleur : aussi  
a-t-on quelquefois ordonné en pareil cas des remedes  
d’une nature toute contraire, par exemple , des rel.â-  
chans, avec des astringens & des restaurans , tels que  
le malagme de Mnasée ou le Diachylon. D’autres au  
contraire ont ordonné de violens astringens feuls ,tels  
que le *diateon elizycenum* ( διὰ ἰτέων dans Aétius ) &  
1’*Emplastrum Erasistratium,* ou bien encore un cata-  
platine fait de farine de millet & de graine de lin , de  
choux sauvage, ou de feneçon, avec de Peau de mer,  
ou de la mandragore, de la jufquiame ou des lentilles,  
des cœurs de cîtrons , de l’origan , du thym, des lu-  
pins ou du pourpier, des grenades avec leurs feuilles  
cueillies vertes, ou la fleur de ce fruit, que les Latins  
appellent *ampullagium,* bouillie dans du vinaigre , ou  
de la rue fauvage avec du vinaigre feulement ou de  
*F alica* commun , ou du sédiment du vinaigre avec de  
l’ache, ou des feuilles de vignes avec du *polenta* ordi-  
naire, ou de la farine fine avec des pois chiches, des  
feves, de l'orge ou des lupins, avec de la lie de vin ou  
de vinaigre , ou des figues bouillies avec de l’eau & du  
vin & réduites à consistance de miel ; ensuite après en  
ayoir séparé le plus épais, on fait rebouillir ce qui *res-  
te.* Ou bien encore des tiges tendres de pavot, que les  
Grecs appellent κωδίαι, ou les feuilles de cette plante,  
ou des coings & des grenades bouillies dans du vin, ou  
la pulpe de l’un & de l’autre avec du miel, ou la ra-  
cine de jufquiame avec du storax , ou des racines &

477 ' ART

des feuilles d’hyacinthe & de marrube , ou bien de 'la  
chaux bouillie dans du miel, de l’opium, du storax,  
des amandes ameres, qu’on fera bouillir long-tems  
dans de l’huile de Chypre & du vinaigre : on s’en fer-  
vira pour oindre les parties affectées. Ainsi fans obser-  
ver aucun ordre & contre toutes les regles de-la Me-  
decine, ils ordonnent des chosies directement oppo-  
sées, & passent d’un remede a- l’autre, jusqu’à ce qu’ils  
en aient trouvé un propre au mal, par la raisim, di-  
sent-ils, qu’il faut pour différens malades différens re-  
medes, quoique dans la même maladie. Cette métho-  
de de tenter différentes expériences , s’appelle chez  
les Grecs χεδιαστικὴ πῶρα, laquelle consiste à ne s’arrê-  
tcr à aucun remede déterminé pour la cure des mala-  
dies , mais à faire l’épreuve de différens l’un après  
l’autre jufqu’à ce qu’on en trouve un qui produsse Pef-  
fet qu’on désire. D’ailleurs il y a des paroxysines qui  
ne tiennent pas le malade long-tems , qui s’adouciffent  
par degres, jufqu’à ce qusinsiensiblement ilssie dissipent  
tout-à-fait. Or les médicamens qui semt propres dans  
le déclin de l’accès feroient peut-être bien du mal au  
commencement , n’étant pas appliqués dans la cir-  
constance pour laquelle ils sont propres. C’est encore  
une nouvelle raisim pour laquelle les Medecins dont  
je parle *se* persiladent qu’il faut pour les uns un mé-  
dicament d’une espece, & pour les autres un d’une  
autre.

Mais assurément on ne sauroit trop s’appliquer à propor-  
tionner & adapter les médicamens au degré de la ma-  
ladie & à l’état du malade. Ainsi, par exemple, au  
commencement du paroxyfme, il est à propos d’admi-  
nistrerdes astringens modérés : mais lorsqu’il est dans sa  
violence & dans toute fa force, il en faut d’adou-  
cissans & de relâchans ; & lorsqu’il commence à don-  
ner du relâche , il etr faut d’émolliens. On peut à ces  
différentes fortes de médicamens en entre mêler qui  
foient propreslà rétablir les forces du malade. Mais  
pour les médicamens froids & répulsifs, que les Grecs  
appellent ἀποκρουστικὰ , ils font bons même quand la  
*goute* est accompagnée d’érésipele : quelques-uns affu-  
rent de plus bien positivement, que.tous les rafraî-  
chiffans font bons dans ce cas, étant propres à modérer  
l’inflammation. Car, difent-ils, pour faire entendre  
combien il est à propos d’en faire usage dans le cas  
d’une chaleur brûlante qui occasionne des tumeurs, ils  
produifent le même effet que quand on verEe de Peau  
froide stir de l’eau chaude, laquelle par-là devient tiede  
& d’une chaleur douce. Mais la fin de ce raisonnement  
est tout-à-fait fauffe , & n’est qu’un pur fophifme ; car  
s’il étoit concluant, il s’enfuivroit que les fubstances  
froides feroient bonnes pour les tumeurs. C’est pour-  
quoi, je persiste à croire qu’il faut s’en tenir à propor-  
tionner les remedes à la nature de la maladie & à sies  
différens degrés.

Quelques-uns recommandent pour la *goute* un *acopum*fait de crapauds. D’autres oignent les piés du malade  
avec de la grasse de veau marin , & leur ordonnent de  
porter des fouliers faits de la peau du même animal.  
D’autres font bouillir cet animal tout vif, ou bien un  
loup, & assurent que l’huile qu’on tire par cette voie,  
est d’une efficacité merveilleufe ; il y a des recettes  
tout-à-fait extravagantes qui ne lassent pas de faire  
fortune auprès de gens crédules, parce qu’employées  
dans un tems où la maladie n’étoit pas encore tout-à-  
fait formée, elles ont produit quelque changement ap-  
parent.

Quelques autres confeillent au malade de fe faire vomir  
deux ou trois fois le mois, après le repas, s’imaginant  
que cette opération empêche la matiere peccante d’at-  
teindre jusqu’aux articulations, & prévient l'indigese  
tion ; ne prenant pas garde qu’ils le font souffrir enco-  
rebien davantage par de nouveaux accidens, attendu  
qu’au moyen de ces vûmissemens ses gencives devien-  
nent putrides, fes dents s’ébranlent, *ses yeux se* trou-  
blent & s’affoiblissent, Ea tête *se* charge, sim estomac  
est violemment affecté, & tous ses nerfs font tiraillés à

ART 478

1 la fois. C’est pourquoi une diete fobre & légere est tout  
ce qu’on peut pratiquer de mieux en ce cas , & ce qui  
pourra plus contribuer à la cure.

Plusieurs Auteurs de Medecine confeillent dans cette  
maladie les purgatifs les plus acres & les médicamens  
les plus propres à provoque^ les urines, qui font ceux  
qu’on appelle diurétiques. Mais il faut bien prendre  
garde à ne pas irriter l’estomac, ce qui pourroit arri-  
verj par la variété des médicamens. Il saut éviter avec  
le même foin de cauEer de l’irritation à la vessie , qui est  
une sclbstance nerveuse, & par conséquent extreme-  
ment fensible, & qui lorsqu’elle est une fois affectée,  
en conséquence de cette qualité nerveufe, communi-  
que fon mal & fa douleur à toutes les parties du corps.  
Pour ne nous point arrêter à détailler toutes les er-  
reurs des Anciens , je dirai en un mot que je regarde  
tout ce qu’ils ont écrit sclr la *goute* comme mal fondé,  
frivole & prolixe , & qu’il faut s’en tenir à quelques-  
uns des procédés qui viennent d’être indiqués plus  
haut : mais comme je n’ai pas encore parlé des Au-  
teurs d’où on les a tirés , je m’en vais les nommer ici.  
Le premier est Dioclès , dans les livres qu’il a écrits  
des maladies, de leurs caufes & de leur cure ; ensi-lite  
Praxagoras, dans sem troisieme livre des maladies;  
Erasistrate, dans le livre qu’il a écrit de la*goute,* où,  
quoiqu’il défende les purgatifs qu’on appelle catharti-  
ques, il promet cependant un malagme au Roi Ptolé-  
mée, dont il n’a pas laissé la recette, quoique quel-  
ques-uns *se* vantent de l’avoir vue. Ajoutez-y Héro-  
phile, Afclépiade dans fes livres adressées à Erasistrate,  
Héraclide de Tarente, & Thémison dans sem second  
livre des maladies chroniques , où il parle tantôt com-  
me étant de lasiecte des méthodiques, & tantôt comme  
n’en étant point ; car il recommande la saignée du pié;  
en quoi il va contre sa pratique ordinaire , & ordonne  
indifféremment des cataplasines de qualités toutes dise  
férentes , ne mettant point de distinction entre les  
astringens & tes relâchans. Nous avons bien dequoî  
réfuter fon sentiment en ce point depuis qu’il est avé.

’ ré que la saignée du pié occasionne la dérivation des  
humeurs soir les parties affectées , comme de boire à  
l’excès affaiblit les nerfs. Thefsalus ,stans fon second  
livre qu’il appelle *Regularis,*a indiqué une méthode de  
guérir la *goute,* qui à la vérité n’est pas parfaite en tout,  
mais qui ne lasse pas de s’accorder affez avec lesprin-  
cipes de la fecte méthodique. CœllIUS AURELIANUs,  
*Chron. L.* V. *cap. Ti*

*De Sydenham,*

*Lagoute* vient le plus ordinairement aux personnes âgées  
qui ont paffé la plus grande partie de leur vie dans l’ai-  
fiance, les plaisirs & la moleffe, & qui ont sait un usage  
immodéré du vin & autres liqueurs spiritueufes, & qui,  
devenues par l’âge incapables de fe donner les mêmes  
mouvemens que dans la jeuneste, ne prennent plus  
d’exercice. On remarque que ceux qui font siljets à cet-  
te maladie, ont ordinairement de greffes têtes, & sont  
d’un tempérament pléthorique,humide & lâche, qu’ils  
ont une constitution forte & vigoureuse, & tous les  
signes d’une longue vie.

Cependant *iagoute* ne vient pas uniquement auxperfon-  
nes graffes & repletes ; elle attaque aussi,quoique moins  
fréquemment, des gens maigres & fluets. Elle n’attend  
pas non plus toujours qu’on foit devenu vieux : on l’a  
quelquefois tout jeune , surtout si on en a reçu le ger-  
me de sies pere & mete, ou qu’on y ait donné occasion  
d’ailleurs en *se* livrant trop jeune aux plaisirs ,- ou en  
cessant des exercices auxquels on vaquoit réguliere-  
ment, ou lorsiqu’après avoir eu un apétit vorace &  
avoir usé sians moderation de liqueurs sipiritueuses , on  
*se* réduit tout d’un coup à ne gueres manger, & à boire  
des liqueurs rafraîchissantes.

Quand elle vient à des perfonnes sort avancées en âge,  
elle n’a pas d’abord des périodes si réglés, & ne de-  
vient pas tout d’un coup aussi violente que quand elle

479 ART

attaque des jeunes gens, parce que le malade périt or-  
dinairement avant que la maladie, accompagnée de  
tous ses Eymptomes,fiait parvenue à sim plus haut pé-  
riode ; & que la chaleur naturelle & la vigueur du  
corps étant dimintlées, elle ne peut pas Ee fixer & s’en-  
raciner si bien fur les articulations. Mais quand elle  
vient plutôt, quoiqu’elle ne pusse pas *se* fixer d’abord  
Pur une partie, ni faire tout d’tm coup le mal dont elle  
est capable, elle affecte le malade de temsà autres, lui  
caufant feulement un peu de douleur pendant quelques  
jours, allant & venant fans lasser entre les accès des  
intervalles égaux ; cependant au bout d’un tems elle  
prend une forme réguliere & devient périodique , tant  
par rapport atl tems qu’elle vient, qu’à celui que dure  
le paroxyfme ; de forte qu’elle est toujours plus cruelle  
après qu’elle a sait du progrès que dans sim commence-  
ment.

Je vais traiter d’abord de la *goute* réguliere, ensuite de  
celle qui ne l’est pas, Toit qu’elle foit occasionnée par  
llufage de remedes impropres , ou par la foibleffe du  
sujet.

Quand c’est unègôutc réguliere , voici de quelle maniere  
elle commence. Elle prend tout-à-coup fur la fin du  
mois de Janvier ou au commencement de FéVrier,  
sans qu’on Fait pour l’ordinaire autrement pressen-  
tie qu’en ce que quelques semaines auparavant on a eu  
des indigestions , des crudités d’estomac, & surtout  
des flatulences & des peflanteurs qui ont augmenté par  
degrés juAqu’à ce que commençât le premier paroxysi-  
me, lequel toutefois est précédé quelques jours aupa-  
ravant d’un engourdiffement dans les cuiffes , & d’esc  
peces de flatuosités qui defcendent le long des parties  
charnues de ces membres, où ils excitent des mouve-  
mens convulsifs, & la veille de l’accès d’un appétit vo-  
race & desordonné. Le malade fe couche & dort tran-  
quillement jufqu’à deux heures du matin , qu’il est  
éveillé par une douleur qui SC fait fentir au gros orteil,  
ou quelquefois au talon, au gras de la jambe ou à la  
cheville du pié : cette douleur reffemble à celle qu’on  
éprouverôit si on avoit un os difloqué , & est accom-  
pagnée à peu près de la même fenfation que si on avoit  
versé de Peau chaude fur les membranes de la partie  
affectée ; & ces iymptomes font suivis immédiatement  
d’un froid, d’un frissonnement & d’une petite fievre.  
Le froid & le frisson diminuent à proportion que la  
douleur augmente : elle est très-silpportabled’abord,  
mais elle prend de l’accroissement d’heure en heure , &  
est dans toute fa force le foir du même jour ; elle fe  
fixe fur les os du tasse & du métatarfe , dont elle affec-  
te les ligamens, de maniere qu’il femble au malade  
que ces ligamens foient tendus ou déchirés, ou qu’ils  
foient rongés par des chiens , ou que les membranes de  
ces parties foient serrées & chargées de quelque poids;  
ce qui lui cause: une douleur si aiguë , qu’il ne fauroit  
supporter le poids des couvertures qui portent sur la  
partie affectée, & beaucoup moins encore marcher  
dans la chambre. De-là il arrive que non-seulement il  
pafle la nuit dans les souffrances , mais qu’il ne fait  
tant qu’il est au lit, que changer la partie affectée de  
place & de posture ; & l’agitation qui fe communique  
à tout le corps & dure pendant tout le paroxyfme, éga-  
le la douleur du membre où *ïa goute* s’est jettée. De-là  
les efforts continuels, mais inutiles , que fait le gou-  
teux pour fe foulager en changeant continuellement de  
situation &fon corps, & la partie affectée, qui cepen-  
dant continue d’être aussi douloureufe jusqu’à deux ou  
trois heures du matin, c’est-à-dire au bout de vingt-  
quatre heures depuis que l’accès a commencé. Alors le  
malade fe trouve foulagé au moyen d’une digestion  
modérée & d’un peu de dissipation de la matiere pec-  
cante, quoiqu’il s’imagine , mais à tort, que ce relâ-  
che vient de la situation qu’il a fu prendre en dernier  
lieu. Alors pendant une fueur qui lui est venue, il s’en-  
dort, & à fon réveil il fe trouve moins fouffrant *, 8c*

ART 480

Voit que la partie affectée est devenue enflée ; au lieu  
qu’auparavant il n’y avoit d’apparent qu’un gonfle-  
ment dans les veines : ( comme il est ordinaire dans tous  
les paroxysines *dc goute.* ) Le lendemain , & peut-être  
même deux ou trois jours après, si l’humeur gouteufe  
est abondante , on fentira quelque douleur à la partie  
affectée, laquelle augmentera fur le foir, & fe calmera  
vers la pointe du jour. Au bout de peu dé jours , elle  
s’empare de l’autre pié de la même maniere ; & si la  
douleur devient violente à celui-ci, &que celle dupié  
affecté le premier foit tout-à-fait calmée, il reprend des  
forces , & en a bien-tôt autant que s’il n’avoit jamais  
été incommodé. Néantmoins la*goute* affecte le fecond  
pié comme elle avoit fait le premier, & quant à la du-  
rée, & quant à l’intensité du paroxyfme. Quelquefois  
lorfque la matiere peccante étoit trop abondante pour  
fe pouvoir loger dans un seul pié, elle *se jette* fur tous  
les deux à la fois avec une égale violence : mais le plus  
ordinaire est qu’elle ne les attaque que l’un après Pau-  
tre, comme nous venons de le dire. Quand elle s’est  
jettée fur tous les deux , les accès suivans font irrégu-  
liers, tant par rapport au tems qu’ils reviennent, que  
par rapport à leur durée.Mais ce qui est commun à tous  
les cas, c’est que la douleur augmente le foir, & de-  
vient plus supportable fur le matin ; & ce que nous  
appellens communément un accès de *goute*, lequel  
dure plus ou moins long-tems felon l’âge du malade,  
consisté dans un certain nombre de répétitions de ces  
paroxysines particuliers ; car quand la maladie dure  
des deux ou trois mois, on ne peut pas dire que c’est le  
mêmeparoxysine; mais il faut dire que c’est une fuite,  
une continuité de petits paroxysines, dont le dernier  
est plus doux & plus court, juEqu’à ce que l’humeur  
peccante étant à la fin entierement expulsée, le malade  
recouvre une fianté parfaite ; ce qui arrive fouvent au  
bout de quinze jours aux perfonnes d’un fort tempéra-  
ment, & à celles qui n’ont pas de paroxyfmes fréquens,  
& au bout de deux mois aux persimnes plus âgées , & à  
celles qui font sujettes à des paroxysines Eréquens.  
Mais pour ceux qui fiant affoiblis, foit par le grand  
âge, foit par la durée de la maladie, ils n’en fiant quit-  
tes que quand vient l’été qui dissipe l’humeur. Pendant  
la premiere quinzaine , les urines Pont d’une couleur  
foncée ,& déposent après qu’on les a laissé rasseoir, un  
sédiment rouge & graveleux : le malade ne vuide pas  
par les urines le tiers dgs liquides qu’il a pris, & il est  
ordinairement resserré pendant tout ce tems. Tant que  
dure l’accès , il estfans appétit : star le Eoiril frissonne,  
& fent de lapefanteur & de l'indisposition même aux  
parties que le mal n’a point affectées. Quand l'accès est  
Pur le point de finir, on éprouve une démangeaifon  
infupportable au pié, surtout entre les orteils, qui fait  
peler la peau comme si on avoit pris du poifon. L’ac-  
cès pafle, on reprend fon appétit & ses forces plus ou  
moins vîte, selon que l’accès a été plus ou moins vio-  
lent ; en conséquence de quoi aussi l’accès sijivant est  
plus ou moins long-tems à venir ; car si le paroxysine  
passe a été violent, le suivant ne viendra qu’un an après  
dans la même saisirn que le premier.

Voilà comme *se* déclare la *goute* réguIiere accompagnée  
de *ses* iymptomes propres & caractéristiques : mais  
quand elle est irritée par un traitement inconsidéré ou  
par une longue continuité, de maniere que la fubstan-  
ce du corps changée en quelque maniere , seconde,  
pour ainsi dire, la maladie, & que la nature n’est plus  
capable d’expulsier l’humeur peccante parles voies or-  
dinaires; les iymptomes pour lors font bien différens  
de ceux que j’ai décrits : car au lieu que la douleur  
dans le tableau que je viens de faire n’a affecté que les  
piés, ( qui font en effet la situation la plus naturelle de  
la matiere morbifique, laquelle n’attaque jamais d’au-  
tres parties que parce qu’elle trouve des obstructions  
dans sim passage, qui l’arrêtent dans fion cours ) dans  
ce cas-ci elle *se* jette siur les mains, Eur les poignets,  
Eur les coudes, siir les genoux & autres parties avec la  
même violence qu’elle s’est jettée déja stur les piés;  
quelquefois

481 ART

quelquefois même elle courbe un ou plusieurs doigts  
en dedans, les prive du mouvement avec le tems, &  
forme à la fin des concrétions crétacées dans les liga-  
mens des articulations , qui détruifant l’épiderme &  
la peau qui les couvrent, laissent voir des especes de\*  
pierres femblables à de la craie ou à des yeux d’écre-  
visses, pierres qu’une aiguille ne sauroit percer. Quel-  
quefois aussi la matiere morbifique *se jette* fur les cou-  
des, & occasionne une tumeur blanchâtre de la grof-  
*seur* d’un œuf ou environ, qui par degrés devient rou-  
ge & enflammée. D’autres fois elle fe jette si.lr les cuif-  
ses, qui semblent alors appésanties comme si elles silp-  
portoient quelque lourd fardeau , fans cependant y  
catsser de douleurs excessives : mais quand elle a gagné  
jusiqu’au genou elle attaque cette partie avec plus de  
violence, lui ôte le mouvement & la tient roide, com-  
me si on y eût enfoncé un clou qui l’attachât à quelque  
endroit du lit. Et quand le malade fe trouve obligé de  
remuer, foit à cause de l’inquiétude du reste du corps ,  
effet ordinaire de cette maladie, foit par toute autre  
rasson qui l’y force , il faut qu’il le fasse avec beaucoup  
de préeaution, parce que la moindre fecousse, le moin-  
dre choc lui cauferoit des douleurs qui ne feroient  
supportables qu’en ce qu’elles passeroient bien-tôt. Et  
en effet la nécessité où l’on est de ne remuer le malade  
qu’avec toutes les précautions & le ménagement pos-  
sibles, n’est pas une des plus légeres incommodités de  
*la goûte* : car si on pouvoit ne point remuer le malade  
du tout, on lui épargneroit de grandes douleurs , at-  
tendu que d’ailleurs la souffrance n’est pas toujours  
également excessive jufqu’à la fin du paroxylme.

Au lieu que la *goute* autrefois ne venoit gueres que sur  
la fin de l’hiver, & fe paffoit au bout de deux ou trois  
mois ; à préfent elle dure quelquefois toute l’année ,  
excepté cependant les deux ou trois mois de l’été les  
plus chauds. Il est encore à remarquer que comme le  
paroxylme principal & général dure plus long-tems  
qu’autrefois : de même aussi les petits paroxyfmes qui  
forment le grand , ne paffent pas si vite ; car au lieu  
qu’un de ces petits paroxyfmes ne duroit qu’un jour  
ou deux; à présent quelque partie qu’il ait affectée ,  
c’en est pour une quinzaine, furtout si ce fiant les piés  
ou les genoux. Ajoutez à cela que le premier & le fe-  
cond jour du petit paroxysine , le malade outre la dou-  
leur qu’ll ressent à la partie affectée, fe trouve indis-  
posé partout le corps, & perd entierement l’appétit.  
Anciennement avant que cette maladie fût arrivée au  
point où elle est, non-feulement le *gouteux* jouiffoit  
de longs intervalles d’un paroxysine à l’autre, mais de  
plus il ne sentoit du mal qu’au membre & à la partie  
aflèctée , & *seS* fonctions animales n’en recevaient au-  
cune altération ; au lieu qu’à préfent *ses* membres mê-  
me entre un paroxylme & un autre scmt si contractés  
& sifoibles, que quoiqu’il puisse *se* tenir debout &  
marcher tant soit peu , c’est avec tant de lenteur , de  
souffrance & d’une maniere si gênée, que cela ne peut  
pas s’appeller marcher. Et s’il veut s’efforcer de mar-  
cher dans la vue de recouvrer totalement Pusilge de  
fes piés, il est à craindre que la matiere morbifique  
qui n’est pas tout-à-fait dissippée dans cet interval-  
le , ne fe jette sijr les entrailles aux risques de la vie  
du malade, ne pouvant pas si aisément fe rejetter sim  
les piés , qui dans cet état de maladie ne sont jamais  
entierement seins douleur, plus ou moins sorte.

*LO gouteux* est encore affligé de plusieurs autres sympto-  
mes, comme de douleur aux veines hémorrhoïdales ,  
de rots nidoreux , portant un gout semblable à celui  
des alimens qu’il a pris, mais qui se font corrompus  
dans sim estomac ; ce qui ne manque pas d’arriver  
lorsqu’il a mangé quelque chose de difficile à digérer,  
Eans qu’il en mange plus qu’il ne faudroit pour une  
perfonne en parfaite santé. Ajoutez à tout cela la per-  
te de l’appétit, la débilité de tout le corps, & l’anéan-  
tisscment prefque total des efprits ; ce qui lui rend la  
vie déplaifante & ennuyeufe. L’urine, qui auparavant  
& spécialement dans le tems de l’accès , étoit d’une  
*Tome II,*

ART 482

couleur très-foncée & venoit en abondance , ressemble  
pour lors à celle qu’on rend dans le *diabetés,* tant par  
rapport à sa quantité qu’à sa couleur; le malade ressent  
une demangeaifon douloureufe dans le dos & les au-  
tres parties, lorfqu’il est au lit.

Il arrive aussi quand la maladie est invétérée , qu’on a des  
baillemens , surtout le matin, à la fuite desquels les li-  
gamens des os du métatarfe font violemment contrac-  
tés, comme si quelqu’un les pressoir avec une main  
vigoureufe. Quelquefois aussi , fans avoir eu de bail-  
lemens auparavant, le malade étant bien tranquile dans  
Bon lit, sent tout-à-coup une douleur aiguë , comme  
si on lui brisoit le métatarfe d’un coup de bâton , &  
pousse des cris perçans éveillé en sursaut par le mal.  
Les tendons des mtsscles qui recouvrent la jambe, sont  
quelquefois saisis d’une convulsion ou crampe si aiguë  
& si violente, que si cela duroit plusieurs instans de  
fuite , il n’y a pas d’homme si patient qu’il fût, qui pût  
y tenir.

Mais après ces douleurs inexprimables , les paroxyfmes  
sifivans sont plus supportables ; ce qui est un présage  
de la cessation de tous maux, que va causer la mort qui  
est prochaine , la nature étant accablée en partie par  
la quantité de matiere morbifique, & en partie par  
l’âge, qui la rend incapable de pousser toujours avec  
la même vigueur , cette matiere vers les extrémités :  
mais atl lieu de ces douleurs externes qui sont calmées,  
succede une certaine indisposition dans tout le corps,  
des matlx de ventre, des lassitudes spontanées & quel-  
quefois une disposition à la diarrhée. Quand ces siymp-  
tomes fiant violens, ils soulagent la douleur des mem-  
bres qtli cesse & revient ensiIÎte , & les paroxysimes  
sont long-tems perpétuées par cette alternative de dou-  
leurs & de simple indisposition. Car il est à remarquer  
que quand la maladie a duré plusieurs années , la dou '  
leur diminue par degrés à chaque paroxysine , & que  
le malade est plutôt emporté par l’indisposition géné-  
rale du corps, que par l’excès de la douleur, qui dans  
ces derniers accès, quoique plus longue, est infiniment  
moins violente qu’elle n’étoit dans les précédons,  
lorsque la nature étoit moins affaiblie. Mais d’tm au-  
tre côté lorsique le mal étoit plus violent , sa violence  
étoit compensée par de plus longs intervalles qui s’é-  
couloient entre un accès & le suivant, & par l’état de  
salnté parfaite dont jouissoit le *gouteux* pendant cette  
intermission. La douleur dans cette maladie est une  
espece de remede, attendu que, plus elle est violen-  
te, plus aussi l’accès est court & plus long est l’inter-  
valle qui s’écoule jusqu’au salivant, & que tout le con-  
traire arrive *si* la douleur a été supportable.

Mais outre les iymptomes ci-dessus mentionnés , tels que  
la douleur, Pestropiement de la partie, l’incapacité où  
elle reste de se mouvoir , l’indisposition de tout le  
corps & les autres fymptomes qui scmt détaillés plus  
haut, la *goute* engendre quelquefois la pierre dans les  
reins, foit parce.que le malade est obligé de rester cou-  
ché tout de fon long fur le dos, ou parce que les orga-  
nes sécrétoires ont cessé de faire leurs, fonctions , ou  
bien parce que la matiere qui forme la pierre feroit en  
partie la même que celle de la *goute , ce* que je ne pré-  
tens pas décider. Mais de quelque caisse que ce nou-  
veau mal procede , le malade seroit quelquefois fort  
embarrassé de dire lequel des deux le fait plus ou moins  
souffrir de la pierre ou de la *goute.* Il arrive même  
quelquefois que la pierre fe logeant dans l’un ou l’au-  
tre des uréteres & bouchant ainsi le passage des urines  
fait périr le malade, fans laisser à *iagoute* le tems de  
faire plus de progrès.

Non-feulement le malade est réduit fans espoir de gué-  
rison à cet état déplorable : mais aussi pour comble de  
malheur , sim esprit pendant le paroxysine Iyrnpathi-  
se avec son corps, de sorte qu’on auroit peine à déter-  
miner lequel des deux est le plus aflecte : & l’on pour-  
roit appeller avec raison chaque paroxysine, un accès  
de démence aussi-bien qu’un accès *de goute,* les facultés  
raisonnables étant si fort énervées par la foiblesse du

H h

483 ART

corps , qu’un rien les trouble ; ce qui rend le malade  
insupportable aux autres & à lui-même. De plus il de-  
vient encore si.ljet à dautres passions incommodes , tel-  
les que la peur, l’anxiété & autres semblables, qui le  
tourmentent, jufqu’à ce que la maladie corporelle *ve-  
inant* à cesser, sim esprit se rétablisse avec le corps &  
recouvre en même tems *sa* premiere tranquilité.

Ajoutons pour finir, que fies vificeres sont si considérable-  
ment offensés par la stagnation de la matiere morbifi-  
que , que les organes de la sécrétion ne font plus leurs  
fonctions ; de-là le fang furchargé d’humeurs vicieu-  
fes , reste en stagnation, & la matiere *gouteufe* ne fe  
jette plus si-lr les extrémités comme auparavant; de  
forte que le malade se trouve réduit à regarder com-  
me un bonheur d’être délivré d’une vie que les souf-  
frances lui ont rendue à charge par la mort, qui est le  
dernier de tous les remedes.

Mais ce qui doit être une consolation pour moi & pour  
d’autres *gouteux* d’un état & d’une fortune médiocre ,  
c’est qu’il est arrivé à des Rois , à des Princes, des Gé-  
néraux d’Armée , des Amiraux , des Philofophes &  
plusieurs autres grands hommes, de vivre & de mou-  
rir ainsi. En un mot , on peut dire de cette maladie  
qu’elle enleve plus de riches que de pauvres , plus de  
sages que de fous ; d’où il femble qu’on peut tirer une  
preuve de la justice & de Pimpartialité de la Providen-  
ce, qui dédommage abondamment ceux qui manquent  
de quelques commodités de la vie par d’autres dons,  
& qui tempere le plaisir de jouir de ces mêmes com-  
modités dans ceux qui les possedent par un mélange  
égal de maux; de forte qu’il semble être réglé invaria-  
blement dans les décrets éternels qu’aucun homme sclr  
la terre ne pourra être ni heureux, ni malheureux,  
fans mélange de maux ou de biens ; & que vraisembla-  
blement cet assemblage de biens & de maux si étroite-  
ment annexé à notre condition foible & périssable ,  
s’accorde merveilleusement avec notre état préisent.

Les femmes ont rarement la *goitte* à moins qu’elles ne  
foient fort avancées en âge ou d’une compléxion & d’u-  
ne corporance mâle : car pour celles qui quoique mai-  
gres & fluettes , éprouvent dans leur jeunesse ou plus  
tard des fymptomes qui ressemblent à la *goute*, elles  
doivent les regarder comme des fuites de maladies  
hystériques, ou de rhumatismes qu’elles ont eus pré-  
cédemment , & dont la matiere n’a pas été bien dissip-  
pée dans les commencemens. Pour moi je n’ai jamais  
vu d’enfans ni même de jeunes gens avant l’âge adulte,  
qui aient eu ce qu’on peut appeller une véritable*gou-  
te.* J’en ai vu à la vérité qui en avoient eu quelques at-  
teintes avant l’âge viril : mais c’est que ceux-là avoient  
été engendrés dans le tems que leurs peres avoient la  
*goute.* Or en voilà assez de dit sclr l’histoire de cette  
maladie.

En considérant bien attentivement les différens Eympto-  
mes de cette maladie, je pensie qu’elle procede d’une  
coction des humeurs entierement dépravée; car ceux  
qui y sont si.ljets ou fiant épuisés par le grand âge , ou  
en ont contracté d’avance les infirmités par la débau-  
che; ce qui les met dans une difiette universelle dlef-  
prits animaux, lesquels ont été dissippés dans le feu  
de la jeunesse, par des exercices vigoureux; par exem-  
ple , par Ptifage prématuré & excessif des femmes, par  
l’empressement & la fureur avec laquelle on s’est livré  
au plaisir ; à quoi il faut ajouter la cessation subite des  
exercices corporels auxquels on étoit accoutumé (foit  
que ce foit l’âge ou l’indolence qui les ait fait quitter; )  
lesquels fervoient à donner de la vigueur au sang & à  
fortifier le ton des parties folides; car il arrive de-là  
que les forces s’affoiblissent & que la coction ne fe fait  
plus comme elle devroit, mais qu’au contraire la par-  
tie excrémentielle des sucs, qui auparavant étoit ex-  
pulsée au moyen de ces exercices, s’accumule dans les  
vaisseaux & y fournit un aliment à la maladie. Il arri-  
ve quelquefois que l’accroissement de ce mal est le  
frmt d’une application trop assidue à l’étude & à la  
méditation qui distrait les esprits les plus fubtils &

ART 484

les plus volatils de leur fonction naturelle , qui est  
d’aider la coction.

On peut compter encore parmi ceux qui font sujets à la  
*goute* , ceux qui ont un appétit vorace & qui aiment  
furtout les alimens de difficile digestion , mais qu’aussi  
ils digerent mal, par la dépravation de leurs organes  
s’ils en ont pris la même quantité qu’ils avoient coutu-  
me , lorsqu’ils fassoient plus d’exercice : Tissage de ces  
alimens indigestes ne donne pas si fréquemment la *gou-  
te* que l'ufage excessif du vin , qui détruit les fermens  
destinés aux différentes coctions , trouble les coctions  
elles-mêmes , & dissipe les efprits naturels par l’abon-  
dance des vapeurs qu’il apporte avec lui. Or les esprits  
qui fervent à la coction étant affoiblis , & le simg en  
même tems étant surchargé d’humeurs , toutes les coc-  
tions font infailliblement dépravées & les vifceresobsc  
trués , ce qui acheve l’épuisement total des esprits ;  
car si cette maladie procédoit simplement de la débili-  
té des efprits, elle affecterait également les ensans, les  
femmes & quiconque aurait eu une maladie suivie d’é-  
puifement, au lieu que ce font les personnes du meil-  
îeur & du plus fort tempérament qui font les plus su-  
jettes à la *goutes*qui ne leur vient pourtant qu’après qu’il  
s’est amassé en eux une grande quantité d’humeurs,  
amas causé par la destruction & le dépérissement de la  
chaleur & des esprits naturels ; deux circonstances réu-  
nies qui concourent à la dépravation des coctions.

De plus, en même tems que chacune des causes que je  
viens de dire, tend à l’indigestion ; le plus grand nom-  
bre contribue aussi à relâcher toute l’habitude du corps  
& les muscles surtout, ce qui fait qu’ils s’imbibent ai-  
sémcnt de fucs crus & indigestes, toutes les fois qu’il y  
en a qui fe jettent fur les parties externes;car quand ces  
sucs après.avoir séjourné dans le simg, & avoir pris par  
là de l’accroissement, y ont acquis une qualité morbifi-  
que, la chaleur qu’ils acquierent les fait tomber à la fin  
en putréfaction , &la nature n’étant plus capable de les  
rectifier , ils donnent naissance à une maladie, fe jet-  
tent sclr les jointures, & par leur chaleur & leur acri-  
monie occasionnent des douleurs indicibles aux liga-  
mens & aux mémbranes qui couvrent les os , lesquels  
étant affoiblis par l’âge ou par l’intempérance , leur  
laissent une entrée facile. Or cette tranflation d’hu-  
meurs qui occasionne la *goute,* & en forme le paroxyse  
me arrive plutôt ou plus tard , à raifon de Faction vive  
ou lente des caisses qui mettent les humeurs en mou-  
vement.

Pour ce qui concerne la cure, je commencerai par spéci-  
fier les chofes qu’il faut éviter. Par rapport aux hu-  
meurs & à l’indigestion qui les fait naître, il femble-  
roît à la premiere vue , que les indications curatives  
tendent , 1°. à évacuer les humeurs déja formées; 20. à  
fortifier les organes de la digestion , pour prévenir Fa-  
mas de nouvelles humeurs semblables à celles-là ; ces  
indications les plus générales étant celles qui convien-  
nent au plus grand nombre de maladies occasionnées  
par les humeurs. Néantmoins dans le cas de *ia goute,*la nature femble s’être réservé la prérogative d’expul-  
ser la matiere peccante , selon la méthode qui lui est  
propre , & de la déposer sclr les articulations pour y  
être emportée par la transpiration insensible. On pro-  
posie toutefois trois moyens pour expulfer la matiere  
morbifique de la *goute,* qui font de faigner, de purger  
& de provoquer les fueurs ; mais aucun de ces trois  
moyens n’est capable de répondre à la fin qu’on fepro-  
pofe.

Quoique la saignée passe pour être propre à évacuer les  
humeurs , tant celles qui font prêtes à fe jetter fur les  
extrémités , que celles qui fe font déja fixées fur les ar-  
ticulations , cependant elle est tout-à-fait contraire aux  
indications qui fuivent des causes antécédentes , à sa-  
voir l’indigestion qui provient de la dépravation & du  
manque des esprits , que la faignée ne peut que dimi-  
nuer encore davantage; c’est pourquoi il ne faut point  
saigner ni pour prévenir Rapproche de l’accès ni pour  
l’adoucirssurtout quand le malade est fort avancé en âge;

485 ART

car quoique le sang qu’on tire en cette occasion reflem-  
ble au sang des pleurétiques ou de ceux qui Pont  
attaqués de\*rhumatisines ; cependant la saignée fait  
autant de mal dans ce Cas là qu’elle feroit de Jalon dans  
ceux-ci. La saignée pendant l’intermission de la *goute,*quoique le dernier accès foit passé depuis long-tems ,  
est sijjette à en occasionner un nouveau par l’agitation  
du sang & des humeurs qui durent encore après la siai-  
gnée faite; & ce paroxyfme fera accompagné de symp-  
tomes plus violens que le précédent, la vigueur du sang,  
au moyen de quoi la matiere morbifique seroit expul-  
sée avec force & continuité , étant ainsi affoiblie. Cet  
inconvénient ne manque pas d’arriver à la fuite d’une  
faignée faite au commencement d’un accès : ou si on la  
fait immédiatement après un, il est fort à craindre que  
la nature, attendu la débilité du fang qui a déja perdu  
beaucoup de sa vigueur par l’accès qui vient de passer,  
ne tombe dan» un affoiblissement qui causera l’hydro-  
pisie. Cependant si le malade est jeune & échauffé con-  
sidérablement par des boisions spiritueusies , on peut  
lui ouvrir la veine au commencement de l’accès : mais  
si on continue de faire la même chofe à chaque paro-  
xysine, même à l’égard d’un jeune homme, on enraoi-  
nera *la goute* sur lui de plus en plus , on lui fera faire  
plus de progrès en peu d’années qu’elle n’en auroit fait  
fans cela pendant untems bien plus long.

Quant aux émétiques & aux purgatifs , il faut observer  
que c’est une loi invariable de la nature, & qui est de  
l’effence de cette maladie, que la matiere morbifique  
dont elle fe forme , foit toujours pouffée vers les atti-  
\* culations ; au lieu que les émétiques & les cathartiques  
ne feront que rappeller dans le fang , la matiere gou-  
teufe que la nature lassée à elle - même auroit portée  
aux extrémités ; & de-là il arrive qu’au lieu de fe jetter  
Eur les articulations, comme elle auroit dû , elle Ee fi-  
xera peut-être silr quelqu’un des visiteres, & mettra par-  
là le malade en un danger extreme , où il n’auroit pas  
été. L’expérience a déja fait voir fouvent combien il est  
ordinairement dangereux d’avoir recours aux purga-  
tifs , foit pour prévenir l’accès , ou , ce qui est pis en-  
core pour le dissiper lorfqu’il est formé. Car quand on  
empêche la nature de fuivre fa méthode ordinaire de  
porter la matiere morbifique vers les articulations , ce  
qui est le plus sûr & le plus falutaire pour le malade,&  
qu’on force les humeurs à venir fe jetter sisr les viEcetes;  
alors,au lieu d’une douleur légere aux articulations, qui  
même pourroit ne pas venir , le malade est miné & dé-  
truit par des maux d’estomac, des tranchées, des foi-  
bleffes & mille autres symptomes irréguliers que ce de-  
fordre entraîne avec lui.

Quant à moi je fuis totalement convaincu par l’expérien-  
ce que les cathartiques foit doux fiait forts, qu’on imagi-  
ne propres à purger les articulations de la matiere morbi-  
fique font au contraire très-préjudiciables, soit qu’on en  
fasse usage dans l’accès même pour diminuer la quantité  
de l’humeur goutesse; ou lorfqu’elle est dissipée en par-  
tie,pour emporter ce qui reste ; ou dans une intermission  
complete & un état de santé parfaite, pour le retour d’tin  
nouveau paroxysine. J’ai apris à mes propres rifques &  
par l’exemple des autres, que les purgatifs donnés dans  
l’un de ces trois tems, au lieu d’être falutaires ne font  
que hâter le malheur qu’on fe proposuit de préVenir.  
Concluons donc 1°. qu’un purgatif donné durant l’ac-  
cès , troublant l’action de la nature occupée à sépa-  
rer la matiere goutetsse & empêchant cette matiere de  
s’arrêter aux articulations , caufe quelquefois un defor-  
dre considérable dans les efprits , & met la vie du ma-  
lade dans un danger évident. 2°. Un purgatif adminise  
tré à la fin de l’accès au lieu dlexpulfer ce qui reste  
d’humeur fait revenir un nouvel accès aussi fensible au  
moins que le précédent, & ainsi le malade trompé par  
des esipctances flatesses, s’attire de nouvelles souffran-  
ces qu’il Ee seroit épargnées , si on n’eût pas irrité de  
nouVeau Ees humeurs en les remuant mal-à-propos. J’ai  
moi-même fait plusieurs fois l’expérience de cet incon-  
vénicnt, pour avoir eu recours à des médicamens dans

A R T ψ8ὓ

la vue d’expulfer ce que je croyois rester d'humeur  
morbifique. 3°. Quant à la purgation administrée pen-  
dant l’intermission complete de la *goute,* quoiqu’il fâil-  
le avouer qu’il y a moins lieu de craindre qu’elle n’oc-  
casionne un nouvel accès que dans le cas précédent ;  
c’est-à-dire , lorsque le malade n’est pas encore parlai- .  
tement remis de l’accès dont il fort ; il est cependant  
très-possible, même dans ce troisieme cas , qu’elle en  
occasionne un nouveau pour les raisons que jlai dites  
plus haut : & quoique peut-être cet accès, puisse ne pas  
venir immédiatement après la purgation ; au moins est-  
il vrai que cette voie, quoique employée pendant l’in-  
termission totale de la maladie, n’est pas capable d’en  
dissiper entierement la caisse : j’ai connu des gôuteux,  
très-exacts à se'purger au printems & en automne tous  
les mois ou même toutes les femaines , dans l’espé-  
rance de *se* guérir par là radicalement de *ia goute* , qui  
non - seulement ne semt point parvenus à s’en déli-  
vrer , mais qui au contraire en éprouvaient après cela  
des paroxysines plus violens, & accompagnés de iymp-  
tomes plus terribles, que s’ils n’eussent pas pris la mal-  
heureuse précaution de fe purger : & la rasson de cela ,  
c’est que si ces purgatifs emportent quelque partie de  
l’humeur gouteuse, comme cela peut être ; au lieu de  
fortifier les facultés digestives , ils les affoiblissent au  
contraire & blessent les forces de la nature , enforte  
que loin de guérir entierement cette maladie , ils ne  
font qu’y ajouter une nouvelle caufe.

Ajoutons à ces observations , que le même vice des esc  
prits qui déprave la coction dans les gouteux , affoiblit  
& rend languissant tout le fysteme nerveux, de sorte  
que les esprits en général fiant bientôt troublés par quel-  
que cause que ce soit, qui agite violemment le corps  
ou Pame ; que par conséquent ils Pont extremement  
volatils & aisés à dissiper, comme ils le font ordinaire-  
ment dans les passions hystériques & hypocondriaques ;  
& cette tendance des esprits à ufi mouvement irrégu-  
lier, fait qüe la *goute* vient à la sitite de la plus légere  
évacuation ; car le ton des parties, que la force desese  
prits , tant qu’ils ont été dans leur vigueur , à tenues  
dans un état de consistance & de fanté , étant détruit ,  
la matiere peccante vient les affecter , & de-là sclit in-  
cessamment un accès *degoute.*

Maislquoique cette méthode foit extremement pernicieu-  
se, n y a eu cependant des Empiriques qui *se sont* fait  
paffer pour des gens d’un mérite singulier au moyen de  
l’adresse qu’ils avoient de cacher les cathartiques qu’ils  
employaient en ce cas ; car il est bon de remarquer que  
pendant que la medecine opere , la personne ne sient  
point de mal ou n’en sent que très-peu ; & que même,  
si l’on peut continuer le cours de la purgation commen-  
cée pendant quelques jours, sans qu’il revienne un nou-  
vel accès , le présient paroxysine céffera bientôt : mais  
le malade en fouffrira infiniment davantage dans la sili-  
te , en conséquence du tumulte occasionné par l’agita-  
tion des humeurs.

Enfin la méthode de dissiper la matiere peccante pdr le  
moyen des si-leur^ est incontestablement préjudiciables  
quoiqu’elle le sioit moins à la vérité que les autres  
é Vacusstions dont nous venofis de parler ; car quoique les  
stueurs ne poussent pas la matiere morbifique dans les vif-  
ceres, mais qu’élles la chassent vers les parties externes ,  
elles simt cependant nuisibles par les raisions suivantes.

La première , que péndafit l’intervalle de l’accès, elles  
jettent sur les membres des humeurs encore crues &  
non suffisamment préparées , ce qui sait qu’il vient uri  
nouvel accès plutôt qu’il ne seroit venu, &.acçompa-  
gné de Iymptomes qu’il n’auroit pas eus , si c’étoit la  
nature seule qui l’eût occasionné.

La sieconde , que si la siueur est excitée pendant l’accès ;  
elle jette & fixe la matiere gouteufe avec trop dé force  
fur les parties affectées, ce qui occasionne des douleurs  
infoutenables ; & si cette matiere est en trop grande  
quantité pour pouvoir être contenue dans les seules  
parties déja affectées, elle *se* jette incontinent sur d’au-\*  
tres , d’où il arnve une Violente ébullition du sang &

H h ij

49 I ART

des autres liquides ; & si le corps contient une grande  
abondance de matiere séreusie propre à la génération  
de la *goute*, il en pourra meme arriver une apoplexie.

Il est donc fort dangereux dans cette maladie où l’on a  
coutume d’exciter les.fueurs artificiellement, dans la  
vue d’expulfer la matiere morbifique, fans attendre  
que la nature les excite elle-même ; il est, dis-je, fort  
dangereux de la forcer par trop , & avant le degré de  
coction que les humeurs qu’on veut expulfer auroient  
acquis d’elles - mêmes ( *a ).* L’excellent aphorifme  
d’Hippocrate qui prefcrit de *reévacuer les humeurs que  
quand elles sont dans un état de coctioni et jamais lorsc  
qiel elles sont encore crues ,* s’applique merveilleufemcnt  
aux fueurs & aux purgations, confirneon le voit par les  
Lueurs qui terminent d’ordinaire les accès de fievres in-  
termittentes ; car lorsqu’elles fiant modérées & pro-  
portionnées à la quantité de matiere fébrile qui a été  
mife dans un état de coction par l'accès précédent,  
elles foulagent considérablement le malade ; au lieu  
que si on les porte ausdelà de ce que la nature deman-  
de, le malade est obligé à garder le lit, parce qu’il  
slensiuit une fievre continue , & un surcroît de chaleur,  
bien loin que celle qu’on a prétendu éteindre ait été  
modérée. De même dans la*goute*, ufie sueur modérée  
qui ordinairement vient d’elle-même sur le matin à la  
fin de chacun des petits accès dont est composé le pa-  
roxysine entier, comme je l’ai dit plus haut, foulage  
la douleur & l’inquiétude que le malade a reffenties  
pendant toute la nuit. Mais si cette douce moiteur, qui  
ne dure que peu de tems quand on lasse la nature agir  
seule , est augmentée & continuée plus long tems  
qu’il ne faut pour expulfer la matiere morbifique de  
l’accès précédent, cela ne fait qu’aigrir le mal. Ainsi,  
dans cette maladie comme dans les autres , si on en ex-  
cepte la peste, c’est plutôt l’affaire de la nature que  
celle du Medecin d’exciter la sueur , par la raifon que  
nous ne pouvons savoir combien il y a déja de matiere  
préparée pour être expulsée,ni par conséquent s’il faut  
exciter de la Fueur, ni comment il faut s’y prendre pour  
le faire.

Λ préfent que je viens de mettre dans tout sim jour la ma-  
xime que j’avois âvancée, que c’est une méthode inu-  
tile & même pernicieuse que de tenter la cure de *iagou-  
te* par des médicamens évacuàns ; je vais diEcuter  
quelle autre voie exigent les indications curatives  
de ce mal ; & en considérant avec attention les fymp-  
tomes que j’ai détaillés ci-dessus,on verra qu’il faut pour  
le traiter avoir égard à fes deux causes principales.

La premiere qui marche avant tout & qui influe sur tout  
le reste, est l’indigestion des humeurs qui procede  
d’un défaut de chaleur naturelle& d’efprits. La secon-  
de, qui est l’effet immédiat de la précédente , est Par-  
deur & l’effervefcence de ces mêmes humeurs, lorf-  
lqu’après avoir séjourné trop long-tems dans le corps,  
elles font tombées en putréfaction,& ont acquis de l’a-  
crimonie; effets qui proviennent l’un & l’autre de l’in-  
digestion que nous venons de dire. Or, ces deux casses  
Pont si disterentes l’une de l’autre, que tels médica-  
mens sieroient bons pour l’une , qui seroient très-préju-  
diciables pour l'autre ; & c’est ce.qui fait que cette ma-  
ladie est si difficile à guérir. Car en même-tems qu’on

ART 49 a

tâche de guérir l’indigestion par des médicamens  
chauds , on a à craindre d’un autre côté d’augmenter  
la chaleur des humeurs : & au contraire essaie-tlon de  
mitigeY la chaleur & l’acrimonie de l’humeur par un  
régime & des médicamens rafraîchissans : on excite de  
plus en plus l’indigestion qui venait elle-même de ce  
que la chaleur naturelle étoit déja trop foible. Mais ici  
je ne regarde pas feulement comme caufe immédiate ce  
qui est actuellement déposé dans les articulations »  
mais aussi ce qui est encore mêlé dans le sang , & n’est  
point en état d’être expulsé ; car il est rare que la ma-  
tiere morbifique soit chassée par l’accès , si long & si  
aigu qu’il soit, assez parfaitement pour qu’il n’en reste  
point du tout dans le corps après que l’accès est passé ,  
de forte qu’il faut toujours , après comme devant, don-  
ner une égale attention aux deux causes que j’ai dites.  
Mais cosume l’expulsion de la caufe immédiate est l'af-  
faire de la nature toute feule , quson ne doit rien  
faire qui la traverfe dans fon opération, & qu’on ne  
peut employer aucune voie pour refroidir les humeurs  
chaudes & acres , qui ne foit nuisible aux facultés di-  
gestives, si cen’eft simplement d’éviter tout régime  
& tout médicament échauffant : reste donc incon-  
testablement pour l’objet qu’on doit fe propofer „  
principalement dans la cure dc *iagoute,* de fortifier les  
facultés digestives ; & c’est dequoi je vais parler, mais  
fans négliger, lorsque l’occasion s’en présentera dans le  
cours de cette differtation, de désigner aussi les remedes  
qui tendent à mitiger la chaleur des humeurs & à corri-  
\*ger leur acrimonie.

Ainsi, tels remedes qne ce foit qui aident la nature à fai^  
re sies fonctions comme il faut, foit en fortifiant l’esto-  
macpour le rendre capable de bien digérer les alimens,  
’ foit en améliorant le seing pour le mettre en état d’assi-  
miler suffisamment à sa nature le chyle qui vient s’y  
mêler, soit en rétablissant les solides, de maniere qu’ ils  
puissent changer en leur propre substance les sclcs desti-  
nés pour leur nourriture & leur accroiffement ; enfin,  
tels remedes que ce fioit , qui conservent les vaiffeaux  
sécrétoires & les émonctoires dans l’état qu’il convient  
pour que toutes les parties excrémentielles qui *se*trouvent dans le corps , sistent poussées au-dehors dans  
le tems & de la maniere qu’il le faut; tous ces reme-  
des, dis-je , & ceuS de la même espece, tendent au but  
que je viens de dire, & peuvent être appelles avec rai-  
fondes digestifs, Boit qu’ils aient rang dans la classe  
médicinale ou dans la diététique, en y joignant llexer-  
cice, & quelques-unes des six chofes qu’on appelle  
*non-naturellesl*

Ces remedes en général semt ceux qui scrnt modérément  
échauffions , amers, ou d’un gout médiocrement pi-  
quant, lesquels iympathiscnt fort avec l’estomac, pu-  
rifient le simg & fortifient les autres parties. Par exem-  
ple, les racines d’angélique & d’énula-campana, les  
feuilles d’absinthe, la petite centaurée, la germandrée ,  
l’encens de terre & autres femblables, auxquels on  
peut ajouter tous les simples anti-scorbutiques, comme  
les racines de raifort, les feuilles de cueillerée culti-  
vée, de creffon de fontaine & autresfemblables. Mais  
quelque utiles & convenables que pussent être ces  
plantes à l’estomac, comme elles agitent la matiere  
morbifique déja formée depuis long-tems, & qu’elles  
augmentent sa chaleur, il en faut ufer avec beaucoup

(u) Quand Sydenham nlaurcit jamais écrit que ceparagra-  
phe , c’en étOÎr assez pûur l’immOrtaliseri ; car οη ne peut rien  
imaginer de pluspernleieux que de causer des fueurs forcées par  
des médicamens cchauffans. Dès que les facultés Vitales Ont  
rendu la matiere niOrbifique de quelque maladie aiguë, quelle  
qu’elle l.Oit, prûpre à être expulfée , la nature' trouVera bien  
d’elle-meme le mcyen de s’en décharger ; & fi les fueurs font  
nécessaires pour cet effet, elle saura les exciter, pcuryu feule-  
ment qulon levé les Obstacles qui pOurrOlent gêner son acticn. Il  
faut aVOuer que l’art peut bien aider les faCultés Vitales àatténuer  
la masse des humeurs, & les rendre propres à être expulsées est-

suite. Mais ce ne fûtlt pas des sadOrifiques chauds qu’il faut em-  
ployer pûur cela. Je fais que les remedes chauds, considérés  
COmme cOrdiaux , penyent erre utiles lors de là terminaison dè  
certaines maladies aigues , cOmme étant Capables de reVeiller les  
facultés Vitales , & de ranimer leur action quand elles font trop  
languissantes : mais l’abus excessif qulon fait de ces sortes de  
remedes, a sait des progrès fi furprenans, que j’ai cru ne pou-  
vOÎr me difpenfer d'ajouter ici cette ncte , pûur preyenir le»  
désordres qu’il occasicnne, non-feulement dans le cai de lagon-  
*toy* uaais plus encore dans le cas des fievres.

493 ARE

plus de ménagement que de celles qui par une chaleur  
& une amertume douce fortifient l’estomac & purifient  
le fang.

Je crois qu’un mélangéraisonné de plantes d’une &d’au-  
tre sorte, répond mieux au but qu’on se propose, de di-  
gérer les humeurs, que de n’employer uniquement  
- que des simples de cette derniere classe ; car quoique  
toutes les fois qu’on a besoin de la vertu spécifique d’un  
remede , ce foit un axiome avéré que les plus simples  
font les meilleurs ; cependant si on *se* propose de Eatis-  
faire à plusieurs indications particulieres , chaque in-  
grédient contribue de quelque chofe à la cure ; & en ce  
cas, plus un médicament en renferme , plus il opere  
efficacement. C’est pourquoi on peut faire différentes  
formes de médicamens artistement composés , avec  
les différens ingrédiens que je viens de nommer, & au-  
tres de même espece. Je donnerons la préférence à un  
électuaire fait en forme de thériaque de Venife , parce  
que la fermentation des simples enfemble augmente  
leurs vertus, & produit une troisieme fubstanœ , dont  
les qualités font plus excellentes que celles d’aucuns  
des ingrédiens qui y entrent, pris en particulier & en  
même quantité. Mais je lasse au discernement des Me-  
decins le choix des ingrédiens, & la forme dans laquel-  
le il conviendra de les administrer ; car je ne me crois  
point obligé à donner ici des formules détaillées,  
mais simplement à montrer quelles font les véritables  
indications curatives. Je vais pourtant indiquer ici  
une composition, qui est celle dont je fais ufage ordi-  
nairement.

Que tous ces simples foient cueillis dans le tems de leur  
plus haute perfection : faites-les sécher dans des *sacs*de papier jusqu’à ce qu’ils foient en état d’être pulvéri-  
sés. Sur six onces de chaque bien mêlés ensemble, ajou-  
tez suffisamment de miel clarifié & de vin de canarie,  
pour faire du tout un électuaire, dont le malade pren-  
dra deux dragmes matin & Eoir.

Ou au défaut de cet électuaire, vous ferez le fuivant.

A R G 494

Avec une quantité suffisante de sirop d’oranges, faites dû  
tout un électuaire , dont le malade prendra deux drag-  
mes deux fois par jour , obfervant d’arvaler immédiate-  
ment après chaque prife , cinq ou six cuillerées d’une  
eau distilée, dont voici la composition.

Du tout enfemble, vous tirerez six pintes par la disti-  
lation.

De tous les médicamens ordinaires, la thériaque de Ve-  
nsse est le meilleur pour fortifier les organes digestifs :  
mais comme il contient quantité d’ingrédiens extreme-  
ment chauds , & outre ce , une quantité considérable  
d’opium, il faut lui préférer pour le cas présent l’élec-  
tuaire que je viens de décrire, lequel est composé des  
principales plantes échauffantes & corroboratives.  
Maisilfautobferverde choisir des simples dont le gout  
puisse plaire au malade, parce qu’il en aura pour long-  
tems à faire ufage de ce remede, qu’il lui faudra peut-  
être prendre la plus grande partie de fa vie. De tous les  
médicamens simples, le quinquina est le meilleur; car  
il ne faut qu’en prendre quelques grains le matin  
& le foir pour redonner de la force & de la vigueur au  
seng.

En effet ces médicamens & autres femblables qui don-  
nent de la force au fang & rendent sa circulation plus  
vive , sirnt d’un excellent usage dans les maladies  
chroniques & en particulier dans celles-ci, ( pourvu,  
toutefois qu’ils ne foient pas redevables de leur cha-  
leur à des esprits vineux ) attendu que toute maladie  
de cette espece doit être imputée , à ce que je crois, à  
la même caisse générale que celle-ci, je veux direl’in-  
digestion & le défaut de coction des humeurs..

Il est certain que les plantes échauffantes font très-seilu-  
bres , ( pourvu qu’il n’y ait pas de contre-indication, )  
non-seulement dans *\a goute,* mais dans les autres ma-  
ladies chroniques, par la raison qu’elles procurent une  
chaleur semblable à celle de l’été , même dans le cœur  
de l’hiver : cependant si l’on s’accoutume à en prendre  
dans Pété même, on préviendra plus sûrement ces Por-  
tes de maladies qui font occasionnées par la faifou  
contraire; & si on attend pour en prendre, l’approche  
de l’hiver, il est fort à craindre qu’on n’ait attendu  
trop tard.

Mais quoique la *goute,* comme je l’ai fait voir ample-  
ment, ait ceci de particulier, qu’elle empire parl’u-  
fage des cathartiques, ce n’est pas la même chofe pour  
toutes les maladies chroniques dans la plupart desqueI-  
les on réitere souvent plusieurs fois la faignée & les  
purgations avant de mettre le malade aux remedes cor-  
roboratifs & stomachiques : mais quand une fois il les  
a commencés il faut qu’il les continue tout de fuite  
sans aucune évacuation intermédiaire; car il fatft se  
Eouvenir une fois pour toutes , que quand on a entre-  
pris la cure d’une maladie par les remedes corroborans,  
toute forte d’évacuation devient préjudiciable. Enfin  
je ne prétens pas que les stomachiques que je viens de  
détailler soient les meilleurs qu’il y ait : mais ce que  
j’assure , c’est que quiconque peut decouvrir les meil-  
leurs médicamens de Cette espeee, est en état de procu-  
rer de plus grands EeCours dans les maladies chroniques  
qu’il ne s’imagineroit peut-être lui-même.

491 ART

Mais entre les remarques que j’ai à communiquer au sujet  
de la cure de *ia goute ,* une des premieres & des plus  
essentielles est que tous les remedes stomachiques ou  
digestifs, soit qu’ils soient médicinaux , diététiques,  
ou consistant dans l'exercice , ne font pas des remedes  
dont il faille fe contenter d’lsser superficiellement,  
mais il faut les continuer journellement avec la der-  
niere exactitude : car puifque la cause de cette mala-  
die & des autres maladies chroniques est devenue ha-  
bituelle & a passé en quelque façon en feconde natu-  
re,on ne peut pas raisonnablement imaginer qu’une  
pareille maladie puisse être parfaitement guérie par  
quelques changemens légers & momentanés opérés  
dans le fang & les autres fluides au moyen d’un genre  
de médicamens & de régime , à moins que la consti-  
tution ne foit reformée en entier & que le corps ne foit  
en quelque façon renouvelle. Car il n’en est pas de  
*la goute* comme de quelques maladies aigues , qui vien-  
nent tout d’un coup, & accompagnées de la fievre à  
une perfonne pleine de force & de fanté ; au lieu qu’i-  
ci c’est la perfonne même à qui la *goute* vient qui en *se*livrant à la luxure, en buvant des liqueurs fortes , en  
négligeant fes exercices accoutumés pendant plusieurs  
années de fuite, & affaiblissant fil constitution par l’i-  
naction ou par une application excessive à l’étude ou  
autres défauts dans la maniere de vivre, a altéré com-  
me si elle l’eût fait à dessein, les différens fermens de  
fon corps, & affoibli les esprits animaux , qui font  
les principaux instrumens de la digestion. De-là les  
fluides viciés qui fe font amaffés dans toute l'habitude  
du corps, font une espece d’irruption , lorfqu’ils font  
parvenus à leur plus haut degré d’accroissement, &  
produifent de grands maux, relâchant les parties char-  
nues & affoibliffant les articulations pour s’y faciliter  
Un accès & s’y loger. De cette maniere il fe forme une  
constitution toute nouvelle, à mefure que l’ancienne  
s’altere & se détruit, & ces accès qui attirent principa-  
lement l’attentlon des personnes qui ne servent ni pen-  
*ser,* ni réfléchir d’après les regles de l’art, ne fiant au-  
tre chose qu’une si-iite & une vicissitude de symptômes  
résultans de la méthode que la nature emploie ordi-  
nairement pour expulser la matiere morbifique.

De tout ceci il fuit que c’est perdre fia peine que de tenter  
la guérison de cette maladie par llufage de médica-  
mens ou de régime momentanés; car puifque la com-  
plexion actuelle du malade consiste dans la déprava-  
tion de toutes les digections & dans le relâchement de  
toutes les parties, il faut remédier à ce double défor-  
dre, & rétablir par degrés la force des facultés digef-  
tives & le ton des parties relâchées, jufqu’à ce que le  
malade jouiffe d’une santé aussi parfaite qu’il Pavoit  
avant d’être attaqué de la *goute.* Mais quoiqu’on puif-  
se regarder comme impossible d’en venir là, non-Peu-  
Iement parce qu’on ne peut guere changer une com-  
plexion particuliere du corps en une toute contraire,  
mais encore parce que la vieilleffe qui accompagne  
souvent cette maladie, est un obstacle qui empêche  
même d’y procéder : cependant il faut toujours tenter  
la cure autant que les forces & l'âge du malade le per-  
mettront: or il aura la *goute* plus ou moins violente ,  
Eelon qu’il fera plus ou moins âgé.

De plus il est à remarquer que les remedes digestifs, foit  
de la claffe médicinale, foit de la diététique , doivent  
être mis en ufage principalement pendant l’intermis-  
sion de la *goute &* le plus loin qu’on peut de l’accès à  
venir : car l’âge met un tel obstacle à la cure, que les  
médicamens qui fortifient les qualités digestives, qui  
rétablissent les fermens du corps dans leur vigueur na-  
turelle , & le fang & les vifceres dans l’état de perfec-  
tion dont ils jouissent en pleine fanté, ne peuvent pas  
produire en peu de tems un effet bien fensible, &  
qu’il saut continuer fans s’en lasser, l’ufage de ces  
médicamens.

Mais quoique ces remedes & d’autres semblables foient  
incontestablement utiles, ils ne suffisent pas seuls pour  
répondre au but qu’on Ee propofe de corroborer toute

ART 492  
ï’habitùde du corps : mais il y faut joindre le concours  
de choses qui ne sont pas proprement du ressort de la  
Medecine : car c’est une erreur cle s’imaginer que cet-  
te maladie, aussi-bien que les Mitres maux chroniques,  
puissent être guéris par le seul ustage des médicamens.  
Ainsi ,

I, 11 faut obferver de manger & de boire modérément,  
je veux dire ni trop , ni trop peu : car d’un côté il faut  
éviter de charger fon estomac de p us de nourriture  
qu’il n’en peut naturellement digérer, parce que cefe-  
roit vouloir accroître la maladie : mais d’un autre côté,  
il ne faut pas refufer au corps la dofe de nourriture né-  
cessaire pour entretenir fes forces , parce que par là on  
le rendroit plus foible qu’il n’est : or ces deux extre-  
mes font également préjudiciables , comme je l’ai  
éprouvé, tant fur moi-même que fur les autres.

2. Quoique , toute autre considération mife à part, les  
alimens les plus aisés à digérer foient ceux qui méri-  
tent la préférence , cependant il faut que le gout &  
l’appétit du malade entrent pour quelque chofe dans  
le choix, parce qu’il est arrivé souvent que des mets  
que le malade aimoit beaucoup, quoique de difficile  
digestion , ont cependant été mieux digérés que d’au-  
tres qui passent pour être moins lourds fur l’estomac ,  
mais pour lesquels le malade avoit de la répugnance.  
Quoiqu’il en foit, je crois du moins qu’il faut tsser  
avec beaucoup de ménagement des alimens qui de leur  
nature fiant indigestes ou lourds.

3. Je conseille au malade, pour ce qui est de la viande ,  
de ne manger que d’une seule à fon repas, parce qu’il  
\* est beaucoup plus préjudiciable à l’estomac de manger  
de plusieurs siortes, quoique modérément, que de man-  
ger la même quantité d’une feule : mais excepté la  
viande, il peut manger de tous les plats qui lui font  
plaisir, pourvu que ce ne foient pas des mets acres ou  
assaisonnés avec dû sel ou des aromates ; non pas que  
ces alimens soient plus indigestes que d’autres, mais  
parce qu’ils peuvent nuire par l’agitation qu’ils don-  
nent à la matiere morbifique.

Pour ce qui est de l’heure à laquelle on doit manger , je  
crois que le plus prudent est de ne manger qu’à diner ;  
car la nuit semblant destinée singulierement à la digesi-  
tion des humeurs, il seroit mal-à-propos d’employer  
ce tems à digérer des alimens. C’est pourquoi *lesgou-  
teux* doivent fe priver du souper : mais ils pourront en  
place boire un grand verre de biere foible, par la rai-  
son qu’ils font presque tous fujets à la pierre dans les  
reins : or cette boisson empêchera que la pierre ne s’y  
forme ou ne s’y accroisse en rafraîchissant & détergeant  
les reins.

La dicte lactée ou l’ufage du lait, foit tel qu’on le tire  
du pis de la vache, foit qu’on le prenne bouilli, fans  
y rien ajouter, si ce n’est tout au plus un morceau de  
pain , une fois par jour feulement, est une méthode  
qu’on a pratiquée depuis une vingtaine d’années &  
dont beaucoup *dO gouteux se sont* mieux trouvés que  
de tout autre régime, tant qu’ils ont continué de s’y  
assujettir : mais dès qu’ils Pont quittée & ont repris un  
genre de vie ordinaire &tel que le peuvent mener des  
gens en.pleine Panté^ quoiqu’ils *se* nourrissent de mets  
doux & légers, *ïa goute* les a repris avec plus de violen-  
ce que jamais ; car ce régime aflbiblissant le tempéra-  
ment, le malade ne peut pas si bien luter contre la ma-  
ladie, lorsique par *sa* faute il l’a rendue plus dange-  
reufe & plus longue. Quiconque donc veut commencer  
& continuer ce régime, doit d’avance s’examiner bien  
sérieusement & voir s’il est d’humeur à ne s’en dépar-  
tir de sa vie , ce qui même à un homme de résolution  
peut paroître trop fort. J’ai connu un homme de qua-  
lité, qui après avoir vécu de lait avec plaisir pendant  
un an entier, durant lequel tems il faisioit tous les  
jours une ou plusieurs sielles, fut obligé de le quitter ,  
parce que tout-à-coup il devint constipé ; fon tempe-  
rament étoit altéré, & quoiqu’il ne fût pas dégouté de  
lait, fon estomac ne pou Voit le supporter.

Il est encore à reiharquer que les perfonnes hypocondria-

497 ART

ques, d’un embonpoint considérable, ou celles qui ont  
été accoutumées pendant long-tems de boire à leur dif  
crétion des liqueurs spiritueuses, ne peuvent pas silp-  
porter le lait. L’avantage foible & passager que peu-  
vent retirer du lait ceux qui le supportent sans peine ,  
ne vient pas seulement de la simplicité de cet aliment ,  
car en cela je ne doute pas que l’eau de gruau n’eût le  
même effet, pourvu que l’estomac s’en accommodât,  
mais aussi de ce qu’il rend le seing plus fluide & plus  
coulant en émoussant les particules aigues qu’il con-  
tient. Joignez à cela, & c’est ce que j’y trouve de mieux,  
que le lait étant un aliment qui n’est point du tout fait  
pour les adultes, il calme le mouvement tumultueux  
des humeurs, qui occasionnent la goute, & c’est pour ce-  
la que le peu de personnes qui s’en accommodent échap-  
pent à cette maladie tant qu’ils persistent dans le mê-  
me régime, mais non pas plus long-tems : comme il  
est directement opposé à la caufe originaire de la *gou-  
te ,* qui est la débilité des digestions & des fermens, il  
est plus dangereux fous ce rapport qu’il n’est salubre  
sous un autre. Faute d’attention à ces particularités , |  
bien des gens tombent sans réfléchir dans une faute |  
également grossiere & fatale, en ce que dans la vue |  
d'aller attaquer le mal dans fon principe, qui est la !  
chaleur & l’acrimonie des humeurs, ils détruifent les j  
forces de la digestion & les autres fonctions naturelles. I  
Quant aux liqueurs , les meilleures, à mon avis , font  
celles qui font plus foibles que le vin, mais qui le font  
moins que l’eau , comme peut être la biere foible  
qu’on fait à Londres, soit qu’il y ait du houblon ou  
qu’il *n’y* en ait pas , il faut éviter les deux extrémités.  
Quoiqu’en dife le proverbe , que foit qu’on boive ou  
qu’on ne boive pas de vin, on n’en aura pas moins la  
*goute :* cependant je regarde comme certain & comme  
avéré par l’expérience qu’en ont faite quantité degcu-  
*. teux ,* que le vin leur est vraiment préjudiciable : car  
quoiqu’on le puisse fupposer propre à fortifier les fa-  
cultés digestives, dont la foiblesse paroît être la cau-  
se premiere & originaire de la *goute s* cependant si l’on  
considére les effets du vin, on ne peut s’empêcher de  
convenir qu’il est tout-à-fait pernicieux en ce qu’il en-  
flamme & anime les humeurs qui fervent d’aliment à  
la *goute.* Il n’est point du tout constant que le vin, pris  
journellement comme boisson ordinaire, aide la digesi-  
tion ; il est au contraire bien plus vraisemblable, qu’il  
y nuit, si ce n’est dans les personnes qui y sont habi- |  
tuées de longue main. Quoique le vin puisse en passant  
dans les vaisseaux communiquer quelque chaleur aux  
parties, il déprave infailliblement les fermens du corps  
& abforbe les efprits naturels ; & c’est ce qui est cau-  
se, à mon avis, que les buveurs pour l’ordinaire fi-  
nissent par la*goute-,* la paralysie, Phydropisie & autres  
maladies froides. De plus, llufage continuel & immo-  
déré du vin, relâche, énerve le corps & le rend d’une  
complexion semblable à celle des femmes , au lieu  
que les liqueurs modérément échauffantes fortifient le  
ton des parties ; aussi voit-on rarement que les perfon-  
ncs qui n’ont usé pour boiffon que de liqueurs médio-  
crement fortes, foient affligées de *\agoute.*

Une chose; qu’il est encore important de remarquer, c’est  
que Jes personnes les plus si-ijettes à la *goute,* sont cel-  
les, qui nonobstant la foiblesse de leurs facultés digef-  
tives , reçoivent de leur simg trop abondant une trop  
grande quantité de nourriture, & ont toute la maffe du  
corps remplie d’une certaine matiere indigeste, au lieu  
d’tme substance solide & siiine. L’ssa-ge du vin ajoute  
encore à cette abondance de fang, & nonsseulement  
caisse un nouvel amas de cette matiere vicieufe ; mais  
même force la maladie à fe déclarer , en remuant les  
humeurs qui en sont le principe, lesquelles depuis long-  
tems étoient restées cachées & sans action. Ajoutez  
que le fang des gouteux étant à peu près le même que  
celui qu’on tire dans la pleurésie & autres maladies in-  
flammatoires , il est abfurde de l’enflammer enco-  
re davantage par des liqueurs spiritueuses. Mais il  
d'est pas moins dangereux d’avoir recours aux liqueurs

ART 498

raffraîchissantes, qui en détruisant tout à la fois les  
facultés digestives & la chaleur naturelle, cauferoient  
encore un plus grand préjudice ; comme l’expérience  
nous l’apprend par l’exemple des perfonnes qui habi-  
tuées depuis leur jeuncffe à boire du vin à leur difcré-  
tion , & venant à rompre tout à coup cette habitude  
pourpaffer à l’usage des liqueurs foibles, en ont été  
les victimes, &font péries pour l’avoir fait.

C’elt pourquoi les gouteux qui font dans ce cas doivent  
observer de boire des liqueurs qui ne puissent pas eni-  
vrer, quelque quantité qu’on en boive, ni faire de tort  
à l’estomac par une fraîcheur excessive ; comme , par  
exemple, ainsi que je l’ai déja insinué, la petite biere  
d’Angleterre , ou dans d’autres contrées des boissons  
tempérées au même degré , par le mélange de l’eau  
avec le vin.

Pour l’eau je la regarde comme trop crue , & comme per-  
nicieufe par cette raifon ; & cela entre autres raisims  
pour l’avoir éprouvé moi-même : mais les jeunes gens  
en peuvent boire sans rien craindre; & c’est encore à  
présent la boisson du plus grand nombre des hommes,  
& singulièrement des pauvres , lesquels sont plus heu-  
reux dans leur pauvreté que les riches au milieu du lu-  
xe, & de l’abondance. Et ce que je dis-là cst confirmé  
par la multitude des maladies de ceux-ci, telles que la  
*goute*, dont il est ici question, la pierre , l’apoplexie &  
la paralysie ; outre que le genre de vie qu’ils menent  
fait tort même à leur efprit, qui prend par-là une tour-  
nure contraire à celle qu’il avoit reçue de la nature, par  
le trouble que jettent les esprits furnaturels des liqueurs  
fortes dans les esprits animaux, d’où dépend en partie  
notre jugement, en les volatilisant à l’excès , & nous  
fuggérant par-là des idées vaines & frivoles , au lieu,  
de raifonnemens folides & graves, ce qui fait que nous  
devenons plaisans, légers, & superficiels, au lieu d’ê-  
tre fiages & raisonnables , deux tournures d’efprit qui  
disterent autant l’une de l’autre, que l’ombre differe  
du corps. En voilà assez silr ce sujet.

Mais quoique les persimnes qui ont *iagoute* modérément  
& seulement par intervalles, puissent tsscr de petite bie-  
re & devin trempé, parce que la maladie à ce degré-là  
n’exige pas un régime si étroit; cependant quand l’hu-  
meur gouteuse a gagné en quelque façon tout le corps,  
on ne fauroit arrêter *ses* effets qu’en *se* privant de tou-  
tes scirtes de liqueurs fermentées, si légeres & si douces  
qu’elles foient, attendu que ces sortes de liqueurs con-  
tiennent toujours un esprit irritant, & quelques degrés  
d’acrimonie; & ce qui est pis encore , c’est que conte-  
nant un ferment, elles dispofent les humeurs à une fer-  
mentation perpétuelles de même que la levure de biere  
ajoutée à une liqueur faite de dreche,communique à tou-  
te la liqueur fa qualité fermentative. Il faut donc que la  
boiffon ordinaire du gouteux foit réglée fur le degré  
d’intensité de *sa goute ,* & composée d’ingrédiens qui y  
foient bien constamment appropriés. Mais il faut fur-  
tout prendre garde qu’elle ne fiait trop forte,parce qu’a-  
lors elle enflammera les humeurs comme seroit le vin ;  
il ne faut pas non plus qu’elle foit trop foible, de peur  
qu’elle ne nuife aux fonctions naturelles par sa froi-  
dcur excessive. Et cette forte de boisson pourvu qu’elle  
soit composée d’ingrédiens qui plassent au malade ,  
après peut-être huit ou quinze jours de dégout, lui pa-  
roîtra ensuite tout aussi gracieisse que la liqueur à la-  
quelle il étoit accoutumé auparavant, quelle qu’elle fût.  
Elle excitera même l’appétit & d’une maniere plus  
naturelle que s’il étoit réveillé par des liqueurs fer-  
mentées. Ce qu’il y aura encore de bon dans cette boisc  
fon , c’est que celui qui s’y bornera , aura befoin de  
moins de circonspection à l’égard de fes autres alimens,  
que s’il buvoit du vin ou de la biere; car elle corrige-  
ra & amendera jusqu’à un certain point les fautes prese  
qu’inévitables qu’il commettroit contre l’observance  
de son régime. Mais le grand avantage qui résulte de  
cette boisson, c’est qu’elle préserve de la pierre qui cst  
la compagne ordinaire de *\agoute ,* au lieu que les li-  
queurs acres & atténuantes contribuent beaucoup à la

495 ART

formation de la pierre. Voici de ces fortes de boissons  
composées, celle que je présure pour fa couleur & son  
gout :

Faites bouillir le tout ensemble dans six pintes d’eau de  
fontaine pendant une demi-heure ; après quoi vous le  
mettrez infufer fur les cendres chaudes bien couvert,  
pendant douze heures : faites bouillir enfuite jufqu’à  
la réduction d’un tiers ; & aussi-tôt que vous aurez re-  
tiré les deux qui restent de dessus le feu, faites-y insu-  
fer une demi-once de graine d’anis pendant deux heu-  
res. Pressez, tant que la liqueur viendra claire, & met-  
tez la colature dans des bouteilles pour l’usage.

Il est à propos de fe fervir de cette décoction immédia-  
tement après que l’accès de *goute* est passé ; & dans la  
fuite on en continuera l’ufage même durant les acces  
qui pourroient survenir, durant les bons intervalles , &  
tant qu’on vivra. Car il n’est pas tems lorfque la ma-  
Iadie est dans toute set force de fonger à de nouveaux  
médicamens; par la même raifon que la nature, lorse  
que les humeurs font dans le trouble & l’agitation ,  
feroit irritée , au lieu d’être soulagée , si on quittoit  
alors tout à coup les liqueurs spirituetsses & actives ,  
pour se rabattre à des boissons légeres & siins esprits.

Il faut en même-tems fe fervir de l'électuaire que j’ai  
prefcrit plus haut, le prenant de même pendant l’accès  
& après, parce que *sa* chaleur corrigera jufqtl’à un cer-  
tain point, la foiblesse de la boisson ordinaire , & fe  
communiquera au sang & aux vicceres , sans y caufer  
l’agitation, qui est ordinairement l’effet des liqueurs  
fermentées.

Si l’on m’objecte que de fe priver entierement de vin &  
d’autres liqueurs fermentées, c’est fe rendre la vie in-  
supportable : Je répons qu’il faut considérer lequel des  
deux est pire, d’être tourmenté par les douleurs affreu-  
*ses* qui accompagnent la *goute* invétérée ; ( car si la souf-  
france est fupportable , je n’exige pas un régime si  
étroit) oy de s’en ten^r à la décoction que je viens de  
dire , au moyen de laquelle le malade fiera moins assu-  
jetti pour le choix de ses mets : sans répéter ici ce que  
j’ai déja dit, que l'habitude la fera trouver plus gra-  
cieufe avec le tems, comme il arrive de toutes chofes.  
Affurément quiconque a éprouvé cette maladie, s’il  
n’a pas perdu le fens, n’hésitera pas dans le choix.

Malgré tout cela, si le malade par une longue habitude  
de boire, & de boire au-delà du befoin, des liqueurs  
spiritueufes , foit à cause de scm grand âge , ou de *sa*foibleffe extreme, ne sauroit digérer ce qu’il mange ,  
fans boire du vin, ou de quelque autre liqueur fermen-  
tée : il est hors de doute que ce seroit riEquer sa vie que  
de lui retrancher le vin tout d’un coup. Et ce défaut de  
précaution a fait périr en effet quantité de gens qui  
étoient dans ce cas. C’est pourquoi, mon avis feroit  
ou que ces fortes de perfonnes ne fissent point usage de  
l’aposeme que j’ai décrit plus haut, ou qu’elles ne le  
fissent du moins que par degrés ( buvant un verre de  
vin à chacun de leurs repas ) & qu’elles le prissent d’a-  
bord plutôt par forme de médicament que fur le pié de  
diete réglée, jufqu’à ce qu’elles s’y sussent familiari-  
sées tout-à-fait. Mais pour ce cas le vin d’Efpagne est  
préférable au vin du Rhin, ou à celui de France, ces  
deux derniers étant fujets à irriter les humeurs & à aug-  
menter la matieremorbifique, quoique l’estomac s’en  
accommode à merveille. Joignez à cela que comme  
ces deux fortes de vin sont pour l’ordinaire aussi crus  
& aussi indigestes que peut être le cidre ; conséquem-  
ment ils ne font pas aussi chauds & aussi cardiaques que  
le cas dont nous parlons le demande. Mais voilà un  
détail suffisant touchant la diete que doivent observer  
les gouteux,

ART 496

H y a un autre article qui mérite de leur part une singu-  
liere attention , & qui, quoique léger en apparence ne  
laisse pas d’être fort important, tant pour digérer la  
matiere gouteufe pendant l’accès, que pour empêcher  
qu’il ne s’en forme de nouvelle dans l’intervalle d’un  
paroxyfme à l’autre : c’est de fe coucher de bonneheu-  
re, spécialement en hiver ; car après la saignée & la pur-  
gation, il *n’y* a rien qui ôte tant les forces dans cet  
état que de fe coucher tard ; & il n’y a pas un valétudi-  
nairequi ne soit en état d’en rendre un bon témoigna-  
ge d’après sa propre expérience, pourvu qu’il ait seule-  
ment obEervé combien il Ee leyoit le matin plus vigou-  
reux & plus gai lorsqu’il s’étoit couché de bonne heu-  
re, & combien au contraire s’il s’étoit couché tard, i!  
*se* trouvoit foible & languissant le lendemain. Et quoi-  
qu’il semble que ce soit la même chose de *se* coucher  
de bonne heure ou tard , pourvu que dans les deux cas  
on reste au lit lqmême eEpace de tems ; comme si, par  
exemple, on s’étoit couché à neuf heures, & qu’on fe  
leveà cinq, ou qu’on *se* Toit couché à onze, & qu’on  
*se* leve à sept : cela n’est pourtant pas indifférent; & la  
raisim que j’en imagine, c’est que pendant le jour les  
esprits l'ont dissipés par les exercices du corps ou de  
llesprit, qui fiant foibles l’un & l’autre dans les valé-  
tudinaires ; raisim pour laquelle ils ont bcseiin de re-  
pos le soir de bonne heure. Ajoutez , que comme l’ap-  
proche de la nuit occasionne une esipece de relâche-  
ment dans toute l’œconomie animale, dont elle étoit  
garantie le jour par la chaleur du sioleil ; la chaleur du  
lit devient nécelsaire le sioir pour suppléer à celle du  
Eoleil, surtout en hiver. Les esprits étant donc rafraî-  
chis & corroborés le matin par le repos de la nuit pré-  
cédente , la chaleur du lit, jointe à celle du jour qui  
commence, fortifiant de plus en plus le ton des par-  
ties ; il en coute moins au corps de fe lever de bonne  
heure le matin , qu’à se coucher tard le leur; par où je  
n’entens pas pourtant interdire au malade de prendre  
encore une ou deux heures de repos fur le matin , s’il  
le veut. Ces maximes étant établies, je conseille donc  
aux gouteux de *se* coucher de bonne heure surtout en  
hiver, & de *se* lever matin à proportion, quand même  
d'ayant pas dormi autant que de coutume, ils seroient  
portés à réparer sijr le matin ce qu’ils auroient perdu  
de leur sommeil pendant la nuit. Car tout ce qu’on  
prendra de sommeil le matin sera autant de diminué  
silr la nuit suivante : ainsi faisant violence à la naure &  
méprifant fes leçons , on parviendra par un renverse-  
ment déraisonnable à faire du jour la nuit & de la nuit  
le jour.

Le malade fera aussi tous ses efforts pour conserver fon  
esprit libre de tout appétit déréglé, & de toute passion  
violente, attendu que ces affections dejl’ame déran-  
gent le mouvement des esprits qui semt les instrumens  
de la digestion , & conséquemment augmentent la  
quantité des humeurs goutetsses. Il fera fagement de  
songer qu’il est mortel, & de ne pas fe flatter de pou-  
voir *se* garantir des maux qui font annexés insépara-  
blement à la condition humaine. Car floit que les afflic-  
tions qu’il éprouve lui arrivent par *sa* faute ou parcel-  
le des autres ; il est certain qu’il n’est pas en état de  
donner des lois à tout l’univers , & encore moins de  
les faire obferver , puisqu’il *n’y* a pas d’homme, *si sage*& haussant qu’il soit, en état de faire l’un & l’autre,  
& que jamais les chofes ne répondent à notre attente  
de la luaniere précisément que nous nous l’étions pro-  
mis ; & que peut être tandis qu’il est livré tout entier  
aux affaires du monde, une mort imprévue donnera  
dans soi persimne un exemple de la fragilité humaine ;  
tandis qu’au lieu de *se* repaître follement d’espérances  
il auroit pu jouir tranquilement dupréfent.

Trop d’application à l'étude & aux affaires est aussi très-  
pernicieux ; car comme cette maladie est plus ordinal-  
rement accompagnée de mélancolie qu’aucune autre,  
ceux qui y font si.ijets ne fatiguent & n’accablent déja  
que trop leurs efprits par de longues & pénibles rnédi-  
I rations qui épuifent le corps T fans *se* procurer encore  
un surcroît

497 ART

un surcroît de fatigue par l'étude ; aussi je pense que la  
*goute* ne vient guereàdes sots.

Rien lf est si essicace pour prévenir l’indigestion des hu-  
meurs ( que je regarde comme la principale caufe de la  
*goute* ) ni conséquemment pour fortifier les fluides &  
les folides que l’exercice. Mais il faut observer à ce  
Eujet, ce que j’ai déja eu occasion de dire , que, comme  
il est ici question , plus encore que dans toute autre  
maladie chronique , de réformer le tempérament en  
entier, l’exercice ne fervira de rien s’il n’est pas jour-  
nalier ; car si on ne le met en ufage que de tems à au-  
tres , il contribuera bien peu à réformer le tempéra-  
ment; dans l’intervalle pendant lequel on l’aura cessé  
on retombera dans un état foible & languissant, & si  
on est long-tems à le reprendre, il en arrivera peut-être  
même un paroxysine. De plus, il faudra que l’exerci-  
ce foit modéré , parce qu’autrement, il détruiroit les  
esprits trop considérablement, & conséquemment nui-  
roit aux facultés digestives surtout dans les perfonnes  
âgées qui font celles que la *goute* afflige le plus ordi-  
nairement. Et quoiqu’il puisse ne pas être du gout de  
quelques gouteux , qui outre le grand âge , la difficul-  
té de fe mouvoir , & la nonchalance qui font naturel-  
les dans cet état, sont de plus tourmentés par la dou-  
leur ; cependant si on le néglige, tous les remedes qui  
ont été indiqués jusqu’ici , feront sans effet. Et outre  
que les intervalles d’un accès à l’autre scmt plus courts  
si le malade ne prend pas régulierement de l’exercice ,  
il sera aussi plus siljet à la pierre , autre maladie plus  
dangereusie & plus cruelle encore qué la premiere.

Ajoutez à cela une circonstance très-importante , qui est  
que faute de mouvement, il s’amassera une quantité  
considérable de concrétions femblables à de la craie,  
dans les articulations & spécialement dans celles des  
doigts, ensiIrte qu’à la fin ces parties *se* trouveront tout  
à-fait privées de mouvement. Car quoiqu’il en foit de  
ce que quelques-uns nolis assurent que la matiere de  
ces fortes de concrétions , n’est autre choEe que le tar-  
tre du sang qui se porte aux articulations ; on ne laisse  
pas de voir, en considérant cette matiere avec quelque  
attention, que quand il vient aux jointures beaucoup  
de ces humeurs indigestes, d’où proeede *la goute , &*qui occasionnent une enflure permanente uux environs,  
alors, tant à causie que les vertus assimilantes de ces par-  
ties sont détruites, qu’à caisse de I’obstruction qu’y cauEe  
l’humeur lente qui sjo vient rendre; lamatiere dont est  
question s’y engendre;elle devient telle que j’ai dit par  
la chaleur & la douleur que l’on ressent à l’articulation,  
augmentant tous les jours de volume, convertissant en  
*sa propre* nature la chair & la peau des jointures ; dur-  
citau point qu’on *n’y* saurait faire entrer une aiguille ,  
& ressemble à de la craie , à des yeux d’écrévisse ,  
ou à quelque autre fubstance à peu près de même.  
J’ai éprouvé moi - même que non - seulement on peut  
préVenir ces concrétions par un exercice journalier &  
continué pendant long-tems , qui distribue par tout le  
.corps l’humeur goutetsse , laquelle autrement *se* jette-  
roit silr quelque partie en particulier ; mais qu’on vient  
même à bout par ce moyen de dissoudre les concrétions  
déja endurcies, pourvu cependant qu’elles ne soient pas  
au point de changer la peau même qui les couvre , en  
leur propre substance.

Pour ce qui est du genre d’exercice qu’il faut choisir ; *ce-  
lui* d’aller à cheval est fans contredit le meilleur, pour-  
vu qu’fl. n’y ait pas de contre-indication qui le défende,  
comme le grand âge ou la pierre; & en effet, il m’est  
souvent venu à l’efprit, que si quelqu’un possédoit un  
spécifique aussi effectif, pour *\agoute* autres maladies

chroniques , que l’est l’exercice & qu’il eût l’adresse de  
n’en pas divulguer la composition , il feroit fans peine  
une grande fortune ; mais si le malade ne peut point  
aller à cheval, il faudra du moins qu’il aille souvent  
en carosse ; ce qui fera prefque aussi-bien que le che-  
val ; & en ceci au moins je trouve que les gouteux n’ont  
pas lieu de fe plaindre , si leurs richesses, qui leur ont  
occasionné *ia goute* en leur donnant la facilité de fe li-  
*Tome II,*

ART 498

vrer aux excès dont elle a été l’effet, leur procurent  
assez d’aifance pour entretenir un carosse dans lequet  
ils puissent fe promener & jouir de Pair, lorsqu’ils ne  
font pas en état d’aller à cheval. Il saut observer de  
choisir pour le lieu de fa promenade , un lieu où Pair  
Eoit bon par préférence à tout autre. Par cette raifon  
la campagne est préférable à la ville, où Pair est plein  
de vapeurs qui s’exhalent des fourneaux de différens  
ateliers, & où la cloture des bâtimens le rertd encore  
plus denfe, comme à Londres qui passe pour une des  
plus grandes villes du monde. Les gouteux sauront eux-  
mêmes par leur propre expérience , faire la différence  
entre les exercices de la ville & ceux de la campagne.

Quant au plaisir de la chair , si le malade est âgé , comme  
il n’a pas déja par lui-même une quantité iuffifante  
d’efprits pour fournir à la digestion des humeurs, &  
que par conséquent fes articulations & les parties vole  
fines ne scmt déja que trop affoiblies & trop relâchées,  
Eans ce surcroît de causi? destructive ; je dis qu’en ce cas,  
s’il veut Ee livrer à ce plaisir, c’est comme si quelqu’un  
qui auroit un long voyage à faire, commençoit avant  
de partir, par confommer toutes fes provisions. De plus,  
outre le tort qu’il fe fait pour ne pas vouloir dompter  
tu; reste de passion prêt à expirer, il fe prive de la jouis-  
sance d’une faveur inexprimable que la nature réferve  
aux vieillards feulement , qui est d’être affranchis sim  
la fin de leur vie de la violence de cette sorte de passion  
à laquelle on est souvent en proie dans la jeuneffe, com-  
me les brutes ; tandis qu’assurément le foible plaisir  
dont il ne veut pas faire le facrifice n’est pas capable de  
le dédommager du long enchaînement de fouffrances  
dont il est accompagné & suivi. Voilà tout ce que j’a-  
vois à dire fur le régime.

Mais quoique les gouteux, en obfervant exactement la  
diete que je viens d’indiquer, & le reste des chofes non  
naturelles, pussent bien obvier à la violence des accès,  
& en fortifiant le fang & les folides , *se* garantir en  
grande partie de cette foule de maux ,qui, non-feule-  
ment rendent cette maladie infupportable, mais même  
la terminent par une catastrophe fatale ; cependant la  
*goute* pourra revenir au bout de quelque tems, singu-  
lierement à la fin de l’hiver ; car quoique pendant l’été,  
tems auquel le ton & la vigueur du sang sont rétablis  
& conferres , & la tranfpiration dûment excitée, les  
digestions ne pussent pas manquer de fe faire mieux  
qu’en hiver ; cependant comme le fang est affoibli &  
la tranfpiration empêchée à l’approche de cette *saison*froide, il ne manquera pas de s’amasser, pendant qu’el--  
le durera, une grande quantité de matiere indigeste qui  
séjournant dans l’habitude du corps , formera à la fin  
cette maladie qui fe déclarera par les iymptomes qui  
lui font propres, & provoquera un paroxysine à la pre-  
miere occasion, telle que l’approche du sioleil qui aura  
mis les humeurs en mouvement, ou l'ufage du vin, ou  
de violens exercices, ou toute autre caufe sensible.

Il est clair, par ce qui a été dit plus haut, que quiconque  
entreprend la cure de cette maladie doit faire tous *ses*efforts pour renouveller entierement le tempérament,  
& le remettre au point où il étoit lorfque le malade  
jouiffoit encore d’une siinté parfaite , du moins autant  
que l’âge & les autres circonstances le permettent :  
mais ces tentatives ne fe doivent faire que pendant  
l’intervalle d’un accès à l’autre. Car quand la matiere  
morbifique est une fois formée & qu’elle s’est même  
déja jettée fur les articulations, il ne fera plus tems de  
fonger à renouveller le tempérament & de vouloir faire  
prendre à la matiere une autre route que celle qu’elle  
prend ; parce qu’alors la nature elle-même faura Pcx-  
pulfer par la méthode qui lui est propre & qu’il ne faut  
pas aller imprudemment la troubler pendant fon opé-  
ration. Cette pratique a lieu aussi pour les paroxyfmes  
des fievres intermittentes, que pour la même raifon il  
ne faut pas essayer de faire passer , tant que dure l’ar-  
deur de l’accès ; car il est également abfurde de se met-  
tre en frais de guérir l'ardeur de la fievre, la soif& Pin-  
quiétude qui l’accompagnent, ou bien de croire qu’un

499 ART

moyen de dissiper la *goute,* soit de faire de fon mieux  
pour en calmer les fymptomes , tandis qu’au contraire  
ce font-là les moyens de eaufer plus d’obstructions & de  
prolonger l’accès plus long-tems; car plus la douleur  
est mitigée, plus aussi la coction des humeurs est em-  
pêchée; autant Pestropiement de la partie est empêché,  
moins l’expulsion de la matiere morbifique fe fait li-  
brement. Ajoutez que plus vous calmerez la violence  
de l’accès , plus vousde rendrez long , moins il y aura  
enfuite d’intervalle entre l’accès préfent & le prochain,  
moins il sera possible de se garantir d’aucun de tous les  
fymptomes qui accompagnent cette maladie ; de quoi  
on sera convaincu si l'on veut bien *se souvenir* de ce  
que j’ai dit à ce sistet dans l’histoire de *\a goute.*

Mais quoiqu’il ne faille entreprendre rien de considéra-  
ble pendant l’accès , si ce n’est feulement de soulager  
des symptômes qui ont été occasionnés par quelque fau-  
te commisie dans le traitement de la maladie ; cepen-  
dant comme il est avoué de tout le monde que la cause  
du mal est la plénitude des humeurs , il ne faudra pas  
manquer d’interdire au malade Pufage de la viande  
pour quelques jours , au commencement de l’accès; au  
lieu d« viande on lui donnera de l’eau de gruau ou quel-  
ques autres alimens semblables; car cette diete légere  
contribuera beaucoup à diminuer la quantité de lama-  
tiere morbifique, & mettra la nature à portée de la di-  
gérer plus promptement. Mais comme les tempéra-  
mens ne font pas tous les mêmes, & qu’il y a des per-  
sonnes qui ne pourroient pas fe priver de viande fans  
répandre le désordre dans leurs efprits , fans éprouver  
des foibleffes & autres fymptomes hystériques : les per-  
sonnes d’un pareil tempérament *se* feroient tort en  
s’en abstenant plus long-tems que leur estomac ne pdlt  
le silpporter, c’est-à-dire , pour l’ordinaire le premier  
ou les deux premiers jours de ces accès particuliers, qui  
tous ensemble , comme nous l’avons dit assez de fois ,  
ajoutés les uns au bout des autres, constituent le paro-  
xyfme total. Mais foit que le malade fe remette à la  
viande plutôt ou plus tard , il doit également dans l’un  
& l'autre cas , faire attention à ne pas manger durant  
l’accès , plus que la nature ne peut fupporter, & à la  
qualité des alimens qu’il choisit ; car on ne fauroit pren-  
dre trop de foins pour ne faire aucune faute à l’égard  
de la diete, dans la quantité ou la qualité, foit des ali-  
mens folides , foit des liquides , même pendant Pinter-  
valle d’un accès à l’autre, mais singulierement pendant  
l’accès même.

De plus, il ne faut pas davantage négliger pendant lesin-  
tervalles les autres chofes non-naturelles, dont j’ai par-  
lé fort au long ci-dessus, & quoique la douleur & Pin-  
capacité , dumoins apparente , de fe mouvoir , sem-  
blent être une contre-indication qui interdise l’exerci-  
ce, qui est une des classes que j’ai principalement re-  
commandées dans cette maladie , il ne faut pas laisser  
de l’entreprendre ; car quoique le malade au commen-  
cement de l’accès foit très-perfuadé qu’il ne fauroit al-  
ler en carosse ni soutenir l’agitation de cette voiture ;  
cependant après l’avoir éprouvé il *se* trouvera plus d’ap-  
titude au mouvement, que quand il restoit chez lui dans  
un fauteuil. Outre cela, s’il prend cet exercice foit le  
matin ou l’après-dînée, il en résultera encore un autre  
avantage ; c’est qu’il reposera du moins une partie de  
la nuit , ce qu’il n’auroit pas fait s’il fût toujours resté  
chez lui : un exercice modéré fatigue un gouteux pré-  
cisément autant qu’il faut pour lui procurer du fom-  
meil. Joignez encore à tout cela, que cette forte d’exer-  
cice peut être un préservatif contre la pierre, qui s’en-  
gendre plus ordinairement dans le corps de ceux qui  
menent une vie oisive & sédentaire. Mais un des prin-  
cipaux avantages qui réfultent de Pufage constant de  
l’exercice, c’est qu’on prévient par-là l’immobilité des  
membres , qui arrive à quantité de gouteux, après un  
premier ou un fecond accès , s’ils ont duré long-tems ,  
& cela par la contraction des tendons des jarets & des  
talons ; car quand la violence de la douleur leur a fait  
tenir pendant quelque tems leur jambe dans l’inaction

ART [500]

& qu’ils n’ont pas eu la précaution de l’alonger fréquem-  
ment, furtout si le mal étoit au genou ; à la fin ils per-  
dent l’ufage de leurs piés & de leurs jambes pour le  
reste de leur vie , aussi-bien pendant les bons interVal-  
les que pendant les accès mêmes, dont ils ne font pas  
quittes pour cela. Mais pour ce qui est des vieillards ,  
dont les facultés digestives font considérablement vi-  
ciées , & dont par la longueur de la maladie , toute la  
fubstance semble être convertie en matiere gouteufe,  
il n’y a pas lieu de *se* flater qu’on puisse jamais leur pro-  
curer la digestion de la matiere morbifique , sans *exer-  
cice* : mais s’il excede leurs forces , les foiblesses & Pin-  
disposition que caufera l’abondance de la matiere mot-  
bifique indigestible & incapable d’assimilation, les fera  
périr, opérant au-dedans d’eux, le même effet que du  
poifon.

Nonobstant ce qui vient d’être dit de l’utilité de l’exerci-  
ce dans les paroxyfmes de *goute,* cependant si l’accès  
est si violent dans fon commencement qu’il abbate en-  
tierement le malade, ( ce qui arrive furtout à ceux à  
♦ qui la *goute a* coutume de prendre avec la plus grande  
violence , & qui en semt tourmentés pendant plusieurs  
années , ) & qu’il le mette absolument hors d’état de  
sortir , le mieux sera de garderie lit pendant quelques  
jours , jnEqu’à ce que la douleur se calme un peu, parce  
que la chaleur qu’il y éprouvera, suppléera en partie au  
défaut d’exercice : la matiere morbifique fe digere  
mieux pendant un petit nombre de jours qu’on reste  
au lit, qu’elle ne seroit pendant un tems bien plus  
long, si on étoit resté debout, pourvu toutefois que le  
malade pusse fe retrancher la viande fans être fujet à  
des défaillances ou autres fymptomes fâcheux, & qu’il  
pusse fe contenter pour tous alimens, d’eau de gruau,  
de petite biere & autres chofes semblables. Mais il est  
bien important d’observer que si *iagoute* est invétérée,  
& qu’elle caisse au malade des foibleffes , des coliques  
& le dévoiement, ou autres pareils iymptomes, il est en  
grand risque d’être emporté par quelque accès, à moins  
qu’il n’ait grand foin de prendre de l’exercice dans un  
air libre & découvert ; car bien des gouteux ont suc-  
combé à ces fortes de symptômes , auxquels ils étoient  
devenus scljets pour avoir trop gardé la chambre, &  
spécialement le lit ; qui auroient vécu plus long-tems,  
s’ils avoient voulu prendre fureux de supporter la fati-  
gue du caroffeune partie de la journée. Quoique quel-  
qu’un qui sent de grandes douleurs dans les membres,  
pusse garder la chambre, un autre qui au lieu d’une  
douleur violente n’y sentira que de l’indisposition ou de  
la pesanteur, ne pourra pas faire la même chose sans  
expofer *sa* vie. On peut dire que c’est un bonheurpour  
le malade, que ce ne soit pas pour lui une nécessité ab-  
solue de prendre de l’exercice & du mouvement tant  
que la douleur par sem excessive violence le met hors  
d’état de le faire : cette douleur est ce qui le met en fû-  
reté ; & quoique ce soit un genre de préservatif qui  
coute beaucoup à la nature, au moins est-il vrai que  
c’en est un.

Quant aux fymptomes de *Iagoute,* il faut calmer ceux qui  
mettent la vie en danger. Les plus ordinaires parmi  
ceux de cette efpece, font la langueur & la débilité de  
l’estomac , accompagnées de coliques , telles que cel-  
les qui feroient occasionnées par des vents ; lefquels ar-  
rivent singulierement à ceux qui ont la *goute* depuis  
plusieurs années, ou à ceux qui ne Font pas à la vérité  
depuis long-tems, mais qui *se* la font procurée plutôt  
qu’elle ne feroit venue , foit en quittant tout-à-coup  
Pufage de liqueurs spiritueuses pour n’en plus boire  
que de foibles & de rafraîchissantes, foit pour s’être  
mis des emplâtres répulsives ou autres topiques rafraî-  
chiffans fur les parties affectées pour en appaifer la  
douleur; ce qui fait que la matiere morbifique qui fe  
feroit déposée sim les articulations , *se* jette hur les vise  
ceres. J’ai effayé de plusieurs remedes différens depuis  
quelques années dans les accès que j’ai eus , pour me  
rendre supportables les symptômes de cette maladie:  
mais je d'en ai éprouvé aucun qui m’ait tant fait de bien

5©ι ART

que de boire un peu de vin de Canarie. Je ne lue suis  
pas si bien trouvé du vin de France, ni de la thériaque  
de Venisie, ni de tous les autres que j’avois expérimen-  
tés jusijulalors silCcessivement. Mais qu’on ne s’imagi-  
ne pas toutefois que le vin de Canarie ou tout autre  
cordial puisse mettre le Gouteux en fureté, s’il n’a foin  
en même-tems de prendre de l’exercice.

Mais si par le reflux flubit de la matiere gouteuse, ilsur-  
vient tout-à-coup quelque Iymptome violent qui met-  
te la vie en danger , il n’est pas question pour lors d’a-  
voir reeours au vin ni à l’exercice que j’ai prescrit plus  
haut ; il s’agit de mettre les parties naturelles & vitales  
en siireté , & entre autres la tête ; & pour cela, il sau-  
dra que le malade prenne vingt gouttes de laudanum  
liquide dans un verre d’eau vulnéraire, & qu’il *se* tien-  
ne bien tranquile dans son lit.

Que si la matiere gouteusie oecasionne le relâchement dù  
ventre, faute d’être portée dans les membres; si le  
malade n’est point dans la crife d’un accès particulier,  
& que ce defordre tienne contre le laudanum & con-  
tre toute forte d’exercice ; ( car on a dû commencer par  
essayer de l’un & de l’autre ; ) en un mot, si le mal s’o-  
piniâtre, & qu’il soit accompagné d’indisposition pat  
tout le corps, de coliques & autres symptomes sembla-  
bles, le Eeul remede que jeconnoiffe en ce cas, est de  
procurer de la scleur au malade par des médicamens  
convenables ; & quand on aura fait cela tous les ma-  
tins & les foirs deux ou trois jours de fuite, pendant  
deux ou trois heures chaque fois,on peut compter pour  
l’ordinaire que le relâchement ceffera , & la matiere  
morbifique fera expulsée fortement dans les membres.  
C’est par-là que je me fuis garanti il y a déja quelques  
années du péril imminent, ( quejem’étois imprudem-  
ment attiré pour avoir bu de l’eau froide au lieu de ma  
boiffon ordinaire,) après avoir usé de cardiaques &  
d’astringens, qui tous ne faifoient rien.

11 y a un autre fymptome que j’ai vu arriver plus d’une  
fois, mais cependant moins fréquemment que ceux que  
je viens de dire, qui est la tranflation de la matiere pec-  
cante au poumon , occasionnée par un rhume d’hiver  
qu’on a gagné pour avoir pris du froid pendant l’accès,  
ce qui peu à peu attire l’humeur fur ce viscere;au moyen  
de quoi la douleur & l’enflure des membres dsspa-  
roissent, .ou diminuent du moins considérablement.  
Dans ce cas particulier, l’indication curative ne doit  
point avoir la *goute* pour objet : mais il faut traiter ce  
fymptome comme une véritable péripneumonie; c’est-  
à-dire , par des siaspnées réitérées , par des rafraî-  
chissans & des incrassans ; car le siang qu’on tire alors au  
malade, est tout semblable à celui qu’on tire aux per-  
fonnes attaquées de la pleurésie. On purgera aussi le  
malade doucement dans les intervalles d’une faignée à  
l’autre , pour faire fortir la matiere qui s’est logée dans  
le poumon. Mais la fueur, quelque efficace qu’elle  
puisse être pour repousser la matiere morbifique dans  
les membres, devient très-pernicieuse dans ce cas-ci ,  
en ce qu’elle endurcit la matiere qui est amassée dans  
les poumons , d’où il arrive de petits abEcès , qui à la fin  
font mourir le malade. *Voyez plus bas ce que dit Muso  
?rave* à *ce sujet.*

àut remarquer de plus , que bien des gouteux, après  
avoir eu *iagoute* long-tems, deviennent finjets à la pier-  
re dans les reins, & sirnt attaqués soit au milieu , soit  
vers le déclin d’un accès complet de *goute*, de douleurs  
néphrétiques extremement aiguës qui abbatent consi-  
dérablement le malade, déja affoibli & épuisé par l’au-  
tre maladie. Dans ce cas, laissant-là tout autre reme-  
de, il faut faire boire atl malade une quantité considé-  
rable de petite biere où l’on ait fait' bouillir deux onces  
de racines de guimauve, & lui administrer un clystere  
préparé de la maniere qui fuit.

ART ici

Mêlez le tout pour un clystere.

Aussi-tôt que le malade aura vomi la petite biere & rendu  
le clystere , vous lui ferez prendre vingt-cinq gouttes  
de laudanum liquide , ou quinze grains de pilules de  
Matthieu.

Si l’on me demande des applications externes pour foula-  
ger la douleur de la *goute*, je n’en scii aucune , quoi-\*  
que j’aie essayé de beaucoup , tant sclr moi-même que  
si.lr les autres , *si ce* n’est peut-être des rafraîchîssans &  
des répulsifs : mais j’ai déja averti combien il falloit  
peu s’y fier. Et je ne ferois pas difficulté d’assurer , y  
étant fondé par le grand nombre d’expériences que j’en  
ai vues, que la plupart de ceux qu’on fuppofe être  
morts de la *goute,* ont plutôt été les victimes des  
ménagemens déraisonnables qu’on a eus pour eux que  
de la maladie même. Mais si quelqu’un est curieux d’é-  
prouverl’efficacité deces sortes de médicamens extér-  
nes qtl’on regarde comme des anodyns infaillibles;  
pour éviter toute méprise, au lieu de les appliquer lors  
du déclin particulier, auquel tems précisément la dou-  
leur fe dissipe d’elle-même, il en faut sser au commen.  
cernent de l’accès, & alors on ne tardera pas à fe con-  
vaincre ,de leur peu de vertu , & combien on avoit tort  
d’en attendre de merveilleux effets, attendu qu’il arri-  
ve affez souvent qu’ils font du mal; mais qu’il n’arrive  
jamais qu’ilsfaffent du bien.

C’est pour cette raifon que depuis plusieurs années j’ai  
abandonné tout-à-fait l’usage des topiques : je me fuis  
trouvé affez bien autrefois d’un cataplasine fait de pain  
d’orge & de fafran bouillis dans du lait, avec un peii  
d’huile rofat que j’y ai ajouté enfuite; qui pourtant ne  
me sisulagea point du tout au commencement de l’ac-  
cès.C’est pourquoi,si la douleur est extremement aiguë,  
le malade fera mieux de garder le lit jufqu’à ce qu’elle  
s’appaise, que d’avoir recours à des anodyns: cepen-  
dapt, si la douleur est extremement violente , il ne riso  
querâ rien de prendre une dosie de laudanum le sioir ;  
mais pour peu qu’elle foit supportable, il fera mieux  
de n’en pas prendre.

Tandis que j’en silis à parler des applications externes, il  
ne faut pas oublier de parler d’une certaine moufle des  
Indes appellée *Moxa,* dont on fait un grand cas pour  
la cure de *iagoute* depuis quelques années. La maniere  
d’en faire usage, est d’en brûler un peu au-dessus de la  
partie affectée. Quoiqu’on fasse venir ce remede des  
Indes Orientales , & qu’on prétende qu’il n’est connu  
en Europe que depuis quelques années; il paroît ce-  
pendant qu’il y a bien plus long-tems qu’on l’y coi-  
noît, en consultant les Ouvrages d’Hippocrate faits il  
y a plus de deux mille ans. En parlant de la fciatique ,  
« si la douleur, dit-il, est fixée fur quelque partie, &  
» qu’elle ne cede à aucun médicament, quelque part où  
» elle fioit ; brûlez la partie avec du lin cru, » Et un  
peu plus loin , parlant de *iagoute* aux piés : « il saut;  
» dit-il, la traiter à ces parties, de même que lorf-  
» qu’elle est aux mains : c’est dans l’un & l’autre cas  
» une maladie longue & douloureuse , mais qui n’est  
» pas mortelle. Si cependant la douleur s opiniâtré  
» dans les doigts, brûlez les veines au-dessus des arti-  
» culations avec du lin cru. » Pour moi, je ne pesse  
pas qu’on puisse s’imaginer qu’ll y ait une différence  
affez marquée entre la flamme de ce lin allumé & celle

I i ij

5°3 ART

de la’ mousse des Indes, pour croire que l’une foit  
beaucoup plus efficace que l’autre ; de même qu’on ne  
supposera pas que du feu fait avec des buches de chêne  
vaille mieux que s’il étoit fait avec du frêne. On pré-  
tend que de brûler ainsi la partie, est un moyen propre  
à foulager la douleur, la partie la plus subtile & la plus  
spiritueuse de la matiere morbifique étant expulsée  
par-là. Mais le soulagement qu’on gagne par-là ne peut  
pas être de durée, parce qu’il ne remédie pas à Pindi-  
gestion des humeurs , qui est la caufe antécéden-  
te de la *goute ; 8c* il paroît inutile d’observer , que  
si l’on pratique ce moyen , ce doit être au commen-  
cement de la maladie ; car quand une fois la *goute,*foit par le long tems qu’il y a qu’elle dure, fiait par les  
mauvais traitemens qu’on y a apportés , fe retire dans  
les parties internes, comme cela arrive souvent, &  
qu’aux douleurs aiguës Euccedent l’anxiété, les coli-  
ques & quantité d’autres symptomes de cette sorte : des  
persimnes raisonnables ne s’aviseront pas d’y employer  
le feu. Voyez *Moxa.*

Voilà tout ce que je fai de mieux soir la cure de *iagoute.*Que si l’on m’objecte qu’il y a .plusieurs spécifiques  
pour cette maladie, dont je n’ai point parlé, j’avouerai  
tout bonnement que je n’en connois aucun ; & je crains  
fort que ceux qui les vantent n’en connoissent tout  
aussi peu que moi. Et en effet, il est déplorable qu’une  
Science aussi belle qu’est la Medecine , fie trouve sou-  
vent décréditée à l’occasion de mille recettes frivoles ,  
en faveur desquelles le peuple trop crédule fe lasse  
provenir par des Auteurs ignorans ou fourbes, & que  
ceux qui vendent ces remedes faffent un si grand étala-  
ge de l’efficacité qu’ils leur imputent pour quantité de  
maladies. SYDENHAM.

Avant de rapporter ici l’histoire de la *goute* par Mufgra-  
ve, je vais commencer par donner les recettes de plu-  
sieurs médicamens qu’il recommande pour cette mala-  
die. Le premier est celui qu’il appelle :

*Alcohol Martis.* Alcohol de Mars.

*Mettez* dix livres de limaille d’acier dans un vaisseau de  
terre bien vernissé ; humectez-la avec de l’Iirine  
humaine, & enfuite faites-la sécher foit par la  
chaleur du Soleil, foit par celle du feu ; après  
quoi vous la mouillerez encore avec la même li-  
queur, remuant la limaille deux fois par jour  
avec une fpatule de fer pour empêcher qu’elle ne  
se lie. Continuez la même opération jufqu’à ce  
que toute la masse ioit pour ainsi dire réduite en  
rouille. Cela fait, pilez cette rouille dans un  
mortier de fer. Après l’avoir pilée , mettez-la  
dans un vaisseau que vous aurez rempli de huit  
pintes d’eau de fontaine. Mêlez-bien la poudre  
avec l’eau. Un quart-d’heure après, retirez de  
cette eau tout ce qui viendra clair , & laissez le  
fond qui fera trouble, & la faites évaporer jufqu’à  
ce que la poudre, qui nageoit parmi, fiait à fec.  
Elaites évaporer la liqueur qui est restée dans le  
vase. Remettez de l’urine fur la poudre la plus  
grossiere qui sera restée au fond, & pratiquez la  
même manœuvre que nous avons déja dit. Re-  
commencez en un mot la digestion, la trituration  
& la séparation au moyen de Peau jufqu’à ce que  
toute votre limaille soit réduite en une poudre  
fine. Mettez cette poudre, quand elle sera seche,  
dans un cornet de papier gris ; Versez dessus petit  
à petit & à différens tems de l’eau de fontaine  
chaude, jufqu’à ce que le Eel de l’urine étant en-  
tierement emporté par cette lotion, il coule à  
travers le papier une eau insipide. Alors faites  
encore sécher votre poudre, & la gardez pour  
l’ssage.

Cette fine rouille d’acier est un pur alcohol d’tme vertu  
extraordinaire, non feulement pour la*goute,* mais en-

ART 504

tore dans d’autres maladies chroniques , furtout si le  
malade est foible & d’une complexion délicate.

La doste fera d’un demi-scrupule , qu’on prendra une fois  
ou deux par jour, felon que l’état du malade semblera  
l’exiger.

*Pulvis ruber Exoniensis s* Poudre rouge d’Excestese

*Mèlez-loS* enfemble & les hachez. Faites digérer pen-  
dant vingt-quatre heures au feu de sable dans  
quatre livres de vin blanc de Porto , observant  
que pendant la digestion la bouteille foit bien  
bouchée. Vous exprimerez ensuite pour tirer le  
suc.

*Prenez* après cela une livre de poudre de bol d’Arménie  
que vous mêlerez dans l’infusion fufdite , autant  
qu’il faudra pour y donner la consistance d’un li-  
niment. Remuez souvent & remettez de l’infu-  
sion. Humectez ainsi avec la même infusion tant  
qu’il siera néceffaire, & ajoutez enfuite fur demi-  
livre de ce mélange,

Mêlez le tout & faites sécher. Faites-en des trochisques  
ou des tablettes, que vors garderez pour l’ssa-ge.  
La dofe est depuis un scrupule jusqu’à deux.

*Aqua Hispanorum Arthritica ,*

Eau Arthritique d’Espagne.

L’eau Espagnole pour la *goute* est estimée de bien des  
gens & a en ester une grande vertu. On la prépare de  
la maniere qui suit.

505 ART

Tous ces ingrédiens étant hachés & broyés, mettez-les  
dans quinze livres du meilleur vin de Canarie ,  
infsser pendant dix ou douze jours. Distilez en-  
suite au bain-marie.

Cette eau paffe pour excellente dans les désordres qué  
cause la *goute* dans l’estomac & les intestins. La dose  
est d’une demi-once, qu’il faut prendre aqfcc un peu  
de fucre ou de mie de pain. On peut réitérer autant  
de.fois qu’on en aura envie. On l’emploie aussi exté-  
rieurement pour adoucir la douleur *arthritique* des  
articulations. La maniere de l’employer extérieure-  
ment est de la prendre bien chaude & d’en faire des  
embrocations à la partie affectée.

*De lagoute anomales par* **MUSGRAVE.**

Quand la matiere *arthritique* s’est déposée fur les extré-  
mités & singulierement silr les articulations, & qu’el-  
ley est arrêtée sans qu’il y ait apparence qu’elle revien-  
ne fiir *ses* pas, la nature persiste dans la voie qu’elle a  
prife & fe garantit elle-même des inconvéniens qui ar-  
riveroientsi l’humeur retournoit en arriere & s’alloit  
fixer sur quelque partie du tronc.

t>es symptomes anomaux de la*goute,* quand iTs viennent  
avant que le malade ait eu un premier accès , semt bien  
difficiles à distinguer des autres maladies , auxquelles  
est sujette la partie où l’humeur commence à *se fixer.  
C’est* pourquoi Mufigrave regarde comme impossible  
de reconnoître la goute à ses symptomes anomaux,  
avant qu’elle se foit déclarée par un accès en forme.

La *goute* vague est accompagnée de douleur & d'une en-  
flure blanche femblable à l’œdeme.

Ceux qui ont la *goute* réguliere , rarement sont sujets à  
d’autres maux , si ce n’est par accident.

La*goute* anomale sie jette souvent silr l’estomac & les in-  
testins , où elle causie la perte de l’appétit, la mauvaise  
digestion, le vomiffement, la colique, la dyffenterie,  
la diarrhée & quelquefois des abfcès arthritiques.

Quelquefois elle attaque la tête & caufe la douleur cé-  
phalique , le vertige & l’apoplexie : d’autres fois elle  
se jette furles nerfs & caufe la paralysie.

Souvent aussi elle *se* fixe silr les organes de la refipira-  
tion, & caufie l’asthme, la toux , l’hémoptisie & la  
phtisie.

'Elle Te déguise aussi sious les symptomes de llesquinan-  
cie.

D’autres fois elle *se* jette silr les gencives, & on l’appel-  
le improprement *goute* des dents.

Si elle se loge dans les reins, elle casse la pierre, la  
dysurie & la strangurie.

Il *rsy* a point de partie du corps qui n’y sent exposée.

La foiblessc naturelle ou accidentelle de quelques-uns  
des vssceres ou parties internes , est une disposition  
qui y attire la *goute.*

Tout ce qui repousse la *goute* des extrémités, comme les

ART 506

Cataplasines, les emplâtres, &c, est caufe qu’elle *se fi-*xe fiur les visceres.

Les Iymptomes de la *goute* anomale varient à l’infini ;  
cauEant en apparence des maladies toutes différentes ,  
Eelon les différentes parties qu’elle attaque.

Les iymptomes varient encore , selon que la matiere pec-  
cante est purement *gouteusc* ou qu’elle est mélangée  
avec d’autres , comme la fcrophuleuse, la scorbutique  
& autres semblables.

La *goute* est admise dans les extrémités par quelques par-  
ties , plus aisément que par d’autres. On l’éloigne dm  
gosier sims beaucoup de peine & pour l’ordinaire mê-  
me elle n’a besoin que d’être aidée , au lieu qu’au con-  
traire il est extremement difficile de lui faire quitter  
les nerfs fur lesquels elle s’est jettée.

Des stouliers trop serrés font quelquefois cause qu’elle  
quitte les extrémités & va *se* jetter fur les visceres.

Les médicamens qui évacuent la matiere *gouteusc,* quoi-  
que quelquefois absolument nécessaires, guériffent ra-  
rement la maladie, & deviennent même très-pernicieux  
quand on les emploie mal-à-propos. 11 n’y a pas d’au-  
tre moyen pour guérir cette maladie parfaitement,  
que de pousser la matiere de la *goute* aux extrémités.

Les médicamens propres à pouffer la matiere *gouteusc* vers  
les extrémités, semt du nombre des cardiaques & des  
diaphorétiques, tels par exemple que les fuivans:

Les poudres de zédoaire, de contrayerva , de gentiane *i*la racine de serpentaire de Virginie, la poudre de Gasa  
cogne, la poudre rouge de *Batès-,* la pierre de Goa  
de Contrayerva, le *species diambrae,* la confectionlij  
bérante, la poudre alexipharmaque, la poudre stoma-  
chique amere de *Fuller*, la poudre béfoardlque de Wil-  
lis, la poudre rouge d’Excester, les fleurs de stel am-  
moniac & autres de même efpece.

La thériaque de. Venise , le mithridate, l’électuaire *de  
Ovo.*

Aesprit de corne de cerf, simple ou sijcciné, l’esprit de  
seing humain , d’urine, de foie & le sel volatil hui-  
leux.

Parmi les vins les meilleurs pour cet esset, semt le vin  
blanc de France, ceux de Champagne, de la Mofel-  
le, du Rhin, ceux de Bourgogne, de Bordeaux & de  
Portugal, auxquels on peut ajouter le cidre un peu  
acide.

Comme ces fortes de vins sirnt pour la plupart défendus  
aux *gouteux,* on peut trouver extraordinaire que Muf-  
grave les leur recommande. Mais il faut prendre gar-  
de que l’on confeille aux perfonnes sujettes à la *goute*de s’en abstenir, parce qu’ils en provoquent l’accès :  
or c’est précisement là l’effet que Mustgrave a en vue ,  
puisqu’il *se* propoEe de rendre réguliere une *goute* ano-  
.male en poussant l’humeur vers les extrémités.

Mais de tous les médicamens, il n’y en a pas que Muse  
grave estime aussi efficace que l’acier préparé comme  
nous venons de dire en décrivant S011 *alcohol de mars.*

Si après que le malade a fait ufage de ces médicamens  
pendant quatre ou cinq jours , il ne Eent pas de  
douleur aux extrémités, il faut mettre en œuvre des  
applications externes pour attirer l’humeur *gouteusc* en  
embas. C’est pourquoi il faut appliquer fur la partie  
qui avoit coutume d’être affectée dans les accès de  
*goute* une emplâtre de gomme caranna, ou l’emplâli’e  
appellée *oxycroceum ,* ou l’emplâtre céphalique , aVec  
la moitié , le tiers ou le quart de poix de Bourgogne.

L’*urtication* ( qui consistoit à fouetter la partie affectée  
avec des orties ) étoit une pratique usitée chez les an-  
ciens , aussi-bien que les bains extremement chauds ,  
l’application de la peau toute chaude d’un animaI  
qu’on venoit d’écorcher, ou des oignemens faits avec  
de l’huile.

Si le danger est extremement pressant & que le malade  
ait assez de force pour fupporter un vésicatoire, il le  
faudra faire de la maniere fuivante :

Prenez de *la levure de biere s deux parties i.*

507 ART

Brouillez & battez jufqu’à consistance de cataplasine , y  
ajoutant de bon vinaigre fait de vin blanc.

On en appliquera une portion aussi chaude que le mala-  
de la pourra fupporter , & on recouvrira la partie par-  
dessus, d’un morceau de flanelle, ou on étendra le ca-  
taplafme fur la flanelle & on le lui appliquera , le re-  
. nouvellant aussi-tôt qu’il sera froid, jufqu’à ce qu’il s lé-  
leve une tumeur. Et si pendant ce tems-là le malade  
test foible & abbatu par l'excès de la douleur, il fau-  
dra lui faire prendre un julep cardiaque , ou ce qui  
vaut encore mieux, un verre d’excellent vin. Quand  
la tumeur est formée, il faut en faire fortir la matiere  
qui y est contenue, de peur qu’autrement elle ne re-  
tournât dans le fang.

Quand il n’y a pas de nécessité urgente de donner du fe-  
cours à l’instant, & que le malade est foible & délicat  
ou impatient dans la douleur, on lui mettra Tme épif-  
pastique ordinaire aux jambes ou à l’avant-bras, felon  
que la *goute* a coutume de fe jetter , ou fur les parties  
inférieures ou sur les supérieures : au bout de douze ou  
quinze heures, on l’enlevera & on y fubstituerâ l’em-  
plâtre fuivante pour continuer de tirer.

Prenez *lard de cochon s deux dragmes et demie,  
emplâtre de melilot-, une dragme et demie,  
poudre de cantharide , une dragme.*

Au moyen de quoi on pourra continuer d’attirerpendant  
six, huit ou dix jours, fuivant l'exigence du cas.

L’un ou l’autre de ces procédés foulage ordinairement  
*lugouteux* en peu de jours. Or la matiere qui s’évacue  
par-là est si sialée, qu’elle caisse de la démangeaison  
aux parties adjacentes & quelquefois même de l'inflam-  
mation. Quand cet *ichor* est déchargé, les iymptomes  
font pour l'ordinaire allégés , le malade reprend vi-  
gueur-, recouvre l'on appétit & sesefprits, & est quitte  
de *sa goute* pour quelque tems.

Mufgrave penfe que ce que peut faire de pis une per-  
sonne affligée de *ia goute* depuis long-tems & accoutu-  
mée à un genre de vie ordinaire ; est d’effayer de la  
dompter par l’abstinence.

*De la goute dans l’estomac*

Comme *la goute effi* ordinairement causée par l’indigef-  
tion, & par la foiblefle de l’estomac : il n’y a pas de  
partie qui foit si fouvent ni si considérablement affli-  
gée de la *goute* anomale.

Cette aptitude de l'estomac à recevoir & à garder *iagoit-  
te* vient fouvent d’une débilité innée ; fouvent aussi  
d’tme foibleffe qui lui est furvenue par l’ufage exceE-  
sif des plaisirs de la table, par des douleurs, par la peur,  
& autres passions de l’ame qui relâchent l’habitude du  
corps : or cette débilité de l’estomac le rend siujet à  
recevoir la matiere *arthritique Sx* inhabile à la repouffer.

Mais il arrive fort fouvent que la *goute* est attirée dans  
. l’estomac par des stucs crus, acides, bilieux, ou autres  
sucs vicieux qu’il contient, lesquels picotent *ses* mem-  
branes; & la raisim de cet effet est la même pour la-  
quelle les sinapisines & les épispastiques attirent aux  
extrémités.

Quelquefois aussi les cataplafmes & les emplâtres répul-  
sifs appliqués sans jugement fur les extrémités font  
caufe que *la goute se* jette silr l’estomac. Le froid exté-  
rieur pris à Pair ou dans le bain, peut aussi produire le  
même effet.

Quand la *goute* a été pendant quelque-tems réguliere , &  
que le malade en a eu des accès aux extrémités avec

ART 508

des intervalles entre chaque , il arrive souvent qu’uri  
accès fe trouve accourci, & qu’il ceffe tout à coup fans  
qu’on s’y foit attendu ; & la caufe de cela fera du froid  
qu’on aura pris, des emplâtres, des cataplafmes ou des  
onguens répulsifs dont on aura fait ufage , ou même  
une débauche qui aura surchargé l’estomac , ou quel-  
que faute commife contre la diete qu’on devoit obfer-  
ver : ou bien, ce qui procede de la même cause, il arri-  
vera que l’intervalle qui fuit le dernier accès sera plus  
long qu’à l’ordinaire , & que le paroxyfme fuivant  
viendra bien plus tard qu’il ne faudroit pour la fanté.  
Cette interruption *degoute* ou l'allongement de fon in-  
termission est fouvent sitivi de la perte de l’appétit &  
du dégout des alimens ; à quoi vient *se* joindre une pe-  
santeur dans la poitrine; & ensitite des rots , des vo-  
miffemens, & un sentiment d’ardeur à l'orifice de Pesa  
tomac. A ces premiers symptômes *se* joignent encore  
ordinairement l’oppression des hypocondres , accom-  
pagnée de douleur, de serrement, & même quelque-  
fois de chaleur, une respiration gênée & entre-coupée,  
defréquens baillcmens , le mal de tête , le vertige &  
quelquefois un fombre abatement, l’obfcurcistement  
de la vue, paffager, mais fréquent & fubit, la pâleur  
du visage , & au bout de quelque tems une débilité &  
une maigreur extreme.

Ces fymptomes ne viennent peut-être jamaistous à la fois  
à une même perfonne : mais du moins il en vient or-  
dinairAentun grand nombre.

Dès que ces fymptomes parassent, il n’y a que peu ou  
point du tout de *goute* aux extrémités. Le malade, qui  
auparavant étoit étendu dans sim lit, *se* leve alors &  
marche facilement. Cependant les maux internes em-  
pirent de jour en jour ; & le malade épuisé faute d’ali-  
mens, & excédé par fa langueur & ses souffrances ὰ  
meurt enfin , après bien des tourmens, au bout de quel-  
ques mois, à moins que le changement de tems de  
froid en chaud, ou du moins tempéré, & des médica-  
mens convenables ne pussent rendre de nouveau si  
*goute* réguliere.

La*goute* dans l'estomac vient le plus ordinairement aux  
vieillards : mais elle ne lasse pas de venir aussi à des  
gens encore jeunes , vraisemblablement à cause du peu  
de soin qu’ils ont de s’astraindre à la diete qui leur  
convertit; d’autant mieux que cet accident leur arri-  
ve d’ordinaire immédiatement après avoir fait quelque  
imprudence dans le boire ou le manger.

Quoique cette maladie arrive en tout tems de l’année,  
cependant elle est plus fréquente en automne ; ce qui  
vient, je crois, en grande partie des fruitsqulon man-  
ge dans cette faifon , lefquels restent dans un état de  
putréfaction dans le canal intestinal.

Ces fyrgptomes arrivent quelquefois sans aucune cause  
aussi remarquable que celles que je viens de dire plus  
haut, quelquefois dans le tems même que le malade  
est travaillé d’un accès régulier, & quelquefois long-  
tems après le dernier accès fini.

Il y a des vieillards qui font fobres fur le boire & le man-  
ger : mais si autrefois ils ont bu des liqueurs fortes ,&  
ont paffé leurjeuneffe dans les délices, ils ne laiffenC  
pas, devenus vieux, d’être sujets à des affections hypo-  
condriaques, qui ressemblent beaucoup aux fympto-  
mes de la *goute ,* comme des langueurs perpétuelles,  
des rots, des anxiétés, Pabatement, quelquefois des  
douleurs, & autres désordres de l’estomac. Or pour  
être en état de distinguer ces fymptomes-ci de ceux de  
*la goute,* il faut pester bien scrupuleusement les cir-  
constances qui les accompagnent; comment, parexem-  
ple , en queltems le malade en a été attaqué, quel a  
été le degré de leur véhémence, quelle est la durée des  
bons intervalles, & au moyen de toutes ces considé-  
rations réunies , on seiura bien discerner les uns des  
autres.

On ne peut pas distinguer dans ces cas-là si la *goute* qui  
quitte les extrémités , va droit à l’estomac, ou si sai-  
siant des circuits, elle n’ira pas *se* jetter d’abord siur le  
gosier, siur quelque partie offensée, ou partout aile

*<pOy* ARI

leurs, ni si la*gstute* qui va *se déclarer* fera fixe ou va-  
gue.

Il est encore à remarquer que ceux dont *la^oute* est une  
maladie héréditaire , sont plus scljets à ces défor-  
dres que d’autres ; ceux qui fiant nés de pere ou mere  
vieux, plus que ceux dont les pere & mere étoient jeu-  
nes; ceux qui ont l’appétit dépravé , plus que ceux qui  
l’ont bon ; ceux qui ont une *goute* languissante & froi-  
de , plus que ceux qui l’ont chaude, aiguë, & extre-  
mement douloureuse.

*Cure de la goute dans l’estomac.*

L’indication curative consiste à soulager l’estomac le plu-  
tôt qu’il sera possible, sans rien risquer d’ailleurs,\*& de  
le débarrasser de l’humeur gouteuEe : or deux choses  
Eont nécessaires pour cet effet.

La premiere, c’est d’expulfer de l’estomac par des vomi-  
tifs & des purgatifs, toutes les impuretés qui y atti-  
rent & y retiennent la matiere gouteufe dans les mem-  
branes.

La seconde, c’est, lorsqu’on a pris cette première pré-  
caution ou qu’on ne l’a pas prise , si on ne l’a pas ju-  
gé nécessaire, de faire passer la *goute* de l’estomac vers  
les extrémités.

Si le malade a la respiration courte & pénible, de lape-  
fanteur & de l’enflure à l’estomac , & singulièrement  
des rots, des nausées & des vomissemens ; il faudra un  
vomitif doux , mais pourtant assez fort pour opérer,  
pourvu toutefois que le malade foit en état de le sou-  
tenir , & qu’il n’y ait pas de contre-indication.

Il faut bien de la prudence pour le choix d’un émétique  
convenable ; car d’un côté ceux qui font trop foibles  
pour opérer comme il faut, ne fervent à rien ; d’un  
autre, ceux qui operent avec trop de violence sont dan-  
gereux.

Ceux que peu de chose excite à vomir , n’auront qu’à  
prendre du thé verd ou des sommités de chardon-beni  
infusées dans quatre ou six pintes de petite biere, & en  
boire autant qu’ils le pourront fupporter , jufqu’à ce  
qu’ils se soient sait vomir quatre , cinq ou six fois.

Ceux siur qui ce vomitif ne seroit rien, n’auront qu’à ajou-  
ter à chaque pinte de la même infusion une quantité  
convenable de fel de vitriol.

Ceux à qui il faut quelque chose encore de plus fort pour  
les faire vomir, prendront du vin oq de l’oxymel de  
fquilles, ou de l’un & l’autre enfemble à la quantité  
de deux ou trois onces de chacun, & une demi-lfeure  
après s’exciteront à le rendre en buvant un peu de pe-  
tite biere simple ou amere.

Mais pour ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas boi-  
re une suffisante quantité de petite biere, d’eau chaude  
ou autres liqueurs semblables; je ne vois point d’émé-  
tique qu’on leur puisse donner ; car il saut bien qu’ils  
fe gardent de prendre de ceux des boutiques , parce  
que ce seroit le moyen d’attirer beaucoup d’humeurs  
dans l’estomac, dont il ne *se* déchargeroit point, ce  
qui Eeroit très-préjudiciable au malade.

Il y a des cas où on ne sauroit sains riEque donner au ma-  
Iade de la petite biere , des décoctions ou autres médi-  
camens de cette espece ; c’est lorsqu’il est si.ijet après  
les avoir bu à avoir des tranchées & des Epasines, ce  
qui arrive surtout à ceux qui étoient dans l’habitude  
de boire des liqueurs fortes.

La raifon pour laquelle ces liqueurs produisent cet effet  
Eur quelques personnes, c’est quelles sont trop froi-  
des pour leur estomac.

Muigrave rapporte qu’en pareil cas il a tiré plusieurs  
gouteux des portes de la mort, en leur donnant pour  
émétique une grande quantité de vin, qui en même-  
tems leur servoit de cordial.

La matiere qu’on évacue par le vomissement cst tantôt  
bilieufe, tantôt crue , & elle est surtout de cette der-  
niere sorte après un excès dans le boire ou dans le man-  
ger.

ART 5 tu

Le vomissement aura opéré utilement si la refpiration est  
plus libre & la poitrine moins oppressée.

Il arrive même quelquefois que les grands efforts qu’ort  
fait en vomissant & l’agitation que ces efforts caufent  
au Eang font passer la *goute* de l’estomac dans les ex-  
trémités.

Une heure après le vomissement, furtout s’il a été provo-  
qué par quelque émétique composé dans les boutiques  
d’Apothicaire , il faut donner un clystere au malade  
pour balayer ce qui pourroit en être resté dans les in-  
testins, & fur le soir un bol de thériaque de Venise >  
& de poudre de la Comtesse de Kent, avec un verre  
de vin bien mûr par-dessus. Après cela le malade pren-  
dra tous les jours trois ou quatre fois un verre de vin  
amer, avec un fcrupule ou une demi-dragme de la  
poudre de la Comtesse de Kent, jufqu’à ce qu’il soit  
tems de le purger.

S’il est assez fort il n’y aura qu’à le purger dès le simien-  
demain desim vomissement : s’il ne l’est pas on diffe-  
rera un peu. Il faut cependant, le plutôt qu’il fera pose  
ble . lui donner un purgatif d’une force fuffifante pour  
nettoyer fes intestins fans lui catsser de ftiperpurga-  
tion : car c’est une maxime certaine que la cure de la  
*goute* anomale ira bien si l’on commence par nettoyer  
l’estomac & les intestins.

1

Les purgatifs les plus convenables pour cet effet font :

*La* teinture sacrée à *la quantité de trois ou quatre  
onces,*

*Les pilules de* Rudius , à *la quantité d’une demi-  
dragme ou deux scrupules.*

La poudre du Comte de Warwik , dose, une demi-drag-  
me, ou une diffolution de manne & de sel cathartique  
amer, avec de l’élixir de Daflÿ.

Si la purgation n’a encore rien fait au bout de six heures  
il faudra donner un clystere.

Le foir le malade prendra un bol tel que je l’ai indiqué  
après le vomitif.

Quelquefois il arrive qu’après urte quantité fuffifante de  
vomitifs & de purgatifs, il reste cependant encore une  
nausée incommode qui fait que l’estomac rejette les  
médicamens aussi-tôt qu’il les a pris. Ce qui est vrai-  
femblablement , causé par la matiere *arthritique* qui  
s’est logée dans les membranes de l’estomac. Pour ob-  
vier à ce défordre, donnez environ dix gouttes de lau-  
danum liquide dans deux dragmes de bonne eau de ca-  
nelle ou d’absinthe, ou d’esprit de mente, de quatre  
en quatre heures, ou de six en six ; c’est-à-dire, en tel-  
le dofe & à tels intervalles qu’il faudra pour empêcher  
le vomiffement & mettre l’estomac en état de retenir  
les médicamens destinés à expulfer la *goute ->* lefquels  
doivent être donnés dans l’intervalle d’une prise de lau-  
danum à l’autre; c’est-à-dire, que si le laudanum est  
administré à six heures ou à midi, les autres médica-  
mens doivent l’être à neuf heures ou à trois. Si - tôt  
qu’il n’y aura plus de raifon de donner le laudanum, il  
faut le supprimer, parce qu’il seroit dangereux de le  
continuer plus long-tems.

Ce qui vient d’être dit jusqu’ici des évacuations , doit  
s’entendre de ces cas où il est question d’exciter des vo-  
missemens, & de purger, & dans la supposition que le  
malade pusse supporter l’un & l’autre. Mais quand il  
n’en est pas question, comm e lorsque la *goute* anomale  
a été portée à l’estomac par accident, ou que le mala-  
de n’a pas assez de force pour fupporter ces vomitifs  
& ces purgations ; il faut commencer tout d’abord par  
les médicamens propres à expulfer la*goute* de l’esto-  
mac, sans évacuations préalables.

Le mars est d’une grande efficacité pour expulser la *goute*de l’estomac.

*yn* ART

Musqrave le recommande sous les formes sclivantes.’

Melez le tout& faites-en une poudre.

Au lieu de ferpentaire de Virginie on peut substituer la  
racine de gentiane, de zedoaire ou de contrayerva, en  
même ou en plus grande dofe.

Mettez en poudre, ou

Melez & mettez en poudre, ou

Prenez *gingembre confit aux Indes, unscrupule,*( ou *des cosses de poivre confites, six grains, )  
poudre purpurine s un scrupule ou demi-dragme,  
alcohol de mars, cinq grain s,  
sirop d’absinthe s ce qu’il en faudra pour faire un  
bol.* Ou

Prenez *de l’espece appellée aromat rosat,* ( ou *stndntbos )  
deux scrupules ,  
fleurs defel ammoniac, dix grains ,  
sirop de clous de girofle, ce qu’il en faudra pour for-  
mer du tout un bol.* Ou

Prenez *camfre, cinq grains,*

*poudre de racine de contrayerva, quinze grains 9*

*extrait de rue , ce qu’il en faudra pour faire des  
pilules.* Ou

Prenez *poudre de poivre longs* ( ou *de P espece appellée dia-  
trian piper eton , ) cinq grain s,*

*poudre de gentiane , un demi-scrupule,*

*myrrhe, cinq grains,*

*extrait de petite centaurée, ce qu’il en faudra pour  
en faire des pilules*. Ou

ART 512

Prenez *poudre de bistorte de Virginie, un scrupule,  
alcohol de mars, cinq grains j  
sirop dé oranges , ce qu’il en faudra pour faire du tout  
des pilules.*

Après chaque prise ou dose de poudre ou pilules, il fau-  
dra boire un verre du julep, dont voici la préparation.

Faites du tout un julep.

Les huiles chymiques incorporées avec le julep, au moyen  
du fucre , le rendent beaucoup plus efficace qu’il ne  
Eeroit sans cela. Je recommande l’infusion suivante.

Mettez insufer dans deux livres de vin de Porto rouge ,  
ou de vin d’Espagne , jusqu’à ce que le vin soit  
suffisamment imprégné. Filtrez & réservez pour  
l’usage. La dose est de deux ou trois onces.

On peut préparer de même les infusions d’autres aro-  
mats comme le *Cortex IVInteranuss* les çubebes, la grai-  
ne de cardamome, d’anis , de carvi, le fenouil doux &  
la cueillerée.

Dans chaque verre de vin amer ou aromatique, on met-  
tra dix goutes de teintures d’acier, ou même d’alcohol  
de mars, cinq grains.

Les pauvres peuvent fe procurer aisément l’infusion d’aiI,  
celle de fafran» de gingembre concassé, avec des fom-  
mités d’absinthe Romaine.

Il arrive quelquefois que le malade ne peut prendre au-  
cun médicament en forme folide , ni de ceux qui font  
préparés par infusion. Dans ce cas on pourra lui don-  
ner utilement l’esprit de mente , de genievre ou d’ab-  
sinthe. Quelques-uns font grand cas de Peau Espagno-  
le pour la *goute.* On en a indiqué ci-dessus la prépara-  
tion.

Après que le malade a été suffisamment purgé , Muigra-  
ve recommande de faire ufage des médicamens ci-dese  
Eus indiqués , en la maniere qui suit.

Le matin sim les neuf heures , un verre devin amer.

A trois heures après midi, des pilules ou des poudres.

A neuf heures du foir , un bol, furtout celui où il entre  
de la thériaque de Venise.

A trois heures du matin , de la poudre ou des pilules.

Le malade boira après chaque prise de poudre on de pi-  
lules, un verre devin de Porto, ou quelque julep con-  
venable.

Quelquefois au bout de deux ou trois jours , du moment  
qu’on a commencé à faire ufage de ces remedes de la  
maniere que je viens de dire, la *goute* est sortie de l’esto-  
mac& s’est fixée sclr les articulatlons. Quelquefois aussi  
il faut un bien plus long-tems ; & d’autres fois on n,y  
parvient même pas du tout fans joindre d’autres reme-  
des à ces premiers.

Si après avoir usé de ces médicamens pendant deux jours  
de fuite , il ne paroît encore ni douleur, ni tumeur, il  
Eera prudent d’appliquer sur la partie où la *goute* avoit  
coutume

5ὓ3 ART

coutume de se fixer anciennement, l’emplâtre cépha-  
lique avec partie égale de poix de Bourgogne , ou du  
cérat verd , ou même des vésicatoires aux bras ou aux  
jambes , pour attirer l’humeur vers les extrémités.

Si les remedes externes & internes ne peuvent par leur  
concours écarter *sa goute* de Pestdmac, il faut augmcn-  
ter la foree des uns & des autres , & y en joindre en-  
cote de nouveaux s’il est nécessaire. On peut, par exern-  
ple, porter la dose de l’alcohol de mars jusqu’à douze  
grains, & la teinture de mars jufqu’à vingt gouttes.

Outre cela , au milieu de chaque intervalle d’une prife  
de médicament à l’autre, le malade boira un verre de  
vin de Porto , de farte qu’il se trouve en avoir bti une  
pinte & plus en vingt-quatre heures, en comptant aussi  
ce qu’il en aura pris avec les médicamens. Cette pra-  
tique est principalement utile à ceux qui ont été dans  
l’habitude de boire quantité de vin & qui ne stauroient  
s’en passer.

Ceux qui ne peuvent pas boire tant de vin, prendront  
dans les intervalles quelques gouttes d’esprit de corne  
de cerf succiné dans un julep convenable.

Enfin on continuera llufiage de ces médicamens & du vin  
jusqu’à ce qu’il y ait chaleur & orgafme dans le fiang ,  
& que l’estomac fioit soulagé ; si ce n’est qu’il y eût de  
fortes raifons pour ceffer., .

En même tems on augmentera l’action des applications I  
externes jusqu’à ce que l’humeur gouteufe foit expul-  
sée , & qu’il se fiait élevé une tumeur star quelque par-  
tie extérieure, propre à recevoir la *goute.* Pour cet effet  
on enveloppera les extrémités dans une peau de mou-  
ton à l’instant que l’animal vient d’être écorché , &  
lorsqu’elle est encore toute chaude.

Mais rien n’est plus à propos ni plus expéditif qu’un *vé-  
sicatoire* acre & stimulant appliqué sur une partie pro-  
pre à le recevoir, lequel on renouvellera sitôt qu’il se-  
ra froid jufqu’à ce que la tumeur soit formée.

Ceux qui font trop délicats pour foutenir l’odeur de la  
peau de mouton , ou trop foibles pour fupporter la  
douleur qu’excite, le vésicatoire, n’auront qu’à y subse  
tituer une brique ou une plaque defer chaude qu’ils ap-  
pliqueront fur la partie, enveloppée dans du linge.

Pendant tout ce traitement , le malade gardera le lit ou  
du moins la chambre , & aura grand foin de ne point ,  
prendre de froid.

Il vivra pendant ce tems-là de panade , de gelée de cor-  
ne de cerf, de bouillons de poulet & autres alimens lé-  
gers & de facile digestion.

Si la douleur excitée par les médicamens que je viens de  
dire étoit insupportable au point d’exciter des défail-  
lances , il faudroit en affaiblir un peu l’action & les

*Λ* rendre un peu moins stimulans.

Si la fieVre devenait trop forte , il faudroit diminuer la  
dofe des cordiaux ou les supprimer entierement ; & le  
malade pour en tempérer l’ardeur boira du *decoctum  
album* à *sa* discrétion.

Aussi-tôt qu’il si; Eera élevé dans le fang un orgasine suf-  
fisant , la matiere gouteufie pour l’ordinaire viendra fie  
fixer fiur les parties où elle est attirée par les applica-  
tions externes ; de sorte qu’on verra quelquefois une  
tumeur toute formée au bout d’une heure qu’on aura  
appliqué l'épifpastique.

Pendant ce tems on appliquera deux ou trois fois par jour  
fur l’abdomen , étendue Eur de la flanelle , la fomen-  
tation dont la préparation suit.

ART 514

*vin rouge de Porto , trois chopiness*

Mettez macérer le tout pendant trois ou quatre heures  
dans un vaiffeau Te verre bien bouché, au bain-  
marie. Paffez la liqueur & l’appliquez aussi chau-  
de que le malade la pourra supporter. Ou bien  
appliquez & laissez siir l’abdomen une emplâtre  
préparée comme il sitit.

Prenez *du cachous ~\ste chaque s une demi-*

*baume de Chili ou du Pérou, ‘ dragme s  
gomme galbanum, une dragme,  
poix de Bourgogne, deux dragmes i  
emplâtre magistrale pour l’estomac, demi-once,  
hielle de canelle , -, , ,*

*huile de muscade , seechaIue. égouttes;*

Ces topiques semt appliquables surtout après la purga-  
tion, uniquement Eur les personnes d’une constitution  
usée par l’âge otl par la maladie : le Medecin doit bien  
prendre garde si sion malade est une personne sanguine  
& robuste , qu’ils n’attirent la *goute* Eur la partie qtllon  
en veut débarrasser, au Iieu de l’en écarter.

Aussi tôt que la tumeur & la douleur sont suffisamment  
excitées, il saut diminuer la dsse des médicamens, &  
n’en plus donner si fréquemment.

Mais s’il arrivait que par l’inclémence de Pair, & le froid  
de la faison, ou par quelque imprudence commife dans  
le boire ou le manger , la *goute* quittât les extrémités,  
& revînt à l’estomac ,ce qui arrive souvent; il faut S01-  
gneufement examiner quelle peut être la caufe de la  
rechute , & la faire cesser aussi-tôt qu’on l’a connue.

S’il s’est amassé de nouvelles crudités dans l’estomac , il  
faut les évacuer par des Iénitifs & par des purgatifs ex-  
tremement doux.

Si la peau est resserrée par le froid, il faut la relâcher par  
des échauffans externes, & par des habillemens chauds.  
Dans l’un & l’autre cas on n’épargnera pas les médica-  
mens internes.

Il n’y a pas de cas qui demandent *des podagragogues* aussi  
forts & en aussi grande quantité que la rechute , ou lorse  
que le corps est chargé de crudités , qu’on ne sauroit  
expulser par les purgations, attendu la foiblesse du ma-  
lade, provenante ou de fon tempérament ou du long-  
tems qu’il y a que la *goute* dure. En ce cas les médica-  
mens feront composés de mars, de gingembre & de poi-  
vre , & abondans en Pels volatils , & on les prendra en  
plus grande quantité qu’il n’étoit prescrit ci-dessus.  
Mais malgré ces précautions, il pourra arriver que rien  
ne soulagera, & que le malade mourra sans s’y être at-  
tendu , après s’être plaint jufqu’au dernier moment de  
Pabbatement inexprimable de *ses* ePprits & d’un froid  
fensible dans l'estomac. D’autres fois l’irrégulartté me-  
me de la *goute* vagtæ anomale fuffira pour la ramener de  
l’estomac dans les articulations. Mais quant aux irré-  
gularités de la *goute* fixe , ce qu’il y a de mieux est de  
faire enforte qu’elle Ee loge dans les extrémités.

Une remarque qu’il est à propos de placer ici, c’est qu’à  
mesture que la douleur , la tumeur & les autres Eymp-  
tomes de *iagoute* réguliere *se* déclarent & augmentent,  
la douleur cle l’estomac , la nausée , la cardialgie , &  
autres fymptomes de cette espece disparoissent ; à quoi  
succedent un bon appétit, des digestions louables, des  
yeux bons & autres signes qui annoncent le rétablis-  
sement de la santé.

Pour obvier aux accès irréguliers , rien n’est meilleur que  
les eaux serruginetsses prsses de la maniere & aussi  
long-tems qu’il le faut ; à quoi on peut ajouter les sto-  
machiques capables d’exciter l’appétit & d’aider la di-  
gestion,& en particulier les conserves d’absinthe ro-  
maine, de rosies rouges , ou de mûres de Ronce , la  
poudre composée d’arum , le sel de mars & *i’ens ve-  
naris.* En même tems il saut avoir S0111 d’éviter les in-  
digestions , le Eroid & autres causes manifestes des ir-  
régularités.

1 II feroit utile aussi d’avoir un cautere au bras ou à la jam-  
Kk

515 ART

be, Eelon qu’on est siljet à avoir la *goute* ou aux mains  
ou aux piés.

Muigrave observe que les affections de l’esprit font quel-  
quefois revenir la *goute* des extrémités & la fixent fur  
l’estomac, & il en rapporte un exemple.

Il en rapporte aussi quelques-uns qui font voir que le froid  
& la gelée peuvent empêcher *iagoute* de fe jetter fur  
les extrémités, furtout si le malade est vieux, ou l’en  
faire revenir si elle s’y étoit portée.

*Colique Arthritique.*

La *colique arthritique* est très-ordinaire & extremement  
douloureufe : elle a sim siége dans tout le canal intef-  
tinal, depuis l’estomac jusqu’à l’anus , quoiqu’elle  
n’occuppe pas tout cet espace à la fois : mais il est rare  
qu’elle *sè* faste sentir sans que l’estomac en souffre.

Tant *iagoute* fixe que la vague, la réguliere que l’irrégu-  
liere, l’originaire que la fymptomatique , paroissent  
quelquefois en forme de colique, mais furtout la iymp-  
tomatique, qui est occasionnée par la colique même:  
car le siége de celle-ci n’a rien de certain , tantôt elle  
est aux extrémités, tantôt elle est dans les intestins. El-  
le attaque le plus ordinairement les personnes âgées &  
foibles, mais elle ne laisse pas d’attaquer aussi quelque-  
fois des perfonnes d’un tempérament robuste & qui semt  
encore dans toute leur force.

Lorfque quelqu’un qui a eu depuis long-tems des accès  
de *goute* réglement en certain tems, devient vieux,  
ce retour réglé des paroxysines cesse, il n’en vient plus  
du tout ou ils ne viennent que rarement, encore sont-  
ils très-légers & très-courts, Eoit à caisse de l’affoiblis-  
fement de la nature, foit pour toute autre caisse , ce  
qu’il faut en tout cas travailler à démêler : mais alors  
un mal d’une espece différente ne manque gueres de  
fe jetter Eur les parties internes.

Premierement le malade éprouve une indisposition géné-  
rale, il perd l’appétit, est sitijet à des nausées fréquentes  
& à des douleurs aux intestins, qui pour l’ordinaire *se*fixent à quelque endroit particulier de l’abdomen,  
mais le plus fouvent près du nombril. Il y a encore un  
autre symptôme qui est une oppression & une stensa-  
tion de pésemteur à la poitrine , la même que s’il y'  
avoit quelque poids qui pressat deffus. Ce symptôme  
arrive à la plupart de ceux qui sont affligés de la coli-  
que,& est très-mauvais.

Ces deux symptômes, je veux dire la douleur à l’abdo-  
men & l’oppression de poitrine , peuvent passer pour  
les premiers dans l’ordre du tems. Ceux qui si-livent im-  
médiatement semt une tension dans les visiceres, des  
borborygmes, des rots, le vomissement d’une matiere  
ordinairement bilieuse, & la constipation. A ceux-ci  
s’en joignent d’autres qui en semt des stlites iympathi-  
ques, comme la langueur des yeux, l’appauvrissement  
desesprits, l’insomnie, l’indolence, l’anxiété, & si la  
maladie dure long-tems, la débilité & l’amaigrisse-  
ment de tout le corps.

C’est ordinairement en Automne que le malade tombe  
dans ce déplorable état, dans lequel il reste tout l’hi-  
ver suivant s’il n’est pas efficacement secouru. Car de-  
puis que *ses* intestins ont commencé à être attaqués , il  
.a la respiration sierrée , il éprouve une indisposition  
générale, des douleurs aiguës, passe les nuits sans fer-  
mer l’œil, ne fait que *se* lamenter tout le jour, jufqu’à  
ce qu’à la fin privé de sommeil, d’alimens & des au-  
tres secours qui réparent la perte des forces, abattu  
par les efforts violens qu’il fait perpétuellement pour  
vomir, épuisé , excédé de douleur , & réduit à un  
état de maigreur affreux, la mort vient enfin ou  
un peu plutôt ou un peu plus tard , terminer ses  
tourmens.

Il paroît qu’il n’y a pas lieu de douter que ce ne foit la  
matiere de la*goute* qui cause tous ces désordres, sur-  
tout si entre autres stymptomes ôn voit ceux que j’ai  
dis plus haut, la douleur à l’abdomen & l’oppression  
de poitrine : cependant comme ils n’appartiennent pas

ART 516

si spécialement à la colique *gouteufe,* qu’ils ne pussent  
aussi accompagner quelque colique d’autre forte , il  
faut tirer le diagnostic de la maladie précédente ,  
je veux dire la *goute* réguliere, & observer pour cet  
effet, au cas que le malade ait eu un paroxysine de-  
puis peu, s’il s’est calmé ou dissipé tout d’un coup, &  
si la colique a attaqué le malade immédiatement après  
l’accès paffé , & par ces circonstances il sera aisé de  
juger de quelle nature est la colique.

Les causes externes de la colique sont le froid, des fou-  
liers trop étroits ou quelque autre chofe que ce foit,  
qui a tenu les extrémités trop ferrées , des emplâtres ,  
des onguens ou des cataplasmes répulsifs.

Les caufes internes font la foibleffe naturelle des intesu  
tins, un amas d’impuretés dans les vifceres , qui se  
déchargeant du foie, du pancréas & autres glandes qui  
fevuident dans les intestins,attirent l’humeur*gouteu-*se à ces parties par leur picotement, de la même ma-  
niere que des topiques stimulans l’attirent aux piés  
quand on y en applique ; c’est précisément de même  
qu’operent les crudités de l’estomac. Or ceux en qui  
ces impuretés abondent le plus , font les bilieux ,  
comme le font voir clairement leurs felles & les  
matieres qu’ils rendent par les vomiffemens. Parmi  
les caufes internes on peut encore compter les alimens  
d’une mauvaise qualité , tant fôlides que liquides ,  
comme seroit du fruit, du cidre trop austere, pris en  
trop grande quantité, ou tout autre imprudence en  
fait d’alimens, furtout de ceux qui font d’une nature  
froide.

La colique *arthritique* est fouvent fatale & toujours dan-  
gereufe. Si la péfanteur de poitrine & la douleur aux  
intestins continuent long-tems , furtout dans le cas où  
elles font aiguës, c’est un mauvais signe ; & le malade  
ne fera pour l’ordinaire qu’aller de mal en pis jufqu’à  
ce qu’il meure.

Il n’y a point de sureté du tout jusqu’à ce que la *goute foit*expulsée vers les extrémités ; & même alors il n’y a pas  
toujours lieu de *se* rassurer. Car quoique *Iagoute* exci-  
te de la douleur dans les articulations , si la masse des  
humeurs est encore au centre, il ne faut fe flater de  
rien, parce qu’il arrive fréquemment que la *goute* est  
ramenée par là aux intestins & fait périr le malade.

Mais si la douleur des intestins, la pesanteur de poitrine  
& la constipation ceffent tout-à-fait, & que la douleur  
*se* faste fentir en même tems aux extrémités, il y a lieu  
pour lors de mieux augurer.

Si la douleur des parties internes étant cessée, l’appétit  
revient & qu’en même tems la douleur aux extrémi-  
tés foit considérable, felon toutes les apparences le  
malade est entierement hors de danger.

Quant à la cure , attendu que ce désordre est souvent ac-  
compagné d’une fievre bilieuse , il faut faire at-  
tention à la fievre & à fesfymptomes, tels quelafoif,  
la chaleur , la fréquence du pouls.

C’est pourquoi, si l’occasion le requiert, il faudra com-  
mencer par saigner le malade, mais avec ménagement  
& seulement autant qu’il sera nécessaire pour prévenir  
l’inflammation, de peur que si on lui tire trop de *sang,*la nature n’ait plus assez de force pour expulfer la  
*goute.*

Ensuite, si son estomac est chargé de crudités, il faudra  
le faire vomir avec du thé ou une infusion de chardon-  
béni, car il ne feroit pas à propos de lui donner aucun  
émétique fort.

Le lendemain du vomissement, s’il reste assez de force au  
malade, ou deux jours après , on purgera le malade  
avec de l’extrait de *rudius,* de la résine de jalap, à quoi  
on peut ajouter du mercure doux, ou avec du sirop de  
nerprun & de l’élixir de salut : ou si la fievre est consi-  
dérable, avec une solution de manne & des fels purga-  
tifs dans de Peau d’orge; ou enfinquelqu’autre purga-  
tif convenable. Mais après cela il ne faut pas donner  
de parégoriques fur le soir, si ce d'est dans le cas de  
la superpurgation,de peur d’empêcher par-là l’éruption  
de *iagoute* Eur les extrémités.

e

5ΐ7 ART

Il est fort important de purger dans cette colique *goûteu-  
se t,* car tant qu’on ne l’aura pas fait fuffifamment, la  
cure fera toujours extremement douteuse. C’est pour-  
quoi il faut réitérer jufqu’à ce que les intestins soient  
nettoyés autant qu’il faudra.

Cependant, dans l’intervalle d’une purgation à l’autre,  
le malade prendra de quelque poudre testacée, s’il y  
a beaucoup de bile dans fes intestins : si au contraire  
ce sont des acides qui dominent, il faudra lui donner  
une infusion amere altérante.

Cela fait, ce qui est la moitié de la cure, il faudra tra-  
vailler à expulfer la *goute 8c* y procéder lentement.

Pour y parvenir, outre les remedes indiqués ci-dessus , il  
y en a quelques autres qu’on a toujours regardés comme  
excellons pour la colique,tels que font plusieurs aroma-  
tiques , qui siont indiqués ci-après , auxquels on sera  
bien de joindre, ceux qui Pont été précédemment.

*poudre de racine de zédoaire s  
poudre composée de racine d’arum,  
poudre composée d’oranges*, q *Lutter*

*poudre bésoardique, T \**

*fpecies diatriun piperean ,  
especesimple de calament ,  
efpece de diambra et de dianthe ,  
électuaire de baies de laurier,  
mithridate,  
gingembre confit dans les Indes avec sonsirop.*

Les huiles chymlques de génievre , de cumin, de carvi,  
de fenouil doux, d’anis & autres carminatifs & aroma-  
tes femblables.

Parmi les vins ceux qu’il faut préférer sont les meilleurs  
vins rouges d’Efpagne & de Portugal, ou feuls ou im-  
prégnés d’amers & d’aromates.

Le malade ainsi disposé , travaillez à transporter *lu goute*& à la déterminer vers les extrémités de la maniere qui  
fuit.

Vous le ferez tenir au lit, & lui ferez prendre une pou-  
dre, un bol ou une dofe de pilules préparées de la ma-  
niere qui fuit.

Prenez *poudre de Gascogne-, un scrupule ou une demi-  
dragme.*

*alcohol de marss cinq grains.*

Mêlez & suites une poudre. Ou ,

Faites du tout un bol.

ART 518

Ou bien vous préparerez des pilules de la maniere qui  
fuit.

Faites du tout des pilules.

Après chaque prise de ces médicamens , le malade pren-  
dra un verre de vin d’Espagne ou de vin rouge de Por-  
to ou de quelques-uns des juleps fuivans.

Faites un julep. Ou,

Prenez *eau de lait alexitere, douze onces,*

*esprit de biere de Bruns.wic, quatre onces* s

*perles préparées, demi-dragme ï  
quantitésuffisante de sucre.*

Faites un julep;

Si le malade aime mieux du liquide qu’autre chofe , il  
n’y a qu’à lui faire une boisson de l’infusion fuivante «  
à quoi on ajoutera du mars.

Mettez infufer dans deux livres de vin d’Espagne, jusqu’4  
ce que la liqueur foit suffisamment imprégnée.

Passez ensuite.

*Prenez* trois onces de cette infusion , dans lesquelles voufl  
mettrez *cinq grains P alcohol de mars.* Il faudra  
remuer cette potion avant de l’avaler.

Le malade prendra quelqu’un de ces médicamens de qua-  
tre heures en quatre heures, ou de six en six ; & dans  
l’intervalle d’une prife à l’autre, il boira un verre de  
quelqu’un des vins que j’ai indiqués, ou d’autres dé  
mêmes qualités, autant qu’il le pourra fans fe faire  
mal.

ll faut obferver la même regle par rapport à tous les re-  
medes qui *fe* prennent en pareille dofe que les précé-  
dons , & réitérer aussi souvent qu’il sera nécessaire pour  
pousser la *goute* vers les extrémités , observant seule-  
ment de ne pas exciter une fievre plus forte, ni unor-  
gafme dans le fang plus violent qu’il ne saut pour l’effet  
qu’on *se* propose.

Il arrive à quelques gouteux, surtout à ceux qui sont  
d’un tempéyament vigoureux , qu’après le vomifle\*  
ment & la purgation , *\agoute se* jette d’elle-même silr  
les extrémités & devient réguliere ; & alors il n’y a  
plus rien à faire que de la forcer à épuifer-là toute fa su-1reur, & l’empêcher de *se* transporter ailleurs.

Mais comme on rencontre scouvent bien des difficultés  
avant de parvenir à fixer la matiere gouteuse sur les ex-  
trémités , il faut fe munir d’expédiens autant qu’il est  
possible.

*y* 19 A R T

Quelquefois les intestins font tellement Contractés par  
les spasines , que les plus forts purgatifs restent fans  
effet & ne purgent point le malade : en ce cas il faut  
appliquer une fomentation fur l'abdomen, & la réi-  
térer autant de fois que les circonstances paroîtront  
l’exiger : or voici comment on pourra préparer la su -  
mentation.

Faites bouillir dans dix pintes d’eau de fontaine, que vous  
réduirez à moitié. Passez, & ajoutez à la colature *eau-  
\* de-vie camphrée -, une fonte.* Faites une fomentation  
que vous appliquerez, la plus chaude qu’elle fe pourra  
endurer, fur la région du ventre.

Après chaque fomentation, vous oindrez avec le Uniment  
fuivant :

Faites un Uniment.

Ou bien au lieu de ce Uniment, on peut oindre tout le  
ventre avec le *Galbanetum Paracelsi*, décrit par Ri-  
viere d’après Craton, *cap. de Colicâ,* dont voici la des-  
cription.

Distilez dans une retorte au feu de sable. Mettez séparé-  
ment Peau qui fera montée la premiere . l’huile claire  
& l’huile épaisse de la consistance du miel, qui vient  
la derniere. C’est de celle - ci dont il faudra faire  
ufage.

Il vient quelquefois après une purgation, surtout aux per-  
fonnes délicates, des contractions spafmodiques consi-  
déràbles; & il reste alors encore une douleur fort aiguë,  
qui dans quelques-uns est continuelle, & intermitten-  
te dans d’autres. Il faut pour y remédier, employer Ies  
fomentations & le Uniment que j’ai indiqués ci-dessus;  
& outre ce, le clystere fuivant.

**Prenez** *vin de Canaries demi-livre s  
électuaire de baies de laurier s demi-once ;*

Le malade le gardera le plus long-tems qu’il.pourra.

Quelquefois le malade a les intestins si foibles,qu’il ne  
peut sclpporter le mars ; ce qui fait qu’il le rend par  
embas avec tel médicament qu’on lui ait associé,immé-  
diatement après l’avoir pris. En ce cas il faut bien  
imaginer quelque autre remede où il n’entre point de  
mars.

Quelquefois même il rend immédiatement après l'avoir  
pris, non-feulement le mars , mais aussi les poudres  
testacées. Quand cela arrive, il faut arrêter la diarrhée;  
car tant qu’elle continuera , il n’y a pas moyen d’efpé-  
rer que la *goute* devienne réguliere ; & pour cetefl'et,  
il faut employer le cachou, la craie , le fang de dragon,  
la thériaque de Venife , l’élcctuaire de baies de laurier,  
les especes indiquées ci-dessus , tirées du regne des vé-

ART 520

gétaux, & même les huiles chymlques.

Sitôt qu’on a trouvé un médicament dont l’estomac du  
malade s’accommode, il faut continuer pendant deux  
ou trois jours ; & si pendant tout ce tems on ne voit au-  
cune apparence *de goute* aux extrémités, il faudra aVoit  
recours aux emplâtres , aux cérats & aux cataplafmes  
stimulans. Après que la *goute* aura commencé àparoî-  
tre aux extrémités, il ne faudra pas laisser de continuer  
encore Vissage des médicamens internes , jufqu’à ce  
qu’elle s’y foit fixée entierement, & qu’il n’en reste  
plus du tout dans les intestins ; & même quand vous en  
ferez parvenu-là , continuez encore à donner à votre  
malade des demi-prifes de ces mêmes médicamens  
dont il s’est bien trouvé ; ou vous les lui donnerez une  
fois moins fouvent, mais sans en discontinuer l’usage,  
si ce n’est tOut au plus après avoir continué de les ad-  
ministrer comme par surabondance pendant quatre, six  
ou huit jours ; en un mot , jusqu’à ce que vous ayez  
quelque raision de croire que les intestins sirnt hors de  
danger , & que la *goute* n’y remontera pas.

Or, il est bon d’observer qu’aussi-tôt que la matiere gou-  
tetsse estime fois fixée fur les extrémités, les douleurs  
des intestins cessent à l’instant, on voit reparoître dans  
les yeux & dans la contenance une certaine vivacité que  
le mal avoit abbatue, l’appétit revient & les digestions  
*se* font comme il faut.

Voici la diete que le malade a à obferver pendant qu’il  
ufe de ces médicamens.

Il prendra de la panade, de la gelée de corne de cerf, ou  
d’ivoire, du biscuit, du bouillon de poulet. Il boira  
aussi du vin, foit tel qu’il est naturellement, foit en la  
mêlant avec le *decoctum album.*

On doit s’attendre que l’usage du vin bu copieusement!  
opérera de grands effets, surtout scir ceux qui étoient  
dans l’habitude d’en boire. Le meilleur qu’on pusse  
boire en ce cas, est le vin rouge de Porto, dont le ma-  
lade peut prendre sans rien rifquer depuis chopine juse  
qu’à une pinte , dans lleEpace d’un jour & d’une nuit,  
si les circonstances le demandent. Que s’il sie trouve  
considérablement refferré, ce qui est affez commun en  
pareil cas, il faudra qu’il prenne de deux jours l’un  
un clystere, foit d’huiles, foit de bouillons de mou-  
ton.

11 est à remarquer que quelquefois , quoiqu’il n’y ait plus  
du tout de matiere gouteufe dans les intestins , &  
qu’elle foit toute logée dans les extrémités , le ventre  
reste enflé par des vents, & est encore flort douloureux,  
au point que le malade deflespere de fla guérisem. Mais  
comme ce ne sirnt précisément que des vents qui cau-  
fent ces douleurs , joints à la foibleffe que la maladie a  
lassée dans ces parties, on peut emporter ce reste dé  
mal par des clysteres tels que je viens de dire , ad-  
ministrés tous les jours, ou au moins de deux jours  
l’un.

En ce cas on fera bien aussi de donner au malade une ind  
fusion amere de l.lespece de celles qui augmentent l’a-  
pétit & fortifient les facultés digestives.

Pour nepas retomber dans l’accident d’où il fort, le m^  
lade fera attention de manger modérément, & de *sortit*tout ce qui dépend de lui pour faciliter la digestlon.  
Pour cet effet, il prendra de tems en tems quelque  
purgatif doux qui foit stomachique, & feraufageaussi  
hors des purgations d’autres stomachiques, & de médi-  
camens légerement astringens.

Les eaux minérales qui fiant ou purgatives, ou diuréti-  
ques , ont été bien salutaires à plusieurs gouteux ;  
d’autres fe sirnt trouvés très bien d’avoir pris deux ou  
trois fois l’année les eaux d’Alford, des fels purgatifs  
amers, ou du tartre laxatif disseus dans de l’eau d’orge;  
d’autres, d’avoir mêlé des eaux purgatives avec des  
eaux diurétiques. Les eaux de Bath font depuis long-  
tems renommées pour les coliques , & singulierement  
pour celle dont il est ici question. Dans l’intervall e

521 ART

d’une prise d’eau diurétique à l’autre, on prendra quel-  
ques altérans , comme qui diroit, à dix heures du ma-  
tin un verre d’infusion amere faite avec du vin blanc  
de Porto ; ou tous les jours après dîner, quelques cuil-  
lerées de ce même vin prifes pures ; à cinq heures  
après midi, une dragme de l’électuaire fuivant dans un  
véhicule convenable.

Faites du tout un éleétuaire.

Comme la colique goniesse est pour l’ordinaire causée  
par le froid extérieur, il faut s’en garantir, en fe tenant  
vétu chaudement, & ne s’exposant point à l’intempé-  
rie de l’air.

Ajoutons à ce que nous venons de dire , que les perfon-  
nes avancées en âge, qui après avoir déja eu cette ma-  
ladie, ont négligé de prendre des mesiures pour qu’elle  
ne revînt pas , foit parce que leurs affaires les en ont  
empêchées, ibit parce que ç’eût été une gêne qui eût  
troublé leurs plaisirs; ces personnes, dis-je, ne man-  
quent gueres d’être punies de leur négligence , foit  
par la perte de leur santé, ibit par celle de leur vie  
même.

Musigrave, pour prouver ce qu’il avance à ce sujet, rap-  
porte un passage d’Hippocrate dans sim *Liv. VI. des  
Epidem. scct.* 4. dont voici les termes : ῷ τὸ ἔντερον ἐπὶ  
δεξιὰ ἀρθριτικὸς ἐγένετο , ὴν ὴσυχώτερος\* ἐπεὶ δἐ τύτῳ  
ίητρυν'θη, ἐπιπονωτερος. α II y a des gouteux, qui , lorse  
» qu’ils ont pour la premiere fois des douleurs dans les  
» intestins causées par la *goute* au côté droit, s’en trou-  
» vent plus à leur aife;mais ils font plus mal que jamais,  
» si après avoir été guéris ils retombent, »

Hippocrate répete la même chose à la fin de sim Traité,  
περὶ χυμῶν.

Musigrave auroit pu aussi rapporter en preuve de sim sen-  
timent ce que dit Hippocrate à la fin de scm second Li-  
vre des *Epidémiques,* que *quand le maladescnt un léger*iléus *esiest-â-dire tune douleur â l’iléon, il faut qu’il boi-  
ve beaucoup de vin pur jufqu’*à *ce qu’il s’asseupiffe et  
sente de la douleur dans les jambes.*

Si après qu’on l’a Eaigné on voit silr le sang qu’on lui a  
tiré une croute épaisse & blanche , il n’en faut pas da-  
vantage pour s’assurer que la colique est arthritique ,  
parce que cela n’arrive point dans une colique ordi-  
naire. »

Cependant, dans une inflammation des intestins, quine  
va point fans colique, le fang paroît aussi pour l’ordi-  
naire couenneux.

MuEgrave, *Hist. III.* raconte, qu’un vieillard gouteux &  
paralytique , à la suite d’une suppression de sialive  
qu’il eut pendant long-tems, & d’une cessation de *gou-  
te.* & d’enflure aux piés durant plusieurs années, eut la  
colique arthritique : mais que moyennant les purga-  
tiens, les gouttes de Goddard & l’alcohol de mars

ART 521

qu’il prit, la *goute*, la salivation, l’enflure aux piés  
lui revinrent, & qu’il fut ainsi guéri de fa colique.

Les purgations qu’il prit consistoient en mercure doux,  
avec de la résine de Jalap & l’extrait de Rudius.

*Hist. VIII.* Il parle d’un particulier affligé de la *goute*depuis vingt-cinq ans, qui, tous les ans en Automne,  
saision où fa *goute* le quittoit, avoit eu un larmoie-  
ment, qui lui faisoit décharger par les yeux pendant six  
semaines ou deux mois, une sérosité acre & picotante.

*Diarhée arthritique.*

Si quelqu’un, qui a la *goute* depuis long-tems, vient .1  
avoir là diarrhée au milieu d’un accès , & qu’en même,  
tems la douleur & l’enflure extérieure cesse, Ou, pour  
mieux dire, disiparoisse tout-à fait, c’est une marque  
évidente que la diarrhée est arthritique.

Il arrive aussi quelquefois , avant que le malade sente de  
la douleur aux articulations, que la diarrhée détourne  
l’humeur gouteufe des extrémités où elle fe seroit por-  
té, & l’entraîne dans les intestins.

Là diarrhée qui précede leparoxysine *dogoute,* estordi-  
nairement salutaire, & est stuivie du rétablissement des  
forces & de la fanté : mais elle ne vient qu’à des gens  
d’un bon tempérament, qui ont de la vigueur dans les  
fibres & de la force dans les esprits.

Voici dans quels cas la diarrhée arrive le plus ordinai-  
rement : c’est à la fuite d’une purgation, ou lorsque  
les intestins fiant chargés de crudités , qui par leur pi-  
cotement, s’ouvrant un passage à elles-mêmes le faci-  
litent par-là même à la matiere gouteisse.

L’évenement de cette diarrhée est extrêmement incer-  
tain : car si elle s’arrête à tems & n’est point excessive,  
il en résiulte un grand avantage, qui est qu’elle empor-  
te la matiere gouteusie par une voie qui, à la vérité,  
n’est pas la plus ordinaire, mais qui ne laisse pas d’.êtré  
sedutaire ; & un second avantage, ç’est que quand la  
matiere gouteuse s’est dissipée par cette voie, il se passe  
un long-tems avant qu’il revienne un nouveau paro-  
xysine.

Mais pour les persemnes dont les visiceres affoiblis par  
la débauche rendent la nature incapable de modérer la  
crise ; elle devient quelquefois excessive au point d’em-  
porter le malade.

Dans le cas de cette diarrhée il y a du danger & de Pim-  
prudence de faire trop de remedes: car cet excès de bon-  
ne volonté ne fert qu’à troubler la nature, & à inter-  
rompre sim opération commencée ; au lieti qu’il vau\*-  
droit mieux la laisser à elle-même & ne point l’empê-  
cher de se décharger d’une matiere qui , retenue, ne  
pourra manquer de causer du désordre.

Mais si la diarrhée devient excessive & supérieure aux  
forces du malade, il faut la modérer par des astrin-  
gens , & entretenir les forces par le moyen de cof-  
diaux.

Soit que la diarrhée s’arrête d’elle même, ou par l’effet  
de médicamens ; il faut quelques jours après purger le  
corps de ce qui peut rester, par des eaux purgatives,  
auxquelles on ajoutera du tartre foluble ou de la man-  
ne, si le cas le requiert.

Si la diarrhée vient d’un purgatif pris antérieurement, il  
n’est pas nécessaire de purger , comme dans le cas pré-  
cédent : il faut feulement prendre des mesures pots  
obvier à la superptlrgation.

Que si la diarrhée vient de crudités , ce qui est de tous  
les cas le plus dangereux ; il faut la traiter tout diffé-  
remment. Il arrive quelquefois alors que l’estomac est  
chargé .—c’est-là le cas de donner pour vomitif une in  
fusion de thé otl de chardon-beni ; après quoi, ou mê-  
me sians avoir fait ce que je viens de dire, si on ne l'a  
pas jugé à propos , on donnera une petite purgation  
douce ; enfuite on aura recours aux astringens & au-  
tres médicamens propres à modérer la diarrhée. Le  
malade prendra pour cet effet de quatre heures en qua-  
tre heures, ou de cinq en cinq ou de six en six un bol  
préparé de la maniere qui si-si t :

523 ART

Tenez *diascordium,*

*confection d’hyacinthe,  
crocus astringent de Mars tcachou,  
siorop de roses,*

Après quoi vous donnerez au malade un verre d’un julep  
préparé avec les abforbans.

H faudra aussi lui administrer un clystere de vin de Cana-  
rie avec l’amydon ou le diafcordium.

Vous lui fomenterez le ventre fréquemment avec une  
décoction de racines de bistorte, de tormentille , de  
balaustes dans de la biere forte.

Sa boisson fera le *decoctum album ,* ou une infusion de  
rosies rouges, & quelquefois un peu de vin rouge ,  
cuit.

SÎ la disposition du pouls le permet, il sera bon de lui  
faire prendre des opiates, tels que quelques gouttes  
de laudanum , ou environ un grain d’opium, avec une  
demi - dragme ou deux fcrupules de thériaque de Ve-  
nife.

Si l’on voyoit qu’il y eût à craindre que la diarrhée ne  
dégénérât en dyssenterie, il faudroit donner l’émul-  
fion fuivante :

Prenez *corne de cerf calcinée, demi-once s*

*gomme Arabique,* 4 *de chaque deux drag-*

*tragacanth,* J *mes.*

faites bouillir dans trois livres d’eau de riz de la troisie-  
me décoction jufqu’à consomption d’un tiers. La li-  
queur étant passée , verEez-la Eur des amandes douces  
pelées, & Eur des graines de pavot blanc, le tout broyé.  
Passiez la liqueur encore une fois & y donnez une *sa-  
veur* aromatique en y ajoutant de l’eau de canelle. E-  
dulcorez enfuite avec du sucre.

Quand le malade est extremement affoibli par la diarrhée,  
ne lui faites prendre ni vomitifs ni purgations : don-  
nez-lui feulement des cordiaux & des astringens.

Or de quelque cause que provienne la diarrhée arthriti-  
que, le meilleur préservatif contre ce défordre font les  
eaux ferrugineisses, à quoi l’on peut ajouter quelques  
préparations du mars, parmi lesquelles jen’ensaipas  
de meilleures que l’alcohol de mars.

Musprave dans les six Histoires qu’il rapporte de per-  
fonnes gouteusies, donne les fréquens baillemens com-  
me un pronostic de la diarrhée gouteusie.

*Dyssenterie Arthritique.*

La *dyssenterie arthritique* vient principalement aux per- ’  
fonnes d’une complexion délicate , & à celles surtout  
qui ont les intestins débiles, & fiant depuis du tems su-  
jettes à la *goute.*

Elle est ordinairement précédée d’une colique *arthriti-  
que ,* laquelle par Ees accès réitérés ayant affoibli les in-  
testins , s’il survient quelque catsse externe qui pouffe  
la matiere goutetsse vers le centre , ou quelque catsse  
interne qui l’y attire; cette matiere *se* jette avec impé-  
tuosité si.lr les intestins par les arteres cœliaques &mé-  
sentériques.

De-là naît une douleur poignante & corrosive , accom-  
pagnée d’un pouls vif & d’un peu de fievre. S’il y a  
quelque humeur de *goute* aux extrémités, elle dlsparoît  
aussi-tôt, & *se* porte avec précipitation vers les in-  
testins ; là elle rompt les arteres qu’elle trouve ten-  
ducs , le siang extravasé Ee verse dans les intestins, &

ART 524

de-là fe décharge par l’anus , & même quelquefois par  
la bouche, à la quantité d’une pinte , & même deux.  
Alors succede immédiatement une langueur extreme ;  
le malade reste sans force , fes extrémités Eontloibles ,  
il tombe dans de fréquentes foiblesses, & fa vie est dans  
un danger imminent.

L’évacuation cependant allege la douleur ; & si le malade  
peut soutenir la violence de cette crise, il s’en trouve  
mieux après , & n’a plus *\agoute* de long-tems; car la  
matiere goutetsse s’étant vuidée par cette voie, il ne  
peut plus arriver de nouveaux paroxysines qu’il ne se  
foit formé de nouvelle matiere dans le fang.

On n’est pas toujours quitte de cette dyffenterie pour l’a-  
voir eu une fois , elle revient quelquefois fouvent,  
& périodiquement comme *la goute s &* foit dès la pre-  
miere fois, foit lors de quelques reprifes fubséquen-  
tes , elle lasse un ulcere ou un abfcès dans les in-  
testins.

Il faut que le malade reste au lit ou dans fon fauteuil tant  
que dure le paroxysine, de peur que le mouvement ne  
donne une plus grande agitation à fon fang, & n’en aug-  
mente le flux.

Dans ces circonstances, il peut être très-dangereux de  
donner des cordiaux affez abondamment pour qu’ils  
puissent enflammer le sang, & par ce moyen augmenter  
le defordre : mais il en faut donner avec précaution,  
seulement ce qu’il en faut pour entretenir les esprits &  
garantirle malade de la défaillance.

Si l’évacuation devient trop considérable pour que le ma-  
lade la puisse fupporter aisément, il faut l’arrêter avec  
du laudanum ; & pour cet effet, le malade gardera le  
laudanum dans fa bouche, fur *sa* langue, & continuera  
la même chose jufqu’à ce que le flux floit tout-à-fait  
fupprimé ; car si le laudanum étoit introduit dans l’ef-  
tomac , il pourroit être rejetté par le vomiffement.

Notre Auteur juge en conséquence de plusieurs expérien-  
ces , que le *decoctum album* est d’une grande utilité:  
il veut qu’on en prenne peu à la fois, mals' fouvent, &  
que le malade Boit quelque tems Bans prendre autre  
chose, soit en forme d’alimens, siait en forme de médi-  
camens.

En même-tems qu’il faut prendre garde que les intestins  
ne foient pas trop dilatés, il ne faut pas non plus qu’ils  
foient trop resserrés; & si ce dernier cas arrive, il faut  
les relâcher tant foit peu. Il faut fe fouvenir que cette  
Eorte de dyffenterie est critique, & que par conséquent  
il y auroit de l’inconvénient dans les deux excès oppo-  
sés , erssorte que c’est un juste milieu qu’il faut obfer-  
ver ; & ce milieu on le découvrira, & on y’parvien-  
dra, si l’on a foin de confulter les forces du malade.

Il arrive fouvent qu’après que la matiere de la *goute* a été  
expulsée par ces selles sanguinolentes, le malade est  
tranquile & sansdouleur ; mais si le contraire arrive &  
que la dyffenterie continue, il faut employer des reme-  
des propres à l’arrêter & à fermer la plaie des intestins.  
Pour cet effet.

Prenez *une teinture de cachou faite avec du* decoctum al-  
bum, ou

*quelque décoction vulnéraire ,* ou  
*du baume de* Lucatelli,  
*de l’oelban,  
du mastic,  
du sang de dragon y  
du crocus de mars astringent*, ou  
*du bol T Armenie enferme depilules,* ou  
*de la conserve de mures de ronce,* ou  
*des roses rouges passées au tamis-,  
de la confection d’Hyacinte s* avec  
*du sirop de roses seches en somme de bol, qu’on pren-  
dra dans un véhicule cbnvenable.*

On fomentera l’abdomen avec un morceau d’étoffe trem-  
pé dans de la décoction astringente à laquelle on aura  
ajouté du vin rouge.

525 ART

Si la veine par où le fang s’évacue est proche de l’anus, il  
faudra donner un Clystere où il entre de llamydon ou  
autre matiere collante, que le malade gardera le plus  
long-tems qu’il pourra. Dans ces circonstances, il  
s’abstiendra de tout ce qui est acide , comme étantdan-  
gereux, à cause du picotement que ces fubstances pro-  
. duisent.

La nourriture du malade sera de la gelée de corne de cerf  
ou d’ivoire, oudepiés de veau, des œufs pochés, du  
riz au lait ou de la crême de riz, ou tous autres ali-  
mens nourrissans, incrassans & propres à agglutiner les  
plaies.

Il est fort aisé de voir que la cure de la dyssenterie arthri-  
tique est bien différente de celle de la dyssenterie or-  
dinaire ; car celle-ci demande des purgations réité-  
rées, au lieu qu’il n’en faut prefque jamais pour llau-  
tre.

Les eaux de Tunbridge , de Bampton & autres eaux ca-  
lybées , font ce qu’il y a de mieux pour empêcher le  
retour de cette maladie , surtout si l’on prend en mê-  
me-tems quelque préparation de mars avec des astrin-  
gens.

Musqrave , dans sim *Hist. I.* nous apprend qu’il a con-  
Ieillé d’appliquer fur le pié une peau de mouton enco-  
re toute chaude , à l’instant que l’animal venoit d’ê-  
tre écorché , pour faire revenir la *goute* dans cette  
partie.

*Hist. II.* Il nous donne un exemple de l’emploi de la té-  
rébenthine deVenife avec de la poudre de guimauve,  
préparées en forme de bol, données deux fois par jour,  
dans la vue de guérir une plaie aux intestins , qu’y  
avoit faite la dyssenterie , ou, pour mieux dire, la  
*goute.*

*Abscès arthritique,* ou *abscès gouteux aux intestins.*Voyez fous l’article *Abscisses<*

*Mélancolie arthritique.*

Cette sorte de mélancolie vient à beaucoup de persim-  
nes , surtout à ceux qui sont d’un tempérament mou ,  
foible & délicat, qui sont naturellement craintifs, ou  
qui, pour telle autre raifon que ce foit, ont du pen-  
cbant à la mélancolie dès leur enfance. Tant que leur  
*goute* est réguliere & fixée aux extrémités durant les  
intervalles qu’elle leur laisse; ils font dans une bonne  
assiette de corps & dlesprit : mais quand les paroxysc  
mes cessent entierement, ou du moins qu’ils fiant trop  
fossiles pour p ousser la matiere gouteufe , mais parti-  
. culiercment quand la *goute* fe jette silr l’estomac & les  
intestins, l’appétit commence à tomber , & la digestion  
se fait plus imparfaitement. Alors le malade est incom-  
modé de vents hypocondriaques, de borborygmes, de  
serremens de cœur, & d’une douleur prefque continue  
dans les intestins. Ce desordre affecte le cerveau &  
tout le genre nerveux, en conséquence du concert des  
parties, & le malade devient mélancolique. Il n’y a  
rien au monde de plus déplorable que l’état des per-  
fonnes dans cette situation ; car ils ne dorment ni ne  
mangent, & sont si abbatus, que la vie leur est à char-  
ge, & qu’ils ne veulent pas mêmesie flater de llespoirde  
quelque adoucissement dans leur état.

Il n’y a point d’espece *do goute* anomale qui soit plus  
chronique que celle-ci, & il y en a peu qui foit plus fré-  
quente. Elle prend pour l’ordinaire à l’âge de quaran-  
te-cinq ou cinquante ans, & ne quitte gueres prise, à  
moins qu’on ne lui oppose quelque remede fort effica-  
cé : mais même alors elle revient de tems à autres, &  
les intervalles qu’elle laisse ne font pas longs. Cepen-  
dant, plus la *goute Ois* mauvaife , &plus la mélancolie  
est bénigne, & alternativement.

Musgrave met une différence entre mélancolie arthriti-  
que *goute* mélancolique : la seconde est, selon lui,  
une *goute* qui se termine par la mélancolie ; & la pre-

ART 526

tnîere, une mélancolie qui *se* termine par la*goute.* H  
faut commencer la cure par décharger l’estomac & les  
intestins de la masse d’humeurs indigestes qu’ils cosse  
tiennent ; & cela par des vomitifs, s’il est nécessaire, &  
par des purgations douces. Les vomitifs feront du thé,  
de l’infusion de chardon-béni dans de la petite biere ;  
les purgatifs , de la rhubarbe, les pilules de tartre de  
*Bontius,* des pilules stomachiques avec des gommes, ou  
quelque chose de femblable.

Le soir après que la purgation aura fait fon effet, on don\*  
nera un cardiaque au lieu de parégorique , & après ce-  
la quand on en sera venu à l’usage des altérans, on les  
donnera en quantité suffisante pour qu’ils pussent ex-  
pulser la *goute* des parties internes vers les extrémités.

Dans la vue de prévenir une rechute , on fera boire art  
malade régulierement des eaux diurétiques pendant un  
tems considérable ; & si la *goute* ne revient pas d’elle-  
même,le printems ou l’automne , ou à l’une & l’au-  
tre faison , il saut provoquer l’accès par des médica-  
mens propres pour cet effet. Dans ces circonstances, il  
faut que le malade foit extremement exact à sa diete ,  
& qu’il prenne de tems en tems quelque purgation-  
douce , pour emporter ce qui peut rester d’alimens mal  
digérés. Mustgrave recommande celle qui iiiit , qu’il  
appelle pilules mélancoliques.

Mettez en pilules.

La dose est d’une demi - dragme qu’il faut prendre urîe  
fois tous les matins pendant un mois ; ou bien ,

Vous les ferez dissoudre dans une pinte de quelque eati  
purgative.

Vous donnerez le foir un parégorique après chaque pri-  
fe des médicamens suidits, pris par forme de préfer-  
vatifs.

Rien n’est plus utile dans ce cas que l’exercice , furtout  
celui du cheval.

*Nota.Ii* est important de remarquer les exemples que Muse  
grave rapporte, & singulierement un cas où il ordonne  
pour dégager la tête, ï’espece de tabac qui suit.

Faites sécher le tout & mettez-le en poudre pour vous en  
servir comme d’un sternutatoire.

*Syncope Arthritique»*

La *goute* cause souvent une syncope, surtout lorsqu’on a  
bu des liqueurs froides & sans force,ou mangé quelque  
chofe que l’estomac ne digere pas aisément.

Voici comment ste passe cette fyncope : le gouteux se  
trouve mal tout-à-coup , il pâlit & tombe dans une  
stieur froide ; son pouls est foibie , lent, inégal & quel-  
quefois intermittent ;à la fin il tombe tout-à-fait  
en défaillance & perd le mouvement & le sentiment.

527 ART

Si alors il y avoit quelques signes *de goute* aux extrémi-  
tés , ils difparoissent, & le malade meurt dans cet état,  
si l’on n’a pas quelque remede assez efficace pour l’en  
tirer.

Les meilleurs fiant les cardiaques administrés copieuse-  
siement & réitérés coup fur coup. Musigrave recom-  
mande pour ce cas Peau arthritique Espagnole, où le  
.julep suivant.

Faites du tout un julep.

La doste sera depuis une demi-once jusqu’à deux onces ,  
& on réitérera autant que les circonstances l’exige-  
ront.

Avec la premiere ou la seconde prise , on pourra don-  
ner le bol ou la poudre suivante.

Prenez *thériaque de Venise, demi-dragme,  
fleurs de sel ammoniac, demi-s.cruptde s  
conserve de fleurs de romarin, un scrupule,  
sirop d’écorce de citron, quantité suffisante.*

Mettez enboh Ou,

Prenez *poudre de racine de serpentaire de Virginie , demi-  
scrupule , x*

*species diambrae s un scrupule , ou un scrupule et  
demi ,*

*poivre long , trois, quatre ou cinq grains s  
huile chymique de canelle, une goutte.*

Mettez en poudre.

Au défaut de ces médicamens on pourra fe fervir pour le  
même tssage d’eau - de - vie brûlée , ou bien encore  
d’eaux cordiales, auxquelles on aura ajouté de l’efprit  
de corne de cerf fucciné.

Il faudra aussi employer les frictions , & appliquer sur le  
creux de l’estomac & fur tout l’abdomen un morceau  
d’étoffe trempé dans du vin ou de l’eau-de-vie chauds,  
& renouveller fréquemment.

Il faut continuer jufqu’à ce que le malade revienne à lui  
& soit rétabli ; ce qui cependant n’arrive gueres que  
quand la *goute* est repoussée vers les extrémités , &  
qu’elle s’y est fixée.

SÎ le malade a mangé quelque chofe de difficile digestion  
& qu’il ait envie de vomir , sitôt qu’il siera revenu à  
lui-même , il faut pour lui débarrasser l’estomac lui  
faire prendre une infusion de thé ou de chardon : mais  
s’il est si mal qu’il ne faille pas perdre un instant, on  
lui fera prendre coup fur coup une grande quantité de  
vin , qui puiffe tout-à-la-fois lui servir de cardiaque &  
de vomitif.

Si ces accidens lui prennent souvent, il faut qu’il ait tou-  
jours fous fa main quelque eau cordiale pour en pren-  
dre adssi-tôt qu’il fe trouve mal.

Les eaux fortes, quoiqu’extremement préjudiciables aux  
perfonnes en scmté, font cependant excellentes pour les  
gouteux accoutumés à boire beaucoup de vin lorsqu’ils  
font sujets à ces sortes de syncopes.

En pareil cas Mtssgrave donna à un malade quelques  
grains d’alcohol de mars avec sim julep après qu’il eut  
commencé à *se* plaindre de douleur au pié. L’effet qui  
en résulta fut qu’au bout de quelques heures avant  
qu’il en eut pris un fcrupule fon pouls devint plus vif  
&plus fort, il commença àfe fentirle corps réchauf-  
fé, ses veines hémorrhoïdales jetterentun peu de fang,  
il Eentit une soif ardente , une violente agitation dans  
les efprits , & il vint de l’enflure & de la rougeur à  
fon gros orteil,

Musprave alors lui appliqua des vésicatoires en plusieurs

ART 528

endroits & lui mit une emplâtre sur ForteiI, faite de  
parties égales de poix de Bourgogne & d’emplâtre cé-  
phalique , il lui enveloppa tout le pié d’un chaustbn  
enduit en dedans de cérat verd , qu’il assura avec un  
bandage de laine.

Bientôt après *lu goute* fe jetta sur l’épaule du malade,pen-  
dant lequel tems il tssoit toujours d’eaux cordiales , &  
pour attirer de plus en plus la *go’ite* à cette partie,  
Musgrave y appliqua une emplâtre de gomme caranna,

*Pierre dans les reins provenant de la goute.*

Cette maladie se distingue aisément de la colique arthri-  
tique ; car dans celle-ci, il *n’y* a point de difficulté de  
respirer ni de douleurs aiguës à la région ombilicale ni  
de mélancolie, ni d’évacuation de matieres crues, aci-  
des & bilieuses par le vomissement, comme il y a dans  
celle-là.

On procede à la pierre accompagnée de la *goute* tout au-  
trement que si elle étoit seule à traiter; car dans le pre-  
mier cas il faut bien fe garder de Eaigner & d’tsser de  
médicamens acides ; il ne faut pas appliquer non plus  
à la région lombaire de fomentations , de linimens &  
de cataplafmes , spécialement si le malade a un accès  
de *goute* en même tems.

Mais on peut lui donner un parégorique en telle quantité  
& répété tant de fois que la douleur puisse être sioula-  
gée , seins pourtant nuire à la tête en y faisemt monter  
la matiere gouteuse.

Mais si la pierre vient à un gouteux dans un tems où il  
n’est pas dans l’accès de sa *goute,* la méthode de la cu-  
re est différente ; car en ce cas il faut tirer beaucoup de  
fang au malade, s’il est pléthorique , & aussi-tôt après  
lui donner le clystere suivant.

Administrez le clystere.

Le lendemain purgez avec un électuaire lénitif, de la  
rhubarbe ou de la manne diffoute dans une décoc-  
tion de séné. Le'foir donnez des pilules de Mat-  
thieu, où il entre un grain d’opium.

Si la douleur est extrêmement violente , pour la calmer,  
& prévenir le spasine des intestins , donnez un parégo-  
gique quelques heures avant la purgation ; & si elle ne  
produit pas l’effet qu’on en attendoit, donnez un clyf  
tere après.

Quand les passages de l’urine scmt dilatés par ces moyens,  
on peut siaire sortir la pierre , en *se* servant d’opobal-  
famum , de baume de Chili ou du Pérou , pris deux ,  
trois ou quatre fois par jour dans du sirop de guimau-  
ve ou du sirop balfamique.

La dofe d’opobalfamum est un demi-fcrupule.

Dans ces circonstances le malade peut boire de la bierre  
foible de l’espece qu’on appelle en Angleterre*grout-  
a'ele ,* ou des aposemes faits de racine de guimauve, de  
réglasse , de chardon-roland , d’orge perlé, &c. ou au-  
tres chofes de même nature , ou du thé verd , ou la dé-  
coction & l’aposeme ci-dessus indiqués émulsionnés avec  
les amandes douces.

Muigrave recommande l’émulsion suivante.

*sup* ART

*sucre assené, une quantité suffisante'*

On peut encore faire une liqueur convenable pour le cas  
préEent avec du vin blanc , de l’huile d’amandes dou-  
ces & du silcre affiné.

Le même Auteur recommande de prendre tous les ma-  
tins comme prophylactiques, les eaux de Bristol , y  
ajoutant de llopobalsamum, & quelque sirop lubrifiant  
& diurétique, ou au défaut des eaux de Bristol, du thé  
verd.

*Il faut cependant avouer* ici *que quelquefois» le s eaux de  
Bristol ont engendré des concrétions pierreufes et aug-  
menté cette maladie au lieu de la guérir.*

Mufgrave dit avoir connu quelqu’un attaqué de la pierre  
qui ne s’en fentoit prefque point au moyen de ce qu’il  
prenoit trois ou quatre fois l’année une dragme de té-  
rébenthine de Venise mife en pilules au moyen de la  
poudre de réglisse qu’il y ajoutoit ; après quoi il buvoit  
quelques pintes de petite biere , & faifoit après cela  
quatre ou cinq mille fur un cheval quialloit le trot.

Il faut toujours faire précéder les diurétiques de purga-  
tions lénitives.

Dans le cas de la dyfurie provenant du fpasine des con-  
duits urinaires, il n’y a rien de plus efficace que des  
opiats auxquels on ajoute des diurétiques.

La dofe du baume du Pérou est de dix goutes , pristes  
deux, ou tout au plus , trois fois par jour, dans une  
cuillerée de sirop balfamique.

*Asthme arthritique.*

Les perfonnes fujettes à l’asthme arthritique sirnt celles  
qui ont la poitrine & les organes de la respiration mal  
conformés ; ceux dont les pere & mere étoient asthma-  
tiques ou gouteux, ou l’un & l’autre.

Un opiat donné à contre - tems, tout ce qui peut faire  
remonter la *goute* des extrémités où elle est fixée , la  
suppression fubite d’une évacuation habituelle, de fang,  
de vuidanges, de matiere provenant d’un ulcere , peu-  
vent caufer l'asthme arthritique-; & il arrive souvent  
que cet asthme fuit immédiatement la *goute* lorfque  
l’accès arthritique a été abrégé par quelque cause,com-  
me aussi l’accès *de goute* survenant est souvent la gué-  
rsson de l’asthme.

Les asthmes arthritiques sirnt comme les autres, de deux  
estpeces , l’asthme *sec Sc* l’asthme humide. Dans l’asth-  
me stec le malade a la respiration courte & difficile ,  
semble toujours hors d’haleine, & a une grande op-  
pressiofi de poitrine : cependant s’il touffe il ne tousse  
que très-peu & crache tout aussi peu. Ceux qui ont été  
dans l’habitude de boire de l’eau-de-vie & autres li-  
queurs Epirituetsses Font fujets à cette sorte d’asthme.

Dans l’asthme humide le malade crache ordinairement  
une matiere épaisse & visqueuse dont l’évacuation lé  
soulage, jtssqu’à ce que le sang en ait rapporté de nou-  
velle. Cette seconde sorte d’asthme arrive plus volon-  
tiprs aux personnes d’une complexion foible, lâche ,  
& principalement en automne.

Muigrave dit que la matiere arthritique s’enveloppe dans  
ces phlegmes & est expulsée en même tems, & qu’il a  
connu quantité de gouteux, à qui cette sorte d’évacua-  
tion a sauvé de dangereufes maladies, qui leur feroient  
arrivées par la cessation des accès réguliers de *goute.*

Il penfe que dans l’asthme fec, la matiere arthritique est  
fixée sur les membranes, les nerfs & les mufcles des  
organes de la respiration ; mais que dans l’humide elle  
est mêlée avec la sérosité du seing.

Quelquefois la *goute* paroît pour la premiere fois fous la  
forme d’un asthme, accompagnée de prefque tous les  
mêmes Eymptomes que ceux de l’asthme ordinaire ; en-  
sorte même qu’il est très-difficile de discerner que c’est  
un asthme arthritique , justqulà ce qu’à la sitite du tems  
la matiere de la *goute* venant à tomber sisr les articula-  
tions *l* aisse les poumons en liberté.

*Tome IL*

ART 53Ô

Les psonostics de l’asthme arthritique Font différens dé  
ceux de l’asthme ordinaire; car au lieu qu’on dit du  
dernier que les jeunés gerts n’en guérissent que diffici-  
lement & les vieillards point du toutile premier Eegué-  
rit fort aisément, & souvent même de maniere qu’il ne  
revient plus jamais. Quoiqu’il en soit, Pasthme *sec* est  
le plus dangereux, car souvent il étouffe le malade.

Il faut tenter de le guérir par des évacuations, ou en for-  
çant la matiere *gouteuse* de s’aller loger aux extrémi-  
tés. Pour ce qui est des évacuations, celle qui convient  
aux pléthoriques est la faignée, & la purgation à ceux  
qui n’ont pas sis *fe* gêner silr le manger.

Si la force du malade y peut fuffire, vous lui tirerez neuf  
onces de fang & lui donnerez aussi tôt après un clystere.  
Le lendemain vous lui donnerez une purgation d’aloès,  
dé pilules cochiées ou de quelqu’autre cathartique :  
mais vous ne donnerez point de parégorique le foir  
après que la purgation aura opéré.

Après ces évacuations l’esprit de corne de cerf, les fleurs  
de fel ammoniac ou autres fels volatils fembla-  
bles , font d’une grande utilité dans l’asthme ar-  
thritique. v

Faites un bol qtie vous ferez prendre au malade de cinq  
heures en cinq heures, ou de six en six , dans un véhi-  
cule considérable.

Dans le cas de l’asthme arthritique humide, des vésica-  
toires appliqués entre les deux épaules soulageront  
beaucoup le poumon. Les préparations de soufre , tel-  
les que la teinture balfamique de fleurs de soufre, dé-  
tacheront les phlegmes & expulferont en même tems la  
matiere*gouteusc.* La gomme ammoniaque, la gomme  
bdellium , le baume du Pcrou , de Chili & de Copaii  
feront bons aussi pour le même effet.

Donnez vingt gouttes de teinture de soufre dans une cuil-  
lerée de sirop balsamique, & réitérez la même dofe au  
bout de six heures, de neufou de douze, ou prefcri-  
vez dix ou quinze gouttes du baume dont voici la pré\*  
paration.

Mêlez enfemble.

*Abota.* Ce baume est le même qu’on appelle baume Poiy-  
chreste.

Quoiqu’on pusse réitérer fans inconvénient les disteres  
& les purgations dans le cas de Pasthme ordinaire, il  
ne faut pas les réitérer quand l’asthme est arthritique ,  
de peur que cela n’empêchât la matiere de la *goute* de  
tomber fur les extrémités.

Soit que Pasthme arthritique foit *sec* ou humide, le me  
lade doit continuer l’ufage des remedès ci-deffus indi-  
qués , jusi^u’à ce qu’il ne sente plus de mal aux poumons  
& qu’il respire soins difficulté.

Quelquefois il est à propos de soulager la toux par les ex-  
pectorans ordinaires, tels que l’huile d’amandes douces;  
l’huile de graine de lin, le sirop balfamique, ou le sirop  
de capilaire.

Dans le cas où l'accès seroit extremement violent & où  
les remedes ci-dessus indiqués ne silffiroient pas pour  
procurer du soulagement , donnez de lloxymel dé  
squilles ou par cuillerées, que vous ferez prendre de  
tems à autres, ou en dofe fuffifante pour provoquer le  
vomissement, lequel aidera la matiere *gouteuse* à Ie pom  
ter vers les extrémités ; car Mufgrave dit avoir vu fou-

T 1

53ΐ ART

vent une *goute irrégvddérc* devenir réguliere par le vo-  
missement.

Le même Auteur recommande la fumée du tabac, le caf-  
fé & les frictions : mais il ne veut pas qu’on fe serve  
pour cet asthme-ci des onguens & des linimens qu’on  
ordonne dans l’asthme ordinaire.

Mtssgrave recommande comme préservatifs contre l’asth-  
me humide les diurétiques & anti-asthmatiques, après  
des cathartiques préalables , des cauteres aux épaules  
& des vésicatoires, mais furtout de ceux qu’on applt-  
que à demeure.

Dans le cas de l’asthme sec , il recommande Pustage du  
mars avec les anti-asthmatiques, comme la gomme  
ammoniaque, &c.

Dans l’tln & l’autre asthme, l'air frais est très-salutaire,  
comme aussi de garder un régime exact, d’éviter diffé-  
rentes sortes de diete, & de s’assujettir à n’user que  
d’alimens simples.

Les hémorrhoïdes font salutaires en ce cas.

Plusieurs malades resipirent avec peine quand le vent est  
à l’est ou au Nord-est.

Les asthmatiques *gouteux* feront bien de s’abstenir du  
Eouper.

*Catarre ) toux et péripneumonie arthritique.*

Les persimnes sujettes à ces maladies sont celles qui ont  
la poitrine mal conformée , qui font d’une constitu-  
tion délicate, ou qui ont le poumon lésé pour avoir i  
reçu quelque coup , pour être tombées, pour avoir ,  
crié, ou pour avoir pris quelque exercice trop violent  
ou dont les pere & mere avoient l’asthme ou étaient  
phtisiques.

Il est difficile de distinguer si c’est la *goute* qui est caufe  
de ces maladies , quand le malade ne l’a jamais eue  
aux extrémités : mais comme les maladies des pere &  
mere peuvent donner des lumieres dans ces fortes de  
cas, il faut en être informé.

Lorsque des perfonnes qui avoient coutume d’avoir des  
accès *degoute* réguliers , les ont plus rarement ou les  
ont plus doux que de coutume, ou que l’accès est in-  
terrompu par quelque caisse externe, comme des topi-  
ques appliqués mal-à-propos, le froid, &c. Il furvient  
une pefanteur dans la poitrine, une barre qui femble la  
traverfer, une respiration courte, une titillation dans  
la trachée-artere, la toux & en conséquence une dé-  
charge de matiere, d’abord claire & ensuite bien plus  
épaisse ; & ce semt ces circonstances qui font voir que  
c’est à la *goute* qu’il faut imputer ce défordre.

Quelquefois ces accidens arrivent fans que l’accès de  
*goute* foit interrompu, lorsqu’il est extremement foi-  
ble : & cela peut faire douter si c’est la *goute* qui en est  
la caufe ou non : mais l’accès régulier revenant ensuite  
avec plus de violence, ne laisse plus lieu d’en douter.

La*goute* catsse souvent du désordredans le poumon, aux  
personnes avancées en âge, ou même d’un moyen âge :  
mal^cela arrive plus rarement aux jeunes gens.

Les femmes font rarement fujettes à ces fymptomes ar-  
thritiques, qu’elles n’aient eu quelques couches ou  
perdu leurs regles. D’abord on crache, mais peu, &  
une matiere claire : mais petit à petit cette matiere  
augmente au point qu’elle oppresse considérablement  
la poitrine, remplit le poumon , casse en même tems  
un enrouement & une difficulté deresipirer; & si tous  
ces Eymptomes durent long-tems ils sont dépérir le ma-  
lade & l’emportent à la fin tout-à-fait.

La *goute aux* extrémités diminue à mefure que le crache-  
ment augmente.

Quoique cette évacuation par les crachats puisse être or-  
dinairement fort falutaire , cependant quand le mala-  
de est sort âgé, elle peut Paffoiblir à l’excès & l’em-  
porter , mais ce n’est pas le plus ordinaire.

Tous ces fymptomes fe calment lorfqu’il vient un accès  
de goute-réguliere aux extrémités : à mesclre qu’elle  
augmente ils diminuent, &reciproquement.

La toux est le plus fréquent de tous ces accidens, & elle

ART 532

est la suite ordinaire d’un accès régulier : mais il est  
rare qu’elle vienne communément , si ce n’est quand  
le tempérament du malade est tout *gouteux* & que le  
poumon est extremement affoibli.

Cette toux dégénere quelquefois en un accès régulier,  
furtout si elle est sécondée de quelques cathartiques  
vigoureux qui sioient capables d’agiter le fang.

Quelquefois la toux est fort incommode pendant quatre  
ou cinq jours avant l’accès , & on peut la regarder  
comme un des fymptomes qui l’annoncent.

Le catarrhe est toujours accompagné d’asthme & d’hé-  
moptisie , qui quoique fort incommodes au malade ne  
font pourtant pas dangereux si les poumons font natu-  
rellement bons , qu’ils n’aient été lésés par aucun acci-  
dent, & qu’on n’attende pas trop tard à y apporter les  
remedes convenables.

Cette toux & ce catarrhe ont fouvent des intervalles, &  
reviennent par accès quand la matiere *goûteuse* abonde  
dans le sang. Ils arrivent plus ordinairement en au-  
tomne.

Cette toux est ordinairement sems fievre , ou s’il y en a  
il n’y en a du moins que fort peu. Mais si le malade  
prend du froid & ufe de liqueurs fpiritueufes, il *S’ex-  
pose* à une péripneumonie, dont les signes font les mê-  
mes que ceux de la péripneumonie qui provient de tou-  
te autre caufe. Mais quand on s’apperçoit qu’elle est  
arthritique , il faut que la caufe d’où l’on voit qu’el-  
le procede entre en quelque considération dans la cure.

Dans cette maladie en général il est à propos de siaigner  
s’il n’y a pas de contre-indication; si le malade est d’u-  
ne constitution foible il y a peu de cas où on doive  
le faire ; s’il est épuisé par l’âge & par les maladies il  
ne le faut en aucun cas. Il est vrai que dans le cas de  
l’hémophtisie &\*de la péripneumonie on ne tire guere  
le malade d’affaire autrement : mais du moins il faut le  
faire avec beaucoup de ménagement de peur d’affoi-  
blir la nature au point qu’elle ne puisse plus expulfer  
*Iagoute* la fixer fur les extrémités.

La premiere chofe qu’il saille faire enfuite est de purger:  
& c’est une pratique utile dans tous les désordres de  
cette Eorte , mais singulierement si le malade est replet  
ou que sies intestins foient chargés, & qu’il n’ait point  
été saigné. Les meilleurs purgatifs en ce cas font ceux  
qui agitent beaucoup le sang & l’aident à pouffer la  
matiere arthritique. Après ces évacuations il faut en  
venir aux- médicamens qui peuvent dégager les pou-  
mons de cette matiere & l’écarter vers les extrémités ,  
& y joindre de bons pectoraux. Par exemple ,

Faites des pilules.

On prendra ce bol ou ces pilules deux fois par jour dans  
une cuillerée de sirop balfamique, & l’on boira par-  
deffus un verre de décoction pectorale, pourvu qu’iI  
n’y ait point de soupçon de fievre : le malade fera bien  
de prendre fouvent de ce sirop pendant la journée.

S’il aime mieux quelque chosie de liquide ,

Il prendra *sirop de tussilage ou de capilaires, demi-onces  
teinture defoufre, dix grains,*

On prendra cette sotte de composition en forme de boise»  
fon.

533 ART

On peut silbstituer à la teinture de soufre les médicamens  
fuivans en dofe convenable.

*baume de soufre anifé,  
baume desoufre préparé avec de la térébenthine ,  
baume de Copahu )  
baume du Chili,  
baume de Gilead i  
baume du Perou.*

Muigrave rapporte que dans les cas où la maladie étoit  
invétérée il a fouvent donné avec fuccès le quinquina  
pour prévenir une colllquation excessive du sang.

Les pectoraux en forme de trochisques, d’Eclegmes, &c.  
ou autrement préparés font propres à soulager la toux.

Si au bout de trois ou quatre jours que le malade aura usé  
de ces médicamens, il ne paroît point aux articula-  
tions de signes de *goute s* appIiquez star les parties qu’el-  
le a coutume d’affecter, l’emplâtre céphalique, seule  
ou avec une égale quantité de poix de Bourgogne ou  
de cérat vetd.

Mais si rien de tout cela n’opere & que les poumons n’en  
sioient pas soulagés, employez des topiques stimulans  
tels que des cataplasines acres & des vésicatoires, ob-  
servez setllement de choisir les plus foibles , à moins  
que le malade n’eût assez de vigueur pour en supporter  
de plus forts.

Le malade aura toujours pour préservatif un cautere au  
dos, il fera enforte de refpirer un air fec & agité par  
le vent, & mettra tout en œuvre pour fe procurer un  
accès *do goute* régulier après un intervalle convenable.

S’il y manque ou le fait trop négligemment, la toux ira  
en empirant, il deviendra maigre & décharné , la ma-  
tiere qui fe décharge dans les poumons, laquelleétoit  
claire auparavant, s’épaissira, ne pourra être chassée  
que très-difficilement par l’expectoration , & sera mê-  
me quelquefois fanguinolente. Il arrivera de-là que les  
poumons feront exulcérés, & que le malade mourra  
phtisique.

La péripneumonie arthritique est encore plus dangereu-  
fe ; il y faut prendre garde dès le commencement; car  
pour peu qu’on tarde à y remédier , il fera trop tard  
de le faire. C’est pourquoi il faudra tout d’abord tirer  
du fang au malade, quelques heures après lui donner  
un clystere, & le purger le lendemain.On lui fera pren-  
dre aussi d’heure en heure de l’huile d’amandes dou-  
ces, ou de l’huile de graine de lin en forme de looch.

11 ne faudra pas lui donner d’émulsions trop froides ; &  
si l’on voit quelque apparence de *goute* aux articula-  
tionsou qu’il y ait lieu d’efpérer qu’elle y vienne in-  
cessamment, Mufgrave confeille en ce cas des médica-  
mens propres à l’y pousser, tels que les diaphoniques  
& autres applications externes propres à déterminer la  
*goute* vers les extrémités ; en quoi il est d’opinion con-  
traire à Sydenham , comme on le peut voir par ce qui  
a été rapporté ci-dessus de ce dernier.

*Phtisie ou consomption arthritique.*

Quand la matiere de *iagoute* est repoussée par quelque  
caufe externe, & déterminée vers les poumons, ou  
qu’elle y est attirée par la foiblesse même de la partie,  
le malade commence par sentir une pefanteur dans la  
poitrine , accompagnée de respiration difficile & d’en-  
rouement ; ensuite il commence à cracher d’abord des  
phlegmes clairs, qui s’épaississent par degrés. Après ce-  
la fa chair devient flafque, fes forces diminuent par  
degrés à proportion que la matiere qui fe décharge de  
fes poumons s’accroît. Pendant ce tems-là, il n’y a  
point de tumeur gouteufe ni de douleur aux extrémi-  
tés ; ou du moins s’il y en a, elle est légere & ne dure  
pas long-tems. La pâleur du visage & la maigreur aug-  
mcntent de jour en jour; & la toux violente qui siib-  
siste toujours , excite quelquefois le crachement de  
fang. Vient après cela une fievre hectique, pendant la-

ART 534  
quelle lepoux est vif & la peausseche, surtoutlefoir j  
elle est fuivie de fueurs symptomatiques ; jusqu’à ce  
qu’enfin le malade succombe à la violence de la toux,  
au crachement excessif, aux fueurs colliquatives, à une  
diarrhée Opiniâtre, ou à l’enflure des piés qui arrive ,  
s’il n’y a pas de diarrhée.

La phtisie ordinaire attaque plus volontiers les jeunes  
gens : mais celle qu’on appelle arthritique ne s’attaque  
gueres qu’aux perflonnes âgées. Les femmes cependant  
y font fujettes, lorfqu’elles cessent d’avoir des enfans,  
ou qu’elles perdent leurs regles.

La phtisie arthritique est ordinairement chronique &lon-  
gue, & n’est gueres accompagnée de fievre hectique  
que fur la fin ; au lieu que la phtisie ordinaire est ac-  
compagnée de chaleur hectique dès le commencement;  
& quelquefois c’est même-là le premier fymptome.

Quelquefois la toux ne dégénere en cossomption qu’a-  
près que la matiere arthritique a changé plusieurs fois  
de place pendant plusieurs années,& s’est jettée alterna-  
tivemént tantôt fur les poumons, tantôt sclr les extré-  
mités.

C’est pourquoi afin de suivre dans la cure de cette mala-  
die une méthode qui y convienne : il faut que le Me-  
decin examine avec foin quelle analogie elle a avec la  
*goute.*

LorEque la maladie ne fait encore que commencer , on  
peut soulager la toux & la phtisie qui se déclarent, par  
la faignée & la purgation prudemment administrées ’  
par ce moyen on vient à bout quelquefois d’évacuer la  
matiere gouteufe, ou du moins d’en dégager le pou-  
mon. Mais comme cet effet n’opere pas pour toujours,  
& qu’il ne faut pas en faire fa ressource unique, il ne  
faut provoquer ces évacuations qu’avec circonspection  
& modérément, de peur d’affoiblir le tempérament,  
& de le mettre hors d’état de pouvoir expulser la ma-  
tiere gouteüse.

Après la saignée ou la purgation ou toutes les deux, si  
on les a jugées nécessaires l’une & l’autre, ou sans avoir  
sait ni l’un ni l’autre , si l’on a cru devoir s’en abste-  
nir ; il faudra donner des pectoraux ou des remedes  
propres à expulfer la *goute* yers les extrémités. C’est  
pourquoi le malade prendra de deux heures en deux  
heures, ou de trois en trois, en forme de looch de  
l’huile d’amandes douces nouvellement faite , ou de  
l’huile de graine de lin, avec du sirop balsamique, dti  
sirop de marrube blanc , du sirop de navet ou quelque  
autre sirop pectoral.

S’il n’y a point de signes de fievre, il prendra outre le  
looch , de six heures en six heures ou de huit en huit,  
une dofe convenable de poudre de GaEcogne, d’alco-  
hol de Mars, de jus de réglisse, & de baume du Pc-  
rou.

Ou bien il pourra prendre en forme liquide dix gouttes  
de baume du Perou ou de teinture de foufre dans une  
cuillerée de looch; & dans les intervalles, six ou huit  
grains d’alcohol de Mars.

Il faut faire ufage de ces médicamens en telle dofe &  
aussi fréquemment qu’il fera nécessaire pour expulfer la  
*goute*, & qu’on le pourra sans craindre d’exciter la  
fievre.

MuEgravé nous assure qu’il n’a jamais observé que cette  
méthode fût dangereuEe , si.irtout à l’égard des *goû-  
teux* qui sirnt âgés, lesquels scmtles plus sujets à cette  
espece de phtisie.

Si la fievre est devenue trop violente , foit d’elle-mêmé,  
fioit par l’usage des médicamens échauffans, c’est-à-  
dire, si elle est plus sorte qu’elle ne doit l’être pour  
expulsier *Iagoute* vers les extrémités ; il la faudra cal-  
mer en tempérant l’effet de ces médicamens par des  
clysteres, par la saignée , le quinquina , & par les re-  
medes qu’on emploie d’ordinaire dans la péripneumo-  
fiie; & quand on fêrh venu à bout d’éteindre l’ardeur  
de la fievre, le malade recommenoera llufage des mé-  
dicamens échâuflans autant que les circonstances le  
permettront.

Après qu’on aura fait ufage de ces remedes pendant deux  
L1 ij

*ί3ί* ART

ou trois jours au moins , si le malade Peut quelque dou-  
leur *degoute* aux extrémités, il faudra appliquer des  
topiques stimulans à l’endroit où il la fent ; ou s’il  
n’en fent point encore, à l’endroit où il avoit coutume  
d’en fentir.

Les opiats & autres remedes femblables, qui épaississent  
la matiere qui se décharge par les poumons , ne doi-  
vent être employés qu’avec prudence , & en petite  
quantité.

Aussi-tôt que la *goute* est chassée & repoussée vers les ex-  
trémités, le malade se trouve extremement Eoulagé,  
& le poumon se Eent allégé de plus en plus à mefi-ire  
que la douleur augmente aux extrémités. Mssgrave dit  
qu’il a vu par cette méthode, la toux devenir supporta-  
ble , le crachement diminué, & l'tin & l’autre guéris à  
Ia fin si parfaitement que le malade recouvra fes cou-  
leurs , ion embompoint & fes forces.

Quand ces heureux effets commencent à fe faire voir , il  
faut continuer fans interruption Pufage des remedes  
propres à expulser *iagoute,* & des topiques qui l’atti-  
rent aux extrémités, jusqu’à ce que le poumon en foit  
entierement débarraffé.

Comme après cela les poumons sirnt ordinairement affoi-  
blis, afin de prévenir la rechute, rien ne sera plus effi-  
cace que de prendre des eaux diurétiques ferrugineuses,  
&de respirer un bon air. On les prendra pendant un  
mois ; ou si quelque rasson en empêche, on prendra tous  
les jours le matin pendant quelque^ mois, une chopi-  
fie de thé, & pour boisson ordinaire une tisime faite  
d’ingrédiens pectoraux, tels que le liere terrestre, la  
fcolopendre , le capilaire,les fommités desiipin & de  
cyprès , la bardane, la graine de carottes sauvages, les  
baies de genevrier, & les cloportes pulvérisées.

Mtssgrave recommande Pair de la mer comme excellent;  
d’autant qu’il est rare, dit-il, que les gens de mer Posent  
incommodés de la toux , & plus rare encore qu’ils  
meurent de consomption.

L’exercice du cheval est encore bon pour le même effet,  
aussi-bien que les frictions des parties externes, faites  
avec un bras vigoureux deux ou trois fois par jour ; à  
quoi on peut ajouter qu’il est encore très à propos d’a-  
voir un large cautere entre les deux épaules. Mufgra-  
ve parle aussi du chocolat avec un jaune d’oeuf, ou seul,  
comme d’un fort bon aliment; & il prefcrit singulie-  
-rement qu’on ait l’attention de ne point prendre de  
froid , & de ne pas gagner de rhumes ; pour les préve-  
nir , il ordonne de prendre deux fois par jour pendant  
les six mois froids de l’année une décoction de bois de  
fassafras avec fon écorce, & des racines de fouine & de  
sarsepareille.

Mu fg rave regarde le cidre comme préjudiciable dans  
cette maladie.

*Es.quinanrie Arthritique.*

Mnsgrave remarque que les Auteurs n’ont traité de cette  
maladie que légeremefit.

Souvent elle vient en même-tems que la douleur arthri-  
tique *se* fait sentir aux articulations, d’autres fois aussi  
elle vient quelque-tems après l’accès régulier.

Quand elle fe termine par un abfcès qui rend abondance  
de pus, elle tient lieu d’accès arthritique, rend la sein-  
té, & la gaîté au malade, & le met à l’abri d’un nou-  
veau paroxysine pour quelque tems.

Quelquefois aussi l’efquinancie fe termine par un accès  
*dégoûte s* au moyen de ce que la matiere est détermi-  
née vers les extrémités , foit par l'effet de la maladie  
elle-même , soit par Part de celui qui la traite.

Les perfonnes fujettes à cette esquinancie,sont celles qui  
ont le cou court, & semt d’une co.lsttitution humide ,  
lâche & foible. Ἀ

Elle n’est pas si ordinaire aux fetWnes qu’aux hommes.  
Elle vient à ceux-ci le plus ordinairement vers le mi-  
lieu de leur vie ; & à celles -là quelque-tems après  
qu’elles ont perdu leurs regles. Mais dans l’un &  
l’autre fexe, les perfonnes qu’elle attaque font çel-

ART 536

les qui ont le seing bilieux, chaud & ténu,  
MuEgrave croit que cette maladie ne fe forme jamais  
que quand le fang est plein de matiere arthritique, &  
déja tout prêt à produire un accès.

Cette esquinancie est précédée d’une fievre plus forte  
que ne l’est aucune autre efpece de *goute* anomale;  
cette fievre est bien-tôt après fluvie de douleur, & de  
tumeur inflammatoire au gosier, si excessives quelque-  
fois, que le malade ne peut plus manger ni boire, &  
ne refpire même qu’avec une extreme difficulté pen-  
dant trois ou quatre jours. Quelquefois il fe décharge  
une grande quantité de falivedu gosier, le malade ne  
rend rien par les felles , & le scrng qu’on lui tire est  
extremement couenneux; & même plus qu’il n’a coutu-  
me d’être dans la*goute* réguliere.

Il arrive souvent que la matiere goutetsse quitte le gosier  
pour sie jetter sur la main, le pié, le genou , ou toute  
autre partie du corps.

Si cette maladie a été précédée de nausées & d’indisposi-  
tion dans l’estomac, de pesanteur, d’assoupiffement,  
& de douleurs vagues , il y a lieu de croire qu’elle  
provient de *ia goute y* surtout si ces Eymptomes arri-  
vent à un malade qui avoit auparavant de violens pa-  
roxysines à des tems déterminés, & qui n’en a plus de-  
puis long tems.

Ce qu’il y a à faire à cette maladie, est de commencer  
par tirer beaucoup de sang au malade , de lui donner  
enfuite un clystere , le lendemain une purgation , qui  
Eera d’une nature lénitive, attendu que la fievre , dé-  
ja trop violente par elle - même , ne manqueroit pas  
d’être encore irritée par quelque remede stimulant.

Après que les intestins ont été évacués par la purgation ,  
il ne faut pas la répéter plutôt que quatre ou cinq jours  
après, de peur d’y attirer *ïa goute.*

Après l’effet de la purgation, on appliquera sur le cou un  
large vésicatoire ; vingt-quatre heures après on met-  
tra fur la même partie du mélilot avec des cantharides  
en poudre pour continuer de faire décharger la séro-  
sité.

On fera usage dès le commencement de gargarisines in\*  
cisifs & apéritifs.

Prenez *eau d’orge , une livre,  
sirop de mûres-> quatre onces ,  
esprit defoufre, autant qu’il est nécessaire poter don-  
ner une légere acidité.*

Faites un gargarisine , *ou*

Prenez *miel rosat,* à quoi vous ajouterez :

*esprit defel ou de nitre s seulement ce qu’il en fau-  
dra pour causas une acidité modérée.*

Que le malade garde de ce mélange quelque-tems dans  
fa bouche, & le recrache enfuite avec sa salive.

Mais rien n’est plus efficace & ne caisse une si abondante  
salivation que la poudre suivante ;

Mêlez l’un & l’autre, & que le malade en tienne dans sa  
bouche un scrupule jusqu’à ce qu’elle soit toute rem-  
plie de Ealive ; qu’essuite il le crache avec la salive,  
& recommence la même chose au bout d’un quart  
d’heure ou d’une demi-heure, à moins qu’il ne *se* soit  
assoupi.

Il est encore très-bon de recevoir par la bouche, la va-  
peur de la décoction des plantes suivantes : l’armoise,  
la sauge, la marjolaine, le romarin , le Eureau, la ca-  
momile, le calament & la matricaire.

Si le lendemain , ou même avant, on voit empirer les

537 ART

Eymptomes, tels que la difficulté de respirer & d’ava-  
ler, il faut revenir à la faignée, & la faire à la veine  
jugulaire , souvent même plusieurs fois.

Si la gorge est extrêmement douloureufe , appliquez - y  
un cataplasine de racines de guimauve, de feuilles de  
mauve, & désignes broyées, bouillies dans de l'eau  
d’orge, y ajoutant ce qui fuit :

Prenez *oignons bouillis, une once et demie s  
graine de lin , demi-once s  
mie de pain , une once y  
huile de lis blancs s une quantitésuffisante ;*

Le malade s’en gargarisera la bouche, en y ajoutant éga-  
les quantités d’eau & de lait.

Si le mal devient si desespéré,que le malade foit près d’ê-  
tre Euffoqué, si l’on *n’y* remédie fur le champ ; il faut  
*se* déterminer à l’opération de la bronchotomie.

Pendant qu’on fait prendre au malade les médicamens  
que j’ai dits, il faut aussi tout mettre en œuvre pour  
pousser la *goute* vers les extrémités. C’est pourquoi,  
après la purgation il faudra lui permettre le cidre, le  
vin blanc, le vin du Rhin & autres liqueurs aigre-  
lettes, & même lui en laisser boire un peu copieufe-  
ment.

MettezFur les articulations où la *goute* avoit coutume de  
sie faire fentir, une emplâtre de parties égales *d’oxy-  
croceum ,* d’emplâtre céphalique & de poix de Bout-  
gogne ; & si les circonstances exigent des applications  
plus acres, des cataplafmes stimulans.

Le bain des piés dans de Peau aussi chaude qu’on la peut  
supporter , est propre à attirer la *goute* dans cette  
partie.

Si-tôt que vous y verrez de la tumeur, enveloppez la par-  
tie dans une flanelle bien mollette , ou un linge dou-  
ble.

Dès que la tumeur paroît aux extrémités, celle de la gor-  
ge s’abaisse à proportion : la douleur aux extrémités  
amène avec elle tous les autres symptomes de la *goute*réguliere , & délivre le malade de l’esquinancie.

S’il s’est formé dans le gosier une vomique qui vienne à  
percer , il faudra employer des gargarisines émolliens  
& fuppuratifs; par exemple, de la décoction d’orge,  
de réglisse & de figues, & après cela quelque astrin-  
gent. Cependant le malade vivra de gruau, d’eau d’or-  
ge & autres alimens légers. Pendant le jour il restera  
couché le moins qu’il lui fera possible. Quand il sera  
au lit, il aura du moins la tête élevée ; & quand il *sera*levé, il faudra que fes piés portent à terre.

Dans ce cas, il faut terminer la cure par une purgation  
lénitive.

Le cidre qu’on fe permettra dans la maladie ci-dessus  
décrite, sera fort & austere, tel que celui de De-  
vonshire.

Mufgrave observe , que tous ceux qu’il a vus avoir cette  
maladie, étoient de jeunes gens.

Cet Auteur permet quelquefois une pinte ou deux de ci-  
dre en vingt-quatre heures.

*Mal de tète et vertige arthritique.*

Le mal de tête arthritique attaque les perfonnes qui ont la  
*goute* depuis plusieurs années, &qui ayant déja passé la  
première moitié de leur vie, boivent & mangent sians  
réserve tout ce qtli leur plaît, & ne fe donnent cepen-  
dant que peu d’exercice, d’où il arrive qu’ils devien-  
nent lourds & pléthoriques. Les persimnes sanguines  
siont les plus sujettes à cette maladie, surtout si elles  
ont le cou court.

Le mal de tête est le plus souvent précédé des signes qui  
annoncent l’approche d’un accès *degoute :* ces signes  
durent pendant plusieurs jours , & finissent par amener  
un paroxysine régulier : mais *ia goute* venant à *se* reti-  
rer, ou étant trop foible, il s’en ensiuit un mal de tête

ART 538

qui dure pendant plusieurs semaines & quelquefois mê-  
me plusieurs mois, & finit par une apoplexie , à moins  
qu’on n’ait poussé *ia goute* vers les extrémités , ou tout  
au moins qu’on ne l’ait délogée de dedans la tête : fans  
cela il ne fe termine gueres autrement que par un accès  
régulier, ou par l’apoplexie.

La douleur nlest quelquefois pas bien aiguë , mais elle est  
longue : d’autrefois elle est excessive & insupportable,  
& va presque au délire.

Quelquefois le malade ne se plaint uniquement que dit  
mal de tête : mais plus ordinairement ce mal est ac-  
compagné de vertige, quelquefois aussi de tintement  
dans les oreilles, de difficulté de respirer, d’un pouls  
grand & dilaté , de douleurs vagues dans les membres  
& de rougeur de vifage. Tous ces fymptomes difpa-  
roissent dès que la matiere gouteufe fe jettant siIr les  
extrémités, cause un accès régulier.

Le vertige arthritique a beaucoup de rapport avec le mal  
de tête : les persimnes qui sont sujettes à l’un, le semt à  
l’autre ; ils ont tous deux les mêmes causes, fiant ac-  
compagnés des mêmes accidens, & fe guérissent égale-  
ment par un accès régulier *de goute.*

Le vertige est quelquefois léger, & est un signe de l’ap-  
proche d’un paroxysine, lequel *se* déclarant, le vertige  
cesse : mais il est quelquefois si violent, que le malade  
ne peut prefque pas faire un pas fans trébucher.

Celui de cette espece ne tarde gueres à dégénérer en apo-  
plexie, à moins que l’accès régulier ne vienne assez à  
tems pour provenir ce malheur.

Muigrave obferve qu’il n’a jamais vu de vertige arthriti-  
que *se* terminer par l’épilepsie, suite ordinaire du verti-  
ge *sans goute.*

*La* première chose qu’on a à faire, foit dans le cas dit sim-  
ple mal de tête, foit dans celui du vertige , est de fai-  
gner , surtout s’il y a obscurcissement dans la vue, rou-  
geur au visage & pulsations aux arteres des tempes, tous  
signes qui menacent d’apoplexie. Mais dans le cas de  
cet accident, corhme dans tous les autres desordres ar-  
thritiques , il faut porter toute fon attention du côté  
de *la goute, &* ne pas saigner en si grande quantité ni si  
fréquemment qu’on pourroit faire, si ce n’étoit pas un  
gouteux qu’on traitât. Il faut donc *fe* borner à saigner  
simplement autant qu’il est besoin pour soulager la tête,  
& non davantage, de peur d’empêcher l’expulsion de la  
*goute* vers les extrémités.

Quelquefois on commence à fentir de la douleur *degoute*aux articulations immédiatement après la saignée.

Si le malade *se* plaint de l’estomac, il fera à propos de lui  
faire prendre de la décoction de thé ou de chardon par  
forme de vomitif.

On le purgera avec des pilules de Russius, des pilules cd-  
chiées, ou des pilules de *duobus,* à qtioi on ajoutera  
quelques grains de résine de Jalap, que le malade pren-  
dra immédiatement après la faignée ou le vomissement,  
si on a jugé à propos de le faigner, ou de le faire vd-  
mir.

Pour les perfonnes qui sont aisées à purger , il suffira de  
leur donner une solution de fel cathartique amer dans  
de Peau simple, ou dans des eaux d’Alford.

Une premiere purgatioh n’est quelquefois pas suffisante  
quand fon effet est léger, ou qu’il y avoir beaucoup d :  
matiere^ évacuer : c’est pourquoi il faudra la réitér c  
autant qu’il fera besciin pour parvenir à la fin qu’on *' r*propofie, qui est de repousser vers les extrémités lagxi.  
te qui s’est logée dans la tête.

Après la purgation , il arrive fort fouvent que le malade  
commence à sentir de la douleur aux extrémites .. mais  
s’il n’en sent point, il faut employer tous les medica-  
mens propres à déterminer la *goute* vers les articula-  
tions, & toutefois le faire avec prudence & circons-  
pection , de peur qu’au lieu de parvenir au but qu’on se  
propofe , on ne fasse refluer le fang, & en même-tems  
la matière gouteuse avec violenCe vers la tête ; ce qui  
augmenteroit le desordre auquel il s agit de remedier,  
& feroit périr le malade. C’est pourquoi il faut s’abste-  
nir des martiaux trop violens , des podagragogues

539 ART

trop agissans, *& y* substituer les céphaliques suivans;  
encore ne faudra-t’il les employer qu’après qu’on aura  
calmé par la saignée & la purgation l’ardeur excessive  
qu’on avoit excitée.

Les céphaliques convenables en pareil cas , sont le corail  
rouge , la poudre simple ou composée de pattes d’écre-  
visses, & l’ambre blanc. On peut prendre ces céphali-  
ques doux ou autres de même nature, fiait en fubstan-  
ce , foit en en faisant des bols avec de la conferVe de  
fleurs de romarin, de fleurs de bétoine, du sirop de Stœ-  
chas , du sirop simple de pivoine ; ou bien on en sera  
des pilules avec de l’extrait de gentiane, à quoi l’on  
ajoutera de la poudre de dictame de Crete , ducasto-  
reum , ou de la graine de pivoine.

Après des évacuations abondantes, on peut ajouter à  
ces médicamens trois ou quatre grains de fel ou même  
d’alcohol de mars, & réitérer de six heures en six heu-  
res, ou de huit en huit.

Par-dessus chaque prisie , le malade prendra un verre d’un  
julep fait avec des eaux composées de cetifes noires ,  
de fleurs de tilleul & de pivoine , avec de l’esprit com-  
posé de lavende : il prendra dans l’intervalle quelques  
gouttes de teinture de fuccin ; ou si la fievre n’augmen-  
te point, de l’efprit de fel volatil huileux ou de corne  
de cerf dans une infusion de fommités de fauge , de ro-  
marin ou de thé.

On peut ajouterà tout cela le *species diambrae* , dépouillé  
de sa senteur ou de fa teinture.

Le cassé est aussi très-bon, furtout s’il est fait avec l’infu-  
sion de quelque plante céphalique.

On peut prendre aussi dans le vertige arthritique, après  
les évacuations , les médicamens fuivans :

*poudre de graine de rue,  
pivoine male,  
castoreum ,  
racine de valériane sauvage ,  
cyprès,  
quinquina ,  
écorce d’orange,  
poudre composée de fleurs de romarin,  
species diamoschi dulcis ;*

Ou bien on peut de quelques-unes de ces drogues faire un  
électuaire avec de la conferve de fleurs de pivoi-  
ne , ou de sirop de pivoine, ou de sirop de musca-  
de confite aux Indes.

Ou bien des pilules faites de poudre de guttete & *d’ens  
veneris,* avec un extrait de jonc odorant ou de fo-  
lution d’*asafoeelda.*

On y peut ajouter du fel de mars ou du fel de fuccin , dont  
on prendra une dofe modérée de six heures en six heu-  
resla ou de huit en huit ; c’est-à-dire, ce qu’il en faudra  
pour ranimer les esprits , & non pas assez pour y jetter  
le trouble.

Après chaque dofe, on prendra un verre de julep cé-  
phalique.

Dans les intervalles on prendra unedofe de lainfusion ci-  
dessus décrite, avec quelques gouttes de teinture de  
fuccin.

Il *sera* aussi fort utile d’approcher du nez des chofes féti -  
des , telles que l’efprit de fel ammoniac, avec du fel de  
tartre, du castoreum & de P*asafoetida.*

Les chofes d’une odeur agréable peuvent aussi produire  
un bon efl'et.

Mtssgrave conseille de frotter les tempes & les narines  
avec le baume fuivant.

Prenez *des huiles chymiques de romarin, un scrupule,*

ART 540

Mettez l’ambre gris & le mufc fut un marbre ; humcctez-  
les d’huile & lévigez avec une pierre jufqu’à con-  
sistance de pommade. A ce mélange, ajoutez  
du baume du Pérou , & continuez la lévigation  
pendant demi-heure; ajoutez ensuite l’huile de  
msscade par expression, & continuez la tritura-  
tion pendant une bonne heure. Conservez ce bau-  
me céphalique dans une phiole pour Ptssage.

Après qu’on aura pris ces médicamens céphaliques pen-  
dant un jour ou deux, dans l’un ou l’autre de ces defor-  
dres , appliquez soir l’articulation où la *goute* se: faifoit  
sentir d’ordinaire, quelques topiques stimulans, corn-  
me une emplâtre faite de deux parties de gomme ca-  
ranna , une partie de cire jaune, & une fuffifantequan-  
tité d’huile de vers : mais si cela ne suffit pas, & que  
le mal de tête subsiste, ou même augmente, il faut  
mettre en œuvre les sinapiscnes, les vésicatoires, la fla-  
nel.e & les ligatures.

Mufgrave penfe qu’il est dangereux de fe Pervis en ce cas  
d’émulsions & de décoctions rafraîchissantes , de nar-  
cotiques , d’embrocations rafraîchissantes , d’épithe-  
mes, & de fe laver la tête avec de Peau froide, quoi-  
que tout cela puisse être fort utile contre les mêmes ac-  
cidens lorsqu’ils proviennent d’une autre caufe.

Il n’approuve pas non plus qu’on applique les sangsues  
aux veines hémorrhoïdales, de crainte d’y exciter Pin-  
flammation ou la fistule.

Il feroit bon par forme de préservatif, & pour empêcher  
le même defordre de revenir, d’appliquer quelquefois  
des vésicatoires, foit au cou, foit aux épaules, de se  
faire faigner dans le Printems & *se* purger tous les  
mois ; il faut furtout éviter ce qui peut causer la conse  
tipation, & avoir toujours les piés chaussés chaude-  
ment.

Ceux qui font fujets à cesdefordres , s’abstiendront reli-  
ligieusement de l’usage des sternutatoires , de dormir  
après dîner, & de prendre des boissons austeres.

*Apoplexie arthritique.*

Les gouteux les plus fujets à l’apoplexie arthritique, font  
ceux qui ont la *goute* depuis plusieurs années , qui ont  
le cou gros & court, qui commencent à devenir vieux,  
& singulierement ceux qui mangent & boivent tout ce  
qui leur fait plaisir , ou qui Pont devenus pléthoriques  
depuis qu’ils ont quittés certains exercices auxquels ils  
étoient accoutumés. Cette apoplexie arrive lorsqu’un  
accès régulier de *goute* a été interrompu, ou qu’il a été  
trop long-tems sans Venir, ou même qu’il n’a pas assez  
de force pour expulser la matiere gouteuse.

La cure de cette maladie est différente de celle de l’apo-  
plexie ordinaire.

Les signes qui annoncent l’approche de l’apoplexie ar-  
thritique sont la douleur de tête ou le vertige , ou l'un  
& l’autre à la fois. La tête devient pefante, le vifage  
rouge & bouffi, souvent la langue s’épaissit au point  
de ne pouvoir plus articuler, tous les mouvemens de  
corps que fait le malade font déréglés , fa démarche  
inégale; & si le défordre augmente, il perd tout-à-

54ΐ A R T

coup le mouvement & l’ssàge de fes fens, fes yeux  
deviennent verdâtres comme s’il étoit mort. Cette  
apoplexie est accompagnée de ronflement & de râle-  
ment comme l’apoplexie ordinaire, de laquelle on la  
distingue en faisant attention à la constitution actuelle  
du malade, & en examinant de quelles flirtes de paro-  
xysines *gouteux* elle a été précédée.

Une cravatte ou autre chose qui serre le cou , contribue  
beaucoup à retenir le seing dans la tête & occasionne  
ainsi l’apoplexie, surtout si le malade fait ufage de li-  
queurs spirituenses : c’est pourquoi, afin de prevenir  
cet accident, il faudra avant de se mettre au lit déta-  
cher le collet de *sa* chemise.

Llusage excessif des opiats & des errhines, contribue aussi  
beaucoup à ce désordre, aussi-bien que tout ce qui peut  
faire remonter *ia goute* des extrémités.

Le printems& l’automne font des faifons propres à oc-  
casionner l’apoplexie arthritique.

Beaucoup de malades réchappent de cet accident lors-  
qu’on les traite comme il faut, & se portent beaucoup  
mieux après, que ceux qfli font revenus d’une apople-  
xie ordinaire, pourvu qu’ils vivent de régime & avec  
sobriété & tempérance.

La méthode qui convient en ce cas, consiste à soulager le  
cerveau par des évacuations, & par la révulsion, & à  
repousser la *goute* vers les extrémités, & en même tems  
sj écarter tous les obstacles qui pourraient prévenir un  
accès régulier , comme des souliers ou des bas trop  
étroits. C’est pourquoi il faudra tirer au malade, fans  
différer, douze, quatorze oufeize onces de fang plus  
ou moins , à proportion de sa force & de fon tempé-  
. rament.

Immédiatement après on lui donnera un clystere d’urine  
humaine, ou de décoction ordinaire, avec du fel com-  
mun ou de l’aloès rofat, ou quelques autres ingrédiens  
stimulans.

Bien-tôt après on lui fera prendre une purgation stimu-  
lante ; par exemple une demi-dragme ou deux fcrupu-  
les de la poudre de la Comtesse de Warwick, ou bien  
un fcrupule de l’extrait de Rudius,avec six ou dix grains  
de résine de jalap, & de l’élixir de propriété ce qu’il  
en faudra pour donner à la composition consistance de  
pilules, ou trois onces de décoction purgative amere ,  
ou une once, ou une once & demie de sirop de ner-  
prun.

Si la purgation nlopere pas vivement en trois ou quatre  
heures , il faudra donner un autre clystere.

Pendant tout ce tems on tiendra toujours le malade à fon  
séant.

Après la purgation on réitérera la faignée au bras ou à  
la gorge.

On fera très-bien aussi d’appliquer les ventoufes entre les  
deux épaules.

Après ces évac^tions, appliquez sijr l’articulation qui  
étoit le siége de *ia goute* lors du dernier accès quelque  
emplâtre extremement stimulante , comme par exem-  
ple celle qu’on fait avec de la poix de Bourgogne &  
de la térébenthine de Venife ou une emplâtre cépha-  
lique avec de l’euphorbe. Pendant tout ce tems on tien-  
dra toujours le membre bien chaud en l’enveloppant  
avec de la flanelle. .

Mufgrave rapporte qu’il a vu des effets merveilleux du  
bain des piés, tenus dans l’eau aussi chaude que le ma-  
lade la pouvoir fupporter ; & qu’un malade qui fem-  
bloit prêt à expirer a été fauvé par ce moyen.

Si cette méthode ne soulage pas le malade , appliquez  
des vésicatoires au cou , au sinciput & par toute la tê-  
te, après l’avoir rasée, & les y laiffez pendant quatre  
ou cinq jours.

Appliquez aussi des vésicatoires aux chevilles du pié , si  
*la goute* a coutume de venir principalement au pié, ou  
aux épaules si elle a coutume de venir aux mains.

Si le danger est preffant appliquez une ventousie au cou,  
ou à la partie de la tête où sie rencontrent les siutures  
lambdoïdes & sagittales, si c’est le derriere de la tête  
qui est le plus afl'ecté ; ou si c’est le devant, à la place

ART 542

ou se rencontrent la siuture sagitale & Ia coronale.  
Mais si on ne juge aucune de ces applications nécessaire  
pour la tête, il faudra du moins la rafer ou la bien  
frotter dans la vue de relâcher la peau, & y mettre  
une emplâtre de cumin pour augmenter la tranfpira-  
tion de la partie.

Que si le défordre ne cesse pas encore , il sera à propos  
de faire ufage d’errhines propres à tirer des sérosités  
parle nez, fans pourtant faire éternuer le malade, ce  
qui Eeroit fort dangereux dans ces circonstances.

Le malade aura fouvent des plantes acres dans la bouche  
qu’il mâchera pour exciter la salivation. Pour cet  
effet,

*Mèlez* avec du miel & mettez le tout dans un morceau  
- de mousseline. Le malade tiendra ces ingrédiens  
ainsi enveloppés, entre sies dents & crachera à  
mesiure les eaux qui lui seront venues à la bon»  
che.

Cependant, tandis que *se* font ces évacuations, le malade  
prendra fréquemment une dofe d’esprit de fel volatil  
. huileux, ou dlesprit de corne de cerf fucciné avec un  
julep céphalique; oü bien il prendra deux ou trois fois  
par jour une dofe de pilules faites de poudre de gutte-  
te & de castoreum , mis en maffe propre à faire des  
pilules, avec de l’huile de fuccin & une folution *déa-  
s.a-foetida.*

Ces pilules raniment les esprits en même tems qu’elles  
contribuent à expulter la *goute* : mais il ne faut jamais  
en faire ufage qu’après de copieuses évacuations préa-  
lables. .

Si ces remedes ne stlfissent pas pour pouffer la *gcute* vers  
les extrémités, il en faudra venir aux cataplasines les  
plus stimulans.

Sletôt qu’il paroît de la tumeur ou de la douleur aux ex-  
trémités , il faudra tout mettre en œuvre pour y rete-  
nir la matiere qui est venue s’y loger , & l’empêcher  
de revenir fur fes pas. Pour cet effet, il faut appliquer  
un vésicatoire fur la partie, que l’on tiendra en siup-  
puration pendant long-tems , au moyen de mélilot  
qu’on y appliquera , avec des cantharides, s’il est né-  
cesta-ire. Pendant tout ce tems il faudra toujours tenir  
la partie bien chaude, l’enveloppant pour cela de fla-  
nelle & de bandages de laine, & le malade tiendra  
tout le jour fes piés posés à terre, si c’est aux piés que  
la *goute se* fait sentir.

Il fera aussi d’une très-grande utilité de faire deux ou  
trois fois par jour de vigoureuses frictions aux extré-  
mités.

Le tranfportsde la *goute* aux extrémités est ce qui peut  
arriver de plus heureux dans ces circonstances. Alors,  
mais non auparavant, on peut donner quelques po-  
dagragogues doux, c’est-à-dire , quand on voit que la  
*goute* a pris un nouveau cours,& qu’il n’y a plus à crain-  
dre qu’elle remonte avec impétuosité à la tête.

La poudre de la Comteffe de Kent, prife à la quantité  
d’un scrupule , de six heures en six heures , ou deffiuit  
en huit, sera un excellent médicament; On y pourra  
ajouter une fois par jour ou même deux, si le malade  
est: d’une constitution phlegmatique , cinq grains d’al-  
coholdemars.

Mais s’il arrivoit par quelque cause que ce fût que la  
*goute* remontât des extrémités & causât tout-à-coup  
une douleur de tête plus violente qu’auparavant ; il  
faudroit quitter tout aussi-tôt l’ufage des podagrago-  
gues & recourir aux topiques stimulans & aux remedes  
ci-deffus indiqués, qui raniment doucement les efpritsi  
Pendant l'ufage de ces remedes le malade obfervera un  
régime extremement léger : il vivra, par exemple, de  
bouillons de poulet, de gruau ou de panade avec des  
grofeilles ou du raisin ; on pourra quelquefois lui per-

543 ART

mettre du chocolat. Au lieu de petite bieré il n’aufa  
qu’à boire du cidre , du vin & de Peau , du thé, une  
infusion de sauge ou de giroflée.

Rien n’est plus pernicieux dans ces cas là que des mets  
folides, sclrtout le soir.

Il faudra entretenir une liberté de ventre feulement  
modérée, car le dévoiement pourroit attirer la *goute*dans les intestins, & la donstipation la saire remonter  
à la tête.

Par forme de préfervatif, il est très-utile , furtout aux  
personnes d’un fort tempérament, d’avoir un cautere  
entre les épaules, de respirer Pair de la campagne ,  
de fe purger au printems & en automne, & de Ee fai-  
re saigner au commencement d’Octobre.

Mais le meilleur préservatif est ce qui procure des accès  
réguliers de *goute.*

Il y a une autre forte d’apoplexie arthritique que M11S-  
grave appelle symptomatique, dont la caisse est dans  
l’estomac & dans les intestins. 11 veut qu’on la guérisse  
par des vomissemens & des purgations & par les médi-  
camens propres à animer les esprits & à expuhfer la  
*goute.*

*Paralysie arthritique.*

La matiere arthritique tombant quelquefois sur les ori-  
gines des nerfs, caufe la paralysie fur les parties où ils  
s’étendent, & cela plus ordinairement dans les gou-  
teux qui ont de la disposition à la pléthore.

Les causes ordinaires de la paralysie arthritique sont un  
air humide & marécageux , une vic sédentaire, un  
mauvais régime, le trop fréquent usage dlopiats & de  
liqueurs fpiritueuses , le coït trop fréquent, le froid ;  
l’usage excessif de médicamens chauds dans les per-  
fonnes d’un tempérament bilieux, ou tout ce qui em-  
pêchela *goute* de tomber fur les extrémités, ou qui  
l’en fait remonter lorfqu’elle y est.

Les nerfs de la langue en font quelquefois affectés, &  
alors le malade perd Ptssage de la parole, & ne pronon-  
ce plus que des mots confus.

Si la branche de la paire vague qui s’étend à l’estomac est  
affectée , le malade perd l’appétit & la digestion , &  
prend en aversion toute sorte d’alimens ; de maniere  
qu’il déperit de jour en jour & fe confume insensible-  
ment de langueur.

Musqrave rapporte qu’il a vu ce cas arriver à des gou-  
teux pléthoriques, & que ces deux caufes ont produit  
d’abord l’apoplexie & enfuite la paralysie.

Quand la paralysie arthritique arrive à un malade d’un  
tempérament bilieux, surtout à la siiite d’une colique  
bilieuse, il perd l’appétit, sim embompointdépérit,la  
transpiration ne se fait plus à travers fa peau; il de-  
vient fec, fon teint est femblable à celui d’un ictérique  
& il en a surtout le blanc des yeux.

Quelquefois il n’y a qu’un côté feulement ou un seul  
membre d’affecté, comme la langue en particulier;  
tantôt la maladie est accompagnée de mouvemens  
convulsifs, tantôt elle ne l’est pas; quelquefois la para-  
lysie est imparfaite & ne fait que rendre les parties  
qu’elle attaque pestantes & inhabiles au mouvement ;  
d’autres fois elle est parfaite & les rend tout-à-fait  
inutiles & immobiles.

Cette maladie est très-difficile à guérir, furtout quand  
elle est la stlite d’une apoplexie ; & si l’apoplexie re-  
vient elle est pour l’ordinaire mortelle : cependant il  
peut arriver’quelquefois que le malade en réchappe  
contre toute attente, si l’on le traite par une bonne  
méthode.

Si le pouls est plein & que le malade ait de la disposition  
à la pléthore , on commencera par le siaigner, soit au  
bras ou à la veine jugulaire , ou par lui appliquer des  
ventouEes & lui faire des fcarifications au dos. Quel-  
ques heures après la faignée on lui donnera un clyste-  
re. On ne risque jamais de le purger : mais il faudra  
que le purgatiffoit d’une nature stimulante , capable  
d’agiter le fang & de pousser l’humeur gouteufe vers  
les extrémités.

ART 544

Aussi-sot que 1e malade fe trouve attaqué de paralysie  
arthritique , appliquez lui fur les articulations où la  
*goute se* faifoit fentir d’ordinaire, le cataplasine apo-  
plectique de *Bates,* le cataplasine de raifort de Fuller,  
ou quelque autre également stimulant.

Aussi-tôt que *ia goute* a quitté la tête pour fe rendre aux  
extrémités, & non plutôt, le malade prendra quelques  
podagragogues doux, comme la poudre de Gafcogné  
ou la poudre purpurine , deux ou trois fois par jour,  
avec un verre de julep céphalique après chaque prisie.

Aussi-tôt qu’il paroîtra de la tumeur aux extrémités, on  
y appliquera un vésicatoire.

On fera bien aussi en ce cas d’appliquer un épifpastique  
sur le cou ; & fur la tête après l’avoir rasée , une em-  
plâtre de cumin, ou quelque autre emplâtre attracti-  
ve : mais il ne le faudra faire qu’après avoir procuré  
les éVacuations nécessaires.

Les gargarisines qui caufent une abondante salivation ,  
sont ceux qu’il faut furtout employer , observant en  
même tems un régime très-léger.

Le malade prendra aussi de têms à autres une dsse dlef-  
prits volatils , de teinture de castoreum ou de siIcein  
dans un verre de julep céphalique, ou d’une infusion de  
romarin ou de fauge.

Quand la matiere gouteufe est entierement fixée sur les  
nerfs , il la faut atténuer par des décoctions de gayac  
& d’écorce de fassafras , par des préparations du fel ,  
par des frictions, des bains , des embrocations , par des  
vetemens convenables,des linimens, des cérats &des  
emplâtres tels que ceux dont on fait ufage dans la pa-  
ralysie ordinaire.

Mufgrave recommande la décoction de quinquina avec  
des martiaux, comme une chofe qu’il croit être fort  
salutaire.

Mtssgrave nous recommande aussi d’examiner soigneuse-  
ment *si* le malade est chaud ou siroid , si la matiere de  
*la goute* est accompagnée d’un seing visiqueux ou non ;  
ou si elle est jointe à une abondance excessive de bile ,  
comme dans le cas de la paralysie arthritique , qui est  
venue immédiatement après une colique bilieuse, &il  
en donne une exemple.

Dans ces cas les médicamens chauds pris en une certaine  
quantité pendant quelque tems, rendent le malade in-  
quiet & fiévreux & le privent de sommeil : mais aussi  
ils le rendent plus fort , au lieu que Ptssage des mé-  
dicamens d’une qualité contraire l’affoiblit & lui fait  
tort.

C’est pourquoi Mufgrave recommande les eaux de Spa,  
de Bristol, comme trèsTalubres en les buvant nouvel-  
lement puilées , au lieu que les autres eaux calybées »  
à ce qu’il prétend , n’ont pas le même effet ; & si , dit-  
il , on y ajoute des martiaux à propos & en dofe con-  
venable , on parvient à la cure de ces desiordres, sans  
peine & avec certitude. φ

Le meilleur préservatif & le plus sûr , est de procurer  
des accès réguliers de *goute* ; car plus les extrémités  
font douloureuses , moins le systeme nerveux est ex-  
posé à être attaqué.

C’est pourquoi , aussi-tôt qu’il parole des signes qui an-  
noncent une grande abondance de matiere gouteuse  
dans le fang , s’il n’y a pas de contre-indication , le  
malade sera bien de prendre un purgatif drastique, &  
après cela deux ou trois fois par jour, cinq grains d’al-  
cohol de mars. Quelques jours après, mettez quelques  
topiques stimulans fur les articulations., pour y attirer  
*la goute.*

Pendant ce tems , il faut avoir foin de garantir le malade  
de la constipation. Il faudra aussi entre autres précau-  
tions , qu’il ait un cautere toujours ouvert aux épaules  
ou au dos.

*Douleurs arthritiques irrégulières par tout le corps.*

*Opthalmie , érésipele , achores arthritiques.*

Il est assez ordinaire aux gouteux de fentir des douleurs  
, - . errantes

545 ART

errantes au dos, aux reins, aux épaules, au sternum &  
aux parties externes de la tête, qui, après avoir affec-  
té quelque tems l’une ou l’autre de ces parties *se* por-  
tent enfuite ailleurs ; ensorte que ces douleurs sont  
très-fouvent mêlées de rhumatifme. Mais quelquefois  
ces douleurs restent un tems considérable fur la même  
partie & font extremement fouffrir le malade. Ces dou-  
leurs fe font sentir volontiers à la région lombaire, &  
affectent le malade comme s’il avoit la pierre dans les  
reins. Le siége de la matiere gouteufe , en cette occa-  
sion, est l’épine du dos & fes membranes. Ces douleurs  
ne *se* font guere fentir qu’aux perfonnes épuisées par  
l’âge & par *unegoute* invétérée , & dont la constitution  
par ces tassons est trop foible pour procurer d’elle-mê-  
me un accès régulier en pouffant la matiere goutetsse  
aux extrémités.

Missgrave rapporte qu’il a connu un gouteux qui sentit  
pendant un mois & plus, une douleur extreme à la pau-  
piere supérieure , laquelle cessa tout d’tm coup par un  
accès de *goute* qui suivit.

Le même Auteur a vu des érésipeles fe terminer par un  
paroxysine de *goute* ; d’où il infere que ces érësipeles  
étoient donc causés par la matiere arthritique.

Il y a des gouteux , en qui , lorfque les accès semt trop  
foibles , ou ont été interrompus , la matiere de *iagou-  
te* s’évacue par les oreilles , & dans d’autres par des  
achores seulement, sims qu’il paroiffe aucun gonflement  
aux articulations.

Dans tous ces cas , le danger est beaucoup moindre que  
quand la matiere gouteufe se fixe sclr les parties inter-  
nes, & affecte quelqu’un des vificeres. Il y a même cet  
avantage , que dans ces mêmes cas rarement la *goute*quitte entierement ces parties pour fie jetter fur les vif-  
ceres , elle *se* porte plus souvent aux extrémités , & y  
causi; une*goute* réguliere.

Il faut fuivre la même méthode pour la cure des autres  
desiardres gouteux de cette espece.

C’est pourquoi la première chose qu’il y a à faire , si les  
accidens font considérables , c’est de saigner ; essuite  
on donnera de l’aloès , ou quelque autre purgatif dras-  
tique qui pusse en partie évacuer la matiere arthriti-  
que , & repouffer le reste vers les extrémités.

Après ces évacuations générales , Mufgrave confeille de  
de ne rien faire de plus , à moins que la douleur ne  
foit extremement violente ; & en ce cas on doit faire  
tous fes efforts pour évacuer la matiere arthritique, ou  
pour la repouffer vers les articulations ; pour cet effet,  
il faudra fe tenir bien chaudement au moyen de bon-  
nes couVertures ; ou prendre de l’esprit de corne de  
cerf, de la thériaque de Venife avec de la poudre de  
gafcogne , la poudre rouge d’Excester , ou quelques  
autres cordiaux femblables , avec une infusion de ro-  
marin.

Ces cardiaques font utiles , foit que les douleurs soient  
fixes , soit qu’elles soient errantes , & dans le cas de  
l’érésipele.

Si l’opthalmie empiroit après ces évacuations , Muigrave  
conseille le collyre sijivant.

Prenez *du blanc d’œuf,*

Battez-le;délayez-le dans de l’eau-rssc,ajoutez-y quelques  
grains de camphre ; faites-en un collyre dont vous  
distilerez quelques goutes tous les matins dans  
les yeux ; appliquez dessus deux ou trois fois par  
jour un linge trempé dans le même collyre. On  
peut aussi ajouter à ce collyre de la pierre calami-  
naire ou de la tuthie bien préparée.

Quant aux achores dont on vient de parler , il faut les  
traiter comme celles qui proviendroient de toute autre  
caufe que la *goute* ; mais Mufgrave les trouve si peu  
dangereux & même si utiles, qu’il ne conseille pas  
d’essayer à cette occasion de procurer de la douleur aux  
extrémités.

*Tome II.*

ART 546

♦

*Larmiyernent > et mal de dents arthritiques.*

Jean Etienne Strobelbergerus a écrit un Traité de lagou-  
*te des dents.*

Quelquefois l’humeur goûteuse tombe fur les glandes qui  
Font dans les orbites , & y caufe une décharge de séro-  
sité acre.

Quelquefois aussi cette sérosité tombe sur les gencives &  
les membranes qui environnent les racines des dents.  
Quelquefois ces accidens arrivent après que la *goute* â  
été repoussée des extrémités, & ils tinssent quelquefois  
par un accès régulier.

Si ces defordres deviennent considérables , saignez à la  
veine jugulaire plutôt qu’au bras. Enfuite donnez un  
purgatif drastique le lendemain au matin ; après quoi  
vous appliquerez un épispastique fur le cou , & quand  
vous l’aurez ôté , vous mettrez en place quelque on-  
guent stimulant pour prolonger la décharge de la ma<  
tiere.

Mais si nonobstant tous ces remedes , *iagoute* continue  
fur cette partie , vous aurez recours aux médicamens  
propres à l’en expulfer & à la précipiter vefs les extré-  
mités.

Dans *ï’épiphora ; (* larmoyement ) Muigrave reconIman-  
de de faire dégouter du lait de femme dans les yeux,  
ou un collyre de mucilage d’encensiere & de graine de  
coings avec de Peau-rosie ou de Peau de plantain , &  
des trochifques blancs de *rioasis.*

Pour le mal de dents le même Auteur confeille un gar-  
garisine qui excite la salivation.

Si l’on ne peut *se* dispenser d’arracher la dent ,.le même  
Auteur conseille de gargariser la bouche avec de l’eau  
de fontaine, du miel mercuriel, du fel commun ; après  
quoi il veut qu’on remette la dent dans fa place, & il  
croit qu’elle en vaudra mieux pour avoir été tirée.

*Observations diverses.*

Quand la *goute* fe jette fur quelque vifcere ou autre par-  
tie , elle imite parfaitement l’espece de maladie qui  
pourroit venir à cette partie fans que la *goute* en fût la  
cause ; de forte qu’il seroit quelquefois difficile de ne  
s’y pas méprendre.

Il est rare qu’on meure de la *goute,* sans qu’elle foit de-  
venue anomale.

On est long-tems d’une fauté imparfaite ; on fe plaint de  
douleurs aux épaules , à la poitrine, au dos & aux lom-  
4>es , qui quelquefois ressemblent à des douleurs de rhu-  
matifme ; quelquefois de maux de tête femblables à  
ceux des hystériques , d’autres fois de maux fembla-  
bles à ceux des fcorbutlques , lefquels accidens fe ter-  
ffiinent à la fin tous par *lugoute.*

Muigrave appelle *goute* fymptomatique celle qui tire sa  
caufie &sim origine de quelque autre maladie, comme  
rhumathisines, maladie vénérienne,hydropisie ou scor-  
but.

Après avoir donné des regles pour le traitement de la  
*goute* réguliere , & même de plusieurs especes de *goute*anomale , il me reste à dire quelques mots de cette ma-  
ladie cruelle & opiniâtre.

Sydenham , comme on l’a vu plus haut, & Boerhaave  
après lui, & la plupart des Auteurs qui ont écrit intel-  
ligiblement siur *iagoute,* fiant dans le sentiment que sa  
catsse premiere est l’indigestion. Cependant cette ma-  
ladie, à moins qu’on ne l’hérite de *ses* parens , vient  
ordinairement à des gens d’un tempérament fort & ro-  
buste , qui ont de l’appétit, & digerent bien ce qu’ils  
mangent, au moins en apparence. Ainsi on pourroit  
demander comment il *se* fait que ces sortes de gens  
aient *Iagoute,* tandis que d’autres qui sont d’une com-  
plexion foible , qui ont les organes digestifs, lâches &  
sans force , & en qui l’on voit clairement que les di-  
gestions ne se font que très-soiblement, ont pourtant  
le bonheur d’en être exempts.

Dans la vue de concilier ces contradictions apparentes,  
Mm

?

547 ART

& de donner de la *goute* une idée plus claire que celle  
qulon s’en forme communément, il est nécessaire de  
remarquer deux chofes.

La premiere , qu’il y a dans les corps animaux une fuite  
décroissante de vaisseaux par où les fluides *se* portent  
dans les différentes parties.

Les Medecins entendent bien ce que je veux dire par cet-  
te si-iite décroissante de vaiffeaux : mais afin que ceux  
qui ne semt pas Medecins l’entendent aussi, je vais m’ex-  
pliquer plus clairement.

Il faut d’abord fuppofer que les vaisseaux du plus large  
diametre fiant destinés à rouler les globules rouges du  
Eang, ( & en même tems toutes les autres especes de  
fluide circulant) que ces globules ou fiant reportés  
au cœur par les veines qui y correspondent lorsqu’ils  
sont arrivés à des vaisseaux d’un diametre trop étroit  
pour les recevoir , ou peut-être que *se* divisant en plu-  
sicurs parties jusqu’à ce qu’ils deviennent transparens ,  
ils continuent de circuler dans la classe suivante de  
vaisseaux que nous pouvons imaginer propres à transe  
porter la sérosité ; la classe ultérieure est peut-être celle  
qui reçoit la lymphe ; celle d’ensi-iite est peut-être fai-  
te pour un fluide encore plus fubtil, jusqu’à ce qu’en-  
fin les vaisseaux les plus déliés contiennent un fluide  
Eubtil au delà de tout ce qu’on peut imaginer.

Cette supposition n’est pas fans fondement; car si les glo-  
bules rouges du fang circulaient dans les humeurs ou  
les membranes tranfparentes des yeux, ils détruiroient  
la vision , comme nous voyons qu’il arrive quand par  
erreur de lieu ( *errore loci* ) comme s’exprime Boer-  
haave , ces fortes de particules entrent dans les vaif-  
feaux de ces parties , qui ne font pas naturellement  
faits pleur les recevoir.

C’est ce qui fait aussi que sillon blesse une partie qui ait  
des vaisseaux propres à porter ces globules rouges ,  
on verra un fang rouge s’extravafer, au lieu que si l’on  
blesse un tendon , il n’en sortira que de la lymphe ou  
de la sérosité.

La feconde chose à laquelle il est nécessaire de faire at-  
tention , c’est qu’il y a dans le fluide qui coule dans les  
vaisseaux une grande quantité de particules tcrreufes ;  
ce que je crois queperfonne ne me difputera. Il ne fera  
donc pas inutile pour la folution de la question dont il  
s’agit, de fuivre pas à pas ces parties terre uses depuis  
le lieu dont elles ont été détachées, jufqu’à leur entrée  
dans le simg, après avoir observé que le corps humain  
aussi bien que ceux des animaux, tirent leur nourriture  
de végétaux & d’animaux qui l’ont tirée eux - mêmes  
de la terre.

Dans les cendres de tous les végétaux , on trouve une  
grande quantité de terre vierge , qui , quand elle est  
parfaitement débarrassée des fels qui lui étoient adhé-  
rens , ne peut être ni altérée par le feu ni dissoute par  
l’eau ; cependant fans une telle solution il n’est pas  
concevable comment eette terre peut passer par des po-  
res aussi déliés que sont ceux des racines , monter avec  
la seve & contribuer à la formation des végétaux. C’est  
pourquoi il est extremement probable que cette folu-  
tion fe fait par dc^ moyens qu’il n’est pas tems de dé-  
tailler ici. Pour en avoir une exposition plus circonstan-  
ciée, voyez l’article *Acetum.*

Quand des végétaux ont été reçus dans l’estomac des ani-  
maux , il faut que la terre qu’ils contiennent, ou au  
moins une partie de cette terre , fubisse une feconde  
solution, autrement elle ne pourroit point entrer dans  
les orifices étroits des vaisseaux lactés , circuler avec les  
fluides, & enfin être convertie par les facultés vitales  
en nourriture pour les parties folides des animaux :  
Qu’elle entre dans les vaisseaux lactés , qu’elle circule  
avec les fluides & fe convertisse en nourriture , on en a  
la preuve en ce que l’on trouve quantité de terre dans  
les solides & dans les fluides des animaux, qui n’a pu  
être apportée là que par les lois de la circulation.

Si l’on prend en alimens des fubstances animales , il faut  
qu’elles fubissent une troisieme solution peut-être plus

ART 548

difficile à faire que les deux premieres, les parties des  
substances animales étant plus fortement cohérentes que  
celles de ces végétaux tendres qu’on *a* coutume de  
prendre en nourriture.

Cette folution de la terre dans les substances animales &  
végétales *se* fait par les facultés digestives : & quand  
elles font fortes & qu’elles font leurs fonctions régu-  
lierement, la masse du fang fe trouve réparée par de  
nouveau chyle propre à fournir au corps tout ce qu’e-  
xige l’économie animale.

Mais si les facultés de la digestion font défectueuses, cet-  
te folution fe fait d’une maniere imparfaite ; de forte  
que l’aliment n’étant presque point dissous , ou il sort  
’ du corps par le vomissement, ou s’en va par les selles ,  
presque dans le même état qu’il a été pris, comme il  
arrive dans la lienterie.

De plus, supposians que la bile soit vifqueufe & inactive  
& conséquemment incapable d’achever, par fes quali-  
tés favoneufes, la solution commencée dans l’estomac,  
ensorte que l’aliment ne foit pas assez atténué pour four-  
nir un chyle de la finesse qu’il doit être pour Circuler  
librement à travers les poumons ; la fuite de cette dé-  
pravation sera qu’on reEpirera difficilement, comme il  
arrive dans le *chlorofis* ( pâles - couleurs ; ) & comme  
dans ce cas le chyle ne *se* trouve point façonné par Pac-  
tion des poumons qui lui est nécessaire pour l’atténuer  
& le convertir en un fang louable ; le fang qui fe forme  
de ce chyle est trop greffier pour circuler à travers les  
glandes ; les humeurs fuperflues qui devroient être  
emportées par les émonctoires destinés à cet effet,  
restent dans la masse ; de là les obstructions des glan-  
des & l’hydropisie.

Il feroit peut-être difficile de suivre pas à pas l’aliment  
dans tous les différens degrés de solution qu’il doit re-  
cevoir, & de détailler tous les différens désordres que  
cause sa stagnation dans ces vaiffeaux de différentes  
classes,qui vont toujours en décroissant.Il me suffit d’ob-  
Eerver pour le présent, que toutes les sois que des par-  
ticules de sang, c’est-à-dire d’aliment dissous, arrivent  
à une storte de vaistéau dont le diametre est trop petit  
pour les recevoir, il faut qu’elles y restent en sta^na-  
tion , à moins qu’elles ne foient capables de *se* divifer  
en plus petites particules.

Maintenant, pour revenir à la *goute,* je fuppofe un hom-  
me plein de vigueur, qui mange & boit avec appétit,  
& qui, par le moyen d’exercices fuffifans, conferve aux  
organes de la digestion , le ton & l’élasticité nécessaires  
pour bien dissoudre fes alimens. Je silppofe encore,  
que le même homme cesse tout à coup , totalement ou  
en partie le genre d’exercice qu’il faifoit, & que sim  
appétit ne diminue pas à proportion de la diminution  
qui est survenue par là dans fes facultés digestives. II  
peut arriver en ce cas que l’aliment foit suffisamment  
atténué pour les principaux befoins de Pœconomie ani-  
male, tandis que la terre ne fera pas assez dissoute pour  
circuler librement dans la classe de vaisseaux la plus  
reculée ; c’est-à-dire , de ces vaisseaux qui portent des  
fluides dans les parties qui n’ont point de fang, qui font  
nourries de lymphe, de sérosité, ou de quelques fluides  
plus déliés; tels font les tendons, les ligamens , & les  
membranes nerveufes.

C’est pourquoi lorfque ces particules terretsses qui ne sirnt  
dissoutes qu’en partie , arrivent aux vaisseaux les plus  
récuses, dont le diametre est trop petit pour les rece-  
voir; il faut qu’elles y restent en 1: agnation, étant par  
leur dureté incapables d’une division ultérieure, &  
qu’elles y distendent avec douleur les fibres nerveufes :  
mais étant continuellement poussées par le nouveau  
fluide qui succede, elles coupent & déchirent les fibres  
nervetsses ; ce qui occasionne aux gouteux ces douleurs  
excessives qu’ils ressentent dans leurs paroxysines.

Quand après plusieurs accès de *goute,* il s’est fixé une  
quantité suffisante de cette terre obstruante, silr quel-  
que partie , les tendons & les ligamens deviennentroi-  
des & immobiles ; & la matiere obstructive perce petit  
à petit à travers les tégumens, & paroît dans sa forme

549 ART

propre & originaire, c’est-à-dire, en forme de terre ou  
de craie.

Si la matiere obstructive étoit repoussée, & que quelque  
obstacle formé à dessein ou par accident, l’empêchât  
de fe fixer fur les extrémités ; il pourroit arriver qu’el-  
le fe jettât fur les membranes nerveufes de quelques  
organes plus nobles, & qu’elle y causât des désordres  
différens, felon les différentes parties où elles *se se-  
roit* jettée, de la maniere qu’on l'a dit plus haut.

Nous pouvons comprendre par-là pourquoi *la goute* a ét'é  
regardée dans tous les tems comme incurable : la rai-  
fon en est qu’elle réside dans les vaisseaux les plus re-  
culés , lequels fiant bien loin hors de la siphere des opé-  
rations médicinales.

C’est aussi pourquoi, selon lesysteme de Sydenham, si  
l’on fortifie les organes digestifs par des aromatiques  
échauffans, les forces de la circulation étant augmen-  
tées, la matiere gouteufe fera poussée plus fortement  
vers les extrémités où conséquemment la douleur aug-  
mentera. Si au contraire on traite la *goute* par des re-  
medes rafraîchissans , cette méthode caufe du rel lehe-  
ment dans les organes de la digestion, & occasionne  
conséquemment un plus grand amas de matiere arthri-  
tique.

Afin que cette courte théorie de *\a goute* puisse ne pas pa-  
foître entierement infructueuse , il faut remarquer de  
plus que les sels alcalins sont les seules substances  
qu’on connaisse dans la nature qui fournissent un mense  
true capable de dissoudre la terre. Aussi les sels alca-  
lins de toutes fortes disposent la terre à une solution  
sclffifante pour une végétation subséquente, & fertili-  
sent le terroir d’une maniere sensible.

C’est donc parmi les siels alcalins qu’il faut chercher un  
remede pour la *goute* ; & si on peut le rendre assez pé-  
nétrant pour qu’il arrive dans la classe de vaisseaux la  
plus reculée où réside la caufe matérielle de *ia goute,*& qu’il la puisse atténuer au point de la rendre capable  
de tranfpirer à travers les pores de la partie affectée ;  
ce sera ce qu’il faudra non-feulement pour guérir le  
paroxysine présent ; mais même pour corriger si bien  
la constitution du corps qu’il ne ressente plus cette in-  
commoditépar la suite que très-légerement, & peut-  
être même qui ne la ressente plus du tout.

Il ne faut pas que je manque de donner place ici à une  
recette d’un topique pour *iagoute,* qui m’a été donnée  
par un Gentilhomme d’un rang & d’une fortune éle-  
vés , duquel il s’est fervi pendant plusietlrs années avec  
beaucoup de succès , & qu’il conseilloit à beaucoup  
de ses amis, qu’il s’en sont tous parfaitement bien  
trouvés.

La voici..

*Prenez* un pot de terre de la capacité de douze pintes,  
emplissez-lejufqulau haut de fleurs de fureau bien  
mûres & épluchées proprement; elles s’abbaisse-  
ront peu à peu : vous continuerez de remplir le  
pot tous les jours jufqu’à ce que le tems de cette  
fleur fijir passé. Vous mettrez ensuite par-dessus  
trois pintes de vinaigre commun, & une demi-  
livre de sel marin gris ; alors vous boucherez bien  
le vaisseau, & le laisserez exposé au soleil pendant  
deux mois , remuant tous les jours avec un bâton ;  
vous le boucherez bien ensiIite & le mettrez à la  
cave. S’il s’y engendre des vers, mettez-y un peu  
de SH, remuez & mêlez bien le tofit ensemble,  
Appliquez-en de douze heures en douze heures  
sur la partie affligée.de la *goute.* Il le faut mettre  
froid. S’il est trop fec , versiez un peu de vinaigre  
parmi. Il en faut mettte un demi-pouce d’épais  
sur la partie du pié qui est affectée dans le tems  
que la douleur commence à fe calmer un peu.

\* Il est à remarquer que ce cataplasine fait transpirer ex-  
cessivement la partie, enforte qu’il n’y a pas un pore  
dont il ne sorte de la liqueur limpide.

ART 550

Si on applique ce cataplalme de la maniere & dans le  
tems que je viens de dire ; c’est-à-dire, quand la gran-  
de douleur commence à diminuer, il guérit la douleur  
& l’estropiement de la partie , lesquels autrement au-  
roient affligé le malade pendant plusieurs semaines ,  
& même quelquefois plusieurs mois ,. comme me l’a  
assuré le Gentilhomme qui m’en a donné la recette ,  
pour en avoir fait l’expérience lui-même.

Examinons de quoi il est composé, & nous trouverons  
qu’il est tout propre aux effets qu’on lui attribue.

Les ingrédiens qui y entrent font le vinaigre, le sict & les  
fleurs de sureau.

La nature & les propriétés du vinaigre sirnt suffisamment  
expliquées à l’article *Acetum.* Quand au siel, je renvoie  
mon Lecteur à l’article *Sal,* après lui avoir fait obfer-  
ver que cette substance contient un eEprit acide extre-  
mement pénétrant, & une terre alcaline.

Il n’est pas question ici de chercher quelles sont les pro-  
priétés des fleurs de scireau, ou quelles vertus médici-  
nales elles possedent, quand elles sirnt dans leur état  
naturel ; parce que ces fleurs, une fois mifes dans le pot,  
s’amortissent, s’affaissent, dégénerent en une efpece  
de pulpe fétide, perdent les vertus qu’elles avoient en  
tant que plante, & en acquierent de nouvelles, toutes  
différentes de celles-là. Ainsi on a vu plus haut à Par-  
ticle *Alcali s* que les végétaux putréfiés procurent par  
la distilation tin sel volatil urineux, qui ne di flere en  
rien de l’efprit de corne de cerf, ou d’aucun autre *es-  
prit* ou fel animal ; au lieu qu’avant la putréfaction on  
n’auroitpu par aucun moyen que c’eût été en tirerun  
efprit pareil.

C’est pouquoi du mélange des fleurs de fureau putréfiées  
& converties en une pulpe huileuse qui abonde en sel  
volatil alcalin, avec le vinaigre & le sel, qui semt im-  
prégnés l’un & l’autre d’acides extremement péné-  
trans ; il résiilte une troisieme substance fort différente  
de chacun des ingrédiens qui entrent dans sa composi-  
tion ; car l’acide du vinaigre agit fur les sels alcalins  
du végétal putréfié ; celui -ci agit à sem tour sur l’acide ;  
ensiarte qu’ils se détruisent l’un l’autre, d’où provient  
une substance neutre qui a quelque chose du *tartre*régénéré, qu’on appelle *autrement-terre foliée de tar-  
tre.* Mais comme le sel qu’on emploie pour la prépara-  
tion du tartre réssénéré est fixe , & que celui des fleurs  
de flureau putréfiées est volatil, il doit résulter de l’u-  
nion de ce dernier avec le vinaigre, un tout plus pé-  
nétrant.

On n’ignore plus à présent que les substances neutres  
semt extremement savoneufes & résolutives , & qu’d-  
les agiffent comme un menstrue sur les substances, silr-  
tout celles qui font terretsses , ce que ne seroient pas  
les alcalis ni les acides. C’est sans doute un menstrue  
tel que celui-là qui diffout la terre dahs un champ,  
& la dispose à Eervir à la végétation. Or nous avons  
tout sujet de croire que cette composition neutre dont  
il est ici question , pénetre la matiere obstructive qui  
causie les paroxysines *degoute,* la résout & la rend ca-  
pable de transpirer à travers les pores de la peau. Et je  
ne doute point que si jamais on découvre le moyen  
d’introduire jusquesdans la classe de vaiffeaux la plus  
reculée , des siels alcalis tellement envéloppés & neu-  
tralisés que leur qualité caustique ne puisse point nuire  
à ces vaisseaux, ou ne guérisse la*goute* aussi aisément,  
& aussi parfaitement que toute autre maladie.

ΑΛΤΗΚΟΟΙΑ,Ἀρθρωδία, dle’pôpojo, *articuler s* la mê-  
me chosie *cust articulation.* Voyez *Articulatio.*

ARTHRON, Ἀρθρον, *jointure.*

ARTHROSIS, Ἀρθρώσις, d’floôpow, *articuler s* synony-  
me à articulation. Voyez *Articulation-*

ΑΙΙΤΙΑ,Ἀρτία, ἀρτίη ; selon quelques-uns ce mot est  
pris dans un sens général pour άρτηρία; d’autres , com-  
me le remarque Erotian, veulent qu’il signifie simple-  
ment la trachée-artere.

Mm ij

55ΐ ART

ARTICOCA, ARTICOCALUS; *Artichauds* lamê-  
*me chose que cinara. Voyez Cinara.*

ARTICULARIS MORBUS , *la goute. Voyez Ar-  
thritis.*

ARTICULATIO , Άρθρωσις , *Articulation.* Les os ne  
peuvent servir aux tssages auxquels ils sirnt destinés, à  
moins que toutes les différentes parties dont ils sirnt  
composés ne soient affemblées par un certain rapport  
entre elles, & ne soient unies ou tiennent ensembles en  
différentes manieres. Les plus anciens Ostéologistes ,  
( en ne parlant que de l’histoire des os parfaits d’un  
adulte ) ont donné le nom *d’articulation* à l’affembla-  
ge de ces parties, & celui de fymphyfe à leur union  
ou liaifon.

L’*articulation* ainsi établie est de deux fortes, l’tuy mo-  
bile, pour donner du' mouvement aux parties osseu-  
ses ; l’autre immobile, pour les arrêter fixement enfiem-  
ble. La premiere est ordinairement appellée diarthro-  
le , c’est-à-dire, ( felon l’expression de Charles Etien-  
ne , ancien Docteur de la Faculté de Medecine de  
Paris ) *articulation* séparée , & l’autre stynarthrofie ,  
c’est-à-dire , *articulation* conjointe.

Dans la diarthrofie ou *articulation* mobile , les pieces  
font réellement séparées , & chacune de ces pieces à  
l’endroit où elles fie touchent, est revétue d’un carti-  
lage propre & très-poli, moyennant lequel l’une peut  
gliffer fiur l’autre. Dans'la Iynarthrofie ou *articulation*immobile, les pieces scmt tellement jointes ensem-  
ble , que leurs portions qui *se* touchent n’ont point  
de surface lisse, & ne peuvent glisser l’une fur l’au-  
tre.

Il y a encore une forte *d’articulation* qu’il est difficile de  
rapporter à l’une ou à l’autre de ces deux, parce qu’el-  
le tient de l’une & de l'autre. C’est pourquoi j’en éta-  
blis une troisieme espec» siousle nom d’*amphiarthrose,*nom qui me paroît lui convenir mieux qu’à d’autres  
*articulations* auxquelles on a voulu l’appliquer.

*Diarthrose.*

La diarthrosie ou *articulation* mobile est , ou manifeste  
avec un grand mouvement, ou obsiture avec un petit  
mouvement. L’une & l’autre est encore de deux espe-  
ces ; l’une vague ou avec un mouvement en plusieurs  
siens , comme celui du bras sisr l’omoplate, & celui de  
la cuisse fur l’os innominé ; l'autre alternative ou avec  
mouvêstlent borné à deux siens réciproquement oppo-  
sés , comme le mouvement du coude silr le bras , &  
celui des deux dernieres.phalanges sur les premieres.

Par le mouvement en plusieurs siens, on entend celui qui  
Le fait en haut, embas, en devant, en arriere , à droi-  
te , à gauche & en rond.

Le mouvement en rond fe fait ou en pivot, comme au-  
tour d’un axe , ou en fronde , c’est-à-dire , de façon  
que le chemin que fait l’os ainsi mû, décrit en quel-  
que maniere un cone ou la forme d’un entonnoir , en  
ce que l’une des extrémités de l’os fe meut dans un  
très-petit efpace, pendant que l’autre extrémité fait  
un grand cercle.

Le premier de ces deux mouvemens en rond est appelle  
rotation par les Anatomistes : l’autre n’est qu’un tour-  
noyement combiné de ceux qui fe font en haut, em-  
bas, &c. Il faut remarquer que le mouvement en pi-  
vot n’a pas lieu dans toutes les *articulations* en plu-  
sieurs fens, par exemple dans celles des premieres pha-  
langes avec les os du métacarpe, &c.

La diarthrofe ou *articulat ion* mobile en plusieurs fens,  
est encore de deux fortes bien différentes , l’une arron-  
die & comme orbiculaire ou en maniere de globe ,  
l’autre applatie ou planiforme.

La diarthrofe orbiculaire *se* voit dans les os, dont une  
extrémité arrondie roule dans une cavité plus ou moins  
proportionnée d’un autre os, comme la tête du femur  
dans la cavité cotyloïde, ou dont la cavité roule fur l'é-  
minence d’un autre , comme les bafes des premieres  
phalanges fur les têtes des os du métacarpe.

ART 5 52

La diarthrose planiforme est plus ou moins plate, dans  
laquelle les pieces articulées gliffent l’une fur l’autre,  
à peu près comme quand on frotte la paume d’une  
main contre celle d’une autre. Cette *articulation se* re-  
marque dans les os du carpe, dans ceux du tarfe &  
dans les apophyses obliques des vertebres.

Les anciens ont appelle la premiere de ces deux fortes  
*d’articulations* énarthroEe , & la seconde arthrodie.  
Quelques modernes paroissent vouloir comprendre  
l’une & l’autre fous le nom de genou, terme emprun-  
té de certains ouvriers qui l’auront mal à propos pris  
du corps humain pour l’appliquer à leurs instrumens.  
Je conviens que ce terme, selon leur idée & leur lan-  
gage, exprimeroit assez bien tous les degrés de la diar-  
throse orbiculaire : mais il faut aussi convenir qu’il y  
a des *articulations* si plates, que les plus habiles de  
ces mêmes ouvriers leur refisscroient le nom de ge-  
nou.

La diarthrofe alternative ou réciproque a quelque ressem-  
blance avec les charnieres ou les gonds; c’est pour-  
quoi les anciens Grecs lui ont donné le nom de gin-  
glyme , qui signifie l’un & l'autre. Les modernes l’ap-  
pellent aussi par la même raision charniere.

On en fait ordinairement plusieurs fortes. Il me semble  
qu’il n’y en a que deux à proprement parler. La pre-  
miere est bornée à la flexion & à l’extension ; & par-  
ce qu’elle fait angle par ce mouvement, je l’appelle  
ginglyme angulaire :- cette *articulation* est précisément  
en charniere. La feconde forte n’est propre qu’à faire  
de petits demi-tours de côté & d’autre , ou de peti-  
tes rotations latéralçs, felon le langage des Anatomisa  
tes; c’est pourquoi je l’appelle ginglyme latéral. Cet-  
te *articulation* est proprement en pivot ou en gond.  
L’une & l’autre *fe* falt en différentes manieres.

Le ginglyme angulaire fe fait ou avec recéption récipro-  
que d’éminences & de cavités de llun & de l’autre os,  
comme dans *F articulation* de l’humérus avec le cou-  
de, ou simplement avec réception de plusieurs émi-  
nences d’un os dans autant de cavités d’un autre , par  
exemple, celle de l’extrémité inférieure du femur  
avec l’extrémité supérieure du tibia.

Le ginglyme latéral est ou simple, comme dans *Varti-  
culation* de la premiere vertebre du cou avec Papophy-  
*sie* dentiforme de la feconde, ou il est double , c’est-  
à-dire , en deux différens endroits de Pos, comme dans  
*F articulation* du rayon avec le cubitus.

Il faut remarquer en général que parmi ces fortes dlcr-  
*ticulations* les unes sont plus parfaites & plus ferrées  
que les autres, & qu’il y. en a qui ne sirnt pas tout-à-  
fait bornées à la flexion & à l’extension , ni aux demi-  
tours réciproques, comme on verra dans la fuite.

La diarthroEe obEcure, ou celle qui ne permet que de pe-  
tits mouvemens, est aussi de différentes especes, com-  
me on verra dans le détail particulier des os ; dans  
l’affemblage, par exemple, des os du carpe , de la  
plupart des os du métacarpe, du péroné avec le tibia.

Anciennement cette *articulation* a été appellée doutetsse  
par les uns, neutre par les autres, par quelques-uns  
amphiarthroste, & il y en a qui Pont rapportée à la sp-  
narthrose. Le premier de ces noms auroit pu conve-  
nir , mais les trois derniers étoient mal fondés.

*Synarthrose.*

Cette *articulation* qui est l’affemblage des os arrêtés en-  
siemble pour demeurer fermes dans leur situation, est  
de deux fortes, l'lune par engrenure, & l’autre en ma-  
niere de clou ou cheville. On peut encore divifer l’en-  
grenure en deux especes , une profonde & une plus  
superficielle. La premiere espece d’engrenure fe re-  
marque dans les jointures des os larges. Les anciens  
Font appellée future, parce qu’elle a quelque reffem-  
blance avec une couture grossiere, par exemple, celle  
des os qui font la voute du crane. Elle fe fait par des  
dentelures & des enfoncemens qui fe reçoivent de *co-  
té* & d’autre , à peu près comme la menuiferie, qu’on

5 5 5 ART

appelle queue d’aronde ou d’hyrondelle. Les anciens  
l’ont appellée ongle, apparemment parce que les te-  
nons étoient alors arrondis en maniere d’ongles.

La seconde espece d’engrenure est celle que l’on obser-  
ve dans les os qui sont joints par des sijrfaces plus éten-  
dues, ou dont les jointures externes ne paressent pas  
sensiblement dentelées. Les anciens l’ont appellée har-  
monie,& ont donné pour exemple quelques-uns des  
os de la mâchoire supérieure. Quoiqu’ils Paient décri-  
te comme étant en simple ligne, ils n’ont pas pris cela  
rigoureusement, mais à peu près comme dans l’assem-  
blage des planches raboteuses d’une cloisim fans en-  
grenure. Ils ont averti exprès, qu’ils avoient fort bien  
obfervé de petites inégalités dans cette forte de join-  
ture ; & même il y en a eu qui *se* font servis indiffé-  
remment de ces deux termes, & ont nommé stlture ce  
qu’ils avoient ailleurs appelle harmonie.

La suture dissere très-fort de l'harmonie , en ce que la  
future a des dentelures & des tenons fort considéra-  
bles qui s’entrelacent par beaucoup de petites avances  
ou éminences latérales ; de forte qu’on ne peut séparer  
les pieces ainsi jointes sans rompre une grande partie  
de ces tenons & de leurs petites éminences , au lieu  
que celles qui simt affemblées par harmonie *se* quittent  
souvent seins rompre rien ou que peu.

L’harmonie differe de la stature, en ce que dans l’har-  
monie les inégalités scmt petites , superficiellement  
unies, & ne paroiffent prefique pas dans la fiurface des  
os , dont la jointure ne représente qu’une efipece de  
ligne plus ou moins irréguliere.

La synarthrofie qui *se* fait en maniere de clou ou de  
cheville , comme on voit dans *F articulation* des dents,  
est appellée gomphofe , terme retenu des anciens  
Grecs.

*Amphiarthrose.*

La troisieme efpece *d’articulation* des os en général, par-  
ticipe de l’une & de l’autre des précédentes, savoir de  
celle qui est mobile & de celle qui est immobile; c’est  
pourquoi je l’ai appellée amphiarthrose, c’est-à dire ,  
*arelcstdaelon* mixte, comme tenant de la diarthrose par  
sa mobilité, & de la Eynarthrose par *sa* connexion.

Les pieces qui la composent n’ont pas chacune un car-  
tilage propre & particulier comme dans la diarthrose.  
Elles tiennent de part & d’autre à un même cartilage  
commun, qui étant plus ou moins simple, leur permet  
un mouvement de flexibilité , quoiqu’elles ne puissent  
pas gliffer l’une Eur l’autre. Telle est la connexion de  
la premiere côte avec Ie sternum, celle des corps des  
vertebres entre eux.

*Symphyse*

Après avoir examiné *Farticulation* ou l’assemblage des  
os, il faut voir leur union , leur liaifon ou leur conne-  
xion proprement dite , que les anciens ont appellée  
fymphyfe. Ils ne fe simt servis de ce terme à l’égard  
de la connexion des os , que dans un sens impropre ou  
étendu , & ils ne Pont appliqué proprement pris, qu’à  
l’ossification.

Les Auteurs qui difient que les anciens prennent la fym-  
phyfie pour une efipece *articulation,* leur font injusti-  
ce, de même que ceux qui avancent qu’ils ont regardé  
*F articulation 8c* la iymphyfe comme deux chofes tout-  
à-fait opposées, car ils ne font ni l’un ni l’autre. Je,  
parle des premiers anciens.

En premier lieu, ils ne confondent pas l’*articulation* avec  
la fymphyfe, mais ils les distinguent sort nettement &  
prennent *F articulation* pour le simple assemblage des  
os , indépendamment de leur liaision ou de leur union.  
En siecond lieu, ils ne les regardent pas comme oppo-  
sées, c’est-à-dire, ils n’excluent pas la symphyse des  
endroits où ils mettent l’*articulation* , puisque l’on  
voit clairement parleurs écrits qu’ils ont établi toutes  
les deux ensemble pour la composition du siquelette.

1 siussit d’écouter le seul Galien, qui dit en général, « que

ART 554

» le squelette est un arrangement de tous les os liés en-  
» semble, & onsilite que leur composition sie fait en  
»deux manieres, par article & par fymphyfe : que  
*» F articulation* est l’arrangement naturel des os, & la  
» EymphyEe leur union naturelle. » Enfin après avoir  
parlé des différences de tout ce qui regarde *s'articula-'  
tion,* il déclare nettement, que par la stymphyEe ou l’u-  
nion des os, non-seulement il entend celle par lequel-  
le deux ou plusieurs pieces deviennent une seule avec  
l’âge, mais qu’il entend aussi celle qui unit & lie na-  
turellement les osensiemble par différens moyens, dont  
il admet avec sies prédécesseurs trois siortes, savoir les  
cartilages , les ligamens & les chairs. Il donne avec  
eux à la premiere sorte de EymphyEe le nom de Eyn-  
chondrsse, à la seconde celui de synevrose , & à la  
troisieme celui de syssarcosie. Il avertit aussi que sies  
prédécesseurs n’ont pas pris le terme de synevrosie à la  
lettre, comme si cette union fe faisoit par le moyen  
des nerfs, mais parce qu’ils étoient accoutumés d’ap-  
peller les ligamensnerfs, & même de donner ce nom  
aux tendons , quoiqu’ils distinguassent très-bien ces  
trois chofes,

La division vulgaire de la Iymphysie en une sans moyen,  
& en une avec moyen, n’a pas lieu ici ; car la premie-  
re , dont on donne pour exemple la machoireinférieu-  
re, n’appartient qu’à la formation des os encore impar-  
faite, & non pas à la connexion. Je nomme la premie-  
re fymphyse d’ossification , & la feconde fymphyse  
*d’articulation.*

Cependant on pourra fe servir de la même division par  
rapport à un corps adulte, mais dans un autre siens, &  
en la maniere suivante : Toutes les pieces qui font  
l’assemblage de la charpente ossesse, font naturelle-  
ment liées & unies ensemble. Cette union ou liaison  
que j’appelle avec les Anciens, EymphyEe, est ou sans  
moyen, ou avec moyen.

La Eymphyse sans moyen est celle où les os assemblés Ee  
soutiennent en cet état par eux-mêmes & par leur seule  
conformation ; comme les os pariétaux qui fe soutien-  
nent mutuellement par leurs dentelures ou tenons, &  
ainsi donnent tout à la sois l’exemple *T articulation 8e*de Eymphysie, ou d’assemblage & de connexion. C’est  
de cette maniere que les os de la basiedu crane sont em-  
brassés & soutenus par ceux de *sa* voute. Cependant  
toutes ces pieces ne *se* touchent pas immédiatement  
dans l'état naturel, étant pour»!’ordinaire comme \*sé-  
parées par des membrannes qui *se* glissent entre elles.

La symphyse ou connexion des os avec moyen , est de  
trois scjrtes, Eavoir , cartilagineuse , ligamenteuse &  
charnue, ou missculeuse. J’admets cette division des  
Anciens , qui les appellent synchondrosie, Eynevrose &  
syssarcosie, comme je viens de dire ci-dessiis.

La Eynchondrose ou l'ymphyEe cartilagineuse , est oumo-  
bile, comme celle qui unit ensemble les corps des ver-  
tebres, & celle qui joint la premiere côte avec le ster-  
num ; ou elle est immobile, comme celle des os pu-  
bis pour l’ordinaire. La Eymphyse d’ossification n’a pas  
lieu ici, & l’union des épiphyses lui appartient plutôt  
qu’à la fymplyfie *d’articulation.*

La synevrofie ou EymphyEe ligamenteuse se trouve dans  
toutes les *articulations* mobiles, & cela de la maluere  
que j’exposerai en traitant des ligamens en général.

La Eyssarcose ou EymphyEe charnue , que l'on peut appel-  
ler encore mufculaire, est aussi réelle que les deux pré-  
cédentes ; & on peut dire avec beaucoup de raison, que  
cette eEpece de symphyEe est plus générale que les  
deux précédentes, en ce qu’elle les accompagne toutes  
deux, les fortifie, & même fupplée à leur infuffifance.

' Le feul exemple de la connexion du bras avec l’omo-  
plate, prouve assez ce que j’avance ; car la sureté de  
cette *articulation* dépend plus des mufdes que des liga-  
mens. WINsLow *, Anatomie.*

ARTICULI PLANTARUM; tous les endroits des  
plantes qui forment des nœuds ou jointures , defquels  
fortent ordinairement des branches.

μARTICULUS,Ἀρθρον, *jointures articulation s* assembla-

*iis* a R T

ge de deux os pour le mouvement de l’un & de l’autre.  
**BLANCARD.**

ARTIFEX, Δημιουργὸς dans Hippocrate, τεχνίτης dans  
Galien ; *un Artiste.* On fait bien ce que ce mot signifie  
en général : mais on le prend souvent dans un siens plus  
particulier , pour signifier un Medecin qui exerce sion  
art par des principes raisionnés, confirmés par l’expé-  
rience. Quelquefois les Alchymistes & les Spagiristes  
prennent la liberté de fe qualifier de ce nom. Cas-  
TEtLI.

ARTIFICIALE ; tout ce qui est fait ou préparé, foit  
de la pierre même du cinabre , ou de la mine où il fe  
forme. RULAND.

ARTIOS ,Ἀρτιος, *entier, total, parfait s* complet dans  
toutes fes parties , qui n’a point fouffert d’échec, *He-  
Jychius\** Ἀρτίως, adverbe ; signifie entierement, parfai-  
tement, ἀρμοδίως, c’est-à-dire, avec adhérence , d’une  
maniere bien affortie, ainsi qu’Hefychius rend ce mot.  
ἀρτίως signifie aussi la même chofe qii’sarapTsoç, ἀπηρ-  
τισμένως, & ἀκριβας, adverbes qûi expriment Pexacti-  
tude, l’excellence, la perfection, ainsi qu’il faut les  
entendre dans les Aphorisines d’Hippocrate, *Lib. de  
Humoribus.*

Ἀρτιοι ὸι σπόνδυλοι ἐντὸς *ἀλλήλοις, «* les vertebres sont  
» emboîtées les unes dans les autres. » *Lib. de Art. et  
Mochl.*

*''stagnai esismi*, par rapport aux crifes , font les jours pairs,  
auxquels Hippocrate oppofe περισσαὶ, les impairs , de  
même qu’on dit ἄρτιος ἀριθμὸς καὶ περισσὸς , un nombre  
pair & un nombre impair. C’est dans ce siens qu’il dit,  
*Lib. I. Epid.* Τὰ δἐ παροξυνόμενα ἐν ἀρτιησι , κρίνεται ἐν  
ἀρτιησι. *ων* δ’ ὀι παροξυσμοὶ ἐν περισσῷσι, κρίνεται ἐν πε-  
ρισσῆσι. « Si le paroxylme est arrivé un jour pair, il en

- » stera de même de la crise : mais s’il est arrivé un jour  
» impair, la crise arrivera aussi un jour impair. » Et  
encore, *Lib. eod.* ’Εστι δ’ ή πρώτη κρίσιμος τῶν περιόδων  
ἐν τα?ς ἀρτιησι κρινόντων δ’. « De toutes les fievres cri-  
» tiques dont la crife tombe un jour pair , le premier  
» jour de crife est le quatrieme. »

ARTIPHYES ,Ἀρτιφυἐς, d’floTi, *tout nouvellement, Se*φύω, *produire ; nouveau-né :* mais *Artiphyes,* ἀρτιφυἐς,  
venantde ἄρτιος, *entier , 8c* φύω , signifie *complet.* C’est  
dans ce siens qu’on trouve dans Hippocrate, περὶ ἐπτα-  
μενου. Άρτιφυὴς ἀριθμὸς καὶ τέλειος, « un nombre parfait  
» & complet. »

ARTISCUS ,Ἀρτισ^ος , d’apToç, *pain s artisciis* signifie  
un trochisque d’tme matiere ou d’une autre, parce que  
les trochisques ont ordinairement la forme d’un petit  
*pain :* mais dans un siens plus restraint, *arasei* signifie  
des trochifiques faits de chair de vipere. CasTELLI.

ARTISTOMA , Ἀρτίστομα ; dans Hippocrate, περὶ τῶν ἐν  
κεφαλῦ τραυμάτων, signifie,felon la traduction de Galien  
dans fon *Exegesis,* πανταχόθεν *osiasud ,* « uni & poli de  
toutes parts. » *Arelstomos, florfropooç* dans un autre  
siens, signifie quelqu’un qui prononce les mots d’une  
langue bien distinctement & fans les mutiler.

ARTIYPOCHROS COLOR , Ἀρτιύπωχρος χροίη, dans  
Hippocrate , περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν, signifie une couleur  
pâle & jaunâtre, telle que celle qu’occasionnent les ma-  
ladiesdela rate.

ARTIZOA , Ἀρτίζοα , deζώη , *vie,* signifie qui vit peu,  
& est iynonyme à ὀλιγοχρόνια, employé par Galien &  
par Hefychlus, pour signifier, « qui est de courte du-  
» rée. » On en voit un exemple dans Hippocrate ,  
περὶ ἐπικυήσιος. ταυτα τὰ παιδία ὰρτίζωα; « ces enfans  
» ne vivent pas long-tems. »

ARTOCREAS , Ἀρτόκρεας, d’apncç, pizic, *& Kdaç , vian-  
de,* la même chofe *epxcpastetum* ; sorte de pâté.

ARTOMELI, Ἀρτόμελι, d’apToç , *pain ,* & μέλι, *miel ;*cataplasine fait avec du pain & du miel. BLANCARD.

ARTOPTA, Ἀρτόπτα signifie à la lettre un vaiQèau  
dans lequel on fait cuire un pâte ou du boudin au four :  
mais il fe dit dans un fens métaphorique des femmes  
qui ont des accouchemens faciles. CasTELLI.

ARTOPTICIUS PANIS, d’sqroç,*pain,* & ὸπταω,*rôtira  
puin roti.* BLANCARD.

ART 5.56

ARTOS, Ἀρτος, *pain.* Ce mot dans Hippocrate, περὶ  
γυναικειης φυσ. est pris pour une masse de matiere fari-  
neufe & autres enfermées enfemblc dans un morceau  
de linge , & appliqué chaud en forme de fomentation  
fur l’uterus. Mais ἄρτος, est pris aussi par Hippocrate  
dans une infinité d’endroits pour *pain\* & il en distin-  
gue plusieurs fortes, telles que

Αρτος ἄζυμος, d’a privatif, & ζύμη, *ferment* ou *levain ;  
pain* non-levé. Ce *pain* est celui qui nourrit le plus &

\* qui fait le moins d’excrémens. *Lib. II.* περὶ *cTldlTHÇ.*

Αρτος αυτοπυριτης ἢ ἀυτόπυρος , d’laTo'ç , *vrai, naturel > &*πυρὸς, *fromentpain* fait de farine, où l’on a laissé le fon  
avec la fleur.

Il est dessiccatif & passe aisément , *Lib. vase* τῶν ἐντὸς  
παθων.

Ἀρτος διπύριτης ἢ δίπυρος, de δ ὶς, *deux sois, 8c ’wusufeu^  
pain* cuit deux fois , ou qui a été mis au four deux fois.  
Hippocrate le prefcrit dans l’hydropisie : ’Αρτῳ μἐν  
χρεειθ'ω Ηυρινῳ επὸῳ , ἢ των σκληρων διπυρίτη ; « qu’il  
» mange *du pain* de froment rôti, ou qui ait été mis au  
»four deux fois,» *Lib. Praedici. Ors* appelle aussi *ce pain*δ*leqScç :* il est très-dcssiccatif. -

Αρτος ἐγκρυφίης, de κρυπτώ, *cacher t, pain* cuit fous la  
cendre. On l’appelle en latin , *panelsubrinerictus.* C’é-  
tost, felon Galien, le plus mauvais *pain* qu’on pût  
manger, étant trèsssec & fort peu nourrissant, *Lib. II.  
oresi PiodTtiç, 8c Lib. II.* περὶ γυναικ.

Αρτος ἔξοπτὸς , de οτατάω, rôtir; *pain* rôti qui est très-  
dessiccatif, & qu’Hippocrate prefcrit par cette raiEon  
dans la dyssenterie, *Lib. VII. Epid. 8c Lib,* περὶ τῶν  
εντὸς παθῶν, où il l’appelle dans un endroit Ἀρτος ἔξο-  
nToç *ίωλος*, c’est-à-dire , « du *pain* rassis qu’on a fait  
» rôtir;» & *Lib. orest* ἀρχ. soTp. Ἀρτος ἐξοπτως ἢ ἔνωμος,  
( apizic rôti ou cru, σι font opposés l’un à l’autre.

Ἀρτος ἐχ;αρίτηζ, de ἐχάρα , *croûte ; pain* cuit fur les char-  
bons ou fur un gril : on l’appelle en latin, *panis foca-  
lis ,focarius, OO. crati culari s,* de *focus*, foyer, âtre, &  
*craticula,* gril. C’est un fort mauvais *pain,* à ce que  
prétend Galien, parce qu’il est brûlé en-dehors, tan-  
dis que le dedans est encore cru. Il passe assez facile-  
ment.. mais il fait mal à l’estomac. Selon le sentiment  
d’Hippocrate *,Lib. II.* περὶ διαίτας; *ce pain* (ὸι ἐ^αρίται  
ἄρτοι ) est moins nourrissant que celui qui est mis au  
four, mais plus dessiccatif, parce qu’il est plus grillé.

Ἀρτος ζυμίτης, de ζυμὴ, *levain ; pain* levé qui a un peu  
fermenté. Ce pain est léger, il passe aisément, nourrit  
peu, & fe digere facilement, Hippocrate, L. II. περὶ  
διαίτης.

Αρτος ἰπνύτης, de ἰπνὸς, *four ; pain* cuit au four. Il est  
très-nourrissant, parce qu’il n’est gueres séché, Hippo-  
crate, *Lib. Praedicti.*

Ἀρτος Ka^-dpoçjpizicpan; c’est-à-dire, *un pain luit de fine*fleur de farine. Hippocrate, dans plusieurs de fes irai-  
tés, l’oppose à συγκομιστὸς ( *Voyez ci-desseus* ) & à ἀυτό-  
πυρος, ( *Voyez plus haut.* ) On peut aussi regarder com-  
me *ses* opposés ἄρτος ῥυπαρὸς, & ἀχυρῶδης, de ῥύπος,  
*ordure, Sc Speoçov , paille ; pain* où il y a des ordures &  
de la paille, aussi-bien que celui qu’on appelle πντυ-  
ρώδης, & πιτυρίτης, de πιτυρον, *fon , pain defon* ; car ,  
comme dit Galien, *Lib. II. deCur.adGlauc.* « demê-  
» me que dans *lu pain* blanc on a la farine, non pas telle  
» que la nature la fait, mais purgée du fon, aussi du  
» gros *pain* de fon on a ôté la fleur de la farine.

Άρτος κλιβανίτης, de κλίβανος, four mobile fait de terre,  
defer, de cuivre ou autre matiere convenable; *pain*cuit dans un four portatif : quelques-uns l’appellent  
en-latin, *panis testuaceus,* de *testas,* qui est le nom  
qu’on donnoit au vaisseau dans lequel on le cuifoit.  
Ce *pain -,* felon Hippocrate, *Lib. II. 8e III. vase LiaL.iç,*est sort sec,mais très-peu nourrissant.Galien le regarde,  
*Lib. I. deAlim.foecult.* comm&très-bon, à caisse de la  
maniere dont on le prépare ; & Diphilus dans Athe-  
née-, *Lib. III.* le présure à tous autres par ses bonnes  
qualités ; car il est gracieux à Pestomac, fait de ben  
chyle, se digere aisément, fe distribue promptement »

557 A R καὶ

ne charge point le ventre , & n’y cause point de disten-  
tion ni d’enflure.

Αρτος ὀ^ελιάιος, ύ’ὀβελὸς, *broche ; pain* rôti à la broche.  
Il est modérément nourrissant , dessiccatif, & n’est  
point trop brûlé , Hippocrate, *L. II.* περὶ διαίτης, où il  
est aussi appelle ὀ&λίεος. Nous lisons dans Athenée, *L.  
III.* qu’il s’appelle, οβελίας ἀρτος, ή'τοι οτι ὀβολῦ πνπρα-  
σκεταὶ, *ως* ἐν τὴ Αλεξανδρία , ἢό'τι ἐν ὀίελίσκοις ὸπὸῷται;  
« soit parce qir?l fe vendoit une obole à Alexandrie ,  
» soit parce qu’on le faisoit cuire à la broche. »

Ἀρτος ἐν πυρῶν, *pain de froment.* Il est très-nourrissant &  
fait peu dlexcrémens , *Lib. II.* περὶ διαίτης , &Τιέν.περι  
ἀρχαίης ἰητρικῆς.

Αρτος ἐν, πυρῶν ἀπὸίστων ἢ ἐνττικμένων , de πτικσω , ôter l’é-  
corce, ou monder; *pain* de froment mondé ou non  
mondé, *Lib.* περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς. Le *pain,* ca πυρῶν  
ἀστὴίστων, paroît être la même chofe que le πιτυρώδης,  
*pain* de sim, dont on n’as ôté le sim. Il y a aussi un  
πὸρινος ἄρτος ὸπτικ, ἢ τῶν σκληρῶν πυρῶν, *pain* de fro-  
ment rôti, ou fait de froment durci : il est prefcrit pour  
l’hydropisie , *Lib.* περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν.

Αρτας πυρῶν σιτανίων τῷ χυλῷ τῶν niTusav ἐξυμωμένος, *pain*de blé Sitanien ( forte de blé qui vient en maturité en  
trois mois ) que l’on a fait fermenter avec du fuc ex-  
primé du fon , *Lib.* III. περὶ διαίτης. Il passe aisément.

ApTcç σεμιδαλίτης, de *aasiTasuiç , sine fleuri pain* de fleur  
de farine. C’étoit un *pain* fort nourrissant , quoiqu’il  
le fût moins que *Valica* ou le *siligo* : il faifoit peu d’ex-  
crémens. Galien, & avec lui Celfe & Paul, nous di-  
fent que ce *pain* n’est gueres moins nourrissant que le  
*siligo ; (Voyez plus haut)* & Philistion dans Athenée,  
prétend qu’il donne plus de forces que celui qui est fait  
*d’alica.*

Αρτος συγκομιστοὸ, de συγκομίζω, rassembler, mettre pê-  
le-mêle ; pain où entrent toutes les parties du blé, le  
gros & le fin. Il est dessiccatif, & passe aisément, *Lib.  
II. & III.* περὶ διαίτης-. Il est opposé à κα-Ταρὸο , pur ,  
*Lib. de Rat. Vict. in morse acut. & Lib.* περὶ ἀρχ. isoTp.  
Galien, dans fon *Exegefis,* rend συγκομιστοὶ floTolopar  
ρυπαρβὶ διὰ τὸ πάντα ἄμα τα ὰλευρα *o-vyr.op.hciQ'a.i, καὶ*μὴ διακρίνειθ'αι ; « sale , parce que toutes les parties de  
» la farine y entrent sans distinction. »

Αρτος εκ χόνδρῳ ἢ κονδρίτης, de χόνδρος, *alicas* pain faif  
de *F alica ;* il faifoit peu d’excrémens, *Lib. II.* περὶ  
διαίτης.

Ἀρτος ἔωλος, pains rassis ou durci. Il n’est pas fort nour-  
tissant : mais il est dessiccatif & attire les phlegmes,  
Lise περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν. Celfe l’appelle, *Lib. I. c.* 3.  
*Panis Hesternus,*

H y a encore d’autres fortes de pains dans Hippocrate ,  
tels que τῷ χυλῷ πεφυρημένος ; pain paitri & macéré  
dans du jus de froment : il est très-nourrissant, léger &  
passe facilement, *Lib. II.* περὶ διαίτης. Ἀρτος' πολλῷ  
ὓδατι πεφυρημένος, *1ί* ἀφύρητος ; pain paîtri avec une  
grande quantité d’eau , ou qui n’est point du toutpaî-  
tri, *Lib.* περὶ ἀρχ. ἐντρ. Ἀρτων ὸι μέγιστοι, pains d’un  
gros volume : ils font plus nourrissans que les pains  
d’une forme plus petite , parce qu’ils sontmoinsbrûlés  
& moins desséchés , *L. II.* περὶ διαίτης. ’Ἀρτοι θ.ερμοὶ,  
pains chauds qui dessechent le corps ’Ἀρτοι ψυχροὶ,  
pains froids : ilq dessechent moins que les précédens,  
'mais nourrissent peu, & font maigrir, *Lib. II.* περὶ  
διαιτης.

Outre les différentes fortes de pains ci-deffus mention-  
nées, il y en a eu d’autres plus récentes usitées chez les  
Romains ; tels que celui qu’ils fassoient aVec la fine  
fleur du *si h go >* duquel Pline dit, *Lib. XVIII. c.* 8.  
*Siliginem propriè dixerim tritici delicias ; candor est et  
sine virtute et sine pondere :* « on peut dire à la lettre ,  
»que le siligo est ce qu’il y a de plus délicieux dans le  
» froment ; il est blanc , & n’est ni trop lourd , ni trop  
» nourrissant. » Galien parlant de différentes sortes de  
pains, s’exprime en ces termes : Ό μἐν καθαρωἐνατος  
αρτος καλειται σιλιγνίτης ὸ δ’ ε’φεξῦς σεμιδαλιτης, ἀλλ’ ὴ  
μἐν σεμίδαλ/ς 'Ελληνικὸν τε nsij παλαίον , σίλιγνις *d?* ὑχ  
Εληνλικον , ετέρως δἐ αυτην ὀνομάζειν ουκ ἔχω. « Le pain

ART 55s

» le plus fin est appelle*silignit.es* ; celui qui "approche le  
» plus de ce premier pour la finesse, s’appellersoici*dali-  
» tés :* or*scmidalis* est un ancien mot grec ; mais *silignis*» n’est pas grec, & je ne fiai point d’autre terme pour  
» le rendre. » *Silignis* Vient du mot latin*siligo.* Il conti-  
nue de comparer les différentes Eortes de pains par rap-  
port à leur qualité plus ou moins nutritive, & poursijit  
ainsi : Τροφιμώτατος δε' ὸ σιλιγνίτης ἀυτῶν , εφεξης ὸ σεμι-  
δαλιτης , καὶ τρίτος *ό μ,ίΐτος èj (Puyrasuujste , ο* καὶ ἀυτοπυριτης,  
εφ ῳ τεταρτας ἐστι' τῶ τῶν ῥυπαρῶν *έι<Ρος , άν* ἔχατος ὸ  
πιταρίας, *ος δἐ* ἀτροφώτατος ἐστι'. « Le plus nour-  
»rissant de toutes ces sortes de pains , est le *silignites ;*» celui qui l'est le plus après ce premier, est le*sernida-  
» lues s* le troisieme est une forte moyenne entre le  
» plus fin & le plus grossier ; on l’appelle*fyncomistos 8c  
» autopyrites :* la quatrième siorte est une efpece de pairt  
» siale & bis ; celui de cctte fürte qui l’est le plus s ap-  
» pelle *pytelrias*, il nourrit peu. GaLIEN *sue Asm.sacs  
» Lib. I. c. 2.*

ARTUS, Τὰ κῶλα ; les extrémités & les parties du corps  
les plus compactes,telles que les piés & les mains; selon  
d’autres , il faut entendre par *artus,* les membres qui  
Eortent du tronc , & qui font partagés dans leur lon-  
gueur par des articulations. CasTELLI & BLAN-  
CARD.

A R T Y M A , Ἀρτυμα , Α’ἀρτύω , *asseaisonner s prépa-  
rer s* la même chose que *condimentum.* Voyez *Condi-  
mentum.*

A R U

ARUBUS, *Bettrecru.* JoNHsoN.

ARVINA, Λίπος, στεαρ ;’ la même chose que *Adeps..*Voyez *Adeps.*

ARUM, Offic. J. B. 2.783. Chab. 258. Raii Hist. 2.  
1208. Synop. 3. 266. Dill. Cat. Giss 56. *Arum vul-  
gare* , Ger. Emac. 834. Merc. Bot. 21. Phyt. Brit. 11.  
*Arum vulgare maculatum, et non maculaeum ,* Parla  
Theat. 372. *Arum vulgare maculatum et sine maculis,*Mer. Pin. 11. *Arum maculatum maculi*s *candidis vel  
nigris, & non maculatum* , C.B. Pin. 195. Tourn. Inst.  
158. Elem. Bot. 130. Oxon. 3. 542. Rupp.Flor. Gen,  
203. Boerh. Ind. A. 2. 74. Buxb. 26. DaLE.

Les Syriens appellent *rarum, Inpha.* Il pouffe des feuil-  
les semblables à celles du *dracunculus ,* mais plus pe-  
tites& non tachées. Sa tige est haute d’un palme, rou-  
geâtre , & figurée en forme d’un pilon, au haut duquel  
vient un fruit jaunâtre. La racine est blanche, & reffem-  
ble fort à celle du *dragunculus.* Bouillie dans l’eau,  
elle perd tellement fon acrimonie , qu’elle deyient  
mangeable. On en confit les feuilles, qu’on mange  
après les avoir laissé sécher d’elles-mêmes,& fait bouil-  
lir.

La racine, la graine & les feuilles ont les mêmes vertus  
que celles dti *dracunculus.* Outre ce on en peut appli-  
quer la racine en forme de cataplafme avec de la fiente  
de vache fur les parties affectées de la goute. On la con-4serve comme la racine de *dracunculus, Se* elle a ordi-  
nairement si peu d’acrimonie , qu’on la peut prendre -11  
aliment. DïOsooRIDE, *Lib. II. c.* 197.

Les racines de *s arum* siont rondes & tubéreusies , εηνί-  
ron de la grosseur d’une noix , blanches en-dedans , &  
jettent sijr les côtés plusieurs fibres blanches par où elles  
tiennent dans la terre; les feuilles font longues & lar-  
gessd’un verd éclatant, figurées à peu près comme une  
lance , ou comme une fleche barbelée; elles fiont dans  
quelques plantes tachetées de noir. Ali milieu des seuil-  
les s’éleve une tige ronde qui a à sim sommet une lon-»  
gue cosse otlVerte par en haut, laquelle est verte en de-  
hors & purpurine en-dedans ; elle lasse voir un long  
pistil cylindrique, de couleur pourpre, qu elle contient,  
lequel est enVÎronné dans sa partie inférieure d’un cer-  
de d’étamines, qui couronnent les baies naiffantes.  
Après que le pistil & la cosse qui le couvroit font tom-

*y ip* A R U

bés, il paroît de larges baies, rondes, d’un jaune tirant  
fur le rouge , pleines de pulpe & contenant chacune  
une graine ronde. Toute la plante , la racine , les feuil-  
les & la graine font chaudes & corrosives ; si on en  
mange , elles laissent dans la bouche & dans le gosier  
un sentiment d'inflammation qui dure encore long-  
tems après. Elle croît communément parmi les haies  
& dans les fossés desséchés ; elle fleurit en Mai & fes  
baies font mûres en Juillet.

On appelle encore cette plante *Aron Harus,* pié de-veau,  
barbe d’Aaron , *sacerdotis virile ,* petite Perpentaire ,  
petite *dracontia, alimum.* sa racine a un gout piquant  
qui brûle la langue , comine le gingembre. Mais on  
dit que dans les environs de Cyrene , il y a une espece  
*d’arum* qu’on mange comme desnavets,& qui n’a point  
du tout d’acrimonie ; on le cueille au mois de Mars ,  
& quand il est fec on en fait ufage , furtout dans les  
boutiques des Apothiquaires, Il est d’tme nature chau-  
de & dessicative; il dissout & liquéfie les humeurs coa-  
gulées du corps ; il est un excellent antiscorbutique &  
un bon desobstruant , surtout dans les cas de l’hydro-  
pisie. Il purifie & adoucit le fiang , lorsqu’il *se* trouve  
imprégné de particules salines ; il dégage la poitrine  
& facilite l’expectoration dans les maladies de la poi-  
trine & dans le rhume. Par exemple ,

Prenez *racines di arum fraîchement cueillies ,demi-once >*

Faites-les bouillir dans du vin blanc , jusqu’à ce qu’elles  
soient amollies. Vous en ferez un looch avec du sirop  
d’hyssope.

Il foulage les rhumes invétérés, il est bon pour la con-  
somption , sclrtout lorsqu’on l’a humecté bien des fois  
avec de la teinture de fleurs de marguerite & de pavot  
Fauvage. *Poan. de Murait, in Hipp. Helvet. P. 653.  
Ephem. PI. C. Dec.* 2. *Ann. 5. Obs.* 180. *Dieuches s*conformément à ce que dit Pline , *Lib.* 24. Μζί. *Hist.*donnent la recette d’une poudre *d’arum* mêlée avec de  
la farine & cuite dans le pain , qu’ils recommandent  
aux perfonnes incommodées de la toux, d’une difficul-  
té de respirer , ou qui rendent en crachats de la ma-  
tiere purulente. Il provoque l'urine & nettoye les vaif-  
seaux urinaires & la matrice. Il provoque aussi les re-  
gles lorsqu’elles sont arrêtées, échauffe l’estomac quand  
il est froid , & fortifie la digestion. *Hartman ,* dans  
fa *Prax. Chym. Helmont. Pharmace ac Dispense mo-  
dem.* n°. 46. dit que *F arum* guérit les ruptures, & qu’il  
remedie aussi aux fievres longues & opiniâtres. *Vid.  
Dan. .Melii » Pharmac. Spagir. L. II. cap.* 1.0. *Pet.  
Lauremberg. Appar. Plant. L. II. c. 6. L’arum* est bon  
aussi dans les maladies hystériques & épileptiques. *Gre-  
gorius Horstùts* avec la racine de cette plante steule à  
rendu la parole à une jeune enfant de cinq ans qui ne  
parloit plus depuis près d’un an , *Lib. III. Obs. Med.*24. La même chose est rapportée par *Jean Hotnung*dans la Cista *Med. Epiflo* 132. Cette même racine est  
encore fort bonne contre la peste & les poifons , *Pline  
L. H. Trag. L. II. Hist. Plant. C. de Aro. Joan. Briiyer,  
de re Cib. L. V.III. c. 6. Tarqu. Schnelleberg. Tr. de* 20.  
*herbis pestilentiae veneno adversantibus,* où cette plante  
est appellée *miracle de la nature,* par rapport à l’effica-  
cité singuliere dont elle est contre les plaies , M. (la-  
*zer, Amidon pesaient. L. II.* Si l'on fait bouillir la ra-  
cine lorfqu’elle est fraîchement cueillie , elle échauffe  
& fortifie l’estomac , rétablit l’appétit ; dégage la poi-  
rrine, est bonne pour les rhumatiscnes & le vertige ,  
pour la roideur des reins , les fueurs & les plaies féti-  
des. La plante entiere bouillie avec ce qu’on man-  
ge au repas fait maigrir. Les feuilles nouvellement  
cueillies,ou la racine mife en poudre guériffent les ulcé-  
res invétérés, les fistules, les cancers fétides & les mot-  
fures des animaux venimeux. Tragus dit qu’il ne sait  
pas de simple plus efficace pour les tumeurs pestilen-  
tielles, que les feuilles *d’arum* appliquées toutes ver-  
tes dessus. George dç la Tour a obfervé plus d’une

Α R U 560

fois , à la faveur de plusieurs expériences incontesta-  
bles, qu’on guérit les brûlures en appliquant les feuil-  
les de *F arum* dessus, & les renouvellent souvent , *de  
Hist. Plant. L. II. c.* 244. Ily a des gens qui pour gué-  
rir les ulceres & les plaies , font un très-bel onguent  
avee sa racine pulvérisée & bouillie avec du heure du

\* mois de Mai. *El. Beynon ,* recommande la racine d’a-  
*rum* avec les fleurs de foufre, comme un des remedes t  
les plus efficaces dans la phtisie , *Joan. Dolaeus , Ency~  
clop. Med, Lib. II. c.* 4. Voyez aussi *Elem. Beynon. P.*M. 23. Le jus exprimé de sa racine broyée , mis fur uri  
peu de coton dans la narine est bon pour le polype du  
nez. *L.arum* pousse dehors les fœtus de tous les ani-  
maux , à ce que dit Pline. Bien des gens pour la goute  
mettent la racine en poudre , qu’ils appliquent fur la  
partie affectée, *Crat. L. II. Cons. 26.* L’eati qu’on tire  
par la distilation de fes feuilles vertes cueillies au prin-  
tems, est un remede admirable pour le fcorbut , *Th.  
IVillis Tr. dit Scorbut, c.* 7.11 est bon aussi pour les ma-  
niaques & les mélancoliques. Plusieurs tirent par disti-  
lation de la plante entiere une eau qu’ils donnent aux  
perfonnes qui ont quelque chose de rompu dans le  
corps. Cette eau est bonne aussi contre la peste ; elle  
purifie les plaies & les ulceres , enleve les taches du vi-  
sage, blanchit la peau & fiait disparoître les rides. Bien  
des gens font épaissir le jus de la raciné au soleil, &  
quand ils ont besiain de s’en servir , ils le délayent &  
s’en bassinent le visage. Quand les pépins de cette plan-  
te fiant mûres, les filles de la campagne s’en servent  
comme d’un vermillon pour *se* donner de la couleur  
aux joues ; & *se* les. frottent souvent jusqu’à s'empor-  
ter l’épiderme, *George de la Tour.* On connoît dans les  
Boutiques de quelques Apothicaires Etrangers le *Tra-  
ge a stomachi ali s* de *Birckmanus,* fait de racine *d’arum»  
8e* décrit par *Qtercetan, Resta. Liv, II. c.* 20. Ce re-  
mede rechausse les estomacs froids, facilite la digese  
tion , donne de l’appétit, prévient le vertige , defobf.  
true le foie , la rate, & le méfentere , & est bon à tou-  
tes les pensionnes incommodées"de desordres hypocon-  
driaques , de mélancolie provenante de flatuosités &  
de scorbut. Il est bon aussi pour les filles qui ont le *chlo-  
rosis ,* pour la cachexie , l’enflure du ventre, l’hydro-  
pisie , quand elle ne fait encore que commencer, pour  
les fievres quartes, les fievres continues & intermitten-  
tes , & autres désordres causés par une matiere grossie-  
re & corrompue qui séjourne dânsJ’estomac. Il est bon  
aussi pour la pierre. Dans les boutiques des Apothi-  
quaires , on préparait autrefois avec la racine de *\’a-  
rum,* une certaine fubstance ou poudre blanche , que  
les Chymistes appellent *foecula* , du mot latin *foeces,*parce que cette substance fe sépare d’elle - même du  
reste de la liqueur, & defcend au fond du vafe. Elle  
©pere de la même maniere que la racine, si ce n’est  
qu’elle agit plus doucement. C’est pourquoi on a cou-  
tume de l’employer avec fuccès parmi les teintures &  
les poudres pectorales , pour dissiper les phlegmes &  
les humeurs glutinesses , & pour faciliter l’expectora-  
tion. Elle fert aussi à résoudre les obstructions invété-  
rées & est un remede efficace dans les fievres quartes,  
la cachexie &le scorbut. *J. Consi. deRebecqu. Atr. Me-  
diem. Helvet. P. M.* 242. *Joan. Otto. Helbig. in Ephem.  
InI. C. Dec.* 1. *An.* et 10. *Obs.* 194. dit que parmi  
les Indiens on se sert de la racine *d’arum* bouillie, en  
guise de pain.

*Pulvis radicum ari compositus.*

Poudre de racines *d’arum* composée.

Mettez Je tout en poudre.

Observe^

561 ARU

Observez que la racine *déarumsoit* fraîchement cueillie.

Cet avis a été ajouté lors de la confection du nouveau  
difpenfaire, Ou l’on a fupprimé le fel de genievre qui  
étoit preEcrit dans le précédent, parla raifon que c’est  
une choEe inusitée , & qui ne sert à rien. On a mieux  
fait d’y fubstituer le fel d’absinthe : mais en même  
tems c’est une raifon par laquelle il ne faut pas laisser  
cette composition exposée à Pair, parce qu’autrement  
le fel deviendroit humide & la gâteroit ; outre qu’en la  
tenant inaccessible à Pair , on conferve la subtilité &  
la volatilité des ingrédiens qui la composent, lesquels  
sems cela s’exhaleroient bientôt. C’est pourquoi aussi  
l’on conseille ici de mettre toujours de la racine *d’a-  
rum* fraîchement cueillie , parce que c’est le principal  
ingrédient de cette composition & celui qui fe gâteroit  
le plutôt. QUINCY , *Pharmacopée de Londres.*

Ray dans fon chapitre de *Varum ,* en décrit dix efpeces  
différentes que voici.

1. *Arum,* J. B. *Vulgare,* Ger. *Vulgare maculatum et non  
maculatum ,* Parla *Arum.* 2. *et ^asive macuelatumma-  
culis candidis vel nigris , et vulgare non maculatum.*C. B.

2. *Arum venis albis* , C. B. *magnum rotondiore folio ,*Parla *Majas Veronense ,* Lob.

3. *Arum Bysantinum ,* Clusi. J. B. C. B. Park. *Dracon-  
tium minus ,* Ger. quoad. Icon.

4. *Arum montanum,* Alpin. Exot.

5. *Arum maximum Ægypelacum quod vulgo Colocasia ,*C. B. *Ar. Ægypt. rotonda et longa radice , vulgo Colo-  
casia dictas* Park. *Colocasia* , Clusi J. B. *Ægypelacum ,*Ger.

La racine de celui-ci & la plante même en entier a de l’a-  
crimonie comme *F arum* ordinaire , mais en un degré  
plus supportable : aussi le prend-on plus volontiers ,  
Foit en alimens Toit autrement. En Egypte , en Syrie ,  
& autres régions Orientales , on en mange , comme  
on fait des navets en Allemagne, & les Efclaves Turcs  
ou Afriquains qui font à Naples en font fort avides.  
Bontius écrit que cette plante est d’une qualité veni-  
meufe , & qu’avant d’être mangeable , il faut qu’elle  
ait été macérée trois jours dans l’eau.

6. *Dracunculus aquaticus -,* Ger. J. B. *Noster aquaticus ,*Park. *Palustris sive arundinacea Plinii,* C. B.

7. - *Arum Orientale ,* Ardabar *dictum Zanon ,* Hist. Bot.  
cap. 12.

8. *Arum Indicum Rurnphal, dictum Zanon,* Hist. Bot.  
cap. 92.

9. *Aristarum latifolium ,* Park. Ger. *Latifolium quibuse  
dam ,* J. B. *Latifolium alterum* , C. B. *Item latifolium  
maius ejufdem.*

10. *Arifarum angustifolium A.* B. Ger. *LongifoliumiFarV  
Angususolium Dios.coridis forte*, C. B.

ARUNDO , *roseau.* Dale en compte plusieurs especes.  
Voici la premiere.

*Arundo ,* Offic. *Arundo vallatoria ,* Ger. 32. Emac. 36.  
Raii. Hist. 2. 1275. Synop. 3. 401. Mer. Pin. 11.  
*Arundo vulgaris palustris* , J. B. 2. 485. Hist. Oxon.  
3. 218. *Arundo vulgaris vallatoria ,* Merc. Bot. 1.  
21. Phyt. Brit. 11. *Arundo vulgaris nsive Phragmites  
Dios.coridis,* C. B. Pin. 17. Theat. 269. Tourn. Inst.  
526. Elem. Bot. 418. Boerh. Ind. A. 2. 161. Dill.  
Cat. Giss. 175. Rupp. Flor. Jen. 155. Buxb. 27. *Ha  
rundo vulgaris sive vallatoria ,* Park. Theat. 1208.  
*Haricndo, Arundo calamus*, Chab. 193. DaLE.

Le *roseau* a des racines grosses, nerveuses & entrelacées,  
qui s’étendent fort loin & ferpentent obliquement dans  
la terre. Sa tige devient plus haute qu’un homme; elle  
iinôvM/ï / Z

ARU 562

est creuse, & a des nœuds d’espace en espace, à cha-  
cun defquels sortent des feuilles longues & étroites de  
la forme de celles des pailles lesquelles semt dures 8c  
rudes au toucher. La tige est terminée en en-haut par  
un espece d’épi ou de pannicule cossu d’un brun tirant  
Eur le rouge, plein d’une substance molle & cotoneu-  
*se,* le sommet penchant en embas , seins aucune semen-  
ce visible. Les tiges meurent tous les hivers. Le *roseau*vient le long des rivieres & dans les marais.

*Arundo Donax,* Offic. Park. Theat. 1208. *Arundo Cy-  
pria* , Ger.. 3 2. Emac. 36. *Arundo Sativa s seu Donax  
Dios.coridis ,* Raii. Hist. 2. 1275. C. B. Pin. 17. Tourn.  
Inst. 526. Elem. Bot. 419,Hist.Oxon. 3. 219. Boerh.  
Ind. A. 2. 162. C. B. Thea-t. 271. *Arundo maxima et  
hortensis,* J. B. 2. 485. Chab. 193. DaLE.

Les vertus médicinales de ces deux esipeces de *roseaux*fiant à peu près les mêmes ; les voici telles que les dé-  
crit Barthelemy Zorn.

Sa racine attire les matieres étrangeres qui pourraient  
s’être logées dans des plaies, si après l’avoir réduite en  
poudre on la met avec du vin sclr la blessiire ; ou si aussi-  
tôt après l’avoir cueillie on la met en poudre avec de  
l’oignon, ou qu’on mêle cette poudre avec du miel.  
*Oribase, de Morb. Cur. L. III. c.* 32. Elle calme aussi  
la douleur qui provient de la diflocation des membres  
& celle des hanches. Broyée & appliquée siurune par-  
tie qui fait mal, telle qu’elle foit, elle y fait merveil-  
les. *Hier. Mercurial. Med. Pract. L. IV. c.* 2. Qu’on  
la fasse bouillir dans une lessive & qu’on s’en lave la tê-  
te fouvent, elle fait pousser des cheveux & guérit la  
teigne de la tête. *Julius Cœs.ar Claudinus, Ep. Vhncenzo  
Tanam fol.* 88. dit que la racine du rofeau produit les  
mêmes effets dans le rhumatifme & les catarrhes, que  
le quinquina. Elle est bonne encore pour les personnes  
qui sont tombées en consomption. Aétius dit qu’elle  
est d’une nature dessiccative & échauffante , rasson  
pour laquelle elle est bonne aux hydropiques, *Serm.*10. c. 32. *Voyez aujsiEphem. N. c. Dec.* 3. *An. 3. Obs.*159. Elle fait fuppurer les apostumes, *Lev. Lemn. de  
Herse Biblic. c. zy.* Les feuilles vertes coupées & ap-  
pliquées fur les fieux sauvages & les érésipeles,.les  
guériffent. Les pauvres en font bouillir les fleurs dans  
de l’eau ou dans de la biere, à quoi ils ajoutent du  
miel, & après avoir filtré cette liqueur , ils s’en font  
une boiffon , pour les rhumes , les ©pressions de poi-  
trine & les confomptions. Les anciens fe faifoient avec  
le rofeau des flutes & autres instrumens de musique.

*Arundo seriptoria ,* Offic. Ger. 34. Emac. 37. J. B. 2.  
487. Raii Hist. 2. 1276. Hist. Oxon. 3. 219. *Arundo  
seriptoria atro-rubens* . C. B. Pin. 17. Theat. 273.  
Tourn. Inst. 526. *H arundo munor sive elegia,* Park.  
Theat. 1211. DaLE.

Je ne trouve nulle part qu’on lui attribue aucunes vertus  
médicinales.

*Arundo tabaxifera,* Offic. *Arundo mambus* Pison. Mant.  
Arom. 186. Raii Hist. 2. 1315. *Arundo Indica maxi-  
ma arborea cortice spinose hermanni,* Syen. in Not.  
Hort. Mal. C. Comm. Flo. Mal. 36. *Arundo arbor  
tabaxifera ,* C. B. Theat. 285. *Arundo arbor iri  
qua humor lacteus gignitur, qui tabaxir Aesic.enna et  
Arabibus dicitur,* C. B. Pin. 18. Hist. Oxon. 3. 219.  
*Arundo arborea mambu vel bambu dicta,* Park. Theat.  
1630. *Tabaxirsive mambu arbor*, J- B. I- 222. *Mam-  
bu arbor, Tabaxirgarriae & acostae, Chab. 6y. Bambu  
et Bombae,* Nienhon. Leg. 91. Ily. Hort. Mal. 1.25.  
Tab. 16. DaLE.

Les *roseaux* appelles *bambou >* suivant la description qu’en  
fait Pifon, lorsqu’ils Eont jeunes sirnt remplis d’une  
substance légere, spongietsse & médullaire, (moins  
preffée que celle qu’on trouve dans les cannes à sucre

N n

*A3* A R U

ordinaires, ) que les gens du commun aiment beau-  
coup à sucer à caisse de sim gout agréable. Les jeunes  
tiges qui sirnt les plus succulentes & les plus savoureu-  
Ees semt aussi les plus estimées aux Indes, tant par les  
étrangers que par les habitans. C’est le principal in-  
grédient d’une composition qu’on appelle *achar-,* qu’on  
apporte enEurope, & que les gens d’un gout fin estiment  
être d’une siaveur extremement flateusie. Moi-même,dit  
Piston, j’en ai mang^ plus d’une once, qui m’a fait  
beaucoup de plaisir. Mais quand ces cannes font mon-  
tées & devenues vieilles, la liqueur qu’elles conte-  
noient a bien changé de fubstance, de couleur, de *sa-  
veur 8e* d’efficacité ; elle s’est condensée & coagulée  
proche des nœuds , par la chaleur du foleil, & est de-  
venue aussi dure qu’une pierre-ponce blanche, en con-  
séquence elle perd bien tôt après fa douceur naturel-  
le , à laquelle succede un certain gout particulier, à peu  
près femblable à celui de l’ivoire brûlé ; cette nouvel-  
le substance est un peu astringente , les naturels du  
pays llappeIlent*sucar mambu* ( c’est le tabaxir de *Gar-  
rias 8e d’Acosta* ; ) & plus ce *sacar* est léger, blanc &  
poli, plus on en fait de cas; & plus au contraire fa fur-  
face est inégale & *sa* couleur cendrée, plus on le juge  
mauvais.

Le *tabaxir* est d’un grand tssage en Medecine : aussi les  
Persans & les Arabes le recherchent-ils avec empresse-  
ment, & Pachetent sim poids d’or ou d’argent. Les  
Indiens s’en servent pour les blessures aux testicules &  
au pénis. On le dit aussi très-bon dans les affections  
cholériques & la dyffenterie. On lit dans Garcias qu’il  
est bon pour appasser les chaleurs , Eoit internes, fiait  
externes, & dans les fievres & les dyffenteries bilieu-  
ses , mais surtout dans les fluxions bilieuses , la stran-  
gurie & l’urine sanguinolente. La décoction des feuil-  
les & de l’écorce prise en boiffon nettoye les plaies ,  
du seing qui y étoit resté. Il est bon aussi aux femmes  
accouchées pour déterger l’utérus. Lorfqu’on coupe  
ces roseaux & qulon les brûle, ils font des cendres ex-  
tremcment propres à sertilifer les terres. Lorfqu’on  
les a mis au feu , ils crevent avec un grand bruit qu’on  
prendroit pour une décharge de Motssqueterie , parce  
que Pair qui est renfermé entre chaque jointure, venant  
à être raréfié par la chaleur, & n’ayant plus affez dlesi-  
pace au moyen de cette raréfaction, il rompt les pa-  
rois de toutes parts , & s’ouvre un paffage par la force.  
Cette forte de roseaux croît silr le sable au bord de la  
mer. R au, *Hist. Plant.*

*Le gramen arundinaceum ,* roseau de gasons, que Dale  
compte au nombre des différentes especes de roseau, a  
les mêmes vertus que le roseau .ordinaire. V. *Calamus.*

A R Y

ARYSTER , Ἀρυστὴρ , d’jolc , *tirer dehors ;* sorte de  
vaiffeau dont parle Hippocrate , *Lib. uresi yosilg ,* au-  
quel il oppoEe ἄγΓος μέγα , *vaisseau ample.* FœsIUs.

ARYTÆNOIDES , Ἀρυταινοειδὴς, d^pu'Taiva , *enton-  
noir , 8e eicpoç, forme* ; épithete qu’on donne à deux car-  
tilages , qui ensemble avec d’autres, forment l’embou-  
chure du larynx. On donne aussi cette même épithete à.  
quelques autres mufcles du larynx. CasTELLI **, BLAN-**

**' CARD.**

ARYTHMUS ou ARRHYTMUS , Ἀρυθμος ἢ ἄῤῥυθμος,  
*d’a. privatif, &* ῥυθμὸς, qui proprement signifie une  
mefure, un tems en musique, mais qu’on emploie aussi  
pour signifier l’ordre & l’harmonie dans d’autres ma-  
tieres. Galien donne cette épithete à un pouls déréglé.  
Ce terme est opposé , dit-il, non pas à *enrythmus,*ἔνρυθμος , *mesuré t* car toute siorte de pouls a une me-  
Eure telle quelle, mais à *eurythmus,* ἔυρυθμος, *bien ré-  
glé* ; de sorte que *eurythmus* est le genre par rapport  
à *arythmus 8c eurythmus.*

Le *pulsus eurythmus* est un & individuel : mais le *pulsus  
arytmus* est de trois Fortes , le *pararythmus, i’hetero-  
rythmus & Fécrytmus.* Pour faire entendre cette divi-  
sion par des exemples , chaque âge a un pouls d’une

A S A 564

mefure qui lui est propre ; & tant que le pouls conserve  
cette mefure , on l’appelle *eurythmus* : mais s’il s’en  
écarte on l’appelle alors *pulsus arythmus.* S’il passe à  
une mefi-ire qui convienne mieux à l’âge dans lequel  
la personne va entrer, on *i’appcilopararythmusi,* s’il en  
prend une propre à un autre âge, on l’appelle *hetero-  
rythmus* : mais s’il bat d’une mefure qui ne convienne  
à aucun âge , on l’appelle *pulsus ecrythmus.* On peut  
faire la même distinction dans les tempéramens , les  
faifons , les lieux & autres circonstances, qui chacune  
donne au pouls une mefure particuliere de laquelle  
lorsqu’il s’écarte il passe nécessairement dans une des  
trois classes *d’arythmus* qu’on vient de dire. GaLIEN ,  
*de Disse Puis. Lib. I. cap. y.*

A S

AS , ASSARIUM, Ἀσσάριον, μνᾶ, signifient quelque-  
fois un poids particulier; dans ce siens *Vas* Romain est  
Eynonyme à *elbra* ou livre Romaine , laquelle est de  
douze onces. Quelquefois on le prend pour une mon-  
noie Romaine , laquelle a été de différentes matieres  
& de différens poids, felon les différens âges de la Ré-  
publique : c’est pourquoi Varron dérive le mot *as* de.  
aes, parce que la piece de monnoie étoit dans les com-  
mencemens un morceau de cuivre d’une livre pelant;  
& en effet *as, aes, pondo , mina,* font employés lansles  
anciens Auteurs comme termes iynonymes. On l’em-  
ploie aussi pour signifier un entier divisible en douze  
parties, ce qui revient à notre *as* ou *unité* : & c’est pour  
cette raifon que quelques-uns dérivent le mot *as,* du  
dorique ὰ/ς pour εις, *un.* Dans Galien , *de Ponderibus  
et mensuris , do-caseov,* est employé pour signifiet le  
poids de deux dragmes.

A S A

AS A DULCIS , fynonyme à *Benjoin.* Voyez *Benzol-  
num.*

ASA FOETIDA. Voyez *Silphium.*

ASABON , *Savon.* RUIAND, JOHNSON.

ASÆSTUS , Ἀσαιστος. Voyez *Calcarius lapis Se Calx.*ASAGEN, *Sang de dragon.* RULAND, JoHNsoN.

ASAGI, *Vitriol* ou *Atramentum rubeum, vitriol calcine.*RULAND. JoHNsoN.

ASAMAR, AS AG AR , ASINGAR, *verd-de-gris.***JoHNsoN.**

ASAMAZ, *Vitriol.* RULAND. JoHNsoN.

ASAPEOS , Ἀσαπέως, dans Hippocrate, *Lib de Rat.  
Vict. in Morb. Acut.* signifie la même chofe, Eelon Ga-  
lien que ἀπέπτας , c’est-à-dire, stans coction. FœsIUs.

ASAPES , Ἀσαπὴς, *qui n’est pas cuit,* qulon pourroit  
exprimer autrement par *aseptus,* ἀσηπτὸς, d’a privatif,  
& σήπω, *corrompre, pourrir ; qui n’est pas ptt resté, se-  
lon* l’idée des anciens,qui confondoient la coctionavec  
la putréfaction. CasTELLI.

ASAPHATUM , est une efpece de *serpigo* ou *d’impe-  
tigo ,* ou gratelle entre cuir & chair , qui engendre  
dans les pores des especes de vers, qui fortent de la  
peau lorfqu’on la preste , en forme de longs filets avec  
une tête noire. JoHNsoN.

ASAPHEIS , ἈσαφἐΖς, d’a privatif, & σαφὴς, *clair,  
manifeste.* Ce mot est employé par Hippocrate , *in  
Prorrh. et Coac.* pour signifier des malades qui n’arti-  
culent plus leurs mots distinctement. Ce vice est occa-  
sionné, dit Galien, *Comm.* 2. *in Prorrh.* Άτοι διὰ τὴν  
των διαλεκτικων οργάνων βλάβην, ἢν ἐκ της των νευ’ρων κα-  
κώσεος ἲχον, *ἢ* διὰ τὴν *<Ρΐα.νο1α.ς* ἀυτῦς ; « soit par le dé-  
» fordre des nerfs qui a causé de la contraction dans les  
» organes de la parole, ou parle délire. » C’est dans ce  
fens qu’il faut entendre par ἀσαφὴς γλῶσσα , *Lib. VII.  
Epid.* une langue embarraffée, qui hésite, qui ne pro-  
nonce plus distinctement; & par ἀσαφεία, dans le même  
Livre , des fions de voix confus qui proviennent du *vi-  
ce* des organes vocaux. Ἀσαφέες παρακρύσιες, *Lib. I.  
Prorrhet.* signifie une sorte de délire peu apparent,

*jSy* A S A

dont il est difficile aux assistans & même au Medecin  
de s’appercevoir. Le malade demeure en repos comme  
quelqu’un qui est assoupi ; quelquefois il a les yeux  
fermés , comme s’il vouloir s’endormir, d’autres fois  
il les a ouverts, & promenant ses mains tout autour  
de lui il femble chercher quelque chose,& tâtonne pàr-  
tout : or comme dans cet état il est tranquile,& ne pouse  
*se* pas de cris & ne fait point de bonds dans fon lit,  
comme d’autres phrénétiques, on appelle fa phrénésie  
ou son délire, ἀσαφὴς , *obscur* ou *douteux* ; & lorsque  
ce délire est accompagné du *coma* dès le commence-  
ment, on doit regarder cet état comme dangereux.  
Voilà en substance ce que contient le Commentaire  
de Galien sijr ce passage d’Hippocrate.

ASARABACCA. Voyez plus *Scs Asarum,* qui est la  
même chofe.

ASARCON , Ἀσαρκον , d’a privatif, & σὰρξ , *chair ; si-*gnifie à la lettre qui n’a point de chair : mais Aristote  
emploie aussi ce terme pour signifier la tête , qui en  
comparaison de l’estomac & du bas-ventre a très-peu  
de chair.

ASARINA , une des especes dsafarum. Voyez *Asarum.*ASARITES , Ἀσαρίτης , d’staapov , *Asarum,* en fous-  
entendant ὸινος , *vin, vin d’asarum,* lequel *se* fait en  
mettant six pintes de moût fur trois onces *d’asarum.*Ce vin est diurétique & bon pour l’hydropisie & la jau-  
nisse, pour les maladies du foie & la siciatique. Dtos-  
**CORIDE ,** *Lib. V. c.* 68.

ASARUM , Offic. Ger. 688. Emac. 836. C. B. 197. J.  
B. 3. 548. Chab. 510. Raii Hist. 1. 207. Tourn. Inst.  
50I.Boerh. Ind.A. 2.95. Dill. Cat. 36. Buxb. 28. *Asa-  
rum vulgare,* Parla 266. *Asarum vulgare rotundifo-  
Uum,* Hist. Oxon. 3. 511. *Nardus rusticas* Hoff. Flo.  
Altorff. *Asarabacca. Cabaret.*

»

*U asarum* est appelle par quelques-uns *nardsauvage* .\* il a  
les feuilles femblables à celles du liere , mais plus  
épaisses &.plus rondes. Sa fleur vient au milieu des  
feuilles, près de la racine; elle est bleue & ressemble à  
celle de la jufquiame , & elle renferme une graine qui  
a la forme d’un pepin de raisin. Ses racines font en  
grand nombre, noueuses, menues, s’étendant oblique-  
ment en terre, à peu près faites comme celles du chien-  
dent , mais plus déliées, d’une odeur gracieufe & d’un  
gout chaud & acre au palais.

Les racines font échauffantes, diurétiques & émétiques ,  
& font bonnes dans l’hydropisie ou la fciatique invé-  
térée ; elles provoquent les regles. Mertez-en six drag-  
mes dans de l'hydromel, vous aurez un purgatif aussi-  
bon que l’hellébore blanc. Elles entrent aussi dans la  
composition de plusieurs onguens.

*L.asarum lu* plaît fur les montagnes ombrageuses : il y en  
a quantité dans le Pont, dans la Phrygie, dans l'Illy-  
rie, &dans PAbruze en Italie. DtosCORIDE , *Lib. I.  
cap.* 9.

On l’appelle *as.aron*, nous dit Pline, parce qu’on n’en  
fait pas de bouquets. Il a les vertus du Nard. On le  
cueiîle quand il pousse fes feuilles & on le fait sécher.  
Il ne fe garde pas long-tems fans moisir.

Les racines de *Vasarabacca* consistent en un grand nom-  
bre de fibres déliées, qui ont un gout aromatique quand  
elles font feches. Ses feuilles font polies & d’un beau  
verd de mer ; elles font d’une substance ferme & épaise  
se , d’une forme à peu près ronde, un tant-foit-peu  
creuses près de la tige, & ressemblent en quelque chofe  
à un rein. Du milieu de ces souilles s’élevent de cour-  
tes tiges terminées par une fleur en godet ou cosse d’un  
verd-brun, divisées par le haut en trois parties, & con-  
tenant une graine semblable à des pépins de raisin. On  
cultive cette plante dans nos jardins ; elle fleurit au  
mois de Juin. Mais pour *ses* racines desséchées , on  
nous les apporte de Leghorn.

*L’asarum-,* sielon le sentissent de Pline, *Lib. XII. cap.*13. et *Lib. XXI. cap, o,* tire sim nom du verbe Grec  
σαίρω, *orner, 8e* dso privatif, *sans*, parce que les an-

A S A 566

ciens ne llemployoient point dans leurs guirlandes &  
leurs bouquets. On l’appelle autrement *nardus mon-  
tana , sanguis Martis Mogorum & nardus Sylvestris &  
rustica ,* parce qu’il a l’odeur & les vertus du nard. Sa  
vertu réside principalement dans sa racine, laquelle est  
aromatique , d’un gout fort & qui brûle la langue  
comme le gingembre. Mais George de la Tour, *de  
Hist- Plant. Lib. II. cap.* 2 3. obferve qu’il ne fe con-  
ferve guere plus d’tm an sans altération. Van-Hel-  
mont, *de Magic. Vuln. Cur.p. m.* 479. assure qu’il fait  
vomir & purge quelquefois copieusement. Dioscoride  
dit qu’ime infusion de six dragmes de fa racine purge  
aussi-bien que l’hellébore. Mais il perd toutefois beau-  
coup de fa vertu émétique lorfqu’on le fait bouillir  
dans de Peau. *Van-Helmont, in Pharmac. et Dispense  
Modern. Sect.* 46. *Heurm Metlsu ad Praxun, Lib. II.  
Mich. EtrnullerK Oper. Med. Tom. II. p.* wz. 15.

Plusieurs Anglais assurent, pour l’avoir éprouvé , que la  
poudre *d’asarum* bouillie dans du vin , purge; & que ,  
bouillie dans de Peau, elle provoque les urines. Elle  
désobstrue le foie & la rate, purge le corps de tout ce  
qu’il a d’humeurs malignes, provoque les regles, ex-  
pulfe l’arriere - faix, & même le fœtus, s’il est resté  
mort dans le fein de la mere.

M. Ruland, *in Thés. Med. aCÆeygers Ed.p.yy.* dit que  
la décoction de racine *d’asarum* procure infaillibîe-  
mentaux femmes leurs évacuations menstruelles, fait  
sortir l’arriere-faix & le fœtus quand il est mort. Elle  
délaye la matiere épaisse & vifiqueufe logée dans les  
poumons; *Noyez Joan.L.reytag. Aiiror.MedÆ. II. c.*31. *Gu. Rolscnc. Lise, de Purg. Vegee Sect-* 1. *ara* 4.  
c. 3.

Cette plante est dlune grande utilité dans la jaunisse,  
l’hydropisie, les douleurs des reins , la goute& lesfte-  
vres, & est la souveraine panacée de ceux qui semt af-  
fligés de fievres quartes. Voyez *Simon Paulis in Qtadr.  
Bot. Classi* 2. *Matth. in Diosc. Lib. III. c* 42. *Alex.  
Pedemone. Secret. Lib. I. Joann. Steph. Strobelberg. Rem.  
Singulygro Cur. Feb. intr. p.* 28. et 29. *Rosin Lenell.  
MiscelL Med. Pr. p.* 13. *p.* 197. *G. H. Velsch. Chil.* 1.  
*Exot. Cur. et Obs. 664..*

Les gens de la campagne en font leur fébrifuge.

Pierre Bayrus , *Lib. XII. Pr. c. si.* dit qu’elle est dsu-  
ne efficacité merveilleufe dans la jaunisse.

Jean. Soph. Cozak, *Tract, de Sales Sect.* 14. c. 6. assure  
qu’il a guéri parfaitement avec cette plante quantité  
de perfonnes affligées de la jaunisse.

G. Rondélet, *Meth. Cur. Morb. Lib. III. cap. si.* nous  
, rapporte aussi, qu’il s’est stervi quantité de fois utile-  
ment de la décoction de cette plante pour la guérison  
de douleurs sciatiques opiniâtres. Voyez aussi *Joarn  
Ruel. de Natur. Stirp. Lib.* 2. c. 8.

Dans la Ville de Dresile , il y avoit à la Cour un certain  
Medecin nommé Lotichius, qui mêloit de la racine  
de cette plante dans la plupart de ses médicamens.  
Voyez aussi *Joamn. Michael, Not. in Joann. Schrodt  
Pharm. Med. Cbym. p.* 608. et 624. *Frid. Hossemant  
Cldv. Pharm. Schrod. Lib. IV. Sect.* 4.

Une femme enceinte doit bien fe garder d’ufer de cette  
racine , parce qu’elle feroit périr fon fruit ; quolqilen  
dife Fernel. *Lib. V. M. M.* c. 13. qui nous assure q Ton  
en peut donner fans rien craindre à une femme grosse.

Les feuilles mifes en poudre & appliquées fur le pouls  
font dormir & emportent la fievre.

B. Montagnan, *Consil.* 191. assure qu’une emplâtre des  
feuilles *d’asarum* appliquée fur la région lombaire,  
nettoie merveilleusement les conduits rénaux & uri-  
naires.

Si l’on se lave la tête avec une lessive dans laquelle ou  
ait fait bouillir les racines & les feuilles de cette plan-  
te , on fortifiera le cerveau & la mémoire, on noircira  
les cheveux , &on les empêchera detomber. Sa raci-  
ne mife en poudre & appliquée fur des plaies fales &  
invétéréesles nettoie & les guérit. Si l’on en coupe la  
racine en morceaux & qu’on les mette tremper dans  
de l.leau-rofe ; cette liqueur emportera les taches & les  
N n ii

*ssiy* A S A

boutons du visage. *Forest. Lib. XXXI. Obs.* 3.1« *SchoI.  
et Lib. IV.. Obs. Chir.* 11.

Quand les lievres & les autres animaux sauvages sirnt  
malades, ils mangent de cette herbe ; & cela les gué-  
rit. Les Anciens, qui avoient fait cette remarque, mê-  
loient cette plante avec dtl fel, & en faifoient manger  
à leurs moutons, leurs bœufs & leurs vaches, pour pré-  
server leurs chairs de la putréfaction. Quand les che-  
vaux ne veulent pas manger, il y a des gens qui met-  
tent dans leur avoine de la racine *d’asarum'^ &c* alors  
les chevaux se mettent à manger & reprennent leur vi-  
gueur. Il y a des femmes qui en mettent les feuilles  
dans le'laitnouvellement trait; s’imaginant que par là  
elles lui seront rendre plus de crême qu’il n’en au-  
roit donné fans cela. Les Anciens regardoient aussi  
cette plante comme excellente contre les sortiléges.

On trouve dans *Jean Fernel, Lib. VII. Meth. Med.* une  
composition qu’il appelle *di asarum,* qu’il donnoit pour  
vomitif. Cette composition , dit *Hor. Augen. Epist.  
Med. Tom. I. p-zçy.* donnée en différentes fois, fait un  
vomitif qui convient à tout le monde , de tout âge &  
de tout fcxe, même aux femmes groffes. C’est aussi  
pour cet ufage qu’on la prépare dans les boutiques des  
Apothicaires de ce pays & des autres, où l’on trouve  
aussi un extrait *d’asarum ,* qu’on appelle autrement  
*coagulum asari,* excellent dans les défordres qui proce-  
dent de la mélancolie , qui guérit la jauniffe & le mal  
caduc, qui provoque les urines & les regles, tue les  
vers, & guérit les fievres , surtout les fievres quartes.  
*Hartmann. Prax. Chym. de Vomitor. Sennert. Instit. L.  
V. p.* 3. *Séct. j.c. 9. Colleelan. Chymic. Leydens. c.* 48.  
*joan. Hels. Jungken. Corpus Pharm. Chym. Med\* Sect.*3. c. 12.

«

Plusieurs font une eau distilée de fes feuilles & de sa *ra-  
cine* qu’ils prefcrivent pour l'oppression de poitrine,  
la jaunisse, l’hydropisie, les fievres tierce & quarte.  
*T’asarum* est bon aussi pour les maux des yeüx. *Joan.  
Camer. Hort. Med. p.* 22. Une conferve faite de fes  
feuilles, fortifie la mémoire & Pouie. *Croll. Tr. de  
Sign. intr. rer. Marc. Ant.Zimar. Antr. Magsoo-Med.  
Part. II. p.* 113. *H. Petraeus NosoI. Hamm. Tom. I.  
Dissertat.* Ii. *Sect.* 52.

*Potion Emetique.*

Prenez *suc d’asarabacca, six dragmes ou une once,  
oxymel de s.qtelIles, demi-once,  
eau de chardon, deux onces.*

Mêlez & faites une potion.

C’est un très puissant émétique,&dont on fait un grànd nia-  
ge à Bedlam fur lesManiaques;car il opérera dans les cas  
mêmes où le *crocus metallorum* & les émétiques mercu-  
riels ordinaires auront été inutiles. Il est avéré par une  
infinité d’expériences que ces sortes de malades sirnt  
bien plus difficiles à émouvoir que toüs autres, foit par  
les cathartiques,Eoit parles émétiques ; ensortequ’on  
peutssans rien rssquerjeur en donner une dofe six ou dix  
fois plus forte qu’à d’autres perfonnes, les fibres & tou-  
tes les parties du cerveau, qui fervent le plus aux fen-  
Eations , étant extremement embarrassées d’humeurs  
visqueuEes que ce remede entraîne ; par la même rasson  
on l’emploie avec succès en forme de sternutatoire ;  
car il décharge considérablement la tête par le pince-  
ment & le déchirement qu’il produit dans les fibres du  
nez & dans les parties adjacentes.

*Asarum Virginianum, scrpentaria nigra,* Offic. *As.aram  
Virginianum folio cordato s cyclaminis more maculato ,*Hist. Oxon. 3. 511. *Asarum Virginianum siistolochiae  
foliis subrotundis cyclaminis more macularis*, Pluk, Al-  
mag. 52. Phytog. 78. Raii HilI. 3. 129. *Asarum cycla-  
minis folio Virginianum,* Banif. Mss. Cat. *Serpentaria  
major officinarum,* Bobart.

ASC 568

C’est Pi*esurum de Virginie,* qui a les feuilles femblables  
à celles du *pistolochia,* & est tacheté comme la truffe,  
*PluL.net-, Phytogr. Tab.* 78 fes racines nous sont ap-  
portées avec la véritable serpentaire de Virginie, &  
sirnt employées pêle-mêle avec cette derniere , étant  
estimées posséder les mêmes vertus diaphorétiques &  
aléxipharmaques. MILLER , *Bot. Osse*

A S B

ASBESTUS , Ἀσ&στος, d’çt privatif, & σβ’έννυμι, *étein-  
dre i* qui n’est point éteint; par exemple, κονία ἄσβεστος  
chaux vive. Mais ce mot estfouvent employé fubstan-  
tivement pour chaux vice , fans y ajouter τίτανος,  
‘chaux. Quant à fes autres significations. Voyez*Ami an-  
thus.*

ASBO/Ἀσβο, est le nom d’un animal qui nous est in-  
connu, dont la graisse entre autres chofes est rccom-  
mandée par quelques Auteurs comme un des ingré-  
diens d’une emplâtre pour la pleurésie. MyREPsE,âe  
*Emplastris, c. y y.*

ASC

ASCALABOTES , Ἀσκαλαβα’της & καλώτης , sorte de  
léfard dont parle Galien , 11. *de simp. sac. & Lib. de  
Theriac. ad Pis. c. c).* Pour la defcription de cet ani-  
mal. Voyez *Aldrovandi.*

ASCALONIA, ASCALONITIS , espece d’oignon.  
Voyez *Cepa.*

ASCARDAMYCTES, Ἀσκαρδαμύκτας , d’a prÎVatif,  
& σκαρδαμύττα , cligner les yeux ; ce terme est em-  
ployé dans le *Liv. II. de Epidem. Sect. 6.* pour signifier  
quelqu’un qui tient fies yeux long-tems fixes & immo-  
biles, fians cligner.

ASCARIDES , Ἀσκαρίδες , ( *d’L.Kadsu* ,‘le même que  
σκαρίζω, fiauter, palpiter, mouVoir, comme ἄσταφις &  
σταφὶς, ἀσταχυς & στάχυς, fie prennent l’un pour l’au-  
tre dans Hippocrate) sont ,Ερϊοη Galien dans sion Fxc-  
*gesis* ,Τλμιν.θες ἰχναὶ καὶ μιιΐραὶ ἐν τῶ ἀπευθυσμένῳ ἐντέρῳ  
γεννώμεναι, α de petits Vers menus engendrés dans Pin-  
testin rectum ; » ce qüe *Paul, Lib. IV. c.* 18. exprime  
de la maniere qui finit : Ἀι ἀσκαρίδος ΐιδὸς ἔισιν ἐλμίνθων  
σκώληξιν παραπλήσιοι , συνιστάμεναι περὶ τὰ ἔ%ατα τῦ  
ἀπευθυσμένου , καὶ τὰ πρωτα τῦ σφιγκταρος , ἐπιφέρουσα»  
τῶν τόπων τύτων κνησμὸν ἰ^ρυρόν. « Les *ascarides* sont  
»une sorte de Vers fort femblables au*scolex,* qui le lo-  
» gent à l’extrémité de l’intestin rectum, & à l’endroit  
» où commence le sphincter, & excitent une déman-  
» geasson Violente dans ces parties ; » ou qui selon *Ac-  
tuarius , Meth. Med. Lib. I. c.* 21. ἀεὶ ἐρεθίζουσαι καὶ  
γαργαλίζουσαι τὸν κάμνοντα , « qui incommodent le  
» malade par un chatouillement & une irritation perpé-  
» tuelle. »

Les signes qui annoncent ces vers appelles *ascarides,*scmt une demangeaison continuelle au fondement, qui  
caufe quelquefois des défaillances & des fyncopes.  
Cette demangeaifon procede du mouvement de ces  
vers, & de la délicatesse des parties où ils séjournent:  
car il ne faut pas croire, comme l’a jirétendtl Mercu-  
riàlis & quelques - autres , que les gros intestins ne  
foient capables que d’un sentiment foible & fotird;  
on a la preuve du contraire par les tourmens de la co-  
lique qui fe font sentir dans le colon, & par les dou-  
leurs aiguës que cassent dans l’intestin rectum les vents  
qui s’y enferment.

« \*

*Remedes contre les Ascarides.*

Il est difficile d’expulser les *ascarides, 8c* cela pour plu-  
sieurs raifons : la premiere est , que ces animaux étant  
éloignés de l’estomac, les remedes qu’on peut prendre  
ont perdu leur qualité avant qu’ils foient parvenus à  
l’endroit où sirnt ces vers. La feconde est:, quelesusta-  
*ridas* scmt enveloppés dans des humeurs vssqueufes,  
qui empêchent l’action des remedes. La troisieme estj

*fap* À S C

que ces vers montent quelquefois dans le cæcum : or ce  
boyau étant fait à peu près en cul de *sac,* les *ascarides*s’y tiennent, pour ainsi dire, retranchés. Quoiqu’il en  
foit, il vaut mieux les attaquer par embas ; &pour cet  
effet un des meilleurs remedes , est de mettre dans le  
fondement un fuppositoire de coton trempé dans du  
fiel de bœuf ou de l’aloès diffout. Une chose que j’ai  
prescrite avec succès à plusieurs malades, étoit de fe  
mettre dans le fondement un petit morceau de lard, lié  
avec un bout de fil, & de Py lasser quelque - tems ; &  
quand après cela on venoit à le tirer, il étoit tout plein  
de vers. Au lieu de lard, on peut aussi mettre de vieille  
viande falée. Des clysteres de décoction de gentiane ,  
font aussi très-bons contre les *ascarides.* On peut join-  
dre à la gentiane , de l’aristoloche , dé la chicorée , de  
la tanaise, de la persicaire, de Parroche, & en faire  
une décoction avec de l’eau ou du vin blanc. Celafait,  
on y pourra ajouter un peu de confection d’hiera.

Pour les enfans, on pourra fe servir du clystere fui-  
vant :

Faites une décoction du tout avec du lait, & mettez fon-  
dre dans la colature une once de miel ou deux drag-  
mes de confection d’hiera.

Hippocrate conseille, pour expulser les *ascarides* de pren-  
dre de la graine d’agnus-castus, de la bien broyer avec  
un peu de fiel de bœdf, & de mêler le tout avec un peu  
d’huile de cedre, & d’en faire unfuppositoire avec un  
peu de laine grasse. Ανοευ. Voyez les Articles *Lum-  
brici & Vermes.*

ASCELES , Ἀσκελὴς d’a privatif, & σκέλος, *jambe* ; qui  
n’a point de jambes. GaLIEN , *de Hippoc. et. Plat. Decr.  
Lib. IV. c.* 4.

ASCENDENTIA, *montant ;* en parlant des signes ou  
constellations celestes. CasTéLLI , d’après *Dornaeuseln  
Diction. Par.*

ASCENSUS MORBI, est la même chofe que *Aug-  
mentum t* fon accroissement. Voyez *Augmentum. Ase  
cens.us ou Ascensio -s* signifie aussi une espece de fublima-  
tion & distilation chymique, opposée à *descensus.* Voy.  
*Aqua.*

ASCESIS, Ἀσκησις, ύ’ἀσκέω, *exercer s exercice.* Voyez  
*Exercitatio*, qui lui est synonyme.

ASCETES, Ἀσκητα'ς , la même chose qti’*Athleta* ou  
*Athletes,* Lutteur. Aussi Erotian *esuur Hippocrate,* rend  
ἀσκητέον par ἀΑλητέον ; car, dit-il, *Ascetae* est la même  
choEe que ce que les Âttlques appellent *Athletae.*

ASCHEMON, Ἀχημὸν dic privatif, & χήμα, forme  
ou figure ; *défiguré. ’ A.%y/aeovsaeyov α-ζΐλος,* jambe plus  
défigurée. Ηιρροοελτε, *Lib. de Artic.*

*. ASCFUA Æhymallus*, Offic. *Thvmallits*, Sehrod. 5. 333.  
Salv. de Aquat. 81. Jonf. de Pifc. 81. Aldrov. de Pifc,  
593.Charlt. de Pifc. 36. Raii Ichth. 187. Ejusil. Synop.  
Pifc. 62. Bellor\* de Aquat, 182. *ThymaUusfeu Thy-  
mus,* Gefn. de Aquat. 978. *Thymus,* Rondal de Pifc.  
2. 187. *Ombre.*

Ce poisson se trouve dans les Fleuves rapides peu pro-  
fonds & caillouteux ; il passe pourün excellent manger.  
Ce qu’on en emploie en Medecine est la graisse, qui,  
dit-on, emporte les tâches & les taies des yeux ; fort-  
due au foleil & mêlée avec du miel, elle efface les ta-  
ches de rousseur, & les marques que la petite vérole  
a laissées. DaLE.

ASCI.A, Σκέπαρνος ἢ σκέπαρνον ; à la lettre, *une hache:*

À S C 390

mais par une métaphore priste de la ressemblance de fi-  
gure , on l’emploie aussi pour signifier un simple banda-  
ge, décrit par Galien, *Com.* 2. *in Lib. de Art.* L’*aseia* est  
une fiorte de bandage qui s’écarte un peu du senstranf-  
versal. Et sur un passage d’Hippocrate, ἐν τῷ κατ’ i’nT.  
il dit qu’Hippocrate appelle *ascia* un bandage qui ne  
s’écarte que peti de la position tranfverfale ; mais qu’iI  
appelle *sime* celui qui s’en écarte beaucoup. Or ; dit  
toujours Galien, *aseia* à la lettre est un outil de char-  
perttier, qui, vers fon extrémité par où il coupe le  
bois , est tant foit peu courbé , & se termine en talus.  
Mais Erotien , d’après Afclépiade, ἐις τὸ l’nTp. nous en  
donne une idée plus claire par la définition qui fiait :  
’Εστι γὰρ ὸ σκέπαρνος , όταν ὸ ἐπίδεσμός ἐπιβαλλῳν ἀυτας  
ἐαυτῷ , καὶ χιαζόμενος , κλάσιν *τινα* ποιῆ καὶ γωνίαν , όιον  
όταν ορθόλοξος ἐπιδεθῆ. α Le bandage s’appelle *asciae*» quand après une circonvolution il revient fur lui-  
» même en *se* croisant en forme de χ, comme fait lé  
» bandage rectoblique. si Cela s’accorde avec ce qu’en  
dit Hippocrate , *de Fract.* ’Επιδεσίων γὰρ ἔστι auTn no-  
ικιλωτατη , καὶ πλείστους μἐν σκέπαρνους ἔχουσα. « Ce banda-  
» ge vatie beaucoup, & il y a quantité de distérentes est.  
»peces *T ascia.* » Hippocrate a employé σκεπαρνηδὸν  
dans le même fens, *Lise de Fract.*

ASCITES, Ἀσκίτας, *d’darse, , bouteille s Ascite,* ainsi  
nommée , parce qu’en gonflant le ventre elle le rend à  
peu près femblable à la pansie d’une bouteille ; c’est une  
espece d’hydropisie. Voyez *Hydrops.*

ASCITICUS, Ἀσκιτικὸς; malade qui est affligé de *l’asei-  
te.* BlANCARD.

ASCLEPIADÆ, *Asclepiades.* Les descendans d’Esicu-  
lape, qu’on a appelle les *Asclépiades,* ont eu la répu-  
tation d’avoir consiervé la Medecine dansleur famille,  
sans interruption. Nous en fautions quelque chose de  
plus particulier , si nous avions les écrits d’Eratosthe-  
nes, de Phérécides, d’Apollodote , d’Arius de Tasse,  
& de Polyanthus de Cyrene , qui avoient pris le foin  
de faite Phistoite de ces defcendans d’Efculape. Mais  
quoique les ouvrages de ces Auteurs fe foient perdus,  
les noms d’une partie des *Asclépiades Te* fiant au moins  
cotsservés, comme le justifie la liste des Prédécesseurs  
d’Hippocrate, qui Ee difoit le dix-huitieme descendant  
d’EEculape. La généalogie de ce Medecin *se* trouve  
encore toute èntiere de -la maniere suivante.

Hippocrate , de qui nous avons les écrits, étoit fils d’Hé-  
raclide qui fut fils d’un autre Hippocrate , fils de Gno-  
sidicus , fils de Nebrus, fila de Spstratus troisieme , fils  
de Theodore fecond , fils de Cléomitidée second , fils  
de Crifâmis fecond, fils de Sostratus fecond, fils de  
Theodore premier , fils de Chrssamis premier, fils de  
Cléomitidée premier , fils de Dardanus, fils de Sostra-  
te premier, fils d’Hippolochus , fils dePodalire, fils  
d’Efculape. Etienne de Byzance donne encore deux  
autres fils à Gnosidicus , outre celui dont on a parlé i  
le premier de ces deuxs’appelloit Ænius, & le fecond  
Podalite. Nébrus, pere de Gnosidicus, avoit encore  
un autre fils nommé Chrysils.

On dira fians doute que cétte généalogie est fabulasse.  
mais fupposé qu’il y eût quelque erreur ou quelque  
chofe d’inventé dans cette fuccession des *'Asclépiadesi*il estdu moins certain que l’on connoissoit avant Hip-  
pocrate diverses branches de la famille d’Efculape, ou-  
tre la sienne, .& que celle d’où ce Medecin étoit istùj  
étoit distinguée par le furnosn *d’Asclepiades Nebridesi*c’est-à-dire , de Nébrus. Celui-ci s’étoit particuliere-  
ment rendu fameux dans la Medecine, sursaoi la Prê-  
tresse d’Apollon lui avoit rendu un témoignage très-  
avantageux *i* felon la remarque d’Etienne de By-  
zance.

Il y avoit encore d’autres branches des *Asclépiades* qui  
étoient répandues en divers lieux. On comptait mêmé  
trois célebres Ecoles qu’ils avoient établies. La pre-  
micre étoit celle de Rhodes, qui manqua aussi la pre-  
miere, par le défaut de cctte branche des Successeurs

57ΐ À S C

d’Eseulape ; ce qui arriva apparemment long-teins  
avant Hippocrate, puifqu’iln’en parle point comme il  
fait de celle de Cnide qui étoit la troisieme, & celle  
de Cos la feconde. Ces deux dernieres fleurissoient en  
même-tems que l’Ecole d’Italie, où étoient Pytha-  
gore, Empedocle, & d’autres Philosophes Medecins,  
quoique les Ecoles Greques fuffent plus anciennes.  
Ces trois Ecoles qui étoient les seules qui fiffent du  
bruit, avoient une émulation réciproque, & diEpu-  
toient continuellement à qui seroit le plus de progrès  
dans la Medecine. Cependant Galien donne la pre-  
miere place à celle de Cos, comme ayant produit le  
plus grand nombre d’excellens Dssciples, parmi lesi-  
quels étoit Hippocrate. Celle de Cnide tenoit le *se-  
cond* rang, & celle d’Italie le troisieme.

Herodote parle aussi dans sim premier Livre d’une Ecole  
de Medecins qui étoit à Cyrene, où Esiculape avoir un  
Temple, dans lequel le service étoit différent de celui  
qui *se* pratiquoit dans la Greee ; ce qui pourroit faire  
soupçonner qu’il y avoit aussi là des *Asclépiades* d’une  
autre forte.

Le même Historien fait aussi mention, au même endroit,  
d’une Ecole de Medecine qui étoit à Crotone , patrie  
de Democede, fameux Medecin qui vivoit en même-  
tems que Pythagore. Ce Medecin , à ce que dit Héro-  
dote , ayant été chaffé par la sévérité de fon pere, qui  
s’appelloit Calliphon, vint premierement à Egine &  
enfuite à Athenes , où il fut en grande estime. De-là  
il paffa à Samos, où il eut occasion de traiter & de gué-  
rir Polycrate, Roi de cette lise, d’une grande mala-  
die ; ce qui lui valut deux talens d’or. Quelque tems  
après ayant été pris prisonnier par les Perstes, il ca-  
choit Ea Profession : maison le découvrit, & on l’obli-  
gea de travaille’r au soulagement du Roi Darius qui  
n’avoit aucun repos ensuite d’une disiocation de l’un  
des piés. Il traita aussi la Reine Atossa, femme du mê-  
ine Roi, d’un cancer qu’elle avoit aufein. CetHisto-  
rien ajoute , que Democede ayant réussi dans ces  
deux cures , reçut de très-riches préfens, & s’acquit un  
si grand crédit auprès du Roi, qu’il le faisoit manger à  
fa table. Cela n’empêcha pas néantmoins qu’ayant  
trouvé occasion de retourner en Grece, fous la pro-  
messe qu’il avoit faite de fervir dlespion, il n’y de-  
meurât tout-à-fait, nleprifant tous les honneurs qu’on  
lui avoit faits en Perfe , & fe moquant de ceux qui lui  
avoient donné cette commission. Il femaria enfuite, &  
époufa une fille du fameux Milon fon compatriote.

On ne fait aucune autre particularité de la Medecine de  
Démocede, ni de celle des autres Medecins de Croto-  
ne. On n’a rien à dire non plus de l’Ecole de Rhodes.  
Quant à celle d’Italie, il fe peut que Polyclete ( Me-  
decin dont il est parlé dans les lettres de Phalaris) en  
fût, puifqu’il étoit Medecin de ce Tyran d’Agrigente,  
ville de Sicile où étoit cette Ecole.

On peut juger de la méthode qu’on silivoit dans celle de  
Cnide, par quelques échantillons qu’on en trouve dans  
Hippocrate. » Ceux, dit cet Auteur , *de Ratione Vic-  
» tus In Acutis,, Lib. I.* qui ont compilé les Sentences  
» ou les Observations Cnidiennes , ont fort bien mar-  
» qué tout ce que les malades fouffrent en chaque ma-  
» ladie, & décrit les iymptomes qui leur arrÎVent ; &  
» en un mot tout ce qu’une perfonne, qui ne fauroit  
»rien de la Medecine, pourroit écrire, après s’être in-  
» formée des malades de ce qu’ils ont fouffert. Mais ils  
» ont oublié la plupart des chofes qu’un Medecin doit  
» favoir, sans avoir oui le rapport du malade. »

Le même Auteur remarque de plus, que les Cnidiens met-  
toient en usage très-peu de médicamens ; l'élaterium ?( qui est un purgatif tiré du concombre fauvage ) le lait  
& le petit lait faisant prefque toute leur Medecine. On  
recueille de ce que dit ici Hippocrate, premierement,  
que ces Medécins *se* contentoientde faire une énumé-  
rationou une defcription exacte des accidens qui ac-  
compagnent une maladie , fans raifonner fur les caufes  
& sans s’attacher au prognostic. On en recueille en *se-  
cond* lieu, qu’ils ne *se* servoient que d’un très-petit

ASC 572

nombre de remedes , qu’eux & leurs Prédécesseurs  
avoient fans doute expérimentés.

Ces deux remarques suffisent pour faire connoître que les  
Cnidiens n’étoient gueres que des empiriques, ou pour  
le moins , qu’ils ne fe piquoient pas de faire de grands  
raifonnemens. Le plus loin qu’ils allassent de ce côté-  
là , c’est lorfqu’ils avoient recours à l’analogisine, qui  
est une eEpece de comparaison des maladies & des re-  
medes , comme on le verra par l’exemple que Galien  
en rapporte. « Les Cnidiens, dit cet Auteur, essayoient  
» de guérir ceux qui avoient des abseès dans le pou-  
»mon par cette méthode. Comme ils avoient remar-  
» qué que la toux fait fortir ce qu’on a dans le poumon,  
» ils fassoient tirer la langue à ceux qui avoient un  
» absitès au poumon , & tâchoient de leur faire entrer  
» quelques gouttes d’eau dans l’âpre artere , à dessein  
» d’exciter par ce moyen une violente toux, qui leur  
» fît rendre tout ce qu’ils avoient de pus dans la poi-  
» trine. »

A l’égard des Medecins de Cos , on peut auffi dirg que si  
les *Praenotiones Coacae* qui fe trouvent parmi les œu-  
vres d’Hippocrate, ne font qu’un recueil d’obferva-  
tions faites par les Medecins de Cos, comme plusieurs  
des Anciens l’ont cru ; il ne paroît pas non plus que ces  
Medecins fussent de grands raifonneurs ; & l’on ne voit  
pas même qu’ils fe foient du tout mis en peine de ren-  
dre raiEon de leurs prognostics. Hippocrate a été,  
comme on l’a dit, du nombre de tes Medecins. On  
n’en connoît pas d’autres,que sesPrédécessetirs que nous  
avons nommés ci-devant.

Tout ce que nous venons de dire prouve qu’il n’est pas si  
absolument vrai que Pline & Cesse l’ont cru, qu’on  
n’ait point eu de nouvelles de la Medecine pendant  
l’intervalle qu’ils marquent, & encore moins que la  
Medecine n’ait commencé qu’en même-tems que la  
Philosophie , comme l’assure le dernier ; si ce n’est  
qu’il ait entendu parler de la Medecine Raisonnée,  
c’est-à-dire, de celle qui s’attache particulierement à la  
-recherche des caisses cachées des maladies, & à rendre  
raison de l’opération des remedes. A la vérité, celle-  
ci ne peut gueres avoir commencé qu’avec l’étude des  
Lettres & des Sciences.

On dira sans doute que j’oublie de parler ici d’une chose  
qui fait le plus d’honneur aux *Asclépiades*, & qui ren-  
verEe non-seulement tout ce que Cesse & Pline ont dit,  
mais ce que j’ai dit moi-même, lorfque j’ai soutenu  
que ces *Asclépiades* n’étoient presque que des Empiri-  
ques : c’est qu’ils ont passé pour de grands Anatomistes.  
Il est vrai que Galien est de ce sentiment : «Dans ce  
»tems, dit-ü, que la Medecine étoit toute renfermée  
» dans la famille des *Asclépiades ,* les perês enfei-  
» gnoient PAnatomie à leurs enfans , & les accoutu-  
» moientdès l’enfance à disséquer des animaux, enforte  
» que cela passant de pere en fils , comme par une tra-  
» dition manuelle, il étoit inutile d’écrire comme cela  
» fe faifoit ; puifqu’il étoit autant impossible qu’ils  
» l’oubliassent , que les lettres de l’alphabet qu’ils  
» avoient apprises presque en même-tems. »

On trouve encore divers autres passages dans cet Auteur,  
par lesquels on voit qu’il a cru que les *Asclepiades* posi  
fédoient parfaitement l’Anatomie. Mais on peut pre-  
mierement lui oppofer l’autorité d’un ancien Corn-  
mentateur de Platon , qui attribue au Philofophe  
Alcmæon , d’avoir été le premier homme qui ait dise  
féqué quelque animal; ce qui détftlit tout ce que Ga-  
lien dit des *Asclepiades*, du moins de ceux qui ont  
précédé Alcmæon & qui font ceux dont il s’agit; car  
pour ceux qui Pont fuivi , ou ils ont été contempo-  
rains d’Hippocrate, ou ils font venus après lui. Mais  
quand on tiendroit pour suspect le témoignage de ce  
dernier Auteur, on peut dire secondement, qu’il est  
plus que probable, par le peu de progrès que l’on avoit  
fait dans PAnatomie du tems d’Hippocrate même,  
que l’on n’avoit examiné avant lui le corps des animaux  
qu’assez superficiellement; ce qui est bien éloigné de  
ce qu’assure Galien , que PAnatomie étoit en *sa* per-

573 ASC

section du tems des *Aselepiades.*

Ce n’est pas qu’on veuille dire que les *Aselepiades* n’euf-  
sent aucune connoiffance des parties du corps. Cette  
pensée seroit absilrde, car fans cela ils n’auroient pu  
exercer ni la Medecine en général, ni la Chirurgie en  
particulier, qui est ce qu’ils entendaient le mieux. Ils  
devaient la plupart des connaissances qu’ils avoient  
acquiEes dans l’Anatomie, à ce qu’ils voyaient faire à  
la boueherie & dans les sacrifices. Et pour ce qui re-  
garde le corps humain en particulier , ils profitaient  
avee empressement de l’occasion qu’ils avoient de s’insc  
truste lorfqu’ils trouvoient dans les champs des os dé-  
charnés par les bêtes, ou par la longueur du tems, ou  
lorsqu’ils rencontroient en quelque lieu écarté le cada-  
vre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé  
par des voleurs , ou ceux des Soldats qui étoient morts  
dans les combats. Il *se* peut encore que les *Aselepiades*aient encore profité des découvertes des Egyptiens ,  
qui avoient coutume d’embaumer les corps morts pour  
les conserver. Mais la meilleure écolepour eux & qui  
leur Eervoit plus que tout le reste , c’étoit la pratique  
de leur métier, qui leur fournissoit tous les jours des  
occasions de Voir sur des corps viVans ce qu’ils n’a-  
voient pu découvrir sur les morts , lorsqu’ils avoient à  
traiter des plaies, des ulceres, des tumeurs, des frac-  
tures & des diflocations. Le CLERc.

ASCLEPIADES , *Aselepiade.* Quoique les defcendans  
d’Efculape s'appelassent les *Asclepiades*, c’est-à-dire,  
les enfans *d’Aselepius ,* qui est le nom Grec d’Efcula-  
pe ; il n’a pas laissé que d’y avoir un Medecin qui por-  
toit le nom *d’Aselepiade ,* quoiqu’il ne fut pas de la mê-  
me famille.

e

Ce Medecin étoit déja en grande réputation à Rome pen-  
dant la vie de Mithridate, c’est-à-dire, vers le milieu  
du siécle XXXIX. suivant le témoignage de Pline,  
d’où je conclus que cet Auteur s’est contredit, lorse  
qu’il a écrit dans le même Chapitre, que la Medecine  
s’étoit seulement introduite à Rome après la Victoire  
de Pompée sur Mithridate. Archagathus, Medecin  
Grec, étoit Venu dans cette même ville environ cent  
ans auparavant ; on peut croire, selon toutes les appa-  
rences , qu’il y fut d’abord bien reçu, mais fa profes-  
sion y fut enfuite décriée. Il est probable qu’*Asclepia-  
de* fut un des premiers qui la rémit en crédit. Il étoit  
de Prufa dans la Bithynie , à ce que prétend Pline ,  
*Lib. XXVI. cap.* 3. mais il vint s’établir à Rome à l’i-  
mitation d’un grand nombre d’autres Grecs qui avoient  
commencé à fe jetter dans cette capitale du monde,  
dans l’efpérance d’y faire une plus grande fortune que  
chez eux. Il enfeignoit au commencement la Rhétori-  
que : mais ne trouvant pas son compte à ce métier , il  
voulut essayer *si* celui de la Medecine feroit moins in-  
grat. Et quoiqu’il n’en eût, à ce que dit Pline, aucu-  
ne connoissance, il crut que Payant étudiée quelque  
tems, il payerait assez d’esprit pour suppléer à ce qui  
lui manquait du.côté de l’étude.

La voie la plus sûre que ce Medecin trouva pour *se* met-  
tre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepié d’Ar-  
chagathus , qu’il favoit avoir été blâmé à caufe de la  
méthode cruelle qu’il avoit suivie , & de con-  
damner, non-seulement cette méthode, mais encore  
une grande partie des remedes qtle les autres Mede-  
cins employoient tous les jours. Ces remedes con-  
Assoient, salivant la remarque de Pline , *Lib. XXVI.  
cap.* 3. à faire fuer les malades à force de couvertu-  
res, ou en les exposant à la chaleur brûlante du feu  
ou à ce lle du soleil. *Aselepiade* condamnoit une an-  
cienne maniere de guérir les esquinancies, enintro-  
dussant dans la gorge avec beaucoup de peine & d’ef-  
fort un certain instrument qui fervoit à ouvrir le pasi  
fage . Mais ce contre quoi il fe récrioit le plus, *c’é-  
toit* contre les vomitifs que l'on prenoit alors très-fré-  
quemment & même contre les purgatifs , qu’il re-  
gardoit cOmme nuisibles à l’estomac.

ASC 574

En même tems qu’*Aselepiade* condamnoit les remedes  
dont on vient de parler, il n’en propofoit que de sort  
doux , & il difoit ordinairement qu’un Medecin doit  
guérir fes malades, sûrement, promptement & agréa-  
blement. Il feroit à souhaiter que cela *se* pût faire,  
ajoute Celfe, *Lib. III. c.* 4. mais il y a ordinairement  
du danger de vouloir guérir trop vîte, & de ne donner  
rien que d’agréable.

La maniere superstitieuse de guérir les maladies à la-  
quelle on s’étoit attaché jusqu’alors, ou les remedes  
magiques , qui étoient en grand ustage avant la venue  
*d’Aselepiade , &* desquels Caton lui-même s’étoit *ser-  
vi ,* mais dont on commençait à se lasser, parce qu’on  
n’en voyoit aucun effet, cOntribuerent encore beau-  
coup à faire recevoir cette nouvelle Medecine. C’est  
ce qu’a remarqué Pline dans le commencement du  
quatrieme Chapitre de fon vingt-sixieme Livre , où  
on lit ces paroles : « les vanités de la magie lui fervi-  
» rent plus que tout le reste. » Un Allemand appelle  
Doringius, qui est l’Auteur du Livre de *Medimna et  
Medicis,* les ayant lues & n’ayant pas pris garde qu’el-  
les *se* rapportoient avec ce que Pline avoit dit à la fin  
du Chapitre précédent, a expliqué ce passage comme  
si Pline avoit voulu dire, qu’*Aselepiade* s’étoit parti-  
culierement servi de la magie dans l’exercice de la  
Medecine ; ce qui est absolument contraire à la pensée  
de Pline & au sentiment *d’Aselepiade ,* qui étoit Epi-  
curien.

Jusqu’à *Aselepiade-,* dit Pline, l’antiquité avoit tenu bon  
Hérophile avoit eu beau raffiner, ni lui ni ses sembla-  
bles n’avoient pas été si.livis de tout le monde, & l’or  
voyoit encore des restes considérables d’ancienne Me-  
decine soutenir le crédit qu’elle avoit eu dès le com-  
mencement. Mais ce nouvel Esculape ayant réduit tou-  
te la science d’un Medecin à la connoissance ou à la re  
cherche des caisses des maladies , la Medecine, qu  
étoit au commencement un Art sondé silr l'lexpérien-  
ce, ne fut plus qu’une simple conjecture & changea en  
tierement de face.

Ce qui fit que l’on *se* rangea plus aisément dtl part  
*d’Aselepiade ,* au préjudice de l’ancienne Medecine 8  
que l’on gouta fon raisonnement, c’est qu’il affecta  
comme on l’a déja remarqué, de ne proposer' que de  
remedes fort doux & fort faciles, que Pline réduit ;  
cinq; l’abstinence des viandes , l’abstinence du vinei  
certaines occasions, les frictions, la promenade & 1  
gestation. Chacun voyant qu’il pouvoir faire cela ave  
grande facilité, crut que cette Medecine étoit d’au  
tant meilleure qu’elle étoit aisée à pratiquer ; enfort  
qu’*Aselepiade,* qui étoit d’ailleurs fort éloquent & e  
même tems grand Philosophe, attira, pour ainsi dire  
tout le genre humain, & fut regardé comme un hom  
me envoyé du Ciel.

Pline ajoute que ce Medecin favoit encore gagner les el  
prits par des manieres toutes particulières , tantôt e  
promettant du vin aux malades , & en leur en donnas  
à propos, quoiqu’il le défendît ordinairement, tante  
en leur faisant boire de Peau rafraîchie. Et comme i  
avoit été un des premiers qui eût mis en ufage ce der  
nier remede, il prenoit plaisir qu’on l’appellât Λοσι  
ψυχροὸ, le donneur d’eau fraîche , & qu’on le consule  
râtparcet endroit. Cependant le vin ne contribua pa  
moins à établir fa réputation. Apulée témoigne *custAs  
clepiade* a été le premier des Medecins qui s’est avis  
de secourir les malades en leur donnant du vin. Le mé  
me Auteur fait enfuite un fort joli conte d’un homm  
que l’on croyoit mort & que l’on alloit enterrer, &  
qui *Aselepiade* rendit la vie. Il ne dit pas *si ce* Medeci  
se fervit du vin en cette occasion, mais il me siembl  
qu’on pouroit inférer de ce qu’il a dit auparavant d  
l’ufage qu’*Aselepiade* en faifoit, que ce fut cette li  
queur qui fit le miracle , quoique cet Auteur n’e  
parle pas, & qu’il attribue le rétabliffement de ci  
homme à de certains médicamens qu’*Aselepiade* II  
donna.

*Aselepiade* s’avifoit encore tous les jours de quelque ηοι

*s7s* ASC

velle invention pour faire du plaisir à *scs* malades. Il  
les faifoit mettre dans des lits fufpendus, qui étoient  
comme des especes de berceaux qu’on branloit pour  
les endormir , ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit  
même inventé cent nouvelles sortes de bains , & en-  
tre autres des bains suspendus.

Voilà quel étoit *Asclepiade* , selon Pline : mais comme  
cet Auteur ne parle presque jamais de seing froid  
quand il s’agit de louer ou de blâmer, il faut que nous  
cherchions ailleurs de quoi exprimer plus naturelle-  
ment le caractere de ce Medecin , & faire connoître  
en même tems plus particulierement les changemens  
qu’il fit dans la Medecine.

Le témoignage de l’antiquité est prefque tout à l’avan-  
tage *d’Asclepiade.* Apulée l’appelle le Prince ou le  
premier des Medecins après Hippocrate. Il est aussi ap-  
pellé un très-grand Auteur de la Medecine par Scri-  
bonius Largus , ( *in Epistol. ad Callistum.* ) & un Me-  
decin qui ne le cede à aucun autre par Sextus Empi-  
ricus, ( *Adversius Mathematicos, Lib. VII.* ) Celfe en  
faifoit pareillement beaucoup de cas. Une autre preu-  
ve de la grande réputation qu’*Asclepiade* avoit acqui-  
fe, c’est qu’il fut demandé par Mithridate pour être  
Bon Medecin : mais ce que je trouve de plus avanta-  
geux pour lui, c’est qu’il a été le Medecin & l’ami de  
Ciceron, comme celui-ci le témoigne lui même ( *de  
Oratore, Lib. I.* ) faisiint d’ailleurs beaucoup de cas de  
l’éloquence d’*Asclepiade* ; ce qui prouve que ce Mede-  
cin n’avoit pas quitté fon métier de Rhéteur faute de  
capacité.

Galien , qui n’étoit pas pour la Medecine *d’Asclepiade,*ne laisse pas d’avouer aussi qu’il étoit fort éloquent,  
mais il lui reproche d’ailleurs qu’il étoit un Sophiste,  
& qu’il étoit en possession de Contredire tout le mon-  
de. Cœlius Aurelianus ( *Acutor. Lib. I. cap.* 15. ) lui  
impute aussi le même défaut. Lors , dit-il, qu’on ap-  
pelloit *Asclepiade* pour voir un malade qui avoit eu  
un autre Medecin , il affectoit de rejetter tous les re-  
medes que ce Medecin avoit proposés, & d’approuver  
tous ceux dont il n’avoit point parlé , comme si les  
mêmes remedes qui auroient été nuisibles étant admi-  
nistrés par un autre, devenoientutiles lorfque lui mê-  
me les avoit ordonnés. L’Auteur que l’on vient de ci-  
ter tire cette conséquence d’un passage de l’un des Li-  
vres *d’Asclepiade s* où celui-ci avoit dit en parlant de  
la cure de la phrénésie, que si un homme atteint de  
cette maladie tombôit eetre Ees mains sans avoir passé  
par celles d’un autre Medecin, & sians avoir fait au-  
paravant aucun remede, alors lui, *Asclepiades* appli-  
queroit extérieurement des matieres odorantes , com-  
me du castoréum, du peucédanum, de la rue & du vi-  
naigre, ou de la liqueur où ces mêmes matieres au-  
roient infusé , & qu’il feroit ensuite donner un lave-  
ment pour dégager la partie obstruée. Mais, ajoutoit-  
il, si un autre Medecin a traité auparavant ce malade,  
il faudra d’abord en entrant défendre toute forte d’ap-  
plication de cataplasines ou d’huile, & tout usage de  
drogues qui aient de l’odeur, tirer le malade de l’obsa  
curité, & le faire mettre dans un lieu clair, &c. Il se  
peut qu’*Asclepiade* n’en usât pas de cette maniere par  
un esprit d’envie ou de contradiction, comme Cœlius  
le veut insinuer, mais par un tout autre motif. Com-  
me on peut quelquefois guérir une même maladie  
en siaivant différentes routes , il pouvoit croire que  
l’on réussissoit en de certaines rencontres en changeant  
Ia maniere de la cure qui avoit été pratiquée dès le  
commencement, & en passant du froid au chaud, &  
du chaud au froid. Une preuve qu’il pouVoit être dans  
cette pensée, c’est qu’il appelloit la cure qu’il propofe  
en cet endroit, une cure hardie, c’est-à-dire, une cure  
extraordinaire & que l’on ne doit presque entrepren-  
dre que dans des cas désespérés.

Des traits de pratique comme celui-ci faisoient sans dou-  
te croire à plusieurs persimnes, qui ne siavoient pas par  
quel principe *Asclépiade* agissent, qu’il étoit un insigne  
Charlatan ; c’est-là l’idée qu’il Iemble que Pline ait

ASC 576

voulu donner de ce fameux Medecin dans ce que nous  
avons rapporté au commencement ; & l’on d'en dou-  
tera pas un moment, quand on verra ce que le même  
Auteur ajoute pour couronner les éloges dont il feint  
de l’accabler.

*« Asclépiade,* dit-il, *Lib. VII. cap.* 37. ayant défié lafor-  
» tune, en difant qu’il confentoit qu’on ne le crût  
» point Medecin, s’il étoit jamais attaqué de quelque  
» maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna  
» cette efpece de gageure ; car il mourut dans une ex-  
» treme vieillesse , & encore par un accident, pour être  
» tombé d’un escalier. » Il n’y a pas d’apparence  
qu’un Philosophe comme *Asclépiade* eût été assez fou  
pour parler de cette maniere.

Nous pourrions mieux juger des sentimens *d’Asclépiastée*si fes écrits étoient venus jtssqu’à nous : mais ils fesirnt  
tous perdus, aussi-bien qu’un grand nombre d’autres  
pieces curieuses des plus habiles gens de l’antiquité,  
lesquelles nous ferviroient beaucoup aujourd’hui.  
Quoiqu’*Asclépiade* ne fût peut-être pas un modelé à  
fuivre pour la pratique, il y auroit fans doute bien du  
plaisir à lire fes livres, qui devoient être fort bien  
écrits ; & s’ils n’étoient pas utiles aux Medecins, ils  
sierviroient du moins aux Philofophes , & donneroient  
du jour à ce que nous avons d’Epicure , de Lucrece &  
de Democrite. Au reste, la réputation *d’Asclépiade*ayant été fort grande & pendant *sa vie, & après* sa mort,  
il ne manqua pas d’avoir un grand nombre de Difciples  
& de Sectateurs.

Entre les Auteurs anciens qui ont écrit de la composition  
des médicamens , il *se* trouve deux *Asclépiades* qui  
semt cités par Galien, & qui siont tous deux différens  
du premier ; ce qui est évident par la remarque que  
fait le même Auteur , que ces deux *Asclépiades* ont  
vécu après Andromachus , qui a été Medecin de Né-  
ron.

Celui que Galien cite le plus souvent sur cette matiere,  
& qu’il nomme pour l’ordinaire simplement *Asclépia-  
de y* étoit plus particulierement distingué par le surnom  
de Pharmacion, comme on l’apprend du même Ga-  
lien. Ce furnom marquoit l’application principale de  
ce Medecin, qui étoit, comme on vient de le dire,  
la composition des médicamens appelles en grec *Phar-  
maca.*

Cet *Asclépiade*, que le Savant M. Di Capoa confond  
avec le premier dont on a parlé, avoit composé dix li-  
vres fur cette matiere, dont il y en avoit cinq qui trai-  
toient des médicamens que l’on applique extérieure-  
ment, & cinq autres concernant les médicamens qui se  
prennent par la bouche. Galien rend témoignage à ce  
même *Asclépiade s* qu’il avoit fort bien écrit, & le met  
au rang des meilleurs Auteurs qui avoient travaillé fur  
la matiere dont on a parlé. Il le loue même en particu-  
lier de ce qu’il avoit eu soin de marquer exactement le  
*Modus faciendi,* ou la maniere dont on devoit s’y pren-  
dre pour bien faire les compositions qu’il décrivoit. Il  
le loue encore d’avoir marqué avec la même exactitude  
les qualités de chacun de ces médicamens , & la manie-  
reste s’en servir.

Voici un exemple qui fera connoître en quoi consistoit  
cette exactitude, & de quelle utilité elle étoit.

*Emplâtre* d'Afclépiade *pour les ulceres chhroniens, et  
autres qui feferment difficilement.*

Prenez *de la batiture de cuivre s une once >  
de la cire, demi-livre,  
de la résine de larix, {térébenthine de Venise, ) sta  
rni-once s*

Il saut faire fondre la cire & la résine ; & après y avoir  
mêlé le reste, pulvérisé subtilement, on remuera  
bien le tout.

Voici

*y* ASC

Voici la maniere de s’en servir :

*Etendez* une petite quantité de cette emplâtre sim une  
piece de peau qui ne couvre que la partie ulcérée.  
Mettez tout au tour quelque médicament qui em-  
pêche l'inflammation , & ne levez votre emplâtre  
qu’au bout de trois jours. Alors vous laverez dou-  
cement la partie ; & après avoir pareillement lavé  
& ramolli l'emplâtre qui a déja flenti , vous la re-  
mettrez fur Pulcere ; & pratiquez la même chose  
de trois en trois jours, jusqu’à ce que la cicatrice  
Eoit formée.

Galien qui rapporte cette méthode , après avoir témoi-  
gné qu’il l’approuve , tâche d’en rendre raifon, par  
un certain rapport que l'emplâtre acquiert avec le  
corps du malade par le long séjour qu’elle fait sur la par-  
tie. Mais il femble qu’on peut rendre une raifon plus  
fensible de l’effet du séjour de la même emplâtre silr la  
partie pendant plusieurs jours, qui est, qu’en levant  
rarement l’emplâtre, ou en la laissant trois jours sans  
la lever, la cicatrice a mieux le tems de fe faire , ou  
les chairs se nourrissent plus commodément, parce que  
Pulcere est moins fouvent exposé à Pair , qui peut, en  
y introduisant des matieres étrangeres, rompre lesfi-  
brcs qui commençoientà fe lier ensemble pour former  
les chairs & la peau. Outre que le mouvement qui fe  
fait dans la partie en levant & en appliquant plu§ fou-  
vent l’emplâtre , interrompt de même la formation de  
la cicatrice , en brifant & en dérangeant les fibres qui  
font sort tendres. Enfin le renouvellement de l’emplâ-  
tre retarde aussi la cicatrice par la même raisim, c’est-  
à-dire , par le mouvement qu’une nouvelle emplâtre  
produit dans la partie ; une emplâtre qui n’a point  
fiervi ayant plus de force & de pénétration qu’une au-  
tre qui a déja fervi.

Un grand nombre de Medecins ont encore porté le nom  
*d’Asclépiadx* : mais comme leurs caracteres n’ont rien  
de remarquable , & qu’il seroit impossible de discerner  
la vérité à travers l’obscurité dont leur histoire est cou-  
verte , nous ne nous arrêterons pas davantage silr ce  
sujet. LECLERC.

ASCLEPIAS, *dompte-venin* ; plante qu’on désigne  
ainsi :

Ασκλεπιὰς, Diosc. *Vincetoxicum hirundinaria s* Ossic.  
Chab. 119. *Asclepias ustore albo,* Ger. 731. Emac, 898.  
Park.Theat. 387. C. B. Pin. 303. Raii Hist. 2. 1091.  
Hist.Oxon. 3. 611. Tourn. Inst. 94. Elem. Bot. 80.  
Boerh. Ind, À. 312. *Asclepiassive Vincetoxicummulelso  
floribus albicantibus,* J. B. 3. 138. *Aporinum Asclepias  
dictum,* Par. Bat, 43. *Vincetoxicon,* Rupp. Flor. Jen.  
20. Buxb. 336.

L’*Asclepias* pousse de longues tiges , Fur lesquelles vien-  
nent des feuilles semblables à celles du liere. Ses raci-  
nes sont nombreuses, longues & de bonne odeur. Sa  
fleur a une senteur forte , fa graine est femblable à cel-  
le du*sccitridaca,* ( grave ou feve de loup. ) Cette plan-  
te vient sim les montagnes.

Ses racines , bues dans du vin , font bonnes pour la coli-  
que & pour la morEure d’animaux venimeux. 8es feuil-  
les appliquées en forme de cataplafme, font bonnes  
dans les maladies opiniâtres de la poitrine & de l’uté-  
rus. DroscoRIDE, *Lib. III.* C.I06.

Les racines du *dompte-venin* font déliées & fibreufes;  
elles ferpentent sort loin en terre ,& poussent en-haut  
plusieurs tiges à la hauteur d’environ un pié & demi ou  
deux piés, lesquelles font dures, mais flexibles, fies  
feuilles naissent opposées deux à deux à chaque nœud  
des tiges, sur un pédicule court , rond à fa bafe; elles  
scmt larges au plus d’un pouce & demi, & longues d’en-  
viron trois, fie terminant en une pointe très-fine par le  
Tout. Aux Eommités des tiges poussent des petits bou-  
quets de fleurs, coupées en cinq quartiers , de couleur  
*Tome II.*

ASC 57S

blarfche , chacune desquelles dans les pays chauds,qui  
sont ceux où cette plante vient le mieux , est rempla-  
cée par deux cosses longues & menues qui renferment  
des petites graines plates , environnées d’un duvet  
soyeux. Elle ne croit chez nous que dans les jardins, &  
fleurit au mois de Juin.

Sa racine, qui est la fleule partie qu’on en emploie , enco-  
re n’est-ce que fort rarement , passe pour un puissant  
contre-poifon contre les mauvais effets de *Faporinum s  
Se* d’autres simples qui contiennent quelque poifon, &  
contre les morfures & les piquures d’animaux veni-  
meux. Elle est bonne aussi dans les fievres malignes  
pestilentielles, qu’elle emporte par le moyen des fueurs  
qu’elle procure; & dans l’hydropisie & la jaunisse. MIL-  
LER , *Bot. Offe*

Les racines du *dompte-venin* font ameres, actes, & tei-  
gnent le papier bleu en rouge foible. Ses feuilles ont  
un gout falin , & rougissent aussi un peu le papier bleu,  
mais plus faiblement ; ce qui me sait croire que le feI  
de cette plante ressemble en quelque chofe à *FOxysal  
diaphoreticum* d’Angelus Sala , qui est un fel fixe im-  
prégné de quantité d’acides : mais dans le *dompte-ve-  
nin* il est enveloppé d’une grande quantité de soufre &  
de terre. Ainsi on ne doit pas s’étonner que cette plan-  
te foit sildorisique & détersive. Tragus assure , que le  
vin dans lequel on a fait macérer une livre de fes racle  
nes, & qu’on a fait bouillir jufqu’à réduction aux deux  
. tiers, provoque efficacement lasi.ieur & soulage les hy-  
dropiques. La décoction de cette plante volatilise les  
humeurs , & pousse par les urines & par la tralsspira-  
tion. Cette décoction est préférable à celle de la fcorfo-  
nere dans les fievres malignes & dans la peste. Pour la  
suppression des regles, mettez une once de racine *d’ase  
clépias* bouillir dans une pinte d’eau ; passez l’in-  
fusion, & faites - en boire trois verres chaque jour  
avec du sirop d’armoise , ou du sirop cachectique  
apéritif de M. Charas , qui est aussi très-bon pour les  
morfures des chiens enragés. L’extrait de *ses* racines  
& de si:s feuilles à la quantité d’une dragmeou d’une  
dragme & demie, a le même effet. La plante elle-mê-  
me appliquée en forme de cataplafme, dissout les tu-  
meurs de la poitrine : la poudre de ses feuilles & de sa  
racine nettoie les ulceres , aussi-bien que l’aristoloche.  
T0URNEF0RT.

ASCLEPIOS , Ασκληπιὸς; nom d’un *smegma* que décrit  
PaulEginete, *Lib. VII. c.* 13. & d’un troclusque dont  
parle Aétius, *Tetr. IV. ferm.* 2. c. 50. C’est aussi le  
nom d’un collyre, qu’on trouve dans Galien *sue C. M.  
S. L. Lib. IV. c.* 7. rapporté par Scribonius , qui l’ap-  
pelle autrement *Atbenippum.*

ASCLITES, mot employé par corruption au lieu *d’asu  
cites,* par Paracelfe & Avicene. CasTELLI.

ASCOMA , Ἀσκωμα , *d’L.relç, bouteille s* éminence du  
pubis à l’âge de maturité, furtout dans les femmes.  
**R.UFFUS EPHESIUS.**

ASCOS , Ἀσκὸς , *bouteille.* Ἀσκὸς σκύτινος, de σκύἐνς, *cuirt*étoit une bouteille de cuir , remplie de quelque li-  
queur, comme de Peau ou de l’huile chaude , qulort  
employait à fomenter & à échauffer une partie mala-  
de ; comme on le voit dans Hippocrate, *Lib. II- de  
Morb.* qui recommande d’en appliquer une femblable  
Eur le front pour soulager le mal de tête. Il employait  
aussi un *ascos* plein de vent; pour empêcher l’épine du  
dos de *se* courber lorsqu’elle y parossoit disposée , &  
pour la luxation dtl fémur , *Lib. de Art\** Galien dans  
fon *Exegesis, rend floystée* par κεραμου'ς, οὓς καὶ πυριατἐν  
καὶ φακοὑς ὀνομάζουσιν ; « VaEes de terre appelles aussi *Py->  
riael & Phaci ,* » des lentilles ou vaisseaux de forme  
lenticulaire , dont on fe fervoit pour les fomentations.  
Cclfe , *Lib. II. c.* parlant des fomentations, s’ex-  
prime ainsi : *Qan etiam calido oleo replentur utriculi,  
et in vasa fictilia ad similitudinem quas lenticulas vo^  
cant , aqua conjicitur.* « De plus on remplit des bou-  
» teilles d’huile chaude , & l’on met de Peau chaude  
» dans des vaisseaux de terre qu’on appelle lentilles à  
» caufe de leur figure lenticulaire. » Hippocrate prese

579 A S D

crit encore ces fomentations avec des vaiffeaux de ter-  
re & de cuir , ou des petites bouteilles & des outres de  
peau, *Lib. II.* περὶ γυνάικ. & les fomentations avec les  
ἀσκοὶ ou *utriculi, Lib. VII. Epid. et Lib, de Rat. Vict.  
in Acttt.* pour un *Tetanos.*

ASCYRUM , Offic. Ger. 434. Emac. 542. Raii. Hist. 2.  
1019. Merc. Bot. 1. 21. Phyt. Brit. 12. Mer. Pin. 11.  
*Ascyrum vulgare ,* Parla Theat. 574. *Hypericum Aso  
cyrum dictum ,* Chab. 445. *Hypericum Asciron dictum,  
caule quadrangulo ,* J, B. 3. 382. Raii 8ynop. 3. 344.  
Tourn, Inst. 2 55,Elem. Bot. 222. Boerh. Ind. A. 241.  
Dill. Cat. Giss 171. Rupp. Flor. Jen. 99. Buxb. 163.  
*Hypericum feu Andros.aemum Ascyrum dictum, caide  
quadrangulo glabro,* Hist. Oxon. 2. 471.

Il vient dans les lieux aqueux & fleurit au mois de Juil-  
let & d’Août ; on emploie la plante, les fleurs & la  
graine. La plante & les fleurs ont les mêmes vertus que  
*Fhypericum* ou herbe de S. Jean. La graine est bonne  
dans la fciatique,& évacue les humeurs bilieufes par  
les felles. DaLE.

L’*Ascyrum* autrement appelle *AscyroidesédcAndrosamum.,*est une efpece *d’hypericum ,* mais différent en groffeur,  
il a des branches plus larges , & est pltfs garni; fes  
feuilles font d’un bel écarlate. Il porte une fleur de cou-  
leur de pourpre & une graine semblable à celle de *i’hy-  
pericum ,* qui a une odeur de résine & teint les doigts\*  
en couleur de simg , ce qui lui a fait donner le nom  
*d’andros.aemum.*

Sa graine bue (à *la quantité de deux dragmes,selon P line J*dans une pinte d’hydromel , est bonne pour la fciati-  
que ; car elle purge abondamment : mais il faut conti-  
nuer d’en prendre jusqu’au parfait rétablissement de la  
santé. Elle est bonne aussi employée en cataplasine pour  
la guérifon des brûlures. DïoseoRIDE , *Lib. III. cap.  
172.*

A S D

ASDENIGI, AZEDEGINI, la pierre hématite. J0HN-  
SON.

A S E

ASE , ASSE , Ἀση, ἄσση, signifie quelquefois dans Hip-  
pocrate, dégout des alimens ou nausée causée par une  
furabondance d’humeurs dans l’estomac. Ainsi, dit-il,  
dans fes *Aph. Lib. V. Aph.* 61. Si une femme cesse d’a-  
voirfes regles, fans que cette interruption foit scliviedc  
frisson ou de fievre , ὰσαι δ’ ἀυτῦ *wgoo-ttAsrluo-i , «* mais  
» qu’elle fe trouve dégoutée , » c’est qu’elle est deve-  
nue grosse. *Lib. VII. Epid. do-nTPesi* τὴν καρδίαν , se rend  
par une anxiété autour du cœur ( de l’orifice de Pesto-  
mac ; ) Ἀση est souvent employé par le même Auteur  
pour signifier une anxiété aecompagnée d’agitation &  
de convulsions ; & les malades qui Pont en cet état  
ne lassent pas d’être appelles ἀσῷδεις, quoiqu’ils n’aient  
point de dégout ; car Galien s’exprime ainsi dans son  
*Comment.* 2. *In Promrhet.* Les persionnes indisposées  
scmt ἀσσώδεις pour deux taisions ; la premiere, quand le  
malade a si peu de force pour porter fon corps , qu’il  
ne seluroit tenir en aucune posture ; la seconde , quand  
l’orifice de S011 estomac est picotté par des humeurs  
corrompues. La premiere caisse est très-dangereuse, &  
la seconde est accompagnée de nausée : ainsi ἀσώδεις  
πυρεταὶ en plusieurs endroits d’Hippocrate, signifie des  
fievres accompagnées d’agitations & d’anxiétés extre-  
mes.

ASEB , *alun.* **RULAND , JOHNSON.**

ASED, *Leo,* Lion ; *Ibid.*

ASEDENIGI, *lapis haematiels aseanguine.*

ASEF , ALBASEF ; mots Arabes iynonymes à *hydroa.*

Voyez *Hydroa.* **BLANCARD.**

ASEGEN , *fang de dragon.* **BULAND , J0HNSON.**ASELLI, *Cloportes,* Voyez *Millepedes.*

ASELLUS , *merlan. Asellas, Offic.* Jonsi de Pise?. 1.

ASE 580

*Asellus major ,* Charlt. de Pisic- 2. Schonf. Ichth. 38.  
*Asellus major vulgaris*, Raii. Synop. Pisic. 53. *Asellus  
major vulgaris, Belgis Cabeliau ,* Ejusil. Ichth. I65.  
*Asellus Merlucdus, Cabeliau ,* Mer. Pin, 184. Gesin.  
de Aquat. 84. *Morhua vulgaris t ( maxima Asellorum  
species* ) Bellon. de Pisit. 118. *Morhua vel Molva al-  
téra,* Aldrov. de Pifc. 289. *Molua,* Rondel de Pssc,  
I. 280. *Molua vel Morhua altera minor Rondeletii »*Gesia. de Aquat. 88. DaLE,

On doit choisir le *merlan* le plus gros qu’il *se* pourra,  
très-frais & d’une chair tendre , ferme , blanche &  
friable.

Sa chair nourrit médiocrement ; elle produit un bon fuc;  
elle est légere Pur l’estomac & facile à digérer.

Le *merlan* falé n’a pas si bon gout que celui qui est frais  
& fe digere plus difficilement. On doit avoir fijinde le  
faire tremper dans l’eati avant que de le manger ; car  
autrement il échauffe & desseche extremement.

Il contient beaucoup d’huile & de fel volatil.

Il convient en tout tems, à toute l.orte d’âge & de tem-  
péram ent.

*R E M A R QU E S.*

Le *merlan* est un poisson fort connu & dont on fait uri  
grand usage. Sa chair étant fraîche & nouvelle, fournit  
un bon aliment & est très nourrissante,parce qu’elle con-1tient une grande quantité d’huile & de parties balfa-  
miques; mais quand elle a été salée & qu’elle est trop  
vieille , elle n’est plus ni d’un si bon gout, ni si aisée à  
digérer , foit qu’elle ait souffert une petite fermenta-  
tion qui aitun peu altéré l’arrangement intérieur defes  
parties, foit que cette fermentation ait donné occasion  
à ses parties les plus volatiles & les plus propres à ex-  
citer une faveur agréable de s’échaper , foit enfin que  
le fiel marin dont on *se fiert* pour le fialer , ait en quel-  
que fiorte fixé & appéfianti *ses* principes les plus vola-  
tils , & ait en même tems rendu *sa* chair plus dure,  
plus fiolide & plus compacte.

La siiumure du *merlan* est résolutive & dessiccative étant  
appliquée extérieurement. On la mêle dans les lave-  
mens, & elle est laxative ; parce que contenant beau-  
coup de stel, elle irrite & picote les glandes intestinales  
& en fait fuinter plus de liqueur qu’il n’en fortuit au-  
paravant.

La morue dont on tsse en France ; & dans d’autres pays,  
n’est point si bonne que le *merlan* siale; quelques-uns  
prétendent que ce n’est autre choste que la molue, ap-  
pellée en latin *molua major* : quoiqu’il en soit, la mer-  
luche est un affez mauvais aliment , parce qu’elle est  
fort dure , fort corsasse & très-difficile à digérer. Ce-  
pendant il y a beaucoup de gens qui s’en font un ra-»  
gout.

La saumure de la molue a les mêmes vertus que celle du  
*merlan.* LEMERY , *Traité des Alimens.* Voy. *Molua.*

ASEMOS , Ἀσημος , d’a privatif, & σύμα, *signe* ; épi-  
thete qui s’applique aux événemens qui arrivent autre-  
ment qulon n’avoit lieu d’attendre , & cela fans casse  
apparente. Ainsi cet adverbe, ἀσημως, dans Hippocra-  
te , est spnonime à ἀκρίτως, ἀλογως, ou παραλόγως. C’est  
ainsi qu’il faut traduire , *Lib. II. Epid. οττοο-α,* ἀσημωζ  
ἀφανίζεται, δύσκριτα, « toutes les fois que les spmpto-  
» mes disparoissent sans caufe ou sans aucuns signes  
» critiques, on peut s’attendre à une mauvaise crife ; »  
& cet autre passage dans sim *Prorrhet.* Τὰ ὀλέθρια άσή-  
μως ρ'αστωνήσαντα .θ.ανάΓον σημαίνει, « quand les mau-  
» vais fymptomes fiant allégés ou calmés fans caufe &  
sans signes de crise, c’est un présage qui annonce la  
mort ; & ailleurs, τὰ ασημως ῥαστωνήσαντα φιλυπόστροφα,  
α l’adoucissement & le relâchement des stymptomes  
» sians les signes ordinaires qui accompagnent la crise,  
» annoncent le retour de la maladie» ; passages souvent  
cités par Galien , comme par exemple au commence-  
ment de sim Livre , περὶ κρισύμων ὴμερῶν , & qui font  
autant d’axidtnes familiers dans la doctrine des crifes.

581 A S Ë

Ἀσύμως ἐφάνη ἐπάρματα , « il parut des tubercules sans  
» que rien les eût annoncés ; Galien rend ce passage ,  
*Comm.* 2. *in Prorrhet.* par χωρὶς σημείων, ἢτοι ἐκκρίσ’εως  
ἢ πεψέως, « fans aucuns signes , soit de concrétion, soit  
» de coction ; » & ἀσημως ῥαστωνήσαντα, qui vient d’être  
cité est traduit par Erotiaù , τὰ χωρὶς φανερᾶς ἐπνκουκρας  
' ἐις τὸ *βί'λΊιον αττοζλΐνονβα ,* « des circonstances qui chan-  
» gent en mieux sans causes ou moyens apparens ».

Ἀσημα πνευμάτα , *Lib. VI. Epid.* est une respiration foi-  
ble & qu’on ne voit que de loin en loin , & ἀσήμα  
κατὰ πλευρὸν ἀλγύματα, est une douleur au côté, lége-  
re & Eans conséquence.

ASENEC , *le soleil.* **RULAND , JoHNscN.**

ASEPH , *alun de plume.* **RULAND, JoHNsoN.**

ASEPTA , Ἀσηπτα , d’a privatif & σήπω, *putréfier* ; qui  
n’est pas dans un état de putréfaction ; mais ἄσηπτα ,  
dans Hippocrate , *Lib. f&esi παΰων* , est traduit par Ga-  
lien, *Comm. ad Aph.* 1. *Lib. VI.* par ἄπεπτα , qui n’est  
pas cuit; & il nous avertit que c’étoit l’usage chez les  
Anciens , ὰσήπτα καλειν ἄπερ ὴμἐῖς ἄπεπτα λέγομεν ,  
»d’appeller non-putréfié, ce que nous appellerions non-  
»cuit ». C’est ainsi que, *LibAII.* περὶδιαίτης, ἄσηπέΐον  
διαχώρημα , est rendu par des selles crues ou non pu-  
tréfiées, comme σεσηπὸς διαχώρημα,*Ibid,* fe prend pour  
quelque chofe de putréfié ou de cuit. Et Galien lui-  
même , *Iab. I. de Loc. affect,* c. 3. a employé cette ex-  
pression d Erasistrate : Τὰ γίγαρτα , καὶ τα' σήσαμα , καὶ  
παντα τα διαχωρύμενα πανταπὸοσιν ἄσηπτα τε καὶ ἀμετα-  
€λητα , « les pépins de raisins , le fefamum & autres  
» matieres qui passent par les siestes , seins être aucune-  
» ment pourries ( ou Eans être cuites) & changées ».

ASERON , Ἀσηρὸν , d; αση , *incommodité, indisposition ;  
fâcheux s Incommode , nuisible.* Hippocrate , *Lib. de  
Fract.* ασηρον γὰρ ἔιη προς τὴν ἰγνύην προσβαλλόμενον ; « il  
» peut faire un très-mauvais effet, si on l’applique au  
» prret » ; ( il parle d’ün, instrument de Chirurgie. Et  
dans le même endroit , ἢν τε ἀσηρὸν n , «s’il blesse » ,  
c’est-à-dire, si l’os bleffe la chair. Et ailleurs , *Lib. de  
Arttc.* on lit ασηρὸν φόρημα, « un fardeau incommode\*\*,  
parlant d’un bandage appliqué fur un nez fracturé.  
Dans les passages que nous venons de citer , Erotian  
rend ἀσηρὸν par ἄσης ποιητικῶν , qui caufe de la gêne &  
de l’incommodité.

A S i

ASÏGI, le même que *Asingar.* Voyez *Asingar.*

ASILUS, le même que *Oestrus 8e Tabanus,* ὸ/στρος, μύωψ.  
C est un instecte qui a deux aîles , & un aiguillon dans  
la bouche & dont Aldrovandi donne la defcription.  
Pline appelle *asilus* une sorte de mouche qui incom-  
mode le bétail, & nous apprend que les Magiciens fai-  
soient des vers, dont elle est formée , avant qu’il lui  
pouffe des aîles, un amulete contre la fievre. PLINE ,  
Lise XI. *c.* 28. *et Lib. XXX. c.* II.

A S IM ION, Άσίμιον. C’est le nom d’un ingrédient  
qulon trouve nommé dans Myrepfus , *Aneléot.* 465.  
Fuchsius, fon Commentateur & sim Traducteur, nous  
avoue ingénuement qu’il ne sait pas ce que c’est. Μυ-  
**REPSUS.**

ASINEOS, ASINES ,Ἀσινἐνις , ἀσινὴς , d’a privatif, &  
σινος, *blesseure, lésion* ; qui n’a point été blessé ni endom-  
magé. HIPPOCRATE , *Lib. I. et II. Epid.*

ASINGAR, ASUGAR, ASMIAR, ASIGI, *verd-de-  
gris.* **RULAND.**

ASINÜS, Offic. Schrod. 5. 269. Mer. Pin. 166. Schw.  
Quad. 61. Raii Synop. A. 63. Aldrov. de Quad. 295.  
Jonf. de Quad. 12. Charlt. Exer. 4. Gefn. de Quad.  
1. *Asm.* DaLE.

*Tè Ane* est un animal trop connu pour qu’il foit nécessaire  
d’en donner une defcription. Il a le malheur d’être  
beaucoup moins estimé de nos jours qu’il ne l’étoit par  
lesanclens, qui avoient un très-grand respect pour lui,  
comme on peut en juger par un grand nombre de paf-

À S I '582

sages qu’on trouve dans les Auteurs Grecs.

M. Baxter prétend que l’*An.Inalus* dont Martial fait  
mention , comme de quelque chose de sacré parmi les  
Juifs, & par lequel il paroît insinuer qu’ils juroient,  
n’est autre chofe que *F âne-> rudens Deus.* Car, pour-  
quoi , dit il , ne peut-on pas dire *» anchiel,*

c’est-à-dire, *Rudens Deus*, ou Ονόθεος, de la même ma-  
niere qu’on dithfcVHS, *ArieL. Leoninus Detis,* ou  
Λέοντοθεος. On n’ignore point l’ancien reproche qu’on  
fassoit à Tertullien , *Deus Christianorum Onocbarites* i  
( car c’est ainsi qu’on doit lire. ) Ce qui a fait dire à  
Pétrone ,

*Judaeus licet et Porcinum numen adoret \*

*Et cilli summas advocet Auriculas.*

Epiphane parlant des Gnostiques : φασι' καὶ τὸν, Θεὸν , Σα-  
βαω'θ *όι foev ονα puyqelv* ἔχειν, ὸι καὶ *yasox.* « Ils disent que  
» le Dieu des Armées a la figure d’un *âne*, d’autres di-  
» fient d’un cochon. » Il paroît encore par un passage de  
Plutarche dans l’Article d’Isis, que *Pâme 8e* le cochon  
parmi les Egyptiens, étoient tous les deux consacrés  
à Typhon; & les habitans de Jertssalem & les Juifs  
invoquoient ce même Typhon. Il paroît vraisemblable  
que les anciens Juifs épargnoient les *ânes* & les co-  
chons par opposition aux Egyptiens, qui les tuoient  
comme des Divinités contraires. Βλχτεε, *Glossetrium',*

*Fiente d’Anei.*

On a éprouvé, dit Aétius, que le fuc qu’on tire de la  
fiente *P âne* est fort bon dans la dyssenterie, furtout  
lorsqu’on a laissé paître cet animal siir les montagnes  
& qu’il s’est nourri d’herbes astringentes. Si le stuc ne  
stussit point , on la fera insuEer dans dtl Euc de plantain  
qulon exprimera ensuite & dont on ste servira. AsiTIUs,  
*Tetrab. III. Serm.* 1. *cap.* 45.

On prétend encore qu’elle est propre pour arrêter le sang.

*Ongle du pié de l’âne.*

On assure que l’ongle du pié de cet animal étant calciné  
& pris tous les jours par la bouche, guérit l’épilepsie;  
& qu’étant mêlé & préparé avec de l’huile, il dissipe  
les écrouelles : que si on le réduit en cendres , qulon  
le batte dans du lait de femme pour en former un col-  
lyre , il efface les cicatrices des yeux. Αετιυδ , *Tetrab>  
I. Serm.* 2. *cap.* 1 57.

On l’ordonné encore pour les engelures, pour les ger-  
fures de la peau, pour résoudre les apostumes, pour  
chaffer le fœtus qui est mort dans la matrice, & pour  
les affections hystériques.

*Chair d’Anei*

La chair de *i’âne* fauvage est sort inférieure à celle dit  
cerf. Le fuc en est mauvais, elle est fort dure & très-4difficile à digérer ; celle de *Pâme* domestique , furtout  
lorsqu’il est vieux, a un mauvais suc, elle se digere  
difficilement, elle est tout à-fait étrangere à l’estomac  
& très-défagréable au gout, quoique quelques person-  
nes en mangent. ORIBasE , *Med. Coll. Lib. II. cap-* 28.

La viande des animaux qui ont des ongles folides est une  
très-mauvaise nourriture; cependant si l’on s’en rap-  
porte à ceux qui ont voyàgé en Asie, celle de *Fane* fau-  
vage est la meilleure & la plus légere. *Ibid. cap.* 68.

On prétend que le fang de *i’âne* est fudorifique, & qu’il  
' guérit la jauniffe lorfque cet animal est jeune.

Le lait *d’âneffe* est très-nourrissant, & on en fait beaucoup  
de cas dans les maladies de consomption , dans celles  
de l’estomac, dans les abfcès des reins, dans le calcul  
& dans les douleurs de la goute. Il est purgatif, & Hip-  
pocrate l’ordonne sotivent en grande quantité pour cet-  
te raifon. Il raffermit les gencives, il Eoulage les doualeurs de la goute étant appliqué en forme de topique |

Oo ii

583 A S I

& il donne au visitge une blancheur agréable lorsqu’on  
s’en lave. Voyez *Lac.*

L’urine de *F âne* est un remede efficace, à ce qu’on pré-  
tend , dans les maladies des reins ; elle guérit appliquée  
extérieurement, la gratelle , elle détruit les porreaux  
& les excroissances calleuses ; elle soulage dans l’atro-  
phie, dans la paralysie & dans les douleurs de la gou-  
te. DaLE d’après *Schroder.*

ASJOGAM , *H. M. Part.* V. *Tab. ÿp. Arbor Indica  
foliis adversis flore flavescente tetrapetalo odorato, fruc-  
tu nondum comperto.*

C’est un arbre d’une grosseur médiocre, de quinze piés  
de haut, qui croît dans le Royaume de Malabar, aux  
Indes Orientales.

Le jus de Tes feuilles mêlé avec de la graine de cumin  
pulvérisée, est, à ce qu’on prétend, un bon remede  
pour la colique; & ces mêmes feuilles pulvérisées &  
prifes avec du sucre & du fandal jaune, rectifient &  
purifient le fang. RAY, *Hist. Plant.* 1786.

ASIRACUS , ἀσίρακος, espece de sauterelles appellées  
autrement θ/ὲθΐ, όνοι, par DtosCoRIDE , *Lib. II. c. yy.*Voyez *Locusta.*

ASITOI ,Ἀσιται, d’a privatif, & σιτίον, *alimens', ceux  
qui P abstiennent d’alimens.* Hippocrate dans fes *Aphor.  
Lib. II. Aphor.* 32. appelle ἀσιτεύντες, ceux qu’il dit  
dans *FAphor.* 8. du même Livre, τροφὴν μὴλαμβανοντες,  
« ne pas prendre d’alimens, » & il oppose ἀσιτικ'ειν à  
ευσιτεὑειν , qu’il exprime dans le même Aphorisine par  
τροφὴν λαμβανειν , « prendre des alimens. » Cela s’ac-  
corde avec la maniere ordinaire de parler des Grëcs :  
car, comme dit Galien, *Comm. ad Aphor.* 8. *Lib. II.*Λέγειν γὰρ ὴμὶν ἔθος ἐστι' μὴ λαμβανειν με'ν τροφὴν του'ς ἀνο-  
ρέκτας , *Xansidaeuv* δἐ του'ς ὀρεγομένους τε καὶ τρεφομένους ἄχρι  
κόρου. « Il est d’ssa-ge chez nous de dire de ceux c[ui n’ont  
σι point d’appétit, qu’ils ne prennent point d’alimens ;  
» & de ceux qui ont faim & mangent autant qu’ils fe  
» sentent d’appétit , qu’ils prennent des alimens. »  
Ainsi ἄσιτοι est Îynonyme à ἀπόσιται, » ceux qui ont  
» de l’aversion pour les alimens. » Aussi Galien , *Aph.*32. *Lib. II.* rend-il ἀσιτεύντες par ἀποσίήους & ἀνορέκτας;  
& ἀσιτίη signifie-t’il la même chofe que *dorotrisise.*

AS1TIA , Ἀσιτικ , d’a privatif, & *o-alov, aliment.* Voyez  
*Anorexia 8c Apositia.*

ASIUS LAPIS. Voyez *Aissius.*

ASM

ASMAGA, mélange de certains métaux enfemble. Ru-  
**I AND , JOHNSON.**

ASMUM, *Poids.* JoHNsoN.

A S O

ASODES , Ἀσώδης. Voyez *Asc,*ASOPER, *Suie.* RULAND.

ASP

ASPALATHUS. *Lignum aspalathi et Rhodium,* Offic.  
*Rhodium lignum,* Schrod. 4. 137. Geoff, Tract. 313.  
*Radix Rhodina, lignum Rhodinum*, Mont. Exot. 7. *Asc  
palathus,* Ind. Med. 15. L’*Aspalath.*

*L’Aspalath* que quelques-uns appellent *Erysisceptum,* est  
un gros buisson ligneux & épineux. Il croît le long du  
Danube, en Syrie, à Nssaro & à Rhode. Les Parfu-  
meurs s’en servent pour épaissir leurs parfums. Le bon  
est péfant, rougeâtre ou pourpre fous l’écorce, il rend  
une odeur gracieufe , ( telle que celle du castor, dit  
Pline , ) & est amer au gout. Il y en a une autre espece  
qui est blanche, ligneufe & n’a point d’odeur; on Pesa  
time moins que la précédente.

Il est échauffant & astringent : c’est pourquoi un garga-  
risine fait de la décoction de ce bois dans du vin , est

ASP 584

bon pour lesaphthes, & la même décoction est propre  
pour laver des ulceres & autres impuretés aux parties  
naturelles & la cavité du nez. Mêlé dans un pessaire, il  
est propre à expulfer le fœtus. La décoction prife en  
boiffon arrête le dévoiement & ladyffenterie,& foula-  
ge dans la dyfurie & lloedeme. DIosCoRIDEsta. *I.c.* 19.  
*L’aspalath* croît en Egypte & dans l’lfle de Chypre.

C’est un buiffon à épines blanches, de la groffeur d’un  
petit arbre : fes fleurs ressemblent à la rofe. On met de  
l'a racine dans les parfums. Il y en a d’une espece plus  
petite, mais également épineufe, à Nifaro & à Rhode.  
On l’appelle aussi *Frysis.ceptrum, sceptrum, adipsat h eon >  
dipsacon & diacheton.* **PLINE,** *Lib. XII. cap.* **24. et** *Ls  
XXIV. cap\** 13.

M. Herman & quelques autres croyent que l’arbre qui  
porte ce bois est le *Cytisus.* On nous l’apporte de la  
Morée, où il vient. Il est très-résineux , d’une odeur  
agréable qui ressemble à celle de la rose. Des Hollan-  
dois étant à la quête de quelques vaisseaux qui leur  
étoient péris fur les côtes de la Nouvelle Hollande,  
au trente- trois ou trente-quatrieme degré de latitude  
méridionale, trouveront fur la côte une grande quanti-  
té de ce bois. On en fait grand cas à la Chine, où l’on  
croit qu’infusé dans Peau il est propre à guérir ou à  
prévenir quantité de maladies. On en fait une huile  
essentielle dont l’odeur est si femblable à celle de  
l’huile essentielle de rosie, que souvent on donne Pu-  
ne pour l’autre : mais l’huile de la premiere espece  
n’est jamais d’une odeur si forte que l’autre. Les Bar-  
biers fe fervent quelquefois de cette huile pour don-  
ner à leur eau une odeur agréable. On ne fait si les an-  
ciens en appellant ce bois *lignum Rhodium*, ont voulu  
dire qu’il venoit dans l’Iile de Rhode, ou s’ils ont  
voulu faire entendre qu’il avoit une odeur toute fcm-  
blable à celle de la rofe. GEOFFROY.

ASPALTUM pour ASPHALTUM. Voyez *Ascsthajo  
tum.* **RULAND , JOHNSON.**

ASPARAGUS , Offic. Park. Parad. 503. Raii Hist. 1.  
683. Synop. 3. 267. Ἀσπάραγος, Diofcorides , *Aspa-  
ragus sativus,* Ger. 953. Emac. 1110. Mer. Pin. 11.  
*Asparagus sauva, C.* B. Pin. 489. Tousn. Inst. 300.  
Elem. Bot. 249. Boerh. Ind. A. 2. 65. Rupp. Flor.  
Jen. 126. *Asparagus hortensis et pratensis* , J. B. 3.  
725. *Asparagussive As.pharagus ,* Chab. 550. *Aspa~  
ragus domesticus,* Hist. Oxon. 2.3. *Asparagus vulga-  
ris,* Merc. Bot. 1. 21. Phyt. Brit. 12. *Asperge.*

La racine de *Vasperge* a une tête dure & spongieufe ; elle  
jette à l’entour des filets longs & ronds, environ de la  
grosseur d’une plume d’oie , & n’a que peu otl point  
du tout de fibres. Elle pousse au printems plusieurs ti-  
ges d’un verd tirant fur le jaune , dont les fommités  
font écailleufes & cassantes, plus grosses ou pluspeti-  
tes, felon la différence de leur culture. L’été venu, la  
plante s’éleve & *se* couvre d’un grand nombre de  
branches garnies de petites feuilles aussi fines que cela  
les du fenouil, mais plus courtes & environnant la ti-  
ge en forme d’étoile : dtl milieu de ces feuilles fortent  
de petites fleurs verdâtres à six pétales, difposées en  
rosie , auxquelles Euccedent des baies sphériques, ven-  
tes d’abord , & lorsqu’elles sirnt mûres , d’un rouge  
brillant , lesquelles contiennent quelques semences  
noires dures comme de la corne.

On trouve de *Fasperge* seiuvage dans quelques endroits  
de l’Angleterre voisins de la mer, comme dans la Cor-  
nouaille , près le Cap du Lésard , aux environs de  
Bristol & ailleurs : mais la meilleure est la cultivée qui  
vient dans nos potagers.

Sa racine est une des cinq racines apéritives.

La siommité ou le bouton de cette racine est un mets  
dont bien des gens font cas. Auguste en mangeoit  
beaucoup , comme nous l’apprend Suétone dans la vie  
de cet Empereur. Erasine dans fes Proverbes nous le  
dit aussi. Ce mets fait plaisir, furtout quand on le man-  
ge au commencement du dîner. Il ouvre l’appétit ; &

*sol* ASP

quoiqu’il ne soit pas extremement nourrissant, il l’est  
plus que les autres légumes, surtout quand il est bien  
digéré, comme Galien nous l’apprend, *Lib. de Alim.  
cap.* 59. Si l'on mange des *asperges* avant dîner, elles  
rafraîchissent & désobstruent le foie , la rate & les  
reins , mettent le corps dans une situation agréable,  
& excitent une abondante évacuation d’urine , lequel-  
le est d’une odeur forte & fétide. *Rod. à Fonscca s  
Tom. I. Confia. Med. p. Carol. Rayger , in Schol.  
ad Obs. Med.* 61. Elles font tres-scllutaires à ceux qui  
semt incommodés d’une suppression d’urine ou de la  
gravelle. Elles fiant bonnes pour les scorbutiques &  
les hydropiques. Elles procurent une plus abondante  
sécrétion de semence & excitent à l’amour. Elles ont  
aussi une vertu toute particuliere pour les maux d’yeux,  
*Pline, L. II. c.* 10. Mais elles fiant pernicieuses à ceux  
qui ont la goute , *Crat. Lib. VII. Cons.* 21. Elles ne le  
Eont pas moins à ceux qui ont l’estomac foible. C.  
Hoffman, *Lib. V. Instet. Med. c.* 12. Sect. 1. rapporte  
qu’il a vu des perfonnes, furtout des femmes groffes,  
les rendre au bout de deux jours telles qu’elles les  
avoient prifes, quoiqu’elles euffent été bien apprêtées.  
Le trop fréquent ufage de ce mets rend les femmes  
stériles, *Ephem. N. C. Dec.* 2. *Ann.* 5. *App. p. 6y.  
Claud. Deodat. Panth. Hygiast. Lib. II. c.* 22. *Querc.  
in Diaet. Polylelsi* S. 3. c. 2 *Got. Moebius, Epia Instit.  
Md. Lib. IV. Part. II. c.* 3. *Chr. Fr. Paullin. Lib.  
Sing. de J alapa. Lib. II. Part. III. c.* 23. et *Cent. III.  
Obs. Med. Phys.* 58. Sa racine est en ufage surtout dans  
les boutiques : el le est d’une saveur douce & agréable  
& est une des cinq racines apéritives : c’est pourquoi  
οη l’emploie dans les désordres qui proviennent d’ob-  
struction. C’est un bon purgatif dans les maladies de la  
poitrine , du foie, de la rate & des reins : on la regar-  
de aussi comme un bon remede pour la jaunisse, l’hy-  
dropisie& la consomption. Theodor. Tabernæmonta-  
nus nous apprend la préparation d’un vin *d’asperges ,*qui produit des effets merveilleux dans le cas de la  
pierre, foit dans la vessie ou dans les reins. Voyez  
aussi *Gualt. Charlet. de Lithiasep.* 170. Si *sa* racine est  
placée à côté de celle d’ache, elle n’en devient que  
plus efficace dans les cas ci-dessus mentionnés. V. *Ant.  
Mizald. Cent.* 7. *Memorab. Aph.* 34. *Schenck. Obs.  
Med. Lib. I.* Les baies rouges de *Vajperge* séchées &  
mises en poudre, fiant un bon remede dans la dyffente-  
rie & les diarrhées.

*Asparagus Sylvestris,* Diosc. *Asparagus pratensis* , J. B.  
3. 725. Chab. 550. *Asparagus Sylvestris tentelssemofo-  
lio* , C. B. Pin. 390. Tourn. Inst. 400. Elem, Bot. 249  
Boerh. Ind, A. 2. 65. Bot. Monsp. 30. *Aspergesauvage*

Cette espece ne differe des autres que par la culture.  
DaLE.

Sa racine est odorante & contient un suc glutineux, qui  
donne une couleur rouge au papier bleu, ce qui fait  
croire que fon suc a quelque reffemblance avec le tar-  
tre vitriolé qui seroit dissous dans une grande quanti-  
té de phlegme , & auquel on ajouteroit un peu de ter-  
re & de soufre. Cette racine est tempérante & apériti-  
ve. T0URNEF0RT.

*Asparagus Petraea, corruda*, Offic. *Asparagus Petraea ,*Gcr. 953. Emac. 1110. *Asparagus Petraeus, five corru-  
da,* Raii Hist. 1. 683. Hist. Oxon. 2. 3. *Asparagus  
Petraeus, five corruda aculeata,* Parla Theat. 454. *Aso  
paragus foliis acutis,* C. B. Pin. 490. Tourn. Inst,  
300? Elem. Bot. 249. *Asparagus spinosus , corru-  
da dictus, Frlpp-* Flor. Jen. 126. *Corruda,* J. B. 3.  
726. *Corruda, sive asparagus Sylvestris ,* Chab. 550.  
*Asperge de montagne.*

On si; sert de fes racines & de *ses* tiges dans les mêmes  
cas & de la même maniere que de celles de *Fasperge*cultivée.

ASPASIA est le nom d’un médicament astringent dont

ASP 586  
on fe sert dans les maladies des parties naturelles des  
femmes. Il ne consiste qu’à prendre de la laine trem-  
pée dans une infusion de noix de galle vérte, & à l’ap-  
pliquer fur la partie. CasTELLï.

ASPER , est un petit poisson de riviere qu’on trouve or-  
dinairement dans le Rhône. Son nom vient de la ru-  
desse de fes machoires & de fes écailles. Sa tête est  
assez large & pointue, sa gueule médiocre : il n’a point  
de dents, mais Ees machoires sont âpres au toucher.  
Sa couleur est rougeâtre, parsemée de taches noires,  
larges. Il est bon à manger, & passe pour être apéritif.

Le menu peuple demande fouvent de l'huile *d’asper* aux  
Chymistes, parce qu’il passe pour attirer le poisson.  
C’est apparemment de celle d’Orfraye dont ils veulent  
parler ; car il s’est répandu depuis un tems immémo-  
rial une fable , qu’à mefure que l’orfraye plane  
fur la silrface de l’eau , il y laisse tomber quelques  
gouttes d’une certaine fubstance qui attire le poisson,  
& lui donne la facilité de le prendre. On a cru de-là  
que l’huile de cet oifeau produisait le même effet.  
Comme les Chymistes n’en ont point, ils donnent à  
ceux qui leur en demandent de l'huile de bouis , ou  
quelque autre huile fétide.

ASPERA ARTERIA. Voyez *Arteria & Pulmones.*ASPERATA. Voyez *Asperum.*

ASPERELLA. Vovez *Asprella.*

ASPERGULA ASPERUGO. Voyez *Asperula.*ASPERIFOLIUS, *d’asper,* rude, *Seselium,* feuille.

*Asperifolius* est l’épithete que l’on donne aux plantes  
dont les feuilles font rudes & placées alternativement  
ou sans ordre sur leurs tiges. Leurs fleurs sont mono-  
pétales & divisées en cinq segmens. Il leur silccede or-  
dinairement quatre semences ; telles Eont la buglose,  
la bourache, la consisude, & la langue de chiens. MIL-  
LER , *Dictionnaire.*

ASPERSIO , Πρόσκλυσμα , *favsiurisoç s favsist ,* ῥανὶς ; l’af  
persion est l’application de quelque liquide ou poudre  
médicinale , d’une maniere superficielle , ou par  
petites portions, *Scrib. Large N°.* 46. 207. et *alibi.*De-là vient que les Grecs appellent les remedes que  
l’on emploie de cette maniere, συμπάσματα, & les La-  
tins *aspergines.* CasTELLI. **BLANCARD.**

ASPERULA, *petit Muguet. Aspenela odorata, Asper\*  
gula. As.perula,* Offic. *Asperula odorata,* S. Paul. 25.  
*As.perula,* Ger. 966. Emac. 1124. Raii Hist, 1. 483.  
Svnop. 3. 224. *Asperula, aut Asperula odorata,* Parla  
Tl eat. 563. *Asperula feu Rubeola montana odoratae*C. B. Pin. 334. *Aspenela odoratanflore albo,* Boerh.  
Ind. A. 149. Hist. Oxon. 3. 331. *As.perulasclvaelca\**Rupp. Flor. Jen. 4. *Rubus accedens As.perula quibusu  
dam, sive hepaticastellaris*, J. B. 3.718. Chab. 548.  
*Apariune latifolia humilior montana,* Tourn. Inst. 114.  
Elem. Bot. 93. Buxb. 23. *Matris.ylva Trago* , Wolla  
281. *Hepaticastellata*, Chom. 501. DaLE.

La tige de cette plante a rarement plus d’un pié de haut;  
elle est quarrée, grêle & peu branchue. Elle est garnie  
à chaque nœud de fiept ou huit feuilles disposées en  
rayon , plus grandes que celles dumélilot, mais quel-  
quepeu âpres. Ses fleurs naiffent aux sommités des ti-  
ges en forme de petites ombelles, composées de peti-  
tes fleurs blanches à une feule feuille, découpée en  
w quatre parties , d’une odeur fort agréable , auxquelles  
fuccedent deux petites femences rondes plus petites  
que celles du mélilot. Sa racine est pointue, filamen-  
teufe, rempante dans la terre. Elle croît dans les bois  
& aux lieux marécageux, & fleurit au mois de Mai.

Cette plante est hépatique, bonne pour les inflammations  
du foie, les obstructions de la vésicule du fiel, & la  
jaunisse.

Les Allemands en mettent dans leur vin , comme nous  
faisions de la bourache & de la pimprenelle, pour le ren-  
dre plus Cordial. Quelques personnes appliquent les  
feuilles de cette plante, après les avoir pilées , fur les

587 ASP

tumeurs chaudes & inflammatoires , & les plaies récen-  
tes. MILLER, *Bot. Offic.*

ASPERUM, Τραχὑ, *rude.* Epithete que l’on donne  
aux corps dont la surface est inégale & rude au tou-  
cher. Cette propriété est appellée *asperitas* ou *aspritu-  
do, rçaasimç, rudesse.* Dans Scribonius Largus, nous  
lifons *aspritm* pour *asperum* par fyncope, N°. 180.  
Tout corps rude , dit Galien, est inégal : mais tout  
corps inégal n’est pas rude. La *rudesse* ou *âpreté,* fui-  
vant le même Auteur, est occasionnée par la contrac-  
tion, par la trop grande sécheresse, ou par l’acrimonie.  
GaLIEN, *Comment, in Lib. I. Hipp. de Morb. vulg. et  
Lib. de Ptisana, cap.*

*Ajperata quae levent* ; les médicamens simples qui adou-  
cissent les âpretés, font le fpodium, l’ivoire, la gomme  
arabique, le blanc d’œuf, la gomme adraganth. CELSE,  
*Lib. V. cap.* 13.

ASPHALATUS. Le même qu’*Aspalaelous,* dont on  
peut voir l'article.

ASPHALEIA , Ἀσφάλεια, d’a privatif, & σφάλλω ,  
*décevoir, tromper aseéduire ; securité* ; & ἀσφαλἐς, *sauf,  
hors de danger.* HïPPoeRATE, 5. *Aph.22. et* 2. *Aph.i <y.*

ASPHALTÏTIS , Ἀσφαλτίτις, fuivant Archigenes, est  
une espece de trefle à grande feuille dont fe fervent les  
faiseurs de guirlandes , *coronarii.* Mais Dloscoride  
écrit que l’on donnoit ce nom au trefle ordinaire, *Gor-  
raeus.* Dloscoride l'appelle ἀσφάλταν , & non point  
ἀσφαλτίτις, *Lib. III. cap.* 123. *Edit. IVechel^* I 598.

Ἀσφαλτίτις est aussi le nom que quelques Auteurs donnent  
à la derniere vertebre des lombes. GoRRÆUs.

ASPHALTOS, *Bitumen Judaicum s* Offic. *Bitumen ,*Cale, Muf 174. *Bitumen Judaicum ,* Worm. 30.  
Charlt, Foss. 14. Aldrov. Muf Metall. 381. *Bitumen  
nigrum crassum , KOntm. 21. Bitumen Judaicum as.  
phaltum,* Mont. Ind. 12. *Bitume de Judée.*

Le bitume de Judée, *Asphaltum,* Diosisorid, *BitumenJu-  
daicum ,* Offic. *Karabe Sodomae, 8c Gummifunerum* de  
Sérapion, que quelques.-uns appellent *munela* , est une  
substance stolide , fragile , pefante, rousse, d’une cou-  
leur fort obfcure ou noire, brillante, inflammable,  
d’une odeur forte & bitumineuse , furtout lorsqu’elle  
s’échauffe , qui *se* fond au feu & qui s’allume à la flam-  
me. On en trouve en disterens endroits ; mais on préfe-  
re celui qui vient de Judéc,d’où il a pris fon nom : on le  
ramaffe dans ce Pays sim la mer morte, qui s’appelle à  
caisse de cela, *lac Alphaltide.* Il est vraisemblable  
qu’il s’éleve une grande quantité de ce *bitume* du fond  
de ce lac jufqu’à la superficie de l’eau où il nage. Dans  
les commencemens il est mou, visqueux, & si gluant,  
que l’on a bien de la peine à Pôter de l’endroit où il  
s’est attaché : mais il s’épaissit avec le tems , & il de-  
vient même plus dur que la poix sieche. On l'appelle  
karabé de Sodome ; car le mot karabé *se* prend sou-  
vent chez les Arabes pour du *bitume -> 8e* on l’appelle  
karabé de Sodome , parce qu’il vient d’un lac qui porte  
ce nom : on l'appelle gomme des funérailles & mumie,  
parce qu’en Egypte le commun du peuple avoit coutu-  
me d’embaumer les corps morts pour les conferver  
avec du *bitume de Judée* , aussi-bien qu’avec du pissase  
phalte.

On nous apporte rarement de vrai *bitume de Judée.* Car  
Diofcoride dit qu’il faut choisir celui qui est brillant  
comme la pourpre, & qu’il faut rejetter celui qui cllq  
noir & mal propre : or, tout celui que l’on nous ap-  
porte , est noir ; cependant si on le caste en petits mor-  
ceaux, & qu’on le regarde vis-à-vis la lumiere, on ap-  
perçoit une couleur éclatante & fafranée , que Diofco-  
ride a peut-être voulu désigner. Quelques-uns nous  
envoyent à la place du *bitume de Judée s* du pissasu  
phalte cuit & durci dans des chaudrons d’airain ou de  
fer.

On donne au *bitume de Judée* la vertu dedifcuter, d’amol-  
lir , de réfoudre le seing qui est coagulé, & d’exciter les  
regles aux femmes. On s’en fert dans la composition

ASP 588

de la thériaque d’ Andromaque l’ancien, & de la poudre  
de Charas pour faupoudrer les corps morts embaumés.  
CEOFFROY.

ASPHAR AGUS ; le même *case Asparagus,* avec cette  
différence qu’on l’écrit avec un φ, au lieu d’un n, fui-  
vant la Dialecte attique. BLANCARD.

ASPHENDAMNOS, *Sphendamnos i,* érable de mon-  
tagne. BLANCARD.

ASPHODELUS, *Asphodele. L’asphodele* est une plante  
fort connue ; fes feuilles font semblables à celles du  
poireau , & sa tige, qui est unie, porte à sim sommet  
une fleur appellée *anthéricos.* ( Le traducteur de *Ni-  
candre* veut que *V anthéricos* fiait le fruit , & *Vanthérix*la tige de 1’*asphodele.* ) Voyez *Anthéricos.*

Sa racine est oblongue , unie, femblable à un gland,  
d’un gout acre & d’une nature chaude. Elle excite Pu-  
rine & les regles : mais prise dans du vin au poids d’u-  
ne dragme, elle appaTMes douleurs de côté, la toux,  
les convulsions , & guérit les ruptures. Elle excite le  
vomiffement lorsqu’on en mange la groffeur d’un dé;  
& prisie à la dose de trois dragmes , elle est très-efficace  
contre la morscire des sierpens : mais onlooit appliquer  
en même-tems sclr la partie un cataplasine de *sa* racine,  
de sies fleurs, de fies feuilles avec du vin. Sa racine cui-  
te avec de la lie de vin , est un excellent cataplasine  
pour les ulceres corrosifs & pour les inflammations de  
la gorge ou des testicules : on l’applique avec de la fa-  
rine séchée au four fur les inflammations récentes. Le  
Luc de sa racine mêlé avec du vin doux,παλαιοῦ γλύκεος,  
de la myrrhe & du safran, & cuit avec ces drogues,  
fournit un excellent collyre. Employée chaudement,  
feule, ou avec de l’encens, du miel, du vin & de la myr-  
rhe, elle est bonne pour les oreilles purulentes, & pour  
appasser les maux de dents lorsqu’on en met dans l’o-  
reille opposée. Les cendres de fa racine guérissent l’alo-  
pécie , & font croître les cheveux & le poil. L’huile  
que l’on fait bouillir dans fa racine après l’avoir creu-  
sée, guérit les engelures, les brûlures, & appasse les  
douleurs d’oreilles. Sa racine déterge Palphos blanc,  
( ἀλφὸν λευκὸν ) lorsqu’on en oint la partie , après  
l’avoir auparavant frottée avec un linge. Sa femen-  
ce & fes fleurs prifles dans du vin, flont un antidote  
efficace contre les piquures de la scolopendre & du sitor-  
pion : mais elles dérangent le ventre. DIOSCORIDE,  
*Lib. II. cap.* 199.

Cette *asphodele* ne paroît pas la même que celle dont parle  
Hésiode,qui nous la dépeint comme bonne à manger,&  
qui la joint à la mauve.

*Asphodelus verus albus,* Offic. Ἀσφόδελος , Dloscoride.  
*Asphodelus ramosus,* Ger. 86. ( *figura est transposita, )*Emac. 93. *Asphodelus albus ramosus mas,* C. B. Pin.  
28. Tourn, Inst. 343. Elem. Bot. 286. Boerh. Ind. A.  
2. no. *Asphodelus major albus ramosus,* Park. Parad.  
146. *Asphodelus malor ramosus flore albo ,* J. B. 2. 625.  
Chab. 221. Raii Hist. 2.1191. *Asphodelus albus ramer-  
fus,* Hist. Oxon. 2. 330.

Les tiges de *i’asphodele* blanche ont deux ou trois piés de  
haut; leur fommet est branchu , & divisé en plusieurs  
épis de fleurs blanches radiées , dont chacune est à une  
Peule feuille découpée en cinq parties , avec une ligne  
couleur de pourpre fur le dos, & plusieurs étamines  
jaunes dans le milieu. Les feuilles font longues, étroi-  
tes, pointues, évuidées dans le milieu comme la lame  
d’une épée. La racine est composée d’un grand nom-  
bre de glanduleslongues, rondes, tubéreufes,qui sor-  
tent d’une tête fibretsse. Elle croît dans nos jardins;  
elle nous vient d’Italie, d’Espagne, & des Provin-  
ces méridionales de la France, & fleurit au mois de  
Mai,

Les Anciens employoient les racines de cette plante pour  
exciter les regles & l’urine : mais on en fait peud’ufa-  
ge aujourd’hui., MiLLER , *Bot. Osse.*

*Asphodelus verus luteus, hasta regia ,* Offic. *Asphodelus*

589 ASP

*luteus,Gcr.* 87. Emac. 94. J. B. 2. 632. Chab. 221.  
Raii Hist. 2. 1192. *Asphodelus luteus, et store, et ra-  
dice* , C.B. Pin. 28.Rupp. Flor. Jen. 124. Tourn. Insu  
344. Boerh. Ind. A. 2. 110. *Asphodelus luteus minor  
sive hastula regia*, Park. Parad. 147. *Asphodelus solio  
fistuloso striato, non ramosus , luteus et flore et radice,*Hist. Oxon. 2. 331. DaLE.

Cette plante est beaucoup plus baffe & moins branchue  
que la premiere. Ses feuilles font longues , creufes,  
en forme de tuyau , & quelque peu triangulaires. Ses  
fleurs font en épi, de couleur jaune, plus grandes que  
les précédentes ; mais elles ont la même forme & la  
même figure. La racine est composée de pareilles tubé-  
rosités de couleur jaune. Elle croît en Italie & dans la  
Sicile, on la cultive dans nos Jardins , où elle fleurit  
aux mois de Mai & de Juin.

On lui attribue les mêmes vertus qu’aux précédentes :  
maison en fait peu d’usage. MILLER , *Bot. Offe.*

Barthelemi Zorn a donné une defcription fort exacte de  
*F asphodele* que le Lecteur ne fera peut-être pas fâché  
de trouver ici.

*Asphodelus s affedilus et hastula regia. Asphodelus luteus ,*Dod. J. B. Chabr. *Luteus et flore et radice* , C. B. *Lu-  
teus minor sive hastula regia,* Park. *Folio fistuloso striato,  
non ramosius, luteus et store et radice ,* Morisi H. 2.  
*Iplelon* Theophrasti , ἀσφόδελος, Græc. *Erizambacs*Arab. *Bernhardi Testiculus.* D’autres l’appellent *an-  
thericum ;* & c’est d’elle dont Lucien prétend que les  
Damnés fe nourfiffent. Cette plante est aflez connue  
dans nos Jardins où on la cultive à caisse de la beauté  
de fes fleurs. Elle croît naturellement dans plusieurs  
endroits d’Italie, de Frafice & d’Espagne. Le Poète  
Hesiode en parle fort avantageufement. Il y en a trois  
efpeces, dont deux font blanches & garnies de piquans  
à leurs extrémités, & la troisieme jaune. La racine qui  
est celle de fes parties dont on fait le plus d’ufage dans  
la Medecifie, est chaude & d’un gout extremement  
amer. *Falloppe, Lib. de Cauter, cap.* 10. lametaunom-  
bre des catherétiques les plus ddhx. Elle est chaude,  
dessicative , apéritive , difcuffive, purgative & détersi-  
ve. Elle provoque les regles & l’urine, elle est bonne  
pour les fpasines , elle guérit les ruptures , la jaunisse  
& Phydropisie. La décoction des racines de *i’asphode-  
le* est un remede très-efficace, lorfqu’on en fait fa boise  
fon ordinaire. *Guil. Varign. Secret. Med.* p. ζζζ. 131. La  
racine de cette plante cuite dans du vin ou de Peau, &  
suffifammenttriturée lorsqu’elle est Eeche, déterge, &  
guérit les plaies & les ulceres invétérés & corrosifs, les  
. enflures de la gorge & des parties naturelles, & les ul-  
ceres sanglans , *Plin. Lib. XXII.c.* 22. On prépare  
avec cette racine &de la poix un cataplasime qui dissi-  
pe la puanteur des piés, *P. Laurenb. Horticidt. L.* 2.  
c, 7.p. 114. Etant pilée & appliquée fur les écrouelles,  
elle les guérit, *Forest. Lib. III. Obs. Chir.* 11. Elle gué-  
tir aussi les engelures, foit qu’elles foient ulcérées oti  
fion, *J. Praevot. in Med. Paiip. Joh. Scultet. in Arma-  
ment. Chir. Obs.* 83. Le vinaigre dans lequel on a fait  
bouillir cette racine , guérit la galle & les éruptions  
fcorbutiques, lorfqu’on s’en lave le corps. Quelques-  
uns font cuire la racine dans les cendres, & s’en frot-  
tent les mains & le vifage pour emporter les taches.  
Cette racine fait encore croître les cheveux & le poil  
en très-peu de tems. Voyez *Laurenberg. Apparat.  
Plant. L. II. c.* 7. Cette même racine brûlée, réduite  
en cendres & mêlée avec du miel, fait renaître le poil  
fur les parties qui en étoiént privées. Réduite en pou-  
dre & mêlée avec de l’alun calciné, elle mange les ex-  
croiflances fongueufes des ulceres fur lefquels on llap-  
plique. La fumée de cette racine chasse & fait mourir  
les fouris. Infusée dans de l’eau elle garantit les co-  
chons, à qui on en fait boire, de la lepre, & les en gué-  
rir, fupposé qu’ils en sistent déja affectés. Elle produit  
le même effet lorfqu’on a soin de les laver souvent avec  
cette même infusion. ELoRENTINüsi

A S P 39â

ASPHYXIA , Ἀσφυξια , d’a privatif, & σφύξις ; *pouls,*de σφυξω , fauter ou battre comme une artere. *Asphy-  
xie,* intermittence , est une privation subite du pOuls  
dans laquelle l’artere a un mouvement infensible au  
toucher. Le pouls , il est vrai, ne peut entierement  
cesser tant que l’animal est en vie, mais cela n’empê-  
chepas que l’accident dont nous parlons n’arrive fou-  
vent par rapport au fentiment du toucher. *Galen. Lise.  
I. de Praecog. ex Puis.* Cet accident peut avoir deux  
caisses, ou la ceffation totale du pouls dans toutes les  
arteres, ce qui est un Eymptome mortel, ou fa foiblese  
se qui le rend insensible au toucher. GaLIEN, *LibHI.  
de Praesag. ex Puis.*

Cœlius Aurelianus, *cap.* 3. *Lib. IV. Tard. Passe,* rend  
ἀσφύξια par *Pulsus parvitas & amputatio, «* faiblesse  
» & ceffation du pouls. »

Άσφυκτα dans Galien , *Lib. IV. de Disse Pals. cap.* 3. sont  
ceux qui n’ont aucun pouls, où dont les arteres n’ont  
aucun battement sensible.

ASPIC. Il est une huile appellée *huile d’aspic* que Tori  
tire d’une plante nommée par C. Bauhin *lavendula  
latifolia ,* par J. Bauhin *Pseudonairdus,* en François *la-  
vande* ou *aspic.*

Cette plante est commune dans toute la Provence , lorsc  
qu’elle est venue en fleur , & que les épis font presi  
que siecs, on les met dans un grand alambic avec beau-  
coup d’eau. Après quelques jours de macération on  
distile le tout. 11 sort avec l’eau une huile qui est de  
couleur jaunâtre ambrée. Voilà la bonne huile *d’aspic*telle qu’elle doit être stans altération. On choisit préfé-  
rablement l’épi de cette plante à tout autre partie ,  
parce que c’est celle qui contient le plus d’huile effen-  
tielle, comme on le remarque dans les fleurs en gueu-  
le, dont le calice contient prefque toute la partie hui-  
leuse de la plante.

Mais il faut obferver que les plantes aromatiques four-  
fiistent généralement affez peu d’huile. Il n’y a donc  
que la facilité de ramasser abondamment ces fleurs, de  
les distiler à peu de frais, qui rend dans le pays l’huile  
effentielle de cette lavaade plus commune & à meil-  
leur marché que celle que l’on pourroit tirer de la  
plante que l’on cultive dans plusieurs autres endroits.

Cependant malgré la facilité qu’il y a de tirer cette hui-  
le fur les lieux, elle ne pourroit point fournir assez  
pour la grande quantité qui s’en emploie, & le prix  
qu’on en donne est trop modique pour l’avoir parfai-  
tenient pure. J’ai trouvé deux moyens différens dont  
ils fe fervent ordinairement dans le pays pour falsifier  
cette huile, & qui font les moins frauduleux & les  
moins grossiers, l'un est d’y ajouter de l’efprit de vin ;  
& l’autre de l’huile de térébenthine. On app orte cette  
huile de Provence & de Montpellier : mais comme ori  
l’emploie beaucoup plus dans la peinture en émail, &  
dans le verni que dans la Medecine, il n’est pas nécesa  
faire que je m’y arrête davantage. *Mémoires de l’Acadi*171 *<i.par M.* CbOffRoY *le cadet.*

ASPIDION , Ἀσπίδιον, diminutif d’ἄσπις , *bouclier i*nom que l’on donne à l’*alysson* de Diofcoride, à caufé  
que fes cosses ont la figure d’un bouclier. BLANCARüi

ASPIDISCOS , Ἀσπίδισκος , dἈσπ/ς , *bouclier ,* signifie  
proprement un petit bouclier, ou *ses* ornemerts exté-  
rieurs : mais on donne ce nom par métaphore au sphific-<  
ter de l’anus auquel il siert en quelque sorte d’ànneau *i*comme nous l’apprend Cœlius Aurelianus. *Tard. Passe  
Lib. III. cap.* 3.

ASPIS, ἀσπις , *Aspics* est un sierpent fort venimeux;  
dont Galien, *Lib. I. de Theridc. ad Pifon- c-* 8. admet  
trois esipeces. Il appelle le premier χερσάιὰ; le siecond  
χελιδονία, & le troisieme πὸυὰς. Ce dernier est le plus  
dangereux de tous ; car il allonge sion cou & darde sort  
venin contre ceux qui sont devant lui, avec autant dé  
justefle que s’il pouvoir juger de l’éloignement des  
objets. On tient que ce sut de cette esipece de Perperi  
dont Cléopatre *se* fervit pour *se* donner la mort apres  
la défaite d’Antoine, lorfqtilelle fut qu’Auguste lâ  
destinait à orner son triomphe.Elle se fit mordre lefeist

59ΐ ASP

par ce serpent, & prévint par sa mort la honte de Pèse  
claVage. La piquure de *F aspic* est aussi petite que celle  
d’une aiguille , elle ne casse aucune tumeur, & il ne  
sort qu’une petite quantité de seing-noir par la plaie.  
Elle est aussi-tôt fuivie de la perte de la vue , & de dif-  
férentes especes de douleurs par tout le corps, qui cau-  
fent un certain plaisir. Nicandre a donc raision de dire  
dans sies Vers que ce Eerpent tue seins cauEer de dotl-  
leur. Le corps *se* couvre d’une couleur verdâtre, l’on  
Eent une douleur mordicante légere à l’orifice du ven-  
tricule ; le front est dans des fpafmes continuels, les  
fourcils ont un mouvement involontaire , comme à  
l’approche du fommeil, & le malade meurt en moins  
de huit heures.

Le remede le plus prompt & le plus efficace contre la pi-  
quure de *Faspic* est l’amputation de la partie affectée,  
lorsque c’est une de celles des extrémités ; sinon, on  
doit fcarifier les chairs qui font aux environs de la pi-  
quure jusqu’à l'os,- afin que le venin ne fie communi-  
- que point aux parties voisines , & l’on doit appliquer  
des cauteres Pur les autres ; car le venin de ce serpent  
de même que celui du basilic , & le siang de taureau ,  
fige aussi-tôt le fang & les esiprits dans les arteres. P.  
**EGINETE,** *Lib. V. cap.* 18.

On trouve dans Aétius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 15. la  
maniere de préparer l’emplâtre *d’aspic : Emplastrum  
ex aspidibus,* pour les écrouelles & autres tumeurs skir-  
rheuses, & pour la goute dans les intervalles de l'ac-  
cès.

Il y a toute apparence que l’on peut guérir la piquure de  
*l’aspic* aussi bien que celle de la vipere en oignant la  
partie affectée avec de l’huile d’olive chaude. Voyez  
*AlelphaSc Vipera.*

ASPLENIUM, est une plante que l’on distingue de la  
maniere fuivante :

*Asplénium ceterach , scolopendria*, Offic. *A splenium aseco-  
lopendium s ceterach -,* Chab. 556. *Asplénium sive cete-  
rach,* J. B. 3.749. Ger. 978. Emac. 1140.^311 Hist.  
I. 139. Synop. 45. Parla ^046. Hist. Oxon. 1. 561.  
Elem. Bot. 434. Tourn. Inst. 544. *Ceterach officina-  
rum.* C. B. 354. DaLE , *efpece de scolopendre.*

C’est une petite plante composée seulement de feuilles  
qui fortent d’une racine fibretsse. Elles ont environ  
trois pouces de long silr demi-pouce de large, & elles  
sont découpées en petits segmens arrondis, disposés al-  
ternativement, verdâtres par-dessus, brunes & couver-  
tes d’une poudre grenue par - dessous, ordinairement  
bouchonnées, ou plissées en dedans, & à peu près de  
la figure d’un insecte appelle*seolopendre,* ce qui leur en  
a fait donner le nom. Elle croît aux lieux rudes, pier-  
reux, fur les murailles, furtout dans les Provinces oc-  
cidentales de l’Angleterre.

Elle est une des cinq plantes capilaires, & on lui a don-  
né le nom *d’asplenium,* parce qu’elle est propre pour  
- les maladies de la rate dont elle dissipe les enflures &  
diminue la grosseur. Elle leve les obstructions du foie,  
elle guérit la jaunisse & dissipe les nœuds qui viennent  
aux enfans. MILLER , *Bot. Offic.*

Vitruve rapporte un exemple extraordinaire des effets  
que produit la scolopendre dans l’Ifle de Crete. On  
le trouvera dans un extrait que jlai tiré de cet Auteur,  
au mot *Aer.*

ASPREDO, *cernua.,* Offic. Bellon. de Aquat. 291. *Cer-  
nua fluviatilis,* Gefn. de Aquat. 192. Charlt. Pifc. 39.  
Raii Ichth. 334. Ejufd. Synop. Pifc. 144. Mer. Pin.  
190. *As.predo,* Caius de Rar. Animal. 107. *Aurata ,*Rondel. de Picc. 1. 115. *Perca fluviatili s minor,* Al-  
drov.de Pise. 624. Jonf de Pifc. 108. *Espece de per-  
che.*

Ce poisson est très-commun dans plusieurs de nos gran-  
des rivieres. Gesiner recommande un os que l’on trou-  
ye dans sia tête pour le calcul des reins ; les douleurs

ASS 592

aiguës que l’on sent autour des côtes, & dans les autres  
parties du corps. DaLE.

ASPRELL A , *prèle* ou *queue de cheval,* est le nom quê  
Blancard donne à *F equisetum majas,* à caisse de sia ru-  
desse , qui fait que l’on s’en fert pour polir les tablea  
& les buffets.

ASPRIS. Voyez *Ægilops.*

ASS

ASS A FOETIDA, le même qu’*As.ayfoetida.* Voye2  
*Silphium.*

ASSALA, *museade.* RULaND. JoHNsoN.

ASSALIÆ, vers qui s’engendrent dans les planches, &  
qu’on appelle aussi *cosse y ter edones, termes z thripes, xy-  
lûphagi.* R.ULAND.

ASSANEGI, ASANIRGI, ASARAGI , la poudra  
qui Pe détache des parois des mines de sel. RULa^D.

ASSANUS, poids qui valoir deux dragmes chez les An-  
ciens. GaLIEN , *de Ponderibus et mens.*

ASSATIO /θπὸησις, *asseaelon,* C’est une préparation arti-»  
ficielle des alimens, par le moyen d’une chaleur ex-  
trinfeque ou étrangere , qui les desseche par somactivi-  
té. Elle peut *se* faire de plusieurs manieres ; car ou l'on  
tourne l'aliment auprès du feu , ou on le met dans un  
vaisseau avec peu ou point de liquide. On peut ranger  
dans cette classe tout ce qui est frit, d’où il suit que la  
friture est une espece *ffiasseation.* On peut aussi y rap-  
porter *Tostio ,* στάτευσις, l’action de rôtir. Les mets frits  
& rotis, fuivant *Galien, Lib. III. de Alim. Fac. cap.* 2.  
donnent au corps une nourriture seche. La premiere  
est appellée en grec , ὀπὸὰ, l’autre τηγανιστα'. Scribo-  
nius Largus parle des *Ova asm* n°. 221. *Aissiare* dans  
le langage spagirique , c’est dessécher une substance à  
un point que l’on puisse la réduire en poudre , il signi-  
fie aussi quelquefois la même chofe que congeler. Ce  
que l’on fait entierement rougir, souffre une violente  
*assetelon.* On donne par allégorie *a assare* le nom de sep-  
tieme pouvoir, qui est celui de la lune, dont l’office  
est d’échauffer & d’unir dans l’espace de vingt - cinq  
jours , les principe» de l’union desquels est composé  
l’argent. Enfin *asseatio* dans le magistere de la pierre  
philosophale , est une dessiccation douce & légere des  
corps que l’on a diffous & séparés de leurs menstrues ,  
par un petit feu que l’on diminue fur la fin, laquelle  
dessiccation peut être regardée comme le commence-  
ment de la calcination. CasTELLI.

ASSATURA , est une piece de viande que l’on tire du  
feu aussi-tôt après qu’elle est rôtie , & que l’on enve-  
loppe dans un linge ; elle est appellée *affuturaesuffoca-  
tae* , par Santes Ardoynus , qui la met au nombre des  
poifons. CasTELLI.

ASSERAC, le même qu’*Aissis ,* est une espece de *Ban-  
gue* qui est *Fasses* des Egyptiens, & diffère de l’opium  
& du *maflac* des Turcs. CasTELLI.

ASSERVATIO , ou CONSERVATIO , en terme de  
Pharmarcie; c’est mettre les drogltes dont on a befoin  
dans des lieux & des vaiffeaux convenables. CasTELLI.

ASSIDENS SIGNUM , Συνεδρεῦαι , *signe* ou *fymptome faissident ,* c’est-à-dire , qui accompagne ordinairement  
une maladie. Il differe du signe pathognomonique , en  
ce que celui-ci est inséparable de la maladie à laquelle  
il est essentiel, au lieu que l’autre ne l’est point, *Ga~  
lien, III. in* 3. *Epid. c.* 34.Nous prendrons pourexem-  
ple la pleurésie dans laquelle la fievre aiguë , la diffi-  
culté de resipirer , la toux , & la douleur poignante dans  
le côté font les signes pathognomoniques ; au lieu que  
l’on ne peut regarder que comme des symptomes *assi-  
dens ,* que la douleur s’étende jssqu’à l’hypocondre,  
ou aux clavicules, ou que le malade trouve plus de S0U-  
lagement à coucher star le côté affecté,que sur celui qui  
ne l’est point, CasTELLI.

ASSIDUUS. Quelques-uns employent ce mot au lieu de  
*Contantius.* Par exemple *aissiduafebris* est la même cho.  
*se* que *continua febris*, qui est opposée à *intermittens.*CasTELLI,

ASSIMILATI0

593 ASS

ASSI.MILATIO ,Ἀξομοίωσις,ὸμοίωσις,^τικι'ὑπὸτικ. C’est  
l’action par laquelle les alimens sont altérés & assimi-  
lés à la partie qui les reçoit, *Galen. III. de sac. Nat.  
cap.* I. pour cet effet il doit y avoir une apposition ,  
*appositio 'wscsdellnç,* enfuite une agglutination ou adhé-  
rence ’, *aggluelnatio* , ou *adhaerentia , Lib. I. de F. N.  
cap.* 11. Elle ne dissere de la nutrition que par le nom.  
*Lib. III. de Cause flympt. c. 2.*

ASSIS. C’est la même chose que l’opium ou le méco-  
nium ; on l’emploie aussi pour signifier une poudre pré-  
parée avec des feuilles de chanvre & de l’eau , dont les  
Egyptiens , prennent cinq ou six bols de la groffeur  
d’une châtaigne , ce qui les jette dans une espece d’i-  
vrésse qui dure une heure , & leur donne des idées ex-  
tremement agréables. PRosPER Αεριν. *de Med. Ægypt.  
Lib. IV. cap.* 2. Les Turcs l’appellent aussi *Asserac^*Voyez *Banque.*

ASSISTENTES ou ASTITES GLANDULOSI. Le  
rnème que *Parastatae ,* dont on peut voir l’article.

ASSITRÀ. Arbre des Indes, le même que le *Mandaru.  
Noyez Mandaru.* RaY, *Hist. Plant.* 17511

ASSIUS LAPIS ,Ἀσσιος λίθος, *Diosc. Pierre d? Asse. La-  
pis Asius*, Offic. Matth. 1380. Aldrov. Muf. Metall.  
692. *Asius vel Assens lapis , quem etiam Sarcophagum  
vocant,* Worm. Aquat. Charlt. Foss 21. *Sarcophagus,  
sive Aissius lapis,* de Lact. 13 3, *Sarcophagus, et Asius scii  
Aissiuslapis,* Boet. 403. DaLE.

Cette pierre tire fon nom d\*T^oç, ville de la Troade  
dans l’Asie ïpineure où on la trouve. Elle est d’une  
substance spongieuse, légère & friable, couverte d’une  
fleur ou poudre farineufe pareille à celle qui s’attache  
aux parois des meules de moulins , à qui on donne le  
nom de *fleur de pierre d’Asse.* Les parties de cette fleur  
font extremement pénétrantes & consument les chairs  
qui font trop molles & spongieuses sans mordacité. La  
pierre si.lt laquelle on la trouve, poflede les mêmes ver-  
tus , mais dans un moindre degré ; cette fleur est non-  
feulement dissolvante, digestive & préstervative, com-  
me le stel, mais elle n’a aucune qualité corrosive. Elle  
est un peu sellée, ce qui fait croire qu’elle fe forme des  
vapeurs qui s’élevent de la mer, & qui fe condenfent  
dans les rochers, & fe dessechent par l'ardeur du foleil.  
GaLIEN , *de Sympa Med. Fac. Lib. IX.*

La *pierre d’Asse ,* à ce que prétend Diofcoride , doit être  
« de la couleur de la pierre ponce, spongietsse , légere &  
friable & parfemée d’outre en outre de veines jaunes,  
& couverte d’une fleur ou poudre farinëufe, légere ,  
jaunâtre , ou blanche, falée & un peu piquante.

La pierre & la fleur dont elle est couverte, ont une qua-  
lité astringente & légerement dissolvante, étant mêlées  
aVec de la résine de térébenthine ou du goudron, elles  
réfolVent les tubercules. Sa fleur passe pour aVoir plus  
d’efficacité, & en effet elle est , lorsqu’elle est feche ,  
un remede excellent pour les ulceres inVétérés qui ont  
peine à Ee cicatriser , & pour colssumerles chairs fpon-  
gieLsses. Mêlée aVec du miel, elle déterge les ulceres  
filles & Virulens ; elle déterge & incarne encore ceux  
qui font profpnds,& arrête les progrès des ulceres cor-  
rosifs,étant mêlée aVec un cérat. On en fait un cataplasi  
me aVec de la farine de seVes pour la goute , & aVec  
du Vinaigre & de la chaux Vice pour les maladies de la  
rate. Sa fleur réduite en Eclegme aVec du miel , est  
bonne pour la phthisie.On fait aVec cette pierre des cu-  
ves qui soulagent les personnes gouteuses qui s’y la-  
vent les piés. On en fait aussi des cercueils qui confu-  
ment en peu de tems la chair des corps morts qu’on y  
enferme ; rien n’est plus propre pour diminuer l.lem-  
bompoint des personnes qui sont d’une trop grossie cor-  
pulence, que de mettre dans leurs bains de cette fleur,  
au lieu de nitre. On laVe cette pierre & *sa* fleur de mê-  
me que la cadmie. DIOSCORIDE , *Lib. V. cap.* 142.

On trouVe près d’*Affes* , Ville de la Troade , une pierre  
qui consume tous les corps ; on l’appelle *Sarcophagus ,*de σάρξ, chair, & φάγω, dévorer. *Pline, Lib.* 2. c. 96.

*Tome II.*

A S T 594

Elle confume entierement en quarante jours les corps  
qu’on y enferme, excepté les dents. *Idem -, L. XXXV.I.  
c.* 17.

ASSOS , *Alun.* **RULAND.**

ASSUETUDO, le même qtie *Consuetudo.*

ASSUMTIO , προσλήψις, προσφορὰ , *introduction.* On dé-  
signe par ce mot l'action par laquelle les alimens, les  
médicamens & l’air même font introduits dans le corps  
par le moyen de la bouche. CasTëLLî.

A S T

ASTACUS , Offic. Gefn. de Aquat. 91. Rondel. dé  
Aquat. 1. 538. *Astacus verus ,* Aldrov. Ëxang. 112.  
*Astacus marinus communis* , Jonsi Exang. 13. *Astacus  
marinus* , Mer. Pin, 191. Charlt. Exesu 55. S c ho nef.  
Ichth, 23. DaLE. *Ecrevisse de mer.*

Ce poisson est trop connu pour avoir befoin qu’on en  
donne la description ; sei coquille calcinée & prise dans  
du vin , passe pour atténuer les concrétions pierreuses  
qui *se* sont formées dans les teins, & il y a toute appa-  
rence qu’elle doit produire quelque effet dans ces *sor-  
tes* de cas, à caufe que les coquilles dé poissons calci-  
cinées font une efpece de chaux, & que les fels de cet-»  
te derrtiere, font les grands dissolvans de ces sortes de  
concrétions. On *sait* aujourd’hui que tous les effets du  
remede que Mademoiselle Stevens a découvert pour la  
pierre , sont dus, en grande partie, aux fels de la chaux.

Les *écrevisses de mer* fiant extremement alcalescentes, &  
fournissent par conséquent un aliment convenable ,  
lorfqtisune acrimonie acide domine dans l’estomac &  
dans toute l’habitude dü corps : mais elle ne valent  
rien , lorsi-pie les humeurs tendent à une putréfaction  
alcaline. Elles passent pour nourrissantes & d’une très-  
grande efficacité dans les maladies de confomptiom  
Voyez *alimentai*

*Astacusfluviatilis*, Offic. Rondel. de Pifc. 2. 210. Scho-  
nef. Ichth. 20. Gefn. Aquat. 104. Mer. Pin. 192.  
Charlt. Exer. 56. Aldrov. de Exang. 129. Jonsi Exang.  
15*. Cammarus,* Bellon. de Pifc. 355. *Cancer ,* Schrod.  
5. 325. *Ecrélusse de rivieres*

On trouve les *écrevisses* dans les riviéres. On emploie  
dans la Pharmacie leur chair , & ce que nous appellons  
pierre , ou yeux *d’écrevisses , Lapilli* ou *oculi Cancro-'  
rum.* Il naît dans leur tête ou plutôt dans leur estomac  
deux pierres blanches de la grosseur d’un pois , d’une  
forme lenticulaire ou orbiculaire , mais caves & corn-  
mes creusées d’un côté , arrondies de l’autre , & dise  
posées en forme de lames. Elles ont un gout terreux.  
On les contrefait quelquefois avec une terre blanchâ-  
tre à qui on donne la même forme : mais il est aisé de  
s’appqrcevoir de cette falsification en les *écrasant',* car  
elles n’ont point ces lames que l’on trouve toujours  
dans la partie convexe des véritables pierres *d’écrévisc  
scs.* La chair de cet animal est rafraîchissante , humec-  
tante & bonne pour les perfonnes qui sont attaquées  
d’atrophie. Les pierres ou yeux , font absorbantes ,  
rafraîchissantes , dessiccatives , abstergentes & difcuse  
sues, propres pour réfoudre les concrétions tartaresses  
& le siinj^c^igule ; elles possedent aussi une qualité li-  
thontriptique, ce qui fait qu’on les ordonne fouvent  
dans les douleurs néphrétiques , on les emploie aussi  
dans la pleurésie, l’asthme & la colique. Elles siont bon-  
nes pour nettoyer les dents. Les écailles de ces ani-  
maux possedent les mêmes Vertus que les pierres dont  
nous Venons de parler ; elles siont très-efficaces pour gué-  
rir la gale des enfans , qui proVÎent d’humeurs falinesj  
& pour faire cesser les fieVres intermittentes. SCHRO-\*  
**DER.**

ASTAPHIS , Ἀσταφίς, dans le Dialecte Dorique , pour  
σταφὶς , *raisin.*

ASTARZOF , est le nom d’un onguent dont on trouva  
la defcription dans Paracelse, Il est composé

Ep

*s9s* A S T

Il donne aussi ce nom à un mélange

*\* d’eau rose, deux onces ,  
de camphre , une once,*

11 slen sert pour la cure du *Formica.* PaxaCELSk, *de  
A postem, cap.* 38.

ASTCHACHÏLOS , est le nom que Paracelse donne  
à un ulcere malin & sphacéleux qui commence à l’arti-  
culation du pié,& s’étend jtssqulaux genoux. Lorsqu’il  
y a , dit-il, une rotigeut au-dessus de cette articulation  
vers le talon, que l’ulcération occupe beaucoup d’ef-  
pace, & qu’elle s’étend jufqu’au genoti par un grand  
nombre de petits ulceres , on peut dire sans crainte de  
*se* tromper , que c’est un *astchachellos* , que j’appelle  
aussi *araneus. Idem, ibid. cap.* 18.

ASTEION , ἀστέῖον, ΰ’ἄστυ , *ville,* dans le même sens  
*Oust Urb anus* est dérivé *d’Urbs ; bon , louable* , civil ,  
*poli.* Dans Hippocrate, *Lib. de Alim. èsutlov,* est oppo-  
sé à βλαβερὸν, nuisible ; & un peu après à φλαῦρον, mau-  
vais , corrompu. Dans Hippocrate , *Fesiist. ad Democr.*περὶ ἐλλε^ορισμουἔ ἀστέἰ’οι τὰ σώματα, sont ceux qui jouise  
Eent d’un bon tempérament. Ἀστἔι’ον, dans le même Au-  
teur,signifie civil, poli, louable, & est ordinairement  
opposé à ἄγριον , rude , barbare , malin. Ἀστέὶον , suivant  
Varinus , signifie τὸ χαριὸν , καὶ τὸδεξίον, καὶ θαύματος  
ἄξιον , Ααυμάσιον, σπουδάἲον καὶ ἀιδεσιμὸν , « gracieux ,  
« honnête , digne d’admiration , honorable , juste &  
« vénérable ».

ASTER ATTICUS , Ἀστὴρ αττικός , Dioscoride , In-  
*guinalis. Aster atelcus ,* Ossic. *Aster atticus ,* Ger. 392.  
Effiac. 486. Raii. Hist. 1. 338. *Aster atelcus luteus ve-  
nts ->* Park. 128. *Aster luteus ,foliolis ad florem rigidis ,*C. B. 266. *Chrysanthemum conyzoides , soliis circa flo-  
rem rigidis ,* Hist. Oxon. 3. 18. *Chrysanthemum asteris  
facie , foliis adflorem rigidis,* Herm. Cat. *Astericus an-  
nuus foliis ad storem rigidis ,* Elem. Bot. 398. Tourn.  
Inst. 497. Boerh. Ind. A. 164. Act. Reg. Par. An.  
1710. 382. DaLE. *Etoilée.*

*E Aster atticus* (appelle par quelques-uns *Bubornums* entre  
autres par Oribafe)pousse une tige ligneufie à l’extrémi-  
té de laquelle est une fleur purpurine ou jaune, découpée  
tout autour comme celles de la camomile , avec des  
feuilles radiées en forme d’étoile. Les feuilles qui font  
autour de la tige sirnt oblongues & velues.

Etant appIiqué en forme de cataplasine , il est efficace  
dans les maladies chaudes de l’estomac , les inflamma-  
tions des yeux,les bubons & les chutes de l’anus. On  
prétend que la partie purpurine de la fleur prife dans du  
vin , guérit l’efquinancie& garantit les enfans de l’épi-  
lepsie , & qu’elle est bonne pour les bubons inflamma-  
toires étant appliquée lorfqulelle est récente, en forme  
de cataplasine. Sa fleur étant cueillie de la main gau-  
che lorfqu’dle est seche & attachée aucopr du bubon ,  
en fait cesser les douleurs. DIoseoRIDE , *Lib. II. cap.*120.

*U Aster* est appelle par quelques-uns *bubonium,* parce qu’il  
guérit les bubons. Il guérit encore la fciatique,lorfqu’on  
l’attache autour de la partie. P L 1 ν ε , *Lib. XXVII.  
cap.* 5.

*Aster* est aussi le nom d’un remede inventé par Androma-  
chus , contre les fluxions & les douleurs. GaLIEN , *de  
Comp. Med. Sec. Loc. Lib. VII. cap. fa*

Les feuilles inférieures de *Vaster* ont environ quatre ou  
cinq pouces de long, & un pouce de large vers l'extré-  
mité, qui est .arrondie, & deviennent plus étroites vers  
la racine. Sa tige est velue, haute d’environ un pié &  
demi, garnie de femblables feuilles , plus petites que

AS T 596

tes prêcédentes,& disposées fans ordre. Elle se diviEe x  
sim extrémité en trois ou quatre branches, à l’extrémi-  
té dtssquelles naissent des fleurs jaunes , semblables au  
sejuci, excepté que leur bordure est plus grande & les  
petales plus petits. Au-dessous de chaque fleur naissent  
six otl fept feuilles fermes & arrondies, disposées en  
forme d’étoile , ce qui a fait donner à la plante le nom  
qu’elle pdrte. Sa femence est oblongue, mince, plate,  
& de couleur noire. Sa racine petite, fibretsse & périr  
tous les ans. Elle croît en Italie , en EEpagne , dans  
les Provinces méridionales de la France, & en Grece.  
**MILLER ,** *Bot. Offic-*

On trouve cette plante dans les jardins des Botanistes  
elle fleurit au mois de Mai. Ses feuilles ont une qualité  
vulnéraire ; mais on en fait peu d’tssage. Cette plante  
avec fes feuilles est extremement falutaire dans les  
foulevemens extraordinaires d’estomac, les inflamma-  
tions des yeux, la chute du fondement, & les tumeurs  
qui viennent aux aînes. L’eau que l’on tire de fes fleurs  
par la distilation , est bonne pour l’efquinancie, & les  
accès épileptiques des enfans. DaLE.

Le nom *d’aster* a été donné a plusieurs plantes qui font  
des efpeces de conyfe. Voyez *Conyza.*

*L’hesenium* ou *Enula campana* , est aussi appellée *aster  
omnium maximum.*

ASTERES TH ALATTII, Άστὴρες Ααλάπὸιοι, de θά-  
λασσα , ou θ-άλαττα, *étoile de mer.* Hippocrate l’ordon-  
ne avec le chou ou du vin odorant , *Lib. II.* περὶ γύ-  
ναικ. pour la passion hystérique , & pour les douleurs  
de même nature , *Lib. «Paso Avarae,* φυσ. \*

*L’étoile de mer* est un petit infecte fort petit dont la chair  
est revétue d’une peau fort dure. On prétend qu’il est  
si chaud qu’il écorche tout ce qu’il touche , & qu’il di-  
gcre en un instant tout ce qu’il a pris. Ρεινε , *L, IX,  
c.* 60.

L’étoile *de mer* est une espece d’infecte marin, grand com-  
me la paume de la main , ayant la figure d’une *étoile,*de couletlr grifie ou noirâtre ; il a cinq angles assez lar-  
ges qui *se* terminent en pointe. Sa bouche est placée au  
milieu de ces angles , ou au centre de *P étoile,* garnie  
de dents. Il a un grand nombre de jambes formées en  
corne de limaçon & attachées à fes angles, chacune de  
ces jambes contient une goutte d’eau claire & limpide.  
Il ne paroît point dans tout fon corps de passage parti-  
culier pour la réjection de ses excrémens ; il est couvert  
d’une peau dure & rude qui lui fert d’écaille. On trou-  
ve cette *étoile* fur les rivages de la mer, il y en a de plu.,  
sieurs especes.

Elles font toutes apéritives étant prises en décoction ; el-  
les font propres pour l’épilepsie, lorfqtilon les brûle &  
qu’on en reçoit Ia fumée. Εεμεβυ , *des drogues.*

ASTERGES ,Ἀστεργὴς, d’a privatif, & στέργω , propre-  
prement, aimer d’une affection naturelle ; *inhumain,  
dénaturé, severe.* Dans Hippocrate, περὶ ἀδένων , il si-  
gnifie dur , épais, compact , & il est opposé à ἀραὰς,  
μαλθακὸς,, rare , doux ; comme τὸ δἐ ἄρσεν ὑκ ἄν τι  
προσδέξαιτο, πυκνὸν τε ἔον καὶ ἀστεργε'ς ; « mais le mâle ne  
a reçoit aucune humidité, parce qu’il est denfe & com-  
« pact ».

ASTERIA GEMMA, Offic. *Pierre étoilée,fausse* opu-  
*le. Asteria, autsclisgemma.* Bot. 226. DaLE.

C’est une efpece de pierre aussi tranfparente que le crysu  
tal , mais beaucoup plus dure. On prétend qu’elle est  
une espece *d’opale* que l’on ne trouve pas plus qu’elle  
dans nos boutiques. Elle paffe pour procurer le fom-  
meil, & pour empêcher les fonges eflrayans lorfqu’on  
la porte avec S01. Βοετ.

ASTERIASsta^S ιας, ἄστριος, ἀστρίτης, ἀστρό^ολος, d’ἀστὴρ »  
*étoile.* Voyez *Astroites,*

ASTERION , le même , suivant Blancard, qu’*Aster.*

ASTERISCUS , *d’aster,* à cause qu’elle reffemble à  
cette plante, excepté que *ses* semences scmt cannelées.  
Le calyce de la fleur est radié, composé de petites seuil-

*yS>7* A S T

les, qui s’étendent en longueur au-delà^e fes pétales.  
On en cultive plusieurs especes dans les jardins des Cu-  
rieux, mais on n’en connoît que trois en Angleterre,  
que l’on conferve pour leur beauté.

ι. *Asteriscus annuus,foliis adflorem rigidis.* Tourn.

2. *Asteriscus annuus Lisitapicus odoratus,* Boerh.

3. *Asteriscus maritimus perennia patuelus,* Tourn.

ASTERITES, *Pierre âsusil.* **RULAND.**

ASTEROIDES. Voici quels sirnt les caracteres de cette  
plante.

Elle pousse une fleur radiée dont le difque est composé  
d’un grand nombre de fleurons hermaphrodites & de  
demi-fleurs femelles, & porté fur des embryons enfer-  
més dans un calyce écailleux. Les embryons fe chan-  
gent enfuite en des semences pour la plupart oblon-  
gues.

Ses especes sirnt,

1. *Asteroides Alpina , salicis folio,* Tourn. Cor.

2. *Asteroides Orientalis, petasitidis folio , flore maximo)*Tourn. Cor.

3. *AsteroidesAmericanaminoramnua,* Vaill.

ASTHENES, Άτθ-ενηὸ d’a privatif, & ér/νος , *force ;  
foible, infirme.* Il y a cette différence entre ἀόδ.ενηὸ &  
ἀοθ-ενέων ,.que le premier signifie une perfonne natu-  
rellement foible & fujette aux maladies , au lieu que  
le fecond marque un homme qui est actuellement ma-  
lade. *Hipp. Lib.* περὶ αρχ. ἰατ.ἐγΓύτατα δε' του*dérielovsu  
foeiv 0* ἀτθ’ενὴς , ἐστι' δἐ ἀιθ’ενέστερος ὸ ἀοθ-ενῶν. « Celui qui  
» est foible est bien près d’être malade, mais rien n’est  
» plus foible que celui qui l’est actuellement. » Άοθ-ενὴς  
est aussi appliqué à la δίαιτα, *Lib. V.I. Epid. Aphorisc*16. *Sect.* 4. ce" que l’on doit entendre, fuivant Galien,  
d’un régime exact & léger, propre à affoiblir une per-  
fonne. Par diete foible on peut entendre aussi celle qui  
permet peu de nourriture. *Lib. VI. Epid. Sect. 5. Aph.*20. Τὰ ἀιθ-ενέστερα σιτία font les alimens qui nourrissent  
peu, c’est ainsi que Galien explique ce passage; comme  
au contraire les alimens forts font ceux qui contien-  
nent beaucoup de nourriture. C’est dans ce siens qu’on  
doit prendre ἀτθ.ενεστάτη πὸισσάνη , *Lib. de Rat. Vict. in  
Morse Acut.* décoction dlorge tres-foible , pour dési-  
gner celle qui nourrit fort peu, ou fuivant l’interpré-  
tation de Galien , τὴν ἀοπὸνειαν ἀυτῆς, ή'τοι διότι βρα-  
χειαν τροφὴν τῶ στόματι δίδωσιν , ἀκουστεόν ἐστὶν ἢ ο'τι  
ποιότητα μηδεμίανἔχει σφοδρὰν , ωὸ ὴτοι τῶν νεύρων ἢ τὴς  
γνωμὴς ἄπὸειθ'αι , καθάπερ ὸξος τε καὶ ὸινος. « On dolt  
» entendre par cette foiblesse, celle qui fournit peu de  
» nourriture au corps, ou dont la qualité n’est pas assez  
» forte pour oflènfer les nerfs ou troubler la raifon  
» comme le vinaigre ou le vin. »

ASTHMA. Voyez *Dyfoeneea.*ASTITES. Voyez *Parastatae.*

ASTOMOS, Ἀστομος, d’a privatif, & στομα, *bouche \  
fans bouche.* On ne peut donner ce nom qu’à des monse  
tres ; car ce que dit Pline d’un Peuple des Indes qui n’a  
point de bouche & qui ne fe nourrit que d’exhalassons,  
est tout-à-fait extravagant & puérile. -

ASTRABES , Ἀστραβα , d’a privatif , & στράβας, *tors ,  
tournée qui n’est point tourné. Kadvvtç* ἀστραίέες, « les  
σι mâchoires qui ne font point luxées. Ηιρροοηλτε , *de  
Articulis.*

ASTRAGALOIDES.

Voici fes caracteres.

Elle porte une fleur en papillon, du godet de laquelle  
s’éleVe un pistil qui fe change en une cosse qui a la  
forme de bateau & qui contient des femences qui ont  
la figure d’un rein.

Nous n’en ayons qu’une espece, qui est ,

Α S T 598'

*Astragaloides lusitanica ,* Inst. R. H. **MILLER ,** *Dictionn  
Vol. II.*

ASTRAGALUS, *Astragale* est le nom d’un ôs du pié  
& d’une plante.

Selon la situation naturelle du pié, & felon sa connexion  
avec la jambe, *Fastragal* est le si.lpérieur & le premier  
de tous.

On peut le divisier en deux portions, une grande & posté-  
rieure, qui est comme le corps de l’os, une petite &  
antérieure qui en est llapophyste ou la portion anté-  
rieure.

Le corps ou la portion postérieure a quatre faces, une  
supérieure , deux latérales & une inférieure. La face  
supérieure est la plus grande & toute cartilagineuse.  
Elle est voutée de devant en arriére par une convexité  
cylindrique avec un enfoncement superficiel au milieu  
de *sa* largeur, comme une moitié de poulie. Cette face  
supérieure *se* continue avec les deux faces cartilagineu-  
ses latérales, dont l’externe est plus grande que l’in-  
terne. La face supérieure s’articule avec la face infé-  
rieure de la baEe du tibia, la face latérale interne avec  
la malléole interne, & l’autre face latérale avec la mal-  
léole externe. Au-dessous de la face cartilagineufe in-  
terne il y a un grand enfoncement fans cartilage & des  
inégalités.

La face inférieure qui est aussi cartilagineufe, est obli-  
quement concave pour s’articuler avec le calcaneum.  
Il y a tout au bas de la partie postérieure du corps de  
*Fastragal,* Eur le bord commun de la face inférieure ,  
une petite échanerure oblique & très-polie, qui est  
une efpece de coulisse ou de passage pour des tendons.

Llapophyfe ou la portion antérieure de *Fastragal,* est  
distinguée de la postérieure par un petit enfoncement  
en dessus, & celle-ci est distinguée en dessous par une  
échancrure longue, oblique, inégale', qui est fort am-  
ple du côté externe. La lace antérieure de cette apo-  
phyfe est toute cartilagineufe & obliquement convexe  
pour s’articuler avec l'los scaphoïde. Sa face inférieure  
est séparée en deux facettes cartilagineufes qui s’arti-  
culent avec le calcaneum. Ces deux facettes de l’apo-  
phyfe font distinguées de la face inférieure du corps  
de l’os par l’échancrure longue & oblique dont je viens  
de parler. Outre ces deux facettes cartilagineuses il y  
en a une troisieme au bas de la face antérieure, du  
côté interne , qui ne touche à rien dans le fquelette.  
WINSLOW , *Anatomie.*

AST R AGALUS. On distingue la plante de ce nom de  
la maniere fuivantc.

*Astragalus ,* Offic. *Astragalus Dios.coridis quibus.dam s*J. B. 2. 341. Chab. 1 53. *Astragalus Dios.coridis,vulgo  
Christianae radix ->* Rauwolff. *Astragalus Syriacus s*J. B. 2. 140. Ger. 1058. Emac. 1238. Park. Theat.  
1085. *Astragalus Syriacus hirsatus,* C. B. Pin. 351.  
*Astragalus Syriacus Onobrychis peregrina quibufdam,*Chab. 151. *Astragalus argenteus,* Wheel. Itin.

C’est un petit arbrisseau rampant dont les feuilles & les  
branches ressemblent à celles du pois chiche, & qui'  
porte de petites fleurs purpurines. Sa racine est ron-  
de & aussi grosse qu’une rave , avec des appendices so-  
lides, noires, ( Pline dit rouges ) entrelaeées comme  
des cornes & d’un gout astringent. Elle croît dans les  
lieux ombrageux & exposés au vent, ( silr les rochers  
exposés au soleil, suivant Pline ) & où il tombe beau-  
coup de neige. On en trouve une grande quantité à  
Memphis, ( Pheneum , sclivant Pline, Galien & Ori-  
lasse) dans l’Arcadie.

Sa racine priEe dans du vin arrête le cours de ventre &  
excite l’urine; réduite en poudre elle est bonne pour  
les ulceres & pour arrêter les hémorrhagies : mais elle  
est difficile à couper par morceaux a cause de sa dure-  
**té. DIOSCORIDE,** *Lib. IV. cap'*

La racine de cette plante est douceâtre , astringente, &  
rougit beaucoup le papier bleu. Les feuilles ne le

Ppij

*y ssu* A S T

rougissent prefque point. Elles sirnt ameres & fentent  
le sisreau , ce qui fait connoître que l’huile fétide *so*trouve en plus grande quantité dans les feuilles, &  
qu’elle y enveloppe le fel acre & la terre. Cette plante  
n’est pas ufuelle, cependant il y a des Herboristes à  
Paris qui, pour la rétention d’urine &pour la gravel-  
lc, font boire avec fuccès le vin , où SCS feuilles ont  
infusé pendant la nuit. ToURNEFoRT.

Dale obferve que la defcription que Dioscoride donne  
de la plante de ce nom est imparfaite , & qulon ne fait  
encore à quelle espece de plante elle convient. Sans  
m’arrêter aux fentimens des autres , j’ai mieux aimé,  
dit-il, l’appliquer avec Rauwolfius , à celle dont je  
viens de parler.

ASTRANTIA,un des noms de Pimpératoire. Voyez  
*Imperatoria.*

Il y a une plante de ce nom que les Auteurs distinguent  
de la maniere fuivante.

*Astranela nigra,* Offic. Ger. 828. Raii Hist. 1. 475. Hy  
*Lrantia,* Rivin. Irr. Peut. Buxb. 33. *Astrantiamajor,*Morb. U'mb. 7. Elem. Bot. 263. Rupp. Flor. Jen. 226.  
*Astranela nigra major,* Hist. Oxon. 3. 279. *Astranela  
major, corona floris purpurascente s* Tourn. Inst. 314.  
Bocrh. Ind. A. 73. *Astranela nigrasive veratrum ni-  
grum Diofcoridis,* Ger. Emac. 978. *Hellebonts niger,  
faniculaefolio , majors* C B- Pin. 186. Parla Theat.  
213. *Saniculafaemina quibusaam r aliis helleborus ni-  
ger,* J. B. 3. 638. Chomel. 567. *Imperatoire noire.*

Cette plante est cultivée dans les jardins des Botanistes  
& fleurit au mois de Juillet. On n’emploie dans la Me-  
decine que fa racine qui est noire & fibreufe. On pré-  
tend qu’elle purge les humeurs mélancoliques , &  
Dodonæus croit qu’elle ressemble au *veratrum nigrum*de Diofcoride , par fa forme & par fes vertus. Hilda-  
nus l’ordonne pour la cure de ceux qui ont un skir-  
rhe dans la rate. DaLE.

ASTRAPE , Ἀστράπη, *éclair.* Galien les regarde corn-  
me une des caufes procatarctiques de l’épilepsie. Cas-  
**TELLI.**

ASTRICTA, est une épithete que l’on donne fouvent  
au ventre. Elle signifie constipation & elle est opposée  
à *soluta.*

ASTRICTORIA. Le même *aso astringentia,*ASTRINGENTIA, *astringens.*

J’examinerai particulierement dans cet article les reme-  
des *astringens* que Fon prend par la bouche; & je trai-  
terai des topiques dans l’article des *Stypti que su*

Les *astringens* sont très-propres à rendre aux fibres ani-  
malesle ton & l’élasticité qu’elles ont perdus par ma-  
ladie, par la débauche, ou par quelque accident. On  
ne doit cependant jamais les employer qu’on n’ait  
auparavant diminué la surabondance des humeurs, &  
ôté les obstructions au moyen de remedes convenables ;  
car les obstructions semt beaucoup plus difficiles àdé-  
truire , & les sucs visqueux circulent avec plus depei-  
ne lorstque les *astringens* ont rétréci le diametre des  
vaisseaux.

Les *astringens* ne tiennent pas un rang peu considérable  
parmi les différentes sortes de remedes corroborans.  
Les Latins leur donnoient le nom de *vulnéraires,&* les  
Grecs celui de *traumatiques.* Leur vertu en général est  
de rapprocher,resserrer, consolider & agglutiner, à rai-  
son d’un principe de nature fixe légerement *astringent,*les parties & les fibres trop relâchées , corrodées &  
blessées. Les principaux remedes de cette nature, sirnt  
les racines de benoîte , de tormentille, de bistorte, de  
grande confioude, de quinte-feuille, de plantain , de  
rhapontic ; les feuilles de perevanche , de fanicle , de  
pyrole, de grande confonde, de bugle , de verge d’or,  
de groseiller sauvage, d’aigremoine, le mille-pertuis  
avec Ees fleurs, la mille-feuille avec fes fommités , la  
queue de cheval, la véronique, le fraisier , la verveine,  
la pilofelle , le teucrium , les différentes efpeces de  
plantain , les feuilles de chêne , le piment, la melisse.

A S T [600]

lamente , labétoine, l’ortie blanche ; les fleurs de ro-  
fes,de grenadier ; l’écorce de quinquina , degrenades,  
de racines d’acacia ; le fuc d’acacia , le cachou, le  
fang de dragon, les fruits du myrthe ou myrtille , les  
coings ; entre les aromates, la noix mufcade ; entre  
les minéraux , la pierre hématite, l’alun & toutes les  
especes de terres & de marnes ; entre les préparations  
chymiques, les fleurs de felammoniac martiales , la li-  
queur martiale tirée de la tête-morte des fleurs de fel  
ammoniac martiales; entre les préparations, l’essence  
traumatique de Wedelius.

Les efpeces dont nous venons de faire l’énumération,  
tirent leurs vertus d’un principe terrestre assez fixe  
joint avec un acide, & dans le tems qu’elles resserrent  
un peu les fibres trop relâchées ; elles les dégagent de  
la stagnation des liqueurs qui y font abordées en trop  
grande quantité : elles aident d’ailleurs la réunion &  
la consolidation des fibres, en les obligeant de *se* rap-  
procher. Mais la vertu astringente n’est pas au même  
degré dans tous ces mixtes ; car la racine de tormcn-  
tille, celle de bistorte & sim extrait, les fleurs de gre-  
nadier, les écorces de grenades. Palum, la liqueur  
martiale,les fruits & l’écorce d’acacia, les coings, & les  
baies de myrthe desséchées ,font bien plus *astringentes*que les plantes appellées vulnéraires , qui, feulement  
empreintes d’un principe alcalin, terreux, si.lbtil, mêlé  
de parties sistphureuses, bassamiques , de nature fixe,  
operent plus doucement & plus sûrement, & fiant d’un  
grand & excellent issage dans la pratique. Or on ne  
peut douter que ces vulnéraires & ces *astringens* ne  
renferment un principe fubtil, foluble , terreux , de  
nature *astringente*, si l’on fait attention que leurs insu-  
fions un peu chargées prennent une couleur noire &  
femblable à l’encre, par le mélange du vitriol de mars,  
& même de toutes les liqueurs martiales , comme il  
arrive quand on mêle ces liqueurs avec l’infusion de  
\* noix de galle.

S’il y a dans la nature des remedes qui demandent de la  
prudence & de la circonfpection , ce sont certainement  
les *astringens.* Car puisque la vie & l’intégrité du corps  
& de toutes fes parties , est entretenue par le mouve-  
ment progressif, circulaire Se perpétuel d’humeurs *dé-  
liées* & fluides dans un tissai prefque entierement *vas-*culeux & composé de Vaisseaux infiniment petits , &  
que l’effet & la propriété des *astringens* est d’épaissir les  
fluides auxquels ils fie mêlent, & de refferrer & de ré-  
trécir les pores & les canaux des parties solides ; il est  
tout naturel de conclurre que ces remedes sirnt peu  
convenables à la nature des animaux, & auxmouve-  
mens vitaux, & par conséquent que leur issage est peu  
filr & infidele , si on ne les emploie avec beaucoup de  
prudence. L’expérience nous apprend tous les jours  
que ces fiortes *d’astringens* employés imprudemment  
pour arrêter des pertes immodérées ou des cours de  
ventre*, causent* un préjudice notable, & jettent très-ai-  
sément les malades dans des fievres lentes, la cachexie,  
des tumeurs œdématetsses, des affections spasinodiques  
ou hypocondriaques , & des douleurs de colique. Il  
en faut dire autant de Papplication imprudente de l’é-  
corce de quinquina , dans l’intention d’arrêter les ac-  
cès des fievres intermittentes ; car fa vertu *astringente*retenant trop long-tems dans les premieres voies les  
impuretés vifqueufes, bilieufes, falivaires, qui sont  
attachées aux canaux des vifceres, & qu’il auroit fallu  
faire fortir, ne manque pas de caufer une rechute, ou  
même quelque maladie plus dangereufe que la pre-  
miere.

Cependant s’il y a nécessité de recourir aux *astringens,* il  
faut les donner à petites dofes, sauf à recommencer,  
s’il est befoin , les mettre dans une quantité suffisante  
de liqueurs , & faire prendre de l’exercice au malade;  
ce que j’ai toujours foin de recommander,quand je sais  
prendre le quinquina, ou les autres remedes tirés du  
mars.

C’est une méthode infidele & très-dangereuse d’employer  
les *astringens* pour arrêter les trop grands vomisse-

601 A ST

mens, le pissement de sang, les hémorrhagies excessives  
par le nez, l'utérus ou l’anus. Car jamais le malade ne  
fe trouve bien de ces remedes, si l'on n’a commencé  
par appasser les fpasines qui sont ordinairement lcs  
causes prochaines de ces pertes de simg, par calmer  
la trop grande violence des mouvemens , & détour-  
ner vers d’autres parties les humeurs qui *se* portent  
en trop grande quantité vers celles d’où *se* fait l’écoule-  
ment.

Les plantes traumatiques ou vulnéraires , & leurs décoc-  
tions , font d’un grand Eecours, non-seulement dans  
les blessures, les érosions & les solutions de continuité,  
mais dans quelques maladies longues & dangereuses,  
comme la phthisie, le sicorbut , la cachexie, & les ma-  
ladies occasionnées par la pierre, lorsqu’elles fontpfo-  
duites par l’affoiblissement du ton des viseeres & des  
glandes, & la stagnation ou staste ennemie des liqueurs.  
Il faut cependant prendre toujours garde de ne les point  
employer lorfque l'obstruction des vaisseaux & le  
resserrement des fibres sont trop grands, & quand les  
poumons dans la phthisie fiont remplis de tumeurs & de  
tubercules durs. Llusiage des vulnéraires & des *astrin-  
gens* doux en infusion est encore très-salutaire pour em-  
pêcher les progrès des concrétions calculeuses dans les  
reins, accidens des plus fâcheux, & qui viennent prin-  
cipalement du trop grand relâchement ou de Pexulcé-  
ration des reins. On peut eonfulter fur ce sistet la Dif-  
fertation du célebre Hencher fur Tissage des *astringens*dans le calcul, qui mérite d’être lue. Dans ces circonsi  
tances, on tire tout l’avantage possible de l’infusion  
de mille feuille & de fes fommités, de véronique, de  
liere terrestre, de fraisier, d’aigremoine & d’écorces de  
racines d’acacia. La vertu de ces mêmes infusions est  
encore éprouyée dans l’écoulement involontaire d’uri-  
ne,qui vient, dans l’enfance & la vieillesse, du relâche-  
ment du fphincter de la vessie. Ces remedes ont tou-  
jours fait entre nos mains l’effet desiré, en appliqtlant  
en même-tems à l'extérieur de l’efprit de vin rectifié.

Le vulnéraire le plus efficace pour appliquer silr les lé-  
fions & bleffures extérieures, en ce qu’il arrête promp-  
tement l’écoulement du fiang & des humeurs, est Pefi-  
prit de vin fieul bien rectifié. Ce remede n’a rien de  
supérieur, lorsque les parties nerveufies & tendineuses  
font blessées avec des hémorrhagies excessifs .Car non-  
feulement les spiritueux coagulent les liqueurs, com-  
meleur mélange avec le simg & la lymphe le fait voir,  
mais donnent de la tension & du ressort aux fibres , en  
conflammant le trop d’humidité, & détournent & pré-  
viennent les inflammations & les douleurs , en empê-  
chant la susse & la stagnation du fang. Il ne faut point  
aussi refuser les éloges qu’elle mérite à cette eau vulné-  
raire spiritueufe connue de nos jours, fous le nom d’eau  
d’arquebtssade, qui fe tire des meilleures plantes vul-  
néraires macérées dans le vin du Rhin, & distilées au  
bain-marie ; dont la vertu principale vient cependant  
plutôt du vin & de fon efprit, que des plantes, dont  
llastrictlon est attachée à un élément terreux fixe, qui  
ne monte pas jusqu’au chapiteau. Ηοεεμλν,

Lemery emploie le vin blanc dans la composition de Peau  
d’arquebissade. Voyez l'article *Aqua.*

Lesplantes qu’on nomme communément *astringentes,com*tiennent une grande quantité de particules grossieres,  
terrestres & falines, ayant un tissu pefant & compact  
qui les empêche d’abord de fe mêler dans la distilation.  
Elles ne peuvent point s’unir non plus dans les teintu-  
res qu’on en tire avec un menstrue spiritueux, à catsse  
que leur pesanteur & leur masse les empêche de s’u  
nir & de demeurer stsspendues dans ces sortes de li-  
queurs.

Il y a cependant plusieurs *astringens* dont on peut *se servir*utilement en forme de décoction , furtout lorsqu’ils  
font d’une nature saline & styptlque, tels sirnt l'alun,  
les galles & les feuilles de chêne : mais il y en a très-  
peu dont on puisse fe fervir commodément, à caufe  
qu’ils fiant trop pesims pour demeurer sisspendus dans  
un fluide aqueux.

A S T 602

On trouve , il est vrai , dans le quinquina quelque chose  
de particulier qui le rend plus propre que tous les au1»  
tres *astringens* à cet ufage : Ees particules font si déliées  
&si légeres, qu’on en perd une grande partie lorfqu’on  
le pile dans un mortier, à moins qti’on ne le mêle avec  
quelque choEe d’humide & d’huileux. On emploie or-  
dinairement pour cet effet des amandes, ou quelque  
chose de semblable : mais il est certain qu’un pareil  
mélange empêche l’effet de ce remede. Lorsqu’on  
l’emploie en décoction avec un véhicule aqueux , non-  
feulement on cosserve Ees particules les plus légeres,  
mais tout ce qu’il y a de plus subtil demeure encore  
sijspendu dans la liqueur , & il n’y a que les parties les  
plus grossieres qui Ee précipitent au fond, comme il est  
aisé d’en juger par l’épaisseur de ces fortes de décoc-  
tions ; de silrte que par ce moyen on retient les parti-  
cules les plus déliées de sa substance, ce qu’on n’eût pu  
faire par une autre voie, & ce qui est bien different de  
ce qu’on attend ordinairement de ce procédé. Dans le  
cas dont nous parlons, l’ingrédient est en quelque for-  
te dissions, & fe mêle intimement avec la liqueur. En  
employant cette drogue en décoction, on en tire beau-  
coup plus que par la simple teinture, furtout lorsqu’on  
y ajoute des drogues qui donnent en bouillant une  
consistance plus épaiffe à Peau ; car par ce moyen on la  
rend capable de soutenir une plus grande quantité de  
quinquina. On trouve des personnes qui employent  
dans ces décoctions une petite quantité de storax ou de  
benjoin, qui rend non-seulement la liqueur capable  
de supporter beaucoup de quinquina, mais lui commu-  
nique encore une force & une odeur qui fait beaucoup  
de bien à l’estomac, que la fievre & les remedes ont  
affoibli.

La méfiance que l’on a dtl quinquina lorfqu’on le donne  
en cette forme, n’est point en place ; car elle n’est son-  
dée que fur une fausse supposition qu’on ne le donne  
point en substance : mais outre que cela est faux, on en  
retire beaucoup plus d’avantage qu’en le donnant au-  
trement. Lorfqu’on l’emploie en poudre aussi déliée  
qu’il est possible par le moyen du mortier & du tamis,  
il est encore trop grossier pour un tempérament affoibli,  
& occasionne fouvent des diarrhées en irritant les par-  
ties ; au lieu que par cette méthode il est trop divisé  
pour catsser un pareil dérangement dans les premieres  
voies ; & non-seulement il refferre davantage étant  
porté partout par le cours ordinaire de la circulation ,  
mais il occasionne encore une contraction plus unisor-  
me & plus générale dans les fibres qui sont affoiblies &  
relâchées, outre que ceux qui l’employent de la manie-  
re dont nous parlons, n’éprouvent point de rechutes  
aussi fréquentes qu’après l’avoir pris en poudre.

On peut encore augmenter la vertu de plusieurs de ces re-  
medes qu’on emploie en décoction , en les mêlant avec  
des acides, à caufe qu’ils améliorent leur qualité *asc  
tringente* ou styptlque ; & quiconque en fera l’essai  
avec le quinquina en particulier, éprouvera leureffi-  
cace dans quelque cas qu’on les emploie , surtout pour  
arrêter les hémorrhagies : dans ce cas, on peut ajouter  
lur la fin de la décoction , des rofes rouges , qui, outre  
le bon effet qu’elles produifent , servent encore à don-  
ner un gout plus agréable à ce remede, & à le- dé-  
gui ser.

Il est encore une précaution qu’on doit avoir lorsqu’on  
donne aux *astringens* la forme dont nous parlons,& que  
je ne dois pas paffer ici fous silence. On a coutume  
dans les boutiques de clarifier ces décoctions avec un  
blanc d’œuf afin de les rendre plus agréables à la vue:  
mais une pareille conduite empêche les effets qu’on  
devoit attendre de quelque chofe de gluant , de gref-  
fier ou de terrestre, à caufe que ces parties *se* mêlent  
avee le blanc d’œuf, & s’élevent *avec* lui en forme  
d’éeume ; de-là vient que prefque tous les sirops que  
l’on tire de ces décoctions ne sont bons a rien , à cause  
qu’on les dépouille de letlrs vertus en les clarifiant.

On trouve il est vrai, dans les boutiques , quelques sirops  
astringens , tels que celui de mente & de myrthe ;

603 A S T

mais le peu de cas qu’on en fait dans la pratique, silffit  
pour nous faire juger du peu de fecours qu’on doit en  
attendre. Peut-être les emploie-t’on comme des auxi-  
liaires d’autres remedes plus efficaces , pour les adoucir  
ou pour les réduire en forme de bols ou d’électuaires,  
ou autres chofes femblables : mais hors de là on ne doit  
pas faire beaucoup de fond fur eux.

Les drogues astringentes font très propres pour les élec-  
tuaires que l’on fait fur le champ ; il y en a même quel-  
ques-unes dont on peut commodément faire des pilu-  
les à caufe de la petite dose qu’il en faut : cependant les  
électuaires qu’on en compofe dans les pharmacies , ne  
valent rien à cause qu’elles ont demeuré trop long-tems  
en forme liquide, surtout avec du miel & du sirop qui  
fermentent fort aisément, & qui y caufent des chan-  
gemens capables de détruire leurs vertus, car cette du-  
reté & cette rigidité dans laquelle consiste leur astrin-  
gence, s’adoucit & fe corrompt, pour ainsi dire, par  
cette humidité continuelle.

De-là vient que la confection de Fracastor, qui est une  
composition au-dessus de toutes celles de cette efpece ,  
se corrompt avec le tems , & devient un mélange insi-  
pide & sans force, de chaud & d’astringent qu’il étoit  
auparavant. Il est vrai que la gomme arabique la *caissia  
lignea* contribuent beaucoup à altérer fes qualités. C’est  
pour cette raison qu’on conserve seches dans plusieurs  
boutiques, les drogues qui entrent dans cet électuaire  
& dans la confection d’hyacinthe , quoique le Collége  
ait jugé à propos depuis peu de rejetter cette derniere  
.composition. On ne peut donc pas mieux faire que de  
réduire en poudre toutes les drogues de cette dénomi-  
nation pour les mettre en ufage lorsqu’il en est besc)in.  
QcINCγ , *Praelect. Pharmaceut.*

ASTRION ,'Αστριον. Voyez *Astragalus.*

ASTROBLES , Άστροβλὴς , ou ἀστρόβαητος , d’àjopov ,  
*astre,* & βάλλω,*frapper ; brome Ou.gâtée par la nielle.*Cela *se* dit proprement des plantes, mais on l’appli-  
que quelquefois au corps humain , & pour lors il signi-  
fie *apoplectique,* & quelquefois *sphacelé.* De-là

ASTROBOLISMOS, Άστροβολισμὸς,*sidération* ou *Fac-  
tion de brouir.* On l’applique quelquefois au corps,  
comme dans les gangrenes parfaites & l’apoplexie.

ASTROCYNOLOG1A, d’àç-pov, *astre, κ,ύων, chien,*& λόγος, *dissertation* ou *traité* ; nom d’un Traité  
composé fur lés jours caniculaires.

ASTROITES, *Pierre étoilée. Astroites, sou stellaris la-  
pis,* Offic. Cod. Med. 16. *Astroites primus,* Boet. 298.  
*Astroites quartus,* Plot. Hist. Nat. Ox. p. 88. Tab. 2.  
Fig. 7. Lithog. Brit. N°. 163. Charlt. Foss 28. Worm.  
67. Schw. 366. Mer. Pin. 211. *Stellaris lapis,* de Laet.  
67. Schw. 97. Aldrov. Musi Metall. 872. *Stellaris la-  
pis primus,* Gefn. de Lap. 35.

C’est une pierre poreufe blanche, assez dure , quelque-  
fois aussi grosse que la tête d’un homme. On la trouve  
dans quelques carrieres d’Angleterre & d’Allemagne.  
Elle passe pour résister à la contagion & pour tuer les  
vers des enfans.

ASTROLOGIA, *astrologie , d’asiraev, astre -> 8e* λόγος ,  
*discours.* Voyez *Astronomia.*

ASTRONOMIA , *Astronomie* , de Άστρον , *astre , &*νόμος , *loi.*

Il n’y a point de partie dans les fciences naturelles qui  
ait plus occuppé l’esiprit des Savans que l’influence des  
astres fur le corps humain ; & en effet on ne peut igno-  
rer , pour peü que l’on ait d’érudition, les disputes &  
les controverses qui se siont élevées silr ce siujet parmi  
les Medecins & les Philosophes de notre siecle. Quel-  
ques-uns nient entierement que les astres aient quel-  
que influence, & admettent en même tems celle du *so-  
leil* sur les corps terrestres. Ceux qui embraffent cette  
opinion prétendent que les planetes & les étoiles fixes  
fiont si éloignées de notre globe , qu’il est impossible  
que la petite lueur qu’elles répandent pusse avoir quel-  
que influence sur lui, encore moins produire aucun *es-*

*Α S T* 604

fet sur les corps qu’il renferme. Le soleil d’un autre  
côté est, fuivant eux, le seul corps dont la douce in-  
fluence s’étende jusqu’à notre terre , & dont la chaleur  
bienfaisante produit cette grande variété de plantes, &  
conserve les differentes especes d’animaux dont elle est  
remplie, car ils ne veulent point convenir que les pla-  
netes produisent aucun effet sensible soir aucune partie  
de notre habitation. Mais quoique je nie absolument  
que le destin, les mœurs & la fortune des hommes dé-  
pendent des astres feuls, j’ofe cependant assurer qu’ils  
ont une influence surprenante & remarquable sur les dif-  
férens corps qui compofent notre globe. Cette opinion  
a été embrassée par un grand nombre d’Auteurs moder-  
nes , mais particulierement par les Savans d’Angleter-  
re, dont l’industrie à éclaircir ce point, mérite tous les  
éloges que l'on doit à un profond favoir & à un amour  
désinteressé pour la vérité ; car ils ont prouvé avec  
beaucoup de jugement l’influence des astres, non-feu-  
lement par rapport aux phénomenes des météores, mais  
encore par rapport au corps humain considéré comme  
fujet aux maladies. Une fe peut faire que cette doctri-  
ne ait été inconnue aux anciens qui en attribuoientune  
grande partie aux astres, & qui poussaient même la cho-  
fe jufqu’à les regarder comme la catsse immédiate des  
divers accidens & révolutions qui arrivent dans la vie.  
En un mot ils étoient si prévenus en faveur de ce fen-  
timent, qu’ils attribuoient lafanté , les maladies, les  
tempéramens & les inclinations des hommes, & ce qui  
est bien plus, le fort des Royaumes & l’origine des  
guerres à l’influence des corps célestes. C’est donc un  
point qu’il n’est pas moins utile qu’agréable d’exami-  
ner , savoir s’il est vrai que les astres aient quelque in-  
fluence siur les corps terrestres, jusqu’où elle s’étend,  
anssi-bien que les rassons & les faits qui peuvent nous  
autorifer à admettre un pareil fentiment ; & c’est ce que  
je me propose de faire ici.

L’*astronomie* ou la connoissance des astres, a été fort ef-  
timée dès les premiers siecles. On prétend que ce font  
les Egyptiens qui Pinventerent, & que ce fut eux qui  
la tranfmirent aux autres Nations où elle trouva un  
grand nombre de partisans qui lui firent un accueil fa-  
vorable. Il n’est pas difficile de deviner la raifon pour  
laquelle les premiers hommes avoient tant de vénéra-  
tion pour cette science, puisqu’ils étoient instruits des  
grands avantages que les astres & les corps célestes pro-  
curent au genre humain:car *F astronomie* nous apprend le  
coursdifférent mais toujours régulier des différens astres,  
elle nous découvre leur situation, leurs mouvemens&  
leurs Conjonctions, qui semt non-seulement un exemple  
éclatant de la grandeur & de l’étendue du fÿsteme uni-  
versiel. mais encore une preuve authentique de la sicien  
ce & de la sagesse infinie du Créateur. D’ailleurs tous  
les corps siublunaires éprouvent la bénigne influence des  
astres qui leur communiquent par leurs rayons une *es-  
pece* de force & de vie. C’est par llobfervation des *as-  
tres* que nous venons à bout de découvrir la situation  
des différentes mers & des différentes contrées, d’éta-  
blir la distance des lieux, & de mésurer le tems en le  
divifant en années , en mois & en jours. C’est par le  
moyen des corps célestes que les hommes ont appris à  
méprifer la fureur des flots ; & que les Phéniciens se  
confiant sur leur favoir dans *F astronomie,* ont osé les  
premiers s’avanturer fur la mer & hasarder leurs vies  
Eur un frêle vaiffeau, que leur connoissance de cette,  
fcience avoit rendu moins dangereux pour eux. C’est  
encore par fon moyen que nous venons à bout non-  
seulement d’expliquer, mais encore de prédire & de  
calculer les différentes éclipses de soleil & de lune,  
avec l’exactitude & la précision la plus grande. On ne  
doit donc point douter que les différentes situations &  
positions des astres ne causient du changement dans les  
tems & dans les lassons de l’année, & par conséquent  
Eur les végétaux & les animaux. C’est pour cette rasson  
qu’il est nécessaire qu’un Medecin ait connoissance de  
l’*astronomie*, pour être en état de connoître la causie

A S T

des maladies épidémiques : mais je sclis bien aise d’a-  
vertir ici que lorsque j’exige une pareille connoissan-  
ce dans un Medecin , je ne prétens point parler de  
cette science ridicule & méprisable , qui remplie de  
fuperstition & dépourvue de vérité, prédit par le moyen  
de ce qu’on appelle horoscope, la fortune, les maladies  
& la mort des hommes, ou qui examine l’afpect & la  
position des astres à l’heure de leur naissance. Ceux  
qui s’appliquent à cette forte d’étude , perdent leur  
tems d’une façon extraordinaire, en cultivant & en  
adorant une fcience ( qu’on me pardonne ce nom) qui  
n’est recommandable par aucune vérité de spéculation  
ni de pratique. Ils peuvent cependant la refpecter au-  
tant qu’ils le jugeront à propos, pourvu que leur folie  
& leur impertinence ne jettent point dans le mépris la  
véritable *astronomie* mais je me sens animé d’une juste  
indignation , lorfque je penfe que cet art a privé en  
quelque sorte l’*astronomie* de l’estime & de la vénéra-  
tion qu’on avoit autrefois pour elle & qu’elle mérite  
à si juste titre. Je conviens de bonne foi que les astres  
considérés comme des caufes éloignées peuvent avoir  
quelque influence même sur les choses de cette nature :  
mais je n’accorderai jamais que l’on puisse pat leur  
moyen prédire de pareils événemens : de-là vient que  
plusieurs personnes parmi les anciens, ont regardé cet  
usage non-seulement comme un abus, mais qu’elles  
Pont encore censuré comme tel avec beaucoup de ri-  
gueur. Le plus célebre parmi ceux-là est Albert, auquel  
on ne peut refuser le titre de grand homme, eu égard  
au siecle dans lequel il vivoit. Voici qu’elles font ses  
paroles dans sim Livre *de Minerai. Trais* 3. c. 3. « Plu-  
« sieurs personnes , dit-il , qui prétendent connoître  
« l’avenir par le moyen des astres, se trompent sou-  
« vent dans leurs prédictions , & jettent par leurs meu-  
le songes *s astronomie,* qui est une science fort estima-  
« ble & d’un grand usage, dans le mépris. » Averrhoes  
est du même fentiment, comme il parole par ce passa-  
ge du *Canelca Avicemnae.* « Les fondemens de l’astro-  
« logie, dit cet Auteur , sont peû sûrs, & ses princi-  
« pes faux pour la plupart. » Apollonius dans Plqlosc  
trate , est du même fentiment que nous. «Je suis per-  
« Euadé que le pouvoir de prédire les événemens par le  
« moyen des astres, aussi-bien que Part de la divina-  
te tion en général surpassent les facultés de l’homme ;  
« & je ne sache point que personne le possede vérita-  
« blement. » L’insolence de ceux qui distinguent les  
jours en heureux & en malheureux, & qui dans cette  
vue composent des calendriers, n’est pas moins insou-  
tenable. Ces infaillibles Prophetes, au moyen d’un s’il  
plaît à Dieu,qui leur fert de restriction , prononcent  
d’un ton d’oracles, que tels ou tels jours feront heu-  
reux & d’autres malheureux ; & ce qui couronne la  
farce est, que leur connaissance & leur favoir fur cet-  
te matiere s’étend jusqu’aux choses les plus ridi-  
cules & les moins importantes de la vie. Car ces heu-  
reux mortels ont soin de marquer dans leurs Ouvrages  
les jours qui sont les plus propres pour mettre un habit  
neuf, pour compter de l’argent, pour vendre ou pour  
acheter, pour couper vos cheveux ou pour vous faire  
rafer. Ce feroit beaucoup s’ils bornoient là leurs im-  
prudence & s’ils n’empiétoient fur les droits les plus  
facrés de la Medecine , en fixant les jours qui fiont  
propres pour la saignée , la purgation & l’usage des  
autres remedes. Langius qui avoit une grande cannoise  
sance de la doctrine des anciens, ne peut s’empêcher  
de s’écrier à cette occasion : *O flagris dignum facinus,  
quo innnumerosperdunt aegros !* « Ô le plus noir de tous  
a les crimes , & qui mérite le plus rude châtiment,  
« puiEque c’est par lui qu’un si grand nombre de mala-  
« des perdent la vie .' »

Mais on doit prendre garde qu’en rejettant les sclpersti-  
tions fabuleusies des Astrologues , nous ne donnions  
dans une extrémité opposée en niant entierement Pin-  
fluence & le pouvoir des astres. Une pareille conduite  
feroit peu resipectueusie envers la prudence & la sia-  
gesse infinie de cet être qui a formé le grand & admi-

A S T

rable ouvrage de la nature; car on fie peut raifônna-  
blement fuppofer qu’il n’ait eu d’autres vues en créant  
dans le Ciel un si grand sombre de globes & d’étoiles,  
que de diriger nos pas pendant la nuit, éblouir nos  
yeux par leur clarté , & fournir une carriere à notre  
imagination par l’immensité de leur nombre. Il est bien  
plus raisonnable de conclurre que l’Auteur adorable de  
la nature les a destinés à un ùsilge beaucoup plus im-  
portant pour llespece humaine. Ce nombre surprenant *s*la grandeur prodigieuse & la régularité du mouvement  
des corps célestes, frappérent si vÎVement les anciens,  
qu’ils leur rendirent des honneurs divins , leur érige-  
tent des autels, & en un mot, rte négligerent rien pour  
prouver la sincérité du culte impie & mal fondé qu’ils  
rendoient aux astres. Ils étoient parfaitement couvain-  
eus du pouvoir qu’ont ces corps dé communiquer la vie  
& la force à prefque tous les objets fublunaires. Sur ce  
principe on ne doit pas être surpris que les anciens Me-  
decins consultassent si fort les astres dans la cure des ma-  
ladies, & qü’ils comptassent si fort fur les observations  
qu’ils avoient faites. Mais quoique les foins qu’ils se  
sont donnés à cet égard méritent nos éloges, on ne peut  
que plaindre leur fort, puiEque le désaut d’expérlencë  
& d’observations a été cause qu’ils ont ignoré la vé-  
ritable maniere dont les astres agissent sisr les corps ter-  
restres. C’est sim la nature & l’étendue de cette influen-  
ce ou opération que je prétens discourir en séparant la  
vérité d’avec le menfonge, & en distinguant ce qui est  
d’ufage , de ce qui ne stert à rien. Je trouvé donc qu’il  
est à propos pour cet effet, non-seulement d’appuyer  
mon sentiment de l’autorité des Savans, mais de le  
confirmer encore par les raisons & les preuves les plus  
fortes & les plus convainquantes.

Je fuis donc persuadé que non-seulement .le soleil & la  
lune , mais encore les autres astres, surtout les plane-  
tes agiffent Eur les corps terrestres ati moyen de Pair &  
de Patmosphere dont les changemens ne peuvent qu’in-  
fluer sur les végétaux & fur les animaux. Ainsi il est  
hors de doute, comme je tâcheral de le prouver dans la  
fuite, que les astres siont capables d’exciter différentes  
tempêtes, différens vents & différentes altérations dans  
l’atmosiphere; d’où il est aisé de concevoir la possibi-  
lité de celles qu’ils occasionnent silr nos corps. Il fuit  
de-là que *F astronomie* est non-seulement un ornement,  
mais encore un avantage réel pour un Medecin, corn-  
me en conviendront facilement tous ceux qui font usa-  
ge de leur raifon.

Les passages d’Hippocrate qtïe je Tais citer serviront à  
éclaircir la vérité ou à prouver l’importance de cette  
doctrine. Le premier Ee trouve dans son Traité de l’Air,  
des Eaux & des Lieux.

«Si l’on obEerve exactement, dit ce grand homme, les  
« changemens des saifons, le lever & le coucher des  
« astres, leurs casses & leurs effets; on connaîtra par-;  
a faitement quelle fera l’année où l’on va entrer. » Il  
assure dans un autre Traité, « qu’on ne doit point conJ«fier le filin de sa santé à un Medecin qui n’a àucune  
α connaissance de l’*astronomie*, puisqu’il est impossible  
a qu’il soit habile dans sim art s’il l’ignore. » Il saut  
a encore bien prendre garde, dit-il, dans le même  
a Traité, au lever des astres, surtout à celui delaca-  
« nicule & à celui de l'arcture , & bien observer le cou-  
« cher des pleiades ; car ces jours-là sont des jours cri-  
« tiques pour les maladies , & emportent les malades  
« ou les guérissent, ou sont que les maladies changent  
« de nature & d’état, » En un mot , PAnatomie est  
l’œil droit de la Medecine, & la connoissance des astres  
le gauche. «Un Medecin qui ignore *gastronomie ,* dit  
« Àbenragel, fils d’Albo-Hazen-Hali, ressemble à un  
« aveugle , qui marchant sans bâton heurte de tous cô-»  
« tés à llavanttirc pour trouVcr fion chemin , ou à un  
« fou qui fe laisse guider à une fausse apparence de  
« bien & de mal. »

Hippocrate prouve encore dans fon Traité des Vents  
que les corps celestes agissent Eur notre atmoEphere.-  
« Tout ce qui est entre le ciel & la terre est rcmpla

607 À S T

» d’air, & c’est par sim moyen que nous éprouvons les  
» effets du soleil, de la lune, & des étoiles. » Il n’y a  
point de doute qu’il n’entende par le mot dlesprit, ou  
τὸ πνεύμα, dont il *sO* sert dans ce passage les vents,  
Pair & Patmosphere. Galien , *Lib. II. Prorrheticor.*prouve admirablement bien l’influence des astres silr  
les corps terrestres par ces paroles. « Si l’afpect mutuel  
a, des astres n’avoit aucune influence silr les choses  
» 'd’ici-bas; & si le foleil, cette siource glorieuse de  
» lumiere & de vie , agissait Eeul star notre terre, les  
» quatre filmons de l’année conserveroient toujours la  
» même apparence & la même température , puisque  
»le cours du soleil lest le même dans une année que  
» dans l’autre. Mais les silisims de l’année ne fiant pas  
» les mêmes & n’ont pas la même température ; il faut  
» donc que les astres concourent à produire les quali-  
» tés différentes qu’elles ont toutes les années. » Je re-  
courrai maintenant à l’expérience pour prouver le pou-  
voir & l’efficacité qu’ont les astres d’exciter des orages  
& des tempêtes, & de régler les faisons en général.  
Mais il est à propos d’observer ici, qu’on ne doit point  
tant avoir égard aux différens aspects de la lune par  
rapport aux planetes, qu’à celui de ces dernières par  
rapport les unes aux autres , quoique la lune ne doive  
pas être entierement comptée pour rien dans le cas  
dont il est question. Cook & Goad, deuxcélebres Phi-  
losophes Anglois , ont fait judicieufement la même ob-  
servation ; & une expérience réitérée m’a convaincu  
de plus en plus de la vérité de leur sentiment.

Lorsque Saturne est en conjonction ou en opposition avec  
quelque planete , excepté le foleil ; & que fon afpect  
est ou fcxtile otl trine ou quadrat, il comprime Pair &  
excite des vents froids qui viennent pour la plus gran-  
de partie dtl Nord. De-là vient qu’il caufe en hiver des  
froids cuifans, & qu’il rend'les nuits claires & fereines.  
Dans le printems & furtout dans le mois de Mai, un  
pareil aEpect occasionne des froids subits qui causent  
beaucoup de préjudice aux plantes furtout à celles qui  
font étrangeres. Lorsque Saturne est en conjonction  
avec Vénus, on doit s’attendre à des pluies froides,  
accompagnées de vents d’Occident ou du Nord.

On obsterve généralement que lorsque Jupiter a quel-  
qu’un des aspects dont nous venons de parler, avec une  
autre planete, il excite des vents surtout dans leprin-  
terns & dans l'automne, & il est rare qu’tm vent vio-  
lent & impétueux siauffle , sans que Jupiter soit en con-  
jonction avec quelqu’une des planetes qui contribuent  
à sa production. Vénus efr une des principales planetes  
qui catssent la pluie , surtout lorsqu’elle est en con-  
jonction avec Mercure , Saturne ou Jupiter. Les prin-  
cipales planetes qui réjouissent la face de la nature par  
la sérenité de Pair, & qui communiquent une chaleur  
agréable à notre atmofphere , font le Soleil & Mars,  
furtout en été , & lorsqu’elles fiant en conjonction. El-  
les produifent encore le même effet, quoique dans un  
moindre degré , lorsqu’elles font en conjonction avec  
Jupiter & Mercure.

Mercure rend le tems si inconstant, que la pluie, le so-  
leil Euccedent souvent l’un à l’autre dans le même jour.  
Il excite des vents lorsqu’il est en conjonction avec Ju-  
piter, & des pluies lorfqu’il l'est avec Vénus. On doit  
encore observer que les opérations de ces planetes va-  
rient considérablement soleant la différente position du  
sioleil & les différentes lassons de l’année; car Saturne  
excite des froids plus cuifans en hiver qu’en été. Le  
Soleil & Mars occasionnent encore des chaleurs plus  
foibles en hiver qu’en été. Jupiter & Mercure excitent  
plus de vent au printems & en automne qu’en été. Mais  
de toutes les siaisions de l’année, il n’y en a aucune qui  
sioit si désagréable & si pernicieuse que l’automne par  
ses orages & par l’inconstance du tems. De-là vient  
que cette saisirn est très-dangereuse & qu’elle caisse la  
mort à un grand nombre de personnes par la grande  
variété des changemens qui surviennent dans Pair. Car  
il est chaud Pur le midi & froid vers le soir, le matin  
& pendant la nuit.

A S T 608

Il ne sera pas hors de propos de rechercher ici jufqu’à quel  
point la lune contribue à augmenter ou à diminuer la  
force & l’influence des planetes ; car on est conVaincu  
par un grand nombre d’obserVations exactes, que la  
lumiere qtl’elle leur communique lorsqu’elle est pleine  
augmente extremement leur pourvoir & leur influence.  
Et ce quiflurprend encore plus, est que son influence  
si.lr elles est si considérable, qu’elles la rcffcntent deux  
ou trois jours avant que sim asipect sioit complet & par-  
fait. D’ailleurs le pouvoir & l'influence delà lune font  
suffisamment démontrés par cette circonstance, que  
dans toutes Ees quadratures , l’état de Pair est non-feu-  
lement altéré , mais éprouve encore des changemens  
considérables. C’est pour cette raision que les Anciens  
llappelloicnt la maîtresse du tems, àcau.seque c’est par  
sim moyen que nous flammes en état d’expliquer & de  
prédire les changemens des saluons. Il n'y a personne  
qui ne siache combien les changemens de la lune alte-  
rentla face du tems ; car à mefure que la nouvelle lu-  
ne approche, le tems dont nous jouissions change à pro-  
portion, & fait place à un autre qui est tout-à faitdif-  
férent. Ceux qui feront curieux de s’instruire plus à  
fondsi.ir cette matiere, n’ont qu’à consulter le savant  
Traité Météorologique de Cook & de Goad. Il est  
incontestable , comme le silvant Kepler l’a observé,  
que les aspects des planetes occasionnent des change-  
mens considérables dans les météores , & excitent des  
tempêtes & des orages. 11 seroit à souhaiter qu’on pût  
prédire & déterminer avec plus d’exactitude leurs dif-  
férens degrés aussi-bien que le tems auquel elles arri-  
vent : mais on a befoin pour cet ester d’un nombre sifffi-  
Eant d’observations. Il est d’autant plus difficile de for-  
mer un jugement infaillible fur une matiere de cette  
eEpece , que les aspects qui précedent produisent des  
changemens & des altérations considérables silr ceux  
qui les silivent. Ajoutez à cela la situation des lieux , la  
nature'des *effluvia* ( exhalaisions) & le climat même  
qui ne produit pas des changemens moins considéra-  
bles.

L’expérience elle-même qui est le guide le plus sûr que  
l’on puisse suivre pour acquérir la vérité dans les scten-  
ces , prouve évidemment, que les aspects des astres  
ont une influence surprenante non-seulement sisr les  
météores, mais encore silr nos corps. Cela paroîtévi-  
demment par l’équinoxe du printems & le solstice  
d’été, aux environs desquels la force & la violence  
des fievres intermittentes diminue considérablement  
ou est totalement détruite. A l’approche du folstice  
d’été les fievres quartes'obstinées que l’automne pro-  
duit pour l’ordinaire, & qui font pour la plupart incu-  
. rables dans les autres faifons , cessent d’elles-mêmes &  
cedent à l’efficace & à la force des remedes. C’est en-  
core une chose confirmée par l’expérience que leshu-  
meurs de notre corps font dans un plus grand mouve-  
ment vers l’équinoxe du printems & d’automne , que  
dans aucun autre tems. Le mouvement du sang est en-  
core plus inégal dans ces lassons que dans les autres;  
ce qui fait que ceux qui font fujets aux hémorrhagies en  
ont alors de plus grandes & de plus fréquentes. Ces fai-  
fons font principalement funestes aux vieillards qui  
éprouvent en conséquence des pertes de fang par les  
hémorrhoïdes, ou qui *se* ressentent des efforts quesait  
la nature pour *se* décharger de ce sang par ces vaisseaux^  
Et si ces excrétions ne *se* font point comme il siaut, silr-  
tout dans ceux qui fiant d’un tempérament foible & dé-  
licat, ils siont emportés par les maladies que causent  
lesspasines & les douleurs du bas-ventre & des autres  
parties destinées à l’évacuation du sang. Ces saluons  
ne siont pas moins dangeretsses pour ceux dont la circu-  
. lation est languissante , & qui font dans un âge avancé,  
& ils ontrasson d’appréhender qu’il n’arrive différen-  
tes stagnations & divers engorgemens dans ces parties.  
Ceux là ont donc la théorie & l’expérience de leur côté  
qui ordonnent avant les équinoxes la saignée aux per-  
sonnes qui Eont d’un tempérament pléthorique, & qui  
1 sont sujettes à des pertes de simg ; car c’estla meilleure  
méthode

*6op* A S T

méthode que l’on puisse employer pour préVenir les  
maladies, & empêcher la perte de sang qui feroit arri-  
vée sans cette précaution. Si l’on s’apperçoit que le  
Eang cherche à *se* faire un passage par les Veines hé-  
morrhoïdales, il est à propos d’ordonner la faignée du  
pié, mais celle du bras est plus aVantageufe s’il incli-  
ne à fortir par les poumons & le nez.

Les Equinoxes sont furtout préjudiciables à ceux qui sont  
attaqués de la phthisie , de fieVres hectiques &de maux  
de langueur. Les maladies chroniques qui surviennent  
dans ces siaisions finissent ordinairement par la mort oLi  
par la guérifion des malades : mais il est rare que ceux  
qui en sont attaqués , siarvivent à l’équinoxe, & ils sont  
pour la plupart la victime de la maladie contre laquel-  
le ils combattent.

Pendant le solstice d’hiver la nature est dans un état très-  
foible , le corps languit & est moins propre aux *sé-  
crétions 8c* aux exCrétions que dans un autre tems. De-  
là vient que ceux qui sont pour lors attaqués de mala-  
dies aiguës simt dans un danger éminent & meurent  
très-souvent. La moindre faute que l’on commet dans  
cette saifon , par rapport au régime & à l’iisage des  
chofes non-naturelles , est suivie de fâchetsses consé-  
quences , & devient souvent la source de plusieurs ma-  
ladies. Le savant Sanctorius obsierve fort bien dans sa  
Medecine statique , que nous transpirons une livre  
moins vers le folstice d’hiver, que dans un autre tems;  
il prouve évidemment par cette obfervation , que la  
transpiration est défectueufe dans cette faifon, le mou-  
vement du fang languissant, & la force des fibres mou-  
vantes affoiblie & altérée. C’est pour cette raifon que  
le divin Hippocrate dans sim Livre *des Air, des eaux  
et des lieux ,* défend Pufage des remedes dans le tems  
des folstices. « Il faut furtout observer , dit ce grand  
homme , les changemens des saisons pour ne pas don-  
« ner alors des medecines sans une pressante nécessité,  
« & pour d'incTer & ne pas cautériser les parties qui  
« simt autour du bas-ventre ; il faut laisser passer tout  
« au moins dix jours ».

Il est tems de parler maintenant de la force & de Pin-  
fluence du foleil silr les corps terrestres, dont on ne peut  
douter , si l’on fait attention aux différentes faisions de  
l’année, aussi-bien qu’aux changemens auxquels elles  
sont stijettes. Les altérations sensibles que causient dans  
notre corps le printems, l’été , l’automne & l’hiver,  
sont trop manifestes pour avoir besioin de preuves. Cha-  
cune de ces sassons a des maladies qui lui fiant propres,  
comme l’expérience le prouve , & comme Hippocrate  
a Eoin de l’insinuer dans tous les aphorisines de la troi-  
sieme Section, mais particulierement dans le dix-neu-  
vieme, où il parle en ces termes. « Quoique les ma-  
« ladies de différentes especes arrivent dans toutes les  
« siaisons, il y en a cependant quelques-unes qui sont  
« plus fréquentes dans un tems que dans un autre ; c’est  
« ainsi que la rage , les defordres causés par la bile noi-  
« re , l’épilepsie, les pertes de fang, les efquinancies,  
« les péfanteurs, les enroumens, la toux , la lepre, les  
« dartres, les pustules ulcérées , les tumeurs & les ma-  
« ladies des articles font plus fréquentes dans le prin-  
α tems que dans aucune autre faifon ». Il fait dans les  
Aphorisines fuivans le dénombrement des maladies  
qui regnent dans chaque faison. Il rapporte dans le  
vingtieme , celles qui regnent en été ; dans le vingt-  
deuxieme , celles de l'automne, & donne dans le vingt-  
troisieme un catalogue des différentes maladies qui fa-  
tiguent les hommes en hiver.

Une circonstance qui mérite encore une attention parti-  
culiere, est qu’il meurt plus de monde dans le mois de  
Mars que dans aucun autre de l’année, si on en excepte  
celui d’Octobre, dont les influences ne font pas moins  
funestes à un grand nombre de perfonnes. Cela ne pro-  
vient d’autre chose que de l’inégalité & des variations  
de Pair pendant ces mois où le froid & le chaud fe fuc-  
cedent quelquefois alternativement. Outre cela l’at-  
mofphere fe trotive corrompu & rempli d’un grand  
nombre d’exhalaifons nuisibles, qui étant trop grosses  
*Tome II.*

A S T 6m

& trop pesantes pour s’élever, demeurent aux environs  
de la furface de la terre où elles causent un grand nom-  
bre de maladies. Il arrive de -là que le corps n’étant  
point capable de supporter l’intempérie de l’air, il tom\*  
be aussi-tôt dans plusieurs maladies., & le ton des fi-  
bres est extremement affaibli ; car leur force & leur  
élasticité est proportionnée à la disposition de Pair. La  
circulation des fluides, d’un autre côté, a beaucoup de  
rapport à l’élasticité & au ton des fibres ; & enfin la  
circulation influe fur les différentes exCrétions du corps.  
Comme les sécrétions sont foibles & languissantes dans  
ces sassons , il faut néceffairement que les humeurs *fe*corrompent, qu’elles croupiffent dans différentes par-  
ties, & qu’elles occasionnent différentes maladies; car  
ou elles bouchent les vaiffeaux & dispofent quelques  
perfonnes à des maladies chroniques, ou bien venant à  
les enfler par leur trop grande abondance dans quel-  
ques autres qui sont d’une complexion plus robuste;  
elles occasionnent des contractions spasinodiques, qui  
dégénerent en hémorrhagie, especes de maladies beau-  
coup plus fréquentes dans ces mois que dans aucun au-  
tres tems de l'année.

L’influence du foleil, quoique grande à plusieurs égards ,  
a cela de remarquable, que sem cours fait augmenter ou  
diminuer les maladies. C’est une chofe confirmée par  
l’expérience, que les fievres continues augmentent vers  
le lever du soleil, & les accès de fievres tierces revien-  
nent pour l’ordinaire vers le midi. Ceux des fievres  
quartes, d’un autre côté , reviennent généralement  
l’après-midi ; & les fievres catharreufies , pour la plus  
grande partie , déployent leur violence vers le soir. La  
même chofe a lieu dans les fluxions , les douleurs vio-  
lentes & les tumeurs qui augmentent, pour l’ordinaire,  
vers le soir.

La lune occasionne encore des changemens considérables  
surles perfonnes stljettes aux maladies. C’est pourquoi  
il ne stera pas hors de propos d’examiner les effets que  
produisent les éclipses , puisque c’est un phénomene  
dont les personnes valétudinaires & indisposées n’é-  
prouventque trop l’influence. Voici à ce sistet un fait  
rapporté par Jean Matth. Faber , *In Append. Dec.* 2.  
*ami.* 8°. *pag.* 49. « Un Gentilhomme de fort grande'  
« distinction, dit cet Auteur, & d’un tempérament na-  
« turellement mélancolique , devenoit rêveur,triste &  
« pensif le jour qui précédoit une éclipfe : mais lorse  
« qu’elle étoit arrivée , il couroit comme un furieux  
« l’épée à la main, non - feulement dans sa masson ,  
« mais encore dans celles de *ses* voisins & dans les rues,  
« bleffant tous ceux qu’il rencontrait , & brisimt les  
« chasses, les portes & tout ce qu’il trouvoit silr son  
« paffage ». Le fameux Ramazzini a fait une obferVa-  
tion très-curieuse & très-importante fur la constitution  
des années 1692.& 169 3 .qui estqu’après la pleine lu-  
ne, & ce qui est bien plus à tous *ses* changemens, les  
fievres pétéchiales qui régnoient ces années devinrent  
beaucoup plus violentes ; au lieu qu’elles s’appaiferent  
& furent sclivies de fymptomes moins fâcheux à l’ap-  
proche de la nouvelle lune. Il ajoute qu’elles tuerent  
généralement tous les malades à l’arrivée d’une éclipse.

Les quartiers de la lune causent encore des altérations &  
des changemens considérables silr les personnes d’une  
complexion foible & languissante. C’est ainsi que les  
attaques d’épilepsie reviennent dans quelques - uns à  
certains jours & à certaines heures , c’est-à-dire , lorse  
que la lune retourne à un certain point de quadrature,  
aux nouvelles & aux pleines lunes : & les Ecrivains Sa-  
crés ( *Matthieu s chap.* 4. *v.* 24. et 47. ) ne nomment  
les maniaques & ceux qui font fujets aux attaques d’é-  
pilepsie, Σεληνιαζόμενοι, qu’à caisse qu’ils étoient par-  
ticulierement affectés par les changemens de lune.  
Un certain Baron de Limbourg avoit à sim service un  
jeune homme qui avoit coutume a toutes les pleines  
lunes,de mettre la tête à la fenêtre,& de *se* tordre le cou  
comme un serpent, jnEqu’à ce qu’étant dans une espe-  
ce d’extase, il tombait à la remverse & demeurait pen-  
dant quelque-tems immobile. *Obscrw Rumleri, ap*

Qs

*6ι* ι A S T

*Velsech. Curat, et Obs.erv. Cent.* Je connois moi-mê-  
me plusieurs perfonnes qui fiant souvent attaquées de  
maux de tête vers la pleine lune, & de cardialgies *Oc-  
casionnées* par la pierre. Le savant Wepfer rapporte  
dans sa Dissertation fur l'apoplexie, p. 3. et*fuiv.* plu-  
sieurs exemples de persimnes qui ont eu alors des atta-  
ques d’apoplexie.

Que la lune ait une grande influence flur les femmes,c’est  
ce qu’il est aisé de conclurre de ce que les nouvelles &  
les pleines lunes occasionnent ces évacuations qui leur  
arrivent tous les mois & dont leur famé dépend. De là  
vient que l’on donne , comme par une efpece de dis-  
tinction , le nom de tribut lunaire à ces évacuations , à  
caisse qu’il est rare que les nouvelles ou les pleines lu-  
nes arrivent sans amener ces évacuations menstruel-  
les dans les femmes qui jouissent d’une fanté parfaite ,  
& qui font d’une bonne complexion.

C’est cette influence de la lune fur les corps qui porta les  
Anciens les plus superstitieux à lui rendre un culte ex-  
traordinaire , & à s’adresser follement à elle dans leurs  
prieres pour en obtenir la fertilité. Les Femmes Ro-  
maines s’imaginoient qu’elle facilitoit l’accouchement,  
& dans cette vue elles rendoient un culte religieux à  
Lucine ou à la Lune, dans le dessein de fe la rendre  
propice. Il femble que la principale raifon qui a porté  
les femmes à invoquer la lune, lorsqu’elles étoient en  
travail , est que sim office principal est de dilater les  
ouvertures & d’élargir les passages du corps , ce qui est  
une circonstance qui ne leur étoit point inconnue, &  
qui n’est pas d’une petite importance pour accoucher  
heureusement. Voyez les Saturnales de Macrob. *Lib.  
V.II. cap.* 16.

Aux pleines lunes les tumeurs scrophuletsses , celles du  
ventre & des parties glanduleuses augmentent beau-  
coup plus que dans un autre tems , mais elles dimi-  
nuent insensiblement à proportion que la lune appro-  
che de sim déclin. Le fameux Maurice Hoffman rap-  
porte à ce fujet l’histoire suivante, *Deci.* 11. *an. 6. Obs.*161. *Mise. Curios.* « Une fille âgée de quatorze ans,  
« dont la mere étoit épileptique, avoit le ventre qui  
a enfloit peu à peu à mefiure que la lune croiffoit, &  
« qui diminuoit de même à proportion qu’elle décroise j  
a foit. Elle étoit encore tourmentée de douleurs cruel-  
« les pendant le tems que sim ventre étoit ainsi enflé ».  
Aulugelle, *Noct. Attic. Lib. XX. cap.* 8. nous apprend  
que les huîtres & les poiffons à coquilles augmentent à  
mefiure que la lune croît; & qu’ils diminuent à propor-  
tion qu’elle approche de S011 déclin. Il nous apprend  
aussi que les autres animaux augmentent ou diminuent  
Fuivant les divers changemens de la lune , & Hip-  
pocrate est du sentiment que la plupart des femmes  
conçoivent pour l’ordinaire vers le tems de la pleine  
lune.

R. Bennet, dont on ne peut affez admirer la sagacité a  
obfervé, dans scm *Theatr. Tabidorum, p.* 98. 99. que du  
rant le premier quartier de la lune, ou lorsqu’elle com-  
mence à former un croissant, & particulierement dans  
la nuit qui précede la nouvelle lune, les maladies cau-  
sées par une matierefaline s’irritent; par la même rai-  
Eon , la gale & toutes les différentes efpeces d’érup-  
tions exanthémateufes déployent dans cette occasion  
toute leur rage au grand préjudice des malades ; au  
lieu que dans le dernier quartier de lune, ou lorfqu’elle  
est tout-à-fait pleine , les eaux & les humeurs aug-  
mentent dans le corps , comme cela paroît parles ma-  
ladies causées par le vice de la sérosité. C’est aussi pour  
la même raifon que la toux, les léthargies, les asthmes,  
la paralysie, la cachexie & toutes les maladies qui pro-  
viennent de la corruption de la lymphe regnent,davan-  
tage dans ce tems que dans un autre.

Galien, *in Lib. III. Prorrhet.* a écrit fort favamment fur  
l’influence qu’a la Lune fur le corps humain : ceux qui  
font fujets à la goute ou à des fluxions vénériennes, n’é-  
prouvent que trop les impressions qu’elle fait fur les  
corps terrestres; car fuivant que la Lune a un aspect  
avec une planete tempérée ou intempérée , elle leur

A ST 612

procure des jours de repos ou de douleur. Les mouve-mens auxquels elle est sijjette tous les mois, non-seule-  
ment produisent des altérations sensibles fur le corps  
humain, mais on éprouve encore les influences desim  
cours journalier. Plusieurs Auteurs ont observé ce  
fait : mais il n’y en a aucun qui en ait parlé plus clai-  
rement que Charles Pifo, ( dans fon Histoire Natur,  
Liv. I. chap. 24. ) « L’état du malade prouve évident-  
« ment que les maladies & les douleurs augmentent  
a pendant les six heures que la mer monte, & que les  
« fymptomes s’appaifent pendant les autres six heures  
« qu’elle basse. Cette obfervation a lieu dans les ma-  
« ladies chroniques, aussi-bien que dans les aiguës;  
a mais particulierement dans celles qui font causées  
a par des fluxions , & par la trop grande réplétion des  
a vaiffeaux. Tout le monde fait, que lorfque les ma-  
« rées arrivent vers la Pleine-Lune , plusieurs persion-  
« nes se trouvent incommodées, & meurent lorsque la  
« mer baiffe. » Cet Auteur judicieux prétend que ces  
phénomenes dépendent pour la plus grande partie de  
l’influence des astres , & des qualités occultes de la mer  
& des cieux.

Il n’est pas befloin que je parle ici des influences de la Lu-  
nesur les plantes , puiEque l’expérience des Botanistes  
& des Laboureurs rend cette vérité trop sensible pour  
qu’elle ait besioin de preuves. Parmi plusieurs exem-  
ples qui peuvent servir à prouver ce que j’avance, je  
me contenterai d’alléguer celui des arbres que l’on  
transplante après la nouvelle Lune, lesquels donnent  
de grandes espérances de leur fertilité. Il est encore à  
propos d’obferver à cette occasion la différence qu’il y a  
entre les arbres que l’on greffe lorfque la Lune est dans  
sim plein, & ceux qui le scmt dans un autre tems ; car  
les premiers portent plutôt du fruit que les autres:  
mais il est plus petit & plus graveleux. D’un autre cô-  
té, les arbres que l’on plante vers la nouvelle Lune  
portent plus tard : mais en revanche leur fruit est beau-  
coup plus beau & en plus grande quantité.

Toutes les plantes qu’on estime à caufe de leurs fleurs,  
réussissent beaucoup mieux lorsqu’on les plante dans la  
Pleine-Lune ; celles au contraire dont on garde les ra-  
cines à casse de leur utilité, veulent l’être dans le dé-  
clin de la Lune. Le bois que l’on coupe dans la Pleine-  
Lune , *se* pourrit plutôt, & est moins propre pour bâtir  
que celui que l’on coupe lorsqu’elle est dans S011 dé-  
clin. Ce que je viens de dire, est confirmé par plu-  
sieurs expériences ; & il paroît queMacrobe, *Saturn.  
Lib. V.II. cap. ult.* en a eu connoissance , lorsqu’il dit:  
« Le bois que l’on coupe quand la Lune est dans sim  
» plein ou qu’elle croît , n’est point propre pour  
» bâtir, à cause qu’il est amolli par la trop grande  
» quantité de fuc qu’il contient ; de-là vient que les  
» Fermiers ontFoin de faire la moisson lorfque la Lune  
» est dans sim déclin, afin que leur blé puisse fie sé-  
» cher. » Le même Auteur assure dans le passage que  
nous venons de citer, que le poisson qulon transporte  
pendant la nuit à la clarté de la nouvelle Lune, *se* cor-  
rompt plutôt que l’autre. Il recherche la caufie de ce  
phénomene, & il l’attribue à l’humidité de la Lune.

Sans nous arrêter plus long-tems stur l’influence de la Lu-  
ne, nous allons examiner le pouvoir que les Astrono-  
mes anciens & modernes ont observé que les autres  
Planettes ont sur le corps humain, surtout lorsqu’il  
est malade. Premierement, on estpersiladé que Mars  
& Saturne ne produisent aucun bon effet, & qu’ils oc-  
casionnent differentes maladies & divers mouvemens  
dans le simg & dans les humeurs lorsqu’ils sirnt en  
conjonction entre eux ou avec quelque autre Planete.  
On croit que Jupiter & Venus font des Planetes dont  
l’influence est beaucoup plus bénigne ; & plusieurs Au-  
teurs ont assuré que le corps reçoit de nouvelles forces,  
& que les maladies ont une fin heureufe durant leur  
conjonction. Mercure a toujours été regardé comme  
une Planete d’une nature indifférente ; l’on a cru qu’el-  
le prenoit les qualités de la Planete avec laquelle elle  
*se* trouve en conjonction , & qu’elle étoit la prin-

6ι3 A S T

cipale cause des maladies qui tirent leur origine de la  
sérosité.

Mais il y avoit certaines conjonctions auxquelles ils at-  
tribuoient plus particulierement une qualité bénigne  
ou mal-saifante ; c’est ainsi qu’ils croyoient avec assez  
de raifon , que l’aspect mutuel du Soleil & de Jupiter  
favorisioit la cure des maladies chroniques, telles que  
les affections hypocondriaques & le sicorbut. Cet *as-  
pect* leur paroiffoit outre cela très-propre pour la sai-  
gnée , pour les purgatifs & Pufage des autres remedes.  
On croit encore que les afpects de Jupiter & de Venus,  
du Soleil & de Mercure, & de Jupiter avéc cette der-  
niere Planete , font favorables à ceux qui font atta-  
qués de la phthisie, de fievres hectiques, de fievres ar-  
dentes & inflammatoires, & que ce dernier aspect pro-  
cure des crisies salutaires. Les aspects de Mars & dé  
Mercure d’un autre côté, aussi-bien que celui de Mars  
& de Jupiter, sirnt mauvais , puisqu’ils cassent non-  
feulement des inflammations, des crachemens de seing  
& des fievres ardentes , mais qu’ils sont encore d’un  
préfiage funeste dans ces maladies.

L’aspect du Soleil & de Mercure est favorable auxmala-  
dies qui proviennent du phlegme & de la sérosité.’mais  
celui de Mars & du Soleil met en mouvement, à ce  
qu’on prétend , la bile jaune , & occasionne par-là des  
inflammations d’estomac , de gorge & de cerveau. \*  
Lorsque Mars est en conjonction avec Mercure , les  
perfonnes qui ont beaucoup de phlegme & une grande  
abondance d’humeurs, font sujettes à la goute & à des  
douleurs. L’aEpect de Mars & de Saturne est nuisible  
flux persimnes colériques & mélancoliques : il catsse  
encore des cardialgies, des céphalalgies, des phréné-  
sies, & excite dans l’ame la colere & des mouvemens  
violens. La conjonction de Saturne & de Venus est  
dangereuste aux femmes enceintes, elle excite encore  
la toux,.des catharres, Iagoute, des maux de tête , des  
paralysies , & est extremement nuisible aux enfans.  
L’afpect de Venus & de Mars est funeste aux femmes  
enceintes, & à celles qui font en travail; & c’est prin-  
cipalement pour cette raison qu’elles doivent l’appré-  
hender.

Les astpects de 5atume & de Jupiter, de Saturne & de  
Mars, sirnt les funestes avant-coureurs des plus terri-  
bles calamités ; car les maladies contagieufes & épi-  
démiques font une suite ordinaire de leur conjonction.  
Les fievres violentes qui ont fouvent ravagé l’Europe  
avec tant de furie , font une preuve Euffifante des su-  
nestes effets que produisent les aspects de ces astres.  
Matth. Zeisius, *in Orat. de Cals, et Period. Pestil.  
Morb.* a prouvé par plusieurs observations, que l'afpect  
de ces Planetes est un préside ordinaire de peste, ll  
rapporte qu’elle fit un si grand ravage l’année 1127.  
que peu s’en fallut qu’elle ne dépeuplât le monde , &  
que les Astronomes en attribuerent la principale caufe  
à la conjonction de Saturne & de Jupiter. Boccace &  
Gui de Chauliac rapportent dans leurs ouvrages , que  
l’aEpect de Jupiter, de Saturne & de Mars fut la caufe  
de la peste qui fit tant de ravage dans l’année 1 348. &  
Marcille Ficin. le plus grand Philofiophe de son fieclc ,  
assigne lleclipEe du Soleil & de la Lune , & la conjonc-  
tion de Saturne & de Mars comme la caisse de celle  
dont on éprouva la sureur l’année 1478. C’est ainsi que  
le savantGasipard Bartholin,Profeffeur àTubinge en Al-  
Iemagne, prédit dans undsscours public, qu’il fit l'année  
1628. après la conjonction de Saturne & de Mars,  
qui stiivit un automne chaud & un hiver fort doux la  
peste qui ravagea l’Europe quelques années après.C’est  
encore la conjonction de ces mêmes Planetes qui don-  
na lieu à PauldeSorbact, Medecin de l’Empereur, de  
prédire avec tant d’exactitude la peste de Vienne. On  
peut joindre aux obfervations précédentes , celle de  
Daniel Sennert, *Lib. III. Pare 2. fect.* 2. *cap.* 7. tou-  
chant la dyssenterie épidémique qu’occasionna dans  
les années 1624. & 1637. la position de ces mêmes Pla-  
netcs.

Prefque tous les Anciens ont été convaincus del ’influcn-

A S T 614

ce de la Lune & desaütres Planette fur les jours criti-  
ques , ainsi qu’il paroît par leurs ouvrages. Ce n’est  
point non plus sans raison , quoiqu’ils semblent méri-  
ter quelque reproche sijr ce sistet, qu’ils fassoient tant  
de fond fur la Lune lorfqu’il s agissait de fixer les jours  
de crise, qu’ils n’avoient aucun égard à l’état de la  
maladie & à la nature de la matiere peccante ; car fans  
compter ce qu’on a dit cl. deffus siir ce sujet , tous les  
Savans conviennent que sim aspect avec les autres Pla-  
netes est de la derniere importance. Je trouve à pro-  
pos, pour confirmer ce que j’avance , de rapporter un  
passage d’Eichstad fitir ce sistet, « Si la Lune n’a point  
« d’aspect avec aucune autre Planette au commence-  
« ment d’une maladie aiguë, mais qu’elle reçoive dans  
« la stuite l’influence d’un astre mal faisant , foit par  
« conjonction, par opposition ou aspect quadrat, ou  
« s’il arrive qu’elle foit exposée , lorsque la maladie  
« commence, à l’influence d’une Planete maligne , &  
« qu’elle ait dans la silite un mauvais aspect, on doit  
« s’attendre à de fâcheux accidens, à des defordres &  
« à des mouvemens dangereux, & fouvent même à des  
a criEes qui ont une sitite funeste. C’est pourquoi, dit  
a le Savant Astronome Moebius, *in Epist. Inst. Med.*a *Lib. III. pag.* 3. *cap.* 8. on doit non-seulement avoir  
« égard à la Lune , mais encore aux vertus des autres  
« Planetes dont elle reçoit l’influence. »

Les Anciens confultoient encore avec foin les astres lorse  
qu’il étoit question de donner des remedes ; car l’on  
fait par expérience , & le seivant Fréderic Hoffman a  
démontré , que les purgatifs & les saignées faites mal-  
à-propos & fans une pressante nécessité, ont pour la  
plupart des fâcheuses conséquences dans le tems des  
solstices & des équinoxes, des éclipfes de Soleil & de  
Lune , ou à l’approche d’une Planete mal-faifante ,  
par exemple, de Saturne avec Mars, & lors de leur  
conjonction avec la Lune à l’heure qu’on les met en  
ufage. Hippocrate , dans le paffage que nous avons ci-  
té ci-deffus , défend l’ufage des remedes lors du folsti-  
ce d’Eté ; & tout Chirurgien peut observer un fait  
dont Lev. Lemnius est caution, qui est, que les blessu-  
res que l'on reçoit pendant les conjonctions otl les op-  
positions de ces astres, font plus difficiles à guérir que  
celles que l’on reçoit dans un autre tems. Les remedes  
qu’on emploie pour les écrouelles, de quelque efpece  
qu’ils foient, sirnt beaucoup plus efficaces dans le dé-  
clin de la Lune que dans un autre tems. Ceux qui sirnt  
sujets à l’épilepsie , aux maladies de la tête & des  
nerfs , doivent à tous les changemens de Lune ufer de  
remedes névrytiques , céphaliques & épileptiques,  
dont ils recevront beaucoup de soulagement. Les re-  
medes contre les vers font beaucoup plus d’effet dans  
le déclin de la Lune , & il en est de même de la fai-  
gnée. Cette coutume est généralement & religieufe-  
ment obfervée par les habitans de la Suisse, qui font ex-  
trement portés pour cette opération. Le Medecin qui  
veut exciter les regles qui ont été supprimées, y réussi-  
ra beaucoup mieux en prefcrivant l’tssagedes émména-  
gogues vers la nouvelle & la Pleine Lune , que dans  
aucun autre tems. Ceux qui souffrent du calcul, & qui  
prennent toutes les semaines , les jours qui préeedent  
immédiatement les quatre quartiers de la Lune, trois  
ou quatre petits oignons, en sirnt extremement soula-  
gés. Voyez Fréderic Hoffman, *Clav. Pharmaceut.  
Schroed. p.* 406. Lorsqu’on a dessein de purger par les  
Eelles, on y réussit beaucotip mieux trois ou quatre jours  
avant ou après la Pleine-Lune.

Après avoir rapporté le sentiment dé quelques-uns des  
plus fameux Medecins des siecles passés, fur l’influcn-  
ce qu’ont les astres stur le corps humain, il me reste à  
faire part à mon Lecteur de ce que jc penfe fur ce su-  
jet. Afin de traiter cette matiere le plus brievement  
qu’il me fiera possible, j’avertis une fois pour toutes ,  
que pour garder un milieu convenable, je n’attribue-  
rai point trop de pouvoir aux astres, ni ne nierai point  
absiOlument leurs influenees & leurs opérations, & que  
je mettrai toujours la difiérence qu’il convient entre

*6ι]* A S T

l’*astronomie*, qui est appuyée Eur des fondemens cer-  
tains , & celle qui n’a pour principes que la fable , la  
fuperstition & l’empirisine.

On ne peut nier que les anciens n’aient avancé plusieurs  
choses siur ce scijet, qui sont non-seulement fuperstla  
tieuses& fabuleusés,mais,cequi est encore pire,directe-  
ment contraires à la raison & incompatibles avec la  
Providence divine : car quel est l’homme qui peut,à  
moins d’avoir perdu la raison & le bon sens, approu-  
ver la folie qu’ils avoient d’imputer à ces mobiles la  
fortune, les maladies & la mort des hommes ? Qui d’un  
autre côté peut s’empêcher de déplorer le fort de cette  
partie de *F astronomie* qui traite dgs météores , qui a été  
jusqu’ici cultivée avec si petl de foin, qu’elle est demeu-  
rée imparfaite , douteufe & dépourvue de véritables  
principes? Je ne puis à cette occasion m’empêcher de  
méprifer le peu d’exactitude de nos almanachs , qui  
prédifent avec tant de témérité certaines dispositions  
de tems, & dont les prédictions font toujours démen-  
ties par l’évenement. Ce font ces circonstances qui ont  
engagé plusieurs Medecins & plusieurs Philosophes  
modernes à donner dans les extrémités opposées, & à  
nier jufqu’à la moindre influence des corps célestes , si  
on en excepte le soleil. Un argument dont ils fe servent  
pour prouver leur sentiment, est la distance immenste  
qui les sépare de nous. Il est pourtant certain qu’elle  
n’est point assez considérable pour détruire leur in-  
fluence Eur notre globe, & puisqu’elle n’empêche point  
l’influence de la lumiere Eur nos yeux, à plus forte rai-  
son ne fauroit-elle empêcher leur action fur notre at-  
mofphere, puifqu’il est entre eux & nous. Qui peut  
être assez aveugle pour ne pas s’appercevoir & ne pas  
convenir que le Créateur, dont les desseins Eont tou-  
jours vastes en eux-mêmes & ne tendent qu’au bon-  
heur des hommes , n’a reglé le mouvement , les pro-  
gressions & les conjonctions de ces planetes, avec tant  
d’exactitude que pour quelque fin importante ? En ef-  
fet, on ne peut rendre rasson de la variété surprenante  
dcs tems & des saisons, qu’en reconnaissant les disse-  
rentes opérations & les différentes influences des astres,  
en conséquence de leurs différentes situations & posi-  
tions. Il est vrai que les effets du soleil sont si siensi-  
bles, qu’il faudroit être plus que fceptique pour ne  
pas les reconnoître; néantmoins fon influence nefuffit  
point pour rendre raifon d’une variété si surprenante  
dans les seiisons ; car nous éprouvons souvent un hiver  
doux& modéré, tandis qu’un autre est excessivement  
froid; une automne feche & une autre pluvicuse;la ter-  
re qui pendant un été est rafraîchie par des pluies *fré-  
quentes ,* est brûlée dans un autre par des chaleurs &  
une séchereffe continuelle. Les vents n’ontpas toujours  
non plus les mêmes qualités, & ne fouffient pas tou-  
jours dtl même côté, & fuivent les influences des astres.  
Quoique ceux qui viennent du Nord foient pour l’or-  
dinaire accompagnés d’un froid culant, on remarque  
cependant avec furprife, qu’ils fe dépouillent quel-  
quefois de leur inclemence & fouffent avec beaucoup  
de douceur pendant un tems considérable. Les vents  
d’occident qui amenentla pluie pour l’ordinaire,font  
quelquefois fuivis d’un tems clair & serein.

Mais rien ne prouve mieux cette influence des corps cé-  
lestes que les altérations que caisse dans Pair l'aspect  
de deux disterentes planetes. Et quoiqu’il foit impof-  
sible de prédire & de déterminer les changemens qui  
surviennent dans l’air avec toute la précision & l’exac-  
titude que nous souhaiterions, on est cependant forcé  
de convenir du fait, puisque l’expérience en garantit  
la certitude. Je ne puis m’empêcher de louer dans cette  
occasion l’industrie avec laquelle Messieurs Cook &  
Schlitters ont déterminé après un grand nombre d’ob-  
fervations plusieurs fois réitérées, les changemens d’air  
qu’occasionnent les situations des planetes. J’ai moi-  
même drefféavec foin pendant dix ans, des éphéméri-  
des météorologiques & barométriques , en observant  
tous les jours le tems, la différencedes vents & la hau-  
teur du mercure dans le barometre , & j’ose assurer siins

A S T 6*16*

crainte de blesser la vérité que l’aspect des planetes ,  
surtout celui de Saturne, de Jupiter & de Mars entre  
elles ou avec d’autres planetes, ont toujours causé des  
changemens dans l’air, surtout lorsque plusieurs de ces  
conjonctions sont arrivées dans le même tems.

Il est inutile que je me serve d’un grand nombre d’argu-  
mens pour prouver que les changemens de tems arri-  
vent vers les quadratures de la lune , puifquyl n’ya  
persemne, même parmi le menu peuple , qui n’ait con-  
noissance de ce fait. Son influence fur notre globe est  
suffisamment prouvée suivant moi, par le flux & reflux  
de la mer, que tous ceux qui ont quelque teinture de  
la véritable Philosophie , attribuent unanimement à  
l'action de la lune.

L’influence des astres sur notre globe est donc trop sensible  
pour que ceux qui observent les altérations que les posi-  
tions & lesphafes de la lune produisent dans les végé-  
taux & les animaux, pussent la révoquer en doute. Je  
souhaiterois de tout mon cœur que l'on perfectionnât  
cette partie des fciences avec plus de soin, au moyen  
d’un nombre suffisant d’observations faites dans diffé-  
rens endroits en même tems, de peur qu’on ne Eoitpri-  
vé des avantages que l'on peut retirer d’une pareille re-  
cherche. C’est ce qu’on peut prévenir par un nombre  
suffisant d’observations faites avec exactitude dans plu-  
sieurs endroits en même tems, non-feulement sur la na-  
ture du tems & de l'air,mais encore sur les vents,la hau-  
teur du mercure’idans le barometre, & les différens de-  
grés du chaud & du froid par le moyen du thermome-  
tre. Rien n’est plus propre’ pour cet effet que le ther-  
mometre que nous avons découvert depuis peu, par le  
fecours duquel on découvre non-seulement jLssqu’aux  
moindres changemens de chaud & de froid , mais en-  
cote la proportion qu’ils gardent par rapport à Pair,  
fans qu’on ait à craindre l’influence de la pefanteur de  
l’air dont on s’apperçoit dans les autres thermome-  
tres.

Si les astres ont une influence fur notre globe, comme on  
ne peut en douter,il ne fera pas fort difficile de prouver  
qu’elle occasionne des changemens & des altérations  
considérables fur nos corps, car il faudroit ignorer en-  
tierement la Physique & la Philofophie pour ne pas  
savoir que la force & l’action de l’air fur les corps est  
très-considérable. L’air-est celui de tous les élemens  
qui nous est le plus nécessaire ; c’est par fon moyen  
que fe fait la respiration dans laquelle la vie consiste  
immédiatement. C’est par fon moyen que l’ame, cet-  
te partie céleste & divine , demeure unie avec notre  
corps. L’air agiffant par fon élasticité fur notre corps  
& fur les humeurs qu’il contient, est regardé avec rai-  
sim comme la casse productrice du mouvement des fi-  
bres motrices & de plusieurs mtsscles. L’air communi-  
que aux siolides le ton & la force qui entretient & fa-  
cilite la circulation du fang. C’est lui qui par fa péfan-  
teur & par fa pression entretient les différentes humeurs  
de notre corps dans un juste équilibre, de peur que ve-  
nant à fe dilater par la trop grande vitesse & la trop  
grande violence de leur mouvement, elles n’interrom-  
pent la fystole ou la contraction des vaisseaux qui est  
si néceisaire.

Enfin c’est aux changemens de Pair qu’Hippocrate , *Lib.  
de Fiat,* attribue la caufe des plus terribles maladies.  
Temoins les maladies épidémiques , qui catssent la  
mort à un si grand nombre de personnes, & qui n’ont  
d’autres cauEes que la malignité de l’air; car la circu-  
lation du simg, toutes choses étant supposées égales, a  
la même proportion avec la nature de l’air, que la Ean-  
té avec la circulation du simg. Un air pur & tempéré  
facilite toutes les fonctions animales, & rend le corps  
fain & vigoureux. Un air grossier & épais au contrai-  
re, le rend foible & languissant en interrompant les  
sécrétions : il arrive de là que le ton des fibres étant  
affoibli, la circulation du fang est altérée & interrom-  
pue.

De-là vient qu’Hippocrate insiste dans tous ses OuVra-  
ges fur l'air & fur fes propriétés. L’exactitude des ob-

6ι7 A S T

fervations qu’il a faites fur les faisons qui ont précé-  
dé, lui donne lieu de prédire avec tant d’exactitude la  
constitution de l’année suivante & les maladies qui  
doivent y régner, que fes pronostics paroiffent ren-  
fermer quelque chofe de divin. Son incomparable Li-  
vre *de l’air, des eaux et des lieux s* de même que *ce-  
lui des vents,* méritent d’être lus avec soin par ceux qui  
- veulent s’instruire stur cette matiere ; puifiqu’il n’a ja-  
mais donné dans aucun Ouvrage des preuves plus écla-  
tantes de *sa* sagacité & de la profondeur de fon savoir,  
il est le premier qui ait tiré cette doctrine du néant où  
elle étoit pour ainsi dire plongée , pour en faire une  
branche de la Medecine, qui est aussi curieufe par el-  
le-même qu’utile au genre humain. Il feroit à fouhai-  
ter qu’un plus grand nombre de personnes euffent fui-  
vi ses traces, & qu’elles euffent travaillé avec soin à  
enrichir cette branche d’un nombre fuffisanpdlobferva-  
tions. Les paroles de ce divin Auteur danssson Traité  
des humeurs , renferment une observation si impor-  
tante à la Medecine & au genre humain, qu’elles mé-  
riteroient d’être écrites en lettres d’or. *Les maladies  
et les tempéramens des hommes, dit cet Auteurosie ressen-  
tent toujours de la nature dit tems et dessuisens.* Si le  
tems est propre & naturel, les maladies ont bien-tôt une  
crife heureufe;& celles qui font particulieres à chaque  
saifon , Ee reffentent des changemens auxquels ces mê-  
mes sassons sont sujettes.

Il est aisé de comprendre par ce qu’on vient de voir, que  
les situations & les positions des planetes doivent cau-  
*ser* sur nos corps les mêmes changemens & les mêmes  
altérations qu’elles produisent silr notre atmosphere.  
On ne doit point doutet non plus qu’elles n’agissent  
si.lr notre ame, & qu’elles n’afléctent en plusieurs ma-  
nieres le génie & les inclinations des hommes; & il n’y  
a point de Medecin judicieux qui ignore que le tempé-  
rament & le mouvement du fang influe fur l’ame, les  
mœurs & le genie. Il est si indubitable que la santé du  
corps dépend des influences des astres siur l’air, que ce  
sieroit perdre du tems que de vouloir le prouver. Je  
sclis persi!adé que c’est ce qui a porté les anciens à at-  
tribuer aux astres une influence flur le corps & sur l’a-  
me, & à se servir de leur secours pour prédire avec au-  
tant de superstition que de folie la destinée des hom-  
mes & les divers fuccès des affaires. Leur erreur si.tr ce  
fujet est manifeste & mérite d’être cenfurée comme fil-  
perstitieufe & infensée. ,

Mais quoique les bornes étroites de notre raifon ne nous  
permettent pas de comprendre la maniere dont fe fait  
cette influence , on ne doit pas pour cela nier un fait  
dont la certitude est tous les jours confirmée par l’ex-  
périence. Combien y a-t’il en effet de phénomenes dans  
la Medecine & dans la Philofophie naturelle dont on  
ne peut rendre raison & dont cependant on ne peut  
douter ! D’ailleurs c’est une maxime aussi raifonnable  
qu’ancienne dans la Philofophie, qu’il ne s’ensiIit pas  
de ce qu’on ignore la façon ou la maniere d’être d’u-  
ne chose , que cette chofe n’existe point. Comme il est  
à propos cependant de faire quelque tentative pour  
détruire ce doute, notis remarquerons d’abord que cet-  
te influence paroît fe faire par raréfaction , par com-  
prcssion & direction de mouvement, fuivant telle ou  
telle ligne.

Il semble que Saturne agit fur nos corps & fur l’atmose  
phere en comprimant Pair, & en donnant à ses parties  
un mouvement suivant une ligne droite, ce qui fait  
qu’il excite du froid & du vent. Le Soleil & Mars , s’il  
est permis de raifonner par conjecture fur un sistet qui  
tombe si peu sious nos sens , produisent un mouvement  
intestin & vertical dans les particules de Pair, dont.la  
chaleur est une fuite nécessaire. Mais Venus & la Lu-  
ne en raréfiant Pair donnent lieu à une grande quanti-  
té de vapeurs de s’élever , & rendent par-là le tems  
pluvieux. La Lune à toutes fies quadratures raréfie ex-  
tremement l’air. De-là vient que nos corps & les li-  
queurs qu’ils contiennent se dilatent & que la transpira-  
tion devient trop grande. Lorfique la Lune est nouvel-

A S T 618-

le ou éclipsée, Pair se trouvant comprimé, occasionne  
différentes maladies.

La plus noble de toutes les planetes, & celle qüi contri-  
bue le plus à la conservation du corps c’est le soleil.  
Le pouvoir qu’il a d’entretenir la sim té est si manifeste,  
que les Anciens lui attribuoient la vertu de guérir les  
maladies, après avoir obfervé que fa chaleur douce &  
modérée fert à les prévenir & à les dissiper : car Apol-  
lon.qui préside à la Medecine est le même que le S0-  
leil. De-là vient, fuivant Macrobe, qu’on l’appel soit  
*Sospitalis ac Medicus Deus i* que les Payens lui ren-  
doient un culte si religieux.

La conjonction de Jupiter, avec le Soleil & avec Vénus i  
aussi-bien que fon aspect avec Mercure, ont une vertu  
particuliere pour prévenir les maladies que cassent les  
Ipasines & les contractions spasinodiques des-fibres.  
De-là vient que ces planetes fiont favorables à ceux qui  
font fujets aux affections hypocondriaques & histéri-  
ques , à la phthisie & aux inflammations ; car comme  
elles, rendent l.latmofphere léger ; elles relâchent le  
ton des fibres & facilitent la tranfpiration des matieres  
impures qui sont dans le corps. De-là vient encore que  
la Eaignée, les purgatifs & les autres remedes qu’on  
met en ufage pour conserver ou pour rétablir la santé,  
font beaucoup plus d’effet fous la conjonctlon du So-  
leil & de Jupiter.

L’aEpect du Soleil & de Mercure est favorable aux mala-  
’ dies qui font causées par le phlegme & par la sérosité.

L’aspect du Soleil & de Mars produit encore le même  
effet, mais il est très nuisible aux perfonnes bilieufes ;  
car en augmentant le mouvement intestin du fang, il  
caufe des maladies bilieuses & ardentes & surtout des  
hémorrhagies. La conjonction de Mars & de Mercure  
produit à peu près les mêmes effets.

L’aspect de Vénus & de Saturne, en comprimant Pair,  
cauEe une tension dans les fibres , obstrue les pores,  
prépare & disipose le corps auxspasines, aux rhumatis-  
mes , aux fievres, à la toux, aux catarrhes & aux avôr-  
temens. Celui de Mars & de Saturne en agitant inté-  
rieurement le siang, & en empêchant la transpiration  
extérieure, disposte à la colere & à des passions effré-  
nées. Le même aspect augmente les maladies qui pro-  
viennent de la bile, & fraie une route à la corruption  
& à la peste. L’aspect continu de Vénus & de Mercure  
en rendant l’atmofphere plus léger qu’il ne doit  
être, dispose aux ulceres , aux maladies putrides , aux  
vers, aux aphthes, & aux fievres catarrheuses. Celui de  
Saturne & de Jupiter occasionne un grand nombre de  
funestes esters; car Pafpect de Jupiter raréfie les hu-  
meurs, au lieu que celui de Saturne en comprimait  
extérieurement le corps, empêche la transpiration.

J’ai dit clmleffus que les tumeurs augmentent durant le  
plein de la lune; & la raifon de cela est que cet astra  
relâche par la raréfaction , & par fon humidité le ton  
des parties folides. 11 arrive de-là que la transpiration  
estinterrompue, & par une silite nécessaire, que les hu-  
meurs, le simg & la sérosité augmentent. Mais lorf-  
que la lune est silr sim declin la transpiration devenant  
plus considérable, elle rétablit & augmente le ton &  
l’élasticité des fibres. C’est ce qui fait que l’usage des  
remedes est si avantageux dans, ce tems-là, & que les  
évacuations de toute efpece aussi-bien qùe la fisse née  
qui est un si excellent préservatif, produifent des effets  
si salutaires fur le corps.

L’abbatement des forces & la langueur des efprits que  
càufe la violence de la chaleur pendant le folstlee d’été,  
prouve évidemment que les purgatifs violens font nui-  
sibles durant les solstices, & qu’on doit s’en abstenir.  
Le Eolstice d’hiver au contraire est toujours accompa-  
gné d’une grande foiblesse, & la nature est pour lors  
dans un très-mauvais état. Comme les équinoxes relâ-  
chent les fibres à caufe de leur humidité; il suit nécese  
silirement qu’elles retiennént dans le corps les humeurs  
qu’on avoit dessein d’évacuer. C’est ce qui fait que les  
purgatifs violens qu’on emploie vers les équinoxes,  
chassant les humeurs dans de certaines parties, occa-

.619 A S T

sionnent des stagnations dangereufes & funestes. C’est  
pourquoi les Medecins doivent avoir foin d’éviter ces  
remedes , & n’ordonner que des laxatifs qui operent  
fans violence. Les remedes que l’on emploie contre les  
vers & les tumeurs sirnt beaucoup plus efficaces pen-  
dant le declin de la lune , parce que la nature étant  
alors dans toute sa force, augmente leurs effets & fa-  
cilite letir opération.

On doit fe souvenir sur toutes choses de fie regarder l’in-  
'fluence des astres, dans quelque état qu’ils foient, que  
comme la caisse éloignée des maladies qui affectent nos  
corps sscar les astres ne font que difpofer à des mala-  
dies particulieres, mais ils ne font point la casse im-  
médiate & prochaine de ces mêmes maladies.

La maxime des Anciens que les astres difpofent, mais ne  
peuvent nécessiter, est extremement juste. Il saut pour  
produire un eflet nécessaire une caufe immédiate &  
prochaine ; au lieu qu’un grand nombre de caisses éloi-  
gnées ne peuvent que concourir à produire un effet  
quel qu’il Eoit. On doit encore se souvenir que les *as-  
tres* n’âgiffent point sur nos corps , *sccundum modurn  
activitatis,* ou purement parleurs propres forces, mais  
*sccundum modum receptivitatis,* oufuivànt la nature &  
la disposition des objets siur lesquels ils agiffent. Cette  
observation est d’une telle importance eu égard à tou-  
tes les causes morbifiques de quelque espece qu’elles  
soient, aux effets des maladies, & aux opérations des  
remedes , qu’on ne fiauroit l’imprimer trop fortement  
dans l'esprit. On fe souviendra donc que les astres  
n’affectent pas tous les corps de la même maniere, &  
que le même effet qui est falutaire à l’un devient S0U-  
vent funeste à l’autre. Que l’influence des astres est  
plus fensible dans les personnes d’une complexion foi-  
ble & valétudinaire ; la constitution lâche & spongieu-  
fe de leur corps, & le mouvement trop languissant de  
leur sang les exposant davantage à l'impression de leur  
influence, au lieu que ceux qui ont un tempérament  
plus fort & plus vigoureux, y résistent davantage.

Enfin, on doit fie sourenir que dans un cas de nécessité  
pressante, on ne doit avoir égard ni à la position des  
astres, ni à la disposition de llatmosiphere ; car aucun  
Medecin ne doit *se* désister de ce qu’il juge convenable  
dans les maladies aiguës, à causie que l’asipect ou la po-  
sition des astres n’est point favorable, fuivant l’avis du  
fameux Levinus Lemnius.

Dans llefquinancje, la pleurésie, & les inflammations,  
par exemple , on doit, fans s’arrêter aux astres, recou-  
rir immédiatement à la saignée : car comme un habile  
Pilote qui prévoit une tempête , ne perd point de tems,  
mais combat pour sa vie & pour *sa* sureté contre les  
vents & les flots jtssqu’à ce qu’il ait mis sim vaisseau  
en fureté, de même un Medecin habile sims s’arrêter  
aux astres & à leur influence, emploie le plus prompte-  
ment qu’il est possible des remedes propres à appaifler  
la violence de la maladie, & à mettre la vie du mala-  
de en sureté. HoffMAN,

ASTRUM ,Ἀστρον, le même que^n'p , *astre.* Ce mot  
chez les Chymistes signifie la plus haute vertu & la plus  
grande efficacité que les chofes acquierent au moyen  
de leur préparation : ainsi l’*astre* de soufre, c’est lorf-  
qu’on l’allume pour le changer en une huile très-ex-  
cellente; *Vastre* defel, c’est lorsqu’on dissout ce miné-  
ral dans de l’eau ou de l’huile pour augmenter sa for-  
ce. *L’astre* du mercure , c’est fa sublimation par le  
moyen de laquelle ilaquiett plus de force & defubti-  
Iité qu’il n’en avoit naturellement. On l’appelle enco-  
re *alcohol, qtelnte-cissience s extraits sperme,* &c. RULAND.  
JoHNsoN.

On dit encore *astre* du foleil ou de l’or, de la lune, &c.  
*Vasteum ex igne s* est brûlant comme du feu & fait une  
forte impression. *Dictionn. Paracelsicum.*

*Astrum* est encore un nom que l.lon donne à certains mé-  
dicamens ., tels que les trochifques, ou ceux qui ont la  
figure d’un petit gâteau marqué d’üne àstérique. Nous  
trouvons dans Galien, *L. VI II. de* C. M. S. L. C. 3. &  
dans plusieurs autres endroits le nom *d’aster* invinci-

ATA 620

ble, fômnifere anodin. Quelques Chymistes donnent  
ce nom à un remede, non point tant à caufe de Pem-  
preinte , qu’à cauEe qu’il est extraordinaire. Ainsi je  
puis dire, pour exemple des *vertus astrales, astre* des  
ferpens.

ASTUR , dans *ï’Ornithol d’Aldrovandi,* est le même  
qu’*accipiter,* qui signifie un épervier.

A S U

ASUB , *la voix lactée.* **RULAND. JOHNSON,**ASULCI, le même que *lapis lazulI. TH*ASUOLI, *encres suie. Iid.*

A S Y

ASYMPHOROS , ἀσύμφορος, d’a privat. & συμφορα,  
*malheur -, calamité* ; qui n’est point préjudiciable ou  
dangereux. Ainsi, Liv. I. de la Dicte, καὶ ἀποβραχειης  
φλεγμονῆς καὶ ἀσυμφόρου μαίνονται, « après une espece  
» d’inflammation qui n’est point du tout dangereufe,  
» ils deviennent fous. »

ASYMPHYTON , Ἀσυφύτον , d’a priv. & συμφυτος,  
*uni, continu s* ce mot signifie dans Hippocrate. *L.b.  
de Art.* tout ce qui est divisé ou séparé naturelle-  
ment.

Α5ΥΜΡΤΟΤΟΝ,Ἀσυμτωτον, d’a privatif, & συμπ-  
τώτος, de συμπίπτα, *s’assaissier, être comprimé o\\ con-  
tracté j* qui n’est point comprimé. Ἀσύμπτατον clans  
*Hippocr. Lib.* περὶ χυμῶν, signifie ce qui n’est point  
contracté ou comprimé par la sécheresse. Dans *Gal.  
Lib. I. ad Glditc.* ’ΑσυμπΊωτὸς ἢ πᾶσα ἔξις τῦ σώματος ,  
« toute l’habitude du corps fe maintient exempte de  
a maladie,» étoit auparavant exprimé par ουδἐ ὸ τῦσώμα-  
τος ὀγκος συμπέπτακεν, «l'habitude du corps n’étoitpoint  
«affaissée ou comprimée. »Σύμπὸώσις, *L. 6.* περὶχυμῶν  
signifie un affaissement ou une contraction de la cir-  
conférence dü corps ; & *Aph.* 3. *Lib. I. ζυμπτωα-ΐΐς*est stynonyme a κενώσιες, *évacuations ,* comme pour  
signifier que ces Eortes de compressions ne finit autre  
chose que l’afla-iffement des vaisseaux après une éva-  
cuatiort.

ASYNETFIES , Ἀσυνήθης , d’a privatif, & συνήθης ,ordi-  
naire, commun; *Inaccoutumé.* HIPPockATE,L. *II.  
Aph.* 49. 50.

ATA

*AT AC, talc* **OU** *mtre.* **RULAND; JOHNSON.**

ATA CTO S, Ἀτακτας, *d’a* privatif, & τάξις, *or-  
dre ; consus.ément, irrégulierement.* Hippocrate joint  
souvent cet adverbe à πεπλανημένως « d’une manie-  
« re irréguliere , » par exemple 4 *Ictb. Epid.* « ῥίγεα  
« δε' πασιν ἀτάκτως , καὶ πεπλανημενως *frscovsio ,* tous  
« ont des frissons d’une maniere vague & irrégu-  
« liere. »

ATA MARAM, H. M. *Pomifera Indica,fructu coréel  
des.quamosc viridi.* Voyez *Ahate de Panucho Recchel*

ATÂNOR , *pot troué.* **RULAND. JOHNSON.**

ATARACTOPOESIA , Ἀταρακταποιήσια , d’a priva-  
tif, ταρακτὸς, *troublé, 8c oro/L.) faire,* l’action d’ef-  
fectuer quelque chofe que ce Eoit avec courage & in-  
trépidité. Cette qualité est essentielle à un Medecin.  
HIPPOCRATE , περὶ ευχημ.

ATAXIA, Ἀταξια , d’a privatif, & τάξις, *ordre;  
ataxie, irrégularité, défaut- d’ordre, trouble , confu-  
sion s* ce mot signifie dans un siens particulier un déran-  
gement & une irrégularité dans les crises & les paro-  
«xysines des fievres , *Hippocr. Lib. I. et Ep.* On dit  
que le pouls est irrégulier ἄτακτος , lorsqu’il ne gar-  
de aucun ordre dans le tems ou ton de ses battemens.  
Une fievre est appellée ἄτυπος, ou ἄταιἐνος, lorsi  
qu’elle ne garde aucun ordre, aucuneregle dans fon  
caractere & dans le retour de *ses* accès.

ATAXMIR, mot Arabe, qui signifie dans *Albucasis la*méthode de traiter un œil lorsqu’il est incommodé

6ιι A T E

par des poils qui naissent fous les paupieres. C a s-  
**TE LL I,**

A T E

ATEBRAS, *uncus aqùinus*, c’est-à-dire, vaisseaufubli-  
matoire. RULAND.

ATECHNIA , Ἀτεχνίη, d’a privatif, & τέχνη ,  
*Art ; defalit d’art.* Τουτὸ γὰρ ἔγωγε φημι ἀτεχνίην ειναι ο'που  
μήτε ὀρθὸν ἔιη μεδὴν , sust» ουκ ὀρθὸν. « Je prétens que  
» là où il n’y a point d’art, le bien ni le mal n’ont pas  
» de route certaine, ou plutôt il n’y a ni bien ni mal. »  
HIPPOCRATE, περὶ τέχνης.

ATENES, Ἀτενεὸ, *fixe t immobile, roide* ; ainsi ἀτενε'ς  
ομμα est un œil fixe & immobile, un regard séve-  
re, *Galen. Comm.* 3. *tn Porrhet.* traduit ce mot par  
θ-ρασυ', regard, fier, violent, fauvage & féroce , qui  
psefage une phrénésie. Ἀτενέως ἐκλάμπουσιν οφθαλμοὶ,  
«les yeux sirnt fixes & étincellans, » ce qui est un si-  
gne de délire. Ἀτεν/ζοντα ομματα, yeux fixes, attachés,  
regardant fixement. *Lib.* V. & *VI I. Epid.*

ATER-SUCCUS ou ATRA-BILIS, on fie sert quel-  
quefois de ces noms pour désigner la *bile noire* ou *mé-  
lancolie.* Voyez *Bilis 8e Melancholia.*

ATERAMNA , Άτέραμνα , dans le passage suivant  
d’Hippocrate , *Lib. de Aere, Loris et Aquis,* διὰ τὰ  
*tlTccra.* ὀντὰ σκληρὰ τε καὶ ἀτέραμνα, καὶ ψύχρα, est traduit  
par Galien dans sion *Exegosis* , par δυσκατέργαστα καὶ  
σκληρὰ , dures & difficiles a cuire ; & dans ce fens on  
peut traduire le passage que nous venons de citer, par,  
« à caisse que ces eaux sirnt froides , dures & difficiles à  
a cuire. » Le même Auteur , *Com. VI. in Lib. 6. Epid.*« écrit que quelques Anciens appellent les eaux qui ne  
a valent rien , » ὰτεραμνα , & ἀτεράμονα ; & dans un  
autre endroit, *C9mm. eodem ,* il nous dit que Peau de  
pluie vaut mieux que celle qui tombe par un ouragan,  
qulon ne peut altérer ni digérer , & qui ressemble à  
l’eau de quelques fontaines que les Anciens appel-  
loient ἀτεραμνώδη : ces mots veulent dire autant que  
*Indomptable, qui ne fe peut digérer.*

*3Asuasovoi rasmsai , Lib. de Aere loris et aquis ->* font des  
ventres durs, opiniâtres, difficiles à ramollir , & oppo-  
sés à ἐυροώτεροι , « qui font plus fluides ou lâches »,  
Ἀτεράμνοις, dans le même Traité, est traduit par Ero-  
tien, δύσμεταλλήτοις, a difficile à altérer ». Ἀτεραμνίη  
signifie encore crudité , & coction difficile , mais lors-  
qu’on l’applique à l’esprit, il signifie un caractere in-  
traitable , des manieres rudes & impolies, que l’on ne  
peut adoucir ni corriger, *Hippocrat.zv* παραγΓελίαις.τὶς  
γὰρ *ω* πρὸς διὸς, ὴδελφισμένος ἰητρὸς ἐντρευει πιστέι ἢ ἀτε-  
ράμνιη. « Tout bon Medecin aime mieux exercer sa  
« profession avec honneur,décence & probité, que de fe  
«faire méprifesspar des manieres rudes & impolies ».

A T E R E S, Ἀτηρη'ς, d’àlen , *dam , dommage s nuisible,  
pernicieux ,* Hippocrate , *Lib. de Aere, locis et aquis :*ἐν μέντοι, ποταμοὶ με'ν μὴ ἔιησαν, τὰ δἐ ὓδατα κρηνάὶά τε  
καὶ στάσιμα πίνοιεν καὶ ὀδώδεα , ἀνάγκη τὰ τοιαῦτα τῆς γαστ-  
ρὸς ἀτηρἔα εἐναι , καὶ σπλήνος. « Supposé qu’il n’y ait  
« point de riviere & qu’ils foient obligés de boire de  
« Peau croupissante , il ne *se* peut faire qu’elle ne foit  
« nuisible au ventre & à la rate ».

A T H.

ATHANASIA , d’a privatif & θάνατος, *la mort ; im-  
mortalité,* est le nom d’un antidote que Galien décrit  
dans le huitieme Livre de fes topiques , comme un re-  
mede propre pour les maladies du foie , la gravelle &  
la jaunisse.

On le prépare de la maniere fuivante.

A T E 622

Réduisez-les en forme d’électuaire avec du miel. Il exclu  
te des sueurs abondantes lorfqu’on en prend la grosseur  
d’une feve.

Il y a un autre antidote de ce nom que Paul, *Lib. III.*attribue à Oribafe. Il emploie les mêmes drogues, mais  
il en varie la dofe & y ajoute de l’opium , qui fuivant  
lui est propre pour calmer les douleurs, & pourlapleu-  
reste, & produit les mêmes effets que le Philonium.

ATHANasIa est encore le nom d’tm collyre blanc dont  
Aétius donne la description dans sim septieme Livre  
des collyres blancs & doux. GoRRÆUs.

On donne encore ce nom dans plusieurs Pharmacopées,  
dont celle d’Ausbourg en est une, à certaines composi-  
tions.

**ATHANASIA ,** stlivant Blancard , est la même chose que  
*Tanacetum s* dont on peut voir l’article.

ATHANATOS , c’est fuivant l’Auteur que nous ve-  
nons de nommer le *Lychnis Coronaria*, dont on n’a  
qu’à voir l’article.

ATHANOR. Lemery dérive ce nom de *Tannaron,* mot  
Arabe, qui signifie un four.

C’est une esipece de fourneau qui conserve une chaleur  
modérée pendant long-tems, pourvu qu’on ait foin d’y  
mettre une quantité convenable de charbon toutes les  
vingt-quatre heures , ou même toutes les quarante-  
huit heures. On s’en fert dans les opérations qui ne de-  
mandent qu’un feu modéré & à peu près égal, comme  
les digestions.

ATHARA. Voyez *Athera.*

A T H A R E S , ἈΑαρηὸ, d’a privatif, & ^φθείρω, *cor\*  
rompre* ; qui n’est pas corrompu. On donne quelque-  
fois cette épithete à une vierge, & quelquefois au fer,  
à cause de sa dureté, de fon incorruptibilité, ou qua-  
lité invincible.

ATHELXIS , Ἀθελξις, dicôsta^ai, ficiT, OU *tirer en  
tétant* ; stlccion ou cette attraction qui *se* fait lorfqu’on  
suce ou qu’on tete. Hippocrate, περὶ χυμῶν se fert du  
verbe ἀθέλγομαι, & du mot ἄθελξις dans sim Traité  
περὶ ἀρθρων ; mais les meilleures copies, à ce que pré-  
tend Fœsius , lisient ἄλθεξις, au lieu d’ἄθελξις. 11 ap-  
prouve cette leçon & traduit ce mot par *Sanatio s* cure.

ATHENA, Ἀθήνα est une emplâtre dont Asclepiade fait  
beaucoup de cas, & dont on trouve la defcription dam  
Oribase, Aétius & Paul.

Elle estdaite de la maniere suivante.

Telle est la recette d’Oribase , mais Astclepiade or-  
donne

623 A T H

Pilez pendant plusieurs jours au soleil toutes ces drogues;  
faites fondre celles qui font liquéfiables & incorporez-  
les avec les autres.

Cette emplâtre est très-efficace pour les blessures de la  
tête & des nerfs, Paul la met au nombre des remedes  
qu’il appelle ἔμμοτα φάρμακα , & qu’on étend fur des  
charpies pour les introduire dans les plaies & les ul-  
ceres.

ATHENÆUS , *Athenée.* Ce Medecin étoit natif d’At-  
talie & fut le premier fondateur de la fecte Pneumati-  
que ou spirituelle. Il y a eu plusieurs villes de ce nom :  
mais je crois qu’il s’agit ici d’Attalie ville de Cilicie ,  
fur ce que Cœlius Aurelianus parle d’un *Athénée* de  
Tarfe , qui est probablement le même. Or Tarfe étant  
une ville de la Province que l’on vient de nommer ,  
Cœlius a pu fort aisément mettre l’une de ces deux  
villes pour l’autre.

Ce Medecin parut après Thémison, comme on peut Pin-  
férer d’un passage de Galien, où il dit que Magnus,  
un des Sectateurs *d’Athénée 9* avoit composé un Livre  
intitulé , *des chos.es qui ont été découvertes après Thémi-  
fon.* Il est fort probable que Magnus n’avoit composé  
ce Livre qu’en vue d’y rapporter principalement ce  
que fon maître avoit innové dans la Medecine. Le si-  
lence de Celse & de Pline à Pégard *d’Athenée ,* pour-  
roit aussi\* être une preuve qu’il ne vivoit pas , ou du  
moins qu’il n’étoit pas encore connu de leur tems ; à  
cela près , il semble qu’en faisant mention des autres  
Novateurs, ils n’auroient pas oublié celui-ci. Il fe peut  
véritablement qu’*Athénée* ne fût pas encore au monde  
pendant la vie de Celse , qui a vécu fous Auguste &  
Bous Tibere. Mais à l’égard de Pline, si l’on considere  
d’un côté qu’il ne s’est écoulé qu’environ cinquante ans  
entre cet Auteur & Archigene, le premier ayant écrit  
Eous les Empereurs Néron & Vespasien , & le second  
au plus tard sous Adrien ; & de l’autre qu’Archigene  
a été disciple d’Agathinus , & celui-ci *d’Athénée',* on  
trouvera que ce dernier doit avoir eu pour le moins  
cinquante ans plus qu’Archigene , & par conséquent  
qu’il a du être contemporain de Pline. Cela étant, com-  
me l’un des deux a pu écrire avant l’autre, si l’on fup-  
pose , que Pline ait écrit le premier, ou qu’il fût un  
peu plus âgé qu’*Athénée s* il n’y a pas dequo?être fur-  
pris qu’il n’ait point parlé de lui.

On va premierement rapporter ce que l’on fait'du siste-  
me philosophique *dé Athénée.* Il croyoit, *Galen. Intro-  
duct. feu Medelcus s cap. 9.* que ce n’est point le feu,  
l’air, l’eau , & la terre qui font les véritables élémens.  
Il donnoit ce nom à ce qu’on appelle les qualités pre-  
mieres de ces quatre corps, c’est-à-dire, au chaud , au  
froid , à l’humide & au fec ; dont les deux’premiers  
tiennent lieu, felon lui , de casses efficientes, & les  
deux dernieres de causes matérielles. *Athénée* ajoutait  
un cinquieme élément qu’il appelloit esprit.Il concevoir  
que cet esprit pénetre tous les corps , & les conserve  
dans leur état naturel ; sentiment qu’il avoit tiré des  
Stoïciens, & qui oblige Galien de donner à Chrysippe  
l’un des plus fameux d’entre ces Philosophes, le nom  
de pere de la secte Pneumatique. C’est la même opi-  
nion que Virgile insinue dans ces vers. *Æneidos, Lib. 6.*

*Principio coelum, ac terras, campos.que liquentes ,  
Lucentemque globum lunae, Titaniaque astra ,  
Spiritus intus alis : totamque , infusa per artus,  
Mens agitat molem ; & magno Je -corpore miscet.*

*Athénée* appliquant ce sisteme à la Médecine, vouloir que  
la plupart des maladies vinssent lorsique l’esprit dont  
on a parlé souffre, ou reçoit le premier quelque attein-  
te, τούτου πρωτοπαθόντος, *Galen. Introduit, cap. 9.* Mais  
comme les écrits de ce Medecin ne Eont pas venus -juf-

A T H 624

qu’à nous, on ne sait point plus particulierement ce  
qu’il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoir  
qu’il souffae. On peut seulement recueillir de la défi-  
nition qu’il donnoit du pouls , qu’il croyoit que cet esc  
prit étoit une siibstance qui pouvoir être plus ou moins  
étendue , ou refferrée. « Le pouls , disoit-il, n’est au-  
« tre chose qu’un mouvement qui se fait par la dilata-  
« tion naturelle , & involontaire de l’esprit , qui est  
« dans les arteres & dans le cœur ; lequel efprit *se* mou-  
« vant de lui-même , meut en même tems le cœur &  
« les arteres ».

C’est tout ce qu’on peut découvrir d es Eentimens *d’Atbel  
née* , à la réserve de quelque chofe qui concerne l’ana-  
tomie, en quoi il suivoit Aristote. Galien,*de Different.  
Ptds. Lib. IV. cap.* 4. remarque qu’aucun des Mede-  
cins de ce tems - là n’avoit si universellement écrit de  
la Medecine qu’*Athenée* : mais il ne nous reste de tous  
Ees Ouvrages que deux ou trois chapitres qu’on trou-  
ve dans les recueils d’Oribase, & dont on ne peut rien  
tirer qui serve à l’établiffement de l’opinion dont il s’a-  
git , & encore moins qui faste voir de quel ufage elle  
étoit par rapport à la pratique de la Medecine.

ATHENATORIUM est un couvercle de verre épais  
dont on trouve la figure dans le *Theatrum Chymicum,  
Tom. III. p.* 3 3. on l’adapte à une cucurbite dont on a  
ôté l'alembic dans un procédé particulier que l’on dé-  
crit dans ce même Ouvrage.

ATHENIONIS CATAPOTIUM, nom d'une pilule  
que Celse , *Lib. V. cap.* 25. recommande contre la  
toux. Elle est composée de myrrhe, de poivre, de casi-  
toreum & d’opium.

ATHENIPPON, est le nom d’un collyre dont on trou-  
ve la description dans Scribonius Largus , 26. & qu’on  
appelle aussi *Diasmyrnes.* Il passe pôur être très-salutaire  
dans quelques maladies des yeux.

ATHENIPPON PANCHRESTON ,Ἀθήνιππον πάγ-  
χρηστὸν ; Collyre dont il est parlé dans Galien, *Lib,  
VIII. n-ων* κατὰ τόπους. Il est tout-à-fait différent de  
celui de Scribonius Largus, d’où il paroît que le nom  
*d’athenippon* étoit commun à plusieurs collyres.

ATHER, Ἀθὴρ, à ce que prétend Galien , signifie dans  
Hippocrate, la barbe d’un épi d’orge, comme dans le  
*Lib. II. de Morbis -, &* le fommet de cette partie de la  
pointe d’une fleche appellée πώγων , barbe , comme  
dans le *Lib. V.* τῶν ἐπιδημῶν.

ATHERA, Ἀθήρα, ou *Athara,* comme on lit dans Pli-  
ne, *Lib. XXII. cap. 1^.* signifie une espece de bouil-  
lie fort claire , faite avec du froment, pilé & réduit  
en poudre , qui est aussi fort bonne pour les enfans,  
*Diofcoride, Lib. II. cap.* 114. nous dit que c’est un  
aliment liquide fait avec de la fleur de froment, que  
l’on peut employer aussi en forme de cataplasine. Ce  
mot a été reçu par les Grecs, quoique Pline nous assure  
qu’il est Egyptien d’origine. GoRRÆUs.

ATHERINA, est un petit poiffon dont Aldrovandi fait  
mention. Il est fort épineux , mais fort délicat & très-  
aisé à digérer.

ATHEROMA , ἈΑέρωμα, *Atherome* ; c’est une tumeur  
fans couleur & Eans douleur enfermée dans une ssiem-  
brane qui contient une matiere purulente, épaissie, blan-  
châtre , semblable à de la bouillie appellée *ddspa,* la-  
quelle est quelquefois mêlée avec des corpufcules durs  
& pierreux , & quelques autres femblables à des ratif-  
fures de soufre ou à des os de poulets mâchés. Leonidas  
écrit qu’il a fouvent trouvé des especes de cheveux  
enfermés dans cette humeur épaifle ; & Philoxene ,  
des petits animaux femblables à des cousins ou des mou-  
cherons.

*L’atherome ,* ἈΑέρωμα est une tumeur oblongue , peu  
élevée, dure, qui cede difficilement à l’impression des  
doigts , & qui ne la perd pas aisément lorsqu’elle l’a  
une fois reçue , ce qui la distingue du melicerisqui est  
plus rond , plus petit, plus large , plus uni, qui cede  
aisément à l’impression des doigts, & la perd aussi-tôt.  
GoRRÆUs. Voyez *Titmor.*

ATHLETICUS ,Ἀ^-λητικὴ ἔξις , *Athletica habitudo,  
habitude*

AT H

*habitude athlétique du corps s* c’est ainsi que les anciens  
appelloicnt l’état du corps lorsqu’il étoit gros, charnu  
& robuste, car tels étoient les athletes. Ce tempéra-  
ment ne leur étoit point naturel : mais ils le rendoient  
tel par une sorte application à l’exercice de la lutte. Le  
but principal qu’ils fe proposoient par cet exercice ,  
étoit de fortifier leur corps , ufant en même tems d’u-  
ne nourriture solide & copieuse , qui remplissent leur  
veines d’un fiang louable & fibreux. Ils ne cherchoient  
pas seulement à donner de la force à leur corps,mais en-  
core à le rendre péfant pour mieux frapper & terrasser  
leurs adversaires. Leur nourriture étoit d’une telle na-  
ture qu’elle ne fe digéroit ni ne se dissippoit pas aisé-  
ment, comme du bœuf, du cochon, du pain & du fro-  
mage, & à ce que dit Galien, de la meilleure fleur de  
froment, quelques efpeces de pâtisseries & autres pa-  
reilles choses, que cet Auteur, dans fon premier Li-  
vre de la conservation de la santé , regarde comme  
très-propres à augmenter la force & la vigueur des  
Athletes. Le pain dont ils usoient étoit autrefois ap-  
pellé *coliphium* , ἀπὸ *as κωλα sij* Γφι, *de la fermeté des  
membres.* Ils mangeoient & buvoient à toute heure ,  
fans garder aucune regle , afin de s’accoutumer au  
changement. Ils dormaient beaucoup & se rouloient  
dans la poussiere & dans la boue. Ils étoient tout-à-  
fait inhabiles aux offices de la vie qui demandent de  
l'honnêteté & de la politesse. Ceux qui venoient à bout  
d’acquérir par ces moyens cette habitude du corps ,  
passaient pour d’excellens Athletes ; & cette habitude  
du corps étoit appellée ἀθλητικὴ ἐξις, *habitude athléti-  
que.* Mais on s’accoutuma dans la fuite à donner ce nom  
à tout état du corps vigoureux & replet, quoiqu’on ne  
l’ait point acquis parces moyens. De-là vient que dans  
Plaute *pugilice, pancraticè Se athletice valere,* est mis  
pour *optimè etsirmissimè s* & dans Celste *, L. IV. c. 6.*une diete athlétique signifie une diete forte & propre à  
réparer les forces du corps, comme Budæus l’observe  
dans ses notes fur les *Pandect.* Cependant Hippocrate  
condamne cette habitude athlétique , comme n’étant  
point naturelle, ni si salutaire , parce qu’on est tou-  
jours en danger de la perdre par quelque maladie , à  
cause de la trop grande plénitude des vaisseaux. On  
doit donc la regarder ccmme neutre plutôt que siline ,  
à catsse du dangér dont elle est accompagnée, à moins  
qu’on ne l’évite par κενεαγΓῶα , *P évacuation des vaise  
seaux.* Galien dit au contraire , *Comment. In Aphor.* 3.  
*Lib. I.* qu’il n’y a rien à craindre en ce cas, à catsse que  
les Athletes abondent de bonnes humeurs, & ont le  
corps extremement robuste. Il reconnoît dans sim Li-  
vre *de Atrabile-,* que leur siing est très-bon. GoRRÆUs.  
Voyez *Gymnastica.*

ATHLIPTOS ,Ἀθλιπὸος, d’a privatif, & Αλίβα, pref-  
fer; *qui n’est point presses'Αθ-λιπὸος ἐισβολὴ,* à ce que  
prétend Galien, est une expression dontfe fervent quel-  
ques Auteurs pour signifier l’approche d’un paroxysine  
fébrile fans compressions. Cette eEpece de fievre, dit-  
il, fie fait d’abord fentir par la force & la vitesse du  
pouls, elle ne commence point comme les autres fie-  
vres par le tremblement & le frisson, le froid des ex-  
. trémités ou de la superficie , par le picotement, la pe-  
santeur ou compression de l’estomac, & par la foiblesse  
du pouls; car l’accès de la fievre est ordinairement ac-  
compagné de quelqu’un de ces iymptomes, auxquels  
sc’.cccdent quelquefois le vomissement, ce qui est une  
pretlVe que les humeurs fe portent en’ quantité dans  
l’estomac. D’ailleurs le sang Ee retirant de la superficie  
du corps dans les vssceres, doit occasionner des corn-  
pressions , des obstructions & des gonflemens dans les  
principales arteres. Lorsique la fievre attaque un mala-  
de de toute autre maniere, on dit qu’elle fait un ἄθλι-  
πέϊος ἐισβολὴ , «une attaque sains compression. » Ga-  
1 IFN , *de Praesag. ex Puis. Lib. III. cap.* 7.

AT H0N0R. Voyez *Athanor.*

ATHORECTOS , ἈΑώρεκτος, *qui ne s’enivre point,  
sobre.*

ATHROESMA , ἈΟροισμα , *d’àrddu, recueilli enscrn-  
Tome II.*

A T L 626

♦

*île.* Ce terme est fort usité parmi les Medecins de la  
fecte empirique. Il signifie la collection entiere de  
toutes leurs observations.

ATHROOS , ἈΑρόος, adjectif, ou A TH RO ON,  
ἀΤρόον , adverbe dans les Auteurs qui ont écrit fur la  
Medecine, signifie *copieux, accumulé* ou *soudain ,* & il  
est opposé à *par degrés s successevement.* On l’applique  
aux sécrétions, nutritions, &c.

ATHYMIA, d’a privatif, & Αυμὸο , courage ; *pusilla-  
nimité, défaut de courage.* Il signifie pour l’ordinaire  
dans les Auteurs, cet abattement, ce découragement  
& ce défespoir qui s’empare des malades d’un certain  
tempérament dans le cours des maladies.

A T I

ATINCAR ou ATINKAR, *Borax.* **BULAND.** Ιοην-

**SON.**

AT1TARA, nom que les habitans du Brésil donnent à  
la *palma humilisfpinofa.* Rah , *Hist. Plant.*

A T L

ATLAS , la premiere vertebre du cou. On l’appelle  
*atlas* parce qu’elle porte la tête, comme les anciennes  
fables marquent qu’un certain *atlas* portoit le globe de  
l’Univers. Cette vertebre n’a ni corps , ni apophyfe  
épineuse. Son ouverture ou fa capacité est beaucoup  
plus grande que celle des autres. Elle est comme une  
espece d’anneau osseux très-inégal, & rempli tout au-  
tour d’éminences & de cavités. On peut la diviEer en  
deux arcs, un antérieur ou plus grand , un postérieur  
ou plus petit.

L’arc antérieur est formé de deux grosses masses latéra-  
les, & d’une petite portion d’arc, qui avec les deux  
masses forme une échancrure dans la partie antérieure  
de la grande cavité ou capacité de la vertebre. On peut  
regarder les masses latérales comme un corps séparé en  
deux, fans lequel la premiere vertebre auroitété trop  
foible pour soutenir les articulations.

L’arc postérieur porte directement en arriere. au milieu  
de la convexité un tubercule un peu pointu , plus lar-  
’ge que le tubercule antérieur, & marqué d’impressions  
musculaires à chaque côté, sur le bord supérieur & sur  
le bord inférieur. Ce tubercule paroît ici tenir lieu  
d’apophyfe épineufe.

Les apophyfes tranfverses de la premiere vertebre naise  
fentdu milieu de la hauteur des masses latérales. Elles  
sont percées perpendiculairement à leur naissance. El-  
les font au commencement larges, beaucoup plus lon-  
gues que celles des cinq vertebres au-dessous, & vont  
peu à peu se terminer par une pointe mousse, qui quel-  
quefois esi: comme double, & marquée en destus& en  
dessous d’empreintes mufculaires.

Les apophyfes articulaires supérieures sont les plusgran-  
des de toutes les apophyEes articulaires de l'épine du  
dos. Ce font des cavités cartilagineuses très-oblongues,  
fabriquées dans la face ou partie supérieure des masses  
latérales. Elles sont situées presque horisontalement,  
mais de façon que leurs extrémités antérieures'font  
plus en dedans, & par conséquent plus près l’une de  
l’autre que les extrémités postérieures. Elles sont pro-  
portionnées à la convexité des condyles de l’os occi-  
pital.

Les apophyses articulaires inférieures sont moins caves,  
moins oblongues ou étendues de devant en arriere ,  
mais plus larges. Elles Eont inclinées latéralement de  
dedaWs en dehors, & de haut en bas. Elles font direc-  
tement Eous les supérieures ; de siarte que les apophy-  
*ses* articulaires, les apophyfes tranfVcrfcs, les trous &  
la masse latérale de chaque côté Te trouvent silr une  
même ligne.

Il y a une échancrure longuette comme une espece de  
goutiere entre chaque apophyse articulaire supérieure  
de l’arc postérieur de Panneau osseux, depuis le trou  
de l’apophyEe transvcrEe en arriere, par laquelle échan-

A JT O

crure , dans l’état naturel , les vaiffeaux vertébraux  
font un contour avant leur passage par le grand trou  
occipital. On trouve rarement un canal entier au lieu  
de cette goutiere. Il y a encore une pareille échancru-  
re ou goutiere, mais moins profonde à chaque côté  
entre cet arc & les apophyfes inférieures.

Dans la circonférence interne du grand trou de cette ver-  
tebre, au milieu de la grande échancrure, il y a une  
facette cartilagineufe pour l’articulation du pivot de  
la feconde vertebre, & à chaque côté de cette échan-  
crure entre les apophyses supérieures & inférieures , il  
y a une petite facette ou impression inégale pour Pat-  
tache d’un ligament tranfverfal qui fert à brider le pi-  
vot. Tout autour de la même circonférence, supérieu-  
rement & inférieurement, on voit plusieurs inégalités  
ou impressions. WINsrow , *Anatomies*

ATLE, noni que les Egyptiens donnoient au *tamaris.***BLANCARD.**

ATM

ATMOSPHERA , *Atmosphère.* La masse entiere des  
vapeurs & de Pair qui environne la terre. Voyez au  
mot *Aer.* Il est dérivé de

ATMOS , Ἀτμὸς, qui signifie vapeur ou exhalaifon.

A T O

ATOCIA , d’a privatif, & du verbe τίκτω, accoucher;  
*stérilité.* **BLANCARD.**

Ἀτοκοι dans Hippocrate , signifie pour l’ordinaire une  
femme qui s’abstient des moyens de concevoir, c’est-  
à-dire , des embrassemens de l’autre sexe.

ATOCIUM, un des noms du mouron violet, en latin  
*lyelnels Sybvestris.* **BLANCARD.**

*Atocium, Lroraov,* signifie encore un remede qui caufe  
la stérilité.

ATOLLI, espece de bouillie faite avec de la farine de  
maïs & de l’eau, que les Indiens mêlent avec leur cho-  
colat.

ATOLMIA ,Ἀτολμία, d’a privatif, & τόλμα, intrépidi-  
té ; *pusillanimité -> abattement de courage.*

ATOMUS, *Atome ,* ’Ἀτομος, d’a privatif, & τόμνω,  
*couper* ou *diviser* ; particule de matiere qu’on ne peut  
divifer à caisse de fon extreme petiteffe.

Asclepiade , dit Cœlius Aurelianus, *Acut. Lib. I. c.* 14.  
en parlant du fysteme Philosophique de ce Medecin,  
établissoit pour principes de tous les corps des *atomes ,*qui font felon lui de petits corps perceptibles à llen-  
tendement feul, qui n’ont aucune qualité , mais qui  
dès le commencement étant dans un mouvement con-  
tinuel & venant à fe rencontrer ou à fe heurter les uns  
contre les autres, se rendent par ce moyen encore  
plus petits & *se* divifent en un nombre innombrable  
de particules ou fragmens d’une grandeur & d’une fi-  
gure différente. Il ajoutoit que ces particules *se* réunise  
fant dans la fuite, & s’approchant réciproquement  
par leurs mouvemens divers, forment tout ce qu’il y  
a au monde ou toutes les chofes sensibles, lesquelles  
conservent en elles - mêmes la même disposition au  
changement qu’avoient eu les particules dont elles  
étoient composées par rapport à la grandeur , à la fi-  
gure, au nombre & à l’ordre. Et quand on lui deman-  
doit d’où venoit donc que les *atomes* ou les particules  
dont on vient de parler, n’ont aucune qualité, & que  
les corps qu’elles compofent en poffedent plusieurs; il  
repondoit que ces qualités dépendoient de l’ordre, de  
la figure, du nombre ou de la grandeur , qu’ont plu-  
sieurs de ces particules jointes ensiemble ; & il ie fervoit  
de la comparaison de l’argent, qui étant blanc pendant  
qu’il est en maffe, ne laisse pas de paroître noir, lorse  
qu’il est en limaille, & de la corne, qui est noire étant  
entiere, & blanche étant rapée.

On voit par ce que nous venons de dire , qu’il y avoit  
quelque différence du sentiment d’Asdepiade à celui  
d’Epicure ou de Démocri te, quoique les uns & les au-  
tres reconnussent les *atomes* ; car ceux de ces derniers

A T Ο 628

étoient différens des *atomes* du premier, ceux de celui-  
ci étant divisibles en plusieurs parties §, au lieu que  
ceux des autres ne pouvoient être divisés. Je penfeque  
ce que Cœlius appelle ici des *atomes*, est la même cho-  
se que Galien a appelle des molécules ou Ογκοθη Epi-  
cure reconnoissoit bien les molécules avec Asdepiade ;  
Lucrece qui a été précisément contemporain de ce Me-  
decin, parle aussi de quelque chofe de semblable : mais  
il y a cette différence que les molécules d’Epicure &  
de Lucrece, ne sirnt pas regardées par ces Philosophes  
comme les premiers principes des corps , mais seule-  
ment comme la premiere choEe qui réfulte de l’assem-  
blage des *atomes,* lesquels sirnt, selon eux, les pre-  
miers & les véritables principes des corp's ; au lieu  
qu’Asclepiade semble tirer les *atomes* des molécules ,  
quoiqu’il donne le nom *d’atomes* aux molécules elles-  
mêmes , du moins dans l’Auteur d’où nous avons tiré  
ceci. On pourroit croire que cet Auteur n’a pas bien  
traduit ou n’a pas bien entendu Asdepiade, si l’on fait  
réflexion fur ce que dit Galien, *de Theriac. ad. Piston,  
c. il.* « qu’Afclepiade retenant les fentimens de Dé-  
« mocrite & d’Epicure touchant les principes des corps  
« n’a fait que changer les noms, appellant les *atomes*« des molécules, & donnant au vuide le nom de po-  
« res. » Mais Galien lui-même établit ailleurs, *de Help-  
poc. et Platon. Decret. Lib. V. cap.* 3. une différence  
formelle entre le fentiment d’Asdepiade, & celui de  
Démocrite ou d’Epicure, opposant les principes de  
l’un à ceux des autres ; « Eoit, dit-il, que les corps des  
« animaux se trouvent composés de molécules & de po-  
« res , comme le croyoit Asdepiade, ou de petits corps  
« indissolubles , comme l’a cru Epicure. » Le premier  
des Livres que l’on cite est soupçonné n’être pas de  
Galien, mais le dernier est certainement de lui. L’Au-  
teur du Livre intitulé PIntroduction, *cap. o.* que l’on  
a aussi attribué à Galien, quoiqu’il sent d’un autre Au-  
teur, nous apprend aussi que les élémens d’Asdepiade  
étoient des molécules, ou de petites masses fragiles,  
όκχοι θραυστόι ; & c’est proprement cette fragilité qui  
distinguoit les principes d’Afclepiade de ceux d’Epi-  
cure, qui étoient indissolubles ou qui ne pouvoient être  
partagés. Il femble que les principes de Descartes ont  
quelque rapport avec ceux du premier, comme ceux  
Je Gassendi font les mêmes que ceux du dernier, *lk***CLERC.**

ATONIA ,Ἀτονία , *d’a* privatif, & τείνω , étendre, élan  
gir; *Atonie,* foiblesse , relâchement. Ce mot étoit sort  
en usage parmi les Medecins de la secte méthodique,  
qui attribuoient les caufes de toutes les maladies au  
relâchement, à la tension, ou à un mélange de ces deux,  
ATOPOS ,Ἀτοπος, *d’a* privatif, & τόπος, *place ; absur-  
de,* ou *incommode.* Hippocrate s’en fert , *Aph.* 52.  
fect. 4.

ATR

ATRA BILIS. Voyez *Bilis.*

ATR Α0ΗΕίυ5,Άτράκηλος, *d’a* privatif, & τράχηλος,  
*le cou* ; qui a le *cou* court. Galien s’en sert, & il signifie  
quelquefois *décapité, décollé.*

ATR ACTOS, Ἀτρακτος, *quenotellle,* ou le bois d’un  
javelot. Hippocrate fe fert quelquefois de ce mot.

ATRACTYLIS, Offic. Ger. 1008. Emac. 117 lu Raii  
Hist. 1.304. Ἀτρακτύλις, Diofcorides, *Atractylis lu-  
tea,* C. B. 379. *Atractylinfloreluteo* ,Park.sp63. *Atrac-  
tylis veraaseore luteo,* J. B. 3. 83. Chab. 353. *Cricus  
Atractylis lutea dictus j* Hort. Lugd. Bat. 164. Tourn,  
Inst. 451. Boerh. Ind. A. 140. *Carduus luteus erectus  
reticulatus, ramis fiscum referentibus ,* Hist. Oxon. 3.  
160. *Carduo-Crncus Atractylis diela*, Pluk. Almag.82.  
*Safran sauvage.*

Les feuilles inférieures de ce chardon font longues &  
étroites, découpée^ profondément tout autour, tant  
soit peu velues & piquantes. Ses tiges font aussi ve-  
lues & fans aucune pointe ; mais les feuilles qu’elles

*629* ATR

poussent sont fort minces, & plus larges à proportion  
que celle d’embas, plus dures, mais moinsprofondé-  
ment découpées. Sa tige se divise à sim extrémité en  
trois ou quatre branches , aux sommets desquelles  
naissent des fleurs entourées de feuiIles épaisses,dures &  
piquantes, chacune de ces fleurs est un bouquet à fleu-  
rons déeoupé en lanieres, de couleur jaune. Quand  
cette fleur est passée, il paroît en *sa* place desEemences  
garnies chacune d’une aigrette, blanchâtres, sembla-  
bles à celles du Cartame , & couvertes d’un duvet.  
Cette plante croît dans les pays chauds, comme l’Italie  
& la Grece , où les femmes fe servent de sa tige pour  
faire des fufeaux. Elle fleurit en Eté.

On ne fe fert que de fes feuilles, encore est-ce très-rare-  
ment , quoique quelques Auteurs assurent qu’elles ont  
les mêmes vertus que celles dtl chardon - béni. On  
l’estime propre particulierement contre la piquure du  
fcorpion. MILLER , *Bot. Offe.*

Elle est apéritive, sudorifique, propre pour résister au  
venin, étant prife en décoction : on en tire par la disti-  
Iation de Peau qui a la même vertu que l’eau de char-  
don béni. LRMERY, *des Drogues.*

ATRAGENE, *Clematice s viorne*, ou *herbe aux gueux.*

*Atragene ,Offic. V.iorna ,Gcr. y* Emac. 886. Mer.Pin.

125. *Viorna vulgi ,* Herm. Flor. 2. 12. Merc. Bot. I.  
77. Phyt. Brit. 130. *Clematisflylvestris latifolia t* C. B.  
Pin. 300. Boerh. Ind. A. 46. Tourn. Inst. 295. Elem.  
Bot. 244. Dill. Cat. Giss. 143. *Clemaelsflylvestris lati-  
folia sive Viorna,* Park. Theat. 380. *Clematis latifolia  
feu Atragene quibusaam-,* J. B. 2. 125. Raii Hist. 1.  
620. Synop. 3. 258. *Clemaels Arthragene Theophraste  
quibusuam*, Chab. 116. *Flammula sépium foliis integris s*Rupp. Flor. Jon. 54.Buxb. 114.

Cette plante croît parmi les haies , & fleurit au mois de  
Juillet. Ses fleurs, sim écorce, fes siemences & *sa* raci-  
ne ont une qualité caustique.

Son écorce étant appliquée fur la peau, y casse despustu-  
les & des ulcérations. DaLE.

ATRAMENTUM SUTOR1UM, *Vitriol. Chalcan-  
thum. NOyczVitriolum.*

ATRAPHRAXIS , ou ATRAPHAXIS. Nom de  
l’*Atriplex*, dont on peut voir l’article.

ATRECEOS, Ἀτρεκέως, d’ὰτpεκnὸ , *vrai s certain,* a  
différentes significations dans Hippocrate ; car le plus  
PouVent, comme le dit Erotien, il est mis pour άκριβῶς  
exactement , & rarement pour ἀληθῶς , véritable-  
ment, certainement. Ce mot est aussi différemment  
interprété par les Traducteurs d’Hippocrate. Dans  
Bacchius il signifie ἀληθῶς, ἀυτάρκως, ἀκριβας , «vé-  
« ritablement, suffisamment, exactement. » Dans Phi-  
linus il ne signifie *cps’Hyieuç.* Epicles le traduit par  
σαφῶς, ἐιΛικρινῶς « ouvertement, smcerement , parfai-  
« tement. « Dans les *Prognosi,* ὑ δυναται δἐ ό'λησιν ὴμέρη-  
σιν ουδἐν τουτέων ἀριθμουσθαι ἀτρεκέως. « On ne peut exacte-  
α ment calculer tous les jours aucune de ces maladies.»  
Dans les *Prorrhet.* 2. ἀτρεκέως διαιτώμενος, est ce-  
lui c|ui obsierve un certain régime. Dans le même li-  
vre , Ἀτρεκέστατα δε' καὶ ἐπὶ Ηλῶστον χρόνον τὰς φυλακάς ἀιεὶ  
τῶν δεινοτατων ποιέεσθαι ; « nous devons être pendant  
« long-tems soigneusement en garde contre les accidens  
« les plus formidables. » Dans fon livre *des Fractures,*ὰτρεκε'ς δἐ ουταἐν, « il n’y a rien de certain. » Dans celui,  
περὶ ἄρθρων , κληις δἐ κατεαγεισα ἢν μἐν ἀτρεκεῶς ἀποκαυ-  
«λισθῦ, une fracture de la clavicule, si elle est entie-  
« rement rompue comme un bâton, c’est-à-dire, en  
«travers.»Ici Galien traduit ἀτρεκέως ρΒΓἀκριβας,δἰ όλως,  
όλοκλήρως, « parfaitement, entierement, tout-à-fait.»

Ἀτρεκείη dans Hippocrate, est l’assurance que l’on don-  
ne d’une chofe comme certaine & parfaitement con-  
nue. Dans le fecond livre des *Prognostics*, ἀμφὶ δἰ τῶν  
γυμναζομένων *si τα,λΛΐΐΓΰρίονΊων*, τὰς μἐν ἀτρεκείας τὰς λε-  
γομένας ,ώς λέγουσιν ὸι *λίγονΊις* ου'τε δοκεω εἰναι, ου'τε, ἔιτὶς  
δοκέει, κωλὓω δοκέειν. « Quant à ceux qui font beaucoup  
« d’exercice, on assure certaines chofes comme vérita-

A T R 630  
ables, que je ne crois pas; mais auxquelles je laisse  
« la liberté à chacun d’ajouter foi, s’il le juge à pro-  
a pos. »

ATREMEAS ,’Ατρεμεας dans Hippocrate, est mis pour  
ἀτρέμας, d’a privatif, & τρεμω , trembler ; *paisible-  
ment, tranquilement i nonchalamment. Ainsi, Lib. V.  
Epid. èz arpe/aesm )* c’est-à-direj, ου’κ ἀτρέμας ειχεν, « il n’a  
» point de repos, » est exprimé, *Epid. y.* par *èF* ήτρε-  
*pdéiv.* Ἀτρέμας est traduit dans Héfychius par ὴσάχως,  
ὴσυχῦ, *paisiblement,* comme ἀτρεμήα l’est par ὴσυχία,  
α’τρεμέων pat ὴσυχάζων , & ἀτρέμησαι par ὴσυχάσαι. Par  
ἀτρεμέοντα , Hippocrate entend ces parties du corps  
qui sont en repos, comme les parties qui font autour  
de la cuisse & de la jambe, eu égard au genou, Ἀτρεμἐν  
οντα dans Erotien sclr Hippocrate , est traduit par  
ὴρεμοῦντα, *repos,* en vue de ce passage du livre *des frac-  
tures s* καὶ τὰ μὴ ἀτρεμέοντα ἐν τῷ τουτέῳ σχύματι ; « ces  
« os qui ne restent point en repos dans la même posa  
« ture. »

ATRESIA ,Ἀτρήσια, d’a privatif, &τράω ou τρεω , *per->  
cer ; imperforation.*

ATRETI, Ἀτρητοι, *qui n’est point percé.* On donne ce  
nom aux personnes des deux fexes , dont l’anus & l’u-  
retre ne font point percés, & aux femmes dont le vagin  
est fermé. V*Oyez Lmperforatio.*

ATRICES; petits tubercules autour de l’anus qui dispà-  
roissent & reviennent enfuite, surtout au commence-  
s ment. Valesius de Tarante les met au nombre des con-  
dylomes & *dos ficus.* CasTELLI.

ATRICI ; petits sinus à l’extrémité de l’intestin rectum  
qui ne pénetrent point dans *sa* cavité.

ATRIPLEX, *Arrochei* II y a trois plantes à qui on don-  
ne pour l’ordinaire ce nom.

Là premiere est,

*Atriplex s,* Offic. Chàb. 305. *Atriplex alba hortensis ,* J. B.  
2. 970. Raii Hist. 1. 191. *Atriplex sive olus aureum,*Parx, Parad. 488. *Atriplex hortensis alba, sive pallidè  
virens, C. B.* 119. Hist, Oxon. 2. 606. Tourn. Inst.  
505. Boerh. Ind. A. 2. 89. *Atriplex sativa alba s* Ger.  
256. Emac. 325. *Atriplex spuria hortensis candida s*Volck.53. DaLE. *Arroche blanche.*

Diofcoride dit qu’on donne encore à cette plante le nom  
de *Chrysclachanon.*

Cette plante est annuelle, & *se* renouvelle tous les ans  
par le moyen de la graine qui tombe. Ses feuilles font  
triangulaires, plus longues que larges , & comme aî-  
lées vers leurs queues, couvertes, furtout lorfqu’elles  
sont jeunes , d’une légere farine, de couleür verte tl-  
rant fur le jaune pâle, d’un gout fade. Sa tige est an-  
guleufe & branchue, haute d’environ deux ou trois  
piés , & porte vers scm sommet des feuilles un peuples  
grandes que celles qtti sont au pié, & sans oreilles. Les  
fommités de *ses* branches scmt chargées , d’un grand  
nombre de petites fleurs sans pétales, composées de  
plusieurs étamines , garnies de sommets jaunâtres otî  
verdâtres. Il leur Euccedeune semence arrondie, bru-  
ne , envelopée dans une capside composée de deux  
feuilles.

Ces semences scmt de deux especes, dont l’une est la  
moitié plus petite, plus brune & plus lisse que l’autre.  
Il y a une autre espece *d’arroche* qui ne diffère de la  
précédente que par la couleur de *sa* tige, de *seS* feuilles  
& de fon fruit, qui est rouge ou purpurine. On les cul-  
tive toutes les deux dans les jardins, & l'on s’en fert  
indifféremment. MILLER, *Bot. Offic-*

Les Grecs l’appelloient Ἀτράφαξις, *dldAesue,*, & ἄυξειν,  
parce qu’elle croit en peu de tems à une hauteur consi-  
dérable. Il y a trois efpeces *d’arraches* ; siavoir, la rou-  
ge, la blanche & la noire. C’est une plante potagere  
fort connue , que l’on fait fouvent cuire avec des  
choux, mais qui est rarement en uEage dans les cuisines  
des bonnes massons. *Ja. Joscph Joesper Manuducts ad  
Vit, long. p. t. cap>^>* nous apprend cependant que les

Rr ii

631 ATR

habitans du Brabant, des Pays-bas, les François &silr-  
tout les Bourguignons en font tant de cas, & enssentsi  
souvent pendant l’Eté, qu’il est rare qu’on n’en serve à  
dîner & à souper Elle nourrit peu, elle est froide & hu-  
mide : mais l'humidité qu’elle contient est adoucissante  
& émolliente, puisqu’elle communique une vertu laxa-  
tive atlx alimens avec lesquels on la fait cuire. On affu-  
re qu’elle est bonne pour les perfonnes d’un tempéra-\*  
ment chaud & bilieux, & pour celles qui semt sujettes à  
vomir du seing. Mais lorsqu’on en mange avec excès,  
elle rend la masse du sang aqueuse, & catsse la jaunisse  
& l’hydropisie ; de-là vient que Pythagore , à ce que  
rapporte Pline, *Lib. II. H. N. c.* 20. en défendait Pu-  
*sage.* Le même Auteur cite Dionysius & Dioclès, qui  
assurent que cette plante est extremement nuisible à  
l’estomac , & occasionne un grand nombre de mala-  
dies. Etant pilée & appliquée fur la partie , elle attire  
les épines & les éclats de bois qui y semt entrés, & gué-  
rit la plaie qu’ils ont faite. Elle tue & chasse les vers  
lorfquson s'applique Eur le nombril. On l’emploie  
dans les lavemens émolliens & anodyns ; on l’applique  
aussi en cataplasine pour arrêter les inflammations &  
appail.er les douleurs. L’eau qu’on en tire par la disti-  
lation étant mêlée avec de l’aloès, arrête les hémorrha-  
gies, & guérit la teigne. Sa semence est purgative,  
mais elle opere rarement par haut.

Les habitans de la Lombardie mêlent cette plante avec dti  
beure & du fromage , dont ils font des pâtés qu’ils esti-<  
ment fort. Ceux de la Virginie tirent de fa tige un fel  
dont ils fe fervent pour préparer leurs alimens. BARTH.  
ZoRN. *Botanologia.*

Dioscoride prétend que la semence de *l’arroche* guérit la  
jaunisse étant prise dans de l’hydromel.

*'Atriplex fylvestris,* Offic. J. B. 972. Raii Hist. 1. 197.  
Chab, 308. *Atriplexscylvestris altera,* C.B. 119. Ger.  
Emac. 326. *Atriplexfylvestris, folio sinuato, saturatè  
virenteasipicâ rubrâ,* Hist. Oxon. 2. 604. *Atriplexfyl-  
vestris vulgatior finuata-.* Parla 747. *Blitum Atriplex  
sefrvestris dictum,* Raii Synop. 63. *Chenopodiumfolio la-  
ciniato , comâ purpurascente -,* Tourn. Inst. 506.Boerh.  
InsqA. 2. 90. Buxb. 69. *Chenopodiumfoliosinuato can-  
dicante* , Dill. Cat. 106. *Arroche rouge.*

Ses Eeuilles & saEemence sont émollientes comme celles  
de la précédente. Elles passent pour résoudre les furon-  
cle , foit qu’elles foient bouillies ou rôties. DaLe,

*Atriplex olida,* Offic. Ger. 258. Emac. 327. Raii Hist. 1.  
198. *Atriplex foetida* C.B. Pin. 119. Cod. Med. 16.  
J. B. 2.974. Hist. Oxon. 2. 605. *Atriplex foetida et  
vuhvaria ,* Chab. 307. *Atriplex olida,,sivefylvestrisfoe-  
tida ,* Park. Theat. 749. *Blitumfoetidumvielvaria dic-  
tum fsL.* Synop. 64. *Chenopodiumfoetidum*, Elem.Bot.  
406.Tourn. Inst. 506. Boerh. Ind. A. 2. 90. Dill. Cat.  
106. Buxb. 68. *Atriplex Chenopodia foetida,* Hort.

Monsp. 29. DaLE. *Arrochepuante.*

Les tiges de *Farroche puante,* ou .de *Forris,* qui est le  
nom qu’on lui donne pour l’ordinaire, fiant rempantes  
& branchues, cannelées ou striées , de couleur blan-  
châtre. Ses feuilles sont arrondies, terminées en poin-  
tes, placées alternativement, petites, & couvertes d’u-  
ne poussiere farineufe, grasse. Sa femence est enfermée  
dans une capside qui étoit le calyce d’une petite fleur  
verdâtre ; elle est petite, lisse & noirâtre. Cette plan-  
te a une odeur puante comme celle du maquereau  
pourri. Elle croît dans les lieux incultes & parmi le fu-  
mier.

Elle convient particulierement aux femmes. Elle est apé-  
ritive, bonne pour lever les obstructions & pour les  
maladies de l’utérus, pour exciter les regles, pour  
faire fortir l’arriere-saix & les vuidanges, pour appai-  
fer les fuffocations de matrice , & dissiper les accès  
hystériques. On la donne pour l’ordinaire en décoc-  
tion. On trouve dans les boutiques un sirop fait avec le

ATR 632

**suc de cette plante. MILLER,** *Bot. Ossec.*

ATROPHIA, Ἀτροφία, d’a privatif, & τρέφω , nour-  
rir ; *atrophie.*

Morton définit les différentes especes de confomption,  
ou *d’atrophie* de la maniere fuivante : \*

La confomption en général est uh dépérissement des par-  
ties mufculeuses du corps causé par la privation ou  
dissolution des humeurs avec la fievre ou seins fievre.

*catrophie* est originelle ou symptomatique.

La consomption originelle est celle qui vient purement  
de la disposition morbifique du siang ou des efprits ani-  
maux, qui réside dans le sisteme des nerfs & des fibres,  
& qui n’est point l’effet d’aucune maladie précédente.  
On peut divifer *ï’atrophie* en *atrophie* proprement dite,  
& en confomption des poumons.

*L’atrophie* proprement dite, estime consomption univer-  
selle qui provient de toute l’habitude du corps & non  
point d’aucune maladie des poumons ou de quelque  
autre vifcere , fans aucune fievre apparente. Elle est  
ou nervetsse, ou l’effet des évacuations.

*L’atrophie* ou confiomption nervetsse , est celle qui doit  
sim origine à l’état morbifique des esprits, & à la soi-  
bleffe ou destruction du ton des nerfs, d’où réfulte  
une imbécillité & une confomption universelle dans  
toute l’habitude du corps qui a pour catsse llassimila-  
tion imparfaite du stuc nourricier ; de sorte que dès le  
commencement de la maladie, l’appétit doit manquer,  
& la digestion ne doit point lu faire, à caufe del'élà-  
boration & la volatilisation imparfaite du chyle. On  
peut regarder cette espece *aatrophie* comme un des  
plus fâcheux fymptomes du fcorbut.

*L’atrophie* d’inanition, est celle qui doit fon origine au  
défaut ou soustraction du stuc nourricier , laquelle *va-  
rie* sclivant. la mesure des issues qui *se* semt formées  
dans le corps naturellement ou par art, & par lefquel-  
les cette liqueur précieufe s’est déja évacuée ou peut  
s’évacuer.

La confomption qui doit sim origine à quelque affection  
des poumons , est un dépérissement universtel des par-  
ties du corps, occasionné par quelque maladie des pou-  
mons, comme par des engorgemens , des inflamma-  
tions& des ulcérations, ce qui fait qu’elle est accom-  
pagnée de la toux, de la difficulté de respirer, & de  
plusieurs autres iymptomes, aussi-bien que d’une fie-  
vre, qui d’abord est lente & hectique, mais qui de-  
vient enfuite inflammatoire , putride , & intermit-  
tente.

La consomption symptomatique , est celle, qui, bien  
qu’elle procéde immédiatement de la mauvaise dispo-  
sition du simg & des esprits, dépend cependant d’une  
maladie qui a précédé & qui a imprimé cette dispossa  
tion morbifique Eur les esprits & sur les humeurs.

*Atrophie nerveusc.*

*L’atrophie* ou consomption nerveuse est un dépérissement  
du corps, sans aucune fievre remarquable, sans toux,  
& stans difficulté de respiration ; mais elle est jointe au  
défaut d’appétit, & dé digestion, la nature s’affoiblit,  
& le corps s’amaigrit tous les jours de plus en plus.  
Cette espece de confomption regne quelquefois en An-  
gleterre , furtout parmi ceux qui sont revenus de la  
Virginie.

Au commencement de cette maladie, le corps paroît ce-  
démateux & bouffi , & comme farci d’un chyle dénué  
d’esprits; le vifage est pâle & défiguré , l’estomac a de  
l’aversion pour toutes fortes d’alimens excepté pour  
les liquides , & les forces du malade diminuent si fort,  
qu’avant que les parties charnues du corps foient con-  
sumées, il est réduit à un état qui l’oblige de garder  
le lit. La couleur de l’urine varie : mais pour l’ordinai-  
re elle est haute en couleur, & peu abondante, queI-  
quefois cependant ( & cela arrive souvent dans lesma-  
ladies nerveuses ) elle est pâle & abondante. Quelque

*6^* ATR

forte que foit la couleur de l’urine, on ne s’apperçoit  
point qqe le malade ait la fievre , ni à sim pouls, ni à  
la fioif & à la chaleur qu’il ressent : de forte que les si-  
gnes pathognomoniques, oü ceux qui indiquent mani-  
festement le commencement de cette consomption ,  
semt la diminution des forces du malade, le dégout,  
fans aucune fievre, fans toux, & fans difficulté de rese  
piration , quoique dans le cours de la malqjjîe, lorf-  
que la confomption de la chair a peu à peu affecté tou-  
te l’habitude du corps , la refpiration est un peu plus  
difficile, comme il arrive à ceux qui font extremement  
affoiblis.

La caufe immédiate de cette maladie réside, à ce que je  
crois, dans le sisteme des nerfs, & provient de la mau-  
vaife disposition des esiprits animaux, & de la destruc-  
tion du ton des nerfs , ce qui fait que je l’appelle pour  
l’ordinaire *consomption dans l’habitude du corps.* Cat  
comme l’appétst & la digestion sont détruits par l’affoi-  
bliffement du ton de l’estomac , l’élaboration, l'assimi-  
lation & la volatilifation des fiscs nourriciers sont re-  
tardésdans toute l'habitude du corps, à cause du mau-  
vais état du cerveau & des nerfs.

Les caufes qui disposent à cette maladie, semt, comme  
je l’ai généralement observé, les violentes passions de  
lame, Fustige immodéré des liqueurs spiritueisses , le  
mauvais air , qui font très-propres à détruire le ton des  
nerfs & le tempérament des esprits.

Cette maladie, de même que la plupart des maladies ner-  
veufes est chronique, & très-dissicile à guérir, à moins  
qu’on n’y remedie dès le commencement. Elle trompe  
d’abord, & le malade fe flatte, ce qui fait qu’on appel-  
le pour l’ordinaire le Medecin trop tard. Elle dégé-  
nere en une enflure hydropique & œdémateufe du  
corps, furtout des extrémités inférieures , & dans ce  
cas le malade ne peut échaper ; tout ce qu’on peut faire  
est delui procurer quelque foulagement & de retarder  
fa morf de quelques jours.

CURE.

La cure, lorsqu’on l’entreprend à tems, consiste dans Pu-  
sage convenable des remedes stomachiques, & propres  
à fortifier les nerfs, tels que les chalybés, les antifcor-  
butiques, les céphaliques & les amers de toute espece :  
Par exemple,

Supposé que le malade foit constipé, il prendra  
tous les trois ou quatre jours à sim lever, quatre  
onces de décoction amere avec le fené; ou le soir  
avant de *se* mettre au lit, deux onces de teinture  
sacrée, ou de ma teinture céphalique stacrée, fai-  
te avec 1’*hiera picra,* infusée dans de Peau de  
rue , de cerife noire, & de l’eau de pivoine.

Sa boisson ordinaire doit être de la biere douce, dans  
laquelle on aura fait influer un fachet de drogues  
céphaliques & antifcorbutiques. Une heure avant  
de dîner , il prendra trente gouttes *d’élixir de pro-  
priété* dans un verre de vin blanc d’absinthe. On lui  
appliquera fur la région de l’estomac l’emplâtre sto-  
machique magistrale, avec quelques gouttes d’huile  
chymique de cannelle & d’huile d’absinthe. Ou bien  
on lui fomentera tous les jours l’estomac avec du vin  
clairet dans lequel on aura fait bouillir des fachets  
\* aromatiques de feuilles de mente , d’absinthe , de la  
canelle, du macis, de la zedoaire, du galanga, de  
la racine dé fouchet & du jonc odorant. Si c’est en  
été, il ufera d’eaux calybées, & si c’est en hiver de  
sirop calybé, ou de notre vin calybé & aromatique,  
fait avec de la limaille d’acier, éteinte trois ou quatre  
fois dans du bon vin blanc, & avec des racines de ze-  
doaire, de galanga , des noixmufcades, de la canelle  
choisie, du macis, des cubebes, des clous de girofles pi-  
lés , & infusés dans le même vin. Je présure à tous les  
calybés, l’extrait de Mynsicht , que je donne à mes

A TR 634  
malades pendant vingt ou trente jours en forme dé  
bol ou de pilules. Par exemple :

Prenez *extrait calybe de Mynsicht -> demi-serupule,  
baume du Perou , qui dans ce cas n’est pas peu  
agreable a l estomac, et aux nerfs , sept gouttes i  
vieille conserve de roses rouges, une dragme,  
poudre de reglisse) autant qu’il en faut pour leur  
donner la consistance de pilules.*

Faites une masse de pilules de grandeur moyenne, en-  
veloppez-les d’une feuille d’or, donnez-en une fois  
par jour au malade;

Le baume blanc, l’efprit de corne de cerf, & de sel am-  
moniac font fort falutaires dans le cas dont nous par-  
lons, à caufe qu’ils fiant amis des nerfs. Par exem-  
ple .

*Donnez* au malade huit ou dix gouttes de baume blanc ,  
ou de l’esprit de corne de cerf, dans une quan-  
tité convenable de fucre candi , deux fois par  
jour.

Le malade tâchera de se distraire pàr l’exercice & la fré-  
quentation de fes amis ; car cette maladie est prefque  
toujours occasionnée par le chagrin & les soucis. La  
bonté de l’air est extremement salutaire aux nerfs &  
aux efprits ; c’est pourquoi il doit chercher les lieu  
où il est le meilleur & le plus pur. Comme l’estoma  
est de toutes les parties du corps celle que la maladie,  
affecte le plus, le malade doit garder un régime con-  
venable , user d’alimens qui lui plassent, & ne pas s’ac-  
coutumer trop long-tems à la même nourriture.

*Atrophie causee par l’inanition.*

*Α* cette espece de consomption générale de toute l’ha-  
bitude du corps , appartient encore une autre sorte de  
consomption , qui provient de l’appauvrissement du  
sang, lequel est occasionné par la perte extroardinaire  
du suc nourricier. Il arrive de-là que la maffe du seing  
étant dépouillée des stucs balsamiques & nourriciers s’é-  
chauffe, ou ne fournit que peu ou point du tout de  
nourriture aux parties mufcuîaires, d’où il réfulte une  
confomption de tout le corps , & une fievre hectique  
qui *se* fixe dans toute l’habitude , fans toux considéra-  
ble, finis difficulté de,resipiration , sans autre affection  
remarquable des poumons , au moins dans le commen-  
cement de la maladie. Il faut avouer cependant qu’à  
mefure qu’elle augmente , les poumons femblent être  
en quelque forte affectés , surtout lolssqulon. arrête les  
évacuations surnaturelles qui occasionnent cette mala-  
die, fans avoir auparavant corrigé la maffe du sang,  
pour lui redonner *sa* nature balsamique, & le rendre  
tel qu’il doit être pour servir de nourriture au corps.  
Dans ce cas il n’est pas surprenant que la sérosité chau-  
de & acre du siang qui paffe continuellement dans la  
siibstance molle & glanduleuse des poumons y cauEe s  
depuis que les pasta-ges par lesquels elle avoit coutu-  
me de s’évacuer, sont obstrués, des engorgemens & des  
inflammations & des ulceres à la fin ; d’où il arrive que  
cette confiomption qui résidoit originellement dans  
l’habitude du corps , dégénere peu de tems avant la  
mort en une consomption des poumons, accompagnée  
de la toux, de la difficulté de respirer, & des autres  
signes pathognomoniques de cette maladie. Dé - là  
vient, comme je l’ai siouvent remÿqué , qu’à moins  
qu’on ne rende l’appétit & la digestion au malade, au  
moyen des remedes propres à fortifier, l’estomac & à  
altérer le fiang pour qu’il puisse *se* charger de nouveau  
d’un suc balsamique , la confomption continue & dé-  
génere à la fin en une confomption mortelle des pou-  
mons ; au lieu qu’elle ne résidoit auparavant que dans  
l’habitude du corps.

Il est vrai que cette confomption n’est point différent»

*e3y* ATR

de *s’atrophie* nerveufe dont nous avons déja parlé .Car,  
comme dans celle qui provient du mauvais état des  
fucs & des esprits nerveux, le chyle nourricier qui passe  
sans cesse dans le sang, devient moins propre à nour-  
rir les parties du corps, & que la masse du simg si? trou-  
ve chargée de sijcs dénués d’esprits & incapables de  
nourrirle corps , ce qui occasionne le dégout,une foi-  
blesse d’estomac ; & par une sitite nécessaire une con-  
fomption de tout le corps, & une fievre hectique , &  
une chaleur dissolvante dans les parties solides, occa-  
sionnée par celle du sang & des esprits ; de même dans  
cette dernière espece de consomption , les sucs nourri-  
ciers abandonnant la masse du fang, les parties muse  
culeustes du corps *se* trouvent privées de la nourriture  
dont elles ont befijin, & tombent dans *F atrophie.* Il  
arrive de-là que la masse du simg qui reste , ne recevant  
plus de nouveau chyle , manque d’esprits , & ne peut  
plus fournir de nourriture au corps, & qu’il s’allume  
une chaleur extraordinaire, fixe & hectique , non-feu-  
lement dans le Eang , mais aussi dans les esprits, & dans  
toutes les parties Eolides , d’où s’ensilit la sécheresse &  
le défaut d’appétit. C’est de cette efpece de constomp-  
tion dont nous allons maintenant traiter : mais com-  
me sa cure varie, salivant la différence des évacuations  
qui la catssent; je ne dirai rien de plus touchant *sa* cu-  
re générale, puisque j’aurai occasion de m’y arrêter ,  
lorfque je traiterai des différentes especes d’évacua-  
tions qui la causient, dansdes articles qui leurconvien-  
nent.

Les causes de ces consomptions, simt fuivant Morton :

Une hémorrhagie.

Une gonorrhée ou les fleurs blanches.

Les atsscès & les ulceres.

De donner à teter à un enfant au-delà de ses forces.

La dyffenterie ou diarrhée.

Le diabetés.

La falivation,  
L’hydropisie ,  
Des siseurs trop abondantes.

On traitera des consomptions qui proviennent de ces  
cauEes, dans les articles qui leurs conviennent.

Cette consomption générale qui provient des évacua-  
tions , dépend non-seulement des caisses que nous ve-  
nons de rapporter, mais encore de plusieurs autres ma-  
ladies. Ce qui fait qu’on peut l’appeller avec raifon  
*consomption scmptomatique universelle.* Premierement  
elle peut avoir pour catsse la lienterie , lorsque la fa-  
culté de l’estomac qui forme le chyle est offensée par  
la mauvaise disposition de la falive, & le mauvais tem-  
pérament du fluide nerveux. D’où il arrive que le fang  
& l’habitude du corps ( depuis que les alimens ont paf-  
sé dans les intestins & en scmt sortis sans être digérés)  
ne reçoivent plus aucune nourriture , d’où résistte né-  
cessairement une *atrophie* causée par l’inanition.

Cette consomption universelle provient souvent de l’al-  
tération & de l’affoiblissement extraordinaire de la bi-  
le & du sim pancréatique , ou même des si.ics qui font  
pour l’ordinaire séparés par les petites glandes qui ta-  
pissent la Eurface interne des intestins, & qui fervent à  
la séparation des parties excrémentitielles des alimens,  
de celles qui nourrissent le corps. Il arrive de-là que les  
parties chyleuses des alimens qui sortent de l’estomac  
ne pouvant s’insinuer dans les petits orifices des vaisa  
sieaux lactés, sortent avec les excrémens par les selles  
qui sont blanches ou chyleuses, à cause du défaut ou  
de la mauvaife disposition de la bile , ( qui est le véri-  
table menstrue qui siertà la séparation du chyle ) com-  
me il arrive ordinairement dans la jaunisse , ce qui af-  
faiblit le corps & amaigrit les chairs ; ou jaunes, com-  
me dans la passion cœliaquè, à causie du défaut de sé-  
crétion du fuc pancréatique, ou de la liqueur que sépa-  
rcnt les glandes des intestins, ou de l’altération de la

ATT 636

nature de ces sucs. Dans le dernier cas, l’urine est tein-  
te d’une couleur jaune ou bilieufe , au lieu que c’est  
tout le contraire dans le premier. Dans ces deux cas, le  
chyle n’étant point séparé des parties excrémentitielles  
des alimens, le fang est privé de la nourriture dont il a  
bestoin ; & j’ai souvent remarqué que lorsque cela arri-  
ve, le,plalade est attaqué d’une *atrophie* ou conhomp-  
tion extremement aiguë.

Enfin , cette consomption symptomatique universelle  
est quelquefois causée par un grand nombre de tumeurs  
fcrophuleufes situées dans le méfentere, qui resserrant  
& comprimant les vaisseaux lactés, interrompenttout-  
à-fait ou en partie le passage du fuc nourricier qui *se*sépare dans les intestins, & passe par les vaisseaux lac-  
tés dans la masse du fang. Dans ce cas les Eelles sont  
abondantes & chyleuses, le ventre devient dur & en-  
flé , l’urine coule en petite quantité, & conserve  
Ea couleur naturelle. Il arrive de-là que le seing ne *re-  
cevant* plus de nouveau chyle, les parties musculesses  
sont privées de leur nourriture , s’amaigrissent &tom-  
bent insensiblement dans le marasine , quoique le ma-  
lade ait bon appétit & n’ait point de fievre. Cet acci-  
dent est arrivé à un enfant de ma connoissance qui  
avoit environ quatre ans.

Toutes ces confomptions iymptomatiques fontévidem-  
ment incurables, à moins qu’on n’apporte d’abord une  
attention particuliere aux maladies dont elles dépen-  
dent : mais dès qu’une fois on a dissipé ces dernieres  
avec le fecours de l’art, cette efpece *d’atrophie* cesse  
d’elle-même, & C’est ce qui fait qu’on doit chercher la  
cure de cette confomption dans celle des maladies  
qui l’occasionnent.

ATT

ATTA, est le nom que l’on donne à ceux qui jpnt la dé-  
marche foible; *boiteux iA-rsia,* ceux qui marchent fur  
la pointe du pié. *Isidorus. Atta,* ὀ τὸΐς ποσὶν ἀρχομενος  
HgpinaTsiv , *Vet. Glosse.* c’est-à-dire, « qui pose d’abord  
»sim pié star la terre, » du verbe *drL.*, ou ἄσσω, sautil-  
*ler* ou *boiter ,* ce qui est une contraction d’à^o) ou  
ἄιττα. Le passage suivant de Festus a rapport à notre  
sistet, a Les *attaes* dit cet Auteur, font ceux qui à cause  
« de quelque défaut dans leurs jambes ou leurs piés,  
« marchent fur la plante du pié , & semblent plutôt  
« toucher la terre que marcher; de-là vient qu’on don-  
« ne au Poète Quintius , qui avoit ce défaut, le fobri-  
« quet *d’atta-,* qui lui est toujours demeuré. »

' ATTAGAR , *une pierre.* **RULAND.**

ΐ ATTAGEN ,Ἀτταγᾶς, ou ἀτταγὴν, est une perdrix d’A-  
sie qu’on appelle *communémentfrancolin.* Les Grecs  
l’appelloient λαγώπους, d’où est dérivé le mot *lagois*que l’on trouve dans Horace , *leporipes* ou *leporarius,*a pié *de Fievre,* » à cause que fes piés sirnt couverts de  
poil comme ceux du lievre. Pline l’appelle *attagena  
Phrygia.* Je crois que *attagas ésorsioeyaç,* est un mot  
Phrygien, & qu’il vient *d’drsia. yax,, «* le pere ou le  
» chef du pays, » car cet oifeau étoit fort estimé à cau-  
fe de scm gout qui est excellent. Mais arTa γᾶν appro-  
che beaucoup plus du Phrygien ; γᾶν ou γάνος, est le  
même que l’Hebreu ῥα, *gan,* en langue syriaque  
*garnia,* en *Arabeginna,* qui est le nom qu’ils donnoient  
au jardin toujours verd ou paradis terrestre. Les Phry-  
giens donnent au bouc le nom d’alaY^;, silivant Ar-  
nobe, comme étant ἄττα γῳς, « le pere des chevres, »  
car le *cos* des Scythes est notre chevre & le γῆς îâ des  
Hebreux,

Martial dit en parlant de *1’attagen :*

*Inter sapores fertur alitum primus  
Ionicarum gustus attagenarum»*

Et Aristophane dans Athenée :

Ἀτταγῶς ἢδιστον ἐψἐῖν ἐν Ἀπννικίοις κρέας ;

*6yf* ATT

« La chair de *V attagen* est la plus délicate de toutes cel-  
« les que l’on stert aux fêtes publiques. »

Horace dit encore :

*Non afra avis descendat in ventrem meum,  
Non attagen Ionicus.*

On trouve dans Pline le passage fuivant : *Attagen maxi-  
me Ionicus celebratur , vocalis alias , captus obmutese  
cens, quondam existimatus inter raras aves : « V attagen*« d’Ionie est fort estimé , il chante lorfqtj’il est en li-  
« berté : mais il ne dit plus rien lorsqu’il est enfermé,  
a On le regardoit autrefois comme un des oifeaux les  
« plus rares, » la ἀτταγὴν κονιστικὸς όρνις. τῶν γὰρ ὀρνίθων  
ό'σοι με'ν nTnTiKoi, ἀλλ’ ἐπίγειοι, κονιστικόι. « *Tb attagen* est  
« un oifeau poudreux; on donne ce nom à tous les oi-  
« feaux qui ne font pas beaucoup d’ufage de leurs aîles &  
« qui rafent la terre en volant. » Athenée prétend que  
*F attagen* est un peu plus gros que la perdrix, & décrit  
fes couleurs de la maniere fuivante :''θλος κατάγραφος  
τὰ περὶ τὸ νῶτον , κεραμῦ τὴν χρόαν, ὑποπυρίζων μᾶλλον.  
« Tout son dos est de couleur de tuile, excepté qu’il  
« tire un peu plus sur le rouge. »

Toutes ces circonstances prouvent que *Fatpagen* est le mê-  
me que notre gelinotte, que l’on distingue de la ma-  
niere fuivante.

*Attagen*, Offic. Aldrov. Ornith. 2. 75. Bellon. des Oysi  
241. Jonsi de Avib. 41. Oem. de Avib. 199. *Attagen  
Aldrovandis ErancolI.no Italorum,* Raii Ôrnith. 174.  
Ejusil. Synop. A. 54. *Attagen Aldrovandifeu Franco-  
lino Italorum,* Will. Ornith. 125.*Lagopus altera Pli-  
nii. An Gallina Corylorum,* Schw. A. 277. *Gelinotte.*

Oribase prétend, *Medic. Collect, Lib. I, cap.* 3. que la  
chair de cet osseau est beaucoup meilleure en automne  
que dans aucune autre faifon, Il dit aussi dans les mêmes  
Collections, *Lib. II. cap.* 42. qu’elle est très-aisée à di-  
gérer, & Aétius est du même sentiment que lui.

Trallien recommande cet oiseau dans la phthisie , Galien  
dans les douleurs néphrétiques, & Avicenne prétend  
qu’il augmente la semence.

Le dedans du gesier de cet oiseau est extremement odo-  
riférant lorfqu’il est nouvellement tué.

La *gelinotte* Ee nourrit principalement de végétaux, & fait  
très-peu d’ufage de ses aîles, si ce n’est pour éviter le  
danger, ce qui fait qu’elle contient très-peu de fel exal-  
té. La chair de cet oiseau est très-saine & très-agréable.

ATTALUS & ATTALICUS, sont des noms appro-  
priés à certains médicamens composés dorlt il est fait  
mention dans Galien , qui les a lui-même pris dans  
d’autres Auteurs.

ATTELABUS ARACHNOIDES, ( *Aldrov. Jonsi. )*est un infecte aquatique qui tient de l’araignée & de la  
sauterelle : *sa* tête ressemble à celle de la sauterelle, ses  
yeux sont élevés, les autres parties fiant semblables à  
celles de l’araignée, mais il n’a que six pattes ; il nage  
dans l’eau ou il rampe siur la terre. Sa couleur est cen-  
drée.

11 est estimé résolutif, appliqué extérieurement.

Cet animal est une espece de sauterelle.

ATTENUANTIA, *Atténuans.* Les remedes *atténuans*ou incisifs sont de la derniere importance dans la Me-  
decine, comme il est aisé de s’en convaincre pour peu  
qu’on réfléchiffe sur leur nature, leurs qualités & la ma-  
niere dont ils operent. Telle est la vertu des racines de  
boucage ou pimprenelle blanche, de pié de veau, dla-  
corus , de cabaret, de raifort fauvage, d’aunée, de chi-  
corée fauvage, d’iris de Florence, de Eçeau de Salo-  
mon, de dompte-venin, des feuilles de damafonium,  
de beccabunga, de cueillerée, de cresson de fontaine  
& des Indes, ou de capucine, de passerage, de rosso-  
11S , de fumeterre, de trefle d’eau, de petite centaurée,  
d’hysope, de fcordium, de cerfeuil, Je chardon-bé n,

ATT 638

depetite joubarde, de toutes les especes d’aulx, depoireaux & d’oignons, du bois degayac & de fon écor\*  
ce; des aromates, poivre & gingembre; des semences  
de moutarde, de cueillerée & de cresson ; des gommes  
ammoniaques , galbanum , sagapenum , opopanax ,  
myrrhe & benjoin ; des préparations chymiques &  
pharmaceutiques fuivantes, le mercure doux, l’Ethiops  
minéral, les fleurs de soufre, les fels alcalis fixes &  
ceux des végétaux tirés par l’incinération, en particu-  
lier le fel de tartre & celui d’absinthe; les fels moyens,  
comme le fel digestif de Sylvius, notre fel apéritif, les  
fels ammoniac, polychreste, d’Epfom, de Sedlitz, le  
tartre vitriolé, la terre foliée de tartre, l’arcanum du-  
plicatum, la folution des yeux d’écrevisses, le nitre,  
les fels volatils, comme le fel volatil de Eel ammoniac,  
sim esprit volatil urineux, lloxymel icillitic, la teintu-  
re alcaline d’antimoine, celle de gomme ammoniaque  
& de poivre d’Inde, la résine de gayac , les sirops de  
Nicotiane, de Velard, les fecules de pié de veau, &c.  
des fontaines médicinales, qui outre la vertu délayan-  
te & apéritive , ont aussi celle d’ineisier , comme les  
eauxd’Egra, de Sedlitz, de Carles-Bades; des infu-  
sions en maniere de thé, dont la vertu incisive & dissola  
vante vient principalement de l’abondance du princi-  
pe aqueux, & enfin le petit lait doux, qui, à raison du  
sel doux & délié qu’il renferme, déterge , & en même  
tems leve les obstructions des vaisseaux excrétoires.

De ces incisifs, les uns agiffent fur les parties fluides,  
d’autres sur les parties solides du corps. Le nombre de  
ceux qui agiffent immédiatement silr les fluides est très-  
petit , & leur effet ne doit être attribué qu’aux délayans  
aqueux , qui ont certainement beaucoup d’efficacité  
pour fondre les humeurs gluantes & visqueufes, & aux  
sels alcalis fixes & volatils, & aux parties nitreufes,  
lesquelles furtout mêlées en forme liquide ou folide  
aux humeurs épaisses & compactes, les résolvent & les  
divisent sensiblement. Tout le reste agit sur les solides  
en augmentant leur tension, leur force, leur contrac-  
tion, & le ressort & la force fystaltlque des vaisseaux,  
ce qui fait qu’ils pressent & broyent plus fortement les  
liqueurs qu’ils contiennent, qu’ils accélerent leur mou-  
vement progressif & augmentent leur mouvement inté-  
rieur, & que les sucs ténaces & épais étant obligés de  
passer plus fouvent, & étant poussés plus fortement  
dans les vaisseaux capilaires, fe séparent & fe divifent  
en globules plus petits, d’où vient la fluidité dcs li-  
queurs. Or cette opération des incisifs fur les parties  
fiolides , vient à quelques-uns du fel acre fixe qu’ils  
contiennent. Telles font les racines de pié de veau, de  
boucage , de cabaret, d’iris de Florence , de fçeau de  
Salomon ; les feuilles de damafonium , de passerage ,  
derossolis, le poivre & le gingembre, qui ont bien un  
gout piquant, mais distilés par l’alembic avec l'eau ,  
ne donnent ni huile volatile acre, ni une eau de gout  
acre , & par-là font connoître la fixité de leur  
nature. D’autres incisifs doivent leurs effets à un fel  
acre fubtil volatil. De ce nombre font le raifort fauva-  
ge, l’aunée, le creffon, la moutarde & toutes les espe-  
ces d’oignons, d’aulx & de poireaux. D’autres agissent  
au moyen d’un fel neutre irritant, comme font tous les  
fels neutres, dont l’acrimonie & la qualité irritante fe  
connoissent, non-feulement au gout, mais à leurs ef-  
fets, qui Eont l’augmentation de l’excrétion intestina-  
le & de celle de l’urine, quand on les fait prendre à  
grandes doses. Il y en a qui agissent à raifon d’un SH  
acre marié avec beaucoup de parties sulphurelsses, ce  
qu’on voit sans peine dans la gomme ammoniaque , le  
sagapenum, l’opopanax, le gayac & sa résine, qui don-  
nent par la distilation du Eel acre, & une grande quan-  
tité d’huile. Enfin d’autres agissent à raisim d’un fiel  
métallique sclbtil & pénétrant , comme le mercure ,  
surtout le mercure doux & l’éthiops minéral.

La vertu des *atténuans* & des incisifs s’étend à bien des  
choses , & les différens effets qu’ils produifent leur  
font donner de toutes parts différentes dénominations.  
Car lorfque des humeurs ténaces & visquetsses non-

*esou* ATT

seulement s’arrêtent dans les cavités & les canaux, mais  
qu’elles engorgent & obstruent les petits tuyaux des  
visiteres & des excrétoires , les *atténuans* à raisim de  
leur vertu incisive & dissolvante, débarrassant les hu-  
meurs arrêtées, ouvrant les tuyaux engorgés , ont une  
vertu apéritive & en méritent le titre. Ils méritent  
également celui d’anti-scorbutiques & depurifiansle  
fang; car comme la pureté & la température des fiscs  
vitaux dépend du bon état des sécrétions & de l’excré-  
tion des parties inutiles & superflues, & que ces deux  
opérations fiant interrompues par l’obstruction formée  
dans les vaisseaux excrétoires & les glandes par l’épaise  
fssement des liqueurs & leur vifcosité ; il est évident que  
les remedes qui ont la vertu d’incifer les liqueurs épaise  
fes & de lever les obstructions , font les meilleurs  
qu’on puisse employer pour purifier le sang, & combat-  
tre le fcorbut, puisque dans cette maladie les humeurs  
Eont très-intempérées & remplies de beaucoup de par-  
ties hétérogenes , visqueustes, salées , si.llphureuses &  
acres. Comme les incisifs produifent des effets très-  
différens, il faut favoir ceux qui conviennent principale-  
m ent à chaque maladie.

Dans les affections du ventricule & des premieres voies  
pour dissoudre & incifer les crudités visqueuses qui s’y  
rencontrent, on emploie avec beaucoup de sciccès les  
racines de pié-de-veau, de boucage , de jonc aromati-  
que , le poivre, le gingembre, le tartre vitriolé ou *s ar-  
canum duplicatum,* le"fel digestifdeSylvius, notre fel  
apéritif, le fel d’absinthe , l’esprit de fel simple ou  
dulcifié & la teinture apéritive de Mœbius; &lorf-  
qu’on veut en même tems faire sortir par le bas ces  
humeurs crues & mal digérées , on fe fert très-utile-  
ment des fels moyens, & furtout du SH de Sedlitz ,  
d’EpEom & du Polychreste.donnés à grande dose, 8c  
dans un véhicule aqueux suffisant.

Lorsqu’il faut dissoudre dans les maladies de la poitrine  
& faire fortir par l’expectoration des humeurs visqueu-  
ses qui l’embarrassent , on emploie très-utilement la  
racine d’aunée , celle d’iris de Florence, le rossolis ,  
l’hyi'ope, le scordium , le capilaire, la gomme ammo-  
niaque , la myrrhe , le benjoin, le soufre, le baume du  
Perou, le nitre antimonié , la terre foliée du tartre,  
l’oxy mel fcillitic, la folution des yeux d’écrevisses dans  
le vinaigre distilé, le sirop de nicotiane & celui de  
velar.

LoTque le sang est surchargé d’impuretés épaisses & te-  
naces, qui ont causé des obstructions dans les vaisseaux  
excrétoires , & dans les liqueurs une intempérie sidée,  
sulphureuse, scorbutique , les incisifs les plus conve-  
nables font la racine de raifort fauvage, la cueillerée ,  
le cresson de fontaine, la capucine , la passerage, le  
becca-bunga, la petite centaurée, le trefle d’eau, le  
chardon-béni, la fumeterre, la petite jombarde, la  
moutarde , la gomme ammoniaque, le fagapenum , la  
myrrhe , la liqueur de nitre fixe, l’huile de tartre par  
défaillance, la folution denitre, notre élixir tempéré,  
la teinture d’antimoine avec les alkalis, celle des bois,  
l’esprit de SH ammoniac , le fiel d’absinthe avec le jus  
de citron, & entre les eaux médicinales, celles de Sed-  
litz.& d’Egra.

Quand il s’agit de résoudre & de fondre le fang caillé  
après des contusions ou des épanchemens , la racine de  
fceau de Salomon, les feuilles de damafonium, de  
cerfeuil, le vinaigre distilé avec les yeux d’écrevisses,  
la terre foliée de tartre, le nitre antimonié., réussissent  
merveilleufement.

Dans les maladies où la lymphe s’est épaissie, & surtout  
par le mélange du virus vénérien, les meilleurs incisifs  
sont le guayac, la faponaire, la teinture alcaline d’an-  
timoine, le mercure doux & l’éthiops minéral, dont  
l’ufage est admirable lorsqu’on l’emploie avec pruden-  
ce , pour dissoudre & résoudre les liqueurs épaisses qui  
Ee fiant arrêtées dans les glandes, & particulierement  
dans celles du foie. HoffmaN , *Vol.* I. *Sect.* 2. *chap.* 4.

ATTENUATIO, *atténuation. Noyez Attenuantia.*

ATTICUS, Ἀττικὸς ; *Attique, d’Attica, Athenien.* Le i

ATT 640

miel *attique* passe parmi les Auteurs qui ont écrit fur la  
Medecine pour être le meilleur.

ATTICUM, Ἀττικὸν doit être le nom d’un onguent,  
si l'on fait attention à l’ufage auquel Hippocrate l’em-  
ploie dans, le quatrieme livre des *Epidémiques* , où il  
dit : « une certaine personne avoit un ulcere à la jambe  
« qu’elle oignit avec *i’atticum, » ατΊικω.* Ἀττικὸν est  
aussi quelquefois une épithete dont on fe sert au lieu  
ύ’ἀγΓεῦον ou χύτρα, & signifie un vaisseau *Attique.*

Cire *attique.* Il en est parlé dans Scribonius Largus.  
ATTILUR ; poisson de rivierefort commun dansie Po,

& femblable à l’éturgeon. Sa chair est mollasse, & d’un  
gout peu agréable.

ATTINGAR VENERIS ; l’action de blanchir le cui-  
vre pour le convertir en argent.

ATTINGAT ; le même que fleur de cuivre, *flos aeris.  
Noyez Æs.*

ATTINGIR, *botte de terre.* **RULAND.**

ATTONITUS MORBUS , *apoplexie.* Voyez *Apo\*  
plexia.*

ATTRACTIO, *attraction.*

ATTRACTIVUM, *attractif* Paracelfle décrit sim *at-  
tractif spéelffispxO* de la maniere sciivante.

« Il attire , ’dit-il, ce qu’il y a de superflu dans le corps, &  
« en chasse tout ce qui peut lui nuire ; car il y a certains  
*« aaractifsYpScificpj.es* d’une nature si propre à agir flur  
«la chair , qu’ils peuvent en attirer une centaine  
« de livres, de la même maniere que l’aimant atti-  
«re le fer. Il est arrivé de nos jours, qu’un homme  
« ayant usé d’un *attractif de* cette espece,il lui attira les  
«poumons dans la bouche, & le suffoqua. Un autre  
« ayant eu le malheur de faire sortirla prunelle de fon  
« œil hors de l’orbite de la même maniere, il fut im-  
« possible de la remettre dans sa place naturelle. Il y a  
« des *attractifs* qui agiffent fur le fer, le bois, les plan-  
« tes, la chair & Peau. J’ai vu moi-même une emplâtre  
« qui attiroit autant d’eau qu’il en eut fallu pour rem-  
« plir une citerne, d’où elle retomboit comme si on  
« Peut jettée du haut d’une maison. »

«On peut de même au moyen de certaines compositions  
*« attractives,* attirer le plomb, Pétain, le, cuivre, Por &  
« l’argent ; arracher des branches d’arbre , & ce qui  
«est encore plus surprenant, enlever une vache en l’air.

a Cela étant, on doit appliquer des remedes qui ont une  
« qualité *attractive* silr le corps,pour en tirer tout ce qui  
«est capable de lui nuire par fa mauvaise qualité. Ο11  
« doit les appliquersisr un émonctoire de la partie affec-  
« tée, ou sifr un ulcere qui sert d’émonctoire, ou bien  
« s’il *se* présente une glande , on doit la rendre telle en  
«l’ouvrant. J’ai vu un *attractif*de cette espece attirer &  
« chasser la matiere qui occasionnoit la peste d’une ma-  
α niere si surprenante, qu’elle surpasse toute croyance.  
« On n’a jamais vu mourir une personne à qui on a  
« donné ce remede , quelque astreisse qu’ait été *sa ma-*«ladie. «

Voici la maniere dont on prépare cet *attractif*

Faites de toutes ces drogues un cérat avec de la cire, de  
la gomme adraganth & de la térébenthine,pour en  
ustir de la maniere qu’on l’a dit ci-dëflùs. PaRA-  
**CELSE ,** *Aeleldox. Lib. VIL*

Si j’ai inséré dans cet ouvrage le paragraphe précédent,  
c’est moins pour engager le Lecteur à en faire ufage,  
que pour en montrer le ridicule.

On

641 ATT

On donne le nom *d’attractifs* aux remedes qui ont la ver-  
tu d’attirer.

ATTR ACTORIUS, *attractif* ; doué de la vertu d’at-  
tirer.

ATTRAHENS.On emploie souvent ce mot dans le mê-  
me sens que leprécédent.

ATTRITA ; écorchures causées par le frottement d’une  
partie contre l’autre.

ATTRIT IO, *attritioni,* écorchure superficielle des piés,  
des cuisses ou autre partie, causée par trop d’exercice  
Ou autrement.

On *se* fiert encore de ce mot dans la Medecine & la Phi-  
Iosophie , pour exprimer le frottement de deux corps  
l’un contre l’autre pour emporter leur furface , ou ex-  
citer de la chaleur fans aucune perte de leur silbstance.  
Le mot *attrielon* signifie en général quelque espece de  
frottement que ce soit.

ATTY-ALU. Nom que les Indiens donnent au *Ficus  
Malabarensis, folio oblongo acuminato y fructu vulgari  
aemulo.* Raii Hist.

A T U

ATUREB. Ruland explique ce mot, si tant est que l’on  
puisse appeller cela une explication, par *vitrum aza-  
zeze,* sians nous dire, non plus que Castelli, ce que  
c’est *cfoeazazeze.*

*AT Y*

AT Y P O 5,Ἀτυπος , dic pnvatlf, & τὑπὸς , *forme*ou *ordre ; erratique irrégulier.* On donne ce nom aux  
maladies qui ne gardent aucun ordre dans les retours de  
leurs accès. Il signifie aussi une difformité de membres.

Mais ἄτυπος, *atypos,* d’a privatif, & τύστὴω , *frapper,* sig-  
nifie une personne qui ayant quelque défaut dans les  
organes de la voix, ne peut modifier l’air au point de  
former certains fions.

A T Z

ATZOYATL ; nom que les habitans du Méxique don-  
nent à la *Mirabilis Mexicana,* ou *Marvel du Méxique,*que Ray prétend être tout-à-fait différente du *Marvel*du Pérou. Ra Y, *Hist. Plant.*

A V A

AVACCARI *(garciaeD* est un petit arbre des Indes,  
dont les feuilles, les fleurs & le fruit font semblables  
au myrthe, mais beaucoup plus astringens. Il croît fur  
les montagnes dans la Province de Malabar.

On l’estime beaucoup dans le pays où il croît pour les dyst-  
senteries invétérées qui proviennent de catsse froide.  
LEMERY, *des Drogues.*

AVANACU. Voyez *CadeLAvenacu.*

AU ANSIS ,Ἀυανσις, d’*α,υω , dessecher* ; desséchement en  
général, mais proprement celui des plantes, occasionné  
par leur vieilleffe.

AU ANTE , Ἀυαντὴ ou ἀυαψὴ, dérivé du même verbe  
que le précédent. On peut traduire ce mot par *mala-  
die seche* , dont Hippocrate donne la defcription sui-  
vante dans le fecond livre *de Morbis.*

« Ceux, dit-il, qui font atteints de cette maladie, nepeu-  
α vent demeurer sans manger, ni supporter la nourritu-  
« re qu’ils prennent. Lorsqu’ils semt fans manger, leurs  
« entrailles font du bruit, & l’orifice de l’estomac leur  
« fait de la douleur. Ils vomissent tantôt une forte  
a d’humeur, tantôt une autre. Ils rendent de la bile, de  
« la Ealive, de la pituite , des matieres acres ; & après  
«avoir vomi, il leur semble qu’ils font mieux : lorf-  
« qu’ils ont pris de la nourriture, ils fiant travaillés de  
« rapports & de rots ; ils ont le viseige rouge, & une  
« chaleur brûlante. Il leur semble qu’ils doivent beau-  
vu coup aller à la selle : mais le plus souvent ils ne ren-

A V A 642

«dent que des vents. Ils ont mal à la tête, ils sentent  
« des picotemens par tout le corps, tantôt en une par-  
« tie , tantôt en l’autre, comme si on les piquoit avec  
«des aiguilles. Ils ont les jambes.pesantes & foi-  
« bles ; ils *se* consument enfin , & s’affoiblissent peu à  
«peu. »

On doit dans ce cas commencer par purger le malade,  
lui donner ensuite l’émétique, mais surtout lui purger  
le cerveau. Il doit s’abstenir de la boisson , & de toutes  
sortes d’alimens doux, gras & huileux. On doit le fair e  
vomir après les repas avec du fuc de décoction d’orge ,  
lui donner du lait d’ânesse ou du petit lait, supposé  
que la seiison le permette, & enfinte un purgatif ou un  
émétique, salivant que le Medecin le jugera à propos.  
Il *se* baignera dans Peau froide , si c’est au printems ou  
en été ; & pendant l’automne ou l’hiver, il s’oindra le  
corps & fera un exercice modéré , & il montera à che-  
val, silpposé qu’il foit trop foible pour supporter l’exer-  
ciceà pié. Il tssera d’alimens rafraîchissans & laxatifs J  
& s’il a le ventre trop serré , on lui donnera un lave-  
ment émollient. Cette maladie est chronique , & ac-  
compagne le malade jufqu’à la vieillesse ; & alors otî  
elle le quitte, ou elle le conduit au tombeau. Ηιρρο-  
**CRATE , περὶ νύσων,** *Lib. II.*

Le Clerc met cette maladie au nombre de celles qui n’ont  
pas conservé les nomsqu’Hippocrate leur donne, quoi-  
qu’on les reconnaisse par les accidens qu’il leur attrla  
bue. Il juge par la description que nous en avons don-  
née, que c’est l’affection hypocondriaque.

AVANTURINE. *L’avanturine* est une pierre rongea-1tre eu jaunâtre , toute parstemée de paillettes qui  
reffemblent àde l’or, belle & agréable à la vue. Il yen  
a de deux especes, une naturelle, & l’autre artificielle.  
La naturelle *se* trouve en plusieurs lieux de France; on  
en mêle dans la poudre qu’on met sur le papier pour la  
rendre brillante.

L’artificielle est une vitrification ou un mélange de pail-  
lettes de cuivre qu’on a fait dans du verre pendant  
qu’il étoit en fusion fur le feu.

Les Emailleurs l’emploient dans leurs ouvrages : mais  
je ne fache pas qu’elle foit en tssage dans la Medecine.

AVARAMO TEMO. Voyez *Abaremotemo.*

AUC

AUCHEN, Ἀυχὴν, *le cou.*

AUCHMOS ,Ἀυχμὸς, *T Spuisse cher* ; tems extremement  
chaud & étouffant. Les Latins le traduisent *parscqualor-*Hippocrate emploie souvent ce mot.

AUCTIO, *augmentation, accrétion.*

AUCUPALIS SORBUS, & AUCUPARIA , sont  
les noms que l’on donne à *FOrne* ou *Cormier sauva-  
ge.* **BLANCARD.**

AUD

AUDACIA , dans un sens médicinal, est cette espece  
d’audace & de hardieffe qu’on a dans le délire, &  
lorsque l’on est attaqué de la phrénésie. Il signifie  
aussi impudence. Hippocrate veut qu’un Medecin en  
sioit exempt.

ΑυϋΕ,Ἀυδὴ, *voix.* Voyez Vox.

AUDITORIUS , *auditif.* Tels sont le conduit auditist  
*meatus auditorius,* & le nerf auditif, *nervus audito-.  
rius. N oyez Auris.*

AUD1TUS, *lefens del’ouie.* Voyez *Auris-*

AVE

AVELLANA, Offic. *Corylus fylvestris,* Ger. 1250.  
Emac. 1438. Raii Hist. 2. 1379. Synop. 3. 439. Mer.  
Pin. 30. C. B. Pin.418. Merc. Bot. lu 31. Phyt. Brin  
31. Tourn, Inst. 582.Elem. Bot. 453- Boerh. Ind. A.  
2. 176. Dill. Cat.Giss 35. Buxb. 86.Rupp. Flor. Jen,  
265. *Corylus feu nux Avellanas.ylvesuris,* J. B. ϊ, 269.

643 AVE

Parla Theat. 1416. Chab. 38. *Nux Avellanas.ylvesiris,*Jonf Dendr. 112. DaLE. *Aveline.*

Miller fait mention de six fortes de noisettes.

La premiere est celle dont on vient de parler, qu’il ap-  
pelle *Noisette sauvage.*

La seconde est le *Corylussativa, fructu albo minore s sive  
vulgaris*, C. B.

La troisieme est le *Corylus sativa,fructu rotundo maximo,*

La quatrieme est le *Corylus sativa, fructu oblongo rabente,*C. B.

La cinquieme est le *Corylus sativa rfructu oblongo rubente,  
pellicula alba tecto,* C. B,

La sixieme est le *Corylus Hispanica esiructu majore angulo-*so , Pluk. Alm.

Le premier de ces arbres est commun dans plusieurs bois  
d’Angleterre, & lesPaysians en apportent une grande  
quantité à Londres.

La sieconde & la troisieme efpece croissent dans les en-  
droits couverts & humides des jardins: mais le fruit est  
beaucoup meilleur & beaucoup plus abondant lorsiqu-’il  
est en plein air, qu’on a foin de l’empêcher de devenir  
trop touffu , & d’être étousse par d’autres arbres.

La quatrieme & cinquieme esipece,. c’est-à-dire , les noi-  
setiers blancs & rouges , simt estimés pour leur fruit  
qui est fort doux, & qui a la coquille fort tendre.

La sixieme espece nous vient toutes les années d’Efpagne,  
& on la vend à Londres en hiver.On en a planté dans les  
jardins : mais je n’ai point encore trouvé que ces ar-  
bres réussissent aussi-bien que ceux que l’on feme.

Tout le monde fait que le noifetier ne vient jamais fort  
grand, & qu’il pousse un grand nombre de branches  
longues, minces, tendres & pliantes, dont les feuilles  
scmt grandes, rondes, dures & dentelées , & qui simt  
précédées au commencement du Printems d’un grand  
nombre de chatons de figure oblongue. Les nosset-  
tes naissent deux, trois ou quatre ensemble sim une  
même tige , & elles sirnt enveloppées chacune d’une  
cocffc membraneuse , ouverte & découpée à sim extré-  
mité. Lorsqu’elles fiant mûres, leur coquille est dure  
& cassante,& leurs amandes fort douces. Cet arbre croît  
dans les bois & dans les haies.

Je ne fache point qu’on emploie aucune partie de cet ar-  
bre dans la Medecine. Plusieurs prétendent que les  
chatons & les coquilles desnoifettes font astringentes,  
& les amandes'très-difficiles à digérer,qu’elles chargent  
l’eftomac , empêchent la respiration, & rendent la voix  
rauque, quoique l’émulsion que l’on en fait avec de  
l’hydromel foit fort bonne contre la toux feche & invé-  
térée. MILLER , *Bot. Offe*

Les meilleures *avelines* font celles qui font grosses, mû-  
res, dont l’amande est prefque ronde,rougeâtre, pleine  
de SUC, d’un bon gout, & qui n’est point vermoulue.

Les *avelines* sirnt plus nourrissantes que les noix, & quel-  
ques-uns les croyent pectorales.

Elles sirnt venteuses & difficiles à digérer.

Elles contiennent une moyenne quantité de fel volatil  
& essentiel, beaucoup de parties huileuses & ter-  
restres.

Llufage modéré de ce fruit ne fait aucun mal, pourvu  
qu’on ait l’estomac bon.

*R E M A R QU E S.*

Les *avelines* font un fruit très-connu; il y en a de diffé-  
rente grosseur, elles croissent fur un même arbrisseau  
dans les haies & dans les bois, on en plante aussi dans  
les jardins.

Les *avelines* & les noifettes contiennent une grande  
quantité d’huile qu’il est aisé d’extraire. Les premie-  
res ont meilleur gout que les secondes, parce que leur  
sc?l n’est pas si pénétrant, & qu’il est étroitement uni  
à leurs parties huileuses.

AVE 644

Les *avelines* simt pectorales & nourrissantes à cause de  
leurs parties huileuses; elles ont encore une qualité  
astringente à cause de leur principe terrestre qui don-  
ne beaucoup de consistance aux liqueurs & abforbe  
l’lulmidité superflue qui relâche les parties solides. El-  
les sirnt très-difficiles à digérer lorsqu’on en mange  
avec excès , à catsse de leur substance solide & ter-  
reuse.

Les chatons des *avelines* sirnt astringens , propres pour le  
cours de ventre & pour exciter les urines.

On fait avec les *avelines* des confitures d’un gout excel-  
lent qu’on emploie pour dessert & pour faciliter la di-  
gestion. LEMERY, *Traité des alimens.*

Les noifettes & les *avelines* font purgatives lorsqu’on en  
mange beaucoup.

La creme des noisettes est bonne pour le calcul & l’ardeur  
d’urine. On peut en faire des émulsions. Quercetan  
donne une dragme de poudre de noifettes , mêlée avec  
une égale quantité de corail préparé dans un verre  
d’eau de chardon-béni ou de coquelicot, dans la pleu-  
résie. ToURNEFoRT.

AVENA, Offic. Βρωμος , Dioscorides. *Avoine. Avena  
vesica,* Ger. 68. Emac. 75. Park. Theat. 1134. Mer.  
Pin. 13. *Avena alba -,* J. B- 2. 432. Raii Hist. 2. 1253.  
Synop. 3. 389. Chab. 176. *Avena vulgaris,* Merc.  
Bot. 2. 16. Phyt. Brit. 14. *Avena vulgaris feu albas*C. B. Pin, 23. Theatr 469. Hist. Oxon. 3. 209. Tourn.  
Inst. 514. Elem. Bot. 415. Boerh. A. 2. 161. Rupp.  
Flor. Jen. 244. Buxk 34 DaLe,

Ce grain ne croît point aussi haut que le froment ou le  
riz. Mais fa tige a beaucoup plus de nœuds : ses feuilles  
font les mêmes que celles du froment ; au fommet de  
sa tige est une quantité de plusieurs grains séparés,  
portés fur des pédicules longs & grêles; le grain est  
plus long , moins gros & plus uni que l’orge, & il est  
enveloppé d’une cosse. On le seme en Mars ou Avril.

*L. avoine* est astringente & dessicative ; le gruau qu’on en  
fait est une nourriture excellente, tant pour les mala-  
des que pour ceux qui fe portent bien ; fa décoction est  
fort en ufage dans toutes fortes de maladies. *L.avoine*torréfiée dans une poste, & renfermée dans une toile  
fine, & appliquée toute chaude fur le côté, appaifeles  
douleurs de la pleurésie ; la colique & les tranchées,  
lorfqu’on l’applique Eur le ventre. MILLER , *Bot. Offic-  
L.avoine* crue ne sert qu’à nourrir les chevaux & autres  
animaux : mais lorsqu’elle est réduite en gruau, on en  
fait des gâteaux & autres mets qui fonttrès-falutairesà  
ceux qui fe portent bien , aussi-bien qu’aux perfonnes  
qui ont des maux de gorge & de poitrine, surtout lorse  
qu’on y ajoute du sifcre candi, de la conserve de violet-  
tes, des groseilles ou des figues. On doit choisir pour  
cet effet *V avoine* la plus groffe & la meilleure. Ces mets  
lâchent le ventre. & chaffent les humeurs visqueuses  
qui l’incommodent. Quelques Auteurs prétendent  
qu’ils engendrent des vers, à quoi l’on peut remédier  
en les préparant avec de Panis ou de la semence de fe-  
nouil. Les gâteaux de gruau guériffent les tranchées &  
les flux de ventre ; ils paffent pour faire du bien à ceux  
qui ont des maladies de confomption, des apostumes,  
ou qui font fujets aux douleurs de la pierre. *Pline, L.  
XVIII. N. H. c.* 17. nous apprend que les Allemands  
ne se nourrissoient que de gâteaux faits avec de la farine  
*d’avoine',* & l’expérience nous apprend que les enfans  
qui s’en nourriffent font très-robustes & ont le tein  
frais. *Theod. Tabern. Herb. L. I. Sect.* 7. c. 21. & *Jean  
Gusors, Tab. Med. S. Medicun. Domest. Tab.* 60. Dans  
plusieurs pays on fait non-feulement du pain, mais en-  
core de la biere avec *F avoine 3* & l’on prétend qu’il ne  
faut qu’en manger quelques grains pour être guéri de  
la cardialgie. Le pain qu’on en fait est noir, d’un gout  
defagréable, échauffe, fe digere difficilement & resser-  
re le ventre. *Galen. Lib. I. de Aliment. Fac. cap.* 14. 7.  
*Bruyer. de Re Ci b. L. V. c.* 20. *Claud. D codât. Panth.  
Hyg\** L. *II. cap. 2.* Il est cependant fort bon pour dimi-

645 A V E

nuerl’embompoint qui est excessif, & pour réduire le  
corps dans l’état où il doit être. *Cardan. L. VIII. Sub-  
til.* assure que les Mofcovites font avec *F avoine* une bie-  
re ou boiffon, qui est d’une nature si chaude & si forte,  
qu’elle enivre plutôt que le meilleur vin. *L.avoine* en  
forme d’émulsion est fort salutaire dans les accès né-  
phrétiques. La décoction *d’aveline* mêlée avec l’eau de  
pivoine est bonne pour les fievres, suivant *G. H. Velseh.  
Cbil.* I. *Exot. Cur. et Obs.* 643.

*L’avoine* cuite dans Peau jusqu’à une certaine consistan-  
ce & appliquée sur les tumeurs inflammatoires & les fisc  
tules, en hâte la guérison. Elle guérit la teigne étant  
mêlée avec du heure. *Tlavoine* & la graine de cumin  
enveloppées dans une toile fine & appliquées chaude-  
ment star le ventre, appassent la colique & sont bonnes  
pour les maladies de la matrice, *Case. H ossem an. in Con-  
seil. â L. Scholz, Edit. L. III. Cons.* 14. Quelques-uns y  
ajoutent des baies de laurier & de genievre. Il est bon  
dlobsterver ici que l’on en peut préparer avec de la fien-  
te de cheval un remede qui est admirable pour la coli-  
quespa jauniffe, les douleurs du calcul & du côté , &  
pour chasser Parriere-faix. Rien n’est meilleur pour  
corriger la rudesse des ongles & pour guérir les crévase  
ses des doigts, qu’un cataplasine *de avoine* préparé avec  
de Peau & de la poudre de mauve de marais, *Ger. Bla-  
stus Med. Univers. Part. IV. cap.* - On emploie la pail-  
le *d’avoine* dans les bains qui sont destinés à appaisier  
les douleurs que cause le calcul des reins. Sa lessive  
teint les cheveux de couleur jaune. Cette paille est  
bonne pour les vaches , qui l’aiment beaucoup : mais  
elle n’est pas si bonne pour les chevaux, à qui elle don-  
ne des tranchées. Lorsqu’un cheval a une suppression  
d’urine , il n’y a qu’à lui donner de *F avoine* cuite dans  
du vin le plus chaudement que l’on pourra,pour la faire  
cesser aussi-tôt. Lorfque les poules ne peuvent point  
pondre, on leur donne de *i’avoine* rôtie , pour remé-  
dier à ce défaut. BARTHOL. Ζοβν. *Botanolog.*

Les habitans d’Ecosse,de Galles,de Derbyshire & des Pro-  
vinces septentrionales de l'Angleterre,ne *se* nourrissent  
pour l’ordinaire que de gâteaux plats faits avec de *Fa-  
voine.* Mais on les paitrit avec du levain de biere pour en  
dissiper la vifcosille, pour les rendre plus acesicens , &  
par là plus propres à ceux qui font beaucoup d’exerci-  
ce & qui mangent beaucoup deviande. La farine *d’a-  
voine* qui n’est pas levée est fujette , de même que tou-  
tes les autres fubstances farineufes, à engendrer des  
vifcosiles dans l’estomac & les intestins : mais elle vaut  
beaucoup mieux que si elle avoit fermenté, lorfque  
l’alcali domine dans le tempérament.

L’excellent remede dont on retire tant d’utilité dans plu-  
sieurs maladies aigues,je veux dire le gruau, est fait avec  
de la farine *d’avoine* cuite avec de l’eau. Il a les mê-  
mes vertus que Peau d’orge d’Hippocrate, & fournit un  
aliment acefcent fort propre dans les cas où les humeurs  
tendent à une putréfaction alcaline , ce qui est assez or-  
dinaire dans la plupart des maladies aiguës. Les végé-  
taüx farineux étant digérés & cuits dans Peau, devien-  
nent plus acefcens. Voyez cette partie de PArticle *al -  
cali* , où j’ai indiqué le régime qui convient dans les  
maladies aiguës.

Dale fait mention d’une autre espece *d’avoine s* qui est la  
noire.

*'Avena nigra s* Ind. Med. 16. Chom. 746. Raii Hist. 2.  
1253. Synop. 3. 389. Mer. Pin. 13. J.B. 2.432. Chab.  
176. C. B. Pin. 23. Theat. 472. Tourn. Inst. 514.  
Elem. Bot. 41 Boerh. Ind. A. 2. 161. Hist. Oxon. 3.  
209. Buxb. 35. *Avena semine nigro* Rupp. Flor. Jen.  
244.

On la feme de meme que la précédente pour nourrir les  
chevaux.

Il y a encore plusieurs autres especes *d’avoine* dont il est  
parlé dans les Auteurs qui ont écrit fur la Botanique ,  
qui ont les mêmes vertus que les deux que nous ve-  
nons de décrire. Voyez *Ægilops,*

AVE 646

AVENQUA , est le nom que les Portugais donnent à  
*Fadianthum Brasilianum , capilaire du Brésil.*

AVENZOAR , nom d’un Medecin Arabe.

Quoique l’on ne puisse point déterminer précisément Ie  
siècle dans lequel cet Auteur vivoit, il y a toute appa-  
rence qu’il est moins ancien qu’Avicenne & qu’il a pré-  
cédé Averrhoes, qui le comble d’éloges dans plus d’un  
endroit de fes Ouvrages, & lui donne le titre de glo-  
rieux, d’admirable, de thréforde toute connoissance &  
du plus fameux Medecin qui ait vécu depuis Galien  
jufqu’à sim siecle. Il naquit ou du moins il demeuroit  
à Sevile, capitale de l’Andalousie, où les Califes Ma-  
hométans faifoient pour lors leur résidence. Il vécut  
cent-trente-cinq ans, commença à exercer la Medeci-  
ne à quarante , d’autres difent à vingt, & eut l’avanta-  
ge d’acquérir plus d’expérience qu’aucun Medecin qui  
l’ait précédé otl qui foit venu après lui, car il jouit d’u-  
ne fauté parfaite jufqu’au dernier moment de fa vie.  
Il nous apprend lui-même la maniere dont il fut em-  
prifonné & les traitemens barbares qu’il essuya de la  
part d’Haly, Gouverneur de cette ville, quoiqu’il ait  
guéri, comme il le rapporte, le fils de ce Ministre, de la  
jaunisse avant ou après cet accident. Il a écrit un Livre  
appellé *Th Tisser,* dans lequel il indique les remedes,  
aussi-bien que le régime qu’on doit garder dans la plu-  
part des maladies, & qui fuffit pour nous faire juger de  
l'on favoir & de sim expérience. Il paroît aussi par cet  
Ouvrage qu’il avoit la direction d’tm Hôpital & qu’il  
fut souvent employé par Miramamolin.

La plupart des Auteurs lui donnent le nom d’Empirique  
siur je ne siai quel fondement, puifqu’il le mérite beau-  
coup moins que les autres Medecins Arabes ; ce qui  
pourroit faire juger qu’ils n’ont jamais lu que la Pré-  
face deses Ouvrages, qui est un recueil des remedes  
dont lui ou d’autres s’étoient fervis. Car fans compter  
qu’il étoit d’tine famille qui exerçoit la Medecine de-  
puis long-tems , comme il paroît par les éloges qu’il  
donne à fon pere & à fon grand-pere qui étoient tous  
deux Medecins, il nous apprend lui-même qu’on n’a-  
voit rien négligé pour sim éducation, & qu’il avoit ap-  
pris non-seulement tout ce qui regarde la Medecine  
proprement dite, mais encore tout ce-qui peut avoir  
rapport à la Pharmacie & à la Chirurgie, 11 avoit pour  
maxime que l’expérience est le guide le plus sûr que  
l’on puisse silivre dans la pratique , & que c’est elle qui  
condamne ou qui fait l'éloge du Medecin durant sa vie  
aussi-bien qu’aprèsEa mort. Il s’explique d’une maniere  
encore plus remarquable dans un autre endroit;car après  
avoir prouvé combien peu il est important d’employer  
telle ou telle huile dans le cas de quelques tumeurs, il  
obEerve en passant que tant s’en faut que l’on puisse ac-  
quérir le talent de la Medecine par des dlstinctions de  
Logique ou par des fubtilités de Sophistes, qu’il n’y a  
au contraire qu’une longue expérience jointe à beau-  
coup de jugement qui puisse nous procurer un talent si  
extraordinaire. Si quelqu’un entreprenoit, dit-il, pat  
exemple , de faire une distinction scrupuleuse entre les  
remedes laxatifs, qu’il fe mît en tête de découvrir la  
qualité & la quantité proportionnées d’un médicament,  
pour l’approprier avec exactitude au tempérament du  
malade & à la nature des humeurs que l’on a dessein  
d’évacuer, & à la calculer de telle sorte qu’il rte péchât  
ni par excès, ni par défaut, il n’en feroit pas plus au  
fait de la méthode qu’on doit si.iivre dans la cure d’une  
maladie. Je ne doute point qu’il n’ait eu dessein de dé-  
signer Alkindus qui a composé un Traité dans ce gen-  
re Eur les doses & les propriétés des remedes.

Cet Auteur est si ennemi de la charlatannerie, & fait si  
peu de cas des simples recettes, qu’il s’emporte contre  
l’impudence des vieilles femmes & contre la fuperstle  
tion des Astrologues. Il rapporte que fe trouvant un  
jour dans une circonstance épineuEe & dans laquelle il  
ne Eavoit quel parti prendre, après aVoit inutilement  
consi.dté plusieurs autres Medecins, il prit enfin le parti  
d’aller consiulter S011 pere qui vivoit dans une ville sort  
éloignée de la sienne. Le bon vieillard *se* contenta pour

*ëyr* AVE

toute réponse de lui indiquer un passage dans Galien  
qu’il lui ordonna de lire, en lui dssant que s’il ne ve-  
noit point à bout après l’avoir lu de guérir cette mala-  
die, il ne devoit jamais s’attendre à réussir. Cetavis eut  
tout le succès qu’il pouvoir désirer , car il eut le bon-  
heur de guérir son malade, ce qui les satisfit extreme-  
ment l’un & l’autre. En effet, il paroît si sort attaché  
dans tous fies Ouvrages à la secte dogmatique , qui est  
directement opposée à celle des Empiriques , qu’il ne  
manque jamais de raisonner silr les catsses & les spmp-  
tOmes des maladies. Et comme il prend Galien pour  
guide dans ce qui concerne la théorie de la Medecine,  
il ne perd aucune occasion de le citer, & en parle plus  
fouvent que tous les autres Medecins Arabes. FstEIND,  
*Histoire de la Medecine.*

Les Ouvrages *sfoe Avenzoar* ou *Abhomeron Aben-Zoar* a  
composés, sont :

*Liber Theifir Dahalmodana Vahaltabsr,* ou *Rectiflcatio  
medicationis et regiminis.*

Cet Ouvrage a été imprimé deux fois à Venise en 1496.  
& 1514. *in-folio.* On l’a réimprimé en 1531. *In-octavo ,*& on y a joint sim Antidotaire & les Collections d’A-  
verrhoes, VaNDER Εινοεν, *de Scriptis AIedicis.*

AVERICH *, soufre.* **JOHNSON.**

AVERRHOES vivoit peu de tems après Avenzoar ,  
puisqu’il nous apprend lui-même qu’il étoit en liaifon  
avec *ses* enfans. Il mourut à Maroc Pan 595. de l'E-  
gire. Quelques Auteurs fixent *sa* mort huit ans plus  
bas. Il tenoit un rang considérable dans le monde, &  
sus OuVrages Pont rendit célébre dans toute l’Europe  
après *sa* mort. Il nâquit à Cordoue & sut élevé dans  
la Jurisprudence, mais il s’appliqua dans la stlite à l’é-  
tude des Mathématiques & de la Medecine. J. Leo rap-  
porte que sim ayeul fut député par fes compatriotes  
pour offrir la couronne à l’Empereur de Maroc qui le  
nomma Grand-Prêtre & premier Juge du Royaume de  
Cordoue , il lassa ce poste à *ses* dePcendans après en  
aVolt joui long-tems. *Averrhoes se* rendit fameux par  
fa générosité , *sa* patience , & fon application conti-  
nuelle à l’étude, la nature lui aVoit accordé des grands  
talons , qu’il eut foin de seconder, & entre autres une  
grande subtilité dans le raisonnement. Le grand nom-  
bre de Volumes qu’il a composés soir Aristote lui ont  
fait donner le titre de Commentateur , on l’a même  
appelle Pame d’Aristote. Il composta par ordre du  
Miramamolin , de Maroc , un Licre silr la Medeci-  
ne fous le nom de Collection, qu’il a dÎVÎsé en plu-  
sieurs parties qui concernent tout ce qui appartient à la  
Medecine. Cet ouVrage est , comme il llaVoue lui-mê-  
me , un recueil de ce que les autres Auteurs aVoient  
écrits silr ce sistet à quelques changemensprès. 11 com-  
mence par les principes les plus généraux de cet art  
pour passerensilite aux regles les plus particulieres, ce  
qui fait , suÎVant lui, qu’on ne sauroit comprendre ce  
qu’il a écrit à moins que d’être extremement Versé dans  
l'étude de la Logique & de la Physique. En effet il n’y  
a point de Medecins Arabes qui aient fait plus d’ufage  
de ha Philofophie d’Aristote, dans la théorie de la Me-  
decine , ce qui lui a attiré la critique des SaVans de  
l’Andalousie. C’est , je penfe , ce qu’il veut donner à  
entendre lorsqu’il dit qu’il *se* Eert d’expressions & qu’il  
explique des choses qui aVoicnt été inconnues à ceux  
qui l’avoient précédé , & qu’il déduit ce qu’il dit des  
principes de la Physique. Il aVoue qu’il, n’avance rien  
de nouveau dans ce qu’il a écrit Pur l’anatomie; en effet  
il ne fait que copier Galien. Il n’y a rien dans la partie  
de fon Ouvrage qui regarde la pratique qu’il n’ait em-  
prunté des autres Auteurs ; il paroît même n’avoir pas  
été fort versé dans cette partie de la Medecine, s’il faut  
en juger par ce qu’il dit & par les circonstances de *sa*vie. Il fait cependant une remarque que je ne me fou-  
viens point d’avoir vu dans aucun Auteur, qui est qu’on  
ne peut avoir la petite vérole plus d’une fois. Il paroît

AVE 648

que la principale vue qu’il a eue dans cet Ouvrage a  
été de donner des idées justes fur la théorie de la Me-  
decine , au sistet de laquelle il s’étoit élevé dans ce  
tems-là des grandes diEputes ; & comme il fuit la même  
méthode qu’Aristote dans sim Histoire des Animaux ,  
de-là vient aussi qu’il a pris à tâche dans sim Ouvrage ,  
de concilier les opinions de ce Philosophé avec celles  
de Galien , auquel il paroît donner la seconde place  
dans son estime.

M. Bayle a recueilli un grand nombre de passages dans  
différens Auteurs touchant *Averrhoes* : mais comme il  
n’a jamais consulté , à ce qu’il semble, l’original , &  
qu’il Euit Ees Auteurs Eans restriction ; il n’est pas sclr-  
prenant qu’il soit tombé dans l’erreur. Il rapporte , par  
exemple , stur la foi de *Champerius, eustAverrhoes* étoit  
ennemi juré d’Avicenne , qu’il affecte pour cette raifon  
de ne point nommer , quoiqu’il en parle fouvent dans  
cet Ouvrage & dans *ses* Differtations Métaphysiques,  
sans parler du Commentaire qu’il a composé *lurleCau-  
ticade* cet Auteur. Il si-issit pour prouver la fausseté de  
ée qu’il avance, *Osu Averrhoes* étoit ennemi juré d’A-  
vicenne , de jetter les yeux fur le Commentaire que  
nous venons de citer; car il y parle dtl Traité d’Avi-  
cenne comme de la meilleure introduction à la Mcde-  
cine qui ait jamais paru : mais comme il est fort abré-  
gé & qu’il a befoin d’éclaircisscmens, il entreprend lui-  
même cette tâche ; & ce qui prouve encore mieux sa  
bonne-foi , lorfque Avicenne semble pofer quelque  
faux principe, il indique en quel fens on doit l’enten-  
dre pour qu’il soit vrai. C’est ce qu’il fait furtout au  
scljet de la doctrine d’Avicenne sim la seiignée des vieil-  
lards ( qu’il distingue parfaitement ) & sur Pufage des  
lieux fouterrains. Cette méthode en particulier, dit-il.  
ne convient point à ceux qui vivent dans notre climat,  
qui est le cinquieme , c’est-à-dire , en Espagne ; mais  
bien à ceux qui habitent le quatrieme, qui est plus froid  
& qui est celui où vivoit Avicenne. Ce que M. Bayle  
rapporte d’après M. Pafquier, *OsaAverrhoes* faigna fon  
fils quoiqu’il n’eût que trois ans, est également faux ,  
car *Averrhoes* nous apprend que c’est Avenzoar à qui  
cela arriva. Ce qu’il dit dans un autre endroit, d’après  
M. Petit, *osu Averrhoes* ne donna jamais aucun reme-  
de à ses malades , comme il prétend qu’il l’avoue lui-  
même , est tout - à - fait contraire à ce que nous lisons  
dans fon Ouvrage , quoiqu’il faille avouer qu’il ne fut  
jamais , felon toute apparence, fort habile dans la pra-  
tique de la Medecine.

M. Bayle s’étonne de ce que M. Herbelot s’étend si peu  
fur le chapitre de cet Auteur célebre ; & moi j’aurois  
sistet d’être silrpris de sa prolixité si.ir le mêmessujet, si  
je ne Eavois qu’il s’attache à rapporter quelques vieux  
contes que l’on a fait de fon irreligion parmi lefquels  
on peut mettre ce fameux mot : *fit anima mea cum phi-  
losophas,* qu’on lui attribue peut-être avec aussi peu de  
fondement que toutes les particularités que nous avons  
rapportées. Cet Auteur a ramassé avec des peines infi-  
nies tout ce qu’il a pu trouver dans les Auteurs moder-  
nes fur cet article ; mais rien d'approche de l’emphase  
avec laquelle il rapporte la dissertation que ce Medecin  
Arabe composa contre *Algazel,* fondateur de la fecte  
appellée *Motazelas*, qui fut très-fameux dans le siecle  
précédent,& mourut l’an 503. de l'Egiro,piece,qui au ju-  
gementde Rapin , est écrite avec beaucoup de déllea-  
tesse ; mais qui , fuivant lui , est très-dangeretsse. Elle  
renferme un grand nombre de spéculations touchant la  
nature de Pame, conformes à la doctrine d’Aristote , il  
y explique entre autres chofes l’unité de l’entendement;  
M. Bayle prétend conclurre de cet Ouvrage , *cjaAver-  
rhoes* est un impie qui s’efforce de nier l'immortalité de  
Pame , & par une conséquence nécessaire, les récom-  
penPes & les peines réservées dans l’autre monde. Ce  
n’est point à moi à pénétrer les raisims qui ont engagé  
M. Bayle à préter de pareils sentimensà *Averrhoes’. je*me contenterai seulement d’observer ici , que s’il eût  
pris la peine de consulter cet Auteur, au lieu des Com-  
pilateurs dont il cite l’autorité, il eût changé de senti-

A R U

ment ; car *Averrhoes* soutient dans une Dissertation ,  
que Pame n’est point matérielle , & dans une autre  
qu’elle est immortelle. Il est assez ordinaire aux Com-  
pilateurs d’histoires particulieres de tomber dans une  
infinité de méprises , à casse qu’ils ne tiennent les faits  
que de la seconde main, & ne les rapportent que sur la  
bonne-foi des autres ; au lieu que s’ils prenaient la pei-  
ne de remonter à la source & de consulter les origi-  
naux, ils nous laisseroient des mémoires beaucoup plus  
éxacts.

Ce *asi Averrhoes* a écrit touchant la pratique de la Méde-  
cine est si peu important, que ce seroit perdre le tems  
que de m’arrêter plus long-tems fur ce qui concerne cet  
Auteur. Je me contenterai d’observer ici qu’il fait men-  
tion *d’Alkjadus* Auteur d’un Traité fur la proportion  
& la dose des médicamens composés, qui a paru depuis  
peu , qui est peut-être le même que le fameux Péripate-  
ticien de ce nom qui vivoit fous Almanon. L’Auteur  
entreprend dans cet Ouvrage de soumettre les qualités  
des remedes aux regles de la musique & de l’arithmé-  
tique : mais *Averrhoes* condamne ces subtilités avec rai-  
son , & regarde cet Ouvrage , non-seulement comme  
purement spéculatif & fondé fur le faux principe que  
la qualité d’un remede composé augmente toujours en  
proportion double, mais encore comme une suite de la  
fausse interprétation qu’il a donnée à ce que Galien dit  
fur cestljet. EREIND , *Histoire de la Medecine.*

Les Ouvrages *d’Averrhoes* scmt î

*Collectaneorum de re Medicasectiones tres, â Johanne Bruye-  
rino Cantpegio lathnitate donatae, Lttgdun. Iy^y.fol.*

*Averrhois Opera , Venetus , apud Juntas , Iyyz.fol.*

Son Recueil & sim Commentaire fur le *Cautica* d’Avi-  
cenne font imprimés de même que quelques autres pie-  
ces avec les Oeuvres d’Avenzoar, *Venet.* 14961/0/. et  
*Lugd.* 1531. *quarto.*

Son Livre *de Venenis* a été imprimé à Lyon, en 1517. In-  
*quarto.*

Et sim Commentaire silr Avicenne, *Venetiis* , 1484 &  
1555. *inifol-* **VENDER LINDEN ,** *de Scriptis Medicis.*

AVERSIO, c’est détourner les humeurs vers urtepartie  
opposée , Eoit par révulsion , dérivation , ou répulsion.

AVERSIO signifie aussi nausée , dégout , & l’on s’en sert  
quelquefois pour exprimer le dérangement de l’utérus,  
que les Anciens ont cru fortir de *sa* place dans les ma-  
ladies hystériques.

AVES , *oiscaux.* On a exposé la nature des différens *fi-  
scaux* considérés comme alimens, ou comme remedes  
dans les articles qui y ont rapport,

Aves ou AxICULÆ CtPRIÆ , sont des chandelles parfu-  
mées , ou des bâtons de cire d’Espagne.

ΑνEs est encore un mot dont quelques Chymistes enthou-  
siastes *se* ferVent , pour exprimer, ou plutôt pour dé-  
guifier leurs pensées, en quoi ils réussissent admirable-  
ment, Ruland , par exemple, définit ainsi *F Avis her-  
metts.*

*Æs hermetis, avis volans , quia in altum evolat, et tamen  
iterum in terram propter nutrimenta descendit : unde nu-  
trix omnium est terra.*

L’explication que l’Auteur donne de ce passage en haut  
Allemand est encore plus inintelligible que le latin , le  
Lecteur ne doit donc point être fâché que je me fois  
éVÎté la peine de le traduire.

AVIS MEDICA , est le *Paon.*

AVEVETL & AHOEHOETL, sont des noms que les  
Indiens donnent à *F Asiles Mexicacua.* R a υ , *Hist.  
Plant.*

A U G

AUGARES , ἈυγαρἐςοΛ le nom d’un ingrédient qui en-  
tre dans un lavement pour la passion cœliaque , dans  
une ordonnance de *N. Mimepse , Sect.* 17. *cap.* 45. On  
Ignore jufqu’à préEent ce qu’il signifie, & les Traduc-  
tcurs qui conservent ce mot, aVouent qu’ils ignorent *sa*figniflCation,

A R U 650

AUGITES, Ἀυγίτης, est le nom d’une piètre précieufe;  
que bien des gens, à ce que dit Pline, croyent être à peii  
près la même que le *Callais.* Elle est d’un verd pâle, &  
de moindre poids que la topaze. Pline dit que la *Callais*imite le saphir ; mais qu’elle est plus blanche.

AUGMENTATIO, *augmentation, accroissement”*AUGMENTUM. Les Auteurs divisent les maladies ;

surtout les fievres en *commencement, augmentation*, ou  
*accroissement, status,fonplus haut période*, ou ἀγμὴ, &  
*déclin. L’augmentum* est cette partie de la maladie qui  
dure depuis le commencement jusqu’au *status,* ou juso  
qu’à ce qu’elle soit arrivée à *sa* plus grande violence.

AUGURISTA. Ce mot, suivant l’explication qu’en don-  
ne Castelli, signifie ce que nous appellons un Enchan-  
teur. C’est une personne qui prétend avoir le pouvoir  
de faire paroître des images extraordinaires dans les  
miroirs, les verres & l’eau, & de prédire les événemens  
par le chant & le vol des oifeaux.

AUGUSTUM est une épithete que donnent à certaines  
compositions médicinales , les Auteurs qui les ont dé-  
couvertes, ou ceux qui les décrivent.

A V I

AVICENNA, *Avicenne,*

Le célebre *Avicenne*, fils d’Hali, naquit à Bocharadans  
la Province de Chorafan, vers l’an 980. Il s’appliqua  
de bonne heure à l’étude de la Philofophie ; de forte ,  
si l’on en croit Sorsemus scm disiciple, qu’il possédoit  
Euclide & plusieurs autres Ouvrages de Mathémati-  
que à l’âge de seize ans. Il fit même des progrès si ra-  
pides dans l.létude de la Medecine , que *sa* réputation  
se répandit dans les pays les plus éloignés. Les Histo-  
riens Arabes rapportent de lui qu’il connut au pouls  
la maladie qu’avoit le neveu de Cabous, qui ne venoit  
que d’amour, & qu’il vint à bout, par un stratageme  
dont il *se* fiervit, de connoître quel étoit l’objet parti-  
culier de *sa* passion. Apien rapporte la même chosie du  
Medecin Erasistrate qui découvrit la caufe de la mala-  
die d’Antiochus , fils de Seleucus , & le fiait est si fiern-  
blable, qu’on seroit tenté de croire qu’ils l’ont puisé  
dans cet Auteur. *Avicenne* passa la plus grande partie  
de sa vie à Ispahan ; on nous le dépeint comme fort  
adonné à fes plaisirs, ce qui lui attira différentes ma-  
ladies. On disoit même de lui en proverbe, que sia Phi-  
losiophie n’avoit pu lui apprendre à bien vivre, ni sa  
Medecine à conserver *sa* santé. Il môurut à l'âge de  
58 ans , ou plutôt de 56 en 1036. à Medine & fut en-  
terré dans la Ville d’Hamadan.

Les Historiens nous apprennent qu’il tenoit un rang  
considérable dans le monde, & qu’il fut élevé à la di-  
gnité de Vizir ; ce qui a fait croire à quelques Auteurs  
modernes qu’il étoit né Prince. Quelques-uns même  
ont prétendu qu’il étoit Roi, mais on ne fait *si elé~*toit de Cordoue ou de Bithynie.

Voilà ce que les meilleurs Historiens nous apprennent  
touchant la naissance & l’âge *d’Avicenne* que quelques  
Auteurs ont fait Efpagnol & Egyptien fans aucun son-  
dement. Il est surprenant que Néandre ait trouyé affez  
de matériaux pour composer un Roman aussi étendu  
que celui qu’il nous a lassé de la vie de cet Auteur. II  
dit formellement qu’il naquit à Edeffe , Capitale du  
Royaume de Commagene l’am I45.qu’il étudia à Ale-  
xandrie fous Rhazes, qu’il passa ensuite en Espagne  
où il fut difciple d’Averrhoes à Cordoue. Maisiln’est  
pas étonnant de trouver dans cet Auteur extraordi-  
naireautant de faufl'etés & de contradictions que de pa-  
ges.

*Avicenne a* fait un recueil fous le titre de *Canon,* qui â  
fait un si grand bruit dans toute l’Asie, que plusieurs  
Auteurs Arabes du douzieme & treizieme siecle l’ont  
commenté & réduit en abregé. Il avoit même aquis  
long-tems auparavant tant de crédit en Europe quloh  
n’enseignoit d’autre doctrine que la sienne dans les  
Ecoles de Medecine, & *Avicenne* Eut assez heureux

*6su* AVI

que de conserver fon empire jtssqu’au rétablissement  
des Lettres.

On s’attendroit naturellement à trouver quelque chose  
dans cet Auteur qui répondît à *sa* réputation ; mais je  
puis assurer que quoique j’aie parcouru S011 Ouvrage  
dans diflérentes occasions ( car je ne crois point que  
l’on pense que j’aie fait une étude particuliere de cet I  
Auteur ; ) je n’y ai rien trouvé qui ne foit dans Galien  
à quelques changemens près , dans Rhazes ou Haly j  
Abbas. Il paroît en général prendre plaisir à multi-  
plier les signes des maladies fans aucune raifon ; en  
quoi nos Auteurs modernes ne l’ont que trop imité,  
tant il est aisé de tomber dans les erreurs des autres !  
Il pofe fouvent pour principal fymptome ce qui n’est  
qu’un pur accident, & n’a aucune connexion immédia-  
te avec la principale maladie. Et s’il faut que j’avoue  
ici la vérité, je confeillerois à ceux qui ont dessein de  
choisir un sisteme de Medecine Arabe, de s’attacher à  
celui d’Haly qui est moins confus, plus intelligible &  
beaucoup plus folide que celui *d’Avicenne.* Ερεινο ,  
*Histoire de la Medecine.*

Les Ouvrages *T Avicenne* ont été imprimés à Venife en  
1596. *in-folio.*

Le *Liber Canonis, de Medicinis Cor diali b us, 8e Cautica*ont été imprimés à Venife avec quelques autres pieces  
*apud Juntas,* 1 544. & 1555. *insol. Basiliae, apud Johan.  
Hervagium*, 1556. *infol. Venetiis, apud Octav. Sco-  
tum* , 1500. la-4°. *Grornngae,* 1649.1«-! 2.

*Canon Medicinae. Venetiis, apud Juntas ,* 1595. et 1608.  
*In-folio* 2 *vol. apud Vinc. Valgrifium,* 1564. *in-folio* 2  
*vol. ibidem* 1580. la-4°. *Lovanel, apud Mempœttm,*1658. *in-fol. Uratistaviae, Fol. per Petrum Kirstinium.*

*Libri qusnqust Canonis Medicinae, Aben Ali, Principis si-  
li i Sinae alias corruptae Avicennae. Arabice nunc primum  
impresse. Romae ex Typographia Medicea j* 1593. *in-  
folio.*

*Libellus de removendis Nocumentis, quae accedunt in Re-  
gimine sani tatis : Tractatus de Syrupo acetofo , una cum  
Syraci Medici expositione, In* 2 et 3 *partem* 4. *Fen.* 1.  
*Can. Avic. et Ebenesisuper* 5. *Can. Veneelis apud Do-  
mitium de Tridino*, 1547. *in ma]. Fol.*

*De corde , ejufquefacultatibus, Libellus , Joh. Bruyerino  
Campegio interprete. Lugduni, apud Nicol. Edvardums*I559.ic-8°. i

*De Animalibus ,per M. Mich. Schotur ex Arabico in La-* i  
*tinum eranflatus.* Cet Ouvrage est *in-fol.* mais on ne ί  
fait ni où ni en quel tems il a été imprimé.

*Canonis Libri* 3. *Fen.* ί. *Tractatus quartus, in quo scribit \  
de aegritidinibus capitis, et noxa multa illarum in func-  
tionibus fenfus, et moderaminis, five partis rectricis j â  
Johanne Qsunquaborraeo Latinè versus, et adfldem co-  
dicis Hebraici correctus, Parisiels , apud Marunum Ju-  
venem* 1572. *in-s°.*

*Canonis Libri* 3. *Fen.* 2. *quae est dx Ægritudhnibits Nervo-  
rum* , à *Qinquaborraeo Latinè versu. Parisiis , apud  
Mart. Juvenem,* 1 570. *in-s°.*

*Quarti Libri Canonis Fbn. prima de febribus. Patavii,*1659. ic-I2.

*DeTtnctura Metallorum Tractatus. Francofurt. apud Cy-  
riacum Jacobum*, 1550. *in-asi.*

On croit cet Ouvrage supposé de même que le suivant ;

*Chymicus Liber, Porta Elementorum dictus. B asili ae, apud  
Petrum Pernam^* 1572. ic-8°.

AVICULÆ HERMETICÆ , fel universel que l’on  
trouve, à ce que prétend Sendivogius , dans la rosée.  
Il en est parlé sous ce nom dans les Journaux d’Alle-  
magne.

AVICULARIA SYLVII, est le nom du *SpeculumVe-  
neris majus.*

AVILA, est uhe espece de pomme des Indes qui surpasse  
en grosseur une grosse orange, de figure ronde , char-  
nue , jaune ; elle croît à une espece de liane ou de plan-

A U R 652

te rampante qui s’attache aux arbres voisins dans l’A-  
mérique Espagnole. Cette pomme renferme fous sa  
chair huit ou dix noix plattes , orbiculaire stirant un  
peu fur l’ovale , fe terminant en un endroit en pointe  
obtufe. Ces nois font jointes l’une à l’autre , mais elles  
fe séparent aisément : elles font convexes d’un côté &  
concaves de l’autre, larges à peu près comme nos pie-  
ces de trente fols , épaisses d’un demi-doigt, couver-  
tes chacune d’une écorce médiocrement épaisse, dure,  
ligneufe, un peu raboteufe principalement en sa partie  
convexe, de couleur jaunâtre : fous cette écorce est  
contenue une amande tendre , amere, qu’on estime un  
grand contre-poifon , &un remede excellent contre la  
malignité des humeurs. On en prend une ou deux à la  
dofe. LEMERY, *Traité urnverfel des Drogues simples.*

A U L

AULOS , Ἀυλὸς, signifie proprement un tuyau, un ca-  
nal, ou un trou. Dans Hippocrate, *de Mulierum Mor\*  
bis Lib. II.* il signifie l’orifice extérieur ou l’entrée du  
vagin , & ἐναυλίη le vagin même.

AUtos signifie aussi un chalumeau.

*Aulus s* dans Pline, est un poisson à coquille que nous ap«  
pellons *petoncle.*

AULISCÔS, Ἀυλίσκος , estime fonde ou cannule.

A V O

AVORNUS. Crescentius donne ce nom à *Faune noir.*

A V O S ET A, *Italorum y feu spinzago d?aqua,* est un  
oisteau aquatique, gros comme un pigeon ; scm bec  
est long de quatre ou cinq doigts, noir, relevé, poin-  
tuparle bout. Sa tête est noirâtre, son corps est blanc,  
Ees piés sisnt bleuâtres, ayant les doigs joints par des  
membranes, Ees jambes sirnt longues : il habite enIta-  
lie. Sa graisse est sort résolutive, émolliente, anodyne.  
LEMERY *des Drogues.*

A U R

AURA, *five Gallinassea* (J0NST0N) est une espe-  
ce de corbeau du Mexique, qui approche de la gran-  
deur d’un aigle ; les Indiens l’appellent *oropillotl s sa*couleur est noire, sim bec est fait comme celui d’un  
perroquet ; fon front est couvert d’une peau ridée fans  
plumes : il est armé d’ongles noirs crochus. Cet oifeau  
est commun dans la nouvelle Espagne , il fe tient la  
nuit surfes arbres & fur les rochers , mais il vient le  
jour vers les Villes, il fe nourrit d’immondices & d’ex-  
crémens. On dit que ses petits font blancs , mais qu’ils  
noircissent en grandissant. Us volent en troupe, assez  
haut; leur odeur est mauvaife. Ils contiennent beau-  
coup de fel volatil & d’huile. Le cœur de cet oifeau  
étant séché au soleil est fort odorant. Sa chair étant  
mangée est bonne pour la petite vérole ; fes plumes  
brûlées font détersives , vulnéraires , & propres pour  
empêcher le poil de croître, si l’on en applique la  
cendre fur la chair. LEMERY, *des Drogues.*

AU R ANCUM, *coques d’œufs.* **RULAND.**

AURANTIA, *oranger s* arbre fruitier que l’on distin-  
gue de la maniere salivante :

*Malus aurantia*, Offic. Ger. 1219. Emac. 1463. Raii  
Hist. 2. 1658. *Malus aurantia vulgaris s* Park. Theat.  
1508. *Malus arantiae major ,* C. B. Pin. 436. *Auran-  
elum , mala arantia,* Mont. Ind. 37. *Aranela malusi*C.B. 1. 97. Chab. 5. *Aurantiumvidgare,* Ferr.Hefp.

I 377. Tourn. Inst. 620. Elem. Bot. 493.Boerh. Ind.  
I A. 239. *Mala aurantia ,* Aldrov. Dendr. 489. *Malus*I *aurantia vulgaris major,* Jonsi Dendr. 22. DaLe.

I Cet arbre devient d’une grandeur considérable dans fort  
pays natal. 11 jette plusieurs branches dont les plus  
I jeunes font de couleur verdâtre , garnies de quelques

A U R

épines. Ses feuilles font d’un verd pâle tirant fur le  
jaune, semblables à celles du laurier , portées star des  
queues souillées qui ont la. figure d’un cœur, d’une  
odeur aromatique agréable lorsqu’on les écrase. Ses  
fleurs naiffent parmi les feuilles, raffemblées comme  
en un bouquet, composées de cinq pétales blancs avec  
plusieurs étamines jaunes dans le milieu, extremement  
odorantes. Il leur fuccéde un gros fruit sphérique,  
vert avant fa maturité & enfuite de couleur dlor, cou-  
vert d’une écorce raboteuse qui renferme une moelle  
composée d’un grand nombre de petites loges ou vési-  
cules, remplies d’unfuc acide & de pépins ou graines  
oblongues, pointues par les deux bouts séparées par  
une peau.

Cet arbre est fort commun en Italie, en Espagne, & dans  
le Portugal. Il porte des fleurs & du fruit toute Fan-  
née, mais on cueille ce dernier en Octobre & No-  
vembre.

Le fuc *d’orange* excite l’appétit, il est cordial &rafraîchisi  
saint, bon pour appaifer la foif, & pour les fievres ar-  
dentes. Il est d’un grand ufage dans le scorbut, & on  
le mêle souvent avec les antifcorbutiques. Son écorce  
est cordiale & bonne pour l’estomac qu’elle fortifie &  
qu’elle échauffe , elle empêche la nausée & le vomif-  
fement, & appaife la colique.

On tire des fleurs *d’oranges* par la distilation, une eau à  
laquelle on donne le nom *ffiaqua naphae,* Offic. on fait  
encore des conserVcs & des confitures avec leurs écor-  
ces, & un sirop de leur fuc. On trouve toutes ces pré-  
parations dans les boutiques.

*Nota.* On n’emploie dans la Medecine que les *oranges*de Sevile, celles de la Chine n’étant que pour le plai-  
sirdela table. MILLER , *Bot.Offe*

Ce fruit a differens noms, comme *mala aranela -> auran-  
tta, arangsa, mala aurea, chrysomelea, poma anaran-  
ùa-s aurantia et nerantia s orangsa* ou *aurangia.* Il y a  
toute apparence que *lcspommes* d’or du jardin des Hese  
pérides dont parlent les Poètes, ne font autre chofe  
que les *oranges* ou les fruits de l’arbre dont nous par-  
lons. C’est dans ce fens qu’on doit prendre ce passage  
de Virgile:

*Aurea mala decem misit cras altera mittam.*

Les *oranges* n’ont pas toutes le même gout, & l’on en  
trouve d’ameres & de douces, il y en a qui tiennent  
le milieu entre ces deux qualités, ce qui fait qu’on les  
préfére aux autres avec juste raifon, moins par rap-  
port à l’écorce qui est au-dessus de celle du citron, par  
sa chaleur & sa sécheresse, qu’à caufe de la qualité de  
leursi-ic qui est moins froid que celui du citron.

Les *oranges* ont les mêmes vertus que le citron & le li-  
mon, ce qui fait que l’on conferve dans quelques bou-  
tiques étrangeresl’écorce, l'eau, le sirop, l’essence, la  
teinture & l’huile distilée *d’oranges,* mais surtout des  
cosserves & l'eau distilée de ces mêmes fleurs.

*L’orange* fraîche résiste à la corruption & prévient le fcor-  
but. *Bald. Ronsteus, de Scorbitto,* assure qu’il a connu  
des perfonnes qui ont été guéries de cette maladie par  
Fustige des *oranges* qu’elles mangeoient avec leurs  
écorces. L. Riverius dans sa quatrieme Centurie *, Obs.*84. fait mention d’un Cordonnier qui fe délivra d’une  
fievre quarte qu’il avoit depuis six mois, en mangeant  
pendant quelques jours à jeun , des tranches *dé oranges*cuites dans du vin blanc. Le fuc *d’oranges* douces mêlé  
avec du sirop violat, est excellentpour procurer lefom-  
meil à ceux qui ont la fievre. *Jo. Cameram Hort. Med.*L’écorce de ce fruit pulvérisée & prife dans du vin blanc  
fortifie l’estomac, facilite la digestion, excite l’appé-  
tit, corrige la puanteur de l’haleine & guérit les enfltl-  
res du ventre, la colique, les douleurs qui fuivent l’ac-  
couchement, & la suppression d’urine. Voyez *Ephem.  
N. C. Dec.* 3. *Ann.* 1. *Obs.* 3 5. L’huile distilée a beau-  
coup plus de vertu , & il suffit d’en prendre quatre ou  
cinq gouttes dans du vin. *Domin. Panarolus-, Pent.* 2.  
*Obs.* 8. dit, que l’huile tirée par expression de l’écorce

A U R 654

*d’orange,* guérit les fievres en peu de tems. Les fleurs  
confites avec du sucrefiont un excellent cordial, & paf.  
fient pour efficaces dans les fievres ardentes & pestilen-  
tielles. L’eau que l’on tire des fleurs par la distilation ,  
a une odeur pénétrante & fort agréable ; elle est bon-  
ne dans les fievres malignes & virulentes, car elle ex-  
cite une tranfpiration abondante, elle fortifie le cœur,  
ranime les efprits , appaise la colique , les douleurs de  
l’estomac & tue les *vers.* On l’applique sur le pouls  
pour fortifier le cœur. On la prépare au mieux en Italie  
où on l'appelle *napha & angelica. Noyez Renod. L. I.  
de Mat. Med. scct. 6. cap.* 4. On la donne en Efpagne  
aux femmes qui sirnt en travail. On l’emploie avec suc-  
cès dans les accès hystériques : mais on doit la mêler  
avec du mufc & du sang de dragon. *R. Solenandr. scct,  
5. Consil. Med.* 15. L. *River. Lib.* 15. *Prax. Med. c.*

*6. et Cent.* 1. *Obs. Med. 6<y.* 94. L’eau que l’on tire de  
la femence de ce fruit par la distilation dissipe les dou-  
leurs que cause le calcul des reins. *Ferrar. Lib. IV.  
Hosper. Fol.* 478. Les feuilles, au moyen d’une prépa-  
ration chymique, donnent une huile excellente dans  
les cas où les os de la jambe font découverts. Cette fe-  
mence résiste au poifon & tue les vers. Les feuilles cui-  
tes dans du vin rouge arrêtent les pertes immodérées  
des femmes.

Je ne dois pas oublier ici les *oranges* de la Chine, appel-  
lées en *Latinpomasinensia* on *mala aurantia Chelnensia,*qui font assez connues aujourd’hui, & au-dessus des au-  
tres par la délicatesse de leur gout. Elles portent le nom  
du pays où elles croissent & elles sont fort communes  
à Lisbonne & dans toute l’Espagne. Leur fuc a beau-  
coup plus d’efficacité, mais on ne doit point en ufer  
avec excès, furtout lorsqu’on a l’estomac froid & foi-  
ble. On tire de leurs écorces une essence ou teinture  
que l’on trouve dans les boutiques, qui est extreme-  
ment cordiale & stomachique. BARTHOL. ZoRN. *Bo-  
tanolog.*

L’écorce *d’orange* amere échauffe beaucoup.

Le suc de *F orange* douce , immodérément pris, débilite  
l’estomac & caufe des vents. Pour le stic de *Forange*amere il incommode quelquefois l’estomac & la poi-  
trine, en picotant trop fortement ces parties.

Le fuc de l’*orange* amere contient beaucoup de phlegme  
& de fel acide, & peu d’huile.

Les écorces *d’oranges* douces & ameres conviennent en  
tout tems & à toute forte d’âge, aux persimnes qui ont  
l’estomac foible ou qui font d’un tempérament phleg-  
matique & mélancolique. Pour les fucs de ces fruits ils  
font très-excellens dans les tems chauds, aux perfonnes  
bilieuses & à ceux dont les humeurs semt trop acres &  
trop agitées.

*RE M A R QUE S.*

On nous apporte les *oranges* de plusieurs endroits. Les  
meilleures & les plus estimées pour leur gout exquis,  
Pont celles qui croistent aux pays chauds , non-seule-  
ment parce que le terroir de ces lieux étant chargé de  
beaucoup de soufres exaltés & de fels volatils, en corn-  
munique une grande quantité à ces fruits & leur donne  
une odeur agréable , mais encore parce que la chaleur  
du foleil y digere & y mûrit plus parfaitement leur fuc  
& le rend d’un gout plus délicieux.

Le fuc *d’orange* amere est aigre , parce qu’il contient  
beaucoup de fel acide, & que ce SH est peu embarrasse\*  
& retenu par des parties rameufes ; c’est pourquoi il fait  
sentir aux fibrilles nervetsses de la langue presque tou-  
te sem acidité. Pour le fisc *d’orange* douce, comme il  
contient moins de Eel que le Euc *d’orange* amere, &  
que ce Eel est lié & enchaîné par une plus grande quan-  
tité de parties huileuses, on conçoit aisément qu’il ne  
doit faire qu’une légere impression fur les endroits où  
il paffe.

On préfereen Medecine le fuc de *Forange* amere, pour  
rafraîchir & humecter, & pour calmer l’ardeur de la  
fievre, parce que ce fuc est plus chargé d’acide, & qu’il

AUR

peut plus aisément épaissir les liqueurs trop tenues, ap-  
passer leur mouvement violent & précipiter les matie-  
res acres qui les jettoient dans une fermentation ex-  
traordinaire.

*De la fleur d’Orange.*

On doit la choisir blanche , belle , & nouvellement  
cueillie.

Elle ranime le cœur & le cerveau, elle excite les regles,  
elle fortifie l’estomac & aide la digestion.

L’ufage immodéré de cette fleur échauffe , rend la bile  
plus acre & peut caufer par ce moyen différentes ma-  
ladies.

Elle contient beaucoup d’huile exaltée, de flel volatil &  
de phlegme.

La fleur *d’orange* convient en tout tems , aux persimnes  
âgées*, aux* phlegmatiques, aux mélancoliques & à ceux  
dont l’estomac est foible & ne digere qu’avec peine.

*R E MA R QU E S.*

La fleur *d’orange* est employée dans les alimens & en  
Medecine : on la confit toute entiere, ou l'on en fait  
des pâtes & des conferves. On en tire encore par ladif-  
tilation une eau de fort bonne odeur & qui est très-usi-  
tée dans les potions cordiales , hystériques & céphali-  
ques. Son odeur agréable vient de ce que quelques fou-  
fres & quelques fels de la fleur *d’orange se* font élevés  
avec Peau & s’y Pont mêlés.

La fleur *d’orange* aide à la digestion par ses principes vo-  
latils, qui divssent & atténuent les parties grossieres  
des alimens. Elle ranime aussi le cœur & le cerveau, &  
fait venir les regles aux femmes, parce que ces mêmes  
principes exaltés raniment la masse du fang, augmen-  
tent la quantité des esprits , & raréfient les sucs visi-  
queux qui empêchoient l’écoulement de l’humeur  
menstruelle. LEMERY, *des alimens.*

AVRARIC, *Mercure.*

AURATA ou ORATA, *Dorade,* est un poisson dont  
les anciens faisoient beaueoup de cas, à ce que rappor-  
te Athenée. On l’appelle aussi *piscis sacer.*

AUREA ALEXANDRINA, Opiat ou antidote in-  
venté par Alexandre. Voyez *Alexander.*

AURES , *les oreilles.* Voyez *Auris.*

AUREUS , nom pompeux que l’on donne à plusieurs  
compositions, foit à catsse de leur prix ou de leur effica-  
cité , ou à catsse de l’or qui y entre.

AUREUS RAMUS, est l’art de faire de l’or.

AUREUS, est encore un poids qui vaut un gros & de-  
mi. CASTELLI.

AURICHALCUM, *Cuivre jaune, laitomcssrm* mélange  
de cuivre & de pierre calaminaire qulon a mis enfem-  
ble en fusion par un feu très-violent dans des fourneaux  
faits exprès.

La découverte du *laiton* a été faite par desAlchymistes,qui  
cherchant à convertir le *cuivre* en or, trouveront le  
moyen de lui donner une couleur jaune. La pierre ca-  
laminaire embarrasse & étend le fel acre du métal, en-  
forte qu’il ne fait pas tant d’impression fur les liqueurs,  
que le *cuivre* rouge. Comme la calamine coute peu , le  
*cuivre* jaune est moins cher que le *cuivre* naturel. Εε-  
MER Y , *des drogues.*

On doit prendre garde dans la composition des remedes ,  
de ne rien mettre d’acide dans un vaisseau de *cuivre* qui  
n’est point étamé, car l’acide en dissolvant le *cuivre*rendroit le remede émétique.

AURICOLLA , la c©le ou ciment de l’or. Ce mot pa-  
roît avoir la même signification que *chrysocolla,* dont  
on peut voir l’article.

Ce mot fe trouve dans le *Turba Philosophorum. Theat.  
Chym. Vol. V.*

AUR1CULÆ CORDIS, *Oreillettes du cœur. Noyez  
Cor.*

AURICULA JUDÆ, *Oreille de Judas. Auricula Lu-*

AUR 656

dae, *et fungi sambuci,* Offic. *Fungus membranaceus au-  
riculam referens, sivesambucinus,* C. B. 372. Rafi Hist.  
1.106. Synop. 18. *Fungusgmembranaceus auriculam re-  
ferens,* Hist. Oxon. 3. 642. *Fungus auriculae Judae, co-  
loris ex cineraceo nigricantis s perniciosus, in sambuci  
caudice nascens,* J. fi. 3. 840, *Fungus auriculae Judae,  
coloris ex cineraceo nigricantis, perniciosus,* Chab. 588.  
*Fungussambucinus , sive auricula Judae s* Ger. Emac.  
1481. *Fungus sambuci, vel auricula Judae,* Sterb. 256.  
Tab. 27. H. *Fungussambucinus*, Parla 1320. *Agaricus  
auriculae foermâ ,* Elem. Bot. 441. Tourn. Inii. 562.  
Boerh. Ind. A. I4.Buxlu7. *Agaricum auriculae formâ,*Mich. Nov. Gen. 124. Tab. 66. 1. *Peziza auriculam  
referens,* Dill. Cat. 195. DaLE.

*L’oreille de Judas* est un champignon ou une espece d’aga-  
ric qui se trouve attaché & adhérent au tronc du fu-  
reau. Ce champignon a la figure & fouvent la grandeur  
de l'oreille d’un homme, mais on en trouve de plus  
grands & de plus petits ; S3 siibstance est membraneu-  
fe, cartilagineuse & pliée , de couleur grise-noirâtre.  
Il contient beaucoup d’huile & de fel volatil.

Il est fort réfolutif, propre pour les tumeurs & les inflam-  
mations de la gorge & des autres parties, étant écrasé  
& appliqué dessus. On ne doit point s’en fervir intérieu-  
rement , car c’est une espece de poison. LEMERY , *des  
drogues.*

On le fait bouillir dans du lait ou macérer dans du vin ai-  
gre, dont on fe gargarise dans llesquinancie : on le met  
aussi infisser quelquefois dans Peau pour le même effet  
avec d’autres ingrédiens.

Dale l’estime astringent.

AURICULA LEPORIS, *Oreille de lievre.* Voyez *Bu-  
pleurum.*

AURICULA MURIS, *Oreille de souris.* Voyez *Pilo-  
fella.*

AURICULA URSI , *Oreille d’ours. Auricula ursis*Offic. *Auricula ursiflore luteo,* Ger. 640. Emac. 784.  
Raii Hist. 2. 1082. Elem. Bot. 100. Tourn. Inst. 120.  
Boerh. Ind. A. 200. J. B. 3. 490. Chab. 492. Rupp.  
Flor. Jen. 14. *Auricula ursi flore flavo,* Park. Parad.  
239. *Auricula ursi,fanicula Alpina,* Mont. Ind. 37.  
*Sanicula Alpina lutea* C. B. Pin. Hist. Oxon. 2. 557.  
DaLE.

Cette plante est fort commune aux environs d’Utrecht,  
dans la Stirie, le Tyrol, la Savoye & la Suisse où elle  
croît fur les montagnes. Elle pousse de *sa* tige des feuil-  
les larges & épaisses & des fleurs de différentes couleurs.  
Les habitans d’Utrecht l’appellent *primula odorata* , à  
caufle de sim odeur agréable. Quoiqu’on ne trouvepoint  
cette plante ordinairement dans les boutiques, elle ne  
laisse pas d’être un bon vulnéraire & fort efficace, foit  
qu’on en tsse intérieurement ou extérieurement. Elle  
contient un siac laiteux , tempéré & gluant que lson  
peut appliquer avec succès sim les vieilles plaies. Il est  
excellent pour les ruptures étant mêlé avec des on-  
guens, *Jo. Cameram Hort. Med. p.* 25. Quatre ou six  
cuillerées d’eau dans laquelle on a fait bouillir cette  
plante prifes tous les matins, guérissent la toux & les  
ulceres des poumons. Ceux qui chaffent fur les monta-  
gnes où elle croît, emploient sa racine contre les verti-  
ges. Voyez *Conr. Ges.ner. de Lunar. Herb.p. M.* 34.  
*Sennert. L. I. Pract.* p. 2. c. 4. Le fisc que l’on tire des  
fleurs eflace les taches du visage & embellit la peau ;  
Peau que l’on en tire par la distilation a la même ver-  
tu. BARTHOL. ZoRN. *Botanolog.*

AURICULARIA, *Plante cyloniene,* est une espece de  
mente. Voyez *Mentha.*

AURICULARIUS, qui appartient à lloreille. *Auricu-  
larius Medicus* est un Medecin qui traite les maladies  
des oreilles.

AURIGA, espece de bandage pour les côtés, dontGa-  
lien donne la defcription.

AURIGA, signifie aussi le quatrieme lobe du foie. Cas-  
TELLI.

AURIG0

657 A U R

AURIGO , *Jaunisse.* Voyez *IcteruI.*

AURIPIGMENTUM, *Orpiment. Auripigmen-  
tum* , Offic. Matth. 1367. Ind. Med. 17. Worm. 28.  
Kentm. 17. Agricol. 592. *Auripigmentum luteum,*Aldrov. Muf Metall. 353. *Arsenicum croceum auri-  
pigmentum* , Charlt. Fossi 12. *Arsenicum flavum au-  
ripigmentum* , Mont. Exot. 13.

*L’orpiment* des boutiques , *auripigmentum* en Latin ,  
ἀῤῥενικὸν, Dloscorid. άρσενικὸν, Galen, *narueth,* Sé-  
rapion ; *Zarnick arfar* des Arabes, & en François *or-  
piment* ou *orpin,* est un stuc arfénical rassemblé en mon-  
tes, composées d’écailles ou de feuilles minces com-  
me le talc, qui fe séparent aisément les unes des au-  
tres.

11 y en a trois especes : l’une brille comme l’or dont elle  
a la couleur ; l’autre a une couleur rouge ou de cina-  
bre, mêlée de couleur de citron ; la troisieme est un peu  
verte, jaune, en masses & mêlée de terre : c’est la moi ns  
estimable. Toutes ces efpeces fe trouvent dans les vei-  
nes d’or, d’argent & de cuivre. Nous ne connoissons  
pas cette autre espece *d’orpiment* que Dloscoride ap-  
pelle *b alan ride pâle.*

*L’orpiment* est d’un gout acre; il se dissout dans l’huile,  
il s’allume au feu,& répand une petite flamme & beau-  
coup de fumée : il répand une odeur de soufre qui ap-  
proche de celle de l’ail. Parla chaleur du feu il donne  
de la fumée en abondance : si on la ramasse, elle forme  
des fleurs jaunes à peu près comme celles du foufre ; il  
reste au fond une masse fondue rouge ou de couleur de  
fang, qui étant refroidie forme un regule compacte &  
solide femblable au cinabre. Quelques-uns l’appellent  
*orpiment rouge* ou *réalgar.* Enfin *si* on le tient trop long-  
tems fiur le feu dans un vaisseau fublimatoire , toute la  
masse s’élève à la partie supérieure du vaisseau , & y  
forme une substance tranfparente , rouge, belle, &  
semblable au rubis, & il reste au fond du vaisseau un  
peu de terre métallique. Les exhalaisons qui sortent de  
ce dernier régule, blanchissent le cuivre & le rendent  
fragile.

*'L’orpiment* est donc composé des mêmes principes que le  
foufre commun, avec quelques parties métalliques qui  
y font unies, ou il est composé de fel acide, mêlé avec  
des parties mercurielles & une fubstance bitumineufe.  
11 est corrosif à caufe des pointes acides mêlées avec des  
particules mercurielles : il est cependant moins corro-  
sifque le Eublimé corrosif du mercure, à caufe de sa  
fubstance bitumineuse. Il est moins inflammable que le  
soufre commun, à caufe des particules mercurielles qui  
diminuent la force & l’énergie des acides fur les fou-  
fres. *L’orpiment* est placé avec raifon parmi les possons  
à cause de sa qualité corrosive.

Les anciens Medecins l’employoient souvent à l'extérieur  
pour cOnsiumer les chairs superflues. Présentement on  
ïlemploie très-rarement, parce que la Chymie fournit  
d’autres remedes cathérétiques beaucoup meilleurs. Il  
n’y a que les Baigneurs qui llemployent avec la chaux  
vive pour faire tomber les poils de la peau : mais il la  
ronge lorfqu’il y reste trop long-tems attaché.

Quelques Medecins recommandent *l’orpiment* dans la  
phthisie, le crachement de sang purulent, & dans l’ase  
thme : ils le font prendre en fubstance , ou ils en font  
recevoir la fumée par la bouche. Bien plus , dans la  
Chine, il est placé parmi les remedes purgatifs; mais  
nous croyons que llufage de ce remede n’est pas sûr ;  
car c’est un poifon très-puissant , entierement nuisible  
aux nerfs ; qui étant pris intérieurement, produit d’hor-  
ribles fymptomes, des convulsions, des engourdissemens  
& des contractions dans les mains & les piés, des scleurs  
froides , des palpitations, des défaillances , la foif, &  
une ardeur intérieure, des vomissemens, des coliques,  
des corrosions & de cruelles douleurs salivant la diffé-  
rente dofe de *ee* poifon ; la mort même fuit bientôt ces  
fymptomes. On découvre dans les corps de ceux qui  
font morts de ce poison, la gorge, l’estomac , les intese  
*Tome II.*

A U R 658

tins enflammés , rongés & percés en différens endroits.  
Les remedes contre *Vorpiment* &les autres substances ass  
sénicales , sont tout ce qui peut en réprimer l’acrimo-  
nie; tels que le lait & l’huile , que l’on fiait boire en  
abondance, le bouillon gras , le Euc d’althæa, de mauve,  
la décoction de femence de PEyllium, de lin, les raci-  
nes de guimauve, & les autres de cette Porte. Nous ne  
croyons pas, comme quelques-uns , que *Vorpiment* ou  
l’arfenic pendu au cou comme une amuletessoit nuisi-  
ble ; ni qu’il ait assez de vertu & d’énergie pour garan-  
tir de la peste & des maladies pestilentielles.

Avec la lessive *d’orpiment* & de la chaux vive, on sait une  
encre appellée sympathique, qui fait paraître par fa feu-  
le vapeur les lettres écrites avec le vinaigre de Saturne.  
Les Peintres s’en fervent pour donner une couleur d’ors  
& c’est de-là que lui vient sim nom. GEOFFROI.

AURIPIGMENTUM RUBRUM. Voyez *Realgar.*

AURIS , *oreille.* Tout le monde Pair que les *oreilles sont*au nombre de deux, qu’elles scmt situées star les parties  
latérales de la tête , & qu’elles sirnt l’organe de Fouie.  
Les Anatomistes en stont communément une division ,  
ou plutôt une distinction en *oreille* externe & en *oreille*interne. Par *Foreille* externe, ils entendent tout ce qui  
s’en trouve hors du fond du trou ou conduit auditif ex-  
terne de l'os des tempes. Par *Voreille* interne , ils *com-  
prennent* ce qui est renfermé dans les cavités de cet os,  
& ce qui y a quelque rapport.

*L’oreille* externe est pour la plus grande partiessormée d’un  
cartilage très-ample & très-façonné, qui est comme la  
base de toutes les autres parties dont *Voreille* externe est  
composée. *L’oreille* interne est principalement faite de  
différentes pieces osseufes , en partie fabriquées dans  
l’épaisseur de l’os des tempes , & furtout dans celle de  
la portion appellée apophyse pierreuse;; en partie sépa-  
rément contenues dans une cavité particuliere de cet os.

*L’oreille* externe dans scm entier ressemble en quelque fa-  
çon à une coquille de moule , dont la grosse extrémité  
seroit tournée en haut, la petite embas, la convexité du  
côté de la tête, & la cavité en dehors. On distingue  
dans *l’oreille* externe entiere deux portions, une grande  
& ferme , appellée en latin *pinna,* qui en fait le haut &  
la plus grande partie ; une petite & molle nommée lo-  
be, qui est embas. On y considere encore deux faces,  
une obliquement antérieure, & inégalement concave;  
une obliquement postérieure & inégalement convexe.  
Les *oreilles* qui n’ont pas été contraintes par des bandes  
dans la jeunesse , font naturellement courbées en de-  
vant.

La face antérieure est divisée en éminences, & en cavités.  
On y comprend quatre éminences , & on les nomme *he-  
lix y anthelix s tragus, antitragus.* L’helix est le grand  
rebord plié, qui sait le contour de la grande portion de  
*Voreille.* L’anthelix est la bosse ou la grosse éminence  
oblongue qui est entourée du pli de *Voreille.* Le tragus  
est le petit bouton antérieur qui est au-dessous de l’ex-  
trémité antérieure du pli de *Voreille,* & qui avec l’âge  
devient couvert de poil. L’antitragus est le bouton pose  
térieur qui est au-dessous de l’extrémité inférieure de  
l’anthelix.

On y compte aussi quatre cavités de la face antérieure, *sa-  
voir* le creux du grand pli ; la fossette de l’extrémité silo  
périeure de la bosse, appellée fossette ou cavité navicu-  
laire ; la conque , ou la grande cavité double qui est au-  
dessous de la bosse , & dont le fond supérieur est distin-  
gué du fond inférieur par une continuation de l’helix,  
en maniere de crête tranfverfale ; enfin le conduit de  
*Foreille* externe, lequel est au bas du fond inférieur de  
la conque.

La face postérieure de *soreille* externe entiere ne présente  
qu’une émifience considérable , qui est une partie de la  
convéxité de la conque ; l’autre partie est cachée par  
l’attache de *Voreille* à l’os des tempes. Cette attache  
empêche aussi de voir le creux de la crête qui divisie le  
fond de la conque en fupérieur & en inférieur.

J’ai dit ci-dessus que *Voreille* externe est principalement  
formée d’un cartilage particulier, qui est comme la ba\*  
Tt

*stgp* AUR

Te de toutes les autres parties dont elle est composée.  
Ces autres parties sont lesligamenslcs muscles,les tégu-  
rnens, les glandes Eebacées , les glandes cerumineuscs,  
les arteres, les veines, les nerfs. Je ne trouve pasàpro-  
pos de placer ici l’histoire d’une grosse glande voisi-  
ne , que les Grecs ont nommée parotide à caufe de la  
proximité de *s oreille.*

Le cartilage de *F oreille* externe est à peu près de la même  
étendue & de la même forme que la grande portion ou  
portion ferme de *F oreille* externe entiere. Il n’est pas de  
la même épaisseur , étant couvert des tégumens com-  
muns par les deux faces ; il manque tout à-fait au lobe,  
c’est-à-dire, à la petite portion inférieure & molle de  
*Foreille.* Il repréfente fur la face postérieure , à contre-  
Eens , toutes les éminences & tous les enfoncemens de  
la face antérieure, excepté la portion repliée du grand  
contour ; il est tout d’une piece depuis le même contour  
jusqu’au conduit auditif externe, excepté les deux ex-  
trémités de la portion repliée de Phelix, qui font un peu  
séparées d’avec le reste en maluere de lambeaux, & y  
tiennent par le moyen des tégumens.

La portion cartilagineuse du conduit auditif externe ne  
fait pas un circuit entier. Elle forme un tuyau inter-  
rompu par un côté, & très-court, qui fe termine par un  
bord oblique & attaché au bord du conduit osseux par  
de petites inégalités , comme une espece d’engrenure.  
Cette obliquité fait que le bord du conduit cartilagi-  
neux va par embas comme en pointe ou en bec. L’in-  
terruption latérale du conduit cartilagineux est entre  
la partie supérieure & la partie postérieure de sa circon-  
férence. Les deux côtés interrompus semt arrondis com-  
me des languettes. Il y a outre cela dans le reste du cir-  
cuit même deux ou trois incssures en maniere de peti-  
tes fentes obliquement transeerses par rapport au con-  
duit. L’antérieure de ces fentes est comme quadrangu-  
laire. Les languettes ne font pas toujours directement  
vis-à-vis l’une de l’autre ; car la supérieure est un peu  
plus éloignée de l’os des tempes que la postérieure.

L’*oreille* externe est attachée au crane , non seulement  
par la portion cartilagineuse du conduit, dont je viens  
de parler , mais encore par des ligamens qui sont au  
nombre de deux, un antérieur & un postérieur. Le li-  
gament antérieur est attaché par une extrémité à la ra-  
cine de l’apophyse zygomatique de l’os des tempes, à  
la partie antérieure du conduit osseux, un peu supérieu-  
rement tout au coin de la cavité glenoïde. Il est attaché  
par l’autre extrémité à la partie antérieure & supérieure  
du conduit cartilagineux.

Le ligament postérieur est attaché par un bout à la racine  
de l’apophyse mastoïde, & par l’autre à la partie posté-  
rieure de la convéxité de la conque, de sorte qu’il est  
vis-à-vis & à Popposite de l’antérieur. Il y a encore  
une espece de ligament supérieur, qui paroît n’être que  
la continuation de la calotte aponévrotlque des muse  
clos frontaux & occipitaux.

Il y a des musdes qui attachent les cartilages de *l’oreille*externe à l’os des tempes , & il y en a qui ne passent  
pas le cartilage. Les uns & les autres varient dans les  
différens scljets, & sont quelquefois si minces qti’on les  
prendroit pour des ligamens plutôt que pour des muf-  
cles. Il s’en trouve ordinairement trois de la premiere  
efpece;favoir un supérieur,unpostérieur& un antérieur.

. Ils sont tous fort minces. Le supérieur est attaché à la  
convexité de la fossette naviculaire de l’anthelix, & à  
celle de la portion supérieure de la conque. De - là il  
monte sur la portion écailleuse de l’os des tempes, en  
s’épanouissant, dans les uns plus, dans les autres moins,  
comme par rayons , & s’attache principalement à l’a-  
ponévrose ligamenteuse qui couvre la portion posté-  
rieure du mufcle crotaphyte.

Le muscle antérieur est petit, plus ou moins renversé, &  
comme une stlite du supérieur. Il est attaché par un bout  
au-dessus de la racine de llapophyste zygomatique, &  
par l’autre bout à la partie antérieure de la convexité de  
la conque cartilagineuse.

Le muscle postérieur est presque transversal & ordinaire-

A ΰ R 660

ment large, attaché par un bout à la partie postérieure  
de la convexité de la conque , & par l’autre bout silr la  
racine de l’apophyse mastoïde. Il couvre le ligament  
postérieur. La division qu’on en fait en plusieurs ban-  
des ne paroît qu’artificielle ou occasionnée par la dissec-  
tion.

A l’égard des petits mufcles qui ne passent pas le cartila-  
ge, ce sirnt des traits de fibres, qui fie trouvent Pur l’une  
& l’autre face des cartilages de *Foreille* externe. Ces fi-  
bres font très-pâles dans plusieurs Eujets, *8c* n’ont aucu-  
ne apparence de fibres musculaires. Tels sirnt ceux que  
Valfalva a découverts Eur les différens plis creux de la  
face postérieure du cartilage, & ceux que Santorini a  
montrés silr le tragus & le long de la convexité de la  
portion antérieure de Phelix.

La peau de *F oreille* externe est en général la continuation  
de celle qui couvre les parties voisines de la région tem-  
porale. La peau de la face antérieure de l’*oreille* n’est ac-  
compagnée que de très-peu de tissu cellulaire ou adi-  
peux ; c’est pourquoi elle y exprime exactement toutes  
les éminences & toutes les cavités de cette face jufqu’au  
fond du conduit auditif externe. En parlant ici de la  
peau , j’y comprends aussi l’épiderme.

Elle couvre aussi par la même continuation la face posté-  
rieure : mais les plis y étant sort ferrés, elle ne fait que  
pafferlà-deffus , excepté une portion delà conque, fa-  
voir celle qui environne l’entrée du conduit auditif,  
& qui moyennant le tissu cellulaire est appliquée à l’os  
des tempes. Sur cette face postérieure le creux du pli  
commun de l’anthelix & de la conque ne paroît pas ; il  
est rempli du tissu cellulaire , & la peau passe par-dese  
fus.

Le lobe de *VorelUe,* c’est-à-dire, la portion molle qui est  
au-dessous du tragus , de l’antitragus & du conduit au-  
ditif, est simplement composé de peau & de tissu adi-  
peux. Le conduit auditif est en partie osseux & en par-  
tie cartilagineux. La portion osseufe est la plus longue  
& fait le fond du circuit. La portion cartilagineuse est  
la plus courte, & en forme l’ouverture externe dans les  
adultes.

Les deux portions jointes enfemble bout à bout compo-  
fent un canal long d’environ huit lignes, inégalement  
large & un peu tortueux. Ce canal ou conduit esttapise  
fé en dedans de la peau & de la membrane cellulaire,  
depuis l’ouverture de la portion cartilagineufe jufqu’au  
fond de la portion osseufe. Ainsi la peau avec la mem-  
brane cellulaire supplée aux interruptions de la portion  
cartilagineuse ,& y forme un tuyau cutané dans l’autre  
conduit, la membrane cellulaire fe confond avec le pé-  
ricondre & le périoste du conduit auditif.

La peau qui couvre l’une & l’autre face du cartilage,  
renferme quantité de grains glanduleux , qui fuintent  
toujours une humeur onctueufe & blanchâtre comme  
une efpece de crasse, laquelle s’amasse principalement  
aux environs de l’attache de l’oreille à la tête, & sous  
le pli del’helix. Ces grains sont des glandes sébacées.  
La peau qui tapisse la cavité du conduit auditif est en-  
vironnée d’une autre efpece de grains glanduleux. Ils  
sont jaunâtres & très-visibles autour de la convexité du  
' tuyau cutané.

Ces derniers grains sont arrangés de maniere que leurs  
intervalles représentent une espece de réseau ou corps  
réticulaire ; & ils s’avancent un peu dans l’épaisseur de  
la peau. On les appelle glandes cérumineuses, qui pro-  
duisent la matiere jaunâtre & épaisse à laquelle on don-  
ne le nom de cire, & en latin *cerumen,* La silrface in-  
terne du tuyau cutané est garnie de poils fins, entre  
lesquels s’ouvrent les pores ou orifices des glandes  
cérumineuses. Ces glandes *se* présentent d’abord à la  
vue Eur la convéxité du tuyau cutané, dans la grande  
interruption du tuyau cartilagineux.

Les arteres de *Foreille* externe viennent antérieurement  
de l’artere temporale, & postérieurement de l’artere  
occipitale, qui est un des rameaux de la carotide ex-  
terne. Il est bon de remarquer ici que l’artere occipi-  
tale communique avec l’artere vertébrale, & par ce

*66x* A U R

moyen avec la carotide interne. Les veines semt des  
pareils rameaux de la veine jugulaire externe. La vei-  
ne occipitale communique non-séulement avec la vei-  
ne vertébrale, mais encore immédiatement avec le sinus  
latéral voisin de la dure-mere.

La portion dure du nerf auditif étant fortie par le trou  
stylo-mastoïdien , de la maniere que je dirai dans la  
suite, donne aussi un rameau qui monte derriere l’o-  
*reille, 8c* jette plusieurs filets sur la face postérieure de  
*Pareille* externe. Le trou de ce rameau renvoie aussi des  
filets au conduit & à lassa ce antérieure de l’*oreille.* Le  
nerf de la feconde paire vertébrale envoie aussi un ra-  
meau à *Yoreille ,* lequel rameau par ses ramifications se  
rencontre avec celles du premier rameau de la portion  
dure.

Tout l’organe osseux de Fouie *se* divifie naturellement en  
quatre parties générales, qui sont,

1°. Le conduit auditif externe.

2°. La caisse du tambour.

3°. Le labyrinthe.

4°. Le conduit auditif interne.

On peut encore le divifer en parties immobiles ou conte-  
nantes, qui font les quatre qui viennent d’être nom-  
mées ; & en parties mobiles ou contenues , qui sont  
quatre osselets remfermés dans la caisse du tambour, &  
nommés enclume, marteau, étrier & osselet orbiculaire  
ou lenticulaire.

*Le conduit auditif externe.*

Le conduit auditif externe commence par le trou auditif  
externe dont le bord est faillant, raboteux , & comme  
tout-à-fait interrompu en arriere vers l’apophyse maf-  
toïdienne. Ce conduit a cinq ou six lignes au plus. Il  
est creusé obliquement de derriere en-devant, un peu  
courbé, & quelquefois comme en vis dans le milieu.  
Son calibre ou contour est à peu près ovale, plus large  
à fon entrée que dans son milieu, d’où il s’élargit de  
nouveau à mefure qu’il avance.

11 *se* termine au-dedans par un bord circulaire très-égal,  
dont le plan est fort incliné ; de forte que la partie fu-  
périeure du cercle ou de ce plan oblique est tournée en-  
dehors , & la partie inférieure en-dedans. Ainsi, le  
conduit a plus de longueur embas qu’en-haut. Le cer-  
cleou bord circulaire est creusé dans la concavité de fa  
circonférence par une rainure.

Dans les enfans , le conduit osseux externe manque. Ils  
n’ont point non plusdlapophyfemastoïde; & le cercle  
dont je viens de parler, est tout à-faït distingué du  
reste comme une efpece d’anneau particulier : mais  
avec l’âge il s’y unit entierement , & devient une mê-  
me masse avec le reste. On l’appelle cercle osseux dans  
les enfans, dans lefquels en effet on peut le tirer & sé-  
parer du reste affez facilement.

Il paroît même que tout le conduit osseux des adultes  
n’est qu’un prolongement du cercle osseux des enfans,  
d’autant plus qu’on peut détacher fans beaucoup de  
peine le conduit entier dans un âge plus avancé. La  
rainure circulaire est située entre l’apophife mastoïde  
& la fissure, ou fêlure articulaire.

*Figure et situation de la caisse du tambour.*

C’est une cavité irrégulierement demi-sphérique, dont  
le fond est tourné en-dedans , & l'ouverture s’abouche  
avec la rainure circulaire dont je viefis de parler. On y  
voit des éminences & des cavités.

*Eminences.*

Elles sont au nombre de trois : Une grosse tubérosité  
située au bas du fond de la caisse, & un peu en ar-  
riere. Une petite pyramide irréguliere située au-  
dessus de la tubérosité, & un peu plus en arriere. Sa  
pointe est percée d’un petit trou, & à côté de sa base *se*trouvent trcs-fouvent deux petits filets osseux paralle-  
lement placés, qui font assez constans, mais que l’on ne  
manque gueres de casser à caufe de leur finesse. Un bec

A U R 662

de cuillère place a la partie fupérieure, & un peu an-  
térieure du fond de la caisse. C’est la portion d’un de-  
mi-canaldont il fera parlé ci-après.

Environ à une demi-ligne de distance de la pointe ou ex-  
trémité du bec, on voit une petite traverfe osseufe aller  
d’un bord de fa cavité à l’autre bord. Quelquefois cette  
petite traverfe n’est pas entière.

*Cavités.*

Les principales semt, l’embouchure des cellules ou sinuo-'  
sités mastoïdiennes , l’embouchure de la trompe d’Eusi  
tachi, le demi-canal osseux, la fenêtre ovale, la fe-  
nêtre ronde. On peut y ajouter le petit trou de la pyra-  
mide.

L’embouchure des cellules ou sinuosités mastoïdiennes  
est à côté de la partie postérieure & fupérieure du bord  
de la caisse. Les cellules qui y aboutissent, sont gra-  
vées dans l’épaisseur de l’apophyse mastoïde : elles font  
fort irrégulieres & très-anfractueuses.

L’embouchure de la trompe d’Eustachi est à côté de la  
partie antérieure & un peu supérieure du bord de la  
caisse. Cette trompe est communément appellée en  
France l’aqueduc. C’est un canal ou conduit qui va de  
la caisse vers les ouvertures postérieures des fosses na-  
sales ou narines, & vers la voute du palais. On ne par-  
le ici que de fa portion osseufe. Il est creusé dans l'a-  
pophyfe pierreuse:, le long du conduit de l’apophyfe  
carotidale , & en sortant il est augmenté par l’apophy-=  
*fe* épineuEe de l’os fphénoïde. Ces deux cavités , fa-  
. voir, les cellules mastoïdiennes & le condtlit d’Eusta-  
chi , sont comme deux allongemens de la cavité dé  
la caisse, l’un antérieur & l’autre postérieur.

Le demi canal osseux, dont le bec de cuilliere est une  
extrémité , est immédiatement couché au-destus du  
conduit d’Eustachi , & attenant la face fupérieure  
de l’apophyse pierreuse,ou comme dans l’épaisseur de  
cette face. Il renferme dans l’état naturel un petit  
mufcle.

. La fenêtre ovale est un trou de communication entre la  
caisse & le labyrinthe. Il est immédiatement au-dessus  
de la bosse ou tubérosité. C’est un ovale, dont un côté  
est un peu arrondi & l’autre un peu applati. Le côté  
arrondi est en haut, & le côté applati embas; l’une de  
fes extrémités ou pointes est en-devant, l’autre en ar-  
riere. Le contour de l’ouverture a du côté du laby-  
rinthe un petit rebord plat fort mince, qui la rend plus  
étroite vers le labyrinthe.

La fenêtre ronde est un peu plus petite que l'ovale. Elle  
est située dans la partie inférieure & un peu postérieure  
de la bosse ou grosse tubérosité. Son ouverture est tour-  
née obliquement en arriere & en-dehors. C’est l’orifi-  
ce d’un conduit particulier du labyrinthe.

Le trou de la pointe de la petite pyramide , est l’orifî-  
ce d’une cavité qu’on peut appeller le sinus de cetté  
pyramide.

*Osselets de l’organe de l’otele.*

La caisse contient plusieurs petits os , que l’on nomrné  
osselets de l’organe de l'ouie. On en trouve ordinaire-  
ment quatre , dont chacun porte un nom particulier ti-  
ré de quelque ressemblance; favoir, l’endume, le mar-  
teau , l’étrier, & l’os orbiculaire ou lenticulaire.

*L’Enclume.*

L’enclume ressemble en quelque façon à une des premie-  
res dents molaires , dont les racines seroient fort écar-  
tées. Elle ne ressemble pas tant a une enclume. On la  
peut dirifer en corps & en branches. Le corps en est  
la grosse masse ; les branches sont deux que 1 on nom-  
me jambes, l’une longue , l’autre courte. Le corps est  
tourné en-devant ; la jambe courte en arriere, & la lon-  
gueen embas.

Le corps de llendume a plus de largeur que d’épaisseur  
Ttij

*(Jsu* A U R

Il a deux éminences & une petite cavité double, ou  
deux petites cavités entre les éminences , à peu près  
comme la couronne des premieres dents molaires.

La jambe courte est large dans *sa* naissance, & va en di-  
minuant *se* terminer en pointe. Elle est située horison-  
talement. Sa pointe est tournée en arriere, & attachée  
au bord de l’ouverture mastoïdienne de la caisse du tam-  
bour.

La jambe longue paroît située verticalement, étant vue  
directement par le conduit auditif externe : mais si on  
la regarde de derriere en-devant, ou de devant en ar-  
riere, on verra qu’elle est inclinée de façon , que fon  
extrémité est beaucoup plus inclinée en dedans que fa  
naissance. La pointe de cette extrémité est un peu ap-  
platie & courbée en-dedans presque en maniere de cro-  
cher, & quelquefois légerement cave comme une espe-  
cede cure-or *cille.*

Par-là on distingue l’enclume de *Vorellle* droite d’avec  
celle de la gauche quand on les examine détachées de  
leur place ; car en tenant la jambe courte tournée en  
arriere ,& la jambe longue en même-tems tournée en  
embasst alors la petite courbure de la jambe longue est  
tournée à gauche, l'enclume est de *i’oreille* droite ; si  
elle est tournée à droite, elle est de *F oreille* gauche.

*Le Marteau.*

Le marteau est un os longuet qui a une grosse tête, un petit  
cou, un manche, deux apophyfes , l’une au cou, l’autre  
au manche.

La tête du marteau a le sommet assez arrondi, & si? rétré-.  
cit ensilite peu à peu vers le cou. Elle est inclinée , de  
même que le cou. Elle a de très - petites éminences &  
cavités qui répondent à celles du corps de l’enclume.

Le manche est regardé par quelques-uns comme une des  
apophystes du marteau, & alors c’est la plus forte des  
trois. Il forme un angle ouvert, ou une espece de cou-  
de avec le cou& la tête. Il est un peu large & applati  
vers les côtés de l’angle, & cette largeur va en dimi-  
nuant vers fon extrémité.

L’apophyse du manche, appellée par d’autres la petite  
apophyse , ou l’apophyfe courte du marteau , termine  
l’angle dont je viens de parler. Elle s’éleve du côté du  
cou , & fait une même ligne droite avec tout le côté ou  
bord voisin du manche.

L’apophyfe du cou , autrementappellée apophysi? grêle,  
est naturellement très-longue, & si mince, qu’elle *se*casse facilement, furtout quand elle est steche; ce qui  
est casse que Ea longueur a été si long-tems inconnue ‘  
elle naît naturellement du cou. Quelquefois elle paroît  
beaucoup plus longue qu’elle n’est , & cela par la por-  
tion d’un petit tendon qui en fe séchant y reste atta-  
ché.

La situation du marteau est celle-ci : La tête avec le cou  
en-haut & en-dedans; le mancheembas parallelement  
à la cuisse longue de l’enclume, mais plus antérieure-  
ment : l’apophyfe du manche en-haut & en-dehors pro-  
che la portion supérieure du. bord de la caisse : l’extré-  
mité du manche embas , & à peu près au centre de la  
circonférence de la caisse : llapophyfe grêle en-devant  
jufqu’à la fissure ou fêlure articulaire de l’os des tem-  
pes. Ofi distingue facilement par-là le marteau du côté  
droit d’avec celui du côté gauche.

*L’Etrier.*

C’est un petit osselet ainsi parfaitement bien nommé à  
catsse de fa ressemblance avec un vrai étrier. On le di-  
vife en tête, en jambes ou branches, & en bafe.

La tête n’est que la fommité d’une espece de col très-  
court & un peu applati fur les côtés. Le fommet de la’  
tête est le plus fouvent plat ou légerement cave.

Les deux jambes forment enfemble une espece d’arc for-  
cé , & représentent très-bien celles d’un étrier. La con-  
cavité de leur arc est creusée par une rainure qui con-  
tinue depuis l’extrémité d’une jambe jufqu’à celle de

A U R 664

l’autre. L’une des jambes est plus longue, plus courbée  
& un peu plus large que l’autre.

La baEe imite assez celle d’un étrier par rapport à sim  
contour ovale & à sim union avec les jambes, excepté  
qu’elle n’est pas percée ou ouverte comme les étriers  
d’a préEent, mais pleine comme dans ceux des An-  
ciens. Son contour a un petit rebord dtl côté des jam-  
bes, qui fait paroître la face du même côté un peu cave.  
L’autre face est assez unie. Un côté de fon ovale est  
moins arrondi que l’autre.

Il est couché, par rapport à la situation de l’homme con-  
sidéré comme étant debout. Sa tête est en dehors au-  
près de l’extrémité de la jambe de l’enclume. Sa bafe  
est en dedans & enchassée dans la fenêtre ovale. La  
jambe longue est couchée en arriere , & la courte en  
devant, toutes les deux dans un même plan. Par-là  
on connoîtra fans difficulté si un étrier est du côté  
droit ou du côté gauche.

*L’os orbiculaire.*

L’os orbiculaire ou lenticulaire est le plus petit de tous  
les os du corps humain. Il est situé entre la tête del’é-  
trier & l’extrémité de la jambe longue de l’enclume,  
& il est articulé avec l’un & l’autre par ces deux faces.  
Dans les os fecs des tempes on le trouve fort attaché,  
tantôt à l’étrier, tantôt à l’enclume ; de forte qu’on  
pourroit le prendre pour une épiphyse de l’un ou de  
l’autre de ces deux osselets.

*Le labyrinthe.*

Le labyrinthe est divisé en trois parties , savoir, une an-  
térieure , une moyenne , & une postérieure. La por-  
tion moyenne est nommée vestibule , l’antérieure li-  
maçon; & la postérieure labyrinthe en particulier qui  
comprend trois canaux , appelles canaux demi-circu-  
laires.

Il faut ici *se* fouvenir exactement de la situation particu-1liere de la direction de l’apophyfe pierreufe. Cecisilp-  
posé , le limaçon est en devant & en dedans, vers la  
pointe de l’apophyse ; les canaux demi circulaires Eont  
en arriere & en dehors vers la base de l’apophyse ; le  
vestibule entre deux.

*Le vestibule.*

C’est une cavité irrégulierement arrondie, plus petite  
que la caisse du tambour située plus intérieurement &  
un peu plus antérieurement. Ces deux cavités simt  
comme adossées, & n’ont qu’un même mur mitoyen ,  
percé environ au milieu par la fenêtre ovale, par la-  
quelle elles communiquent enfemble.

Lajcavité du vestibule est encore percée de plusieurs autres  
trous. Sur le dehors ou du côté de la caisse, outre la  
fenêtre ovale, elle est encore percée par la fenêtre ron-  
de , mais ce n’est ordinairement que dans les os secs.  
En arriere il y en a cinq , qui sont les orifices des ca-  
naux demi-circulaires.Sur le devant en embas,il y a deux  
trous pour l’entrée du limaçon , dont l'un est bouché  
dans les os frais. Sur le devant du côté du conduit au-  
ditifinterne, & vis-à-vis la fenêtre ovale , il y en a  
plusieurs très-petits pour le passage des nerfs. En dessus  
il n’y a que des porosités.

*Les canaux demi-circulaires.*

Ils font au nombre de trois; un vertical supérieur, titl  
vertical postérieur, & un horifontal. Le vertical fupé-  
rieur est situé transiverfalement par rapport au roeher,  
& de façon que sa courbure est en haut, & fes extré-  
mités embas, l’une en dedahs , & l’autre en dehors.  
Le vertical postérieur est situé dans un plan parallele à  
la longueur de la roche , ayant la courbure tournée en  
arriere, les extrémités en devant , l’une en haut &  
l'autre en bas. L’extrémité supérieure du vertical posa

*cey* À U R

térieur *se* rencontre & *se* confond avec Pextrémlté in-  
terne du vertical supérieur. L’horifontal a la courbure  
& les extrémités presque de niveau. Sa courbure est  
obliquement en arriere, &fes extrémités vont en de-  
vant fe terminer fous les extrémités du vertical fupé-  
rieur ou tranfverfal, mais un peu plus près l’une de  
l’autre. Son extrémité interne est prefque dans l’in-  
terstice des extrémités du vertical postérieur.

Le canal horssontal est ordinairement le plus petit des  
trois. Le vertical postérieur en est souvent le plus  
grand ; quelquefois c’est le vertical supérieur qui sclr-  
paffe les autres. On trouve aussi ces deux prefque  
égaux. Ils sirnt tous trois plus que demi-circulaires, &  
forment chacun prefque trois quarts de cercle. Ces  
orifices s’ouvrent dans le vestibule en arriere, comme  
j’ai déja dit, & ils ne sont que cinq , à cauEe de l’em-  
bouchure commune des deux verticaux; de sorte que  
dans la portion postérieure du vestibule, on en voit  
trois vers le dehors & deux silr le dedans.

Dans les enfans la fubstance de ces canaux est compacte,  
au lieu que celle qui les environne est spongieufe.C’est  
pourquoi on les y distingue, & on les sépare aisément  
du reste de l’apophyfe pierresse. Mais dans les adul-.  
tes tout ensemble est si compacte, & si solide, que ces  
trois canaux ne sont que comme des conduits qui se-  
roient pratiqués dans un morceau d’ivoire. Par cette  
desCription on peut distinguer parmi plusieurs laby-  
rinthesdétachés, ceux de l’oreille droite d’avec ceux  
de l’oreille gauche;

*Le limaçon.*

Le limaçon est une efpece de cornet fait en forme de  
fpirale à double conduit, creusé dans la partie anté-  
rieure du rocher, à peu près comme la cavité d’une  
coquille de limaçon. Il faut en considérer, & cela dans  
la vraie situation , la bafe, la pointe, la lame lpirale  
ou demi - cloifon osseufe , qui distingue la cavité du  
cornet felon fa longueur en deux demi-canaux; le  
noyau autour duquel tourne le cornet ; les orifices &  
l’union des deux conduits.

La bafe est tournée directement én dedans vers le trou  
auditif interne. La pointe est tournée en dehors ; le  
noyau est couché, & fon axe est ptefque horifontal ;  
le tout obliquement, fuivant la direction de Pos pier-  
reux qui les renferme.

La bafe du limaçon est légerement caVé, & percée de  
plusieurs petits trous dans le milieu. Le noyau est une  
espece de cone fort court, dont la bafe est à propor-  
tion très large, & fait le milieu de la bafe du limaçon.  
Il est taillé en vis par une double rainure qui tout au-  
tour paroît percée d’un grand nombre de pores, quand  
on l’examine avec un microfcope.

Le cornet fait enVÎron deux contours & demi depuis la  
bafe jufqu’à la pointe. Ces contours sirnt étroitement  
unis enEemble le long de leur rencontre , & forment  
par-là une cloifon commune entiere, qu’il faut bien  
distinguer de la demi-cloifonou lame spirale , avec la-  
quelle on la confond fouvent. On peut nommer la  
premiere la cloifonr.cs contours ou cloison commune,  
& l’autre la cloison des deux conduits, cloison parti-  
culiereou demi-cloison.

L’une & l’autre cloison sont intimement unies au noyau,  
& elles ont là plus d’épaisseur qu’ailleurs. La cloison  
commune fait une cloifon parfaite, qui sépare entiere-  
ment les contours ; au lieu que la particuliere n’est dans  
le fquelette qu’une lame Epirale dont la largeur Ee ter-  
mine tout autour vers le milieu de la cavité du cornet  
par ün bord fort mince. Dans l’état naturel il y a une  
demi-cloifon membranetsse qui avec celle-ci ache-  
ve entierement la cloison particuliere des deux con-  
duits.

Les deux demi-canaux tournent conjointement autour du  
noyau, de façon que l’un est du côté de la bafe du li-  
maçon, & l’autre du côté de la pointe. C’est pourquoi  
j’en ai toujours appelle l'un interne & l’autre externe.

A U R 666

La division qu’où en a sait en rampe supérieure & en  
rampe inférieure, ne convient point à l’état naturel  
dont elle peut donner une très-faufle idée.

La fpirale ou volute du limaçon commence âubas du vesi  
tibule, monte en devant jufqu’en haut, redeEcend en  
arriere jtssqu’en bas, d’où elle remonte derechef en  
devant, & ainsi de fuite depuis la bafe qui est tournée  
en dedans, jusqu’à la pointe qui est tournée en de-  
hors.

Ce détail fait assez connoître de quelle *oreille* est un li-  
maçon qu’on aura trouvé séparément préparé. Il fait  
encore voir que dans le limaçon de *Foreille* droite la  
direction des contours est comme dans la plupart des  
limaçons communs des Jardins, & dans prefque tou-  
tes les eEpeces de coquillages ordinaires ; au lieu que  
dans le limaçon de *soreille* gauche , la direction des  
contours est dans un sens contraire, & comme on la  
trouve dans une espece de coquillage très rare.

Les deux demi-canaux communiquent en plein dans la  
pointe du limaçon. Leurs embouchures particulieres  
sont du coté de la base du limaçon. L’une de ces ena-  
bouchures s’ouvre immédiatement dans le vestibule,  
au bas de Ea partie antérieure ; l’autre aboutit à la fenê-  
tre ronde. Les deux embouchures font séparées par  
un petit contour particulier , dont il fera parlé dans  
l’exposition de l’organe de Fouie.

*Le trou auditif Interne,*

Le trou auditif intense est dans la face postérieure dé  
l’apophyfe pierrctsse. Il est comme derriere le vestibu-  
le & la basie du limaçon. Ce trou est une espece de cul-  
dessac qui se divise en deux sossettes, une grande &  
une petite. La grande est inférieure , & fert à la por-  
tion molle du nerf auditif, ou de la feptieme paire. La  
petite est supérieure , & Eert d’embouchure à un petit  
conduit particulier par lequel passe la portion dure dû  
même nerf.

La grande fossette ou l’inférieure est percée de plusieurs  
petits trou. Dans l’état naturel ces trous font pleins  
de filets nerveux de la portion molle, qui vont dans  
le noyau, dans les conduits demi-circulaires, & dans  
ceux du limaçon. C’est cette fossette qui forme la ca-  
vité légere de la bafe du noyau du limaçon.

Le conduit de la portion dure du nerf auditif va derriere  
la caisse du tambour , & s’ouvre parle trou stylo-maf-  
toïdien. Fallope a donné à ce conduit le nom d’aque-  
duc, à caufe de *sa* figure qu’il avoit trouvée ressembler  
à celle d’tm aqueduc de son pays. Cet aqueduc corn-  
mence à la petite fossette, & perce de dedans en dehors  
la partie supérieure de l’apophyfe pierresse, où il fait  
une efpece d’angle ou courbure. Il *se* jette erssuite en  
arriere, passe derriere la petite pyramide de la caisse, &  
descend juEqulau trou stylo-mastoïdien, par lequel il  
Eort & Ee distribue. Ce même conduit communique  
par un petit trou avec le sinus de la pyramide, & plus  
bas par un autre avec la caisse du tambour.

Il y a des cranes où l’aqueduc de Fallope paroît à décou-  
vert dans sim chemin à la face supérieure du rocher *t*où il est comme interrompu par un trou double. C’est  
l’endroit où le conduit fait la courbure dont je viens  
de parler. Pour l’ordinaire ce trou est couvert d’une  
lame osseufe.

Les autres parties principales de *Pareille* sont la mem-  
brane du tambour ou peau du tympan, le périoste de la  
caisse , celui des osselets , du labyrinthe & de toutes *ses*cavités , la membrane mastoïdienne internrso les muse  
des des osselets, & les parties qui achèvent la structu-  
re de la trompe d’Eustachi , les arteres, les veines,’  
&Ies nerfs. Je trouve à propos & même commenécese  
faire de commencer par la trompe d’Eustachi pouf  
deux rassons : premierement, parce que Ees parties ose  
seules lie peuVent donner aucune connoiflance de tou-  
te Ea composition & de *sa* structure entiere ; seconde-  
ment, parce qu’on est obligé d’en faire mentiorî pdf  
rapport aux mufcles des osselets,-

*ee7* A U R

On donne à la trompe d’Eustachius le nom de conduit  
Palatin de *soreille,Sc.* celui d’aqueduc en France. On  
ne doit point le confondre par équivoque avec l’aque-  
duc de Fallope. C’est un canal ou conduit qui va de la  
caisse vers les ouvertures postérieures des fosses nafales  
ou narrines & vers la voute du palais ; il est creusé dans  
l’apophyse pierreufe le long du conduit carotidal, &  
ensuite il est augmenté par l’épiphyfe épineufe de lsos  
sphénoïde.

Ce conduit dans fon état naturel s’étend depuis la cavité  
de la caisse du tambour juleju’à la racine ou partie fu-  
périeure de l’alle interne de l’apophyse ptérygoïde.  
Dans tout ce trajet il est composé de deux portions ,  
une purement ossetsse , & une dont le calibre est en  
partie osseux, en partie cartilagineux, & en partie mem-  
braneux,

La portion purement ossetsse est tout au long immédiate-  
ment au-dessus de la fissure de la cavité glenoïde ou ca-  
vité auriculaire de l’os des tempes , & fe termine à la  
rencontre de l’apophyEe épineuse de l’os sphénoïde  
avec l’apophyse pierresse , c’est-à-dire , entre cette  
apophyse épineufe & l’orifice inférieur du canal caro-  
tidal de l’os pierreux.

La portion mêlée s’étend dans la même direction, depuis  
cet endroit jusques vers l’aîle interne de l’apophyse  
ptérigoïde, ou le bord externe de la narine postérieu-  
re. Pour s’en former une idée plus juste, il faut la con-  
sidérer comme divisée dans toute sa longueur en quatre  
quartiers , savoir en deux parties supérieures , & en  
deux parties inférieures.

Les deux quartiers supérieurs simt osseux, & de ces deux  
l’interne est fait par le côté de l’apophyfe pierreufe de  
l’os des tempes ; l'externe par le côté de l’apophyse épi-  
neuEe de l’os sphénoïde;de sorte que la moitié siipérieu-  
re de cette portion de la trompe est ossesse. Des deux  
quaYts inférieurs l’interne est cartilagineux,& l’externe  
est simplement membraneux'; de forte que la moitié in-  
férieure de cette même portion de la trompe est en par-  
tie cartilagineuse, savoir du côté de l’os sphénoïde , &  
en partie membraneuse , siivoir du côté de l’os pier-  
reux.

La trompe d’Eustachius ainsi formée, est fort étroite du  
côté de *soreille* & pàr sa portion osseufe. Elle devient  
un peu plus large par l’autre portion, furtout vers la  
narine postérieure, où le côté interne & cartilagineux  
de la trompe *se* termine par un bord fài 1 lant, & le côté  
externe s’unit à la paroi de la narine voisine. La cavité  
de la trompe est revétue d’une membrane femblable à  
celle qui revêt les narines internes & dont elle paroît  
être la continuation. Cette membrane a une épaisseur  
particuliere & comme accessoire sur le bord saillant,  
de sorte que ce bord ressemble en quelque façon à un  
demi bourlet.

La situation des deux trompes est oblique. Leurs extrémi-  
tés postérieures s’écartent vers les *oreilles',* leurs extré-  
mités antérieures s’approchent vers les narines , & les  
bords faillans ou demi bourlets font tournés l’un vers  
l’autre par leur convexité. Leurs ouvertures font ici  
ovales , de même que leurs calibres, furtout celui de  
la portion mélangée.

La trompe d’Eustachi est munie de trois mtssclessi l’on en  
croit Valsalva, qui a découvert que les musclesplery-  
*gostaphylhnScsphenopterygopalatinasiapparticrment* point  
proprement à l’épiglotte mais à cette trompe. Il en ajou-  
te un troisieme aux deux précédens qui est le *palatosal-  
phngée,* que quelques Auteurs ont nommé dans la fui-  
te *musculus tubae novus Valsalvae.* Il est large & tendi-  
neux en sortant de l’extrémité de toute la partie recour-  
bée de l’os du palais, & plusieurs de ses fibres tapissent  
la membrane qui couvre l’ouverture des narines. Il *se*termine essuite en un petit tendon délié qui se porte  
vers le *processeus* de l’aile intérieure duprccespusptérigoy-  
de.Mais ste changeant aussi-tôt en un corps charnu.min-  
ce & étroit, il s’étend le long de la face interne du musi  
cle ptérygoïdien interne,& s’infere dans toute la partie  
membraneufe, charnue & cartilagineuse de la trompe.

A U R 668

Sonuiàge est de dilater & de tenir ce canal toujeurs ou-  
vert, comme Valsedva l’a ingénieusement observé le  
premier.

La membrane du tambour est une pellicule mince, transe  
parente & un peu plate, dont le bord est rond & forte-  
ment engagé dans la rainure orbiculaire qui distingue  
le conduit osseux *dei’oreille* externe d’avec la caisse du  
tambour. Elle est très-bandée ou tendue, fans être  
tout-à-fait plate; cardu côté du conduit externe elle a  
une concavité légerement pointue dans le milieu,&du  
côté de la caisse elle a une convexité qui va pareillement  
en pointe dans le milieu, qui en fait comme le centre.

Cette membrane est située obliquement. La partie supé-  
rieure de *sa* circonférence est tournée en dehors & la  
partie inférieure en dedans , conformément à la direc-  
tion de la rainure osseufe dont on a parlé ci-devant. El-  
le est composée de plusieurs lames très-fines & très-  
étroitement collées ensemble. La lame externe est une  
production de la peau & de l’épiderme du conduit au-  
ditif externe. On les en peut tirer ensemble comme  
un doigt de gand. La lame interne n’ést que la conti-  
nuation du périoste de la caisse. On peut encore sépa-  
rer chacune de ces lames en plusieurs autres, principa-  
lement après avoir fait macérer la membrane entiere  
dans de Peau. Je me souviens de l’avoir divisée en six  
lames. Elle est couverte extérieurement d’une toile mu-  
cilagineufe très-épaisse dans la premiere enfance.

L’enfoncement du centre de la membrane du tambour ou  
speau du tympan , *se* fait par l’attache de l’osselet ap-  
pellé marteau , dont le manche est fortement collé à la  
face interne de la membrane, depuis la partie fupé-  
rieure de fa circonférence jusqu’au centre , où est atta-  
ché le bout du manche. Ce manche paroît être dans une  
duplicature membraneufe extremement fine, au moyen  
de laquelle il est attaché à la membrane du tympan &  
qui lui fiert aussi de périoste.

Le périoste du tympan produit celui des osselets;il devient  
assez visible par l'injection anatomique, qui fait paroi-  
tre des vaisseaux capilaires très-distinctement ramifiés  
fur la surface de ces osselets. Il fe continue fur les deux  
fenêtres , & s’insinue dans le conduit d’Eustachi, où  
il s’efface en *se* confondant âvec la membrane interne  
de ce conduit.

Les cellules mastoïdiennes sont des cavités fort irrégulie-  
res dans l’épaisseur de l’apophyfe mastpïde, qui corn-  
muniquent entre elles, & ont une embouchure commu-  
te sur le côté interne & un peu au-dessus du bord pose  
térieur de la rainure orbiculaire. Ces cavités ou cellu-  
les Eont tapissées d’une membrane qui est en partie la  
continuation du périoste de la caisse, & en partie mar-  
que une structure glanduleuse comme une espece de  
membrane pituitaire. L’embouchure mastoïdienne est  
vis-à-vis de la petite embouchure de la trompe d’Eusc  
tachi & un peu plus haut.

L’ordre que nous suivons nous conduit naturellement  
auxligamens des osselets. L’enclume est attachée par la  
pointe de la jambe courte au bord de l’embouchure  
mastoïdienne , moyennant un ligament court & sort.  
Entre l’enclume & le marteau se trouve un petit carti-  
lage fort mince. Le marteau est attaché par toute la  
longueur de fon manche à la face interne de la mem-  
brane du tambour, de la maniere que je viens de dire.  
J’ajoute feulement ici, que par le micltsscope on trou-  
ve autour de la pointe du manche, dans l’épaisseur de la  
membrane, un petit plan orblculaire d’une couleur lé-  
gerement blanche tirant sim le rouge.

Le marteau a trois mtsscles , un externe, un antérieur &  
un interne ; l’étrier en a un. Le muscle externe ou fil-  
périeur du marteau, attribué à Cassérius & indiqué par  
*ab Aquapendente*, est un faisceau très-mince de fibres  
charnues, situé le long de la partie supérieure du con-  
duit auditif osseux, entre le périoste & les autres tégu-  
mens. Il est large en dehors & fe rétrécit à mefure qu’iî  
avance vers la partie supérieure ou l’interruptiôn de la  
rainure orbiculaire de la caisse, où il entre par un ten-  
don grêle par-dessus la peau du tambour, & s’attache

*6ep* A U R

au cou du marteau attenant la petite éminence ou apo-  
phyfe courte du mandie. Ce mufcle est souvent si pâle  
qu’on a de la peine à le connoître.

Le musela antérieur du marteau ou celui que M. Duver-  
ney avoit nommé externe, est charnu, long & grêle. Il  
accompagne la paroi externe de la trompe d’Eusta-  
chi, à laquelle il est collé tout au long. Son extrémi-  
té antérieure est attachée à ladite paroi, devant l’épine  
sphénoïdale. L’extrémité postérieure se termine par un  
tendon long & grêle, qui fie glisse dans la fissure articu-  
laire ou glenoïdale de l’os des tempes, & par une petite  
échancrure oblique de cette fissure dans la caisse, en  
s’attachant à toute la longueur de l’apophysie longue  
& grêle du marteau. Il est en partie accompagné d’un  
nerf qui forme ce qu’on appelle la corde du tambour,  
comme on verra ci-après.

Le mufcle interne du marteau est encore bien charnu &  
bien visible. Il est situé le long de la paroi interne de  
la trompe d’Eustachius, en partie fur la portion carti-  
laglaeuse, & en partie silr la portion ossetsse, où il est  
attaché par son extrémité à l’os pierreux. Il va essuite  
tout le long de la cavité du demi canal osseux de la caif-  
se, dans lequel demi-canal il est renfermé & recouvert  
d’une demi-gaine membraneufe ou ligamenteuse, qui  
étant attachée au bord du demi-canal, forme avec lui  
un tuyau entier. Il faut même fendre la gaine pour  
voir le mufcle à nu.

Vers l’extrémité du demi canal osseux, où est le bec de  
cuilliere, ce mustcle interne ste termine par un tendon,  
qui *se* courbe autour de la petite traverse osseuse ou li-  
gamentetsse de ce bec, comme autour d’une poulie, &  
s’attache au cou du marteau au-dessus de l’apophyse  
grêle & s’avance même vers le côté du manche. Ces  
deux mufdes *se* touchent quelquefois par leurs extré-  
mités en couvrant la portion mélangée de la trompe  
d’Eustachi.

Le mufcle de l’étrier est un petit mustcle court & gros ,  
caché dans l'épaisseur de la petite pyramide ossessedu  
fond de la caisse. La cavité qu’il occupe touche de fort  
près le conduit osseux de la portion dure du nerf au-  
ditif. Il fe termine par un tendon grêle qui sirnt de la  
cavité osseuse, par le petit trou dont la pointe de la py-  
ramide est percée. Ce tendon en sortant du trou *se*tourne en devant, & s’attache au cou de l’étrier du côté  
de la jambe la plus grande & la plus courbe de cet os.

Les trois différentes parties du labyrinthe , c’estlà-dire, le  
vestibule, les trois canaux demi-circulaires , & le li-  
maçon fiant tapissees d’un périoste très fin, qui se conti-  
nue fiur toutes les parois de leurs cavités , & ferme les  
deux fenêtres communes de la caisse & du labyrinthe.

Les canaux demi-circulaires dans tous les fujets que j’ai  
examinés, fe sont trouvés simplement tapissés d’un pé-  
rioste collé aux parois de leurs cavités. Je n’y ai point  
encore trouvé des bandes membraneuses particulieres.  
Les deux demi-canaux du limaçon siont tapissés de ma-  
niere que le périoste des deux cotés de la lame stpirale  
osseufe s’avance au-delà du bord de cette lame osseuse ,  
& forme une duplicature membraneuse qui s’étend juf-  
qu’à la paroi opposite, & par-là acheve la cloifon spi-  
rale.

Cette cloifon spirale sépare entierement les deux demi-  
canaux , depuis la baEe jufqu’à la pointe , où la cloison  
laisse une petite ouverture par laquelle les petites extré-  
mités des deux demi-canaux *se* communiquent. La gros  
*fe* extrémité du demi-canal externe aboutit par un con-  
tour oblique à la fenêtre ronde qui est fermée par la  
continuation du périoste de ce même demi-canal. La  
grosse extrémité de l’autre demi-canal s’ouvre dans le  
vestibule. Ces deux extrémités font tout-à-fait séparées  
par une continuation du périoste.

Tout le périoste de *F oreille* interne, principalement celui  
de la caisse & des osselets, est dans les petits enfans com-  
me morveux. La peau ou membrane du tambour y est  
épaisse, opaque & enduite d’une matiere limoneuse &  
blanche.

On découvre fur toute l'étendue du périoste interne de

A U R 670

*Foretlle t* sur celui des osselets , même sur celui des ca-  
naux demi-circulaires & sur celui,des demi-canaux du  
limaçon , quantité de vaisseaux sanguins , non-feule-  
ment par le moyen des injections anatomiques , mais  
aufli dans les inflammations, même sans microscope,  
sems lequel je les ai fait très-distinctement voir dans les  
canaux demi-circulaires & dans les demi-canaux du li-  
maçon. Les arteres viennent en partie de la carotide  
interne, & en partie de la vertebrale basilaire, dont on  
voit des rameaux capilaites accompagner le nerf audi-  
tif dans le trou auditif interne.

La portion molle du nerf auditif aboutit par fon tronc à  
la grande fossette du trou auditif interne, où les filets  
de ce tronc passent par plusieurs petits trous de la base  
du limaçon, en partie au périoste des canaux demi-cir-  
culaires , en partie au périoste interne des demi-canaux  
du limaçon.

La portion dure que j’appelle petit nerf iympathique va  
d’abord dans la petite fossette du trou auditif inter-  
ne , & ensuite parcourt tout le conduit osseux ap-  
pellé aqueduc de Fallope , & sort par le trou stylo-  
mastoïdiert de l’os des tempes. Dans ce trajet il com-  
munique d’abord avec la dure-mere, fur la face *supé-  
rieure* ou antérieure de l’apophyfe pierreufe, à l’endroit  
de l’interruption du conduit osseux.

Dans le même trajet, derriere la petite pyramide du fond  
de la caisse , ce nerf envoie un filet par une petite ou2  
verture au mufcle de l’étrier ; enfuite un peu avant que  
de sortir par le trou stylo-mastoïdien , il en produit un  
autre plus considérable, qui perce de derriere en devant  
dans la caisse, passe entre la jambe longue de l’enclu-  
me & le manche du marteau, & enfuite traversie un peu  
obliquement toute la largeur de la caisse jusqu’au bord  
ou côté opposé , où il sirnt de la caisse par le même en-  
droit , par lequel le tendon du musicle antérieur du  
marteau y entre.

La corde du tambour est le nom qu’on donne communé-  
ment à ce petit nerf à caufe de sim trajet, par rapport  
auquel il a quelque ressemblance avec la corde dont on  
voit traversé le fond d’une caisse militaire. Etant forti  
de la cavité de *Foreille* interne, il s’avance vers le côté  
de la baEe de la langue, où il *se* joint au petit nerf lin-  
gual, & y est regardé comme une espece de nerf recur-  
rent.

La portion dure passe par la petite fossette du trou auditif  
interne dans le conduit tortueux de l’apophyfe pier-  
reufe, & en fort par le trou stylo-mastoïdien pour *se*distribuer au viEage & aux parties voisines en passant  
par le conduit tortueux ou aqueduc de Fallope, elle  
touche la dure-mere par la petite ouverture de la fa-  
ce supérieure de l’apophyse pierreuse , & elle *se ren-*contre avec des filets de la cinquieme paire.

Elle donne aussi dans la même route un filet au muficle  
de l’étrier ; & étant prête à en sentir, elle donne ou  
reçoit un autre filet qui passe par la caisse du tambour,  
& s’unit au rameau lingual du nerf maxillaire infé-  
rieur.

Je donne à cette portion du nerf auditif le nom de petit  
nerf lympathique, & j’en vais faire la defcription à  
part fous ce titre.

Le tronc de chacun de ces deux nerfs ayant traversé le.  
conduit pierreux de Fallope, & ayant communiqué  
avec la dure-mere, comme on l’a dit ci-devant, jette  
environ à deux lignes de distance de fa sortie par le  
trou mastoïdien d’abord deux rameaux particuliers, un  
en haut & un en bas.

Le rameau supérieur du tronc monte & *se* distribue à lso-  
*reille* externe , principalement à *ses* parties postérieu-  
res. Il communique en sim trajet derriere *Voreille* avec  
un rameau de la feconde paire cervicale , & en devant  
avec un rameau du nerf maxillaire inférieur.

Le rameau inférieur du tronc fe distribue sim les trois  
misscles styloïdiens , sur le mtsscle digastrique &  
à l’extrémité supérieure du muscle sterno-mastoïdien,  
d’où il *se* répand quelquefois jufques vers fa partie  
moyenne. Au lieu de ces deux rameaux folitaires, il

671 A U R

part quelquefois du tronc même plusieurs petites ra- I  
mifications.

Enfuite le tronc de la portion-dure fe porte en devant &  
traverse la glande parotide, en lui donnant plusieurs  
filets. Quelques-uns de ces filets *se* jettent de dehûrs  
en dedans, & embrassent une des branches de Partere  
carotide externe , principalement celle qui va derriere  
*Foreille.* Rarement le tronc même se fend pour donner  
passage à Partere.

Ce tronc ayant traversé la glande parotide jufques der-  
riere l’angle de la machoire inférieure, fc divise en  
deux grosses branches , dont l’une est supérieure, l’au-  
tre inférieure.

La grosse branche supérieure de la portion-dure est la plus  
forte des deux. Elle se porte un peu de bas en haut,  
& ayant fait un chemin d’environ trois ou quatre li-  
gnes, elle fe divise principalement en fept ou huit ra-  
meaux.

Ces rameaux nerveux se répandent superficiellement en  
maniere de rayons irréguliers sim toutes les parties la-  
térales duvssage, depuis la chevelure jufqu’au niveau  
de la leVre inférieure, entre *Voreille 8c* le nez, & y  
distribuent un nombre prodigieux de nerfs cutanés.

Dans quelques fujets ces rameaux sont à l’endroit de leur  
premier écartement une espece de *plexus,* qui ressem-  
ble à une pate d’oie.

Le premier, le fecond & le troisieme de ces rameaux *se*distribuent à la partie antérieure de l’oreille fur les  
parties latérales de la tête, sim le mufcle temporal ou  
crotaphite, le mufcle frontal & les parties voisines.

Un de ces premiers rameaux, quelquefois même la grosse  
branche supérieure , jette en dedans derriere le condy-  
le de la machoire, immédiatement devant le tronc de  
1a veine temporale, deux ou trois filets de communi-  
cation avec le nerf maxillaire inférieur.

Le quatrieme rameau va gagner le trou fourcilier, ou  
trou sur-orbitaire, & donne en passant plusieurs filets à  
la partie latérale externe, & à la partie supérieure du  
musitle orbiculaire des paupieres. Essuite il va com-  
muniquer avec le nerf orbitaire qui fort par le trou  
fourcilier.

Le cinquieme rameau *se* distribue par de petits filets sur  
la partie latérale de la joue, & fie perd en partie dans  
quelques petits trous qui sont à la base ou racine du zy-  
goma. Ce rameau donne aussi quelques filets à la par-  
tie inférieure externe du mufcle orbiculaire des pau-  
pieres.

Le sixieme & le sieptieme rameau avec le huitième, quand  
il s’y trouve, *se* distribuent dans toute la joue jusqu’au  
nez.

Un de ces derniers rameaux passe dessous ou derriere le  
musc:le zygomatique, en lui donnant de petits filets.  
Ensilite il perce la partie moyenne inférieure du muf-  
cle orbiculaire des paupieres, à laquelle partie il don-  
ne aussi des filets, & va gagner le trou orbitaire infé-  
rieur, qui est dans l’os maxillaire où il communique  
avec le nerf maxillaire fupérieur.

Le dernier de ces rameaux communique par quelques fi-  
lets avec le rameau voisin de la grosse branche inférieu-  
re de la portion-dure.

La grosse branche inférieure de la portion-dure, qui est  
moins grosse que la supérieure , se porte fous l’angle de  
la machoire inférieure, & fe distribue en plusieurs ra-  
meaux à toutes les parties latérales inférieures du vi-  
sage , & à toutes les parties voisines de la gorge, & s’y  
termine principalement par un grand nombre de filets  
cutanés.

Les supérieurs de ces rameaux de la grosse branche infé-  
rieure de la portion-dure montent sur le mufcle *masse-  
ter* , vont à la partie inférieure du mufcle zygomati-  
que, gagnent le misscle buccinateur& les autres muf-  
cles voisins des levres.

Un des rameaux supérieurs de la branche inférieure du  
tronc, communique avec un des rameaux inférieurs de  
la branche supérieure , comme on l’a dit ci-devant; &  
par le moyen de cette communication elle communique

A U R 671

en quelque maniere avec le rameau sous-orbitaire du  
nerf maxillaire supérieur, c’est-à-dire, avec le rameau  
qui sort par le trou sous-orbitaire.

Le plus considérable de tous ces rameaux coule tout le  
long de la basie de la mâchoire inférieure vers le de-  
vant, jette des filets en passant fur le missde peaucier ,  
&si.lr lesmucles de lalevre inférieure , les perce près  
du trou mentonnier, & y communique avec des ra-  
meaux du nerf maxillaire inférieur.

Les rameaux inférieurs fe jettent fous la machoire infé-  
rieure, donnent des filets à la glande fous-maxillaire,  
*& se* distribuent à la gorge star le musitle peaucier en se  
croisant avec la veine jugulaire externe. On en voit  
un & quelquefois plus, descendre vers la partie moyen-  
ne du mufcle mastoïdien , & communiquer dans cet  
endroit avec un rameau de la seconde paire vertebrale.

Comme M. Winflow *rsa* point indiqué l’usage des par-  
ties de *Voreille* dont nous venons de donner la desi:rip-  
tion, nous emprunterons de M. Duverney de quoi  
Euppléer à ce qu’il a omis.

On peut considérer *Voreille* externe comme un cornet  
naturel, dont la cavité nette & polie sert à ramasser le  
sim & à rendre par conséquent sim impression plus for-  
te fur les autres organes de Fouie, L’expérience favo-  
rife cette pensée , en ce que ceux à qui on a coupé l’o-  
reille, n’entendent pas si bien, &fe fervent delapau-  
me de la main ou d’un cornet pour suppléer à ce dé-  
saut ; & c’est aussi pour cet tssage que les brutes com-  
me les cerfs & les lievres tournent *Voreille* du co-  
té d’où vient le bruit, quand ils veulent mieux en-  
tendre.

Quelques-uns prétendent que les directions du fon s’insi-  
nuant entre les plis de *Voreille,* elles y font plusieurs  
reflexions avant que de parvenir à la conque ; & qu’ainsi  
ces plis & ces reflexions réitérés fervent à augmenter  
l’impression sim les autres organes ; de même que dans  
une voute demi-circulaire les rayons du bruit *se* refle-  
chissant à angles égaux le long de la circonférence de  
l’angle de la voute, passent enfin d’un bout à l’autre par  
plusieurs grandes & petites reflexions.

Le mouvement des mufcles de *l’oreille* externe est assez  
obsitur, il semble que leur action doit être de resserrer  
ou de dilater la conque selon la violence ou la foiblesse  
des tremblemens de Pair.

L’obliquité du conduit de *F oreille sert* non-feulement à  
garantir la peau du tambour des injures de Pair, mais  
encore cette obliquité donnant plus de furface au con-  
duit, il s’y fait plus de réflexions, & cela peut contri-  
buer à rendre l’impression plus forte.

La cire ou l’efpece de glu, qui fe trouve dans la partie  
antérieure & cartilagineufe du conduit de *s oreille ,*que les Grecs appellent ῥύπσι ἐν τὸίς ώσὶ, & les an-  
ciens Medecins Latins *aurium forces,* arrête les ordu-  
res & les infectes qui peuvent entrer dans *Voreille, 8c*qui ne manqueroient pas d’altérer la peau du tambour.  
Mais si cette cire asiesutilités, elle a aussi *ses* inconvé-  
niens, & si on n’avoit le soin de nettoyer l’*oreille,* cette  
humeur gluante s’y amasseroit en trop grande abon-  
dance, elle s’y épaissiroitpar sim séjour, & elle empê-  
cheroitque les tremblemens de Pair ne parvinssent juf-  
qu’à la peau du tambour. Il n’y a pas long-tems qu’en  
cherchant la cauPe de la furdité d’une perfonne qui en  
avoit été affligée quelques années avant sa mort ; j’ai  
trouvé dans le conduit de *Voreille* environ à deux li-  
gnes près de la peau du tambour une pellicule mollasse  
& assez épaisse, au-devant de laquelle il s’étoit amassé  
une quantité considérable de crasse endurcie, & je ne  
doute pas que cette espece de surdité ne Eoit très-ordi-  
naire.

Le conduit cartilagineux qui est interrompu en plusieurs  
& différens endroits, forme comme une espece de lan-  
guette , qui est à l’extrémité de la joue au-devant de la  
conque, & tout à l’entrée de ce conduit : cette languet-  
te empêche que les réflexions qui fe font en dedans de  
la conque ne s’échappent hors de la cavité, & les sait  
entrer

673 A U R

entrer plus exactement au-dedans du conduit de *i’o-  
reille :* Il y a apparence qu’elle fert aussi à boucher lso-  
*reille* fur laquelle on est couché , & par conséquent à  
empêcher l’impression de Pair sisr ces parties, comme  
la paupiere fermée l’empêche fur l’œil.

Il y a trois rameaux de trois différentes paires de nerfs ,  
qui fe distribuent fur le conduit cartilagineux, qui font  
la caufe de l’exacte sensibilité qui *se* trouve dans cette  
partie, laquelle avertit l’animal du moindre corps  
étranger qui s’insinue dans le trou de l’*oreille.*

Voilà pour ce qui regarde *F oreille* externe. La peau du  
tambour est la premiere partie qui *se* présente dans *l’o-  
reille* interne, & quoique l’on pusse dire qu’elle n’est  
pas absolument nécessaire pour Fouie , puisque quel-  
ques sisurds en prenant le manche d’un instrument  
avec les dents, en peuvent entendre le sim, sans qu’il  
semble que la peau du tambour y ait de part; elle est  
néantmoins de si grande conséquence, que si l’on vient  
à la déchirer ou à la percer à quelque animal, sim ouie  
pourra bien *se* conserver encore quelque-tems, mais  
elle slaffoiblira insensiblement & elle *se* perdra enfin  
tout-à fait.

Cette membrane est bandée & relâchée par le moyen des  
petits mtsscles , qui s’attachent au marteau, qui est ap-  
pliqué derriere cette peau : le mufcle externe la relâ-  
che en la remettant dans un plan droit, l’interne qui  
est couché fur la surface de l’os pierreux, la tire en de-  
dans , & par conséquent il la bande plus qu’elle n’est  
en fon état naturel. Or cela fe fait de telle maniere  
que dans la tension de la peau du tambour , les deux  
mufcles agissent ensemble, au lieu que le relâchement  
fe fait par l’action de l’externe feul. La raifon de cela  
est que l’insertion du muEcle externe qui lui est oppo  
sé, étant plus proche de la tête du marteau, & l’infer-  
tion de l’autre musde étant un peu au-delà, vers l’ex-  
trémité du manche, l’effet de la traction du mtsscle in-  
terne est augmenté par la traction de l'externe, ces  
deux actions lassant avancer en dedans l’extrémité du  
manche du marteau à qui on doit principalement attri-  
buer la tension de la peau du tambour.

Il est donc certain que ces petits muscles agiffent, il est  
encore évident du moins à l’égard des deux premiers  
que l’un bande la peau du tambour , & que l’autre la  
relâche : mais la difficulté est de siavoir dans quelles  
occasions ils agiffent, & ce qui les détermine à mettre  
la peau du tambour dans les divers états où il faut  
qu’elle sioit pour recevoir les différentes impressions  
des bruits & des sians différens.

Est-ce la volonté qui les fait agir ? Il n’y a gueres d’ap-  
parence; car enfin un bruit nous siurprend le plus sou-  
vent siins que nous y songions. Et ma pensée est que  
ce fiant les seuls objets qui déterminent ces mtsscles à  
bander ou relâcher la peau du tambour dans les diver-  
ses oecurrences selon leurs diverses impressions.

Je dis donc qu’il saut que la peau du tambour soit diffé-  
remment disposée pour recevoir les différens tremble-  
mens de Pair, & qu’en effet if seroit impossible qu’elle  
pût les transinettre tels qu’ils sirnt, si elle n’étoit en  
quelque maniere ajustée à leur caractere , & si dans  
les diyerses occasions elle ne s’accommodoit, pour  
ainsi dire, à des tensions propres à représenter les tons  
différens des corps résimnans. On fait que quand on  
met deux luths fur une table, & que l’on pince une  
corde de l’un de ces luths, si l'on veut qu’une corde  
de l’autre luth se mette en mouvement, il faut de né-  
ccssité qu’elle soit montée à l’uniffon avec celle que  
l’on pince, ou à l’octave ou à quelques autres accords  
comme la double octave, ou la quinte , ou la quarte ,  
' autrement elle fait bien à la vérité quelques tremble-  
mens ,’ mais ils font très-foibles , & jamais ils ne font  
fensibles.

Cela sijpposé , on peut avancer avec assez d’apparence ,  
que puisque la diversité des bruits & des sons , dépend  
de la différente nature & des différens chocs des corps  
réfonnans, que le ton aigu, par exemple, procede du  
choc d’un corps dont les parties sont tellement dispo-  
*Tome II.*

À u fl 674  
sées, qu’elles ne font capables que de vibrations très"  
soudaines , qu’elles communiquent aussi - tôt à l’air >  
qu’au contraire le ton grave est produit par le choc d’un  
corps tellement disposé, qu’il n’est capable que de vi-  
brations affez lentes : on peut, dis-je, avancer que la  
peau du tambour dans stes divers états de tension & de  
relâchement, sie conforme en quelque maniere aux dif-  
férens états des corps réfonnans, qu’elle Eerevet, pour  
ainsi dire, de leur caractere, qu’elle se bande, par exem-  
ple , pour les tons aigus, parce qu’en cet état de tension,  
elle est capable de frémiffeinens plus prompts , qu’elle  
sie relâche au contraire pour les tons graves, parce que  
dans ce relâchement elle est mieux disposée pour des  
tremblemens plus lents , & qu’enfin elle sie monte & se  
démonte en mille diverses manieres selon les diverfes  
idées des bruits & des sims différens. J’avoue qu’il est  
difficile de comprendre comment cela *se* fait : ce font  
des mouvemens mlcaniques qui font imperceptibles,  
& dont il est très-difficile d’expliquer la nature & les  
casses.

La peau du tambour reçoit donc les divers tremblemens  
de l’air, & les communique enfuite aux autres parties  
de *F oreille* interne : c’est une membrane steche, mince ,  
transparente; ces conditions la rendent très-propre à  
cetufage, & s’il lui survient quelques altérations en  
ces qualités, on ne doit pas s’étonner qu’il en arrive  
des duretés *d’oreille.* Il y a lieu de croire que Pair qui  
Ee rencontre dans la caisse étant ébranlé par les frémise  
semens de la peau du tambour, il contribue du moins  
en partie à les communiquer à l’organe immédiat : mais  
aussi il n’y a gueres d’apparence que, ce peu d’air agité  
soit capable d’ébranler affez fortement l’os pierreux  
ou plutôt le labyrinthe que l’os pierreux contient ; si  
bien que l'on peut dire avec assez de vraiflemblance  
que les frémissemensdela peau du tambour sont enco-  
re communiqués au marteau; que le marteau les corn-  
mimique à l’enclume, l’enclume à l’étrier dont lefré-  
missement ébranle enfin l’os pierreux & le labyrinthe ,  
de même que l’air qui est entre deux luths posés fur  
une table n’est point capable de commtiniquer entiere-  
ment le tremblement de la corde de l’un à celle de l’au-  
tre ; mais qu’il faut que la corde pincée fasse frémir pre-  
mierementlebois du luth, où elle est attachée, que le  
bois du luth fasse frémir la table, la table le bois du *se-  
cond* luth , & enfin le bois de celui-ci la corde qui lui  
est attachée , & qui est d’acc<> ! avec celle de l’autre ;  
& cela est si vrai que si on ôte l’un des luths de dessus  
la table , & qu’on le tienne ^en l’air, l'expérience ne  
réussit pas.

La nature, la mécanique & l’articulation de ces trois *Os-  
selets* fcmblent très-favorables à cette conjecture : ils  
fontfecs, ils font durs , ils sirnt minces , & parconsé-  
quent très-capables d’être ébranlés; le manche du mar-  
teau est attaché selon toute sa longueur sisr la peau du  
tambour, il est donc aisé de comprendre qu’elle ne  
peut être ébranlée stans lui communiquer les tremble-  
mens, & successivement aux autres osselets , puisqu’ils  
fiant articulés enlemble, & leur articulation sans carti-  
lages peut beaucoup faciliter cette communication des  
tremblemens de l’un à l’autre.

Il est assez difficile de déterminer l’usage du mufele de  
l’étrier; on peut soupçonner qd'en tirant un peu en de-  
hors la lasse de l’étrier , qui est immédiatement appli-  
qué silr la fenêtre ovalaire , il bande la petite peau  
dont le dessus de cette bafe est revétu , & qu’ainsi felon  
qu’il l'a bandée plus ou moins , il la rend àussi plus ou  
moins disposée à recevoir les tremblemens de lapeati  
du tambour pour les communiquer au vestibule & au  
labyrinthe. On peut encore dire qu’en tirant l'étrier  
qui est d’ailleurs assez fléxible , il le bande en quelque  
maniere, & le tient dans un état plus ferme, & que  
par conséquent il le dispose à mieux recevoir les trem-  
blemens du marteau & de l'enclume.

On trouve aux côtés de la caisse du tambour deux côn-  
duits , dont l'un fe termine au palais , & l'autre si; cofi-

I tinue dans les sinuosités de l'apophyse mastoïde. Il y ai  
Vu

AUR

affez d’apparence que quand la peau du tamboun est ti-  
rée en dedans, Pair renfermé dans la caisse fe retire  
dans ces deux conduits, & qu’il revient dans la caisse  
lorsque la peau du tambour *se* relâche , autrement le  
mouvement de cette même peau pourroit bien être em-  
pêché par le ressort & la résistance de Pair , s’il ne trou-  
voit point d’issue. Il y a même lieu de croire que lere-  
tour de cet air dans la caisse favorise la réduction de la  
peau du tambour en sta disposition naturelle.

Le canal qui va du palais à *F oreille* fournit l’air nécessaire  
pour renouveIler de tems en tems celui de la caisse ; &  
comme le trop grand froid de l’air extérieur eût pu  
blesser les parties de *F oreille* interne, ce même air en  
montant le long de la cavité des narines, & dans tout  
fon chemin , jusqu’à la caisse reçoit les modifications  
nécessaires & convenables à l’état des parties qu’il doit  
approcher, fans pourtant perdre cette force de ressort  
qui le rend capable des ufages auxquels il est destiné :  
c’est pourquoi Pair qui revient des poumons , & qui est  
mêlé de vapeurs impures, n’entre point si facilement  
dans ce canal, dont l'ouverture est tellement difposée  
au fond de la bouche, qu’elle donne plutôt passage à  
Pair qui entre par les narines , qu’à celui qui revient  
des poumons.

Prefque tout le monde croit que c’est par le moyen de  
ce canal que certains siourds peuvent entendre le sim  
desinstrumens à cordes, & que leur surdité consistant  
en ce que la peau du tambour ne fait plus fes fonctions,  
il ne faut pas s’étonner files tremblemens de l’air ex-  
térieur *fe* communiquant à celui de la caisse par le  
moyen de ce canal, ces gens-là ne laissent pas d’enten-  
dre le sim d’un’ïnstrument. Cependant pou;\* faire voir  
que les ébranlemens de l'air de la caisse par le moyen  
de celui de ce canal, ne fuffifent pas pour faire enten-  
dre à ces fourds le fon d’tm instrument ; il faut remar-  
quer qu’ils font obligés d’en serrer le manche avec les  
dents, & qu’autrement ils ne l’entendroient point du  
tout, ou du moins ils ne l’entendroient pas si bien : mais  
il est aisé de concevoir que les dents étant ébranlées ,  
le tremblement *se* communique aux os de la machoire,  
aux os des tempes & aux osselets ; & cela est encore  
favorable à ma conjecture, touchant l’usage que j’ai  
donné à ces derniers ; car ceux mêmes qui ne font pas  
sourds, entendent mieux & plus fortement le fon d’un  
instrument, lorsqu’ils en serrent le manche avec les  
dents, & qu’ils Ee bqâgchent les *oreilles.* Il fe trouve  
encore de certains lourds qui entendent beaucoup  
mieux quand on leur parle par dessus la tête , & dans  
ceux-ci, il y a apparence que tout le crane étant ébran-  
lé , les os pierreux & tous les autres le scmt aussi succes-  
sivement.

La fenêtre ovale est exactement bouchée par la bafe de  
l’étrier : cet osselet fec & délicat, dont l’un des côtés  
est couvert d’une membrane, & dont la bafe est très-  
mince , ayant reçu les tremblemens des deux autres &  
de l'air contenu dans la caisse, peut fort aisément les  
communiquer au vestibule & à l'air qui y est contenu,  
& enfuite au limaçon & aux trois canaux demi-circu-  
lai res.

Outre cette fenêtre ovale, il y en a encore une autre  
qu’on appelle ronde, qui est fermée par une membra-  
ne assez femblable à la peau du tambour ; & l'on peut  
penfer qu’elle reçoit les tremblemens de l’air contenu  
dans la caisse, & qu’elle les communique à celui qui est  
renfermé dans le chemin inférieur du limaçon, qui  
étant fort contraint & fort pressé en cet endroit où il  
n’a point d’issue, est très-capable d’ébranler fortement  
la lame spirale ; & c’est ainsi que les tremblemens de  
l’air parviennent enfin jufqssa l’organe immédiat de  
Fouie , dont il me reste à parler.

Cet organe est compris fous le nom de labyrinthe , qui  
étant re’nfermé dans l’os pierreux consiste en deux par-  
ties principales ; savoir, le limaçon & le vestibule avec  
*ses* trois canaux demi-circulaires.

A l'égard du limaçon, on ne peut pas douter qu’il ne  
fasse partie de l’organe immédiat : su composition en

AUR 676

est une preuve convaincante ; car prcmierement, la la-  
me fpirale qui en fait la principale partie , est dure ,  
feche, mince & cassante, qui sirnt les conditions requi-  
*ses* dans les corps pour être capables de frémissemens.

2°. Cette lame n’est point couchée au-dedans du ca-  
nal demi-ovalaire Epiral : mais elle est tendue tenant  
d’un côté au noyau, & de l’autre à une peau très-déli-  
cate qui *se* joint à la surface de ce canal, si bien que cette  
situation de la lame fpirale est tres-favorable à Ia diEpo.  
sition qu’elle doit avoir pour être aisément ébranlée.

3°. La lame Epirale partage par le moyen de cette pe-  
tite peau tout le conduit dtl canal fpiral comme en  
deux rampes dsesitalicr en limaçon , construites Eur le  
même noyau, dont celle de dessus n’a point de commu-  
nication avec celle de dessous. La fenêtre ronde s’ourre  
dans celle de dessous , qui n’a aucune communication  
ni avec la rampe supérieure de ce canal, comme je  
viens de dire, ni avec le vestibule : ainsi Pair qui est  
renfermé dans la rampe de dessous , est agité tant par  
les tremblemens de la fenêtre ronde, que par ceux de  
Pair contenu dans la rampe supérieure du canal demi-  
ovalaire , lequel est aussi ébranlé , tant par les frémisse-  
mens de l'air contenu dans le vestibule avec lequel il  
communique , que par ceux de l’air renfermé dans la  
rampe inférieure de ce canal;&ainsi la lame fpirale étant  
frappée des deux côtés , fes tremblemens doivent être  
plus vifs & plus forts.

4°. La figure spirale de cette lame est encore un puissant  
argument pour foutenir ce que j’avance ; car enfin en  
faifant deux tours & demi à l’entour du noyau, elle  
reçoit les divers tremblemens de Pair en plusieurs par-  
ties, & cette mécanique s’observe dans la langue, dans  
le nez, &c.

5°. Une branche considérable de la portion molle du nerf  
auditif étant arrivée à la bafe du limaçon , se partage  
en plusieurs petits rameaux, qui passant par tous les  
petits conduits dont le noyau est percé, *se* distribuent  
& se perdent dans les disterens contours de cette lame  
spirale.Enfin cette lame n’est pas seulement capable de  
recevoir les tremblemens de Pair: mais *sa* structure doit  
faire penfer qu’elle peut répondre à tous leurs carac-  
teres différens ; car étant plus large au commencement  
de sa premiere révolution qu’à l’extrémité de *sa.* der-  
nicre, où elle finit comme en pointe; & ses autres par-  
ties diminuant proportionnellement de largeur : on  
peut dire que les parties les plus larges pouvant être  
ébranlées fans que les autres le senent, ne font capables  
que de frémissemens plus lents qui répondent par con-  
séquent aux tons graves ; & qu’au contraire fes parties  
les plus étroites étant frappées , leurs frémissemens  
font plus vîtes, & répondent par conséquent aux tons  
aigus, de même que les parties les plus larges d’Im  
ressert d’acier, font des frémissemens plus lents & ré-  
pondent aux tons graves; & que les plus étroites en  
font de plus fréquens & de plus vîtes , & répondent  
par conséquent aux tons aigus; de forte qu’enfin, Ee-  
lon les différens ébranlemens de la lame spirale, les *es-  
prits* du nerf qui fe répandent dans sa fubstance, reçoi-  
vent différentes impressions qui représentent dans le  
cerveau les diverses modulations dessinas.

A l’égard du vestibule & des trois canaux demi-circulai-  
res, quoique quelques-uns prétendent qu’ils ne servent  
simplement qu’à augmenter l’impression des tremble-  
mens de Pair , les autres à l’amortir , je crois qu’ils  
font partie de l’organe immédiat pour les raifons fui-  
vantes.

Prcmierement , tous les oifeaux n’ont que trois conduits  
courbés en demi-cercle, & un quatriemequi est droit  
& fermé par l’un de fes bouts , mais qui s’ouVre aVec  
les autres dans une caVÎté qui leur est commune, & qui  
tient lieu de vestibule : ces trois canaux *se* trourent  
aussi dans les poissions ; il n’y a point de limaçon ni  
dans les uns ni dans les autres, cependant tous enten-  
dent : il est donc constant que ces canaux denu-circu-

677 A U R

laires font l’organe immédiat de Fouie dansleS oifeaux  
& dans les poissons. Pourquoi donc nlauront-ils pas le  
même ufage dans l'homme , puifque leur structure est  
femblable & dans l’homme & dans ces animaux ? Du  
moins il slensifit de-là que dans l’homme ces canaux  
demi-circulaires doivent faire partie de l’organe immé-  
diat, & qu’ainsi cet organe est composé de deux par-  
tîes essentielles.

ct°. On ne doute point que la portion molle du nerf audi-  
tif ne porte l’impression des fons au cerveau : or il y a  
deux branches de cette portion molle, qui entrent  
dans la cavité du vestibule , & qui fe développent &  
s’étendent en filets & en membranes, qui tapissent in-  
térieurement ces canaux demi-circulaires ; je conclus  
de là que cette partie du labyrinthe fait aussi partie de  
l’organe immédiat.

3°. L’artifice du vestibule & de ces canaux demi-circu-  
laires est tel, que l’on peut penfer assez raisonnable-  
ment que l’impression des sons s’augmente & se fortifie  
dans ces chemins détournés , & qu’elle y devient par  
conséquent plus capable d’ébranler les nerfs qui y font  
répandus.

Mais comme j’ai dit que la lame spirale ne reçoit pas sim-  
plement les vibrations de l’air, & que toutes *ses* par-  
ties ne Eont pas capables indifféremment de répondre  
aux mêmes tons : j’en dis autant de ces canaux demi-  
circulaires. Chacun de ces canaux a la figure de deux  
trompettes qui sont embouchées l’une dans l’autre  
parleurs extrémités les plus étroites, c’est-à-dire, que  
les deux ouvertures de ces canaux semt larges dans la  
cavité du vestibule, comme semt les pavillons des trom-  
pettes , & que le milieu de ces canaux que je regarde  
comme l’endroit où s’aboucheroient les deux trom-  
pettes, est plus étroit à proportion. Il y a deux de ces  
canaux qui ont une ouverture commune dans le vesti-  
bule, & qui font enfemble un pavillon fort large à pro-  
portion des autres. Or il est démontré par expérience  
que les plus grands cercles des pavillons des trompettes  
peuvent être ébranlés sans que les plus petits le foient  
sensiblement ; que les vibrations des grands cercles  
font plus lentes & plus sensibles , & que dans ces occa-  
sions le fon de la trompette est grave, au lieu que quand  
les petits cercles de ces mêmes pavillons stont ébranlés  
Eans que les grands le soient sensiblement, le S011 de la  
trompette est aigu , parce que les vibrations de ces pe-  
tits cercles fiant plus promptes & plus fréquentes. On  
peut avancer la même chofe à llégard des canaux demi-  
circulaires, leurs parties les plus larges peuvent être  
ébranlées fans que les autres le foient : alors les vibra-  
tions de ces mêmes parties seront lentes , d’où il s’en-  
suivra nécessairement l’apparence d’un ton grave; au  
contraire, quand les parties les plus étroites de ces ca-  
naux seront ébranlées sans que les autres le foient, il  
s’ensuivra nécessairement l’apparence d’un ton aigu,  
parce que les vibrations de ces petites parties Eeront  
plus vîtes. De tout ce stuc je viens de dire, on peut con-  
clurre que le limaçon & les canaux demi-circulaires  
fiant les organes communs.& immédiats qui reçoivent  
non-seulement les tremblemens de l’air en général,  
mais encore la Vraie idée & les différens caracteres des  
tons, selon les divers endroits de ces parties qui sirnt  
ébranlées.

On pourroit objecter que ces canaux demi-circulaires font  
trop continus & trop attachés au reste de l’os pierreux  
pour pouvoir être ébranlés si facilement en leurs diflé-  
rentes parties, & en tant de différentes manieres : mais  
outre qu’il nefefaitgueres de bruit un peu considéra-  
ble que l’os pierreux ne foit ébranlé, il est certain que  
quand on prépare ces cercles pour les faire Voir à nu,  
on rem? '-que qu’ils ne font environnés que d’une subf-  
tancespongieuse : il est vrai que dans les vieilles têtes,  
les lames osseuses qui couvrent ces cercles par-devant  
& par-dd me , font assez dures : mais ce qui remplit  
llespace qui est à l’entour de ces mêmes cercles, est  
d’une nature plus poreuse ; c’est pourquoi ils siont tou-

A U R 678

jours assez dégagés & assez capables d’être ébranlés, &  
de frémir.

Par la communication de la portion dure du nerf auditif  
avec les branches de la cinquieme paire qui fe distri-  
huent aux parties qui fervent à former & à modifier la  
voix, on explique ordinairement la communication  
qu’il y a entre l’ouie & la parole , on prétend que l’é-  
branlement des nerfs de l’oreille fe communique aux  
nerfs de la cinquieme paire ; ce qui fait que les efprits  
qui coulent du cerveau dans ces nerfs , lefquels vont  
aux parties qui forment la voix , en disposient telle-  
ment les mufcles, que répondant à l’impression que la  
voix a faite dans le cerveau, ils les mettent en état de  
former une voix toute femblable. On dit que c’est par  
cette raison que les hommes & les animaux s’entre-ex-  
citent à chanter, & que les hommes qui fiant nés fourds,  
font aussi nécessairement muets.

On prétend encore que c’est par la communication de la  
Eeconde paire vertébrale avec *soreille* externe , qu’au  
moindre bruit on tourne la tête , & que tout le corps  
*se* trouve disposé à faire divers mouvemens, felon que  
les causes du bruit semt utiles ou nuisibles. Et comme  
ces nerfs communiquent avec ceux du cœur & des pou-  
mons, c’est ce qui fait aussi que l’onressent les mêmes  
altérations dans le pouls & dans la refpiration, felon  
la différence des bruits : mais tout le monde ne de-  
meure pas d’accord des effets de toutes ces communi-  
cations.

*Maladies de l’organe de l’orne.*

Après avoir expliqué la structure & les usiages de l’organe  
de Fouie . pour achever cette matiere , il me reste à  
parler des maladies de *Foreille.* Mon dessein n’est pas  
de les examiner à fond, mais feulement par rapport à  
la structure de cet organe, pour faire voir combien la  
connoissance des parties est avantageufepour l’explica-  
tion des maladies. Je ne m’attacherai point aux divi-  
siôns que les Auteurs en font ordinairement : mais je  
fuivrai ici, comme j’ai fait dans l’explication des ufa-  
ges, l’ordre de ma description, c’est-à-dire, que j’exa-  
minerai d’abord les maladies qui surviennent aux par-  
ties extérieures, enstiite celles qui attaquent la peau du  
tambour, la caisse & le labyrinthe, & enfin celles qui  
appartiennent au nerf auditif, après quoi ^expliquerai  
le tintement qui est un Iymptome commun aux mala-  
dies de toutes ces parties, & je ne fonderai mes raison-  
nemens que fur des observations rapportées par des Au-  
teurs dignes de foi, & fur celles que j’ai eu occasion de  
faire en travaillant fur *s oreille.*

Le Eymptome le plus ordinaire aux parties extérieures de  
*Foreille* est la douleur; elle occupe ordinairement la  
conque & tout le conduit jusqu’à la peau du tambour ,  
& l’expérience nous apprend qu’elle est accompagnée  
de ponction, dlérosiou, de tension, de pesianteur & de  
pulsiation.

Ce n’est pas ici le lieu d’expliquer la nature de la douleur  
en général, cependant il est nécessaire de siavoir que la  
douleur est causée par une solution de continuité des  
particules , dont l’union fait la premiere constitution  
des parties du corps des animaux:cette folution de con-  
tinuité caufe un mouvement irrégulier dans les esprits,  
& c’est dans ces deux chosies que consiste la raision for-  
melle de la douleur.

Cela silpposé, on voit bien que tout ce qui peut catsser une  
solution de continuité dans les particules de la menu  
brane dont le conduit de l’ouie est revétu, & exeiter ce  
mouvement irrégulier des esprits, est capable de pro-  
duire de la douleur. Ainsi l’inflammation, les corps  
étrangers mis dans le conduit, les vers, & en un mot  
tout ce qui peut causier de la douleur dans les autres  
parties, peut être appliqué à celle-ci. Mais outre cela ,  
les anciens ont prétendu que les douleurs *d’oreille* fur-  
venoient seins inflammation & fans aucune cause con-  
jointe; d’où vient qu’ils ont expliqué ces douleurs par  
I des intempéries nues & fans matiere , qu’ils ont cru  
provenir ordinairement des excès de froid ou de chaud :

Yuij

*cyp* A U R

mais comme ces intempéries sans matiere sont imagi-  
naires, & qu’on peut trouver dans la partie des causes  
capables de produire cette douleur violente, je pro-  
poferai en peu de mots mon sentiment là-dessus.

Je remarque que la cire qui Ee ramasse dans *F oreille* est  
amere & gluante, & que par conséquent elle est char-  
gée de fiels acres & lixivieux , qui sont mêlés avec des  
parties grasses & oleaginetsses ; ces principes lui don-  
nent à peu près les mêmes qualités qu’on attribue à la  
bile avec laquelle elle a beaucoup de conformité ; s’il  
arrive par quelque caufe que ce sent que ces silcs setlins  
*se* dégagent & *se* développent, & qu’étant plus exal-  
tés qu’à l’ordinaire, leurs pointes agissent avec plus de  
force, il est évident qu’ils doivent causer de grands dé-  
fordres dans le conduit de l’ouie, à caufe de scm extre-  
me sensibilité : le froid & le chaud en font les caisses  
les plus ordinaires. Eh effet , le froid épaississant  
cette cire & la rendant plus visqueuse , fait qu’elle  
s’arrête & qu’elle bouche les canaux excrétoires des  
glandes, ainsi qu’on le peut obferver dans les autres  
corps glanduleux qui font dans le voisinage , où cette  
action de Pair caisse de pareilles obstructions ; d’où il  
slensiuit que les silcs sidins qui étoient en mouvement  
& en disposition de si? cribler, s’arrêtant dans les glan-  
des, les enflent & les tuméfient, & devenant plus acres  
par leur séjour, ils picotent les extrémités des nerfs ,  
dont la membrane du conduit est parfemée, ce qui cau-  
fe un très-grand désordre dans les efprits, & par con-  
séquent cette grande douleur *d’oreille.* D’un autre côté  
le chaud extérieur dégage & fond les fucs falins de cet-  
te cire & produit par ce moyen le même effet. On ob-  
ferve la même chofe dans les effets que la bile cau-  
se dans les parties de la nourriture, par les qualités ex-  
cessives du chaud & du froid.

Mais la cire de *Foreille* n’est pas la feule cause de ces dou-  
leurs cruelles & violentes : il arrive fort fouvent que  
les sérosités acres & sodées qui s’évacuent par les glan-  
des de *Foreille f* causient de la douleur dans le conduit,  
c’est ce qui paroît dans les suppurations qui fe font en  
cette partie; car comme les matieres terreuses qui en  
fortent, semt quelquefois aigres ou falées, elles pico-  
tent la membrane du conduit & excitent une sensa-  
tion fâcheufe, qui est ce que l’on appelle douleur.

Pour ce qui est des différences de la douleur,je crois qu’on  
les peut expliquer ainsi : lorfque les particules salines  
de la cire, ou même les autres humeurs contenues dans  
la substance des glandes scmt devenues pointues & roi-  
des, & que par une plus grande agitation elles ébran-  
lent rudement les filets nerveux de ce conduit , el-  
les produisent une douleur poignante ; ce qui arrive  
dans toutes les inflammations, & surtout dans les per-  
sonnes d’un tempérament sec & bilieux, dont les hu-  
meurs semt remplies de ces silcs acres & salins, & dans  
les mélancoliques où la sérosité du sang est toujours ai-  
gre & sialée. Lorsque ces mêmes sels deviennent fort  
âcres & corrosifs, ils cassent une douleur accompagnée  
d’érosion, qui fe remarque principalement dans les ul-  
ceres de cette partie. Lorsque la matiere de la cire de  
*Foreille* qui est encore contenue dans les glandes, fer-  
mente ou feule ou avec d’autres liqueurs , elle étend &  
dilate les particules de la membrane & cause un senti-  
ment de tension : lorsique les glandes font gonflées par  
l’abondance de la liqueur qui les abreuve, on ressent  
une sensation de pesilnteur. Pour ce qui est de cette *es-  
pece de* douleur qui est accompagnée de pulsation , je  
ne crois pas qu’elle survienne jamais au conduit de *l’o-  
reille ,* qu’il n’y ait quelque inflammation.

Il n’y a rien de si surprenant que la violence de cette dou-  
leur ; elle n’est presque jamais Eans une fievre aiguë qui  
est accompagnée de l’insomnie, du délire, de la con-  
vulsion & de la défaillance; accidens qui cassent sou-  
vent la mort, ainsi qu’on peut s’en convaincre par les  
observations rapportées par plusieurs Auteurs. Pour  
comprendre la violence de cette douleur il faut ob-  
ferver,

i°. Que la membrane dont le conduit de Fouie est revé-

A U R 680

tu, est fine & nerveufe, & qu’elle a la même tiffure  
que la membrane nerveufe de l’estomac & des intese  
tins, si ce n’est qu’elle n’est point enduite d’un velou-  
té pour la garantir de l’acrimonie des humeurs.

2°. Elle est parsemée d’une infinité de nerfs qu’elle re-  
çoit de la cinquieme paire , de la portion dure du nerf  
auditif, & de la seconde paire vertébrale ; de forte que  
l’on peut dire qu’il n’y a point de membrane dans tout  
le corps qui ait plus de nerfs à proportion que celle-là, -

3°. Il est certain que les membranes qui sont collées fur  
les os ont un fentiment plus exquis que les autres, ce  
qui dépend peut-être de ce qu’elles simt plus fermes &  
plus tendues, & qu’étant attachées aux os par tous les  
petits vaiffeaux qu’elles leur fourniffent, il est impof-  
sible qu’elles foient picotées, que tous leurs petits fi-  
lets n’en fioient en même tems ébranlés : c’est pourquoi  
le périoste & le péricrane ont un sentiment si exquis ;  
& c’est peut-être pour la même rasson que les plus  
cruelles douleurs de tête dépendent de l’adhérence de  
la dure-mere au haut du crane , ainsi qu’on l’a observé.  
Il n’est pas difficile d’appliquer cela à la membrane du  
conduit de Fouie, car ce conduit est en partie offeux  
& en partie cartilagineux, & la membrane est tendue  
Pur le cartilage, quoiqu’elle ne le stoit pas tant que silr  
l’os ; aussi remarque-t’on que les douleurs que l'on *res-  
sent* au fond de *V oreille-,* qui font celles du conduit ose  
Beux, font toujours les plus cruelles.

40. La connexion de cette membrane avec les parties voi-  
fines qui scmt très-fensibles, peut beaucoup contribuer  
à la violence de la douleur, car cette membrane s’é-  
tend jusqu’à la peau du tambour, qui communique avec  
les membranes de la casse & du labyrinthe, & par  
leur moyen avec la dure-mere ; après cela doit-on s’é-  
tonner si les douleurs du conduit font si cruelles & si  
violentes.

Quoique la plupart des accidens qui accompagnent la  
douleur du conduit fe pussent rencontrer dans les dou-  
leurs des autres parties , néantmoins comme ces acci-  
dens font plus ordinaires & plus violens dans celle-ci,  
j’ai cru qu’il étoit à propos de les expliquer.

Lorfque cette douleur est causée par une inflammation ὶ  
il n’est pas difficile de rendre rasson de la fievre & des  
autres accidens dont elle est ordinairement fiuivie. Mais  
comme je iùis convaincu que la Peule violence de la  
douleur peut casser tous ces stymptomes stans inflamma-  
tion ni tumeur, je m’attacherai précisément à ce der-  
nier cas.

Je commence par la fievre aiguë qui accompagne pres-  
que toujours la douleur *d’oreille s &* je crois qu’elle peut  
si.lrvenir là caisse que les efiprits agités par la violence  
de la douleur, augmentent le mouvement du cœur &  
des arteres, ce qui fait l’élevation du pouls & l’aug-  
mentation de la chaleur, ainsi qu’on le voit dans quel-  
ques passions, & particulierement dans la colere. Mais  
cette augmentation du mouvement du cœur & du sang  
ne produiroitpas une véritable fievre, si elle n’altéroit  
les principes du fang : or il est aisé de comprendre que  
par ces fortes contractions du cœur, les parties du fang  
étant plus exactement froiffées & brisées, il fe fait une  
exaltation de fes particules les plus actives, & une plus  
parfaite diffolution de fa partie huileufe, dont le mou-  
vement rapide caufe la chaleur de la fievre. De plus,  
les sucs acres & corrosifs de la cire & des sérosités qui  
seramaffent dans *Foreille*, peuvent sie remêler dans la  
maffe du sang, & y caufer une fermentation extraordi-  
naire dans laquelle consiste l’effence de la fievre ; on  
comprendra aisément cette maniere de fievre, en con-  
sidérant que dans les rhumes, la fievre ne s’allume que  
par le mélange des stucs acres, qui *se* détachant de la  
maffe qui entretient le rhume, *se* joignent au simg.

*Quelque ce que M. Duverney dit des maladies de s oreille,  
mérite beaucoup d’attention , je consoille cependant au  
Lecteur de ne pas trop compter fur ce qu’il rapporte au  
sujet des fievres, carfon raisonnement n’a pas toute la  
solidité possible.*

L’insomnie dépend de l’agitation extraordinaire des *esc*

68ι A U R

prits, qui se trouvant irrités par la douleur coulent con-  
tinuellement dans les parties, & les entretiennent dans  
leurs fonctions.

Le délire ne diffère de l’insomnie qu’en ce que les esprits  
ayant un mouvement irrégulier dans le cerveau, ils  
touchent en même tems plusieurs traces de la mémoire  
& de l’imagination , ce qui fait une confusion dans les  
Idées que ces mêmes esprits représentent à l’ame.

Les convulsions s’expliquent facilement dans cette hypo-  
these , car les contractions involontaires des mufcles  
étant causées par le mouvement déréglé des esprits, il  
Fuffit que les sucs salins picotent les nerfs qui font re-  
pandus dans la membrane du conduit, pour faire que  
cette irritation fe communique à tous les efprits par la  
communication des nerfs & des membranes, & caufe  
essuite des convulsions dans les musicles. D’ailleurs il  
fe peut faire que ces fucs acres rentrent dans la masse  
du fang, & qu’étant portés au cerveau, ils caufent des  
irritations dans le principe des nerfs.

Pour rendre raifon de la défaillance , il faut considérer  
que les esprits coulant rapidement & en abondance dans  
les fibres mufculeufes, qui resserrent & ferment les por-  
tes du cœur,ils arrêtent le mouvement du fang;& quand  
cette contraction cesse & que le fang entre de nouveau  
dans le cœur, le pouls & la chaleur *se* renouvellent ;  
le resserrement du cœur & l’oppreffion de la poitrine  
que l’on Eent dans cet état, marquent assez que la dé-  
faillance procede de la cause qui vient d’être marquée,  
& ce resserrement peut durer si long-tems, qu’il caufe  
quelquefois la mort.

Pour exemple d’une grande douleur dans *Voreille* accom-  
pagnée de grands accidens, je me contenterai de rap-  
porter ici l’Obfervation 4. de la premiere Centurie de  
Fabricius Hildanus , parce qu’elle renferme tous les  
principaux fymptomes.

Une jeune fille de douze ans ayant par hasard laissé entrer  
dans le trou de *F oreille* gauche un grain de verre, de la  
grosseur d’un pois, qui ne put être retiré par aucune in-  
dustrie,fut frappée de cruelles douleurs qui fe commu-  
niquerent au même côté de la tête. Ces douleurs après  
un grand espace de tems, produisirent d’abord un en-  
gourdissement dans le bras & dans la main,enfuite dans  
la eusse & dans la jambe, & enfin dans tout le côté gau-  
che. Cet engourdissement étoit accompagné de très-  
grandes douleurs qui augmentoient la nuit & dans les  
tems froids & humides, d’une toux sieche, du dérange-  
ment des regles, de convulsions épileptiques & de la  
maigreur du bras gauche.

Il y auroit plusieurs réflexions à faite sur cette obferva-  
tion : mats comme jlai expliqué la plupart de ees acci-  
dens , je m’attacherai feulement à quelques faits qui  
lui font particuliers. Les douleurs & les convulsions  
occupoient tout le côté gauche jufqu’au bout du pié.  
Hildanus a expliqué ce phénomene , en difant que la  
portion dure du nerf auditif fe distribue dans tout le  
bras & dans la cuisse : mais comme cette distribution  
est imaginaire , je tâcherai d’en donner une raifon plus  
conforme à la structure de ces parties. Je dis donc que  
les irritations & le mouvement irrégulier des efprits  
avoient passé dans tous les nerfs de la moelle de ce cô-  
té-là, par la communication de la seconde paire verté-  
brale ; ce qui ne seroit pas arrivé, si l’irritation *se* fût  
communiquée au cerveau ; car pour lors il y a apparen-  
ce que cette fille eût fouffert des douleurs & des con-  
vulsions dans tout le corps. Dès que je fuppose le côté  
gauche de la moelle affecté , il n’est pas difficile de  
comprendre pourquoi cette mauvaise disposition passa  
dans le bras & dans la jambe, puisque nous savons que  
tous les nerfs vertébraux d’un même côté communi-  
quent enfcmble par des branches tranfverfales , après  
qu’ils font fortis des trous des vertebres.

Tous les accidens augmentoient la nuit & dans les tems  
humides , à cause que l’humidité de l’air gonflant les  
glandes & les membranes du conduit, fassoit qu’il  
embrassait plus étroitement la boule de verre ; ce qui  
augmentait les irritations.

AU R 682

Les engourdissemens venoient apparemment de ce que lesesprits irrités ouvraient & dilatoient les orifices de5nerfs de telle sorte, qu’ils donnaient non-seulement  
paflage aux esprits, mais encore à des matieres plus  
grossieres , qui étant entraînées dans leurs tuyaux, y  
causoient une espece d’obstruction capable d’empê-  
cher le mouvement des esprits; ce qui est suffisant pour  
causer l’engourdiffement. Ces matieres étant devenues  
acres par leur séjour, augmentoient les douleurs & les  
convulsions , qui *se* trouvant plus fortes dans le bras,  
fes nerfs s’abreuvèrent d’une si grande quantité de cet-  
te matiere étrangere, que le mouvement des esprits en  
fut interrompu; ce qui fit que le bras devint mai-  
gre , & fe dessécha , comme il arrive dans les para-  
ïysies.

Dès que le grain de verre eut été ôté , les irritations  
qu’il caufoit cesserent, & par conséquent les dou-  
leurs & les convulsions. Les efprits reprenant leur cours  
ordinaire, dissiperont insensiblement toutes les matie-  
res étrangeres ; ce qui fit que sim bras reprit sim mou-  
vement & sia premiere vigueur.

Je passe présentement aux moyens que l’on doit employer  
pour guérir cette maladie. Ils doivent être différens à  
raison de la diversité des causies qui la produisent. Pour  
ce qui est de la douleur, celle qui est causée par le  
froid fe guérit quelquefois , en ôtant feulement les  
casses externes , c’est-à dire , en fe garantiffant du  
froid ou du vent, & en appliquant fur *F oreille* tout ce  
qui peut l’échauffer , comme de la laine graffe, ou du  
pain chaud , qu’on peut mettre tremper dans l’esprit de  
vin : mais la plupart du tems la douleur ne cede pas à  
ces premiers remedes, & pour lors il en faut venir aux  
remedes généraux. La faignée est néceffaire pour em-  
pêchet l’àmas des matieres que le froid a retenues ; &  
pour la purgation, on ne doit l’ordonner que lorfque  
la violence de la douleur est diminuée. Pendant leur  
ustage on se sert fort utilement de fomentations ou  
d’injections faites avec les fucs ou les décoctions de  
mélisse, d’hyfope, de calament, d’origan, de marjolai-  
ne, dans lesquelles on peut mêler quelque goutte de  
fiel de bœuf, ou bien d’huiles d’amandes ameres, de  
camomile, de girofle, d’anis, &c.

Les Auteurs recommandent beaucoup de se boucher Pc-  
*reilleavec* du coton musqué. Il n’est pas difficile d’ex-  
pliquer l’effet de ces remedes ; ils sont tous chargés de  
sels volatile très-pénétrans, qui échauffant toutes ces  
parties, ouvrent les pores & les canaux des glandes, &  
font couler la matiere que l’action du froid avoit re-  
tenue.

La douleur qui provient d’un excès de chaleur, se guérit  
le plus fouvent par ces remedes généraux , surtout par  
la saignée, laquelle est d’une nécessité absolue pour em-  
pêcher la fluxion & l’inflammation qui pourroient sifr-  
venir à la partie. Pendant Fustige de ces remedes , on  
*se* Pert fort heureufement des injections faites avec le  
lait, celui de femme est meilleur que tout autre, étant  
mêlé avec la liqueur d’un blanc d’œuf battu. On sait  
encore des injections avec quelque décoction émollien-  
te & rafraîchiffante, dans lesquelles on délaie de l’hui-  
le d’amandes douces. L’huile d’œuf est fort vanté par  
J. de Vigo. On peut même appliquer fur l’*oreille* quel-  
que cataplasine anodyn & émollient ; & lorsipie les  
douleurs sont extremement violentes, il faut avoir re-  
cours aux narcotiques qu’on peut mêler avec les reme-  
des topiques, & même donner intérieurement. Tous  
ces remedes font si connus & si usités , que je ne m’ar-  
rêterai point à rendre raision de leurs effets.

Lorsque la douleur est causée par des sérosités acres &  
Ealées, on emploie Peau de chardon-béni, dans la-  
quelle on fait bouillir des cloportes, des vers deterre >  
des œufs de fourmi, &c. On y peut aussi mêler quel-  
que goutte d'huile de buis. Comme ces remedes abon-  
dent en fel alcali volatil, ils détruisent l’acidité des hu-  
meurs séressesqui étoit la caufe de la douleur.

La sieconde maladie que je remarque dans le conduit de  
fouie, est l’inflammation avec l'abstces & Pulcere qui

68; AU R

lui succede ordinairement. L’inflammation survient  
aux plaies & aux contusions de cette partie, & même  
elle peut être une suite de certaines fievres , de même  
que la pleurésie , llesquinancie , & plusieurs autres ma-  
ladies d’une nature inflammatoire. Il arrive souvent  
que l’inflammation peut siurvenir au conduit de Pouie  
en deux manieres : la premiere est l’obstruction des  
glandes qui en comprimant les vaisseaux, fait que le  
sang s’arrête & qu’il les déchire; la feconde est l’acri-  
moniede la cire qui peut déchirer ces mêmes vaisseaux  
& en faire extravafer le fang. Quoiqu’il en foit , Pin-  
flammation & llabfcès qui lui fuccedent n’ont rien de  
particulier, que la douleur violente dont on a déja  
parlé.

A l’égard des ulceres , ils *se forment* tout de même que  
dans les autres parties, ou par l’acrimonle de quelque  
liqueur , ou par la rupture d’un abfcès. Je remarque  
qu’il en fort ordinairement une très-grande quantité de  
matiere, & qu’ils fe guérissent très-difficilement, fur-  
tout ceux qui sont dans le conduit osseux. La quantité  
de maticre vient non-seulement du sang qui fuppure ,  
mais encore des glandes, qui fe trouvant toujours irri-  
tées par le pus, fournissent par leurs Canaux excrétoi-  
rcs une très-grande quantité de liqueur ; & la difficul-  
té qu’il y a de guérir ces ulceres, vient de ce qu’étant  
toujours abreuvés par la liqueur qui coule de cesglan-  
des, ils ne peuvent pas *se* dessécher : outre que la ma-  
tiere qui fort des glandes étant acre & saline, elle cm-  
pêche la réunion & la cicatrice. La même chose arrive  
dans les ulceres du nez, des canaux falivaires , &c. Les  
ulceres qui font dans le canal osseux, font encore plus  
difficiles à guérir que ceux du conduit cartilagineux, à  
cause que la pente du canal osseux est du côté de la peau  
du tambour, & que le canal fait un enfoncement con-  
sidérable dans l’endroit où il s’applatit ; ce qui fait que  
le pus n’en peut fortir qu’avec difficulté, au lieu que la  
Tente du canal cartilagineux étant du côté de la con-  
que, le pus & les autres matieres s’évacuent d’abord, &  
n’y croupissent pas comme dans l’autre canal.

Il arrive quelquefois dans les vieux ulceres de l’*oreille,*qu’avec le pus il en sort des vers de grandeur & de figu-  
re différente, ainsi qu’on peut le voir dans les obferva-  
tions rapportées par Forestus Schenkius, & dans les  
Journaux d’Allemagne. Je ne m’arrêterai point ici à  
examiner si ces vers font produits pat la corruption des  
humeurs, ou si la chaleur de ces ulceres lait seulement  
éclorre les petits œufs que mille infectes qtu voltigent  
dans l’air y peuvent lasser ; j’aurai lieu d’en parler dans  
quelque autre occasion.

Outre le pus qui sort des *oreilles* dans les ulceres , on re-  
marque que dans presque tous les enfans les *oreilles*foumiffent beaucoup d’humidité, & que cette évacua-  
tion leur est très-avantageufe : c’est pourquoi l’on a  
foin de ne pas l’arrêter , autrement les enfans tombe-  
r soient dans des mouvemens convulsifs & épileptiques ;

A U R 684

ce qui a fait croire que cette liqueur venoit du cerveau  
aussi-bien que les sérosités claires & puantes que certai-  
nes perfonnes rendent par les *oreilles,* comme aussi le  
Eang qui en sort dans les plaies de la tête. Cependant iI  
est certain qu’il *n’y* a point de voies par lefquelles il  
paroiffe qu’il puisse rien venir du cerveau dans cette  
partie O) ; car il n’y a dans l’os pierreux qu’un trou qui  
forme un cul de *sac* à fon extrémité du côté de *Foreillet*Sc qui est exactement bouché par les nerfs auditifs ; &  
ainsi il est difficile de croire qu’il vienne rien par-là.  
Mais quand même les sérosités & le sang qui font à la  
bafe du crane pourroient ronger le fond de ce trou , &  
fe frayer une issue par cet endroit, ces liqueurs ne pour-  
roiententrer que dans le vestibule & dans le limaçon;  
& pour passer de-là dans la caisse, il faudroit qu’elles  
rongeaflènt la membrane qui bouche la fenêtre ronde,  
la bafe de l’étrier, & la membrane dont elle est revé-  
tue ; enfin étant arrivées dans la caisse , elles tombe-  
roient infailliblement plutôt dans la bouche par l’a-  
queduc , qu’elles ne déchireroient la peau dtl tambour  
pour fortir par le conduit de Fouie et). Je ne fuis pas  
dans cet embarras pour expliquer tous ces phénome-  
nes : si les enfans rendent beaucoup de sérosités par les  
*oreilles,* il le faut attribuer à la disposition de leur fang,  
qui est aqueux & séreux, & au relâchement des glan-  
des de *Foreille* qui fe trouve aussi dans les glandes des  
parties voisines ; & si la suppression de cette évacua-  
tion leur cause des mouvemens convulsifs & épilepti-  
ques , il est aisé de comprendre que cela arrive , parce  
que ces fucs étant arrêtés , peuvent devenir plus acres  
par leur séjour, & casser des irritations dans la mem-  
hrane du conduit, & même rentrer dans la masse  
du fang , & fe décharger enfuite dans le cerveau. Pour  
ce qui est des personnes qui rendent des eaux claires &  
puantes par ce conduit, il faut remarquer que quoique  
les glandes de *F oreille* ne foient destinées dans l’état  
naturel qu’à la séparation de la cire pour les usages que  
j’ai supposés, il n’y a pas d’inconvénient qu’elles puss-  
fent servir d’égout pour l’évacuation des mauvaises hu-  
meurs ; ce qui *se* voit clairement dans toutes les glan-  
des conglomérées ; & à l’égard du seing qui sort dans  
les plaies de la tête par les *oreilles ,* on sait que c’est  
par la rupture des vaisseaux qui en arrosent le con-  
duit. Il d'est pas difficile de concevoir que cette ruptu-  
repeut fe faire dans cette partie aussi-bien que dans le  
cerveau, par la commotion violente que tout le crane  
fouffre dans cette occasion. Enfin, voici des Obferva-  
tions qui peuvent perfuader que les suppurations qui  
*se* font par *Voreille,* n’ont aucune forte de communica-  
tion avec le cerveau.

Un homme âgé de soixante-cinq ans, d’un tempérament  
replet & sanguin, avoit eu une suppuration fort consi-  
dérable par les *oreilles,* &furtout parla droite pendant  
vingt-cinq ans, quoiqu’il jouît d’ailleurs d’une fanté

(si) Jacques de Mexeren, fameux Chirurgien d’Amsterdam ,  
dans une lettre qu’il écrit à Barbet , tâche de lui décOuvrir la  
maniere dent le sang siOrt par les *oreilles* lcrfqulon reçoit quel-  
que blessure à la tête, en ces termes :

« Après aVOir ûbferVé un affaissement cOnsidérable dans la par-  
ce tie supérieure du crane, je déecuVris une greffe masse de fang  
Cc caillé, dûnt une partie étOÎt siOrtie par les *oreilles f* & l’autre  
ct aVOÎt bouché le canal auditif. Cet accident me denna la cu-  
ct riûsité de rechercher par quel mcyen ce sang aVOÎt pu desi  
Ct cendre dans le cOnduit auditif. Dans le tems que j’étois Occu-  
ct pé à cette recherche , je déccuVris heureusement que le pé-  
« ricrane couVre dans cet endroit les mufcles temperaux, mais  
« non peint l’os qui eft deflbus. Je reccnnus à cette occailon la  
« vérité de ce qulaVance Tulpius dans sa répenfe à cette quef-  
« tion, *Dlcu vient le fang qui fort quelquefois par les oreilles*<t *loesiqulcn reçoit une blessure a la tête ?* Car j’ai décOUVert ιηοΐ-  
« meme, comme Tulpius m’en a assuré, que ce sangdefcend  
« de la partie supérieure de la tête entre le crane & le péricrane,  
çc & pénetre dans l’espace qui est entrellos pariétal & l’os |>ier-

« reux, d’où il fe filtre ccmme à travers d’un crible dans Ie  
« canal auditif. J’ai trouvé dans cette diiTeésiOn llos pierreux  
ce sort éloigné de l’os pariétal ; de forte que dans l’endroit où ils  
ce s’étoient féparés’llan de l’autre, οη ρουνού remarquer les  
ce traces de leur mOUVement. Elles cOmmençOÎent à l’os pier-  
cc reux,& abOutiflbient à llos pariétalà l’endroit où l’on décou-  
« Vre une articularÎOn par fymphyfe arec l'os de la pomette;  
«laquelle est reictue d’un cartilage au-dedanspeur empêcher le  
« frottement des parties , de meme que dans toutes les autres.  
« articulatlens. »

(si) Il eft à remarquer que plusieurs perfûnnes ont trouvé le  
moyen de rendre par les *oreilles* la fumée du tabac qu’ils rirent  
par la bouche ; ce qui proure que les siibftanCes, au moins  
dans certains ïujets, peuVent passer de *roreille* interne dans  
l’externe , sans occasionner la rupture de la membrane du tym-,  
pan.

*Nota.* Dans ces fujets la membrane du tympan étoit percéf  
naturellement.

685 AÜR

parfaite. La matiere qu’il rendoit étoit puante & assez  
épaiffe. Cette fuppuration s’étant arrêtée , il mourut  
d’apoplexie dans l’espace de vingt-quatre heures. Je  
fis l’ouverture du crane ; & ayant examiné avec beau-  
coup de foin toutes les parties du cerveau qui regardent  
Iles pierreux, je les trouvai parfaitement faines , & l’os  
dans sim état naturel, &jene rencontrai précisément  
de sérosités que dans les ventricules & dans les anfrac-  
tuosités du cerveau , lesquelles étoient extremement  
différentes de la matiere qui sortoit par les *oreilles.* J’ai  
ouvert *Voreille* de plusieurs ensans , dont la caisse étoit  
pleine de boue ; cependant je n’y ai jamais trouvé ni  
dans le cerveau, ni dans Vos pierreux aucune mauvaise  
disposition.

Pour guérir l’inflammation du conduit de Fouie, il faut  
suivre les mêmes indications que dans toutes les in-  
flammations des parties intérieures, c’est-à-dire , arrê-  
ter la fluxion par les saignées & par les remedes qu’on  
appelle anodyns, auxquels on peut ajouter l’huile ro-  
fat, celle de nénuphar , les Eues de laitue & de morel-  
le. Mais si l’inflammation continue & qu’elle tende à  
sclppuration, il faut fe servir de maturatifs , tels que  
sirnt les cataplasines de mie de pain, & ceux qu’on sait  
avec les oignons cuits, l’oignon de lis, le heure frais  
& de l’huile de camomile ou de mélilot.

Llabfeès étant ouvert, il faut fe fervir d’injections défen-  
sives faites avec l’eau d’orge & le miel rofat ; & s’il en  
faut de plus fortes, on fera des décoctions d’aigremoi-  
ne, d’aristoloche & d’autres plantes vulnéraires dans  
du vin blanc, dans lefquelles on mêlera du miel ro-  
sit ou du miel ÎEillitique ; si l’ulcere est fordide & pu-  
tride , on peut fe ferVÎr de la teinture d’aloès faite  
avec l'esprit de vin, & s’il cst profond, du baume verd  
de Metz.

L’tllcere étant détergé, il faut le dessécher & le cicatri-  
fer. On estime beaucoup pour cela les décoctions qui  
fe font avec le plantain, l’aristoloche, les noix de gal-  
les , &c. Le vin de Grenade décrit par Vigo est admi-  
rable. Ces remedes n’ayant rien de particulier &. étant  
en ufage pour toutes fortes d’inflammations & d’ulce-  
res, je ne dois pas m’arrêter à expliquer leur opéra-  
tion , je dirai seulement que pendant leur tssage on ne  
doit pas négliger les généraux, qui sirnt d’un très-grand  
Eecours dans tous les tems de ces maladies.

Pour tuer les vers on met dans *Voreille* des choses ame-  
res, comme sirnt les silcs d’absinthe , de petite ccntau-  
rée, la décoction de coloquinte, ou bien quelques gout-  
tes d’huile d’amandes ameres ou de buis. Le Journal  
des Savans, 1677. dit que l’efsprit de vin est un reme-  
de infaillible pour les vers qui fe forment dans les *oreil -  
les :* ceux de ces derniers remedes qui sont huileux &  
épais, font excellens par la rasson qu’ils bouchent les  
bronches des insectes, & les suffoquent dans un mo-  
ment.

A l’égard des écoulcmens des matieres féreuses que nous  
avons appelles suppurations, comme elles fiant pour la  
plupart indolentes, & qu’elles ne peuvent être empê-  
chées sans causer des accidens fâcheux , il ne faut pas  
les arrêter imprudemment: dans celles qui sont dou-  
Ioureu.ses il faut avoir recours aux remedes qui ont été  
décrits en parlant de la douleur de ces parties.

La troisieme maladie du conduit de llouie est l’obstruc-  
tion. Elle fuit le plus souvent l’inflammation, les abflcès  
& les ulceres qui ont accoutumé de gonfler cette par-  
tie; outre cela elle peut arriver par plusieurs autres cau-  
ses. Premierement des corps étrangers peuvent être  
introduits dans le conduit, comme des pois, des balles,  
des noyaux ; & lorsque ces corps ont été mis bien avant,  
il est extremement difficile de les tirer,' à casse qu’ils Ee  
trouvent renfermés dans le conduit osseux qui est fort  
oblique, & dont la pente est du côté de la peau du tam-  
bour, outre qu’ils y font retenus par la cire visquetsse  
qui s’y ramasse. La plus grande dissiculté cst d’arracher  
les pois & les autres grains qui s’enflent dans le con-  
duit, & qui peuvent même germer, comme on en peut

A U R 6§ὓ

voir des exemples dans Fabricius Hildantls & dan>  
Schenkius. La caufle la plus ordinaire de l’obstruction  
du conduit c’est la cire retenue & épaissie à ceux qui  
n’ont pas assez de soin de nettoyer leurs *oreilles.* Cette  
cire *se* ramasse en abondance & s’épaissit si fort par fon  
séjour, qu’elle bouche entierement le conduit. Elle  
peut aussi quelquefois être naturellement fort épaisse  
dans les perfonnes d’un tempérament froid & pitui-  
teux, dont les humeurs font visqueuses, & le froid de  
l’air extérieur peut beaucoup contribuer à cet effet. Il  
y a même assez d’apparence que cette cire peut fe pétri-  
fier & caufer une surdité incurable, ce qui paroît affez  
vraisemblable par la conformité qu’elle a avec la bile,  
qui *se* pétrifie très-fouvent dans la vésicule du fiel, ce  
qui peut être confirmé par PObfervation 45. du pre-  
mier volume des Journaux de Bartholin, qui rapporte  
que fa femme ayant été long-tems tourmentée d’une  
douleur autour de *Voreille ,* rendit par le conduit de  
llouie de petites pierres qui sortirent avec la cire, après  
quoi la douleur s’appaifsa. Quoiqu’il en soit, on trou-  
ve très-souvent cette cire épaissie en forme de plâtre,  
qui remplit exactement le conduit osseux & le conduit  
cartilagineux, ce que j’ai obfervé dans plus de dix ou  
douze fujets, dans le tems que je travaillais fur *Foreil-  
le.* J’ai confulté plusieurs habiles Chirurgiens là-dessus,  
& jo puis dire que j’ai plus de trente observations qu’ils  
m’ont communiquées, qui font voir que c’est l’espece  
de sturdité la plus commune & la plus guérissable ; &  
ce fameux Chirurgien Mons qui a fait tant de bruit  
pour la guérifon des surdités, n’en entreprenoit qué  
de cette espece. Il exposait, pour la connoître, *Voreil-  
le* de son malade aux rayons du soleil ; & quand il dé-  
couvroit qu’il y avoir quelque obstruction dans le con-  
duit, il *se* servoit d’tln instrument particulier pour le  
nettoyer , & c’est de cette maniere qu’il guérissait  
quantité de sourds.

Ii fe forme quelquefois des membranes atl-dedans du con-  
duit qui le bouchent exactement, & qui font une esc  
pece de furdité particuliere. J’ai rapporté là - dessus  
qu’en examinant après la mort la caisse de la surdi-  
té d’une perfonne de mérite qui en avoir été affligée  
pendant long-tems, je trouvai dans *Voreille* droite, qui  
étoit celle dont elle n’entendoit point, une membrane  
fort épaisse & sort lâche au-devant de laquelle il y avoit  
un amas très-considérable de matiere plâtreufe, ce qui  
étoit fans doute la caisse de *sa* surdité, car la peau du  
tambour, aussi-bien que les autres parties de *s oreille,*étoient dans leur difposition naturelle.

Les excrescences fongueuses & charnues qui siirviennent  
quelquefois aux ulceres de ce conduit, ou aux exco-  
riations qu’on y peut faire en fe nettoyant *i’oreille avet*quelque instrument trop âpre, peuvent le remplir & le  
boucher entierement.

Il y a une autre efpece d’obstruction dans le conduit qui  
*se* fait lorfque toutes les glandes qui l’environnent se  
gonflent & s’abreuvent par une sérosité surabondante ,  
de même qu’on Eait que les membranes spongieuEes du  
nez peuvent si fort *se* gonfler qu’elles bouchent pref  
que entierement le passage de flair. Cette obstruction  
est toujours accompagnée du relâchement de la peau  
du tambour, & c’est par-là qu’elle causie une surdité 3  
ou du moins une dureté d’oui*e* qui *se* dissipe par l'éva-  
cuation de cette sérosité surabondante , par *Pareille* ou  
par quelqu’autre voie, de la même maniere que *se* gué-  
rissent tous les catarrhes.

Dans la premiere eEpece d’obstruction toute l’indicàtîon  
consiste à tirer les corps étrangers. Pour y réussir, il  
faut considérer si ce font des corps qui puissent *se* ra-  
mollir , comme les pois, ou bien s’ils sijnt durs & S0I1-  
des , comme les balles de plomb , les noyaux, &c. & il  
faut encore observer si les corps sirnt renfermés dans le  
conduit cartilagineux, ou bien s’ils font engagés dans  
le conduit osseux; pour ôter les corps mous qui ne sont  
que dans le conduit cartilagineux, il faut tâcher de les  
-rompre ou bien de passer la curete par derriere , ce qui  
fepeut faire dans un endroit fouple & flexible conum\*

*687* A U R

le cartilage de *Foreille*, & ainsi les tirer hors du con-  
duit, ce qui réussit aussi pour les corps durs qui font  
dans le même endroit , lefquels on peut tirer avec la  
curete ou avec le tire-fond. A l’égard des corps qui  
font dans le conduit osseux, il est extremement diffici-  
le de les tirer, ainsi qu’on l’a déja fait remarquer, fur-  
tout quand ils remplissent exactement le conduit ; car  
pour lors il est aisé de comprendre que ni la curete ni  
îe tire-fond ne font pas d’un grand fecours : c’est pour-  
quoi je crois qu’en cette rencontre on peut faire une  
incision au derriere & au haut de *i’oreille,* ce qui fe peut  
pratiquer fort surement en cet endroit, où il n’y a point’  
de vaisseaux considérables & où le tuyau n’est revétu  
que de la peau glandulesse. On lévite en partie par ce  
moyen l'obliquité du conduit, & l’on peut fe fervit du  
tire-fond, dont le meilleur ufage est pour les balles. Si  
c’étoit un noyau qui fût engagé dans Ie conduit osseux,  
comme il donne priste par une de *ses* extrémités à raisim  
de sa figure ovale, on pourrôit fie fervir de l’instrument  
décrit par Fabricius Hildanus, dans l'Observatlon 4.  
de la Centurie premiere, appelle *Tenacula t 8e* qui a  
proprement parler n’est qu’une double curete en forme  
de pincettes. Il faut pour cela que les branches foient  
faites d’une lame d’acier très fin pour avoir refl'ort &  
qu’elles foient fort minces. Je ne m’arrête pas à décrire  
toutes les circonstances de ces opérations, ni à dire  
qu’il faut faire couler dans *i’oreille* de l’huile d’aman- ’  
des douces pour relâcher le conduit, parce que je si-ip-  
pofe que ces choses font assez connues.

Dans la feconde espece d’obstruction qui *se* fait par l’en-  
durcissement de la cire, il la faut rompre & la détacher  
par le moyen des injections faites avec Peau tiede , les  
décoctions émollientes, l’hydromel, l’huile de lin mê-  
lée avec quelques gouttes d’efprit devin , l’huile d’a-  
mandes ameres, l’huile de trefle odoriférant : quelques-  
uns emploient les eaux minérales,& en général on *fe fert*fort utilement de tous les fiels des animaux ; il y en a  
qui préferent l'eau tiede à toutes les autres liqueurs, &  
qui fe contentent d’y ajouter quelques gouttes d’esprit  
de vin pour la rendre plus pénétrante.

Le détachement de la cire fe fait quelquefois dans cinq  
jours, quelquefois au boutsde quinze , ce qui fait voir  
qu’on ne doit point fe lasser de continuer les injections.

Dans la troisieme espece d’obstruction, où il fe ramasse  
ordinairement de la cire au devant de la membrane qui  
a été formée contre nature , il faut premierement net-  
toyer le conduit par les injections précédentes, & en-  
suite pereer la membrane : mais les Chirurgiens doi-  
vent bien prendre garde de ne pas offenfer la peau du  
tambour.

Pour fe former une juste idée de la cure de la quatrieme  
efpece d’obstruction qui est faite par des excrefcences  
fongueufcs & charnues , il fuffiroit prefque de lire la  
premiere Observation de la Centurie 3. de Fabricius  
Hildanus, où il fait la defcription d’une excrefcence  
songueufe & skirrheufe qui étoit survenue au conduit  
enfuite d’un abscès : avant d’en faire l’extirpation , il  
prépara foigneufement le corps de fa malade , après  
quoi il en coupa tout ce qu’il put par la ligature : mais  
comme la racine de l’excrescence étoit fort profonde  
& que fes instrumens ne pouvoient pas aller jusqu’au  
fond du conduit, il fut obligé de fe fervir de quelques  
caustiques qu’il appliquoit par le moyen d’une petite  
lame de cire, de peur de blesser le conduit , ce qui lui  
réussit heureusement. Pour éclaircir davantage la ma-  
niere de traiter ces maladies , il est à remarquer que si  
la carnosité est grande & qu’elle sorte hors du conduit,  
on la peut couper ou avec la pointe des ciseaux ou du  
bistouri, ou bien lier avec un fil tout ce qu’on en peut  
prendre : mais je crois qu’il seroit mieux de la couper ,  
parce qu’en la coupant on en emporte davantage.Com-  
me on est enfuite obligé d’arrêter le sang,on *se* sert d’u-  
ne petite pierre de vitriol qu’on attache au bout d’une  
plume en maniere de crayon , afin qu’il n’y ait qu’une  
petite pointe qui paroisse au dehors pour ne toucher  
que les endroits où il est besoin, pour arrêter le simg en

A U R 688 ,

faisiint une escarre, qui emporte aussi une partie de la  
carnosité. Pour consiimer le reste qui est plus enfoncé  
dans le condtiit, comme il faut fe garder de blesser la  
membrane par les caustiques, dont les plus usités font  
la poudre de Sabine, l’alun brûlé , le précipité rouge,  
cuits avec la cire & la térébenthine , je ne voudrais pas  
me fervir de lames de cire, mais je crois qu’on pour-  
roi t appliquer finement les caustiques en forme dlan-  
guent, mis au bout d’une tente qu’on pourroit intro-  
duire dans le conduit, y ayant auparavant un petit ca-  
nal de cuir en maniere de doigt d’un gand,dansle-  
quel il seroit aisé de potisser la tente, au bout dela-  
quelle feroit l’onguent, sans craindre de toucher la  
membrane du conduit ; au lieu du conduit de cuir 011  
pourroit faire une cannule de cuivre ou d’argent fort  
mince & courbée comme le conduit. L’efcarre étant  
faite il faut mettre quelques gouttes d’huile d’œuf ou  
d’amandes, tant pour adoucir le conduit , que pour  
procurer le détachement de l’efcarre. Il faut réitérer  
l’application de ces remedes jufqu’à ce que tOute la  
carnosité soit consumée ; & quand elle le fera, on peut  
faire des tentes fur lesquelles on aura mis de l’onguent  
brun de Wurtz. Ces tentes doivent être introduites &  
poussées au delà de la cannule, afin que l’onguent s’ap-  
plique scir les restes des chairs superflues qui ont de-  
meuré flur la flurface du conduit dans lequel étoit la car-  
nosité pour empêcher qu’elles ne renaissent, & enfin  
pour procurer une bonne suppuration; après quoi il  
faut *se servir* de remedes détersifs & adoucissans pour  
faire incarner & cicatrifer Pulcere, obfervant toujours  
d’y mêler de fois à autre quelque chofe qui empêche la  
régénération du fongus. Un peu de vitriol dissous dans  
une suffisante quantité de quelque décoction vulnéraire  
& détersive pour lui donner une petite adstriction, est  
fort propre à cet effet, si l'on en fait des injections dans  
*F oreille* & qu’on y mette un peu de charpie trempée  
dans cette liqueur : la charpie est meilleure quand on la  
peut introduire facilement, parce qu’elle comprime  
Pulcere & empêche les chairs de pouffer.

Dans la cinquieme espece d’obstruction qui se fait par le  
gonflement des glandes du conduit, il faut prefcrire les  
mêmessremedes généraux que dans tous les autres ca-  
tharres. On fait des fumigations dans *Voreille* avee la  
vapeur de chardon-beni ou des décoctions d’iris de  
Florence, de marjolaine, de chardon-béni, d’absin-  
the, de calament, de melisse , de fernence d’anis, de  
fenouil, &c. Barbette fe Eert d’une décoction de gira-  
fle dans du vin rouge , dont on met quelques gouttes  
dans le conduit qu’il faut boucher avec un clou de gi-  
rofle. On trouve dans Platerus une eau particuliere  
pour cela, qu’on dit être fort efficace. 11 y en a une autre  
dans Mindererus, laquelle a été réformée par Zewel-  
fer dans fes Remarques sim la Pharmacopée d’Ausi  
bofirg, & dans Mynsicht un esprit de vin. Le silc expri-  
mé de marjolaine tout seul est très estimé. On vante  
encore beaucoup l’urine de lievre seule , ou mêlée  
’ avec l’efjorit de vin, l'eau de frêne & l’eau de la Reine  
d’Hongrie. 11 est encore très-bon de tenir *i’oreille* bou-  
chée avec du coton musqué. 11 *se* trouve des personnes  
qui ont la membrane duconduit& la peau du tambour  
si délicates qu’on ne sauroit leur faire des injections  
avec ces liqueurs acres '& spiritueuses. Pour lors on fe  
contente d’en jetter quelques gouttes fur du pain chaud  
qu’on tient fur *Voreille,* Il est même bon de tenir de  
ces liqueurs dans la bouche, parce que leurs parties  
fpiritueufes s’élevent, & montent par l’aqueduc dans  
*F oreille, 8c* c’est par la même raifon qu’on *se* sert sort  
heureissement de masticatoires.

Il est assez facile d’expliquer l’action de ces remedes,  
puifqtlletant tous fubtils & pénétrans, ils ouvrent les  
conduits des glandes , & donnent lieu à l’évacuation de  
la sérosité fuperflue. J’ajouterai à tout cela uneobfcr-  
vation qui m’a été communiquée parM. Passerat CM-  
rurgien très-célebre , d’un jeune seigneur de l’âge de  
douze à quinze ans, auquel il est arrivé plusieurs fois  
au commencement duprintems& de l'automne, que  
leÿ

*689* AUR

les glandes du conduit *se* sirnt tellement gonflées que  
les parties se touchoient, & qu’il étoit impossible d’y  
rien introduire. Au commencement on mettoit dans  
*Foreille* de l'huile d’amandes douces pour appasser la  
douleur, ensi-fite on *se* Eervoit de la décoction d’orge &  
d’aigremoinequi est détersive & dessicative, & par ce  
moyen *l’oreille* après avoir jetté durant trois ou quatre  
jeurs une humeur prestque purulente , fe remettoit  
dans sim état naturel.

Je Viens maintenant aux maladies de la peau du tambour,  
qui l.ont le relâchement, la trop grande tension , l’en-  
durcissement, & la rupture. Le relâchement vient d’u-  
ne humidité superflue, qui abreuVe cette membrane.  
Ce symptome accompagne ordinairement cette obs-  
truction du conduit qui est produite par le gonflement  
des glandes , dont il a été parlé ci-deVant, & il contri-  
bue beaucoup à la dureté d’ouie desperflonnes qui font  
sujettes aux fluxions catarrheuEes. C’est par la même  
raison que les Vents du midi, les brouillards & les tems  
pluVleux diminuent Poule, ainsi qu’on l’expérimente  
tous les jours.

La tension extraordinaire de la peau du tambour produit  
un effet tout contraire, en saisiant que les moindres  
bruits deviennent insupportables. Cette tension arrive  
dans les grandes douleurs de tête & dans les fieVres ai-  
gucs, à causie que les tensions & les irritations des mem-  
branes du eerVeau sie communiquent à toutes les mem-  
branes Voisines.

L’endurcissement de la peau du tambour peut Venir d’un  
trop grand dessechement , comme cela le Voit dans les  
vieillards. Outre cela l’on siaitpar une infinité d’obser-  
vations que les membranes du corps peuvent devenir  
calleuses & même osseusies : & c’est ce que j’ai obster-  
vé particulierement dans la dure-mere & dans les tuni-  
ques de plusieurs arteres que j’aisiouvent trouvées ossi-  
fiées, ce qui peut nous faire croire que la peau du tam-  
bour peut deyenir quelquefois dure & cartilagineufe,  
& caufer une furdité incurable.

Enfin , la peau du tambour peut *se* rompre ou par quel-  
que causie extérieure, comme par un *cure-oreille* qulon  
aura poussé sims y penser trop aVant , ou par quelque  
effort en fermant les narines & la bouche, & repouf-  
scint avec violence l’haleine qu’on aVoit retenue ,ce qui  
est arricé à une personne de ma connoissance. L’on re-  
marque cette action dans l’air dans l’étemument où  
l’onfent que Pair qui remonte subitement par le con -  
duit , repousse la peau du tambour en dehors & lui cau-  
Pe une tension douloureuse. C’est ce qui peut encore  
arrÎVer dans les estquinancies & dans ces difficultés de  
respirer, où le fond de la bouche & du nez Ee trouvent  
gonflés par quelque rhume ou par quelque inflamma-  
tion ; car Pair qui est chassé de la poitrine n’ayant pas  
la liberté de fortir, s’engage aVec une telle Violence  
dans le conduit qui Va du palais à *F oreille ,* qu’il peut  
déchirer la peau du tambour. Tulpius en rapporte  
deux exemples considérables dans PObserVation 35 de  
son premier Livre. Il est assez difficile d’expliquer com-  
ment la peau du tambour qui est si fortement enchaf-  
sée dans une rainure, ne resiste pas aux impressions  
de Pair. Cependant si l’on fait réflexion que cette  
rainure ne fait pas le tour entier, mais qu’elle finit  
vers l’endroit qui répond à l’entrée du conduit qui pé-  
netre dans les sinuosités de l’apophyfe mastoïde, &  
qu’en cet endroit la peau du tambour est simplement  
collée au bord du conduit osseux de *Foreille s* il fera aisé  
de comprendre qu’elle peut facilement être enfoncée  
& décollée parcet endroit, & par ce moyen donner  
passage à Pair dans *F oreille* extérieure.

On Voit par-là combien Tulpius s’est trompé^uand il a  
cru que le conduit qui Va de *F oreille* au palals, serVoit  
non-feulement à renouVeller Flair de la caisse , mais  
encore à donner passage à l’air de la respiration dans  
certaines occasions, ce qu’il a prétendu établir par llob-  
serVation de ces deux asthmatiques dont nous aVons  
parlé , & par l’opinion d’Alcmæon , qui au rapport  
d’Aristote, a cru qu’il y a des chevres qui respirent  
*Tome II.*

À U R 69Ô  
par les *oreilles.* Outre cela la peau du tambour peut  
être rongée par l’acrimonie du pus, qui est retenu dans  
la caisse ou au dedans du conduit de Pouie , comme il  
s’en trouVe plusieurs exemples dans Fabricius Hilda-  
nus , Schenkius , & plusieurs autres. De quelque ma-  
niere que la peau du tambour soit rompue, il arrÎVe  
que fermant la bouche & les narines , le fouffie fort  
aVec bruit par cette *oreille',* enforte qu’il peut éteindre  
une chandele. Pour Pouie elle fe conferVe encore quel-  
que-tems : mais elle s’affoiblit infensiblement, & elle  
fie perd enfin tout-à-fait ; ce qui fait voir que la peau  
dtl tambour n’est pas absolument nécessaire pour en-  
tendre , & que fon principal usiage est de tranfmettre les  
vibrations à l’air contenu dans la caisse & aux osselets,  
& d’empêcher les injures de Pair extérieur. LorsipPel-  
le est rompue, Pair extérieur peut bien lui Peul ébran-  
ler les osselets & l’organe immédiat, & exciter la sen-  
sation de llouie : mais comme il détruit par sa froi-  
deur & par ses autres qualités excessives toutes les par-  
ties de l’*oreille* interne , il abolit enfin la selssation de  
llouie.

Dans le relâchement de la peau du tambour , il saut em-  
ployer les mêmes remedes que dans l’obstruction ca-  
tarrhetsse. Dans la tension otltre les remedes propres  
aux malades dont elle dépend; il faut fomenter l’*oreille*avec le lait, l’huile d’amandes douces, ou quelque  
décoction émolliente. L’endurcissement & la rupture  
font incurables.

Pour ce qui est de la caisse & du labyrinthe , comme ce  
font des parties osseufes revêtues simplement d’une  
membrane , je ne comprens pas qu’elles puissent avoir  
d’autres maladies que la carie d’os & l’inflammation  
des membranes. La carie d’os arrive quelquefois après  
ces abfcèsdu conduit, qui s’ouvrent au derriere de Fo-  
rcisse , & pour lors on a remarqué qu’il s’est fait une  
fistule au-dessus de l’apophyfe mastoïde , qui a pénétré  
dans stes sinuosités , & qui a fait tomber en forme d’é-  
cailles les petites feuilles qui les compofent. Cette ca-  
rie est accompagnée d’une très-mauvaife odeur , & de  
très-fâcheux accidens, &elle pénetre aisément dans la  
caisse par le moyen du conduit dont on a parlé, ce qui  
détruisant toutes les parties qui y sirnt renfermées cau-  
fe une furdité : mais cela est assez rare , & je n’en ai  
qu’une observation ou deux. A l’égard de l’inflamma-  
tion des membranes, il m’est arrivé en travaillant stur  
*l’oreille,* de trouver souvent la caisse, le vestibule , les  
canaux demi-circulaires, & le limaçon tous remplis de  
boue fort épaisse, ce qui pouvoit venir de quelques  
abfcès des membranes qui tapissent ces parties. Je ne  
doute pas que cela ne caufe très-souvent des Eurdités,  
aussi-bien que les amas des autres humeurs qui se peu-  
vent faire dans toutes ces cavités ; d’autant plus qu’il  
est difficile que cela puiste sortir de la caisse, à caufe  
que sa cavité desitend plus bas que l’ouverture du con-  
duit, qui va de *Voreille* au palais , ce qui fait que ces li-  
queurs ne pourroient tomber dans la bouche qu’en  
penchant la tête en certain sens ; & pour sortir par lé  
conduit de llouie, il faudroit qu’elles déClurassent la  
peau du tambour , ce qu’elles ne fauroicnt faire fans  
une grande acrimonie. On peut aussi soupçonner que  
la lame spirale peut être rongée par l'acrimonie du  
pus , & même qu’elle peut devenir ou trop lâche ou  
trop calleuse à peu près comme la peau du tambour ,  
ce que je n’assure pas positivement n’ayant pas dlobfer-  
vation là-dessus.

Pour traiter la carie d’os qui furvient à *\’oreille* , je ne  
siaurois indiquer de meilleurs remedes que ceux qui  
ont été prescrits dans cette occasion par M. Deymier,  
Maître Chirurgien très-habile, de qui je tiens cette  
observation. Il dilata d’abord l’entrée avec une épon-  
ge préparée, laquelle fit une ouverture assez considé-  
rable , ensiorte qu’on pouvoit appliquer les médica-  
mens sifr l’os corrompu ; pour lors il fie fervit d’une  
charpie imbibée dans l’eau impériale, dans laquelle il  
avoit sait dissoudre un peu de camphre ; mais comme  
ce remede incarnoit trop promptement les parties la-  
Xx

691 AU R

térales de l’ulcere , pendant que la carie fubsistoit en-  
core , il eut recours à l'euphorbe en poudre, de laquel-  
le il se servit avec un très-heureux fuccès, cela produi-  
soit quelques petites douleurs cuisirntes, mais légeres,  
& qui ne duroient pas. L’usage de cette poudre pro-  
duisit l’effet qu’il demandoit, c’est-à-dire, qu’elle pro-  
cura l’exfoliation , en empêchant que les chairs ne  
crussent. Il fe fervit aussi d’euphorbe en teinture, avec  
l’efprit de vin, y ayant ajouté de la myrrhe & de l'a-  
loès, La carie étant consommée , & l’exfoliation fai-  
te , il retourna à l’usage de l’eau impériale, jufqu’à  
llentiere & parfaite guérifon , appliquant par-dessus  
les charpies,l'emplâtre deJanua à laquelle on avoit ajou-  
té un peu d’essence de genievre & de girofle, & un peu  
d’hüile de fou ci.

Dans l'inflammation de la caisse & du labyrinthe, les to-  
piques ne fervant presque dc rien , il faut s’en tenir aux  
remedes intérieurs & généraux, qui n’ont pas même  
un meilleur fuccès, à caufe que les absicès s’ouvrent en  
dedans de la caisse & des cavités du labyrinthe, d’où les  
matieres ne sauroient Ee vuider, ainsi que je l’ai déja  
fait remarquer ; de forte que ces humeurs Ee ramassant  
dans ces cavités caussent une surdité incurable.

Les maladies du nerf auditif font l'obstr uction & la corn-  
pression. Quand tout le cerveau est abreuyé de sérosi-  
tés dans l'apoplexie & dans quelque paralysie, il est  
évident que ce nerf l'era bouché de même que tous les 1autres. Outre cela on peut comprendre que la seule  
obstruction de ce nerf, précisément fans aucun autre  
vice dans les organes de l’ouie, peut caufer une furdi-  
té, de même que l.lobstruction du nerf optique, pto-  
duit la goute fereine. La compression produit le même  
effet; elle vient de plusieurs causies, comme du fang &  
d’autres liqueurs extravasées, ainsi qu’on le remarque  
dans la plupart des apoplexies ou de quelque tumeur.  
J’en trouve un exemple dans M. Bonnet célebre Me-  
decin de Geneve, au premierUivre de fon *Anatomie  
Prat. Sect.* 2. *Olserv.* 53. qui rapporte que M. Drelin-  
court trouva dans le cerveau d’un homme qui étoit  
mort d’apoplexie, un steatome entre le cerveau & le  
cervelet, lequel causia d’abord un aveuglement, ensiIi-  
te une surdité, & finalement une entiere privation de  
toutes les fonctions animales.

Il est facile de connoître cette obstruction ou cette corn-  
pression du nerfdans l’œilq où toutes les parties font  
transparentes & diaphanes ; car à mcsigre qulon ne  
voit aucun vice dans ces parties, on a lieu de foupçon-  
ncr quelque obstruction dans le nerf optique : mais dans  
*Foreille* toutes les parties intérieures font cachées à nos  
yeux, de forte qu’on ne faurolt presque juger si le vi-  
ce est dans l'organe ou dans le nerf. Cependant si qucl-  
que assoupissement ou quelque paralysie a préeédé la  
furdité, ou bien s’il y a quelqu’autre siens qui sent aboli  
en même tems , il y a lieu de croire que le cerveau est  
affecté & le nerf aussi par obstruction ou par compref-  
sion ; en ce cas il faut *fe* servir des mêmes remedes que  
dans les paralysies, des purgations fréquentes, des vo-  
mitifs, des eaux & des esprits céphaliques, desfudori-  
fiques , des bains, des masticatoires , des stcrnutatoi-  
res , &c. La compression qui est causée par quelque tu-  
meur est incurable.

Les maladies qui ont été expliquées jufqu’à présent abo-  
lissent ou diminuent la fenfation de l’ouie , mais le  
tintement en est une dépravation. Cette dépravation  
consiste en ce que *Vore'ell'e* apperçoit des bruits qui ne  
font pas , ou du moins qui ne siont pas extérieurs; de  
Eorte qu’étant déja occupée par un sion, elle est moins  
capable de recevoir les impressions des siens extérieurs ,  
à moins qu’ils ne soient extremement violens.

Les anciens ont cru que la raifon formelle de ce iÿmpto-  
meconsistoit dans le mouvement & dans l'agitation de  
l’air implanté dans *s oreille.* Ils difoient que cette agi-  
tation étoit causée d’ordinaire par des vents & des tu-  
mées qui venoient dans *s oreille* de tout le corps, comme  
il arrive dans les fievres, ou de quelque partie, comme  
de l’estomac ou du cerveau, ou qui s’élevoient de quel-

A U R 692

que liqueur pituiteufe renfermée dans les caVÎtés de  
*Foreille.* Ils ont même voulu expliquer toutes les diffé-  
rences des tintemens par la qualité, la consistance & le  
mouvement des liqueurs ou des vents, qui fe ramaf-  
foientau dedans des organes de l’ouie. Je ne m’arrête-  
rai pas ici à remarquer tout ce qui *se* petit trouver de  
défectueux dans cette explication : on pourra assez le  
comprendre par l’idée que je donnerai du tintement. Je  
me contenterai de dire qu’il n’y a nulle apparence que  
tous ces bruits différens, que l'on croit entendre,Soient  
causés par quelque chose qui frappe effectivement l’o-  
*rellle* pour produire les fons des cloches , le murmure  
des eaux & une infinité d’autres bruits que les person-  
nes fujettes aux tintemens ressentent tous les jours , &  
qu’il est croyable que la plupart de ces bourdonnemens  
font des faux bruits, & que ces apparences de bruits  
peuvent être fans qu’il y ait dans *Voreille Oi* vent ni ma-  
tiere qui frappe extérieurement les membranes qui  
composent l'organe immédiat de l’ouie, ainsi que je  
vais l’expliquer.

Je conçois que le tintement consiste dans la perceptlen  
d’un fon qui n’ePc pas , ou d’un sim qui est intérieur.  
Pour savoir comment on peut appercevoirdes sians qui  
ne sirnt pas effectivement, il faut remarquer que llac-  
tion de l’ouie consistant dans un ébranlement de l.or-  
gane immédiat, il fuffit que cet ébranlementfoitexci-  
té pour faire un fon, sans qu’il foit nécessaire que ce  
mouvement y sisit causé j ar l’air. Car de même que Port  
comprend que la vision, qui dépend de la maniere dûnt  
la rétine est ébranlée parles rayons visi-ielspeut *se* faire  
fans ces rayons, lorfque quelqu’autre catsse produit ce  
,, même ébranlement, ainsi qu’il arrive quand les yeux  
voyent des étincelles dans l'lobfcurité, lorsqu’ils reçoi-  
vent quelque coup : on peut dire aussi que quand quel-  
qu’atitre caisse que l’air ébranlé produit dans l’organe de  
l’ouie, j’entens au dedans de la substance des membra-  
nes, cet ébranlement modifié de la même maniere qu’il  
l’est ordinairement par l’air qui apporte le *ionsc’oreille*paroît être frappée par un fon qui n’est point véritable,  
non plus que la ïumiere des étincelles dont il a été parlé,  
n’est point une véritable lumiere : mais ce qui rend en-  
core cette comparaison assez juste,est que de même que  
ces fausses apparences de lumiere qui ne font point cau-  
sées par des objets extérieurs, n’ont rien de distinct & de  
particularisé, mais feulement une simple lumiere, la  
vue d’tm objet plus circonstancié demandant le con-  
cours de trop de chosies; il n’arrive prefque point aussi  
que les bruits de *ï’oreille* dont il s’agit, aient rien que  
de confus , les siffiemens & les tintemens qui font les  
bruits les plus distincts dans ce stymptome, étant très-  
simples.

Pour déterminer précisément quelle peut être la cause  
de cet ébranlement dans l’organe immédiat, il ne saut  
qu’examiner les maladies dans lesquelles les tintemens  
*sc* rencontrent. Ces maladies sirnt l’inflammation, &  
llabsises de la caisse & du labyrinthe & les maladies du  
conduit de l’ouie. L’inflammation & les abflcès delà  
caisse & du labyrinthe , catssent nécessairement des  
ébranlemens dans la lame Epirale & dans les canaux de-  
mi-circulaires, floit par la tension des membranes ou  
par les vapeurs qui transpirent & qui se mêlent aVec  
l’air de la caisse, les matieres acres, les vers, les corps  
étrangers, l'étrécissement du conduit qui survient au  
gonflement des glandes, & généralement tout ce qui  
caufle dans le conduit de l’ouie la douleur & les autres  
fymptomes dont j’ai parlé , ébranlent la membrane du  
conduit & la peau du tambour, ce qui silffit pour faire  
que cet ébranlement *se* communique à l'organe immé-  
diat, \*

La seconde espece de tintement est celle où l’on apper-  
çoit un bruit véritable, mais intérieur. C’est ainsi que  
l’on sent un bourdonnement lorsqu’on *se* bouche les  
*oreilles.* Ce bruit *se* sait par le frottement de la main,  
ou par la compression , qui froifle la peau & les carti-  
lages, dont les particules remuées peuvent caufer des

A U R

ébranlemens en cet endroit. La vertu de ressert de Pair  
resserré & les vapeurs qui Portent incessamment des  
corps y peuvent aussi contribuer, lorsque celles qui sor-  
tent de la main jointes à celles qui fartent de la peau du  
conduit étant renfermées frappent les parois de cette  
cavité & preduifent des ébranlemens , qui bien que  
très-petits ne laissent pas de former un fon véritable  
qui devient sensible à causie de la proximité & de la  
continuité des parties , comme aussi par le moyen des  
réflexions qui *se* font dans cette cavité bouchée.

Les commotlons du crane & les maladies qui étrécissent  
le conduit, peuvent caufer de ces especes de tinte-  
mêns, si l’on fuppofe que les fecoussesque tout le cra-  
ne reçoit, font communiquées à l’organe immédiat  
par la seule continuité de tout l’os des tempes , ce qui  
se doit entendre dans le tems de la commotion : car  
pour ceux qui surviennent après, il les faut attribuer  
au défordre des esprits , comme on le verra dans la  
fuite. Tout de même le gonflement de la membrane  
interne du conduit, peut en s’étrécissant produire un  
effet pareil à celui de la main qui bouche *Foreille* : ou-  
tre cela il arrive affez souvent que llon sent au dedans  
de *F oreille* une pussation , qui fait croire qu’on entend  
frapper quelque chofe, & cette pulfation est quelque-  
fois si forte que d’autres perfonnes la peuvent enten-  
drè. J’ai là-dessus une observation d’une Dame de Pi-  
cardie qui sent au moindre exercice violent, une pul-  
fation si fàcheusie dans *Voreille*, qu’il lui semble qu’elle  
a une pendule attachée à la tête , & cette pulsation  
s’entend aussi par ceux qui s’approchent d’elle. Or ce  
frappement n’est rien autre chofe que celui d’une arte-  
re dilatée, parce qu’il s’accorde toujours parfaitement  
avec le battement du cœur, & cette perception d’un  
fon intérieur meparoît abfolument femblable à ce iymp-  
tome qui s’observe dans les suffissions imparfaites. Les  
perfonnes qui en semt attaquées voyent voler des fétus  
& des mouches au devant des objets. Ces fétus & ces  
mouches ne font autre chofe que les particules VIS-  
queufes & épaisses qui commencent à *se* ramasser dans  
l’humeur aqueuse , lesquelles par leur mouvement  
ébranlent la rétine , & produisent nécessairement une  
sensiition. Mais, dira t’on, si ce sont des bruits vérita-  
bles, & si l’organe les distingue tels qu’ils sont, pour-  
quoi les mettre au nombre des tintemens ? Je répons  
qu’effectivement ces bruits font apperçus tels qu’ils  
siont; mais que Pouie est dépravée en ce qu’elle rap-  
porte ces bruits à quelque objet extérieur, de la même  
maniere que ceux qui ont une cataracte qui commence\*  
à *se* former, rapportent ces apparences de mouches  
& ces fétus aux objets extérieurs , & avancent les  
mains pour les prendre.

Outre cela je comprens qu’il fe peut faire une perception  
d’un faux bruit fans aucun vice dans les organes de  
Pouie ; ce qui arrive toutes leis fois que les parties du  
cerveau où fe terminent les filamens du nerf auditif  
font émues & agitées de la même maniere qu’elles ont  
accoutumé d’être ébranlées parles objets. Ce qui m’o-  
blige à croire cela , c’est que je remarque que quantité  
de maladies du cerveau font acçompagnées de tinte-  
ment: par exemple, le délire, la phrénésie, le verti-  
ge; & que ceux qui tombent en épilepsie & en fynco-  
pe sentent des bourdonnemens *d’oreilles* qui font com-  
me les avant-coureurs des paroxysines. Comme dans  
toutes ces maladies il y a un mouvement irrégulier &  
extraordinaire des efprits, il est beaucoup plus facile  
dé comprendre que les efprits agités peuvent ébranler  
les extrémités du nerf auditif, & Caufer par ce moyen  
une sensation de bruit, que de s’imaginer quelque vice  
dans les organes de Fouie. Cette maniere d’expliquer  
le tintement, me paroît assez raisonnable, & il me fem-  
ble qu’on peut dire que comme le mouvement des esc  
pritsest fort irrégulier & fort déréglé dans toutes ces  
maladies, il faut que les fons & les tintemens y foient  
fort confus & fort différens des fons que nous enten-  
dons ordinairement. On me dira sans doute que c’est-  
là une fausse imagination & non pas un fymptome de

A U R 694  
*l’oreillel>* j’en demeure d’accord & c’est-Ià ce qüe jé  
prétens : comme l’on s’imagine que nous ne pouvons  
jamais rien ouir sans que *F oreille* soit frappée, nous rap-  
portons tous les bruits à cet organe. Cependant il  
est indifférent que les fibres du nerf foient ébranlées du  
côté de *Foreille* ou du côté du cerveau, il en résultera  
toujours la même sensiition ; & cela Ee fait de la même  
maniere que dans le vertige, où l’on fait que le feul  
mouvement cireulaire des esprits produit le même ef-  
fet que si les objets visibles avoient véritablement ce  
mouvement en rond , ou dans les phrénétiques qui  
croyent voir des fétus, qui ne font point, ce qui se  
fait par le feul ébranlement des fibres du nerf optiqué  
au dedans du cerveau. Ainsi comme on rapporte les  
fymptomes des si.lffusions & des phrénétiques à une imajgination dépravée, il faut attribuet à la même caufe  
les tintemens qui surviennent aux maladies de *Voreil-  
le,* quoiqu’assez souvent ils ne dépendent en aucune  
maniere des indispositions de l’organe de Pouie.

On peut établir de cette maniere deux siortes de tintemens  
dont les uns dépendent des maladies du.cerveau, les au-  
tres des maladies de *ï’oreille.* Ceux qui fuivent les ma-  
ladies de *Foreille* siont comme il a été dit, ou vrais ou  
faux, & de ceux-ci les uns font appelles tintemens , les  
autres sifflemens , les autres bourdonnemens, les autres  
murmures ; & en général on peut dire que les bruits  
fourds & bourdonnans font causés par un ébranlement  
lâche, & les bruits sifflans & tintans par un ébranlement  
serré & tendu,ce qui est confirmé par les causes éloignées  
de ces stymptomesstesrhumes, par exemple , & les scip-  
purations où les membranes font reladlees, prodüifent  
ordinairement un bourdonnement; & les inflammations  
& les douleisrs *T oreille ,* où ces parties semt ordinaire-  
ment tendues & deffechées , les siffiemens & les tinte-  
mens ; il saut même croire que tous ces bruits sont la  
même impression Eur la lame spirale & sclr les canaux  
demi-circulaires que les seins graves & les aigus.

La cure du tintement dépend en général des maladies dtl  
cerveau ou de *F oreille* qui le prcduisent. J’ajoute à cela  
que dans les tintemens & les siffieméns , il faut fe ser-  
vir à peu près des mêmes remedes que ceux qui ont été  
décrits en parlant de la douleur chaude & de la tension  
de la peau du tambour, & que dans les bourdonnemens  
on fe peut servir de ceux qui ont été prescrits contre la  
douleur qui est causée par le froid , & contre l’obstruc-  
tion catarrheufe ; après quoi il ne sera pas difficile de  
choisir les plus convenables , si llon a égard à toutes les  
circonstances qui peuvent sonder les indications. Du  
VERNEle.

*Maladies des oreilles, d’après Cels.c.*♦

Lés *oreilles* font après les yeux les organes à qui la nature  
a assigné l’office le plus utile : mais les maladies de ces  
dernieres Eont les plus dangeretsses ; car celles des yeux  
ont leurs bernes dans la partie affectée , au lieu que les  
inflammations & les douleurs des *oreilles* rendent quel-  
quefois le malade maniaque , & lui causent fouvent la  
mort. C’est ce qui doit engager le Medecin à y remé-  
dier de bonne heure pour prévenir un plus grand dan-  
ger.

Aussi-tôt donc qu’une personne sent une douleur dans *l’o-  
reille ,* elle doit faire diete & fe tenir en repos. Le len-  
demain, fupposé que la douleur augmente , on lui râ-  
fera la tête , on la lui oindra avec de l’onguent *irinum*& on la couvrira enfuite : mais la *saignée* est nécessaire  
4lorfque la douleur est violente, & qu’elle est accompa-  
gnée de la fievre & de l’insomnie. Supposé qu’on ne la  
trouve pas à propos , on doitpurger le malade. Lesca-  
taplafmes de fœnugrec , de graines de lin & de quel-  
que autre silbstance farineuse, cuite dans du mout, ap-  
pliqués chaudement & renouvelles de tems en tems,pro-  
duisent de très-bons effets. Après que la douleur aura  
ceffé, on appliquera tout autour de *F oreille* un cératfait  
avec l’onguent *irinum* ou *cyprinum ,* auquel on peut  
quelquefois fubstituer celui d’huile rofat. Supposé qu®

X x ij

*epy* A U R

la violence de l’inflammation prive entierement le ma-  
lade du flommeil, on doit ajouter au cataplasine la moi-  
tié d’une tête de pavot pilée , après l’avoir fait bouillir  
dans du vin de raisins passés ou du moût.

Il est bon encore d’instiler dans *Foreille* quelque remede  
convenable qu’on aura toujours foin de faire chauffer.  
Après que *s oreille* en est fuffifamment remplie , il faut  
y appliquer une compresse de laine fine pour empêcher  
la liqueur d’en fortir.

Voilà ce qu’on doit faire en général.

Les remedes particuliers font Peau *rose>* le suc de racines  
de roseaux, l’huile dans laquelle on a fait bouillir des  
vers de terre , le fuc d’amandes ameres ou de noyaux de  
pêches. Les médicamens composés dont on *se sert*communément pour appaifer la douleur & l’inflamma-  
tion, simt le castoreum & l’opium broyés ensemble en  
égale quantité , & mêlés essuite avec du *passeum* ; ou  
quantité égales d’opium , de fafran & de myrrhe broyés  
ensemble & humectés de tems en tems avec quelques  
gouttes d’huile de roses ou du *passeum -,* ou de la partie  
amere de la feve d’Egypte broyée & mêlée avec de  
l’huile de rofes.Quelques uns y ajoutent quelques grains  
de myrrhe, d’opium ou d’encens avec du lait de fem-  
me ou du suc d’amandes ameres avec de l’huile de rose.

*Du pus et de la puanteur des oreilles.*

Lorsqu’il y a du pus dans les *oreilles,* il faut y instiler du  
*lycium* seul ou de l’onguent *irinum*, ou du fuc de poi-  
reaux avec dtl miel, ou du fuc de centaurée avec duprso  
*fum -,* ou du fuc de grenade que l’on fera chauffer dans  
une coquille avec un peu de pyrrhe.

Le remede fuivant est encore fort bon.

Pilez-les ensemble,& lorfque vous voudrez en user, fai-  
tes chauffer ce mélange dans une écorce de grenade.

Les remedes que l’on emploie pour les ulceres de la bou-  
che scmt encore fort bons pour les ulceres des *oreilles ;*mais lorsqu’ils font invétérés & qu’ils rendent beau-  
coup de scinie ou de matiere corrompue, on peut fefer-  
vir avec sclccès du remede suivant dont Erasistrate est  
l’inventeur.

Il est composé

Broyez-les dans du vin, &. lorfque ces ingrediens se-  
ront Eecs , ajoutez-y une pinte & demie de *passum, 8e*faites bouillir le tout enfemble. On s’en servira avec du  
vin & du miel. »

Le remede de Menophile est encore très-efficace dans le  
cas dons nous parlons.

Il est composé »

*de poivre long, une dragme, deux grains et demi I  
cdfloreuTn, deux dragmes, cinq grains s  
myrrhe t quatre dragmes dix grains i*

A U R 696

Pendant que vous broyerez ces ingrédiens, ajoutez-y dû  
vinaigre extremement fort, jufqu’à ce que le tout foit  
réduit en consistance de *passeum,*

Lorsqu’il y a beaucoup de pus & que *Foreille* sent mau-  
vais. »

Prenez *verd-de-gris , rsae chaque deux drag\**

*encens )* j *mes, cinq grains,*

*miel s un sixième de pinte,  
vinaigre, un tiers de jante.*

Faites-les bouillir ensemble , & lorsque vous voudrez  
vous en servir , ajoutez-y du vin doux. Le filc de juf-  
quiame est encore fort efficace dans le cas dont nous  
parlons.

Le remede suivant est admirable pour toutes les maladies  
des *oreilles* ; & on en a éprouvé les effets plus d’une fois.  
Il est de l’invention d’Afclépiade.

Broyez d’abord ces drogues séparément ; mêlez-les en-  
fuite & broyez-les de nouveau avec du vinaigre , &  
gardez-les pour l’usage. Lorsque vous voudrez vous en  
servir , vous délayerez ce mêlânge avec du vinaigre.

Lorsque *Foreille* rend de la sanie & qu’il y a une tumeur;  
il est bon d’y injecter du vin mixtionné & d’y instiler  
ensuite quelque vin austere mêlé avec de l’huile rosilt,  
auquel on peut ajouter un peu de spode, ou bien du *ly-  
cium* avec du lait, ou le suc de centinode avec de l'eau  
rose, ou celui de grenade avec un peu de myrrhe.

*Des ulceres sordides des oreilles.*

Lorsque les ulceres sont Eordides , il vaut mieux les net-  
toyer d’abord avec du moût , & employer ensilito  
quelques-uns des remedes que nous avons indiqués avec  
du miel. Si *Foreille* rend du pus , on rasera- la tête du  
malade, on la lui lavera avec de l’eau chaude ,\*& on  
le fera s’en gargarifer. Il fe promènera jtssqu’à ce qu’il  
Eoit fatigué, & prendra peu de nourriture. Supposé que  
Pulcere rende une matière fanglante, on instilera dans  
*Foreille* du *lycium* avec du lait, ou de Peau dans laquel-  
le on aura fait bouillir des rofes , & que Fon mêlera  
avec le fuc de centinode ou d’acacia.

S’il se forme des excroissances fongueuses dans les ulce-  
res, qu’elles sentent mauvais, & qu’il en sorte du sang,  
on les lavera aveo de Peau chaude , & l’on influera en-  
suite dans *Foreille* un mélange d’encens, de verd-de-  
gris , de vinaigre & de miel, ou de verd-de-gris & d?

*697* A U R

mieI; ou bien on y instilera des batitures de cuivre bat-  
tues avec de la sirndaraque.

*Des vers qui P engendrent dans les oreilles.*

Il s’engendre souvent des vers dans les *oreilles.* Lorsqu’ils  
ne font pas fort avant , il faut les tirer avec un cure-  
*orellle*, ou les tuer avec des drogues convenables , &  
prendre garde qu’il n’en naisse d’autres. L’hellébore  
blanc broyé avec du vinaigre, est très-efficace dans ce  
cas. Il est bon aussi de laver l’*oreille* avec une décoction  
de. marrube dans du vin, afin de faire glisser les vers qui  
font morts vers l’orifice extérieur de *F oreille s Sc,* les ti-  
rer plus aisément par ce moyen.

*Pour l’obstruction du canal auditif*

Lorfque le canal auditif est obstrué & que la cavité de 1’θ-  
*relille* est farcie d’une fanie épaisse ; il faut y mettre quel-  
que peu de miel, & fupposé qu’il ne produife pas assez  
d’effet, on doit ajouter à un demi-quart de pinte de  
miel, deux dragmes cinq grains de verd-de-gris, & les  
faire bouillir enfemblepour l’usage. L’iris avec le miel  
est encore très-efficace pour le même effet ; on peut lui  
fubstituer , si l’on veut, un mélange de deux scrupules  
de miel & d’eau rosie.

Ou bien,

Prenez *galbanum, deux dragmes, cinq grains,'  
myrrhe,* 7 *de chaque deux drag-*

*fieldeuea, ) mes, e,^graras s*

*de vin , autant qn’il en saut pour délayer la myr-  
rhe.*

*De la surdité*

Si une perfonne a *Voreille* dure essuite d’un mal de tête  
opiniâtre , il faudra avant toutes chofes examiner la  
partie , car il *se* pourra faire qu’on y découvrira une  
croûte pareille à celle qui fe forme fur les ulceres , ou  
bien un amas d’ordures. Supposé qu’il s’y soit formé  
une croûte,on verfera dans *F oreille* de l’huile chaude,ou  
du miel avec du verd-de-gris, ou du fuc de poireau, ou  
du moût avec quelque peu de nitre. Lorfque la croûte  
Eera ramollie, on lavera la partie avec de Peau chaude,  
pour pouvoir retirer plus facilement avec un *cwte-oreil-  
le,* la matiere qui est déja ramollie. S’il y a des ordures  
d’une consistance molle, on les tirera avec le même cu-  
*rc-oreille :* mais si elles font durcies , on injectera dans  
*Voreille* du vinaigre avec un peu de nitre, après quoi on  
en tirera la matiere, & l’on nettoyera la partie comme  
auparavant. Si le malade sent une pesanteur de tête, il  
faut la rafer , la frotter légerement pendant quelque  
tems , & Poindre enfuîte avec de l’huile d’iris ou de  
laurier mêlée avec un peu de vinaigre ; le malade fe pro-  
menera long-tems , & après lui avoir oint la tête , on la  
lui fomentera légerement avec de Peau chaude. Il doit  
peu manger , n’ufer que d’alimens légers , & tremper  
toujours fon vin ; il ufera aussi quelquefois de gargarise  
mes. On injectera dans fon *oreille* du castoreum avec du  
vinaigre, de l’huile de laurier , & du stuc de pelures de  
raves, ou de concombre Eauvage , auquel on ajoutera  
celui de feuilles de rofes pilées. Le verjus instilé dans  
*Voreille* avec de l’huile de rofes, est aussi très-bon pour  
la sclrdité.

*Du Tintement d’oreille.*

Les *oreilles* semt encore siljettes à un bourdonnementqui  
les empêche de recevoir distinctement les Ions qui  
leur viennent de dehors. Cet accident est peu de chose ♦  
lorsqu’il vient du froid : il est plus fâcheux lorfqu’il est  
causé par quelque maladie , ou un mal de tête opiniâ-  
tre : mais il est pire lorfqu’il survient à l'approche d’u-  
ne grande maladie , surtout de l’épilepsie.

A U R 698

Lorsque cette maladie est causée par le froid , le malad^  
doit nettoyer son *oreilleΊ* & retenir sion haleine jusqu’ace qu’il sorte par *Voreille* quelque humeur éCtimeuse\*  
Si elle provient d’tm mal de tête, ou de quelque autre  
maladie, elle demande le même exercice, les mêmes  
frictions, les mêmes fomentations, les mêmes garga-  
risines que les précédentes. Il faut même que le malade  
s’assujettisse à un régime très-exact. On injectera dans  
fon *oreille* du suc de rave avec de l’huile de rofe , ou du  
fuc de concombre fauvage, ou du castoreum avec du  
vinaigre & de l’huile de laurier. On mettra aussi dans  
les *oreilles* de l’hellébore blanc broyé avec du vinaigre,  
que l’on fera enfuite influer dans du miel cuit, & dont  
on fera un mélange. Supposé que la maladie ne vien-  
ne d’aucune des caufes dont nous venons de parler, &  
qu’elle préfage une maladie plus terrible, on mettra  
dans *Voreille* du castoreum avec du vinaigre, ou avec de  
l’huile d’iris ou de laurier ; ou bien on mêlera du case  
toreum avec de l’huile de laurier & du fuc d’amandes  
ameres ; de la myrrhe & du nitre , avec du vinaigre &  
de l’huile de rofes. On doit plus compter silr le régime  
que si.lr les remedes, & sclivre celui que nous avons in-  
diqué avec toute l’exactitude possible. Il faut même que  
le malade s’abstienne du vin pendant tout le tems que  
continuera le bourdonnement *d’oreille.*

Si ce bourdonnement est joint à une inflammation, on fo-  
mentera fréquemment *Voreille* avec de l’huile de lau-  
rier ou d’amandes ameres, que l’on peut mêler avec du  
castoreum ou de la myrrhe.

*Comment on retire les corps étrangers qui sont tombés dans  
les oreilles.*

Il peut entrer quelquefois dans les *oreilles* des animaux.'  
des petits cailloux. S’il vient à y entrer une puce,  
on mettra dans *Ϊ’oreille* un petit floccon de laine pour  
qu’elle s’y attache,& qu’on la pusse tirer par ce moyen.  
Si elle ne fort point, ou que ce Eoit un autre animaI  
qu’une puce, on enveloppera une sonde avec de lalai-  
ne ; & après l’avoir trempée dans quelque résine gluan-  
te , comme de la térébenthine, on l'introduira dans lso-  
*reille , 8e* on la tournera jtssqu’à ce qu’on en ait retiré  
l’animal. Si l’animal étoit mort, on siç serviroit d’un  
*cure-oreille,* ou d’un crochet émouffé & tant sioit peu  
courbe. Supposé que ces moyens soient inutiles , on le  
tirera avec de la résine. Les stemutatoires sont encore  
fort propres pour obliger ces corps étrangers à fortirj  
de même que les injections, lorfqu’on pouffe l’eau dans  
*Voreille* avec violence.

On fait encore coucher le malade fur une planche soute-  
nue.par *ses* deux extrémités , *Voreille* affectée posée  
deffus, après quoi l’on frappe fur le bout qui est du *co-  
té* des piés avec un maillet , afin de faire fortir ce qui  
étoit dans *Voreille.* CELSE, Lise *VI. cap. y.*

*Maladies de l’oreille externe.*

Les fractures du cartilage de *Ϊ’oreille* sont affez fréquess  
tes ; & lorsqu’elles arrivent, on doit, avant que le  
pus ait commencé à *se* former, y appliquer un remede  
agglutinatif, pour prevéhir la suppuration &pour affer-  
mir *Voreille.* Il est bon de favoir que le cartilage de  
*Voreille &c* celui du nez ne fe réunissent jamais, & que  
la plaie ne *se consolide* qu’au moyen de la chair qui  
croît autour. Lors donc que le cartilage est déchiré,  
on doit avoir recours à la future; ce qui ne peut avoir  
lieu que dansde cas où la peau demeure dans sim entier.  
Supposé que le pus Eoit déja formé, on fera une inci-  
fion dans la peau, on coupera le cartilage qui est vis-à-  
vis , en faifant la plaie en forme de croissant ( *Lunata  
Plaga,* ) après quoi on y appliquera quelque astringent,  
tel que le *lycium* trempé dans l’eau, pour arrêter Phé-  
morrhagie; on mettra dessus une compresse couverte  
de quelque onguent , & derriere *l’oreille* autant de  
laine qu’il en faut pour remplir le vuide qu’il y a entre  
elle & la tête. On évitera furtout avec soin tout ce qui

A U R

est gras. On bandera la plaie , & on la fomentera le  
troisieme jour avec un bain de vapeur. L’abstinence  
est aussi fort nécessaire au commencement de cette ma-  
làdie, jufqu’à ce que l’inflammation ait cessé. CELSE ,  
*Lib. VIII. cap. 6.*

*Pour la contusion des oreilles.*

Hippocrate confeille de n’y rien faire : mais comme  
nous fommes fouvent obligés de contenter les malades  
qui nous demandent des remedes, voici ceux dont on  
pourra user.

à?

Mêlez-les avec du vinaigre ou avec un blanc d’œuf, &  
oignez-en la partie ; ou bien,

*Prenez* la mie d’un pain chaud , pilez-la dans un mor-  
tier avec du miel, & appliquez-la fur la par-  
tic ; ou.

Broyez-les avec du vinaigre, & usez-en.

S’il sijrvientune inflammation, appliquez sur la partie un  
cataplasine de séEame ou d’alica cuit dans du vinaigre.  
Ce cataplasme doit être léger & avoir peu de consistan-  
ce. Mettez outre cela dans la cavité de l’*oreille,* de la  
laine trempée dans de l’huile. PaUL Εοινετε, *LibelII.  
caps* 23.

*Plaies de Porellle externe.*♦

On doit unir & consolider les plaies de *s oreille* externe  
avec des emplâtres aglutinatives ; ou si le cartilage est  
tout-à-fait coupé, avec une future convenable, obser-  
vant en même-tems de panser la plaie avec de la char-  
pie trempée dans quelque baume vulnéraire, &d’assu-  
rer l’appareil avec des compresses & un bandage. Lorse  
que la plaie est près du canal auditif, il faut avoir foin  
qu’il d'y entre point de Eang ou autre matiere , parce  
qu’elle ne manqueroit pas d’offenser la membrane du  
tympan. Pour prevenir cet accident, il faut toujours  
dans ces fortes de cas garantir le canal auditif, en le  
bouchant avec de la charpie ou du coton. HEISTER,  
*Institut, de Chirurge*

*De lrimperforaelon du canal auditif*

Les enfans naissent quelquefois avec le canal auditif bou-  
ché par une membrane , qui est tantôt superficielle, &  
tantôt placée fort avant dans *Foreille.* Ce défaut peut  
venir aussi après l’accouchement , & être une fuite de  
l’ulcération de ces parties qui occasionnent des excrois-  
sances charnues qui bouchent ce canal.

Lorsque la membrane qui cause l’obstruction est profon-  
dénient située, l’opération est difficile : il faut cepen-  
dant tenter de la couper avec quelque petit instrument.  
Si elle n’est que superficielle , on la percera avec la  
pointe d’un bistouri, & on l’enleveramême tout-à-fait,  
, si cela est nécessaire. Supposé qu’une excroissance de  
chair obstrue le canal, on la coupera avec l’instrument'  
dont on fe *sert* dans l’opération du ptérygion otl du po-  
l'ype. On mettra enfuite dans la cavité de *Foreille*, une  
tente de charpie d’une grosseur proportionnée à celle de  
l’ouverture, après l’avoir trempée dans Peau & roulée  
dans du chalcitis,ou quelque autre drogue de cette espe-

A U R [700]

ce pulvérisée , afin d’empêcher la chair de renaître. On  
la retirera , s’il survient une inflammation ; & s’il fort  
dtl seing par le canal auditif, on y appliquera uneépon.  
ge trempée dans de l’eau froide, ou tel autre remede  
convenable. P. Εόινετε , *Lib. VIcap.* 23.

Quelques enfans ont le malheur de naître avec le conduit  
auditif bouché & obstrué par une membrane dontl’é-  
passeur d'est pas toujours la même,dont on s’apperçoit  
quelquefois aussi-tôt après qu’ils font venus au monde,  
ou seulement lorsqu’ils ont atteint un certain âge; car  
pour lors elle fe manifeste visiblement en les privant  
de la parole, la furdité & l’incapacité de pouvoir  
parler , étant toujours inséparables l’un de l’autre.  
Lors donc qu’un enfant ne parle point après avoir at-  
teint l’âge nécessaire pour cet effet , on doit examiner  
avec foin *sa* langue & *scs oreilles ;* car il y a souvent  
dans *Foreille* interne quelque défectuosité qui empêche  
les organes de Pouie dlexercer leurs fonctions, à la-  
quelle on remédie avec plus ou moins de facilité, fui-  
vant qu’elle est plus ou moins superficielle. Lorfque  
l’orifice externe du canal auditif est fermé par une  
membrane, la cure est très-facile : mais elle est plus  
douteüfe & plus difficile lorfque cette membrane estsi-  
tuée bien avant dans *Foreille,* parce qu’il est presque  
impossible de percer ou d’enlever la membrane qui cau-  
fe la sturdité sans offenser celle du tympan qui est im-  
médiatement dessous. Dans le cas où la membrane est  
externe , il faut y faire une incision cruciale, & ert  
empêcher la réunion par le moyen d’une tente qu’on  
laissera dans la cavité de *Foreille* aussi long-tems qu’oit  
le jugera à propos. En fuivant cette méthode, on rend  
au malade Fouie avec la parole , supposé que quelque  
autre défectuosité ne s’y oppose. Lorsqu’au contraire  
cette membrane fuperflue est contiguë à celle du tym-  
pan , la cure, comme je l’ai déja dit, est généralement  
douteufe & incertaine. Mais comme on ne fauroit  
soulager le malade fans employer l’opération , il vaut  
mieux dans certaines occasions tenter la cure , quand  
même elle devroit ne point réussir, que d’abandonner  
le malade, & le livrer à une surdité certaine. On doit  
donc faire une incision longitudinale ou tranfverfale  
dans cette membrane, fuivant que les circonstances  
l’exigeront : mais on doit prendre garde de ne point  
offenser otl même percer tout-à-fait avec la pointe du  
bistouri la membrane du tympan , qui n’est pas située  
fort avant dans les *oreilles* des enfans.

*Des corps étrangers qiel peuvent entrer dans le conduit  
auditif.*

Il peut quelquefois entrer dans les *oreilles,* non-seulement  
des petits cailloux ,- mais aussi du verre, des pois & des  
noyaux de cerifes. Les cailloux & le verre confervent  
leur groffeur naturelle; au lieu que les pois & les autres  
fubstances de cette espece s’impregnent de l'humidité  
naturelle du corps , s’enflent & cassent de grandes dou-  
leurs au malade.

Le Eeul moyen de les faire ceffer, est de retirer ces corps  
ou avec *un cure-oreille* ou des pincettes, ou deles obli-  
gerà fortir au moyen d’une agitation violente, ou ap-  
puyant *soreille* scir une espece de cercle. J’ai fouVent  
retiré de pareils corps, aussi-bien que de Peau qui étoit  
entrée dans *Foreille* , en la siacant avec un chalumeau,  
après avoir bouché *Foreille* avec de la cire pour empê-  
cher Pair d’y entrer. Quant aux cailloux & autres  
femblables matières, je les retire avec une sonde que  
j’introduis dans le canal auditif, après l’avoir aupara-  
vant enveloppée de laine trempée dans de la térébenthi-  
ne, ou telle autre fubstance gluante. Si ces moyens ne ’  
réussissent point, on donnera un sternutatoire au mala\*  
de, & on lui bouchera le nez & la bouche ; & si cela est  
encore inutile, on aura recours à l’opération suivante,  
avant qu’il survienne une inflammation , ou des con-  
vulsions qui mettroient la vie du malade en danger.

Après avoir couché le malade sur *Voreille* opposée, l'on  
fera une petite incision lunaire à la bafe de *Foreille* lcr-

7θι A U R

riere fon lobe, & l’on retirera avec le creux d’une son-  
de les corps qui y sont entrés, après quoi on coudra la  
plaie , & l’on acheVera la cure avec des vulnéraires.  
P. EgINETE , *Lib. VI. cap.* 24.

*De quelle maniere on doit retirer les substances non-natu-  
relles qui se trouvent dans les oreille si et les corps étran-  
gers quel y font entrés.*

Il arrive quelquefois que la cire des *oreilles* s’endurcit à  
un point extraordinaire, ou que des corps étrangers,  
tels qu’un pois , une feve, un petit caillou , un noyau  
de cerise , un petit animal & autres choses de cette na-  
ture, tombent par hasiird dans le canal auditif. Deux  
raifons importantes obligent à les retirer le plus promp-  
tement qu’il est possible. L’une est que l’on délivre le  
malade des douleurs qu’il fouffre, & qui font quel-  
quesois très-violentes. L’autre est qu’on lui conferve  
llouie qu’il est en danger de perdre.

On peut favoir quelle est la substance qui est entrée dans  
*l’oreille,* non-seulement par le rapport du malade,  
mais encore par l’inspection de *F oreille,* ou en y intro-  
duisantune fonde ou tel autre instrument propre pour  
cet effet. Dans le eas où la dureté & la sécheresse de  
la cire rend l’ouie dure, ou la détruit tout-à-fait, il n’y  
a point de remede plus efficace que d’instiler quelques  
gouttes d’huile d’olive ou d’amande douce, ou un  
fieu de lait chaud dans *Voreille* affectée, en faisimt  
pancher la tête au malade du côté opposé. Quelques  
minutes après on retirera peu à peu avec une fonde la  
matiere qui occasionnoit îa surdité. Supposé que la  
cire soit trop dure pour céder aux moyens qu’on a em-  
ployés une premiere fois, il faudroit les mettre en usa-  
ge une feconde, & même une troisieme fois, jufqu’à ce  
qu’on eût entierement retiré la matiere qui forme  
l’obstruction. Mais si c’est un petit caillou ou un  
noyau de cerife qui est entré dans *ï’oreille*, il faut  
commencer par humecter le paffage , en y verfant quel-  
ques gouttes de lait ou d’huile tiede, & retirer enfuite  
le corps qui y est entré avec un *cure-oreille* convenable,  
ou avec les pincettes, représentées par la lettre F de la  
*Planche II.*

Si un pois, une féve, ou telle autre substance de cette  
nature venoit à s’enfler dans *Foreille s* au moyen des  
humeurs & de l’humidité dont elle est environnée, &  
qu’il fût impossible de l'en tirer avec les instrumens  
dont nous Venons de parler ; le plus court moyen est  
d’introduire un petit bistouri dans *ï’oreille,* & de cou-  
per par morceaux le corps tuméfié aVec toute la pré-  
caution possible , & de les retirer enfuite les uns après  
les autres.

Il entre quelquefois dans *Voreille* des petits animaux ou  
infectes qui y cassent une demangeaison incommode,  
& souvent des douleurs très-aiguës, par les efforts  
qu’ils font pour fe débarraffer de la cire à laquelle ils  
sont attachés. Dans ce cas, si l'on peut apperceyoir  
l’animal, il faut le tirer avec le *cure-oreille* ou des pin-  
cettes , sinon verfer dans *Foreille* quelques gouttes  
d’huile d’olive ou d’amande douce, ou de l’efprit de  
vin tiéde, en lassant pancher la tête du malade du côté  
opposé , pour que la liqueur demeure dans *Voreille*jusqu’à ce que l’animal suit mort ; car il n’y a aucun  
animalcule ou infecte à qui les sclbstances dont nous  
venons de parler ne catssent la mort. Après avoir fait  
sortir la liqueur qui étoit dans *Voreille,* on la nettoye-  
ra avec soin avec une sonde couverte de charpie ou  
de coton. Il y a des Medecins qui *se servent* dans de  
pareils cas de liqueurs ameres , comme d’une décoc-  
tion d’absinthe , ou de coloquinte , parce que ces li-  
queurs tuent généralement les animalcules ou insiec-  
tes. Mais je préferedans ces sortes d’occasions , l’hui-  
le & l’efprit de Vin à toute autre liqueur ; car il y a  
plusieurs animaux qui sie plaisient dans les liqueurs ame-  
res, loin d’en recevoir du dommage, au lieu qu’il n’y  
en a point à qui les huiles & l’esprit de vin ne soient  
funestes.

A U R 703

*Des tubercules qui seforment dans le conduit auditif*

Il Ee forme très-fou vent des tubercules , ou de certaines  
excroissances charnues dans le canal auditif, qui non-  
feulement incommodent le malade , mais le privent  
quelquefois totalement de Fouie. Lorfque cette ma-  
ladie est nouvelle, on peut, pour l’ordinaire, détruire  
ces fortes de tubercules ou excroissances fongueuses,  
avec des remedes corrosifs : mais on doit avoir foin en  
même-tems de boucher avec de la charpie ou du co-  
ton la partie la plus intérieure de *Voreille ,* de peur que  
le topique n’atteigne la membrane du tympan , & ne  
l’offense. Il paroît plus sûr d’extirper les tubercules  
de cette esipece avec le bistouri, ou des csseaux , sur-  
tout lorsqu’ils ne sont pas situés fort avant dans *i’oreiT  
le.* Lorfqu’ils sirnt trop éloignés de l’orifice externe dti  
canal auditif, on doit les tirer dehors aVec des cro-  
chets ou des petites pincettes , & les extirper enfuite  
le mieux & le plus finement qu’il sera possible. Il con-  
vlent d’appliquer la pierre infernale fur les racines  
restantes du tubercule , pour l’empêcher de renaître.  
Supposé que les corrosifs usités ne satisfassent point à  
cette intention , & que le tubercule ne foit pas fort  
avant dans *Voreille* ; on peut quelquefois fe fervir avec  
succès d’un cautere actuel. Enfin, on peut encore avoir  
recours aux ligatures pour extirper ces sortes de tu-  
hercules, puisiqu’il paroît par les cas rapportés par *Hil-  
danus , Cent.* 3. *Observ.* 1. & par *Purmanus Chirurgs  
p.* 28. qu’elles ont un très-bon succès.

Pour la méthode de brûler *F oreille* pour guérir le mal de  
dents. Voyez *Odontalgiai*

*Des instrumens acoustiques propres* à *aider Pouie.*

Il étoit juste qu’après avoir inventé des lunettes pour ai-  
der la vue , on cherchât quelque instrument propre à  
fortifier l’ouie , & c’est ce qu’on a trouvé le moyen de  
faire avec des instrumens que nous appellons *Acousti-  
ques.*

Quoiqu’il y en ait de plusieurs figures, & que la plupart  
ressemblent à une trompette, l’expérience m’a cepen-  
dant fait connoître qu’il n’y en a pas de plus commo-  
de que celui qui a la figure d’un tuyau un peu recour-  
bé, étroit par un bout & terminé par l’autre par une  
efpece de pavillon, comme une trompette, tel qu’il  
est représenté dans la *Planche V.II. Figure* 2. On fait  
aussi beaucoup de cas de ceux que l’on voit dans la  
*Planche VII. Fig.* 3. et4. dont Nuck & Deckkersont  
donné la defcription. On fe sert des deux premiers  
représentés par les Fig. 2 et 3. en introduisant l’extré-  
mité *A* qui est la plus petite dans *Voreille s* & la tenant  
dans cette position au moyen des manches *B.* Le troi-  
sieme de ces instrumens dont on voit la figure, *Plan-  
che VII. Fig-* 4. est très-petit & fait en forme de fpira-  
le. Deckkers, *inExercit. Practicis*, le présure à tous  
les autres, parce qu’on peut le cacher fous les cheveux  
ou Eous la perruque, sans qu’on Papperçoive. On in-  
troduit la partie *A* dans *Voreille,* autour de laquelle  
on l’attache avec les cordons *B. B.* Mais j’ai trouvé,  
après un grand nombre d’observations, que ces deux  
derniers instrumens ne sirnt pas si propres à Pusiage au-  
quelonles destine, que celui qui est représenté par la  
*Fig.* 2. qui outre *sa* simplicité, est encore d’une plus  
grande utilité dans les cas de cette nature que les deux  
autres. Il courut un bruit il y a quelques années que le  
Pere Truchet, Religieux François & de PAcadémie  
Royale des Sciences , avoit inventé un instrument  
acoustique que l’on pouvoir entierement cacher dans  
*l’oreille,* & qui étoit d’une utilité surprenante à ceutf  
qui avoient perdu Fouie. Mais j’ignore quel étoit cet  
instrument, &si ceux qui s’en Pont servis en ont tiré les  
avantages dont on les flatoit. Je me silis adressé, pouf  
en avoir des nouvelles, à quelques Medecins Aile-  
mands de ma connoissance, qui avoient demeuré quel-  
que-tems à Paris, aussi-bien qu’à plusieurs Medecine

703 A U R

& Chirurgiens de cette Ville, qui ne m’ont donné au- !  
cune satisfaction là-dessus. Il feroit à souhaiter que  
ceux qui s’adonnent à la Mécanique, s’attachassent  
à inventer un pareil instrument, qui ne pourroit qu’ê-  
tre d’un très-grand avantage à un grand nombre de per-  
scmnes. Il y a quelques années qu’un Medecin de Si-  
lesie , nommé Reusner, *Ephem. Nat. Cur. Cent. spObs.  
6.* recommanda l’usage d’un certain tuyau d’argent  
doré, d’environ une palme de long , dans la furdité ,  
les douleurs & les bourdonnemens *d’oreille.* Il veut  
qu’on introduise ce tuyau dans *i’oreille* affectée deux  
ou trois fois par jour, & il assure que l’on peut en fu-  
çant vuider entierement l’air corrompu qui nuit à cette  
partie, & qui occasionne les maladies dont nous ve-  
nons de parler. Mais outre qu’il, n’est pas sûr que le  
mauvais air caufe ces sortes de maladies, j’ignore la  
raisim pour laquelle ce tuyau doit être d’argent plutôt  
que de tout autre métal, pourquoi il doit être doré ,  
& quelle doit être fil grandeur & *sa* figure, puifqti’il  
n’en donne aucune description. En attendant qu’on ait  
découvert quelque instrument plus commode pour *re-  
médier à* la Eurdité, je conseille à ceux quife trouvent  
dans le cas d’en avoir befoin, de *se* ferVÎr de celui qui  
est représenté par la *Fig.* 2. il a la forme d’un cornet,  
& on peut le faire d’argent ou de cuivre fans que cela  
diminue l’efficacité dont il est dans les maladies de  
cette espece.

*Méthode de percer les lobes des oreilles.*

Cette méthode fe réduit à ceci : on commence par mar-  
quer avec de l’encre dans le milieu du lobe l’endroit  
où doit être le trou. On faisit enfuite l’extrémité du lo-  
be d’une main, & une grosse aiguille d’acier commune  
de l’autre, avec laquelle on perce le lobe dans l’en-  
droit qu’on a marqué. L’on passe enfuite à travers du  
trou un gros fil, ou un filet de plomb pareil à celui  
qui est représenté *Planche VII. Fig.* 7. que l'on replie  
en forme d’anneau ; on Point pendant quelques jours  
avec de l’huile d’œuf, ou d’armoife , & on le tire de  
tems en tems en devant & en arriere, jufqu’à ce que  
les levres de la plaie soient endurcies & consolidées. Il  
est bon de faire le trou, un peu au-dessus du milieu du  
lobe, de peur que fon extrémité ne foit déchirée par  
l’anneau de plomb, ou le fil qu’on y passe. Pour faire  
cette opération avec plus d’exactitude & de facilité ,  
on a inventé un instrument représenté *Planche VII.  
Fig.* 5. On place *i’oreille* entre les deux lames de cette  
machine, enforte que l'ouverture *B* réponde à l'en-  
droit qu’on a marqué avec de l'encre. OnaVancel'an-  
neau *A* autant qu’il le faut pour assurer si-iffifamment  
le lobe, que l'on perce enfuite avec une aiguille d’a-  
cier, d’or, ou d’argent ordinaire, ou ce qui vaut beau-  
coup mieux avec celle qui est représentée par la *Fig.*

*6. A B.* Cette aiguille est cresse à l’une de fies *extré-  
mités* pour pouvoir y introduire le filet de plomb qui  
doit fiervir d’anneau , & le passer tout d’un tems à tra-  
vers *i’oreille*, sans être obligé d’y revenir à deux fois.  
J’ai déja dit qu’il faut avoir foin d’avancer & de récu-  
lcr de tems en tems cet anneau, jufqu’à ce que les le-  
vres de la plaie soient fermées. On peut encore faire  
cette opération commodément avec l’aiguille repré-  
sentée par la Fig. 8. elle est fendue par une de fes ex-  
trémités, comme une lardoire , pour mieux embrasser  
le filet de plomb, que l’on ne doit y mettre qu’après  
que l'aiguille est à demi passée dans le lobe. Quoique  
l’on perce ordinairement les *oreilles* plutôt pour y atta-  
cher des pendans , que pour aucun autre motif, il est  
pourtant certain , si l’on en croit Riverius, *Obs. Med.*100. & quelques autres Medecins, que cette opéra-  
tion est par fon efficacité au dessus de tous les reme-  
des dont on pourroit *fe* fervir dans certaines ma la-  
oies : car, dit Riverius, si l'on perce le lobe de *i’oreille*avec une aiguille triangulaire rougie au feu , & que  
V” PaiFe dans le trou, en forme de feton , un cordon  
de fil ou de foie, pour le tenir ouvert, on ne fauroit

A U R 704

croire la quantité d’humeurs nuisibles qui s’écoulent  
par cette ouverture , & l’utilité dont est cette opéra-  
tion pour guérir les maladies les plus terribles des  
yeux, des dents , & de la poitrine , & pour préVenir  
la confomption dont on est menacé. H n’est donc pas  
surprenant que quelques Medecins modernes , ceux  
principalement qui s’attachent aux maladies des yeux,  
aient introduit peu à peu dans la pratique la persoratlon  
des *oreilles.* M. A. Severinus, *Lib. de Epfic. Medic.* assu-  
re avec Paracelse, que cette opération est extreme-  
ment avantagetsse au commencement de la sclrdité.  
HEISTER , *Institut. Chirurg.*

EXPLICATION

*Des Figures de la Planche VI. qui représ.entent les disse-  
rentes parties de l’Organe de l’Oiele , d’après*

M. DuverNEï.

La *Figure* 1. représente l’os des tempes deux fois grand  
comme le naturel, dont on a coupé la partie écailleu-  
fe, & usé le conduit osseux autant qu’il est nécessaire  
pour voir à nu la peau du tambour.

*A.* La peau du tambour dans fa situation & vue de front,  
-δ. Le manche du marteau qui est appliqué derriere cette  
peau.

C. La longue branche de l'enclume qui paroît au travers  
de cette peau, bien qu’elle en foit un peu éloignée.

*D.* La tête du marteau.

*E.* La partie massive de l’enclume avec sa courte bran-  
che

F. Qui dans cette section paroissent à découvert.

*G.* Le canal osseux à moitié usé.

*H.* L’apophyse mastoïde.

I. La styloide.

*K.* Le mtsscle externe du marteau en situation.

*L.* Une ligne ponctuée qui marque l’apophyse grêle du  
marteau où s’insiere ce musicle.

*Fig.* 2. représente la peau du tambour vue de côté, pour  
mieux faire voir fon inclinaison.

*Fig.* 3. représente la peau du tambour dans la même vue  
& enchassée dans l’extrémité du conduit osseux. Elle  
fait voir aussi de quelle maniere la paroi de ce conduit  
qui regarde la lace est éloignée parembas de la peau  
du tambour, & comment elle s’en approche infensi-  
blement à mesi.lre qu’elle monte , *A A A \a* paroi du  
conduit osseux qui regarde la face.

*Fig.* 4. repréfente l'enclume & l’étrier en situation &vut  
de côté.

*A.* La partie massive de l’enclume.

*B.* La courte branche qui dans cette disposition se voit  
tout-à-fait de front.

C. La longue branche.

Z). La tête de l'étrier qui fe joint avec la longue branche  
par le moyen du quatrieme osselet.

*Fig.* 5. représente le bec de la longue branche de Pendu-  
me ; le quatrieme osselet & la tête de l’étrier avec fit  
cavité, le tout quatre fois aussi grand que le naturel.

*A.* Le bec de la longue branche de l'enclume,

*B.* Le quatrieme osselet.

C. La tête de l'étrier avec sa cavité.

*Figure 6.* repréfente l’étrier cluq fois grand comme na-  
ture.

*A.* La tête de l’étrier,

*B,* Son cou.

C.C, Ses branches qui font creusées en goutiere.

*D.* Lt

705 AUR

*D,* La baEe de l’étrier.

*E.* Sa membrane,

*Fig.* 7. représente la base de l’étrier vue dans le même  
sens , pour faire voir quelle est aussi creusée en gou-  
tiere.

*D.* La base de l’étrier.

*Fig.* 8. représente l’étrier avec sim mufcle dans sa situa-  
tion naturelle.

*A.* L’étrier.

st. Son mufcle ; le tout deux fois grand comme nature.

*Pige* 9. repréfente les osselets en situation , vus l’œil étant  
dans le conduit qui pénetre dans l’apophyfe mastoïde.

*A.* La partie massive de l’enclume.

*B.* Sa courte branche vue de front.

C. Sa longue branche.

*D.* Le manche du marteau vu par derrière.

*E.* L’étrier vu par-dessus.

*Fig.* 10. représente les osselets toujours en situation vus  
du côté opposé, l’œil étant dans le conduit qui va de  
l’oreille à la bouche.

*A.* La tête du marteau qui cache la partie massive de  
l’enclume & sia courte branche.

st. Le manche du marteau.

C. La longue branche de l’enclume.

*D.* L’étrier vu de côté. On a mis un bâton qui traverse  
les osselets, pour faire comprendre ce qui est dessus ou  
dessous dans les différentes vues.

*Fig.* 11. repréfente l’os des tempes vu par derrîere. On  
l’a usé autant qu’il a été néceffaire pour voir la peau  
du tambour, silr laquelle on découvre le marteau &  
l’enclume vus de derrîere en devant, avec la petite  
brandie de nerf qu’on appelle la corde du tambour,  
& le tendon du mufcle externe du marteau, le tout  
dans la situation naturelle ; on y voit encore la cavité  
qui siert à loger la tête du marteau & la partie massive  
de l’enclume.

*A.* La partie écailleuse de l’os des tempes vue par der-  
riere.

5. L’apophyse mastoïde vue dans le même sens»

C *C.* L’os pierreux usé.

*D,* La peau du tambour.

A. Le marteau.

F. L’enclume dont la courte branche s’appuie à l’entrée  
du conduit qui pénetre dans les sinuosités de l’apophy-  
fe mastoïde.

G. Le trou du nerf auditif.

I. Le tendon du mufcle externe du marteau,

2,3 , la corde du tambour.

*Fig.* 12. représente une moitié de tête d’un tiers moins  
grande que nature, de laquelle on a emporté toute la  
partie supérieure du crane, & dont le reste est coupé  
perpendiculairement par le milieu du nez, pour faire  
voir l’embouchure du conduit qui va de l’oreille au  
palais.

*A A.* La cavité du nez avec fes lames.

A Le fond du palais.

C. L’embouchure du canal qui va de l’oreille au palais.

1. Son côté cartilagineux qui fait un rebord de la figure  
d’un croissant.

*D.* La luette coupée par le milieu.

Fig. 13. repréfente l’os des tempes deux fois grand com-  
me le naturel, on l’a préparé de telle forte qu’on voit  
*Tome II.*

AUR 706

le limaçon & les canaux demi-circulaires dans leur si-  
tuation naturelle.

*A.* La voute du vestibule.

*B.* La fenêtre ovalaire marquée par une ligne ponctuée.  
C. La fenêtre ronde ouverte.

*D.* La lame fpirale marquée par une ligne ponctuée , dé-  
pouillée du canal spiral qui la couvre , & de la mem-  
brane qui l’attache à la furface de ce canal.

1.2.3. Ees tr°is canaux demi-circulaires dans leur situa-  
tion naturelle.

1. Le supérieur, 2. le moyen, 3. l’inférieur. Le moyen  
& l’inférieur font ouverts pour faire voir qu’ils font  
creux.

*Fig.* 14. représente le couvercle du limaçon enlevé & vtt  
par dedans, pour faire voir le c^nal spiral demi-ova-  
laire.

*Fig.* 15. repréfente le limaçon plusieurs fois grand corn-  
me nature, & vu de fa hauteur : pour le voir ainsi on a  
seulement enlevé le couvercle par le côté de devant,  
par une section perpendiculaire. Cela fait voir corn-  
ment la lame fait deux tours & demi autour du noyau,  
comment elle s’attache à la furface du canal qui lui  
fert de voute , & comment les côtés de ce canal qui  
s’attachent au noyau deviennent aussi minces que la  
lame.

*A.* La portion inférieure du vestibule qui est forcée  
dans cette figure,& qulon a laissée feulement pour faire  
voir Comment la lame fpirale sort de sa cavité & passe  
devant la fenêtre ronde.

*B.* La fenêtre ronde fermée par une membrane mince  
comme la peau du tambour.

1. 2. 3. Les deux pas & demi de la lame spirale autour du  
noyau.

4. 5. *6.* Les deux pas & demi du canal spiral.

*siig,* 16. La lame spirale en l’air plusieurs fois grande corn-  
me nature, avec la membrane qui l’attache à la furfa-  
ce du canal.

1. 2. 3. La lame spirale.

4 5. 6. La membrane qui lui est attachée, & qui en pa-  
roît distinguée par la ligne qui est entre deux.

*siig.* 17. le noyau plusieurs fois grand comme nature, fur  
lequel on peut remarquer les traces des pas de la lame  
fpirale & du canal spiral.

j, *2.* 3. Les traces des pas de la lamesspirale qui sont  
percées de plusieurs petits trous qui donnent passage  
' aux filets du nerf auditif.

*6.* Les traces des bords du canal spiral.

*siig.* 18. Le limaçon vu debout & dont on a enlevé une  
moitié par une coupe perpendiculaire , à peu près  
comme dans la *Fig.* 3. hormis que tout l’os est loi plus  
usé. Cette figure n’est faite que pour faire mieux com-  
prendre cette troisieme figure ; & pour fon intelligence  
il Euffit de remarquer que la lame y paroît détachée de  
lasijrface du canal, afin de laisser voir le dedans de ce  
même canal, & comment fes côtés fe prolongent pour  
s’attacher au noyau.

*fig.* 19. le vestibule & les trois canaux demi-circulaires  
ouverts pour faire voir la distribution de leurs vaif-  
feaux.

La branche d’artere qui entre dans le vestibule.

*b.* Un rameau de cette artere qui passe par la porte corn-  
mune du vestibule , & qui *se* distribue dans les canaux  
supérieurs & inférieurs.

La branche qui tapisse le canal moyen.

Yy

707 A U R

1,. 20. les arteres du limaçon, du veftibule & des trois  
canaux demi-circulaires.

*A.* La fenêtre ronde.

A L’ouverture du conduit qui donne passage aux vaif-  
feaux , laquelle est à l’entrée de la rampe inférieure  
du limaçon. On voit qu’une partie de ces vaisseaüx fe  
distribué dans tout le limaçon , & l’autre dans le *ves-  
tibule &* les trois canaux demi- circulaires. Ceux-ci  
font représentés en l’air.

*Ttg, 2i.* une portion du vestibule &les trois canaux de-  
Tmi-circulaires en l’air,pour saire voir leur situation na-  
turelle & leurs embouchures.

*A.* La portion inférieure du vestibule.

A. Le canal supérieur

C. L’inférieur.

ô. Le mitoyen.

I. La porte du canal demi-circulaire fupérieur.

i. Prenuere porte du canal mitoyen.

3. La porte du canal inférieur,

4. L’autre porte du canal mitoyen.

5« La porte commune aux canaux silpérîeur & inférieur.

<5. La premiere ouverture qui donne passage à une des  
branches de la portion molle.

7. La feconde ouverture qui donne passage à une autre  
branche du même nerf.

*Fig.* 22. Le vestibule dans la même disposition que dans  
la figure précédente avec les nerfs des trois canaux de-  
mi-circulaires fen Pair,

*tt.* Une branche de nerf qui entre dans le vestibule par  
l’ouverture marquée 6 dans la *Fig.* 21. Elle fe divife  
en trois rameaux dont le premier entre dans la porte  
du canal demi-circulaire fupérieur , le second dans la  
porte supérieure du canal mitoyen, & le troisieme qui  
est le plus petit, descend pour fe jetter dans la porte  
commune.

*b.* La branche qui entre par l’ouverture marquée 7 dans  
*la Fig.* 21. & qui *se* divise en deux rameaux, dont  
l’inférieur entre dans la porte du canal inférieur, &  
l’autre s’avance dans la porte commune, & s’unit au  
troisieme rameau de la branche marquée *a.* Ces nerfs  
Pont ici représentés un peu plus gros que le naturel.

AURISCALPIUM , *d’Auris s oreille, 8cscalpo, grater.*Cure-oreille , instrument dopt on se Eert pour enlever  
la cire ou autres corps étrangers qui fiant dans les  
oreilles.

AURIS MARINA , est un poisson à coquille fort corn-  
mun fur les côtes de Gernefey, de la Normandie &  
d’Ecosse. Il n’a qu’une coquille qui le défend des inju-  
res de dehors & qui approche beaucoup de la figure  
d’une oreille. Il s’attache aux rochers de même que le  
moule.

Ce poisson ne vaut rien lorsqu’il est cru,& les habitans du  
pays où on le trouve le font frire après l’avoir fait  
bouillir. On en fait des fricassées excellentes. Il est de  
même que tous les autres coquillages d’une nature al-  
câline. On l’appelle *aurmar.* Il approche du gout du  
ris de veau. mais il n’est pas si délicat. Les bords de la  
coquille font percés de cinq ou six petits trous régu-  
liers, & le dedans a la même couleur que la nacre de  
perles.

AURORA CONSURGENS. Mot bisarre dont fe ser-  
vent les Alchymistes pour exprimer la végétation de  
leur or,

AURUM, *Or. Aurum,* Offic. Fabr. 1. Schrod. 361.  
Worm. 114. Charlt. Foss 45. Aldrov. Musi Metal. 37.  
Mer. Pin. 208. Schw. 367. Cale. Musi 436. Kentm.  
58. *Aurum, Sol,* Mont. Exot.

L’Or ordinaire, χρυσος, *Graecorum, Sol Chymicorum,* est le

A U R 708  
métal le plus noble & le plus pésant de tous. Il est fort  
ductile, fonore, brillant, d'une couleur jaune. R est  
naturel ou fondu. On appelle *or naturel* celui que l'on  
retire pür & net de la terre , du fable des fleuves, fous  
la forme de petits grains , de paillettes ou de petites  
masses, ou que l’on trouve dans les fentes des rochers.  
L’or fondu est celui que l’on retire par art de fa veine  
& que l’on purifie par le feu. La veine *d’or* est différen-  
te. L’tine est une pyrite de couleur de cendre, ou d’un  
rouge éclatant : on la trouve fouvent mêlée d’orpiment.  
Très-Souvent aussi la veine *d’or* est cachée dans les vei-  
nes des autres métaux & surtout dans l’argent, dont on  
la sépare par différens moyens. Il y a beaucoup de fleu-  
ves qui portent de *For ,* ou dans le fissile desquels on  
trouve de petits grains *d’or.* Il y a de plus des mines  
célebres *d’or* en Norvege, en Hongrie, en Guinée:  
mais les plus riches semt dans les Royaumes du Pérou  
& du Mexique.

L’or est le plus pésimt non-seulement de tous les métaux,  
mais encore de toutes les choses connues. Il est mou &  
si ductile , qu’on peut l’étendre 651590 fois au-delà  
de la grosseur de fa masse. Il demeure fixe au feu or-  
dinaire, & il ne fe dissipe dans Pair qu’après l’avoir te-  
nu très-long-tems exposé au foyer le plus ardent des  
rayons du foleil. Il ne contracte aucune rouille, & il  
ne fe dissout que par l’eau régale. Le vif argent le pé-  
netre& en dissous l’union , de forte qu’il le réduit en  
un amalgame mou. Le soufre commun le calcine en  
l’approchant d’un morceau de soufre tout en feu.  
Quand *l’or* est dissous par l’eau régale, si on y mêle de  
l’huile de tartre, il *fe* précipite en une poudre brune,  
laquelle étant légerement échauffée, ou par la chaleur  
du feu ou par la trituration, *se* dissipe aussi-tôt dans Pair  
avec un grand bruit : c’est pourquoi on l’appelle *or ful-  
minant.* On fait la même chose par le moyen de l’ese  
prit de fel ammoniac , ou par quelqu’autre efprit uri-  
neux : mais alors le bruit fe fait plus tard, & feulement  
par la chaleur du feu.

Nous avons tenté jusqu’ici fans fuccès l’analyse de ce mé-  
tal, ou fa résolution efi *ses* principes. Le soufre & là  
terfe y paroissent si unis, qu’on ne peut les diflbudre  
par le feu ordinaire; & à un feu plus violent, fes par-  
ties font plutôt emportées toutes entieres , que de fe  
réfoudre efi leurs principes.

Autrefois les Grecs ne connoiffoient pas Pusiagé de *sor*dans la Medecine. Les Arabes font les premiers qui  
en ont recommandé la vertu; ils Pont mêlé dans leurs  
compositions réduit en feuilles.Ils croyent que *l’or* sor-  
tifie le cœur, ranime les efprits & réjouit l’ame : c’est  
pourquoi ils aisurent qu’il est utile pour la mélancolie,  
les tremblemens & la palpitation du cœur. Les Chy-  
misses ajoutent de plus , que l'or contient un soufre fixe  
le plus puisilant ; lequel étant incorryptible , si on le  
prend intérieurement & s’il est mêlé avec le siàng, il  
le préserve de toute corruption, & il rétablit & rani-  
me la nature humaine de la même maniere que le S0-  
leil, qui est la source intarissable de ce foufre, fait re-  
vivre toute la nature. Cependant beaucoup de person-  
nes ne sirnt pas de cet avis , & d’autant plus que l’effet  
ne répond pas à ces promesses. C’est pourquoi ce n’est  
pas sans raison que l’on doute si on peut employer l’or  
dans la Medecine, & en attendre quelque effet siilu-  
taire. On emploie *For* en feuilles dans la confection  
royale d’alkermès de Charas, dans la confection d’hya-  
cinthe *i* dans la poudre de perles rafraîchissante, dans  
la poudre de joie , & dans la poudre pannonique du  
même Auteur. On s’en fert aussi pour envelopper les  
pilules & les bols. Sa puissance n’est pas plus certai-  
ne lorsqu’on le prépare par Part de la Chymie, puif-  
que ces préparations ne paroissent pas tant tirer leur  
vertu de ce métal, que des menstrues dont on se sert,  
ou des substances qu’on y joint. C’est pourquoi nûus  
pouvons conclurre que ce métal, qui est le plus llOhle  
& le plus précieux de tous , est aussi le plus inutile  
dans la Medecine, si ce n’est en ce qu’il est l’antidote  
de la pauvreté.

A Ü R

Cependant comme plusieurs perfonnes désirent la tcintu-  
re d’or , ou l’or potable , je mettrai ici celle qui mepa-  
roît la plus belle & la meilleure.

Prenez *d’or très-pur, demie dragme i  
d’eau régale, deux onces ,*

*1*

Faites la dissolution & versez-y,

I

*d’huile essentielle de romarin, une once»*

Et les remuez.

L’efprit de Pel ira au fond du vaisseau, dépouillé de la cou-  
leur jaune, & l’huile teinte de la même couleur silrna-  
gera. Séparez-la de l’esprit de fel, en la versemt par in-  
clination. Mêlez-la avec

*de l’esprit de vin rectifié, quatre ou cinq onces.*

Faites digérer pendant un mois. Le mélange acquerra  
une couleur purpurine. Cette teinture est diaphoréti-  
que & sudorifique. On la recommande dans les fievres  
malignes.

La dose est depuis trois gouttes jusqu’à quinze.

Mais l’on ne doit pas même regarder cette teinture com-  
me une véritable teinture *d’or,* puisqu’il est seulement  
divisé en des parties très-fines par les pointes de Peau  
régale, & qu’il nage dans l’huile de romarin ; car on  
peut le réduire en poudre par l’évaporation de l’huile ,  
& le rétablir en forme de métal par la fusion. La vertu  
principale de cette teinture dépend de T’huile de ro-  
marin.

Dn estime *l’or* fulminant, non-feulement à cause de Pé-  
clat qu’il fait, mais encore à caufe des vertus médicina-  
les qu’on lui attribue.

}On le prépare ainsi.

Prenez *esprit de nitre, une once i*

Faites-y dissoudre,'

*de sel ammoniac , une dragme ,*

Jettez dans la liqueur,

*de limaille d’or, une dragme.*

Faites la dissolution à une chaleur modérée. Versez-y  
goutte à goutte de l’huile de tartre jusqu’à ce qu’il ne *se*fasse plus d’ébullition. *L’or fe* précipitera comme un  
limon jaune. La liqueur étant versée par inclination,  
on lavera la pOùdre dansl’eau commune & on l’adouci  
ra. Ensuite on la sechcra à l’ombre.

Cette poussiere étant échauffée seulement par une légere  
trituration, excite un très-grand bruit. On la Croit dia-  
phorétique priEe intérieurement : mais elle lâehe plu-  
tôt le ventre, comme Pont observé M. Koning , Profef  
feur de Médecine à Bâle,& Daniel Ludovic, qui assure  
que cette préparation a souvent excité le flux de ventre  
d’une maniere funeste & contre l’intention du Me-  
decin, dans les fievres ardentes qui tendent à la diar-  
rhée.

Enfin les Chymistes racontent beaucoup de chofes stupre-  
nantes de la pierre Philosophale, ou de la teinture uni-  
verfelle , qui étant jettée fur les métaux imparfaits, les  
pénetre comme la foudre fans aucune corrosion fcnss  
ble , & difpofetellementleurs parties, qu’ellesdevien-  
nent femblables à *l’or* par leur poids & leur couleur. Ils  
vantent aussi beaucoup la Medecine univerfelle par le  
moyen de laquelle on peut guérir toutes les maladies,

A Ü R 7i»

& purifier comme par irradiation le simg de tout ce qui  
peut lui nuire , de sorte que par ce moyen on peut au  
moins conEerver la vie & la santé pendant très long-  
tems , si on ne le fait pas pour toujours. Comme cette  
Medeeine universelle nous est encore inconnue, nous  
n’en parlerons pas. Pour ce qui regarde la pierre Phi-  
lofophale, la matiere dont on doit la préparer est en-  
core incertaine , aussi-bien que la maniere de la faire.  
Quelques promesses que fassent les Charlatans, ils tâ-  
chent de vendre de la fumée & de voler l’argent ; voi-  
là ce qu’il y a de plus certain dans leurs procédés : c’est  
pourquoi un homme prudent fe donnera bien de garde  
de *se* laisser tromper par leurs fraudes & leurs prestiges.  
GEOFFROY.

On ne peut ignorer , pour peu que l’on foit versé dans la  
Medecine, que pendant un fort long-tems, surtout de-  
puis qu’on a commencé à cultiver la.Chymie avec soin,  
les remedes préparés avec *l’or* ont été en grand crédit,  
& qu’outre la vertu confortative qu’on leur a attribuée,  
on leur a encore accordé celle de guérir prefijuc toutes  
les maladies. Les Anciens croyoient fermement que les  
Planetes avoient une connexion particuliere avec les  
vifceres du corps humain , & que ces derniers de même  
que les métaux qui font enfermés dans les entrailles de  
la terre , fe ressentoient de leur influence ; & c’est ce  
qui les a engagés à donner aux métaux les nomsdedif-  
férentes Planetes. Comme ils remarquoient que le fo-  
leil communique la chaleur , la force, & la vie à tous  
les animaux & à tous les végétaux répandus fur notre  
globe , & que c’est de lui que dépend leur fécondité  
& leur fertilité, ils ont cru que *For* étoit capable de  
produire les mêmes effets que lui , & cette opinion ,  
toute ridicule qu’elle est , a été embrassée par le peu-  
ple , les gens de Lettres & même des Medecins, à un tel  
point qu’ils ont regardé les préparations de l’or, com-  
me des médicamens supérieurs à tous les autres , &  
comme des cordiaux & des confortatifs universels.

Cette fausse perfuasion dans laquelle on est que *l’or a* la ver\*  
tu de guérir les maladies, vient en partie de l’ignorance  
où llon est de la Physique & de la vraie maniere dont  
les remedes agissent, & en partie de l'avarice de ceux  
qui en conseillent l’usage ; car lorsqu’on vient à faire  
l’analyfe de ces fortes de préparations , on s’apperçoit  
sans peine qu’elles font plus propres à faire du mal que  
du bien à ceux qui en ufent. D’ailleurs les prépara-  
rions de *For*, lorfqu’on les donne en substance , en for-  
me de *crocus* ou en poudre , ne produisent aucun effet  
puifque *For* ne peut être disso’us que par Peau régale.  
Comme les métaux n’agissent fur les corps que lorse  
qu’ils sont réellement dissous, & qu’on ne trouve dans  
le corps aucune liqueur ou menstrue capable de pro-  
duire un pareil effet, il est évident que *l’or* pris en subs-  
tance ne peut souffrir aucune altération, ni produire  
par conséquent aucun effet Eur le corps humain.

De plus, on ne peut dissoudre *l’or* qu’avec l'leau régale on  
le SH commun & le nitre, il est même néeessaire de fai-  
re bouillir ces deux fels avec des feuilles d’or, dans une  
quantité d’eau suffisante : mais la solution que llon ob-  
tient par ces deux procédés , surtout par le premier ,  
est d’une nature extremement styptique & corrosiVe ;  
car comme le mercure, le cuivre & l’argent que l’on  
dissout avec les fels ou leurs esprits, aequierent une  
qualité assez forte & assez pénétrante pour corroder les  
tuniques nerveuses de l’estomac & des intestins , &  
pour casser des tranchées , des fpafmes, des anxiétés ,  
des'vomissemens & des flux de ventre; de même la so-  
lution de *l’or* priEe à la dose de quelques gouttes dans  
un véhicule aqueux catsse finirent, ainsi que je l’ai  
éprouvé moi-même , des tranchées, des spasines & des  
convulsions des intestins.

Il me paroît donc à propos que le Lecteur foit instruit  
des précautions qu’exige l’usage des remedes métalli-  
ques de quelque nature qu’ils sioient, aussi-bien que des  
médicamens qu’il peut leur substituer siins appréhen-  
der les inconvéniens qui résultent de llessage des pre-  
miers.

Yyij

7ΐ ι A U R

Les Chymistes & les Medecins s’étant apperçus que  
lorsoue *Vor* est dissous parles sels ou esprits acides  
corrosifs, il acquiert une qualité drastique, violente,  
extremement nuisible au tempérament, au lieu de *ré-  
tablir* & d’augmenter les forces ; ils ont cru que *i’or*avoit befoin d’être dissous radicalement pour devenir  
un remede universel. Ils n’entendent autre chohe par  
*solution radicale & intime,* qu’une solution qui dcsimit  
& sépare tellement les principes de *i’or* les uns des au-  
tres, qu’il est impossible , quelque moyen que l’on em-  
ploie pour cela, de les rapprocher de nouveau pour en  
former *l’or* véritable. Comme les menstrues ordinai-  
res sirnt inutiles pour cet effet, ils ont cru qu’ils avoient  
absolument besiiin de quelque menstrue insipide, d’tme  
nature affez subtile & assez déliée pour s’insinuer dans  
les plus petits pores & dans les plus petits intersti ces des  
corps.

Quoique je n’aie point dessein de mépriser les partisans  
de cette opinion, on me permettra de déclarer ici pour  
l’honneur de la vérité, que cés idées ne semt que de  
pures chimeres , & que ceux qui font de pareilles pro-  
messes ont bien moins en vue l’intéret du public que le  
leur propre ; car la petitesse & la liaifon des particules  
de *For* font presque incompréhensibles , puisqu’un  
grain d’or disions suffit pour donner un gout métalli-  
que & une couleur rougeâtre à une quantité d’eau in-  
croyable. Il faut donc que le fluide dont on fe sert pour  
rompre l’union de ces particules insensibles , sioit com-  
posé de parties assez subtiles & assez déliées pour péné-  
trer dans des pores dont la petitesse est incompréhensi-  
ble. Bien plus , on peut douter avec raision qu’il y ait  
dans la nature une substance propre à fournir un pareil  
mènstrue. Il est vrai qu’il y a dans le mercure un flui-  
de insipide extremement fubtil qui pénètre dans les  
pores de *For :* mais il ne sauroit altérer la nature des  
molécules les plus petites de ce métal, puifqu’après en  
avoir séparé le mercure , *s or* reprend la forme & la na-  
ture qu’il avoit auparavant.

Je fuis extremement surpris que ceux qui possedent ce  
merveilleux fecret, ne fe vantent point de pouvoir  
dissoudre radicalement quelque autre métal, tel que  
l’argent, le mercure & le cuivre ; car leur menstrue  
doit être assez fort pour dissoudre tous les métaux,  
puifqu’étantrmoins nobles que *i’or ,* ils font composés  
de parties plus grossietes & moins étroitement unies  
entre elles. Mais où est le Chymiste qui ait osé juse  
qu’aujourd’hui faire un pareil essai en préfence de quel-  
que perfonne intelligente, & tenter la folution radica-  
le du mercure ou du plomb.

Quand même on seroit assuré qu’il y a dans la nature ,  
ou que l’on peut préparer artificiellement un menstrue  
capable de defunir les particules dont l’or est composé ,  
au point de ne pouvoir plus le recompoferde nouveau;  
on pourroit douter que ce métal conferve, après avoir  
été ainsi dissous, les propriétés qu’on lui attribue, puise  
que persionne n’ignore que la forme & l’essence des  
corps dépendent de la disposition de leurs pores & de  
la liaifon de leurs parties , & que toutes leurs vertus &  
leurs effets en sirnt une suite tout-à-fait nécessaire. Puis  
donc, sclivant leur hypothefe , que les qualités analep-  
tiques & salutaires que l’on attribue à *For,* ne dépen-  
dent que de la convenance qu’elles ont avec le cœur &  
les eEprits vitaux, & que lorEque la contexture du métal  
est détruite , il cesse d’être *or* ; il s’ensuit que l’on ne  
doit point attribuer les vertus de *ses* préparations à *l’or  
en* tant que tel, mais au nouveau mixte qui résijlte de  
la dissolution de ce métal ; ce qui fait qu’on ne peut  
donner proprement à un pareil remede le nom *d’Or  
potable, Aurum potabile.*

Les promesses des Chymistes n’auroient rien d’incroya-  
ble, s’ils pouvoient une fois prouver que I’on peut  
préparer un femblable remede avec *For* ; car il faut  
obferver qulon n’a vu juflqu’ici aucun exemple qui  
puisse nous convaincre de la réalité ou de la possibilité  
d’une pareille solution. Je leur ai souvent nié l’exise  
tence d’un menstrue insipide, qui même sans occasion-

A U R 712

ner une solution radicale, fût capable de dissoudre les  
métaux les plus ignobles , & encore moins *l’or ; &* je  
leur ai même offert un millier d’écus , s’ils voulaient  
me donner des preuves du contraire , les affurant que  
je n’exigeois point d’eux qu’ils me fissent part de leur  
fecret : tuais je n’ai jamais pu obtenir cette faveur.  
Leur fubterfuge ordinaire lorfqu’on vient à faire l’a-  
nalyse de *lour or potable , 8e* qu’on *rsy* découvre aucune  
trace *d’or,* est dc dire que le métal est radicalement  
diffous, & qulon ne peut par conséquent le rétablir dans  
fon premier état.

Quant à moi, je préféretois toujours un remede dont l’or  
pourroit être rétabli dans fon premier état, pourvu  
qu’il eût d’ailleurs les vertus nécessaires pour le rendre  
recommandable à celui qui auroit moins d’efficacité,  
& dont *For* ne pourroit reprendre sa premiere forme.  
Je ne prétens point que toutes les préparations que l’on  
vend fous le nom *d’or potablesreaicrtt* absolument au-  
cune vertu, puisqu’elles peuvent en recevoir des menf  
trues & des autres ingrédiens dont elles sirnt compo-  
sées : mais on ne Eauroit voir fans indignation, pour  
peu qu’on ait d’amour pour la vérité, que l’on vende  
ces préparations pour des remedes universels , & à un  
prix aussi exorbitant.

Ceux qui compofent ces fortes de remedes , assurent fort  
souvent que leur préparation est telle, qu’on peut les  
donner fans rien craindre dans quelque maladie que ce  
soit : mais la question est de siivoir si ces préparations  
ont plus d’efficacité que les remedes ordinaires.

Je ne doute point qu’on ne fasse entrer *i’or* dans la compo-  
sitionde ces remedes univerfels : comme ceux qui les  
compofent ignorent les vrais principes de la Chymie,  
il n’est pas surprenant qu’ils s’abusent eux-mêmes, &  
qu’ils s’imaginent follement que l’efficacité de ces re-  
medes dépend de *l’or* qu’ils y ont mis : mais un homme  
qui est au fait de l’art de la réduction des métaux, peut  
aisément en tirer tout *i’or* que l’on y a employé. Peut-  
être trouvera-t’on à redire que j’expofe mes sentimens  
touchant ces remedes d’une maniere si libre & si ou-  
verte.

Je passe maintenant à l’exàmeh de la *teinture solaire cor\*  
diale ->* que l'on prépare avec *l’or&c* l’huile de canelle de  
la maniere fui lante.

*Faites* épaissir jufqu’à un certain point une folution pari  
faitement simulée du meilleur *or* que vous pour-  
rez trouver. Faites dissoudre enfuite une dragme  
d’huile de canelle dans de l’esprit de vin rectifié,  
& mêlez une partie de la premiere Folution avec  
trois parties de cette derniere dans une petite cu-  
curbite, que vous placerez dans un soude sable.  
Ces deux solutions formeront une efpece de maf-  
Ee d’une couleur approchante de celle de la poix,  
laquelle étant dissoute dans de l'esprit de vin recti-  
fié, donnera upe essence d’une couleur brune fon-  
cée & d’un gout agréable , mais quelque peu  
amer & astringent, que l'on peut donner avec fucjcès lorsqu’il est question de rétablir les forces d’urt  
malade.

Il s’agit de voir maintenant si les vertus de ce remede  
dépendent de l’or que l’on a dissous par les moyens  
qu’on a indiqués ; ce que je nie absolument. Car lors-  
qu’on laisse reposer cette teinture pendant un tems  
considérable, elle dépose une poudre noirâtre, laquelle  
étant lavée dans de l’esprit de vin ; & séchée essuite, se  
dissout en peu de tems par le moyen de l'eau régale , en  
une liqueur jaunâtre qui rougit la peau , de même que  
la solution d’or.

Voici les raisims de ce procédé :

L’eau régale concentrée de la solution de l’or venant à  
s’unir intimement à l’huile de canelle au moyen de la  
chaleur extérieure, compoEe la masse résineuse avec  
laquelle les corptsscules d’or ne s’unissent en aucune  
maniere ; car lorsque l’on vient à dissoudre cette silbf-

713 A U R

tance résineuse imprégnée d’huile de canelle dans de  
l’esprit de vin rectifié, les particules de l’or s’en sépa-  
rent& tombent au fond du vaiffeau.

La teinture que l’on prépare communément avec du fu-  
cre, fussifamment trituré avec des feuilles d’or, & en-  
suite exposé à un degré de chaleur convenable, partici-  
pe peu de l’or dont ce mélange est chargé; car quoique  
l’acide du fucre puisse caufer quelque altération fur ce  
métal, cependant la teinture que 1’οή retire dans ce  
procédé par le moyen de l’esprit de vin , n’est autre  
choEe qu’un extrait du siIcre que l’on a calciné, tout  
de même qu’il arrive dans la préparation ordinaire de  
la teinture de corail. Cette teinture n’est pas cependant  
rout-à-fait à mépriser ; car le principe huileux, fulphu-  
reux, dégagé par la Calcination du fucre, peut aug-  
menter le mouvernent du sang & des humeurs qui est  
trop languissant ; ce qui est une circonstance extreme-  
ment importante dans les maladies qui ont abbattu les  
forces, & dans les cas où les remedes trop chauds ne  
valent rien. Mais ce remede ne doit aucune de *ses*vertus à *l’or* que l’on tire stans beaucoup de peine du  
silcre liquide avec lequel il est mêlé.

D’autres, après avoir mêlé dé *l’or avec de* l’antimoine &  
du SH de tartre, font fondre cette masse, & y ajoutent  
sur la fin une certaine quantité de sucre. Ils pulvérifent  
enfuite ce mélange, & en tirent, par le moyen de Pesa  
prit de vin tartarisé, une teinture de couleur rouge  
foncée , d’un gout & d’une odeur agréable , qu’ils  
croyent être la véritable essence d’or. H est vrai qu’ils  
réduifent *l’or en* poudre en le préparant de cette ma-  
niere avec un fel alcali siilphureux : mais l’esprit de  
vin tartarisé n’en prend aucune partie. On ne peut pas  
dire cependant que la teinture que l’on obtient par ce  
procédé, & qui est composée en partie de celle du silcre  
& de celle du soufre, foit tout-à-fait inutile.

Voyons maintenant si l’on peut préparer avec *l’or un re-*mede qui ait quelque vertu fmguliere & extraordinai-  
re. Je fuis persuadé que la chose n’est pas impossible ;  
car quoique l’or, considéré comme un métal d’tm tissu  
extremement ferré , & qui acquiert une qualité corrosi-  
ve des sels avec lesquels on le mêle , semble d'être pas  
d’un grand secours dans la cure des maladies , il ne  
laisse pas d’avoir un usage particulier, mais que peu  
de gens commissent, lorsqu’on le prépare comme il  
faut avec le mercure , ou avec le régule d’antimoine ,  
qui est lui-même d’une nature metcurielle. Tout le  
monde sait que le mercure, par *sa* qualité active & pé-  
hétrante, met la lymphe du corps humain dans un  
mouvement très-violent. On connoît aussi la qualité  
émétique du régule d’antimoine. Ces deux minéraux  
fe dissolvent aisément par le mélange de quelque Eel  
que ce foit, à cause de la petitesse des parties dont ils  
sont composés, pénetrent fort avant dans le corps, sur-  
tout dans les fystemes membraneux & nerveux, où ve-  
nant à caufer un mouvement violent , ils excitent un  
tumulte extraordinaire dans les fonctions naturelles.  
Mais lorfqu’on s’en sert à propos , ils siJnt d’une effi-  
cacité singuliere dans les maladies chroniques les plus  
obstinées.

On ne peut mieux corriger cet excès de volatilité dtl mer-  
cure & du régule d’antimoine , qui est si nuisible aux  
parties du corps destinées au sentiment & aumouve-  
ment,qu’en les mêlant intimement avec de l’or,-car par  
ce moyen la division excessive des parties du mercure  
& du régule d’antimoine est non-seulement provenue  
par la substance de *For* qui est plus fixe, mais Οη em-  
pêche encore la solution pernicieuse de ces deux miné-  
raux que les fiels pourroient occasionner dans le corps ;  
& comme lsor n’est lui-même qu’un mercure extreme-  
ment fixe, il arrive, en le mêlant avec un mercure  
plus volatil, qu’on le met en mouvement, & qu’il en  
résulte un remede , qui, donné à petites doEes, rani-  
me les mouvemens vitaux en fortifiant le iysteme  
nerveux, ce qui est un effet d’une extreme importance

A U R 714

dans un grand nombre de maladies aiguës & chroni-  
ques.

Mais plus le mercure est pur & parfaitement séparé de sa  
fubstance phlogistique & hétérogene par plusieurs  
amalgames avec l’argent & le régule d’antimoine , par  
triturations,par les lotions & les subli'mations,mieux il  
s’unit avec *For,8c* fournit un remede extrêmement effi-  
cace. C’est une preuve que le mercure est pur & animé,  
lorfque quelques parties de ce minéral, quatre ou cinq’,  
par exemple, sur une *d’or,* suffissent pour fon amalgame  
ou solution , & lorsqu’il s’échauffe étant mêlé avec  
*For.*

On prépare encore un excellent remede avec l’cr, enmê-  
lant deux parties de régule d’antimoine avec une par-  
tie *d’or* si.ir un feu convenable, & en cofivertifla-nt la  
poudre en une chaux purpurine dans une cucurbite de  
verre, au moyen d’tm feu fuffifant. Cette poudre,  
lorfqu’elle est parfaitement préparée, est à cause de sa  
vertu diaphorétique, préférable à toute autre prépara-  
tion solaire quelconque.

J’àvertirai en finissant ceux qui veulent préparer des re-  
medes avec *For ,* de choisir le plus pur & le plus  
exempt de tout le mélange d’argent & de cuivre, aux-  
quels, pour me fiervir du langage des Chymistes, on a  
coutume de l’associer ; il est absolument faux que *Vor*des ducats foit le plus pur, puifque silr vingt-quatre  
parties *d’or il* y en aune d’argent & de cuivre. Comme  
le cuivre passe dans l’eau régale avec l’cr, & qu’il n’y a  
persimne qui ne soit instruit des qualités violentes dé  
ses plus petites particules, il est aisé de comprendre  
que les préparations de cet *or* doivent nécessairement  
posséder une qualité préjudiciable & inal-suisante.

*L’or* fulminant de la maniere dont on le prépare ordinai-  
rement , caufe des tranchées violentes, & possede une  
qualité violente , surtout lorsqu’on n’a pas eu soin de  
le laver avec de l’eau de pluie ; au lieu qu’on n’a pas à  
craindre ces mauvais effets lorsqu’on le prépare avec de  
l’or très-pur & affiné avec soin.

Il n’y a pas de meilleure méthode pour purifier *l’or*, que  
celle que les Chymistes appellent le *quatrième traite-  
ment ,* qui consiste à faire fondre une partie *d’or* avec  
trois d’argent; car lorfqu’on vient à diffoudre cemé-  
lange dans l’eau-forte, la portion *d’or* reste au fond du  
vaisseau. On fait enfuite disioudre cet *or* dans Peau  
régale jusqu’à ce qu’elle en sont entierement saoulée :  
niais l’on doit *se servir* pour cet effet de l’eau régale  
préparée avec Peau-forte, à laquelle on ajoute du  
fel commun, ou du fel ammoniac. Ηογεμλν, *Obs.  
Chym.*

On a donné dans l’article *Æther* une méthode de faire  
*For* potable , dont une goutte passe pour un exCellent  
cordial : on en rapporte dans quelques Provinces d’Ale  
lemagne des chofes qui tiennent du prodige ; & je fai  
de bonne part qu’il s’est fouvent vendu un ducat la  
goutte dans ce Pays.

Glauber fait mention d’un remede mercuriel, qu’il ap-  
pelle *Aurum horizontale,* dont Van-Helmont a parlé  
*fe* avant lui avec de grands éloges.

S’il est vrai que ces Auteurs aient possédé ce remede,  
comme il y a lieu de le croire, on ne peut que leur *sa-  
voir* mauvais gré d’en avoir donné le procédé d’une ma-  
niere si inintelligible,& d’avoir privé le monde d’un re-  
mede si efficace.

Van-Helmont paroît insinuer dans quelques endroits de  
fes Ouvrages les raisons qui l’ont obligé à tenir une  
pareille conduite : mais elles neparoiffentpas fort Eatis-  
faifantes. Il fe plaint de ce que les Medecins , au lieu  
de louer sim industrie comme elle le méritoit, Pont  
accablé de reproches & Pont persécuté avec la dernie-  
re violence , jusijuct vouloir faire supprimer son Trai-  
té *de Febribus.* Il peut Ee faire en effet que le ressenti-  
ment qu’il avoit d’un pareil traitement l’ait obligé à  
cacher ce qu’il efit été de l’intéret de ses ennemis qu’il  
eût publié.

7C5 A U S

Voici la description que Glauber donne de sim *or* hori-  
sontal, *aurum horizontale.*

Premierement, on peut purifier dans Pespaéë d’un jour  
le mercure commun par le moyen de notre *sccrctSal-  
miac* à un tel point, qu’on le coagule le jour suivant  
en une sclbstance rouge fixe , parlaseule abstraction de  
Peau de *S altaberis.Paracelse p>cVan-Hehmontprilolurst*beâucoup cette mortification, coagulation ou fixation.  
Paracelse donne à ce mercure le nom de *Corallin ,8e*ajoute qu’il n’y a aucun remede dans toute la nature  
plus propre pour la goute & le mal vénérien : il pré-  
"tend qu’il réjouit le cœur des Artistes, parce qu’il pé-  
netre dans *l’or &* qu’il acquiert la même nature que lui;  
ce qui donne le moyen à plusieurs Chymistes qui fie  
font appauvris, de recouvrer les richesses qu’ils ont  
perdues. Mais depuis que ce Philosophe est mort, on  
n’a trouvé aucun Chymiste qui ait sis préparer un tel  
mercure. La raisim en est , qu’aucun Artiste ne con-  
noît l’eau de *Saltaberis,* dont on a besoin pour don-  
nerau mercure une rougeurfixe: on n’a vu personne,  
dis-je, jusqu’à Van-Helmont, qui a été le plus grand  
Philosophe de notre siecle, qui ait pu se vanter de pou-  
voir préparer le mercure , à qui il a donné le nom *d’Or  
boris.ontal -,* & qu’il prétend pouvoir suppléer lui Eeul à  
tous les remedes dont on SC sert dans la Medecine &  
dans la Chirurgie.

Le fameux Nuyfemantius ne parle pas moins avantageu-  
fement de ce mercure ; & il assure qu’il ne faut qu’en  
prendre deux ou trois grains dans quelque confortatif  
po.urpurger le corps de toutes les impuretés qu’il con-  
tient. Van-Helmont dit la même chofe en d’autres  
termes, mais qui insinuent cependant qu’il débarrasse  
les veines de toutes les humeurs nuisibles qui s’y trou-  
vent. Voilà donc trois hommes que l’on peut regarder  
comme les Princes de toute la Philosophie & de la  
Medecine hermétique, qui ont parlé très-avantageu-  
fement de ce mercure. Leurs successeurs n’ont rien  
ajouté à leurs inventions, & ont mieux aimé Ee tenir en  
repos, que de chercher avec beaucoup de peine les  
moyens de préparer un remede universel.

Ceux qui ont à cœur la guérisim des malades & le bon-  
heur du genre humain, ne peuvent mieux faire que de  
fe Eervir de ce mercure fixe , plutôt pour détruire la  
goute & la vérole , que pour faire de l’or, qu’ils ne doi-  
vent desirer qu’autant qu’il leur est nécessaire pour fur-  
venirà leurs befoins-. GLAUBER.

A U S

AUSTER, Νότος , *Vent du midi.* Ce vent est chaud &  
humide, & occasionne un grand nombre de maladies,  
à ce que prétend Hippocrate , *Aphorism. 5. Lib. III.*Voici la raifon qu’en donne Galien , *Com. zctn Lib. I.  
Epid. t.* 62. « Le *vent du midi* caufe la dissolution des  
« corps & dissout les humeurs, ce qui les rend sujettes  
« à la corruption , surtout lorEque ce vent est joint à  
« des pluies abondantes. » La disposition des saisions  
pendant lesquelles le *vent du midi* regne le plus , est  
appellée *Notia*, νότιος, *Australis*, ou *Austrina, Asif-  
trale.*

AUSTERUS *-> Austere>* dans Scribonius Largus, N°.  
188.

AUSTER, Ἀυστηρὸς , *austere ;* espece de saveur, qui,  
suivant Galien, *Lib. I. de Sim. Fac. cap.* 37. est causée  
par une substance terretsse mêlée avec une sclbstance  
tartareuste silline , & qui ne diffère de *F acerbe, acerbus*que par *son* excès. Les Cartesiens prétendent que la fa-  
veur *austere* des corps ne vient que de ce que leurs an-  
gles fiant émoussés comme les dents d’une scie gâtée.  
QuelquesAuteurs assurent que les si-lbstances qui ont un  
gout *austere* engendrent la pierre, à cause de leur qua-  
lité gluante &ténace, qui obstrue les passages des flui-  
des : mais elles ne laissent pas de produire de très-bons  
effets.

' A U S 716

AUSTROMANTIA , *Austromande*, Part de prédire  
ce qui doit arriver par l’observation si-lperstitieufe des  
vents. RULAND.

A U T

AUTARCIA , Ἀυτάρκεια , d’ἀυτὸς , *sel-mlme, 8e* ὰρκέ»,  
*suffire i* contentement que l’on reçoit de sim état. 11  
est opposé à *aplestia , insensibilité.* CasTELLI,  
AUTETES , Ἀυτέτης. Voyez *Autites.*

AUTHADES , Άυθάδης, *d’doTfe asei-meme* ; celui qui  
a autant d’estime pour lui que de mépris pour les au-  
tres.

AUTHEMERON, Άυθήμερον,ἀυθμερὸν, *d’wjTfe, le me-  
rae ->* & ημερα, *jour ; le même jour,* Hippocrate , 4. *Aph.  
Lib. III.* On appelle un remede *authemeron* lorfqu’il  
soulage un malade le même jour qu’il l’a pris. Il y a  
deux remedes de cette espece pour les maladies de la  
rate dans *Galien , de C. M.* S. L. *Lib. IX. cap.* 2. &  
dans *Aeiius, Tetrab. III. Lib. II.* un *phaaelgmus authe-  
meros* pour les skirrhes de cette même partie.

AU PHIS , Άυθις, *derechef, encore, une seconde fois.* Il si-  
gnifie dans Hippocrate, *Lib. Epid. déformais,* comme  
ὸ δἐ πυρετὸς ὰυθις ουκ ε’φίει, « la fievre *déformais* ne le  
« quitta plus. »

AUTITES , Ἀυτίτες, est dérivé par quelques-uns *d’àvrse*le même qu’lao'ç, *année.* Ainsi ἀυτίτης όινος est traduit  
dans *i’L.xegesis* de Galien siur Hippocrate par ὸ ἀυτοετί-  
της, ὸ ἐκ τῦ ἐνεστῶτος ἔτους, « vin de la présiente année. »  
Pollux rend *άυτΐτ/ις οινος* par ὸ ἐπιχώριος, « vin du même  
«pays ; » & Suidas par ἀυθογενὴς, « le produit du même  
« pays. » D’autres le traduisient par ὸ ἀμιγὴο καὶ ὸ χωρὶς  
παραχύματος, « qui n’est point mêlé ni délayé, » & Ero-  
tien par ἀπαράχυτος, « qui n’est pas délayé. »

AUTOCINETOS , Άυτοκίνετος , *d’dujo'ç, foi-meme, &*κινέω,*soe mouvoir s qui se meut de foi-mème* ; mot par le-,  
quel Galien rend Ρἀυτόδρομος d’Hippocrate.

AUTODROMOS , Ἀυτόδρομος , *d’αρτος 8c dasiu , cou\*  
rir.* Voyez le mot qui précede.

AUTOGENES, Ἀυτογενὴς, d’*αυτος aseoi-même,* & γίνο-  
*μ,α.1, ètre produit.* Epithete que l’on donne au narcisse  
à fleur blanche , à causie que son oignon pousse des  
feuilles avant qu’on le mette dans la terre ; de forte  
que la plante paroît croître d’elle-même. **BLANCARD.**

AUTOLITHOTOMOS , Αυτολιθότομος , d’osoTo'ç, *fol-  
mème*, λίθος, *pierre, &* τεμνω, *couper s* nom que l’on  
. donne à celui qui a assez d’adresse pour *se* tailler lui-  
même de la pierre. CasTELLI.

AU T OMATOS , *’AuTcsmsioç sepontanée.* Hippocrate ap-  
pelle*spontanée, αωτομΑτος*, les choses que l’on dOÎtaux  
efforts de la nature contre la violence de la maladie,  
plutôt qu’aux Eecours du Medecin, *Aph.* 2. *Lib. I. &  
Lib.* περὶ χυμῶν. Ἀυταμάτα lovTa, *Aph.* 4. L. *IV.* font  
les chofes qui sortent naturellement, ou dont la natu-  
re *se* décharge d’elle-même. Ἀπὸ ταυτομάτου, *Aph. yy.  
L. I V.* signifie, siuivant Galien, ἐξαίφνης , « soudaine-  
« ment, » ou ἄνευ φανερᾶς *délletç, a* sans aucune cause  
« manifeste. » Ἀυταματον, *Lib.* περὶ τέχνης , signifie  
tout ce qui arrive fortuitement ou fans qu’on ait tra-  
vaille à le produire. Le même mot, *Ictb.* περὶφυσῶν, *fe*dit d’un vent qui semt sans effort, aussi-bien que de l’air  
qui s’insinue insensiblement dans les veines, ὰυτοματα  
χυλοὶ, *Lib.* περὶ τροφῆς, « fiscs spontanés, » siOnt ceux  
que nous préparons nous-mêmes pour notre nourriture  
relativement aux organes de la digestionlaUTofe^ç si-  
gnifie aussi la même chofie qu’ἐκουσίως, « volontairement  
« & de propos délibéré ; » de même qu’iitéria ἐλκιύματα  
scmt des ulcérations *spontanées* qui proviennent de quel-  
que cause externe.

AUTOPHOSPHORUS , Ἀυτοφωσφόρος. Voyez *Phose  
phorus.*

AUTOPSIA , Ἀυταψία, *d’dusife , foi-mème y & otrsmai,  
voir s évidence oculaire.* Les Medecins de la Secte em-  
pirique employoient le mot *autopsia* pour signifier le  
fouvenir des chosies qu’ils avoient souvent vues de la  
même maniere. Cette *autopsie* ou observation & lessi-

717 AUT

venir de ce que chacun voit de fes propres yeux, est  
extremement nécessaire dans la Medecine dogmatique  
ou raifonnée. GaLIEN , *de Part. Art. Med. cap,* 2.

AUTOPYROS , Ἀυτόπυρος. Voyez *Artos.*

AUTOS ,Ἀυτικ. Ἀυτα'ς *hSc-ééytelesirai* dans Hippocrate,  
*Lib. VII. Epid.* signifie revenir à sioi-même ou repren-  
dre ses siens. On dit de même ἐξ ἐωὓτου\* ειναι, α être hors  
« de Ees sens ; » & *Ivsife* ώυτου ειναι, dans le même Livré,  
c’est être dans sim bon siens.

Ἀυτας dans *ï’Exegesis* de Galien est traduit par ματαίως,  
« vainement,avec précipitation. » Hésychius le traduit  
aussi par μάτην, *vainement, en vain, Inutilement.*

AUTOUR, est une écorce qui approche en figure & en  
couleur de la canelle, mais elle ést tin peu plus épaisse  
& plus pâle, ayant en dedans la couleur d’une mufica-  
de cassée avec beaucoup de petits brillans ; son gout est  
prefique insipide & elle n’a point d’odeur : elle nous est  
apportée du Levant. Elle entre dans la composition du

**, carmin.** Lb**MER** υ , *des Drogues.*

AUTUMNUS, Φθινόπωὸον, ὀποόρη, *\’Automne.* Les ma-  
dies qui regnent dans cette faifon sirnt les fievres âno-  
males, les maux de rate, l’hydropisie , la consiomption  
que les Grecs appellent φθίσις, ( *phthisis* ) la difficulté  
d’urine qu’ils appellent στραγΓουρία, ( *strangurie* ) cette  
maladie des intestins grêle? appellée par eux ἐιλεοὸ ,  
*X passion iliaque,* ) sans compter le flux, ( *levitas intesti-  
norum O* appellée λειεντερία, ( *lienterie,* ) les siciatiques  
*( coxae dolores* ) & l’épilepsie. Cette faifon est encore Eu-  
jette à des maladies longues & chroniques, & est funese  
te à ceux qui ont essuyé pendant Pété qui a précédé,  
une maladie dont ils n’ont pas pu *se* bien rétablir. Elle  
jette quelques persimnes dans des maladies mortelles ,  
& caufe à d’autres des maladies de longue durée, & star-  
tout des fievres quartes qui ne finissent qu’avec l’hiver.  
Il n’y a aucune fiaison plus exposée aux maladies pesti-  
lentielles de toute efipece, & de toutes sortes de degrés  
de malignité. CéLsé , *Lib. II. cap.* 1.

*U Automne* est de toutes les lassons de l’année la plus  
dangereuEe, à caisse de la variété du tems, ce qui fait  
que l’on doit fe garnir de vetemens, surtout les jours  
qu’il fait froid, & ne point dormir à l’air qulon ne foit  
bien couvert. On doit aussi manger un peu plus côpieu-  
sement, & moins tremper le vin qu’à l’ordinaire, siins  
donner cependant dans l’excès. Il y a des gens qui  
croyent que rien n’est plus mal-film que les pommes  
dont on *sc* nourrit pour l’ordinaire dans cette sesson,  
lorsqu’on ne diminue point la qùantité des alimens *so-*lides dont on use. Ce ne sirnt point les pommes qui  
font du mal alors, mais le total de ce qulon mange. Il  
est bon cependant de n’en pas faire un trop grand ufa-  
ge ; il faut, lorfqu’on en mange, diminuer à proportion  
la quantité des alimens solides dont on se nourrit. CEL-  
se *, Lib. I. cap.* 3.

*L.Automne* étant une fisson inégalé & déréglée qui occa-  
sionné un grand nombre de maladies, on doit silivre un  
régime extremement exact, tant à l’égard des alimens,  
des plaisirs des siens & del’lua-ge des liqueurs froides,  
qu’à l’égard de toutes autres chofes. On doit pour cet  
effet se précautionner contre l’intempérie de Pair qui  
est froid le matin & chaud vers le milieu du jour, & ne  
point ufer avec excès des fruits *T Automne* qui font très-  
préjudiciables à caufe de la quantité & de la malignité  
des humeurs & des flatuosités qu’ils engendrent. Les  
meilleurs qdi sirnt les figues & les raisins, caufient des  
vents & corrompent les autres alimens , à moins  
qu’on ne les mange seuls, car pour lors ils ne produi-  
sent pas de si mauvais effets. On doit chauffer les corps  
à proportion que Pair sie refroidit, & envisager en tout  
l’approche de l’hiver. Il est bon après l’équinoxe d’u-  
fer de quelque remede évacuant, afin que les humeurs  
ne caufent aucun dérangenfbnt dans notre corps & n’al-  
terent point notre santé pendant l’hiver, O R 1 β a s e ,  
*Euporist. Lib. I. cap.* 10.

A U V

AU VER , *Eau pure* ou *douce.* **RULAND.**

AUX 718

AVULSUM , AVULSIO , Ἀποσπαστὸζ , ὰπὸσπάσμα.  
Voyez *Apos.pafmata.*

AUX

; . ' - - ‘‘  
AUXESIS ,Ἀυξησις, dle’^Voi, *augmenter. Noyez Aug-  
mentum.*

AUXILIUM , Βοήθημα, βοήθεια, *assistance , aide , fecours.*C’est dans un siens médicinal tout ce qui aide la nature  
contre une maladie, & la même chofe par conséquent  
que *remedium* ou *medicamentum.*

Celfe répond à ceux qui soutiennent que les remedes  
sont toujours nécessaires au commencement d’uliema-  
ladie, niais qu’ils deviennent stiperflus lorsqu’elle est  
Eut son déclin , puisqu’elle ne laisseroit pas de finir  
d’elle-même quand on n’y en apporteroit aucun, *omne  
auxilium necessearium esse increscentibus morbis , non cum  
jam per sc flniuncur,* que ce sentiment est faux, parce>  
dit-il, qu’une maladie qui finirait d’dle-même , peut  
cesser encore plutôt lorsqu’on y apporte les fiecours  
convenables qui sont nécessaires pour deux rassons :  
premierement, pour redonner la santé au malade le  
plus promptement qu’il est possible, & en second lieu,  
afin que la maladie ne revienne pas à la premiere oc-  
casion. Car une maladie peut être pluslégere qssaupa-  
ravant fians quitter le malade, ce qui ne seroit point ar-  
rivé si l’on eût détruit les causies qui ont occasionné la  
rechute & qui prolongent la maladie. CELSE, *Lib. II.  
cap.* 14.

Dans les maladies tout-à-fait désesipérées , ce feroit une  
imprudence d’exposer les remedes les plus efficaces, en  
les employant alors inutilement, aux reproches des  
ignorans. Je connois quelques Medecins qui n’ont au-  
cune méthode , qui croyant imiter ma pratique, ont  
donné mes remedes à des personnes qui étoient pref-  
que mortes , & qui par-là ont rendu sisspects des  
remedes qui n’eussent pas manqué de produire de très-  
bons effets s’ils les avoient appliqués à tems. Αετιυό,  
*Tetr. II. Serm.* I. *cap.* 78.

AUXYRIS. Voyez Cespris.

AXE

AXE A COMMISSURA, Τρόχοειδὴς, Espece d’àrticu-  
lation. Voyez *Trochoides.*

AXEDO, *charme,* dans Marcellus Empiricus, *cap.* 33,  
pour rendre une personne impuiisante.

A X I

AXICULUS , *Rouleau* ou *cylindre.* **RULAND.**

AXILLA, Μαχάἰνη, μα^αλις, la cavité qui est sous l'aise  
selle.

AXILLARIS VENA, ὴ διά'της *faecejestrnç* φίρομένηφλἐβς,  
la veine qui paffe sous Faisselle. GaLÎEN. *Veine axiIn  
laire.* Voyez *Vena.*

AXIOLOGOS *> Αζιολογος,* d’πέ;ξιος, *digne , 8e , pa~  
role s digne d’ètre connu.* Hippocrate dans Ees *Praenot.  
Coac.* donne ce nom àilapostume ἀπόστημα. Il signifie là  
considérable, suffisant pour la crise.

AXIOMA , Ἀξίωμα, *Axiome,* est une proposition qui  
n’a pas besoin dé démonstration & dont la vérité est  
évidente & manifeste. Chaque fcience a fes *axiomes &*la Medecine a les siens.

AXIOPISTIA, Ἀξιοπιστία, *d’d^itQl j dignes* & πίστις ,  
*foy.* Il signifié *autorité.*

AXIRNACH , graisse fuperflue qui naît quelquefois  
dans les tuniques des paupiercs supérieures & qfie  
l’on trouve souvent dans les enfans. CasTELLI d’après  
*Albucasis.*

AXIS , Ἀξων , est le nom que l’on donne à l’apophyse  
de la fecofide vertebre du Cou qui ressemble à une deht.  
Voyez *Vertebrae.*

A X U

AXUNGIA , ΑξουγΓιον , αξιουγΓια, ὀξύγΓιον, signifie pro\*

719 A X Y

prement du vieux filin-doux ou en général du vieux  
lard , ou le fuif de tel autre animal que ce foit. Voyez  
*Adeps.*

AXUNGIA DE MUMIA, c’est la moelle.

AXUNGIA VITRI, est le fuin ou le siel du verre. C’est  
une espece de fel qui se sépare du verre lorsqu’il est en  
fusion. Son gout est acre & amer : les Maréchaux s’en  
servent pour nettoyer les yeux des chevaux. Il est bon  
aussi pour nettoyer les dents. On l’applique quelquefois  
fur les ulceres corrosifs, 1’*herpes* ou la galle , en forme  
de dessicatif,

A X Y

AXYRIS , le même *ase auxyris,* dont on peut voir Par-  
ticle.

A Y B

AYBORZAT, *Galbanum.* **JoHNsoN.**

A Y C

AYCOPHOS, *Cuivre brûlé.* **RULAND.**

A Z A

ÀZA A. Ruland rend ce mot par *magra, terra rubea.* Je  
crois qu’il entend l’agaric minéral, *la marne rouge.*

AZAGOR, *Verd-stéegris.* **RULAND.**

AZAMAR, *Vermillon* ou *Cinabre naturel.* **RULAND.**

AZAMO. Ruland traduit ce mot par *color Indus.* Je ne  
fai ce qu’il veut dire. Peut-être est-ce le noir ou un  
mélange de bleu & de pourpre qui est *s Indicum* de  
Pline.

AZANEC. Le même Auteur rend ce mot par *armo-  
niaeus.* Je crois qu’il veut parler du fel de ce nom.

AZANITÆ ACOPON , nom d’tm *acopum* ou on-  
guent dont il est parlé dans Paul Eginete.

AZAN1TÆ CERATUM, nom d’un cérat dont on  
trouve la description dans Oribase,

AZARNET , *Orpiment.* **RULAND.**

A Z G

AZCI, *Encre.* **RULAND,**

A Z E

AZEC , *Encre verte. Ibidem.*

AZEDARACH , *Pseudosccomorus*, Offic. Mont. Ind.  
37. *Azedarach,* Tourn. Insu 616. Elem. Bot. 489.  
Boerh. Ind. A. 2. 236. *Azedarach AV.tcemnae,* Park.  
Theat. 1442. *Azedarach arbor Fraxinisolio ustore coe-  
ruleo* , Raii Hist. 2. 1 546. *Azadaracheni arbor,* J. B.  
I. 554. Chab. 44. *Arbor Fraxini folio , flore caeruleos*C. B. Pin. 415. *Zizipha candida,* Ger, 1307. Emac.  
1491.

Quelques persimnes prétendent que les fleurs de cet arbre  
scmt apéritives , & qu’elles ôtent les obstructions ; &  
d’autres qu’elles sont un poison,

AZEDEGRIN, *Pierre hématite.* **RULAND.**

AZEFF, *Alun de plume.* **RULAND.**

AZEG, *Vitriol.* Ibidem.

AZEGI, le même *custAsugi.*

AZEM, ou AZOM. Ruland traduit ce mot par *Buty-  
rum coctum.*

AZEMASOR, *cinabre naturel.* **RULAND.**

AZENSALI, sc)rte de pierre noire que l’on trouve par-  
mi l’or. Il signifie encore une espece de mousse qui  
croît siur les rochers.

AZERNEC, le même qu’Xsatista, dont on n’a qu’à  
voir l’article.

A Z I

AZIMAR, *fleur de cuivre* ou *cuivre brûlé.* Voyez *Æs.*

A Z O 720

AZIUS LAPIS. Voyez *Asssius lapis.*

A Z O

AZOB. Ruland rend ce mot par *Alumen faccharinum.*

AZOCH , AZOCK, AZOTH, nom barbare sonné  
par Paracelsie au mercure des Philosophes, c’est-à-di-  
re , au vif argent que l’on retire des métaux, qui est le  
véritable mercure corporel. *Azoth* signifie encore dans  
Paracelsie le remede universel composé de mercure ,  
d’or & d’argent, exempt de toutes les différences spé-  
cifiques , & doué de la plus grande efficacité & de ssef-  
pece la plus générale de vertu centrale, qui renferme  
en lui même tous les autres remedes, de même que la  
substance premiere renferme toutes les autres en ex-  
cluant les accidens. On prétend que Paracelfce portoit  
ce remede avec lui dans le pomeau de fon fabre. Ru-  
**LAND.**

On donne encore le nom *d’azoth* au mercure sublimé li-  
quide ( ou au vif-argent mêlé avec le vitriol & le fel  
que l’on stlblime enfinte ) qu’on appelle encore *aqua  
permanens, crystallus Philosophorum , luna Physica,* ou  
de tel autre nom mystérieux qu’il a plu aux Auteurs de  
lui donner. LIBAVIUs.

*Azoth* est encore pris pour le laiton ou cuivre auquel on  
donne une couleur d’or en le mêlant avec la calamine  
pour en faire le cuivre jaune. JqHNsoN.

A Z R

AZRAGAR, *verd-de~gris.* **RULAND.**

A Z U

AZUB , *alan.* **RULAND.**

AZUBO. Ruland rend ce mot par *vas chymicum,*vaisseau  
chymique : mais j’ignore s’il prétend parler de quel-  
que efpece particuliere de vaisseau , ou des vaisseaux  
de Chymie en général.

AZUR, *corail rouge.* **RULAND.**

AZURIUM , est le nom d’une préparation de Chymie  
dont Albert le grand donne la description. Elle con-  
siste en deux parties de mercure, un tiers de soufre &  
un quart de fel ammoniac. On pile toutes ces drogues  
enfemble dans un mortier, & on les met sim le feu  
dans un vaisseau de verre jufqu’à ce qu’il en sorte une  
fumée bleuâtre , on les retire du feti, on casse le vaise  
feau & on pulvérife ce qu’il contient.

A Z Y

AZYGES, Ἀζυγε'ς, nom de l’os *sphénoïde.*

AZYGOS , Ἀζυγος , dic privatif, & ζυγὸς , *paire,* est  
une veine située dans le côté droit de la poitrine, à qui  
on a donné le nom *d’azygos* ou de veine fans paire, *ve-  
na sine pari,* parce qu’elle n’a point de compagne dans  
le côté gauche. Voyez *Venae.*

AZYMAR, *cinabre naturels vermillon.*

AZYMOS, Ἀζυμος, dic privatif, & ζύμη , *levains* c’est  
en général tout pain dans lequel on n’a fait entrer au-  
cun levain, commele biseuirsdemer, que Galien pré-  
tend être fort mal fain. Tout le monde fait qtl’enmê-  
lant de la fleur de farine avec de l’eau, il fe forme une  
pâte ténace & vifqueufe. Il arrive la même chofe au  
biscuit de mer lorfqu’il vient à *se* ramollir dans l'esto-  
mac , à moins que la faculté digestive ne foit extreme-  
ment forte. La fermentation détruit cette *viscosité ,*& rend les végétaux farineux plus aisés à digérer ; mais  
en même-tems plus fujets à s’aigrir. C’est pourquoi le  
pain fans *levain* ne convient qu’à ceux dont l’estomac  
est rempli d’acidités. «

J’ai cru ce que je viens de dire du pain sans *levain,* d’au-  
tant plus nécessaire , que l’on fait depuis peu.beaueoup  
d’il fage du bifcuit de mer, & que quelques perfonnes  
le préferent seins aucun fondement au pain levé, quoi-  
qu’il foit extremement mal fain.

72ΐ B A B

B

J3 , Dans l’alphabet Chymique, designe le *mercure,*fuivant Raymond Lulle.

B A B

BABUZIC ARIUS, Βαβουζικάριος, de βαβα’ζω, parler  
sans articuler les mots ; *Fincube* ou *caucbemar.*

BAC

ΒACANON, Βακανον, ce mot qui est employé par Tral-  
lien& Paul Eginete, signifie la semence dtl chou. On  
trouve dans Myrepsie, *cap.* 150. un antidote qui tire  
sim nom de *Bacanon*, & qui passe pour un excellent  
hepatique.

ΒACAR. Castelli prétend avec Ruland que c’est la mê-  
me chose que *pondus* un poids.

BACCA, *baie* est un fruit rond , mou , couvert pour  
l’ordinaire d’une peau lisse & mince , contenant une  
fernence renfermée dans une fubstance charnue. On  
l’appelle pomme *pomum* lorfqu’il est plus dur & cou-  
vert d’une peau épaisse.

BACCÆ, *baies* font des petits fruits de figure sphéri-  
que qui croissent fans ordre fur les arbres & les arbrise  
feaux, en quoi ils different des *acini* qui fiant des *baies*difposées en forme de grappes.

*Baccae* dans ce fens plus précis est un petit fruit couvert  
d’une peau mince, dont la pulpe & la chair font mol-  
lasses, les semences humides & enfermées dans une  
membrane mince. De là

*Baccisere, ( Baccifer,* Lat. de *baccae baie , Scfero ,* je por-  
te, ) est l’épithete que l'on donne aux arbres & aux ar-  
brisseaux qui portent des *baies ,* comme à la brioine ,  
au chevre-feuille, au lis des vallées , à l’afperge , au  
brufc, à la morelle, au fceau de Salomon, & à plu-  
sieurs autres plantes. MILLER , *Dictionn.*

BaCCÆ **BERMUDENSES ,** *Pilulae saponariae Anglorum.* Ce  
fruit, lorfqu’il est nouveau , est d’un noir tirant sim le  
rouge , & quelque peu transparent. Il noircit de plus  
en plus à mesilre qu’il vieillit. Il contient une amande  
jaunâtre , d’un gout désagréable, qui jette une écume  
pareille à celle du scivon lorsqu’on la met dans Peau.  
On emploie cette infusion dans les pâles couleurs , &  
dans les obstructions du foie. GEoFFRoY.

C’est le fruit de *F arbor saponaria,*

BACCHARIS, Offic. *Monspeliensium,* Ger. 647. Emac.  
792. Raii Synop. 83. Parkinfon , i 14. Dill. Cat. 149.  
*Conyza major,* Schw. 55. *Conyza major vulgaris s* C.  
B. 265. Raii Hist. 1. 292. Tourn. Inst. 454. Boerh.  
Ind. A. 116. Buxb. 81. *Conyza major Mattbioli Bac-  
charis quibus.dam,* J. B. 2. 1051. *Conyzae majoris genus,  
Baccharis qielbufdam,* Chab. 327. *Eupatorium monta-  
num verbasci folio, vulgarius B acebaris dictum,* Hist.  
Oxon. 3. 99. *Conise.*

Quelques-uns l’appellent *Baccar.*

La *conise* est une plante odorante dont on fait des guir-  
landes. Ses feuilles font rondes, & d’une grosseur  
moyenne entre celles de la violette & du bouillon. Sa  
tige est anguleuse, de la hauteur d’tme coudée, quel-  
que peu rude, & garnie de quelques rejetions. Les  
fleurs sont de couleur de pourpre tirant fur le blanc,  
& odorantes. Les racines simt semblables à celles de  
l’hellébore blanc, & ont la même odeur que la canelle.  
Elle croît dans les lieux secs & montagneux.

La racine de cette plante cuite dans l’eau est très-effica-  
ce pour les convulsions , les descentes, les chutes, la  
*Tome II.*

Β ÀC 712

difficulté de respiration, la toux opiniâtre, & la stran-  
gurie. Elle excite les regles , & donnée dans du vin  
elle est bonne pour les morsi-ires des animaux veni-  
meux. Une des racines les plus tendres, employée eri  
forme de pessaire, chasse Parriere-faix, & *sa* décoction  
est bonne pour servir de demi - bain aux femmes qui  
font en couche. Comme elle est extremement odori-  
\*sérante , on l’emploie avec succès dans le *diapasme.*

Les feuilles font quelque peu astringentes & très-pro-  
pres étant employées en forme de cataplafme pour les  
maux de tête, l’inflammation des yeux, Paegisops qui  
né fait que commencer , l’inflammation des marnel-  
les après l’accouchement, & l’érésipele. Son odeur pro-  
voque le fommeil. D 1 0 s C o R 1 D e , *Lib. III. cap.*

La racine de cette plante qui est ligneuse & garnie dé  
plusieurs fibres , pousse un grand nombre de tiges ron-  
des, pliantes & velues, hautes de trois ou quatre piés.  
Les feuilles inférieures font portées sur des pédicu-  
les fort long , elles ont trois ou quatre pouces de  
long fur environ demi-pouce de large, elles fiant ve-  
lues, dentelées, émouflées à leurs pointes. Celles qüi  
sortent de la tige scmt plus étroites. Les tiges se divi-  
sent vers leurs sommets en plusieurs branches qui por-  
tent un grand nombre de fleurs jaunâtres , soutenues  
sim un calice écailleux qui *se* couvre de duvet. Sa *se-  
mence* est longuette. Ses fleurs & fles feuilles ont une  
odeur forte & agréable. Elle croît fur les montagnes,  
dans les endroits où il y a beaucoup de craie, &fleu-  
rit au mois de Juillet.

Cette plante dont on fait trop rarement ufage, est esti-  
mée ün excellent vulnéraire ; elle passe pour être effle  
-cace contre les meurtrissures, les contusions , les ruptu-  
res , les plaies internes , les douleurs de côté & l’asth-  
me. MILLER, *Bot. Offic.*

Nous apprenons d’Aristophane, de Pline & d’Athenée,  
que les anciens possédoient un onguent très-précieux  
qu’ils appelloient βάκχαρις, à causie sians doute que cet-  
te plante étoit un des principaux ingrédiens qui y en-  
troient. Héstychius dit qu’on l’appelloit encore *onguent  
demyrtbe & onguent Lydien, 8e* Calien traduit ce mot  
par *une espece di onguent de Lydie.*

Hippocrate dans S011 Traité *de Natura Muliebri ,* .décrit  
un cas qui paroît être un absicès dans la matrice, & qui  
est à peu près la même chofe que celui que la Motte  
rapporte, *Obs.erv.* 429. dans lequel au rapport d’Hip-  
pocrate, on fentoit une dureté dans les intestins & des  
douleurs dans le bas-ventre. Il conseille à la malade de  
se coucher sur le côté le moins affecté, & d’y appliquer  
cet onguent ( βάκχαριν) ou ce qu’il appelle de l’huile  
blanche. Il parle encore de ceè onguent dans un autre  
passage de sim Traité des maladies des femmes.

BÂCCHICA. Le même *asebedera, le liere.* **BLANCARD.**BACCHUS, *Vin.* C’est encore une espece de poisson  
qui ne differe point du mulet. CasTELLI,  
BACCINIA. Voyez *Vaccinia.* **BLANCARD.**

BACHARIS, le même que *Baccbaris.*

BACILLUM .est un petit bâton ou tout ce qui en a la  
figure. On donne le nom de *bacilla* ou de *bacilli,* quoi-  
qu’improprement , à une espece de trochifque corn -  
posé de drogues pectorales, qui a la forme d’un petit  
bâton. On appelle encore ainsi plusieurs instrumens de  
fer dont onfe fert dans la Chymie & qui ont la même  
figure.

Les *Aves Cypriae* ou chandelles parfumées, reçoivent aussi  
ce nom à caufe de leur figure.

BACULUS, le même que *Bacilum.* On s’en sert plus  
communément pour exprimer la même chose,

Zz

B A D

B A D

BADISIS , βάδισις, l'action de fe promener.

B ADITIS, est le nom que Marcellus Empiricus donne  
au nenufar ou *clava Herculis.* Il prétend qu’il ne faut  
pour rendre une garçon impuissant, que lui en faire  
manger pendant dix jours avec du vinaigre.

BADUKKA, est le nom propre du *Capparis arboreseens  
Indica, flore tetrapetalo.*

Le fuc que llon tire des feuilles mêlé avec la graisse d’un  
sanglier, compose un liniment pour la goute. La dé-  
coction des fleurs *8?*des feuilles donne une liqueur pur-  
gative, dont la fumée déterge les ulceres de la bouche.  
Le fruit pris dans du lait rend impuissant. RaY , *Hist.  
Plant.*

B Æ

BÆOS , Βαιὸς , dans Hippocrate signifie *peu.* Εαιὸν est  
l’épithete que Paul Eginete, *L. VII- c.* 18. donne à  
une espece de cataplafme.

BAG

BAGEDI.A , est une livre de dou2e onces. JoHNsoN.

BAH

BAHEI COYOLLI, est le même, fuivant Ray, *Osua-  
rica* ou *faufel.*

BAHEL SCHULLI, est un arbre des Indes qu’on ap-  
pelle aussi *Genista spinosa Indica verticillata s flore pur-  
puro-caeruleo.*

C’est un arbrisseau épineux qui croît dans les lieux aqueux,  
mais il y en a une autre efpece qui vient dans les *sa-  
bles ,* dont les tiges & les feuilles font d’un verd gai,  
& les fleurs blanches tirant quelque peu fur la couleur  
d’azur.

La décoction de *sa* racine excite l’urine & remédie à Ta  
suppression , ce qui fait qu’on l’emploie dans Phydno-  
piste, furtout lorsqu’on l’a fait bouillir dans l’huile du  
*ficus infernalis.* Ses feuilles cuites & confites dans du  
vinaigre produisent le même effet. Ses feuilles rédui-  
tes en poudre & prifes dans de l'huile tirée par exprese  
sion des fleurs du *ficus infernalis,* résolvent les tumeurs  
des parties naturelles. RaY , *Hist. Plant.*

B A I

BAIAC , *Cérusc* **RULAND.**

BAL

BALA , nom que l’on donne au *musa* ou *muza arbor.*RaY , *Hist. Plant.*

BALÆNA, *Baleine. Balaena,* Offic. Recela\*Hist. Mex.  
568. *Balaena vulgaris,* Aldrov. de Pifc. 688. Jonsi de  
Pifc. 152. Charlt. Pifc. 46. *Balaena vulgaris edentula ,  
dorso non pinnato,* Raii Synop. *Fisc. 6. Balaena major ,  
laminas in superiore maxilla habens , bipennis, fistula  
carens,* Sib. Phal. 27. *Balaena vulgo dicta sive musculus,*Rondel. de Pise. 1. 475. *Balaena vulgo delcta sive mysti-  
cetus Aristotelis , museultis Plinii,* Gesn. de Aquat.  
114. *Cetus s* Schrod.

Schroder prétend que la grasse de *baleine* est un exceI-  
lent topique pour la gale. Son huile est d’un plus grand  
ufage dans les mécaniques que dans la Medecine. Po-  
met donne la description suivante de la *baleine.*

La *baleine* est le plus gros de tous les poiffons qui *se* trou-  
vent dans la mer du Nord, puisqu’il s’est vu à Paris en  
1658. le squelette d’un de ces poissons dont le crane  
étoit de seize à dixssept piés , pesiint quatre mille six  
cens livres, les mâchoires de dix piés d’ouverture , &

BAL 724

de quatorze piés de longueur , pesant chacune onze  
cens livres; les nageoires qui ressembloient à des mains,  
de douze piés de long, pefant chacune six cens livres ;  
les côtes de douze piés & demi, pesiant chacune quatre-  
vingt livres; les nœuds de l’échine, depuis la têtejuf-  
qu’au bout de la queue, de quarante-cinq piés de long,  
les premiers nœuds pesernt cinquante livres, & les au-  
tres diminuant jusiqu’au bout. Je ne m’arrêterai point à  
décrire tout ce qui concerne cet animal, ni la maniere  
dont on le prend, parce qu’il y a quantité d’Auteurs  
qui en traitent. Je me contenterai de dire seulement  
qu’il y a deux eEpeces de *baleine,* dont l’une est appel-  
lée *cachalot* , qui diffère de celle qui est appellée  
*baleine,* en ce que la gueule du *cachalot* est garnie de  
petites dents plattes sans fanons, qui est le contraire de  
celle qui porte le nom de *baleine*, qui n’.a que des fa-  
nons. C’est du lard de ces animaux qu’on tire l’huile  
de *baleine ,* de laquelle nous faifons un fort grand  
commerce , furtout en tems de paix, à cauEe du grand  
uEage dont elle est en France, tant pour brûler, que  
pour plusieurs Ouvrages où llon auroit bien de la pei-  
ne à s’en passer, principalement pour raffiner le soufre,  
& pour la préparation de certains cuirs où il en faut  
nécessairement. Nous avons deux fortes d’huile de *ba-  
leine* à Paris : la meilleure est celle que nous appellens  
*huile de grande baie,* qui est faite par les François tout  
aussi-tôt qu’ils ont tiré le lard de la baleine, ce qui fait  
que les huiles Françoifes ne fentent pas si mauvais que  
celles que l'on fait en Hollande, parce que les Hollan-  
dois ne font pas leurs huiles aussi-tôt qu’ils ont tiré le  
lard de la *baleine,* mais le transportent en Hollande  
pour le fondre : ainsi l'on doit préférer les huiles Fran-  
çoifes à celles de Hollande,que l'on distingue aisément  
à leur rougeur, leur puanteur & à la petite quantité de  
graisse qu’elles contiennent. Les huiles de *baleine* nous  
viennent pour la plus grande partie de la mer glacia-  
le , furtout du Groenland, d’où les Hollandois les ti-  
rent. Ρομετ.

Tout le monde sait aujourd’hui que le*fpermaceti* est la  
cervelle d’une espece de *baleine* appellée

*Cetus,* Offic. *Cete admirabile aliud,* Clusi Exot. 131. *Ba-  
laena,* Mer. Pin. 190. *Balaena macrocephala, quae binas  
tantum sonnas laterales habet,* Sib. Phal. 12. *Balaena  
major, inferiore tantum maxilla dentata , macrocepha-  
la bipennis,* Raii Synop. Pisi:. 15. *Balaena,* EjuicI. Icht.  
Tab. A. se 3. *Cete ,* 41. *Cete,* Jonsi Tab. 42. *Trompa,*Park. Theat. 1607. *Sperma ceti falso dicta.* DaLE.

On a long-tems disputé sifr la nature du blanc de sta/ct-  
*ne :* mais je n’ai trouvé persimne qui nous mette plus  
au fait de la maniere dont on le prépare que Pomet,  
qui l’a vu faire & qui l’a préparé lui-même.

Le blanc de *baleine* est la cervelle d’une espece de *balei-  
ne* que les Bafques appellent *byaris,* & ceux de Saint  
Jean de Luz *cachalot.* Cet animal, fuivant quelques-  
uns , est appellé *baleine mâle, & orca* par les Latins. Il  
a environ vingt-cinq piés de long & douze de hauteur,  
& chacune de *ses* dents psseune livre. On les emploie  
à différens ouvrages. Ces animaux semt fort communs  
au Cap de Finistere, fur la côte de Galice & en Nor-  
vege. En 1688. il en surpris un par un navire Espa-  
gnol qui le mena à Saint Sebastien, de la tête duquel  
on tira vingt-quatre barrils de cervelle, & de fon corps  
quatre-vingt feize barrils de lard. On fera donc défia-  
busé de croire que le blanc de *baleine* S011 autre chose  
que la cervelle des *cachalots i,* & je puis en parler, tant  
pour en avoir vu préparer, que pour en avoir préparé  
moi-même.

Le blanc de *baleine fe* prépare ordinairement à Bayonne  
& à Saint Jean de Luz , & cette fabrique est si rare en  
France , qu’il n’y a pas deux personnes qui le faehent  
préparer comme il faut. Ceux qui y travaillent pren-  
nent la cervelle de cet animal, la fondent fur un petit  
feu, enfuite la mettent dans des moules faits comme

725 BAL

ceux où l’on jette le sucre ; & après qu’eIle est refroi-  
die & égoutée de fon huile, ils la retirent & la reson-  
dent, & ils procedent toujours de la même maniere,  
jusqu’à ce qu’elle soit bien purifiée & tres-blanche ;  
alors par le moyen d’un couteau sait exprès, ils la cou-  
pent pour la réduire en écailles de la maniere que nous  
la voyons. Comme cette marchandise est assez de con-  
séquence, à cause de sim prix, je dirai qu’on doit la  
choisir en belles écailles blanches, claires & transipa-  
rentes, d’une odeur fauvagine , & prendre garde qu’el-  
le ne soit augmentée avec de la cire blanche, comme  
il n’arrive que trop souvent ; ce qui fera facile à con-  
noître, tant par fon odeur de cire, que parce qu’elle  
est extremement menue & d’un blanc mat. Nous n’a-  
vons point de marchandise qui appréhende plus Pair  
que le blanc de *baleine s* ce qui fait qu’on doit la con-  
fierver dans des vaisseaux de verre ou dans des barrils  
bien fermés, de peur que l’air y entre & ne la jaunisse.  
POMET.

Il peut fe faire que Pomet ait raifon dans ce qu’il dit du  
procédé dont on Ee fert ordinairement pour faire le  
blanc de *baleines* j’en ai pourtant vu qui n’avoit essuyé  
aucune préparation & qu’on s’étoit contenté de mettre  
dans des sacs de papier pourabforber l’huile qu’il con-  
tenoit. Le véritable blanc de *baleine* est très-blanc & en  
petits morceaux de la grosseur des crystaux de tartre.  
Il fe convertit étant frotté dans les mains en une efpe-  
ce d’huile , & ne s’attache point au palais lorfqu’on le  
mâche, comme celui qu’on vend ordinairement, ce  
qui me fait soupçonner que ceux qui le font pour le  
vendre y mêlent de la cire. Je puis assurer avec certitu-  
de que le blanc de *baleine* n’est ni- l’huile, ni le cer-  
veau, ni le fperme de la *baleine s* mais une substance  
particuliere que l’on trouve dans la tête de ce poissen ,  
& qui s’écaille comme le faumon cuit ou le merlus ,  
lorsqu’on l’en tire. On le trouve dans d’autres parties  
du poisson., mais il est moins bon & en moins grande  
quantité que dans la tête.

Le blanc de *baleine* est un excellent remede dans plusieurs  
cas ; on l’emploie ordinairement pour les meurtrissu-  
res , les contusions internes & après l’accouchement. Il  
est un excellent balfamique dans plusieurs maladies de  
la poitrine , il déterge & confonde. Il est très-sûr &  
très-efficace dans les toux qui viennent d’un catarrhe  
opiniâtre , d’érosions & d’ulcérations, aussi-bien que  
dans les pleurésies & les abfcès internes. Il eft un excel-  
lent consolidant dans les cas où la mucosité des intese  
tins a été emportée par l’acrimonie de la bile, comme  
dans les diarrhées & les dyssenteries. Il convient pa-  
reillement pour l’ulcération des reins & pour le pisse-  
ment de sang, il ramollit & relâche les fibres & contri-  
bue souvent à l’expulsion de la gravelle en élargissant  
les passages. On l’emploie en forme d’électuaire & de  
bol, avec des conferves convenables & autres choses  
de cette espece, & lorsqu’on a eu soin de le mêler com-  
me il saut , il est difficile que le malade le découvre  
Eous cette forme. On le dissout encore fort aisément  
par le moyen d’un jaune d’œuf, ou bien on le réduit  
en émulsion. La dofe ordinaire est d’environ demi-  
dragme.

11 est émolliant & confolidant lorfqu’on l’emploie exté-  
rieurement ; il Eert.surtout dans la petite vérole & l’on  
en oint les pustules lorsqu’elles commencent à *se* dur-  
cir après l’avoir mêlé avec de l’huile d’amandes dou-  
ces. Il prévient efficacement les efcarres qu’elles ont  
coutume de laisser en les adoucissant & les consolidant.  
Il n’y a pas long-tems qu’on s’en Eert dans cette mala-  
die, quoiqu’il ait été en usage du tems de Schroder  
pour dissiper les crevasses que laissent la gale & les pusa  
tules.

On l'emploie souvent comme un cosmétique dans le fard  
& dans les pâtes avec lesquelles on se lave les mains.

BALAM PULLI, est le nom du tamarin. Rah , *Hist.  
Plant.*

BALANDA ou VALANID A, font les noms du hêtre.  
**BLANCARD,**

BAL 726

BAL ANDIN A est une pierre artisiCielle dont il est par-  
lé dans Raimond Lulle. Comme je n’entends point  
l’original. & qu’il me seroit impossible de le traduire; je  
rapporterai le passage en latin dans la perfuasion où je  
silis que ceux que cette matiere regardent l’entendront  
mieux que moi.

« B **AL AN DINA** *componitur in argento vivo ferri et est colo-  
« ris rubei valde , et res.plendet ratione sulphuris de-***a** *cocta et conversa in naturam aquae aereae ignitae reci-  
« piens naturam argenti vivja et quiasua natura est ex  
« aere, ideo restringit fangmnem. Recipe ergo de aqua  
« aerea ferri , et imple mollem ceream post virtutem  
« restrictivam acceptam , & indura ellam in aqua ter-  
« restri restrictiva ferri, et profequere per Informationes  
« supra dictas ».*

BALANI ou GLANDES , *poucepiés*, scmt de petits  
poissons à coquille à qui on a donné ce nom , à caufe  
qu’ils ont la figure d’un gland de chêne. On les appel-  
le aussi *pollicipedes.* On en trouve de plusieurs especes  
siur les rochers des côtes d’Espagne, de Bretagne & dé  
la Normandie.

Ils sont apéritifs.

BALANOCASTANUM. Voyez *Bulbocastanum.*BALANOS , Βαλάνος, signifie proprement un gland ;

mais Hippocrate dans fon Traité de *Affectionibus,* s’en  
fert pour désigner le chêne. Plusieurs Auteurs, entré  
autres Theophraste, appellent de ce nom tout arbre qui  
porte du gland.

On appelle souvent les suppositoires & les pessaires, *B a-  
lanos*, ( Βάλανος ) à caufe de leur ressemblance avec ce  
fruit.

BALANos , signifie encore le gland de la verge.  
BALANUS MYREPSICA, Beu.

*Ben , Balanus Myrepsica*, Offic. *Balanus Myrepsica,* Ind.  
Med. 17. *Balanus myrepsica, Glans unguentaria, Nux  
Ben,* Mont. Exot. 9. Comme!. Plant. Ufu. 83. *Bala-  
nus Myrepsica , sive Glans unguentaria* , Ger. 1214.  
Emac. 1400. *Glans unguentaria* ,C. B. Pin. 402. Raii.  
Hist. 2. 1738. Jonf. Dendr. 130. *Nux unguentaria,*J. B. ι. 317. Chab. 24. *Nux Ben nsive Glans unguen-  
taria ,* Park. Theat. 238. *Balanus myrepsica asiliquâ  
triangulari femine minore alato ,* Breyn. Prod. 2. 22.  
Comme!. Flor. Mal. 50. *Nux Been Zeylanicaasiliquâ  
triangula t feminibus alatis*, Herm. Parad. Bat. Prod.  
3 57. Cat. Hort. Lugd. Bat. 692. *Arbor Exotica, Len-  
tiscifllio ,* C. B. Pin. 399. *Moringa,* Ferr. Flor. Cult.  
385. Park. Theat. 1650. *Moringa Lenelscifolio nflructu  
magno anguloso , in quosomine, etc.* J. B. 1.435. Raii  
Hisse 2. 1745. Pluk. Almag. 253. *Katumurungha ,*Herm. Musi Zeyl. 62. *Monringon ,* Hort Mal. 6. 19.  
Tab. 9. *Coatlis , quam alii Tlapalex-patli, etc. vocant s*Jonf. Dendr. 291. Hern. 119. *Lignum nephriticum >*Rech. in not. 6. *Coati, aliis Tlapalex-patli* , Laet. Ind.  
Occid. 227. *Lignum nephriticum ,* Park. Theat. 1664.  
Ind. Med. 68. Mont. Exot. 8. Raii Hist. 2. 1804. *Li-  
gnum nephriticum caeruleo et flavo tingens* , J. B. 1.492.  
Chab. 37. *Lignum peregrinum aquam caeruleam red\*  
dens ,* C. B. Pin. 416.

Dale prétend que le bois néphrétique , *Lignum nephriti-  
cum* est le bois ; & le *Balanus myrepsica,* le fruit de cet  
arbre. Voyez *Nephriticum lignum.*

Diofcoride attribue les vertus suivantes au *Balanus rny\*  
repsica.*

Une dragme de ce fruit en poudre prife dans de l’oxy-  
crat, dissipe les gonflemens de la rate. On l’applique  
sur la même partie en forme de cataplasine après l’a-  
voir mêlé avec de la farine d’ivraie. On en fait avec de  
l’hydromel, un cataplasine pour la goute. Cuit avec  
du vinaigre , il déterge le pfora & la lepre, avec du ni-  
tre , les alphes & les ulceres fanieux, & avec de l’uri-  
ne, il dissipe les taches de rousseurs , le hâle , & les  
boutons. Pris dans de l’hydromel, il excite le vomif-  
Zz ij

BAL

sement,& lâche le ventre.'maisil nuit beaucoup à l’esto-  
mac. L’huile qulon en tire par expression opere par bas,  
celle qu’on retire des coquilles est plus astringente. La  
lie qui reste après qulon l'a pilé & exprimé entre dans  
la composition des mélanges qui sierVent à nettoyer la  
peau. DIOSCORIDE , *Lib. IV. cap.* 160.

Le *Ben* ou *Balanus myrepsica >* est un fruit triangulaire ,  
de la grosseur d’une noifette, couvert d’une écorce gri-  
*sc* ou blanche , fous laquelle est une amande blanche ,  
d’un goût douceâtre desagréable.

On doit choisir le *Ben* nouveau, blanc , assez gros , pe-  
scint & bien nourri. On en tire par expression une huile  
qui a de très-grandes propriétés. Elle n’a ni goût ni  
odeur , & ne rancit jamais , ce qui fait que les Parfu-  
meurs s’en fervent pour tirer l'odeur des fleurs , com-  
me du jasinin , des fleurs d’orange , de tubéreufles &  
autres fleurs semblables.

Ils employeur cette huile pour faire toutes leurs essences,  
& ils ajoutent aux fleurs dont nous venons de parler,  
fuÎVant qu’ils le jugent à propos , de l'ambre gris, du  
misse , de la cÎVette , du benjoin , du storax ou du bau-  
me du Perou. Le *Ben* croît en Efpagne , dans l’Arabie,  
l’Ethiopie & îes Indes , ôù il acquiert une perfection  
qu’il n’a jamais en Europe.

La noix de *Ben* purge par haut & pat bas les humeurs pi-  
tuiteufes & bilieufes , la poudre qui reste après qu’on  
en a tiré l’huile,est dessiccative & détersiVe; *sa* cosse ou  
coquille est extremement astringente. L'amande étant  
piléè & prise dans de la biere douce, purge le phlegme;  
fen huile a la même Vertu-, elle excite le Vomissement,  
& chasse de l'estomac les impuretés qui peuvent s’y  
être amassées.

La noix entiere est contraire à l’estomac, à moins qulon  
ne la fasse rôtir ; car pour lors elle perd beaucoup de sa  
qualité émétique , & ne purge qüe par bas. On l’em-  
ploie aVec fuccès dans les laVemens pour nettoyer les  
intestins & pour guérir la colique. L’amande de cette  
noix prise dans de la petite biere à la dose d’une drag-  
me, ramollit les duretés du foie & de la rate. Son hui-  
le est extremement utile aüx Parfumeurs, elle ferten-  
core aux Gantiers & aux Pelletiers pour conserver  
leurs peaux & les garantir de la moisissure à laquelle  
sont sujettes celles qui ont été préparées aVec de l'huile  
d’amande. Elle tire & conEerve plus long-tems l'odeur  
des fleurs qu’on y a fait infufer , qu’aucune autre huile  
que ce foit. Elle guérit le bourdonnement d’oreille &  
même la scïrdité. L’amande employée avec du vinai-  
gre & du nitre est bonne pour la gale, la lepre , l’herpe  
la teigne, les pustules & les autres vices de la peau.  
Mêlée aVec de la farine d’orobe , & appliquée fur le  
côté en forme d’emplâtre , elle diminue l’enflure de la  
rate; elle appaife les douleurs de la goute, elle reme-  
die aux maladies froides des nerfs ; elle en fait cesser  
la crampe & les fpasines, & en guérit les meurtrissures.  
Mêlée avec du miel, elle réfout les nœuds, les écrouel-  
les & les tumeurs dures. Ρομετ.

L’huile de *Ben* est quelquefois appellée *oleum Balani-  
tum.*

On appelle la noix de *Ben , Glans unguentaria*, à caufe  
qu’on en tire par expression une huile dont les Parfu-  
meurs se servent pour tirer l'odeur des fleurs , & qui  
ne rancit jamais. Elle passe pour guérir la gratelle & les  
autres maladies de la peau ; on la mêle quelquefois  
avec du bisinuth & du précipité blanc. Quelques Au-  
teurs prétendent qu’étant mêlée avec de l'huile de noi-  
Fette ou d’aveline , elle purgé par haut & par bas, & il  
est certain que ce fruit a une vertu purgative étant ré-  
duit en émulsion. GboffRoY.

Il y a encore une autre efpece de *Ben* plus gros que celui  
que l'on vient de décrire ; il est appelle par Monard,  
dans l'on Histoire des drogues, *Ben magnum ,sou Avel-  
lana purgatrix , gros Ben ,* ou noisette purgatÎVe. Il  
croît dans l'Amerique & on en apporte quelquefois de  
l’Iste S. Domingue, mais il est fort rare en France.

Π purge par haut & par bas. Les Indiens s’en fervent pour  
la colique venteuse. La dofe est depuis demi-dragme ,

BAL 728

jusqu’à une dragme. On diminue sa force en le Faifancrôtir. LEMERY , *des drogues.*

BAL ASIUS est une pierre précieuse de couleur de pour-  
pre ou de rofe , qui tient de la nature de l'efcarboucle.  
Ruland rapporte quelques effets furprenans de cette  
pierre , qui font trop fabuleux pour que le Lecteur y  
ajoute foi, ce qui fait que je n’en parlerai point.

BALATRO , fuivant Blancard , est le même que *Bam-  
balio.* Voyez ce dernier article.

BALAUSTIA , *Balaustes-* Ce font les fleurs du *Balause  
tia* , Offic. Ger. 1262. Emac. 1450. *Balaustia Hispa-  
nica A.* B. 1. 82. Chab. 3. *Balaustiaflorepleno majore,*C. B. Pin. 438. *Balaustium ,* Mont. Ind. 37. AldroV.  
Dendr. 579. *Malus Pirnicafylvestris maior, sive Ba-  
laustium majus ,* Parla Theat. 1 511. Raii Hist. 2. 1463.  
*Balaustium masos sive Malus Punicasolvestris major,*Parle. Parad. 430. *Punica flore pleno majore* , Tourn.  
Inst. 636. Boerh. Ind. A. 2. 450. *Malus Punica pleni-  
flora,* Jonsi Dendr. 29. *Balaustier.*

Les *balaustes* font les fleurs du grenadier fauvage. Il y en  
a de blanches, de rouges & de couleur de rofe. Elles ne  
different point du *cyelnum ,* fleur du grenadier domesti-  
qué , & l'on en extrait le fuc de la même maniere que  
del’hypociste.

Elles l'ont astringentes , & fervent au même issage que  
l’hypociste & la fleur du grenadier domestique. Dros-  
CORIDE , *Lib. I. cap.* 154.

Nous avons deux Aortes de *balaustes*, savoir les fines & les  
communes. Nous entendons par *balaustes* fines celles  
qui fiant garnies de leurs fleurs , & par communes cel-  
les qui n’ont que le pécoul. Ρομετ.

Les *balaustes* de même que les *cyelnes*, sont d’une nature  
terreufie , extremement astringentes , épaississantes,ra-  
fraîchissantes & dessiccatives, ce qui fait qu’on les em-  
ploie fouvent dans les flux de toute espece , comme  
dans la diarrhée , la dyssenterie , & pour arrêter les hé-  
morrhagiès des plaies. DaLE , d’après Schroder.

BALBIS , Βάλβις, est suivant Galien dans son *Exegesis ,*une cavité oblongue. Hippocrate dans fon Traité des  
Articles , donne le nom de Βαλβιτῶδες , à la cavité de  
l’extrémité de l’humérus dans laquelle le cubitus s’em-  
boîte.

BALBUTIES , *bégayement.* C’est proprement cette *es-  
pece* de *bégayement* dans lequel une personne hésite  
quelquefois , & parle enfuite avec beaucoup de préci-  
pitation.

BÂLISTÆ OS. Voyez *Astragalus.*

BALITISTERA. Ruland traduit ce mot par *Terra ru-  
bea.*

BALLERUS , *bordeliere.* C’est un petit poissen de rivie-  
re ou de lac ; sei tête est courte, il n’a ni dents ni lan-  
gue , mais les os de *sa* mâchoire sirnt durs, & sim pa-  
lais charnu ; sim corps est couvert de petites écailles  
minces de couleur noirâtre ; il *se* tient totljours au bord  
de l’eau, ce qui lui a fait donner le nom de *bordeliere.*Il est bon à manger, mais on ne s’en fert point en Me-  
decine.

BALLOTE , *marrube noir,* ou *marrube puant. Mar-  
rubium nigrum Ballote ,* Offic. *Marrubium mgrum ,*Ger. 566. Emac. 701. Raii Hist. 1. 571. Mer. Pin. 75.  
*Marrubium nigrum asive Ballote ,* J. B. 3. 318. Chase  
436. *Marrubium nigrum foetidum Ballote dictum,* Parla  
Theat. 1230. *Marrubium nigrum foetidum , Ballote  
Dioscoridis*, C. B. Pin. 230. Hist. Oxon. 3. 377. *Mar-  
rubiastrum ,* Rivin. Irr. Mon. *Ballote ,* Tourn. Inst.  
185. Elem. Bot. 153. Raii Synop. 3. 244. Boerh. Ind.  
A. 175. Rupp. Flor. Jem 183. Dill. Cat. Giss. 135.  
Buxb. 35. *Ballote , Marrubium nigrum foetidum,Mcrc.*Bot. 1. 23. Phyt. Brit. 14.

Le *ballote* ou *marrube noir* pousse des tiges noires , quar-  
rées & quelque peu velues. Ses feuilles font femblables  
à celles du *marrube* ordinaire , mais plus grandes &

esiHy BAL

plus arrondies , noires , velues éloignées les unes des  
autres comme celles de la mélisse , ce qui leur en a fait  
donner le nom par quelques Auteurs. Ses fleurs font  
blanches & disposées par anneaux.

Un cataplasine des feuilles avec du fel est très - efficace  
contre la morfure des chiens enragés. Cuites fous la  
cendre chaude , jufqu’à ce qu’elles blanchissent , elles  
sont excellentes pour dissoudre les condylomes. Pilées  
avec du miel , elles détergent les ulceres sordides.  
DIOSCORIDE *Æib. III. cap.* 117.

Le *marrube noir* croît plus vîte , & pousse un plus grand  
nombre de branches que le blanc. Ses tiges sont quar-  
rées & velues ; ses feuilles plus grandes & plus noires ;  
elles ressemblent à celle de l’ortie morte, excepté qu’el-  
les font plus molles & d’une odeur plus forte. Ses fleurs  
sortent d’entre les feuilles en deux bouquets , de cha-  
que côté & fur la partie antérieure de la tige. Chaque  
bouquet est porté sur un pédicule commun, & les fleurs  
fur un calyce fort ouvert partagé en cinq fegmens. El-  
les font de couleur rouge, partagées en deux' levres &  
peu élevées au-dessus du calyce , dans le fond duquel  
Font quatre petites graines oblongues. La racine est  
longue , fibreufe , & s’étend beaucoup. Cette plante  
croît sisr les bords des chemins, dans les haies, & fleu-  
rit au mois de Juillet.

Les sommités & les feuilles du *marrube noir* font peu en  
ufage dans la Medecine. Le Docteur Bowle recom-  
mande cette plante comme un remede extremement ef-  
ficace dans les affections hystériques & hypocondria-  
ques. MILLER ,Æot. *Offic. pag.* 2^5.

Elle contient beaucoup d’huile à demi exaltée, & de sel  
essentiel volatil. Εεμεβυ, *des Drogues.*

Ses feuilles font très-ameres & d’une odeur pénétrante ,  
& ne rougissent pas le papier bleu ; ce qui donne lieu  
de croire que le fel naturel delà terre qui est amer, est  
uni dans cette plante avec une partie considérable  
d’huile fétide. M. Ray recommande la décoction de  
cette plante dans les affections hypocondriaques.

Rien n’est meilleur pour provenir la goute, & pour  
rendre fes attaques moins violentes que de boire tous  
les jours trois ou quatre tasses d’une infusion faite de  
parties égales de marrube blanc, de marrube noir & de  
feuilles de bétoine. ToURNEfoRT,

BALNEABILIS, *Bahnéable;* est une épithete que l’on  
donne aux eaux qui font propres pour les bains.

BALNEA, *Bains.* On s’est fervi de tout tems des *basas*pour la propreté ; & il y a toute apparence que l’on  
doit à leur fréquent ufage la premiere découverte de  
leurs vertus médicinales. La plupart des Religions qui  
ont été établies dans POrient, ont ordonné les fré-  
quentes ablutions comme un devoir indispensable ; &  
les Orientaux taxent encore aujourd’hui les Euro-  
péens de mal-propreté , à caufe qu’ils négligent de *se*baigner; & il faut avouer que ce reproche n’est que trop  
bien fondé.

L’on prétend queMédée est la premiere qui ait employé  
les *bains* chauds dans la vue de conserver la santé ; &  
c’est ce qui a donné lieu à la fable qu’elle faifoit bouil-  
lir des hommes vivans.

Pelias, Roi de Thessalie , ayant voulu éprouver fur fes  
vieux jours l’effet de ce nouveau remede, il lui en cou-  
ta la vie; & c’est vrai-femblablement ce qui donna lieu  
à la fable que nous venons de rapporter.

Mélampe baigna les filles de Prestus pour les guérir de  
leur folie.

Les Lacédémoniens plongeoient leurs enfans dans du vin  
dès qu’ils étoient nés, quoiqu’ils fussent perfuadés qu’ils  
mourroient dans des accès d’épilepsie, en cas qu’ils  
fussent d’un tempérament maladif.

Ces efpeces de brigands à qui l’on donne le nom de *Bo-  
hémiens* , plongent leurs enfans aussi-tôt qu’ils vien-  
nent au monde dans la premiere fontaine qu’ils trou-  
vent, afin d’éprouver leurs forces.

Virgile rapporte la même chofe des anciens Latins.

BAL 73^

*Durum âstéepe genus, natos ad flumina primum,  
Deperimus rsavoque gelu duramus et undis,*

Asclepiade recommande les *bains* froids. Dion Cassius,  
*Lib. LIII.* nous apprend qu’Auguste étant dangereuse-  
ment malade , & ne pouvant s’assujettir à prendre des  
remedes à casse de la répugnance qu’il y avoit ,  
Antoine Mufa lui conseilla de *se* baigner dans l’eau  
froide, & même d’en boire. Cela ayant fort bien réussi,  
valut à ce Medecin, outre de grandes largesses qui lui  
furent faites par l’Empereur & par le SénatJe privilége  
de porter un anneatl d’or, ce qui jusques-là n’avoit été  
permis qu’aux perfonnes de la premiere distinction.

Le même privilége fut commun à tous ceux de faprofese  
sion, & ils furent encore exemptés , à caufe de lui, de  
tout impôt. ,

Missa ayant voulu traiter Marcellus , neveu & fils adoptif  
d’Auguste, comme il avoit traité l’Empereur, il en  
couta la vie à ce jeune Prince. Il est vrai que l’on foup-  
çonna que Livie voyant avec chagrin Marcellus *préfé-  
ré* à Ees fils, avoit gagné Mufa, & que celui-ci le fit pé-  
riren le baignant à contre-tems.

Ceux qui feront attention aux bons effets que les *bains*froids peuvent produire fur les persimnes avancées en  
âge, ou dont les fibres font relâchées, & au contraire  
de quelle fâcheufe conséquence ils peuvent être pour  
les jeunes gens dont les fibres ont toute leur élasticité,  
n’auront pas de peine à rendre raifon des esters qu’ils  
ont produit sim Auguste & silrson neveu.

Suetone, *in Augusto, cap.* 59. et 81. nous apprend que  
le Sénat fit élever à Musta une statue d’airain, que l’on  
plaça à coté de celle d’Estculape ; & à l’égard de la ma-  
ladie d’Auguste , voici ce qu’il nous en apprend dans  
un autre endroit.

« Auguste, dit-il, étant de retour de sim expédition de  
« Bisitaye, & ayant le foie en mauvais état, ensuite  
a d’une longue fluxion ; comme il desespéroit de sim  
a mal, Antonius Musa lui proposa un remede hasar-  
a deux, & contraire à ceux qui avoient été pratiqués  
a jusqu’alors; c’étoit de changer les fomentations cfiau-  
« des dont on s’étoit fervi, en des fomentations froi-  
« des , qui font quelque chofe d’approchant des *bains*«froids»

Pline dit que Mufa fut le premier qui mit les *bains* froids  
en crédit, & qu’avant lui on ne *sè* fervoit que des *bains*chauds.

Horace nous apprend que Mufa lui avoit défendu les eaux  
de Baies,& qu’il le faifoit baigner dans Peau froide,mê-  
me en hiver, & que les habitans de Baies fe plaignoient  
de ce qu’on méprisoit leurs eaux soufrées, ou qu’on  
leur préféroit les fontaines froides de Clusium & de  
Gabies, dont on recevoir Peau fur la tête & sim la polo  
trine.

Musa avoit un frere nommé Euphorbe , qui étoit Me-  
decin d’un Prince qui *se* plaiEoit lui-même à la Mede-  
cine. Ce Prince étoit Juba, fecond fils de l’autre Juba  
qui avoit été Roi de Numidie & d’une partie de la  
Mauritanie ; & qui s’étant attaché au parti de Pom-  
pée , avoit été ensuite vaincu par Jules-Céfiar, & s’é-  
toit fait tuer immédiatement après. On ne sait rien de  
particulier touchant fa Medecine , si ce n’est que Pline  
le joint à sion frere pour ce qui regarde l’invention des  
*bains* froids. Pline fe trompe cependant lorsqu’il a van-  
ce que Musa & fon frere Euphorbe ont été les inven-  
teurs des *bains froids* ; car AfclepiadequiVivoit long-  
tems avant eux, les ordonnoit à fes malades.

Pline, *Lib. XXIX. cap.* 1. parle d’un Medecin de Mar-  
seille appelle Charmis, qui vint s’établir à Rome sous  
le regne de Néron , & y amassa des sommes considéra-  
bles. Son principal secret consistoit à faire prendre les  
*bains* d’eau froide à fes malades, même dans le plui  
fort de l’hiver.

Plutarque, dans fes *Symposiaques, Lib, VIII. quasi,*

I

*jyi* BAL

donne une idée très-defavantageufe des *bains* chauds  
dont *se* servoient les Romains. Il dit que rien ne con-  
tribue tant à altérer le corps & à caufer des maladies,  
que la variété des *bains* qui étoient en usage dans sim  
tems, par lesquels le corps *se* trouve ramolli comme le  
fer l’est par le feu, & fe durcit enfuite comme l’acier  
par la méthode que l’on a de le tremper ensirite dans  
Peau froide. Si quelqu’un de ceux, qui, dit cet Auteur,  
nous ont précédés revenoit aujourd’hui au monde , &  
qu’il vînt à jetter les yeux fur nos *bains)* il ne pourroit  
s’empêcher de dire,

Τνθα με'ν εις Ἀχέροντα, Περιφλεγέ.9-ων τε ῥεουσΐ.

Il ajoute que les *bains* d’eau tiede étoient en ufage du  
tems de fes ancêtres ; qu’Alexandre le Grand dormoit  
dans un de ces *bains* lorsqu’il avoit la fievre , & que les  
femmes des Galates y prenoient leurs repas avec leurs  
enfans ; au lieu que l’air qu’on y refpiroit dans fon  
tems , étoit un mélange d’eau & de feu qui ne laissoit  
aucune particule du corps en repos, & leur faifoitper-  
dre leur situation naturelle, jtssqu’à ce qu’elles s’étei-  
gnissent d’elles-mêmes, après avoir été comme embra-  
sées dans le *bain.*

On distingue assez proprement les *bains* en chauds &  
froids, qui different considérablement entre eux sui-  
vant les différens degrés de chaletir& de froideur , &  
la différence des matieres contenues dans les eaux dont  
on fe sert.

Les *bains* sont encore généraux ou particuliers. Lespre-  
miers font ceux dans lefquels on trempe tout le corps  
dans Peau ; & les feconds du nombre defquels font les  
*demi-bains ,* les *pédiluves* & quelques efpeces de fo-  
mentations, ne fervent que pour quelques parties du  
corps.

Tout le monde sait que la chaleur dilate les corps, & que  
le froid au contraire les condenfe & en refferre les fibres,  
ce qui doit nécesilairement rendre les *bains* chauds disse-  
rens des froids quant à leurs effets.

Hippocrate s’étend fort au long fur l'usage des *bains* tant  
chauds que froids , considérés comme un préfervatif&  
un remede pour les maladies. Mais il nous apprend  
dans fon Traité fur le régime que l’on doit tenir dans  
les maladies aiguës, qu’il y avoit peu de maifons où  
l’on trouvât toutes les commodités nécessaires pour les  
*bains',* d’où Galien infere qu’il ne falloir pas que les  
*bains* fussent aussi communs dans fon tems qu’ils Pont  
été dans la fuite.

Quant à l’usage des *bains* qu’Hippocrate employoit dans  
certaines maladies particulieres, il en est parlé dans les  
articles qui y ont rapport.

Voici les principales conditions qu’il juge nécessaires  
pour rendre ce remede utile.

Il veut que le malade qui *se* baigne fe tienne en repos dans  
sa place , & qu’il ne parle point, mais qu’il laisse faire  
ceux qui le baignent, ou qui lui verfent de l’eau fur la  
tête, ou qui l’essuient. Qu’on fe ferve d’éponges pour  
l’essuyer , & qu’on n’emploie point l’instrument ap-  
appellé *strigili* qui servoit à racler de dessus la peau les  
ordures que les huiles ou lesonguens dont ons’oignoit  
y avoient laissées. Que l’on *se* précautionne contre le  
froid. Que l’on ne *se* baigne pas incontinent après  
avoir mangé & bu, & que l’on s’abstienne même de  
manger & de boire d’abord au sortir du *bain.* Que l’on  
prenne garde si le malade avoit accoutumé de *se* baigner  
lorsqu’il étoit ensanté,& si *lobain* lui faisoitdu bien ou  
du mal. Enfin , que l’on s’abstienne du *bain ,* lorfique le  
ventre est trop libre ou trop resserré ; & si on ne l’a  
pas déchargé auparavant , ou si l’on est trop foible ; si  
l’on a des envies de vomir ou un grand dégout, ou que  
l’on saigne du nez.

L’utilité que le *bain* apporte , est , felon Hippocrate ,  
d’ôter la lassitude, de ramollir la peau & les jointures,  
de faire uriner , de dissiper la pefanteur de tête, de ren-

BAL 732

dre les narrines humides , & d’ouvrir les autres cûn-  
duits. Hippocrate accorde jufqu’à deux *bains* par jüur  
à ceux qui y font accoutumés.

Cesse donne les préceptes fuivans touchant llufage des  
*bains.*

Le *bain* est salutaire pour deux raifons ; car quelquefois  
après que la fievre a cessé , il contribue au rétablisse-  
ment de la santé, en mettant le malade en état depren-  
dreplus de nourriture & de boire du vin ; quelquefois  
aussi il fait cesser la fievre. On l’ordonne communé-  
ment lorfque la peau qui couvre la superficie du cOrps,  
a befioin d’être relâchée ; qu’il faut attirer les humeurs  
corrompues qui croupissent dans les parties internes, &  
changer l'habitude du corps.

Les Anciens employaient le *bain* avec beaucoup de pré-  
caution : mais Afclepiade agissait avec moins de Con-  
trainte ; & en effet ce remede n’est à craindre que par  
le mauvais ufage qu’on en fait. Si une perfonne vient  
à être délivrée de la fievre , elle peut le lendemain du  
jour qu’elle en est quitte , fe baigner en toute fureté,  
pourvu que ce soit après le tems ordinaire dePaecès.  
Mais si la fievre est périodique, & qu’elle revienne le  
troisieme ou le quatrieme jour , le *bain* ne peut que lui  
faire du bien, toutes les fois que l’accès cesse de revenir.  
Si la fievre continue fans augmenter pour cela ,’& que  
le malade foit depuis long-tems incommodé de la rate,  
*le bain* devient un remede extremement falutaire,  
pourvu néantmoins qu’il n’y ait aucune dureté ni aucu-  
ne tumeur autour des intestins , que la langue ne foit  
point rouge , qu’on ne sente aucune douleur dans la  
tête, ni dans les parties mitoyennes du corps, ( lesvif-  
ceres) & que la fievre n’augmente point. i

Dans les fievres périodiques, il y a deux tems propres  
pour fe baigner ; l’un est immédiatement avant le  
frisson , & l’autre après que l’accès de fievre a cessé.  
Quant à ceux qui ont été long-tems affligés de fievres  
lentes intermittentes, ils ne doivent fe baigner qu’a-  
près que l’accès a entierement cessé, ou du moins lorsi  
qu’il est considérablement diminué, & que le corps est  
dans un aussi bon état qu’on peut l’espérer dans cette  
sorte de maladie.

Une perfonne foible qui va *fe* mettre au *bain* doit pren-  
dre garde de ne point se refroidir avant d’y entrer.  
Lorfqd'elley fera ellefe tiendra un moment en repos,  
& elle examinera si elle ne fue point & si elle ne sent  
point quelque frisson autour des tempes. Si ce dernier  
îymptome furvient sans l’autre , le *bain* ne lui vaut  
rien pour ce jour-là. On fe contentera donc de Poindre  
& de la ramener chez elle, en obfervant de la garantir  
du froid & de lui enjoindre l’abstinence. Si elle n’ap-  
perçoit aucune altération autour des tempes, & que la  
sueur commence à paroître, d’abord fur ces parties &  
enfuite si.lr toutes les autres du corps, on lui fomentera  
la bouche avec de Peau chaude, & on la fera asseoir  
dans le *bain.* Elle doit encore examiner si *sa* peau ex-  
térieure ne frissonne point à la premiere approche de  
l’eau chaude , car dans ce cas le *bain* ne produit aucun  
bon effet, il est rare cependant que cela arrive lorf-  
qu’on a pris toutes les précautions nécessaires.

Une perfonne qui examinera avec soin l’état de sa santé,  
connoîtra aisément si elle doit s’oindre avant d’entrer  
dans le *bain* , ou après en être sortie.

En général, si on en excepte quelques cas particuliers, on  
doit après avoir filé, s’oindre doucement tout le corps  
avant que de *se* plonger dans l’eau chaude.

On doit encore avoir égard ici à la force du malade, &  
ne point fouffrir qu’il tombe en défaillance par trop  
de chaleur. Celle-ci doit être ménagée à propos , le  
malade doit fe couvrir autant qu’il le faut pour ne  
point fentir le froid , & ne rien prendre qu’il n’ait au-  
paravant fué, CELSE, *Lib. II. cap. IJ.*

Les regles précédentes ne regardent que les *bains* chauds.

Hoffman a recueilli plusieurs particularités relatives à

733 BAL

l’usage des *bains\** qui font trop importantes pour les  
paffer fous silence.

Les effets salutaires que produit l’ufage extérieur de l'eau  
ne sont pas moins sensibles que les avantages qui ré-  
fultent de fon usiage intérieur. C’est ce que prouvent  
les *bains 8c* les lavemens des piés, dont le principal in-  
grédient & la bafe est l’eaü simple. Cependant cette  
eau seule & fans addition, pourvu qu’elle foit pure &  
légère, produit des effets très-sidutaifes , ainsi qu’il est  
attesté par les écrits des plus anciens Medecins, com-  
me Hippocrate, Galien, Cœlius Aurelianus, Aretée,  
Celsie & Trallien, où nous voyons que Pufage des  
*bains* d’eau douce a été très-commun dès la naissance  
de la Medecine, dans les maladies internes les plus  
dangereuses. C’étoit principalement dans les plus gra-  
ves maladies de la tête, comme dans la folie avec la  
tristeffe, ou jointe à la fureur , & dans les violentes  
douleurs de tête que les anciens s’en fervoient avec le  
plus de silexès. Voici comme Trallien s’en explique ,  
*Lib. I. Si quelque chose sait du bien aux mélancoliques,  
el est le bain d’eau douce y mais il faut qu’ils y restent  
long-tems asi F est Pété quel on l’emploie.*

C’est aussi le sentiment d’Aretée, qui veut que les mé-  
lancoliques prennent souvent les *bains* d’eaux naturel-  
lement chaudes & qu’ils y restent long-tems ; & la rai-  
fon qu’il en donne, est que la molleffe & la souplesse des  
muscles qui sirnt toujours fecs & tendus dans la mé-  
lancolie , contribuent extremement au soulagement de  
cette maladie.

Cœlius Aurelianus recommande aussi beaucoup l’usage  
des eaux naturelles aux maniaques.

Prosper Alpin, ( *de Medimna Ægyptiorum*, ) atteste que  
beaucoup de mélancoliques ont été parfaitement gué-  
ris par les *bains* tiedes.

Le premier Auteur vante extremement les *demi-bains*dans le calcul des reins, s’il y a grandes douleurs. C’est  
aussi le fentiment d’Aretée.

Une infinité d’expériences me mettent en état d’asturer  
affirmativement que les *bains* des eaux de Toplitz &  
les demi-bains d’eau pure modérement chaude, ont  
procuré un soulagement très-prompt, même employés  
pendant l’accès & la force des fymptomes , dans les  
plus grandes maladies de la tête, comme la manie, la  
mélancolie, la stupeur & l’engourdiffement d’esprit, le  
fommeil inquiet & agité de sianges essrayans, la mi-  
graine , le vertige , l’obscurcissement de la vue, les  
grandes douleurs de dents & des autres parties ner-  
veufes , les douleurs cardialglques de l’estomac, les  
passions iliaques , les coliques des intestins & les dou-  
leurs que produit le calcul des reins. En effet, lleffica-  
cité des bains est si grande pour appaisier les douleurs &  
relâcher les contractions spasinodiques, que tant que  
les malades les prennent, ils font libres de douleurs &  
des spasines , qui reviennent quelquefois lorsqu’ils en  
fortent. Cesse rapporte que les anciens , & Prosper  
Alpin que les Egyptiens , ont fait communément &  
avec succès, usage des *bains* dans toutes les fievres ,  
tant continues qu’intermittentes, si l’on en excepte les  
pestilentielles, avec la précaution de ne pas les em-  
ployer dans la force & l’état de la maladie, mais dans  
son déclin. J’ai plusieurs fois administré avec fuccès  
des *bains* composés d’émolliens & de remedes qui for-  
tifioient les nerfs dans les fievres quartes des vieillards,  
pendant les jours d’intermissions.

Outre la vertu qu’ont les *bains* d’eau douce de ramollir  
les fibres roides , tendues & refferrées par lesfpasines,  
& de détourner & de déterminer vers d’autres parties  
le fang & les liqueurs qui fe portent à la tête & aux  
parties supérieures, ils aident parfaitement bien la cir-  
culation du fang, & la tranfpiration infensible qui fe  
fait par les pores de la peau. Car leur humidité relâche  
fes fibres & fes pores, & leur chaleur raréfie le fang  
& augmente la dilatation du cœur & des arteres, qui  
est silice d’une systole proportionnée en force & en  
grandeur. En conséquence le pouls devient plus grand

BAL 734

& plus vite, la circulation des liqueurs s’accélere, le  
fang *se divise, se* subtilise & fe porte à la peau avec  
plus de promptitude, & il *se* fait une éVaporation plus  
abondante des impuretés les plus déliées des liqueurs,  
qui le devient encore davantage lorsqu’on entre dans  
le lit au fortir du *bain,* parce que les vapeurs que la  
pésanteur de l’eau empêchoit en quelque forte de sortir  
pendant qu’on étoit dans le *bain,* n’étant plus retenues  
lorsqu’on est dans le lit, sortent en abondance par les  
pores plus ouverts, & même quelquefois en si grande  
abondance que tout le corps dégoute de fueur.

Un avantage tout-à-fait singulier des *bains* & des demi-  
*bains,el Ose* d’aider merveilleufement l’effet &l'ufage des  
remedes puissans dans la guérifon des plus graves ma-  
ladies. Rien en effet n’est plus connu que l'augmenta-  
tion d’efficacité des eaux minérales chaudes ou froides  
ou des autres fources médicinales dans les longues ma-  
ladies, qüand on en entremêle l’ufage de celui des  
*batns.* Les eaux de Carles-JBade & d’Egra font furtout  
des miracles, principalement dans les maladies spaf.  
modiques hypocondriaques, & lorsque le genre ner-  
veuxestfoible ou attaqué, quand après avoir ceffé de  
les boire, on va prendre les *bains* chauds de Toplitz &  
qu’on les prend au dégré de chaleut qu’il faut pendant  
un tems fuffifant & en fuivant un régime convenable.  
Car ces eaux sirnt très légeres , subtiles & pures ; ce  
qui *se* connoît tant par les instrumens statiques , que  
par l'évaporation , où elles ne lassent presque point de  
partie solide ; & c’est à raison de cette grande pureté &  
subtilité , qu’elles sont si capables de pénétrer dans le  
tissu intime des parties solides & des fibres qui sont  
tendues, refferrées, & qu’en les relâchant & les ramol-  
lissant, elles les ramenent à leur état naturel.

Dans la vérole la plus dangereufie & dans *ses* accidens  
les plus cruels , les remedes mercuriels bien préparés  
& employés à propos , c’est-à-dire, après que le corps  
a été disposé à leurs effets par la faignée , les laxatifs &  
les remedes propres à adoucir le fang, font des effets  
merveilleux, soit pour exciter la salivation ou la fueur,  
lorsque pendant leur usage les malades se mettent  
presque tous les jours stans le *bain* d’eau doute , puis  
au lit quand ils en sortent , pour attendre tranquile-  
ment la scleur. Les décoctions faites dans l’eau des ra-  
cines, des bois & des remedes qui purifient le fang  
dans les maladies de la peau, les douleurs, les exul-  
cérations & celles qui naiffent d’une extreme acreté  
des liqueurs , font bien plus heureufement & plus  
promptement l’effet désiré , quand on entremêle leur  
ufage de celui des *bains.* Il est inconcevable quelle  
quantité d’impuretés épaiffes & graffes & de mauvaise  
odeur, le *bain* tire des plus petits vaiffeaux de la peau ,  
& fait nager fur l’eau. Si par hasard il est besoin de  
forts purgatifs ou de diurétiques acres, il est beaucoup  
plus sur de faire précéder leur ufage de celui des *bains.*îl est certain que les anciens Ee sont servis très utile-  
ment dans des maladies fort opiniâtres, de l’hellébore  
blanc, mais ils ne l’employoient gueres qu’après que  
les malades avoient pris le *bain,* parce que non-seule-  
ment il rend les liqueurs plus fluides & plus coulantes,  
& ramollit les vaiffeaux excrétoires , ce qui facilite la  
fortie de la matiere corrompue ; mais que relâchant  
les fibres des parties folides, il garantit de tout le dom-  
mage que pourroit cauEer ce remede violent, & qui  
caufe par lui-même des spasines si considérables. Les  
Egyptiens , qui au rapport de Prosper Alpin, ( *de Me-  
dicin. Meth.* ) faisoient tous les mois usage des émé-  
tiques, pour sie garantir des maladies, ne les prenoient  
jamais que dans le *bain.*

Quand on a à traiter des maladies causées par le vice de  
l’utérus & la trop grande atonie ou extension de *ses*vaiffeaux, comme les fleurs blanches; ou qu’il s’agit de  
prévenir une fausse-couche, ou de faire fortir des con-  
crétions charnues, qui ressemblent a un polype ou des  
moles, qui fiant des caisses tres-ordinaires de l’avorte-  
ment, ou même quand les regles ne coulent pas en *as-  
sez* grande abondance, & qu’il faut les faire rentrer

E A L

dans l’ordre, je ne puis trop confèiller de joindre le  
fréquent ufage des *bains* à celui des remedes utérins ,  
emmenagogues , balsamiques & purgatifs convena-  
bles , & jlofe assurer que ce fera toujours avec fuccès.  
Les médicamens martiaux bien préparés , furtout li-  
quides , l’infusion ou la décoction de l’écorce de quin-  
quina dans le vin, fortifiant le ton des parties à raifon  
de leur astringence balsamique douce , produisent les  
effets les plus avantageux & les plus siilutaires dans la  
cachexie & les fievres intermittentes invétérées: mais  
leur usitge est beaucoup plus sûr & plus heureux ,  
quand on fait en même tems de Pexercice , jou qu’on  
assouplit les fibres par le fréquent ufage du *bain.* C’est  
ce qu’une infinité d’expériences m’ont appris.

Pour préparer ces especes de *bains -s* il ne faut point fe *ser-  
vir* d’eau de fontaine, d’eaux dures, pefantes & char-  
gées de beaucoup de terre de la nature de la chaux, ;  
mais il faut les choisir légeres & déliées, telles que l'eau  
de pluie , ou celle de rivlere , furtout puisée après la  
pluie. Usant auffi regarder comme très-bonnes pour le  
même tssage celles quisdécrassent promptement le lin-  
ge, qui cuisent bien & promptement les légumes & les  
plantes potageres , qui ne laissent point, ou ne laissent  
que peu de matiere fisside après l’évaporation , & qui  
tirent aisément & promptement la teinture du thé &  
des autres plantes qu’on y fait influer quand elles bou-il-  
lent. Mais si l'on n’en trouve pas de telles , il faut que.  
l’art les corrige & les rende plus douces , ce qu’on fait  
à merveilles en y ajoutant une portion de lessive , de  
Eavon de Venife, ou du lait, otl bien en y mêlant de la  
décoction de fon de froment, de fleurs de camomile,  
des fleurs, feuilles & racines de lis blancs. Cœlius Au-  
relianus rapporte que les Anciens y ajoutoient des hui-  
les pour calmer les douleurs & pour guérir la difficul-  
té d’uriner que produit le spafme & la contraction du  
sphincter de l’orifice de la vessie. Ces fortes de *bains*émolliens font d’un grand secours pour faciliter l’ac-  
couchement, furtout quand c’est le premier, & que les  
femmes font un peu avancées en âge & d’un tempéra-  
ment sec. On en fait ufage dans les derniers mois de la  
grossesse. On les emploie auispavec silccès dans la con-  
somption des enfans, & dans le rachitis , parce qu’ils  
ouvrent les canaux des parties obstruées & resserrées, &  
qu’ils facilitent la libre & égale distribution du fuc  
nourricier , en lui donnant de la fluidité.

Il n’en est pas de même des *bains* naturels, qui, à raifon  
du principe martial qu’ils contiennent ,ne ramollissent  
pas les parties, & ne font que les fortifier & les raffer-  
mir.On connoît parfaitement par toute l’Allemagne de  
ces fources martiales , & celles de Freyenwald dans la  
Marche, de Brebra dans la Thuringe, de Radeberg,  
& de Lauchstad, dans la MiEnie , que j’ai découvertes  
moi-même , celles d’Eppag & de Weissembourg dans  
la Franconie , se fiant fait une réputation à ce titre.  
Toutes ces fources donnent une eau légere & subtile ,  
& cependant à raisim du silfran sillphureux de Mars  
très-divisé qu’elles contiennent & qu’elles laissent pré-  
cipiter lorsqu’on les laisse repoEer , & au moyen du-  
quel elles donnent une teinture jaune aux linges &aux  
œufs qu’on y met tremper , elles ont un gout légere-  
ment astringent,& peuvent être employées avec fuccès  
par un Medecin habile dans les maladies où les mar-  
tiaux trouvent leur place. On fait pourtant beaucoup  
plus de cas de ces eaux employées en forme de *bain ; &*de cette maniere elles font très-avantageufes à ceux qui  
semt d’un tempérament phlegmatique , qui ont l’habi-  
tude du corps spongieufe, & dont les vaisseaux font pe-  
tits & en grande quantité ; on les emploie encore lorf-  
que les liqueurs s’épaississent aisément à caufe de la len-  
teur de la circulation, & que la même catsse les remplit  
d’impuretés & leur donne une disposition scorbutique  
qui produit les langueurs , les douleurs de rhumatisme,  
la goute , les tumeurs œdémateuses , les raccourcisse-  
mens,les foiblesses & les réfroidissemens des membres,  
sous accidens auxquels ces *bains* fortifians remédient  
parfaitement à caufe de leur principe martial fusphu-

BAL 736

feux délié , qui donne de la force de la tension aux  
parties languissantes , & resserre les fibres trop relâ-  
chées.

Et bien que telle foit la nature & la disposition de ces *brins*martiaux astringens , qu’on ne doive les employer que  
tiedes & très-tempérés , parce que quand ils sont trop  
chauds ils dérangent notablement le corps, mettent le  
fang dans un grand mouvement, cauEent des maux de  
tête , & des langueurs des parties, cependant lorfqu’en  
sortant de cestaictiede, où la partie supérieure du corps  
a plus froid que chaud , on entre fur le champ dans le  
lit, le corps s’échauffe, & le pouls devient plus sort,  
& fouvent il coule de tout le corps une fueur abondan-  
te avec augmentation notable des forces, & raffermisse-  
ment des parties externes.

Nous passons aux *bains* fortifians artificiels , dont llopé-  
ration est plus douce , qui *se* font avec la décoction de  
remedes céphaliques-, & amis des nerfs, dans l’eau pu-  
re & légere, & dont les esters font aussi très excellens.

' On prépare ces *bains* principalement avec les feuilles de  
laurier, de mélisse , llaurone , la marjolaine, l’o-  
rigan, le ferpolet, le thym, le romarin , Physsope,  
Phormin , le baume frisé , l’herbe aux chats, le  
pouliot, la matricaire, les feuilles de camomile  
ordinaire & romaine, qu’on fait bouillir peu de  
tems dans Peau,enfermées dans un sac, en y ajou-  
tant quelques poignées de fel commun , ou de  
cendres gravelées. Ces *bains* médicinaux fiant très-  
falutaires dans les affections paralytiques , Pim-  
puissance de mouvoir les membres , & leur soi-  
blesse , la faiblesse de tout' le corps , la cachexie,  
le froid , la vieillesse, lorfque les forces font dé-  
truites par la maladie, & que les nerfs & les liga-  
mens font dans une espece d’atonie. On en fait  
encore tssage avec beaucoup de silccès dans toutes  
les maladies de l’utérus qui semt produites par les  
fauifes-couches , l’accouchement laborieux , ou  
naturel, & quand le tissu des vaisseaux de la ma-  
trice regorge d’humidités , ou qu’il fart des par-  
ties naturelles de la femme une liqueur vifqueuse  
blanche, qui caufe la stérilité. Ils aident aussi beau-  
coup la fortie du flux menstruel, ou hémorrhoïdal  
arrêté.

Il y a encore une efpece de *bains* qu’on appelle *bains* de  
vapeurs, ou étuves. Dans ces *bains* on exposte tout le  
corps à une vapeur Eeche, chaude , comme celle qui  
s’exhale de l’espritdeicin allumé, ou chaude & humi-  
de , telle qu’elle s’exhale des décoctions des plantes  
dans de l’eau ou du vin , où l’on n’y expose que de *cer-  
taines* parties. Or ces vapeurs chaudes possedent dans  
un degré éminent la vertu de faire fortir la fueur, d’ou-  
vrir les vaisseaux de la peau, de ramollir les parties du-  
res , de relâcher celles qui font roides & tendues, &  
même de dissoudre les humeurs, ténaces & visqueuses;  
ce qui n’a rien d’étonnant, puisque ces vapeurs chaudes  
fussisent pour ramollir les os les plus durs , & les cor-  
nesdes animaux, comme les Pharmaciens , & même  
les cuisiniers le savent ; c’est ce qui rend si excellent  
Pusiage des *bains* de vapeurs dans les maladies froides,  
- l’anafarque , les tumeurs œdémateufes , le relâchement  
paralytique des membres, la vérole , les tumeurs des  
testicules , la chute de l’utérus , ou de l’anus pour raf-  
fermir ces parties. On compofe ces *bains* de différens  
mixtes appropriés au dessein du Medecin. Les Vapeurs  
du lait & des fleurs de fureau, procurent un foulage-  
ment très-prompt dans cet incommode ténefme, qui est  
prefque inséparable de la dyssenterie. Ces Vapeurs, ou  
des fomentations de même espece , font aussi fort uti-  
les pour exciter le flux hémorrhoïdal , & néeessaires  
aVant l’application des fangfues ; & comme elles dé-  
barrassent parfaitement les orifices des Vaisseaux de la  
matrice farcis de mucosités ; on leè emploie *avec* beau-  
coup de fuccès lolaque les regles ont de la peine à fin-  
tir.

Mais

*yyf* BAL

Mais comme il n’y a point de remede, quelque excellent  
qu’il fiait, dont on ne perde le fruit, lorsqu’on l’em-  
ploie avec trop peu de prudence & de circonspection ,  
de même les bains mal administrés, & fans précaution ,  
font plus nuisibles que profitables. C’est ce qui fait que  
Galien demande trois chofes à ceux qui prennent le  
*bain* , de ne frissonner par quelque caufe que ce foit,  
de n’avoir aucun vsscere foible , & de n’avoir pas les  
premieres voies remplies de crudités. Voici à quoi *se  
réduisent* les principales attentions que demande lesta-  
ge des *bains.* Avant que de les administrer , il faut en-  
lever la pléthore , & rendre le ventre libre : autrement  
la chaleur du *bain* fait craindre avec fondement les  
mauvais effets des cogestions du fang, & des humeurs  
dans la poitrine & dans la tête.

En second lieu , il faut prendre garde de faire les *bains si*chauds qu’ils brûlent les malades , & que les fueurs  
coulent ; car quand cela arrive , on tombe en défaillan-  
ce, il survient des maux de tête , des lassitudes de tout  
le corps , des engourdiffemens de l’esprit, des seche-  
resses de bouche avec soif, maux qui pourroient deve-  
nir plus fâcheux, si on vouloir étancher la foif avec une  
boisson froide.

Le tems le plus avantageux pour le *bain* est le matin après  
le fommeil, quand l’estomac est vuide, & la digestion  
achevée, surtout si l’on a été à la felle. Il est plus à pro-  
pos de ne pas entrer tout-à-coup dans le *bain* ; mais de  
commencer par y mettre les jambes , puis les cuisses ?  
puis le bas-ventre jufqu’au creux de l’estomac, en aug-  
mentant peu à peu la chaleur de Peau. Il ne faut point  
aussi rester trop long-tems dans le *bain* chaud , furtout  
dans le *bain* martial, de peur de s’affoiblir. Après le  
*bain* il faut fe mettre au lit pour faire sortir la fueur ,  
dont on peut aider l’excrétion au moyen d’un bouillon,  
d’une décoction, ou d’une infusion appropriée. Mais il  
faut rester fouvent pendant plusieurs heures dans les  
*bains* naturels tempérés comme sirnt ceux de Wol-  
kestein & de Wisienbad dans la Misinie , sclrtout si la  
maladie est grave & opiniâtre , causée par la contrac-  
tion sipasinodique des parties nerveuses, si l’esprit est  
attaqué par le vice des hypocondres , ou de Puténus ,  
s’il y a des raccourcissemens des parties par rapport à  
la trop grande roideur des ligamens & des nerfs.

Il faut s’abstenir foigneufement du *bain* , quand on a la  
tête foible, qu’on est attaqué de catarrhes, ou de rhu-  
mes de cerveau , qu’on a de la disposition à l’asthme ,  
& à la défaillance , ou qu’on est desséché par une cha-  
leur lente habituelle. Si ce que nous venons de dire est  
vrai des *bains* humides , il l’est encore bien plus des  
*bains* de vapeurs , furtout de ceux qui *se* préparent en  
brûlant de l’esprit de vin, lesquels mettent le fang dans  
un grand mouvement, & sont très-contraires aux plé-  
thoriques & aux cacochymiques , & dont l’usage im-  
prudent cause des maladies de la tête , des affections  
Eoporeuses, l’apoplexie , l’épilepsie , des vertiges avec  
obscurciffement de la vue & la goute sereine , comme  
l’expérience le prouve. Les *bains* sirnt aussi très-nuisi-  
bles à ceux qui se sont livrés à la colere , & je me siou-  
viens de plusieurs exemples où leur ufage dans ces cir-  
constances a causé des fievres hectiques , des douleurs  
considérables dans différentes parties, & des paralysies :  
& comme la douleur de colique est souvent produite  
par la stagnation dans les membranes des intestins ,  
d’un seing qui sait effort pour sortir par les veines hé-  
morrhoïdales, & que EouVent aussi il y a pléthore dans  
les grandes douleurs de calcul, dans ce cas il faut fe  
comporter avec beaucoup de prudence dans l’usitge des  
*bains* échaussans , qu’on ne doit employer que quand  
on a enlevé la pléthore. HoffmaN.

Le *bain* chaud est encore d’un ssa-ge merveilleux dans  
cette maladie cruelle & terrible connue sous le nom  
d’hydrophobie , maladie dans laquelle on est en même  
tems tourmenté de la ibif & de la crainte de Peau ,  
circonstances où le malade n’a plus guere d’espérance.  
Il n’y a pour lors de reffource que dans le *bain* que les  
Anciens ont employé chaud & froid, lls jettoient le  
*Tome II.*

BAL 738

malade dans l’eau lorsqu’il ne s’y attendoît pas, com-  
me le remarque Celse. « Quelques-uns, dit ce grand  
« homme , âussi-tôt que quelqu’un a été mordu d’un  
a chien enragé , le mettent dans le *bain , 8c* Pÿ laissent  
a fuer autant que fes forces le permettent, laissant la  
« blessure à découvert afin que le virus en forte plus ai-  
« sément. Ils bassinent ensi.iite la partie affectée avec  
« beaucoup de vin pur, qui est contraire à toutes les ef-  
α peces de poisims , & quand ce traitement a été conti-  
« nué pendant trois jours, ils troyent qu’il n’y a plus  
et rien à craindre ».

Un Medecin de Duderstad me marqua il y a quelque tems  
que beaucoup de persimnes furent mordues , quelques-  
unes même étranglées par un loup enragé. Un payfan  
réussit à en guérir plusieurs en les faifant mettre dans  
un bain modérément chaud, après leur avoir fait ava-  
ler une prife de thériaque avec un champignon d’é-  
glantier, ce qui fut répété tous les jours. Le bain est  
avantageux dans ce cas , parce qu’il attire le virus à la  
surface du corps où il trouve une libre issue. Je remar-  
querai pourtant que l'ufage du bain froid employé par  
les Anciens à la même fin n’est pas exempt de danger\*  
parce qu’en fermant les pores, il retient le virus, & le  
repousse au dedans, au lieu de le faire fortir. Je ne pré-  
tens pourtant pas condamner entierement sim usiige,  
mais je le trouve fort délicat; car si le froid que le bairt  
a causé , est fuivi d’une grande chaleur de l'intérieur ,  
de viteffe dans le pouls, & de fueur, ce qui arrive Eou-  
vent, on en peut fans contredit faire ufage : mais si ce-  
la n’arrive pas , & que le froid au contraire cause une  
tension des nerfs, il y a du danger ; & pour l’éviter, je  
ne vois rien de mieüx que ce que Celfe confeille, c’est  
de mettre le malade dans un bain d’huile chaude au  
fortir du bain d’eau froide. HoffMAN.

On trouve dans les Mélanges de PAcadémie des Curieux  
de la Nature , *Dec, 2. Ann. V.I. Obser. p.* 239. une  
histoire tout à-fait remarquable.

Une femme fouvent fatiguée d’une douleur de reins,  
après avoir épuisé toutes les ressources de la Pharma-  
cie, ne trouva prefque de soulagement que dans le bain  
d’eau douce, dont elle n’eut pas fait usage pendant  
quelques jours, qu’elle commença à fe mieux porter ,  
& qu’il Eortit de sem corps une crasse graisseufe qui na-  
geoit silr Peau, où on Ia pouvoit ramasser avec une  
cuillère.

On lit aussi dans le même quvrage l’histoire d’un hypo-  
condriaque du corps de qui , après s’être servi du bain  
pendant quelques jours, il commença à sortir des impu-  
retés noirâtres, épaisses , qui donneront à Peau une  
fort mauvaife odeur, & dont l’acreté augmentoit de  
jour en jour, de forte qu’il falloir tous les jours em-  
ployer des herbes nouvelles à caufe de la puanteur &  
de l’acrimonie qui picotoient la main de la garde. Les  
matleres étant sorties,le malade se trouva parfaitement  
guéri. Le célebre Wolckhamera guéri de la même ma-  
niere une femme veuve , du corps de laquelle il for-  
toit tous les jours dans le bain assez d’impuretés féti-  
des pour en remplir plus de trois fois la main. HOFF-  
MAN.

Quoique le fréquent ufage des bains Eoit extremement  
salutaire dans les pays chaqds, on auroit tort d’en con-1clurre qu’il l’est également dans les climats où l’air est  
froid & humide : mais l’on doit en ufer plus modéré-  
ment dans ces derniers. HOFFMAN.

M. Lemery ayant entre les mains un malade qui avoit  
tous les Iymptornes de la petite vérole , & à qui il  
voyoit qu’elle ne pouvoit sortir, s’avisa de le mettre  
dans un *bain* d’eatl chaude , qui la fit fortir abondam-  
ment. Il falloit remédier à la sécheresse & a la dureté  
de la peau. Cette pratique extraordinaire & hardie est  
remarquable. *Hest. Acad.* 1711.

M. Homberg avance une proposition que quelques-uns  
regarderont sians doute Comme un paradoxe. Il prétend  
que le *bAn* d’eau froide est plus propre à guérir un  
rhumatifme que celui d’eau chaude, ou que les fueurs  
Aaa

739 BAL

mêmes, & voici les raisons dont il appuye font senti-  
ment.

« Le rhumatisme, dit-il, est causé par une sérosité acre,  
« devenue assez subtile pour se frayer un passage à tra-  
« vers les tuniques des veines, d’où fe jettant fur les  
.« mufcles, elle picote leurs fibres , & interrompt leur  
a action.

«La grande subtilité de cette sérosité fait qu’elle fe ré-  
« pand de plus en plus dans le corps , & qu’elle ne peut  
a plus être abforbée par les veines d’où elle est fortie.

«On peut dissiper la maladie qu’elle occasionne, ou en  
« l’évacuant totalement, ou en la forçant de rentrer  
« dans les vaisseaux où elle faifoit auparavant son sé-  
« jour.

«Une chaleur suffisante la chasseroit entierement hors  
« du corps par la transpiration , de même qu’un degré  
« de froideur convenable fuffit pour la condenferflo la  
a difpofer à rentrer de nouveau dans les veines. Cela  
« étant, il suffit que le froid empêche une nouvelle éva-  
« cuation de sérosité , puisqu’il faut de toute nécessité  
« que celle qui est fortie la premiere fiait atténuée &  
« dissipée ; au contraire quoique la chaleur facilite l’é-  
« vacuation de la matiere peccante , elle difpofe les  
«veines à en laisser échapper de nouvelle. » *Mémoires  
de l’Acad. ami.* 1710.

M. Jean Floyer recommande les *bains* d’eau froide dans  
les maladies salivantes :

L’Apopléxie,  
L’Asthme,  
L’Avortement,  
Le Bourdonnement d’oreilles,  
Le Calcul,  
Les Cancers ,  
La Cardialgie,  
Les Catarrhes, '  
Les Cors,

Les Confomptions qui ne font que commencer.  
La Constipation,  
Les Convulsions,  
Contre la contagion ,  
Le Crachement de fang.  
Les Dartres farineufes,  
Le Dégout,  
Le Diabetes,

Les Douleurs , foit hystériques, rhumatisques ,  
chaudes , flatueuses & vagues,

Les Ecrouelles,  
L’Enrouement,  
L’Embompoint excessif,  
L’Engourdissement des membres,  
L’Erésipele ou feu fauvage,  
L’Esquinancie,  
Les Fievres,  
La Fievre quarte,  
Les Flatuosités dans quelque partie que ce foit.  
Les Fleurs blanches ,  
Pour prévenir la gangrene>  
La Foiblesse de vue,  
La Folie,  
La Gale,  
La Gonorrhée,  
La Gravelle,  
La Goute ,  
L’Hvdropisie,  
Les Hémorrhoïdes ,  
Les Hernies,  
Le Hoquet,  
L’incontinence d’urine,  
Les Inflammations,  
La Jaunisse,  
La Léthargie,  
La Lépre,  
Les Maux de tête.

BAL 740

Les Mauvaifes digestions.

La Morsture des chiens enragés.  
Les Meurtrissures,  
La Mélancolie,  
Le Mal de dents ,  
Les Nodus ou tumeurs skirrheuses,  
L’Ophthalmie,  
Les Obstructions & les inflammations des reins,  
Les Pâles couleurs ,  
La Passion hystérique,  
La Paralysie de la langue, des levres ou de tel  
autre membre que ce soit,  
Les Palpitations de cœur,  
La Petite vérole,  
Le Point de côté ,  
Le Priapisine,  
Le Rachitis,  
Les Rhumatisines,  
Les Rougeurs du visage,  
Le Saignement de nez,  
La Sciatique ,  
Le Scorbut,  
La Soif,  
La Stérilité,  
La Strangurie,  
La Suppression d’urine, des felles & des regles,  
La Surdité,  
La Teigne ,  
La Tension des membres,  
La Tympanite,  
Les Ulceres de la bouche ,  
Les Varices des veines des jambes,  
La tension & la roideur des membres,  
Le Vertige.

Pour que les *bains* produisent tout l’effet qu’on en at-  
tend , il est nécessaire d’uEer des précautions stlivan-  
tes :

1°. Il faut purger & saigner le malade tant avant qu’a-  
près le *bain, Sc* lui prefcrire les remedes & le régime  
que l’on jugera convenable à fa maladie & à sa consti-  
tution.

2°. On ne doit point *se* baigner lorsqu’on à chaud, & que  
l’on est en stueur, ni rester dans le *bain* plus de deux  
ou trois minutes pour pouvoir plus aisément le silppor-  
ter# On *se* plongera dans l’eau & on en sortira à diffé-  
rentes reprises après qu’on y sera une fois entré.

3°. On prendra le *bain* d’eau froide avant dîner a jeun, ou  
même l’après-midi fur les quatre ou cinq heures du  
foir : il est dangereux d’y entrer après qu’on a beau-  
coup mangé & bu.

4°. On fe baignera nesslou dix jours de fuite ou tout au  
moins deux ou trois fois lafemaine.

5°. On fera enforte de fuer après avoir pris les *bains* d’eau  
froide dans la paralysie, le rachitis, & dans plusieurs  
autres maladies qui obstruent les nerfs.

6°. Cette derniere précaution devient inutile , lorsqu’on  
prend les *bains* pour dissiper les flatuosités des humeurs  
& pour en détruire la vifcosité, pour entretenir la fan-  
té & ranimer les esprits.

Pour que le Lecteur conçoive mieux l’action mécanique  
des *bains* Eur le corps, je rapporterai ici la Disserta-  
tion que le Docteur Wainwright a donnée silr ce fiijet.  
Elle n’est pas moins recommandable par *sa.* clarté que  
par Pair de vérité qui y regne.

Sanctorius prétend que rien n’empêche plus la transpira-  
tion que de *se* baigner dans Peau froide.

Que l’on guérit le flux de ventre en facilitant la tranfpi-  
ration, c’est-à-dire, par les *bains* chauds.

I Que les perfonnes hypocondriaques reçoivent beaucoup  
de soulagement lorsqu’elles peuvent venir à bout de  
transpirer par le fréquent ufage des *bains.*

I Que le *bain* d’eau froide échauffe les perfonnes robuste®  
I & refroidit celles qui font foibles.

741 BAL

Que Ies *bains* chauds aident la transpiration , & tafraï-  
chissent les vifceresi, à moins que des crudités ne s’y  
oppofent.

On s’est quelquefois fervi des *bains* avec succès pour la  
gale, la lepre, l’éléphantiasis dans plusieurs maladies  
de la peau , & dans différentes esipeces de douleurs,  
comme dans les rhumatisines chroniques , la goute,  
la siciatique , le boitement occasionné par la trop gran-  
de contraction ou rélâchement des tendons.

J’envoyai aux eaux froides de S. Mongath un Gentil-  
homme qui avoit une tumeur œdématetsse à la cheville  
du pié. Il en fut guéri, quoiqu’elle eût résisté à toute  
forte de remedes , tels que les emplâtres & les fomen-  
rations difcussives dans lesquelles on avoit fait diffou-  
dre du fel ammoniac., les teintures de myrrhe & de  
camphre , l’huile de tartre par défaillance, &c. Il fe  
baignoit une fois par jour pour donner une contraction  
& une tension générale à tous les vaiffeaux, & pour hâ-  
ter la dissolution & la circulation des humeurs : mais  
il baignoit fa jambe plusieurs fois le jour fans la lais-  
fer trop long-tems dans l’eau , dans la crainte de la  
transir; de forte que les vibrations des fibres étant de-  
venues de jour en jour plus fortes & plus accélérées ,  
la matiere qui caufoit les obstructions fut dissipée , &  
les vaisseaux devinrent par-là plus propres à résister à  
l’effort que les humeurs faifoient pour les dilater.

Je fuis persi.ladé que les *bains* froids ménagés à propos  
font extremement propres à soulager les cachectiques  
& les hydropiques , pourvu que la maladie n’ait pas  
fait trop de progrès. Je les crois même fort falutaires  
pour dissiper certains fymptomes dangereux qui fur-  
viennent dans la consomption, lorfque les poumons  
ne fiant point endommagés : maison ne doit employer  
ce remede qu’après avoir confulté un Medecin expé-  
rimenté. Ce remede est un spécifique dans le rachitis:  
non-seulement il arrête les hémorrhagies du nez, de  
l’anus, & de l’utérus, mais il les prévient encore. Rien  
n’est plus propre à appaiEer les douleurs du calcul, &  
à en faciliter la sortie que les *bains* chauds. Baglivi  
nous apprend que les demi-solmsappaisent presque tou-  
jours les douleurs de colique , *dolor colicus feresemper  
mitescit infenelcupio.*

Les *bains* agissent toujours comme diurétiques, & rien  
ne contribue plus efficacement à la cure de la mélan-  
colie , de la phrénesie, furtout de celle qui est occa-  
sionnée parla morEure d’un chien enragé que de plon-  
ger la tête dans Peau froide, & furtout dans l’eau *sa-  
lée.* Le *bain* froid est ce qui convient le mieux à la cu-  
rc de cette cEpece de froid, qui doit fon origine à un  
trop grand usage des plaisirs vénériens.

Ce remede ne contribue pas peu aussi à la cure de la go-  
x norrhée simple ,& des fleurs blanches. Il réussit sou  
vent dans la paralysie, & ceux qui en font usagç sont  
rarement incommodés dans les changemens de tems.  
L’abus que l’on fait des *bains* parleur usage immodé  
ré ne laisse pas cependant que d’être préjudiciable ; car  
l’on remarque que les Garçons de *bain* ontordinaire-  
ment le visage pâle, le corps bouffi, les jambes enflées  
& ulcérées, & font fluets à l’hydropisie.

Quoique les *bains* aient produit de très-bons effets dans  
tous les cas dont nous venons de parler, il n’y en a  
cependant aucun où ils ne puissent devenir nuisibles  
dans quelques circonstances. 11 est donc néceffaire,  
pour retirer tout l’avantage que l'on peut espérer, de  
l’histoire des cures qui ont été opérées par leur moyen,  
d’examiner auparavant quelles sont les altérations que  
ce remede produit dans le corps humain, afin que nous  
puissions être en état de connoître quand il est à pro-  
pos de s’en fervir ou non.

Lorsque le mercure est au plus haut degré du barometre,  
le poids de Pair fur notre corps est égal à 3 9900 livres  
de douze onces chacune. S’il arrive donc que ce poids  
vienne à augmenter ou diminuer considérablement ,  
comme cela est affez ordinaire dans les changemens de  
tems , peut-être par l'influence des planetes ; il ne fe  
peut faire que cela nloçcasione une altération considé-

BAL 742

rable dans les fluides de notre corps. Mais cette pres-  
sion n’est jamais plus considérable que lorfque nous  
nous baignons : car l’eau étant 800 fois plus pesante  
que Pair, doit nécessairement augmenter cette preflion;  
de forte qu’un corps plongé de 3 5 piés dans l’eau sou-  
tient le double du poids qu’il porteroit dans Pair ; &  
quoique lorsque nous Pommes vers la sijrface de Peau,  
cette preflion foit considérablement diminuée , elle est  
néanmoins beaucoup plus grande qu’en plein air, d’où  
il fuit que le *bain* doit produire tous les effets qui ré-  
silltent d’une très-grande pression.

Les petites fibres dont la peau de notre corps est com-  
posée , n’étant pas toutes également fortes ni égale-  
ment tendues, il doit y en avoir qui résistent plus que  
d’autres à la pression de l’eau ; & de-là viennent les ri-  
des qui paroiffent fur la peau lorsqu’on *se* baigne.

Il est certain que la sturface du corps & les parties qui  
lui sont contiguës,doivent se ressentir les premieres , &  
plus fortement de cette pression que celles qui occu-  
pent le centre : il faut donc que le fang fe porte en plus  
grande quantité dans les vifceres où il trouve le moins  
de résistance. C’est ce qui fait qu’il est extremement  
dangereux pour ceux qui ont les visiceres affoiblis ou  
ulcérés, de sie baigner; & que les persionnes qui ont le  
pouls foible, ne fauroient entrer dans Peau froide fans  
courir risiquede perdre la vie, ou du moins sians tomber  
en défaillance. C’est par-là feulement qu’on peut ex-  
pliquer le quatrieme Aphorifme de Sanctorius, qui  
dit que *le bain d’eau froide échauffe ceux quel sont robuse  
tes, et refroidit les personnesfoibles.* Car la contraction  
du cœur étant plus forte dans les personnes robustes , il  
se fait un plus grand choc entre elle & la résistance  
qu’elle trouve à faire circuler le sang dans les vaisseaux  
de ceux qui entrent dans un *bain* froid ; par-là le fartg  
est broyé davantage, & fes particules chaudes mifes en  
liberté. Au contraire, dans les persimnes foibles la  
contraction du cœur n’a qu’autant de force qu’il en saut  
pour entretenir la circulation, qui devenant beaucoup  
plus lente qu’auparavant à caufe de la résistance que le  
Eang rencontre dans le *bain* froid , il ne fe peut faire  
que ceux de ce tempérament qui fe baignent, nefen-  
tent, même long - tems après , les impressions du  
froid.

Une personne qui entré dans un *bain* froid ne manque  
pas d’être attaquée du mal de tête lorsqu’elle n’a pas  
foin de s’y plonger entierement; & la raison de cet  
effet n’est pas difficile à comprendre après ce que nous  
venons de dire. Le Eang trouvant moins de résistance  
dans la tête qui n’est preflée que par Pair, il doit y  
affiucren assez grande quantité pour distendre les vaisi-  
sieaux au-delà de leur ton ordinaire, & occasionner  
par-là un sentiment douloureux dans cette partie. Ce  
qui fait que ceux qui fortent du *bain* font plus dispos,  
plus gais & plus vifs qu’auparavant ; c’est non feulé-  
ment parce que la matiere , capable de transpiration,  
est éVacuée en plus grande quantité, ( fuÎVant l’obser-  
vation de Sanctorius, qui est, *que la mélancolie cisse  
lorfque la transpiration augmente s et que la gaeleté, qui  
ma point de cause apparente) vient de ce que la transpi-  
ration se sait comme il saut i* ) mais encore parce que le  
corps fe trouve chargé d’urt moindre poids.Une perfon-  
ne qui est plongée de deux pieds dans l'eau, comme le  
font fouvent ceux qui fe baignent, soutient une quan-  
tité d’eau , dont le poids ajouté à celui de l’air, en  
supposant toujours la surface de sa peau égale à 1 5  
piésquarrés, est égal à 2280 livres ; car 2 qui est le  
nombre des piés cubes d’eau qui pressent sim un pié  
quarré de la peau multiplié par 76 , qui est le nombre  
de livres que peseun pié cube d’eau, est égal à 152, qui  
multipliés par 1 5 que l'on a supposé être le nombre des  
piés quarrés de la surface de la peau , donne 2280 li-  
vres de douze onces chacune.

Il paroît donc que le principal effet des *bains* & celui qui  
est le plus fensible , est de rétrécir les vaiffeaux par une  
plus grande pression sur notre corps , & par-là de dise  
soudre les humeurs , & les disposer à pafl'er dans les  
A a a ij

743 BAL

glandes par où elles doivent être évacuées ; comme  
aussi d’exprimer l’humeur visquetsse & obstruante qui  
est attachée aux parois des vaisseaux, & de rendre le  
mouvement des fluides de notre corps plus prompt &  
plus libre. En flecond lieu, le scmg de ceux qui entrent  
dans le staic froid fe porte en bien plus grande quantité  
dans leur cerveau & leurs vifceres, où il trouve le  
moins de résistance ; & le mouvement de la matiere  
séparée dans les glandes venant à augmenter, de même  
que celui du fang, il faut nécessairement que les *es-  
prits* animaux, l’urine, la bile & le fuc pancréatique  
augmentent considérablement , & que les obstacles  
que les fluides rencontroient dans leur chemin soient  
dissipés par la rapidité avec laquelle ces liqueurs circu-  
lent.

De Eorte que,

1°. Si nous voulons dissoudre le ia-ng,

2°. dissiper toute matiere visqueuse qui est attachée aux  
parois des vaisseaux,

3°. débarrasser les glandes, «

4°. engendrer une plus grande quantité d’esprits, & en  
augmenter le mouvement dans les nerfs,

5°. forcer l'urine à fortir,

*6°.* ou lever les obstructions du foie , de la rate , du pan-  
créas & du méfentere, pourvu qu’elles ne foient point  
trop invétérées ; car il seroit pour lors dangereux de  
l’entreprendre : nous devons recourir aux *bains* froids.

C’est pour la premicre , seconde & troisieme raifon que  
*le bain* guérit la gale , la lepre & l’éléphantiasis ; c’sst  
pour la quatrième & la premiere qu’il guérit la paraly-  
sie, la mélancolie, la folie & la morfure des chiens  
enragés ; pour la cinquieme, qu’il facilite la fortie de  
la gravelle ; pour la sixieme, jointe à la précédente ,  
qu’il foulage les personnes cachectiques, ictériques &  
hydropiques, pourvu que la maladie ne soit pas trop in-  
vétérée. \

T ont ce qui est capable d’àugmenter la pesanteur de l’eau  
& de contracter les fibres de notre corps , nous procu-  
re plus efficacement ces avantages qui résultent de la  
pression. Le Tel dont l'eau de la mer est imprégnée &  
qui en augmente le poids, est ce qui la rend préférable  
à toute autre pour la cure de ceux qui ont été mordus  
d’un chien enragé : sim efficacité est d’autant plus  
grande, qu’on les plonge plus avant pour les rassons que  
j’ai déja alléguées.

L’expérience nous apprend que le froid resserre , & qu’il  
opere avec d’autant plus de violence qu’il est plus sou-  
dain : mais on ne peut favoir au juste la part qu’il a aux  
bons effets dont nous avons parlé ci-devant, puisque  
nous n’avons aucune regle qui pusse nous faire con-  
noître le degré de contraction qu’il a occasionnée.

On ne fauroit douter que cette derniere ne foitextreme-  
ment considérable après le grand nombre d’expérien-  
ces qu’on a faites pour s’en convaincre. La contraction  
des fibres extérieures fe communique à celles de tout  
le corps, par conséquent totites les humeurs doivent  
être pouffées avec plus de force dans les vaiffeaux où  
elles circulent : d’ailleurs la tension des fibres étant  
plus grande, leur vibration doit nécessairement être  
plus forte & plus accélérée , & cela à proportion que  
leur tension augmente ; de forte que le sang & les es-  
prits doivent *se* mouvoir avec plus de vitesse dans les  
vaiffeaux , & être extremement atténués ; d’où il fuit  
que Ptssage des *bains* froids doit nécessairement pro-  
duire tous les bons effets qui résultent de la fluidité du  
fang & des esprits, & de l’accélération de leur Vitesse.

Ce que je viens de dire, comparé avec la constitution  
du malade à qui on ordonne les *bains,* suffit pour nous  
faire connoître le tems qu’il doit rester dans l’eau, le  
nombre de fois qu’il doit en ufer, l’intervalle qu’il  
doit y avoir entre eux , les préparations que ce remede  
exige, & les précautions dont il faut ufer après l’avoir  
employé.

BAL 744

C’est à la contraction que catsse le *bain* froid , qu’on doit  
principalement attribuer la vertu qu’il a de supprimer  
les hémorrhagies, la gonorrhée & les fleurs blanches, &  
dc faire cesser l'impuissance.

Lorfque la matiere peccante qui casse les rhumatifmes  
chroniques, la goute, la sciatique , le boitement, &c.  
a été rendue plus fluide foit par les remedes , le régime  
ou l’ssa-ge régulier des *bains* chauds & tempérés, il ne  
faut souvent , pour achever la cure, que recourir au  
*bain* froid. L’atrophie nervetsse , que Baglivi attribue  
à un relâchement universel des nerfs qui aboutissent àla  
peau , doit vrai-femblablement céder au *bain* froid  
autant qu’à aucune autre méthode, pourvu que lespo-  
res ne foient pas trop promptement fermés par la vio-  
lence de la contraction : car dans ce cas la matiere ve-  
nant à fe jetter si.lr quelque autre glande , pourroit oc-  
casionner une autre maladie très-dangereuse.

Une propriété des *bains* indépendante de la froideur & de  
la pesanteur de l’eau, c’est d’amollir, de relâcher & de  
rendre flexibles par leur humidité toutes les parties de  
notre corps , comme il est aisé de s’en conVaincre en  
faifant tremper dans l’eau telle partie d’un corps ani-  
mal que ce foit. Les cornes & les fabots même des ani-  
maux fe ramollissent lorfqu’on les laisse tremper long-  
tems dans l’eau, surtout dans celle qui est chaude.

Cette eau en tant qu’humide, a la propriété de relâcher,’  
comme l’expérience leprouVe ; & cela n’est point in-  
compatible aVec ce que j’ai dit ci-deVantde la pression  
de Peau en général, & de la force de contraction des  
*bains* froids en particulier. La pression de l’eau s’ac-  
corde assez aVec la Vertu qu’elle a de relâcher & d’a-  
mollir les corps qu’on y plonge ; car sa pesanteur l’o-  
bligeant à s’insinuer dans leurs pores, les rend plus  
mous & plus flexibles. Néantmoins aVant d’avoir pro-  
duit cet effet, elle doit preffer les parois des Vaiffeaux  
qui lui cedent, comme font ceux du corps humain, &  
pousser le fluide qu’ils contiennent aVec une VÎteffepro-  
portionnée à la force de la pression. Mais si après que  
les humeurs ont été mifes dans un mouvement violent  
par la pression de l’eau fur le corps , on reste dans  
le *bain* pendant un tems considérable , les parties  
folides fe relâcheront, & deVÎendront nécessairement  
plus molles & plus flexibles. Cette obferVation est d’un  
grand ufage pour déterminer le tems qu’une personne  
doit demeurer dans le *bain* dans quelques maladies plu-  
tôt que dans d’autres.

Examinons maintenant comment il peut se faire que le  
pouVoir de contracter par le froid & de relâcher par  
l’humidité existent dans le même fu jet. On compren-  
dra fans peine qu’ils ne peuVent agir intensiVement en  
même-tems fans *se* détruire l’un l’autre, si l'on consi-  
dere que des qualités opposées ne siauroient subsister  
en même-tems dans le même scljet : mais, comme je  
l’ai observé dans la derniere section , l’humidité agit  
fort lentement, & est long-tems à produire foneffet,  
au lieu que le froid agit aVeç plus de promptitude & en  
moins de tems , comme une infinité d’expériences le  
prouVent. C’est pourquoi , bien que le *bain* froid  
pusse d’abord resserrer, il ne laisse pas de relâcher  
lorsqu’on y reste trop long-tems : mais il n’y a persim-  
ne qui puisse supporter assez long-tems le froid pour lui  
donner lieu de produire ce dernier effet. La principale  
raifon pour laquelle le froid refferre aVec tant de vio-  
lence les membranes dc notre corps, c’est qu’il cause  
une fensation desagréable : car telle est la structure &  
la constitution de l'économie animale, que lame a le  
pouVoir de resserrer ou de relâcher les membranes &  
les Vaisseaux du corps autant qu’il est nécessaire pour la  
conserVation de la vie ; quoique nous ne cOmpre-  
nions point la maniere dont l’ame opere sur no-  
tre corps, ce seroit cependant la plus grande fo-  
lie du monde de nier une classe de la vérité de la-  
quelle nous sommes tous les jours témoins. Nlous  
éprouvons sans cesse que les membres de notre corps  
*se* meuvent en mille manieres différentes lorfque l’ame

745 BAL

le leur commande ; & il est aussi facile d’imaginer que .  
l’anie agit immédiatement fur les nerfs & les autres |  
parties folides de notre corps , que fur les esprits ani- |  
maux, n’étant pas plus difficile de conceVoir qu’une  
sclbstancc purement fpirituelle puisse agir fur une  
matiere stolide que sim celle qui est fluide. Lorfque  
le corps est dans un état de. relâchement , il est foi-  
ble , languissant & sans action , & il Ee trouve  
tel dans toutes les paflions qui sont accompagnées  
de plaisir. Au contraire toutes les passions de l ame qui  
causient de la douleur , du chagrin & de l’inquiétude,  
com me la haine, la vengeance , l’épouvante & la fur-  
prsse, jettent tout le corps dans un état de contraction,  
comme cela paroît par le rétrécssement des veines , la  
vivacité des yeux, la contraction de la prunelle, la pâ-  
leur du vssage & silrtout des levres ; ce qui n’est pas  
une petite preuve de la sagesse de l’Auteur de notre  
être, qui veille fans cesse à notre conservation. Car par  
' ce moyen la force du corps augmente lcrfqu’il en a le  
plus befoin, soit pour résister au danger ou pour l’évi-  
ter. Quelques-uns ont montré une telle agilité dans un  
accès d’épouvante, qu’elle passeroit toute croyance, si  
*tout* le monde ne savoir combien on est vigoureux &  
agile dans de pareilles circonstances. La raison de cette  
force excessive que nous fentons lorfque les vaisseaux  
font contractés , est évidente par la proposition du  
Docteur Cheyne touchant la force des animaux, par  
laquelle il prouve *qu’elle est en proportion triplée de la  
quantité defang qui coule dans les vaisseaux.* Mainte-  
nant la quantité du sang augmente en proportion à ce  
qu’elle est lorfque les vaisseaux sont rétrécis ou relà-  
chés; car c’est la même chose à tous égards que les  
vaisseaux subsistent dans la même grandeur, & que le  
Eang augmente, ou que celui-ci demeure toujours dans  
le même état, & qüe les vaisseaux dans lesquels il cou-  
le se rétrécissent ; de silrte que l’on remarque toujours  
la même force dans un animal dont les vaisseaux font  
rétrécis de moitié, que dans celui dont les vaisseaux  
fubsistent dans leur premier état, quoiqu’ils contien-  
nent le double de sang. Ainsi outre les avantages com-  
muns à tous les *bains,* ceux d’eau froide ont cela de  
particulier, qu’ils donnent une contraction violente &  
univerfelle à toutes les membranes & à tous les vaif-  
feaux du corps, & rien n’est si surprenant dans les cu-  
res qu’ils operent, que les essets qui résultent de cette  
cause.

L’eau a certainement la propriété de ramollir & de felâ-  
cher notre corps lorsqu’elle lui est appliquée,& d’y cau-  
fer de grandes altérations ; & comme la pression de  
l’eau est rendue plus efficace par le froid, de même la  
chaleur augmente en elle la vertu qu’elle a de relâcher.  
Car une chaleur douce relâche toujours les fibres de  
notre corps par le sentiment agréable qu’elle caufe ;  
de Eorte que lorsque nous voulons jouir des avantages  
d’un relâchement universel, nous devons recourir aux  
*bains* tempérés , comme est celui de Buxton, qui est le  
plus tempéré de tous les *bains* d’Angleterre. Le pre-  
mier avantage que ce *bain* procure est de délasser. C’est  
la coutume ordinaire de ceux que le cheval a fatigués  
de fe mettre pour quelque tems au *bain,* aussi-tôt qu’ils  
ont mis pié à terre, & par ce moyen ils fe trouvent  
aussi frais & aussi difpos qu’ils l’étoient à leur lever ; la  
lassitude n’étant autre chofe qu’une trop grande tension  
des fibres occasionnée par un exercice trop violent &  
trop continu ,. elle doit cesser après qu’on les a relâ-  
chées : c’est par la même raision que le siommeil dissipe  
la lassitude.

Ce relâchement universel que le *bain* caisse, élargit si fort  
les pores, que la tranfpiration en devient beaucoup  
plus abondante qu’en aucun autre tems. Il est arrivé à  
des perfonnes extremement rcpletes de perdre dans  
moins de quinze jours plus de seize levres de leur poids  
par le Eeul tssage du *bain.* On peut se procurer par ce  
moyen tous les avantages d’une transpiration libre ,  
quoiqu’il Eoit vrai de dire qu’on devient essuite plus  
fensible au froid. Je stiis persuadé que l’sshge circonf-

B A L 746

pect du *bain* froid au fortir du chaud , peut non-seule-  
ment prévenir cet inconvénient, mais rendre encore  
le *bain* chaud plus salutaire dans plusieurs cas. *LO bain*ainsi pris a dissipé des douleurs violentes dans la tête, le  
dos & les articulations. Un Gentilhomme de ma con-  
noissance avoit une douleur fixe dans la poitrine depuis  
environ deux années, & il en a été guéri en usimt qua-  
tre ou cinq sois de ce *bain.* Il guérit les rhumatifmcs  
chroniques , la goute, la colique & la contraction des  
tendons. Il est aisé de fiavoir comment tout cela se sait  
par la théorie que nous venons d’établir.

Le *brin* chaud produit de bien meilleurs effets lorfque  
l’eau s’insinue dans le corps parles pores de la peau ; car  
venant àsie mêler avec le simg , elle délaye & dissout  
les fila acides que sa sérosité contient, & en facilite l’é-  
vacuation par les glandes destinées à cet usage. C’est  
ce qui fait que le *bain* est si fal.utaire dans toutes les  
maladies causées par la surabondance des sels , telles  
que le Ecorbut & la plupart des maladies de la peau.

Quoique ce soit une notion généralement reçue que l’eau  
dans laquelle on *se* baigne pénètre dans le corps & se  
mêle par ce moyen avec le sang, plusieurs l’admettent  
cependant sians siavoir pourquoi, soit pour n’avoir pas  
examiné avec allez de soin la cause de cet effet, ni con-  
sidéré les objections qu’on a faites contre ce fentiment.  
Plusieurs expériences prouvent que l’eau a le pouvoir  
de s’insinuer dans les corps qu’elle touche. L’on siait  
qu’un ais de siapin contre lequel la pluie donne sie gon-  
fle considérablement; les particules aqueusies qui flot-  
tent dans Pair Pont obligées par la pression de celui-ci  
si.)r elles , de s’insinuer dans les pores du bois, où elles  
ne rencontrent aucune résistance, & dans lesquels les  
particules d’air ne siluroient pénétrer à caisse de leur  
groffeur. Il est certain , malgré toutes les apparences  
contraires, que les particules dont l’eau est composée  
simt plus petites que celles de Pair, puisque les premie-  
res Pe frayent un passage à travers plusieurs corps , que  
les autres ne fauroient pénétrer, Elle s’insinue dans la  
peau des animaux, même après qu’elle est desséchée &  
convertie en cuir. Bellini en a fait l'expérience fur la  
peau d’un homme mort qu’il plongea dans l’eau, au  
moyen d’une pierre qu’il y attacha, après l’avoir fait  
médiocrement sécher ; au bout de quelques heures  
Peau s’étoit fait un passage à travers. Mais rien ne prou-  
ve mieux la force qu’a l’eau de pénétrer dans les corps  
qui lui font contigus, que l’expérience suivante.

Attachez un bout de fouet ou de corde de telle longueur  
qu’il vous plaira, ( mais plus elle fera longue, plus l’ex-  
périence fera sensible, ) à un crochet ou telle autre cho-  
sie qu’il vous plaira , & à l’extrémité de cette corde un  
poids d’une grosseur suffisante ; vous vous appercevrez  
qu’il s’éloignera de la terre lorsque le tems fera humi-  
de, & qu’il s’cn approchera lorsqu’il sera *sec.* Vous  
pouvez encore faire monter ce poids en mouillant la  
corde avec une éponge ; par ce moyen un petit nombre  
de particules d’eau surmonteront quelque résistance fi-  
llie que ce soit, pourvu que la corde puisse y résister.  
Or comme le petl d’eau qui s’insinue dans les pores de  
la corde n’y est poussée que par une force égale au  
poids de la colonne d’air qui pefe fur Peau , il saut né-  
cessairement que cette derniere agisse par quelque pro-  
priété capable d’augmenter considérablement sia force  
& qui ne peut être autre que celle du *coin.* Les forces  
des coins font réciproquement proportionnelles aux  
angles que leurs côtés forment; dans les spheres leur  
plus ou moins de courbure, doivent être considérés fe-  
lon les angles qu’elles forment ; lorsqu’on considere  
les spheres comme des coins, les degrés de courbure  
dans les spheres sont réciproquement comme leurs ra-  
yons. Or les particules de l’eau quoiqu’infiniffient  
petites , étant beaucoup moindres que celles de  
Pair, il faut nécessairement lorfqu’elles agissent com-  
me coins, que leur action augmente infiniment & qu’e|-  
le furmonte une résistance finie. Supposions maintenant  
la résistanee que l’eau rencontre lorsqu’elle pénetre

στ47 PAL

dans nos corps telle qu’on voudra, il n’est pas croyable  
qu’elle foit au-deffus de celle dont j’ai parlé & qui ce-  
de pourtant à une petite quantité d’eau. Les expérien-  
ces dont j’ai fait mention euffent mis cette matiere  
hors de toute difpute , si elles euffent été faites fur des  
peaux d’animaux vivans , comme elles Pont été fur des  
peaux d’animaux morts. La feule différence qu’il y a  
en ceci est , que dans les animaux vivans, il s’éleve  
continuellement dans l’air des fumées ou vapeurs à tra-  
vers les pores de la peau par une tranfpiration insiensi-  
ble, au lieu qu’il n’en est pas de même de ceux qui simt  
morts. Quoique ces vapeurs s’élèvent avec une force  
considérable, elles n’en ont point cependant affez pour  
résister à l'impétuosité avee laquelle l’eau cherche à  
s’insinuer dans les pores des corps qu’elle rencontre,  
cette impétuosité étant aussi considérable que je l’ai dit.  
Et quoique la quantité de matiere qui fort du corps par  
la tranfpiration dans l’espace de vingt-quatre heures  
foit très-grande , puisqu’elle est les cinq huitiemes des  
alimens que l’homme prend en ün jour; néanrmoins  
en supputant la quantité de matiere qui sort par la peau  
dans le tems donné, nous la trouverons beaucoup au-  
dessous de ce qu’il faudroit qu’elle fût, pour empêcher  
d’eau de s’insinuer dans notre corps, lorfque nous siom-  
'mes dans le *bain.* Le Docteur Pitcairn a démontré que  
la matiere qui sort par la transpiration insensible dans  
une minute , est la 1200 partie de celle d’où elle sort,  
c’est-à-dire , qu’un scrupule de peau transpire -si— d’tm  
scrupule dans une minute , & conséquemment une  
dragme de peau *xsuc* d’une dragme dans le même  
tems. Supposims maintenant qu’un morceau de peau  
d’un pouce en quarré pefe une dragme , il s’ensuivra  
qu’un pouce quarré transpire *xsuc* partie d’uûe dragme  
dans une minute : mais un pouce quarré de peau ïorse  
que nous nous baignons est pressé par un plus grand  
poids que lorfque nous sommes en plein air, & ce  
poids est égal à quatre-vingt-seize dragmes ; car nous  
pouvons établir que notre corps, une partie compen-  
-Tant l’autre, est plongée de deux piés dans Peau lorsi-  
que nous nous baignons; de Porte que chaque pouce  
quarré de peau doit porter un poids de vingt-quatre  
‘pouces cubiques d’eau égal à quatre-vingt-seize drag-  
mes ; un pouce cube d’eau pesant quatre dragmes susse >  
en négligeant la fraction, vingt-quatre pouces cubes  
doÎVent pefer quatre-vingt-seize dragmes. Maintenant  
.puisqu’il né transpire que rérss parties d’uhe dragme  
de matiere à travers un pouce quarré de peau dans une  
minute, il s’enfuit que cette matiere trouve en s’éle-  
vant une résistance 115200 plus grande qu’elle; car  
Ï200X 96 — II 5200. Quelle doit donc être la vitesse  
avec laquelle la matiere de la transpiration sie meut, si  
nous supposions qu’elle souleve un poids 115200 fois  
pluspefant qn’elle ? Cela feroit, si la quantité totale de  
matiere qui fort parla transpiration en une minute, dé-  
ployoit *sa* force tout à la fois fur la colonne d’eau qui  
pefe fur elle :mais tant s’en faut que cela foit; l’cxha-  
lation des vapeurs n’est point continuelle, comme l’est  
la pression de l'eau , néantmoins les intervalles entre  
les instans qu’elles mettent à fortir du corps font extre-  
memcnt courts. Supposons que feize de ces instans dans  
une minute, foient égaux environ à un pareil nombre  
de pulsiitions de l’artere d’un homme salin : pour lors  
la quantité de vapeurs qui déploie *sa* force tout à la fois  
fur Peau quipefe fur elle , fera soixante fois plus petite  
que celle que j’ai d’abord assignée; cette quantité multi-  
pliée par 1200= 72000 , qui est le nombre despar-  
ties dans lesquelles une dragme de matiere capable de  
transpiration est divisée, & dont il n’y en a qu’une qui  
agisse contre quatre-vingt-seize dragmes d’eau en une  
Teconde'; de sorte que la matiere qui s’éleve dans llespa-  
ce d’une seconde doit lever un poids 6912000 plus pe-  
fant qu’elle, supposé qu’elle résiste à la colonne d’eau  
qui porte siur elle ; c’ar quatre-vingt-seize qui est le nom-  
bre de dragmes d’eau que porte un pouce quarré de  
peau , multiplié par 72000 , qui est le nombre de par-  
lies que contient une dragme de matiere capable de

BAL 748

transpiration, est égal à 6912000, qui est la différenee  
entre la quantité de matiere qui transpire en une Eecon-  
de, & la quantité d’eau qui résiste à sim mouvement. #

Je crois qu’il est assez visible que Peau du *bain* fe mêle  
avec les humeurs de notre corps, & il n’y a rien de si  
extraordinaire dans Pes effets , qu’on ne puisse déduire  
dé quelqu’une des propriétés dont je viens de faire  
mention sans être obligé de recourir aux fels dont les  
eaux sont imprégnées, quoiqu’ils puissent avoir quel-  
que part dans la cure de certaines maladies. J’ai cru  
qu’il étoit d’autant plus nécessaire d’appuyer mes rai-  
fions d’expériences connues, que ce que j’ai dit tou-  
chant le *bain* est tout-à-fait nouveau. Je laisse au Lec-  
teur à juger de la justesse des conséquences que j’en ai  
tirées,dans la perfuasion où jefuis qu’il a toutes les qua-  
lités nécessaires pour s’en bien acquiter. WaINwRIGHT.

11 ne me reste pas grand chose à dire sur une matiere que  
le Docteur Wainwright a si bien traitée. Je me con-  
tenterai de remarquerai! sujet des *bains* froids, qu’à  
mefure que le froid contracte les vaisseaux du corps,  
les folides agissent avec plus de force fur les fluides, ce  
qui contribue extremement à l’atténuation de ces der-  
niers ; le froissement entre les folides & les fluides aug-  
mente aussi, ce qui fait que l’on a chaud au fortir d’tm  
*bain* froid. En conséquence aussi de l’augmentation de  
l’action des folides sisr les fluides, la circulation est ac-  
célérée, & par-là les sécrétions, du nombre desquelles  
sont les sileurs, la transpiration & les urines, devien-  
nent beaucoup plus abondantes.

Pour que ces effets salutaires aient lieu, nous devons sup-  
pofer un certain degré d’élasticité , ou pouvoir dccon-  
traction dans les fibres animales ; autrement l’eau froi-  
de refroidiroit, & par une suite nécessaire, coaguleroit  
en quelque forte les liqueurs sans augmenter la force  
des folides, qui est cependant nécessaire à leur atténua-  
tion. Il suit de-là que ce seroit vouloir *se* procurer une  
mort certaine que de recourir aux *bains* froids dans les  
cas où l’on fent une espece de relâchement accompa-  
gné de foiblesse.

Je crois qu’il n’y a point de Medecin qui n’ait entendu  
quelques-uns de fes malades fe plaindre de certaines  
douleurs vagues autour de la poitrine, lesquelles ont  
leur siége dans les mufcles , quoique j’en aie con-  
nu qui fe sirnt trompés au point de les prendre pour des  
douleurs internes qui provenoient des poumons ; & iI  
peut *se* faire qu’une fensation de pefanteur sur la poi-  
trine & une certaine difficulté de respirer, quoique peu  
considérable, ait donné lieu à cette erreur. Dans ces  
Eortes de cas je recommande le *bain* froid à mes mala-  
des, perfuadé que je fuis par l’expérience que j’en ai  
faite, que c’est le remede le plus efficace que l’on p»ise  
fe employer. On doit en ufer de deux en deux jours  
pendant quelques femaines, fe plonger dans Peau à  
deux ou trois différentes reprifes & en fortir aussi-tôt.  
Lorsotie la maladie est une fois dissipée il n’est plus be-  
foin de ce remede. On doit avoir grand soin dans quel-  
que espece de cas que ce soit, de ne point s’habituer si  
fort aux *bains* froids , que l’on foit absolument forcé  
d’en continuer l’usage. Cctte précaution n’est pas  
moins nécessaire à l’égard des autres remedes, surtout  
de l’opium & du quinquina, dont l’usage immodéré a  
ruiné le tempérament d’tm grand nombre de perfonnes.

On a remarqué que le *bain* froid est extremement nuisit-  
ble dans les maladies des poumons qui tendent à la  
consomption , parce qu’il ne fait que hâter Pinflamma-  
tion des tubercules qui se font formés dans les pou-  
mons , & par conséquent la fuppuration.

Willis dans fon Traité de la phrénésie rapporte un cxem-  
ple remarquable d’une fille qui fut guérie de cette ma-  
îadie en fe baignant dans l’eau froide. Le Lecteur ne  
fera pas fâché d’en avoir connoissance.

Je fus appelle , dit cet Auteur, il y a quelque tems, au  
fecours d’une servante robuste & vigoureuse, que la  
fievre avoit rendue si furieusie , qu’on étoit obligé de  
l’attacher dans sion lit. Je lui tirai une grande quantité

749 BAL

de sang à deux différentes reprises , je lui fis donner  
plusieurs lavemens, & tels autres remedes usités dans  
pareils cas, seins compter les juleps, les émulsions &  
les potions hypnotiques : mais toüs ces secours ne lui  
furent d’aucune utilité ; elle passa huit jours entiers  
fans fermer la paupiere, toujours aussi furieufe qu’au-  
paravant,& demandant fans ceffe quelque liqueur froi-  
de pour appasser la fbif dont elle étoit dévorée. On lui  
donnoit autant d’eau qu’elle en vouloir, mais elle n’en  
étoit pas moins furieuse ni moins altérée. Comme l’on  
étoit pour lors dans le fort de Pété, j’ordonnai à la  
femme qui avoit foin d’elle de la mener au milieu de  
la nuit dans un batteau, de la dépouiller toute nue &  
de la plonger dans la riviere après lui avoir auparavant  
attaché une corde autour du corps de peur qu’elle ne  
fe noyât. Mais cette préeaution. fut inutile, car cette  
fille nageoit avec tant de dextérité fans l’avoir jamais  
appris, qulon eut eu de la peine à trouver un homme  
qui *se fût* mieux acquitté qu’elle de cet exercice. En-  
viron quinze à vingt minutes après on la tira de l’eau  
rassife & dans sim bon sens. On la mit au lit où elle dor-  
mit & sua abondamment, & sans qu’il fût befoin d’au-  
cun autre remede, elle recouvra parfaitement la fanté.  
Une cure aussi prompte & aussi heureuse fut l’effet d’un  
remede propre pour les chaleurs excessives & brûlantes ;  
c’est-à-dire, que l’eau en humectant & rafraîchiffant,  
modéra l’excès de la chaleur vitale & animale , qui  
étoient l’une & l’autre considérablement augmentées.  
WtLLIs , *de Delirio et Phrenitide.*

Je trouve à propos pour confirmer la vérité de cette hise  
toire , d’en rapporter une autre qui m’a été communi-  
quée par M. .Jean Floyer & par une Dame qui étoit  
mieux instruite de ce fait que ce Medecin , quoiqu’il  
eût assisté la femme , qui fait le fujet de ce que je vais  
raconter.

Le Docteur Floyer fut appelle pour voir la femme d’un  
Fermier qui habitoit dans un Village situé à quatre  
milles de Lichfield, laquelle avoit une fievre accom-  
pagnée de délire & d’une infomnie continuelle. Une  
nuit que la malade paroiffoit repofer, la femme qui la  
gardoit pressée de quelque nécessité, quitta la chambre  
pour quelques minutes. Elle trouva à fon retour tou-  
tes choses dans le même état où elle les avoit laissées ,  
& demeura environ un quart d’heure assise à coté du  
lit de la malade. Comme elle ne Pentendoit point *res-  
pirer* elle tira les rideaux croyant qu’elle étoit morte :  
mais quelle fut fa surprise , lorsqu’elle ne la trouva  
plus au lit. Après l’avoir inutilement cherchée dans  
toute la chambre, elle mit l’allarme dans la maifon,  
mais l’on trouva quelque tems après cette femme plon-  
gée jusqu’au cou dans le bassin d’une fontaine qui étoit  
dans la cour, qui n’avoit pas plus de cinq piés de pro-  
foRdeur & qui étoit prefque rempli. On l’en tira aussi-  
tôt pour la mettre aussit, où elle s’endormit fur le  
champ. Aussi-tôt après il siIrVint des fueurs abondantes  
qui continuerent plusieurs heures. Elle s’éveilla fans  
délire & fe trouva parfaitement guérie.

Les Chymistes ont appliqué le mot de *bain, balneum,* à  
plusieurs chofes relatives à leur art. C’est ainsi que les  
Chymistes font mention du

BALNEUM ARENÆ , feu ou *bain* de fable pour la  
purification du mercure.

BALNEUM MARIÆ ou MARIS , comme on écrit  
quelquefois, signifie la chaleur de Peau bouillante. On  
place le vaisseau qui contient la matiere qu’on veut dise  
tiler ou mettre en digestion dans un autre rempli d’eau  
fous lequel on allume du feu , afin que Peau s’échauf-  
fant échauffe aussi la matiere contenue dans l’alembic,  
& ne lui cOtnmunique pas une chaleur plus grande que  
la sienne.

C’est la coutume des Chymistes de donner des noms  
grands & fonores à tous les instrumens dont ils fe fer-

BAL, 750

vent, & à tous les phénomenes qui siirVietment dans  
leur art. Ils appellent, par exemple *fulmination t ce*que l’on nomme communément *explosion’, & badn-ma-  
rie,* la chaleur de l’eau bouillante.

BALNEUM SICCUM, *Bain sic,* est lorsqu’on entoile  
ïe le vaisseau qui contient les matieres siir lesquelles  
on veut opérer de sable, de limaille de fer ou de cen-  
dtes qulon a eu foin de faite chauffer auparavant.

BALNEUM VAPORIS, *Bain de vapeur* ; c’est lorsu  
qu’un vaisseau qui contient quelque matiere est échauffé  
par la vapeur de l’eau chaude.

Comme l’on a droit d’exiger que je difé dans cet article  
quelque chofe des eaux de Bath , je m’en tiendrai à la  
description du Docteur Cheyne, qui est la plus exacte  
& la plus distincte que j’aie vu jusqu’ici.

*Des Eaux de Bath.*

Les Savans ont été sort partagés sur. la cause de la cha-  
leur des eaux de Bath. Je n’ai rien négligé pour la dé-  
couvrir moi-même, & j’ai toujours tâché de la dé-  
dusse de l’expérience ordinaire qui consisté à mêler en-  
semble parties égales de limaille de fer & de foufre eti  
poudre , & à en faire une pâte avec de Peau. Si l’on  
enferme cette pâte dans une terrine & qulon la place  
dans une cave fous le robinet d’une fontaine , enforte  
que Peau tombe deffus lentement & régulierement,  
elle fermentera à un tel point que Peau qui eh sortira  
aura la même chaleur & les mêmes vertus que celle de  
Bath , quoique moins agréable & moins appropriée au  
corps humain. Cette expérience est fort commune , &  
les corps dont je viens de parler font les seuls dans la  
nature , dont le mélange échauffe l’eau sans le secours  
du feu. « Il est certain , dit Toürnefort, que la limaille  
« de fer s’échauffe considérablement dans Peau corn-  
«mune , & beaucoup plus dans l’eau de mer. Que si  
« l’on y ajoute quelque peu de foufre en poudre , ce  
« mélange acquerra une telle chaleur qu’il fera imposi  
a sible d’y tenir la main ». M. le Chevalier Newton,  
dans la derniere Edition de sim Traité d’Optique, pag.  
3 54. dit, « que le Eoufre, tout grossier qu’il est, étant ré-  
a duit en pâte avec une égale quantité de limaille de fer  
a & un peu d’eau, agit fur le fer, s’enflamme au bout de  
« cinq à six heures & acquiert une chaleur Insupporta-  
« ble ». Une preuve que la chaleur des eaux de Bath ne  
vient que des principes qu’elles contiennent ; c’est  
qu’elles la conservent beaucoup plus long-tems qu’au-  
cune autre eau que ce soit, échauffée au même degré.  
Il est donc inutile de recourir aux Volcans ou feux fou-  
terrains pour expliquer ce phénomene. On ne connoît  
aucun Volcan dans la partie Septentrionale de l’An-  
gleterre , & il est difficile de concevoir comment le feu  
eût pu se conserver si long-tems fous terre , seins *se  
frayer* un paffage , ou fans fe manifester par quelque  
autre signe. Le foufre contenu dans les eaux de Bath  
est fensible aux siens, il nage par gros pelotons silr leur  
sijrface mêlé avec de la terre & quelques fubstances  
minérales dont on fe fert ordinairement pour dorer  
l’argent, & l’on a trouvé qu’il est un remede efficace  
pour le fcorbut , la lepre , les dartres & autres mala-  
ladies de la peau. Le fer qu’elles contiennent se mani-  
feste par la couleur bleue que leur, donne l’infusion de  
la noix de galle. Il est vrai que cette teinture n’est ni  
aussi forte ni aussi fensible un moment après que l’eau  
est sortie de la pompe, qu’il faudroit qu’elle fût, s’il y  
avoit dans leur composition une quantité de ferpropor-  
tionnée à celle qulon y découvre par l’expérienee dont  
nous allons parler.

Mais pour mettre tout ceci dans un plus grand jour, il est  
bon de faire les obfervations suivantes.

Premierement, que lorsqu’on distile les eaux de Bath , il  
ne reste au fond de la cornue qu’un peu de chaux corn-  
mune, ou de fel marin pareil à Celui que l’on trouve en  
distilant l'eau de pluie , si l’on en excepte quelque peu  
de fable ou de terre que la Vlolence de la pompe a obli-  
gé de monter avec l’eau ; de - là vient que les eaux de

75ΐ BAL

Bath ne contenant aucun principe ialin , ne fauroient  
conserver dans leur propre substance que les parties les  
plus légeres du soufre & du fer.

Secondement, que cette eau est autant imprégnée de sou-  
fre qu’elle le peut être.

Ce qui prouve que cette eau contient une plus grande  
quantité de fer qu’on nlen découvre par les fens & par  
les expériences qui ont été faites jufqu’ici, c’est qu’elle  
échauffe , & qu’on ne connoît aucun mélange que le  
fer qui ait cette propriété. Il n’y a que ceux qui l’ont  
éprouvé qui puissent croire les effets falutaires qu’elle  
produit dans la plupart des maladies chroniques.Quelle  
autre fubstance que le fer est capable, au bout de quel-  
que semaines de redonner au sang, qui étoit d’un blanc  
bleuâtre, ou de couleur de suif, qui résistoit au couteau  
comme la colle forte , & nageoit dans fa sérosité com-  
me une ifle au milieu de la mer , les qualités qu’il avoit  
perdues, rendre toutes fes parties homogenes , d’une  
belle couleur rouge , & établir une proportion conve-  
nable entre fes parties nourriffantes & celles qui font  
purement aqueufes ? Il n’y a que le fer feul qui pusse  
redonner à une perfonne , dont le teint est d’une cou-  
leur pâle, cendrée, dont les yeux font creux, qui n’a  
ni force ni appétit & qui dort encore moins , qui puisse,  
dis-je , lui rendre le sommeil avec l’appétit, & cette  
vivacité dans le regard, qui est un témoignage assuré  
de la bonne disposition du corps? On voit toutes les an-  
nées un millier de ces exemples dans le lieu où fiant ces  
sources seilutaircs.

Troisiemement, il *r\’y* a personne qui ignore la vertu qu’a  
le soufre de déguifer les apparences & réprimer les opé-  
rations sensibles des remedes les plus actifs. On en voit  
des exemples dans les corps naturels , tels que l'anti-  
moine & le cinabre naturel, & dans quelques autres  
corps artificiels, tels que l’éthiops minéral & le cina-  
bre d’antimoine, dans lefquels le mercure est tellement  
bridé par le foufre, que fans paroître agir à l'extérieur,  
ils produifent les changemens les plus stlrprenans dans  
les corps animaux.

Puis donc que les eaux de Bath tirent leur chaleur du prin-  
cipe qu’elles ont au dedans d’elles-mêmes, qu’il n’ya  
parmi les corps naturels , que le soufre & le fer qui  
soient capables de produire un degré de chaleur pareil  
à celui qu’elles possedent, puifque le fer feul a la vertu  
d’opérer fur le corps humain des cures aussi surprenan-  
tes que celles des eaux de Bath ; que le soufre déguife  
les apparences & réprime les esters fensibles des corps  
les plus actifs,fans détruire leurs vertus falutaires & mé-  
dicinales; il s’ensuit que les eaux de Bath doivent né-  
cessairement leur chaleur à un mélange de particules  
ferrugineuses & sulphuretsses & leurs effets salutaires  
à une plus grande quantité de fer que celle qu’on a dé-  
couverte par les fens ou les expériences qu’on a faites  
jufqu’ici , jointe à un foufre leger dont on a fait voir  
les vertus & l’efficacité dans toutes les maladies chroni-  
ques. Les montagnes qui entourent le lieu où naissent  
ces sources ne font, comme tout le monde le fait au-  
jourd’hui que le réfervoir d’un grand nombre de miné-  
raux & des eaux qui les entretiennent ; & ( ce qui confir-  
me d’autant plus mon opinion)ces montagnes s’étendent  
jusqu’à la mer.

Toutes les eaux chaudes paroissent être principalement  
composées de ces deux principes , & ne différer qu’à  
proportion que le fer & le foufre y dominent plus ou  
moins. Celles où le foufre prédomine’font plus chau-  
des , plus dégoutantes & plus purgatives.

Des trois fources médicinales chaudes qui sont les plus  
célèbres en Europe , savoir celles d’Aix-la-Chapelle,  
de Bourbon, & de Bath, la premiere est celle qui con-  
tient le plus de foufre, ce qui rend *ses* eaux si Chaudes,  
si dégoutantes & si purgatives, qu’il y a peu d’estomacs  
capables d’en supporter la chaleur & le dégout, & peu  
de tempéramens, surtout s’ils font foibles, qui puissent  
résister à la violence avec laquelle elles purgent. Les  
eaux de Bourbon font d’une nature moyenne entre cel-  
les d’Aix- la - Chapelle & celles de Bath , elles font

BAL 752

moins chaudes, moins dégoutantes & moins purgati-  
ves que les eaux d’Aix-la-Chapelle , mais beaucoup  
plus que celles de Bath. Ces dernieres contiennent  
moins de soufre & plus de fer que les deux autres, &  
de-là vient qu’elles font plus agréables, qu’elles ont un  
gout de lait, & ne purgent jamais à moins qu’on ne les  
prenne avec trop de précipitation, ou en trop grande  
quantité, qu’elles donnent toujours de l’appétit,&rani-  
ment les esprits. Les eaux chaudes les plus foibles ne  
sont employées que dans les maladies les moins con-  
sidérables , & par les perfonnes sujettes à la phthisie &  
à la consomption : mais pour les usages de la Mcde-  
cine, on peut rendre les eaux chaudes les plus foibles  
d’une force égale aux autres par l'évaporation du prin-  
cipe aqueux & la concentration de leur principe ful-  
phureux , de même que l'on peut diminuer la force des  
autres par dilution , comme je l'ai souvent éprouyé.  
La même proportion de fer, de soufre, ni la même cha-  
leur ne conviennent pas indistinctement à toutes fortes  
de tempéramens. En général la force ( c’est-à-dire,  
la quantité de fer& de foufre ) des mêmes eaux chau-  
des est proportionnée à leur chaleur , de forte qu’il ne  
faut pour les proportionner à la foibleffe des tempéra-  
mens, que les boire plus ou moins froides.

Les eaux de Bath ayant une telle origine & possédant les  
qualités dont on vient de parler, doivent être nécessai-  
ment un excellent remede pour la goute & les autres  
maladies chroniques, pour les raifons suivantes. (1) Α  
cause de leur chaleur proportionnée aux befoills de la  
nature,& qui étant un peu plus forte que celle du corps  
humain , suffit pour communiquer une chaleur & un  
mouvement étranger aux vaisseaux & aux fluides qui  
en font privés, & augmenter par - là la chaleur natu-  
relle,& ranimer la circulation du sang. (2) Ces proprié-  
tés jointes à leur gout agréable & la douceur du lait,  
qtIlelles possedent, les rendent amies de l’estomac & un  
véhicule excellent pour introduire dans le sang d’autres  
médicamens spécifiques. Eans catsser ce dégout & cet  
abattement dans les esprits qui accompagnent Pufage  
des eaux chaudes que l’on connoît jusqu’ici, ni ce frisi  
fonnement & cette humidité que cauEent les eaux mi-  
nérales froides, ce qui les rend inutiles, & même nui-  
sibles dans quelques maladies nerveufes. Ajoutez à cela  
(3) leur principe calybé , qui est si visible dans fon  
union avec le soufre , que les malades en retirent tout  
le bénéfice , & ressentent tous les effets falutaires des  
meilleures préparations de ce remede , ( & quels effets  
ne sont pas capables de produire ces deux puiisans *re-  
medes* combinés ensemble ? ) sans causer ce dégout &  
ce dérangement d’estomac que produisent toutes les  
autres préparations martiales. (4) Le soufre en s’unisi  
fant avec le mars compofe une espece de favon naturel  
propre à nettoyer les vaiffeaux des vifcosités qui s’atta-  
chent à leurs parois , & à lever les obstructions des pe-  
tits vaiffeaux. Mais (5) ce qui, joint avec le reste , les  
rend un spécifique dans la goute, c’est leur qualité relâ-  
chante qui fait qu’elles ramollissent & rendent flexi-  
bles , les fibres trop roides & trop tendues , & facili-  
tent la transpiration des humeurs qui cassent cette ma-  
ladie. J’aurois encore bien des chofes à dire fur l’effi-  
cacité de ce remede , dont nous sommes redevables  
aux soins que prend la nature de soulager les miseres de  
la vie humaine , mais cette foule innombrable de per-  
scmnes perclufes de leurs membres & affligées de ma-  
ladies chroniques, qui viennent à Bath toutes les an-  
nées pour obtenir leur guérifon , ou du moins un sou-  
lagement dans leurs maux , est plus propre à con-  
firmer ce que j’avance , que tous les raifOnnemens  
que la Philosophie ou la Réthorique pourroient me  
fournir.

Il est aisé de démontrer que la force. la pression & le poids  
des eaux de Bath , fuffisent pour surmonter plusieurs  
millions de fois la force de la transpiration, & par con-  
séquent , que ces eaux en relâchant les fibres de tous  
les vaisseaux, & pénétrant à travers l’épiderme, & me-  
me à travers les tuniques des petits vaisseaux, s’insi-  
nuent

BAL

nuent dans les plus petites glandes , entrent par le  
moyen des veines dans la masse du *sang,* & contribuent  
par la force de la circulation à lever les obstructions de  
toute l’habitude du corps ; ce quifuffit pour rendre rai-  
fon.des effets furprenans que produit le *bain* de ces  
ieaux dans les enflures, les paralysies, la séCheresse fcor-  
butique de la peau, les écrouelles & tumeurs fcrophu-  
lcufes, l’atrophie nervcufe des membres, les douleurs  
fciatiques, celles des articulations, les rhumatifmes  
froids, & les foiblesses qui fuivent la goute. Cela pa-  
roîtra beaucoup plus éludent, si la doctrine de l’attrac-  
tion des corps animaux que le Docteur Keil a si fort  
perfectionnée est vraie. Il *y* a quelques années qu’un  
Gentilhomme,fur la bonne toi duquel je pouvois comp-  
ter, m’assura qu’ayant gagé une somme considérable  
fur un cheval de coursi?, & la personne qui devoir le  
conduire étant venue à mourir peu de jours avant ce-  
lui qu’onavoit indiqué pour disputer le prix, il se re-  
folut à courir lui-même, ce qui l’obligea de jeuner & de  
faire beaucoup d’exercice pour réduire fon corps au  
degré d’emboinpoint qu’il jugeoit convenable. Qu’a-  
près que la partie eut été acceptée, & la courfe faite ,  
il fe fit pefer avec foin à la poste , & revint aussitôt  
après chez lui, où après avoir bu une pinte de bouillon  
de poulet, qui pouvoit pester environ une livre , il *se*mit au lit où il dormit douze heures de sinte. S’étant  
fait pefer ensuite de la même maniere qu’auparavant ,  
il trouva sim poids augmenté de trois livres , si je m’en ’  
souviens ; par où il conclut que sim corps avoit absor-  
bé environ deux livres de Pair qui l'environnoit. Ce  
fait prouve plus manifestement que les eaux de Bath  
qui sont chaudes, & par conséquent plus actives, peu-  
vent s’insinuer par les pores de la peau dans les vaif-  
feaux fanguins , & concourir avec ce que l'on en boit  
à la production des effets salutaires qui résultent ordi-  
nairement des *bains.* Il est impossible de rendre rasson  
des sueurs copieuses dans lesquelles tombent les per-  
simnes qui demeurent long-tems au lit au sortir du  
*b An se* l’on ne suppose que leurs corps semblables à une  
éponge , ont absorbé une partie de l’eau dans laquelle  
estes fe sont plongées. Mais ces fueursEontpréjudicia-  
blcsaux personn^foibles, & dont les eEprits ont été  
dissipés: de-là vient qu’elles doivent les prévenir ou en  
ne fie mettant point du tout au lit, ou n’y demeurant  
que peu de tems.

Il est étonnant que le *bain ,* qui pendant un si grand  
nombre de siècles , a opéré des cures aussi si-irpre-  
nantes que celles dont on nous a consicrvé le sou-  
venir , & maintenu le crédit, & la réputation des  
eaux de Bath , soit tombé dans ces derniers tems ,  
(qu’on *a* commencé pour la premiere fois à boire les  
eaux) dans une telle difgrace, qu’il est rare qu’on y  
vienne pour cet effet. Avant qu’on eut introduit la  
coutume de boire les eaux de Bath, on y voyoit un  
grand nombre de perfonnes qui y cherchoientla guéri-  
sim des douleurs vagues, dont elles étoient affligées ,  
& de plusieurs autres maladies telles que la roideurou  
contraction des tendons, le boitement, ou l’amaigrif-  
sement.des membres, la paralysie ou lerhumatisine;  
mais aujourd’hui l’on guérit les maladies chroniques  
de quelque espece qu’elles soient par l’usage interne  
de ces eaux. Il faut de toute nécessité, si l'on fe baigne  
indistinctement, sims avoir pris conseil d’un Medecin  
expérimenté, fans avoir préparé comme il faut le corps  
& évacué les premieres voies, fans connoître la mala-  
die & confulter *seS* forces , la faifon convenable pour  
se baigner, & le tems qu’on doit demeurer dans le  
*bain sia* faut, dis-je, qu’il furvienne des accidens fâ-  
cheux capables de décréditer les *bains* en général. D’un  
autre côté, si ceux qui ont la direction des *bains entre-  
prennent* plus qu’ils ne peuvent faire ; il saut nécessai-  
rement qu’il y ait des perfonnes qui restent dans le *bain*beaucoup plus long-tems que leurs forces & la mala-  
die ne l’exigent. Telles ont été les caisses du mépris  
qu’on a eu dans ces derniers tems pour le *bain.* Mais  
je fuis persiiadé que s’il étoit ménagé avec autant de

*Tome II.*

BAL 754  
prudence & de discrétion qu’il le faudroit, il y auroit  
peu de maladies chroniques où il ne fût utile, & à la  
cure defquelles il ne contribuât, pourvu qu’on y feignit  
la boisson & les autres remedes convenables. Si l’on  
fait attention d’un côté à l’usage & à la réputation  
qu’ont eu les *bains* chauds parmi les Romains ,& aux  
dépenfes excessives qti’ils ont faites pour les rendre  
aussi beaux & aussi commodes qu’ils pouvoient l’être :  
si l'on fait attention que la plupart des maladies chro-  
niques font accompagnées ‘du défaut de transpiration ,  
& font par conséquent de l'espece froide & phlegma-  
tique , & toujours occasionnées par les obstructions  
que caufentlcs fucs gluans & visqueux : si d’autre part  
l’on réfléchit fur ce que j’ai dit ci-dessus, que l'eau  
chaude dans laquelle on *se* baigne , s’insinue à travers  
la peau dans les veines, & contribue par-là avec Celle  
que l'on a bue à lever les obstructions des petits vaise  
feaux, à délayer le fang & les liqueufs séparées ou con-  
tenues dans les glandes, à éehauffer, ranimer, mettre  
en mouvement & nourrir les parties qui dépérissent ;  
on condurra aussi-tôt que le *bain* ménagé avec prudent  
ce peut être extremement falutaire dans un grand nom-  
bre de maladies chroniques. Pour que le *bain* produla  
se tous les bons effets qu’on a lieu d’en attendre; il est  
nécessaire de distinguer les maladies auxquelles il est  
contraire , d’avec celles auxquelles il est utile. Ces  
maladies sirnt de trois especes : (1) il y en a qui affoi-  
bliffent les facultés raisonnables , ou rendent la tête  
douloureuse & pesante. Le *bain* chaud ne vaut rien  
dans ces sortes de maladies , parce qù’il peut en en-  
voyant des fumées ou des vapeurs dans la tête , les  
faire augmenter. De ce nombre, font l'affection hysté-  
rique, les convulsions, l’épilepsie, &c. Le *bam* ne  
vaut rien non plus tant qu’on est attaqué du vertige &  
d’une pesimteur de tête occasionnée par la plénitude de  
l’estomac. (2) Les maladies de la seconde espece l'ont  
celles qui affectent les poumons; car le *bain* enaug-  
mentant la vélocité du fang, peut dans ces Eortes de  
cas casser une pleurésie , une péripneumonie ou un  
crachement de fang. (3) Les maladies de la troisieme  
qui fiant accompagnées d’inflammations, de tumeurs  
mobiles , ou de douleurs vagues , telles que celles de  
la goute, ou d’un rhumatisine inflammatoire , exigent  
qu’on rejette l'usage des *bains* chauds , qui peuvent  
augmenter la premiere ou obliger la derniere à l'e jet-  
ter sur quelqu’autre partie. Ces cas exceptés, je ne  
conncis aueunc maladie chronique ( à moins qu’elle ne  
fnit tout-à-fait défespérée) qu’on ne puisse guérir par  
l’tssage modéré des *bains,* qui peut débarrasser les ca-  
naux, lever les obstructions, augmenter la chaleur na-  
turelle & faciliter la transpiration. Je finirai en don-  
nant une regle générale par laquelle on pourra connoî-  
tre si le *bain* est à propos , & si l'on ne l'a pas continué  
trop long-tems en tout ou en partie. On fera assuré que  
*le bain* est falutaire, s’il n’abat ni les esprits, ni les  
forces, ni l'appétit; car le *bain* chaud étant de la dallé  
des évaeuans, s’il n’entraîne que les humeurs peccan-  
tes , il ne peut produire aucun de ces mauvais effets  
dont nous parlons, & doit néceffairement être falutai-  
re s’il les évacue: il ne peut au contraire qu’être extre-  
mement nuisible , s’il dissipe les fucs nourrieiers, &  
entraîne plus de matiere qu’il ne faut.

Guidot a obfervé au moyen de plusieurs expériences que  
les eaux de Bath , foit qu’on les exposii à l’air ou qu’on  
les garde dans une bouteille de verre exactement bou-  
chée, retiennent plus long-tems la propriété qu elles  
ont de recevoir une teinture d’un pourpre bleuâtre  
avec la noix de galle, lolssqtle le tems est siroid & serein,  
que lorsqu’il est pésimt & humide ; c’est-à-dire, qulel-  
les retiennent plus long - tems leur principe calybé  
lorEqu’il gele, que lorsqu’il sait chaud ou qu’il pleut.  
On ne peut qd'avoir observé , pour peu qu’on ait fait  
ufage des eaux de Bath , qu’elles réussissent beaucoup  
mieux , aiguisent davantage Pappetit, rendent la di-  
gestion plus forte , & raniment davantage les éiprits  
lorfque le tems est sec, vif & ferein, que lorfqd'il est  
Bbb

755 BAL

pesant & humide : c’est à quoi contribuent la quantité  
des principes subtils , actifs , calybés, qui est pour  
Iors beaucoup plus grande dans ces eaux, & la force  
que' reçoivent les fibres, de la froideur, de la sérénité  
& de la sécheresse de Pair. Mais la principale obferva-  
tionque je Veux que l’on tire des expériences dont j’ai  
parlé, est que ce principe calybé est si délié , si fubtil.  
& si actif, qu’au bout de quelques heures, & qui plus  
est, de quelques minutes , il s’éVapore à traVers le lie-  
ge & le Verre , & qu’il peut retenir pendant un tems  
considérable , par la feule action de Pair qui l'environ-  
ne, ses propriétés & sa graVÎté spécifique. On Voit par-  
là comment on peut faire passer ce remede calybé si  
fubtil & si Volatil de l’estomac jusques dans les nerfs  
les plus reculés en aussi peu de tems & aVeçmutant de  
promptitude qu’on le Veut. L’eau élémentaire ainsi ai-  
guisée produit cet effet beaucoup plutôt qu’aucune au-  
tre préparation artificielle du fer, & deVÎent par-là un  
remede admirable dans le relâchement des nerfs & les  
maladies nervetsses, à quoi les eaux de Bath animées  
par ce principe calybé , fubtil & pénétrant, contri-  
buent lorsqu’on en ufe intérieurement & même exté-  
rieurement, en s’insinuant à traVers la peau dans les  
plus petits Vaisseaux , comme on l’a dit au siujet des  
*bains,* La petite quantité de fer qui s’introduit dans le  
corps par ce moyen, paroît en général fuffifante pour  
les befoins de la nature : mais dans certaines maladies  
chroniques on peut I’augmenter par de plus grandes  
dofes de fer artificiel, après que celui qui est contenu  
naturellement dans ces eaux a préparé les Voies. En  
effet, il est beaucoup plus sûr & plus prudent lorfqulon  
emploie le mars & les amers, de commencer par dès  
petites dofes, & de les augmenter à mefure que le  
pouls & les forces augmentent, & qu’on s’apperçoit  
que ces remedes ont perdu de leur efficacité par le fré-  
quent usage qu’on en a fait. Je me fouViens d’avoir ob-  
fervé dans quelques ordonnances du Docteur Radcliff  
qu’il donne quatre ou cinq gouttes de teinture de mars  
de Mynsicht, aVec quelques gouttes d’élixir de pro-  
priété, dans de l’eau simple, comme un amer caly-  
bé, même aux perfonnes parVenues à la maturité de  
l’âge. JlaVois blâmé cette méthode dans les premieres  
Observations que je donnai : mais j’ai eu raifon dans  
la suite de condamner la précipitation de mon juge-  
ment, & de reconnoître que c’est agir aVec beaucoup  
de prudence que de commencer par des petites dofes  
dans certaines maladies.

11 paroît difficile de concevoir comment la même eau  
chaude peut relâcher les fibres contractées, comme  
dans la goute & le rhumatisine, & contracter & reffer-  
rer celles qui semt relâchées, comme dans la paralysie  
& le dépériffement des membres. On ne sauroit cepen-  
dant douter que cela n’arrive dans les cas dont je viens  
de parler, & dans plusieurs autres où il est question de  
contraction & de rélaxation. Pour éclaircir cette ma-  
tiere , il ne faut qu’examiner ce que c’est que contrac-  
tion & rélaxation. Tous les fluides du corps humain  
étant enfermés dans des vaiffeaux, la contraction ne  
peut venir que,ou du sang & des autres fluides, ( quelle  
que foit la caufe du mouvement des muscles ) en ce  
que leur viscosité s’opposie à leur cours en obstruant  
les passages ; ou , de ce que la substance du muscle est  
offensée par quelque cause externe, ce qui le rend plus  
tendu & plus ferme & l’oblige à fe contracter. La ré-  
laxation\* est occasionnée par une obstruction des nerfs  
ou des vaiffeaux qui transportent les fluides, qui les  
empêche d’arriver jusqu’aux muscles, comme cela pa-  
roît dans la paralysie & l’atrophie nerveuse des mem-  
bres ; de Eorte, que dans ces deux cas , les obstruc-  
tions font la caufe de la contraction & de la rélaxa-  
tion. C’est pourquoi tout remede qui peut dissoudre

BAL 756

les fluides, lever les obstructions des petits vaisseaux,  
rendre la transpiration plus libre, & fortifier les fibres,  
est capable de contracter ce qui est rélâché & de rélâ-  
cher ce qui est contracté. Que ces effets foient appro-  
prié» à la nature des eaux de Bath , c’est ce que je crois  
avoir suffisamment démontré ci-deffus.

Si l’on demande dans quels autres cas, outre la goute, les  
eaux de Bath peuvent être salutaires : il sera aisé d’y  
repondre par ce que nous allons dire, savoir, qu’elles  
doivent faire beaucoup de bien dans tous les cas où le  
mars& le foufre en font, c’est-à-dire, dans la plupart  
des maladies chroniques, de quelque espece qu’elles  
foient. Dans les maladies aiguës & inflammatoires,  
dans toutes celles où le pouls a beaucoup de force & de  
vitesse, les eaux minérales ni les remedes calybés ne  
fauroient être convenables : mais dans tous les autres  
cas, ( si l’on en excepte ceux où il y a hémorrhagie\*)  
elles font non-seulement sûres , mais extremement  
bien-faifantes : on a fouvent éprouvé leur essiCacité ,  
selrtout, dans la cachexie, le sitorbut, le calcul, le rhu-  
matlsine & la jauniffe, dans les affections hypocondria-  
ques & hystériques, les vapeurs & la mélancolie, dans  
la paralysie, l’épilepsie & autres maladies céphaliques  
& nervetsses , dans celles de l’estomac & des intestins,  
les obstructions du foie & de la vésicule du fiel; les pâ-  
les-couleurs, la stérilité & la foibleffe qui fuit l’accou-  
chement; dans la suppression des regles & les autres  
maladies particulieres aux femmes.

Si une perfonne d’un tempérament foible & délicat, af-  
fligée des douleurs & des inquiétudes inséparables de  
quelqu’une des maladies chroniques dont nous venons  
Je parler, sans que fes vssceres soient endommagés,  
avoit à choisir un lieu en Angleterre où elle voulût  
paffer sia vie commodément. & agréablement, en pre-  
nantà la fois tous les avantages un lieu , lafalubrité  
des eaux, tant pour recouvrer l’appétit qu’on a perdu,  
& ce qui n’est pas petl, la liberté & la gaieté de l’ese  
prit, la vie reglée, la bonté des alimens, la chaleur, la  
propreté & les commodités du logement, la fraîcheur,  
& la ferenité de l’air, la facilité des amissemens & PaJvantage de converfer avec qui l'on veut ; en prenant,  
dis-je, tous ces avantages à la fois» *j’ose* assurer après  
une expérience de près de vingt armées, fans craindre  
d’être accusée de flaterie ou d’être contredit, que c’est  
à Bath qu’on doit *se* fixer.

Quelques personnes qui menent une vie frugale & réglée  
croyent qu’en buvant simplement ces eaux pendant  
quelque tems , seins prendre aucun autre remede ni  
avant ni après , c’en est assez pour être guéries des ma-  
ladies chroniques dont elles sont affligées : mais elles  
apprennent bien-rôt à leur dépens , si leur maladie est  
autre qu’un simple défaut d’appétit, q.llon ne doit ja-  
mais prendre les eaux de Bath fans avoir auparavant  
débarrassé l’estomac &les intestins , de peur que l’tssa-  
ge continuel de ces eaux venant à délayer les impure-  
tés adhérentes aux parois des vaisseaux lactés , ne les  
oblige à s’insinuer dans le fang. Elles ne doivent pas  
non plus s’attendre à être guéries de certaines maladles  
chroniques, surtout lorsqu’elles semt invétérées, sans  
le secours des remedes qui passent pour spécifiques dans  
ces sortes de cas , & auxquels les eaux de Bath four-  
lussent un véhicule aussi agréable qu’efficace. Car c’est  
être prudent que d’employer toutes les forces dont on  
est capable contre un ennemi aussi puissant & aussi re-  
doutable que l’est une maladie chronique.

Il est impossible de déterminer au juste la quantité d’eau  
de Bath qu’il est à propos de boire tous les jours : on  
doit fe régler en cela sur l’état du malade & la nature  
de sa maladie. Les persimnes dont le corps est fort,  
plein & replet , supportent une plus grande quantité  
d’eau que ceux qui ont le corps mou, délicat & amai-

\* Dans les hémûrrhagies qui fûnt occailonnées par des Obf peut-être le plus sûr moyen d’arrêter l’écOulement immodéré  
truétlons, les remedes calybés employés prudemment, peu- des regles produit par les obstructions de la matrice.

yent être d’une grande utilité en en détruisant la caste. C’est

*\*jyj* BAL

gri ; les jeunes gens plus que les vieillards , ceux dont  
les fibres sirnt fortes & fermes, plus que ceux qui les  
ontfoibles& relâehées; ceux qui ont la gravelle ou un  
rhumatisine, plus que ceux dont les organes de la di-  
gestion font dérangés , ou qui font fujets à des foi-  
blesses fcorbutiques ou nerveufes, &c. Mais en géné-  
ral, il Eeroit à souhaiter que ceux qui viennent à Bath  
pour leur fanté, bussent moins d’eau tous les jours  
qu’on ne le fait communément, & en continuassent  
plus long-teffis llufage dans les maladies chroniques.  
Je crois que l’on peut avancer en toute fuselé que tou-  
te quantité plus grande qu’une quarte ou deux pintes  
d’Angleterre dans la matinée, bue dans deux heures  
de tems , demi-pinte toutes les demû-hedres est plus  
qu’il ne faut.

Tout le monde peut s’appercevoir que cette quantité est  
plus que suffisante pour satisfaire aux intentions de  
ceux qui boivent les eaux minérales. Une plus forte  
dose ne fert qu’à distendre & relâcher les passages ali-  
mentaires , qu’à fe frayer un chemin dans les vaisseaux  
les plus grands & les plus ouverts , & à pousser le sang  
à travers les rameaux & les anàstomofes des plus gran-  
des veines & arteres , où les obstructions & les matie-  
res peccantes font moins fréquentes , tandis qu’elle  
laisse les plus petits vaisseaux capilaires dans l’état où  
Ils étoient, quoique ce foit dans ces vaisseaux qu’est le  
plus grand danger.

Le célebre Docteur Keil a protlVe d’une maniere éviden-  
te que le moyen le plus court d’altérer la masse du sang  
par le secours de ces eaux minérales, est de les boire  
peu à peu & à fréquentes reprises. Dans la plupart des  
maladies il suffit d’une pinte le matin, & même d’une  
demi-pinte pour les perfonnes dont le tempérament est  
affoibli, les organes de la digestion dérangés & qui ont  
de la disposition à vomir. Quelque quantité d’eau qu’on  
prenne, il vaut toujours mieux que ce foit à petites do-  
ses & par interValles raisonnables, pourvu qu’on ne  
laisse pas passer la matinée. L’eau de Bath que l'on boit  
aux repas contribue autant à la cure que l’autre, quoi-  
que froide , pourvu qu’elle foit récente & qu’elle ne  
foit point dépouillée de fes principes. Les prifes de  
l’après midi & du foir font plus arbitraires, & c’est au  
malade à en déterminer la quantité, fuivant qu’il s’ap-  
perçoit qu’elles conviennent plus ou moins à sim *es-*tomac. Lorsque la dofe du matin n’a point été trop  
forte, elles ne peuvent que lui faire dtl bien, pourvu  
que la quantité en soit proportionnée à celle du matin ,  
& qu’on ne les prenne que fur les quatre ou cinq heures  
du foir , & deux ou trois heures après fouper, ces tems  
étant les plus propres pour aider la digestion & entraî-  
ner ce qui peut rester des alimens dans l'estomac. Rien  
n’est plus nécessaire dans le cours de l'tifage de ces  
eaux que de le commencer à propos ; c’est à l’expé-  
rience&àla prudence du Medecin à en l'avoir propor-  
tionner les préparatifs, la dofe & les remedes que l'on  
doit prendre après à la maladie & à la constitution du  
malade ; ces chofes une fois posées, le malade ne peut  
manquer d’en ressentir les bons effets.

Il n’est pas moins difficile de déterminer la saison la plus  
propre pour boire les eaux de Bath, que le tems le plus  
propre à produire les maladies chroniques : générale-  
ment parlant, la plupart des maladies chroniques re-  
gnent au printems & en automne, & c’est dans ce tems-  
là qu’on a coutume de venir aux eaux de Bath. Mais  
ces eaux font toujours les mêmes, & l'on ne s’est jamais  
apperçu que le tems ni les faifons y apportent aucun  
changement , quoique les Variations de l'air & des fai-  
sons influent quelque peu Eur leurs qualités sensibles.  
Ceux qui les prennent depuis long-tems en difconti-  
nuent quelquefois Pufage dans le fort de l’été : mais il  
y en a un grand nombre d’autres, ceux principalement  
qui font d’un tempérament froid & délicat, qui s’en  
trouvent fort bien dans ce tems-là. Elles Valent mieux  
pour quelques-uns dans la plus grande rigueur de l’hi-  
ver , leur chaleur fuppléant alors à l’inclemence de  
l’air. D’ailleurs elles passent beaucoup mieux lorfque

BAL 75 8

les fibres font racourcies par le froid extérieur, ce qui  
rend la circulation plus prompte & plus forte. C’est  
donc la coutume & les commodités qui proViennent des  
circonstances extérieures, plutôt que la nature de ceà  
eaux & les effets qui en résidtent qui obligent à les  
prendre dans une faifon plutôt que dans une autre; II  
est aussi difficile de déterminer le tems pendant lequel  
on doit les prendre , que de fixer la durée de la mala-  
diechronique qui oblige de recourir à ce remede..s’il  
est Vrai, comme on n’en sauroit douter qu’elles foient  
de la nature des altérans, on doit les continuer jusqu’à  
ce qu’on en soit dégouté, ou que la maladie cesse. Ce  
tems doit être proportionné à la nature & à l’opiniâtre-  
té.de la maladie. Celle qui est héréditaire en demande  
plus que celle qui est accidentelle ; & celle qui est in-  
Vétérée plus que celle qui est légere ; les maladies ner-  
veufes plus que celles qui ont leur siége dans la maffe  
du Eang. Une Dame d’un tempérament languiffant,  
foible & hystérique, ayant demandé au célebre Syden-  
ham , ainsi que je l’ai appris de ltfi-même, combien de  
tems elle pouvoir prendre le mars en sureté; il lui ré-  
pondit qu’elle pouvoit le prendre trente ans de fuite, &  
recommencer, supposé que *sa* maladie continuât. Cette  
question revient au même que si l’on demandoit com-  
biefi de tems on doit manger & boire; car lorsqu’on  
est malade & que les remedes sirnt nécessaires, la na-  
ture s’en trouve aussi-bien, que du boire & du manger  
lorsqtl’on a faim. Je sai que l’on doit changer de reme-  
des dans les maladies chroniques, lorsqu’ils neprodui-  
sent plus aucun effet pour être devenus trop familiers ;  
de même que l’on doit changer d’aliment lorsqu’on en  
est dégouté. Mais cela n’a aucun rapport à la question  
proposée, dans laquelle on suppose que les eaux n’ont  
rien perdu de leur efficacité , & qu’on s’en trouve de  
plus en plus foulagé. Cela supposé, il n’y a point de  
doute qu’on doit les continuer jusqu’à ce qu’on soit  
parfaitement guéri , ou qu’elles ne produifent plus  
l’effet qu’on en attëndoit. Quelques perfonnes les ont  
bues pendant plusieurs années avec siIccès, & il y en a  
qui ne sauroient vivre ni *se* bien porter fans en boire ,  
comme cela paroît par les familles qui fesont établies à  
Bath pour être plus à portée d’en faire usage. Tant que  
la principale maladie ou celle qui sert comme de lasse  
aux autres, fubsiste en quelque degré, & que l’on re-  
çoit du foulagement de ce remede, il faut le conti-  
nuer, mais dans tout autre cas, il est plus sûr d’y re-  
noncer.

On a prétendu que les eaux de Bath prifes trop long-tems,  
disposent aux fievres & aux maladies inflammatoiress  
en enrichiffant, échauffant & exaltant le fang : mais  
cette objection silbsiste avec toute *sa* force à l’égard  
des meilleurs alimens & des remedes les plus efficaces.  
Le plus sûr est de faire ufage de cette modération &  
de cette tempérance si nécessaire en toutes chosies pour  
la conservation de la vie, & de discontinuer l’ssa-ge de  
ces eaux quand on ne s’en sent plus de besoin : mais  
tant que la maladie, chronique Continue, il n’est pas à  
craindre qu’on sijr-enrichiffe le sang en les prenant, le  
cas dont nous parlons supposant tout le contraire, c’est-  
à-dire , qtl’il reste une certaine viscosité & une acri-  
monie dans le siang & les humeurs : on ne doit donc  
point appréhender cet effet tant que la maladie origi-  
naire subsiste : mais lorsqu’on a été assez heureux que  
d’en être délivré, il faudroit être plus qu’imprudent  
pour fe jouer des remedes , de quelque efpece qu’ils  
foient. Il est vrai que peu de personnes sont dans ce  
cas; & lorsque j’en ai trouvé, je leur ai confessé de  
renoncer aux eaux & à tout ce qu’on pouVoit appeller  
remede, par la raisim que le meilleur médicament de-  
vient nuisible lorsqu’il est inutile. La plupart des ma-  
ladies chroniques pour la cure desquelles on ordonne  
les eaux de Bath , font de l’espece froide, & fuppofent  
le sang gluant, pauvre & dénué d’esprits ; de forte que  
tant que la maladie dure, on ne doit pas craindre de  
trop enrichir ou de trop exalter le fang ; supposé même  
que cela arrivât, il feroit aisé d’y remédier par la fai-

B b b ij

*y Hy* BAL

gnée, la diete &llusage de quelques purgatifs rafraî-  
chissans. Οηευνε, *Histoire de la nature et des quali-  
tés des eaux de Bath.*

\* Ce que Cheyne dit des eaux de *Bath* peut s’appliquer  
à quelques différences près à la plus grande partie des  
eaux minérales chaudes, telles que celles de Bourbon,  
&c. j’éh ferai voir le rapport lorsqu’on en parlera fous  
leurs articles propres.

BALOIOS , β'άλεως , comme Galien l’écrit ; ou βα-  
λόΐος, comme on le trouve dans le feptieme livre des  
Epidémiques d’Hippocrate, où il signifie un habitant  
de *Valœa s* ville de Macédoine ; ou le nom d’une per-  
sonne dont il rapporte le cas.

BALSAM ATIO, *Embaumement.*

BALSAMELÆON ; le même que *Balsamum è Mecha.  
Noyez Balsamum.*

BALSAMELLA, fuivant Blancard , est le même que  
*Balsamina.*

BALSAMICA, *Balsamiques.* Les remedes *balsami-  
ques* sont d’une nature quelque peu chaude & acre.  
Cette claffe comprend les remedes appelles céphali-  
ques , névritiques, apoplectiques, antiparalytiques, les  
cordiaux spiritueux & autres de cette espece. On met  
principalement au nombre des *balsamnfltes,* le bois  
d’aloès, *sa* résine , *sa* teinture ; le bois d’aloes blanc ,  
ou l’aubier du bois d’aloès , le siàndal citrin , & *sa* tein-  
ture concentrée en baume liquide ; l’ambre gris, le li-  
quidambar , le baume blanc, le siuccin , le benjoin, le  
styrax calamita & *sa* résine , le styrax blanc , le lada-  
num & *sa* résine ; les baumes du Pérou blanc & rouge,  
de Copaii , de Tolu; la vraie écorce de quinquina, le  
costus amer, la cascarille , la canelle , le girofle, la  
graine de paradis, les cubebes , le macis, la noix musi-  
cade, la siarriette, le thym, la rue, le serpolet, la lavan-  
de, le nard Celtique, l’origan, le dictamne de Crete , la  
marjolaine, la meliffe, la molucque , la camomile  
Romaine , le marum de Syrie, le basilic , Paurone , le  
stœchas, le sipicnard , le jonc odorant, les feuilles de  
laurier & de myrthe , & les huiles essentielles, vérita-  
bles & non falsifiées de ces simples, tirées par la distila-  
tion. Entre les compositions, nous mettrons le baume  
apoplectique de Crollius, celui de Zeller, de Scherze-  
rus , notre baume liquide de vie , l'esprit de baume du  
Pérou tiré fuivant notre méthode, les efprits de fuccin  
& de mastic , l'eau apoplectique de Slennert, l’eau  
d’Anhalt , la vraie essence d’ambre , les esprits vola-  
tils huileux, faits en aromatisant ces esprits avec les  
huiles de canelle, de macis & de cedre.

Les simples dont on vient de donner la liste, & les médi-  
camens qui en font composés , agissent & répandent  
leur vertu fur les liqueurs & les parties solides de notre  
corps , au moyen d’une huile ténue, éthérée, subtile &  
volatile , qui est très-douce & amie de la nature , &  
qui rend au *sang* & aux liqueurs les parties sulphureu-  
fes, chaudes & éthérées, dont elles manquent, aug-  
mente leur mouvement intestin de chaleur, & donne  
de la volatilité aux humeurs vitales. Ils contiennent  
encore un sel silbtil, acre, balsamique, qui augmen-  
te la force & la puissance élastique des arteres & des  
fibres mufculeufes , & en conséquence accélére puise  
sammentle mouvement progressif & circulaire des li-  
queurs ; ce qui est fuivi par la suite de la division des  
humeurs épaisses & visqueuses, de la réfolution des  
obstructions & entretient la tranfpiration, qui est le  
meilleur préfervatif contre les maladies.

Les *balsamiques* font donc d’un grand secours dans tou-  
tes les maladies de la tête, des nerfs, de la moelle , de  
l’épine, de l’estomac & du cœur, qui font entretenues  
par une cause froide, pour parler comme les Anciens,  
c’est-à-dire, l’épaississement, la condenfation des li-  
queurs, & l’atonie des parties nerveufes & memsoraneu-  
fes, comme dans l’apoplexie, la paralysie, la stupeur &  
l’engourdissement des fens, la foiblesse de la mémoire,  
la dureté de Fouie , la défaillance , la grande foiblesse,  
foit qu’on les emploie intérieurement ou extérieure-  
ment avec prudence.

BAL 760

Ils font aussi beaucoup de bien dans les vices de l’estomac  
& des intestins qui font causés par l’atonie, l'abondan-  
ce de crudités acides , visquetsses, le dérangement de  
la digestion, comme les gonflemens, les diarrhées,  
les coliques venteuses, le Vomissement; & convien-  
nent merveilleusement aux Vieillards, à toutes les per-  
sonnes foibles , & à ceux qui ont l’habitude du corps  
lâche, & font d’un tempérament phlegmatlque.

On les emploie utilement , furtout comme préserVatifs,  
lorsqu’une longue disposition humide & froide de Pair,  
notamment pendantT’automne & PhiVer , & spéciale-  
ment dans les pays Voisins du feptentrion , fait régner  
des toux humides, des diarrhées, des asthmes pitui-  
teux , des tumeurs œdémateufes , des rhumes de cer-  
veau , des rhumatifmes , des fievres intermittentes,  
& des affections causées par une disposition scorbuti-  
que des liqueurs , ou quand on a lieu de craindre ces  
accidens.

Mais il faut fe garder d’en faire un grand ufage lorfque  
les corps sirnt pleins de silng & d’humeurs, & que le  
ventre est constipé , dans la jeunesse, & dans les siljets  
d’un tempérament colérique & sensible.

Il y a vingt ans & plus que je me fers d’un médicament  
Iiquide *balsamique,* que j’appelle *Baume devie ,* qui  
est composé des meilleurs *balsamiques,* & surtout des  
vraies huiles *balsamiques* non-falsifiées, dont la bonté  
est si éprouvée, que l'on peut *se* passer aisément de tous  
les autres fortifians & *balsamiques,* quand on l'ait faire  
ufage intérieurement de ce remede. Ce médicament  
très-agréable & très-efficace , est déja connu dans les  
pays éloignés, où l'on a rendu justice, comme dans le  
nôtre, à l’excellence de l'a vertu fortifiante & restau-  
rante. Mais il est bon d’avertir qu’on en distribue fous  
mon nom à ceux qui ne sirnt pas star leurs gardes’, un  
assez semblable au mien , mais qui n’est composé que  
d’huiles falsifiées, ou plutôt qui n’en est qu’un mé-  
lange confus , incapable de foutenir la réputation que  
le mien s’est acquise. HOFFMAN.

Voyez *Balsamum.*

Voyez Vitae *Bals.amitm.*

BALSAMINA, *Balsamine.* Il y a deux plantes de ce  
nom, dont la premiere est ainsi distinguée.

*Momordica balsamina ,* Offic.’ *Momordica ,* Schrod. 4.  
105. *MomordicaOfficinarum* , Volck. Flor. Nor. 293.  
*Momordica vulgo,* Hort. Lugd. Bat. 429. *Momordica  
vulgaris,* Tourn. Inst. 103. Elem. Bot. 87. Boerh. Ind,  
A. 2. 76. Rupp. Flor. Jen. 41. *Momordica , Balsami-  
na, Cucumeraria, Pomum mirabilem* Chab. 135. Μθ-  
*mordica Balsamina mas ,* Ger. 290. Emac. 362. Parla  
Theat. 714. *Momordica, Balsamina rotundifoli a re-  
pens feu mas,* C. B. Pin. 306. Raii Hist. 1.647. *Balsa-  
mina cucumerina Indica, solio integro , fructu variega-*to,Chom. in Not. Hort. Mal. 8. 22. Flor. Mal. 52.  
*Balsamina cucumeraria*, J. B. 2.251. *Cucumis pani-  
ceus Cordel,* Hist. Oxon.2. 33. *Piperitis,* Tourn. Mat.  
Med. 3 57. *B ali a-Muce a piri,* Hort. Mal. 8. 21. Tab.  
2. *Cucumerina Indica, solio integro, fructu variegato >*Chom.inNot.

On la cultive dans les jardins , & elle fleurit au mois  
d’Aout.

Le fruit qui est celle de fes parties dont on fait ufage, a  
une qualité vulnéraire , rafraîchissante & quelque peu  
dessiccative. Il appaife les douleurs, furtout celles des  
hémorrhoïdes. Employé extérieurement, il est bon  
pour les blessures des nerfs, les hernies & les brûlures.

Le baume que l'on a tiré pendant long-tems du fruit de  
cette plante , en le faifant tremper dans l’huile & sé-  
cher au foleil, a une vertu admirable dans les blessu-  
res , les ulceres, les hémorrhoïdes, les ulceres de la ma-  
tri ce & les ruptures.

On distingue la seconde espece de *Balsamine* de la manie-  
re sclivante.

*Persicaria siliquosa-,* Offic. Ger. 361. Emac. 446. Raii

*ssii* BAL

Hist. 2. I328.Merc. Bot. 2. 28. Phyt. Brit. 90. Mer.  
Pin. 92. *Balsamina luteaasive noli me tangere,* C. B.  
Pin. 306. Tourn. Inst. 419. Elem. Bot. 332. Boerh.  
Ind. A. 320. Raii Synop, 3. 316. *Baljamina, herba  
impatiens sceu noli me tangere*, J. B. 2. 908. Chab. 287.  
*Mercurialiss.ylvestris-, noli me tangere dicta i sivepersi-  
cariasiliqursaÆarVTeleaz 296.*

On la cultive dans les jardins. Ses feuilles que l’on em-  
ploie sont’un diurétique si violent , qu’elles caufent le  
diabete , & passent pour avoir une qualité pernicieufe  
& mortelle.

BALSAMIŸA MAS, *Costus hortorum,* Offic. *Balsa-  
mitamas,* Ger. 523. Emac. 648. *Balsamita masasivst  
Costiu hortorum majors* Parla Parad. 482. *Balsamita  
major,* Boerh. Ind. A. 125. Hist. Oxon. 3. 3. Act.  
Reg. Par. An. 1719. 280. *Costus hortorum major,*Parla 78. *Mentha hortensis corymbifera, O.* B. 226.  
*Mentha corymbifera rsive Costus hortensis,* J. B. 3. 144.  
Raii Hist. 1. 363. *Mentha corymbifera Graeca, Roma-  
na , Sarrae enica, sive Costus hortensis*, Chab. 368. *Tana-  
ceturnfollis et odore menthae,* Herm. Cat. 697. Tourn.  
Insu 461. *Tanacetum hortensie, Lepidii foliis ferratis,  
Ageratum intense redolens,* Pluk. Almag. 361. *Tana-  
cetum hortensi, foliis et odore menthae*, Hort. Lugd.  
Bat. 697. *Ageratum latifolium ferratum)* Hort.Monsp.  
7. *Mentha Sarrae enica,* Offic. Ger. *Cocq.*

Les racines du *cocq* font dures, longues, fibreufes, & *pé-  
nètrent* fort avant dans la terre ; les feuilles inférieu-  
res font presque aussi larges que celles de la mente des  
jardins, d’tm verd pâle en tirant sim le jaune , portées  
siIr des longues queues, & dentelées tout autour d’u-  
ne maniere très-réguliere.Ses tiges ont plus d’un pié de  
haut, elles poussent un grand nombre de feuilles pa-  
reilles aux précédentes , mais plus petites. Elles fedi-  
vifent vers leurs fommets en plusieurs rameaux, dont  
chacun est terminé par des fleurs d’un jaune foncé, dise  
posées en ombelle fans pétales,contenues dans un caly-  
ceécailleux, mais plus petites que celles de la tanesie.  
Cette plante a une odeur douce, fort agréable. On la  
cultive dans les jardins , & elle fleurit au mois de  
Juillet.

On emploie fes feuilles en Medecine. Elles sont chau-  
des & dessiccatives, propres pour échauffer & fortifier  
l’estomac, pour appaisier les maux de tête occasionnés  
par le dérangement de ce vifcere, pour chasser les  
vents & préVenir les rots acides. Elles levent les obs-  
tructions du foie & de la rate , elles guérissent l’hydro-  
pisie & la jaunsse. Elles entrent dans les fomentations  
& dans les bains destinés à ranimer & fortifier les mem-  
bres. Μ11.1 ER, *Bot. Offic.*

BALSAMUM, *Baume.* Il y en a un grand nombre de  
naturels & d’artificiels.

Boerhaave donne l’analyse de tous les *baumes* naturels  
dans le procédé , où il traite de la distilation de la té-  
rébenthine.

La voici telle qu’il l’a laissée.

*Vinaigres esprit, deux sortes d’huile, résine et colophone  
tirés de la térébenthine distilée par le moyen de la  
rétorte.*

1°. *Prenez* une cornue de verre qui n’ait jamais fervi,  
coupez-en le col qui doit être grand , afin que son  
orifice ait une capacité considérable ; ce qui est  
extremement important dans cette opération.  
Mettez de la térébenthine naturelle & pure dans  
un vaisseau de terre , placez-le dans Peau bouil-  
lante, & l'y laissez jusiqu’à ce qu’elle soit devenue  
liquide comme de Peau. Verecz-la dans la cornue  
que vous aurez fait chauffer auparavant, de peur  
qu’elle ne caste. Il doit y avoir un tiers de la cor-  
nue vuide. Placez-la le col en-haut, jufqu’à ce  
que la térébenthine soit toute tombée au fond ;  
car s’il en restoit dans le col , elle s’éleveroit »

- Ë AL 762

dans le récipient par la distilation , & fàïiroit là  
liqueur qui monte la premiere. Mettez votre  
cornue au feu de fable, & y adaptez un réci-  
pient.

2°. *Faites* un feu capable de communiquer environ cent  
degrés, de chaleur au fable, & le continuez aü  
même degré jufqu’à ce qu’il ne sorte plus rien.  
Vous trouverez dans le récipient une liqueur  
claire semblable à lleaü , silr la siirface de laquel-  
le vous verrez si-lrnager une autre liqueur huileu-  
fe. Lorfqti’il ne sortira plus rien, vous changerez  
le récipient. La liqueur est claire & acide, staline,  
aquetsse , *se* mêle facilement avec l’eau , rafraî-  
chit l’estomac ; elle est fpiritueufe & extreme-  
ment diurétique ; elle fermente avec la craie ,fon  
acide fe joint à cette derniere ; & dans la distila-  
tion, on retire Peau toute pure. La liqueur hui-  
lesse qui surnageoit dans le récipient, est inflam-  
mable , légere , pure, spiritueuPe, ce qui sait  
qu’on l’appelle *Hitile éthérée de Térébenthine.*Elle est si pénétrante, qu’elle disiparoît lorsqu’on  
en frotte le corps, pénetre dans la maffe du fang, .  
& communique en peu de tems à l’urine une  
odeur de violette , ce qui prouve la facilité avec  
laquelle elle passe à travers tous les pores du  
corps. «

3°. *Changez* de récipient, & augmentez le feu à peu près  
audcgré de Peau bouillante, ce que l’on fait en  
verfant de l’eau fur le sable , & l’échauffant par-  
deffous avec une chaleur de cent & douze degrés.  
Entretenez-la ati même degré, en ajoutant con-  
tinuellement de Peau bouillante, à mesure que la  
premiere *se* consume. La matiere qui a resté dans  
le récipient après la premiere opération , est aussi  
épaissie que si le froid l’avoit condensée : mais  
elle fe fond de nouveau , pétille de tems à au-  
tre , & donne une liqueur acide pareille à la pré-  
cédente, qui *se* précipite au fond, & une huile  
furnageante qui ne diffère de l’autre que parce  
qu’elle est un peu plus jaune. L'une & l’autre  
ont à peu près les vertus dont on a fait mention ci-  
dessus.

4°. *Adaptez* un nouveau récipient & augmentez le feu  
jusqu’au dernier degré , mais avec précaution  
pourtant. Vous retirerez une eau acide rouge &  
péfante qui fe rend seule dans le fond du récipient,  
& une huile rouge & pénétrante , quoiqu’un peu  
vifqueufe, qui flotte fur fa surface. 11 faut remar-  
quer que l’huile fort par la distilation en même  
tems que Peau acide , qu’il n’arrive jamais que  
l’eau storte la premiere & essuite l’huile. Ce qui  
reste dans la cornue après cette derniere distila-  
tion étant refroidi est extremement rouge, dut  
& friable.

5°. J’ai poussé cette derniere matiere avec préCaution &  
peu à peu jufqu’au plus haut degré de chaleur que le  
fable & le feu de suppression peuvent donner, & j’ai  
eu par ce moyen une huile rouge épaisse ressemblante  
à la térébenthine , dont elle ne diffère que pa; la cou-  
leur. Il sort aussi quelque peu d’eau acide , rouge &  
péfante, & il ne reste presque rien au fond de la cor-  
nue.

6. On doit avoir grand soin dans cette opération que les  
vaisseaux ne *se* rompent point, parce que la su-  
mée subtile de la térébenthine prendrait feu, le  
communiqueroit dans la cornue & la feroit casser,  
ce qui expoferoit à mettre le feu à la maifon.

On peut retirer de la térébenthine une eau acide, une  
huile éthérée ou efprit de la maniere suivante. On  
met dans un alembic de l’eau de pluie jufqu’au  
tiers & la moitié autant de térébenthine; on adap-

*yejo* BAL

te un chapiteau à la cornue & ôn fait la distila-  
tion par le réfrigérant. On retire par ce moyen  
une eau acide & une huile pure & légere, & il  
reste dans la cornue une espece de colophone.  
On peut rendre l’huile que donne cette opération  
extremement odorante en mettant dans la cucur-  
bite des fleurs de lavande , des rofes & d’autres  
plantes odoriférantes. Il s’enfuit donc que la  
térébenthine Ee résout en une eau , en un *es-  
prit* sedin & acide, en une huile volatile & de la  
colophone plus fixe. On peut remarquer ici que  
1e résidu devient toujours plus épais, plus rouge,  
plus dur & plus friable , à proportion qu’il fort  
plus d’eau acide & d’huile volatile : on peut ce-  
pendant rendre le tout liquide, & le faire distiler  
en poussant le feu au plus haut degré de vio-  
lance.

Cette eau acide étant rectifiée & parfaitement séparée de  
fon huile , est peut-être le meilleur acide végétal que  
l’on connoiste jusqu’aujourd’hui.

*R E M A R QU E S.*

I. On voit par l’opération précédente quelle est la for-  
me sous laquelle les huiles naturelles résident dans les  
plantes; car d’abord , le fuç nourricier que fournit la  
terre paroît être une liqueur, quelque peu acide &  
aqueufe, qui dépofe peu à peu fa partie la plus grasse  
dans certaines parties de la\*plante, & qui venant dans  
1a fuite à augmenter par la chaleur, la maturation &  
l’assistance de tous les pouvoirs de la plante, paroît  
fous la forme d’une huile grasse, laquelle étant chassée  
dehors & essuyant les mêmes altérations dans un plus  
grand degré, compofe à la fin un *baume* qui contient  
une eau, un acide salin, un efprit onctueux & difleren-  
tes especes d’huiles, le tout mêlé enfemble & néant-  
moins séparable. Le *baume* acquiert cependant une for-  
me différente par la séparation de quelqu’une de fes  
parties. On voit encore par-là quelle est la différence  
des *baumes* naturels dans la Medecine & dans la Chi-  
rurgie , lorsqu’ils agiffent en substance & par l’union  
de tous leurs principes enfemble, ou au moyen de cer-  
taines parties séparées. La térébenthine employée  
feule & mêlée avec un jaupe d’œuf, devient un  
peu plus liquide & un remede admirable pour les ufa-  
ges de la Chirurgie. Donnée intérieurement elle est  
admirable dans plusieurs maladies, où elle donne des  
marques de fa vertu extraordinaire, par fa nature pé-  
nétrante & l’odeur de violette qu’elle communique à  
l’urine. Nous avons un grand nombre de *baumes* de  
cette espece , qui ne different pas tant par leurs vertus,  
que par leur prix & le lieu où ils naiffent. Tels font  
ceux de Judée , du Grand-Caire, d’Asie, d’Egypte ,  
de Jerico & celui de la Mecque; car tous ces noms ne  
signifient aujourd’hui que la même chofe , seivoir un  
*baume* blanc en forme de térébenthine liquide & d’tme  
odeur de citron. Les *baumes* de l’Amérique font de  
plusieurs especes & on les tire de disterens arbres, tels  
Pont le *baume* de copaii, dont la vertu est extraor-  
dinaire, celui du Perou, de Tolu & le Liquidambar.  
La véritable térébenthine découle du térébinthede Chio,  
du fapin, du larix & du pin : mais toutes ces especes Ee  
résolvent généralement dans les mêmes principes par  
le moyen de la chaleur & de la distilation, changent  
de nature avec le tems & produisent les mêmes effets.

2. On voit pareillement que toutes les différentes especes  
de *baume* dont on a connoissance, contiennent une eau  
acide ou esprit qui est volatil , préservatif, apéritif &  
pénétrant, aussi recommandable par fes vertus que par  
scm odeur. Cet esprit s’évapore aisément & en aban-  
donnant les *baumes,* les dépouille de leurs vertus &  
fait qu’ils fe confervent moins.

j. Les huiles qui montent les psemieres sont légeres,

BAL 764

limpides, totalement inflammables, extremementpé-  
nétrantes, ameres & d’un grand uflage en Chirurgie à  
caufle de leur qualité anodyne , résolutive & confoli-  
dante , qui fait qu’on les applique avec fucles toutes  
chaudes fur les membranes , les nerfs ou tendons la-  
cérés, piqués ou coupés. Elles font encore un topique  
très-essicace dans les plaies des veines ou des arteres,  
& dans les hémorrhagies abondantes , en tant qu’elles  
garantissent les nerfs, arrêtent le progrès de la putré-  
faction & font renaître les chairs. Dans ces cas on doit  
les appliquer chaudement fur la partie & les y affurer  
avec des plumaffeaux & un bandage convenable. Leur  
vertu balfamique est tout à-fait surprenante; car si l’on  
y fait tremper pendant quelque tems le corps ou quel\*  
ques parties d’un animal, & qu’après les avoir retirées  
on les suspende à l’air , & ensilite qu’on les trempe de  
nouveau dans ces liqueurs, il s’y forme une espece de  
croûte qui les met à couvert de la corruption , quel-  
que tems qu’on les garde. Les corps qu’on enferme  
avec cette huile dans des vaisseaux de verre, ne font  
jamais exposés aux atteintes de la corruption.Elle a ce-  
pendant cela de mauvais , qu’elle s’épaissit & s’obfcur-  
cit peu à peu. Cette huile étant employée extérieure-  
ment toute chaude , réfout les tumeurs froides, vise  
queuses & muqueufes, garantit les parties du froid,  
les relâche & les ramollit. Lorsqu’on en ufe intérieure-  
ment elle est apéritive, fortifiante , fudorifique , diu-  
rétique, & communique en peu de tems à l’urine une  
odeur de violette. C’est ce qui la rend extremement  
utlle dans les accès des fievres intermittentes , & lorse  
qu’on en frotte l’épine du dos avant que le frisson re-  
vienne , elle guérit quelquefois la fievre quarte. Il faut  
cependant en user avec précaution , car lorsqu’on en  
prend trop elle affecte la tête, la rend péfante & y cau-  
l'e de la douleur, elle caufe encore une évacuation  
abondante d’urine, & un écoulement de la liqueur des  
prostates & de la semence ; ce qui fait qu’elle excite à  
l’amour lorsqu’on en ulse avec modération. Ces raifons  
doivent nous porter à l’employer dans la cure de la go-  
norrhée , quoiqu’elle devienne souvent nuisible, lorf  
qu’on en prend trop, en enflammant les parties & en  
augmentant la maladie.

4. Les huiles les plus épaisses qui s’élevent dans cette  
distilation siont plus balsamiques, plus propres à incar-  
ner, plus anodynes, plus pénétrantes & plus émollien-  
tes, ce qui fait qu’on les emploie en qualité de topi-  
ques, préférablement à la premiere, dans les maladies  
de ceux dont le tempérament est plus chaud & par  
conséquent plus fujet aux inflammations; elles ne dif-  
ferent d’ailleurs en rien des premieres. L’huile épaisse  
& vifqueufe qui monte la derniere, est un incarnatif  
admirable qui confolide prefque siins suppuration , &  
un anodyn extraordinaire. Cette huile par scm mélange  
avec l’esprit de nitre de Glauber, occasionne une telle  
effervescence , qu’elle s’enflamme très-souvent.

5. Ce qui reste après qu’on a distilé la térébenthine aved  
l’eau, ou après que la premiere huile & le premier ese  
prit sont montés, est dur, friable, transparent & rou-  
ge lorfqu’il est refroidi. Si on le fait fondre légere-  
ment, qu’on y trempe tel infecte que ce soit, & qu’on  
l’en retire ensitite , il fera couvert d’une espece de  
croûte tranEparente comme l’ambre, à travers de la-  
quelle on peut voir le sistet, & qui conservera long-tems  
*sa* beauté, pourvu qu’on n’en ôte point le poli, ce qui  
arrive aisément à cause de la grande fragilité de cette  
croute résineuse. Mais la colophone qui reste après la  
seconde distilation, est plus dure & plus rouge, & fe  
réduit aisément en une poudre fubtile qui n’a prefque  
point de gout ni d’odeur. C’est cette poudre que l’on  
applique avec tant de succès sclr les os découverts, le  
périoste, les tendons ou lesmsscles lorsqu’ils sont brû-  
lés, corrodés, écrasés, piqués , coupés ou lacérés, &  
qui fournit un si excellent remede dans les fluxions sé-  
relues des jointures. Elle cicatrice encore très-promp-

BAL

tement les plaies & dissipe les excroifla-nces fongueuses.,  
des ulceres, d’où il paroît que la térébenthine a plu-  
sieurs usages dans la Chirurgie. Mais rien n’est plus  
extraordinaireici que l’épaississement naturel & fuccessif  
de l’huile précédente, qui reprend de nouveau la confise  
tance de la térébenthine, enfuite celle d’un *baume* fort  
épais & à la fin celle de la résine, quoiqu’il y ait moins  
d’acide dans ces résines ainsi régénérées, que dans cel-  
les qui sont naturelles.

6. Peut-être que le fel naturel volatil acide contenu dans  
cette substance grasse, onctuelsse & dans l'eau, est le  
même, qui dans les autres huiles essentielles constitue  
l’esprit aromatique ; car il est logé de telle sorte dans  
la graisse naturelle, qu’il ne paroît avec l’eau qu’un  
feul & même corps : de-là vient que les *bannies* natu-  
rels *se* convertissent en huile, dès qu’on les dépouille  
de leur eau & de leur résine; ils fe changent aussi en  
résine lorsqu’ils viennent à perdre leur eau,leur acide &  
leur huile volatile.Cela arrive naturellement par succes-  
sion de tems lorsqu’on les laisse exposés à l’air, parce  
quel’action du soleil venant à dissiper l’acide, l’eau &  
l’huile légere, leur donne à la fin par différens degrés  
la forme de résine. C’est la raifon pour laquelle les  
fubstances qui étoient des huiles au printems, devien-  
nent résine en hiver, & fourniffent en automne aux ar-  
bres une coûverture qui les met à couvert du froid ,  
de la séchereffe & de la gelée.

7. Cette expérience fait voir clairement, ( 1 ) que la cha-  
leur du ibleil, lorsqu’elle est violente & de longue du-  
rée , peut épaissir peu à peu les huiles liquides, & leur  
donner, quoiqu’èn différens degrés , la consistance de  
la résine & de la colophone. (2) Que la chaleur de l’eau  
bouillante produit cet effet beaucoup plutôt , & qu’en  
évaporant l’huile,elle laisse en quatre ou cinq heures de  
tems la colophone toute seule , tandis que les vapeurs  
qui s’élevent ne sirnt qu’une eau acide & un esprit mê-  
lé avec beaucoup d’huile , la colophone restant dans le  
vaisseau sous une forme dure. (3) Que cette colophone  
étant poussée à un feu de deux cens dix-huit degrés, fe  
réfout de nouveau en une eau acide , & en une huile  
rouge , visqueuse & pesimte , & laisse une colophone  
tranfiparente extremement dure, d’une couleur compo-  
sée de rouge & de noir, qui fie conserve long-tems sans  
souffrir la moindre altération. Mais lorsqu’on vient à  
la pousser de nouveau par un feu de suppression violent,  
tel qu’il doit l’être à peu près pour fondre le verre , la  
seule force du feu la convertit en une Assistance huileu-  
*se* liquide , quelque peu vifqueufe , fans qu’il reste la  
moindre partie de colophone. (4) Nous apprenons par-  
là à connoître la nature changeante des huiles végéta-  
les , & la variété surprenante de l’action du feu fur  
elles , lequel au moyen d’un certain degré de chaleur  
épaissit les huiles & les convertit en une maffe folide,  
qui demeure toujours la même , tandis qu’un plus  
grand degré de feu les réduit de nouveau en une hui-  
le liquide , qui demeure long-tems dans le même état ;  
mais qui par des distilations réitérées à un feu violent,  
devient entierement liquide , & extremement claire ,  
preuve certaine que de la plupart des corps , les uns  
doivent leur dureté & les autrés leur fluidité à l’action  
du feu. BoER Ha ave *, Chymie.*

On paroît avoir attaché de tout tems au mot *baume,* une  
idée d’excellence & d’efficacité qui a mis la droguequi  
le porte au-dessus de toutes celles qui font d’ufage en  
Medecine. Les Anciens Medecins ont entendu par-là  
une efpece de remede extremement recommandable  
par fon odeur agréable , & par la Vertu qu’il a de pré-  
venir la putréfaction, & de résister à la corruption, foit  
qu’on en ufe extérieurement ou intérieurement. On  
fe ferVoit autrefois des *baumes* pour embaumer &  
conserVer les corps de ceux qui s’étoient signalés pen-  
dant leur Vie par des actions héroïques , & s’étoient  
rendus recommandables aux hommes par la prati-  
que de toutes les vertus. Des perfonnes intelligentes

BAL 766

ayant remarqué que ces corps ainsi embaumés ré->  
sistoient à la corruption pendant un grand nombre  
d’années , ne douterent plus que leurs vertus ne puf-  
sent leur être de quelque utilité pendant leur vie ,  
soit pour la prolonger, foit pour fortifier cette cha-  
leur innée qui réside dans le sang. Quelques obfcurs  
que leurs raisonnement aient été là-dessus, on ne peut  
cependant nier que l’idée qui les a fait naître n’ait été  
bien fondée , puifque l'expérience nous apprend que  
parmi ce grand nombre de remedes , que les regnes des  
végétaux, des minéraux & des animaux nous soumise  
sent, il n’y en a point de plus puissans ni de plus effica-\*  
ces que ceux à qui on donne le nom de *baumes* & de  
*balsamiques.* Mais comme tous les *baumes* ne font pas  
également efficaces , ni également propres à tous les  
ufages de la Medecine ; je n’examinerai que ceux qui  
paraissent devoir le mieux satisfaire, aux intentions du  
Medecin , foit en qualité de préservatifs ou de cura-  
tifs. Pour exécuter mon deffein aVec plus d’exactitude  
& mieux satisfaire l’sspritdu Lecteur sue spécifierai les  
principes par lesquels ils opérent , je ferai le dénom-  
brement de leurs différentes Vertus , & j’indiquerai la  
maniere d’en faire ufage. Pour donner plus de clarté  
à mon disitours, il ne sera pas inutile de rechercher l’o-  
rigine du mot *baume* , & de fixer l’idée & la significa-  
tion que je lui donne.

Puifique les habitans de la Palestine , des côtes de la Phé-  
nicie , & peut-être les Arabes & les Egyptiens , dont  
ils étoient Voisins, ont été les premiers qui ont faitjlsa-  
ge dcs *baumes -s* comme cela paroît par les histoires  
que nous aVons de ces Peuples , le bon siens Veut que  
nous remontions aux Langues Orientales pour y cher-  
cher l’origine de ce nom. Soit donc que ce Toit un mot  
simple, ce qui est plus Vrai semblable & plus confor-  
me au génie des langues Orientales dériVé deQûOâo-  
*fem ,* dont fe fetVent les Hébreux pour exprimer une  
fubstance au-deffus de toute autre par sim odeur & sa  
délicatesse , auquel les autres natlons ont ajouté une  
lettre, comme c’est assez leur coutume ; soit, comme  
d’autres le prétendent,qu’il foit composé de *fayismVH  
baalschenum,* qui signifie la premiere des huiles & des  
aromates , c’est toujours la même chofe pour nous,  
puifiqu’il est éVident par la signification de ce mot dans  
l’nn & l'autre cas,que l'on ne donnoit le nom de *bau-  
me* qu’aux huiles, aux aromates & aux résines qui étoient  
au-desses des autres , autant par leurs Vertus , que par  
leur odeur pénétrante , & la douceur de leur gout. Je  
n’attacherai dans le cours de cette differtation d’autre  
idée aux mots *baume & balsamique* que celle d’un re-  
mede composé d’tm principe sillphuretix, résineux &  
huileux , qui est en même tems odorant & ami de la  
nature , & par le moyen duquel il opere. Deux chosies  
doÎVent donc concourir à caractériser & constituer le  
*baume.* La premiere , que la plus grande partie de sa  
substance fiait inflammable , c’est-à-dire, d’une nature  
huileuse ou résinelsse. La seconde , qu’elle ait une  
odeur agréable & un gout piquant, pour que l’on puiffe  
être assuré de la petiteffe de *ses* parties aussi-bien que de  
S011 efficacité. SuÎVant cette hypothefe, tous les soufres,  
les fubstances résinetsses & les huiles inflammables, en-  
core qu’elles aient la consistance du *baume* , doivent  
être entierement exclues de la claffe des Véritables bal-  
siimiques , si elles n’ont point cette odeur pénétrante ,  
ni ce gout délicat qui siont nécessaires pour constituer  
un *baume.* On ne doit donc point mettre au nombre des  
Véritables *baumes ,* le naphthe ou huile de Petrole ,  
la poix de Judée , la poix ordinaire , la résine de pin,  
les huiles de térébenthine & de Meleffe, quoique leur  
substance soit inflammable & pénétrante , propre à em-  
baumer les corps , & à produire des eflèts salutaires  
Eoit qu’on en tsse intérieurement ou extérieurement ;  
comme ces drogues contiennent un soufre extreme-  
mement âcre & pénétrant, qui n'est point‘ami de la  
nature, elles font moins propres à redonner de la Vi-  
gueur & à rétablir les forces. On lie doit point non  
plus mettre au rang des *baumes* les fubstances dont la

*issiy* BAL

Eeule propriété consiste dans leur odeur, comme la ci-  
vette, le mufc, les fleurs d’oranges , de jasinin , & de  
tubéfeusie, parce que leur odeur ne venant que d’un  
soufre fubtil & qui s’exhale aisément , elle ne sclffit  
point pour constituer un *baitme,* mais il faut que ce  
principe odorant soit incorporé avec une huile acre &  
Eubtile & une résine inflammable.

*Baume de la Mecque.*

On a donc rasson de douter que l’on puisse trouver dans  
le regne animal un véritable *baume* ; mais le regne vé-  
gétal nous fournit un grand nombre de remedes de  
cette espece, dont le plus ancien & qui a le premier  
porté le nom de *baume,* est *F opobalsamum* d’Egypte &  
de Judée. On le tire d’un petit arbre qui croît dans la  
Judée , l’Egypte & l’Arabie, dont l’odeur est extreme-  
ment pénétrante , & qui donne par les incisions que  
l’on fait à fon écorce un fuc résineux d’urte odeur sort  
agréable , & doué de plusieurs vertus extraordinaires.  
Les Anciens appelloient le bois de cet arbre *Xylobal-  
samum* , fon fruit *Carpobals.amnm ,* mais ils ne don-  
noient le nom d’*Opobalsamum* qu’à fon fuc ou à fes lar-  
mes. Voici la description que Strabon en donne dans  
le feizieme Livre de fa Géographie. « On trouve dans  
« un champ qui est auprès de Jéricho dans la Palestine,  
« une pépiniere d’arbres dont on tire le baume. Cet  
« arbre est petit, odorant, aromatique & porte du fruit.  
«»Il ressemble au cytise ou térébinthe. Lorfqu’on fait  
« une incision dans fon écorce, il en découle un Euc  
«laiteux, visqueux & ténace,qui Ec fige dans les co-  
« quilles où on l’a reçu. Il est efficace pour guérir les  
« maux de tête, les inflammations des yeux qui font ré-  
« centes & les pesimteurs. Ce qui rend encore ce reme-  
« de plus précieux , est qu’on ne le trouve point ail-  
« leurs ». Prosper Alpin , qui est celui de tous les Au-  
teurs qui décrit les plantes d’Egypte avec le plus  
d’exactitude est d’accord là-dessus avec Strabon, com-  
me il paroît par ce passage de sim Traité des Plantes  
qui croissent en Egypte.

« Le *Xylobalsamum* est un petit arbre de la hauteur du  
« cytise. Ses feuilles font en petit nombre , semblables  
« à celles de la rue, mais toujours vertes ; *ses* rameaux  
« simt odorans , & si gommeux, que les doigts s’y atta-  
« chent. Il porte de petites fleurs blanches semblables  
«àcelles du buisson d’Egypte, mais très-odorantes. Il  
« leur succede des semences jaunes enfermées dans  
« des cosses de couleur noirâtre, d’une odeur pénétrant  
« te , lesquelles donnent un sclc fort approchant du  
« miel, d’un goût acre mêlé d’amertume & d’une odeur  
« femblable à celle de *F Opobalsamum.* Son fruit a la fi-  
« gure & la grosseur de celui du térébinthe ». Plusieurs  
Auteurs assurent que cet arbre ne croît point naturel-  
lement en Judée, qu’il y fut transporté avec un grand  
nombre d’autres de la Mecque & qu’on tranfplanta en-  
fuite en Egypte du tems de Marc-Antoine & de Cléo-  
pâtre. D’autres prétendent qu’on ne trouve plus aujour-  
d’hui de véritable *baume,* & que celui que l'on vend  
dans de petites boîtes faites de coquilles de noix, est  
un composé de *baume* du Pérou, de benjoin & de sto-  
rax , comme Pomet nous l’apprend dans fon Histoire  
des Drogues. Il paroît cependant que l’on a encore au-  
jourd’hui du vrai *baume-,* car celui qu’on nous apporte  
de la Mecque fous le nom de *Baume de la Mecque, &*dont on trouve la defcription dans plusieurs Auteurs,  
a la même efficacité que *F Opobalsamum.* C’est une li-  
queur huilasse , de la consistance de la térébenthine ,  
d’un gout & d’une odeur agréable & pénétrante. On le  
vend si cher qu’on ne fauroit en avoir demi-once pour  
deux ducats. Clusius dans ses *Exotiques* est perfuadé  
qu’on trotive encore aujourd’hui du véritable *baume ;*car il dit dans fon dixieme Livre Section 9. *de Balsa-  
mis* , que l’Arabie qui a produit de tous tems, & qui  
fournit encore aujourd’hui les plantes balfamiques ,  
nous donne le véritable *Opobalsamum.*

Les Anciens ont toujours si sort estimé ce *baume ->* qu’ils

BAL 768

l’ont employé dans leur plus nobles antidotes, & qu’ils  
le vendaient, à ce que rapportent Theophraste , Pline  
& Diofcoride , le double de fon poids en argent. Cela  
ne doit pas furprendre puifque l’arbre qui le fournit est  
fort petit & n’en donne que fort peu à la fois. Lobe-  
lius dans fes *Animadversions s* assure que c’est la raifon  
pour laquelle on le falsifie fouvent avec le *fllaria , la*térébenthine, ou l’huile de macis. Puis donc que le  
*baume* de la Mecque estEans contredit le véritable *opo-  
balsamum* des Egyptiens, & qu’il a les mêmes quali-  
tés que lui, on doit en recommander l’tssage dans la  
Medecine ; car on peut en le faisant distoudre dans un  
menstrue spiritueux en composer un remede interne  
extremementefficace. HoffMAN.

On distingue ce précieux *baume* de la maniere siûvan-  
te :

*Balsamum Judaicum, Gileadenso è Mecha verurns et Ope-  
balsamum ,sou oleum balsami, sive bals.amelaeon,* Offic.  
*Balsamum Judaicum ,* Ind. Med. 18. *Balsamum de  
Mecha Judaicum) Gileadenso, Opobalsamum,* Comme!.  
Plant. Usii. 85. *Balsamum èMecha, balsamum verum\**Mont. Exot. 16. *Balsamum verum* , J. B. 1. 298.  
Chab. 24. Raii Hist, 2. 1755. *Balsamum genuinum αη~*ri*quorum ,* Park. Theat. 1728. *Balsamum abÆgyptiis  
Balessetn ,* Alp. Ægypt. 60. *Balsamum,* Vefling. Obsi  
17. *Balsamum Alpini,* Ger. 1343. Emac. 1528. *Bal-  
samum Syriacum, Rutaefolio s* C. B. Pin. 400.

C’est une résine liquide qui découle d’un arbrisseau qui  
croît aux environs de la Mecque dans l’Arabie, & dont  
les feuilles qui font toujours vertes ressemblent à cel-  
les du lentifque. Elles font attachées à la même queue  
au nombre de trois, de cinq ou de sept, & il y en a  
toujours une impaire qui la termine. Les extrémités  
des tiges font chargées de petites fleurs blanchâtres à  
six pétales, auxquelles fuccedentun petit fruit arrondi,  
raboteux & terminé en pointe. Ce fruit qui est le *car-  
pobalsamum , 8c* le bois appelle *xylobalsamum* entrent  
dans quelques compositions anciennes ; mais on fubsti-  
tue aujourd’hui dans les boutiques d’autres drogues  
en leur place.

Ce *baume* est une liqueur résineuse , qui, étant récent a  
la consistance de l’huile d’amandes douces : mais il s’é-  
paissit en vieillissant comme la térébenthine, perd beau-  
coup de son odeur, & acquiert une couleur noirâtre.  
Lorsqu’il est récent, il a une odeur aromatique très-  
agréable , & le gout de l’écorce de citron. La plante  
qui le fournit s’appelle *Balsamum Syriacum,solio Ru-  
tae,* C. B. P. M. Augustin Lippi ayant été envoyé en  
Ambassade par Louis XIV. auprès de l’Empereur des  
Abyssins, fe rendit au Caire en 1704. où il eut beau-  
coup de peine à découvrir cette plante, & la maniere  
dont on en tire le *baume.*Tout ce qu’il put apprendre,  
c’est qu’on le recueilloit de trois manieres, & qu’il y  
avoit quelque diflerence dans la liqueur qu’on tiroit  
de la plante par chacune d’elles. La premiere découle  
naturellement de l’arbre ; la feconde en fort par les  
incisions qu’on y fait , & la troisieme n’est qu’une pré-  
paration qui consiste à faire bouillir dans une chaudie-  
re des feuilles & des rameaux de *baumier.* Le *baume*qui s’éleve le premier , après une légere ébullition , est  
très-bon & fort estimé, celui qui vient enfuite est beau-  
coup inférieur par fa qualité & par fon prix au précé-  
dent. Le premier est entierement destiné pour le Ser-  
rail du Grand Seigneur, qui permet que l’on tranfpor-  
te les autres hors du pays. On ne trouve plus aujour-  
d’hui de ce *baume* en Judée, où il étoit autrefois très-  
commun avant la destruction dé Jerufalem : mais  
après cette expédition les Juifs détruisirent entiere-  
menttous les arbres qui étoient dans le pays, de peur  
que les Romains n’en profitassent. On le trouve à pré-  
fient aux environs de la Mecque & du Grand Caire eu  
Egypte, d’où on le porte à Constantinople. On le don-  
ne en Asie à la dose de deux scrupules, en qualité de  
diaphorétique

*yisq* BAL

diaphorétique dans les fievres malignes ; & en effet,  
il est un excellent remede pour déterger les ulceres des  
poumons, des reins & de la vessie, & pour dissoudre  
les concrétions qui *se* forment dans les poumons. Mais  
on doit en éviter l’usage dans les inflammations deces  
parties, quafid même elles feroient ulcérées.On ne doit  
jamais le donner non plus lorsqu’il y a une érésipele  
dans quelque partie du corps que ce soit. On l’emploie  
avec succès dans la gonorrhée & les fleurs blanches.  
On en prend le matin à jeun depuis dix jufqu’à douze  
gouttes, après avoir auparavant préparé le corps com-  
me il faut & laissé couler la gonorrhée pendant quel-  
que-tems. On l’emploie extérieurement danslesplaies  
avec contusion, en qualité de détergent.

Les femmes d’Asie , furtout celles qui habitent dans le  
Serrail, en ufent pour fe rendre le visage poli & uni.  
Nos Françaises préparoient autrefois une espece de  
lait virginal avec le *baume* jaune de la Mecque dissous  
dans de l’esprit de vin: mais elles y ont bien-tôt renon-  
cé , parce qu’elles Ee font apperçues qu’il laissoit une  
croûte silr le visage.

Voici la vraie maniere de préparer ce cosinétique :

*Prenez baume* de la Mecque,huile d’amandes douces nou-  
vellement tirée , de chacun parties égales ; mê-  
Iezces drogues avec soin dans un mortier de ver-  
re pour en faire une espece de *nutritum*, fur trois  
dragmes duquel vous *verserez ,* après l’avoir mis  
dans un matras, six ou fept onces d’esprit de vin.  
Laissez - le en digestion , jufqu’à ce que vous en  
ayez extrait une teinture fuffifante. séparez cet-  
te teinture de l’huile & mettez-en une once en-  
viron dans huit onces d’eau de fleur de féves, ou  
telle autre femblable.

Ce mélange est un lait virginal qui satisfait à toutes les  
intentlons d’un cofmétique , fans qu’il en résiilte au-  
cun inconvénient. On emploie le *baume* de la Mecque  
dans la thériaque & le mithridate. GEoffROY,

Quoique le *baume* de la Mecque passe pour être le même  
que *i’opobalsamum* ; Pomet paroît être cependant d’un  
sentiment contraire. Cet Auteur parlant du *baume* de  
Judée, dit, que les Turcs ont fait tranfplanter les ar-  
brisseaux dans les jardins du Grand Caire , où ils font  
gardés par plusieurs Janissaires pendant que le *baume*en coule. Un de mes amis qui a été au Caire, m’aassu-  
ré que l’on ne pouvoit voir ces arbrisseaux que par-  
dessus les murs d’un clos où ils sont, & dont l’entrée  
est défendue aux Chrétiens. A l’égard du *baume* il est  
prefque impossible d’en pouvoir avoir star les lieux, si  
ce n’est par le moyen des Ambassadeurs à la Porte, à  
qui le Grand Seigneur en fait présent; ou par le moyen  
des Janissaires qui gardent ce précieux *baume.* Ainsi,  
cela peut faire connoître que celui que plusieurs Char-  
latans vendent, n’est que du *baume* blanc du Perou,  
qu’ils ont préparé avec de l’esiprit de vin bien rectifié,  
ou avec quelque huile distilée.

Plusieurs personnes de distinction gardent ce *baume* com-  
me une rareté. On en trouva en 1687. environ quator-  
ze onces chez Madame de Villesavin, dans deux bou-  
teilles de plomb , tel qu’il étoit venu du Grand Caire.  
Il fut vendu à un de mes amis qui me le fit voir. Je le  
trouvai fort dur, d’une couleur d’or pâle , & d’une  
odeurpareille à celle du citron. Un autre de mes amis  
m’en a donné depuis une once qu’il avoit apportée du  
Grand Caire. Ce dernier avoit la consistance de la té-  
rébenthine de Chio, & la même odeur que le précé-  
dent, ce qui est la preuve la plus certaine de fa bonté.  
ΡθΜΕΤ.

Je ne me souviens pas d’avoir vu plus d’une fois de véri-  
table *baume* de Judée. Ses caracteres étoient exacte-  
ment les mêmes que ceux du précédent. On l’avoit  
apporté d’Orient pour lsufage du défunt Prince Geor-  
ge de Danemarck.

*Tome II.*

BAL 770

Il n’y a point de Droguiste à Londres qui ne prétende  
avoir *i’opobalsamum*, mais il paroît par ce que nous  
venons de dire, qu’ils trompent les malades & les Me-  
decins , en leur donnant pour du vrai *baume,* une dro-  
gue tout-à-fait différente.

Pomet parlant du *baume* de la Mecque dit, que les Turcs  
qui vont toutes les années en pélerinage à la Mecque,  
en apportent un certain *baume* blanc, fec, qui reffem-  
ble à de la couperose calcinée,furtout lorsqu’il est vieux.  
Une personne m’en a donné environ demi once, & m’a  
assuré qu’elle l’avoit apporté de la Mecque en formelle  
quide, & qu’il valoit autant que le *baume* de la Mecque  
pour le fard. ΡομΕτ.

Je ne crois pas que cette raifon ibit suffisante pour nous  
faire regarder le *baume* de la Mecque comme différent  
de celui de Judée , malgré le fentiment contraire où  
font plusieurs Auteurs.

Diofcoride décrit le véritable *fyutme* de la maniere fui-  
vante :

L’arbre qui produit le *baume* est de, la hauteur du *lycoiuml  
( lpcium,* suivant quelques-uns) ou *pyracantha.* Ses  
feuilles reffemblent à celles de la rue, mais elles font  
plus blanches, & qui plus est, toujours vertes. Il croît  
dans une certaine vallée de Judée, & en Egypte : mais  
ces deux arbres different par leur hauteur, leur rudeffe  
& leur groffeur. La partie déliée & fibreuste de l’arbpise  
seau est appellée θεριστὸν à casse peut-être qu’étant dé»  
liée, elle est plus aisée à cueillir. Ce que l’on appelle  
*opobalsamum* en stort dans la canicüle , par les incisions  
que l’on fait à l’arbre avec des instrumens de fer qui  
ressemblent à un ongle. Mais il en fort si peu qu’on  
n’en retire pas plus de six ou siept choæ ( voyez *Cboa ,*ou *Chus)* par an. Il sic vend sur le lieu le double desim  
poids en argent.

Le *baume* pour être bon doit être nouveau , éxtreme-  
ment odorant, ne point tirer si.ir l’aigre, facile à dé-  
layer, astringent & piquer médiocrement la langue.  
On le falsifie en plusieurs manieres : quelques-uns le  
mêlent avec des onguens , tels que celui de térében-  
thine, & ceux qu’on appelle *Cyprinum , Lenelsépnum »  
Susinum-s Balaninum & Metopium,* ( voyez ces mots aux:  
endroits qui leur conviennent, ) du miel, du cérat de  
myrthe ou de celui de Chypre liquide. Mais il est facile  
de découvrir la fraude de la maniere suivante :

LorEque *lu baume* n’est point falsifié , on peut en mettre  
fur un morceau d’étoffe de laine, sans qu’il y laisse la  
moindre tache après qu’on l’a lavé ; mais celui qui l'est  
ne s’en détache jamais. Le premier fige le lait, ce que  
ce dernier ne fait point. Celui qui est pur fe mêle à  
l’instant avec le lait ou Peau & la rend laiteuse : au  
lieu que celui qui est falsifié, surnage comme l’huile,  
fe ramasse en boule , ou s’étend en forme d’étoile.  
Bien plus, le baume qui est pur s’épaissit à mefure qu’i!  
vieillit & perd ses vertus. Ceux - là *se* trompent qui  
croyent que le vrai *baume,* lorsqu’on en verfe quelques  
gouttes dans l’eau va d’abord au fond, remonte en-  
fuite & s’étend Eur sii surface.

Le *bois* appelle *xylobalsamum* passe pour bon , lorfqu’iî  
est nouveau, en petits rameaux, rouge, & odorant, &  
qu’il a à peu près l’odeur du *baume opobalsamum.* La  
semence ( lorIqulon est obligé d’en faire ufage ) doit  
être jaune, bien nourrie, grosse , pesante, d’un gout  
chaud mêlé d’amertume & d’une odeur approchante  
de celle de *i’opobalsamum.* On l’apporte dePetra,  
elle ressemble à celle de Phypericum, avec laquelle  
on la falsifie : mais il est facile de distinguer cette der\*  
niere, parce qu’elle est plus grosse , moins nourrie ,  
fans vertu, & qu’elle a le gout du poivre.

Le suc de cet arbrisseau possede des vertus extraordinai-  
res : il échauffe beaucoup, ce qui le rend propre à dé-  
terger tout ce qui est capable d’obscurcir la vue. Em-  
ployé en forme de pessaire avec du cérat rçfat, il gué;j

Ces

77I BAL

rit les refroidissemens de l’utérus, il excite les regles &  
chasse Parriere-faix. Il dissipe le frisson lorsqu’on en  
ufe en forme d’onguent, & déterge les ulceres. Pris  
intérieurement, il aide la digestion & provoque l’uri-  
ne , il est bon pour ceux qui refpirent avec peine. Pris  
dans du lait, il guérit ceux qui ont avalé de l’aconit,  
ou qui ont été mordus d’une vipere. Il entre dans les  
acopa , les cataplasines, & les antidotes. Générale-  
ment parlant, le *baume* a plus d’efficacité que sa *se-  
mence , &* celle-ci plus que le bois. La femence prife  
dans quelque liqueur est bonne pour la pleurésie, la  
péripneumonie, la toux, la fciatique, l’épilepsie, le  
vertige, l’orthopnée, les tranchées, lastrangurie, la  
morfure de la vipere & des autres animaux venimeux.  
On l'emploie encore très-utilement dans les fuffumi-  
gations , dans les maladies auxquelles les femmes font  
sujettes. Un demi-bain de sa décoction, leve les obs-  
tructions de l’utérus, & en confume l’humidité. Le  
bois a les mêmes vertus que le fruit, mais dans un  
moindre degré. Sa décoction guérit l’indigestion., les  
tranchées , les morsures des animaux venimeux & les  
convulsions. Il excite encore l’urine, & mêlé avec la  
poudre d’iris , il est bon pour les plaies de la tête, &  
pour hâter l’exfoliation des os. On le mêle aussi avec  
les onguens pour les épaissir. D ι o s C o r ι D e , *Lib. I.  
cap.* 18.

*Baume de Tolu.*«

Le *baume* de Tolu mérite d’autant plus notre attention ,  
qulon le silbstitue aujourd’hui à *FOpobalsamum* dans  
plusieurs endroits. On nous l’apporte de la ville d’Hio-  
bi ou Tolu, dans une Province de la nouvelle Espagne,  
située entre Carthagene & Nombre de Dios. L’arbre  
qui le donne ressemble au pin, à ce que rapporte Ray  
dans fon Histoire des Plantes. Il est de couleur d’or, &  
a l’odeur du citron, surtout lorsqu’on le frotte entre  
les paumes des mains. Il est fec, folide & transparent.  
Ce *baume* étant dissous dans de l’esprit de vin rectifié ,  
donne une essence qui est aussi agréable qu’efficace dans  
plusieurs maladies internes & externes.

On distingue l’arbre qui produit ce *baume* de la maniere  
fuivante.

*Bals.amum Tolutanum,* Offic, *Balsamum Tolutanum, fo-  
liis ceratiaesimilibus -, qttod candidum->* C. B. Pin. 401.  
Chom. 626. *Bals.amumTolutanum* , Mont. Ind. Exot.  
I2.Ind. Med. 18. *Bals.amum de Tolu,* Parle. Theat.  
1570. J. Ç. 1. 296. Raii Hist. 2. 1758. De Laet. Ind.  
Occid. 367. *Bals.amum ProvinciaeTolu, Balsamifera,*4. Hern. 53. *Arbor Balsamifera Tolutana >* Jonf.  
Dendr. 308.

On apporte ce *baume* dans de petites calebasses de la Pro-  
vince de Tolu dans les Indes Occidentales. Il est d’u-  
ne consistance résineufe, de couleur jaune foncée, d’une  
odeur très-pénétrante, & d’un gout aromatique. Il fe  
feche avec le tems, & devient friable. On ignore de  
quel arbre on le tire; les uns difent qu’il ressemble au  
bas-pin, & d’autres au caroubier.

Il est extremement pectoraI & d’une utilité admirable  
dans les maladies des poumons, comme la toux, l’asth-  
me, la confomption ; & ce qui le rend encore plus  
estimable , il n’a point ce gout huileux, desagréable  
des «utres *baumes.* Mêlé avec un jaune d’œuf & du fu-  
cre, il compofe une émulsion fort agréable. Il est  
restaurant, propre pour fortifier les vésicules séminales  
& pour en guérir les ulceres invétérés.

La feule préparation de ce *baume* que l’on trouve dans  
les Boutiques , est le *Sirop balsamique.* **MILLER,** *Bot.  
Offic.*

Il est bon pour déterger & consolider les plaies ; il ré-  
siste à la gangrené, fortifie les nerfs , & guérit le  
rhurnatifme & la sciatique, étant appliqué extérieu-  
rement.

BAL 772

La Dose est depuis une goutte jusqu’à quatre. LEMERY,  
*des Drogues.*

Geoffroy ajoute qu’il n’a point d’acrimonie ; ce qui fait  
qu’on le présure aux autres *baumes* pour les ufages  
internes. On en donne depuis six grains jufqu’à huit.  
GEOFFROY.

On prépare le sirop balsamique de la maniere suivante.

Prenez *baume de Tolu, deux onces,  
eau claire*, ou *telle eaupectorale que vous jugerez a  
propos, douze onces ;*

Faites-les bouillir dans un vaisseau bien lutté au feu de  
stible pendant deux ou trois heures. Faites dissou-  
dre dans la colature froide vingt onces de fucre  
très-blanc, pour en faire un sirop fans le secours  
du feu.

Ce sirop n’a été reçu du College des Medecins de Lon-  
dres , qu’après la derniere réforme du Dispenfaire :  
mais Shipton l’a mis dans le premier parmi l'es *Addi-  
tamenta.* La maniere de le faire cuire est bien imagi-  
née pour empêcher que les parties les plus fubtiles ne  
s’évaporent ; ce qui ne manquerait pas d’arriver, si on  
lefaifoit bouillir à découvert. QdNCY, *Dis.pens.*

*Baume du Pérou.*

On nous l’apporte de l’Amérique & du Mexique dans la  
nouvelle Espagne, fous le nom de *Baume du Pérou*& de *Baume* des Indes. Pomet décrit fes diverfes *es-  
peces &* leurs différences dans fon Histoire des Dro-  
gues. On en distingué communément deux fortes, le  
blanc & le noir. Le premier paffe pour le meilleur , &  
on l’appelle par excellence *Baume d’incifion,* à cause,  
fuivant Monard , qu’il découle naturellement d’un  
gros arbre par les incisions qu’on y fait. Il est limpide,  
de la consistance de la térébenthine, d’une odeur pé-  
nétrante , beaucoup plus rare & beaucoup plus cher  
que le noir : mais on doit prendre garde qu’il ne foit  
point falsifié avec la térébenthine de Venife, & qu’on  
ne le vende ainsi pour du véritable *baume.* Le noir,  
qui est le plus commun , fe fait, fuivant Clusius, dans  
sion Commentaire surMonard, avec les branches, l’é-  
corce & les feuilles de l’arbre que l’on fait bouillir  
dans des chaudieres. Celui qui est naturel, est de cou-  
leur brune, d’une odeur & d’un goutpénétrant. Il est  
encore fluide, & fe diffout très-promptement dans Pesa  
prit de vin rectifié. Il est fâcheux que l’on ne pusse  
avoir ce *baume* tel que la nature le produit ; car on le  
falsifie pour l’ordinaire avec du storax liquide , ou  
peut-être avec la lie qui reste après la préparation du  
*baume* du Pérou ; de forte qu’on a peine d’en trouver  
du naturel dans nos Boutiques. Il est cependant facile  
de distinguer le *baume* falsifié de celui qui ne l’est  
point ; car le premier est épais & coagulé, il *n’a* ni  
gout ni odeur, il fe dissout très-difficilement dans llese  
prit de vin , & demeure Eous la forme d’un marc épais  
& huileux. On prépare avec le fecond des remedes  
d’une efficacité admirable ; car en le faisant dissoudre  
dans de l’esprit de *roses* extremement rectifié, il donne  
une essence qui possede un grand nombre de vertus.  
Si l’on mêle une partie de ce *baume* dans un mortier  
avec une égale quantité de fel de tartre, qu’on verse  
dessus de l’efprit de rosies rectifié, & qu’on en fasse en-  
suite la distilation au feu de fable, on aura un esprit  
Eubtil & pénétrant, doué d’une efficaeité singuliere,sur-  
tout lorfqu’on le donne dans une solution d’ambre ou  
de mssc. Ce remede pris intérieurement, rétablit les  
forces ; & comme il est extremement ami des nerfs ,  
il guérit les maladies qui proviennent de leur foi-  
blesse.

On peut préparer sur le champ un sirop balfamique fort  
utile, en mêlant une once de cet esprit avec une livre  
de julep de rofes. On peut mêler ce sirop avec des esc

*yff* BAL

prits vineux, stomachiques & céphaliques. Il donne  
eneore un gout extremement agréable aux potions &  
mélanges. En distillant le *baume* du Pérou avee le ré-  
frigérant, il donne à l’eau dans laquelle il tombe, une  
odeur agréable, & la rend encore diurétique & amie  
des nerfs. Cette eau bue copieufçment, est d’une uti-  
lité admirable dans les maladies chroniques qui naisi-  
fent du vice fcorbutique & de la soi blesse des nerfs.  
Une chofe .qui mérite d’être remarquée , est , qu’on  
trouve stur la Eurface de cette eau une lusse douce éthé-  
rée qui s’incorpore très-promptement avec l’esprit de  
vin rectifié.

On distingue le *baume* blanc du Pérou de la maniere  
suivante :

*Balsamum Peruvianum album -, sou styrax alba ,* Ind.  
Med. 18. *Huaconex vel Balsamifora, 11.* Hern. 52.  
*Balsamum album s* Park. Theat. 1570. *Balsamum Pc-  
ruvianum album ,* Geoff Tract. 349. DaLE.

Le noir, comme il fuit :  
«

*Balsamum Peruanum ,* Offic. Ind. Med. 17. Mont.  
Exot. 12. *Bals.amttmPeruvianum nigrum^* Park.Theat.

1570. *Balsamum ex Perus* J. B. ι. 294. *Heieziloxitl  
seu arbor Balsami Indici, sive Balsamifora -,* Hern. 1.

51. *Hoitziloxitl Mexelcanum, dons* Dendr. 309. *Bal-  
samum Hutzochttl ,* Laet. Ind. Occid. 224. *Caburelba,*Marcg. 137. *Cabureiba Pison,* (Edit. 1648. ) 57. *Ca-  
bureiba sive Balsamum Peruvianum s* ejusil. ( Edit.  
1657. ) 119. DaLE.

Le *baume* noir du Pérou est d’une nature chaude & forti-  
fiante ; il consorte le cerveau & le genre nerveux ; il  
est utile dans l’asthme , la colique, & les douleurs de  
l’estomac & des intestins. Employé extérieurement, il  
fortifie les nerfs , guérit la crampe & toutes fortes de  
convulsions , les contractions des nerfs & les maux de  
têtes invétérés. Il est bon pour les coupures & les plaies  
récentes. MiLLER, *Bot. Offic.*

Pomet nous apprend que les Portugais composent un  
*Baume* du Pérou artificiel qû’ils vendent aux Hollan-  
dois.

Hoffman donne les procédés fuivans fur le *baume* du  
Pérou.

L’odeur pénétrante & le gout aromatique du *baume* du  
Pérou , suffisent pour nous convaincre qu’il possede  
des qualités efficaces. On ne l'employoit d’abord qu’ex-  
térieurement : mais dans la sitite, quelques Chymistes  
& quelques Medecins ont commencé à le donner inté-  
rieurement, le mêlant quelquefois avec des pilules ,  
ou le faifant dissoudre dans de l’efprit devin rectifié.  
On l’incorpore fouvent avec du Encre , ou telle autre  
drogue que l’on juge pouvoir satisfaire à l’intention  
que l’on a.

Mais comme l’on peut, par le moyen de la Chymie, en  
tirer des remedes plus puissans & beaucoup plus ef-  
ficaces , je vais rapporter les procédés auxquels je l’ai  
fournis.

Premierement, en le distilant avec de Peau commune  
par l’alembic , il m’a donné une huile extremement  
odorante, de couleur rougeâtre , & tout-à-fait exemp-  
te d’empyreume. Mais il est bon de remarquer que  
demi-livre de *baume* donne à peine demi-once de cette  
huile , qui, pour pouvoir fe dissoudre dans de Pefprit  
devin rectifié, en demande une grande quantité. Etant  
dissout dans de l’efprit de rofes rectifié, on le mêle  
aVcc succès avec l’essence d’ambre, de sisccin & de bois  
d’aloès, dont il augmente beaucoup la vertu balsamique  
& corroborante dans les maladies qui proviennent de  
la soiblesse du *sy*sterne nerveux.

Secondement, j’ai tiré du *baume* du Pérou un esprit pur

BAL 'spefo

& subtil de la maniere suivante : J’ai mêlé intime-  
ment deux parties de ce *baume* avec une partie de Eel  
de tartre, au moyen de la trituration & de la léviga-  
tion , en y ajoutant une quantité suffisante dlesprit de  
roEes. J’ai ensiiite distilé le tout par un alembic, placé  
dans un monceau de sable humide : par ce moyen, en  
entretenant avec soin le feu dans un degré convenable,  
j’ai tiré toute la liqueur jusqu’à siccité. Ce procédé m’à  
donné un esprit d’une odeur pénétrante & d’un gout  
fort agréable, mais beaucoup plus recommandable  
par fes qualités analeptiques & corroborantes. J’ai aussi  
remarqué que cet eEprit est extremement diurétique;  
ce qui le rend propre à provenir les concrétions seiblo-  
neuses & pierreuEes qui *se* forment dans les petits  
vaisseaux de la substance tubulée des reins. Une drag-  
me de cet estprit , mêlée avec trois onces de julep de  
roses , Ee convertit en un sirop balsiamique d’une effi-  
cacité singuliere , & qui est préférable à tous les sirops  
à caufe du gout agréable qu’il communique aux mé-  
dicamens.

Troisiemement, il y a déja plusieurs années que je me  
fers d’un eEprit bassamique volatil, que je prépare en  
vessant de PeEprit de vin rectifié siir un mélange de  
parties égales de fiel volatil d’ivoire , de fiel de tar-  
tre & de *baume* du Pérou, Cet esprit, par la vertu  
réEolutive & diaphorétique qu’il possede, & par l’ef-  
ficacité dont il est pour rétablir la force & le ton  
des parties , est extremement falutaire dans les ma-  
ladies auxquelles les persimnes d’un tempérament  
froid font sujettes ; puisqu’il augmente le mouvement  
du Eang & des humeurs, & rend la transpiration plus  
abondante. Je ne crains pas même d’avancer qu’il est  
préférable à l’esprit de *busseus -,* ou à l’efprit balsamique.  
HoffMAN. *Obs. Physico-Chym.*

Il faut pulvérifer grossierement toutes les drogues ci-def-  
fus , enEuite faire liquéfier fur le feu la térébenthine ,  
legalipot, la gomme élemi & l'huile de ben, & lorsa  
qu’elles font fondues, y incorporer la poudre.

Quand cette pâte est faite, il faut la mettre dans une  
cornue de verre, dont un tiers demeurera vuide : &  
après l’avoir bien lutée & séehée, on la mettra fur le  
Eable : lorEque la matiere commencera à s’échauffer,  
il en sortira une eau Claire , enEuite une huile de cou-  
leur d’or, enfin un *baume* noir tirant fur le rouge ,

*TH* B A L

que quelques-uns prétendent être ce que nous vendons  
flous le nom de *baume noir du Pérou.*

L’eau est convenable prsse intérieurement, pour ceux  
qui tombent du haut-mal, pour les convulsions & les  
débilités d’estomac & pour dissiper les vents. L’huile est  
bonne pour la paralysie , les blessures des nerfs & les  
maux des articulations, en s’en frottant chaudement.  
A l’égard du *baume* il approche des qualités de celui  
du Pérou. Ρομετ.

Les étrangers qui lifent nos gazettes doivent fans doute  
être furpris du nombre des morts dont on y donne la  
liste, car il n’y a aucune maladie, si l’on en croit les  
propriétaires des fecrets annoncés au public qu’on ne  
puisse guérir avec autant de facilité que d’efficacité  
avec quelqu’un de leurs remedes, qui font prefque  
toujours tirés de quelque Auteur qui a écrit Eur la Me-  
decine. Il y a au moins dix personnes à Londres qui  
s’enrichissent de la vente d’un *baume ,* si-ir la composi-  
tion duquel elles gardent un grand secret, &qui est ce-  
pendant le même que celui que l’on possede dans plu-  
sæurs familles fous le nom de *gouttes des Jeseeltes* ou  
*baume des Freres.* Il est fort célebre dans les pays  
étrangers, où il est connu fous celui de *baume du Com-  
mandeur de Berne :* en effet on ne peut disconvenir que  
ce ne soit un bon remede quand on sait l’employer à  
propos. \*

Pomet donne la recette suivante pour sa préparation , &  
l’on prétend que c’est la meilleure.

*Balsamum Commendatoris. ou Baume du Commandeur  
de Berne.*

Battez le tout & le mettez dans une bouteille bien bou-  
chée au soleil pendant la canicule. Au bout de ce tems-  
là on passe le tout au travers d’un linge, & l’on s’en  
Eert pour les maladies suivantes.

Premierement, il n’y a point de coup de fer ou de feu ,  
pourvtl que la plaie ne foit pas mortelle, qu’on ne gué-  
risse dans huit jours, en y mettant du *baume y* foit avec  
une plume , du coton ou l’injection, pourvtl encore  
que l’on panfe la plaie avec ce *baume* , & qu’il n’y ait  
point eu d’autre appareil. La raifon est, qu’en ayant  
pansé la plaie d’abord, il ne s’y formera point de pus ;  
au lieu que quand on panse avec les remedes ordinai-  
res, il s’y en fait totljours. Il ne fatlt ni tente ni ernplà-  
tre quand on met le *baume,* furtout la premiere fois.  
Il cause de grandes douleurs , mais elles ne durent  
pas. Ce *baume* est si admirable dans la colique , qu’il  
ne faut qu’en mettre .quatre ou cinq gouttes dans du  
vin clairet , le remuer & l’avaler pour en être guéri. Il  
est souverain pour la goute, en en mettant sim la partie  
affligée avec une plume ou du coton. Il est merveilleux  
pour le mal des dents, en appliquant sim la dent qui  
fait du mal du coton trempé dans ce *baume.* Il guérit  
toutes fortes d’ulceres, & même les cancers & leschan-  
cres. Il est efficace contre les morsures des bêtes veni-  
metsses & celles des chiens enragés. Il empêche d’être  
marqué de la petite vérole , lorsqu’on en frotte les  
grains qui sortent au vifage , à mefure qu’ils paroif-  
fent : il les sait sécher fans,qu’il y vienne du pus , &  
c’est ce dernier qui fait la marque. Il est excellent pour  
les hémorrhoïdes, en les frottant lorsqu’on femet au  
lit.

BAL 776

Il est merVeilleux pour toutes fortes de fluxions & de  
meurtrissures, en s’en frottant.

H est admirable pour le pourpre. Il faut en avaler cinq ou  
six gouttes dans quatre ou cinq cuillerées de bouillon.  
Il est bon pour le mal des yeux en y en mettant avec une  
plume. Il est encore admirable pour le mal d’estomac,  
le prenant, si on a la fievre , avec du bouillon, & si on  
n’en a pas avec du vin ; il nettoye l’estomac & donne  
de l’appétit, 11 ne faut jamais chauffer ce *baume,* mais  
le mettre toujours à froid ; il deVÎent fec si-tôt qu’il est  
appliqué, 11 est propre pour exciter les regles aux fem-  
mes & pour arrêter les pertes de fang, en en prenant  
cinq à six gOuttes dans du bouillon otl du vin. Quand  
on tire de ce *baume* d’une phiole, 11 faut la reboucher  
aussi-tôt, de peur qu’il ne s’évapore. Quand on a pansé  
une plaie avec les remedes ordinaires, & qu’on veut  
*se servir* de ce *baume éii* faut la laver avec du vin chaud  
& puis y appliquer le *baume s* on guérira sûrement,  
mais non pas si promptement que si on s’en fût fervi  
d’abord. 11 guérit toutes fistules , si vieilles qu’elles  
soient & en quelque endroit qu’elles pussent être. Il  
est bon contre le flux de ventre & le flux de sang , en  
en prenant cinq ou six gouttes\* dans du vin paillet, ou  
dans trois ou quatre cuillerées de bouillon. Il est aussi  
très-bon pour l’encloueure des cheVaux, en jettant une  
goutte ou deux de ce *baume* dans le trou d’où on a tiré  
le clou il guérit dans le moment. Ρομετ.

*Baume de Copaii.*

Je vais maintenant parler du *baume* de *capivi* ou *copaiï s*qui est universellement estimé. Il croît dans le Brésil &  
il nous vient dans des pots de terre par la voie des Por-  
tugais, de Rio de Janeiro , de Fernambouc & de Saint  
Vincent. Il est d’un blanc jaunâtre, d’une consistance  
fluide, résineuse& balfamique, comme la térébenthine  
de Venife, & d’un gout acre , amer aromatique. Il  
découle par incision d’un arbre de grandeur médiocre,  
que Ray appelle *arbor balsamifora Brasiliensis fructu  
monospermo.* Ce *baume* est de deux flottes, l’un est une  
liqueur limpide qui découle d’un certain arbre de l’A-  
mérique appelle *copaiba* , que l’on perce justqu’à la  
moelle, il a une odeur pénétrante fort agréable & un  
gout quelque peu acre. L’autre est plus épais & de la  
consistance de la térébenthine , mais cette différence  
dépend de celle du tems auquel on le cueille, car ce-  
lui qui découle immédiatement après qu’on a fait Pin-  
cision, est tranfparent, blanc & d’une odeur résineufe.  
Celui qui vient après approche de la couleur de l’or,&  
est d’une consistance plus épaisse , ce qui lui fait don-  
ner le nom de *baume.* Cette derniere espece nous est  
apportée, comme je l’ai dit ci-dessus, par les Portu-  
gais, dans des vaisseaux de terre : mais l’autre est plus  
rare.

Celui qui est limpide est plus estimé, & passe pour être  
meilleur, de quelque maniere qu’on l’emploie. On le  
donne intérieurement après l’avoir dissout dans de la  
teinture de fel de tartre dans les fleurs blanches, la go-  
norrhée & les maladies des reins & de la vessie. C’est  
un excellent Uniment qui est fort en ufage pour confi)-  
lider les plaies & les ulceres, & corroborer les parties  
nerveuses que les maladies ont affoiblies. Ses vertus dé-  
pendent principalement de la grande quantité d’huile  
qu’il contient, comme cela paroît par l’expérience  
suivante.

J’ai pris une livre du meilleur *baume* de Copahu que j’ai  
pu trouver, je l’ai mis dans un alembic muni de  
sim refrigérant, & après avoir versé desses quatre  
mesilres d’eau, j’en ai fait la distilation au moyen  
d’un degré de feu convenable, ce qui m’a donné  
six onces d’une huile d’un gout extremement pé-  
nétrant & d’une odeur fort agréable , de couleur  
verdàtre & d’une assez bonne consistance. Comme  
j’étois le premier qui eusse fournis ce *baume* à la  
distilation, je ne pus m’empêcher d’être surpris

*^77* BAL

de la quantité d’huile subtile & étherée qu’il con-  
tenoit, silrtout le *baume* noir du Perou ne don-  
nant qu’une très-petite quantité d’huile lorsqu’on  
en fait la distilation de la même maniere ; ce qui  
prouve clairement que le *baume* de Copaii est  
d’une nature très-chaude. Je trouVài après la disti-  
lation une masse résineufe épaisse au fond de l’a-  
lembie , qui répandit lorfque je l’eus mise silr les  
charbons ardens, une odeur très-agréable. Je fuis  
persiiadé qu’on pourroit l'employer utilement  
dans les emplâtres destinées à fortifier les parties  
nerveufes. Quoique ce *baume* possede en lui-mê-  
me des vertus admirables, jlai cependant décou-  
vert des qualités plus efficaces dans cette huile  
distilée : j’en ai mêlé quelque peu avec le double  
de graisse humaine, & Payant appliquée en for-  
me de liniment, je me fuis apperçu qu’elle forti-  
fioit d’une maniere surprenante les parties aflèc-  
tées de paralysie, aussi-bien que celles qui sont  
privées de leur ton, de leur sensibilité & de leur  
mouvement.

Cette huile n’est pas moins efficace lorsqu’on l’applique  
sur les parties affaiblies & qui ont perdu leur mouve-  
ment ensiIite de la goute. On peut encore en composer  
un *baume* vulnéraire & pectoral pour les tssages inter-  
nes , en la mêlant avec de l’huile d’armoise bien prépa-  
rée, du blanc de baleine & de l’huile de jaunes d’œufs ,  
& quelques gouttes d’huile de sassafras , de macis &  
de fenouil. Ce *baume* ainsi préparé doit être donné dans  
une émulsion, ou dans du lait d’anesse ou de chevre. Je  
ne doute point que ceux qui ont des abscès dans les  
poumons, les reins, la vessie & les prostates ulcérés ne  
reçoivent un prompt foulagement de l’usage de ce  
*baume-,* s’ils favent s’en fervirà propos.

Cette huile fe dissout très-promptement dans l’esprit de  
vin pur, mais il faut quatre parties de ce dernier pour  
une d’huile, pour que la dissolution foit parfaite. Si  
l’on fe fert au lieu d’esprit de vin , de teinture de Eel  
de tartre ou de telle autre liqueur acrimonieuse, &  
qu’on y ajoute un peu dlesprit de nitre dulcifié, on a  
un remede qui excite fortement l'urine & qui est d’une  
efficacité admirable dans les rhumatifmes & la cache-  
xie. On prépare encore avec cette huile un *elaeofaccha-  
rum* d’une nature balfamique & d’un gout agréable,  
qui étant pris dans du vin d’Efpagne otl d’Hongrie,  
est d’une utilité admirable dans les cas où l’estomac a  
perdu fon ton , dans les toux opiniâtres, lorEque les in-  
testins semt trop relâchés ou distendus par les vents, &  
dans la paralysie.

Je ne dois pas oublier un autre tssage de ce *baume.* M’é-  
tant apperçu qu’il contenoit une si grande quantité  
d’huile aromatique, je l’ai soumis à l’expérience sui-  
vante.

J’ai versé demi-livre de ce *baume* fur des fleurs de lavan-  
de & de romarin , ce qui m’a donné une quantité  
d’huile dont l’odeur & le gout different très-peu  
des huiles pures que l’on extrait de ces substan-  
ces.

Il paroît suffisamment par-là que ce *baume* est plus corn-  
mode que la térébenthine , pour augmenter la quanti-  
té des huiles éthérées que l’on retire de certaines plan-  
tes dans la distilation. Ce que j’avance n’est point à  
dessein de persiiader à qui que ce soit de Enivre cette  
méthode. HoffMAN, *Observ. Chym.*

On distingue l’arbre qui donne le *baume* de Copaii de la  
maniere fuivante.

*Capivus,* Offic. Pharmacopol. *Balsamum Copaiba ,* Ind.  
Med. I8. *Balsamum de Copaiba* , Mont. Exot. 12. *Co-  
paiba,Fis.* ( Ed. 1648.) 56. ( Ed. 1658.) 118. Jonf  
Dendr. 309. Raii Hist. 2, 1759. *Arbor Balsamifera*

BAL 778

*Brasiliensis aseructu monos.permo ,* Ëjulcl. *Copaiba Brasi-  
liensibus*, Marcg. 130. *Balsamum album,* Parla Th'eat.  
1570. *Balsamum certarum quarundam plantarum ,  
quas Copai.bas vocant A.* B. ϊ, 306. *Balsamum Copaiba,*Geoff Tract. 348. DaLé.

LorEque ce *baume* est récent , il a la couleur & la consif-  
tance de l’huile d’amandes douces , & l’odeur du bois  
de *Calambour* ; mais sim goût est un peu âcre & amer.

Fuller dit qu’étant donné à la doEe de deux dragmes, il  
purge efficacement & rend l’urine amere. On peut com-  
poser un liniment très-propre pour la paralysie & le  
« rhumatisine avec une partie de ce *baume* soir deux d’ese  
prit de vin. GEoffRoY.

*Pomet donne la deseriptionsuivante du Baume nouveau.*

Le *baume* nouveau est fort semblable en figure & en cou-  
leur à celui de Tolu , mais d’une odeur bien moins  
agréable. On le tire de la même maniere que l’huile  
de laurier , de petits fruits rouges qui viennent par  
grappes fur une espece d’arbre , dont les feuilles font  
fort grandes & fort larges , vertes dessus & verdâtres  
dessous , qüi croît dans les Indes Orientales , principa-  
lement dans Pille de S. Doiüingue. Ce *baume* est si rare  
en France , qu’on n’y en voit prefque point du tout.  
Ρομετ.

On peut mettre au nombre des drogues qui tiennent de la  
nature du *baume -s le Liqield’Ambar j* il découle d’un  
arbre dti Méxique, appelle *Arbor Styrarifera ,* par une  
incision que l’on fait à fon écorce. C’est une li-  
. queur huileuse , résineuEe & grasse , d’une consistance  
semblable à celle de la térébenthine de Vensse, d’un  
jaune rougeâtre, d’un gout âcre, aromatique & huileux,  
approchant de celui du *Storax Calamita.* L’essence  
qu’on en tire avec la teinture de Eel de tartre , ou l’ef-  
prit de vin tartarisé , fortifie le cerveau & le sisteme  
nerveux. En le distilant avec l’eau par l’alembic , il  
donne une huile limpide & odorante qui est d’une effi-  
cacité singuliere de quelque maniere qu’on efi use.  
Voyez *Ambra.*

Après avoir décrit les *baumes* liquides que la nature nous  
fournit , je vais examiner ceux qui font d’une nature  
plus feche & plus folide, savoir les gommes résineufes  
& odorantes imprégnées d’une huile agréable, dont les  
principales font le benjoin , le storax calamita , le la-  
danum , la myrrhe & le mastic. Toutes ces gommes  
découlent par les incisions que l’on fait aux arbres qui  
portent le *baume*, dont les feuilles font toujours vertes  
dans la belle saisirn. Il découle de ces arbres une h-  
queur épaisse qui *se* durcit peu à peu , à mefure que la  
chaleur du soleil dissipe Ees parties humides , ce qui  
fait que l'on donne à ces gommes résineufes le nom de  
*baumes* secs , à cause qu’elles ne different en rien des  
*baumes* ; car toute leur substance est inflammable, elles  
ont une odeur aromatique & un gout pénétrant , elles  
*se* diffolvent, mais non pas entierement, dans l’esprit  
de vin rectifié , & donnent une huile par la distilation.

Quant au benjoin, c’est la résine d’un arbre qui croît dans  
Piste de Sumatra, appelle *Arbor Benzoifera.* Le meil-  
leur est blanc, & Fe dissout avec l’esprit de vin rectifié  
en une essence, qui mêlée avec l'eau-rose compose un  
cossuérique laiteux. Cette gomme étant sublimée dans  
un vaisseau convenable , s’éleve en forme de fleurs ;  
elle fe dissout dans Peau bouillante, & lorfque la dé-  
coction s’est épaissie , elle forme un amas de fleurs qui  
fe précipitent atl fond de l’eau , & qui prifes intérieu-  
rement facilitent l’expectoration dans l’asthme, & le-  
vent les obstructions des poumons. Elles tiennent lieu  
aussi de sternutatoire en picotant les narines par leur  
qualité acre & pénétrante. Le principal ufage du ben-  
join est pour les parfums & les fumigations , & lorf-  
qu’on mêle comme il saut avec fon extrait, quelques  
gouttes d’huile odoriférante & un peu .de civette, il  
s’en forme une masse qui est fort estimée en Espagne

779 BAL

à caufe de la délicatesse de son odeur. Voyez *Benzoi-  
num.*

Le *Styrax,* ou comme les Latins écrivent plus commu-  
nément ,*storax ,* est de même nature & possede les mê-  
mes qualités que le benjoin. Il croît dans les Indes , &  
dans quelques ProVÎnces de France, suivant Lobel. Il  
découle d’un arbre dont les feuilles ressemblent à celles  
du coignassier , & le tronc à celui du bouleau, en for-  
mede gouttes d’eau gelée. Lobel croit que c’est de-là  
que lui vient le nom *do styrax,* mais cette opinion ne  
me paroît pas fuffifamment autorisée. La résine la plus  
pure est appellée larme de styrax. Elle est extreme-  
ment odorante & divisée en grains & en morceaux. On  
l’appelle encore *calarnita,* parce que, ditStrabon daps  
Fon douzieme Livre , il découle d’tin arbre creux  
comme un rofeau. Le styrax le plus grossier est un marc  
rougeâtre souvent entre-mêlé de brins de paille & de  
feuilles , que l’on obtient, à ce qu’il femble , en faifant  
bouillir les différentes parties de l’arbre , surtout *ses* ra-  
meaux, sim écorce & sa racine. On tire une résine du  
storax en deux manieres , ou par expression , après l’a-  
voir fait fuffifamment macérer dans un peu de vin, ou  
par le moyen delleEprit de vin rectifié. Voyez *Storax.*

Le mastic est une résine d’un jaune pâle , transparente,  
d’un gout aromatique & d’une odeur extremement pé-  
nétrante. Il découle par incision d’un arbre appellé.  
*Lenels.que ,* qui est très commun dans l'ifle de Chio. Çe  
dernier est le plus estimé; car celui qu’on nous appor-  
te de France est moins pur, & plus grossier. Je prépare  
un esprit d’une efficaeité singuliere en faisiant dist.ler  
de l’esprit de νϊη rectifié aVec deux parties de mastic ,  
intimement mêlées aVec une de fiel de tartre. Ceprocé-  
dé me donne un esiprit odorant extremement utile pour  
fortifier l’estomac & le sisteme ncweux, & pour exci-  
ter l’urine ; car le fiel de tartre sépare l’huile subtile &  
volatile contenue dans les substances résinetsses , de  
leurs particules terrestres Visquetsscs, & les met par-là  
en état de manifester leurs qualités. Voyez *Mastiche.*

Le *labdanum* est une concrétion résineufe balfamique ra-  
massée en forme de spirale, quelque peu amere , & qui  
répand une odeur fort agréable , furtout lorsqu’on la  
met Eur le feu. On cueille en Crete & en Espagne cette  
gomme fur les feuilles d’un arbre appellé *Cistus Lad.a-  
nifera eilc* est mêlée de plusieurs grains de sable ; par-  
ce que l’arbre qui la produit croît dans des lieux fablo-  
neux. On en tire aVec l’efprit de νϊη une résine qui ,  
donnée en forme folide ou liquide, est très - efficace  
pour fortifier les nerfs. J’ai même éprouVé plusieurs  
sois fes Vertus dans les maux de tête les plus obstinés.  
Voyez *Ladanum.*

La *gomme El mi* est une fubstance résineuse , tranfpa-  
rente , d’un blanc jaunâtre, molle comme la cire , d’un  
gout aromatique & d’tme odeur pénétrante. Elle coule  
par incision du myrobolan dans l'ifle de Ceylan, & les  
habitans du pays en mettent dans leurs lampes au lieu  
d’huile. En distilant cette gomme aVec de l’eau par  
l’alembic , on en tire une huile pénétrante , qui em-  
ployée extérieurement & intérieurement est d’une uti-  
lité admirable dans les gonorrhées , les plaies & les ul-  
ceres. Voyez *Flemi.*

La myrrhe , que llon peut mettre au nombre des *baumes*folides , est un stuc résineux, gommeux, entre-mêlé de  
taches blanchâtres, d’tm gout acre, aromatique & d’une  
odeurpénétrante. Elle découle d’un arbre appellé *Pola,*qui porte des baies & croît dans les desierts de l'Ara-  
bie. On la donne en substance aVec du fucre candi ,  
pour dissiper toutes siortes de putréfactions, furtout celle  
des poumons. On l'emploie dans les compositions les  
plus estimées, comme dans l'élixir de propriété, dans  
les pilules de Ruffi & d’Avicenne, dans les antidotes  
anciens les plus renommés ; en un mot dans presique  
toutes les pilules ; il Vaut mieux lorsiqu’on l’ordonne  
intérieurement , la donner en substance qu’en essence  
parce que cette derniere est d’une nature trop chaude &  
met le siang dans un trop grand mouVement. Elle n’a  
pas tant de force lorsqu’elle est en siIbstallce , à cause

BAL 780

de quelques parties mucilagineuses & gommeuses dont,  
elle est entre mêlée. Son essence appliquée extérieure-  
rement est d’une utilité considérable dans la cure des  
ulceres putrides. Voyez *Myrrha.. .*

Après aVoir examiné ce qui concerne les gommes & les  
résines balsamiques , il me reste à parler des bois qui  
siont imprégnés d’un principe balsamique. On met or-  
dinairement au premier rang le bois d’aloès, autrement  
appelle *Xylaloès ,* dont la substance est résinetsse , d’un  
gout amer aromatique , & d’tme odeurpénétrante fort  
agréable , furtout lorsqu’il est réduit en poudre. C’est  
la substance interne d’tin arbre des Indes appellé *Ca-  
lambach.* On en tire la résine aVec l'efprit de νϊη rccti-  
fié , & on en forme des poudres ou des pilules céphali-  
ques. Son essence résineufe , qui possede la même effica-  
cité , lorsqu’on la mêle aVec la teinture de mars , com-  
pofe la teinture balsamique, dont on a plus d’une fois  
éprouVé la Vertu pour remédier à la foiblesse des Vssce-  
res dans les affections hypocondriaques. J’ai autrefois  
préparé par la distilation aVec l’alembic aVec des co-  
peaux de bois d’aloès une eau , fur laquelle flottoit une  
huile odorante,qui étant exposée au froid, se conVertit  
en un *coagulum* blanc comme le camphre. Ce *coagu-  
lum* diffous dans l'efprit de νϊη reétifié , donne une ef-  
fence qui a la Vertu de fortifier le cerveau & les nerfs.  
Voyez *Agallochum.*

Examinons maintenant le bois de Rhodes appellé en la-  
tin *lignum Rhodium.* Sa racine est résineufe , d’un gout  
aromatique & d’une odeur de rose. Il croît dans les lues  
des Canaries , & lorsqu’on le soumet à la distilation ,  
il donne une huile odorante qu’on estime beaucoup.  
On ne fauroit nier que l.’effence du bois de Rhodes, de  
même que sa décoction dans l’eau , ne foit d’une effi-  
cacité admirable , à catsse de leur résine balsiamique  
dans les désiordres de la lymphe & les maladies qui en  
proVÎennent, dans la Vérole même, & pour remédier  
à la corruption des humeurs la plus inVétérée. Voyez  
*Rhodium & Aspalathus.*

Le siecond après lui est le stantal citrin qui contient une  
grande quantité de résine odorante , ce qui est éVident  
par l’esiprit de νϊη qu’on en retire après l’y aVoir mis  
en digestion , & qui a la même odeur que l'ambre. Si  
llon fait cet extrait aVec de l’esprit de νϊη rectifié, &  
qu’on en retire l'effence au moyen d’une chaleur douce,  
on aura une liqueur huileufe odorante de la même  
consistance que le *baume* du Pérou. La décoction de ce  
bois est fort estimée à caufe de la résine pénétrante  
qu’elle contient. Voyez *Santalum.*

Les principales écorces balsamiques siont celles du bois  
de silffafras , le quinquina , l'écorce de Winter, celle  
de la cascarille & le Vrai costus. Elles contiennent tou-  
tes un principe résineux balsiamique quelque peu astrin-  
gent, qu’elles manifestent non - feulement par leur  
gout & leur odeur, mais encore par l'huile pénétrante  
qu’elles donnent lorsqu’on les distilé aVec de l'eau.

Dans les pays du Nord , le geneVrier est Véritablement de  
l’espece balstamique ; car non-seulement sim bois & *scs*feuilles, mais furtout stes baies contiennent une huile  
Eubtile & pénétrante qu’elles donnent en grande quan-  
tité lorfqu’on les soumet à la distilation par l’alembic.  
Cette huile, quand elle est pure & naturelle, est excel-  
lente pour fortifier les nerfs & pour exciter l’urine,  
comme la plupart des autres balsamiques.

On prépare aussi aVec fon bois une décoction qui est effi-  
cace pour la cure du fcorbut. On doit encore mettre  
au nombre des *baumes,* outre les simples dont on a  
déja parlé , les huiles qui poffedent les mêmes quali-  
tés , & qui ont une odeur aromatique & un gout péné-  
trant ; car les huiles fubtiles éthérées ne font autre  
chofe que des résines ou *baumes* liquides, puisque leur  
premierprincipe, qui est la siource de leur odeur, de  
leur gout pénétrant & de leur qualité consolidante, au  
moyen duquel tous les *baumes,* foit liquides ou S0I1-  
des agissent, n’est autre qu’une huile Volatile subtile ,  
qui étant une fois dissipée, les fubstances dans les-  
quelles elle résidoit, deviennent inutiles & sans effet.

78i BAL

On peut donc assurer, que les aromates qui donnent dans  
la distilation une huile aromatique & pénétrante ,  
comme la canelle, le clou de girofle , la noix muf-  
cade, le macis, le cardamome, les cubebes , l’écorce  
d’orange & de citron, font mis à juste titre au rang des  
principaux balfamiques. C’est pour cette raifon que  
Valerius Cordus, dans fon Difpenfaire, veut que Port  
fubstitue l’huile de girofle à l’*opobalfamum* dans tous  
les antidotes où ce dernier entrer « On ne trouve plus  
«aujourd’hui, dit-il , 1’ *opobalsamum , le carpobalfa-  
« mitm s* ni le *xylobalsamum* dont les Anciens nous ont  
«laissé la description. Mais comme l’expérience m’a  
« appris , que l’huile de canelle & de girofles distilée à  
« notre maniere, que les Anciens ignoroient, posse-  
« de les mêmes vertus que le vrai *baume* : j’ai trouvé à  
« propos de substituer dans ma thériaque l’huile de  
a clous de girofle à P*opobalsamum*. On peut au lieu du  
*« carpobalsamum* employer les cubebes & les clous de  
« girofles, ou le cardamome, & le bois d’aloès à la  
« place du *xylobalsamum. »*

Ces huiles aromatiques fiant donc des *baumes* spiritueux,  
d’une efficacité Tl extraordinaire , que les autres *bau-  
mes* Orientaux ne méritent point d’entrer en compa-  
raison avec eux , puisqu’ils ne produisent leurs effets  
qu’au moyen de cette huile stlbtile. Il n’est pas non  
plus difficile de donner à ces huiles pénétrantes & li-  
quides la consistance d’un *baume ,* ou la forme de rési-  
ne , pourvu que Pon mêle avec elles uh esprit acide  
concentré, tel que l’huile de vitriol.

On trouve encore dans notre pays d’autres *baumes* spiri-  
tueux de cette espece dont Podeut & la vertu font  
telles, que l’on doute s’ils ne valent pas autant que  
ceux d’Orient & les huiles aromatiques. Les *baumes*dont je parle font des huiles distilées de plantes aroma-  
tiques d’une odeur & d’un gout extremement péné-  
trant. Les principales font le romarin , la lavande , la  
marjolaine, le *baume* commun & celui de Turquie,  
le basilic, le thym, la camomile Romaine, & toutes les  
especes de menthe, la menthe d’eau, le calement des  
champs & des montagnes, la menthe frisée, l'espece  
d’origan appelle communément marjolaine sauvage,  
&c. Ces plantes étant distilées comme il faut, donnent  
des huiles odorantes très-efficaces. Comme il est rare  
d’en trouver de pures dans les boutiques , & qu’on les  
falsifie avec la térébenthine; il arrive qu’elles ne produi-  
fent plus leurs effets, & qu’elles ne font point aussi  
propres que si elles étoient pures , à fortifier le ton des  
nerfs & des autres parties bolides. La meilleure ma-  
niere de s’enserVÎr est de les dissoudre & de les rédui-  
rc en essence. Voici ce qu’en dit Quercetan à la fin de  
*sa Pharmacopœia Restituta : «* On a trouvé derniere -  
a ment en Allemagne le secret de réduire les huiles  
« pénétrantes en des essences pures & agréables , qui  
« conEervent la couleur , l’odeur & le gout, des huiles  
« simples, sims autres mélanges que celui de la man-  
« ne céleste purifiée , qui extrait les vertus de ces hui-  
« les & les corrige en fie mêlant avec elles. » Jejie dou-  
te point que le menstrue que cet Auteur recommande  
si sort, ne fioit l’efprit de vin préparé selon l’art, lequel  
a la vertu de dissoudre entierement ces huiles.

Il est éVÎdent, je crois, par ce que je viens de dire, que le  
regne végétal nous fournit les *baumes* les plus nobles  
& les plus efficaces, & que lorsqu’on les emploie corn-  
me il faut, ils ne fiant pas moins utiles pour guérir les  
maladies que pour les prévenir. Je ne dois pas oublier  
de faire observer à mon Lecteur que les plantes & les  
arbres balfamiques que la nature produit pour le foula-  
gement & la conservation des hommes , fiant comme  
distinguées de toutes les autres, par une marque exté-  
rieure ou caractéristique, qui indique l’efficacité dont  
elles Eont contre la corruption, & par conséquent leur  
nature balfamique;& ce signe caractéristique n’est autre  
que les fleurs dont ils siont toujours couverts, & leur  
verdure continuelle. Eliaminons maintenant, sileCiel  
qui Veille toujours à l’intérêt du genre humain , n’au-  
roit point caché des *baumes* propres à lui conserver la

BAL 7§i

vie, dans les entrailles de la terre & dans le fond dè  
la mer. En recherchant avec foin la nature des corps  
logés dans ces deux élémens, nous découVrirons deux  
*baumes secs* cachés fous la terre & répandus dans la  
vaste étendue de la mer. Ces *baumes* font l’ambre-gris,  
qui dans les pays Orientaux est extremement fin, & le  
succin qui naît dans les régions Septentrionales. Ces  
deux fubstances nous fournissent des remedes balsami-  
' ques dont les effets font aussi prompts que certains.

Quant à l’ambre - gris, c’est une Assistance résineufe,  
odorante, quife dissout dans Lin menstrue particulier,  
*& se* convertit en une essence exempte de toute préci-  
pitation & coagulation dlambre-gris. Il rétablit effica-  
cement les forcés, il les ranime par fes vapeurs àgréa-  
bles, appaife les douleurs & procure un sommeil tran-  
quile & non interrompu, ll est encore extremement  
agréable lorlqu’onle mêle avec des eaux spiritueuEes  
ou imprégnées de silcre. L’ambre jaune ou succin qui  
abonde d’une huile fubtile & odorante étroitement en-  
gagée dans *ses* part cules vssqueufes & terrestres, don-  
ne difficilement sim huile lorfqu’on le distile avec  
Peau : mais il exige un feu extremement violent, au-  
quel il cede enfin, & donne une grande quantité d’hui-  
le empyreumatique, qui étant rectifiée &fuffifamment  
dépurée, peut être employée avec beaucoup de fuccès  
en Medecine. Mais je fai une méthode pour extraire  
de l'ambre jaune une huile odorante, fans en détruire  
le tissu. Il ne faut que le piler avec du ST de tartre bien  
calciné, y ajouter de l’efprit de vin rectifié, & foumet-  
tre ce mélange à la distilation. On a par ce moyen un  
esprit pénétrant qui est extremement utile dans la foi-  
blesse des nerfs. En verfant cet efprit fur du fuccin pur  
mêlé avec du fel de tartre, ils’élevera une essence en-  
core plus odorante & plus pénétrante que l’essence or-  
dinaire.

Voilà donc des *baumes* naturels extremement propres  
pour conferVer la fanté. Un Medecin instruit dans font  
art peut en les mêlant à propos avec d’autres fubstan-  
ces en composter des remedes très-efficaces. De là vient  
que les Medecins Grecs & Arabes les plus célebres  
employoient ces huiles dans leur plus précieux anti-  
dotes, comme cela paroît par la *Pharmacopée d’Attsu  
bourg,* celle de *Schreeder,* & plusieurs autres sembla-  
bles Ouvrages. Prcsique toutes les especes de *baumes*dont nous avons parlé entrent dans la *Thériaque d’An-  
dromachus*, & dans le *mithridate,* Mesiné & Nicolas  
employeur ces esipeces en qualité de cordiaux , comme  
il paroît par la description queMesile donne des clous  
de girofle. Voyez dans le Dsspensaire de *V.al. Cordus,  
Inspectes diambraej* le *species Cinnamomi* de Mesilé , le  
*species Diaxyloaloes,* 1’*Aurea Alexandrina* de Nicolas,  
*& le species Diacastorei* de ce même Auteur.

Les Anciens ajoutoient encore ces eflpeces balsamiques  
aux remedes laxatifs & purgatifs, dans la persiiasion  
où ils étoient que les catharctlques violens étoient en-  
Hemis de la nature, & àvoient befoin d’un correctif qui  
pût la fortifier, & la corroborer. De-là vient que l’é-  
*lectuaire de* Mesilé (voyez *Cordus') le Diasena* deNi-  
colas , fon *Hiera Picra , F Hiera simplex* de Galien ,  
les *Pilules de Hiera composita* de Nicolas, les *Pilules  
Hierae Picrae de Rhasis s* les *Pil.Aleophanginae de Corduss  
8c* celles de *Lucis Majores*, ont dans leur composition  
une quantité considérable d’especes balfamiques aro-  
matiques. Et pour ne point dissimuler, cescomposi-  
tiorts laxatives & purgatives des Anciens sirnt sijpé-  
rieures à la plupart des nôtres , pourvu qu’on y mette  
peu d’ingrédiens purgatifs, furtout d’aloès. La plu-  
part des pilules qui ont été inventées par les Auteurs  
modernes, comme font celles de Succin, de Craton ,  
les *Pilules Catholiques* de Poterius & celles de Be- φcher dont on fait aujourd’hui tant de cas, ne fussent  
jamais parvenues à une si haute réputation, si l’on n’y  
eût mêlé une dofe modérée d’ingrédiens purgatifs, fur-  
tout d’aloès , avec des *Gommes balsamiques j* & des ex-  
traits de végétaux.

Les especes balsamiques sont encore des correctifs ex-»

783 BAL

cellens des remedes narcotiques & assoupissans. Les  
Anciens en mettoient toujours dans leurs opiates ,  
croyant que les qualités froides de l’opium & des autres  
narcotiques étoient par-là détruites , & les efprits rani-  
‘més. Les *Pilules de Cynogloffe* feroient un remede peu  
sûr, si l’on n’avoit foin de mêler la racine de la langue de  
chien, les femences d^jufquiame blanche, & l’extrait  
d’opium , aVec de la myrrhe, de Poliban & de la résine  
de storax. Celles de styrax n’auroient pas tant d’effi-  
cacité pour détruire les humeurs acres qui caufent la  
toux & les catarrhes, si l’on ne faifoit entrer dans leur  
composition , l’oliban, la résine de storax, la myrrhe &  
l’ambre. Les pilules de Wildegansius, font beaucoup  
plus fures qu’aucune autre préparation d’opium , a cau-  
**se** du mélange d’huile de girofles , de myrrhe & d’a-  
loès qui entre dans leur composition. Le laudanum de  
Sydenham dont on fait un si grand ufage en Angle-  
terre & dans les autres contrées de l’Europe, n’est pas  
peu corrigé par les substances aromatiques, la canelle,  
la nois mufcade , le girofle, & le vin d’Espagne qu’on  
y ajoute. L’élixir *de propriété* inventé par Paracelfe,  
les pilules de Ruffi & d’Avicenne composées des mê-  
mes efpeces n’ont conservé si long-tems leur réputa-  
tion qu’à causie que l’on a eu soin de corriger & d’a-  
doucir la violence de l.laloès par le moyen de la myr-  
rhe, qui est d’tme nature balsamique, & du safran.Il fe-  
roit à souhaiter que toutes les préparations des An-  
ciens dans lesquelles il entre de l'aloès, n’en continssent  
qu’une petite quantité, parce qu’il met le sang dans un  
trop grand mouvement par son acrimonie fulphureu-  
*se* & volatile, & fait très-fouvent plus de mal que de  
bien à ceux qui font d’un tempérament chaud. Les  
eaux & les élixirs de vie , les *balsama embryonum ,* les  
eaux apoplectiques fpiritueufes, les efprits & les *bau-  
mes* apoplectiques, & les eaux céphaliques chaudes,  
qui sont préparées avec les meilleures plantes balfami-  
ques , aromatiques & céphaliques , qui contiennent  
une grande quantité d’huile balfamique fubtile,nedoi-  
vent qu’à ces especes la vertu qu’elles ont de réparer  
les forces & de corroborer le ton des vifcéres & de l’ef  
tomac. Comme les compositions des Anciens font la  
plupart inutiles , à caufe de l’ignorancè où ils étoient  
**de** la véritable théorie de là Medecine, des caufes des  
maladies, & de la maniere dont les remedes operent,  
il ne faut point douter qu’on ne puisse, aujourd’hui que  
la Medecine a acquis plus de perfection , composer de  
'meilleurs remedes, & leur donner une forme plus cou-

venable. Puis donc que les balsamiques sont extreme-  
ment propres à fortifier la nature, & qu’il n’y a pref-  
que point de maladies où ils ne foient nécessaires , il  
ne fera pas hors de propos, tant pour la satisfaction  
du Lecteur, que pour fon utilité de donner quelques  
exemples de Fustige des balsamiques.

Premierement, on fie peut mieux faire que de mêler des  
balfamiques avec les évacuans, pour corriger non-feu-  
lement leurs qualités drastiques, mais pour aider en-  
core la nature dans fes différentes excrétions , & entre-  
tenir les forces que les évacuans affoibliffent pour l’or-  
dinaire. On les mêle aussi fort à propos avec les émé-  
tiques. Je me fers d’une eau-de-vie émétique balfami-  
que que mes malades prennent avec plaisir, & qui pro-  
duit l’effet que je souhaite ; car elle opere prompte-  
ment & sans violence, seins nuire ni à l’appétit ni à  
l’estomac. Mais on peut lui fubstituer le remede fui-  
vant, qui est composé d’eau fpiritueuse demente, d’eau  
decanelle di&ilée avec le vin, de chacune demi-once,  
auxquelles on ajoute deux grains de tartre émétique ,  
& une dragme de sirop balfamique. Ce mélange com-  
pose une potion agréable que l’on peut prendre à une  
feule fois.

Si l’on a deffein d’user de pilules purgatives qui posse-  
dent en même-tems une qualité fortifiante & balfami-  
que, on peut employer les fui Vantes.

BAL 784

Faites-en une masse de pilules , dont un scrupule suffira  
pour une dsse.

Supposé qu’on veuille leur donner plus d’acrimonie &  
d’activité0 Οη y ajoutera ou de l’extrait panchymago-  
gue deCrollius, ou de la résine de jalap intimement  
mêlée avec du mercure doux. Lorsque la nature de la  
maladie exige qu’on ait recours à une infusion purgati-  
ve jointe aux balfamiques, on n’a qu’à faire ufage de  
la composition fuivante.

Ajoutez aux drogues précédentes deux onces de raisins de  
Corinthe, de tartre cru , & du sel de tartre, de  
chacun trois dragmes. Après avoir suffisamment  
mêlé & légerement trituré ces drogues, verfeZ  
dessus une dragme dlesprit de fel ammoniac, &  
fur le tout trois livres de vin.

Si le malade est sujet aux affections hypocondriaques , ofl  
peut ajouter avec succès à la formule précédente , de  
la limaille d’acier. Les balfamiques mêlés avec des fil-  
dorifiques, fiant encore très-efficaces. De-là vient que  
le fel volatil épuré de corne de cerfdistilé avec l’effen-  
ce d’ambre , dont j’ai donné la defcription ci-deffus,  
est d’un ufage admirable pour hâter la transpiration &  
provoquer la fueur ; car on compofe par ce moyen un  
esprit des plus pénétrans que l’on améliore par l’addi-  
tion du *baume* du Pérou. On auroit peine à trouver un  
scldorifique qui lui soit comparable. On peut en don-  
ner cinquante gouttes pour une dose, & même plus si  
les circonstances l’exigent.

Si l’on veut avoir une décoction de bois résineux balsami-  
que qui conservent leurs vertus sous une forme liqui-  
de, on ufera de la méthode fuivante.

Mêlez ces drogues ensemble autant qu’il le faut, & fai-  
tes-les bouillir dans un vaisseau bien fermé.

**Plusieurs**

785 BAL

Plusieurs maladies chroniques demandent une évacua-  
tion abondante d’urine. Le remede sulcant est le plus  
propre que l’on puisse employer pour satisfaire à cette  
intention.

Mêlez *quantité égale d’esprit de mastic >  
d’esprit de baume du Pérou,  
teinture acre d’antimoine, &  
d’esprit de Vitre dulcifiés*

On peut prendre demi-gros de ce mélange avec un avan-  
tage considérable.

Dans les maladies de la tête & des nerfs, il est quelque-  
fois avantageux d’ufer de sternutatoires. Le remede  
filmant fatisfait parfaitement à cette intention.

Prenez *poudre de marjolaine ,8e* 7 *de chaque , une drag-*

*d'e basilic, \* moi,*

*du vrai marum ,8e de chaque, demi-*

*copeaux de bois d’dloès, S grosi,*

*fleurs de benjoin, douze grains,  
essence d’ambre, dix gouttes,  
huile de clous de girofle > quatre gouttes ;*

Mêlez.

Il est quelquefois nécessaire dans la cure des maladies  
d’aVoir égard aux forces du malade ; car rien n’est plus  
dangereux & plus contraire au rétablissement de la  
Pansé que de les trop abbattre. Il faut donc employer  
les analeptiques , & entre autres le fuivant, qui est  
préférable à tous ceux dont on a connoissance.

Mêlez *quantités égales d’esprit de Baume du Pérou, 8e  
d’essence d’ambre et de muse, préparées avec de  
l’esprit de roses extrêmement sort.*

Ajoutez-y *quelques gouttes d’huile de canefles  
de cedre,  
de bergamote j*

*de baume de Turquie) ou d’autres semblables.*

On fait grand cas des fels volatils huileux, & l’on n’a pas  
tort ; car ils produifent des effets admirables lorEqu’on  
fait les employer à propos. On peut ,si l’on veut, leur  
communiquer une qualité balsamique de la maniere  
suiVante.

Ce remede est bon pour fortifier l’estomac, & rétablir le  
ton des fibres dcs intestins. L’elixir stomacale dont le  
célebre Mlehaclis de Leipsic faifoit un si grand ufage,  
étoit entierement composé de drogues balfamiques. Je  
les emploie pour la même raifon dans la composition  
de mon *Elixir balsamique,* dont on peut Voir la des-  
cription aux pages 186 & 882 de mes annotations fur  
Poterius. Il a été reçu dans la plupart des boutiques  
d’Allemagne depuis la publication de cet ouVrage.  
Voyez *Elixir 8e Vitae Balsamum.*

L’on fait assez de quelle utilité font les remedes balfami-  
ques dans la cure des maladies des glandes, & pour re-  
médier à celles qui proVlennent de leur trop grand re-  
làchement, des humeurs qui y affluent en trop grande  
quantité ; ou de la décharge trop abondante de la ma-  
ticre qu’elles contiennent. De-là Vient que les remedes  
fuÎVans font d’une efficacité admirable dans la gonor-  
rhée & les fleurs blanches.

BAL

Mêlez ces drogues , & y ajoutez *un grain decamphrel*

Mais il est bon d’obferVer qu’on ne doit ufer de cet élixir  
& des autres remedes de cette nature , qu’aptès avoir  
préparé le corps par des évacuations nécessaires.

Si l’on veut avoir un remede fous une forme plusTolide,  
on usera des pilules fuivantes.

Aprèssavoir préparé ces drogues comme il faut, saltes-eli  
des pilules avec du sirop balsamique. Elles produisent  
des effets admirables dans la gonorrhée.

Les bassamiques sont encore des pectoraux excellens, en  
ce qu’ils levent les obstructions des poumons\*, facili-  
tent l’expectoration , & fortifient les vésicules pul-  
monaires-.

On peut, pour satisfaire à cette intention, prefcrire la  
formule sclivante.

On peut y ajouter aussi *de l’esprit de sel ammoniac.*

Il n’est pas inutile de donner aux balsamiques la forme  
de pilules avec d’autres ingrédiens , pour l’ufage de  
ceux qui font fujets à l’asthme. La formule suivante  
servira d’exemple.

supposé que l’on veuille appasser les douleurs que cause  
le calcul des reins & de la Vessie, on ne peut mieux fai-  
re que d’employer les balsitmiques. Une dragme de la  
poudre filmante dans du lait d’amandes ou du bouillon»  
suffit pour cet effet.

Prenez *fleurs de sureau, une dragme s*h 11

787 BAL

Jettez dessus *quelques gouttes d’huile de sassafras,  
de macis, &  
de genièvre,*

Lorfque les règles pechent par excès ou par défaut, que  
la stérilité ou de fréqucns aVortemens ôtent toute ap-  
parence d’avoir des ensans, il faut de toute nécessité  
fortifier le ton de la matrice qui est relâchée , afin que  
la nature ait assez de force pour furmonter & chasser  
tout ce qui lui nuit , & préparer un endroit commode  
pour la production du fœtus.

Je ne trouve aucun remede plus propre à fatisfaire à cette  
intention que le remede siuivant.

Faites macérer ces drogues dans une quantité convena-  
ble d’eau, ou plutôt de vin ; car ce dernier paroît  
fatisfaire davantage à l’intention qu’on a alors.

C’est au Medecin à connoître si le cas dans lequel *se* trou-  
ve la malade exige un purgatif ou non. Supposé qu’il  
foit nécessaire, on ne peut rien employer de mieux  
que la rhubarbe & les feuilles de féné.

Il ne me reste plus qu’à dire un mot des *Baumes* vulnérai-  
res dont Pufage est admirable dans les plaies des intese  
tins, ou lorfque quelque partie externe estleorrompue  
**eu** altérée. Le meilleur que je connoisse pour lesusa-  
ges internes & externes, est celui dont je vais donner  
la composition. Je le présure même au fameux *Baume*Anglois, communément appelle *Baume de Lucatelli.*

On tire de ces drogues intimement mêlées , par le moyen  
d’un petit feu , un efprit, & l’on emploie ce qui  
reste dan^ les cas & de la maniere qu’on Fa dit  
ci-dessus.

Voici encore la composition d’une essence vuInéraire,  
dont on peut fe fervir extérieurement pour déterger &  
incarner les plaies.

Mêlez enfemble *quantités égales T essence de mille-feuille,  
d’armoise >de myrrhetd’ambre,*

BAL 788

*de masiic,  
de gomme élu mi,  
debaurne du Pérou, &  
de roses ;*

On y ajoute quelquefois du miel dont l’efficacité est adsmirable.

Il ne faut, pour connoître l’estime que les Anciens  
avoient pour les *baumes* composés, que lire POuvrage  
de Conrad Gefner, intitulé *Thesaurus de Remediissm  
cretis,* où il propofe un grand nombre d’excellentes  
compositions balfamiques préparées avec des aroma-  
tes, des résines & des gommes odorantes , dont les  
Anciens faifoient un très-grand cas. Il paroît par cet  
Ouvrage, qu’au tems que la Chymie commença à  
fleurir & à être cultivée avec foin , on ufoit principa-  
lement des *baumes* retirés par la distilation des ingré-  
diens les plus odoriférans & les plus aromatiques, mê\*  
lés avec de l’esprit de vin rectifié & de térébenthine.  
En voici un exemple que je tire de Raymond Lulle ;  
& quoique cette composition foit sans térébenthine,  
les autres ingrédiens ne laissent pas d’être admirables.

La voici.

Mettez ces drogues dans trois ou quatre fois leur poids  
dlefprit de vin rectifié cinq à six fois, distilez-les à pe-  
tit feu , elles donneront une eau pure & précieuse  
dont voici les effets.

Il n’y a point de plaie, pourvu qu’elle ne soit point mor-  
telle ni invétérée , qu’on ne guériffe au bout de tren-  
te-six heures au plus, en y mettant de ce remede. On  
guérit les ulceres malins , putrides, invétérés & fon-  
gueux au bout de quelques jours, en les lavant decet-  
te eau ; pour dissiper l’inflammation des yeux & les ta-  
ches qui s’y forment, il ne faut qu’en verfer quelques  
gouttes dans l’œil affecté.

Dans les douleurs fans ulceres qui proviennent d’tm coup  
ou d’une chute, il ne faut que fomenter la partie avec

789 BAL

quelque peu de cette liqueur, pour les dissiper en moins  
de trois heures.

On rapporte des effets furprenans de fon ufage interne.  
Elle rajeunit, elle guérit les maladies les plus défcsi  
pérées, & tire les malades d’entre les bras de la mort :  
une perfonne valétudinaire qui en boit tous les jours  
pendant une année de sitite croit à la fin de l’an apper-  
cevoir un renouvellement total dans fies chairs , son  
sang , en un mot dans tout sim corps. On trouve dans  
le LÎVre que j’ai cité un grand nombre d’autres *baumes*composés, mais il est à observer qu’il n’y en a pref-  
que aucun où il n’entre de la térébenthine, qui donne  
une huile quelque peu contraire à la nature ; car *sa* cha-  
leur est si grande qu’elle agite le simg & le met dans un  
mouvement extraordinaire. C’est pourquoi je ferais  
d’avis de rejetter cette drogue de tous les *baumes 8c*de toutes les liqueurs spiritueuses dont les anciens fai-  
soient tssage.

Qu’il me soit permis de dire un mot de mon *baume de  
vie liquide spiritueux ,* à qui fes vertus extraordinaires  
ont acquis dans plusieurs endroiteKme réputation peu  
commune. L’efficacité de cette composition consiste  
dans la solution des huiles les plus pures & des *baumes*les plus naturels mêlés dans une proportion convena-  
. ble. La pureté de ces ingrédiens communique à ce *bau-  
me* une efficacité qu’on trouveroit à peine dans quel-  
qu’autre remede que ce soit. Voyez *Vitae Balsamum.*

Il ne me reste plus maintenant qu’à dire ce que je pense  
des vertus & de l’efficacité de ce qu’on appelle *reme-  
des balsamiques.* Je soutiens donc que ces remedes sirnt  
d’un uEage universel dans la Medecine, & que leurs  
vertus égalent celles de tous les autres médicamens  
dont on a connoissance, puisqu’ils conVÎennent à tou-  
tes Eortes de tempéramens , qu’ils s’incorporent aisé-  
ment avec tous les autres remedes & qu’ils surmontent  
presque toutes les maladies , de quelque nature qu’el-  
les soient. Les balsamiques ont cela de particulier silr  
tous les autres remedes, qu’ils sont amis du tempéra-  
ment humain & s’allient, pour ainsi dire, avec lui.  
On en siera aisément convaincu si l’on fait attention à  
la promptitude avec laquelle les balsamiques réparent  
les forces que les maladies chroniques, la vieillesse ou  
quelque accident ont détruit , lorfqu’on en ufe à pro-  
pos. C’est ce qui fait qu’il n’y a point de remedes com-  
parables à ceux-là pour faire cesser les défaillances, de  
quelque caufe qu’elles viennent. Enfin ils renforcent ,  
rétablissent & entretiennent ce qui est la fource origi-  
nelle de la vie, communiquent des forces & du ton au  
cœur, aux arteres & aux nerfs , de quelque nom que  
nous appellions cet effet, principe, efprit, &c. ils pa-  
roissent *se* transformer & acquérir la nature & le génie  
de cette fubstance étonnante, qui est la directrice & la  
source du mouvement de tous nos membres. Dans la  
fyncope, par exemple, ils rétablissent si promptement  
le mouvement du cœur par leur odeur sieule, qu’on ne  
peut s’empêcher d’admirer leur efficacité : car telle est  
la nature de tontes les substances qui contiennent beau-  
coup d’huile odorante & pénétrante , que foit qu’on  
en uEe extérieurement ou intérieurement, elles entre-  
tiennent & augmentent puissamment nos forces ; au  
contraire tout ce qui est putride, fétide & puant est  
extremement préjudiciable aux forces & aux mouve-  
mens vitaux, qu’il opprime & détruit en très-peu de  
tems ; tout degré de putréfaction nuit à la vie, & lors-  
qu’il commence ou qu’il augmente dans le corps hu-  
main, *ses forces &* tous fes mouvemens tombent à la  
fois , comme cela est éVidentdans la peste, lesfievres  
malignes & les mortifications des parties internes. De-  
là vient que l’on donne le nom de *baumes,* d’eaux &  
d’efprits de vie aux remedes tirés des balfamiques , à  
caufe de l’influence qu’ils ont silr elle.

Puis donc que les balsamiques donnent du mouvement,  
de la force & du ton à toutes les parties du corps , il  
**est** aisé de comprendre qu’ils doivent être d’une effica-  
cité singuliere dans les maladies & les indispositions  
où les forces & les mouvemens vitaux font afloiblis,

BAL 790  
les visiceres & les autres parties du corps trop relâchée8& privées du ton qui leur est nécessaire. De-là vient  
qu’ils ne frustrent jamais l’attente du Medecin qui sait  
les donner à propos dans les faiblesses du cerVeaü &  
des nerfs, l'imbecilité de la mémoire & des siens , la  
paralysie des membres, la privation de la voix, l’hé-  
miplégie, le dégout & l’aversion pour les alimens, le  
vomissement, la diarrhée &les tranchées; dans les cas  
où les vents deVÎennent incommodes, dans l’abatte-  
ment de tout le corps, les défaillances, les fluxions ca-  
tarrheufes froides, les toux humides, le *coryza* où  
rhume du cerVeau, les fleurs blanches, la gonorrhée ,  
l’asthme humide, en un mot dans tous les cas où les  
parties ont befoin d’être fortifiées.

Comme les meilleurs balfamiques donnent de la force &  
de l’énergie aux parties solides de notre corps, sijr-  
tout au cœur & aux fibres musculeuses qui mettent nos  
fluides en mouVement, il suit qu’ils sont les meilleurs  
préservatifs que l’on puisse employer contre toutes for-  
tes de maladies, comme il paroît pat ce qui sciit. Tant  
que le Eang & les humeurs circulent eomme il faut  
dans les vaisseaux du corps , & que ce qu’il y a de fu-  
perflu & de recrémentitiel est éVacué par les couloirs  
& les émonctoires convenables, le corps & chacune de  
fes parties font en bon état & exercent les fonctions qui  
leur font naturelles : mais dès que ce mouvement est  
troublé ou interrompu dans tout le corps, ou quelqu’u-  
ne de fes parties, ou que les sécrétions naturelles ne fe  
font pas comme il faut, on doit s’attendre aux mala-  
dies. Rien n’est plus efficace pour entretenir la circula-  
tion des humeurs & faciliter la tranfpiration, que les  
fubstances qui fortifient le cœur, la plus noble partie  
de notre corps, par leurs qualités balfamiques. Ceux  
dont nous parlons font d’une utilité particuliere, en  
tant que préEerVatifs contre les maladies putrides & cel-  
les qui fiant les plus formidables à caufe de leur nature  
maligne & contagieuse. De-là vient qu’on les emploie  
aVec sisccès dans le tems où les maladies épidémiques  
font le plus de ravage. On les mêle encore fort utile-  
ment avec les antidotes dans les maladies putrides &  
pestilentielles, parce qu’ils résistent à la putréfaction ,  
réparent les forces & entretiennent la circulation des  
humeurs. Puis donc qu’ils résistent avec tant de pou-  
voir à la putréfaction, qui est si préjudiciable à la vie,  
on ne peut mieux faire que de les employer dans la vé~  
role, qui est une maladie putride, & dans cette efpece  
de fcorbut, qui est occasionné par l'impureté de l’air &  
l’ufage des mauvais alimens ; car les décoctions, les  
élixirs & les essences des bois, reçoivent leurs vertu &  
leur efficacité de la qualité balfamique des ingrédiens  
qui y entrent. Bien plus, les balfamiques, ceux princi\*  
palement qui fiant odorans, ont cette propriété de mo-  
dérer le mouVement déréglé des fluides & d’appasser  
les douleurs. De-là Vient qu’ils procurent souvent un  
prompt soulagement dans les maux de tête, les maux  
de dents & les douleurs d’oreilles les plus violentes ,  
lors même qu’on ne les emploie qu’extérieurement. Je  
ne dois pas non plus oublier que les balsamiques sont  
des correctifs excellens des remedes qui ont trop de  
violence , furtout des évacuans & des anodyns , dont  
ils augmentent les vertus par leur qualité corroborante.  
De-là vient qu’on les joint avec fuccès à prefque tous  
les remedes évacuans & anodyns. Il paroît par *ce* qu’on  
vient de dire, que les balfamiques fiant extremement  
efficaces pour la cure d’tm grand nombre de maladies.  
Mais comme il n’y a rien qui n’ait fes défauts, & que les  
remedes les plus efficaces deviennent nuisibles lorsi-  
qu’on les emploie mal-à-propos, on ne doit point dou-  
ter qu’il n’en foit de même des balfamiques. Lorsqu’il  
y a dans le corps une trop grande abondance de seing  
chaud & bouillant, que fon mouvement est trop accé-  
léré & le pouls trop fort & trop violent, la nature a  
plus besoin dans ces cas d’un frein que d’un aiguillon :  
c’est pourquoi on ne doit jamais travailler alors à ex-  
citer & augmenter le mouvement des fluides. D’ailu  
leurs les fubstances odorantes ont cet inconvénient,  
Ddd ij

*jpi* BAL

qu’elles caufent souvent lorsque le siing circule dans le  
cerveau avec difficulté à caufe de *sa* foiblesse, & que  
les vaisseaux de la tête regorgent d’humeurs, un plus  
grand abord de liqueurs dans l’une & l’autre de ces par-  
ties, & augmentent les douleurs, l’assoupissement, le  
vertige & l’oppression des sens.

Une preuVe que les Mcdecins ne connaissent point assez  
l’utilité des balsamiques dans la pratique de la Mede-  
cine, c’est qu’ils leur attribuent des vertus & une effi-  
cacité beaucoup inférieure, à celle qu’ils possedent.

Les *baumes* spiritueux que l’on vend dans les boutiques &  
qui devraient être préparés avec des huiles aromati-  
ques éthérées & céphaliques, font pour la plupart fal-  
sifiés , de forte que les Medecins ne doivent pas être  
Eurpris qu’ils ne produisent pas l'eflét qu’ils auroicnt  
lieu d’en attendre , s’ils étoicnt préparés avec des hui-  
les pures & naturelles. J’observerai en finissant que les  
Medecins commettent une faute grossiere, lorfqu’ils  
noyent, pour ainsi dire, les *balsamiques* dans des li-  
queurs spiritueuses , en les mêlant presque toujours  
aVec Pefprit de vin dans la distilation ; car par-là ils  
détrtlifent les vertus des balfamiques, & leur sont pren-  
dre une qualité extremement chaude & violente. Ils  
scmt d’autant plus salutaires & plus efficaces, que leur  
nature est moins altérée. HoffMAN.

Outre les *baumes* dont on a parlé ci-dessus, il y en a quél-  
ques autres qui sont très-rares dans les boutiques , &  
dont il est parlé dans les Auteurs qui ont écrit sur la  
matiere médicale. Un de ceux-là est le

BaLsaMUM InECUEBÆ , que l’on tire du *becitiba nux.* Les  
habitans du Brésil en sont grand cas dans les rhuma-  
tisines & la paralysie. Οεοεεκου.

*L. Index Medicamentorum* fait encore mention d’un *bau’-  
me* appelle *Bals.amum Thomaeum* , & d’un autre appelle  
*Balfamum Viride,* ou *Oleum Mariae.*

On a dernierement apporté de la Nouvelle Angleterre  
un *baume* liquide qui ne le cede à aucun de ceux dont  
nous avons parlé, par son odeur & par fa pureté. Je ne  
crois point qu’on lui ait encore donné de nom. Les  
Apothicaires l’on sejuvent vendu pour du vrai *Opobal-  
samum.*

*Baume minéral d’Alsace.*

Dans la vallée appellée *Liberthal* près de *Geesbach,* ( an-  
ciennemine d’Assace) il découle d’une caverne une li-  
queur sale , grasse & huileuse, qui donne un *baume ex-  
cellent* au moyen de la préparation suivante.

On en met une certaine quantité dans un pot de terre bien  
luté , pour qu’il ne s’exhale aucune vapeur, & on  
la sait bouillir pendant trois heures , d’abord à pe-  
tit feu & enfuite avec un feu plus violent. Elle  
diminue dans ce rems-là d’un quart ,& il reste au  
fond du vaisseau une matiere épaisse comme de la  
poix, laquelle étant refroidie fe trouve couverte  
d’une fubstance grasse semblable à l’huile de grai-  
ne de lin , limpide & quelque peu jaunâtre. Après  
l’aVoir séparée de sim sédiment par la décantation,  
on la distilé dans un alembic au feu de fable , &  
l’on a par ce moyen deux liqueurs différentes ,  
Pune phlegmatique & l’autre huileufe. Celle-ci  
fumage le phlegme dont on doit la séparer. Ce  
phlegme passe pour résister & pour guérir la putré-  
faction des poumons & du foie, & pourconsoli-  
der les plaies & les ulceres putrides. La partie  
huileufe étant délayée avec le double de vinaigre  
distilé dont on la recouvre de près de trois doigts,  
donne un *baume* d’une efficacité admirable contre  
la corruption interne & externe, les ulceres séti-  
des, la teigne & la gale héréditaire. On l'emploie  
aussi contre l’apoplexie , la paralysie , la consiomp-  
tion, le vertige & les douleurs de tête. On le prend  
avec de Peau de chicorée comme un préservatif  
contre la corruption des poumons. C’est une *es-*

BAL 792

pece de *Ptérole* qui ne contient d’autre suc miné-  
ral que celui du foufre, que la nature paroît aVoir  
distilé dans les entrailles de la terre. Il n’est pas  
aisé de tirer une huile de ce minéral par ladistsla-  
tion. *Transactions Philosophiques.*

*Baume minéral d’Italie.*

M. Marc-Antoine Castagna étant dans le terroir de Per-  
game fur les confins de la Jurifdiction , fut conduit par  
une odeur de *baume* qui frappa fon odorat fur une mon-  
tagne remplie de rochers, où il trouva des pierres qui  
avoient la même odeur. Elle étoit si forte & tellement  
amie de la matrice , qu’en très-peu de tems elles déli-  
vroit les femmes des maladies auxquelles elles étoient  
fujettes par le dérangement de cette partie. Encouragé  
par cette découverte , il fit creufer cette montagne, &  
il y trouva des pierres grisâtres , qui paroissoient aVoir  
été creusées par art, & qui contenoient la liqueur ou  
*baume* qui répandoit cette odeur, dont la distilation  
semblait aVoir été1 faite par les mains de la nature. Elle  
étoit limpide & de la couleur du blanc d’œuf, qucl-  
que peu oléagineufe , & flottoit de même que l’huile  
fur toutes fortes de liqueurs. Il trouVa aussi dans le mê-  
me creux quelques petits grains figés de cette liqueur,  
semblables à ce qu’on appelle ambre blanc , lesquels  
étant distilés aVoient la même odeur que le *baume.  
Transactions Philosophiques.*

*Baume du Chili.*

J’ai parlé plus d’une fois dans cet ouVrage du *baume* du  
Chili, furtout dans les citations que j’ai tirées de Muse  
graVe & d’Hoffman. La réputation que ces Auteurs  
ont acquise, m’oblige à rechercher la nature de ce *bau-  
me ,* ou pour mieux dire s’il existe effectÎVement. J’ai  
appris après bien des perquisitions que j’ai faites, qu’on  
ne le connoît ni en Angleterre, ni en Efpagne , d’cù  
je conclus qu’il est également inconnu au reste de l'Eu-  
rôpe. Le feul Auteur qui en assure l’existence est Sal-  
mon , qui dans fon *Polygraphice ,* le recommande com-  
me une espece de panacée unÎVerselle.

On a apporté, dit-il, depuis peu du Chili, ProVÎnce de  
l’Amérique , un *baume* naturel excellent qui differe  
très-peu de ceux du Pérou & de Tolu, & qui possède  
les mêmes Vertus , comme plusieurs SaVans Medecins  
Pont éprouVé dans la cure de plusieurs maladies.

Persienne au monde ne sauroit compofer ce remede, puif-  
que c’est un *baume* naturel qui découle d’un arbre qui  
croît dans la ProVÎnce du Chili, dont les feuilles font  
quelque peu différentes de celles de l'olivier. Il paroît  
être au-dessiis de tous les *baumes* naturels, autant par  
fes Vertus , que par son odeur admirable qui furpaffe  
toutes celles qu’on estime le plus.

Le Marchand qui l’a apporté l’a donné pour le Vendre à  
M. Thomas Paffenger à l’enseigne des trois Livres,  
fur le Pont de Londres , où l’on peut en aVoir telle  
quantité qu’on veut. Il est enfermé dans des phioles  
fcellees d’un baumier. Il fe vend vingt-quatre chelins  
la livre ou dix-huit fols Ponce. SaLMoN.

Ce recit est entierement faux , & je fuis parfaitement in-  
formé que ce *baume* est factice & composé dans la mai-  
fon du Marchand qui le sait débiter par fa fervante.  
Salmon s’est donc trompé , ou peut-être que des raisons  
d’intérêt Pont obligé à en impofer au public , ce qui  
est affez commun aujourd’hui, que l’on dégrade la Me-  
decinelc plus noble de tous les Arts , de la maniere la  
plus indigne.

Lorsqu’on veut en extraire beaucoup de *baume de* telle  
espece qu’il soit de l’arbre qui le produit, on choisit  
les rameaux les plus petits lorsqu’ils ont le plus de se-  
ve, parce qu’ils ert donnent plus alors que dans aucun  
autre tems. Enfinte on les fait bouillir dans Peau pour  
en séparer les parties résineufes les plus fluides, que 1’οη  
ramaffe fur la furface de Peau. Telle est la méthode de  
préparer quelques *baumes* liquides. On peut l’employer

793 PAL

pour extraire la résine de nos pins & de nos larix, fup-  
posé que l’incision ne suffise pas pour cet effet. GEof-  
EROY , *Mem. Acad.* 1721.

*Balsamum album.* Baume blanc.

Le *baume* à qui les Chymistes donnent ce nom est unlcom-  
posé de parties égales de vinaigre de Saturne évapôré  
jusqu’à consistance de miel & d’lmile rosiat. Il a quelque  
réputation chez les Chirurgiens , qui l’employent en  
qualité de dessiccatif.

*Balsamum anodynum Bataei.* Baume anodyn de Bates.

Prenez *savon d’Espagne, une once,  
opium, demi-once,  
camphre, six dragmes,  
safran , une dragme ,  
esprit de vin rectifié, dix-huit onces t*

Mettez ces drogues en digestion pendant dix jours,& ex-  
primez-en le *baume.*

Telle est à peu près la composition d’Horstius, qu’il don-  
ne Eous le nom de *Balsamum \*anelpodagricum.* C’est un  
excellent remede, non - seulement pour appaiEer les  
douleurs les plus aiguës, mais encore pour faciliter l’é-  
. vacuation des humeurs qui les caufent 11 est fort uti-  
le dans les coliques nerveufes, il nettoye les vifceres  
& les parties glanduleufes. Il est bon aussi pour la jau-  
niffe, & pour les maladies des conduits urinaires, qui  
proviennent des obstructions que caufent la gravelle ,  
ou des humeurs limoneuses. Mais rien ne lui est com-  
parable pour appasser les douleurs de la goute, pour  
hâter la transpiration de la matiere peccante qui les cau-  
fe , & pour en dissiper l’accès. Quelque obstinée que  
foit cette maladie , on vient à bout de la guérir avec ce  
remede joint à quelque secours convenables. On peut  
le donner intérieurement depuis vingt juEqula cinquan-  
te gouttes. Lorsqu’on veut s’en servir extérieurement,  
on y trempe un morceau de linge que l’on applique sclr  
la partie douloureuse. QUINCY , *Dispense*

Les gouttes pectorales de Bateman sont faites à l’imitation  
de ce remede. La feule différence que j’y trouve est que  
les premieres sirnt moins spirituesses & par conséquent  
moins fortes, ce qui fait qu’on peut les donner en plus  
grandes dofes , & qu’on y fait entrer la semence d’anis.

*Balsamum anodynum , vtdgo Guidonis.*

Baume anodyn , communément appelle de Gui.

Pulvérisez ce qui peut l’être,& ajoutez à ces drogues leur  
poids de térébenthine de Venife. Mettez-lesdans  
une retorte dont elle ne puisse remplir que les  
deux tiers , & faites-en la distilation fuivant les  
regles de l’art, en obfervant de séparer avec dex-  
térité l’huile rouge ou *baume s* de la liqueur qui  
nage fur fa furface.

Si l’on fait la distilation par l'alembic avec quatre fois au-  
tant d’eau de fource , on aura un *baume* tout-à-fait

BAL 794

txempt d’empyreume. *Dispensaire d’Edimbourg.*

*Balsamum sivespiritus embryonum\**

Prenez *chapons dégraisses, trois ;*

Pilez & coupez-les menu.

Ajoutez-y,

Distilez jusqu’à siccité.

Ajoutez à cette eau,

Faites-en une émulsion.

Ajoutez enfuite.

Distilez félon l’art.

On donne ce remede avec *succès* aux femmes qui ont  
avorté plusieurs fois , aussi-bien qu’à celles qui fcnten-  
ceintes , lorsqu’elles languissent ensuite d’une frayeur  
ou de quelqu’autre accident. Il guérit encore les défail-  
lances , les évanouissemens & les hydropisies du ven-  
tre. Il fortifie le fœtus lorsqu’il est foible, corrobore  
les ligamens de la matrice , préVÎent l’épilepsie, & ai-  
de la sanguification. La dose est de deux, trois, ou d’un  
plus grand nombre de cuillerées , suivant que les cir-  
constances l’exigent. *Pharmacopœa Bateana.*

*Balsamum Genovefae :* Onguent de GeneVlevé , 0U *baume*interne & externe.

Prenez *huile d’olives s trois livres,  
eau rose, demaseptier,  
cire neuve , demi-livre t*

*CHyp* BAL

*térébenthine de Venise , une livre,  
fandal rouge en poudre, deux onces.*

Il faut faire bouillir le tout dans un pot de terre neuf,  
avec trois demi -feptiers de vin rouge; ayant bouilli  
demi-heure. Vous ôterez le pot du feu, & le laisserez  
refroidir , après Vous séparerez le *baume* dlaVec le vin,  
& les poudres qui restent au fond du pot.

On fe fert de ce remede non-feulement pour toutes for-  
tes de blessures, soit qu’elles pénetrent ou qu’elles ne  
pénetrent pas ; mais encore dans les ulceres gangre-  
nés, rhumatismes & toutes sortes de douleurs, même  
les douleurs intérieures, comme dans la pleurésie , la  
colique, les maux de tête, &c. en oignant chaude-  
ment la partie , & en en prenant deux gros par la bou-  
che. On s’en fert aussi dans toutes sortes de fievres ma-  
lignes , & contr.e la morillrc des animaux Venimeux.

Aux blessures qui pénetrent dans les caVÎtés , il en faut  
séringuer dans la plaie, & en faire prendre aVec du  
bouillon de Veau, de chapon, ou autre, ou même aVec  
quelques eaux ou tifanes Vulnéraires.

L’Histoire fuÎVante rapportée dans les Mémoires de PA-  
cadémie des Sciences de Paris 1702. par M. Duver-  
ney le jeune, ferVÎra de preuve des vertus que l’onat-  
tribue à ce *baume.*

Un homme âgé de quarante à quarante-deux ans, d’un  
bon tempérament, fut blessé la veille de S. Thomas  
1701. d’un coup d’épée à la partie moyenne inférieure  
& interne du bras droit : le coup pénétrait en montant  
obliquement de quatre à cinq travers de doigt, le fang  
fortit avec impétuosité , & le blessé tomba bien-tôt en  
foiblesse. En cet état, il fut porté chez le premier Chi-  
rurgien qu’on rencontra , on s’assura de l’artere par  
une compresse & une sorte ligature appliquée au-dessus  
du coude. Le blessé reVenu de fa foiblesse fut conduit  
chez lui ; on ouvrit l’entrée de la plaie , on porta dans  
le fond de la charpie baignée dans des liqueurs astrin-  
gentes , on tamponabien , & on fit tenir l’appareil par  
un fort bandage. Le malade fut faigné , réduit à des  
bouillons très-légers, & à la tifane. Il ne fut pansé que  
deux fois vingt-quatre heures après ; on décotivrit juf-  
qu’aux plumaceaux pour humecter seulement les Iin-  
ges & les bandes, on apporta pour le bandage la mê-  
me précaution qu’au premier passement, on continua  
à peu près de même jufqu’à la veille de fainte Genevie-  
ve : le fang donna abondamment, on fit encore une  
petite incision, & on passa le blessé prefque comme  
au premier appareil, quoiqu’il y eût déja quelques  
jours que le malade s’apperçût que l’avant-bras chan-  
geoit de couleur, néantmoins fans douleur. La fievre  
étoit continue & ardente , l’inquiétude & l’infomnie  
très-grandes. Enfin, le jour de fainte Genevieve on  
trouva non-seulement l’avant-bras gangrené, mais en-  
core que la pourriture avoit gagné la partie interne du  
bras. Le malade & les assistans effrayés, on demanda  
du cosseil, & on choisit trois Chirurgiens accoutumés  
à voir des accidens extraordinaires. Ils examinerent le  
malade & la maladie; l’avant-bras étoit entierement  
cadavéreux, de même que la partie interne du bras juf-  
qu’à l’aisselle , & l’os du bras découVert par la pourri-  
ture jufqu’à trois ou quatre travers de doigts de l’aif-  
felle. Le progrès de la pourriture, la fieVre avec op-  
pression, les joues lÎVides , le pouls petit & chancelant,  
firent conclurre d’écouter la nature , & d’employer les  
remedes capables de l’aider tant intérieurement qu’ex-  
térieurement.

Le même jour il *se présenta* une femme nommée Gene-  
vieve, qui promit de guérir le malade ; les deux Chi-  
rurgiens qui le traitoient le lui abandonnerent. Gene-  
vieve commença par frotter tout le bras & l.lavant-  
bras , fans égard à ce qui étoit cadavéreux, d’un on-  
guenla ensilite elle couvrit le tout avee des linges qu’el-  
learrêta avec des épingles jusqu’au soir qu’elle pansil

BAL 796

le malade de la même maniere; elle ordonna des ali-  
mens sijcculens, & du meilleur νΐη. En vingt-quatre  
heures la suppuration commença à se faire; elle conti-  
nua le même panfement, & chaque fois, la plaie étoit  
plus belle, la pourriture *se* séparant sans peine, restant  
attachée aux linges & au papier brouillard dont elle Ee  
fervoit très-fouVent. On proposa à Genevieve de sépa-  
rer l’avant-bras dans la jointure, tant à caufe de la  
mauVaise odeur, qu’à cause qu’il étoit presque séparé  
par la pourriture ; elle ne le Voulut point, disant qu’il  
n’y falloit pas toucher, que son remede seroit tout ce  
qui seroit nécessaire.

Enfin , tout llaVant-bras fie détacha entierement du bras  
dans la jointure six semaines après, à compter du jour  
que GeneVleVe commença à traiter le malade : elle,  
continua à mettre sim l’os du bras découvert comme  
sur tout le reste sim onguent, fans aVoir égard à la  
boue qui paroissoit fijinter entre iles & les chairs, ni à  
aucune autre circonstance. Les stlites d'en furent pas  
moins heureufes; car un mois après la chute de llaVant-  
bras, l’os du bras qui aVoit été découVert tomba , & fe  
sépara entierement du reste de l’os fain.

AVant cette séparation , on ne favoit ce que deVÎendroit  
cette grande portion d’os , ni le lambeau de peau de la  
partie postérieure du bras ; on aVoit aussi appréhendé  
Phémorrhagie,tout cela n’embarrassoit pas GeneVÎeve;  
elle continua *ses* panfemens , il coula des siicsnourrise  
fiers de chaque fibre restante, chaque tuyau s’allongea.  
Enfin , le bras a acquis *sa* longueur naturelle , l’extré-  
mité paroît figurée comme elle doit être naturelle-  
ment, & le bout du lambeau de la peau s’est renVersé  
fiur la partie inférieure de l’os & le couVre à demi. Il  
reste feulement le long de la partie interne une cicatri-  
ce difforme en maniere de croute un peu écailleuse;  
ce qu’on auroit aisément éVÎté, si on aVoit empêché les  
bords de la peau de fe renverser en dedans; & cela est  
arrivé paree qu’elle ne pouVoit s’attacher à l’os, &  
qu’on n’a pas eu soin d’approcher les bords après la  
chute de l’os.

Tout cela s’est passe pendant quatre mois , sans que le  
malade ait eu un accès de fieVre ni aucune incommo-  
dité , il a été purgé deux fois , & jouit d’une parfaite  
fanté.

*REFLEXIONS.*

On a lieu de croire que la pourriture a été occasionnée  
par la maniere de panfer le malade ; car outre qu’on  
aVoit sort ferré l’endroit de la plaie , on aVoit encore  
mis une forte compreffe le long de l’artere jufques fous  
Faisselle, de maniere que la matiere de la nourriture a  
été dérobée à PlaVant-bras , & aux endroits prestes par le  
bandage. On peut éviter ce désordre , ou en liant le  
Vaisseau quand il est possible , ou en *se servant* du ban-  
dage aneVrysinale qui est une espece de brayer, ou en.  
portant à l’orifice du Vaiffeau de la meche d’Allema-  
gne, ou de la Veste de loup préparée ou non préparée,  
qui est une espece de champignon : mais quand on se  
sert des deux derniers remedes, il faut faire tenir le  
champignon ou la meche jufqu’à ce qu’il foit attaché  
& collé au Vaisseau , enfuite garnir la meche de pou-  
dres absorbantes & balsamiques , & dans l’une & î’au-  
tre de ces occasions entretenir la circulation dans la  
partie.

La grande hémorrhagie, quatre fortes faignées, & un *ré-  
gime très-sévere* aVoient épuisé & appauvri le sang  
du malade ; ainsi dépouillé de fa partie onctuetsse &  
chyleuse , il n’a pu se réparer ni fournir des matières  
capables d’animer la partie blessée, ceiqui a occasionné  
la fleVre , & augmenté la pourriture , n’étant pas adou-  
ci & corrigé par les moyens conVenables. Dès que le  
malade eut pris de bons alimens il parut beaucoup  
mieux, le progrès de la pourriture cessa ,& la Vie com-  
mença à paraître par un silintement qui mit des bûr-  
nes entre la partie faine & la partie morte. Il y a lieu  
de juger que les Vaisseaux ont été cautérisés ou bOllchés  
par les sclcs corrosifs , de même qu’ils l’auroient pu

BAL

être par les caustiques ordinaires ou par la ligatute ,  
puisque l’artere n’a pas donné dans le tems de la fup-  
puration , quoiqu’elle ne fût assujettie en aucune ma-  
niere, qu’elle fût proche de fon tronc , & que le mala-  
de prît de bons alimens & de bon νίη ; la maniere dou-  
ce & infensible dont s’est fait la suppuration & la sé-  
parati on des parties mortes ou cautérisées a donné le  
tems à l’artere de *se remettre* ; ce qui fait connoître  
qu’il ne faut jamais hâter la chute de l’efcarre , ni la li-  
gature des vaisseaux où on les a appliqués. Au con-  
traire il faut *se fervir* de remedes capables d’absorber  
les humidités fuperflues des environs, afin que la liga-  
ture ou l’efcarre dure plus long-tems , & donne lieu  
aux Chairs & aux vaisseaux de s’allonger , de s’unir &  
de s’opposer à l’impulsion du sang.

On doit de même penser que la plupart des précautions  
qu’on prend ordinairement pour faire exfolier les os,  
ou en tout, ou en partie, font souvent inutiles ou nui-  
sibles ; c’est l’ouvrage de la nature. Le plus grand fe-  
cretest de conserver à la partie sa chaleur naturelle, ou  
l’augmenter quand elle est languissante; & souvent ce-  
la se fait avec peu d’appareil, comme il paroît par l’ob-  
ferVation précédente , & en peu de tems malgré le dé-  
fordre où étoit le btas , & le peu de chairs qui y ref-  
toient. Dans cette occasion, par exemple, la rugine ,  
le trepan & le caustique auroient été inutiles; on pou-  
voit fcier l’os lorsque la pourriture a été détachée ;  
mais on n’auroit pas güéri plutôt le malade , l’exsolia-  
tion auroit sans doute été retardée , & le malade n’au-  
roit pas un allongement de parties qui lui tient lieu de  
bras.

J’ai Vu plusieurs Chirurgiens attendre l’exfoliation ou  
séparation d’une partie de quelque os fept à huit mois,  
même des années entietes inutilement, nonobstant la  
charpie sieche,l’esprit de vin, les caustiques & la rugine,  
tandis que d’autres les titoient heureufement d’affaire  
en moins de tems.

*Balsamum Lucatelli :* Baume de Lucatelli.

Prenez *de la meilleure cire jaune, une livre\**

Faites-la fondre à petit feu dans une pareille quantité de  
vin de Canarie :

**A** joutez-y *huile d’olive ,* **7**

*et térébenthine de Venise, la- se de chacune une li-  
vée et blanchie dans de* Ç *vre et demie,  
l’eau rose»* J

Faites-les cuire à petit feu, jufqu’à ce que le vin foit éva-  
poré. Retirez-les &

Mettez-y *de fandal rouge en poudre subtile, deux onces.*

Remuez ce mélange continuellement jufqu’à ce qu’il foit  
tout-à sait refroidi, pour qu’il acquière la consistance  
de *baume»*

Cette composition est fort moderne, & le College des  
Médecins de Londres ne la connoissoit pas autrefois.  
On en fait aujourd’hui un grand üfàge & on l’emploie  
extérieurement & intérieurement. QcINCÿ , *Dispense*

On ne sauroit voir un procédé plus mal conduit que ce-  
lui-ci. A quel deffein en effet faire fondre la cire dans  
le vin de Cànarie, à moins qu’on ne juge de la bonté  
d’un remede par la difficulté qu’il y a à le composer. Je  
ne vois pas non plus qu’il soit fort néceffaire de laver  
la térébenthine dans l’eau de rofes. Supposé que les  
drogues qu’on emploie foient bonnes chacune dans  
leur efpece, il ne saut que faire fondre la cire & la té-  
rébenthine , & y mettre enfuite le fandal Eans le faire  
cuire du tout.Le fandal que les Apothicaires fiant obli-  
gés d’employer pour obéir à la Pharmacopée , est une  
drogue fort inutile dans cette composition , & ne peut

Ê A L 798  
être d’aucun ufage en qualité de balsamique ni poui\*  
l’intérieur ni pour l’extérieur, & fupposé qu’on l'em^  
ploie pour lui donner de la couleur, il feroit beau-  
coup mieux de lui fubstituer le sang de dragon que l’on  
seroit bouillir pendant quelque - tems dans l’huile ,  
avec une quantité d’eau fuffifante pour l'empêcher de  
brûler. Par ce moyen on donnera à ce mélange un plus  
beau rouge que le fandal ne Pauroit fait. Après que  
l’huile fera teinte, on la coulera , on y mettra la cire  
& la térébenthine , & tout sera fait. C’est ainsi que l’on  
compofe ce remede dans nos Hôpitaux. Pàr ce moyen  
on ne le surcharge point de poussiere pour lui donner  
de la couleur, & il est beaucoup plus propre pour les  
usages auxquels on le destine. Il paffe pour un vulné-  
raire interne excellent, on l’ordonne dans la toux qui  
fait foupçortner des tubercules & des ulceres dans les  
poumons, aussi-bien que dans les maladies internes  
qui proviennent de la même causie , Eoit qu’elles aient  
leur siége dans la poitrine ou dans quelque-autre par-  
tie. On le donne pour les contusions & les hémorrha\*  
gies internes. Appliqué extérieurement il déterge &  
incarne les plaies & les ulcercS vifs qui ne font point  
trop invétérés, à quoi le scinda! n’est point propre,puif.  
qu’au lieu de déterger les plaies, il ne fait que les *sa-  
lir.* On le donne intérieurement depuis une dragme  
jufqu’à deux, avec du sclcre , ou quelque conserve  
agréable. QUINCÿ , *Dispense*

Le Dispensaire d’Edimbourg prépare ce *Paume* d’une au-  
tre maniere que le Collége de Londres.

Prenez *de la meilleure huile d’olive que 'vouspourrez trou\*  
ver, une pinte et demie ,  
vin de Canarie , une pinte s  
sang de dragon pulvérisé, une once s*

Faites bouillir ensemble ces drogues à petit feu jusqu’à la  
consomption du vin.

Ajoutez-y *de la cire jaune, une livre,*

*de la térébenthine de Venise , une livre et demie,  
de Baume du Pérou, deux onces \*

Mêlcz-les en les fassant encore un peu bouillir : mais n’y  
mettez le *baume* du Pérou qu’après que vous au-  
rez retiré le vaisseau du feu.

Le sang de dragon que l’on substitue au Eandal rouge,  
améliore considérablement ce remede , augmente sia  
couleur & sies vertus balsamiques, ce que ne font point  
les fandaux. Mais si l’on s’attache à la couleur, tienne  
donne un plus beau rouge à l’huile que d’y faire infuser  
de la racine *d’Alkanet.*

*Balsamum polychrestum :* Baume polychreste.

Prenez *esprit de vin s deux pintes et demie s*

Faites-y infufer à petit feu & en remuant toujours , dou-  
ze onces de gomme de gayac ; ajoütez-y ensuite  
une cuillerée de *baume du* Pérou, & donnez à ces  
drogues , en les mêlant, la consistance de *baume.*

Cette préparation est très-moderne, & il *rsy* a pas long-  
tems que le Collége des Medecifis de Londres l’a re-  
çue: mais elle differe ici efi ce qu’on a rejetté la farfepa-  
reille & augmenté la gomme de gayac , ce qui est  
certainement à l’avantage de ce remede, dont la vertu  
réside dans ce dernier ingrédient, joint au *baume* du  
Pérou. La sarfepareille ne contribue en rien a la prin-  
cipale intention, qui est d’échauffer les nerfs & de rani-  
mer les esprits.

Ce remede est extremement efficace dans plusieurs cas,  
mais furtout pour échauffer les nerfs , & les garantir  
des fluxions qui missent à leur mouvement, & caufent  
la goute dans' les jointures lorsqu’elles font d’une espe-

*7g9* BAL

ce faline tartareuse. Si l’on considere la facilité avec  
laquelle on peut préparer & prendre ce remede, on :  
conviendra qu’il n’y en a point de meilleur pour fe ga-  
rantir de cette derniere maladie. Il fatisfait pareille-  
ment à toutes les indications que l’on se propofe de  
remplir par les infusions des bois. Il desseche & dissipe  
par la tranfpiration insensible l'humidité superflue. Il  
est bon dans les maladies vénériennes & scrophuleuses.  
il préVÎent la corruption du seing, dont on a auparaVant  
détruit la virulence.Il rend l’eau qui lui stert de Véhicule  
laiteuse : on peut le donner aussi dans quelque autre  
liqueur depuis dix jusqu’à trente gouttes , deux ou  
trois fois par jour. Il est étonnant que l’on ait prefque  
entierement négligé ce remede dans la pratique ordi-  
naire , & qu’il procure cependant du profit & de la *ré-  
putation* aux Empiriques, chez quelques-uns defquels  
il passe pourunfecretde famille , de même que *Ϊ’élixir  
de santé, elixir salutis,* ou *élixir de Dalfy, 8c* quelques  
autres que l’on a dérobé à quelques Auteurs qui ont  
écrit fur la Medecine. QUINCY, *Dispense*

*Balsamum contra rhumatismitm s* ou

Baume contre le rhumatisine.

Mêlez & faites un baume felon Part.

Ce *baume* a été communiqué à M. DuVerney le fils ,  
comme un grand fecret, fous le titre de *Baume pour  
les rhumatismes, les plaies d’armes âsou > et les ulceres  
avec caries Sec.*

AVant de s’en ferVÎr, il faut avoir foin de laVer la plaie  
ou Pulcere avec du vin chaud , faire enfuite chauffer  
*le baume,* en *verser* dans la plaie ou l’ulcere quelques  
gouttes aussi chaudes que le malade pourra le fouffrir ,  
mettre par-desses un morceau de gros papier fouple,  
& l’envelopper d’un linge. *Mémoires de* l’*Académie,*1702.

*Balsamum Samaritanum.* Baume Samaritain.

Prenez parties *égales dé huile commune et de vin ;*

Faites-les bouillir à petit feu dans un vaiffeau vemiffé  
jusqu’à la confomption du vin, & gardez ce *bau-  
me.* Il nettoie & confolide les plaies: il fortifie les  
nerfs & réfout les catarrhes. Ce *baume* a pris  
fon nom dt! Samaritain de l’Evangile, qui s’en  
servit pour guérir un malade tout couvert de  
plaies.

*Balsamum sulphuris anisatum.* Baume de soufre anisé.

On prépare ce *baume* avec l’huile d’anis de la même ma-  
niere que celui de foufre térébenthiné avec l’huile de  
térébenthine.

*Balsamum sulphuris crasseurn.* Baume épais de foufre.

Prenez *huile de graine de lin s ou d’olive , une lèvre-  
fleurs desoufre, quatre onces ;*

Faites-les cuire à petit feu jufqu’à consistance de baume ,  
en remuant continuellement la matière. *Dispen-  
saire d’Edimbourge*

BAL [800]

*Balsamum térébentHnae.* Baume de térébenthine.

Mêlez-les enfemble pour les distiler à un feu de fable  
lent. Le phlegme s’élevera d’abord , ensuite  
l’huile; & enfin en forçant le fcu & changeant le  
récipient, le *baume* montera aussi.

Le fable ne sert ici qu’à di Vicer la résine, & à l’aider à mon\*  
ter dans le balon. QUINCY, *Disp. Lond.*

*Balsamum viride.* Baume verd.

Prenez *huile de graine de lin, demi-pinte,  
gomme élemi , deux onces,  
verd-de-gris en poudre , deux gros ;*

Mêlez ces drogues, & faites-les cuire à petit feu jusqu’à  
consistance d’onguent. S. A.

La découverte de ce *baume* est très-moderne , & nos  
Chirurgiens en font un grand ufage dans quelques pan-  
femens particuliers. QUINCY, *Disp. Lond.*

La composition de ce *baume* est quelque peu différente  
dans le Dispenfaire d’Edimbourg.

Fondez ces huiles à petit feu; & quand elles feront re-  
froidies,

Ajoutez-y *de h huile distilée de baies de genevrier suneoruiï  
et demie s*

*de verd-de-gris, trois dragmes,*

*d’aloè ssucotrin, deux dragmes ,*

*de vitriol blanc, une dragme et demie >*

*d’huile de girofle, une dragme \*

Faites-en un baume selon l’art.

*R E M A R QU E S.*

On pulvérisera bien subtilement, chacun séparément, le  
vitriol